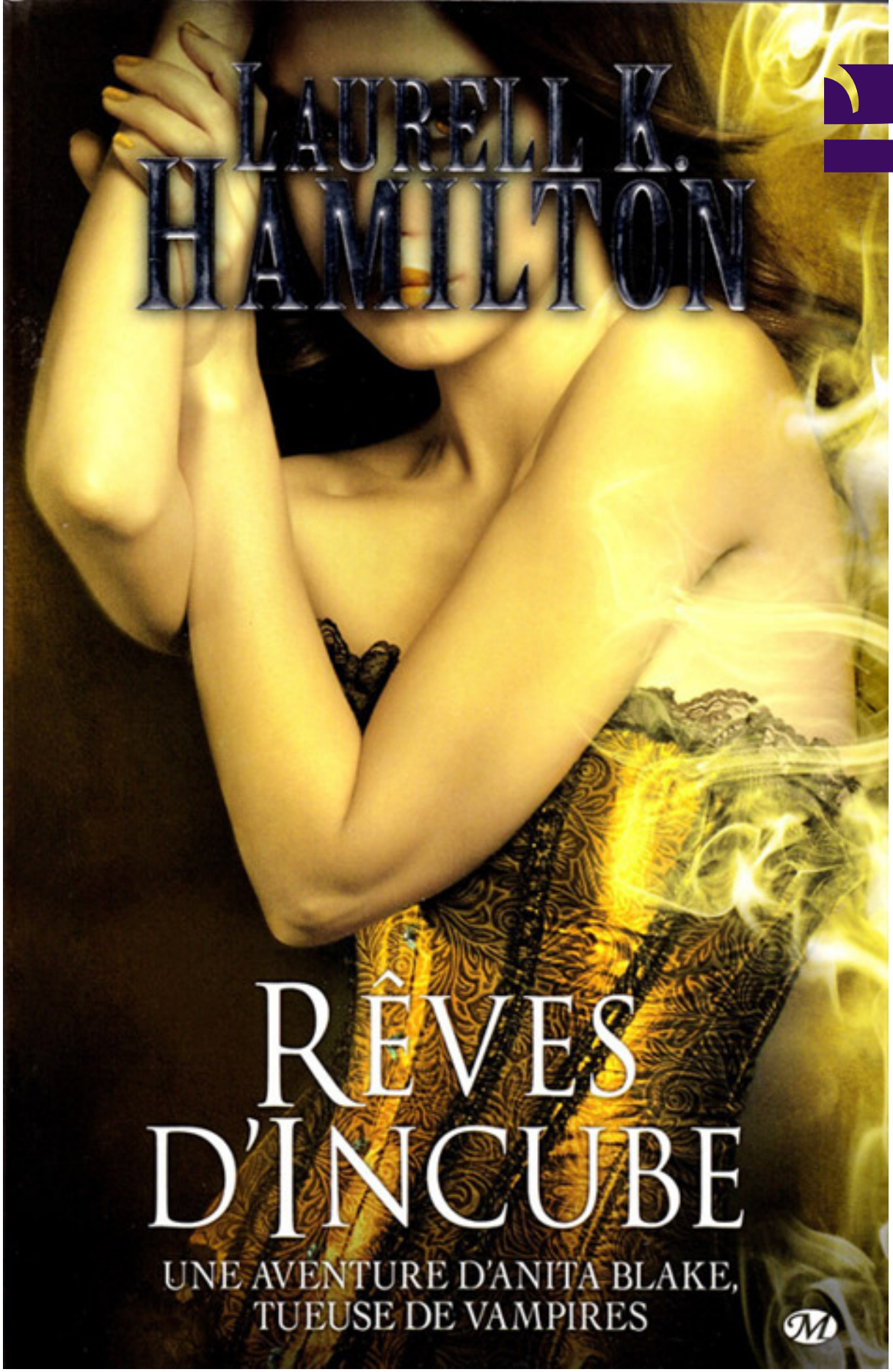
LAURELL K.
HAMILTON
RÊVES
D'INCUBE
UNE AVENTURE D'ANITA BLAKE,
TUEUSE DE VAMPIRES

Laurell K. Hamilton

Rêves d'Incubes

Anita Blake – 12

Traduit de l’anglais (États-Unis) par Isabelle Troin

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team Alexandriz
teamalexandriz.org

Milady

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Incubus Dreams*

Copyright © 2004 by Laurell K. Hamilton

© Bragelonne 2010, pour la présente traduction

Illustration de couverture :

Photographie : © Alexey Ivanov/ iStockphoto

Illustration : Anne-Claire Payet

ISBN: 978-2-8112-0445-7

Bragelonne - Milady

60-62, rue d'Hauteville - 75010 Paris

Pour J.,
compagnon, meilleur ami, amant,
bâton et carotte, véritable partenaire, époux.
Les mots me manquent.

REMERCIEMENTS

Merci à Darla, qui fait toujours en sorte que les dates de remise soient respectées et tous les aspects du boulot, traités convenablement. À Karen, qui m'a fait faire la tournée des clubs de striptease et appris à ne jamais, jamais m'asseoir près de la scène. Comme toujours, à Sherry, qui se démène tant pour que tout reste propre et aussi bien rangé que possible malgré notre présence. J'ai conscience que nous sommes une gêne. À Bear

parce qu'il a fait la tournée des clubs de striptease avec nous, et tout simplement pour son immense et merveilleuse présence. À Robin, qui répond à mes questions et qui est toujours la voix de la sagesse. Au marshal Michael Moriaty, qui m'a fait parvenir toute cette super doc sur le programme des marshals fédéraux et qui a répondu à certaines de mes questions. Je suis la seule responsable des erreurs à ce sujet dans le texte. Au sergent Robert Cooney de l'Unité de réserve mobile de la police de Saint Louis qui a répondu à mes questions, nous a fait faire une visite guidée et montré tous les jouets géniaux. Sa contribution à ce livre n'a pas de prix. Là encore, si des erreurs s'étaient glissées dans le texte à ce propos, j'en suis l'unique responsable. Plus j'en apprends sur notre Réserve mobile et sur les autres unités tactiques du pays, plus je suis impressionnée, et plus je désespère d'arriver à en rendre compte correctement sur le papier. À mon

groupe d'écriture, les Historiens alternatifs : Tom Drennen, Rhett MacPherson, Deborah Millitello, Marella Sands, Sharon Shinn et Mark Sumner. Bons écrivains, bons amis, et champions des connaissances ésotériques. À Mary, ma belle-mère, qui s'est occupée de Trinity pendait la journée afin que Jon et moi puissions boucler cette réécriture. Si Jon ne s'était pas assis près de moi pour me forcer à travailler, ce livre n'aurait peut-être jamais vu le jour. À Trinity, qui devient plus épatante chaque année. J'espère qu'un jour elle comprendra ce que je fichais, enfermée pendant tant de jours et de nuits dans cette pièce tout en haut de la maison.

CHAPITRE PREMIER

C'était un mariage d'octobre. La mariée était une sorcière qui élucidait des crimes surnaturels. Le marié gagnait sa vie en relevant les morts et en éliminant des vampires. Ça ressemblait à une blague de Halloween, mais ça n'en était pas une.

Les garçons d'honneur portaient le smoking noir traditionnel, avec un nœud papillon orange et une chemise blanche. Les demoiselles d'honneur avaient des robes de

bal orange, et ce n'est pas souvent qu'on voit des robes de bal aux couleurs de Halloween. Pendant un moment, j'avais eu la trouille de devoir claquer 300 dollars pour une de ces horreurs. Mais puisque je faisais partie de l'entourage du marié, j'avais pu opter pour un smoking.

Larry Kirkland, mon collègue et ami – et le futur époux – n'en avait pas démordu. Il avait refusé de m'obliger à porter une robe, à moins que j'y tienne absolument. Mmmh, laissez-moi réfléchir. Trois cents dollars ou plus pour une robe de bal orange que je brûlerais plutôt que de la porter une seconde fois, ou moins de 100 dollars pour la location d'un smoking qui n'encombrerait pas ma penderie par la suite. Il n'y avait pas photo.

J'avais pris le smoking. J'avais quand même dû acheter une paire de chaussures noires lacées : la boutique de location n'avait pas de 38 dans les modèles pour femme. Tant pis. Malgré les pompes à 70 dollars que

je ne remettrais probablement jamais, je trouvais que je m'en tirais bien.

En regardant les quatre demoiselles d'honneur descendre l'allée centrale de l'église bondée dans leur meringue orange, les cheveux coiffés avec des anglaises et plus maquillées que je les avais jamais vues, je me sentais franchement chanceuse. Elles tenaient de petits bouquets ronds de fleurs orange et blanches attachées à l'aide de dentelle noire et de rubans brique et noirs. Moi, je n'avais qu'à rester debout près de l'autel, une main sur le poignet opposé. L'organisatrice du mariage avait dû croire que les garçons d'honneur se cureraient le nez, ou tout autre geste aussi embarrassant, si leurs mains n'étaient pas occupées. Aussi nous avait-elle informés que nous devrions prendre cette position. Pas de mains dans les poches, pas de bras croisés, pas de doigts pendouillant devant l'entrejambe.

J'étais arrivée en retard à la répétition – quelle surprise ! –, et la femme qui s'occupait du déroulement de l'événement avait eu l'air de penser que j'aurais une influence civilisatrice sur les garçons, juste parce que je me trouvais être une fille. Elle n'avait pas mis longtemps à piger que j'étais tout aussi mal dégrossie qu'eux. Franchement, je trouvais qu'on s'était tous assez bien tenus. Simplement, elle ne semblait pas à l'aise entourée de tous ces hommes. Et de moi. Peut-être à cause du flingue que je portais.

Mais aucun des garçons d'honneur, moi incluse, ne lui avait donné de raison de se plaindre. C'était le grand jour de Larry, et nous ne voulions pas le lui gâcher. Oh, c'était aussi celui de Tammy.

La mariée entra dans l'église au bras de son père. Sa mère était déjà assise au premier rang, vêtue d'une robe couleur melon pâle qui lui allait plutôt bien. Elle rayonnait et pleurait, l'air à la fois misérable et délirant

de joie. Mme Reynolds était la raison de ce mariage en grande pompe à l'église. Larry, comme Tammy, aurait préféré quelque chose de plus simple mais, apparemment, Tammy ne savait pas dire « non » à sa mère, et Larry essayait juste d'éviter de contrarier ses futurs beaux-parents.

L'inspecteur Tammy Reynolds était une vision toute de blanc vêtue, et le voile qui recouvrait son visage tenait du rêve brumeux. Elle aussi était plus maquillée qu'à son habitude, mais ce côté dramatique allait bien avec son décolleté brodé de perles et son ample jupe à crinoline. Sa robe semblait capable de descendre l'allée toute seule, ou, du moins, de tenir debout sans personne à l'intérieur. La coiffeuse avait lissé ses cheveux et les avait tirés en arrière, dégageant complètement son visage spectaculaire. Je n'avais encore jamais remarqué combien l'inspecteur Tammy était belle.

Je me tenais au bout de la file des garçons d'honneur – les trois frères de Larry –, de sorte que je dus me tordre légèrement le cou pour voir le marié. Mais ça en valait la peine. Il était si pâle que ses taches de rousseur se détachaient sur sa peau comme des éclaboussures d'encre. Ses yeux bleus étaient écarquillés, et on avait lissé ses courtes boucles rousses pour les plaquer sur son crâne. Il avait fière allure… pourvu qu'il ne s'évanouisse pas.

Il regardait Tammy comme s'il venait de recevoir un coup de marteau entre les yeux. Évidemment, si quelqu'un avait passé deux heures à le maquiller, il aurait été sublime, lui aussi. Mais les mecs n'ont pas à se soucier de ce genre de chose. Voilà une inégalité qui a la peau dure : la femme doit être renversante le jour de son mariage ; l'homme n'a qu'à rester planté là et tâcher de ne pas se ridiculiser.

Je me redressai et m'efforçai d'en faire autant. J'avais attaché mes cheveux pendant qu'ils étaient encore mouillés, si bien qu'ils étaient lisses et plaqués sur mon crâne. Puisque je n'avais pas l'intention de les couper, c'était ce que je pouvais faire de mieux pour ressembler à un garçon. D'autres parties de mon anatomie, cependant, venaient contrarier mes efforts. J'ai des courbes, et ce n'est pas parce que je porte un smoking qu'elles disparaissent. Oh, personne ne s'en était plaint, mais l'organisatrice avait levé les yeux au ciel en me voyant. Pourtant, elle s'était contentée de dire :

— Vous n'êtes pas assez maquillée.

— Les autres garçons d'honneur ne le sont pas du tout, avais-je répliqué.

— Vous ne voulez pas être jolie ?

Comme je me trouvais déjà plutôt pas mal, je n'avais pu lui faire qu'une seule réponse :

— Pas particulièrement.

Ça avait été ma dernière conversation avec la dame qui organisait le mariage. Après ça, elle m'avait évitée ostensiblement. À mon avis, elle m'avait rabaissée exprès, parce que je ne l'avais pas aidée à visser les autres garçons d'honneur. Elle semblait croire que le simple fait de posséder toutes les deux des ovaires plutôt que des couilles aurait dû nous rendre solidaires.

Pourquoi aurais-je dû me soucier de mon apparence ? C'était le grand jour de Tammy et de Larry, pas le mien. Si – et c'est un très gros « si » – je me marie un jour, je m'en préoccuperai sérieusement. Jusque-là, je me réserve le droit de m'en foutre. Et puis j'étais déjà beaucoup plus maquillée qu'en temps normal… où je ne me maquille pas *du tout*. Ma belle-mère, Judith, me répète sans cesse que, quand j'arriverai à la trentaine, je changerai d'avis sur tous ces trucs de filles. Il ne me reste que trois ans d'ici là mais, pour

le moment, je ne suis pas terrassée par la panique.

M. Reynolds plaça la main de sa fille dans celle de Larry. Tammy mesure huit centimètres de plus que ce dernier et davantage quand elle porte des talons. Je me tenais assez près du marié pour voir le regard que lui jeta M. Reynolds. Ce n'était pas un regard amical. Tammy était enceinte de trois mois, presque quatre, et c'était la faute de Larry. Ou plutôt, c'était la faute de Larry et de Tammy mais, apparemment, son père ne le voyait pas de cet œil. Non, M. Nathan Reynolds blâmait définitivement Larry, comme si le malheureux avait enlevé Tammy dans son lit alors qu'elle était encore vierge et l'avait ramenée chez elle déflorée, avec un polichinelle dans le tiroir.

M. Reynolds souleva le voile de Tammy, révélant son beau visage soigneusement maquillé. Il l'embrassa solennellement sur la joue, jeta un dernier regard noir à

Larry et, un sourire affable aux lèvres, se tourna pour rejoindre sa femme sur le banc de devant. Le fait qu'il ait changé d'expression à ce point pour faire face au reste de l'église et des invités me préoccupait un peu. Ça ne me plaisait pas que le nouveau beau-père de Larry soit un si bon comédien. Du coup, je me demandai ce qu'il faisait dans la vie. Si je suis d'un naturel soupçonneux, c'est parce que je bosse avec la police depuis longtemps. Le cynisme est si contagieux !

Nous nous tournâmes tous vers l'autel, et la cérémonie habituelle commença. Au fil des ans, j'ai assisté à des dizaines de mariages, presque tous chrétiens, presque tous conventionnels, si bien que les mots me sont devenus étrangement familiers. Parfois, on ne se rend pas compte qu'on a mémorisé quelque chose jusqu'à ce qu'on l'entende de nouveau et qu'on se rende compte que c'est le cas. « Mes bien chers frères, mes bien chères sœurs, nous sommes réunis

aujourd'hui pour unir cet homme et cette femme par les liens sacrés du mariage…»

Ce n'était pas un mariage catholique ou épiscopalien, aussi, nous n'eûmes pas à nous agenouiller ni à faire grand-chose d'autre. Nous n'aurions même pas à communier pendant la cérémonie. Je dois admettre que, du coup, mon esprit se mit à vagabonder un peu. Je ne suis pas particulièrement fan de mariages. Je comprends leur nécessité, mais je n'ai jamais été une de ces filles qui fantasment sur leur « grand jour ». Je n'y ai jamais pensé avant de me fiancer quand j'étais à la fac et, après la rupture de mes fiançailles, je me suis remise à ne pas y penser.

C'est vrai, j'ai été brièvement fiancée une seconde fois : avec Richard Zeeman, professeur de sciences naturelles dans un collège et Ulfric – roi-loup – de la meute locale, mais il m'a plaquée parce que j'étais plus à ma place que lui parmi les monstres. Maintenant, je me suis plus ou moins faite à l'idée

que je ne me marierai jamais. Que jamais je n'échangerai ces vœux avec mon chéri.

Je ne l'admettrai jamais à voix haute, mais cela m'attriste quand même. Pas à cause de la cérémonie elle-même : je pense que mon propre mariage me gonflerait autant que celui des autres, mais parce qu'aucun homme ne sera jamais vraiment à moi et à moi seule. J'ai été élevée au sein de la classe moyenne, dans une petite ville d'Amérique. Le fait que je sorte actuellement avec trois, peut-être quatre, hommes me donne toujours envie de me tortiller d'embarras. J'essaie de me faire à cette idée, mais, concrètement, ça pose un certain nombre de problèmes. Par exemple, qui emmener comme cavalier à un mariage ?

Comme celui-ci avait lieu dans une église, deux de mes petits amis étaient disqualifiés d'entrée de jeu. Les vampires ne réagissent pas bien à la proximité d'objets saints. Voir Jean-Claude et Asher brûler vifs en

franchissant le seuil de l'église aurait probablement nui à l'atmosphère festive. Ce qui ne me laissait le choix qu'entre un de mes petits amis officiels, Micah Callahan, et un de mes amis tout court, Nathaniel Graison.

Nous en étions au moment de l'échange des alliances, ce qui signifiait que la demoiselle et le garçon d'honneur en chef avaient enfin quelque chose à faire. La première s'approcha pour soulager Tammy de l'énorme cascade de fleurs blanches qu'elle tenait dans ses mains, et le second sortit les deux écrins.

Tout cela me paraissait terriblement sexiste. Juste une fois, j'aimerais bien voir le type tenir le bouquet et la nana filer la quincaillerie. Il y a quelque temps, un ami m'a dit que j'étais trop libérée pour mon propre bien. C'est possible. Tout ce que je sais, c'est que, si je me fiance une troisième fois, j'insisterai pour qu'on porte tous les deux une bague de fiançailles, ou qu'aucun de nous

deux n'en porte. Évidemment, ne pas avoir l'intention de me marier signifie probablement que je ne devrais pas me fiancer non plus. Soit.

Enfin, Larry et Tammy furent déclarés mari et femme. Nous nous tournâmes tous, et le révérend les présenta aux invités comme M. et Mme Larry Kirkland, même si je savais que Tammy souhaitait garder son nom de jeune fille, si bien que ça aurait dû être M. Larry Kirkland et Mme Tammy Reynolds.

Nous formâmes deux lignes. Je dus offrir mon bras à l'inspecteur Jessica Arnet, qui le prit. Avec ses talons, elle mesurait douze bons centimètres de plus que moi. Elle me sourit. J'avais remarqué qu'elle était jolie environ un mois auparavant, parce qu'elle flirtait avec Nathaniel, mais, jusque-là, je ne m'étais pas rendu compte qu'elle pouvait être vraiment belle. Ses cheveux noirs étaient tirés en arrière, de sorte qu'on ne voyait que

le triangle délicat de ses joues et de son menton. Le maquillage agrandissait ses yeux, soulignait ses pommettes et changeait ses lèvres fines en une bouche pulpeuse.

La couleur de sa robe, qui donnait mauvaise mine à la plupart des demoiselles d'honneur, faisait ressortir les riches nuances de son teint et de sa chevelure. L'orange ne va bien qu'à très peu de gens. C'est pour ça que les uniformes de prison sont de cette couleur : c'est une punition supplémentaire. Mais ça allait à ravir à l'inspecteur Arnet. Ça me faisait presque regretter de ne pas avoir laissé l'organisatrice me convaincre de me maquiller un peu plus. Presque.

Je devais dévisager Jessica, car elle fronça les sourcils. Je finis par m'avancer pour prendre ma place dans la ligne. Nous sortîmes de l'église en rang par deux, comme de bons petits soldats de l'armée matrimoniale. Nous avions déjà subi la torture des photos de groupe. À présent, le photographe

n'avait plus qu'à capturer les moments clés sur le vif : découpe du gâteau, lancer du bouquet, révélation de la jarretière… Une fois les félicitations présentées aux mariés, je pourrais me fondre dans le décor, et personne ne s'en soucierait.

Nous nous alignâmes tous, conformément aux instructions reçues, derrière les mariés, parce que, soyons lucides, ce sont eux que les invités veulent voir. Les autres, debout contre le mur, prêts à serrer la main de gens qu'ils ne connaissent pas pour la plupart. La famille de Tammy habite dans le coin, mais je n'avais encore rencontré personne de son côté. Quant à la famille de Larry, elle ne vit pas à Saint Louis. Je connaissais les collègues policiers de Tammy ; pour le reste, je me contentai de distribuer inlassablement hochements de tête et sourires, et de serrer des mains.

Je devais être très concentrée sur mes hochements de tête et mes sourires, parce

que je fus surprise lorsque Micah Callahan, mon cavalier officiel, apparut soudain devant moi. Micah fait la même taille que moi, ce qui n'est déjà pas très grand pour une femme. Ses cheveux d'un brun chaud sont presque aussi bouclés que les miens, et, pour une fois, ils pendaient librement sur ses épaules. Micah avait fait ça pour moi. En temps normal, il préfère attacher ses cheveux, et je comprends pourquoi. De base, il semble plutôt fragile pour un homme et, encadré par cette masse de boucles, son visage triangulaire paraissait presque aussi délicat que celui de l'inspecteur Arnet. Sa lèvre inférieure plus charnue que sa lèvre supérieure donne l'impression qu'il boude tout le temps, et le fait que sa bouche soit plus large que celle de la plupart des femmes n'aide pas vraiment.

Mais sous son costume noir bien coupé, son corps était indubitablement masculin. Épaules larges, taille mince et hanches

étroites, un vrai corps de nageur, même s'il ne pratique pas la natation. En dessous du cou, jamais on ne pourrait prendre Micah pour une fille. Ça concerne juste son visage et ses cheveux.

Il avait laissé le col de sa chemise ouvert, révélant le creux de sa gorge. Je voyais mon reflet dans ses lunettes de soleil. Il faisait plutôt sombre dans l'entrée de l'église, alors, pourquoi des lunettes ? Parce que Micah a des yeux de chat, des yeux de léopard, pour être plus précise. Jaune et vert à la fois. La couleur prédominante dépend des vêtements qu'il porte, de son humeur du moment et de l'éclairage. Ce jour-là, à cause de sa chemise, ils devaient être très verts avec juste une pointe de jaune, comme la lumière qui filtre à travers les feuilles dans une forêt.

Micah est un léopard-garou, le Nimir-Raj du pard local. En principe, il devrait avoir l'air humain. Mais quand un métamorphe passe trop de temps sous sa forme

animale, parfois, il ne se retransforme pas complètement. Micah ne voulait pas avoir à donner des explications, ce jour-là, d'où le port des lunettes.

Sa main était très chaude dans la mienne, et ce simple contact suffit à abattre partiellement le bouclier que je me donnais tant de mal à maintenir, et qui m'avait empêchée, pendant toute la cérémonie, de le sentir en moi comme un second battement de cœur. Si Micah est le Nimir-Raj, je suis la Nimir-Ra des léopards de Saint Louis. Nous sommes le roi et la reine de notre pard. Même si, pour ma part, je dirais plutôt « reine et prince consort ». Oui, nous sommes partenaires, mais je me réserve un veto présidentiel. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Je suis psychorigide.

Je suis aussi la première Nimir-Ra humaine dans la longue histoire des léopards-garous. Dans la mesure où je gagne ma vie en relevant les morts et en exécutant des

vampires, certains contestent le terme « humaine ». Mais ils sont juste jaloux.

Je voulus attirer Micah contre moi pour une brève étreinte. Il secoua légèrement la tête. Il avait raison. Oui, il avait raison. Si le simple fait de lui tenir la main faisait accélérer mon pouls au point que je croyais sentir mon cœur sur ma langue comme un bonbon, une étreinte pourrait être catastrophique. À la suite d'une série d'accidents métaphysiques, j'abrite quelque chose d'assez proche de la bête qui vit en Micah. Ma bête et la sienne se connaissent ; elles se connaissent comme de vieux amants et beaucoup mieux que nos moitiés humaines.

Franchement, j'ai beau vivre avec Micah, je ne sais presque rien de lui. D'un point de vue métaphysique, nous sommes liés plus étroitement que par n'importe quelle cérémonie, n'importe quel morceau de papier. Mais dans la vie de tous les jours, je ne sais toujours pas quoi faire de lui. C'est le

partenaire parfait : mon autre moitié, ma partie manquante. Il me complète de presque toutes les façons. Et quand il se tient tout près de moi, comme il le faisait en ce moment, ça me paraît la chose la plus naturelle du monde. Mais dès que je prends un peu de distance, je commence à me demander quand notre relation va merder, quand il va cesser d'être si merveilleux. Tous les hommes que j'ai eus dans ma vie ont toujours fini par tout gâcher. Pourquoi Micah serait-il différent ?

Il me caressa la joue de son souffle plus qu'il m'embrassa.

— Plus tard.

Et cet infime contact me fit frissonner si violemment qu'il dut me prendre le bras pour me retenir.

Il me fit ce sourire qu'ont les hommes quand ils savent exactement à quel point leur contact affecte une femme. Je n'aime pas ça.

Cela me donne l'impression que Micah me considère comme acquise.

À peine cette pensée avait-elle traversé mon esprit que je sus qu'elle était fausse et injuste. Alors, pourquoi avais-je pensé à ça ? Parce que je suis passée maîtresse dans l'art de saboter ma propre vie amoureuse. Si une relation fonctionne trop bien, je vais l'examiner, la tripoter dans tous les sens, la tester jusqu'à ce qu'elle finisse par me mordre ou par se casser. J'essaie de ne plus le faire, mais les vieilles habitudes ont la peau dure. Surtout les mauvaises.

Micah s'éloigna. L'inspecteur Arnet me jeta un regard interrogateur de ses yeux trop maquillés et néanmoins toujours beaux. Elle ouvrit la bouche comme pour me demander si ça allait, mais la personne suivante dans la file détourna son attention. Il faut dire que, comme distraction, Nathaniel se pose là.

Vu qu'il culmine à un mètre soixante-cinq et que Jessica Arnet est un peu plus

grande que lui, elle dut baisser les yeux pour croiser son regard lavande. Et quand je dis « lavande », non, je n'exagère pas. Les yeux de Nathaniel ne sont pas bleus mais violet clair, comme le lilas au printemps. Ce jour-là, il portait une chemise à col Mao quasiment de la même nuance, qui leur donnait une teinte encore plus intense ; des yeux d'une beauté dans laquelle vous auriez pu vous noyer.

Il tendit la main à Jessica, mais celle-ci l'enlaça. Sans doute parce que, pour la première fois, elle se trouvait dans une situation où elle pouvait le faire sans que personne trouve ça bizarre. Elle l'étreignit parce qu'elle ne voulait pas laisser passer cette occasion.

Nathaniel hésita une fraction de seconde, puis lui rendit son étreinte, mais en tournant la tête vers moi. Son regard disait clairement : « Aide-moi ! »

Jessica n'avait pas fait grand-chose ; elle s'était contentée de le serrer dans ses bras là où une poignée de main aurait suffi, mais l'expression de Nathaniel était beaucoup plus grave que son geste, comme si cet enlacement le perturbait bien plus qu'il l'aurait dû. Comme il gagne sa vie comme stripteaseur, on pourrait croire qu'il a l'habitude de se faire tripoter par des nanas. Mais justement, il n'était pas au boulot.

Jessica resta moulée contre lui, et il resta collé contre elle. Seuls ses yeux trahissaient son malaise. Son corps, lui, semblait parfaitement détendu et à l'aise. À aucun moment, Jessica ne perçut la confusion qui se lisait dans son regard.

L'étreinte se prolongea plus longtemps que la politesse l'aurait voulu, et je compris où se situait une partie du problème. Nathaniel est la personne la moins dominante que j'aie jamais rencontrée. Il voulait que cette étreinte se termine, mais il ne pouvait pas

prendre l'initiative de la rompre. Jessica devait le lâcher la première ; or, elle attendait probablement qu'il se dégage, et le fait que Nathaniel s'abstienne devait lui inspirer tout un tas de déductions erronées. Merde alors ! Comment se fait-il que j'aie dans ma vie des hommes aux problèmes si intéressants ? Ma chance habituelle, j'imagine.

Je tendis la main vers Nathaniel, et le soulagement sur son visage fut assez évident pour que n'importe qui dans cette église puisse comprendre ce qu'il ressentait. Mais il garda la tête détournée pour que Jessica ne le voie pas. Ça l'aurait blessée, et Nathaniel ne voulait blesser personne. L'ennui, c'est que, du coup, il ne vit pas non plus le visage rayonnant de Jessica, illuminé par ce qu'elle pensait être une attirance réciproque. Pour être honnête, je croyais que Nathaniel l'aimait bien, qu'elle lui plaisait au moins un

peu, mais son expression disait le contraire. En tout cas, elle *me* disait le contraire.

Nathaniel se dirigea vers moi comme un enfant effrayé qu'on vient juste de sauver des brimades de la brute du quartier. Je le pris dans mes bras, et il se cramponna à moi, pressant son corps contre le mien plus étroitement que je l'aurais aimé en public. Mais je ne pouvais pas le blâmer, pas vraiment. Il avait besoin du réconfort d'un contact physique, et, à mon avis, il venait juste de comprendre que Jessica Arnet s'était fait des idées.

Je le serrai dans mes bras aussi fort que possible, aussi fort que j'avais eu envie de serrer Micah. Et avec Micah, ça aurait pu dégénérer de manière embarrassante, mais pas avec Nathaniel. Avec Nathaniel, je peux me maîtriser. Je ne suis pas amoureuse de lui. Je caressai la longue tresse auburn qui lui descendait presque jusqu'aux chevilles. Je jouai avec comme si c'était quelque chose de

beaucoup plus intime, en espérant que Jessica saisirait l'allusion. J'aurais dû me douter qu'une simple étreinte ne suffirait pas.

Je me dégageai la première. Nathaniel me dévorait du regard. Je le dévisageai. Je savais très bien ce que Jessica voyait en lui : il était si séduisant, d'une beauté si stupéfiante ! Sa carrure s'était étoffée ces derniers mois, peut-être parce qu'il faisait de la musculation, ou peut-être parce qu'il avait à peine vingt ans et pas encore atteint sa stature d'adulte. C'était agréable de le contempler, et j'étais presque certaine que ce serait un plaisir de coucher avec lui.

Mais, même si Nathaniel vit avec moi, même s'il fait mon ménage et mes courses, je n'ai pas de rapports sexuels avec lui. J'essaie d'éviter, parce que je n'ai pas l'intention de le garder. Un jour, il devra trouver un autre endroit où habiter, se faire une nouvelle vie, parce que je n'aurai pas toujours besoin de lui comme maintenant.

Oui, je suis humaine. Mais, tout comme je suis la première Nimir-Ra humaine du pard, je suis aussi la première servante humaine d'un maître vampire qui ait jamais acquis certaines… capacités. Des capacités qui n'ont pas que de bons côtés. Un de leurs inconvénients, c'est que je dois nourrir l'ardeur toutes les douze heures environ. En français, « ardeur » signifie « flamme ». Le fait d'être consumé, dans le cas présent, par l'amour. Sauf que ce n'est pas vraiment de l'amour.

La tête légèrement levée, je plongeai le regard dans les yeux violets écarquillés de Nathaniel. Et tenant son visage entre mes mains, je fis la seule chose qui me vint à l'esprit pour empêcher Jessica Arnet de l'embarrasser et de se couvrir de ridicule pendant la réception à suivre. Je l'embrassai. Je l'embrassai parce que, curieusement, c'était pile la chose à faire. Je l'embrassai parce qu'il était ma pomme de sang. Je l'embrassai parce que je me nourrissais de lui, et que je

détestais devoir me nourrir de quiconque. Je me nourris aussi de Micah, mais c'est mon partenaire, mon petit ami, et il est assez dominant pour me dire « non » s'il n'a pas envie. Nathaniel veut que je le prenne, il veut m'appartenir, et je ne sais pas quoi y faire. Dans quelques mois, l'ardeur sera sous contrôle et je n'aurai plus besoin de pomme de sang. Alors, que deviendra-t-il ?

Je m'écartai légèrement pour mettre fin à notre baiser. Nathaniel rayonnait, comme Jessica quelques instants plus tôt. Je ne suis pas amoureuse de lui mais, en voyant combien il avait l'air heureux, je ne pouvais malheureusement pas prétendre que la réciproque était vraie. Je me servais de Nathaniel, pas pour le sexe mais pour la nourriture. Il était de la nourriture, pour moi, et rien d'autre.

Mais à peine l'avais-je pensé que je sus que c'était en partie un mensonge. Aucune femme ne tombe amoureuse de son steak,

parce qu'un steak ne peut pas la prendre dans ses bras, ne peut pas presser des lèvres tièdes dans le creux de son cou ni chuchoter « merci » en s'éloignant d'un pas glissant, vêtu d'un pantalon de costard anthracite qui lui moule le cul comme une seconde peau et s'élargit sur des cuisses qu'elle sait encore plus appétissantes dévêtues. Quand je me tournai vers la personne suivante dans la file, je surpris le regard que l'inspecteur Arnet posait sur moi. Un regard qui n'avait rien d'amical. Génial, juste génial.

CHAPITRE 2

Dans la salle de réception, décorée aussi sur le thème de Halloween, pendaient des guirlandes en crépon noir et orange ; des squelettes en carton, des chauves-souris en caoutchouc et des fantômes en papier flottaient au-dessus de nos têtes. Contre un mur, on avait accroché une toile d'araignée assez énorme pour y emprisonner quelqu'un. Les centres de table étaient de fausses

citrouilles-lanternes à la grimace électrique clignotante.

Les squelettes descendaient assez bas pour gêner tous les gens plus grands que moi ; autrement dit, la plupart des invités ne pouvaient pas faire un pas sans que des orteils en carton leur effleurent le crâne. Malheureusement pour elle, Tammy mesure un mètre soixante-dix pieds nus. Comme elle portait des chaussures à talons, son voile se prit dans les ornements. Ses demoiselles d'honneur réussirent à la dégager, mais l'entrée des mariés en fut quelque peu gâchée.

Si Tammy avait voulu éviter que la décoration menace les « grandes personnes », elle n'aurait pas dû la confier à Larry et à ses frères : pas un seul d'entre eux ne dépasse le mètre soixante-cinq. Et ne me regardez pas comme ça. Garçon d'honneur ou pas, je n'avais pas participé à la décoration de la salle. Ce n'était pas ma faute.

Je sentais bien qu'on allait me reprocher un tas d'autres trucs ce soir-là, mais ça non plus, ce n'était pas ma faute. Enfin, pour l'essentiel.

J'avais escorté Jessica Arnet jusqu'à la salle de réception. Elle ne m'avait pas souri une seule fois. En fait, elle semblait beaucoup trop sérieuse. Quand le voile de Tammy fut dégagé, Jessica gagna la table où Micah et Nathaniel étaient déjà assis. Elle se pencha vers Nathaniel, et quand je dis « se pencha », je devrais plutôt dire « se vautra sur lui », tout son corps plaqué contre l'épaule et le bras du pauvre garçon. C'était un geste à la fois hardi et discret ; si je ne l'avais pas surveillée, je ne me serais rendu compte de rien. Elle dit quelque chose à voix basse. Nathaniel secoua la tête.

Jessica se détourna et se fraya un chemin parmi les autres petites tables. Elle s'assit à la dernière place libre à la longue table rectangulaire réservée aux mariés, aux

demoiselles et aux garçons d'honneur. Évidemment, cette place se trouvait à côté de moi, puisque nous nous étions assis par ordre d'arrivée. Oh, joie.

Au milieu des toasts, après que le frère de Larry eut fait rougir le jeune marié, mais avant que le tour des parents soit venu, Jessica se pencha suffisamment vers moi pour que son parfum sucré m'indispose.

— C'est vrai que Nathaniel vit avec vous ? chuchota-t-elle.

J'avais craint qu'elle me pose une question difficile. Celle-là était facile.

— Oui.

— Je lui ai demandé s'il sortait avec vous, et il m'a dit qu'il dormait dans votre lit. J'ai trouvé que c'était une drôle de réponse.

Elle tourna la tête vers moi, et je me retrouvai beaucoup trop près de son visage, de ses grands yeux noisette inquisiteurs. Une fois de plus, je fus frappée par sa beauté, et je m'en voulus de ne pas l'avoir remarquée plus

tôt. Mais je ne fais pas très attention aux autres femmes, seulement aux hommes. Je suis hétéro ; faites-moi un procès si ça vous chante.

Pour l'heure, ce n'était pas tant sa beauté qui me préoccupait que l'intelligence et l'exigence de son regard. Elle scrutait mon visage, et, ravissante ou non, elle restait un flic, un flic qui essayait de déceler un mensonge. Parce qu'elle en avait senti l'odeur.

Comme elle ne m'avait pas posé de question, je ne répondis pas. C'est très rare que je m'attire des ennuis en gardant le silence.

Jessica fronça légèrement les sourcils.

— C'est votre petit ami ou pas ? Si oui, je lui ficherai la paix. Mais vous auriez pu me le dire plus tôt, pour m'éviter de me ridiculiser.

J'avais envie de lui dire qu'elle ne s'était pas ridiculisée, mais je ne le fis pas. J'étais trop occupée à chercher une réponse

honnête qui ne nous causerait pas davantage de problèmes, à Nathaniel et à moi. J'optai pour la même esquive que lui.

— Oui, il dort dans mon lit.

Jessica secoua légèrement la tête et une expression obstinée se peignit sur son visage.

— Ce n'est pas ce que je vous ai demandé, Anita. Vous mentez. Vous mentez tous les deux. Je le sens. (Elle se rembrunit.) Dites-moi la vérité. S'il est déjà à vous, dites-le-moi maintenant.

Je soupirai.

— Oui, il est déjà à moi, apparemment.

Son froncement de sourcils s'accentua, creusant des rides entre ses sourcils.

— Apparemment ? Mais qu'est-ce que ça signifie ? Ou Nathaniel est votre petit ami, ou il ne l'est pas.

— « Petit ami » n'est pas le mot juste, dis-je en cherchant une explication qui ne me forcerait pas à employer l'expression « pomme de sang ».

La police ne connaît pas la profondeur exacte de mes relations avec les monstres. Elle a des soupçons mais pas de certitude. Une certitude, ce n'est pas du tout la même chose que des soupçons. Une certitude pourra vous faire condamner devant un tribunal ; des soupçons ne suffiront même pas à obtenir un mandat de perquisition.

— Alors, quel est le mot juste ? chuchota Jessica d'une voix légèrement sifflante, comme si elle se retenait de crier. Êtes-vous amants ?

Qu'étais-je censée répondre ? Si je disais « oui », Jessica cesserait de poursuivre Nathaniel de ses assiduités, mais tout le monde dans la police de Saint Louis penserait que je couche avec Nathaniel. Ce n'était pas pour ma réputation que je m'inquiétais : elle était foutue depuis belle lurette. Une fille ne peut pas sortir avec le Maître de la Ville et rester une gentille fille. La plupart des gens pensent que, si une

femme couche avec un vampire, elle est capable de tout et n'importe quoi. Ce qui est faux, mais bon.

Donc, ce n'était pas pour ma réputation que je m'inquiétais mais pour celle de Nathaniel. Si la nouvelle se propageait qu'il était mon amant, aucune femme ne l'approcherait plus. Il pouvait ne pas avoir envie de sortir avec Jessica, mais il fallait qu'il sorte avec quelqu'un. Quelqu'un d'autre que moi. Puisque je n'ai pas l'intention de le garder éternellement, dans le genre « jusqu'à ce que la mort vous sépare », il a besoin d'élargir son cercle de connaissances. Il a besoin d'une véritable petite amie.

Voilà pourquoi j'hésitai, passant en revue une douzaine de termes sans en trouver un seul susceptible de m'aider. Puis mon portable sonna. Je tâtonnai à sa recherche pour mettre fin à la sonnerie insistante, trop soulagée pour me sentir irritée. Même si ça avait été un faux numéro, j'aurais eu envie

d'envoyer des fleurs à la personne qui m'appelait.

Ce n'était pas un faux numéro. C'était le divisionnaire Rudolph Storr, chef de la Brigade d'Investigations surnaturelles. Il s'était porté volontaire pour être de service pendant le mariage afin que ses collègues puissent y assister. Il avait demandé à Tammy si elle invitait des non-humains, et elle avait répondu qu'elle n'aimait pas ce terme mais que, s'il voulait parler de lycanthropes, la réponse était oui. Dolph avait soudain décidé qu'il bosserait ce jour-là. Il a un gros problème avec les monstres. Son fils est sur le point d'épouser une vampire, qui tente de le persuader de la rejoindre dans la vie éternelle. Dire que Dolph le prend mal serait un doux euphémisme. Il a tout cassé dans une salle d'interrogatoire, brutalisé votre servante et failli se faire relever de ses fonctions.

Alors, j'ai organisé un dîner avec lui, sa femme Lucille, leur fils Darrin et leur future

bru. Et j'ai persuadé Darrin de remettre à plus tard sa décision de devenir un mort-vivant. Le mariage aura lieu quand même, mais c'est un début. Le fait que son fils compte toujours au nombre des vivants a aidé Dolph à surmonter sa crise de foi ; suffisamment, en tout cas, pour qu'il recommence à m'adresser la parole. Assez, aussi, pour qu'il me demande de nouveau d'intervenir dans une affaire.

— *Anita ?* d'une voix sèche, presque normale.

— Oui, chuchotai-je en mettant ma main en coupe devant mon portable.

Tous les flics dans la salle – autrement dit la plupart des invités – devaient se demander à qui je parlais et pourquoi.

— *J'ai un corps à te faire examiner*.

— Maintenant ?

— *La cérémonie est terminée, pas vrai ? Je n'ai pas appelé en plein milieu*.

— Oui, elle est terminée. Je suis à la réception.

— *Alors, j'ai besoin de toi ici*.

— C'est où, ici ? demandai-je.

Dolph m'expliqua.

— Je sais que le coin des boîtes à striptease est de l'autre côté du fleuve, mais ce nom-là ne me dit rien.

— *Tu ne pourras pas le manquer*, promit Dolph. *C'est le seul club qui ait sa propre escorte policière*.

Il me fallut une seconde pour comprendre qu'il venait de plaisanter. Dolph ne plaisante pas sur les scènes de crime. Jamais. J'ouvris la bouche pour lui en faire la remarque, mais la communication était déjà coupée. Dolph n'est pas doué pour les au revoir.

L'inspecteur Arnet se pencha vers moi et demanda :

— C'était le divisionnaire Storr ?

— Oui, chuchotai-je. Il m'appelait depuis une scène de crime. Je dois filer.

Elle ouvrit la bouche comme pour ajouter quelque chose, mais je m'étais déjà levée et je m'éloignais de la table. J'allais m'excuser auprès de Larry et de Tammy, puis examiner un corps. J'étais désolée de manquer le reste de la réception, mais j'avais un cadavre sur la planche. Non seulement ça me permettrait d'esquiver les questions de l'inspecteur Arnet, mais je ne serais pas contrainte de danser avec Micah, avec Nathaniel ou avec qui que ce soit d'autre. La soirée ne s'annonçait pas si mal. Je culpabilisais un peu mais, pour être franche, je me réjouissais que quelqu'un soit mort.

CHAPITRE 3

Impossible de continuer à me réjouir en observant la femme morte qui gisait sur le sol. Culpabiliser, oui, mais pas me réjouir. Culpabiliser d'avoir, fût-ce une seconde, considéré la mort de quelqu'un comme un parfait moyen d'échapper à une situation socialement gênante. Je ne suis plus une enfant. J'aurais sûrement pu gérer Jessica Arnet et ses questions sans me planquer derrière un meurtre.

Je me sentais davantage à ma place sur une scène de crime qu'à la table des mariés pendant une réception. Ça en disait sûrement long sur ma vie, mais le diable m'emporte si je savais quoi. Quelque chose sur lequel je n'avais pas très envie de m'attarder, sûrement. De toute façon, nous avions un corps à examiner et un crime à résoudre ; les aspects les plus embarrassants de ma vie privée pouvaient attendre. Devraient attendre. C'est cela, oui.

La victime n'était qu'une tache de chair pâle entre deux poubelles au fond du parking. Une tache presque spectrale : j'avais l'impression que, si je clignais des yeux, elle disparaîtrait dans la nuit automnale. Peut-être était-ce à cause de Halloween ou du décor que je venais juste de quitter, mais la façon dont le corps avait été disposé me perturbait. On l'avait fourré derrière les poubelles pour le dissimuler ; puis on avait ouvert le manteau de laine noire que la

malheureuse portait sur son corps presque nu, de sorte que la vive lumière des lampadaires halogènes faisait briller sa chair pâle. Pourquoi commencer par la cacher et faire ensuite quelque chose pour attirer l'attention sur elle ? Ça n'était pas logique. Enfin, ça l'était peut-être pour les gens qui l'avaient tuée. Allez savoir.

Je me tenais là, serrant mon blouson en cuir autour de moi. Il ne faisait pas si froid. Assez pour que je porte mon blouson, pas assez pour que je remette sa doublure amovible. J'avais les mains dans les poches, la fermeture Éclair remontée jusqu'en haut et les épaules voûtées. Mais le cuir ne pouvait rien contre le froid contre lequel je luttais. Je contemplais cette vision de mort blême et je ne ressentais rien. Rien du tout. Pas de pitié, pas de nausée : rien. Ce qui me perturbait plus que la mort de la femme en elle-même.

Je me forçai à avancer. M'obligeai à aller voir ce qu'il y avait à voir, et à mettre mes inquiétudes de côté. Je me préoccuperai de ma décrépitude morale plus tard. Pour l'instant, j'avais du boulot.

Ce ne fut qu'en atteignant le bout du container de droite que je découvris sa chevelure jaune répandue sur le bitume comme un point d'exclamation criard. Je la détaillai. Elle était minuscule, peut-être encore plus petite que moi. Elle gisait sur le dos, avec son manteau ouvert. Ses bras étaient toujours enfilés dans les manches, mais les pans du vêtement avaient été écartés, repliés sous elle du côté le plus proche des voitures de manière à ce qu'un client regagnant son véhicule puisse la voir.

Ses cheveux avaient été tirés en arrière et disposés soigneusement. Si elle avait été plus grande, on aurait pu les voir depuis le parking, eux aussi, car ils dessinaient un éclair jaune vif à côté de la poubelle. Suivant

du regard la ligne de son corps, je compris pourquoi on l'avait crue plus grande : elle portait des escarpins à talons aiguilles en plastique transparent. Allongée, elle perdait au moins douze centimètres.

Sa tête avait été tournée vers la droite, de manière à exposer les marques de crocs dans son cou. Des marques de crocs de vampire. Sur le renflement d'un de ses petits seins se détachait une autre morsure, de laquelle coulaient deux minces filets de sang. La blessure du cou était propre.

J'allais devoir déplacer les poubelles pour atteindre le corps. Et aussi manipuler ce dernier pour chercher d'autres traces de morsure, d'autres signes de violence. Il fut une époque où la police ne m'appelait que quand les autres experts en avaient terminé, mais c'était il y a un bail. Je devrais faire très attention à ne pas foutre le bordel. Pour ça, il me fallait trouver le responsable de la scène de crime.

Le divisionnaire Rudolph Storr n'est pas difficile à repérer. Il mesure deux mètres dix, et il est bâti comme l'étaient les lutteurs professionnels avant de se mettre tous à ressembler à Arnold Schwarzenegger. Dolph est athlétique, mais pas du genre à soulever de la fonte. Il n'a pas le temps ; il a trop de crimes à résoudre.

Ce jour-là, ses cheveux noirs étaient coupés si court que ses oreilles paraissaient abandonnées sur les côtés de sa tête, ce qui signifiait qu'il était passé chez le coiffeur peu de temps auparavant. Il se fait toujours couper les cheveux à ras pour les avoir à la bonne longueur entre deux visites chez le coiffeur.

Son trench-coat couleur mastic était parfaitement repassé, et ses chaussures cirées brillaient dans la lumière des lampadaires. Dolph se fiche de son apparence, du moment qu'il est propre et tiré à quatre épingles. Il aime que les choses qui

l'entourent le soient aussi. À mon avis, c'est pour ça que les meurtres le foutent en rogne : parce que ça fait désordre.

Je saluai du chef l'agent en uniforme dont l'unique boulot semblait être de surveiller le corps et de s'assurer que personne ne le touche sans y être autorisé. Il me rendit mon salut et reporta son attention sur le cadavre. Il avait les yeux écarquillés, et je me demandai si c'était la première fois qu'il voyait une victime de vampires. Craignait-il qu'elle se relève et qu'elle tente de le croquer ? J'aurais pu le rassurer, parce que je savais que cette femme ne se relèverait jamais. Elle avait été vidée de son sang par un groupe de vampires. Ce n'était pas suffisant pour qu'elle rejoigne leurs rangs. Au contraire, c'était le meilleur moyen pour les vampires de se goinfrer sans augmenter leur nombre.

J'avais déjà vu ça une fois, et j'espérais très fort que ce n'était pas l'œuvre d'un autre

maître vampire devenu renégat. Le précédent avait fait exprès de laisser ses victimes là où nous les trouverions, afin que les nouvelles lois destinées à accorder des droits légaux aux vampires ne passent jamais. M. Oliver pensait que les vampires étaient des monstres et que, si on leur donnait des droits, ils se multiplieraient trop vite et finiraient par transformer toute l'humanité. Et ensuite, de quoi se nourriraient-ils ? Certes, il faudrait des siècles pour qu'on en arrive là, mais les très vieux vampires réfléchissent à long terme. Ils peuvent se le permettre : ils ont toute l'éternité devant eux.

Je savais que ça n'était pas un nouveau coup de M. Oliver, parce que je l'avais tué. Je lui avais broyé le cœur, et peu importe le nombre de fois où Dracula se relève dans les films en noir et blanc : Oliver était bel et bien mort. Je pouvais le garantir. Ce qui signifiait que nous avions un nouveau groupe de

cinglés sur les bras et qu'ils avaient peut-être des motivations complètement différentes.

Si ça se trouve, c'était une affaire personnelle. Légalement, les vampires sont désormais des citoyens comme les autres, ce qui signifie qu'ils peuvent eux aussi avoir une dent contre les gens, et même deux. Mais il ne me semblait pas que ce soit personnel. Ne me demandez pas pourquoi, c'était juste une impression.

Dolph me vit venir à sa rencontre. Il ne me sourit pas et ne me salua pas ; un, parce que c'était Dolph, deux, parce qu'il m'en voulait encore. Ces derniers temps, il en veut beaucoup aux monstres, et ça déteint sur moi parce que je suis beaucoup trop intime avec eux.

Néanmoins, réussir à dissuader son fils de devenir un vampire m'a valu pas mal de bons points. Le fait que Dolph vienne de se taper un congé sans solde, avec menace officieuse d'être suspendu s'il ne se ressaisissait

pas, l'a également radouci. Franchement, peu m'importe la raison. Dolph et moi sommes amis, ou, du moins, je pensais que nous l'étions. Pour l'instant, nous ne savons plus très bien sur quel pied danser ni l'un ni l'autre.

— J'ai besoin de déplacer les poubelles pour examiner le corps. Et de déplacer le corps pour chercher d'autres marques éventuelles. Je peux le faire sans bousiller la scène de crime ?

Dolph me dévisagea, et quelque chose dans son expression me dit qu'il n'était pas content que je sois là. Il ouvrit la bouche pour me répondre puis jeta un coup d'œil aux autres inspecteurs, aux agents en uniforme, aux techniciens et, plus loin, à l'ambulance qui attendait pour emporter le corps. Secouant la tête, il me fit signe de le suivre sur le côté.

Je sentis les gens nous accompagner du regard comme nous nous éloignions. Tous

les inspecteurs ici présents savaient que Dolph m'avait traînée en haut d'un escalier sur une scène de crime. Tout à l'heure, quand je disais « brutalisée », ce n'était pas une exagération. Dieu sait ce que la rumeur raconte maintenant, sans doute qu'il m'a frappée, ce qui n'est pas le cas. Mais ce qu'il a fait est déjà assez terrible. Bien suffisant pour que je gagne un procès si je voulais lui en faire un.

Dolph se pencha vers moi et dit tout bas :

— Ça ne me plaît pas que tu sois ici.

— C'est toi qui m'as appelée, répliquai-je calmement.

Je ne voulais pas me disputer avec lui, à ce moment-là.

Il hocha la tête.

— Je t'ai appelée, mais j'ai besoin de savoir qu'il n'y a pas conflit d'intérêts pour toi dans cette affaire.

La tête levée vers lui, je fronçai les sourcils.

— Comment ça ? Quel conflit d'intérêts ?

— Si le coupable est un vampire, il appartient forcément à ton petit ami.

— C'est sympa de ta part d'employer le conditionnel mais, si tu veux parler de Jean-Claude, ça pourrait très bien ne pas être quelqu'un de son entourage.

— J'oubliais : c'est vrai que tu sors avec deux vampires, maintenant, railla Dolph.

— Tu veux qu'on se dispute ou qu'on résolve un crime ? À toi de choisir.

Il fit un effort visible pour se contrôler. Les poings serrés le long des flancs, les yeux fermés, il respira à fond. Il avait été obligé de suivre un séminaire de gestion de l'agressivité. Je le regardai mettre ses nouvelles compétences à l'épreuve. Quand il les rouvrit, ses yeux étaient froids : des yeux de flic.

— Tu défends déjà les vampires, dit-il.

— Je ne dis pas que ce n'est pas un meurtre vampirique. Je dis juste que l'entourage de Jean-Claude n'est pas nécessairement responsable. C'est tout.

— Mais tu défends déjà ton petit ami et ses gens. Tu n'as même pas encore examiné la victime et tu affirmes déjà que ton chéri n'y est pour rien.

Je sentis mes yeux devenir aussi froids que les siens.

— Je ne dis pas que ça ne peut pas être un des vampires de Jean-Claude. Je dis juste que c'est peu probable. Grâce à l'Église de la vie éternelle, il y a à Saint Louis des tas de suceurs de sang qui n'ont pas prêté allégeance au Maître de la Ville.

— Les adeptes de l'Église de la vie éternelle sont plus moralisateurs que des cathos de droite.

Je haussai les épaules.

— Ils sont assez prétentieux, je te l'accorde. Comme la plupart des vrais croyants.

Mais ce n'est pas pour ça que j'ai dit que ça pourrait être eux – ou des vampires extérieurs à cette ville – plutôt que ceux que je connais.

— Pourquoi, alors ?

Ma seule excuse pour avoir dit la vérité à ce stade, c'est que j'étais énervée et que j'en avais marre que Dolph m'en veuille.

— Parce que, si un de ses vampires avait fait ça, il serait mort. Jean-Claude le livrerait à la justice, ou me demanderait de me charger de lui, ou le ferait tout bonnement éliminer.

— Tu admets que ton petit ami est un assassin ?

Je respirai profondément.

— Tu sais, Dolph, ça commence à bien faire. Oui, je baise un ou deux vampires. Remets-toi.

Il détourna les yeux.

— Je n'y arrive pas.

— Trouve un moyen. Mais cesse de foutre la merde sur les scènes de crime. Nous avons perdu du temps à nous disputer, du temps que j'aurais pu employer à examiner le corps. Je veux qu'on attrape ces gens.

— Ces gens ? Tu penses qu'ils étaient plusieurs ?

— Je n'ai vu que deux traces de morsure, mais elles sont légèrement différentes. Il y a moins d'espace entre les crocs sur celle de la poitrine. Donc, au moins deux, mais à mon avis plus que ça.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils l'ont complètement drainée. Il n'y a presque pas de sang. Deux vampires n'auraient pas vu vider une femme adulte sans en foutre partout. Il leur faudrait plus de bouches pour tout recueillir.

— Elle a peut-être été tuée ailleurs, suggéra Dolph.

Je fronçai les sourcils.

— Nous sommes en octobre ; elle était dehors avec des chaussures en plastique à talons de douze centimètres, un manteau en laine pas assez épais et pas grand-chose d'autre. (Je désignai le bâtiment derrière nous.) Nous sommes dans le parking d'un club de striptease. Voyons voir : femme nue, chaussures en plastique, talons de douze… Cela indiquerait-il, par le plus grand des hasards, qu'elle bossait ici et qu'elle est sortie pour fumer une clope, ou quelque chose comme ça ?

Dolph glissa une main dans sa poche et en sortit son sempiternel calepin.

— Elle a été identifiée. Charlene Morresey, vingt-deux ans, strip-teaseuse. Oui, elle fume, enfin, elle fumait, mais elle a dit à une des autres filles qu'elle sortait prendre l'air.

— Donc, elle ne connaissait probablement pas les vampires.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Elle a dit qu'elle sortait pour prendre l'air, pas pour parler à quelqu'un.

Dolph acquiesça et nota quelque chose.

— Nous n'avons pas trouvé de signes de lutte… pas encore. C'est comme si elle avait marché jusqu'ici avec eux. Elle n'aurait pas suivi des inconnus.

— S'ils contrôlaient son esprit, elle aurait pu.

— Donc, un de nos coupables est un vieux vampire.

— Pas nécessairement vieux, mais puissant, ce qui signifie généralement vieux. (Je réfléchis.) Quelqu'un qui maîtrise bien le contrôle des esprits, en tout cas. (Je haussai les épaules.) Pour l'âge, je ne sais pas encore.

Dolph continuait à griffonner dans son calepin.

— Maintenant, demandai-je, est-ce que je peux déplacer les poubelles et le corps, ou veux-tu d'abord faire venir les techniciens pour qu'ils effectuent leurs prélèvements ?

— Je leur ai dit de t'attendre, répondit Dolph sans lever les yeux.

Je le dévisageai en essayant de lire quelque chose sur son visage, mais il n'était que concentration professionnelle. Qu'il ait demandé aux techniciens de m'attendre était un progrès. Comme le fait qu'il m'ait appelée : avant son congé sans solde, il voulait m'empêcher d'accéder aux scènes de crime.

Oui, il y avait du progrès, alors pourquoi me demandais-je toujours s'il était capable d'oublier sa vie privée assez longtemps pour résoudre cette affaire ? Parce que, une fois que vous avez vu quelqu'un en qui vous aviez foi péter complètement les plombs, vous ne pouvez plus jamais lui faire confiance. Pas vraiment.

CHAPITRE 4

Il y avait des traces de crocs symétriques de l'autre côté de son cou, d'une taille si proche des traces situées sur le côté gauche que je me demandai si le même vampire n'avait pas mordu deux fois. Je n'avais pas ma règle avec moi. En fait, je n'avais presque rien de mon équipement habituel. J'étais sortie pour assister à un mariage, pas pour examiner une scène de crime.

Je demandai si quelqu'un avait de quoi mesurer les dimensions d'une morsure. Une technicienne proposa de le faire pour moi. Pas de problème. Elle avait un compas à calibrer ; je n'en avais encore jamais utilisé.

Les mesures ne mentent pas. Ce n'était pas le même vampire. Les traces à l'intérieur de chacune des cuisses et des deux poignets différaient légèrement, elles aussi. En comptant celle sur sa poitrine, ça en faisait sept. Sept suceurs de sang. Assez pour vider complètement un humain adulte et ne laisser que très peu de traces.

Selon un des techniciens de l'Unité de scène de crime, il n'y avait pas de signes d'agression sexuelle. Ravie de l'apprendre. Je ne me donnai pas la peine d'expliquer que la morsure seule peut être orgasmique, à la fois pour le vampire et pour sa victime. Pas toujours, mais souvent, surtout si le vampire est doué pour embrumer l'esprit. S'il est vraiment très doué, la victime peut prendre

son pied en se faisant tuer. Ça fout la trouille mais c'est comme ça.

Après avoir examiné chaque centimètre carré du cadavre, quand je sus que sa chair pâle risquait de danser dans mes rêves en escarpins transparents, Dolph me prit à part.

— Parle-moi.

Je savais ce qu'il voulait.

— Sept vampires. Dont un assez bon en contrôle mental pour que la victime ait apprécié ce qu'ils lui faisaient ou, en tout cas, pour qu'elle n'ait pas protesté. Sinon, quelqu'un l'aurait entendue crier.

— Tu es entrée dans le club ?

— Non.

— C'est bondé et la musique hurle.

— Tu veux dire que, même si elle avait crié, on ne l'aurait pas forcément entendue ?

Dolph acquiesça. Je soupirai.

— Il n'y a pas de signes de lutte. Les techniciens vont examiner ses ongles, mais ils ne trouveront rien. La victime n'a même

pas compris ce qui lui arrivait, du moins, pas avant qu'il soit trop tard.

— Tu en es certaine ?

Je réfléchis une seconde ou deux.

— Non, pas à cent pour cent. C'est ce que mes connaissances me permettent de déduire, mais cette femme était peut-être juste du genre à se laisser faire. Il se peut qu'une fois cernée par sept vampires elle n'ait juste pas trouvé la volonté de résister. Je n'en sais rien. Quel genre de personne était Charlene Morresey ? Le genre à lutter pour sauver sa peau ?

— Je ne sais pas encore.

— Si elle a commencé par se débattre, on a dû utiliser des pouvoirs de contrôle mental sur elle. Par contre, si elle s'est montrée docile, ce n'est pas obligé. Peut-être avons-nous affaire à une bande de jeunes vampires. (Je secouai la tête.) Mais je ne pense pas. Je dirais qu'au moins l'un d'entre

eux, et peut-être plusieurs, était âgé et doué pour ça.

— Ils ont caché le corps, me rappela Dolph.

— Puis ils l'ont exposé afin que quelqu'un le trouve, achevai-je à sa place.

Il acquiesça.

— Ça aussi, ça me turlupine. S'ils avaient juste refermé son manteau, s'ils s'étaient abstenus d'étaler ses cheveux, personne ne l'aurait trouvée ce soir.

— On se serait aperçu de son absence au club, fis-je remarquer. Sauf si elle avait fini de bosser pour cette nuit.

— Elle n'avait pas fini et, oui, on se serait aperçu de son absence.

Par-dessus mon épaule, je jetai un coup d'œil vers le corps.

— Mais l'aurait-on découverte ?

— Peut-être. Mais pas aussi rapidement.

— Ouais. Elle n'est pas morte depuis longtemps. Sa peau commence juste à refroidir.

Dolph consulta ses notes.

— Elle était sur scène il y a moins de deux heures.

Je regardai autour de nous. Les lampadaires halogènes dispensaient une lumière assez vive pour ne laisser aucune cachette valable dans le parking, excepté derrière les poubelles.

— Ils se la sont faite derrière les poubelles ?

— Ou derrière une voiture, suggéra Dolph.

— Ou dans une camionnette.

— La meilleure amie des tueurs en série.

Je le dévisageai, essayant de voir derrière ses yeux de flic.

— Quels tueurs en série ? De quoi parles-tu ? À ma connaissance, c'est le premier meurtre de ce genre.

Dolph hocha la tête.

— Ouais.

Il voulut se détourner, mais je l'attrapai par la manche. Doucement. Depuis quelque temps, je dois faire attention à la manière dont je le touche. Il considère trop de gestes comme des agressions.

— Les flics n'utilisent pas l'expression « tueur en série » à la légère. Un, vous n'avez pas envie que ce soit vrai. Deux, les journalistes l'apprendront et l'écriront comme si c'était vrai.

Dolph baissa les yeux vers moi et je lâchai sa manche.

— Il n'y a pas de journalistes ici, Anita. C'est juste une stripteaseuse morte à Sauget.

— Alors, pourquoi avoir dit ça ?

— Je suis peut-être médium.

— Dolph !

Il faillit sourire.

— J'ai un mauvais pressentiment, c'est tout. Ou bien c'est leur première victime, ou bien c'est la première que nous trouvons. Et la scène de crime était affreusement propre pour un premier meurtre.

— Quelqu'un voulait que nous la trouvions, Dolph, et que nous la trouvions ce soir.

— Oui, mais qui ? l'assassin… les assassins ? ou quelqu'un d'autre ?

— Qui, par exemple ?

— Un autre client qui ne pouvait pas se permettre que sa femme découvre où il avait passé la soirée.

— Donc, il a ouvert son manteau et étalé ses cheveux pour la rendre plus visible ?

Dolph acquiesça imperceptiblement.

— Je n'y crois pas. Quelqu'un de normal n'aurait pas touché un cadavre, ou pas autant et pas de cette façon. La personne qui a dénudé sa chair savait que ça la rendrait

suffisamment visible. Quelqu'un de normal l'aurait peut-être traînée à découvert, mais il ne se serait pas donné la peine d'ouvrir son manteau et d'étaler ses cheveux. Pas comme ça.

— Tu n'arrêtes pas de répéter « normal », Anita. N'as-tu pas encore compris qu'il n'y a pas de gens normaux ? Il n'y a que des victimes et des prédateurs.

En prononçant cette phrase, Dolph détourna la tête comme s'il ne voulait pas que je voie son expression.

Je le laissai faire, le laissai garder ce moment pour lui. Parce que Dolph et moi essayons de rebâtir notre amitié. Parfois, vous avez besoin que vos amis cherchent à comprendre, et parfois, vous avez juste besoin qu'ils vous foutent la paix.

CHAPITRE 5

Je ne voulais pas retourner à la réception. D'abord, je n'étais pas d'humeur festive. Ensuite, je ne savais toujours pas comment répondre aux questions de Jessica. Enfin, Micah m'avait fait promettre de danser avec lui.

Je déteste danser. J'ai toujours pensé que j'étais nulle. Chez nous, à l'abri des regards, Micah, Nathaniel et Jason – oui – m'ont affirmé le contraire. Que je danse très

bien. Je ne les ai pas crus. Je crois que j'ai été traumatisée par une des soirées dansantes de mon collège. Une expérience horrible. D'un autre côté, y a-t-il un autre genre d'expérience pendant ces quelques années ? À mon avis, quand on a été vraiment très méchant dans la vie et qu'on finit en enfer, on doit avoir quatorze ans pour l'éternité, être prisonnier de son bahut et condamné à ne jamais rentrer chez soi.

Donc, je retournai là-bas avec l'intention de dire que j'étais crevée, et l'espoir que nous rentrerions immédiatement à la maison. Mais je savais déjà que ça ne marcherait pas. Micah m'avait extorqué la promesse de danser avec lui et, en plus de ça, il m'avait fait promettre une danse à Nathaniel. Et merde. Ça ne m'arrive pas souvent de promettre des choses, parce que je tiens toujours parole. Et re-merde.

La foule s'était pas mal clairsemée. Examiner une scène de crime, ça vous mobilise

la plus grosse partie d'une soirée. Mais je savais que les garçons seraient toujours là, parce que j'étais partie avec la voiture.

Nathaniel se trouvait à la table où je l'avais laissé, mais c'était Jason qui était assis à côté de lui, pas Micah. Ils étaient penchés l'un vers l'autre, si près que leurs têtes se touchaient presque. Les courts cheveux blonds de Jason semblaient très jaunes en comparaison du roux foncé de ceux de Nathaniel. Jason portait une chemise de soirée bleue, dont la couleur était d'un ton ou deux plus vive que ses yeux. Je n'avais pas besoin qu'il se lève pour savoir que son costume noir était taillé sur mesure, et probablement de coupe italienne. C'était Jean-Claude qui le lui avait offert, et il adore que ses employés portent des costards de couturiers italiens. Du moins, quand il ne les habille pas comme les figurants d'un porno chic. Pour un mariage ordinaire, ce costume convenait très bien.

Jason travaille lui aussi comme stripteaseur au *Plaisirs Coupables*, un club qui appartient à Jean-Claude, mais ce n'est pas son boulot qui lui vaut des costards italiens taillés sur mesure. Jason est la pomme de sang de Jean-Claude. Celui-ci pense que je n'accorde pas à Nathaniel tout le respect qui lui est dû depuis qu'il est devenu la mienne. J'ai laissé Micah et Nathaniel accompagner Jason quand il est allé faire son shopping, et j'ai payé la note pour eux deux. Elle était drôlement salée, mais je ne pouvais pas laisser Jean-Claude se montrer plus généreux avec son métamorphe entretenu que moi avec les miens.

D'accord : techniquement, Micah n'est pas un métamorphe entretenu, mais le salaire que lui verse la Coalition pour une meilleure entente entre les communautés lycanthropes et humaines ne lui permet pas de s'offrir des costards de couturier. Alors que moi, je gagne assez de fric pour ça.

J’eus le temps de me demander ce que mijotaient Jason et Nathaniel, en chuchotant ainsi comme des conspirateurs. Puis je sentis plus que je ne vis Micah. Il se trouvait de l’autre côté de la pièce, en train de discuter avec un groupe de gens dont la plupart étaient flics. Il secoua la tête, éclata de rire et se dirigea vers moi.

J’ai rarement l’occasion de voir Micah de loin. Nous sommes toujours très proches l’un de l’autre, physiquement. Mais pour une fois, je pouvais le regarder marcher vers moi, admirer la façon dont le costume moulait son corps, flattait la largeur de ses épaules, la finesse de sa taille, l’étroitesse de ses hanches et le renflement de ses cuisses. Il lui allait comme un gant. Et en regardant Micah traverser la pièce, je songeai que sa tenue valait jusqu’au dernier cent qu’elle m’avait coûté.

La musique s’arrêta avant que Micah me rejoigne, c’était une chanson que je ne

connaissais pas. L'espace d'un instant, j'eus l'espoir que nous pourrions juste nous asseoir et découvrir ce que Jason et Nathaniel trouvaient si fascinant. Mais c'était un espoir vain, car une autre chanson commença. Un slow.

Je ne voulais toujours pas danser mais, lorsque Micah s'arrêta devant moi, je dus admettre qu'une excuse pour le toucher en public n'était pas nécessairement une mauvaise chose. Il me sourit et, malgré ses lunettes de soleil, je sus à quoi devaient ressembler ses yeux en cet instant.

— Prête ?

Je soupirai et lui tendis les bras.

— Aussi prête que je le serai jamais.

— Commençons par nous débarrasser de ce blouson en cuir.

Je défis la fermeture Éclair, mais dis :

— Je préfère le garder. J'ai un peu froid.

Micah glissa les mains autour de ma taille.

— La nuit est fraîche dehors ?

Je secouai la tête.

— Pas ce genre de froid.

— Oh, dit-il.

Et il retira ses mains, les faisant remonter sous le blouson en cuir pour les glisser sous ma veste de smoking, ne laissant que le mince tissu de mon chemisier s'interposer entre nos deux peaux.

À son contact, je frissonnai. Il approcha sa bouche de mon oreille, faisant ramper ses mains le long de mon dos pour me presser contre lui.

— Je vais te réchauffer.

S'aidant de ses bras, il me plaqua contre les courbes de son corps, mais sans me serrer au point que je me sente gênée d'être tenue ainsi en public. Nous étions l'un contre l'autre, pas collés l'un à l'autre. Ce qui ne m'empêcha pas de sentir le renflement de

son bas-ventre sous son pantalon, qui m'informa d'une des raisons pour lesquelles il ne me serrait pas aussi fort qu'il l'aurait pu. Il voulait rester poli.

Je n'étais pas à cent pour cent sûre que cette réserve émane de lui ; peut-être avait-il seulement perçu mon embarras. Micah est toujours très prudent avec moi. Il me donne exactement ce que je veux et ce dont j'ai besoin… au point que je me demande parfois si je le connais vraiment, ou s'il ne me montre que ce qu'il veut que je voie.

— Tu fronces les sourcils. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il était si près de moi qu'il n'eut qu'à tourner la tête vers mon oreille pour chuchoter.

Qu'étais-je censée répondre ? que je le soupçonnais de me mentir, pas à propos d'une chose en particulier mais à propos de quasiment tout ? Il était trop parfait, convenait trop parfaitement à ce que j'avais

besoin qu'il soit. Il devait forcément jouer la comédie, non ? Personne ne correspond parfaitement à ce dont vous avez besoin. Tout le monde finit par vous décevoir d'une façon ou d'une autre, pas vrai ?

De nouveau, il chuchota à mon oreille :

— Tu fronces encore plus les sourcils. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je ne savais pas quoi répondre. Décidément, ce soir-là, je m'étais souvent retrouvée avec une douzaine de choses à dire et rien que je veuille partager avec mes interlocuteurs. J'optai pour une vérité partielle, ce qui valait toujours mieux qu'un mensonge, j'imagine.

— Je me demande à quel moment tu vas tout gâcher.

Micah s'écarta suffisamment pour me dévisager. Il ne chercha pas à dissimuler sa perplexité.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Je secouai la tête.

— C'est bien le problème : tu n'as rien fait du tout. En tout cas, rien de mal.

J'aurais voulu voir ses yeux. Levant une main, je baissai ses lunettes, juste assez pour apercevoir ses prunelles de chat. Évidemment, ce fut une erreur, car je me perdis aussitôt dans la contemplation de ces prunelles, m'émerveillant de leur vert si intense. Je secouai la tête.

— Et merde.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? répéta Micah.

— Rien. Et c'est justement ça qui cloche.

Ça n'avait aucun sens, mais c'était quand même vrai. C'était quand même ce que je ressentais.

Micah m'adressa ce sourire plein de perplexité, d'ironie et de quelque chose d'autre. Ce n'était pas un sourire joyeux. Il me le fait de temps en temps, et je n'arrive toujours pas à le décrypter, mais j'ai

remarqué qu'il l'utilise de moins en moins, et seulement quand je déconne.

Car j'avais bien conscience de déconner mais, de toute évidence, je ne pouvais pas m'en empêcher. Micah était trop parfait, et je n'arrivais pas à l'accepter. Il fallait que je cherche la petite bête. Notre relation fonctionnait trop bien ; je devais voir si je pouvais la casser. Enfin, pas la casser vraiment, mais voir jusqu'où elle plierait. Je devais la tester, parce qu'à quoi bon une chose qu'on ne peut pas mettre à l'épreuve ?

Oh, et puis merde, ce n'était pas ça. La vérité, c'est que, si je me laissais aller, je pourrais être heureuse avec Micah, et ça commence à me taper sur les nerfs.

J'appuyai mon front sur sa poitrine.

— Désolée, Micah. Je suis juste fatiguée et à cran.

Il m'entraîna sur le côté, me faisant sortir de la piste de danse. Ce qui n'était pas

une grosse perte, vu que nous ne dansions pas de toute façon.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

J'essayai de mettre le doigt dessus. Je passais mes nerfs sur lui, mais mes nerfs à propos de quoi ? Puis je compris.

— Ça ne m'a rien fait de voir cette femme morte. Je n'ai rien ressenti du tout.

Oui, c'était ça, du moins en partie.

— Tu dois te détacher de tes émotions pour pouvoir faire ton boulot.

Je hochai la tête.

— Oui, mais avant, ça me demandait des efforts. Plus maintenant.

Micah fronça les sourcils. J'apercevais toujours ses yeux par-dessus la monture de ses lunettes baissées.

— Et ça te préoccupe. Pourquoi ?

— Seuls les sociopathes et les fous peuvent regarder des gens morts de mort violente sans rien ressentir.

Soudain, il me serra férocement contre lui, mais en prenant garde à éviter tout contact en dessous de la taille. C'était le genre d'étreinte que vous donnez à un ami dans le besoin. Peut-être un peu plus étroite, légèrement plus intime, mais pas de beaucoup. Micah semble toujours savoir ce dont j'ai besoin, au moment exact où j'en ai besoin. Si nous ne sommes pas amoureux, comment est-ce possible ?

— Tu n'es pas une sociopathe, Anita. Tu as renoncé à des morceaux de toi pour pouvoir faire ton boulot. Tu me l'as dit une fois : c'est le prix à payer.

Je l'enlaçai, le serrai très fort contre moi, posai mon front dans le creux de son cou et frottai mon visage contre sa peau incroyablement douce.

— J'essaie de ne pas perdre davantage de morceaux de moi, mais c'est comme si je ne pouvais plus m'arrêter. Ce soir, je n'ai rien

ressenti, à part la culpabilité de ne rien ressentir. C'est dingue, non ?

Micah continua à me serrer.

— Seulement si tu penses que ça l'est.

Du coup, je me reculai légèrement pour voir son visage.

— Que veux-tu dire ?

Il me toucha la joue doucement.

— Que si ta vie fonctionne comme ça, si tu fonctionnes comme ça, c'est bon. Quoi qu'il puisse se passer, c'est bon.

Je fronçai les sourcils, ris et fronçai les sourcils de nouveau.

— Je ne suis pas certaine qu'un psy serait d'accord avec toi.

— Tout ce que je sais, c'est que, depuis que je t'ai rencontrée, je me sens plus en sécurité, plus heureux et globalement mieux que je l'avais été depuis des années.

Plus en sécurité ? C'est drôle ; j'aurais plutôt imaginé ces propos ordonnés de cette

façon dans la bouche de Nathaniel : la sécurité d'abord, le bonheur ensuite.

— Je suis peut-être un dominant et ton Nimir-Raj, Anita, mais j'ai passé des années à la merci de Chimère. Lui, c'était un fou et un sociopathe, un vrai. Crois-moi, tu ne peux pas te comparer à lui.

Micah avait parlé en souriant et en baissant un peu la tête, une vieille habitude dont il s'était presque débarrassé. Il me montrait son profil, et, parce que j'étais d'humeur inquisitrice, je lui posai une question qui me turlupinait depuis des semaines.

Du bout du doigt, je suivis l'arête de son nez.

— Quand je t'ai rencontré, ton nez semblait avoir été cassé et ressoudé de travers. J'en ai déduit que c'était arrivé pendant que tu étais sous ta forme humaine, mais il se redresse petit à petit, non ?

— Oui, répondit Micah très doucement.

À présent, il ne souriait plus, pas même de cette façon qui me plonge toujours dans la confusion. Son visage était fermé. Petit à petit, je me rendais compte que c'était l'air qu'il prenait quand il était triste.

J'ai rencontré Chimère ; je l'ai même tué. C'était l'une des créatures les plus démentes que j'aie jamais connues. Et la liste compte des aspirants dieux et des maîtres vampires vieux de plusieurs millénaires, plus des métamorphes qui étaient à la fois des sadiques et des prédateurs sexuels au sens le plus pur du terme. Le fait que Chimère figure pratiquement en tête de cette liste en dit long sur son déséquilibre mental.

Franchement, je ne peux pas m'imaginer à sa merci pendant une trop longue période. Je n'ai pas du tout aimé les quelques heures que j'ai passées entre ses mains. Mais Micah et son pard y sont restés des années. Jusque-là, j'avais toujours évité le sujet parce que je savais que c'était douloureux pour eux

tous, et plus particulièrement pour Micah. Mais ce soir-là, pour un tas de raisons, j'avais besoin de savoir. J'avais presque besoin de lui faire du mal. C'était moche, mais c'était vrai.

Parfois, on lutte contre sa nature ; parfois, on s'y abandonne. Et parfois, quand on n'a vraiment pas envie de se battre contre soi, on se retourne contre quelqu'un d'autre.

CHAPITRE 6

Nous finîmes au fond du parking, à l'endroit où les arbres, des érables du Manitoba dont les feuilles jaunies dansaient dans le vent d'octobre, formaient une haute ligne mince. Mes cheveux étaient coiffés en une tresse si serrée que pas une seule mèche ne bougeait, mais ceux de Micah ondulaient autour de son visage comme un épais nuage noir. Il avait enlevé ses lunettes, et les lampadaires rendaient ses yeux très jaunes

malgré sa chemise verte, comme si ses prunelles reflétaient la lumière d'une étrange façon, ou autrement que des pupilles encore humaines.

Le vent était froid et il charriait cette odeur piquante spécifique à l'automne. J'avais envie de prendre la main de Micah et de marcher jusqu'à ce que nous trouvions des bois. De m'enfoncer dans l'obscurité et de laisser le vent nous emporter où il voudrait. Il semblait déjà avoir balayé ma mauvaise humeur, à moins que ce soit la vision de Micah, le visage presque mangé par le nuage de sa propre chevelure. Quoi qu'il en soit, je n'avais plus envie de lutter.

— Tu as raison, mon nez guérit, dit-il avec une pointe d'amertume amusée qui allait avec son sourire indéchiffrable.

Je lui touchai le bras.

— Si c'est trop dur, tu n'es pas obligé de m'expliquer.

Il secoua la tête et passa une main dans ses cheveux, d'un geste coléreux et impatient, comme s'il leur en voulait de lui chatouiller le visage. Il était sans doute en rogne après moi, mais je ne le lui demandai pas. Si la réponse était oui, je ne voulais pas le savoir.

— Non. Tu m'as posé une question, je vais te répondre.

Je retirai ma main de son bras et le laissai parler, le laissai vider le sac que j'avais eu tant envie d'ouvrir quelques minutes plus tôt. À présent, j'aurais volontiers renoncé pour faire disparaître cette expression de son visage.

— Sais-tu pourquoi j'ai les cheveux longs ?

C'était une question si bizarre que je fus obligée de répondre.

— Non. J'ai toujours supposé que ça te plaisait, point.

Micah secoua la tête, la main toujours dans ses cheveux au-dessus d'une de ses oreilles pour empêcher le vent de les rabattre sur son visage.

— Quand Chimère s'emparait d'un groupe de métamorphes, il utilisait la torture, ou la menace de la torture, pour les contrôler. Si le chef tenait bon, il tourmentait les membres les plus faibles et se servait de leur douleur pour tenir les alphas.

Il garda le silence si longtemps que je me sentis obligée de faire un commentaire.

— Je savais que c'était un salopard sadique. Je me souviens de ce qu'il a fait à Gina et à Violet pour vous manipuler, Merle et toi.

— Tu ne connais qu'une partie de l'histoire, dit Micah avec un regard lointain, si lointain…

Il se souvenait, et ce n'était pas agréable.

Je ne voulais pas lui faire de mal. Vraiment.

— Micah, je ne voulais pas…

— Si, tu voulais savoir. Et je vais te le dire. (Il prit une inspiration si profonde qu'elle le fit frissonner.) Une de ses tortures favorites, c'était le gang bang, le viol en groupe. Il forçait ceux d'entre nous qui refusaient de participer à se laisser pousser les cheveux. Il disait que, si nous voulions nous comporter comme des femmes, nous devions ressembler à des femmes.

Je réfléchis une seconde.

— Merle et toi êtes les seuls hommes de votre pard à avoir les cheveux longs.

Micah acquiesça.

— Je crois que Caleb aimait ça, et Noah, ben… (Il haussa les épaules.) Nous avons tous fait des choses qui ne nous plaisaient pas pour survivre. Pour rester en un seul morceau. Caleb ne pouvait pas tomber plus bas dans mon estime, mais Noah, si.

Je ne sus pas quoi répondre. Heureusement, Micah n'avait plus besoin que je parle.

Il avait commencé son récit et il irait jusqu'au bout, que je veuille encore l'entendre ou non. Comme c'était ma faute, j'écoutai et je lui donnai la seule chose possible à ce stade : de l'attention. Pas de l'horreur, pas de la pitié, juste de l'attention. L'horreur était redondante, et la pitié… Personne n'aime ça.

— Tu as parlé à Chimère, à plus d'un de ses visages. Tu sais quel conflit faisait rage en lui.

Je hochai la tête.

— Oui.

— Une partie de lui était la brute machiste ultime, et cette partie violait des femmes. Une autre partie de lui était gay, et les deux parties se haïssaient.

Chimère donnait une dimension nouvelle au concept de personnalités multiples, parce que chacune de ses personnalités avait une forme physique différente. Jusqu'à ce

que je le rencontre et le voie de mes propres yeux, j'aurais affirmé que c'était impossible.

— Je me souviens qu'une partie de lui voulait que je sois sa compagne, et qu'une autre partie ne semblait pas s'intéresser beaucoup aux filles.

Micah acquiesça.

— Exactement.

J'avais presque peur de ce qui allait suivre, mais c'était moi qui avais commencé. Si Micah pouvait raconter cette histoire, je pouvais l'écouter jusqu'au bout.

— Il ne violait pas seulement les femmes ; étrangement, il ne violait que les hommes déjà gays. Comme s'il voulait utiliser contre ses victimes la forme de sexe qu'elles appréciaient le plus. (Il haussa les épaules et frissonna.) Je ne comprenais pas. Je me réjouissais juste de ne pas être sur la liste.

— Tu veux mon blouson ? demandai-je.

Micah eut un faible sourire.

— Je ne crois pas que ce soit ce genre de froid.

Je tendis une main vers lui, et il recula hors de ma portée.

— Non, Anita, laisse-moi finir. Si tu me touches, ça va me distraire.

Je voulus répliquer : « Laisse-moi te toucher, laisse-moi te distraire », mais je m'abstins. Je fis ce qu'il me demandait. Je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même. Si je n'avais rien dit, nous serions à l'intérieur en train de danser au lieu de… Quand vais-je enfin apprendre à fermer ma gueule ? Probablement jamais.

— Mais quelque part dans le capharnaüm que Chimère appelait son esprit, il était furieux contre moi. Je refusais de l'aider à torturer et à violer les autres. Je ne voulais pas non plus coucher volontairement avec lui, même quand il me le demandait. Je crois que je lui plaisais, qu'il me désirait. Et parce que ses propres règles tordues

l'empêchaient de s'en prendre à moi de cette façon, il trouvait d'autres moyens de s'amuser à mes dépens.

Micah toucha son visage, comme s'il voulait l'explorer du bout des doigts, presque comme s'il était surpris de ce qu'il sentait. Comme si ce n'était pas le visage qu'il s'attendait à trouver.

— Je ne me souviens même pas de ce que Gina avait fait pour s'attirer ses foudres. Je crois qu'il voulait qu'elle séduise l'alpha d'une autre meute dont il voulait s'emparer. Elle avait refusé. Et au lieu de le lui faire payer à elle, il me l'a fait payer à moi. Il m'a battu assez violemment pour me casser le nez. Mais j'ai guéri très vite.

— Tous les lycanthropes guérissent vite, fis-je remarquer.

— Apparemment, je guéris plus vite que la moyenne. Pas aussi vite que Chimère quand il était vivant, mais pas loin. Il pensait que c'était en rapport avec notre facilité à

passer d'une forme à une autre. Il avait sans doute raison.

— Ça paraît logique, acquiesçai-je.

Ma voix était parfaitement calme, comme si nous avions parlé du temps qu'il faisait. Le truc, quand vous écoutez quelqu'un vous raconter quelque chose d'affreux, c'est de ne pas vous laisser horrifier. La seule personne autorisée à exprimer une émotion, c'est celle qui raconte. La personne qui écoute doit demeurer imperturbable.

— La fois d'après, quand j'ai refusé de l'aider à violer quelqu'un, il m'a de nouveau cassé le nez, et j'ai de nouveau guéri. Puis c'est devenu un jeu. Chaque fois que je désobéissais à un ordre, il me lançait son poing dans le visage, de plus en plus fort. Un jour, il a fini par me dire : « Je vais te défigurer. Si je ne peux pas t'avoir, et si tu ne veux pas prendre quelqu'un d'autre, ce joli visage ne te sert à rien de toute façon. » Mais j'ai continué à guérir.

Il lâcha ses cheveux, et le vent les rabattit de nouveau devant ses yeux. Mais cette fois, il n'y prit pas garde. Il croisa les bras comme s'il voulait s'en envelopper. Je voulais aller vers lui et le serrer contre moi, mais il me l'avait interdit. Je devais respecter ça. Je le devais. Mais merde, merde.

— La fois suivante, il ne m'a pas donné de coup de poing. Il a sorti un couteau, il m'a coupé le nez et il l'a mangé. (Il émit un son à mi-chemin entre rire et sanglot.) Ça a fait tellement mal, et ça a tellement saigné… Dieu, que ça a saigné.

Je lui touchai le bras d'un geste hésitant, très doux. Il ne se déroba pas. Je l'entourai de mes bras et sentis qu'il était parcouru d'un tremblement léger qui partait du sommet de son crâne et lui traversait tout le corps. Je le serrai contre moi en souhaitant savoir que dire.

Il chuchota dans mes cheveux :

— Quand mon nez a repoussé, mais pas complètement, Chimère m'a battu de nouveau. La chair fraîchement régénérée est plus fragile et, si on l'abîme assez de fois, elle ne se répare pas. En voyant que mon nez restait de travers, Chimère a eu l'air satisfait. Maintenant qu'il n'est plus là pour me maltraiter, mon nez a recommencé à guérir. Chaque fois que je reprends ma forme humaine, il se redresse davantage.

Il se laissa aller contre moi, lentement, comme s'il devait lutter pour se détendre. Et tandis qu'il se relâchait peu à peu, je lui frottai le dos d'un mouvement circulaire. Un geste inutile, sans doute, mais je ne savais pas quoi faire d'autre. Quelqu'un de normal lui aurait menti, lui aurait dit un truc du genre : « Tout va bien, je suis là. » Mais Micah méritait mieux que ça.

— Il est mort, Micah. Il est mort, et il ne peut plus te faire de mal. Il ne peut plus faire de mal à personne.

De nouveau, il émit ce bruit mi-rire étranglé, mi-sanglot contenu.

— Non, il ne le peut plus, parce que tu l'as tué. Tu l'as tué, Anita. Moi, je n'ai pas pu. Je n'ai pas réussi à protéger mes gens. Je n'ai pas réussi à les protéger.

Ses genoux cédèrent et, si je ne l'avais pas retenu, il serait tombé. Mais je le retins et j'accompagnai son mouvement. Je m'assis dans l'herbe au pied des arbres, tenant Micah dans mon giron, le berçant pendant qu'il pleurait, non sur lui-même, mais sur tous ceux qu'il n'avait pas pu sauver.

Je le tins enlacé jusqu'à ce que ses pleurs s'apaisent et finissent par s'arrêter, dans la nuit silencieuse. Je l'étreignais, laissant le vent d'octobre nous purifier tous les deux. Nous purifier de notre tristesse, de cette horrible envie que j'avais de tout casser.

Assise dans l'herbe avec les bras de Micah autour de moi, je me fis une promesse. Je ne chercherais plus la petite

bête. Je n'essaierais plus de casser les choses qui fonctionnent. Je ne foutrais pas la merde sans nécessité. Puis je récitai une petite prière pour m'aider à tenir cette promesse. Parce que les chances que j'y parvienne sans une intervention divine étaient quasi nulles, et Dieu le savait.

CHAPITRE 7

Le temps que Nathaniel et Jason viennent nous chercher, Micah s'était ressaisi. Au point que, si je ne l'avais pas vu craquer, jamais je n'aurais deviné qu'il l'avait fait. En fait, il avait l'air si normal que je me demandai à côté de combien d'autres craquages j'étais passée. Ou était-ce moi qui avais provoqué celui-ci ? Micah parvenait-il à garder le contrôle tant que personne ne le forçait à revivre son passé ? Même si c'était

vrai, ça ne me paraissait pas très sain. Misère. Peut-être avions-nous tous besoin d'une bonne thérapie. Si j'emmenais tout le pard chez un psy, peut-être nous ferait-il un tarif de groupe.

Nathaniel s'assit à côté de moi, si bien que je me retrouvai entre les deux hommes. Il s'assit de façon que son corps touche le mien autant que possible. Il fut un temps où je lui aurais demandé de me laisser respirer, mais, à présent, je comprends le besoin de contact physique des métamorphes. Et puis faire reculer Nathaniel de cinq centimètres alors qu'il dort nu dans mon lit presque toutes les nuits aurait été ridicule.

Jason resta debout, nous toisant tous les trois. Il avait un air qui lui était inhabituellement solennel. Soudain, il se fendit d'une large grimace qui lui ressemblait bien plus.

— Il est plus de minuit. On pensait que tu serais dehors, en train de nourrir l'ardeur.

Son sourire était beaucoup trop lubrique pour coller avec cette remarque d'apparence innocente.

— J'arrive à tenir plus longtemps entre deux repas, maintenant. Parfois quatorze ou seize heures.

— Oh, flûte, dit-il en tapant du pied et en faisant la moue. (Sans la lueur diabolique dans son regard, ç'aurait été une très bonne imitation d'un enfant qui boudait.) Et moi qui espérais me sacrifier de nouveau dans l'intérêt général.

Je fronçai les sourcils en m'efforçant de prendre un air fâché, mais mes yeux me trahirent. Jason m'amuse ; ne me demandez pas pourquoi, mais il m'a toujours amusée.

— Je ne pense pas que nous aurons besoin de tes services ce soir. Mais merci pour ton offre.

Il soupira de façon exagérée.

— Je ne vais plus jamais pouvoir coucher avec toi, pas vrai ?

— Ne le prends pas mal, Jason, mais j'espère bien que non. Parce que, même si c'était super, c'est une urgence qui t'a amené dans mon lit. Si je n'arrive pas à maîtriser l'ardeur mieux que ça, je vais devoir éviter de me promener en public.

— C'était ma faute, dit doucement Nathaniel.

Je tournai la tête vers lui, et il était si près de moi que j'aurais pu embrasser sa joue. Je voulais qu'il s'écarte, qu'il me laisse un peu de place pour bouger, mais je me retins de le pousser. J'étais de mauvais poil, c'est tout.

— Si c'était la faute de quelqu'un, c'était la mienne, Nathaniel.

La voix très calme de Micah s'éleva depuis mon autre épaule.

— C'était la faute de Belle Morte, la méchante vampire sexy de l'Ouest. Si elle n'avait pas cherché des noises à Anita, si elle n'avait pas tenté d'utiliser l'ardeur pour la

contrôler, l'ardeur ne se serait pas manifestée plusieurs heures en avance.

Belle Morte est la créatrice de la lignée de Jean-Claude. Je ne l'ai jamais rencontrée en personne, mais j'ai eu le douteux privilège de la rencontrer métaphysiquement, et ça m'a suffi.

Micah passa un bras autour de mon cou et parvint à poser sa main sur l'épaule de Nathaniel pour nous réconforter tous les deux.

— Tu réussis à tenir le coup depuis qu'Anita arrive à espacer davantage ses repas.

Nathaniel poussa un si gros soupir que je sentis le mouvement de sa cage thoracique.

— Ce n'est pas moi qui suis devenu plus fort, c'est elle.

Il paraissait si triste, si déçu…

Je m'appuyai contre lui, si bien que Micah put nous étreindre tous les deux à la fois.

— Je suis ta Nimir-Ra. Je suis censée être plus forte.

Nathaniel me sourit faiblement.

Je posai ma tête sur son épaule, nichant mon visage dans le creux de son cou et humant son odeur de vanille. J'ai toujours trouvé que Nathaniel sentait la vanille. Au début, je pensais que c'était le parfum de son shampoing ou de son savon, mais je me trompais. C'est juste l'odeur qu'il a pour moi. Je n'ai pas encore eu le courage de demander à Micah si Nathaniel sent la vanille pour lui aussi. Parce que, si j'étais la seule à trouver son odeur aussi douce et entêtante, je ne sais pas trop ce que ça signifierait.

— Tu voulais demander quelque chose à Anita, dit Jason.

Nathaniel se raidit contre moi puis articula d'une toute petite voix :

— J'aurai quand même droit à ma danse ?

Ce fut mon tour de me raidir. Je ne pus pas m'en empêcher. Et Nathaniel demeura aussi immobile qu'une statue contre moi, parce qu'il avait senti mon mouvement involontaire. Je ne voulais pas danser, c'était vrai. Mais je me souvenais très bien avoir pensé, quelques minutes plus tôt pendant le récit de Micah, que j'aurais préféré être en train de danser. J'avais déjà merdé une fois ce soir-là ; c'était suffisant.

— Bien sûr. J'adorerais danser.

Du coup, Micah et Nathaniel s'écartèrent suffisamment pour me dévisager. Jason demeura immobile devant nous, mais lui aussi me regardait.

— Qu'as-tu dit ? interrogea Nathaniel.

— J'ai dit : « J'adorerais danser. »

À elle seule, leur stupéfaction confirmait que ça en valait la peine.

— Où est Anita, et qu'avez-vous fait d'elle, mademoiselle ? demanda Jason d'un air faussement sévère.

Je n'essayai même pas de leur expliquer. Je ne voyais pas de façon élégante de dire à Micah : « J'aurais préféré danser avec toi, c'est ma faute si nous avons raté cette chance » sans trahir ses secrets devant les deux autres métamorphes. Alors, je me levai et tendis juste ma main à Nathaniel.

Après m'avoir dévisagée une seconde, il la prit d'un geste hésitant, comme s'il craignait que je la retire au dernier moment. Il devait s'attendre que je cherche à me défiler. Mon absence de protestations l'avait désarçonné.

Son air surpris me fit sourire.

— Rentrons.

Nathaniel m'adressa un sourire immense, un de ces sourires trop rares qui illuminent tout son visage. Rien que pour ça, je

lui aurais donné beaucoup plus qu'une simple danse.

CHAPITRE 8

Évidemment, mes bonnes intentions durèrent à peu près le temps que Nathaniel mit à m'escorter sur la piste de danse. Après ça, il fallut que je danse. Devant des gens. Et qui, pour la plupart, étaient flics. Avec lesquels je collaborais régulièrement. Si vous lui filez des munitions (sans mauvais jeu de mots), personne ne vous vanne aussi impitoyablement qu'un flic. Si je dansais mal, ils me vanneraient. Si je dansais bien, ce

serait pire. S'ils s'apercevaient que je dansais bien avec un stripteaseur, je n'en verrais jamais la fin. S'ils se rendaient compte que je dansais mal avec un stripteaseur, les vannes atteindraient un niveau sans précédent. Dans tous les cas, j'étais baisée.

J'avais l'impression d'avoir de nouveau quatorze ans et deux pieds gauches. Mais il est presque impossible de s'emmêler les pinceaux avec un partenaire comme Nathaniel. Il sait faire ressortir le meilleur des gens sur une piste de danse. Après tout, c'est son boulot. Tout ce que j'avais à faire, c'était oublier mes inhibitions et suivre le mouvement. Facile en théorie, sauf pour moi. J'aime le peu d'interdits qu'il me reste, merci beaucoup, et je compte bien m'y accrocher le plus longtemps possible.

En attendant, c'était à Nathaniel que je m'accrochais. Il n'y a pas beaucoup de choses qui me font peur, mais prendre l'avion et danser en public figurent en bonne place sur

cette courte liste. J'avais le cœur dans la gorge et je luttais contre l'envie de regarder mes pieds. Mes hommes avaient passé tout un après-midi à me prouver que je pouvais danser, à la maison, quand les seuls témoins étaient mes amis. Mais, en public, devant une audience nettement moins indulgente à mon égard, toutes mes leçons semblaient s'être brusquement envolées. J'en étais réduite à m'accrocher à la main et au bras de Nathaniel, en décrivant des cercles idiots qui n'avaient rien à voir avec la chanson, le tout avec ma peur et mon incapacité à danser.

— Anita, dit Nathaniel.

Je gardai la tête baissée pour éviter le regard de tous les gens présents dans la salle de réception qui nous observaient.

— Anita, regarde-moi, s'il te plaît.

Je levai la tête. Ce qu'il lut sur mon visage le fit sourire et remplit ses yeux d'une sorte d'émerveillement.

— Tu as vraiment peur, dit-il comme s'il n'y avait pas cru jusque-là.

— Aurais-je admis avoir peur si ça n'était pas le cas ? répliquai-je.

Nathaniel grimaça.

— Bonne remarque. (Sa voix était douce.) Contente-toi de me regarder. Tout ce qui importe, c'est ton partenaire. Ne t'occupe pas des autres.

— On dirait que tu as l'habitude de donner ces conseils.

Il haussa les épaules.

— Des tas de femmes se sentent mal à l'aise sur scène, au début.

Mes sourcils levés posèrent la question à la place de ma bouche.

— Avant, je faisais un numéro en tenue de soirée, et je me choisissais une cavalière dans le public. C'était très élégant, très Fred Astaire.

Curieusement, Fred Astaire n'était pas le premier nom qui me venait à l'esprit

quand je pensais au *Plaisirs Coupables*. Ce que je lui fis remarquer.

Son sourire se fit plus sincère.

— Si tu venais nous voir au boulot de temps en temps au lieu de te contenter de nous déposer en voiture, tu saurais ce qu'on fait.

Je le regardai sévèrement.

— Tu danses, dit-il.

Évidemment, dès qu'il me l'eut fait remarquer, je m'arrêtai. C'est comme marcher sur l'eau : si vous y pensez, vous ne pouvez pas le faire.

Nathaniel tira gentiment sur ma main et poussa doucement mon épaule pour nous remettre en mouvement. Au final, j'optai pour un regard braqué sur sa poitrine, comme s'il était un méchant et que nous nous apprêtions à nous battre. Il faut toujours regarder le centre de la poitrine de l'adversaire pour déceler le premier signe de mouvement.

— À la maison, tu bougeais au rythme de la chanson, fit remarquer Nathaniel. Tu ne te contentais pas de te laisser entraîner.

— C'était à la maison, répondis-je, les yeux toujours rivés sur sa poitrine, en le laissant m'entraîner autour de la piste de danse.

Je restais volontairement passive, mais je n'avais pas d'autre choix. Pour mener la danse, vous devez savoir ce que vous faites.

La chanson s'arrêta. J'avais réussi à tenir un morceau entier en public. Vive moi ! Je levai les yeux vers Nathaniel. Je m'attendais qu'il ait l'air content, ou heureux, ou beaucoup d'autres choses, mais ce n'était pas le cas. En fait, je n'arrivais pas à déchiffrer son expression. Il était redevenu sérieux, mais à part ça… Nous nous tenions l'un en face de l'autre, nous scrutant tandis que je cherchais à comprendre ce qui se passait et qu'il me semblait qu'il cherchait le courage de dire quelque chose. Mais de dire quoi ? Pourquoi paraissait-il si grave tout à coup ?

J’eus le temps de demander : « Qu’est-ce qui ne va pas ? » Puis la chanson suivante commença. Elle était beaucoup plus rapide, plus rythmée. Courage, fuyons. Je lâchai Nathaniel, reculai et me détournai.

Je réussis à faire un pas avant qu’il me saisisse la main et m’attire contre lui, si vite et si fort que je trébuchai. Si je ne m’étais pas rattrapée en passant un bras autour de lui, je serais tombée.

Soudain, j’eus une conscience aiguë de la fermeté de son dos contre mon bras, de la courbure de son flanc sous ma paume. Je me tenais si près de lui qu’il me semblait que nous étions pressés l’un contre l’autre de la poitrine au bas-ventre. Son visage était douloureusement proche du mien, à tel point que ça semblait dommage de ne pas poser un baiser sur ses lèvres.

De surprise, Nathaniel écarquilla les yeux comme si je l’avais empoigné, ce qui était le cas, mais je n’avais pas fait exprès.

Puis il pencha sur un côté en m'entraînant avec lui et, par ce seul mouvement, nous nous remîmes à danser.

Cette fois, ce fut très différent de toutes mes leçons et tentatives précédentes. Je ne suivais pas Nathaniel des yeux, mais avec mon corps. Je bougeais dans son sillage, pas parce que j'étais censée le faire mais pour la même raison qu'un arbre plie sous le vent : parce qu'il le doit.

Je me mouvais parce qu'il bougeait. Et parce que je comprenais enfin ce qu'ils avaient tous voulu dire en parlant de rythme. Sauf que ce n'était pas le rythme de la musique que j'entendais : c'était celui du corps de Nathaniel si étroitement pressé contre moi que je ne sentais que lui. Son corps, ses mains, son visage.

Sa bouche toute proche me tentait, mais je ne fis pas les quelques centimètres qui me séparaient d'elle. Je m'abandonnai au balancement de son corps, à la force de ses

mains chaudes, sans prendre le baiser qu'il m'offrait. Car il en faisait don comme il le fait toujours, sans rien demander en échange, juste en donnant sa chair à qui veut la prendre. Et je ne tins pas compte de ce geste comme je l'avais fait pour tant d'autres.

Alors, Nathaniel se pencha vers moi, et j'eus un instant, juste un instant, avant que ses lèvres touchent les miennes, pour dire « Non, ne fais pas ça ». Mais je ne le dis pas. Je voulais ce baiser : ça, au moins, je pouvais l'admettre en mon for intérieur.

Il effleura ma bouche de la sienne, tout doucement. Puis notre baiser s'intégra à l'oscillation de nos corps et se balança en même temps que nous. Nathaniel m'embrassait tout en bougeant ; je levai la tête vers lui et m'abandonnai au mouvement de sa bouche comme je m'étais abandonnée à celui de son corps.

Le simple effleurement du début se changea en un vrai baiser, et Nathaniel força

le barrage de mes lèvres et emplit ma bouche de sa langue. Mais je déplaçai ma main pour quitter son dos, caresser son visage et l'immobiliser sur sa joue tandis que je me collais plus étroitement à lui.

Nathaniel était raide et gonflé sous son pantalon. Le sentir ainsi pressé contre mes vêtements, contre mon bas-ventre, arracha un gémissement à ma bouche. Je compris que l'ardeur s'éveillait plus tôt que prévu. Avec plusieurs heures d'avance. Une minuscule partie de moi songea : *Je suis baisée* ; le reste répliqua : *Pas de la façon dont tu aimerais l'être*.

Je m'écartai légèrement de Nathaniel, m'efforçant de respirer, de réfléchir. Il posa sa main sur l'arrière de ma tête et pressa de nouveau ma bouche contre la sienne. Je me noyai dans son baiser, dans le pouls et les vibrations de son corps, dans la marée de son désir.

Parfois, l'ardeur permet de voir brièvement dans le cœur d'autrui, ou du moins dans sa libido. J'ai appris à contrôler cet aspect, mais, ce soir-là, c'était comme si ma fragile maîtrise m'avait été arrachée et que je me tenais pressée contre les courbes fermes du corps de Nathaniel sans rien pour me protéger de lui. Jusque-là, il n'avait jamais constitué un danger pour moi. Il n'avait jamais profité de la situation, jamais franchi une ligne que j'avais tracée, ni en paroles ni en actes. Et soudain, il passait outre tous mes signaux, tous mes murs silencieux. Ou plutôt, il les pulvérisait. Il les pulvérisait de ses mains impatientes, de sa bouche avide collée à la mienne, de son corps tendu pressé contre le mien. Je ne pouvais pas lutter contre lui et contre l'ardeur, pas en même temps.

Je vis ce qu'il voulait. Je le sentis. J'éprouvai sa frustration. Des mois à être sage. À bien se tenir, à ne pas profiter de la

situation. Je sentis tous ces mois de retenue voler en éclats autour de nous, nous laissant nus et suffoquant d'un désir qui semblait remplir le monde. Jusqu'à cet instant, je n'avais pas compris à quel point Nathaniel avait été sage. Je n'avais pas compris ce que je refusais. Je n'avais pas compris ce qu'il m'offrait. Je n'avais rien compris du tout.

Je m'écartai de lui, posant une main sur sa poitrine pour l'empêcher de se rapprocher.

— S'il te plaît, Anita, s'il te plaît…

Sa voix était basse et pressante, mais c'était comme s'il ne parvenait pas à mettre des mots sur son désir. D'un autre côté, l'ardeur n'avait pas besoin de mots.

Soudain, je sentis de nouveau son corps, alors que nous nous tenions à cinquante bons centimètres l'un de l'autre. Il était dur, ferme, et douloureusement palpitant. Douloureusement, parce que je lui refusais toute libération. Je la lui refusais depuis

des mois. Je n'avais jamais couché avec Nathaniel parce que je pouvais me nourrir sans pénétration. Et pas une seule fois je n'avais pensé aux conséquences pour lui.

À présent, je sentais son corps tourmenté par une passion qui enflait depuis des mois. La dernière fois que j'avais perçu ses besoins de façon aussi vivace, il voulait simplement m'appartenir. Et ce besoin était toujours là, mais enfoui sous un autre besoin qui exigeait, qui hurlait, presque, pour qu'on le satisfasse. Un besoin que j'avais négligé. Un besoin dont j'avais prétendu qu'il n'existait pas. Et voilà que Nathaniel faisait en sorte que j'en tienne compte.

J'eus un instant de lucidité parce que je me sentais coupable. Coupable de l'avoir laissé attendre si longtemps, alors que mes propres besoins étaient assouvis. J'avais pensé que coucher avec lui pour de bon équivaudrait à l'utiliser ; mais maintenant que j'avais vu dans son cœur, je comprenais

que ce que je lui avais fait était bien pire. Je m'étais servie de lui comme d'un sex-toy, un objet avec lequel me donner du plaisir avant de le laver et de le ranger dans un tiroir. Soudain, j'avais honte, honte de l'avoir traité ainsi alors que ce n'était pas ce qu'il souhaitait.

La culpabilité me fit l'effet d'une douche froide, d'une gifle en plein visage, et j'en profitai pour remballer l'ardeur, de quoi tenir une ou deux heures supplémentaires, au moins.

Ce fut comme si Nathaniel avait senti la chaleur s'écouler hors de moi. Il me dévisagea de ses immenses yeux lavande scintillants de larmes contenues. Il laissa retomber les mains qui tenaient mes avant-bras et, comme je l'avais déjà lâché de mon côté, nous restâmes face à face sur la piste de danse sans nous toucher, à une distance qu'aucun de nous n'essaya de franchir.

La première larme brillante coula sur sa joue.

Je tendis la main vers lui et dis :

— Nathaniel.

Il secoua la tête et recula d'un pas, de deux pas, puis tourna les talons et s'enfuit en courant. Jason et Micah tentèrent de l'intercepter comme il passait devant eux, mais il les esquiva d'un mouvement gracieux de son torse, et ils refermèrent leurs mains dans le vide. Il fonça dehors et les deux autres métamorphes se retournèrent pour le suivre. Mais ce n'était pas à eux de le rattraper : c'était à moi. C'était moi qui lui devais des excuses. Le problème, c'est que je ne savais pas au juste pour quoi je devais m'excuser. Pour l'avoir utilisé, ou pour ne pas l'avoir utilisé suffisamment ?

CHAPITRE 9

La première personne que je vis dans le parking ne fut pas l'un des trois métamorphes mais Ronnie. Veronica Simms, détective privé et autrefois ma meilleure amie, se tenait légèrement à gauche de la porte, les bras serrés si fort autour d'elle que ça avait l'air douloureux.

Ronnie mesure un mètre soixante-dix et, ce soir-là, elle avait mis en valeur ses jambes interminables grâce à des talons très

hauts et une robe rouge très courte. Une fois, elle m'a dit que, si elle avait mes seins, elle ne porterait plus jamais de cols roulés de sa vie. Elle plaisantait, néanmoins, dès qu'elle s'habille un peu chic, ça ne rate pas : elle sort ses jambes. Ses cheveux blonds lui arrivent aux épaules, mais, ce jour-là, comme elle avait enroulé les pointes vers l'intérieur, ils se balançaient au-dessus de ses fines bretelles. Ils oscillaient beaucoup, parce qu'elle parlait d'une voix basse et coléreuse à quelqu'un que je ne voyais pas clairement.

Je fis un pas de plus. Les ombres du parking se dissipèrent et je reconnus Louie Fane. Louie enseigne la biologie à l'université de Washington. Il a un doctorat et c'est un rat-garou. L'université est au courant pour son diplôme, mais elle ignore ce qu'il trafique les nuits de pleine lune.

Louie mesure quatre ou cinq centimètres de moins que Ronnie ; il est râblé mais costaud. Ses épaules

remplissaient bien sa veste de costard. Depuis la dernière fois que je l'avais vu, ses cheveux noirs avaient été coupés court. Ses yeux sombres étaient presque noirs, eux aussi, même orageux. Jamais encore je n'avais vu une telle colère sur son visage aux traits bien découpés.

Je n'entendais pas ce qu'ils se disaient, Ronnie et lui. Je captais juste le ton de leurs voix, et ça avait l'air de barder. Je pris conscience que je les observais, alors que ça ne me regardait pas. Même si Ronnie et moi avions continué à faire du sport ensemble trois fois par semaine, ce qui n'est pas le cas, ça ne m'aurait pas regardée. Ronnie n'accepte pas que je sorte avec des vampires en général, et avec Jean-Claude en particulier, mais ce qui lui pose problème, c'est surtout le fait qu'il soit un vampire. À l'époque où j'aurais eu besoin d'un peu de compassion et des bons conseils d'une amie, elle ne m'a

offert que son indignation et sa désapprobation.

Après ça, nos rencontres se sont espacées petit à petit. Là, ça devait faire deux mois que je ne l'avais pas vue. Je savais qu'elle sortait toujours avec Louie parce que lui et moi avons des amis communs. Je me demandais quel était le sujet de leur dispute, mais ce n'était pas mon problème. Mon problème m'attendait un peu plus loin dans le parking, adossé au flanc de ma Jeep. Trois métamorphes alignés comme pour une inspection. Ou une embuscade.

Plantée au milieu du bitume, j'hésitai, me demandant si je ne ferais pas mieux de revenir en arrière pour proposer mon arbitrage à Louie et à Ronnie. Pas par gentillesse mais par lâcheté. Me laisser entraîner dans une dispute qui ne me concernait pas me semblait de loin préférable à ce qui m'attendait. Si affreuses soient-elles, les

émotions des autres sont toujours plus faciles à encaisser que les vôtres.

Mais Ronnie ne me remercierait pas d'être intervenue, et ça ne me regardait vraiment pas. Je l'appellerais peut-être le lendemain pour voir si elle voulait parler, s'il restait encore quelque chose à sauver de notre amitié. Elle me manquait.

Donc, je restai plantée là dans l'obscurité du parking, à mi-chemin entre la bataille qui se livrait derrière moi et celle qui m'attendait juste devant. Bizarrement, je n'avais pas envie de me battre avec quiconque. Tout à coup, je me sentais fatiguée, terriblement fatiguée, et ça n'avait rien à voir avec l'heure tardive ni avec la longue journée que je venais de me taper.

Je me dirigeai vers les trois hommes, et aucun d'eux ne me sourit. D'un autre côté, je ne souriais pas non plus. Le genre de conversation que nous allions avoir ne s'y prêtait pas.

— Nathaniel dit que tu as refusé de danser avec lui, déclara Micah.

— C'est faux, protestai-je. J'ai dansé avec lui, deux fois. Ce que j'ai refusé de faire, c'est de lui lécher les amygdales devant les flics.

Micah reporta son attention sur Nathaniel, qui baissa les yeux.

— Tout à l'heure, tu m'as embrassé devant l'inspecteur Arnet. En quoi était-ce différent ?

— Je t'ai embrassé pour que Jessica cesse de te draguer, parce que tu voulais que je te sauve de ses griffes.

Il leva vers moi ses yeux semblables à deux blessures lavande remplies de douleur.

— Donc, tu m'as embrassé pour me sauver, pas parce que tu en avais envie ?

Et merde. Je fis une nouvelle tentative, même si le nœud de mon estomac me disait que j'allais perdre cette discussion. Depuis quelque temps, j'ai toujours l'impression de

mal agir vis-à-vis de Nathaniel, ou, en tout cas, de ne jamais bien agir.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Mais c'est ce que tu as dit, répliqua Micah.

— Ne commence pas ! aboyai-je.

Et j'entendis la colère dans ma voix avant de pouvoir la contenir. Elle était déjà en moi, simplement, je ne m'en étais pas rendu compte. Je me mets souvent en pétard, surtout quand je suis embarrassée. Je préfère la colère à la gêne. Marianne, qui m'apprend à contrôler mes pouvoirs psychiques dont la liste ne cesse de s'allonger, dit que je l'utilise pour me protéger de toute émotion indésirable. Elle a raison, je l'admets, mais elle et moi n'avons pas encore réussi à trouver une autre solution.

Que faire si vous ne pouvez ni fuir vos problèmes ni vous mettre en rogne contre eux ? Le diable m'emporte si je le sais. Marianne m'encourage à être émotionnellement

honnête envers moi-même et mes proches. Ça a l'air d'un concept inoffensif, pas vrai ? Croyez-moi, ça ne l'est pas.

— Je ne veux pas me battre, soupirai-je.

Voilà. Ça, c'était honnête.

— Aucun de nous n'en a envie, dit Micah d'une voix si calme que ma colère reflua quelque peu.

— Nathaniel m'a collée de trop près sur la piste de danse et l'ardeur s'est réveillée en avance.

— Je l'ai senti, acquiesça Micah.

— Moi aussi, renchérit Jason.

— Mais vous ne la sentez plus, maintenant, pas vrai ? demanda Nathaniel.

Son regard était presque accusateur, et sa voix limite tranchante. C'était la première fois que je le voyais si près de se fâcher.

— Anita contrôle de mieux en mieux l'ardeur, dit Micah.

Nathaniel secoua la tête et s'enveloppa de ses bras. Cela me rappela la façon dont Ronnie se tenait près de la porte.

— Si ça avait été toi, elle serait juste sortie sur le parking pour se nourrir.

— Pas volontairement, contrai-je.

— Bien sûr que si, affirma Nathaniel, et la colère qui frémissait dans sa voix commença à briller dans ses yeux lavande que je n'avais jamais vu luire de cette façon.

C'était assez perturbant.

— Si j'avais le choix, je ne baiserais pas dans le parking pendant la réception de mariage de Larry et Tammy.

Le regard coléreux de Nathaniel me scruta comme s'il espérait lire quelque chose sur mon visage.

— Pourquoi ne voudrais-tu pas te nourrir ici ?

— Parce que c'est vulgaire. Et parce que, si Zerbrowski l'apprenait, je n'aurais pas fini d'en entendre parler. Jamais.

Jason tapota le bras de Nathaniel.

— Tu vois ? Elle ne te rejette pas. Simplement, elle ne veut pas s'envoyer en l'air pendant le mariage de Larry. Ce n'est pas son style.

Nathaniel jeta un coup d'œil à Jason puis reporta son attention sur moi. L'étrange tension que je ne comprenais pas tout à fait sembla s'écouler de lui, et la colère s'estompa de ses yeux.

— Je suppose que tu as raison.

— Bon. Si Anita ne veut pas batifoler dans le parking, on ferait mieux d'y aller, suggéra Micah. L'ardeur n'aime pas qu'on n'y fasse pas attention. Quand elle reviendra à la charge, ce sera brutal.

Je soupirai. C'était exact. Ma petite rébellion métaphysique sur la piste de danse aurait des conséquences plus tard dans la nuit. Quand l'ardeur se manifesterait de nouveau, je serais contrainte de me nourrir. Il ne serait pas question de la fourrer dans sa

boîte et de fermer le couvercle à clé. C'était comme si stopper l'ardeur sur sa lancée, la déconnecter totalement après qu'elle m'eut nourrie, la foutait en rogne. Je sais très bien que c'est un don psychique, et que les dons psychiques ne sont ni susceptibles ni rancuniers pour la bonne raison qu'ils n'ont pas de sentiments. Mais parfois, il me semble que c'est le cas pour l'ardeur.

— Je suis désolé, Anita. Je n'ai pas réfléchi.

Nathaniel semblait si découragé que je l'étreignis brièvement et plutôt à la manière d'une sœur. Réagissant à mon langage corporel, il n'essaya pas de me serrer contre lui. Il me laissa l'étreindre et m'écarter. Il est très doué pour décrypter les signaux que mon corps envoie. C'est l'une des choses qui lui a permis de partager mon lit pendant des mois sans enfreindre ces derniers tabous.

— Rentrons, dis-je.

— Ce qui signifie qu'il est temps pour moi de vous quitter, commenta Jason.

— Tu peux dormir à la maison, si tu veux, proposai-je.

Il secoua la tête.

— Non. Vous n'avez pas besoin de moi pour arbitrer votre bagarre, ni pour vous donner de sages conseils. Et puis je ne supporterais pas de vous entendre grogner et haleter alors que je ne suis pas invité à jouer avec vous. (Il rit et ajouta :) Ne le prends pas mal mais, après avoir fait partie du lot une fois, c'est encore plus difficile d'être exclus.

Je luttai contre le rouge qui me montait aux joues, ce qui semble toujours le rendre plus virulent.

Jason et moi avons couché ensemble une fois. Avant que je prenne conscience qu'il est possible d'aimer quelqu'un à mort sous l'empire de l'ardeur, Nathaniel s'est écroulé au boulot et a dû être retiré du planning de mes repas pour quelques jours.

Micah n'était pas à la maison et l'ardeur s'est réveillée en avance de plusieurs heures. C'était à cause de Belle Morte, la créatrice de la lignée de Jean-Claude et, à ma connaissance, la première détentrice de l'ardeur. Celle-ci ne sévit que parmi les membres de sa lignée, et nulle part ailleurs. Le fait que j'en aie hérité a soulevé des questions métaphysiques très intéressantes.

Belle voulait comprendre ce que j'étais et elle avait aussi envie de foutre la merde. C'est une vampire douée en affaires mais, si elle peut à la fois servir ses intérêts et se marrer un bon coup, elle trouve ça encore mieux. Donc, sans que ce soit ma faute, je me suis trouvée face au choix suivant : prendre Nathaniel et peut-être le tuer, ou laisser Jason se sacrifier pour le reste de l'équipe. Il n'a été que trop heureux de le faire. Et bizarrement, notre amitié a survécu, mais je ne peux pas prétendre qu'il ne s'est rien passé

entre nous et, de temps en temps, ça me met mal à l'aise.

— Maintenant, je peux te faire rougir, grimaça-t-il. J'adore.

— Pas moi.

Il éclata de rire, mais son regard demeura très sérieux.

— J'ai quelque chose à te dire en privé avant que tu décampes.

Cette mine sérieuse ne me plaisait pas beaucoup. Ces derniers mois, j'ai découvert que Jason utilise ses vannes et sa bonne humeur pour dissimuler une perspicacité surprenante, et parfois douloureuse. Le fait qu'il veuille me parler en privé ne m'enchantait pas non plus. Que pouvait-il bien avoir à me dire qu'il ne voulait pas que Micah et Nathaniel entendent ? Et pourquoi ?

— D'accord, dis-je tout haut.

Je m'éloignai de la Jeep, me dirigeant vers l'extrémité du parking opposée à celle

où se trouvaient Louie et Ronnie, auxquels il me suffit de jeter un coup d'œil pour comprendre qu'ils se disputaient toujours férocement, bien qu'à voix basse.

Quand l'ombre fraîche des arbres qui bordaient le parking de l'église tomba sur nous, je m'arrêtai et me tournai vers Jason.

— Qu'y a-t-il ?

— L'incident sur la piste de danse… C'était un peu ma faute.

— Comment ça, un peu ta faute ?

Jason eut l'air embarrassé, ce qui ne lui arrive pas souvent.

— Nathaniel voulait savoir comment j'avais fait pour coucher avec toi, enfin, pour de bon, la toute première fois où je t'ai aidée à nourrir l'ardeur.

— Techniquement, c'était la seconde.

Il fronça les sourcils.

— Oui, mais la première, c'était quand tu venais juste d'hériter de l'ardeur, et il y

avait trois autres hommes dans le lit, et il n'y a pas eu pénétration.

Je me détournai pour que l'obscurité dissimule mes joues en feu, même si Jason pouvait sans doute humer la chaleur de mon visage.

— Désolée pour la digression. Tu disais ?

— Nathaniel partage ton lit depuis, quoi, quatre mois ?

— Quelque chose comme ça, oui.

— Et il n'a pas encore couché avec toi. Il n'a même pas eu d'orgasme, le véritable orgasme qui libère et tout le bazar.

Si je rougissais plus fort, ma tête allait exploser.

— Je t'écoute.

— Anita, ta ne peux pas continuer à faire comme si Nathaniel n'était pas réel.

— Tu es injuste.

— Peut-être, mais je pensais qu'au moins tu le suçais, tu le branlais ou tu le

regardais se branler. Quelque chose. N'importe quoi.

Je me contentai de secouer la tête, les yeux rivés sur le sol. Je ne voyais rien à répondre. Si je n'avais pas, quelques minutes plus tôt, métaphysiquement entrevu l'intérieur de la tête de Nathaniel, je me serais probablement mise en colère et j'aurais balancé un ou deux gros mots. Mais à présent, je mesurais la douleur de Nathaniel, et je ne pouvais plus faire semblant. Je ne pouvais plus passer outre.

— Je pensais que, si je n'allais pas jusqu'au bout, ce serait plus facile pour lui le jour où je maîtriserai l'ardeur et où je n'aurai plus besoin de pomme de sang.

— C'est toujours ce que tu comptes faire ? le plaquer quand tu te maîtriseras suffisamment pour ne plus être obligée de te nourrir ?

— Que veux-tu que je fasse de lui ? que je le garde comme un animal domestique ou un grand enfant ?

— Nathaniel n'est ni un gamin ni un toutou, répliqua Jason, un frémissement de colère dans la voix.

— Je le sais bien, et c'est justement le problème. Si l'ardeur ne s'était pas manifestée, j'aurais été la Nimir-Ra de Nathaniel et son amie, point. Mais là… il se retrouve dans une catégorie pour laquelle je n'ai même pas de nom.

— Il est ta pomme de sang, comme je suis celle de Jean-Claude.

— Jean-Claude et toi, vous ne couchez pas ensemble, et personne n'y trouve rien à redire.

— Non, parce qu'il me laisse sortir avec qui je veux et prendre des maîtresses quand ça me chante.

— Je n'arrête pas d'encourager Nathaniel à se trouver une copine !

— Et tu le fais de manière si subtile qu'il s'est senti obligé de me demander conseil.

— Que veux-tu dire ?

— Nathaniel ne veut pas de copine. Il veut rester avec toi, et Micah, et les vampires. Il ne veut pas d'autre femme dans sa vie.

— Je ne suis pas la femme de sa vie.

— Si, tu l'es. Que tu le veuilles ou non.

Je m'adossai à l'un des troncs minces.

— Oh, Jason, que dois-je faire ?

— Finis ce que tu as commencé avec Nathaniel. Deviens sa maîtresse.

Je secouai la tête.

— Je ne veux pas.

— À d'autres. J'ai vu comment tu réagis à sa présence.

— Le désir ne suffit pas, Jason. Je n'éprouve pas d'amour pour Nathaniel.

— Ça aussi, c'est discutable.

— Pas le genre d'amour dont j'aurais besoin.

— Besoin pour quoi, Anita ? pour apaiser ta conscience ? ta conception de la moralité ? Donne-lui juste ce dont *il* a besoin. Ne te force pas, mais mets-y un peu du tien. C'est tout ce que je te demande.

— Tu as dit que l'incident sur la piste de danse était en partie ta faute. Tu n'as pas expliqué pourquoi.

— J'ai dit à Nathaniel que tu n'aimes pas les hommes passifs. Que tu aimes être un brin dominée, bousculée. Pas beaucoup, mais juste assez pour ne pas devoir prendre l'initiative sexuelle. Il faut que quelqu'un ôte de tes épaules le fardeau de cette responsabilité.

Je scrutai son visage si jeune.

— Tu crois vraiment que ça se résume à ça, Jason ? que j'ai juste besoin de quelqu'un pour répartir la culpabilité avant de baiser ?

Il frémit.

— Ce n’est pas ce que j’ai dit.

— Ça y ressemblait beaucoup.

— Crie-moi dessus si ça te chante, mais ce n’est ni ce que j’ai dit ni ce que je voulais dire. Crie-moi dessus, mais ne t’en prends pas à Nathaniel, d’accord ?

— On m’a appris à considérer le sexe comme un engagement. J’ai grandi en pensant que c’en était un, et je le pense toujours.

— Pourtant, tu ne te sens pas engagée envers moi, dit-il comme si c’était juste un fait, et rien de personnel.

— Non. Nous sommes amis. Disons que… j’avais besoin d’un service, et que tu me l’as rendu. Mais tu es un adulte. Tu comprenais la situation. Je ne suis pas sûre que ce soit le cas de Nathaniel. Bon Dieu, il n’est même pas capable de dire non à une étrangère !

— Il a décliné au moins trois invitations à danser pendant que nous discutions et je

sais de source sûre qu'il a refusé un rencard avec la ravissante Jessica Arnet.

— Il a fait ça ? vraiment ?

Jason acquiesça.

— Ouais.

— Je ne pensais pas qu'il en était capable.

— Il s'entraîne depuis un moment.

— Comment ça, il s'entraîne ?

— Ça lui arrive de te dire non, pas vrai ?

Je réfléchis.

— Parfois, il refuse de me rapporter une conversation. Il dit que je me mettrai en colère contre lui, et qu'il vaut mieux que je m'adresse à l'autre personne.

— Tu lui as demandé – non, tu as exigé – qu'il devienne plus responsable de lui-même. Tu l'as poussé à passer son permis de conduire. Tu l'as forcé à développer un début d'indépendance, oui ou non ?

— Oui.

— Mais tu n'as pas réfléchi à ce que ça entraînerait, pas vrai ?

— C'est-à-dire ?

— Tu voulais qu'il se prenne en charge, qu'il réfléchisse par lui-même, qu'il décide ce qu'il voulait faire de sa vie.

— Ouais, c'est exactement ce que je lui ai dit. Qu'il devait décider ce qu'il voulait faire de sa vie. Il n'a que vingt ans, pour l'amour de Dieu !

— Et il a décidé que, ce qu'il veut faire, c'est être avec toi, conclut Jason d'une voix radoucie.

— Ce n'est pas un choix de vie. Je voulais parler de se trouver un métier, peut-être de retourner à la fac.

— Il a déjà un métier, Anita. Et en tant que stripteaseur, il gagne mieux sa vie que la plupart des diplômés universitaires.

— Il ne pourra pas se déshabiller en public éternellement.

— La plupart des mariages ne sont pas éternels non plus.

Je dus écarquiller les yeux, car Jason se hâta d'enchaîner :

— Ce que je veux dire, c'est que tu traites toutes les choses comme si elles étaient gravées dans le marbre. Comme si tu ne pouvais pas changer d'avis plus tard et revenir sur une de tes décisions. Je ne veux pas dire que Nathaniel espère que tu feras un honnête homme de lui. Nous n'en avons même jamais discuté ensemble, je te le jure.

— C'est déjà ça.

— Tu auras besoin d'une pomme de sang pendant des années, Anita. Des années.

— D'après Jean-Claude, d'ici à quelques mois, je serai peut-être capable de me nourrir à distance, sans avoir besoin de toucher qui que ce soit.

— Tu as réussi à espacer davantage tes repas. Mais tu n'as pas tellement progressé dans ton contrôle de l'ardeur.

— Je l'ai contrôlée sur la piste de danse, lui rappelai-je.

Jason soupira.

— Non, tu l'as verrouillée sur la piste de danse. Ce n'est pas la même chose que la contrôler, pas vraiment. C'est comme avec un flingue : savoir mettre la sécurité ne signifie pas que tu sais tirer.

— Une analogie balistique ? Tu rumines toute cette histoire depuis un moment, pas vrai ?

— Depuis que Nathaniel m'a dit que tu ne lui autorisais aucune libération pendant tes repas.

— Autoriser ? Il ne m'a rien demandé. Comment étais-je censée savoir qu'il ne se masturbait pas en privé ? Je ne le lui ai jamais interdit !

— Faire mumuse avec soi-même, c'est assez agréable, mais ça ne satisfait pas le véritable besoin.

Je me plaquai plus fort contre le tronc d'arbre, comme si le bois pouvait me retenir : j'avais l'impression d'être en train de tomber. De tomber dans un gouffre si profond que je n'en ressortirais jamais.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir coucher avec Nathaniel et me regarder dans un miroir le lendemain.

— Pourquoi cela te pose-t-il tellement de problèmes ?

— Parce que Nathaniel perturbe mon radar. D'un côté, il y a mes amis et mes petits amis ; de l'autre, les gens qui dépendent de moi et sur lesquels je veille. Je ne baise pas les gens qui dépendent de moi. Ce serait un abus d'autorité.

— Donc, tu ranges Nathaniel dans la catégorie des gens qui dépendent de toi.

— Oui.

— Et tu penses que coucher avec lui reviendrait à abuser de ton autorité.

— Oui.

— Ce n'est pas ainsi que Nathaniel voit les choses.

— Je le sais, Jason. Maintenant, je le sais. (Je fermai les yeux et appuyai ma tête contre l'écorce rugueuse.) Et merde ! Je veux justement maîtriser l'ardeur pour ne plus avoir à prendre ce genre de décision.

— Et si, d'un coup de baguette magique, je pouvais te donner instantanément le contrôle de l'ardeur ? Que ferais-tu de Nathaniel ?

— Je l'aiderais à se trouver un appartement.

— Il s'occupe de la plupart des tâches ménagères chez toi. Il remplit ton frigo, et Micah et lui font la cuisine. Il te décharge de presque toutes les corvées domestiques ; c'est pour ça que tu peux te permettre de bosser autant. Sans Nathaniel, comment t'organiserais-tu ?

— Je ne veux pas le garder juste pour me simplifier la vie. Ce serait mal.

Jason poussa un gros soupir.

— Tu es vraiment si longue à la détente, ou tu fais semblant de ne pas piger pour me rendre dingue ?

— Quoi ?

Il secoua la tête.

— Anita, ce que j'essaie de dire, c'est que Nathaniel ne se sent pas utilisé : il se sent utile. Il n'a pas besoin d'une copine parce que, de son point de vue, il en a déjà une. Il ne veut pas rencontrer d'autres femmes parce qu'il vit déjà avec quelqu'un. Il n'a pas besoin d'un appartement parce qu'il a déjà un chez-lui. Micah le sait, Nathaniel le sait ; la seule personne qui semble ne pas le comprendre, c'est toi.

— Jason…

Il m'arrêta d'une main levée.

— Anita, tu vis avec deux hommes. Ils t'aiment tous les deux. Ils te désirent tous les deux. Ils te soutiennent tous les deux dans ta carrière. À eux deux, ils jouent le rôle d'une

épouse. Il y a des gens dans ce monde qui tueraient pour avoir ça. Et toi, tu veux juste t'en débarrasser.

Je me contentai de le dévisager, parce que je ne savais pas quoi répondre.

— La seule chose qui empêche cette situation domestique d'être parfaite pour toutes les personnes impliquées, c'est que les besoins de Nathaniel ne sont pas satisfaits. (Jason se rapprocha de moi, mais il avait l'air si sérieux que pas une seule seconde je ne le soupçonnai de vouloir m'embrasser.) Tu as construit la dynamique de votre relation de telle sorte que c'est toi qui portes la culotte pour vous trois, et ça convient à Micah et à Nathaniel.

» Mais ce dont tu sembles ne pas t'être rendu compte, Anita, c'est que, porter la culotte, ça signifie être celle qui prend les décisions difficiles. Ta vie n'a jamais aussi bien fonctionné depuis que je te connais. Tu es plus heureuse que je ne t'ai jamais vue, et

depuis plus longtemps. Et je ne connais pas encore bien Micah, mais je peux en dire autant de Nathaniel. Tout marche à merveille, Anita. Tout le monde fait le nécessaire pour ça. Tout le monde sauf…

— Moi, achevai-je.

— Toi, confirma Jason.

— Je ne peux pas dire que tu aies tort sur aucun des points que tu viens d'évoquer. Mais franchement… là tout de suite, je te déteste.

— Déteste-moi si ça te chante. J'en ai assez de regarder des gens qui ont tout ce qu'ils désirent foutre leur vie en l'air.

— Ce n'est pas ce que je désire.

— Peut-être, mais c'est ce dont tu as besoin. Tu as besoin d'une épouse style années 1950.

— Comme tout le monde, non ?

Jason grimaça.

— Non. Certaines personnes préféreraient jouer le rôle de l'épouse. Mais

je n'arrive pas à trouver de nana assez virile pour m'entretenir comme j'aimerais être entretenu.

Cela me fit sourire. Et merde.

— Tu es la seule personne qui puisse me balancer des trucs pareils sans que je lui en veuille pendant des jours, voire plus. Comment fais-tu ?

Il déposa un baiser rapide sur mes lèvres, un baiser presque fraternel.

— Je ne sais pas comment je fais mais, si je pouvais mettre mon secret en bouteille, Jean-Claude paierait une fortune pour me l'acheter.

— Pas seulement Jean-Claude.

— Peut-être pas, non. (Jason recula en souriant, mais son regard était de nouveau sérieux.) Rentre chez toi, Anita, et ne pète pas les plombs. S'il te plaît. Rentre chez toi et sois heureuse. Sois heureuse et laisse les gens qui t'entourent l'être aussi. Ce n'est quand même pas si dur.

Présenté comme ça, effectivement, ça n'en avait pas l'air. Au contraire, ça paraissait carrément logique. Mais, au fond de moi, je trouvais ça difficile. Plus difficile que n'importe quoi d'autre au monde. Lâcher prise et ne pas toujours chercher la petite bête. Lâcher prise et juste profiter de ce que j'ai. Lâcher prise et ne pas faire chier tous les gens qui m'entourent avec mes contradictions internes. Lâcher prise et m'autoriser à être heureuse. C'est si simple et si difficile à la fois. Si terrifiant.

CHAPITRE 10

Une voiture sortit du parking dans un crissement de pneus strident tandis que Jason et moi rebroussions chemin vers la Jeep. Je n'eus qu'une fraction de seconde pour la voir avant qu'elle s'éloigne en trombe, mais cela me suffit pour la reconnaître. Apparemment, Ronnie raccompagnait Louie, et la dispute n'était pas terminée. Mais ça ne me regardait pas. Dieu sait que j'avais assez de problèmes relationnels sans

aller fourrer mon nez dans ceux de quelqu'un d'autre.

Évidemment, malgré toutes vos bonnes intentions, il arrive que vous ne puissiez pas vous empêcher d'être mêlé aux problèmes des autres.

— Quelqu'un pourrait me déposer chez moi ?

C'était Louie Fane, le docteur Louie Fane, même s'il n'est pas spécialisé en biologie humaine mais en biologie des chauves-souris. Sa thèse de doctorat portait sur l'adaptation du vespertilion brun à l'habitat humain. Et c'est son travail sur une autre espèce de chauve-souris qui l'a conduit dans la caverne où un rat-garou l'a attaqué. Voilà pourquoi, désormais, il vire poilu une fois par mois.

— Bien sûr.

Jason et moi avions répondu en chœur. Louie sourit.

— Un seul chauffeur me suffira, mais merci.

Ses yeux, noirs et pas juste marron très foncé comme les miens, ne reflétaient pas son sourire. Ils étaient encore pleins de colère.

— Il habite sur le chemin du *Cirque*, dit Jason.

Je hochai la tête.

— D'accord.

Puis je regardai Louie. Je n'étais pas très sûre de vouloir connaître le motif de leur dispute. Aussi, j'optai pour :

— Ça va aller ?

Il secoua la tête.

— Ronnie t'appellera probablement demain pour te raconter, de toute façon. Autant que tu saches. Comme ça, tu arriveras peut-être à lui faire entendre raison.

Je haussai vaguement les épaules.

— Je ne sais pas trop. Ronnie est plutôt du genre têtu.

Jason éclata de rire.

— C'est l'hôpital qui se fout de la charité.

Je fronçai les sourcils.

— Louie, tu es sûr de ne pas vouloir rentrer avec nous plutôt qu'avec ce clown ?

Louie fit un signe de dénégation.

— C'est sur son chemin.

Il ne nous avait toujours pas dit quel était le sujet de la dispute. Devais-je le lui rappeler, ou laisser filer ?

— Vous voulez une minute pour discuter en privé ? offrit Jason.

Louie soupira.

— Oui, si ça ne t'ennuie pas.

— Je vais aller dire bonsoir à Micah et à Nathaniel. Je t'attendrai près de ma voiture.

Jason agita la main pour me saluer et s'éloigna.

Pour la deuxième – non, la troisième fois de la soirée –, je me retrouvai à l'ombre des arbres pour une conversation à cœur

ouvert avec un membre de la gent masculine. Qui n'était même pas mon petit ami, ni quelqu'un dont je me nourrissais à l'occasion.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Louie ?

— Je viens de demander à Ronnie de m'épouser.

Je m'étais préparée à entendre des tas de choses, mais celle-ci ne m'avait même pas effleuré l'esprit. Le mariage ? J'en restai bouche bée. Quand je pus enfin la refermer et prendre un air faussement intelligent, je lâchai :

— Alors, pourquoi cette dispute ?

— Parce qu'elle a dit non, répondit Louie sur un ton morne.

Il avait le regard lointain et les mains fourrées dans les poches de son pantalon, ce qui gâchait quelque peu la ligne de son costard mais avait le mérite de lui occuper les mains.

— Elle a dit non, répétai-je comme si je n'avais pas bien entendu.

Louie me jeta un coup d'œil.

— Tu as l'air surprise.

— Ben… aux dernières nouvelles, vous vous entendiez vraiment bien.

En fait, la dernière fois que Ronnie s'était confiée à moi, nous n'avions pas arrêté de glousser pendant la conversation parce que nous avions surtout parlé de sexe. Nous en avions sans doute trop dit, un défaut auquel les femmes sont plus sujettes que les hommes. D'après ce que j'avais compris, c'était aussi chaud entre elle et Louie qu'entre Micah et moi : autrement dit, chaud bouillant.

Mais Ronnie s'était imaginé que, parce que je sortais avec Micah, j'avais forcément plaqué Jean-Claude. Quand elle a découvert que tel n'était pas le cas, elle ne l'a pas bien pris. Elle n'arrive juste pas à se faire à l'idée que je puisse sortir avec des morts-vivants.

Oui, Ronnie est du genre difficile. Je plaisante, mais elle est assez ferme sur ses positions pour que nous ne nous soyons pas beaucoup parlé depuis.

— Tout va comme sur des roulettes, confirma Louie. C'est pour ça que c'est si… (il sembla chercher un mot approprié et finit par opter pour :) frustrant.

— Donc, vous vous entendez vraiment bien ?

Cette fois, il s'agissait d'une question et pas d'une affirmation.

— C'est ce que je croyais. Mais je me trompais peut-être. (Louie s'éloigna de deux pas, puis revint vers moi.) Et merde ! Non, je ne me trompais pas. Ces deux dernières années ont été les plus belles de ma vie. Rien ne me met de meilleure humeur le matin que de me réveiller à côté d'elle. Je veux que toutes mes journées commencent comme ça. Est-ce si horrible ?

— Non, Louie, pas du tout.

— Alors, pourquoi venons-nous de nous disputer plus violemment que nous l'avions jamais fait ?

Il me regardait intensément, comme si je connaissais la réponse et refusais de la lui donner.

— J'appellerai Ronnie demain, si elle ne m'appelle pas la première. Je lui parlerai.

— Elle dit qu'elle ne veut épouser personne. Que si elle devait épouser quelqu'un, ce serait moi, mais qu'elle ne veut pas. Elle ne veut pas.

Sa voix était si douloureuse qu'elle me blessait les oreilles.

— Je suis vraiment désolée. (Je voulus lui toucher le bras, me ravisai et dis :) Vous pourriez peut-être commencer par vivre ensemble ?

— Je le lui ai proposé. Je lui ai proposé qu'on vive ensemble jusqu'à ce qu'elle se sente prête à sauter le pas.

De nouveau, Louie regardait dans le vide, comme s'il ne voulait pas que je voie ce qu'il y avait dans ses yeux.

— Ça aussi, elle l'a refusé ?

— Elle ne veut pas renoncer à son indépendance. Mais son indépendance, c'est une des choses que je préfère chez elle !

— Je sais, dis-je très doucement, parce que c'était tout ce que j'avais à lui offrir.

Louie tourna la tête vers moi.

— Si tu le sais, peux-tu le lui dire ?

— Je ferai tout mon possible pour la rassurer et la convaincre que tu n'essaies pas de lui rogner les ailes.

— Tu crois que c'est ça ? Elle a juste peur que j'entrave sa liberté ?

— Je l'ignore, Louie. Franchement, si tu m'avais posé la question avant de faire ta demande, je t'aurais dit qu'elle répondrait oui.

— Vraiment ?

Il scruta mon visage comme si tous les secrets de l'univers y étaient dissimulés. Je

préférais quand il regardait dans le vide. Je ne savais pas ce que le vide avait à lui offrir, mais je savais que je ne détenais pas les réponses qu'il cherchait.

— Oui, Louie, vraiment. Aux dernières nouvelles, elle était plus heureuse qu'elle l'avait jamais été.

— Donc, je ne me berçais pas d'illusions ? me demanda-t-il avec ce même regard intense et exigeant.

— Non, Louie, tu ne te berçais pas d'illusions.

— Alors pourquoi ? Pourquoi ?

Je haussai les épaules. Et comme il continuait à me dévisager en attendant, je soupirai :

— Je ne sais pas. Désolée.

Ce n'était pas suffisant, « désolée ». Mais c'était tout ce que j'avais à lui offrir à ce moment-là.

Il acquiesça un peu trop vite et se détourna pour recommencer à scruter

l'obscurité. Je savais qu'il ne voyait pas vraiment le jardin qui bordait l'église. Je savais qu'il faisait ça juste pour ne pas avoir à regarder quiconque pendant un petit moment, mais ça me perturbait quand même. Ça me perturbait de penser que ce qu'il ressentait était assez fort pour qu'il éprouve le besoin de cacher ses yeux. Ça me rappelait la façon dont Dolph s'était détourné de moi sur la scène de crime. Et d'une certaine façon, Louie et lui dissimulaient la même chose : de la souffrance.

Louie se retourna vers moi. Son regard était si peiné que je dus lutter pour ne pas me détourner moi-même. J'ai une règle : si quelqu'un ressent quelque chose d'affreux, le moins que je puisse faire, c'est de ne pas me dérober face à sa douleur.

— On dirait que ton chéri vient vers nous.

Je jetai un coup d'œil en arrière et vis Micah s'approcher lentement. En temps

normal, il ne nous aurait pas interrompus, mais, ce soir-là, le temps nous était compté. L'ardeur n'attend pour personne. J'aurais bien expliqué à Louie que Micah ne voulait pas être impoli, que nous devions vraiment y aller, mais je n'étais pas certaine qu'il soit au courant pour l'ardeur, et je déteste en parler à des gens qui ne savent pas de quoi il s'agit. C'est… tellement bizarre.

— Depuis combien de temps vivez-vous ensemble, Micah et toi ? me demanda-t-il.

— Environ quatre mois.

— Ronnie et toi, vous ne vous voyez plus beaucoup depuis qu'il a emménagé chez toi, pas vrai ?

— Je suppose que non. Ça ne lui plaît pas que je sorte toujours avec Jean-Claude.

Louie regarda Micah approcher de son pas glissant. Une expression pensive se peignit sur son visage.

— Et si ce n'était pas pour ça qu'elle avait pris ses distances ?

— Que veux-tu dire ?

— Et si, en fait, c'était parce que tu vis avec quelqu'un ? Si c'était ça qui la dérangeait ?

— Elle a dit que c'était parce que je sortais avec un vampire.

— Ronnie dit beaucoup de choses, murmura Louie d'une voix plus douce, moins coléreuse mais toujours perplexe. (Il se secoua comme un chien qui sort de l'eau et réussit à me sourire. Ses yeux restèrent tristes, mais c'était un début.) En réalité, elle ne supportait peut-être pas de te voir t'engager avec quelqu'un.

Je haussai les épaules. Je ne croyais pas que ce soit ça, mais je ne pouvais pas lui en vouloir de le penser.

— Je n'en sais rien.

De nouveau, Louie me sourit, les yeux semblables à deux puits de désespoir.

— Rentre chez toi, Anita, et profite bien de ce que tu as.

J’aperçus le scintillement de ses larmes avant qu’il se détourne, le regard de nouveau vague.

Je ne savais pas quoi faire. Étais-je censée le prendre dans mes bras pour le réconforter ? S’il avait été une de mes amies, c’est ce que j’aurais fait. Mais ce n’était pas une fille, et je n’avais pas besoin de complications supplémentaires ce soir-là. Alors, je fis ce truc de mecs : je lui tapotai maladroitement le dos. J’ignore si j’aurais fini par le serrer dans mes bras ou pas, parce que Micah nous rejoignit.

— Navré de vous interrompre, mais nous traînons sur ce parking depuis une heure.

C’était sa façon subtile de me rappeler que, parfois, une heure était tout le temps dont nous disposions entre le moment où je repoussais l’ardeur et celui où elle revenait à la charge.

Je saisis l'allusion. Avec Micah à mes côtés, je me sentais plus en sécurité. Si l'ardeur se réveillait, il veillerait à ce que la situation ne tourne pas au désastre. Je glissai mon bras sous celui de Louie et lui donnai un petit coup de tête sur l'épaule.

— Allez, viens. On va t'accompagner à la voiture de Jason.

Louie hocha la tête comme si le ton de sa voix pouvait le trahir. Il prit bien garde à ne regarder aucun de nous deux tandis que nous l'entraînions vers les lumières du parking. Micah fit comme si rien ne clochait, et je fis comme si je ne voyais pas les larmes sur les joues de Louie. Mais je continuai à lui tenir le bras jusqu'à ce que nous ayons rejoint Jason qui nous attendait, debout près de sa voiture.

Jason ouvrit la portière passager tout en me jetant un coup d'œil interrogateur pardessus l'épaule de Louie. Je voulus secouer la tête, mais Louie me prit soudain dans ses

bras. Il me serra si fort, si férocement que j'en eus le souffle coupé. Je crus qu'il allait dire quelque chose, mais non. Il se contenta de m'étreindre et je refermai mes bras sur son dos pour lui rendre son étreinte parce que je ne pouvais pas faire autrement.

Au moment où il me sembla que je devrais trouver quelque chose à dire, il s'écarta. Il avait pleuré contre moi, mais je n'avais senti aucune secousse : juste la puissance désespérée de ses bras, de ses mains, et ses larmes silencieuses.

Il cligna des yeux et adressa à Micah un sourire étrange, qui était presque un sanglot.

— Comment l'as-tu convaincue de venir habiter avec toi ?

— C'est moi qui suis allé habiter avec elle, répondit Micah d'une voix très douce et très prudente, celle qu'on réserve aux enfants effrayés et aux adultes trop émotifs… et qu'il emploie souvent avec moi. Et c'est elle qui me l'a demandé.

— Veinard, lâcha Louie d'un ton lugubre.

— Je sais, acquiesça Micah.

Et passant un bras autour de mes épaules, il m'écarta légèrement de Louie pour que celui-ci puisse accéder à la portière ouverte.

Louie hocha la tête, trop vite et beaucoup trop.

— Veinard, répéta-t-il.

Puis il se glissa dans la voiture et Jason referma la portière derrière lui.

Jason se pencha vers moi.

— Que se passe-t-il ?

Ce n'était pas mon secret, et il ne m'appartenait pas de le révéler. Mais j'aurais eu mauvaise conscience de laisser Jason partir avec Louie sans le prévenir.

— Je ne peux pas te raconter. Désolée. Disons juste qu'il a eu une soirée difficile.

Louie toqua à la vitre. Le bruit nous fit sursauter, Jason et moi. Micah l'avait vu

venir, ou il était moins nerveux que nous. Jason recula pour que Louie puisse rouvrir la portière.

— Inutile de chuchoter si près de moi. Je vous entends.

— Je m'excuse, grimaçai-je.

— De quoi ? Ce n'est pas comme s'il ne m'avait pas vu me disputer avec Ronnie. Dis-lui ; ça m'évitera d'avoir à le faire.

Et Louie referma la portière. Il laissa aller sa tête contre le dossier de son siège et des larmes silencieuses recommencèrent à couler sur ses joues. Nous nous détournâmes tous, comme si nous avions honte d'être témoins d'un tel spectacle. Je crois que nous aurions éprouvé moins d'embarras si Louie avait été à poil.

— Que se passe-t-il ? répéta Jason.

— Il a demandé Ronnie en mariage, et elle a dit non.

Jason en resta bouche bée, comme moi un peu plus tôt.

— Tu déconnes.

Je secouai la tête.

— J'aimerais bien.

— Mais c'est l'un des couples les plus heureux que je connaisse !

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas expliquer les nouvelles ; je me contente de les rapporter.

— Merde, dit Jason. (Il jeta un coup d'œil à la voiture et à Louie.) Je le ramène chez lui.

— Merci.

Il m'adressa une ombre de son large sourire habituel.

— Ce n'est pas comme si je pouvais te laisser faire. À ce stade, mieux vaut éviter les complications inutiles, non ?

— Hein ?

Micah m'embrassa la tempe.

— Imagine si l'ardeur se réveillait pendant que Louie se trouve dans la voiture avec nous. Et en parlant de ça…

— Filez, nous pressa Jason. Ça va aller.

Je déposai un baiser chaste et rapide sur sa joue.

— Tu es un homme plus courageux que moi, Gunga Din.

Il éclata de rire.

— Ce n'est pas la citation originale, si ?

— Pas tout à fait, mais ça ne doit pas en être loin.

Brusquement, il redevint très sérieux. Ce qui ne lui ressemblait pas du tout.

— Je ne sais pas si je suis courageux ou non, mais je me charge de le border ce soir.

— Il faut y aller, dit Micah en m'entraînant vers notre Jeep.

Je le suivis en jetant de fréquents coups d'œil à Jason par-dessus mon épaule tandis que ce dernier contournait sa voiture et s'installait au volant. Louie était toujours assis immobile, la tête renversée en arrière. De loin, on ne se serait même pas douté qu'il pleurait.

Micah m'attira plus près de lui. Je me laissai aller contre sa solidité rassurante et passai un bras autour de sa taille, si bien que nous finîmes notre petite marche soudés de la poitrine jusqu'à la cuisse. J'étais contente qu'il soit avec moi. Contente de rentrer à la maison avec lui. Contente que cette maison soit la sienne autant que la mienne.

Adossé à la Jeep, Nathaniel nous regardait approcher. Il avait glissé ses mains derrière lui, de sorte que le poids de son corps les clouait entre ses hanches et la portière. Depuis des mois, ce n'est pas seulement la pénétration que je lui refuse. Il a d'autres besoins qui me mettent encore plus mal à l'aise, à supposer qu'une telle chose soit possible. Par exemple, ça l'apaise d'être attaché. Ça le détend qu'on abuse de lui. Ça le calme. Une fois, je lui ai demandé pourquoi il aimait ça, et il m'a répondu que ça le rassurait. Que ça lui donnait l'impression d'être en sécurité.

Comment le fait d'être attaché peut-il vous donner cette impression ? Comment le fait de laisser quelqu'un vous faire du mal, même un tout petit peu, peut-il vous faire du bien ? Je ne pige pas. Franchement, je ne pige pas. Si je comprenais mieux, peut-être aurais-je moins peur de faire ce pas vers lui. Et si nous couchions ensemble et que ça ne suffisait pas ? Et s'il continuait à insister pour que je lui fasse des choses que je trouve… répugnantes ?

Nathaniel est censé être soumis, et je suis sa dominante. Cela ne signifie-t-il pas que c'est moi qui commande et qu'il doit faire ce que je lui dis ? Non. J'ai dû en apprendre suffisamment pour les comprendre, lui et certains des autres léopards-garous, parce que Nathaniel n'est pas le seul à avoir des passe-temps inhabituels. Les soumis ont un mot d'arrêt. Quand ils le prononcent, le spectacle est fini. Donc, au final, le dominant n'a que l'illusion du pouvoir. C'est le soumis

qui décide jusqu'où les choses peuvent aller, et à quel moment elles doivent s'arrêter.

J'avais cru que je pourrais contrôler Nathaniel parce qu'il était tellement soumis. Mais ce soir-là, la vérité m'apparut enfin. Je ne contrôlais plus rien du tout. J'ignorais ce qui allait arriver entre Nathaniel, Micah et moi. Cette idée me terrifiait ; alors, je l'examinai sous toutes les coutures. Et si je trouvais à Nathaniel un autre endroit où habiter ? Et si je lui trouvais un autre environnement ? une nouvelle vie ?

Je tournais et retournais cette idée dans mon esprit tandis que nous traversions le parking. Je m'imaginais renvoyant Nathaniel chez lui, auprès de quelqu'un d'autre, le laissant pleurer sur l'épaule de quelqu'un d'autre. Mais surtout, je m'imaginais me glissant sous les couvertures avec Micah d'un côté et personne de l'autre.

Nathaniel a son côté du lit, à présent. Je n'en avais pas eu conscience jusqu'à cet

instant, je ne m'étais pas autorisée à en avoir conscience. Tous les trois, on adore se lire *L'Île au trésor* à voix haute. Pour Micah et moi, ce sont des retrouvailles avec une des histoires préférées de notre enfance. Mais pour Nathaniel, c'est une découverte. Personne ne lui a jamais lu d'histoires avant qu'il s'endorme. Personne n'a jamais partagé ses livres avec lui. Quel genre d'enfance est-ce là ?

Je sais que Nathaniel a eu un frère aîné qui est mort, et un père qui est mort, et une mère qui est morte. Mais je ne sais ni quand ni comment, je sais juste qu'il était encore très jeune quand c'est arrivé. Il n'aime pas en parler, et je n'aime pas ce qui passe dans ses yeux quand il en parle, alors je n'insiste pas. Je n'ai pas le droit d'insister puisque je ne suis pas sa petite amie. Ni sa maîtresse. Je ne suis que sa Nimir-Ra, et il n'est pas obligé de me raconter toute sa vie.

J'imaginais ce que ce serait de ne plus avoir Nathaniel dans mon lit, et pas juste pour me nourrir de lui : j'imaginais ce que ce serait s'il n'était pas là pour entendre la fin de l'histoire, quand Jim se rend compte à quel point Long John Silver a le cœur tendre, pour un méchant. L'idée qu'il n'assiste pas à la fin de l'aventure m'était douloureuse ; elle me faisait mal au cœur et au ventre à la fois.

Nathaniel m'ouvrit la portière passager et me la tint, parce que, quand l'ardeur menace, ce n'est pas une bonne idée de me laisser conduire. Il resta planté là, l'air aussi neutre que possible, tandis que je montais en voiture. Comme je ne savais pas quoi faire, je me gardai bien de chercher à lui soutirer une réaction, et je restai neutre moi aussi.

Mais tandis qu'il refermait la portière et que je bouclais ma ceinture de sécurité, je pris conscience qu'il me manquerait, et pas seulement parce que ma vie était plus facile avec lui qu'elle le serait sans. Son odeur de

vanille sur l'oreiller me manquerait, ainsi que la chaleur de son corps de son côté du lit et ses cheveux épars telle une couverture vivante et emmêlée.

Si j'avais pu interrompre là mon énumération, j'aurais envoyé Nathaniel dans sa chambre pour la nuit. Oui, il a encore une chambre où il range toutes ses affaires : toutes ses affaires, sauf lui. Mais pour être honnête, je devais admettre que la liste se poursuivait.

Nathaniel a pleuré quand Charlotte meurt dans *La Toile de Charlotte*. Je n'aurais raté ça pour rien au monde, le voir pleurer pour une araignée morte. Et c'était son idée d'organiser un marathon de vieux films de monstres. Vous n'avez pas vraiment vécu tant que vous n'avez pas regardé *Le Loup-garou* (celui de 1941 et celui de 1956) et *La Nuit du Loup-garou* (1961) avec toute une bande de métamorphes. Ils ont hué l'écran, lancé du pop-corn et hurlé devant cette

version cinématographique d'une réalité qu'ils ne connaissent tous que trop bien.

Les léopards se sont plaints qu'au moins les loups ont des films qui leur sont consacrés, tandis qu'eux, à part *La Féline*… rien. La plupart des loups connaissaient la version de 1982, mais presque personne n'avait vu l'original de 1942. Donc, nous avons planifié une autre soirée DVD pour mater les deux. Je suis certaine que nous passerons notre temps à râler chaque fois qu'ils seront à côté de la plaque, et que nous serons silencieux quand ils taperont dans le mille. D'accord : que les métamorphes seront silencieux et que je les observerai pendant qu'ils regarderont l'écran.

Franchement, j'ai hâte d'y être. J'essayai de m'imaginer cette soirée sans Nathaniel. Pas de Nathaniel faisant des allers-retours à la cuisine pour apporter du pop-corn et du soda. Pas de Nathaniel forçant les autres à utiliser des sous-verre. Pas de

Nathaniel assis par terre près de mes jambes, tantôt la tête posée sur mon genou, tantôt caressant ma cuisse d'une main. Ce n'est pas sexuel : c'est juste que ça le rassure de me toucher. Tous les membres du pard et de la meute se sentent mieux quand ils se touchent les uns les autres. Oui, c'est possible de tripoter quelqu'un d'autre sans avoir d'idées derrière la tête. Sincèrement, c'est possible… mais pas pour moi, en général.

Ce qui me ramenait au problème en cours. Marrant, hein ? cette façon dont toutes mes pensées m'y ramenaient. Plus tard, quand : l'ardeur remonterait à la surface, que ferais-je ? Je pourrais envoyer Nathaniel dans sa chambre, et ce serait légitime, parce que j'aurais aussi besoin de me nourrir le lendemain. Je pourrais le garder pour le dessert, en quelque sorte. Mais nous saurions tous les deux que ce n'est pas la véritable raison. En évitant de coucher avec Nathaniel, ce n'est pas lui que je préserve,

c'est moi. De quoi je me préserve ? Je n'en suis pas vraiment sûre. Mais j'ai fini par comprendre que je le fais pour moi et pas du tout pour lui.

Nathaniel ne veut pas être sauvé. Non, c'est faux. Nathaniel croit qu'il a déjà été sauvé. Depuis tout ce temps, je le traite comme un prince qui a besoin de trouver sa princesse, et je me goure complètement. Nathaniel est la princesse, et il a déjà été sauvé. Par moi. De son point de vue, je suis le prince en armure étincelante. Il faut juste que je m'en rende compte. Alors, nous pourrons enfin vivre heureux, à jamais.

Le problème, c'est que je ne suis le prince ni la princesse de personne. Je ne suis que moi, et je n'ai pas d'armure, étincelante ou non. Je ne suis tout simplement pas un personnage de contes de fées, et je ne crois pas au bonheur éternel. Toute la question est de savoir si je crois au bonheur éphémère. Si

je pouvais répondre à ça, nos problèmes seraient résolus, mais je ne peux pas.

Donc, tandis que Micah nous ramenait à la maison par cette nuit d'octobre, je ne savais toujours pas ce que je ferais quand l'ardeur se réveillerait. Je ne savais même plus ce qu'il aurait fallu que je fasse. Le Bien, c'est quand on aide les gens, et le Mal, c'est quand on leur nuit, pas vrai ? Partant de là, le bon choix n'est-il pas censé être celui qui leur fera du bien ?

J'ai toujours rechigné à prier Dieu pour résoudre mes problèmes sexuels, quel que soit le contexte. Mais là, je priai pendant que nous roulions parce que je ne voyais plus quoi faire d'autre. Je Lui demandai de me guider. De m'envoyer un signe afin de m'indiquer ce qui était préférable pour tout le monde.

Évidemment, je n'obtins pas de réponse. Je n'en attendais pas. J'ai des tas de dons psychiques, mais pouvoir m'adresser

directement à Dieu n'en fait pas partie, et heureusement. Si vous ne trouvez pas que c'est une perspective effrayante, lisez ou relisez l'Ancien Testament. Mais pire que l'absence de réponse, je ne ressentis pas la paix qui m'envahit d'habitude lorsque je prie.

Mon portable sonna. Cela me fit sursauter, et mon cœur remonta dans ma gorge, m'empêchant de répondre tout de suite.

— *Anita, appela une voix de femme. Anita, tu es là ?*

C'était Marianne. Elle habite dans le Tennessee, et c'est la vargamor du clan du Chêne, un titre très ancien pour désigner un boulot qui l'est tout autant. Disons qu'elle est la sorcière qui aide les autres à résoudre leurs problèmes métaphysiques. La plupart des meutes n'en ont pas, de nos jours : elles trouvent ça trop archaïque. La vogue New Age les fera peut-être revenir à la mode.

Marianne m'aide également à gérer mes pouvoirs. C'est la seule médium en qui j'aie confiance. Elle connaît les métamorphes presque aussi bien que moi, mieux par certains côtés, moins bien par d'autres. Mais ces derniers temps, elle est ce que j'ai de plus proche d'un mentor, et j'ai salement besoin d'elle.

— Marianne, c'est bon de t'entendre. Que se passe-t-il ? demandai-je d'une voix essoufflée.

— *J'ai juste été saisie par une irrésistible envie de t'appeler. Qu'est-ce qui ne va pas ?*

Je vous l'avais bien dit : elle est médium.

Je voulais tout lui expliquer, mais Nathaniel se trouvait derrière moi dans la voiture. Qu'étais-je censée faire, lui demander de se boucher les oreilles et de fredonner pendant notre conversation ?

— C'est difficile de t'en parler maintenant.

— *Faut-il que je devine ?*

— Si tu veux.

Elle garda le silence un moment, et pas juste pour réfléchir. Je savais qu'elle faisait appel à son intuition surnaturelle, ou qu'elle tirait une carte de tarot.

— *J'ai le Cavalier de Coupe sous les yeux. En général, c'est la carte de Nathaniel.*

Le moins qu'on puisse dire, c'est que j'étais sceptique la première fois que Marianne a sorti un jeu de cartes pour me faire une « lecture ». Mais les cartes tombent toujours étrangement juste, du moins, quand c'est elle qui les manipule. Au début, la carte de Nathaniel était le Valet de Coupe, une carte qui représente un enfant ou une personne très jeune, mais, depuis quelque temps, il a été promu au rang de Cavalier.

— En effet.

Il y eut un silence, et je devinai que Marianne était en train de faire un tirage. Une fois, elle a essayé de me mettre ses cartes entre les mains pour voir si j'avais un don de divination mais, à mes yeux, ce ne sont que de jolies images. Mes talents opèrent dans d'autres domaines.

— *Roi de Bâton. Micah est avec vous.*

Ce n'était pas une question.

— Oui.

Je l'imaginais très bien, ses longs cheveux gris rassemblés en une queue-de-cheval toute simple, probablement vêtue d'une de ses grandes robes amples, assise en tailleur sur son lit où elle devait forcément se trouver étant donné l'heure tardive. Marianne est mince et athlétique. Son corps est en décalage avec la couleur de ses cheveux, et le fait qu'elle soit plus proche des soixante ans que des cinquante l'accentue davantage.

— *Le Diable, la tentation. Tu n'as pas encore nourri l'ardeur, pas vrai ?*

Au début, ça me foutait les jetons qu'elle puisse faire ça. Mais je m'y suis habituée. Ça fait juste partie de ses pouvoirs. Elle ne m'en veut pas de relever des zombies, et je ne lui en veux pas de pouvoir dire ce qui se passe à des centaines de kilomètres d'elle. En fait, parfois, je trouve ça bien commode. Comme en ce moment.

— Pas encore, non.

— *La Papesse. Tu as une question à me poser.*

— Oui.

— *Tu ne vas pas faire quelque chose de stupide comme essayer de choisir entre Micah et Nathaniel, j'espère ?*

— Merci pour le vote de confiance.

— *Tu ne peux pas m'en vouloir, Anita. Reconnais que tu as tendance à te compliquer la vie.*

Je soupirai.

— D'accord, tu as raison. Mais en partie seulement, et pas tout à fait.

— *Tu peux être plus claire ?*

Je réfléchis.

— Pas de la façon que tu crois, finis-je par dire.

— *Donc, tu n'as pas l'intention d'en plaquer un pour l'autre.*

— Non.

— *C'est déjà ça.* (Cette fois, le silence se prolongea à l'autre bout du fil.) *Je ne vais plus essayer de deviner. J'ai fait un tirage.*

Marianne préfère lire les cartes sans rien savoir du problème de la personne qui la consulte. Elle craint que ça influence son interprétation.

— *Je t'ai placée au centre : tu es la Reine d'Épée. La carte qui représente le passé est le cinq de Denier, qui signifie : être abandonné dehors dans le froid, avoir des besoins inassouvis. La carte de la divinité est le six de Coupe, qui est probablement quelqu'un de ton passé qui revient dans ta vie, quelqu'un avec qui tu as un lien très*

fort. La carte du futur est le Cavalier de Coupe, c'est Nathaniel. La carte du monde terrestre est le quatre de Denier, l'Avare, qui s'accroche à des choses qui le freinent. Maintenant, les cartes qui les relient.

Elle se tut pendant quelques secondes, le temps de réfléchir, ou de prier, ou de faire le nécessaire pour que les cartes lui parlent. Jusqu'ici, je comprenais tout sauf le six de Coupe.

— Entre le monde terrestre et le passé se trouve la carte de l'Amoureux. Il s'est produit dans ta vie amoureuse un événement à cause duquel tu as peur qu'on te fasse mal, ou peur de renoncer à quelque chose ou à quelqu'un. Entre le passé et la divinité se trouve le Roi de Bâton, qui est généralement la carte de Micah, mais qui pourrait représenter une énergie ou une présence masculine dans ta vie. Entre la divinité et le futur se trouve le deux d'Épée : tu as un choix à faire et tu le trouves difficile

mais, si tu ôtes le bandeau de tes yeux, tu verras que tu disposes de tout le nécessaire pour l'effectuer. Entre le futur et le monde terrestre se trouve le Roi de Bâton, un autre homme dans ta vie. Tu sembles attirer beaucoup d'énergie masculine à toi.

— Je te jure que je ne fais pas exprès.

— Chut, je n'ai pas terminé. Par-dessus l'Avare, il y a le six d'Épée : une aide invisible, ou provenant d'une source spirituelle. Par-dessus l'Amoureux, il y a le quatre de Bâton, la carte du mariage. Par-dessus les besoins inassouvis, il y a le dix de Denier, un foyer chaleureux et prospère. Mmmh. Le Roi de Bâton et le six de Coupe sont isolés, mais le deux d'Épée est croisé avec la Reine de Bâton. La carte de Nathaniel est croisée avec le dix de Coupe, ce qui signifie un amour véritable et famille heureuse. Le Cavalier de Bâton est croisé avec le Diable, la tentation.

— D'accord, je pige à peu près, mais qui est le Cavalier de Bâton, et pourquoi est-il recouvert par la tentation ? Et qui est la Reine de Bâton ?

— *Je pense que c'est toi.*

— Je suis toujours la Reine d'Épée.

— *Peut-être que c'est en train de changer. Peut-être que tu prends enfin le contrôle de ton pouvoir, que tu deviens toi-même.*

— Je suis déjà moi-même.

— *Comme tu veux.*

— Si seulement…

— *À mon avis, l'Amoureux et le quatre de Bâton représentent ton fiancé de la fac, celui qui t'a plaquée. Cette expérience t'a conduite à jouer l'Avare avec tes émotions. Tu dois cesser de t'y accrocher et tourner la page. Avant, ta maison était le cinq de Denier, un foyer glacial. Maintenant, c'est un foyer chaleureux et prospère. Tu seras bientôt confrontée à un choix difficile, en*

rapport avec quelqu'un de ton passé. Je pense que la carte de Micah signifie qu'il t'a aidée à refermer certaines de tes vieilles blessures, parce qu'il sert de pont entre le passé et la divinité.

— Tu veux dire que ce type est un don de Dieu ?

— *Ne fais pas l'insolente. Quand l'univers, ou Dieu, ou la Déesse, ou peu importe comment tu l'appelles, amène dans ta vie quelqu'un qui raccommode tant de choses si vite, tu dois être reconnaissante au lieu de chercher la petite bête.*

Marianne me connaît trop bien.

— Et le Cavalier de Bâton ?

— *Quelqu'un de nouveau, ou que tu connais déjà, mais que tu vas découvrir sous un nouveau jour. Ce sera une tentation, mais les bâtons représentent le pouvoir, donc, ça pourrait être la tentation d'utiliser ou d'acquérir du pouvoir, plutôt qu'une tentation concernant ta vie privée.*

— Je n'ai pas besoin de plus de tentation dans ma vie, Marianne, de quelque nature qu'elle soit.

— *As-tu commencé une nouvelle enquête, ce soir ?*

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— *Parce que je me suis sentie obligée de tirer une autre carte. C'est le huit d'Épée. Une femme ligotée avec un bandeau sur les yeux, entourée d'épées. Une femme est morte ce soir.*

Quand je suis au milieu d'une affaire, j'évite d'appeler Marianne pour tout un tas de raisons. Celle-ci est l'une d'entre elles. Ça me fout les jetons et ça me file des cauchemars.

— *Cinq de Bâton. Il va y avoir beaucoup de conflits et d'autres victimes. La Justice m'indique que le coupable sera puni et que tout s'arrangera, mais non sans qu'il y ait eu des dégâts au passage. Le huit de Denier ? Bizarre. Quelqu'un sera impliqué*

dans cette affaire, quelqu'un de plus âgé qui était ton professeur autrefois. Tu vois qui ça pourrait être ?

Je pensai à Dolph, mais ça ne collait pas vraiment.

— Je ne sais pas. Peut-être.

— *Cette personne n'a pas encore fait son apparition, mais ça viendra. Elle t'aidera.*

— Tu es certaine qu'il y aura d'autres victimes ?

— *Et toi ?* répliqua Marianne sur un ton qui me disait qu'elle écoutait d'autres voix en plus de la mienne, des voix que je ne pouvais pas entendre.

— Ouais, j'ai aussi ce pressentiment.

— *Écoute ton intuition, Anita.*

— J'essaierai.

— *Tu dois être presque arrivée, maintenant.*

Je ne lui demandai pas comment elle savait que nous venions de tourner dans

l'allée du garage. Elle n'aurait pas vraiment su quoi répondre. Les pouvoirs psychiques ne fonctionnent pas selon une logique du type A, B, C. C'est plutôt du genre : directement de A à G, par bonds, et sans aucune carte pour indiquer de quelle façon se rendre en G.

— Oui, on est à la maison.

Micah me souffla un baiser et descendit de la Jeep. J'entendis Nathaniel sortir à l'arrière. Tous deux refermèrent les portières et me laissèrent seule avec mon téléphone, dans la voiture brusquement obscure.

Marianne rompit le silence.

— Oh, encore une chose. Le message que je viens de recevoir disait : « Tu sais ce que tu dois faire. Pourquoi me poses-tu la question ? » Il ne vient pas de moi ; tu sais que ça ne me dérange jamais que tu me demandes mon avis. Je dirais même que ça me fait plaisir. Qui d'autre as-tu consulté pour ton problème en cours ?

J’ouvris la bouche et la refermai.

— J’ai prié.

— *Je crois comprendre que, généralement, tu ne pries que lorsque tu es à court d’options qui te conviennent. Ce serait peut-être bien que tu te mettes à le faire autrement qu’en dernier recours.*

Elle avait dit ça sur un ton extrêmement badin. Rien d’exceptionnel : tu as prié et, comme Dieu ne peut pas te parler directement, il a laissé un message sur ton répondeur. Génial.

J’humectai mes lèvres brusquement sèches et dis :

— Ça ne t’étonne pas plus que ça d’avoir reçu un message de Dieu pour moi ?

— *Il ne me l’a pas remis personnellement. Il me l’a juste envoyé.*

De nouveau ce détachement, comme si ça n’avait rien d’extraordinaire.

— Marianne.

— *Oui.*

— Parfois, tu me fous la trouille.

Elle rit.

— *Tu relèves des zombies et tu butes des morts-vivants, et c'est moi qui te fous la trouille.*

Présenté de cette façon, ça avait l'air ridicule, mais ça n'en était pas moins vrai.

— Disons juste que je suis contente que tu aies tes pouvoirs psychiques et moi, les miens. Je culpabilise déjà assez sans connaître l'avenir.

— *Ne culpabilise pas, Anita. Écoute ton cœur. Non, c'était la Reine de Bâton, pas celle de Coupe. Donc, écoute ton pouvoir. Laisse-le t'emmener où tu dois aller. Aie confiance en toi et en les gens qui t'entourent.*

— Tu sais bien que je n'ai confiance en personne.

— *Tu as confiance en moi.*

— Oui, mais…

— Cesse de tergiverser, Anita. Ton cœur n'est pas une plaie que tu dois constamment tripoter pour voir si la croûte est près de se détacher. Tu peux guérir de cette blessure très ancienne. Il suffit de laisser faire les choses.

— C'est ce que tout le monde n'arrête pas de me répéter.

— Si tous tes amis te conseillent une chose, si ton cœur est d'accord avec eux et que seule ta peur s'y oppose, cesse de lutter.

— Je ne suis pas douée pour abandonner.

— Non, je dirais même que c'est ce pour quoi tu es le moins douée. Renoncer à quelque chose qui ne te sert plus à rien, qui ne te protège plus et ne t'aide plus, ce n'est pas abandonner : c'est grandir.

Je soupirai.

— Je déteste quand tu as raison.

— Tu détestes ça, mais tu comptes dessus.

— Ouais.

— *Rentre chez toi, Anita. Rentre chez toi et fais ton choix. J'ai dit tout ce que j'avais à dire. Maintenant, c'est à toi de jouer.*

— Et c'est ce que je déteste par-dessus tout.

— *Quoi donc ?*

— Le fait que tu n'essaies pas de m'influencer, pas vraiment. Tu te contentes de me dire ce que tu vois, de faire la liste des options possibles, et tu me laisses me débrouiller.

— *Mon rôle est de guider, rien de plus.*

— Je sais.

— *Maintenant, je vais raccrocher et tu vas rentrer chez toi. Parce que tu ne peux pas passer la nuit dans ta voiture.*

Marianne coupa la communication avant que je puisse recommencer à geindre. Comme d'habitude, elle avait raison. Je déteste qu'elle se contente de me donner des

informations et des pistes de réflexion, sans jamais me dire ce que je dois faire. Évidemment, si elle essayait de me donner des ordres, je ne le supporterais pas. J'ai toujours fait mes propres choix et, quand quelqu'un me pousse dans un sens, je fais exprès de passer outre. Donc, Marianne ne me pousse pas. « Voici les informations dont tu as besoin, voici les choix qui s'offrent à toi, maintenant, conduis-toi en adulte et prends une décision. »

Je descendis de la Jeep en espérant être assez adulte pour prendre cette décision-là.

CHAPITRE 11

Lorsque j'entrai dans la maison, le salon était plongé dans le noir. La seule lumière provenait de la cuisine. Un des métamorphes – ou les deux – avait traversé le salon obscur et ne s'était décidé à actionner l'interrupteur qu'en arrivant dans la cuisine, pour écouter les messages du répondeur posé sur le plan de travail. Les léopards ont une meilleure vision nocturne que les humains, et les yeux de Micah sont

pratiquement bloqués en mode félin. Souvent, il traverse toute la maison sans éclairer, passant d'une pièce à l'autre sans jamais heurter d'obstacle, se déplaçant dans le noir avec la même assurance que moi en plein jour.

Comme la lumière qui filtrait depuis la cuisine me suffisait, je n'allumai pas non plus dans le salon. Le canapé blanc semblait luire doucement, même si je savais que c'était juste une illusion due aux propriétés réfléchissantes du tissu immaculé. J'étais à peu près certaine que les garçons étaient tous les deux montés se changer pour la nuit. La plupart des lycanthropes, quel que soit l'animal en lequel ils se transforment, se sentent mieux quand ils ne sont pas trop habillés, et Micah déteste porter une tenue de soirée. La cuisine était donc vide, et j'y entrai non pas parce que j'avais quelque chose à y faire, mais parce que je n'étais pas prête à

rejoindre les garçons dans la chambre. Je ne savais toujours pas ce que j'allais faire.

Depuis quelque temps, la cuisine est équipée d'une grande table. Le coin petit déjeuner, légèrement surélevé près de la baie vitrée qui donne sur les bois, abrite toujours une table à quatre places. Quand j'ai emménagé, quatre chaises, c'était trois de trop. Maintenant, vu la fréquence à laquelle certains des autres léopards dorment ici – parce qu'ils ont des ennuis ou pour être plus près du reste de leur groupe –, j'ai investi dans une table à six places. En fait, il nous en faudrait une encore plus grande, mais elle ne tiendrait pas dans ma cuisine.

Un vase était posé au milieu de la grande table. Une semaine après que nous avons commencé à sortir ensemble, Jean-Claude s'est mis à m'envoyer une douzaine de roses blanches par semaine. Et après avoir couché avec moi pour la première fois, il a ajouté une rose rouge, ce qui fait treize

désormais. Une rose rouge semblable à une tache de sang dans une mer de roses blanches et de gypsophile. On ne voit qu'elle.

Je humai le bouquet. La rose rouge était la plus parfumée. Difficile de trouver des roses blanches qui sentent vraiment bon.

Tout ce que j'avais à faire, c'était appeler Jean-Claude. Il était assez rapide pour me rejoindre en volant avant l'aube. Je m'étais déjà nourrie de lui ; je pouvais recommencer. Évidemment, ça ne ferait que retarder le moment de ma décision. Non : ce serait jouer les autruches. Je hais la lâcheté plus que tout au monde, ou presque, et faire appel à mon amant vampire en ces circonstances aurait été de la lâcheté.

Le téléphone sonna. Je sursautai si fort que les roses oscillèrent dans leur vase. On aurait pu croire que j'étais nerveuse ou coupable de quelque chose.

Je décrochai à la deuxième sonnerie. Mon interlocuteur avait la voix cultivée d'un

professeur. Mais il n'appartenait pas au corps enseignant. Teddy mesure plus d'un mètre quatre-vingts, et il fait beaucoup de muscu. Lors de notre première rencontre, j'ai été surprise par son intelligence et sa façon de s'exprimer. Il a l'air d'un haltérophile avec un petit pois en guise de cerveau, et il parle comme un philosophe. Par ailleurs, c'est un loup-garou. Richard a autorisé tous les loups qui voulaient nous aider à rejoindre la coalition.

— *Anita, c'est Teddy*.

— Salut, Teddy. Quoi de neuf ? Ça va ?

— *Moi, oui. Gil, non. Il s'en remettra mais, pour l'heure, nous sommes aux urgences de St. Anthony*.

Gil est le seul renard-garou de Saint Louis. Du coup, il dépend énormément de la « Coalition poilue », comme l'appellent les métamorphes du coin et même la police. À l'origine, cette coalition a été conçue pour développer la compréhension et la

coopération entre les différents groupes de lycanthropes, mais nous avons étendu ses activités au monde humain, dont nous avons également grand besoin de nous faire comprendre. Ouais, c'est un peu le pays des Bisounours-garous.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

— *Un accident de voiture. Un homme a grillé un feu rouge. Nous sommes avec d'autres victimes qui ne cessent de vitupérer ce chauffard. Si Gil avait été humain, il serait mort.*

— D'accord. Donc, il a appelé le standard, on lui a donné ton numéro de portable et…

— *Sur le lieu de l'accident, un policier a remarqué que Gil guérissait beaucoup plus vite qu'il l'aurait dû.*

— Pourquoi ai-je l'impression que la suite ne va pas me plaire ?

— *Gil était inconscient, donc, quelqu'un a appelé le numéro à prévenir en cas*

d'urgence qui se trouvait dans son porte-feuille. Comme il n'a pas de famille, c'était le numéro du standard. Le temps que j'arrive à l'hôpital, Gil était menotté au montant de son lit.

— Pourquoi ?

— *Parce que le policier qui se trouve toujours à son chevet, craint que Gil soit dangereux quand il se réveillera.*

— Et merde. C'est illégal.

— *En théorie, oui. Mais un officier de police a le droit de prendre les mesures qu'il estime nécessaires pour la protection des citoyens.*

— Je parie que ce n'est pas ce qu'il a dit.

— *En fait, il a dit : « Je ne sais pas quel genre de monstre est ce type, alors, je préfère jouer la sécurité. »*

Je hochai la tête, même si Teddy ne pouvait pas me voir.

— Ça me paraît plus plausible. Donc, tu es là pour t'assurer qu'il n'envoie pas Gil dans un refuge.

Les « refuges » sont en réalité des prisons pour lycanthropes. À l'origine, ils ont été conçus pour accueillir les lycanthropes récemment infectés, pour les empêcher de commettre des dégâts pendant leurs premières pleines lunes. C'était une bonne idée, parce que les premières pleines lunes d'un métamorphe peuvent vraiment virer au bain de sang en l'absence de congénères pour veiller sur lui. Les fraîchement poilus passent quelques mois sans se souvenir de ce qu'ils ont fait et sont quasi dépourvus d'humanité une fois sous leur forme animale.

Donc, en théorie, les refuges sont une bonne idée. Mais, en pratique, une fois que vous y entrez, on ne vous laisse pas en ressortir. Vous ne vous contrôlez jamais suffisamment pour réussir leurs tests et être autorisé à rentrer chez vous. Vous êtes

considéré comme dangereux, et vous le serez toujours. L'Association américaine pour le respect des droits civiques a lancé la bataille juridique pour cause d'« emprisonnement illégal », mais, pour le moment, les refuges restent un sale endroit où séjourner.

— *Les employés de l'hôpital semblent inquiets. Ils craignent que Gil soit dangereux, et ils l'ont mentionné.*

— Tu as besoin que je t'envoie un avocat ?

— *J'ai pris la liberté d'appeler le cabinet sous contrat avec la coalition.*

— Je suis surprise qu'on en soit arrivé là si vite. D'habitude, il faut attendre qu'une attaque se soit produite pour qu'ils commencent à menotter des gens et à parler de les envoyer en refuge. Aurais-tu omis de mentionner quelque chose ?

Teddy hésita.

— Teddy ?

J'avais dit son nom comme mon père disait le mien autrefois, quand il me soupçonnait d'avoir fait une chose que je n'étais pas censée faire.

— *Tout le personnel des urgences porte des combinaisons de protection contre les matériaux dangereux.*

— Tu déconnes.

— *J'aimerais bien.*

— Les gens paniquent, c'est ça ?

— *Je crois.*

— Gil est toujours inconscient ?

— *Plus ou moins. De temps en temps, il revient à lui, mais ça ne dure pas.*

— Bon. Reste avec lui et attends l'avocat. Je ne peux pas venir vous rejoindre, Teddy. Pas ce soir. Je suis désolée.

— *Ce n'est pas pour ça que je t'appelle.*

J'eus un autre moment de brusque appréhension. *Oh, oh.*

— D'accord, alors, pourquoi m'appelles-tu ?

— *Parce que quelqu'un doit intervenir sur une autre urgence.*

— Et merde, quoi encore ?

— *Un des membres de la meute a appelé. Il est dans un bar. Il a beaucoup trop bu et il est encore nouveau parmi nous.*

— Tu crois qu'il va perdre le contrôle en public ?

— *Je le crains.*

— Et merde.

— *Tu dis tout le temps ça.*

— Je sais, je sais. La grossièreté ne résout rien.

Depuis quelque temps, Teddy s'est mis à me faire des commentaires sur la fréquence de mes jurons. Il s'entendrait bien avec ma belle-mère.

— Je ne peux pas y aller, Teddy.

— *Il faut que quelqu'un y aille. L'avocat n'est pas là, et tu connais aussi bien que moi cette loi qui dit qu'un policier peut placer un métamorphe inconscient sous la garde d'un*

refuge s'il le considère comme un danger. Je ne comprends vraiment pas pourquoi tout le monde panique comme ça mais, si je laisse Gil tout seul, à mon avis, il atterrira dans un endroit dont nous ne pourrons pas le faire ressortir.

— Je sais, je sais.

Je suis vraiment contente que Richard ait autorisé la meute à rejoindre la coalition. Les loups forment le groupe de métamorphes le plus nombreux à Saint Louis ; ils sont d'un secours précieux pour tenir le standard et parer aux urgences. L'inconvénient, c'est qu'en échange Richard a réclamé qu'ils puissent eux aussi bénéficier d'aide si nécessaire. Ce qui n'est que justice mais, comme ils sont presque six cents dans le coin, ça a quadruplé le nombre des urgences. C'est à la fois une bénédiction et une malédiction, une solution et un problème en soi.

— Le loup a-t-il appelé son grand frère ?

« Grand frère », c'est ainsi que nous surnommons le métamorphe plus expérimenté qui veille sur chaque nouveau loup. Ce dernier a toujours son numéro sur lui, en cas de besoin.

— *Il dit qu'il l'a fait, et que personne n'a répondu. Il avait l'air très fragile, Anita. S'il se transforme dans le bar, je crains que les gens appellent la police…*

— … et qu'il se fasse abattre, achevai-je à la place de Teddy.

— *Oui.*

Je soupirai dans le téléphone.

— Si je comprends bien, tu ne peux pas t'en occuper.

— *Moi, non. Mais Micah pourrait.*

Ce fut à cet instant que Micah entra dans la cuisine. Il leva un regard interrogateur vers moi. Il avait déjà enlevé son costume et, le connaissant, il avait dû le suspendre proprement. Il ne portait qu'un unique bas de jogging. En le regardant approcher de

moi, pieds nus sur le carrelage, je sentis mon cœur accélérer. Il avait attaché ses cheveux en une queue-de-cheval, mais je pouvais lui pardonner puisqu'il exhibait les muscles de sa poitrine et de son ventre. Le volume de ses épaules et de ses bras semble dû à un certain nombre d'heures passées à soulever de la fonte, mais presque tout le reste est naturel, je vous le garantis. Il est juste bien foutu à la base.

— *Anita, tu es toujours là ?*

Je me rendis compte que Teddy avait dit quelque chose et que je ne l'avais pas entendu.

— Désolée, Teddy, tu peux répéter ?

— *Tu veux que je te donne l'adresse du bar, ou tu préfères demander à Micah d'abord ?*

— Il est juste à côté de moi.

Je tendis à Micah le téléphone, qu'il prit en haussant les sourcils. Je lui expliquai

la situation aussi brièvement que possible. Il posa une main sur le combiné.

— Tu es sûre que c'est une bonne idée ?

Je secouai la tête.

— Je suis presque sûre du contraire, mais je ne peux pas y aller moi-même. Pas avec l'ardeur qui va faire surface à un moment indéterminé entre maintenant et dans deux heures. Je suis coincée ici jusqu'à ce que je l'aie nourrie.

— Je sais, mais Nathaniel pourrait peut-être y aller à ta place ?

— Quoi ? Tu veux que je l'envoie dans un bar des bas quartiers pour contenir un loup-garou tellement nouveau qu'il ne peut même pas boire sans prendre le risque de se transformer ? (Je secouai la tête.) Nathaniel est doué pour beaucoup de choses, mais jouer les gros bras n'en fait pas partie.

— Tu n'es pas douée pour ça non plus, fit remarquer Micah en souriant pour atténuer la dureté de ses paroles.

Et je lui rendis son sourire parce qu'il avait incontestablement raison.

— Non, je pourrais relever Teddy au chevet de Gil et empêcher le flic de l'envoyer dans un refuge, mais je ne pourrais pas maîtriser un loup-garou transformé. Je pourrais lui tirer dessus, c'est tout. À moins de le connaître et d'arriver à le raisonner.

Micah parla à Teddy juste le temps de noter le nom et l'adresse du bar ; puis il raccrocha. Il me dévisagea avec une expression prudente, voire neutre, mais dans laquelle transparaissait une pointe d'inquiétude.

— Ça ne me dérange pas que tu restes seule avec Nathaniel pour nourrir l'ardeur. Le problème, c'est de savoir si toi ça te dérange ou non.

Je haussai les épaules. Micah secoua la tête.

— Non, Anita, j'ai besoin d'une réponse avant de partir.

Je soupirai.

— Ce dont tu as besoin, c'est d'arriver là-bas avant que le loup pète un plomb. Vas-y. On se débrouillera.

Il me regarda comme s'il ne me croyait pas.

— Vas-y, répétai-je.

— Ce n'est pas seulement pour toi que je me fais du souci, Anita.

— Je ferai au mieux pour Nathaniel.

Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Exactement ça : que je ferai au mieux pour lui.

Ma réponse ne parut pas le satisfaire.

— Si tu attends que je te dise : « Mais oui, tout va bien, je suis prête à nourrir l'ardeur et à baiser Nathaniel », le loup en question se sera transformé, aura été abattu par les flics et aura peut-être entraîné des civils dans sa perte avant même que tu franchisses le pas de cette porte.

— Vous comptez tous les deux beaucoup pour moi, Anita. Et notre pard aussi. Ce qui va se passer ce soir pourrait… tout changer.

Je déglutis péniblement. Soudain, j'étais incapable de soutenir son regard. Micah me toucha le menton et m'obligea à relever la tête.

— Anita.

— Je serai sage.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas trop. Mais je ferai de mon mieux, et c'est tout ce que je peux te promettre. Je ne saurai pas ce que je m'apprête à faire jusqu'à ce que l'ardeur se manifeste. Désolée, mais c'est la vérité. Prétendre le contraire serait un mensonge.

Il prit une grande inspiration qui gonfla joliment sa poitrine.

— Je suppose que je devrai m'en contenter.

— Que voudrais-tu que je te dise, exactement ?

Il se pencha vers moi et déposa un doux baiser sur mes lèvres, un baiser beaucoup plus chaste que d'habitude, mais, avec l'ardeur si proche, il préférait faire attention.

— Je veux que tu me dises que tu vas régler le problème.

— Définis « régler le problème ».

Micah soupira de nouveau, secoua la tête et recula.

— Il faut que je me rhabille.

— Tu prends ta voiture, ou la Jeep ?

— Ma voiture. Il se peut que la police t'appelle pour examiner un autre corps, et tout ton matériel est dans le coffre de la Jeep.

Il me sourit presque tristement et partit s'habiller. Quand il sortit de la cuisine et tourna à l'angle, je l'entendis pousser une légère exclamation puis parler à voix basse avec un autre homme. La cadence à laquelle

s'exprimait ce dernier n'était pas celle de Nathaniel.

Damian apparut sur le seuil.

— Tu dois être très distraite pour ne pas m'avoir senti plus tôt.

Il avait raison. Je suis douée pour percevoir les morts-vivants. Aucun vampire n'aurait dû pouvoir m'approcher à ce point sans que je m'en rende compte, et surtout pas lui.

Damian est mon serviteur vampire, comme je suis la servante humaine de Jean-Claude. L'ardeur me vient de Belle Morte et de Jean-Claude ; c'est quelque chose dans leur lignée qui m'a contaminée. Mais le fait que Damian soit mon serviteur vient entièrement de moi. Je n'ai personne d'autre sur qui en rejeter la faute. Je suis une nécromancienne, et, apparemment, mélanger la nécromancie et le statut de servante humaine entraîne des effets secondaires que nous n'avions pas anticipés.

L'un de ces effets secondaires se tenait à l'autre bout de ma cuisine, me regardant avec ses yeux couleur d'herbe au printemps. On ne trouve pas cette couleur d'yeux chez les humains ; pourtant, Damian devait déjà l'avoir de son vivant, parce que le fait de devenir un vampire ne change pas l'apparence physique d'une personne. Enfin, ça lui éclaircit le teint et ça allonge ses canines, mais ça ne modifie rien d'autre.

Ah, si : les cheveux roux de Damian sont peut-être encore plus flamboyants qu'autrefois. Comme ils n'ont pas vu le soleil depuis des siècles, ils ont quasiment pris la couleur du sang frais, un rouge écarlate très vif. Tous les vampires sont pâles, mais Damian l'est plus que la moyenne parce qu'il avait le teint laiteux de certains rouquins de son vivant. On dirait qu'il est taillé dans du marbre blanc et qu'un dieu ou un démon lui a insufflé la vie. Ah oui, c'est vrai : le démon, c'est moi.

Techniquement, c'est mon pouvoir, ma nécromancie qui fait battre le cœur de Damian. Il a plus d'un millénaire, et jamais il ne sera un maître vampire. Les vampires mineurs comme lui ont besoin qu'un maître leur donne le pouvoir de se relever de la tombe, pas seulement la première fois, mais chacune des nuits de leur existence.

Il arrive que des morts se relèvent par accident, sans maître à proximité, et c'est ainsi que l'on obtient des revenants : des cadavres animés semblables à des zombies, mais qui se nourrissent de sang plutôt que de chair et qui ne pourrissent pas. C'est à cause de ce genre de problème qu'il existe des lois vampiriques sur les façons dont on peut attaquer les humains, et celles qui sont interdites. Si vous enfreignez ces lois, les vampires vous tuent. Et ça, c'est dans les pays où ils n'ont pas encore de droits civiques. Aux États-Unis, où ils sont considérés comme des citoyens à part entière, ils se conduisent de

manière plus civilisée si la police découvre le crime. Mais s'ils peuvent garder le secret, ils font justice eux-mêmes. Quitte à éliminer un des leurs.

Damian devait être venu directement après le boulot parce que, même si, comme la plupart des vampires récemment arrivés d'Europe, il ne porte presque jamais de jean et de baskets, il n'aime pas non plus s'habiller aussi chic que Jean-Claude l'exige de son personnel.

Ce soir-là, il portait un manteau que je connaissais déjà : une redingote vert sapin de style XVIII^{e} siècle mais de fabrication récente, conçue pour dévoiler la peau marmoréenne de sa poitrine et de son ventre. Les manches et les revers étaient couverts de broderies qui mettaient un peu de couleur scintillante sur sa peau si pâle. Son pantalon était en satin noir et légèrement bouffant, comme trop large pour ses jambes minces. Avec l'écharpe de soie verte qui lui tenait lieu

de ceinture et ses bottes en cuir noir au bord rabattu juste au-dessus du genou, il avait l'air d'un pirate.

— Tout va bien au boulot ? demandai-je.

— Le *Danse Macabre* est le club le plus couru de Saint Louis.

Damian avançait toujours ou, plutôt, glissait vers moi. Quelque chose dans sa façon de me regarder ne me plaisait pas beaucoup.

— C'est le seul endroit où les humains peuvent danser avec des vampires. Normal qu'il soit très couru.

Je dévisageai Damian en me concentrant, et je sus qu'il s'était nourri ce soir-là d'une femme consentante. D'un point de vue légal, donner son sang à un vampire fonctionne comme coucher avec quelqu'un : du moment que vous avez l'âge requis et que vous êtes consentant, vous pouvez nourrir un mort-vivant et exhiber de belles traces de

crocs devant vos amis le lendemain. J'ai ordonné à Damian de ne se nourrir que de victimes consentantes, et, à cause de notre lien, il ne peut pas me désobéir.

Dans les légendes, les nécromanciens commandent à toutes sortes de morts-vivants, qui sont contraints de faire leurs quatre volontés. Moi, je ne commande qu'aux zombies et à Damian, et je trouve déjà ça perturbant. Ça ne me plaît pas d'exercer une telle emprise sur qui que ce soit.

Évidemment, Damian aussi exerce une certaine emprise sur moi. J'ai toujours envie de le toucher. Chaque fois qu'il entre dans une pièce où je me trouve, je suis saisie d'une envie irrésistible de caresser sa peau. Ça fait partie du lien entre maître et serviteur. Cette attirance que le maître éprouve vis-à-vis du serviteur, ce besoin de le toucher et de prendre soin de lui est l'une des raisons pour lesquelles la plupart des serviteurs humains sont traités comme des objets précieux. Je

pense aussi que ça empêche même les plus maléfiques et les plus maboules des vampires de tuer leurs propres serviteurs. Parce que leur lien est si étroit que, la plupart du temps, un maître ne survit pas à la mort de son serviteur.

Damian contourna la table en laissant courir ses doigts sur le dossier des chaises.

— Et je suis l'un des vampires contre lesquels ils se sont pressés toute la soirée.

— C'est toujours Hannah qui gère le club ?

— Oh, oui. Moi, je ne suis qu'un corps glacé qu'on jette en pâture à la foule. (Il avait atteint le plan de travail central, qui délimite la partie de la cuisine consacrée à la préparation des repas.) Je ne suis qu'un accessoire, comme une statue ou un rideau.

— Tu es injuste, Damian. Je t'ai vu bosser. Tu adores flirter avec la clientèle.

Il acquiesça en contournant le plan de travail qui se dressait au milieu de la pièce

comme un îlot. À présent, plus rien ne nous séparait sinon le fait que j'étais toujours adossée aux placards et qu'il s'était arrêté contre le plan de travail. Mon envie de le rejoindre et de lui palper tout le corps était presque irrépressible. J'en avais mal aux mains et, pour me retenir, je les glissai derrière moi, les coinçant sous le poids de mon corps, comme Nathaniel l'avait fait un peu plus tôt avec les siennes contre la Jeep.

— En effet, j'adore flirter. (Les doigts pâles de Damian coururent le long du bord de l'îlot, lentement, tendrement, comme s'ils caressaient quelque chose d'autre.) Mais nous ne sommes pas autorisés à coucher avec les clients pendant notre service, même si certains nous supplient de le faire.

L'émeraude de ses prunelles se répandit et engloutit ses pupilles, changeant ses yeux en deux lacs de flamme verte. Son pouvoir dansa sur ma peau et étrangla mon souffle dans ma gorge.

— Tu as ma permission de sortir ou de coucher avec qui tu veux, Damian. Tu peux prendre des partenaires.

Au début de ma phrase, ma voix tremblait un peu, mais elle avait gagné en fermeté au fur et à mesure et, à la fin, elle était presque normale.

— Et où les prendrais-je ? répliqua Damian.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai un cercueil dans ta cave. C'est adéquat pour dormir mais pas franchement romantique.

Je m'attendais à beaucoup de choses de sa part, mais pas à ça.

— Je suis désolée, Damian, ça ne m'a même jamais effleuré l'esprit. Tu as besoin d'une chambre, c'est ça ?

Il eut un petit sourire.

— Une chambre pour y accueillir mes partenaires, oui ?

Ce fut alors que je compris.

— Tu veux amener des inconnues ici. Des femmes que tu viens juste de rencontrer et qui vont dormir dans ton lit et déjeuner à cette table avec nous ?

— Oui, acquiesça-t-il.

Et je compris l'expression de son visage : c'était du défi. Il savait que ça ne me plairait pas que des étrangères se baladent dans ma maison, et encore moins qu'elles me fassent la conversation au saut du lit pendant que je prendrais mon premier café du matin.

J'eus un petit sursaut de colère, et cela m'aida à réfléchir. Et aussi à réprimer ce besoin de toucher Damian qui n'a rien à voir avec l'ardeur et tout avec le pouvoir.

— Je sais que tu as une chambre au *Cirque*. On pourrait peut-être s'arranger avec Jean-Claude pour que tu emmènes tes partenaires là-bas.

— J'habite ici, avec toi. C'est toi ma maîtresse, maintenant.

Cette déclaration me fit frémir, juste un peu.

— Je le sais, Damian.

— Vraiment ?

Il s'écarta du plan de travail central et vint se planter devant moi, si près que le pouvoir frissonna entre nous. Cela lui fît fermer les yeux. Quand il les rouvrit, ses prunelles étaient toujours deux lacs de flammes vertes.

— Si tu es ma maîtresse, touche-moi.

Mon pouls se démenait dans ma gorge telle une créature prisonnière. Je ne voulais pas toucher Damian parce que j'avais beaucoup trop envie de le toucher. D'une certaine façon, c'est aussi ce qui m'attire vers Jean-Claude. Ce que j'ai d'abord pris pour du désir et de l'amour est partiellement dû à un pouvoir vampirique destiné à lier le serviteur au maître et réciproquement, afin que chacun des deux veille sur l'autre de son plein gré et dans la joie.

Quand je me suis rendu compte que ce que j'éprouvais pour Jean-Claude était influencé par ses tours de passe-passe mentaux, je ne l'ai pas bien pris. Jean-Claude a répliqué que c'était involontaire de sa part, qu'il n'était pas plus responsable de l'effet qu'il me faisait que je suis responsable de celui que je fais à Damian.

Le vampire se tenait si près de moi que je devais me tordre le cou pour voir son visage.

— J'ai envie de te toucher, Damian, mais je te trouve bizarre ce soir.

— Bizarre, répéta-t-il. (Il s'avança encore un peu, de sorte que les revers de sa redingote et le satin de son pantalon bouffant effleurèrent le tissu épais de mon pantalon de smoking.) C'est drôle, parce que moi, je ne me sens pas bizarre, Anita. (Il se pencha vers moi et chuchota :) Je me sens à moitié dingue. Toutes ces femmes qui me touchent, qui se frottent contre moi, qui

pressent leur corps chaud… (il continua à se pencher, et ses cheveux effleurèrent ma joue) doux… (son souffle était brûlant sur ma peau) et humide… (ses lèvres touchèrent ma joue, et je frissonnai) contre moi.

Je poussai un soupir incertain. Soudain, mon pouls résonnait à mes oreilles comme un grondement de tonnerre. J'avais du mal à me concentrer sur quoi que ce soit hormis la sensation des lèvres de Damian sur ma joue, même si elles la touchaient à peine et ne bougeaient plus. Je déglutis, et cela me fit mal.

— Tu aurais pu partir avec n'importe laquelle d'entre elles.

Damian posa sa joue contre la mienne mais, pour cela, il dut s'incliner davantage, ce qui écarta son corps du mien et s'avéra en fin de compte un bon compromis.

— Et prendre le risque que leurs volets ou leurs rideaux laissent entrer la lumière du jour ? (il se redressa et posa une main de

chaque côté de moi sur la porte du placard auquel j'étais adossée, m'emprisonnant entre ses bras) et qu'elles me fassent du mal après le lever du soleil, quand je serais réduit à l'impuissance ?

Je cherchai quelque chose à dire, quelque chose de pertinent, quelque chose qui me distrairait de mon envie de le toucher. Dans le doute, toujours rouspéter.

— Je suis en train de choper un torticolis, tellement tu te tiens près, parvins-je à articuler d'une voix qui n'était qu'à peine essoufflée.

Un bon point pour moi.

Damian m'enlaça, et la sensation tangible de ses mains autour de ma taille m'empêcha d'ajouter quoi que ce soit. Elle l'interrompit aussi un instant, lui fit baisser la tête et fermer les yeux comme s'il s'efforçait de se concentrer ou de s'éclaircir les idées. Puis, brusquement, il me souleva et m'assit sur le bord du plan de travail contigu aux placards.

Cela me prit par surprise et, avant que je puisse réagir, il avait déjà insinué ses hanches entre mes genoux. Nous n'étions pas collés l'un contre l'autre, mais il s'en fallait d'un seul pas.

— Là, dit Damian d'une voix rauque. Maintenant, tu peux me regarder sans te faire mal.

Il avait raison, mais ce n'était pas ce que je voulais qu'il fasse. Je voulais qu'il me laisse respirer ; au lieu de ça, j'avais les mains libres, et il aurait suffi d'une pensée excitante pour que nos bas-ventres se touchent.

Je posai mes mains sur ses avant-bras et, même à travers l'épais tissu de sa redingote, je sentis la fermeté de sa chair. C'était comme si mes mains avaient développé une volonté propre. Elles remontèrent le long de ses bras, suivirent la courbe de ses épaules et se posèrent de part et d'autre de son cou, là où les cheveux de Damian le chatouillaient.

Quelque chose dans la position de mes mains ou la caresse soyeuse des cheveux de Damian me poussa à me pencher vers lui. Je voulais qu'il m'embrasse. C'était aussi simple que ça. Ça ne m'aurait pas semblé normal de me trouver si près de lui et de ne pas le toucher.

Damian inclina la tête vers moi. Ses yeux étaient deux lacs verts dans lesquels j'aurais pu me noyer. Il chuchota :

— Tu n'as qu'un mot à dire, et j'arrête.

Je ne dis rien. Au lieu de ça, je fis glisser mes mains vers la ligne pâle de sa gorge et, à l'instant où nos peaux nues se touchèrent, je redevins calme. Je pus de nouveau réfléchir. Tel est le cadeau que me fait Damian en tant que serviteur. Il m'apaise et m'aide à garder le contrôle. Quand je le touche, il est presque impossible pour moi de péter les plombs. Il fait baisser ma pression sanguine et me permet de penser clairement.

Je pris son visage dans mes mains en coupe parce que je voulais le toucher, mais ce que je retirai des siècles qu'il avait passé à contrôler ses propres émotions, ce fut que, lorsqu'il posa ses lèvres sur les miennes, je ne fus pas submergée. Et je ne le serais pas à moins de le vouloir. Ce n'était pas que je ne ressentais rien, parce qu'il était impossible de se trouver dans les bras de Damian, serrée contre sa poitrine, caressée par sa bouche, et de ne rien ressentir. Il aurait fallu être de pierre pour ne pas fondre dans cette étreinte, même un tout petit peu.

Mais tandis que Damian me communiquait son calme, lui-même retrouvait la passion qu'il avait perdue au fil des siècles. Pas seulement la passion sexuelle : toutes les émotions fortes qu'il avait dû étouffer parce que sa créatrice n'en tolérait aucune à l'exception de la peur ; et tout ce qui lui restait de sensibilité, elle l'avait détruit au fil de

longs siècles, bien plus qu'en compte l'existence de beaucoup de vampires.

Damian s'écarta juste assez pour voir mon visage.

— Tu es calme. Pourquoi ? Je me sens à moitié dingue, et tu me regardes paisiblement. (Il me saisit par les bras et enfonça ses doigts dans ma chair jusqu'à ce que ça me fasse mal ; pourtant, je demeurai imperturbable.) Le destin est cruel. Plus nous nous touchons, plus tu deviens impassible, et plus je perds la tête. (L'air bouleversé, il me secoua légèrement.) Je suis puni, alors que je n'ai rien fait de mal.

— Ce n'est pas une punition, Damian, dis-je.

Et même ma voix était étrangement basse et calme.

— Jean-Claude dit que, si tu le voulais, tu pourrais n'absorber mon calme que quand tu en as besoin. Que tu pourrais me toucher

et apprécier ça sans te barricader derrière ce masque.

Il me serrait si fort que j'aurais probablement des bleus le lendemain.

— Tu me fais mal, Damian, dis-je d'une voix toujours calme mais qui s'échauffait peu à peu.

— Au moins, tu ressens quelque chose quand je te touche.

— Lâche-moi, Damian.

Et il obtempéra immédiatement. Il me lâcha comme si mes bras étaient devenus brûlants, parce qu'il ne pouvait pas désobéir à un ordre direct venant de moi, quelle que soit la nature de cet ordre.

— Recule, Damian. Laisse-moi respirer.

À présent, j'étais en colère même si le reste de son corps continuait à me toucher. Quand il s'exécuta et rompit le contact entre nous, cette colère me remplit et déborda sur ma peau comme un liquide brûlant. Dieu que c'était bon ! J'ai l'habitude d'être en rogne.

J'aime ça. Ce n'est pas très positif de ma part, mais c'est comme ça.

Je commençai à me frotter les bras à l'endroit où Damian m'avait serrée, puis m'interrompis. Je n'aime pas laisser voir aux autres combien ils m'ont blessée.

— Je ne voulais pas te faire mal, dit-il en s'enveloppant de ses propres bras.

L'espace d'un instant, je crus qu'il ressentait ma douleur. Puis je compris qu'il cherchait à s'empêcher de me toucher.

— Non, tu voulais seulement me baiser.

— Ce n'est pas juste.

Il avait raison, ce n'était pas juste. Mais je m'en fichais. Tant qu'il ne me touchait pas, je pouvais me montrer aussi injuste que je le voulais. Je drapai ma colère autour de moi ; je l'alimentai avec toutes les impulsions mesquines contre lesquelles je luttais depuis des jours. J'aurais dû me rappeler que toutes les formes de contrôle se ressemblent et que, si

on renonce à l'une d'entre elles, il devient plus difficile de s'accrocher aux autres.

Je libérai ma colère comme on libère un chien enragé. Elle rugit à travers moi, et je me souvins d'une époque où elle était la seule chaleur que j'autorisais dans ma vie. Une époque où elle était mon refuge et mon bouclier.

— Sors d'ici, Damian. Va te coucher.

— Ne fais pas ça, Anita, s'il te plaît.

Le vampire tendit une main comme pour me toucher, mais je reculai hors de sa portée.

— Va-t'en. Tout de suite.

Et il ne put faire autrement. Je lui avais donné un ordre direct. Il devait obéir.

Il sortit, ses yeux verts brillants de larmes. Sur le seuil de la cuisine, il croisa Nathaniel. Le métamorphe me dévisagea avec un regard neutre et une expression prudente.

— Micah a dû y aller.

Je hochai la tête parce que j'avais peur que ma voix me trahisse. Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas laissé aller à une telle colère. Et l'espace de quelques instants, j'avais trouvé ça bon… mais je commençais déjà à regretter la façon dont j'avais traité Damian. Il n'a pas demandé à être mon serviteur. Le fait que je l'aie lié à moi accidentellement n'y change rien. C'est un adulte, et je venais de l'envoyer au lit comme un enfant. Il méritait mieux que ça. N'importe qui mérite mieux que ça.

La colère reflua et ma peau parut se rafraîchir. « Brûlante de colère » n'est pas juste une expression. J'avais honte de ce que je venais de faire. Mais d'une certaine façon, je comprenais pourquoi j'avais agi ainsi. Je n'ai pas besoin d'un homme supplémentaire métaphysiquement lié à moi et exigeant de partager mon lit, ou, du moins, mon corps. Vraiment pas. Surtout s'il s'agit d'un homme probablement incapable de nourrir l'ardeur.

Parce que, même au pire de celle-ci, le contact de Damian refroidit le feu en moi. Tant qu'il tient ma main, l'ardeur ne peut pas se manifester, ou en tout cas, je peux la maintenir à distance pendant des heures.

Alors, pourquoi je ne reste pas perpétuellement scotchée à lui ? Parce qu'il attend de moi beaucoup plus que ce que je suis prête à lui donner. Je ne peux pas l'utiliser pour m'aider à combattre l'ardeur si je ne suis pas prête à céder à cette faim épidermique que nous avons l'un de l'autre.

Nathaniel entra dans la cuisine. Il ne portait rien d'autre qu'un short de jogging en satin, ce qui passe pour un pyjama, chez lui. Il avait défait sa tresse, si bien que ses longs cheveux se déployaient dans son dos telle une cape.

— Tu vas bien ?

J'ouvris la bouche pour dire : « Je dois faire des excuses à Damian », mais les mots ne franchirent jamais mes lèvres, parce que

l'ardeur jaillit dans le même souffle. Non, elle ne jaillit pas : elle me submergea, me suffoqua, me noya. Tout à coup, j'avais le cœur dans la gorge et plus moyen de respirer. Ma peau me paraissait lourde et épaisse de désir.

J'ignore ce qui transparut dans mes yeux, mais ce fut suffisant pour arrêter Nathaniel. Il se figea comme un lapin qui vient de sentir l'odeur toute proche du renard.

L'ardeur se déversa hors de moi comme de l'eau invisible, chaude et étouffante. Je sus à quel moment elle percuta Nathaniel parce qu'il frissonna. Ses poils se hérissèrent sur tout son corps tandis que sa peau même réagissait au flot de pouvoir.

J'avais déjà réprimé l'ardeur une fois ce soir-là, et il y avait eu un prix à payer. J'avais refusé le contact de mon serviteur, et, pour ça aussi, il y avait eu un prix à payer. J'avais cédé à la colère et blessé quelqu'un qui comptait pour moi et il y avait encore eu un

prix à payer. Simplement, je ne voulais pas que ce soit Nathaniel qui s'acquitte de ma dette.

CHAPITRE 12

Je ne me souvenais pas d'avoir traversé la pièce, mais j'avais dû le faire, parce que, tout à coup, je me retrouvai devant Nathaniel. Ses yeux étaient écarquillés, ses lèvres entrouvertes. Je me tenais assez près pour sentir son pouls battre contre la peau de sa gorge comme s'il voulait s'échapper.

Je me penchai vers lui, inclinant juste mon visage jusqu'à ce que je puisse humer l'odeur de vanille tiède de son cou et faire

rouler son pouls sur ma langue comme un bonbon, dont je savais qu'il serait rouge, doux et chaud. Je dus fermer les yeux pour ne pas coller ma bouche dessus, ne pas lécher la peau de Nathaniel, ne pas mordre dedans pour libérer ce frémissant morceau de lui. Je dus fermer les yeux pour ne pas le voir palpiter. Non, bondir.

Mon propre pouls, trop rapide, menaçait de m'asphyxier. Je pensais qu'utiliser Nathaniel pour nourrir l'ardeur était la pire chose que je pouvais lui faire, mais les pensées qui se bousculaient dans mon esprit n'avaient rien à voir avec le sexe, et tout à voir avec la nourriture. À cause de mes liens avec Jean-Claude et Richard, j'abrite en moi des choses bien plus ténébreuses que l'ardeur. Des choses dangereuses. Meurtrières.

Je restai parfaitement immobile, essayant d'apaiser mon propre pouls, mes propres battements de cœur. Mais même les yeux

fermés, je humais toujours la peau de Nathaniel. Si douce, si tiède… si proche.

Je sentis son souffle sur mon visage avant d'ouvrir les yeux. Il s'était rapproché au point que son visage emplissait mon champ de vision.

— Nathaniel…, articulai-je d'une voix à demi étranglée par les impulsions contre lesquelles je luttais.

— S'il te plaît, chuchota-t-il en se penchant de sorte que sa bouche se retrouve juste au-dessus de la mienne. S'il te plaît, soupira-t-il contre mes lèvres.

Son souffle était chaud. J'avais l'impression qu'il allait me brûler quand nous nous embrasserions.

La proximité de sa bouche avait au moins un effet positif : je ne pensais plus à lui déchiqueter la gorge. Alors, je compris que je pouvais me nourrir soit de sexe, soit de chair et de sang. Je savais déjà qu'un type de faim pouvait être changé en un autre

mais, jusqu'à ce que les lèvres de Nathaniel frôlent presque les miennes, je n'avais pas compris qu'il arriverait un moment où je *devrais* en nourrir une.

Je ne nourrissais pas la soif de sang de Jean-Claude, même si son ombre était en moi. Je ne nourrissais pas la bête de Richard qui avait faim de chair, mais elle aussi vivait en moi. J'étais la proie de tant de faims différentes, et je n'en nourrissais aucune à l'exception de l'ardeur. Celle-là, je pouvais la nourrir. Et je ne m'en privais pas.

Mais durant le battement de cœur où Nathaniel m'embrassa, je compris pourquoi je n'avais pas réussi à mieux la maîtriser jusqu'à présent : parce que toutes mes autres faims se canalisaient dans celle-là. La fascination de Jean-Claude pour le sang qui coule juste sous la peau ; le désir de Richard pour la viande fraîche et sanguinolente. Je faisais semblant de ne pas les porter en moi, pas vraiment. Mais je me leurrais. L'ardeur

s'était manifestée pour me fournir un moyen de me nourrir, un moyen qui ne m'oblige pas à arracher la gorge des gens et qui ne remplisse pas ma bouche de sang frais.

Nathaniel m'embrassa. Il m'embrassa et je le laissai faire, parce que si je me dérobais, si je luttais contre l'ardeur, je devrais me nourrir d'une autre façon qui le laisserait déchiqueté et agonisant sur le sol. Ses lèvres étaient semblables à un sceau brûlant contre ma peau, mais une partie de moi désirait quelque chose de plus chaud encore. Une partie de moi savait que le sang serait comme une cascade bouillante dans ma gorge.

Soudain, une image s'imposa à mon esprit, si nette qu'elle me fit tituber en arrière, m'obligeant à m'écarter de toute cette chair tiède et ferme.

Je sentis mes dents s'enfoncer dans de la viande, à travers des poils épais qui m'étouffaient. Mais sous la peau, il y avait le

pouls semblable à celui d'une créature affolée, le pouls qui s'enfuyait devant moi comme le chevreuil s'était enfui à travers la forêt. J'avais fini par le rattraper, mais cette douce pulsation restait toujours hors de ma portée.

Je mordis plus fort, déchiquetant le cuir avec des dents faites pour ça. Du sang jaillit dans ma bouche, brûlant, parce que les chevreuils ont le sang plus chaud que les humains. C'est cette chaleur qui me conduisait à eux, qui m'aidait à les chasser. La chaleur de leur sang m'attirait vers eux, laissant une riche empreinte odorante sur chaque feuille qu'ils frôlaient, et chaque brin d'herbe qui les effleurait en conservait le parfum et les trahissait.

Mes dents se refermèrent sur la gorge de l'animal et en arrachèrent le devant. Du sang gicla sur moi et sur les feuilles, avec un crépitement semblable à celui de la pluie. J'avalai d'abord ce sang encore brûlant de la

poursuite, puis la viande dans laquelle s'attardait le dernier frémissement du pouls, la dernière palpitation du cœur. Elle remua dans ma gorge en descendant comme si, maintenant encore, elle essayait de m'échapper.

Je revins à moi dans la cuisine. J'étais à genoux et je hurlais.

Nathaniel tendit une main vers moi et je l'écartai d'une gifle, parce que je n'avais pas suffisamment confiance en moi pour le toucher. Je sentais encore la viande, le sang ; je les sentais descendre dans la gorge de Richard. Ce n'était pas parce que j'étais horrifiée que je repoussais Nathaniel. C'était parce que ça m'avait plu. Parce que j'avais jubilé en voyant le sang s'abattre en pluie autour de moi. La vaine lutte de l'animal m'avait excitée ; elle avait rendu sa fin encore plus délectable.

Quand je touchais Richard, je percevais toujours de l'hésitation, du regret, du dégoût

envers ce qu'il était. Mais il n'y avait eu aucune trace de cela dans cette vision partagée. Richard était le loup ; il avait abattu le chevreuil et pris sa vie sans le moindre remords. Sa bête s'était nourrie, et, à cet instant, l'homme en lui n'en avait eu cure.

Je dressai entre lui et moi tous les boucliers dont je disposais. Alors seulement, je le sentis lever son museau ensanglanté et regarder comme s'il pouvait me voir en train de l'observer. Il se lécha les babines, et la seule émotion que je sentis émaner de lui, ce fut du contentement. La viande était bonne, et il y en avait encore plein. Il allait se nourrir.

Je ne parvenais apparemment pas à me détacher de lui. Ne parvenais pas à briser la connexion entre nous. Je ne voulais pas le sentir mordre de nouveau dans la chair du chevreuil. Je ne voulais pas être encore dans sa tête quand il arracherait la prochaine

bouchée de viande. Alors, je me projetai vers Jean-Claude. Je l'appelai à l'aide, et je trouvai… du sang.

Sa bouche était ventousée à une gorge dans laquelle s'enfonçaient ses crocs. Je humai l'odeur de son calice et la reconnus aussitôt. C'était Jason, sa pomme de sang, qu'il serrait dans ses bras plus étroitement qu'on serre un amant ou une maîtresse, parce qu'un amant ou une maîtresse ne se débat pas ; un amant ou une maîtresse ne perçoit pas sa propre mort dans le baiser reçu.

Le sang était si doux, bien plus que celui du chevreuil. Plus doux, plus pur, meilleur. Meilleur en partie à cause de la sensation des bras de Jason autour de nous. Le métamorphe nous rendait notre étreinte avec force, et cela nous réjouissait. Tout comme la sensation de son cœur qui battait dans sa poitrine et contre la nôtre, de sorte que nous éprouvions sa frénésie, nous

sentions qu'il se rendait compte que quelque chose clochait. Et plus il s'affolait, plus il pompait de sang, plus cette douce tiédeur s'écoulait d'elle-même dans notre bouche.

Je ne goûtais que le sang, ne humant et ne sentant plus que ça. Il se déversait dans ma gorge, me coupant le souffle. Je ne pouvais plus respirer. J'étais en train de me noyer dans le sang de Jason. Le monde avait viré au rouge, et j'étais perdue. Un pouls, un pouls dans ces ténèbres écarlates. Un pouls, un battement de cœur qui me trouvait et me repêchait.

Deux choses m'apparurent simultanément. Je gisais sur du carrelage frais, et quelqu'un me tenait par le poignet. J'ouvris les yeux. Nathaniel était agenouillé près de moi. Le pouls dans sa paume battait contre le pouls de mon poignet. C'était comme si je pouvais sentir le sang circuler sous la peau de son bras, le humer, le goûter, presque.

Je roulai sur le flanc et enroulai mon corps autour de ses jambes, posai la tête sur sa cuisse. Il était si tiède ! J'embrassai le dessus de sa cuisse, et il écarta les jambes pour moi, me laissa glisser mon visage entre elles, si bien que ce fut la peau lisse de l'intérieur de sa cuisse qui reçut mon baiser suivant. Je la léchai. Nathaniel frissonna, et son pouls s'affola contre le mien, poussant comme si les battements de son cœur voulaient me pénétrer. Mais ce n'était pas les battements de son cœur que le métamorphe voulait plonger en moi.

Levant les yeux, je vis le renflement qui gonflait le devant de son short. Je fis remonter ma langue le long de l'intérieur de sa cuisse, me rapprochant du satin tendu à craquer.

Je goûtai son pouls contre mes lèvres, mais ce n'était pas un écho de celui que je sentais dans sa paume. J'avais atteint son artère fémorale avec ma bouche. Il lâcha

mon poignet comme si nous n'en avions plus besoin, puisque, désormais, nous disposions d'un autre pouls, d'un endroit encore plus tendre à explorer.

Je humai le sang sous sa peau, semblable à un parfum exotique. Je pressai ma bouche sur cette chaleur frémissante, embrassai le flux du sang. Léchai son pouls fébrile d'un coup de langue rapide. Il avait le goût doux et propre de sa peau, mais aussi celui du sang, cuivré comme une pièce de 1 penny.

Je le mordis doucement, et Nathaniel cria au-dessus de moi. Je glissai mes mains sur sa cuisse et m'y cramponnai. La morsure suivante fut plus forte, plus profonde. L'espace d'un instant, sa chair emplit ma bouche, et je goûtai son pouls sous sa peau. Je sus que, si j'y plantais mes dents, le sang jaillirait sur ma langue, que le cœur de Nathaniel se déverserait dans ma gorge comme s'il voulait mourir.

Je restai immobile, tenant son pouls entre mes dents, luttant contre moi-même pour ne pas les refermer et déclencher cette cascade écarlate. Je ne pouvais pas lâcher prise, et je devais mobiliser toute ma volonté pour ne pas finir ce que j'avais commencé.

Je me projetai le long de ces liens métaphysiques qui m'attachent à Jean-Claude et à Richard. Je reçus une image perturbante de viande, de viscères et d'autres corps se pressant tout autour. La meute se nourrissait. Je repoussai cette image qui voulait que je morde plus fort. Le museau de Richard était enfoui dans la chaleur résiduelle de la carcasse, dans la douceur liquide de ses entrailles. Je devais me soustraire à ces sensations avant de me nourrir de Nathaniel comme les loups se nourrissaient du chevreuil.

Je retrouvai Jason allongé sur le lit de Jean-Claude, très pâle, saignant sur les draps. La soif du vampire était apaisée, mais

d'autres désirs le tourmentaient. Il leva les yeux vers moi comme s'il pouvait me voir. Ses prunelles étaient deux lacs bleus. Je sentis que l'ardeur s'était emparée de lui, qu'elle l'avait submergé telle une vague de chaleur et lui faisait détailler le corps immobile de Jason avec des pensées nullement dues à sa soif de sang.

Lorsqu'il parla, sa voix se répercuta en moi.

— Il se passe quelque chose d'étrange ce soir. Je dois me couper de toi, ma petite ; sans quoi, tu me forceras à faire des choses que je ne souhaite pas. Nourris l'ardeur, ma petite ; choisis sa flamme avant qu'une autre faim surgisse pour t'emporter.

Sur ce, il disparut. Ce fut comme si une porte venait de claquer entre nous. Il me fallut un instant pour me rendre compte que Jean-Claude l'avait claquée non seulement entre lui et moi, mais aussi entre Richard et moi. Soudain coupée des deux autres

membres de notre triumvirat, je me retrouvai à la dérive.

J'étais seule avec la sensation du pouls de Nathaniel dans ma bouche. Sa chair était tiède, si tiède, et son pouls battait comme quelque chose de vivant à l'intérieur. Je voulais libérer cette chose frémissante qui luttait pour s'échapper. Je voulais arracher les barreaux de sa cage. Affranchir Nathaniel de cette prison de chair.

Je luttai pour ne pas mordre, parce qu'une partie de moi savait qu'une fois que j'aurais goûté son sang je me nourrirais. Je me nourrirais, et Nathaniel n'y survivrait peut-être pas.

Une main saisit la mienne et la tint fermement. Je sus à qui elle appartenait avant de lever la tête de la cuisse de Nathaniel. Damian était agenouillé près de nous. Son contact m'aida à me dresser sur les genoux et à réfléchir au moins un peu.

L'ardeur ne s'évanouit pas pour autant. Elle se retira comme l'océan à marée basse, mais elle ne s'évanouit pas. Je savais qu'elle reviendrait à la charge. Une autre vague enflait au large et, quand elle s'abattrait sur nous, il nous faudrait un plan.

— Quelque chose cloche, dis-je d'une voix tremblante.

Je m'accrochais à la main de Damian comme si c'était la dernière chose solide au monde.

— J'ai senti l'ardeur se réveiller et j'ai pensé : génial, vraiment génial. Une fois de plus, elle va me laisser de côté. Puis elle a basculé.

— C'était merveilleux, commenta Nathaniel d'une voix lointaine et rêveuse, comme si tout ça n'avait été que des préliminaires plus réussis que la moyenne.

— Tu n'as pas senti l'ardeur basculer ? demandai-je.

— Si.

— Et tu n'as pas eu peur ?

— Non. Je savais que tu ne me ferais pas de mal.

— Ravie qu'au moins un de nous deux ait eu cette certitude.

Nathaniel était à demi affaissé, comme pâmé de plaisir. Il se redressa sur les genoux.

— Aie confiance en toi. Aie confiance en ce que tu ressens. Ça a changé quand tu as cessé de résister. Cesse de résister. (Il se pencha vers moi.) Laisse-moi être ta nourriture.

Je secouai la tête et m'accrochai à la main de Damian. Mais déjà, je sentais la marée déferler de nouveau vers le rivage. Je sentais la vague enfler, enfler. Quand elle nous atteindrait, elle nous emporterait. Et je ne voulais pas être emportée.

— Si Jean-Claude t'a dit de nourrir l'ardeur, nourris-la, me conseilla Damian. Ce qui émanait de toi à l'instant ressemblait plutôt à de la soif de sang. (Il avait une expression très grave, presque chagrinée.) Tu

n’as pas envie de découvrir à quoi la soif de sang peut te pousser, Anita. Fais-moi confiance.

— Pourquoi est-ce différent, ce soir ?

J’étais une enfant qui demande à quelqu’un de lui expliquer pourquoi le monstre sous son lit s’est fait pousser une nouvelle tête encore plus effrayante que les autres.

— Je l’ignore. Mais je sais que, pour la première fois, je la sens quand tu me touches. Ce n’est qu’un écho lointain, mais je la sens. Jusqu’ici, quand tu me touchais, elle s’évanouissait. (Damian remua les doigts comme pour pincer la mèche d’une bougie.) Elle s’éteignait. Ce soir…

Il s’inclina vers ma main, et je sus qu’il allait embrasser mes doigts. Un des dons que confère l’ardeur, c’est qu’elle permet de voir dans le cœur d’autrui. Elle permet de voir ce que les gens ressentent vraiment. Quand ses lèvres touchèrent ma peau, je sus ce que

Damian éprouvait. De la satisfaction. De l'avidité. De l'inquiétude, mais que la sensation de ma peau sous sa bouche dissipa très vite. Il me voulait. Il me désirait. Il désirait apaiser sa faim. La faim de son corps qui n'aspirait pas tant à un orgasme qu'à être tenu et serré très fort, à assouvir ce besoin que nous avons tous de presser notre nudité contre celle de quelqu'un d'autre.

Je percevais sa solitude et son besoin, même pour une seule nuit, de ne pas rester seul, de ne pas être exilé dans l'obscurité de la cave. Je savais ce que lui inspiraient cette cave et son cercueil. Ce n'était pas sa chambre. Ce lieu ne lui appartenait en aucune façon. Ce n'était que l'endroit où il allait mourir chaque matin à l'aube. L'endroit où il allait mourir seul, sachant qu'il reviendrait à la vie de même : seul.

Je voyais le flot ininterrompu des femmes dont il s'était nourri, comme les pages d'un catalogue tournant à toute

vitesse : une blonde, une brune, une avec un tatouage dans le cou, une avec la peau sombre, une avec la peau pâle, une avec les cheveux bleus, un torrent de cous et de poignets, d'yeux brûlants et de mains empressées, et presque chaque soir, cela se passait en public, pendant le spectacle au *Danse Macabre*. Ainsi, même quand Damian se nourrissait, il n'avait aucune intimité. Ce n'était pas un moment spécial. Il mangeait pour ne pas mourir, sans que ça ait la moindre signification.

Au centre de son être béait un grand vide.

J'étais censée être sa maîtresse. J'étais censée prendre soin de lui, et je ne savais rien de tout ça. Je ne lui avais pas demandé ce qu'il éprouvait, et j'avais été si occupée à me débattre pour ne pas me retrouver métaphysiquement liée à un homme supplémentaire que je n'avais même pas remarqué à quel point son existence craignait.

— Je suis désolée, Damian. Je…

J'ignore ce que j'aurais dit ensuite, parce que ses doigts touchèrent mes lèvres, et soudain, je me trouvai incapable de réfléchir. Ses doigts dégageaient une chaleur, ils avaient une consistance que je n'avais jamais perçue auparavant.

Damian écarquilla les yeux, probablement aussi surpris que moi par cette sensation. Était-ce ma bouche qui lui avait réchauffé la peau ? Était-ce le bout de ses doigts qui avaient rendu mes lèvres gonflées et avides de ce qu'ils m'avaient fait, comme si ces deux parties de nos corps étaient soudain devenues plus que ça ?

Je remuai à peine mes lèvres, juste assez pour les presser contre la pulpe de ses doigts. Cela suffisait à qualifier ce mouvement infime de baiser. Mais ce n'était pas la peau de Damian que je goûtais, ou, du moins, pas la peau que je touchais. C'était comme si j'avais posé ma bouche sur ses

parties les plus intimes. Le contact ferme était bien celui de ses doigts, mais le goût et l'odeur étaient ceux de choses situées beaucoup plus bas. J'étais comme un chien qui suit une piste.

Damian prit une inspiration tremblante, et, quand je levai les yeux vers son visage, je vis que son regard était celui d'un noyé, comme si je touchais déjà l'endroit que je goûtais et humais. Un feu émeraude embrasa ses prunelles, matérialisant une ligne de désir qui courait depuis ma bouche et le long de ses doigts, de sa main, de son bras, de sa poitrine, de ses hanches jusqu'au centre de son corps.

Je percevais son membre épais, palpitant et gorgé de sang. Je goûtais sa tiédeur comme si j'avais le visage enfoui dans son entrejambe. Et quand j'aspirai ses doigts dans ma bouche, quand je fis glisser sur ma langue cette extrémité beaucoup plus mince et plus dure, ses yeux verts roulèrent dans

ses orbites tandis que ses cils roux papillonnaient. Son souffle s'échappa de sa bouche en un soupir :

— Maîtresse.

Je savais qu'il avait raison, parce que je me souvenais m'être trouvée à sa place lors d'un tel baiser. Jean-Claude peut pousser son désir à travers moi, comme si son baiser était un doigt qui glissait le long de mes nerfs, touchant des choses qu'aucune bouche et aucune main ne devrait pouvoir caresser. Pour la première fois, je ressentais ce qui se passait lorsqu'on se trouvait de l'autre côté de ce contact ; je prenais conscience de ce que Jean-Claude éprouvait depuis des années. Il a goûté mes parties les plus intimes longtemps avant que je l'autorise à les toucher, ou même à les voir. À présent, j'éprouvais ce qu'il éprouvait, et c'était merveilleux.

Nathaniel m'effleura la main. Je crois que je l'avais oublié, que j'avais oublié tout ce qui n'était pas la sensation de la chair de

Damian contre la mienne. Puis Nathaniel me toucha, et je sentis son corps à travers ma main comme si une ligne courait depuis le pouls dans ma paume et à travers tout son corps, une longue ligne de chaleur, de désir et… de pouvoir.

Alors, ce dernier se répandit depuis ma bouche et ma main à travers le corps du métamorphe et du vampire. C'était mon pouvoir, celui que Jean-Claude a éveillé en moi avec ses marques et qui m'est pourtant propre : ma nécromancie, qui se mit à brûler dans le corps de Damian telle une flamme froide. Mais quand elle atteignit Nathaniel, le pouvoir bascula, se transforma, devint quelque chose de chaud et de vivant. En un clin d'œil, il flamboya à travers moi, à travers nous trois.

Ce n'était plus du désir sexuel que j'éprouvais : c'était de la douleur. J'étais prisonnière entre le feu et la glace, un froid si intense qu'il était brûlant, lui aussi. C'était

comme si la moitié de mon sang s'était changée en glace, que plus rien ne coulait dans mes veines et que je me mourais ; tandis que l'autre moitié était semblable à de l'or en fusion que ma peau ne pouvait plus contenir. Je fondais, j'agonisais. Je hurlais, et les deux hommes hurlaient avec moi. Ce fut le son de leur voix – leurs hurlements, pas les miens – qui arracha une partie de moi à la douleur.

Aveuglée et torturée, celle-ci savait que, si je me laissais consumer par le pouvoir, nous mourrions tous les trois. Ce n'était pas acceptable. Je devais trouver un moyen de contrôler ce phénomène, de chevaucher le pouvoir pour qu'il ne nous détruise pas. Mais comment maîtriser quelque chose qu'on ne comprend pas ? Comment dominer quelque chose qu'on ne peut ni voir ni même sentir ?

Car à cet instant, je pris conscience que je ne touchais rien. Au milieu de toute cette douleur, j'avais lâché Nathaniel et Damian.

Leur peau avait déserté la mienne, mais le lien entre nous subsistait. L'un de nous – ou nous tous – avait essayé de nous sauver en brisant le contact, mais cette magie n'était pas de celles que l'on vainc si facilement.

À genoux sur le carrelage, je ne touchais rien ni personne, mais je sentais les deux hommes. Je sentais leur cœur dans leur poitrine comme s'il m'avait suffi de tendre la main pour arracher cet organe encore palpitant à leur poitrine, comme si leur chair ne m'opposait pas plus de résistance que de l'eau. L'image était si forte, si réelle qu'elle me fit ouvrir les yeux et m'aida à repousser la douleur.

Nathaniel était à demi accroupi, une main encore tendue vers moi comme si c'était moi qui l'avais lâchée. Il avait les yeux clos et le visage déformé par la douleur. Damian était à genoux, livide et impassible. Si je n'avais pas perçu sa souffrance, je

n'aurais pas su que son sang se changeait en glace.

Nathaniel trouva ma main comme un enfant qui tâtonne dans le noir. Et à l'instant où il m'effleura, la brûlure commença à s'estomper. J'agrippai sa main, et cela ne fit de mal à personne. Elle était toujours chaude, mais ce n'étaient que les palpitations de la vie, qui nous remplirent telle la tiédeur d'une journée estivale.

L'autre moitié de mon corps était encore si froide que ça me brûlait. Je pris la main de Damian et, à l'instant où nous nous touchâmes, cela aussi cessa de faire mal. La magie (faute d'un terme plus approprié) coula en moi ; le froid de la tombe, la chaleur de la vie et moi agenouillée au milieu, comme prise entre la vie et la mort. Je suis une nécromancienne. Je suis *toujours* prise entre la vie et la mort.

Je me souvins de la mort. Le parfum de ma mère, *Hypnotique* ; le goût de son rouge

à lèvres quand elle m'embrassait pour me dire au revoir ; l'odeur poudrée et douceâtre de sa peau. Je me souvins du contact du bois lisse de son cercueil, la senteur poivrée des œillets qui recouvraient sa tombe. Il y avait une tache de sang sur le siège de la voiture et des fissures étoilées dans le pare-brise. Je posai une petite main sur le sang séché. Je me souvins des cauchemars qui avaient suivi, où le sang était toujours humide, la voiture toujours plongée dans le noir, et où j'entendais ma mère hurler. Le sang était déjà sec le temps que je le voie. Elle est morte sans me dire au revoir, et je n'ai pas entendu ses cris. D'ailleurs, elle a été tuée sur le coup ; elle n'a probablement pas crié.

Je me souvins du contact du canapé, de son tissu râpeux plein de bosses et de creux. Il sentait le renfermé, parce qu'après la disparition de ma mère plus personne ne s'était donné la peine de nettoyer. Ce fut ce détail qui me fit prendre conscience que je ne me

trouvais pas dans ma propre mémoire. La mère de mon père, allemande, avait emménagé chez nous, et la maison était toujours immaculée. Pourtant, je restais une petite fille pelotonnée à un bout du canapé, dans une pièce inconnue éclairée par la seule lumière clignotante de la télévision. À l'écran, un homme – un homme semblable à une ombre ténébreuse et massive – frappait un petit garçon avec la boucle de sa ceinture. Il répétait en boucle :

— *Crie pour moi, petit salopard. Crie pour moi.*

Du sang coula sur le dos de l'enfant, et je hurlai. Je hurlai pour lui, parce que Nicholas ne hurlerait jamais. Je hurlai pour lui, et la raclée s'interrompit.

Je me souvins de Nicholas qui me câlinait, du contact de sa poitrine et de son ventre contre mon dos, de la caresse de sa main sur mes cheveux.

— S'il m'arrive quoi que ce soit, promets-moi que tu t'enfuiras.

— Nicholas…

— Promets-moi, Nathaniel, promets-moi.

— Je te le promets, Nicky.

Le sommeil. Le seul refuge sûr que je connaissais, parce que, si Nicholas veillait sur moi, le méchant homme ne pourrait pas me faire de mal. Nicholas l'en empêcherait.

Alors, les images se brisèrent en mille morceaux comme un miroir qu'un projectile aurait frappé. L'homme se dressant de toute sa hauteur ; le premier coup, la chute sur le tapis, le sang sur le tapis, mon sang. Nicholas debout sur le seuil avec une batte de base-ball. Son arme improvisée s'abattant sur l'homme. L'homme se découpant contre la lumière de la télévision : à présent, la batte était dans ses mains. Du sang qui éclaboussait l'écran. Nicholas qui hurlait : « Cours, Nathaniel, cours ! » Une course

folle à travers les jardins du voisinage. Un chien enchaîné qui grondait et aboyait. La course folle, encore et encore. La chute près d'un ruisseau. Une quinte de toux sanglante. Les ténèbres.

Je me souvins d'une bataille. Des épées, des boucliers, le chaos. Malgré tous mes efforts, je ne pouvais rien voir d'autre. La gorge d'un homme explosant dans une gerbe de sang ; la sensation de ma lame s'enfonçant si profondément que mon bras s'en trouva engourdi. L'impact de la charge comme mon bouclier heurtait celui de quelqu'un d'autre. La retraite forcée vers le bas d'un étroit escalier de pierre. Et par-dessus tout cela, une joie féroce, un contentement absolu. La bataille, c'était notre raison de vivre. Tout le reste ne servait qu'à tuer le temps.

Des visages familiers dansèrent devant moi, des yeux bleus, des yeux verts, des cheveux blonds, des cheveux roux. Tous me

ressemblaient. Le pont d'un bateau sous mes pieds. Une mer grise que le vent frangeait d'écume blanche. Un château sombre sur un rivage désert. Je savais qu'il avait été le théâtre d'une bataille, mais ce n'était pas le souvenir que je revivais. Je ne voyais qu'un étroit escalier de pierre qui s'élevait vers le sommet d'une tour obscure. Des torches projetaient leur lumière dansante sur les marches et une ombre nous poursuivait. Nous fuyions devant elle parce que la terreur était son héraut.

Puis la porte tomba avec fracas. Acculés contre elle, nous fîmes volte-face pour nous défendre. Mais la peur nous écrasait, nous coupait le souffle. À son contact, beaucoup d'entre nous lâchèrent leurs armes et devinrent instantanément fous.

L'ombre s'avança dans la lumière des étoiles. C'était une femme, une femme à la peau aussi blanche que l'os et aux cheveux semblables à des toiles d'araignée tissées

d'or. Elle était terrible et magnifique, mais d'une beauté qui vous arrachait des larmes plutôt qu'un sourire. Pourtant, elle souriait, et nul mortel ne pouvait endurer la courbure de ces lèvres si rouges, l'éclat entraperçu de ses dents.

D'abord, la confusion. Puis le contact de petites mains blanches semblables à de l'acier, et des yeux de flamme grise comme si la cendre pouvait brûler.

Les images tressautèrent. Damian était allongé dans un lit, et la beauté terrible le chevauchait. Le corps de Damian se remplissait ; il était sur le point de se déverser sur et en elle. Il surfait sur la vague de son plaisir quand, d'une impulsion de sa volonté, elle le submergea sous la peur. Tout comme une simple pression de ses cuisses pouvait produire la jouissance, une seule de ses pensées suffit à provoquer une terreur si atroce qu'elle ratatina le membre de Damian,

l'arracha à son plaisir et le plongea dans la folie.

Puis elle se retira comme l'océan à marée basse, et le cycle recommença. Inlassablement, le plaisir ; alternait avec la terreur, jusqu'à ce que Damian implore la femme de le tuer. Quand il la suppliait de le laisser finir, elle le laissait chevaucher le plaisir jusqu'à sa conclusion naturelle, mais seulement s'il suppliait.

Une voix se superposa à ces souvenirs et les fit voler en éclats.

— Anita, Anita !

Je clignai des yeux. J'étais toujours agenouillée entre Nathaniel et Damian. C'était le vampire qui m'avait appelée.

— Arrête, dit-il.

À côté de moi, Nathaniel pleurait et secouait la tête.

— Pitié, Anita, arrête.

— Pourquoi serais-je responsable de cette visite à Cauchemarland ?

— Parce que c'est toi la maîtresse, répondit Damian.

— Donc, c'est ma faute si nous revivons les pires événements de notre existence ?

Je scrutai le visage du vampire sans lâcher sa main. Le contact n'avait plus rien d'érotique ; je m'accrochais aux deux hommes comme à des bouées de sauvetage.

— C'est toi la maîtresse, répéta Damian.

— C'est fini. Quoi que ça ait pu être, c'est fini, bredouillai-je.

Damian me jeta un regard si semblable à un de ceux de Jean-Claude que j'en fus mal à l'aise.

— Quoi ? demandai-je.

— Je le sens encore, chuchota Nathaniel d'une voix enrouée par la peur.

— Si tu cessais de protester et que tu prêtais attention à ce qui se passe, tu le sentirais aussi, dit Damian, et il ne parlait pas à Nathaniel.

Je refermai la bouche : c'était le meilleur moyen de ne pas protester. Et cela suffit. Dans le silence, je sentis le pouvoir, semblable à une créature énorme poussant contre une porte dans ma tête. Une porte qui ne tiendrait pas longtemps.

— Comment as-tu fait pour nous libérer partiellement de son emprise ?

— Je ne suis pas un maître mais j'ai plus de mille ans. J'ai appris quelques trucs au fil du temps, juste pour ne pas devenir fou.

— D'accord, monsieur je-sais-tout. Que nous arrive-t-il ?

Damian me pressa la main, et quelque chose dans ses yeux me dit clairement qu'il ne voulait pas l'énoncer tout haut. Je pris conscience que je ne percevais pas ses émotions.

— Tu as dressé un bouclier autour de nous trois, n'est-ce pas ?

Il acquiesça.

— Mais il finira par céder.

— Pourquoi ? Que nous arrive-t-il ? Pourquoi partageons-nous nos souvenirs ?

— C'est une marque.

Je fronçai les sourcils.

— Hein ?

Les marques sont des connexions métaphysiques. J'en partage plusieurs avec Jean-Claude et Richard.

— Je ne sais pas laquelle, mais c'est une marque, affirma Damian. Pas la première, pas forcément la deuxième. Peut-être la troisième ? Je n'ai jamais eu de serviteur humain ou d'animal à appeler. Je n'ai jamais fait partie d'un triumvirat. Toi, si. Donc, à toi de me dire.

— De nous dire, rectifia Nathaniel d'une voix essoufflée, effrayée.

Je scrutai ses grands yeux lavande. Il attendait que j'arrange la situation. Le problème, c'est que je ne savais pas comment faire. Je ne savais pas comment ça avait

commencé, alors comment aurais-je pu y mettre un terme ? Je me détournai de la confiance absolue que je lisais sur son visage, parce que je n'arrivais pas à réfléchir en regardant ses yeux.

J'essayai de me remémorer la troisième marque. Il y avait bien eu un partage de souvenirs, mais beaucoup plus bénin. J'avais entrevu Jean-Claude se nourrissant à des poignets parfumés, faisant l'amour à des femmes qui portaient beaucoup trop de sous-vêtements ; Richard courant dans la forêt sous sa forme de loup, et le monde olfactif si riche qui s'offrait alors à lui. Des souvenirs très sensuels mais qui n'avaient rien de douloureux. Jamais je n'avais eu l'idée de leur demander lesquels des miens ils avaient entrevus. Je n'avais probablement pas envie de le savoir.

— La troisième, je pense. Mais c'était Jean-Claude qui dirigeait, et je n'ai aperçu que des bribes de souvenirs sensuels, rien de

très important. Pourquoi sommes-nous coincés dans cet enfer thérapeutique ?

— À quoi pensais-tu juste avant que ça commence ? s'enquit Damian.

— À la mort. Je pensais à la mort, je ne sais pas pourquoi.

— Alors, pense à quelque chose d'autre. Vite.

De la panique transparaissait dans sa voix, et je comprenais pourquoi. Je sentais la porte dans ma tête se courber comme si elle s'apprêtait à fondre. Et je savais que, quand elle céderait, mieux vaudrait pour nous que nous ayons un plan.

— Je n'ai essayé de marquer personne.

— Sais-tu comment interrompre le processus ?

— Non.

— Alors, pense à quelque chose d'autre, quelque chose de plus agréable.

— Pense à quelque chose qui te rend heureuse, renchérit Nathaniel.

Je lui jetai un regard peu amène.

— Tu me prends pour Peter Pan, ou quoi ?

Damian fronça les sourcils.

— Hein ?

— Oui. Je veux dire, non. Mais pense quand même à quelque chose qui te rend heureuse, insista Nathaniel. Comme si tu avais besoin de voler. J'ai survécu à ce qui est arrivé après… après la mort de Nicholas. Mais je ne veux pas le revivre une seconde fois. Je t'en prie, Anita, pense à quelque chose qui te rend heureuse.

— Pourquoi l'un de vous ne s'en charge-t-il pas à ma place ?

— Parce que c'est toi la maîtresse, pas nous, répliqua Damian. Ton esprit, tes attitudes, tes désirs sont ce qui définira la façon dont ça va se passer, pas les nôtres. Mais pour l'amour de Dieu, cesse de penser à ce qui t'est arrivé de pire, parce que je ne tiens pas du tout à revivre les plus désagréables de

mes souvenirs. Nathaniel a raison. Pense à quelque chose qui te rend heureuse.

— Quelque chose qui te rend heureuse, répéta Nathaniel en prenant une de mes mains dans les siennes. S'il te plaît, Anita, quelque chose qui te rend heureuse.

— Je suis à court de poudre de fée, grommelai-je.

— De poudre de fée ? (Damian secoua la tête.) J'ignore de quoi vous parlez. Pense juste à quelque chose de plaisant, d'agréable. N'importe quoi.

Je cherchai quelque chose qui me rendait heureuse. Je pensai à ma chienne Jenny, qui était morte quand j'avais quatorze ans, et qui avait rampé hors de sa tombe une semaine plus tard. Et ce pour venir me rejoindre dans mon lit. Je me souvins du poids de son corps, de l'odeur de terre fraîchement retournée, de la chair en putréfaction…

— Non ! hurla Damian. (Il me saisit par les épaules et me tourna vers lui, les yeux

fous.) Non, je refuse de revivre la suite de mon histoire. Je refuse ! (Il me secoua tandis que Nathaniel s'enroulait autour de ma taille, se pelotonnait contre moi.) N'as-tu aucun bon souvenir ?

C'était comme un de ces jeux où on vous dit de penser à telle chose, ou de ne pas penser à telle autre. Le problème, c'est que tous mes bons souvenirs se terminent mal, que j'ai fini par perdre tout ce et tous ceux qui m'ont rendue heureuse à un moment donné. Ma mère était merveilleuse, mais elle est morte. J'adorais ma chienne, mais elle est morte. J'étais amoureuse de Richard, mais il m'a plaquée. J'ai cru être amoureuse de quelqu'un d'autre à la fac, mais il m'a plaquée aussi. Je songeai au corps de Micah pressé contre le mien, mais je m'attendais à ce qu'il me plaque d'un jour à l'autre.

Nathaniel me serra plus fort, le visage enfoui contre mon dos.

— S'il te plaît, Anita, quelque chose qui te rend heureuse. Vole pour moi, Anita, je t'en prie, vole pour moi.

Je touchai son bras, sa main, et pensai à l'odeur de vanille de ses cheveux. Je pensai à son visage animé, à son air attentif pendant que Micah lisait à voix haute. Je continue à croire que Micah va se métamorphoser et, de Prince Charmant, devenir le Grand Méchant Loup (sans aucun préjugé anthropomorphique). Mais Nathaniel, lui, ne me quittera jamais.

Par moments, l'idée qu'il reste auprès de moi à jamais me panique complètement, mais je me forçai à repousser cette inquiétude. Je me concentrai sur la sensation de son corps lové autour du mien et, comme s'il avait lu dans mes pensées, il commença à se détendre. Il se mit à genoux derrière moi, les bras toujours passés autour de ma taille, et me serra contre lui en calant son menton dans le creux de mon épaule.

La douce odeur de sa peau me chatouilla les narines. Voilà : je tenais quelque chose qui me rendait heureuse. Je n'allais pas voler parce que Nathaniel me l'avait demandé, mais grâce à lui. Je me tordis le cou pour lui embrasser la joue, et il frotta son visage contre le mien.

Damian me tenait toujours par les bras, mais mollement désormais. Il nous dévisagea tous les deux.

— J'en déduis que tu as trouvé quelque chose qui te rend heureuse ?

J'inspirai cette bonne odeur de vanille et levai les yeux vers lui.

— Oui.

Ma voix était déjà enrouée, chargée de l'odeur et du contact de Nathaniel contre moi.

Il est comme un doudou vivant, pensai-je. *Un nounours ou un pingouin en peluche*.

Mais je savais que ça n'était pas tout à fait vrai. Mon pingouin en peluche, Sigmund,

ne m'a jamais embrassée dans le cou, et il ne le fera jamais. Ça fait partie de son charme : il n'attend rien de moi.

La porte dans mon esprit fondait comme un bloc de glace abandonné en plein soleil. Je tressaillis de panique, et sus aussitôt que ce n'était pas une bonne émotion à éprouver quand le pouvoir se déverserait sur nous. Attirant Damian vers nous, je chuchotai :

— Embrasse-moi.

Ses lèvres touchèrent les miennes, et la porte disparut. Mais cette fois, ce ne furent pas des souvenirs qui se déversèrent sur nous : ce fut l'ardeur. Pour la première fois, je l'accueillis à bras ouverts, je lui donnai des petits surnoms affectueux et lui lançai l'équivalent métaphysique d'une invitation.

Viens me prendre. Viens nous prendre.

CHAPITRE 13

Je n'avais jamais embrassé l'ardeur auparavant. Elle m'avait submergée, conquise, forcée à lui céder, mais jamais je n'avais baissé mon étendard et déclaré forfait sans même me battre.

Une fois, Jean-Claude m'a dit que, si je cessais de lutter, ça ne serait pas si terrible. Qu'une fois qu'on avait acquis un minimum de contrôle, il était bon de « faire ami-ami » avec le pouvoir. Je l'avais regardé de travers,

et il avait changé de sujet. Mais il avait à la fois raison et tort. Je suppose qu'à ma place il aurait vécu le fait de s'abandonner à l'ardeur comme à une séduction. Mais pour moi, être toujours capable de réfléchir pendant que ça se produisait était un problème plutôt qu'une bénédiction.

Ça ne me dérangeait pas que ma veste de smoking se soit fait la malle. Ça ne me dérangeait pas que Damian ait laissé glisser sa redingote verte par terre, même s'il se retrouvait torse nu, les muscles fins de sa poitrine roulant sous sa peau couleur de draps blancs fraîchement sortis du placard à linge. Le problème, c'était Nathaniel, ou plutôt la confusion qu'il m'inspirait.

Je fis courir mes mains le long de l'incroyable chaleur de sa peau, mais ne pus soutenir le regard de ses yeux lavande. Je n'aime pas Nathaniel, du moins pas comme je le voudrais, mais son regard ne me laissait aucun doute sur les sentiments qu'il

nourrissait envers moi. C'était mal. Je ne pouvais pas lui prendre ça s'il était amoureux de moi alors que ce n'était pas réciproque. Je ne pouvais pas.

Je retirai mes mains et secouai la tête. Damian était moulé contre mon dos mais, à l'instant où je m'écartai de Nathaniel, ses caresses se firent moins empressées.

— Merde, chuchota-t-il en appuyant sa joue sur le sommet de mon crâne.

L'amour qui brillait dans les yeux de Nathaniel fut remplacé par quelque chose de plus sombre, de plus vieux. Le métamorphe me prit le visage à deux mains.

— Ne me lâche pas, dit-il.

— Il le faut.

— Si ce n'est pas le sexe, Anita, ce sera le sang : ne le sens-tu pas ? demanda Damian.

Je sentais… quelque chose. Comme si, cette fois, c'était moi qui dressais le bouclier. Mais il restait toujours quelque chose

d'énorme et d'effrayant de l'autre côté. Quelque chose que j'avais réveillé sans le faire exprès et qui avait faim. Peu lui importait de quoi cette chose se nourrirait mais, tôt ou tard, elle le ferait, d'une façon ou d'une autre.

Les mains de Damian étaient toujours posées sur mes épaules, mais le vampire s'était reculé suffisamment pour que nos corps ne se touchent plus.

— Anita, s'il te plaît…

Je me tournai pour apercevoir le visage de Damian.

— C'est mal, Damian.

— De coucher avec quelqu'un, ou de coucher avec cette personne-là ?

Je pris une inspiration pour lui répondre, mais Nathaniel referma de nouveau ses mains autour de mon visage, me forçant à tourner la tête vers lui. Soudain, j'eus une conscience presque douloureuse de sa puissance physique. Il aurait pu me broyer la

figure au lieu de la tenir gentiment. Il est si soumis de nature ! C'est très rare qu'il me rappelle combien il est fort et combien il pourrait être dangereux s'il avait un autre caractère.

Je voulus dire : « Lâche-moi, Nathaniel », et n'eus le temps d'articuler que « Lâche-moi » avant qu'il m'embrasse. La sensation de ses lèvres sur les miennes interrompit ma phrase et gela mon esprit. Je ne pouvais plus penser à rien d'autre qu'au contact de sa bouche semblable à du velours. Puis quelque chose parut se briser en lui, une sorte de barrière, et il enfonça sa langue dans ma bouche aussi loin qu'il le put, si profondément que mon bouclier se brisa. Et puisque personne d'autre ne luttait contre elle, l'ardeur resurgit en rugissant.

Il y eut quelques instants de confusion, de tissu déchiré, de boutons qui sautaient et tombaient en pluie sur nous, et des mains, des mains partout. La force avec laquelle

elles m'arrachaient mes vêtements me faisait valdinguer dans tous les sens, et je n'étais pas en reste côté déshabillage sauvage. C'était comme si chaque centimètre carré de ma peau avait soif de chaque centimètre carré de la leur. J'avais besoin de sentir leur nudité glisser sur la mienne. Ma peau criait famine comme si je n'avais touché personne depuis une éternité.

Je savais à qui appartenait cette soif épidermique que je canalisais. Ce n'était pas juste de sexe que Damian manquait. Le corps a des besoins qu'on peut confondre avec le désir sexuel, ou qui peuvent aboutir à des rapports sexuels, mais qui ne sont pas sexuels à la base.

Une des jambes de mon pantalon encerclait toujours ma cheville. Mon gilet pendouillait lamentablement et ma chemise était en lambeaux. Ce fut Damian qui, par-derrière, empoigna ma culotte et tira, l'arrachant à mon corps et me laissant nue en

dessous de la taille. Je me serais peut-être retournée pour voir ce qui lui restait de vêtements, mais Nathaniel se tenait devant moi. Son short avait été déchiqueté, par mes soins, je pense. Il était à genoux par terre, complètement nu. En principe, je ne le laisse pas se balader nu en ma présence. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai pu résister et ne pas faire les derniers pas jusqu'ici. Tant qu'il était habillé, il ne pouvait rien arriver de catastrophique.

À présent, il était à genoux devant moi, et je ne pouvais que suivre des yeux la ligne de son corps. Ce visage aux yeux stupéfiants, cette bouche, la courbe du cou qui précédait la largeur solide des épaules, la poitrine qui montrait combien d'heures il passait à faire de la muscu, le renflement des côtes sous les muscles qui entraînaient le regard vers la plaine lisse du ventre, la légère protubérance du nombril, la saillie des hanches et, enfin, la turgescence du sexe.

Je n'avais vu Nathaniel nu et excité qu'une seule fois auparavant. Je ne me souvenais pas qu'il était si large et si long. Évidemment, la première fois, son membre n'était pas pressé de la sorte contre son ventre, comme s'il avait du mal à contenir son érection. Il semblait gorgé de besoin, et j'avais l'impression que le moindre contact ferait jaillir ce besoin hors de lui, sur moi.

Je tendis une main, et ce fut le moment que Damian choisit pour effleurer mon dos avec le bout de sa propre turgescence. À ce contact, je me tortillai, inclinai le buste en avant et levai instinctivement les fesses pour les lui offrir, comme une femelle en chaleur.

Cette pensée m'aida à reprendre quelque peu le contrôle. Je n'avais jamais vu Damian nu, et il était sur le point de plonger sa nudité en moi. Ça me paraissait déplacé. J'aurais dû le voir avant, non ? Je sais, cet argument n'avait pas grand-chose de logique. Il ne restait plus beaucoup de place pour la

logique dans cette scène, mais cela me fit tourner la tête vers Damian.

Sa chevelure écarlate s'était répandue sur ses épaules, encadrant l'incroyable blancheur de son torse. Ses épaules et sa poitrine étaient plus étroites que celles de Nathaniel ; sa taille lisse et crémeuse semblait se prolonger à l'infini, invitant la langue à descendre tout le long jusqu'au creux de son nombril et encore plus bas. De l'angle depuis lequel je le voyais, difficile de juger la longueur de son membre. Il semblait sculpté dans de l'ivoire et de la perle et, à l'endroit où le sang affleurait la surface, il rosissait comme l'intérieur d'un coquillage, délicat et nacré. Alors, je compris que, même de son vivant, Damian avait dû être plus pâle que tous les vampires que j'avais déjà vus nus. Son corps avait un aspect presque spectral, comme s'il n'était pas réel.

Le visage de Nathaniel effleura le mien, ramenant mon attention vers lui. Lui aussi

s'était incliné de sorte que sa tête touchait presque le sol. Il pressa sa joue contre la mienne en chuchotant : « S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît », encore et encore, et entre deux répétitions, il m'embrassait. « S'il te plaît », un baiser léger, « s'il te plaît », un baiser léger. Sa voix était un souffle tiède contre mon visage et, peu à peu, elle nous poussa à nous redresser sur les genoux.

J'avais été si accaparée par la contemplation de son visage, de sa bouche, de ses yeux que je n'avais pas réfléchi à la position dans laquelle nous allions nous retrouver jusqu'à ce que le devant de son corps nu se presse contre le mien. Jusqu'à ce que son membre raide et épais se retrouve plaqué contre mon ventre par la proximité de nos deux corps. Il était si tiède, si incroyablement tiède, presque chaud, et si extraordinairement solide, comme s'il luttait pour me transpercer quitte à créer une nouvelle ouverture : n'importe quoi, n'importe quoi

juste pour plonger dans les profondeurs de mon corps.

Il me fallut une seconde pour comprendre que c'était le besoin de Nathaniel que je ressentais. Qu'il désirait ardemment cela, mais que je le désirais aussi. Que mon désir et ma résistance à ce désir contribuaient à faire de ce moment ce qu'il était. Et par-dessus ça, je sentais Damian derrière moi, tout son corps palpitant de besoin. Nathaniel et moi étions en train de nous noyer dans la soif épidermique de Damian. Si seul, si terriblement seul. Et par-dessous ça, il y avait de la peur : la peur que nous n'allions pas jusqu'au bout et que Damian se retrouve de nouveau exilé dans son cercueil, de retour à la case départ.

Sa solitude était un thème récurrent et lancinant sous son désir. J'entrevis une chambre très haut perchée dans le château, une chambre qui surplombait la mer. Des barreaux en argent gravés de runes gardaient

les fenêtres mais laissaient entrer le bruit du ressac. Même s'il se détournait, Damian l'entendait toujours. Sa créatrice lui avait donné pour prison des meilleures chambres du château parce qu'elle savait ce qui comptait pour vous ; elle connaissait le moyen de vous faire le plus mal. C'était son don.

Quelqu'un m'embrassa, vite et brutalement, forçant ma bouche à s'ouvrir, enfonçant sa langue si loin dans ma gorge que je faillis suffoquer. Mais cela me ramena à moi, nous arracha tous les trois à cette pièce solitaire et au fracas des vagues sur les rochers en contrebas.

Nathaniel s'écarta suffisamment pour chuchoter d'une voix rauque :

— Quelque chose qui te rend heureuse, Anita, quelque chose qui te rend heureuse.

Puis sa bouche fut de nouveau sur la mienne, langue, lèvres, dents, un baiser dévorant qui arracha un gémissement de plaisir à ma gorge. Je suivis de mes mains avides la

courbe de ses épaules, de son dos, le renflement lisse et soyeux de ses fesses. Le verso de son corps remplissait mes mains, tandis que le recto était si chaud que c'était comme si nous allions nous embraser d'un instant à l'autre.

Damian saisit l'attache de mon soutien-gorge qui était miraculeusement resté intact jusque-là. Il la fit sauter, et les bonnets s'affaissèrent contre la poitrine de Nathaniel. Des mains s'emparèrent chacun de mes seins : une par-derrière, l'autre, pressée contre moi, par-devant. La caresse de Damian était douce, délicate, tandis que Nathaniel pétrissait ma chair et enfonçait ses ongles dedans. Le métamorphe eut un geste qui arqua mon dos, arracha ma bouche à la sienne et me fit pousser un hurlement.

Damian hésita et eut un mouvement de recul, comme s'il avait besoin de sentir que c'était du plaisir et pas de la douleur. Il n'aimait pas entendre les femmes crier, et cette

seule pensée nous ramena instantanément dans sa mémoire.

Il y avait une salle sous le château, des torches, de l'obscurité, et des femmes, toutes celles que sa créatrice jugeait plus belles qu'elle. Nulle n'était autorisée à avoir des cheveux plus blonds que les siens, des yeux plus bleus, des seins plus gros. C'était un péché, et tous les péchés étaient sévèrement punis. Une succession rapide d'images : des tas de cheveux blonds coupés net ; des yeux écarquillés, couleur de bleuet, et la lance qui les crevait ; une poitrine pâle et fragile vers laquelle une épée…

Nathaniel hurla :

— Nooooooooon !

Tendant la main par-dessus mon épaule, il saisit une poignée de cheveux roux. Il tira dessus si fort que Damian se retrouva de nouveau plaqué contre moi, et qu'au contact de sa raideur je me tortillai entre eux.

— Quelque chose qui te rend heureux, Damian, quelque chose qui te rend heureux.

— Il n'existe rien qui me rende heureux, répliqua le vampire.

Et à cette déclaration succédèrent d'autres images de pièces sombres ainsi qu'une odeur de chair brûlée.

Cette fois, ce fut moi qui hurlai :

— Grand Dieu, Damian, arrête ! Garde tes cauchemars pour toi.

Le souvenir qui accompagnait l'odeur avait atténué l'ardeur. Même coincée entre les deux hommes, je pouvais de nouveau réfléchir.

— Dis-lui de te prendre, lâcha Nathaniel.

Je le dévisageai.

— Quoi ?

— Ordonne-lui de le faire. Comme ça, il n'hésitera pas.

Ça paraissait ridicule de jouer les effarouchées alors que j'étais plus ou moins à

poil et à genoux entre deux mecs complètement nus, mais je protestai quand même :

— C'est peut-être moi qui hésite.

— Presque toujours, acquiesça Nathaniel en souriant.

La voix de Damian nous parvint, basse et lourde de chagrin.

— Elle ne veut pas faire ça. Elle veut que je l'aide à arrêter l'ardeur, pas à la nourrir. C'est ce qu'elle veut réellement, je le sens, et c'est ce que je dois faire.

— Anita, s'il te plaît, dis-lui.

Mais Damian avait raison. Il était mon seul port dans une tempête de tentation sexuelle. Je comptais beaucoup sur sa capacité à me rendre indifférente à l'ardeur. J'y attachais bien plus de prix qu'à tout ce que son corps pourrait faire d'autre pour moi. Et parce que j'étais vraiment sa maîtresse, et parce que cela était mon véritable désir, il devait m'aider. La froideur de la tombe

s'éleva entre nous et, cette fois, je ne la trouvai pas effrayante mais apaisante, réconfortante.

— Anita, non, supplia Nathaniel. Non.

Il enfouit son visage dans le creux de mon épaule. Ce mouvement éloigna son corps du mien, et cela aussi m'aida à réfléchir.

Je me tournai vers Damian, même si je n'avais pas besoin de voir son visage pour éprouver son immense tristesse, la sensation de perte et de chagrin qui le remplissait comme un médicament amer. Mais son expression m'atteignit comme une lame plantée en plein cœur. Voir une telle douleur dans ses yeux me faisait mal.

Toujours entourée par les bras des deux hommes, je me tournai vers Damian. Nathaniel appuya le sommet de son crâne contre mon dos nu et secoua la tête.

— Anita, ne sens-tu pas combien il est triste ? Ne le sens-tu pas ?

Je scrutai les yeux vert vif de Damian et dis :

— Si.

Le vampire détourna son visage comme s'il m'en avait montré plus qu'il le souhaitait. Je touchai son menton et ramenai sa tête vers moi.

— Tu ne me désires pas, dit-il sur un ton poignant, si poignant qu'il me serra la gorge et le cœur.

Je voulais nier, mais il sentait ce que j'éprouvais comme ce que je n'éprouvais pas. Il avait raison : je ne le désirais pas, pas de la façon dont je désirais Nathaniel, et encore moins de la façon dont je désirais Jean-Claude ou Micah. Que dire quand quelqu'un peut lire vos émotions et qu'il vous est impossible de vous abriter derrière des mensonges polis ? Que dire quand la vérité fait si mal ?

Rien. Les mots étaient impuissants à guérir cette blessure. Mais j'ai appris qu'il

existe d'autres façons de dire que vous êtes désolée. D'autres façons de dire : je changerais ça, si c'était en mon pouvoir. Évidemment, ça aussi, c'était un mensonge. Je ne renoncerais pas au détachement et au contrôle que Damian me prête, contre rien au monde.

Je l'embrassai. C'était un baiser doux et léger, une excuse silencieuse, mais Damian crut que je ne le laisserais plus jamais m'approcher autant. Je sentis quelque chose de féroce jaillir en lui, un désespoir qui lui fit agripper mes bras, introduire de force sa langue dans ma bouche et m'embrasser brutalement, avec colère.

Je sentis un goût du sang et supposai qu'une de ses canines m'avait piquée. J'avalai le liquide cuivré sans réfléchir. Alors, je pus humer l'odeur iodée de l'océan, la sentir sur ma langue. Damian et moi nous écartâmes juste assez pour nous regarder, et

je vis le filet écarlate qui coulait sur sa lèvre inférieure.

Nathaniel eut le temps de dire :

— Je sens la mer.

Puis le pouvoir s'abattit sur nous, nous plaquant à terre comme une vague projetant une barque contre un rocher. Nous hurlâmes et nous tordîmes sans que je parvienne à le contrôler. Si j'avais été une véritable maîtresse, j'aurais pu le chevaucher, nous repêcher tous les trois. Mais je n'avais jamais eu l'intention de marquer quiconque. Jamais eu l'intention de devenir la maîtresse de personne. La quatrième marque nous écrasait, et je ne savais pas quoi faire.

Des étoiles blanches et des miasmes gris explosèrent dans ma tête. Des ténèbres dévorèrent mon esprit. Si j'avais été certaine que nous nous réveillerions plus tard, j'aurais été ravie de m'évanouir, mais je n'en étais absolument pas certaine. Je ne pouvais pas l'être. Ce qui n'avait aucune importance.

L’obscurité emplit mon esprit et nous tombâmes dedans tous les trois. Plus de cris, plus de douleur, plus de panique. Plus rien du tout.

CHAPITRE 14

Je m'éveillai baignée par un soleil de début de matinée. La lumière me fit cligner des yeux et, une fois mon éblouissement dissipé, je songeai enfin à me demander : « Où suis-je ? » et « Pourquoi suis-je allongée par terre ? » Ou mieux encore : pourquoi étais-je allongée nue par terre ? Sans tourner la tête, je vis des pieds de chaise et la petite marche conduisant à mon coin déjeuner surélevé.

D'accord, j'étais allongée nue par terre dans ma cuisine. Mais pourquoi ?

J'entendis un doux mouvement avant de sentir qu'on effleurait ma main. J'eus l'impression de faire un gros effort pour tourner la tête vers la droite et baisser les yeux. Nathaniel gisait lui aussi par terre, encore moins habillé que moi. Les lambeaux de mon smoking étaient toujours entortillés autour de mes chevilles.

Je me souvenais avoir parlé à Micah après que nous fûmes rentrés de la réception. Je me souvenais que Micah était parti aider un des loups de Richard. Je me souvenais que l'ardeur avait jailli et que quelque chose avait mal tourné. Je me souvenais que Damian était là. Il avait dû se réveiller avant nous et se traîner jusqu'à la cave, dans son cercueil. Faites confiance aux morts-vivants pour récupérer plus vite que vous.

Puis quelqu'un grogna. Ce n'était pas Nathaniel, et ce n'était pas moi. Soudain, je m'aperçus que je pouvais tourner la tête beaucoup plus vite et plus facilement. Merci l'adrénaline.

Damian gisait par terre, le torse baigné par la lumière dorée du soleil, comme si sa peau blanche avait été trempée dans du miel. Le contraste avec sa chevelure écarlate était saisissant. Une petite partie de mon esprit se délecta de la beauté de cette vision, mais tout le reste en fut terrifié. Sans réfléchir, je me mis à genoux et empoignai une des jambes de Damian avant que mon corps puisse protester. Nathaniel m'imita ; ensemble, nous traînâmes Damian à l'écart de la flaque dorée.

À présent, le vampire était réveillé et il hurlait. Le soleil ne tombait plus directement sur lui, mais ma cuisine est orientée nord-est ; à cette heure-ci, la lumière la remplissait entièrement. Damian recula contre les

placards, pressant son dos contre les portes comme s'il pouvait passer au travers et se dissimuler à l'intérieur, dans l'obscurité.

J'essayai de lui prendre le bras, de le mettre debout et de le faire sortir de là, mais il se débattit. Il se giflait comme s'il était couvert d'araignées, comme si ses peurs les plus intimes rampaient sur lui et qu'il s'efforçait de les chasser. Mais contrairement à des araignées, la lumière du soleil ne peut pas être mise en fuite.

Je saisis un de ses poignets qui s'agitaient dans tous les sens et m'y accrochai. Par-dessus les cris de Damian, je hurlai :

— Nathaniel, aide-moi !

Nathaniel lutta pour prendre l'autre bras du vampire, et ensemble, nous réussîmes à l'entraîner dans la pénombre du salon aux rideaux tirés. Il ne cessa pas de crier pour autant. Même lorsque nous l'eûmes adossé au mur, dans l'endroit le plus sombre

de la pièce, il continua à s'époumoner. Dès l'instant où nous le lâchâmes, il recommença à se gifler le corps comme pour éteindre des flammes invisibles.

Mais les flammes n'auraient pas dû être invisibles. J'ai déjà vu un vampire s'embraser au soleil : ça donne un feu blanc éblouissant, qui brûle comme du magnésium. Et si le vampire ne peut pas se mettre à l'abri, il ne tarde pas à fondre entièrement, jusqu'aux os. Il faut une température très élevée pour faire fondre de l'os, mais croyez-moi, le soleil consume les vampires jusqu'à ce qu'il ne reste rien d'eux.

À genoux, Nathaniel s'efforçait de réconforter Damian, de le tenir dans ses bras pour l'empêcher de lutter contre des choses que nous ne voyions pas. Debout devant eux, j'observais le vampire en essayant de réfléchir par-delà la peur qui menaçait de m'étrangler. La terreur de Damian me serrait

la gorge et annihilait toute pensée en moi. C'était à peine si elle me laissait respirer.

Je dressai mon bouclier, bardai mon esprit de métal et m'efforçai de réfléchir. Je détaillai la peau blanche de Damian : il n'avait pas une seule cloque, pas même une légère rougeur. Il n'était pas brûlé ; il ne brûlait pas. Je ne comprenais pas pourquoi. Il aurait dû exploser en flammes à l'instant où la lumière du jour l'avait touché et, s'il ne l'avait pas fait alors qu'il gisait dans une mare de soleil, il n'allait certainement pas le faire maintenant, dans une quasi-obscurité.

Sous les hurlements de Damian, j'entendis le téléphone sonner dans la pièce voisine. Pour une fois, je n'allai pas décrocher. Si c'était les flics, ils rappelleraient. Si c'était un ami, il rappellerait. Si c'était une autre urgence, elle attendrait. Un seul désastre à la fois.

Je m'agenouillai devant le vampire, essayant de me faire entendre par-dessus ses hurlements atroces.

— Damian, Damian, tu es en sécurité. Tu vas bien. Tu ne brûles pas. (Je lui pris le visage entre mes mains et criai :) Tu es en sécurité !

Ses yeux demeurèrent écarquillés, les pupilles réduites à des têtes d'épingle. Il n'entendait rien. C'était comme un choc traumatique, mais en pire. Si nous avions été dans un vieux film, je l'aurais giflé, mais je n'étais pas sûre que ça aurait servi à grand-chose. Que faire face à un vampire hystérique ? Que faire face à quiconque d'hystérique, d'ailleurs ?

La porte d'entrée s'ouvrit avec fracas derrière nous. Je fus éblouie par la lumière qui nous inonda. Gregory, un de mes léopards, émergea de cette clarté éblouissante.

Je ne saurai jamais ce que je m'apprêtais à lui dire, parce que Damian émit un son

qui était au-delà d'un hurlement, un son qui n'aurait jamais pu sortir d'une gorge humaine. Comme un éclair rouge et blanc, il fusa dans les profondeurs de la maison, loin de la chaleur et de la lumière du soleil. Nathaniel le suivit avec cette rapidité des métamorphes qui les rend flous pour l'œil humain, et tous deux disparurent à l'angle avant que je puisse sortir du salon.

Je m'attendais à trouver la porte de la cave ouverte, mais elle ne l'était pas. Un mouvement dans l'escalier attira mon attention ; levant les yeux, je vis Nathaniel gravir la dernière marche et s'engouffrer dans le couloir de l'étage. Dans sa panique, Damian n'était pas descendu : il était monté dans cette partie de la maison où les vampires se rendent rarement. Cette partie de la maison où les rideaux étaient grands ouverts et où le soleil entrait à flots. Et merde.

CHAPITRE 15

J’avais presque atteint le haut de l’escalier quand j’entendis la voix de Gregory qui montait derrière moi.

— Que se passe-t-il ?

Comme je ne savais pas quoi lui répondre, je restai silencieuse. Le couloir de l’étage était inondé de lumière, la grande fenêtre du bout ouverte au soleil matinal. Il n’y avait personne en vue.

Où sont-ils ?

À peine avais-je formulé cette pensée que je sus. Je les sentis tous les deux dans la plus petite pièce sur la gauche, la chambre d'amis.

Je venais de faire un pas vers la porte quand Damian jaillit dans le couloir comme s'il avait tous les démons de l'enfer aux trousses. Hurlant, il s'engouffra dans la pièce d'en face : la salle de bains. Malheureusement pour lui, elle était aussi pourvue d'une fenêtre. Comme toutes les pièces de l'étage. Si nous pouvions le faire entrer dans un placard, peut-être…

Il ressortit de la salle de bains en courant, tomba et, à quatre pattes comme un animal, se précipita vers la porte suivante. Il disparut à l'intérieur, et seul son cri déchirant nous informa qu'il avait trouvé une autre fenêtre.

— C'était Damian ? interrogea Gregory, perplexe.

Je hochai la tête.

Nathaniel émergea de la chambre d'amis. Il tenait son bras serré contre lui, et du sang coulait le long de son épaule. Il me regarda avec des yeux qui contenaient tout le chagrin du monde.

— Il est redevenu fou.

La dernière fois que Damian a fait ce genre de crise, il a tué plusieurs personnes. Il ne s'est pas juste nourri d'elles : il les a massacrées. Mais c'était parce que j'étais sa maîtresse et que j'avais quitté la ville. À l'époque, je ne savais pas encore que j'étais sa maîtresse. Je ne savais pas que le priver du contact de ma magie – ou quel que soit le nom que vous voulez lui donner – ferait de lui une revenant, une machine à tuer dépourvue de conscience et de réflexion.

Si ça avait été ma faute la fois précédente, c'était sans doute encore le cas. Plus que jamais, j'étais la maîtresse de Damian. Je devais pouvoir arranger ça.

— Gregory, ferme les rideaux. Commence par la fenêtre au bout du couloir.

Les yeux du métamorphe étaient écarquillés et une douzaine de questions se lisaient sur son visage. Mais Gregory est capable d'obéir quand il le veut ou quand vous l'y forcez. Sans discuter, il se dirigea vers la fenêtre au bout du couloir.

Je voulus rejoindre Damian dans la pièce où il était entré mais, avant que j'atteigne la porte, le vampire ressortit en trombe et faillit me renverser au passage. Je lui saisis le bras, mais mon contact ne le calma pas, et le sien ne me calma pas non plus, pas cette fois. Il me plaqua contre le mur et, si je l'avais lâché, il aurait continué à fuir, mais je tins bon. En récompense de mes efforts, Damian me projeta brutalement contre le mur d'en face. Merde alors.

Je hurlai :

— Damian, arrête !

Mais soit il ne pouvait pas m'entendre, soit j'avais perdu le pouvoir de le faire obéir. Dans un cas comme dans l'autre, ça se présentait mal. Quand il essaya de me projeter de nouveau contre le mur, je raidis les jambes et utilisai son propre élan pour le faire pivoter à ma place. L'impact fut si violent que le plâtre se craquela.

Damian s'écarta du mur, les crocs découverts et les joues creuses. Son humanité recédait à vue d'œil. La créature qui me cloua à terre n'était plus Damian. La seule chose qui l'empêcha de me déchiqueter la gorge fut le petit surplus de vitesse que m'avaient conféré toutes mes tribulations métaphysiques. Cela me donna le temps de lancer une main vers le cou de Damian et l'autre vers sa poitrine. Je le maintins à bout de bras, les doigts serrés sur sa gorge.

En temps normal, je me serais contentée de projeter mon avant-bras pour le bloquer, de peur de ne pas arriver à le saisir

au bon endroit. Mais les deux dernières fois que j'ai tenté cette manœuvre sur un vampire, il m'a lacéré le bras. Donc, j'enfonçai mes doigts dans la gorge de Damian et, la paume contre sa poitrine, je m'efforçai de le maintenir à distance.

Il gronda et fit claquer ses dents comme un chien au bout de sa chaîne. De la salive m'éclaboussa le visage et coula le long de son menton, lui donnant l'air d'un animal enragé. Il luttait férocement pour m'atteindre, pour planter ses crocs dans ma chair. S'il avait réfléchi normalement, il aurait utilisé ses mains et ses bras pour me neutraliser, mais il ne réfléchissait plus normalement. Alors, il pressait son corps contre moi. Il opposait la force de sa folie à celle de mes mains, et lentement, mes bras commencèrent à plier.

Mes nouveaux pouvoirs métaphysiques m'auraient peut-être aidée davantage si Damian avait été sain d'esprit ; je l'ignore.

Mais il était cinglé, et un cinglé – humain, métamorphe ou vampire – a toujours plus de force qu'une personne saine d'esprit. C'était comme tenter de faire des développé-couché avec, en guise d'haltères, une force de la nature qui me soufflait au visage et me montrait les crocs. Mes bras pliaient peu à peu, et je savais que, s'il arrivait assez près de moi, il me taillerait en pièces. Ses yeux, devenus entièrement verts, n'exprimaient plus rien qu'une férocité primitive.

Je n'avais pas d'arme sur moi. J'aurais peut-être pu lui arracher la gorge ; j'ignorais si j'en avais la force ou pas. Mais Damian n'était pas un maître vampire, et je ne pouvais pas être certaine qu'il guérirait si je lui faisais ça. S'il n'avait été qu'un vulgaire méchant, je ne me serais pas posé de questions. J'aurais fait tout mon possible pour le neutraliser avant qu'il me neutralise, quels que soient les moyens à employer. Mais Damian n'était pas un méchant et, même si

je ne comprenais pas pourquoi, ce qui lui arrivait était ma faute. Je ne pouvais pas le tuer parce que je n'étais pas une maîtresse assez puissante pour le contrôler.

Il continuait à se presser contre moi, et je mobilisais tout ce que j'avais de force pour le tenir à distance de mon visage et de mon cou. Mes bras commençaient à trembler sous l'effort, et mes coudes pliaient peu à peu. Son visage emplissait mon champ de vision ; sa salive me coulait sur le visage. Alors, je fis la seule chose à laquelle je pus penser : j'appelai à l'aide.

Gregory apparut. Saisissant le bras et l'épaule de Damian, il opposa sa force surnaturelle de métamorphe à celle du vampire. Il ralentit la progression de Damian vers mon visage mais ne put l'arrêter. Damian était semblable à un drogué qui vient de prendre de la poussière d'ange ; il était plus fort qu'il l'avait jamais été, parce qu'il n'y avait personne de disponible pour l'aider à

réguler sa force. Son esprit s'était mis aux abonnés absents ; il n'était plus qu'une énergie entièrement tournée vers un seul objectif : atteindre mon visage.

Nathaniel lui saisit l'autre épaule. Du sang coulait toujours le long de son bras, mais le flot se tarissait. Ce qui signifiait que Damian l'avait blessé sans utiliser ses crocs ni ses griffes : sinon, Nathaniel n'aurait pas déjà commencé à guérir.

Entre les deux métamorphes qui tiraient et moi qui poussais, je crois que nous aurions fini par nous en sortir. Mais le bras blessé de Nathaniel se trouvait près du visage de Damian. Et il avait beau être enragé, tous les vampires – même les revenants – réagissent à la proximité du sang.

Son cou tourna dans ma main, et je me concentrais tellement pour le repousser que ça me prit par surprise. Il aurait réussi à planter ses crocs dans le bras de Nathaniel si Gregory n'avait pas réagi à la fois trop vite et

trop lentement. Il réussit à passer son bras à moitié autour du cou de Damian, ce qui plaça son poignet quasiment dans la bouche du vampire. Damian fit ce qu'aurait fait n'importe quel animal à sa place : il le mordit.

Gregory hurla et essaya de se dégager. Il réussit à s'écarter de nous mais pas du vampire, qu'il entraîna avec lui. Le mouvement fut si rapide que Nathaniel s'effondra contre moi, maculant ma peau de sang frais. Il se mit debout et fonça vers les bruits de combat, plus loin dans le couloir, avant que j'aie réussi à me dresser sur les genoux.

Damian avait cloué Gregory à terre ; il lui rongeait le bras comme un chien avec un os à moelle. Par-dessus les hurlements de Gregory, j'entendis craquer quelque chose. Puis Nathaniel les rejoignit et ceintura Damian. Il le souleva dans les airs, mais Damian ne desserra pas les mâchoires, de

sorte que Gregory fut tiré à genoux sous l'effet de la douleur et des crocs plantés dans son bras.

Je les avais presque atteints quand Damian se souvint qu'il pouvait voler. Il jaillit à la verticale et cogna Nathaniel contre le plafond, si fort que du plâtre tomba en pluie sur eux. Quand il toucha de nouveau terre, il n'eut pas de mal à se dégager de l'étreinte flasque du métamorphe. Damian était un guerrier autrefois et, même si Nathaniel et Gregory étaient de puissants métamorphes, ils ne savaient pas se battre. Faute d'entraînement, ils n'étaient pas de taille à lutter contre Damian.

Soudain, je me retrouvai la seule encore debout dans le couloir à l'exception de Damian. Le vampire me fonça dessus si vite que mon œil ne put le suivre. J'eus à peine le temps de prendre une position défensive, à peine un battement de cœur pour le voir, réfléchir à ce que j'allais faire et le faire. Je

pratique le judo depuis des années, et mon corps se le rappela avant mon esprit. Je retournai l'élan de Damian contre lui et, utilisant un bras et sa hanche comme pivots, je le projetai aussi loin que possible.

Il atterrit au sommet de l'escalier, accroupi, et se tourna vers moi avant que j'aie eu le temps de m'émerveiller de la distance à laquelle je l'avais projeté. Ne plus être tout à fait humaine, ça a aussi du bon.

Une silhouette apparut au-dessus de Damian. Quelqu'un montait l'escalier. C'était Richard Zeeman, l'Ulfric local, le roi des loups, mon ex-fiancé, toujours au mauvais endroit au pire moment. J'eus quelques secondes pour constater que ses cheveux avaient repoussé juste assez pour recommencer à boucler un peu, que son tee-shirt blanc faisait ressortir son bronzage estival pourtant en train de s'estomper et qu'il était toujours l'un des hommes les plus séduisants

que j'aie jamais rencontrés. Puis Damian se tourna, l'aperçut et se jeta sur lui.

L'espace d'un instant, Richard les maintint en équilibre tous les deux. Puis le poids de Damian les fit basculer, et Richard tomba à la renverse dans l'escalier, chevauché par le vampire. Ils disparurent de ma vue et, par-dessus le fracas de leurs deux corps dévalant les marches, j'entendis une femme hurler.

CHAPITRE 16

Je m'approchai. Je m'attendais à trouver Richard et Damian en train de se battre dans l'escalier, mais il n'y avait personne. Je dévalai les marches et me dirigeai vers les bruits de combat. Richard avait entraîné son adversaire dans le salon, sans doute pour avoir la place d'utiliser ses longs bras et ses longues jambes.

Il décocha dans la figure de Damian un coup de pied si violent que le vampire tituba

en arrière. J'aperçus brièvement le profil de Damian ; du sang dégoulinait de sa bouche et du côté droit de son visage. Richard profita des quelques secondes de répit que lui accordait le vampire pour exécuter un magnifique coup de pied circulaire dirigé vers le côté gauche de son visage. Cette fois, l'impact fit jaillir le sang, qui décrivit un arc de cercle dans les airs.

Damian vacilla. Il serait probablement tombé s'il n'avait pas heurté le mur. Il hésita assez longtemps pour que Richard prépare une troisième attaque. Le pied arrière planté dans le sol, le pied avant posé, mais pas trop appuyé, le corps partiellement tourné pour profiter du supplément de force que donne un pivot, de la même façon qu'on fait tourner le poing quand il touche une cible de chair, histoire d'infliger un petit surplus de dégâts.

Toute l'attention de Richard était concentrée sur son adversaire. Je regardais son corps tendu et prêt à bondir, ses poings

serrés même si c'était un coup de pied qu'il s'apprêtait à lancer, et je me dis : voilà quelqu'un qui possède une force surnaturelle et qui sait se battre. Il y avait du sang sur sa main gauche ; impossible de dire si c'était le sien ou celui de Damian.

Un petit bruit me fit brusquement tourner la tête vers l'autre côté du salon. Une femme que je ne connaissais pas se tenait près de la télé. Elle était pâle, brune et effrayée. Je n'eus pas le temps de la détailler davantage : je me tenais trop près des deux combattants pour me laisser distraire.

Si Damian n'avait été qu'un grand méchant vampire lâché dans ma maison, j'aurais sorti mon flingue et je l'aurais achevé, mais ce n'était pas un méchant. C'était Damian, et, d'une façon que je ne m'expliquais pas, c'était ma faute. Je ne pouvais pas le descendre purement et simplement. Pour une fois dans ma vie, j'étais

paralysée, submergée par les choix qui s'offraient à moi. Ou par leur absence.

Damian s'était écroulé contre le mur depuis si longtemps – quinze, trente secondes ? – que je crus que la bagarre était terminée, que Richard avait réussi à le ramener à la raison à grands coups de pied. Je me trompais.

Le vampire jaillit dans un éclair rouge et blanc. Richard contra sa charge en lui lançant son pied dans la poitrine. Ce ne fut pas une attaque aussi spectaculaire qu'un coup de pied circulaire, mais l'impact produisit un bruit très satisfaisant. Si Damian avait été humain, il se serait écroulé. Mais il ne l'était pas, et il ne s'écroula pas.

Il tituba en arrière. En tendant la main, j'aurais presque pu lui toucher le dos. Il se figea, devint immobile comme seuls les vieux vampires savent le faire, semblable à une statue magnifique. Alors, je sus qu'il était sur le point de bondir… et pas vers Richard.

J'eus quelques secondes pour réagir avant qu'il se tourne comme un derviche rouge et blanc, si vite que les couleurs se brouillèrent, lui donnant l'air d'un tourbillon de neige et de sang.

Je me jetai sur la droite, par-dessus le dossier du canapé, et atterris de l'autre côté sur le tapis. J'eus un battement de cœur pour me relever avant que Damian se jette sur moi.

Je me préparai à encaisser l'impact, mais c'était comme tenter d'encaisser l'impact d'un train de marchandises lancé à toute allure. Impossible de l'arrêter ou de le contrer. Je me sentis basculer en arrière sous le poids de Damian et, au lieu de résister, j'utilisai ma chute. Quand mon dos toucha le sol, j'avais un pied calé sur le ventre de Damian et les deux mains autour de ses bras.

Au judo, le *tomoe nage* est la seule projection qui mobilise tout le corps. La plupart des projections ont des variations sur

lesquelles vous pouvez vous rabattre à la dernière seconde si elles ne fonctionnent pas, mais un *tomoe nage*… Ça passe ou ça casse. Si vous vous plantez, votre adversaire se retrouve au-dessus de vous, dans la position idéale pour vous clouer au sol.

Cela dit, je n'avais pas choisi de faire un *tomoe nage* : c'était la seule riposte possible à l'attaque de Damian. Ma seule chance était de l'exécuter correctement ; sinon, il me boufferait le visage. Du coup, quand je poussai avec mon pied, j'y mis toutes mes forces… oubliant qu'elles avaient considérablement augmenté, depuis le temps.

Damian vola de nouveau dans les airs, mais, cette fois, ce ne fut pas grâce à ses pouvoirs surnaturels. Je roulai sur moi-même juste à temps pour le voir heurter le mur, quelques mètres plus loin. L'impact fut assez violent pour que la peinture se craquelle et pour que Damian imprime la

trace de son corps dans le mur avant de s'écrouler.

J'entendis quelqu'un dire « Ouah » derrière moi, et ce n'était pas Richard, parce qu'il se trouvait devant moi, en train de contourner le canapé. Je n'eus pas le temps de jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule pour voir si c'était Nathaniel ou Gregory, parce que deux choses fâcheuses se produisirent en même temps.

La première, ce fut que Damian se redressa. Assez lentement pour que je pense lui avoir fait mal, mais il n'était toujours pas assommé. Dommage. La seconde chose, ce fut que la femme se remit à hurler. Comme j'avais projeté Damian à travers la pièce, elle était désormais la personne la plus proche de lui. Elle avait reculé en le voyant voler dans les airs ; sinon, il l'aurait peut-être percutée. Mais quand, il se retournerait, elle serait à un mètre de lui. Ça craignait.

Richard fit un pas dans sa direction. Mais déjà, elle reculait, et pas dans notre direction. Elle battait en retraite vers la portée d'entrée restée ouverte. Quelque chose dans la façon dont elle bougeait nous fit parler en même temps, Richard et moi.

— Claire, ne..., eut le temps de dire Richard.

— Ne courez pas, dis-je très vite.

Trop tard. Elle détala à l'instant où Damian se tournait et l'apercevait. C'est comme quand vous mettez un chat dans une pièce pleine de souris : il s'attaque d'abord à celle qui tente de fuir.

Richard s'élança mais, malgré sa rapidité de métamorphe, il n'avait aucune chance de passer devant Damian et de lui barrer la sortie. Aussi se contenta-t-il de percuter le vampire et de l'entraîner à terre.

Il l'avait fait tomber, mais il ne l'avait pas immobilisé. Il hurla. Damian était caché par ses épaules, et je dus faire un pas sur le

côté pour voir que le vampire lui avait planté les crocs dans la poitrine.

Je m'agenouillai pour l'aider à décoller Damian de lui, mais Richard commit la plus grosse erreur du débutant dans un combat contre une créature surnaturelle : il saisit Damian par les cheveux et s'efforça de le tirer en arrière.

Une morsure de vampire, c'est comme une morsure de serpent : si les crochets sont bien plantés dans votre chair, vous allez vous causer plus de dégâts en les arrachant qu'en écartant les mâchoires de votre agresseur ou en attendant qu'il lâche prise tout seul. J'imagine qu'il faut faire une exception pour les serpents venimeux, si on suppose que plus la morsure se prolonge, plus elle vous envoie de poison dans les veines, mais ce n'est peut-être pas le cas. Les vampires, en revanche, ne sont pas venimeux. Arracher les crocs de Damian de sa poitrine était un tour

de force impressionnant, mais les tours de force impressionnants se paient toujours.

La chemise de Richard se déchira sur tout un côté de son corps, révélant un grand trou sanglant dans le haut de sa poitrine qui s'étendait presque jusqu'à l'épaule. Son autre main, avec laquelle il était occupé à repousser Damian, retomba tout à coup, et la seule chose qui empêcha le vampire de planter de nouveau ses crocs dans la chair du métamorphe fut le fait que Richard le tenait toujours par les cheveux.

Je posai une main sur l'épaule de Damian et appuyai. Et contrairement à toutes les autres fois où j'avais tenté de contenir un vampire enragé, cette fois, cela fonctionna un minimum. Vive la force surnaturelle.

Un morceau de chair sanguinolente tomba de la bouche de Damian comme il se tournait pour essayer de me mordre. Richard lui tira sur les cheveux, me maintenant à

l'abri de ses crocs avides. Il voulut faire usage de son bras gauche, le fit bouger, mais en vain. Il s'était salement blessé, quand il avait arraché Damian à sa poitrine. Métamorphe ou pas, il n'avait plus qu'un bras valide avec lequel se battre.

À nous deux, nous pouvions empêcher Damian de se redresser complètement, mais pas le clouer à terre. Le vampire continuait à forcer pour se mettre en position assise, faisant claquer ses dents et émettant des sons qui tenaient plus de l'animal que de l'humain. Nous n'étions pas en train de perdre la bagarre, mais nous n'étions pas non plus en train de la gagner. Il nous fallait un autre plan.

Je m'écartai suffisamment pour que les épaules de Damian remontent encore et que Richard écarquille les yeux.

— Je n'arriverai pas à le retenir tout seul, pas avec une seule main.

— Je vais passer un bras autour de son cou pour contrôler sa tête, expliquai-je, mais pour ça, j'ai besoin qu'il la décolle du sol.

— Un étranglement ne fonctionnera pas sur un vampire. Il ne respire pas.

Ce n'était qu'à moitié vrai, mais je laissai filer. Nous pourrions toujours en discuter plus tard.

— Je veux juste contrôler sa tête, c'est tout.

Richard acquiesça imperceptiblement. Il ne semblait pas convaincu, mais il ne s'opposait pas à moi, et ça me suffisait.

Je me glissai derrière Damian, qui était si occupé à tenter d'atteindre Richard qu'il n'eut pas l'air de s'en rendre compte. Je m'agenouillai derrière le vampire et, pour la première fois, je pris conscience que j'étais nue. Pendant la bagarre, ça n'avait eu aucune importance. Mais maintenant… Richard tenait toujours Damian par les cheveux, et il devrait continuer à le tenir ainsi jusqu'à ce

que j'aie passé mon bras autour du cou du vampire, puis saisi mon poignet avec ma main libre et enfoui mon visage contre sa nuque afin qu'il ne puisse pas m'atteindre, enfin, théoriquement.

Le temps que je me mette en place et que je serre de toutes mes forces, seuls la poigne de Richard et le désir de Damian de le mordre empêcheraient le vampire de se retourner contre moi. Donc, Richard devait laisser sa main là. Et mes seins nus allaient se retrouver pressés contre son avant-bras. Cette idée me paralysa pendant quelques secondes, ce qui en dit long sur ma relation dysfonctionnelle avec Richard et sur les réactions irrationnelles qu'il m'inspire. Nous étions engagés dans une lutte qui pouvait très bien s'achever par la mort de l'un d'entre nous, et la seule chose qui m'inquiétait, c'était de presser mes seins nus contre son bras. *Concentre-toi, Anita. La survie d'abord, la gêne ensuite.*

— Dépêche-toi, dit Richard d'une voix tendue.

Ce n'est pas parce qu'on possède une force surnaturelle qu'on ne finit pas par fatiguer au bout d'un moment, comme tout le monde.

Je respirai profondément tout en me pressant à la fois contre le corps de Damian et l'avant-bras de Richard. Je devais agir avec des gestes rapides et décisifs, parce que la prise de Richard n'était pas parfaite et qu'elle ne lui permettait pas de contrôler Damian. Si le vampire remarquait ce que j'étais en train de faire avant que j'aie glissé mon bras sous son menton, je n'étais pas sûre que Richard puisse faire quoi que ce soit pour l'empêcher de me mordre.

Je touchai la peau couverte de sang de Damian. Je devais enchaîner très vite. Je ne pouvais pas m'attarder sur le choc presque électrique qui me parcourut lorsque j'effleurai de mes seins nus la main de Richard.

Pourtant, ce simple contact suffit à me donner la chair de poule, et ce n'était pas seulement une question d'attirance physique.

Ce fut comme si le monde retenait son souffle. Même Damian se figea quelques instants. Je sentis Jean-Claude s'éveiller. Sentis ses yeux s'ouvrir et sus qu'il était enroulé dans des draps de soie, dans les ténèbres souterraines du *Cirque des Damnés*. Roulant sur lui-même dans ce nid de soie et de ténèbres, il toucha le corps d'Asher. L'autre vampire était toujours froid, à des heures de se relever.

La voix de Jean-Claude retentit dans ma tête.

— Qu'as-tu fait, ma petite ?

J'ignore ce que j'aurais répondu, parce qu'à cet instant le monde revint à moi. Je sentais toujours Jean-Claude à des kilomètres de là, mais j'étais de retour dans mon environnement immédiat.

Damian m'aida à me concentrer dessus. Il se tordit dans la poigne désespérée de Richard et se jeta sur moi, la bouche grande ouverte, les canines prêtes à frapper comme les crochets d'un serpent. Je l'empoignai aussi par les cheveux et aidai Richard à le maintenir à quelques millimètres de ma peau. Puis je glissai mon bras droit sous son menton, bien calé contre le devant de son cou.

Il réagit comme si le seul danger était le bras que j'insinuai contre sa gorge, de sorte qu'il n'essaya même pas de se retourner contre mon autre bras ou contre la poigne de Richard, du côté opposé. Il n'y avait plus rien d'humain en lui. Ni d'humain ni de vampirique. Peut-être même pas de pensée animale. En fait, je n'avais pas de mot pour décrire ce qu'il était devenu. En un autre siècle, on l'aurait qualifié de démon, de possédé, de damné.

Ce que Jean-Claude me confirma sur-le-champ.

— Si tu ne parviens pas à le ramener, il sera damné.

Je voulus secouer la tête, comme si sa voix était un insecte qui bourdonnait dans ma tête. Elle me distrayait. Je pensai très fort : *Cessez de me parler*. J'ignore s'il m'entendit ou s'il comprit de lui-même qu'il me dérangeait mais, après ça, il garda le silence.

Je lâchai les cheveux de Damian et positionnai mes bras autour de son cou pour ce qui aurait été un étranglement s'il avait eu besoin de respirer. Les vampires respirent, mais ils n'en ont pas besoin. Mon bras glissa facilement en place à cause de tout le sang qui maculait la gorge de Damian, mais ce même sang rendit ma prise plus difficile à sécuriser et à maintenir. Je calai ma tête contre un côté de la sienne, utilisant toute la force de la moitié supérieure de mon corps juste pour l'immobiliser.

À son tour, Richard lâcha les cheveux de Damian, et le vampire se redressa brusquement. Je resserrai ma prise sur son cou, mais fus tout de même entraînée. Je pouvais l'empêcher de tourner la tête, mais je ne pouvais pas l'étrangler, et je n'étais pas assez lourde pour le ralentir.

Damian était à cheval sur Richard, qu'il clouait au sol. Richard avait plaqué son bras en travers de la poitrine du vampire et s'efforçait de le repousser. Je calai mes pieds sous moi de chaque côté d'eux. La posture était inconfortable parce que je n'étais pas assez grande, mais je luttai quand même pour tirer la tête de Damian en arrière.

Je sentais que je pourrais lui rompre le cou. J'étais presque sûre que je pourrais le faire ; en revanche, le tirer en arrière était beaucoup plus difficile. Je sais que, si on les décapite, la plupart des vampires meurent. Jusqu'ici, je n'avais jamais eu la force de rompre facilement le cou de l'un d'eux ; aussi

n'avais-je jamais essayé. Si je lui brisais la colonne vertébrale, Damian mourrait-il ? Resterait-il paralysé ?

Le bras de Richard tremblait et faiblissait. Je tirai en arrière et sentis la trachée de Damian commencer à céder. J'allais l'écraser avant de lui rompre le cou. Levant les yeux, je vis Nathaniel penché sur Gregory au pied de l'escalier. Gregory ne bougeait pas, mais un seul problème à la fois. Je hurlai :

— Nathaniel !

Il fit volte-face. Tout le devant de son corps était maculé de sang dont, à mon avis, la plus grosse partie ne venait pas de lui. Il semblait surpris, comme s'il avait perdu le fil de l'action, mais il s'approcha de nous. Il saisit le bras de Damian, et ce fut comme s'il venait de donner une nouvelle cible au vampire. Abandonnant Richard, Damian bondit sur Nathaniel.

Je commençais à me sentir positivement inutile. Si je ne pouvais pas l'étrangler,

n'étais pas assez lourde pour le ralentir et pas prête à lui rompre le cou, je ne servais à rien. J'utilisai le poids dont je disposais pour le déséquilibrer et le faire vaciller, afin que Nathaniel ait le temps de lever les bras et de lui planter son pied dans le ventre. Si Nathaniel avait su se battre, il aurait pu en faire davantage mais, pour le moment, empêcher le vampire de le mordre n'était déjà pas si mal.

La voix de Jean-Claude retentit de nouveau dans ma tête, très doucement.

— *Tu as fait quelque chose qui a endommagé le lien entre Damian et toi. Tu dois le rouvrir, ma petite.*

— Je suis occupée pour le moment, répliquai-je.

Richard passa son bras valide autour de la taille de Damian et m'aida à l'arracher à Nathaniel. À nous trois, nous le plaquâmes au sol.

Je modifiai ma prise pour lui faire une clé de cou qui n'aurait pas fonctionné du tout si Nathaniel n'avait pas pressé sur son épaule et si Richard ne s'était pas assis sur lui. Tout mon corps était enroulé autour de son cou ; j'utilisais mon poids comme une ancre pour le maintenir au sol. Mais j'avais déjà essayé cette clé sur des judokas mâles très costauds, et je savais que ça ne marchait pas s'ils avaient assez de force dans la moitié supérieure du corps pour se redresser en m'entraînant, toujours accrochée à leur cou. Si je m'en servais maintenant, c'était uniquement pour contrôler la tête, la bouche, les crocs de Damian, et parce que j'avais Richard et Nathaniel pour m'aider.

Damian se débattait mais, à trois contre un, il n'avait pas la partie facile. Pour autant, il ne s'avouait pas vaincu. Ce fut d'une voix essoufflée, mais claire, que je déclarai :

— Comment ça, j'ai endommagé le lien entre Damian et moi ?

— À qui parles-tu ? grogna Nathaniel, les dents serrées.

— À Jean-Claude, répondit Richard à ma place.

— Tu l'entends aussi ?

— Parfois.

Je voulus lui demander : « Comme en ce moment ? » mais Jean-Claude dit :

— *Tu as dressé ton bouclier spécifiquement contre Damian. Pourquoi ?*

— Il s'est réveillé dans une flaque de soleil. Ça a eu l'air de le terrifier. Il avait tellement peur que ça nous suffoquait, Nathaniel et moi.

— *Nathaniel et toi ?* répéta Jean-Claude.

Je le voyais allongé sur ses draps de soie blanche, ses cheveux noirs répandus sur l'oreiller comme un rêve ténébreux. Il caressait distraitement le dos d'Asher, comme quand vous pianotez sur votre bureau ou

caressez votre chien en pensant à autre chose.

— Oui, tous les deux.

— *Quand je me suis réveillé, je t'ai demandé ce que tu avais fait. Maintenant, il se peut que je le sache.*

Pour une fois, j'étais à la page concernant les désastres métaphysiques dans ma vie. J'eus la satisfaction de répliquer :

— Nous le, savons déjà.

— *Vous savez quoi ?*

Damian eut un mouvement particulièrement brutal, qui me souleva de terre et me cogna de nouveau contre le sol, mais seulement après que les deux autres hommes l'eurent plaqué à terre. Parce que j'avais le souffle coupé et pas la force de le dire tout haut, je pensai : *Que nous sommes un triumvirat.*

— J'ai entendu, dit Richard sur un ton maussade malgré son épuisement, comme s'il s'imaginait que j'avais répondu

mentalement dans le seul but de le lui cacher…

Ou peut-être me faisais-je des idées. Je suis toujours prête à croire que Richard cherche à m'emmerder, comme il est toujours prêt à me croire assoiffée de sang.

Jean-Claude ne posa pas de questions idiotes et n'essaya pas d'engager une discussion métaphysique. Puisque nous savions tous que, d'une façon ou d'une autre, j'avais réussi à forger un second triumvirat, nous pouvions continuer à avancer.

— *Quand tu t'es protégée contre la peur de Damian, tu t'es coupée de lui. Tu l'as privé de ton pouvoir, comme tu l'avais déjà fait une fois en quittant la ville.*

— Je suis là, protestai-je en essayant de me détourner du sang qui avait décidé de couler du visage de Damian sur le mien.

— *Tu es là physiquement mais pas métaphysiquement, et ton serviteur a besoin des deux.*

— Comment dois-je faire pour y remédier ?

— *Baisse ton bouclier*, dit Jean-Claude sur un ton badin.

Ça paraissait si simple, si évident. Je me souvins de la façon dont j'avais procédé pour le dresser contre la peur de Damian. J'avais pensé à du métal, froid, solide, impénétrable. Pas à une porte ou un mur métallique : à l'essence même du métal.

Il m'a fallu des mois de travail pour comprendre comment dresser un bouclier efficace, non pas avec une porte, un mur ou une bâtisse imaginaire, mais juste en pensant à de la pierre, de l'eau ou du métal. Pour bloquer les choses que je ne veux pas laisser passer, ou les noyer. Marianne arrive à se faire aussi des boucliers d'air et de feu, mais je ne pige pas. L'air n'est pas assez solide, et le feu… Je me contente d'utiliser les outils que je comprends.

Comment baisse-t-on un bouclier ? Autrefois, je me représentais la porte en train de s'ouvrir, ou le mur en train de s'effondrer. Mais récemment, j'ai compris une chose que Marianne n'arrêtait pas de me répéter, et qui m'échappait jusque-là. Je cessai tout bonnement de penser à du métal. J'arrêtai, et mon bouclier disparut. Pouf, envolé.

Un instant auparavant, j'étais en sécurité derrière ma pensée de métal, et l'instant d'après, je me noyais dans la rage de Damian. Non, pas la rage : la rage implique de la colère, une émotion humaine, et ce n'était pas ce qui rugissait dans ma tête. Plus d'une fois, j'ai cru que je devenais folle à la manière détachée des sociopathes. Je me trompais. Ce n'était pas de la folie : mais ça, oui.

J'oubliai de maintenir Damian à terre. J'oubliai pourquoi j'avais baissé mon bouclier. J'oubliai tout. Il ne restait plus de pensées en moi, plus de mots. Juste des sensations et

des impulsions. L'odeur du sang frais. Le goût amer de notre propre sang dans nos bouches. On nous plaquait au sol, on nous écrasait. Et la faim, une faim semblable à un incendie dans nos entrailles, une faim qui nous dévorerait vivants si nous ne nous nourrissions pas.

L'odeur du sang frais, la chaleur de leurs mains qui nous tenaient, tout cela était affolant. Douleur, mon corps n'était que douleur. Comme si un feu me consumait de l'intérieur. Je hurlai le plus fort que je pus, et ce ne fut pas encore assez. Ça ne me soulagea pas. Une seule chose pourrait éteindre ce feu, me remplir, faire disparaître la douleur. Du sang. Du sang frais. Du sang chaud.

Je touchai de la peau tiède et, si ça n'avait pas été celle de Richard, je ne suis pas sûre que je me serais arrêtée. Mais le contact du bras musclé de Richard fit jaillir quelque chose en moi à travers la faim. Je scrutai ses yeux bruns à quelques centimètres de

distance seulement, comme si je m'étais penchée pour l'embrasser… sauf que je ne visais pas sa bouche. La ligne appétissante de son cou continuait à me tenter. L'odeur du sang versé recouvrait celle, plus subtile, de celui qui circulait encore sous sa peau, mais je savais que lécher sa blessure ne suffirait pas. Il me fallait du sang frais. Il me fallait planter mes dents dans de la chair vive. Il me fallait la déchirer moi-même pour y faire un trou. Rien ne me satisferait davantage. Rien d'autre ne me suffirait.

Je me forçai à détacher le regard du cou de Richard, à détailler ses yeux écarquillés, à suivre le contour de son visage, la ligne de sa mâchoire, le dessin de sa bouche pleine. Je l'avais aimé autrefois, et je devais faire plus d'efforts que j'en avais jamais fait de ma vie, ou presque, pour le voir autrement que comme de la nourriture.

Puis Damian se cabra, et Richard dut reporter son attention sur le vampire que

Nathaniel et lui continuaient à plaquer sur le sol. Une voix calme se fit entendre dans mon esprit.

— *Je t'aide à maintenir ton bouclier, ma petite. Pardonne-moi : je n'avais pas anticipé ce qui se passerait si tu le baissais.*

— Damian est un revenant, dis-je, et il me sembla que c'était dans ma tête seulement.

— *Oui.*

— Comment puis-je l'aider ?

— *Tu dois le lier de nouveau, comme quand il est sorti de son cercueil. Laisse-le goûter ton sang et dis les mots.*

— Les mots sont-ils si importants ?

Je sentis Jean-Claude hausser les épaules, toujours assis sur son lit aux draps de soie.

— *Ce sont les mots que les Maîtres de la Ville disent à leurs suivants depuis des millénaires. Peut-être ne font-ils pas partie de la magie qui lie un serviteur à son*

maître, mais je ne prendrais pas le risque de le découvrir en les omettant volontairement.

Je hochai la tête.

— Richard a-t-il entendu cette conversation ?

— *Non.*

— Alors, répétez-lui ce que vous m'avez dit.

L'instant d'après, je me sentais toujours calme et légèrement détachée de ce qui se passait, mais je pouvais de nouveau entendre et voir la scène qui se jouait dans mon salon. J'étais assise par terre, pas très loin de la porte, tandis que Richard et Nathaniel essayaient toujours de maîtrisée Damian. Et ils y arrivaient plus ou moins, même s'il y avait trop de sang pour déceler la présence de nouvelles blessures éventuelles. Ils en étaient couverts tous les trois.

Baissant les yeux, je vis que le devant de mon corps en était couvert aussi. Je ne me souvenais pas m'être dégueulassée à ce

point. L'espace d'une seconde, je me demandai si j'avais fait quelque chose dont je ne me rappelais pas, mais je repoussai cette pensée. Plus tard, la vérité qui fâche. Pour l'instant, il fallait survivre, et décaler les lamentations à une date ultérieure. Ouais, c'était sans doute un nouveau billet pour le pays des sociopathes. Mais après avoir entrevu ce qui se passait dans l'esprit de Damian, un aller simple à bord du Sociopathe-Express ne me paraissait pas si terrible. Car je savais désormais – avec une certitude mortelle – qu'il existait des choses bien pires.

CHAPITRE 17

Damian se cabra si fort qu'il projeta Nathaniel sur le côté. Le seul poids de Richard ne suffit pas à le maintenir à terre. Il se redressa, et Richard roula de l'autre côté pour empêcher le vampire de le mordre une nouvelle fois.

J'agitai les bras et criai :

— Ici, Damian, je suis ici !

Je ne crois pas que ce fut son nom qui attira son attention ; je crois plutôt que ce fut

le mouvement. J'avais vu dans sa tête ; je savais qu'il était au-delà du langage.

Il se précipita vers moi comme un éclair rouge et blanc, ses yeux semblables à deux traînées vertes phosphorescentes. Nathaniel s'élança pour l'intercepter.

— Non, laisse-le faire ! glapis-je.

Richard hésita, toujours allongé par terre, mais une main tendue vers les jambes du vampire. Nathaniel et lui auraient pu l'immobiliser de nouveau, mais pour quoi faire ? C'était mon sang dont Damian avait besoin. Je me sentais calme et sereine, drapée de mon silence intérieur comme quand je m'apprête à tuer et que je ne ressens plus rien, même plus la peur. Je regardais le vampire fondre sur moi comme une comète s'abattant depuis le ciel, une force élémentale et surnaturelle.

Dire qu'il me percuta de plein fouet ne suffirait pas à retranscrire l'impact de nos chairs. Je me retrouvai à terre, aveugle et le

souffle coupé. Si je n'avais pas passé des années à m'entraîner à chuter sur un tatami, je me serais sûrement cogné la tête sur le plancher ou cassé un os.

Je repris mon souffle juste à temps pour hurler. Damian plongea ses crocs à la base de mon cou, au-dessus de l'épaule. Ça faisait un bail que je n'avais pas laissé un vampire me mordre sans manipuler mon esprit ou me baiser en même temps. Ça faisait un mal de chien.

Un léopard-garou apparut au-dessus de nous, dressé sur des pattes difformes, mi-humaines mi-animales. Il était jaune, blanc et doré, tacheté de superbes rosettes noires réparties sur un corps qui mesurait trente centimètres de plus que sous sa forme humaine. La couleur de son pelage me disait que c'était Gregory, parce que Nathaniel se transforme en panthère noire.

Sous cette forme intermédiaire, Gregory a la poitrine plus large, les bras plus

longs, plus musclés et terminés par des griffes aussi effrayantes que des couteaux. Sa tête est celle d'un léopard, mais avec un cou et un museau bizarres. Il nous toisa en grondant puis se baissa vers le dos pâle de Damian. Il voulait l'arracher à moi, de la même façon que Richard avait arraché le vampire à lui.

Je passai mes bras autour des épaules et du dos de Damian, tout en libérant une de mes jambes pour l'enrouler autour de sa taille.

— Non, Gregory ! aboyai-je en tenant le vampire contre moi. Tu ne réussiras qu'à aggraver les choses !

L'homme-léopard hésita en grognant.

— Il te fait mal, dit-il de cette voix rauque qu'ont tous les métamorphes sous leur forme intermédiaire.

Damian enfouit plus profondément son visage dans ma chair, arrachant à ma gorge

un son qui n'avait rien d'extatique. Pourtant, je répondis d'une voix essoufflée :

— Quand j'aurai besoin de ton aide, je te la demanderai.

Malgré la fourrure qui recouvrait son visage, je vis la perplexité de Gregory. Je ne suis pas toujours très douée pour déchiffrer l'expression de mes proches métamorphes une fois qu'ils ont viré poilus mais, cette fois, c'était très clair même pour moi.

— Damian, dis-je doucement.

Je voulais m'assurer qu'il était là avant de prononcer les mots. Il avait fermé les yeux, mais il se détendait petit à petit. Il était affalé sur moi, ne me clouant plus au sol volontairement, tandis que mes bras et ma jambe le tenaient fermement.

— Damian, répétai-je.

Je le sentis revenir à lui comme si quelqu'un avait actionné un interrupteur. Un instant auparavant, il n'y avait qu'un monstre au-dessus de moi, et celui d'après,

Damian était de retour. Je le sus avant même qu'il ouvre les yeux et me regarde. J'ignorais où il s'était trouvé pendant son… absence, mais il était de retour. Le soulagement m'envahit, ramollissant mes bras et ma jambe qui glissèrent sur lui.

Damian continuait à sucer la plaie, mais moins brutalement. Ça ne faisait plus mal. Lentement, il s'écarta de moi, la bouche maculée de sang écarlate : le mien. Soudain, je pris conscience que nous étions tous les deux nus, que Damian était un homme et moi une femme. Comme il venait juste de se nourrir, je sentis son membre tout à coup dur et épais peser sur ma cuisse. La pression sanguine est un phénomène merveilleux.

Si je n'avais pas passé une jambe autour de sa taille pour le tenir contre moi, notre position n'aurait pas été à ce point compromettante. Si Gregory n'avait pas tenté de m'aider, je n'aurais pas… et merde. À présent, j'avais peur d'une façon très

différente. Peur de bouger, peur d'aggraver les choses ou de les rendre meilleures. Peur des palpitations de mon corps dans l'étreinte de Damian, comme si mon sang et le sien pulsaient à l'unisson. J'avais du mal à respirer. Le pouvoir – la magie – m'étranglait presque. J'avais déjà lié Damian une fois auparavant, et ça ne s'était pas passé ainsi.

Lentement, d'un geste presque hésitant, le vampire fit glisser sa main le long de mon flanc. Ce n'était pas une caresse sexuelle ; il avait juste besoin de ce contact. Il gardait les doigts tendus et la paume bien à plat, comme pour étendre au maximum la surface de contact. Je le sentis s'émerveiller de la proximité de nos corps, plaqués l'un contre l'autre sans qu'aucun vêtement ni aucun autre obstacle vienne s'interposer entre eux. Sa soif épidermique était tapie en lui comme la bête d'un métamorphe, un besoin si intense et si longtemps nié qu'il était

devenu un nouveau genre de folie. Je sentais sa solitude, semblable à un monstrueux écho. Elle remplit mes yeux de larmes et me donna envie d'y remédier.

Je fis remonter mes mains le long du dos de Damian, de manière à ne plus le tenir contre moi mais à l'enlacer.

— Sang de mon sang, commençai-je, et le vampire rampa un peu plus haut afin d'approcher sa bouche de la mienne pour le baiser qui scellerait mes paroles.

Mais ce petit mouvement fit glisser son corps contre le devant du mien, de sorte que son membre turgescent frotta contre mon bas-ventre. Je me tordis sous lui et, tout à coup, ce fut avec autre chose qu'un baiser que j'eus envie de sceller ce marché.

Cette idée m'aida à me ressaisir. M'aida à comprendre que mes pensées ne venaient pas entièrement de moi. Plongeant le regard dans les yeux émeraude de Damian penché au-dessus de moi, je sus à qui je les devais.

Nathaniel était agenouillé près de nous. Je lui tendis une main. À l'instant où il la prit, l'attirance que Damian exerçait sur moi diminua quelque peu, et je pus de nouveau réfléchir par moi-même. Du coup, Damian montra les crocs à Nathaniel, et quelque chose vacilla dans ses yeux, comme si sa santé mentale recouvrée demeurait fragile.

Jean-Claude était toujours dans ma tête. Je sentis un filament de peur émaner de lui.

— Tu dois finir de le lier, ma petite. Reprends depuis le début.

Je voulais lui demander pourquoi il avait si peur, et il dut l'entendre dans mes pensées, parce qu'il répondit :

— Il ne faut pas que Damian redevienne fou maintenant, alors que ta gorge est si exposée. Reprends depuis le début.

Richard avait peut-être entendu notre conversation mentale, car il vint s'agenouiller à côté de nous. Cette fois, c'était sûr :

la situation ne pouvait pas devenir plus embarrassante.

— Je suis là, dit-il comme si ça devait me réconforter, comme s'il ne se rendait pas compte à quel point sa présence me gênait horriblement.

Damian lui jeta un regard hostile, et un grondement presque animal monta de sa gorge. J'étais en train de le perdre.

— Sang de mon sang, chair de ma chair, entonnai-je, et il reporta son attention sur moi.

À chaque mot que je prononçais, la lucidité revenait dans ses yeux, dans son visage, dans tout son être. Il glissa son corps contre le mien. Je sentis la pression de son sexe et, une fois de plus, ce besoin qui le submergeait presque. J'éprouvai la certitude que ce n'était pas avec un baiser que nous devions sceller notre pacte cette fois.

Quelque chose rugit en moi. L'espace d'un battement de cœur, je crus que nous

avions réveillé l'ardeur, puis je l'entendis. Je *les* entendis. Deux besoins.

Je tournai la tête vers Nathaniel, qui me scrutait de ses yeux lavande. C'était inscrit dans son regard, sur son visage, mais j'aurais pu vous dire que c'était là même si je ne l'avais pas vu, parce que je le sentais. Je les sentais tous les deux. Pressés contre moi, et pas juste physiquement, mais d'une façon dont des mains ne pourraient pas vous tenir, dont un corps ne pourrait pas vous plaquer à terre. Leur besoin eut raison de moi plus aisément que n'importe quelle menace, n'importe quel tour de force. Parce que je me souciais d'eux. Si vous éprouviez la douleur de quelqu'un d'autre comme si elle était vôtre, ne feriez-vous pas tout ce qui est en votre pouvoir pour y mettre un terme ?

Ce fut Nathaniel que je regardai en disant d'une voix étranglée :

— Souffle à souffle, mon cœur pour le tien.

Damian se glissa en moi d'une longue poussée de ses hanches. Je me tordis sous lui et serrai la main de Nathaniel assez fort pour enfoncer mes ongles dans sa chair. J'arquai le dos pour envoyer mon bassin à la rencontre de celui de Damian, et le mouvement fut aussi involontaire que mon inspiration suivante.

Un son détourna mon attention de Nathaniel. Il ne provenait pas d'au-dessus de moi mais de l'autre côté de la pièce. Richard s'était écarté de nous ; il avait reculé jusqu'à ce que son dos heurte le canapé blanc. J'ignore ce que je m'attendais à voir sur son visage : du désir, du dégoût, de la colère, de la jalousie, peut-être, mais je ne vis que de la peur. Une peur si vivace et si brute que soutenir son regard me fut douloureux.

Damian me saisit la tête et me força à la tourner vers lui.

— C'est à moi que je veux que tu penses, dit-il.

Et lentement, il commença à se retirer.

L'espace d'une seconde, je crus que nous en avions fini, mais une partie de moi savait bien que ça n'était pas le cas. Damian s'était redressé sur ses bras tendus, presque comme pour faire des pompes. Seul le bout de son sexe était encore à l'intérieur. Il me dévorait des yeux, me clouait de son regard comme il me clouait avec le reste de son corps.

— Sang de mon sang, dit-il.

Et de nouveau, il s'enfonça en moi.

Je criai sous lui, et Nathaniel me fit écho tandis qu'il agrippait ma main. Je tournai la tête vers le métamorphe. Son regard violet était éperdu.

Damian me toucha de nouveau le visage, et cela suffit pour ramener mon attention vers lui. Son membre glissa hors de moi, et il chuchota « chair de ma chair » avant de marier de nouveau nos corps aussi vite et aussi étroitement que possible. Je sentis la

main de Nathaniel convulser dans la mienne et son pouls s'affoler comme un second battement de cœur contre ma paume, mais je continuai à regarder Damian tandis qu'il se retirait presque, lâchait « souffle à souffle » et donnait un puissant coup de reins. Je hurlai et, une fois encore, Nathaniel hurla avec moi. Je compris enfin que, même s'il n'était pas sur le manège avec nous, il ressentait au moins l'écho de ce que je ressentais. Damian se retira lentement, et sur « mon cœur pour le tien », me pénétra avec force une nouvelle fois.

Il s'immobilisa, plongé aussi profondément en moi que possible. Son souffle était rauque et superficiel. Un frisson le parcourut de la tête aux pieds, et je me tordis sous lui. Nathaniel gémit en tirant sur ma main comme si c'était son corps qui se faisait explorer.

— Ne fais pas ça, protesta Damian d'une voix tremblante. Si tu recommences, je ne pourrai pas me retenir.

Il enfouit son visage dans mes cheveux. Un autre frisson le parcourut ; je poussai un cri en me tordant de nouveau, et c'en fut fini de toute retenue. Arquant le dos, Damian se mit à aller et venir, vite et fort. Le sentir en moi ; le voir au-dessus de moi, les yeux clos, la tête renversée en arrière, les cheveux semblables à une cascade sanglante autour de la chandelle pâle de son torse ; savoir qu'il me pénétrait aussi profondément que possible, ce fut tout cela qui m'arracha un hurlement. Et la voix de Nathaniel se joignit à la mienne ; et nous serrâmes nos mains l'une sur l'autre ; les ongles enfoncés dans la peau de l'autre.

Je sentis Nathaniel s'abattre sur le tapis, me lâcher, et son orgasme remonta le long de mon bras pour se déverser en Damian. À son tour, le vampire hurla et se tordit

et, comme il était toujours en moi, je me tordis aussi. Nous étions pris dans une boucle de plaisir, l'exultation d'un corps entraînant celle d'un autre. Nos orgasmes se succédèrent jusqu'à ce que nous finissions en tas sur le sol, transpirants et ensanglantés.

Damian partit d'un rire tremblant. Et je sentis, j'entendis son chagrin sous sa satisfaction, sa quasi-certitude qu'il ne pourrait jamais recommencer une fois que j'aurais repris mes esprits. Ce qui me fit penser à quelque chose que j'avais totalement oublié.

Je tournai la tête vers le canapé. Richard était toujours là mais, sur son visage, je ne lisais plus de peur : juste une sorte d'émerveillement. Alors, je me rendis compte que, même s'il ne partageait pas mes sensations comme Nathaniel, il entendait quand même ce qui se passait à l'intérieur de ma tête. Et Jean-Claude aussi, mais ce fut la pensée de Richard qui me parvint avec le plus de netteté.

— Tu n'avais encore jamais couché avec eux.

Et à cette pensée en succéda une autre. Il avait supposé que je me tapais tous les gens qui vivaient chez moi, parce qu'il faisait plus ou moins la même chose au lupanar.

J'étais nue contre un homme avec qui je venais de faire l'amour – peut-être deux, selon la manière dont vous comptez – et pourtant, c'était moi qui pouvais jouer les offensées. Bizarre, hein ?

CHAPITRE 18

Gregory se traîna jusqu'à nous à quatre pattes. Il nous renifla et dit de sa voix grondante :

— À moi, maintenant.

Je dus me tordre le cou pour lui jeter le regard qu'il méritait mais, dans nos positions respectives, cela me donna une vue imprenable sur tout le devant de son corps et, tout à coup, je sentis mon embarras monter encore d'un cran.

Dans leur forme intermédiaire, les métamorphes sont plus ou moins tels qu'on les représente au cinéma, mais il existe une grosse différence : ils ont des organes génitaux. Et laissez-moi vous dire qu'à cet instant Gregory était très, très content de me voir. Plus que son érection elle-même, ce qui me gênait, c'était qu'il l'ait eue en me regardant coucher avec Damian. C'était sans doute injuste, mais ça ne me plaisait pas qu'il ait apprécié le spectacle.

— Bas les pattes, Gregory, dis-je d'une voix dure alors même que je me sentais rougir.

Il me fit l'équivalent félin d'un sourire et recula, tête inclinée et postérieur en l'air comme s'il se prosternait. C'était une attitude plus proche du loup que du léopard, mais tous les métamorphes sont humains à la base, et certaines attitudes animales ont une signification universelle pour eux. La prosternation en fait partie.

Damian me toisait, et jamais je n'avais vu un regard comme le sien chez un homme après l'amour. Il avait l'air triste, et je me souvins du feu d'artifice émotionnel qui s'était déclenché en lui à la fin, le chagrin recouvrant le plaisir telle une vilaine sauce au chocolat gâchant votre délicieuse crème glacée.

Mais ce n'était pas seulement son expression. Je pris conscience que je sentais sa tristesse ; que je la sentais non pas comme si elle était mienne, mais comme si elle était un manteau qui me collait à la peau. J'étais toujours liée au vampire sur le plan émotionnel… et pas juste sur ce plan-là. Je le sentais encore plonger en moi, sentais encore son corps peser sur mon bassin et sur mes jambes. Le contact physique aggrave toujours la confusion métaphysique. Je devais cesser de toucher Damian. Et pas seulement lui.

Nathaniel gisait près de nous, les doigts toujours entrelacés avec les miens, son flanc pressé contre moi de sorte que nos corps se touchaient de l'épaule jusqu'à la hanche. Il avait dû se rapprocher après que Damian eut terminé. S'il avait été allongé près de moi tout le temps, je m'en serais aperçue, non ? Son regard violet était flou, comme somnolent. Et sa peau irradiait le contentement, semblable à un grand océan tiède qui le remplissait, le faisait flotter, le portait, le berçait.

Peut-être le détaillai-je trop longtemps, ou peut-être perçut-il mon malaise grandissant, parce que son regard se focalisa. Dans ses yeux lavande, je lus quelque chose qui ressemblait à de l'anticipation, comme s'il songeait déjà à la fois prochaine. Or, je ne pensais pas qu'il y avait eu de première fois en ce qui le concernait. Cela m'éclaircit les pensées : la colère a toujours eu ce pouvoir.

— Dispersion générale, ordonnai-je.

Le chagrin de Damian s'abattit en pluie sur ma peau. Nathaniel ne fut pas attristé par ma réaction : il passa directement en mode panique, comme s'il avait fait quelque chose de mal.

— Tout va bien, Nathaniel. Tu vas bien, je vais bien, nous allons tous bien.

Je n'y croyais pas entièrement, mais la panique de Nathaniel recéda, et tout le monde s'écarta de moi. Ouaiiiis. Cependant, la tristesse de Damian continua à me coller à la peau comme si j'avais traversé une sorte de toile d'araignée métaphysique.

Pendant que nous nous dépêtrions les uns des autres, Micah entra dans le salon. J'avais déjà été découverte par un petit ami dans une situation compromettante, mais jamais ça ne m'avait si peu affolée. Micah ne posa pas de questions idiotes et ne me donna pas l'impression d'être une salope. Au lieu de ça, il se concentra sur le plus important.

— Ouah, lâcha-t-il en réaction à la porte fracassée, aux éclaboussures de sang sur le sol et les murs, et aux blessures qu'arboraient la plupart d'entre nous. (Et immédiatement :) Tout le monde va bien ?

Je voulus me mettre debout, et Damian me tendit la main. En temps normal, je ne l'aurais pas prise, mais nous venions juste de coucher ensemble ; ça m'aurait semblé bizarre de le repousser. À l'instant où nos mains entrèrent en contact, je compris qu'il y avait autre chose. Le besoin de toucher sa peau avec la mienne était toujours là. Quelques minutes de baise ne pouvaient pas effacer des siècles de besoin dévorant. Le sexe est un carburant, un peu comme la nourriture : quand vous avez tout brûlé, il vous en faut encore.

Je dégageai ma main et fis un pas pour m'écarter de Damian et de Nathaniel. Mettre un brin de distance entre nous m'aiderait, espérais-je.

— Nous survivrons tous, répondis-je.

— Tant mieux. (Micah pencha la tête sur le côté.) Je ne savais pas que Damian pouvait rester éveillé dans la journée.

— Il ne peut pas.

— Dois-je te faire remarquer que pourtant il l'est, ou veux-tu que j'arrête de poser des questions ?

Soudain, je me sentis écrasée de fatigue, et je ne devais pas être la seule.

— Tu as dormi cette nuit ?

Micah secoua la tête et, comme si je venais de lui rappeler qu'il manquait de sommeil, il frotta ses yeux vert-jaune. Ses lunettes étaient accrochées par une branche au col de son tee-shirt.

— Quand j'ai ramené le type chez lui, j'ai découvert qu'il vivait avec sa petite amie et leur gosse. La petite amie s'est mise à l'engueuler parce qu'il avait bu. La colère n'aide pas à lutter contre la métamorphose.

— Il s'est transformé ? demandai-je.

— Non, mais c'est passé près, et il est encore si nouveau… Je me sentirais mieux si sa petite amie pigeait combien il peut être dangereux. Elle n'a pas l'air de comprendre.

— Elle ne veut pas comprendre, corrigea Richard.

Micah se tourna vers lui. De tous les occupants de la pièce, Richard était le seul qu'il n'avait pas vraiment regardé jusque-là.

— Donc, tu connais la petite amie de Patrick.

Richard commença à secouer la tête et s'interrompit en frémissant.

— Non, mais j'ai déjà vu ça. Le partenaire humain ne veut tout simplement pas admettre qu'il est marié à un monstre.

Je pense qu'il avait voulu le dire sur un ton détaché, comme on énonce une simple constatation, mais j'entendis de l'amertume dans sa voix.

À ma connaissance, jamais je ne me suis comportée comme ça vis-à-vis de lui

quand nous étions ensemble. Au contraire : si l'un de nous donnait à l'autre l'impression d'être un monstre, c'était Richard plutôt que moi. Donc, je laissai filer. Je laissai filer parce que je ne savais pas quoi dire, ni même s'il y avait quelque chose à dire. Enfin, si, il y en avait une.

— La coalition organise une réunion mensuelle pour les familles. Je croyais qu'on avait donné des tracts aux loups-garous.

Richard se mit debout en tenant son bras inerte contre lui.

— C'est mon Patrick, Patrick Cook ?

— Oui, répondit Micah.

— Et tu as veillé sur lui toute la nuit ?

— Oui.

Richard baissa les yeux et les releva. Il soutint le regard de Micah, mais il n'avait pas l'air particulièrement ravi.

— Merci de t'être occupé de mon loup.

— La meute fait partie de la coalition. J'en aurais fait autant pour n'importe lequel de ses membres.

— Merci quand même.

— De rien.

Il y eut un silence gêné. Je culpabilisais d'avance à l'idée de laisser les garçons seuls, mais j'avais besoin d'une douche. L'eau chaude ferait mal à ma gorge blessée, mais je venais de coucher avec Damian sans préservatif, ce qui signifiait que son sperme avait giclé en moi, et qu'il n'y resterait pas. Donc, il fallait que je me lave.

Franchement, j'aurais préféré utiliser une capote, mais ça ne m'avait traversé l'esprit qu'après que tout fut terminé. Tammy est tombée enceinte alors qu'elle prenait la pilule. D'accord, elle n'était pas au courant que la pilule ne fait pas bon ménage avec les antibiotiques, mais quand même. Un pour cent de risque, tout à coup, ça me paraissait énorme. Damian est un vampire vieux d'un

millénaire, et probablement stérile, depuis le temps. Mais quand même. C'est une chose de tomber enceinte de votre petit ami. De quelqu'un dont vous n'êtes même pas amoureuse… Je trouve ça pire.

— Je vais prendre une douche, annonçai-je.

Tous les regards se tournèrent vers moi. D'accord, c'était peut-être un peu brusque.

— Désolée, mais je ne peux pas rester dans cet état. Tâchez d'être sages en m'attendant. Je reviens le plus vite possible.

— J'appelle un docteur, dit Micah.

Je hochai la tête.

— Bonne idée.

Soudain, j'éprouvais un violent besoin de ne pas me trouver nue et empestant le foutre dans la même pièce que Richard et Micah. Que Damian et Nathaniel soient à poil eux aussi n'arrangeait rien. Depuis le temps, je me suis habituée à la nudité en

général, mais, dans certaines circonstances, elle continue à me poser problème. Pour des tas de raisons, je devais sortir de là.

— Au fait, déclara Micah, il y a une femme qui pleure dans une voiture, dans l'allée du garage.

— Ma voiture ? demandai-je.

— Non, celle de Richard, ou du moins, je suppose que c'est la sienne. Je connais la voiture de Gregory, et ce n'est pas celle-là.

Richard jura entre ses dents, une chose qu'il fait rarement.

— Claire. J'ai complètement oublié Claire.

— Qui est Claire ? m'enquis-je.

Il hésita avant de répondre :

— Ma petite amie.

Puis il se dirigea vers la porte en tenant son bras comme si ça lui faisait mal de marcher si vite.

Sa petite amie. Et j'étais complètement à poil la première fois qu'elle avait posé les

yeux sur moi. Génial. Au moins, elle ne m'avait pas vue baiser Damian. C'était déjà ça. Génial, vraiment génial. Je me dirigeai vers la salle de bains en secouant la tête.

Derrière moi, Gregory nous rappela d'une voix grondante :

— Ça ne me regarde pas vraiment, mais est-ce une bonne idée de laisser Richard sortir sur le devant de la maison, là où les voitures qui passent peuvent le voir ? Il est couvert de sang.

Je me tournai vers l'homme-léopard.

— Merde, non.

Je voulus me diriger vers la porte d'entrée, mais Micah m'arrêta.

— J'y vais. Pour l'instant, je suis le seul qui ne risque pas de provoquer un coup de fil à la police.

Il me pressa l'épaule en souriant, et je me rendis compte que je ne l'avais pas embrassé pour lui dire bonjour. Je l'embrasse toujours pour lui dire bonjour. Évidemment,

j'étais couverte de sang et d'autres fluides corporels qui ne lui appartenaient pas, mais il ne comprendrait peut-être pas que c'était la raison pour laquelle j'avais préféré ne pas m'approcher de lui.

Ma confusion dut se lire sur mon visage, car son sourire s'élargit. Il me fit faire demi-tour, me poussa légèrement vers la salle de bains et me donna une tape sur les fesses.

— Va te laver ; je m'occupe de tout.

— Je n'arrive pas à croire que tu viennes de faire ça.

— De faire quoi ? répliqua-t-il avec un immense sourire.

Je pouvais probablement compter sur les doigts d'une seule main le nombre de fois où il m'avait souri de cette façon. Ses yeux pétillaient d'amusement, comme s'il se retenait d'éclater de rire. J'étais contente qu'il se marre, sincèrement. Mais je ne voyais pas ce qu'il y avait de drôle, et je n'avais pas le

courage de le lui demander. J'avais trop peur qu'il se moque de moi ou qu'il me trouve attendrissante. Je ne suis pas attendrissante. Là, tout de suite, j'étais perplexe, hagarde et contusionnée, mais pas attendrissante.

Nathaniel et Damian me connaissaient assez bien pour s'abstenir mais, en passant devant Gregory sans m'arrêter, je me sentis obligée de le prévenir :

— Si tu touches mon cul, je t'en fais un deuxième à la place de la tête.

— T'es pas fun, grogna-t-il.

Juste avant de sortir du salon, je lui jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Oh, je suis très fun. Mais pas avec toi.

Il gronda.

— Chienne.

— Ouaf, ouaf, ricanai-je avant d'atteindre – enfin ! – la salle de bains.

CHAPITRE 19

Sous la douche, je tâchai de ne pas réfléchir. Réfléchir, mauvais ; eau chaude, bon. Je réglai le jet sur la pression maximale et le laissai me marteler le corps, débusquant des bleus dont je n'avais pas remarqué l'existence. Autrefois, j'aurais été salement amochée par la raclée que Damian m'avait fichue. Grâce aux marques vampiriques de Jean-Claude, je me sentais juste un peu courbaturée. La morsure serait la plus

longue à guérir, et elle aurait disparu dans quelques jours, une semaine maximum. La guérison accélérée, c'est génial. Pour le reste… le jury n'a pas fini de délibérer.

J'entendis un bruit par-dessus le crépitement de l'eau. Il me fallut une minute pour comprendre que quelqu'un tambourinait à la porte. J'essayai de ne pas en tenir compte. Les coups s'interrompirent un instant, et je me dis « Chouette ! » Puis ils recommencèrent plus fort, comme si la personne qui frappait pensait que je n'avais pas entendu la première fois.

Je soupirai, fermai le mélangeur et appelai :

— Quoi ?

— Damian ne va pas bien, répondit Nathaniel à travers la porte fermée.

Je restai plantée là une seconde, de l'eau me dégoulinant dans les yeux, avant de lancer :

— Comment ça, Damian ne va pas bien ?

— Tu ne le sens pas ?

Je me concentrai. Je pensai à Damian et, tout à coup, la peur s'abattit sur moi comme un poids écrasant. Elle me fit tituber et je me réjouis que la douche soit pourvue d'une barre de sécurité à laquelle je pus me retenir. C'était une ombre de ce qui avait poussé Damian à s'enfuir en courant à travers la maison. Je n'étais pas certaine que nous survivrions une seconde fois s'il recommençait.

— J'arrive.

J'essorai mes cheveux et entortillai une serviette autour. J'étais en train de me sécher avant d'enfiler un peignoir quand la porte s'ouvrit à la volée. Gregory entra le premier dans son costume de fourrure, une main griffue passée sous le bras de Damian. Richard tenait l'autre. À eux deux, ils portèrent

autant qu'ils traînèrent le vampire dans la salle de bains.

La peur de Damian le précédait. Je l'avais déjà éprouvée auparavant, mais pas si fort. Elle m'écrasait la poitrine et me serrait la gorge, m'empêchant de respirer. Elle avait assez de poids pour me jeter violemment à terre, comme si quelque chose d'invisible venait de me percuter. Ce n'était pas mon propre pouls qui m'étranglait ; c'était comme si la terreur avait pris la forme d'une boule de soie mouillée que je m'efforçai d'avaler, épaisse et suffocante, plus réelle que tout ce que j'avais jamais ressenti. Pas réelle à la façon d'une émotion, mais comme une pierre, une chaise ou un animal. Tangible. Comme si elle avait atteint un nouveau stade de son évolution.

Gregory et Richard laissèrent tomber Damian sur moi. Un grand frisson me parcourut tout le corps puis chaque centimètre carré de ma peau essaya de se faire la malle.

Voulut s'enfuir en rampant et en abandonnant le reste de mon corps à son triste sort. Sérieusement : ma peau se serait sauvée si elle n'avait pas été coincée. Et le reste de mon corps l'aurait volontiers suivie, mais nous étions cloués au sol par le poids de Damian. Prisonniers de sa peur, paralysés par elle. Si j'avais pu respirer, j'aurais hurlé, mais tout ce que je pouvais faire, c'était me noyer. Me noyer dans la peur du vampire.

Quelqu'un me toucha l'épaule, mais je le perçus de façon lointaine, comme si aucune peau n'était aussi réelle pour moi que celle de Damian. Quelqu'un me secoua brutalement. Je pris une énorme inspiration, comme si j'avais oublié de respirer pendant un bon moment, et quand je la relâchai, mon souffle s'exhala dans un cri.

Je découvris le visage stupéfait de Richard penché sur moi. C'était lui qui me tenait l'épaule. À genoux par terre, il dit sur un ton pressant :

— Anita, Anita, tu m'entends ?

Je lui agrippai le bras de ma main libre, tenant toujours Damian de l'autre, comme si je craignais de le perdre à jamais en le lâchant. Comme si la peur était une horrible créature qui pouvait le dévorer et le détruire au sens littéral du terme.

Richard me secoua de nouveau.

— Anita, dis quelque chose.

— Dieu, c'est… atroce.

Damian acquiesça, la tête contre mon ventre. Jusque-là, il était resté affalé sur moi, presque inerte. Soudain, il m'entoura la taille de ses bras, se cramponnant à moi comme si j'étais la dernière chose solide au monde. Je sentis une émotion jaillir de lui : de la gratitude. Il m'était reconnaissant de partager sa peur. La partager semblait l'atténuer, ou du moins, la rendre plus supportable.

Cette pensée fit resurgir un souvenir qui ne m'appartenait pas. Un visage tout en angles aigus et en lignes hardies, que je

n'avais jamais vu auparavant mais que Damian connaissait bien. Une cicatrice le barrait du front jusqu'à la joue, à l'endroit où il avait reçu une entaille durant le premier raid auquel nous avions participé. Celle-qui-nous-avait-créées avait dit une fois que cette balafre lui avait sauvé la vie, parce que ses cheveux étaient plus blonds et ses yeux plus bleus que les siens. Mais la cicatrice gâchait suffisamment sa beauté pour qu'elle le laisse tranquille, car même les hommes trop séduisants n'étaient pas à l'abri de sa vindicte. Le seul nom que j'entendais dans ma tête était « Perrin », mais je savais que ce n'était pas le bon, que ça n'était pas son vrai nom, pas plus que Damian était le mien, le nôtre, le sien.

Je humai une odeur de vanille et sentis quelque chose de tiède et d'épais glisser sur ma peau. Je m'éveillai en clignant des yeux, si « m'éveiller » était le verbe correct. Nathaniel était agenouillé près de nous. Il avait

défait sa tresse, de sorte que le parfum de vanille de sa chevelure m'enveloppait. Ses cheveux cascadaient autour de lui et se déversaient sur mes cuisses, recouvrant Damian comme un drap liquide. En revanche, il évitait soigneusement de toucher notre peau avec la sienne. Il était si près de nous que cela lui demandait un gros effort, si près qu'un simple soupir aurait provoqué un contact. Mais il demeurait quelques centimètres en retrait, ne laissant que son odeur et la soie de sa chevelure nous atteindre. La seule chose qu'il me donnait de sa peau, c'était sa tiédeur, que je sentais malgré la distance. Sa tiédeur qui tremblait sur ma propre peau comme un souffle avide de me toucher. Et peut-être l'était-elle.

De la part de Nathaniel, c'était une façon intelligente de m'arracher au souvenir de Damian sans prendre le risque de s'y laisser entraîner lui-même. Très intelligente, même, mais, pour qu'un plan fonctionne, il

faut que toutes les personnes impliquées soient averties. Damian bougea dans mon giron, et j'eus une seconde pour me rendre compte de ce qu'il s'apprêtait à faire. Je pris une inspiration afin de prévenir Nathaniel, mais je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche ; ce fut rapide à ce point.

Damian saisit le bras de Nathaniel, et ce simple contact suffit. Ce fut comme si nous nous noyions dans la lumière. Comme si le monde avait pris feu et s'était changé en une chaleur dorée, comme si la couleur jaune avait débordé et tout recouvert. Tiédeur jaune, chaleur dorée. Nos yeux en étaient éblouis, aveuglés. Il n'y avait rien d'autre que la lumière, le contact des petites mains de Celle-qui-nous-avait-créées et la main de Perrin dans la mienne. Sa main si grande et si solide, semblable à une ancre dans le cauchemar de la lumière. Les mains de Celle-qui-nous-avait-créées nous caressaient, mais leur caresse n'était pas réelle. Elle nous avait

entraînés dans la lumière pour boire notre peur, pas notre désir.

Elle arracha la main de Perrin de la mienne, et sa voix, que j'avais jadis trouvée si mélodieuse, se fit entendre dans ma tête comme un gémissement infernal, venimeux, parce que je ne pouvais pas lui dire non.

— *Un pour brûler, un pour garder.*

Perrin se tourna et, l'espace d'un instant, la lumière découpa sa haute silhouette, soulignant ses cheveux aussi jaunes que le disque du soleil, ses yeux bleus comme le ciel qui s'étendait de l'autre côté de la fenêtre. Il était grand, et si large d'épaules qu'il bloquait presque cette dernière. Il avait toujours été considéré comme costaud parmi un peuple de colosses. Dans certaines des villes que nous avions pillées, les gens s'étaient enfuis devant lui en hurlant : « Géant ! » ou le mot équivalent dans leur langue.

Perrin se tenait là, baigné par la lumière, et, pourtant, il ne brûlait pas. Les

paroles à l'origine de cette folie me revinrent en mémoire : « *S'ils peuvent marcher avec toi en plein jour, Moroven, ce n'est peut-être pas parce que tu partages ton pouvoir avec eux, mais parce qu'ils ont acquis le leur : celui d'endurer la lumière du soleil.* » Un messager du Conseil avait lancé cette supposition perfide, qui s'était introduite telle une puce empoisonnée dans l'oreille de Celle-qui-nous-avait-créées.

L'espace d'un battement de cœur, nous crûmes que le messager avait vu juste. Nous crûmes que Perrin endurait la lumière du soleil par son propre pouvoir. L'espace d'une glorieuse seconde, nous le crûmes réellement. Mais Perrin n'avait pas l'air triomphant : il avait l'air effrayé. Et cette vision me suffit pour comprendre. Quelque chose clochait.

De la fumée s'éleva de sa peau comme dans les vieux films. La partie de mon esprit qui était toujours moi, toujours Anita,

songea : *Ce n'est pas comme ça que ça marche*. Tous les vampires que j'ai vus mourir au soleil ont explosé en flammes. Il n'y a pas eu de fumée, pas d'attente, juste un brasier instantané, pouf !

Ma perplexité nous traîna à l'écart du gouffre de terreur qui béait devant nous. Elle nous aida à regarder la fumée qui s'élevait de la peau de Perrin sans que la peur nous suffoque. Des flammes coururent sur le corps du vampire et, en un clin d'œil, il fut entouré d'un vibrant halo de feu orange et doré. Le souffle de la chaleur fit onduler ses cheveux blonds. J'eus un instant pour penser : *Comme c'est beau !* puis les flammes le dévorèrent.

Perrin poussa un hurlement indescriptible, un hurlement inhumain. Et nous hurlâmes avec lui, parce que nous ne pouvions pas faire autrement. Toute l'horreur, tout le chagrin, toute la peur, nous devions les expulser par notre bouche pour les

empêcher de briser notre esprit et de faire imploser notre peau. Nous hurlâmes parce que c'était la seule chose qui pouvait nous empêcher de devenir fous.

Soudain, je humai une odeur de forêt, le riche parfum qu'exhalent les sous-bois, ce mélange de sève de pin et de terre fraîchement retournée. Je regardais toujours le vampire qui brûlait, mon ami depuis toujours, mon frère, mais je me sentais calme. Je ne humais que la forêt, pas le sel de l'océan ni la chair calcinée. Puis une autre odeur se superposa à la première. Le musc d'un loup. Richard.

Il suffit que je pense à lui pour que l'odeur de sous-bois et de fourrure recouvre tout le reste. Le souvenir de Damian commença à s'estomper, au sens littéral du terme. Les images devinrent brumeuses, et nous nous éloignâmes de cette horrible pièce.

La voix de Perrin flottait par-delà les siècles, de plus en plus lointaine. Il commença par hurler le nom de Celle-qui-nous-avait-créées, le nom que je lui connaissais : « Moroven, Moroven ! « Puis ce nom se changea en un autre dans sa bouche torturée. *Nemhain !* restait suffisamment de l'esprit de Damian en moi pour que je comprenne que Nemhain était son nom secret, son véritable nom. Perrin le hurla encore et encore, et la voix de Damian fit écho à celle de son compagnon, de plus en plus fort tandis que le souvenir recédait. « Nemhain ! »

Nous retombâmes dans le présent, sur le carrelage de ma salle de bains, près de Richard qui avait posé sa main sur mon bras. Je voulus lever les yeux vers lui, mais Damian se dressa sur ses genoux comme pour s'élancer vers quelque chose que je ne pouvais pas voir. Je lui entourai la taille et le torse de mes mains. Nathaniel agrippait son bras

d'une poigne de fer. Nous le retenions comme s'il pouvait encore se jeter dans les flammes qui dévoraient Perrin et être détruit avec lui. Il hurlait toujours : « Nemhain, Nemhain, sois maudite ! »

Il s'écroula si brusquement que, sans la main de Richard passée dans mon dos pour me retenir, je serais tombée sur le paravent vitré de la cabine de douche. Nathaniel rattrapa Damian par une épaule, ralentissant sa chute. La voix du vampire s'était muée en un sanglot.

— Sois maudite, Nemhain, sois maudite !

Il se roula en boule sur mes genoux, me poussant dans le creux du bras de Richard tandis que Nathaniel lui caressait les cheveux comme il l'aurait fait avec un enfant.

Damian marmonnait toujours le nom de Celle-qui-l'avait-créé, et il continuait à la maudire quand la peur submergea brusquement le monde. Ce fut comme si l'air même

s'était changé en terreur. Nous étions obligés de le respirer pour ne pas mourir, mais l'inhaler entraînerait aussi notre mort. Tout n'était plus que peur létale. Une peur dépourvue de pensée et de forme qui rugissait sans ma tête, si pure qu'elle interrompit les battements de mon cœur et le fit hésiter à repartir. Mourir de peur, ce n'est pas juste une expression. L'espace d'un instant, le souffle coupé, j'attendis que mon cœur décide s'il allait recommencer à battre ou s'il préférait le silence. N'importe quoi pour échapper à cette terreur atroce. N'importe quoi.

Le bras de Richard se déroba, et je restai appuyée contre le verre froid, comme s'il avait fermé le paravent pour me soutenir afin de ne plus avoir à me toucher.

Mon souffle était rauque et laborieux ; mon cœur affolé me lancinait comme s'il s'était meurtri contre mes côtes. Ma poitrine me faisait mal, ma gorge me faisait mal, et la peur, devenue tangible, envahissait l'air.

Chaque inspiration semblait m'imprégner d'elle un peu plus. Et en disant « elle », je voulais parler de Nemhain, Moroven, celle qui avait créé Damian et Perrin.

Si on ne prononçait pas son nom, ce n'était pas uniquement par superstition. C'était parce que le faire conjurait son pouvoir et attirait son attention. Je m'attendais qu'une voix retentisse pour faire écho à la terreur, mais le silence était si fort que j'entendais les palpitations de mon sang dans mes veines, le grondement de tonnerre de mon cœur. Puis je distinguai un autre battement de cœur, plus rapide et encore plus effrayé que le mien. Comment pouvait-il vivre en ayant si peur ?

Je tournai lentement la tête, parce que je ne pouvais rien faire d'autre. Je me forçai à me mouvoir légèrement à travers la peur pour regarder Nathaniel. Ses yeux étaient si écarquillés qu'on voyait le blanc au-dessus et au-dessous de ses prunelles, et il hoquetait

comme s'il avait du mal à respirer, comme si la peur était en train de le suffoquer.

Damian gisait affalé sur moi comme un cadavre. Il avait les yeux clos, il ne respirait plus, et je n'entendais pas battre son cœur. Une pensée me traversa l'esprit :

Elle a repris ce qu'elle lui avait donné.

Et fut aussitôt suivie par une autre :

Il est à moi. C'est moi qui fais battre son cœur désormais. Moi qui fais couler le sang dans ses veines. Il est à moi, pas à vous. Plus maintenant. À moi.

Les doigts de Nathaniel s'enfoncèrent dans mon bras. Il s'étranglait comme si une main invisible le serrait à la gorge. Ce n'était pas réellement ce qui se passait, mais la peur – le pouvoir de Moroven – était bel et bien en train de l'étouffer. Je croisai son regard terrifié et j'essayai de prononcer son nom, de dire n'importe quoi, mais aucun son ne sortit de ma bouche. Je m'efforçai d'invoquer la magie, mais j'étais incapable de réfléchir. La

peur m'avait dérobé mes pensées, ma logique, mon pouvoir.

Non, non. Une petite partie de moi savait que c'était faux. Moroven n'était qu'une vampire parmi tant d'autres. Qu'une vampire. Et moi, j'étais une nécromancienne. Une partie de moi en était convaincue ; malheureusement, l'autre partie était trop accaparée par ses efforts pour respirer.

Si j'avais encore eu de l'air dans les poumons, j'aurais hurlé. Pas ma peur, mais ma frustration. Je ne savais pas comment combattre ça. Moroven n'essayait pas de nous marquer pour faire de nous ses serviteurs ; elle ne cherchait pas non plus à nous séduire ou à nous contrôler. Elle nous avait simplement envoyé un vent invisible de terreur pour voir s'il nous tuerait, ou pas. Elle ne se souciait pas de nous. Il n'y avait pas de malveillance à l'œuvre, aucune émotion forte excepté la peur, et la peur était

juste une projection. Moroven ne ressentait rien. Absolument rien.

Je ne savais pas me battre contre rien. Je ne savais pas quoi faire. Nous agonisions, et je ne savais pas quoi faire.

CHAPITRE 20

Jean-Claude m'appela mentalement :

— *Ma petite.*

La peur enfla telle une lame de fond et engloutit ses paroles. Je savais qu'il parlait dans ma tête, mais je ne comprenais pas ce qu'il disait. La peur l'écrasait de la même façon que les ondes d'une station de radio en superposent une autre. Ses paroles étaient semblables au son fantôme d'une station lointaine ; elles affleuraient sous la terreur,

mais tout ce que j'entendais, tout ce que je ressentais, c'était la peur envoyée par Moroven.

Nathaniel s'écroula contre moi, la bouche toujours ouverte, suffoquant comme si l'air était trop épais à respirer. C'était une chose que je meure, mais je ne partirais pas seule. Nathaniel et Damian gisaient en travers de mes jambes, leurs cheveux mélangés tels des rubans sombres et brillants.

Gregory était agenouillé devant moi ; j'avais presque oublié qu'il se trouvait là. D'habitude, j'ai du mal à lire sur son visage quand il est sous sa forme intermédiaire, mais cette expression-là, je pouvais la déchiffrer. Sa faim transparaissait à travers sa fourrure tachetée et ses yeux jaunes de félin. Et ce n'était pas du désir charnel mais bien de la faim au sens littéral.

— Ils sentent la bouffe, dit-il de sa voix grondante.

— Je sais.

C'était Richard qui venait de parler, et cela me fit tourner la tête. Je tendis une main vers lui. Il nous avait arrachés au souvenir de Damian ; peut-être pouvait-il aussi nous arracher à ce cauchemar.

Il avait l'air… mécontent, en colère. Je laissai retomber ma main mais, au dernier moment, il la prit dans la sienne. La douce odeur de la forêt et le musc de sa fourrure de loup m'enveloppèrent instantanément. La peur recéda quelque peu, comme une vague qui se retire, mais une autre vague approchait depuis le large, je le sentais.

J'avais recouvré l'usage de la parole. J'en profitai pour dire :

— Aide-moi.

La voix de Jean-Claude enfla en moi, recouvrant la peur pour me permettre de l'entendre.

— Tu dois invoquer l'ardeur, ma petite. Celle qui a créé Damian ne comprend pas le désir à l'état pur, non souillé par la douleur

et la terreur. Sers-toi de notre Richard ; ainsi, je pourrai joindre mon pouvoir aux vôtres, et nous la vaincrons.

Je levai les yeux vers l'homme que Jean-Claude avait qualifié de nôtre, et je sus qu'il ne l'était pas. Je sentais toujours ce merveilleux musc ; j'éprouvais toujours le calme de la sève de pin et des feuilles mortes, mais l'expression de Richard était tout sauf calme. Une colère vivace brillait dans ses yeux. Étant donné que je touchais sa main, j'aurais dû la sentir danser sur ma peau, mais ce n'était pas le cas. Tout ce que je sentais, c'était le pouvoir de Moroven, semblable à une tempête en suspension au-dessus de nous. Il ne restait qu'une émotion en moi : la terreur.

— *Ma petite, tu m'entends ?*

— Oui, réussis-je à chuchoter.

— *Alors, où est le problème ?*

Je voulus lui demander : « Que suis-je censée faire, jeter Richard à terre et le

violer ? » Mais tout ce qui sortit de ma bouche fut un faible :

— … Peux pas.

— *Tu ne peux pas quoi, ma petite ?*

— … Pas me nourrir de Richard.

Ça paraissait idiot de dire ça à voix haute tout en regardant ce beau visage furieux, mais je n'arrivais pas à me concentrer suffisamment pour le dire dans ma tête. Parler m'était déjà assez difficile.

— *Richard a accepté de le faire, ma petite.*

Je secouai la tête.

— … N'y crois pas. Il est fâché.

Richard eut l'air encore plus furieux, mais il dit tout haut :

— Jean-Claude a raison, Anita. J'ai accepté de nourrir l'ardeur.

La rage assombrissait et crispait son visage. Il avait accepté, mais il n'avait pas envie de le faire. Et à bien y réfléchir, moi non plus. Je ne voulais pas parcourir de nouveau

ce chemin métaphysique. Nous avions beaucoup lutté pour nous séparer, et coucher ensemble resserrerait nos liens. Je ne voulais pas de ça. Je n'étais pas sûre que mon cœur survivrait si Richard le brisait une seconde fois. Nos âmes contiennent une quantité limitée de colle émotionnelle. Quand elle est épuisée, ce qui est cassé le reste.

— *Je ne pourrai pas maintenir éternellement le pouvoir de Moroven à distance, ma petite. Tu dois agir avant que mes forces défaillent.*

— C'est facile à dire pour vous, répliquai-je d'une voix presque normale, bien moins terrorisée mais sarcastique. Ce ne sont pas vos fesses immaculées qui sont en jeu.

— *Si je pouvais voler jusqu'à vous, je le ferais, mais nous sommes en plein jour, et c'est impossible. Richard et toi devez vous décider. Déjà, je perds du terrain face à Moroven. Je sens son cauchemar se*

rapprocher et, quand il sera sur moi, je fuirai pour mon propre salut, dans l'espoir qu'il restera quelque chose de vous à la tombée de la nuit. Mais si Richard et toi vous obstinez à ne pas le faire, comme je le crains, l'obscurité arrivera trop tard, trop tard pour Damian, trop tard pour Nathaniel et, si tu ne survis pas à la mort de ton serviteur vampire et de ton animal, Richard et moi ne verrons peut-être plus jamais la lune se lever. Est-ce si horrible de te nourrir de notre Richard, ma petite ? Est-ce un sort pire que la mort ?

Présenté de cette façon, non, évidemment, mais… putain. *Pourquoi on en revient toujours au sexe ? Pourquoi n'existe-t-il pas une autre façon de combattre nos ennemis ?*

Jean-Claude répondit dans ma tête :

— Parce que nous ne pouvons nous défendre qu'avec les armes dont nous disposons. Je suis un incube, ma petite. La séduction est ma plus grande malédiction et mon

plus grand pouvoir. Si j'avais une autre magie à t'offrir, je le ferais, mais c'est la seule que je connaisse.

— Si le seul instrument en votre possession est un marteau, tous les problèmes ressemblent forcément à des clous, commentai-je.

Jean-Claude allait poser une question lorsque tout fut balayé par la terreur. Mon cœur remonta dans ma gorge comme si j'avais avalé un poisson entier. Il me suffoquait. Le pouvoir de Moroven me glaçait d'horreur. J'avais si peur, si peur…

Richard arracha brusquement sa main à la mienne et recula. À présent, je ne pouvais plus déchiffrer son expression. Mais ce n'était pas de la colère.

Gregory se rapprocha de nous et, inclinant le torse par-dessus Nathaniel et Damian, approcha son visage mi-humain mi-léopard à quelques centimètres du mien. Il renifla l'air.

— Ça sent si bon. Miam. La peur et la chair. (Il poussa un long soupir qui me chatouilla la peau.) La peur et la chair.

En temps normal, je n'avais pas peur de Gregory, et je le savais. Mais j'avais peur tout court ; cette peur était informe et sans objet, et elle ne voulait pas le rester. Quand Gregory retroussa les babines, révélant ses dents en ce qui était censé être un sourire, je hoquetai. Ma peur se focalisa sur ses crocs, sur la lueur affamée dans son regard. Soudain, je n'avais plus seulement peur : j'avais peur de Gregory. Peur de ses griffes et de ses dents. J'avais peur comme je n'avais jamais eu peur de lui, ni d'aucun de mes léopards. Il me donna un rapide coup de langue, et je poussai un glapissement aigu.

— Mmmh, gronda-t-il près de ma joue. Refais-le.

Richard l'empoigna et le tira en arrière.

— Cesse de jouer avec elle.

Gregory demeura accroupi par terre, comme s'il envisageait de bondir et de déclencher une bagarre générale. Mais il finit par dire :

— D'accord, j'arrête.

Se détournant, il approcha son visage de celui de Nathaniel et fit claquer ses mâchoires à un cheveu de la joue de ce dernier. Nathaniel hurla. Notre peur avait trouvé une cause sur laquelle se focaliser. Il n'y avait pas de logique à ça. N'importe quoi d'effrayant aurait convenu, et il se trouvait que nous avions un léopard-garou dans sa forme intermédiaire sous la main.

Gregory éclata de rire. Richard l'empoigna par la nuque et le tira aussi loin de nous que les murs de la salle de bains l'y autorisaient.

— J'ai dit : cesse de jouer avec eux.

— Tu as dit : cesse de jouer avec elle. Ce que j'ai fait.

— Fiche-leur la paix à tous les trois, aboya Richard.

Gregory se releva. Sous sa forme intermédiaire, il était aussi grand que Richard.

— Ne me dis pas que tu n'as pas envie de jouer avec eux, toi aussi ?

— Oui, oui, j'ai envie de jouer, mais je ne vais pas le faire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne tourmente pas ses amis, Gregory, déclara Micah depuis le seuil de la salle de bains.

La petite amie de Richard se tenait près de lui. Elle faisait à peu près ma taille. Elle avait des cheveux brun foncé coupés juste au-dessus des épaules. Elle portait une jupe-short bleu pâle et un chemisier blanc à petites fleurs bleues. Des sandales dévoilant ses orteils soigneusement vernis complétaient sa tenue.

Elle s'agrippait au bras de Micah à deux mains. D'habitude, une femme ne s'accroche

pas ainsi à un homme à moins qu'il soit son petit ami. Je pris conscience qu'il y avait une émotion que je pouvais encore ressentir à travers la peur : la jalousie. Pourquoi diable cette femme se cramponnait-elle à Micah ?

Elle frissonna dans l'encadrement de la porte et son regard se fit vague, comme si elle entendait des choses inaudibles pour nous.

— Qu'est-ce que c'est ? chuchota-t-elle.

— De la peur, répondit Gregory.

— Oh, lâcha-t-elle d'une petite voix.

Et s'écartant de Micah, elle entra dans la salle de bains. Elle s'arrêta devant nous pour nous toiser puis détourna les yeux en rougissant. Lorsqu'elle croisa le regard de Richard, elle rougit encore plus fort.

Gregory la rejoignit.

— Toi aussi, tu as envie de jouer, n'est-ce pas ? demanda-t-il en la surplombant de sa haute silhouette poilue.

Claire baissa de nouveau les yeux vers nous. Ils n'avaient plus rien d'humain. J'avais déjà vu des métamorphes faire ça un millier de fois mais, cette fois, je hurlai. Je hurlai comme une vulgaire touriste tandis que Nathaniel se pressait contre moi comme s'il voulait me passer au travers. Damian, lui, demeura inerte dans mon giron, comme si la peur l'avait déjà tué.

— Fais sortir Claire d'ici, ordonna Richard d'une voix légèrement grondante. Elle est lycanthrope depuis trop peu de temps. Si sa bête prend le dessus, elle saignera quelqu'un.

J'émis un petit bruit de gorge impuissant.

Micah prit Claire par le bras et l'entraîna vers la porte. Elle ne résista pas, mais le suivit à contrecœur, traînant les pieds tout en continuant à nous observer de ses yeux animaux dans son visage humain. Elle n'était

plus du tout embarrassée ; il ne restait pas assez d'humanité en elle pour ça.

— Que leur arrive-t-il ? interrogea Micah.

— La première maîtresse de Damian essaie de les tuer, répondit Richard.

— Comment ?

Je ne savais pas s'il se demandait de quelle façon Moroven comptait s'y prendre, ou de quelle façon tout avait commencé.

— En les faisant mourir de peur.

Micah et Claire avaient presque atteint la porte.

— Comment vas-tu l'en empêcher ?

Alors, Richard regarda Micah bien en face.

— Je vais laisser Anita se nourrir de moi, et Jean-Claude volera à notre secours.

Le grondement avait déserté sa voix ; il ne restait plus qu'une lassitude un peu blasée, comme s'il en avait trop vu, trop fait et qu'il ne voulait pas en rajouter encore.

Micah et lui se scrutèrent un moment puis Micah hocha la tête.

— Garde tout le monde en vie, dit-il avant d'entraîner Claire dehors.

Elle s'accrocha à l'encadrement de la porte.

— Ils sentent si bon !

Micah la jeta par-dessus ses épaules ; le mouvement la surprit au point qu'elle lâcha prise et se laissa emporter. Mais après que Micah et elle eurent disparu, sa voix nous parvint depuis le couloir :

— Non, je ne veux pas m'en aller.

Richard essaya de déboutonner son jean d'une seule main et n'y parvint pas.

— J'ai besoin d'aide, Gregory.

L'homme-léopard lui jeta un coup d'œil.

— Tu comptes la sauter pendant que tu en as l'occasion ?

Richard gronda. J'émis un petit bruit étranglé, et Nathaniel gémit. La partie

rationnelle de mon esprit savait que c'était idiot, que Richard n'allait pas me faire de mal, pas de cette façon, en tout cas. Mais la peur avait sa propre idée sur la question. Et Nathaniel avait beau être un léopard-garou, il était terrifié lui aussi. Pas de logique, juste de la peur.

— Si je me transforme, mon jean va se déchirer, et je n'ai plus de fringues de rechange ici, expliqua Richard.

— Je croyais que tu te contrôlais mieux que ça, Ulfric, grogna Gregory.

Alors, Richard laissa s'échapper un peu de sa colère et aboya :

— Je sens leur peur sur ma langue comme si je les avais déjà bouffés !

De sa main valide, il saisit le devant de son tee-shirt et tira. Soudain, il se retrouva devant moi torse nu, avec un regard qui m'aurait effrayée même si j'avais été en pleine possession de mes moyens mentaux. Un regard sauvage, féroce, mélange de haine

et de désir, le genre de combinaison pas très prometteuse dans les yeux d'un homme.

Il sembla faire un gros effort pour se détourner de moi et reporter son attention sur Gregory.

— Tu as senti ça ?

Pour toute réponse, Gregory émit un grondement sourd qui fit gémir Nathaniel.

— Que Dieu me vienne en aide. Elle a peur de me voir nu, et j'aime ça. J'aime qu'elle ait peur de moi, et je me déteste d'aimer ça. L'ardeur va se réveiller, mais Dieu seul sait ce que nous ferons avant qu'elle se manifeste. Je n'ai pas confiance en mon contrôle, pas avec elle, pas avec toute cette peur. Et quoi qu'il arrive, je vais avoir besoin de fringues quand tout sera terminé, parce que je vais vouloir décamper d'ici au plus vite.

Il défit sa ceinture d'une main et pressa sur le bouton supérieur de son jean. Celui-ci se défit et Richard tira vers le bas, de sorte

que les autres boutons cédèrent en succession rapide. Son jean s'ouvrit, et son membre s'en déversa. Ou il ne portait pas de slip, ou celui-ci n'avait pas réussi à le contenir.

J'avais déjà vu Richard nu suffisamment de fois pour en perdre le compte. Ce spectacle m'avait tour à tour excitée, troublée, effrayée dans le genre « Mon Dieu, où vais-je mettre tout ça ? » Il m'avait rendue envieuse après que j'eus perdu mes privilèges de petite amie officielle, et mise en colère quand Richard jouait les emmerdeurs ou quand il faisait exprès de me rappeler que je le trouvais toujours séduisant, alors qu'il ne m'appartenait plus.

J'avais éprouvé toutes ces émotions, et du désir, et de l'amour… mais de la peur, jamais. Jamais ce sentiment qu'il était tellement plus grand et plus fort que moi, dans de telles proportions… Il ne m'avait jamais fait de mal physiquement, et je n'avais jamais eu peur de lui sur ce plan-là. Mais

maintenant, j'avais peur. Peur comme une vierge enlevée par un réseau de traite des Blanches. Peur d'être violée. Peur qu'il introduise de force son corps dans le mien. Peur comme je n'avais jamais eu peur de quelqu'un que j'aime.

Je plaquai mes paumes sur mes yeux comme une enfant. Si je ne pouvais pas voir Richard, il ne pourrait pas me faire de mal. C'est idiot, je sais, mais il m'était impossible de me défendre contre ce que j'éprouvais. Je sentis un cri enfler dans ma gorge, un cri qui attendait que quelqu'un me touche. Je savais que j'allais le pousser, et que je ne pourrais pas m'en empêcher.

Mais ce fut comme si Richard l'avait senti, lui aussi, parce qu'il ne me toucha pas. Je perçus la chaleur de son visage au-delà de mes mains et, l'instant d'après, son souffle sur leur dos. S'il m'avait touchée, la peur se serait déversée par ma bouche, mais il ne me

touchait pas, ou, du moins, pas avec son corps.

Son souffle était brûlant sur ma peau. Je sentis que quelqu'un soulevait Damian de mes jambes. Sans savoir comment, j'avais la certitude qu'il ne s'était pas traîné plus loin de lui-même.

— Anita, regarde-moi. (La voix de Richard était très douce et très proche. Chacun de ses mots me caressait les mains.) S'il te plaît, Anita. S'il te plaît, regarde-moi.

Sa voix flotta à travers la peur, desserra l'étau sur ma gorge et détendit les muscles de mes épaules.

— Anita, regarde-moi, s'il te plaît, chuchota-t-il.

Je pouvais de nouveau respirer.

— S'il te plaît, répéta Richard.

Du bout des doigts, il toucha le dos de mes mains. Ce contact très léger me fit baisser les bras de quelques centimètres, et je pus voir son visage entre mes doigts. Ses yeux

couleur chocolat étaient très doux. En eux, il ne restait pas la moindre trace de colère ou de désir, rien d'autre que de la patience et de la gentillesse. La partie de lui dont j'étais tombée amoureuse autrefois.

Il me toucha doucement les poignets, et je baissai les mains.

— Ça va mieux ? demanda-t-il en souriant.

Je voulus hocher la tête, mais Damian me saisit la jambe. La peur revint à la charge en rugissant, et le cri jaillit de ma gorge. Ce n'était pas juste le pouvoir de Moroven, c'était la peur qu'il inspirait à Damian et le fait que mes boucliers étaient impuissants contre elle.

CHAPITRE 21

Je hurlai, et la bouche de Richard se plaqua soudain sur la mienne. Il m'embrassa d'une douce pression des lèvres. La peur vibra à travers moi jusqu'au bout de mes doigts, comme un courant électrique. Je le repoussai violemment.

J'attendis que la colère m'envahisse, qu'elle me permette de chevaucher la peur et tout le reste, mais elle ne vint pas. Au contraire, la peur s'épanouit et se mua en

panique. Une panique qui vous paralyse le corps, vous engourdit l'esprit et vous fait oublier tout ce que vous avez appris en matière de combat au corps à corps, ne laissant dans votre tête qu'une petite voix qui s'égosille et fait de vous une victime. Si vous ne pouvez ni réfléchir ni bouger, vous êtes une victime. C'est pour ça que la panique est meurtrière.

Richard était accroupi devant moi, pas plus loin que mes bras avaient pu le pousser. À présent, il ne restait rien de doux sur son visage. Il avait l'air avide, impatient. Un de ses genoux était à terre ; il croisait son autre jambe pliée devant lui pour me dissimuler sa virilité. Son langage corporel était pudique, mais son expression ne l'était pas.

Il se pencha vers moi et renifla, si profondément que sa poitrine se souleva et s'abaissa. Puis il ferma les yeux comme s'il avait humé la plus enivrante des fleurs, la tête légèrement renversée en arrière. Quand

il les rouvrit, ses prunelles n'étaient plus marron mais ambrées, orange foncé comme celles d'un loup.

L'espace d'un instant, la vision de ces yeux au milieu de son visage bronzé me coupa le souffle. Ce fut alors que les doigts de Damian s'enfoncèrent dans ma jambe. Une vague de panique toute fraîche arracha un nouveau cri à ma gorge, et Damian me fit écho. Une image confuse de corps enchevêtrés s'imposa à moi. Je sentis des mains nous immobiliser, du tissu se déchirer, le poids d'un corps nous clouer à la table et…

Une main me saisit le poignet ; brutalement, elle me redressa et me tira vers elle. Les ongles de Damian me déchirèrent la peau comme il essayait de s'accrocher à moi. Mais Richard m'arracha à son étreinte, à son horreur, à ses souvenirs et à sa peur.

Dès l'instant où le contact fut rompu entre Damian et moi, la panique s'estompa

quelque peu. La peur était toujours là, palpitant en moi, mais moins présente. La différence entre les deux était la même qu'entre se noyer dans l'océan et se noyer dans une mare aux canards. Ça faisait moins flipper, mais ça tuait tout aussi efficacement.

Je reportai mon attention sur Damian. Il gisait sur le sol, la main tendue vers moi et, malgré la distance qui nous séparait, je me penchai vers lui. Je sentais son besoin.

Richard tira sur mon bras d'un mouvement vif et soudain. Cela me déséquilibra, et il en profita pour m'attirer contre lui, mon bras derrière mon dos et sa main toujours autour de mon poignet. J'aurais dû m'intéresser davantage à la douleur, mais ce fut la sensation de son corps nu contre le mien qui me submergea.

Ce n'était pas comme être pressée contre n'importe quel homme nu, ni même contre n'importe quel homme séduisant et nu. On aurait dit que mon corps se souvenait

du sien. Se souvenait d'avoir été pressé contre cette chair, tenu entre ces bras. Et avec ma mémoire épidermique… c'était comme si toutes mes cicatrices émotionnelles se rouvraient et déversaient mon cœur à travers ma peau. Vous luttez de toutes vos forces et pendant une éternité pour chasser quelqu'un de votre cœur et, au final, ce n'est pas toujours votre cœur qui vous trahit. Rageant, n'est-ce pas ?

Mais parmi les gravats émotionnels, je sentis Moroven se retirer. Nous n'avions pas eu besoin de l'ardeur pour la déconcentrer : nous n'avions eu besoin que de ce que Richard et moi éprouvions l'un pour l'autre. Tout comme elle ne comprenait pas le désir à l'état pur, Moroven ne comprenait pas l'amour, si abîmé soit-il. J'ignore si ce sentiment l'effrayait, ou s'il la plongeait seulement dans la confusion. Auquel cas, elle n'était pas la seule.

Richard et moi nous touchions, et le triumvirat fonctionnait parfaitement. Nous avions tous les deux baissé nos boucliers pour aider Jean-Claude à invoquer l'ardeur et nous sauver, mais un bouclier métaphysique protège contre beaucoup de choses. Qu'est-ce que l'amour ? À quoi ressemble-t-il sous sa forme la plus brute ? Du désir et un besoin presque douloureux, comme si tout le centre de votre corps était creux et que seule la personne aimée pouvait le remplir.

J'aimais Richard. Je ne pouvais plus me le cacher, ne pouvais plus le nier. J'étais nue dans ses bras de toutes les façons possibles. L'espace d'un instant, je sentis qu'il éprouvait exactement la même chose, puis je sentis une autre émotion émaner de lui… de la honte. Il avait honte, non pas de m'aimer, mais parce qu'une partie de lui était furieuse que Moroven se soit enfuie. Il voulait boire ma peur en me baisant. Telle était la pensée qui me parvenait sous forme non de mots,

mais d'images désordonnées. Je sentais qu'il goûtait ma terreur presque autant que celle du chevreuil qu'il avait poursuivi et tué. Que la peur, si infime soit-elle, rendait tout plus savoureux pour lui : la nourriture et le sexe.

Il me lâcha, s'écartant afin de rompre le contact entre nous. Puis il referma son bouclier, le scella hermétiquement et me laissa plantée seule au milieu de la salle de bains. Je tremblais, et je ne comprenais pas pourquoi.

Sur son visage s'inscrivit cette expression coléreuse qu'il cache quand il est en pleine possession de ses moyens intellectuels et émotionnels. Saisissant son jean, il se dirigea vers la porte.

— Ça t'horrifie autant que moi, lâcha-t-il.

Et il sortit.

Je voulais lui dire qu'il se trompait mais, d'une certaine façon, il avait raison. Je n'étais pas horrifiée par le fait qu'il aime le

sexe relevé par le piment de la peur. La plupart des métamorphes aiment faire ça assez brutalement. Je crois que ça a un rapport avec le fait qu'ils sont programmés pour chasser des animaux et les tuer. Si la peur ne les excitait pas, leur côté humain pourrait refaire surface et les empêcher de conclure, de porter le coup de grâce à leur proie. Mais peut-être que ce n'est pas ça. Peut-être que c'est autre chose. Peut-être que, de leur vivant, Raina et Gabriel étaient attirés par certaines dispositions latentes.

Quoi qu'il en soit, je n'étais pas horrifiée par ce que désirait Richard. Le fait qu'il ait envisagé de me prendre pendant que j'étais sous l'empire de la peur envoyée par Moroven ne me dérangeait pas. C'était assez innocent comparé à certaines des choses qu'aiment mes léopards. Oh, je ne participe pas, mais je ne suis pas aveugle pour autant.

Non, ce n'était pas le problème. Je tombai à genoux et y restai. J'avais senti que

Richard m'aimait toujours, mais j'avais également senti que sa haine pour tout ce qu'il était surpassait ses sentiments pour moi. J'avais toujours cru qu'il haïssait sa bête, mais c'était bien plus que ça. Il haïssait ce qu'il aimait au lit. Nous avions été amants par intermittence pendant des mois, et je n'avais jamais su qu'il était un sadique honteux. Comme il avait dû se tenir lui-même en laisse pour que je ne m'en aperçoive pas !

Une main me toucha l'épaule et je sursautai. Nathaniel me scrutait de ses yeux lavande.

— Tu vas bien ?

Mes yeux me brûlaient et ma gorge était nouée. Grand Dieu. Il n'était pas question que je pleure.

Je secouai la tête parce que j'avais peur de ce qui sortirait de ma bouche si je l'ouvrais. Je ne voulais pas de sanglots, pas de cris, pas de hurlements hystériques. Je venais juste de me rendre compte que,

quelque part dans le tréfonds de mon âme, je nourrissais encore un espoir. Un espoir que les choses s'arrangeraient entre Richard et moi, d'une façon ou d'une autre. Jusque-là, je croyais avoir tourné la page. Idiote. Je n'avais pas tourné la page, j'avais juste planqué le bouquin. Je ne pouvais pas me donner complètement à quelqu'un d'autre parce que j'étais toujours amoureuse de Richard. Incroyablement stupide, je sais.

Richard m'aimait, mais il aimait davantage sa honte. Il ne s'était pas enfui parce que je ne pouvais pas accepter sa bête. Il s'était enfui parce qu'en vivant avec moi il ne pourrait pas faire semblant d'être normal. Je n'ai jamais été très douée pour feindre d'être ce que je ne suis pas, et, depuis quelque temps, je le suis encore moins. Peut-on se faire passer pour quelqu'un d'autre et être heureux quand même ? Je ne le crois pas.

Nathaniel m'entoura de ses bras très lentement, comme s'il craignait que je le

repousse, mais je le laissai faire. J'avais besoin d'être tenue. Besoin d'être tenue par quelqu'un qui voulait de moi, qui me voulait tout entière : les bons et les mauvais côtés, la gentille Anita et l'Anita effrayante. Richard m'avait serrée nue contre lui, et même cette promesse n'avait pas suffi.

Micah apparut sur le seuil de la pièce.

— Le docteur Lillian est dans la cuisine, en train d'examiner la blessure de Richard. (Son regard passa de Nathaniel à Damian, puis revint vers moi.) Richard a l'air secoué. Que s'est-il passé ?

Je lui tendis la main et il s'approcha sans que j'aie besoin de dire un mot. J'enfouis ma tête dans le creux de son épaule, et cette crispation brûlante se déversa d'un coup par mes yeux et par mes lèvres. Agrippant son tee-shirt à deux mains, je me mis à sangloter.

Derrière moi, Nathaniel me frottait le dos en émettant de petits bruits apaisants.

— Que s'est-il passé ! répéta Micah.

Ce fut Damian qui répondit, et sa voix m'informa qu'il était tout proche avant que sa main me tapote l'épaule.

— Richard se déteste plus qu'il aime personne.

Alors seulement, je pris conscience que Damian et Nathaniel étaient toujours connectés à moi quand Richard et moi avions partagé notre moment. Ma première pensée fut : *Il détesterait savoir qu'ils sont au courant de son grand méchant secret.* La seconde fut : *Qui en a quelque chose à foutre ?*

Je m'accrochai à Micah tandis que Nathaniel continuait à me caresser le dos et Damian à me tapoter maladroitement l'épaule.

— Que s'est-il passé ? gronda Gregory de sa voix d'homme-léopard. Je croyais que vous alliez baiser, Richard et toi.

Micah m'épargna la peine de répondre.

— Sors d'ici, Gregory, tout de suite. Avant de dire un truc encore plus con.

— Je ne voulais pas…

— Maintenant !

Le grondement dans la voix de Micah suffit à éveiller sa bête en lui. Je la sentis se lover à l'intérieur de son corps, et ce fut comme frôler un chat dans le noir. Un chat avec lequel vous avez partagé votre lit si souvent que le contact de sa fourrure, la chaleur de son petit corps vous sont aussi familiers que votre oreiller ou vos draps, et aussi nécessaires à une bonne nuit de sommeil. Ils vous réconfortent, vous réchauffent, vous tiennent compagnie et vous donnent la certitude que, si les choses tournent mal dans l'obscurité, il y aura des griffes pour vous défendre.

Au contact de la bête de Micah, la mienne s'éveilla aussi. Leurs deux corps invisibles se frottèrent l'un contre l'autre, chauds et rassurants. En sentant le cou de

Micah contre ma joue, sa peau mouillée par mes larmes, nos deux bêtes allongées ensemble, ses bras autour de moi, j'eus une révélation. Je compris enfin que, si je le laissais approcher suffisamment, je pourrais trouver ma place dans ses bras.

Nathaniel déposa un baiser léger sur mon épaule.

— Ne sois pas triste, Anita. Je t'en prie, ne sois pas triste.

Je tournai la tête pour voir son visage. Des larmes coulaient sur ses joues. J'ouvris un bras pour pouvoir le passer autour de sa taille et les étreindre tous les deux, Micah et lui. Je m'autorisai à me laisser aller contre eux, à m'accrocher à eux comme une noyée. Qu'est-ce que l'amour ? Parfois, c'est juste vous donner la permission d'être qui vous êtes, et donner à l'autre la permission d'être qui il est, lui aussi ; ou peut-être, *ce* qu'il est.

CHAPITRE 22

Quand j'eus fini de criser et que tout le monde se fut suffisamment débarbouillé pour être présentable – ou en tout cas, pour éviter que mes voisins appellent la police –, je m'habillai. Micah me fit remarquer que nous allions probablement nous coucher, alors pourquoi me donner cette peine ? Mais j'avais besoin de vêtements. Noir intégral depuis le soutif et la culotte jusqu'aux accessoires, y compris mon holster d'épaule,

mon Browning Hi-Power et le manche du très long couteau planqué sous mes cheveux. Il se loge dans un fourreau que je porte le long de ma colonne vertébrale, attachée mon holster d'épaule. Je peux aussi faire sans le holster, mais c'est moins confortable.

Micah voulut me convaincre que je n'avais pas besoin d'un tel arsenal pour me rendre dans ma propre cuisine. Je lui jetai un regard, et il ravala ses objections. Personne d'autre n'osa piper mot.

Vous avez déjà essayé de vous habiller pendant que trois hommes vous regardent ? Je voulais que Micah reste près de moi ; ça m'aurait semblé mesquin de jeter Nathaniel, et Damian… Nous avions tous peur de ce qu'il se passerait s'il était séparé de moi par la largeur d'une pièce et l'épaisseur d'une porte. Nous venions de coucher ensemble ; il m'avait vue à poil et était entré dans la chambre derrière moi, mais je lui demandai quand même de se tourner vers le mur

pendant que je m'habillais. Fréquenter tant de métamorphes a sans doute fini par affecter ma conception de la nudité. Curieusement, ça me paraissait plus intime de m'habiller devant quelqu'un que d'être à poil devant lui. Ou peut-être ma pudeur avait-elle déjà encaissé trop de chocs pour la journée.

Et en parlant de ça… Si je n'avais pas pensé que ce serait lâche et infantile, je serais restée planquée dans ma chambre jusqu'au départ de Richard, mais ça aurait été le cas. Et merde. Et puis, Nathaniel avait promis de faire du café. Je déteste avaler quoi que ce soit avant 10 heures, mais le café est une nécessité vitale de bon matin.

Damian avait quand même fait un truc qui m'avait un peu rassérénée : il avait réclamé un peignoir. Ce qui m'avait fait prendre conscience de quelque chose. Aucun des vampires que je connais n'est naturiste dans l'âme. Ils se déshabillent volontiers pour une bonne cause, mais ils ne se

baladent pas à poil par plaisir. C'est drôle, je n'y avais jamais pensé avant.

Nathaniel était descendu à la cave chercher le peignoir de Damian, et il avait fait un autre aller-retour dans sa propre chambre pour enfiler un jean. S'être habillé sans que je le lui aie demandé lui valut un bon point.

Le peignoir de Damian semblait tout droit sorti de l'Angleterre victorienne, ce qui était peut-être le cas. Il était en velours bleu foncé, et coupé presque comme un manteau. Il était légèrement usé aux coudes, et l'ourlet et le bas des manches commençaient à s'effilocher, mais il avait dû coûter bonbon. Damian s'en enveloppa comme si c'était son nounours préféré. Ceinturé, le peignoir le recouvrait du cou jusqu'aux chevilles, ne laissant dépasser que ses mains.

— Ce n'est pas un peignoir, n'est-ce pas ? demandai-je.

Damian secoua la tête en dégageant ses cheveux du col, de sorte qu'ils se répandirent sur le velours bleu telle une cascade sanglante.

— C'est une robe de chambre.

Je hochai la tête comme si je saisissais vraiment la différence entre les deux, puis je lui offris ma main. Pas parce que j'avais envie de le toucher, mais à cause de son regard perdu et de la façon dont il ne cessait de caresser le velours élimé, comme si ce contact le rassurait. Il m'adressa le premier sourire que je voyais sur son visage depuis que Celle-qui-l'avait-créé avait pointé le bout de son nez vicieux. Un sourire qui tremblait sur les bords, mais qui se raffermit lorsqu'il prit ma main.

J'avais eu peur qu'il se passe quelque chose quand je le toucherais. Que cela suscite une bouffée de désir, ou d'amour, ou d'une autre émotion que je ne pourrais pas gérer, mais ce ne fut pas ce que j'éprouvai au

contact de sa main. Ce qui me parvint, ce fut un sentiment de sécurité, et du soulagement que j'aie tendu la main vers lui la première, parce que, si j'avais pris l'initiative du contact, je ne devais pas être si fâchée que ça.

— Je ne suis pas fâchée, dis-je.

Damian écarquilla les yeux.

— Tu sais à quoi je pense ?

— Pas toi ? Tu ne sais pas à quoi je pense ?

— Non.

— Demande-lui s'il sait ce que tu ressens, suggéra Nathaniel.

— C'est ce que je viens de faire.

— Non.

Je réfléchis une seconde. Il avait raison.

— D'accord. Tu sais ce que je ressens ?

— Rien du tout, répondit Damian. Tu fais très attention à ne rien ressentir du tout.

Je réfléchis encore et finis par acquiescer. Bien vu. Je me sentais engourdie et, dans le meilleur des cas, soulagée que le

besoin de sécurité de Damian prévienne d'autres complications, mais dans le fond, c'était vrai : je ne ressentais rien. Il me semblait être un de ces coquillages qui s'échouent sur le sable, si jolis, si blancs et roses, et si vides. Cet endroit en moi que Richard était destiné à remplir demeurait vide, mais pas comme une blessure. Vide comme un de ces coquillages, lisse, mouillé et en attente. En attente de quelqu'un qui le trouverait, se glisserait à l'intérieur et ferait de cette cavité une protection, un bouclier, une armure, une maison.

Même en ayant une vision aussi lucide de la situation, je ne ressentais presque rien. J'avais conscience que mon état était proche de la vacuité crépitante dans laquelle je me replie quand je dois tuer, mais ce vide-là ne crépitait pas. Il était aussi serein qu'un horizon uniquement composé de ciel et d'eau. Calme, paisible, en attente. Mais en attente de quoi ?

Damian me pressa la main. Je lui adressai un sourire qui ne monta pas jusqu'à mes yeux, un sourire qui relevait du réflexe plus que de l'émotion. À l'intérieur, je ne ressentais rien. Un peu comme si j'étais sous le coup d'un choc traumatique. C'est une protection naturelle ; le choc vous coupe de vos émotions pour que vous puissiez guérir ou, parfois, pour que vous puissiez mourir sans souffrir ni avoir peur.

Mais je n'allais pas mourir. On ne meurt pas d'un cœur brisé, on a juste l'impression qu'on va le faire. Je sais par expérience personnelle que, si on continue à avancer, à agir comme si on ne saignait pas à l'intérieur, on ne meurt pas, et un jour, on finit même par ne plus avoir envie de mourir.

Micah vint se planter devant moi. Au début, je trouvais ça bizarre de lire une telle intelligence dans des yeux de félin. Maintenant, ce sont juste les yeux de Micah. Il me toucha la joue, et sa main était si chaude que

j'eus envie de frotter mon visage contre elle. Mais je m'abstins. Ne me demandez pas pourquoi : je n'en sais rien. Je restai plantée là, avec la paume de Micah sur ma joue et Damian accroché à ma main. Je sentais que mon expression était aussi vacante que mon cœur.

— Tu n'es pas obligée d'y aller, dit Micah.

— Si, répliquai-je, je suis obligée.

Il leva son autre main pour encadrer mon visage de ses paumes si chaudes.

— Non, Anita, tu n'es pas obligée.

Damian frottait ses doigts sur les miens comme quand il craint que je sois en rogne après quelqu'un. Ce n'était pas le cas, mais peut-être était-ce un autre genre d'émotion qu'il redoutait. Damian peut m'aider à garder mon calme, à ne pas perdre mon sang-froid et à me montrer moins expéditive, disons, moins prompte à tuer, mais un serviteur ne peut vous donner que ce qu'il a à

partager. Damian ne peut pas m'aider à combattre la peur, la solitude ou le chagrin, parce qu'il en porte beaucoup trop en lui. Ce jour-là, le seul réconfort qu'il pouvait m'offrir, c'était le contact d'une main amie. Mais il y a des choses bien pires.

Je fermai les yeux, non pour me dissimuler à l'expression grave de Micah, mais pour savourer la chaleur de ses mains. Les paupières closes, je pouvais en profiter sans me laisser distraire par la couleur de ses yeux. Je m'autorisai à faire ce dont j'avais envie depuis qu'il m'avait touché la joue : je caressai mon visage d'abord avec l'une de ses mains, puis avec l'autre. Il remua ses mains en même temps, et ce fut comme une danse : ses mains sur mon visage, dans mes cheveux, et moi qui me frottais contre elles à la façon d'un chat.

Quelque part au milieu de tout ce mouvement, Micah m'embrassa. Ses lèvres étaient douces et pleines, et il les pressa

contre les miennes avec fermeté mais sans brutalité. J'ouvris les yeux sur son visage si proche du mien que je ne le voyais pas net. Il s'écarta suffisamment pour que nous puissions nous regarder sans loucher, mais ne me lâcha pas pour autant.

— Si tu voulais bien me laisser faire, je t'épargnerais cette épreuve.

Je posai mes mains sur les siennes.

— Tu veux dire que tu présenterais des excuses à ma place, pendant que Damian et moi resterions planqués dans la chambre ?

Quelqu'un avait remis la porte d'entrée en place. Elle était légèrement de travers et laissait filtrer un peu de lumière, mais ce n'était pas trop grave. En voyant le trait jaune sur le sol, Damian agrippa mon épaule. Je lui tapotai la main sans savoir quoi faire d'autre.

Micah nous informa qu'il avait tiré les rideaux dans la cuisine pour la rendre la plus sombre possible. Cela lui valut un sourire de

ma part. J'ai toujours l'impression qu'il anticipe mes demandes. Parfois, ça m'agace, mais pas là. Ce jour-là, toute l'aide qu'il pouvait m'apporter était bonne à prendre.

Damian aurait été une excuse parfaite pour me tapir dans une partie plus sombre de la maison. Malheureusement, mon désir de ne pas rester seule avec lui était presque aussi fort que celui de ne pas revoir Richard. Les hommes se comportent parfois de manière étrange après avoir couché avec vous. Certains deviennent possessifs, d'autres s'attendrissent, d'autres encore veulent juste remettre ça immédiatement. Et là, tout de suite, je ne me sentais capable de gérer aucune de ces attitudes. Oui, Damian irradiait le calme par tous les pores de sa peau, mais ça ne signifiait pas qu'une fois que nous serions seuls il pourrait s'empêcher de se comporter comme un mâle, ce qu'il était, après tout. Je n'étais pas prête à courir le risque.

— Si tu veux le voir comme ça…

— Ce n'est pas que je veuille le voir comme ça. *C'est* comme ça, point. Ce serait me défiler.

— Elle ne se défilera pas, dit Nathaniel d'une voix douce, pleine d'un chagrin que je ne comprenais pas.

Et rien que pour ça, je me réjouis de ne pas être en train de le toucher. Ce qu'il éprouvait n'avait pas l'air marrant du tout.

— La prudence n'était-elle jamais le summum du courage chez toi ? demanda Micah avec, dans les yeux, quelque chose qui ressemblait fort à de la douleur.

Mais, bizarrement, de tous les hommes dans ma vie, c'est l'un des rares dont je ne peux déchiffrer ni les pensées ni les émotions. Je peux décrypter son regard, ses expressions faciales, son langage corporel, mais son esprit et son cœur me sont impénétrables.

— Non, répondis-je. Jamais. Enfin, presque jamais.

Je tapotai ses mains et reculai juste assez pour qu'il soit obligé de me lâcher, ou du moins de se rendre compte que je souhaitais qu'il le fasse.

Il laissa retomber ses mains, et un premier frémissement de colère passa dans ses yeux.

— Je n'aime pas te voir blessée.

— Moi non plus, je n'aime pas me voir blessée.

Cela le fit presque sourire.

— Tu essaies de plaisanter. Je suppose que c'est bon signe.

— J'essaie seulement ? Je trouvais que c'était drôle.

— Non, ça ne l'était pas, répliqua Nathaniel. (Il me pressa le bras au passage.) Je vais mettre le café en route.

— Tu ne nous attends pas ? demandai-je.

Il se retourna sur le seuil de la cuisine.

— Je sais que tu finiras par entrer, dit-il avec un grand sourire, parce que tu ne pourrais plus te regarder dans la glace autrement. Mais le temps que tu te convainques de le faire, le café sera déjà prêt.

Je fronçai les sourcils et sentis une étincelle de colère poindre en moi. Damian me prit la main. Je le laissai faire.

— Ne me crie pas dessus. Je vais moudre du café en grain rien que pour toi, et utiliser la cafetière à piston française que Jean-Claude t'a offerte.

Je me rembrunis davantage.

— Je sais que tu détestes l'avouer, mais tu adores cette cafetière.

— Elle ne fait pas suffisamment de café à la fois, répliquai-je.

Et même venant de moi, l'argument me sembla mesquin.

— Très bien, je dirai à Jean-Claude que tu préférerais un piston plus gros, déclara

Nathaniel le plus sérieusement du monde. (Et je sus qu'il allait ajouter quelque chose grâce à l'ombre d'un sourire et d'une minuscule lueur dans ses yeux.) Un piston *king size*.

Et il entra dans la cuisine avant que je puisse refermer la bouche et décider si je devais l'engueuler ou éclater de rire.

CHAPITRE 23

En essayant de me faire rire, Nathaniel avait tout de même accompli une chose. Je me sentais mieux, même si je dois admettre que l'odeur du café fraîchement moulu m'aida à franchir la porte de la cuisine. Je ne pouvais pas laisser mon ex-fiancé s'interposer entre ma dose de caféine et moi, pas vrai ? Du moins, pas si je voulais pouvoir continuer à me regarder dans une glace. Alors, j'entrai avec Damian.

Richard était assis à la grande table, du côté le plus proche de la porte. Debout près de lui, le docteur Lillian finissait de bander tout son bras droit, épaule comprise. Elle nous jeta un coup d'œil comme nous nous avancions vers eux, mais reporta très vite son attention sur son patient. La première fois que je l'ai rencontrée, elle était couverte de poils gris et blancs. Là, c'était une femme d'une cinquantaine d'années, mince, avec des cheveux poivre et sel assortis à son pelage de rat.

Il y a en Lillian quelque chose de… profondément hygiénique, comme si ses vêtements ne pouvaient pas se salir, comme si elle avait toujours le matériel nécessaire sur elle. Dans le monde humain, elle dirige l'un des rares centres de traumatologie locaux qui ont survécu aux restrictions budgétaires. Mais elle passe de plus en plus de temps à aider les métamorphes. Depuis la mort de

Marcus, nous sommes vraiment à court de médecins.

Ce qui expliquait la présence du garde du corps adossé au mur à droite de la porte. Il nous suivit des yeux comme nous entrions dans la cuisine. Il était mince et devait mesurer pas loin d'un mètre quatre-vingts, même si quelque chose dans sa posture lui donnait l'air plus petit. Une masse de cheveux noirs emmêlés lui tombait dans les yeux, qui brillaient au travers de cette cascade tels deux joyaux noirs. Il caressa de ses mains gracieuses les pans de son blouson en cuir et, avant qu'il laisse celui-ci se refermer, j'aperçus au moins quatre manches de couteau, voire six, mais quatre, c'était déjà plus que suffisant.

On m'avait prévenue que *les* rats-garous étaient là, au pluriel, mais je n'avais pas percuté. C'était à peine si j'avais entendu. J'étais si occupée à ne pas regarder Richard que je ne faisais pas attention au reste de la

pièce. J'avais mon couteau et mon flingue, mais j'aurais aussi bien pu être désarmée, pour ce à quoi ils m'auraient servi si Fredo m'avait voulu du mal. Je ne l'avais pas vu. Il se tenait juste dans l'encadrement de la porte, et je ne l'avais pas vu. Merde.

Je réussis à ne pas montrer ma consternation. Je saluai Fredo d'un signe de tête, qu'il me rendit en silence. Je voulus dire quelque chose, mais je ne voulais pas que ma voix me trahisse. *Idiote, idiote*, fulminai-je. Ce genre de négligence pouvait me faire tuer.

Nathaniel se trouvait dans le fond de la cuisine, près de l'évier, sous la fenêtre que nous avions dû remplacer, il y a quelque temps, à la suite d'une fusillade. La fenêtre était de nouveau nickel. Moi pas. Je vis dans un monde où je dois voir les méchants. Fredo est de notre côté, mais ce n'est définitivement pas un gentil. Il ne me tuera pas, mais il pourrait le faire et je venais de passer devant lui sans le voir. Une erreur de

débutante qui me disait combien j'étais perturbée.

Je rejoignis Nathaniel et me plaçai près de lui, tournant le dos à la pièce. Damian me suivit comme un chiot perdu qui s'est trouvé un maître potentiel. J'avais lâché sa main en me rendant compte que je n'avais pas vu Fredo, en sentant le rat-garou bouger derrière moi. Je savais que Damian avait besoin de me toucher, mais moi, j'avais besoin d'avoir les mains libres. La claustrophobie m'assaillait.

Ma cuisine est une pièce de taille respectable. Quand les rideaux sont ouverts, elle est bien éclairée et accueillante. Mais avec les rideaux fermés, elle était plongée dans la pénombre, et je voulais de la lumière. Je voulais sortir sur la terrasse et regarder le soleil matinal caresser les branches des arbres. Je ne voulais pas rester dans le noir et tenir la main d'un vampire. Je voulais avoir le choix et, apparemment, je ne l'avais

pas. Tout à coup, j'étais en colère, mais pas contre Damian.

Les rideaux du fond remuèrent et Claire, qui se trouvait sur la terrasse, entra dans la cuisine.

— La vue est magnifique.

— Merci, dis-je avant de me remettre à observer Nathaniel qui préparait le café.

Si je restais concentrée sur lui, peut-être parviendrais-je à ne pas me laisser submerger par la colère. Je voulais engueuler Richard, hurler et lui jeter des accusations au visage. Et je ne voulais pas faire ça devant sa nouvelle petite amie, ni devant mes petits amis. Oui, j'avais bien pensé « mes ».

Je posai mes mains sur la fraîcheur du plan de travail, fermai les yeux et m'efforçai de ne plus gamberger. Ne pas gamberger, c'était bon. Ne rien ressentir, c'était encore meilleur.

Une main se posa sur la mienne et, instantanément, le calme m'envahit. Je n'eus

pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir à qui appartenait cette main, parce qu'il n'existe qu'un seul homme dont le contact produit cet effet sur moi. Un seul homme qui a passé des siècles à perfectionner son propre calme.

Ouvrant les yeux, je soutins le regard vert de Damian. Je voulais le détester. Je voulais être furieuse de me retrouver liée à lui, mais je n'y arrivais pas. Pas alors qu'il touchait ma main et que la douleur menaçait d'envahir de nouveau ses yeux. Je ne pouvais pas me fâcher, ou du moins, pas contre lui. Et merde.

Je ne pouvais pas non plus respirer correctement. Damian avait effacé ma colère, mais il ne pouvait rien contre ma peur. Je me dégageai brutalement.

— J'ai besoin de ma colère là tout de suite, Damian, expliquai-je. C'est tout ce que j'ai.

Une main me toucha le bras et je reculai vivement. Nathaniel me dévisagea d'un air plus inquiet que blessé.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je m'écartai des deux hommes, heurtant le plan de travail central assez fort pour que les assiettes s'entrechoquent dans les placards.

— Anita.

C'était la voix de Micah. Debout à une extrémité de l'îlot, il me scrutait gravement de ses yeux de félin.

Je n'arrivais pas à inspirer assez profondément. C'était comme si la pièce rétrécissait. Nathaniel se tenait devant moi, et Damian et Micah bloquaient les deux bouts du plan de travail central. Je me sentais acculée, coincée de maintes façons.

— Les garçons, intervint le docteur Lillian, je crois qu'Anita a besoin de respirer.

— Je ne peux pas laisser Damian seul, répliquai-je d'une voix étranglée.

Lillian s'approcha de moi en faisant signe aux trois hommes de dégager.

— Viens. Il te faut de l'espace et de l'air frais.

Elle me tendit la main, mais prit garde à ne pas me toucher, comme si elle savait mieux que moi ce que je ressentais. Elle m'entraîna vers les rideaux et me poussa de l'autre côté, sur la terrasse.

La lumière était éblouissante et, l'espace d'un moment, je fus aveuglée. Quand je recouvrai l'usage de mes yeux, Lillian se tenait aussi loin de moi que la largeur de la terrasse l'y autorisait. Silencieuse et immobile, elle se contentait d'admirer la vue.

J'ouvris la bouche pour dire quelque chose et pensai :

Et puis merde, elle a raison.

Je m'approchai de la balustrade et balayai les arbres du regard. Ils formaient un kaléidoscope de couleurs agitées par le vent. Une cascade de feuilles tombait en pluie

autour de moi, comme si on avait renversé un sac de pépites d'or. Le ciel était de ce bleu impeccable qu'on ne voit ici qu'en octobre ; il paraissait plus proche, plus frais, tout neuf, comme si tout le beau temps que nous avions eu jusque-là n'avait été qu'une répétition pour ces quelques semaines de ciel bleu vif.

Je me remplis les poumons de la lourde lumière du soleil, qui coulait sur les feuilles comme un sirop d'or pâle. L'air sentait l'automne, il avait cette odeur piquante faite de feuilles mortes, de nuits fraîches et de la dernière exhalaison tiède du jour avant le crépuscule. Je la goûtais sur ma langue comme un morceau de gâteau à la noisette, sucré et nourrissant. J'inspirai aussi profondément que possible et expirai très lentement, comme si mon corps rechignait à relâcher l'air qu'il avait aspiré.

Accoudée à la balustrade du porche qui faisait tout le tour de la maison, je buvais la lumière du soleil, les couleurs des arbres et

du ciel et la riche odeur automnale des bois. J'étais redevenue calme et souriante par moi-même quand Lillian se décida à parler. Elle resta de son côté de la terrasse, comme si elle ne savait pas vraiment de combien d'espace j'avais besoin.

— Ça va mieux ?

— Oui. (Et je lui souris, même si je me sentais un peu embarrassée.) Désolée d'avoir pété les plombs tout à l'heure.

— Tu as encaissé beaucoup de changements en très peu de temps.

— Que savez-vous au juste ?

— Que d'une façon ou d'une autre, tu t'es liée à Damian et à Nathaniel, plus ou moins de la façon dont Jean-Claude vous a liés à lui, Richard et toi. Que tu l'as fait involontairement. Que c'est un miracle que personne ne soit mort.

Je soupirai et mon sourire s'évanouit.

— Oui, j'aurais pu gérer ça un peu mieux.

— Personne ne pourrait gérer tout ce que tu gères, Anita, et certainement pas mieux que toi. Tu ne cesses de nous surprendre tous.

— Qui ça, « nous » ?

Lillian sourit.

— Nous, les métamorphes et les vampires. Je ne peux pas m'exprimer au nom de tout le monde, mais je sais que tu es une source d'émerveillement constant pour les rats-garous. Nous ne savons jamais ce que tu vas encore inventer.

Elle s'accouda à la balustrade, les bras croisés sur sa chemise blanche impeccable.

— Moi non plus, je ne le sais pas. Je ne le sais plus.

— Tu as toujours un problème avec la perte de contrôle, pas vrai ?

— Je n'ai pas envie de me faire psychanalyser maintenant.

— Très bien, dit Lillian en levant les mains comme pour montrer qu'elle n'était

pas armée, mais la prochaine fois que tu commenceras à faire une crise de claustrophobie et que tu auras besoin de respirer, sors prendre l'air, d'accord ?

— C'était si évident que ça ?

— Si je te dis « oui », tu détesteras ça, parce que tu détestes que quiconque puisse lire dans ta tête. Si je te dis « non », ce sera un mensonge, et tu détestes aussi les mensonges.

— Je suis impossible à vivre, hein ?

— Pas impossible, mais pas précisément facile non plus. (Pour adoucir cette déclaration, elle la ponctua d'un petit rire.) Tu te sens prête à retourner à l'intérieur ?

Je pris une grande inspiration et acquiesçai.

— Pas de problème.

Lillian hocha la tête.

— Bien. Fais attention en écartant les rideaux. Il ne faudrait pas montrer trop de ce beau soleil à Damian.

J'opinai du chef et sentis l'air déserter mes poumons. Avant même de franchir la porte-fenêtre, je me demandais déjà ce que j'allais faire du vampire. Je ne pouvais pas continuer à le toucher toute la journée. J'étais prête à faire des efforts jusqu'à un certain point, mais toute la journée, ça me rendrait dingue. Surtout si ça devait durer. Soudain, j'imaginai une suite infinie de journées avec Damian perpétuellement collé à moi. Ce n'était pas une perspective riante pour quelqu'un de sujet à la claustrophobie.

Je m'attendais presque que le vampire se jette sur moi dès que j'aurais passé les rideaux, mais il ne le fit pas. Debout dans la pénombre de la cuisine, je laissai ma vision s'accoutumer. Je regardai machinalement vers l'endroit où Richard se tenait quand j'étais sortie, mais je me forçai d'abord à chercher Fredo. Il s'était rapproché comme un bon garde du corps ; à présent, il se tenait devant l'alcôve à petit déjeuner, les fesses

posées au bord de la table. Sa silhouette sombre se découpait sur la blancheur des roses que Jean-Claude m'envoie chaque semaine.

De nouveau, ses doigts caressaient les bords de son blouson en cuir. Je ne l'avais jamais vu se servir de ses couteaux, mais quelque chose me disait qu'il les dégainerait plus vite que je parviendrais à sortir mon flingue, et, à plus forte raison, mon propre couteau. Vu que le fourreau se trouve le long de mon dos, c'est juste une arme de secours, pas mon premier choix en cas d'agression. Sinon, je le porterais sur mon avant-bras.

Je m'avançai dans la pièce pour mettre le plus de distance possible entre Fredo et moi, non parce qu'il me voulait du mal, mais par principe. Je n'étais pas au meilleur de ma forme, et il était le seul méchant professionnel dans la pièce ; donc, je le traitais avec la méfiance qu'il méritait. Et puis, d'une façon ou d'une autre, je devais me racheter pour

ma stupidité de tout à l'heure, et l'époque où j'aurais déclenché une bagarre juste pour me rassurer est bel et bien révolue. Étant donné que je suis une fille, elle n'a pas duré très longtemps de toute façon. En règle générale, nous sommes plus pragmatiques que les mecs.

Richard était toujours assis à la grande table. Claire se tenait près de lui à présent. Elle avait posé une main sur son épaule valide, qui formait une petite tache pâle sur la peau bronzée de Richard. Elle m'observait. Elle avait les yeux bleus, d'un bleu-gris assez sombre, mais bleus quand même.

Micah se tenait à l'extrémité du plan de travail central la plus proche de la table. Il paraissait tendu, mais ce fut un bref mouvement de son regard qui m'aida à localiser Damian et Nathaniel.

Le vampire s'était niché dans le coin entre les placards et l'évier. Il avait ramené ses genoux contre sa poitrine et posé la tête

dessus pour se cacher les yeux. Entre le velours bleu de sa robe de chambre et la cascade sanglante de sa chevelure, il était presque entièrement dissimulé. Nathaniel était à genoux près de lui. Il lui touchait les mains, mais c'était tout.

Nathaniel leva les yeux vers moi, et je vis quelque chose dans ses prunelles violettes : de la douleur, de l'impuissance, je ne sais pas trop. Je n'étais plus en colère, et ma crise de claustrophobie était passée. Je me dirigeai vers eux. M'agenouillant à côté de Damian, je levai un regard interrogateur vers Nathaniel.

— Je pensais que mon contact l'aiderait à tenir jusqu'à ce que tu reviennes, expliqua le métamorphe.

Je hochai la tête. Ça paraissait logique.

— Mais il n'a pas voulu que je le touche trop, ajouta Nathaniel.

Il ne se sentait pas blessé : il rapportait seulement un fait.

Je posai ma main sur la tête inclinée de Damian et, soudain, ses doigts s'enroulèrent autour de mon poignet. Le mouvement fut si rapide que je ne le vis pas, ce qui ne m'arrive pas souvent avec les vampires, et qui n'aurait pas dû m'arriver avec ce vampire-là. La vitesse et la force du geste m'arrachèrent un hoquet.

Damian redressa la tête et planta ses yeux émeraude dans les miens. Je fus frappée par sa beauté comme par quelque chose de physique, comme si c'était un marteau qui m'avait frappée.

— Mon Dieu, chuchota Nathaniel.

Au prix d'un effort qui ne dut pas me rendre belle à voir, je m'arrachai à la contemplation de Damian. Lorsque je posai le regard sur le visage de Nathaniel, ma respiration redevint normale.

— Tu le vois aussi ? demandai-je.

Nathaniel acquiesça.

— C’est comme un bon lifting. Le changement est subtil mais très réussi.

— De quoi parlez-vous ? interrogea Damian.

Le son de sa voix me fit tourner la tête vers lui et, de nouveau, je fus ensorcelée. Damian a toujours été beau, mais pas à ce point.

— C’est un de ses pouvoirs vampiriques. Maintenant qu’il est mon serviteur, je pensais qu’ils me feraient moins d’effet, pas davantage, grommelai-je.

— Je ne crois pas que ce soit de la manipulation mentale, Anita, dit Nathaniel.

Il tendit la main vers le visage de Damian, qui eut un mouvement de recul.

— Quoi ? J’ai quelque chose sur la figure ? demanda-t-il, sur la défensive.

— Justement, non, répondis-je. Tu n’as absolument rien. Richard vient de te donner une raclée d’anthologie, et tu n’as pas la moindre marque.

Damian leva la main et toucha sa bouche.

— C'est guéri, constata-t-il.

Je hochai la tête. Je me sentais comme hypnotisée. Était-ce de la manipulation mentale, ou les blessures récentes de Damian n'étaient-elles pas les seules à s'être refermées ? Je n'en savais rien, et je doutais que Nathaniel fasse un meilleur juge que moi.

— Micah, tu peux venir ici et jeter un coup d'œil à Damian ?

Micah vint se placer à l'extrémité du plan de travail central la plus proche de nous. L'expression qui se peignit sur ses traits fut une réponse suffisante avant même qu'il s'exclame : « Ouah ! »

Mais était-ce de la manipulation mentale ? C'est ce que je voulais savoir. Je tendis la main pour toucher le visage de Damian, et celui-ci ne recula pas comme il l'avait fait devant Nathaniel. J'avais vu dans sa mémoire une partie de ce qui lui était arrivé aux

mains d'autres hommes, des hommes auxquels Moroven l'avait donné afin de pouvoir se nourrir de sa douleur et de sa peur. Je comprenais partiellement son homophobie, mais Nathaniel ne constituait pas une menace pour lui, pas de cette façon. Et de bien d'autres façons, il constituait une menace pour quiconque le voyait. *Hum*.

Je touchai la joue de Damian. Elle était solide, comme le reste de son visage. Nathaniel avait raison : on aurait dit le résultat d'un lifting très réussi. La différence était si subtile que j'avais du mal à mettre le doigt dessus. Qu'est-ce qui, jusqu'ici, avait empêché le visage de Damian de me couper ainsi le souffle ? Comme je ne l'avais jamais étudié en détail, je n'étais pas certaine de le connaître suffisamment pour m'en rendre compte. Ma confusion dut se voir, car Nathaniel dit :

— Sa bouche. Ses lèvres étaient trop fines pour son visage. À présent, elles sont pleines et… elles collent avec le reste.

Maintenant qu'il le disait, je me souvenais de la bouche de Damian, et elle n'était pas comme ça. S'agissait-il juste d'un glamour mental ? Ça devait en être un, pas vrai ? Fermant les yeux, je touchai la bouche de Damian, mais je ne l'avais jamais fait auparavant, et le bout de mes doigts ne se souvenait pas de ses lèvres.

Les paupières toujours closes, je me fiai à mes mains pour me guider et embrassai Damian, lui donnant un baiser doux mais ferme. Je l'avais embrassé moins de deux heures plus tôt et, cette fois, j'en étais sûre : ce n'était pas la même bouche. Ses lèvres étaient plus pleines, comme s'il s'était fait injecter du collagène pendant que nous avions la tête tournée.

Je m'écartai juste assez pour voir son visage clairement. Ses yeux étaient très

légèrement obliques et plus grands, pas beaucoup, juste un peu. Ou le paraissaient-ils seulement parce que l'arc de ses sourcils s'était accentué ? Ses cils n'étaient-ils pas plus épais, plus sombres ? Et merde.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Damian et, cette fois, une pointe de peur perçait dans sa voix.

— Je vais chercher un miroir, dit Micah en se détournant.

— Ce n'est pas possible, protestai-je.

— Puis-je être utile à quelque chose ?

Le docteur Lillian se tenait à l'autre bout du plan de travail central. Damian leva la tête vers elle, et elle s'exclama :

— Ça alors !

— Quoi ? demanda-t-il, au bord de la panique.

Je lui tapotai la main.

— Tout va bien. Tu es juste… sublime.

La peur dans sa voix se communiqua à ses yeux.

— De quoi parles-tu ?

Micah revint avec un miroir à main, qu'il me tendit sans un mot. Je le pris, mais Damian ferma les yeux en crispant les paupières comme s'il avait peur de regarder.

— Tout va bien, Damian, je te le promets. Tu es merveilleusement beau.

Mais quelque part, je comprenais sa peur. Parce que, même s'il s'agit d'une amélioration, ça doit être déconcertant de voir changer le visage que vous portez depuis plus de mille ans. Ça me ferait déjà bizarre de voir changer le visage qui est le mien depuis seulement une partie de mon existence.

Damian secouait frénétiquement la tête.

— S'il te plaît, Damian, regarde. C'est un changement en bien, pas en mal, je te le jure.

Il rouvrit les paupières un millimètre après l'autre mais, lorsqu'il put se voir, ses

yeux s'écarquillèrent et il me prit le miroir. Il le déplaça devant son visage pour mieux examiner ses yeux, sa bouche et son nez. Apparemment, celui-ci aussi avait été modifié, même si je ne le voyais pas. Comme je le disais tout à l'heure, je n'avais jamais examiné son visage, mais lui, si.

Il se toucha la joue d'un geste hésitant, comme s'il craignait que ses doigts lui révèlent une vérité différente. Puis il lâcha le miroir, que Nathaniel rattrapa au vol.

— Que m'arrive-t-il ?

J'ouvris la bouche pour répondre : « Je ne sais pas », mais Micah me prit de vitesse.

— Je crois qu'il faut appeler Jean-Claude. Nous savons qu'il est réveillé.

Bonne idée, pensai-je.

— Oui, probablement.

Je me levai pour me diriger vers le téléphone, mais Richard se tenait au bout du plan de travail central, me barrant le chemin. Il portait son bras droit en écharpe,

immobilisé contre sa poitrine comme si Lillian avait commencé à le momifier et s'était interrompue en plein milieu. Il ne me regardait pas : les yeux baissés, il dévisageait Damian.

Je me rendis compte que je ne tenais pas tant que ça à m'approcher du téléphone.

— Guérison et un peu de reconstruction faciale. C'est très réussi, commenta aigrement Richard.

— Je n'ai pas fait exprès, se défendit Damian.

— Je sais, acquiesça Richard sur un ton las. Une fois, Jean-Claude m'a dit qu'il ne se souvenait plus à quoi Asher et lui ressemblaient avant de rencontrer Belle, mais qu'il avait connu d'autres vampires avant et après. Belle ne jette jamais son dévolu sur des gens qui ne sont pas déjà beaux mais, après qu'elle les a transformés, certains le deviennent encore plus. Ce n'est pas un phénomène courant même au sein de sa

lignée, mais ça arrive assez souvent pour que la rumeur prétende que c'est systématique.

Je le dévisageai.

— Et quand Jean-Claude et toi avez-vous trouvé le temps de vous faire toutes ces confidences ?

— Pendant les six mois où tu nous as abandonnés. Nous avons eu tout loisir de discuter, et j'avais des tas de questions à lui poser.

Comme je ne pouvais pas contester cette histoire d'abandon, je ne tins pas compte de la pique de Richard.

— Une fois, je lui ai demandé si son visage et son corps étaient le produit d'une manipulation mentale, et il m'a répondu par la négative.

— Une manipulation mentale modifie ta perception des choses. Elle te fait voir une illusion. Ceci, dit Richard en désignant Damian de son bras valide, est bien réel.

— Mais Damian a été transformé il y a un millénaire ! Si ce genre de changement avait dû se produire en lui, ce serait fait depuis belle lurette !

— Je n'appartiens pas à la lignée de Belle, fit remarquer l'intéressé en se palpant le visage du bout des doigts, comme si ça rendait le phénomène moins choquant.

— Mais Anita, si, répliqua Richard. À travers ses liens avec Jean-Claude, elle fait partie de la lignée de Belle.

— Je ne suis pas un vampire, objectai-je.

— Tu te nourris comme si tu en étais un.

Ma colère redressait enfin sa tête hideuse mais réconfortante. Si je pouvais me fâcher, je me sentirais mieux, et la présence de Richard ne me perturberait pas autant.

— Tu es tout aussi lié à Jean-Claude que moi. Seule la chance a empêché que l'ardeur se communique à toi, Richard. La

prochaine fois qu'il se passera quelque chose de spécial, ce sera peut-être ton tour.

— Je ne peux pas utiliser le sexe pour guérir ; apparemment, toi si.

— As-tu invoqué le munin pendant que tu étais avec Damian ? s'enquit le docteur Lillian.

Je secouai la tête.

— Si Raina avait traîné dans les parages, je l'aurais remarquée. C'est difficile de la rater.

J'entendis un écho lointain dans ma tête, le fantôme de Raina qui disait : *Ravie que tu l'aies remarqué*. Je claquai cette porte métaphysique, la verrouillai et la bardai de chaînes en argent. Métaphoriquement – ou métaphysiquement, si vous préférez –, mais d'une façon qui n'en était pas moins réelle.

Une partie de Raina vit en moi, et tous mes efforts n'ont pas suffi à me débarrasser complètement d'elle. Je peux la contrôler jusqu'à un certain point, mais pas l'exorciser.

Dieu sait que ce n'est pas faute d'avoir essayé.

— Si ce n'était pas Raina, un de vous a fait usage d'un pouvoir de guérison pendant que vous couchiez ensemble, dit le docteur Lillian comme si c'était purement logique, comme « deux et deux font quatre ».

Je secouai déjà la tête avant de me rendre compte que j'étais en train de le faire. Et même après m'en être rendu compte, je continuai.

— Ce n'est pas moi qui ai fait ça.

— Alors qui ? demanda Richard avec toute l'arrogance que lui inspirait sa colère.

Quand il est comme ça, je le trouve à la fois plus séduisant et moins accessible. C'est l'une des rares situations dans lesquelles je sais qu'il a conscience de sa beauté : quand il est suffisamment furieux pour vouloir porter un coup et faire souffrir quelqu'un. Pourquoi la colère rend-elle les gens plus attirants ? La rage les rend hideux, mais un soupçon de

colère… C'est comme si ça ajoutait du piquant. Une petite cruauté de la nature, ou un moyen de nous empêcher de nous entre-tuer plus souvent ?

— Je ne sais pas, mais il n'avait pas cette tête juste après. Il n'avait pas cette tête dans la salle de bains quand Mor… Celle-qui-l'a-créé s'est attaquée à nous. Il n'avait pas cette tête dans le couloir… (je fis un pas vers Richard) ni dans la chambre… (puis un autre) ni dans le salon.

Un troisième pas m'amena aussi près de lui que je pouvais me tenir si je voulais voir son visage. Richard mesure trente centimètres de plus que moi, ce qui pose un problème d'angle.

— La personne la plus étroitement liée à Jean-Claude à ce moment-là, ce n'était pas moi, fis-je remarquer.

Richard me toisa.

— Je ne me suis pas approché de Damian.

— Jean-Claude connaît peut-être l'explication, déclara Micah.

Il se tenait derrière moi, pas trop près, mais assez pour intervenir si j'avais tenté quelque chose de stupide.

— Micah a raison, acquiesça le docteur Lillian.

— Ouais, Micah a toujours raison, lâcha Richard, la voix pleine d'émotions que ses mots ne laissaient même pas deviner.

C'était la première fois qu'il manifestait de la jalousie. Une partie de moi s'en réjouit et, à l'instant où l'étincelle de jubilation s'alluma dans mon cœur, je le regrettai. J'eus honte de moi, et je déteste ça.

— La plupart du temps, il a raison, tempérai-je.

Mais il n'y avait pas de colère dans ma voix. Nous avions besoin de réponses, pas de pétages de plombs. Je fis un geste des deux mains.

— Si tu veux bien me laisser accéder au téléphone…

Richard s'écarta pour me laisser passer, l'air perplexe. L'espace d'une seconde, je me demandai s'il cherchait la bagarre et, si oui, pourquoi ? D'habitude, c'est plus mon truc que le sien. Plus tard ; je m'occuperais de ça plus tard.

Je venais de poser la main sur le combiné quand le téléphone sonna, ce qui me fit sursauter.

— Merde !

Je décrochai, et ma colère dut s'entendre dans ma voix quand je dis « Allô ? » parce que Jean-Claude demanda :

— *Que s'est-il encore passé, ma petite ?*

Ma colère s'évapora.

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis contente de vous entendre.

— *Je perçois le soulagement dans ta voix, ma petite. Donc, je te le redemande : que s'est-il encore passé ?*

Ma méfiance naturelle revint à la charge.

— Comment savez-vous qu'il s'est passé quelque chose ?

— *J'ai senti la maîtresse de Damian fuir devant tes émotions et celles de Richard. Vous êtes les deux seules personnes au monde capables de changer du désir en quelque chose d'aussi… (Il réfléchit à un mot approprié et dut finalement se contenter de :) Décevant.*

— Vous vous adressez au mauvais tiers du triumvirat, Jean-Claude. Je peux vous le passer, si vous voulez lui parler.

— *Non, non. Raconte-moi ce qui s'est passé.*

— Ne pouvez-vous pas le lire dans mon esprit ? Apparemment, tous les autres y arrivent.

— *Avons-nous vraiment du temps à perdre en enfantillages, ma petite ?*

— Non, admis-je sur un ton boudeur, mais Richard vient de me dire que certains vampires de la lignée de Belle deviennent plus beaux au bout d'un moment. C'est vrai ?

— *La transformation d'humain en vampire peut susciter de légères modifications de l'apparence. C'est rare, même au sein de la lignée de Belle, mais oui, ça peut arriver.*

— Donc, vous n'avez pas toujours été aussi beau.

— *Comme je l'ai dit à notre loup-garou curieux, je n'en sais rien. Beaucoup de gens se comportaient comme si je l'étais, mais je n'ai pas de portrait de moi de mon vivant, et aucun moyen de m'en souvenir après tant d'années. Honnêtement, je n'en sais rien. Belle ne prêtait pas plus attention à ceux d'entre nous qui devenaient plus beaux, parce qu'elle se délectait de la fausse rumeur selon laquelle son contact nous embellissait tous, et qu'une telle attitude aurait terni sa*

légende. Tu l'as rencontrée, ma petite. Tu sais combien elle tient à sa légende.

Je frissonnai. Oui, j'ai rencontré Belle indirectement, à l'occasion d'un ou deux épisodes de possession métaphysique. Elle est effrayante, et pas seulement à cause de son pouvoir. Elle est effrayante à cause de ses défauts, d'un certain aveuglement à tout ce qu'elle ne comprend pas : notamment, l'amour, l'amitié et la loyauté, par opposition à l'esclavage. Elle ne semble pas faire beaucoup de différence entre les deux.

— Oui, elle tient tellement à sa légende qu'elle commence à y croire elle-même.

— Si tu le dis. Mais du coup, il est difficile de débusquer la vérité au sein de sa cour.

— D'accord : nous ne saurons jamais si Asher et vous étiez aussi beaux avant.

— Asher dit que ses cheveux n'étaient pas dorés comme ça. Ça au moins, c'est une certitude.

Je commençais à me laisser distraire.

— Soit, mais ce que je voudrais savoir, c'est à quel moment l'amélioration se produit.

— *Quand l'humain transformé en vampire se relève la première nuit. Ce n'est pas toujours facile à voir, car la soif de sang change certains nouveau-nés en créatures vicieuses, mais ça arrive toujours peu de temps après qu'ils se sont éveillés à leur nouvelle vie.*

Je ne discutai pas le terme de « vie » : plus je fréquente des vampires, plus ma définition de la chose devient floue.

— Donc, au bout d'un millénaire, l'apparence d'un vampire est fixée pour de bon, pas vrai ?

Silence à l'autre bout de la ligne. Je n'entendais même pas Jean-Claude respirer, ce qui ne voulait rien dire puisqu'il n'en avait pas besoin.

— *Est-il arrivé quelque chose à Damian… quelque chose d'autre ?*

— Oui.

— *Donc, j'imagine que, si tu viens de m'interroger au sujet de la lignée de Belle, ce n'est pas par pure curiosité ?*

— En effet.

— *Dis-moi*, réclama Jean-Claude d'une voix douce.

Je lui racontai.

Il resta très calme, posa des questions, réclama des détails sur un ton presque détaché. Au téléphone, je ne pouvais pas dire si c'était du pipeau ou non étant donné que je ne voyais ni sa posture ni son expression et qu'il avait dressé son bouclier.

Finalement, il lâcha :

— *C'est très intéressant.*

— Pitié, ne me faites pas le coup de M. Spock. Qu'est-ce que ça veut dire, « c'est très intéressant » ?

— Que c'est très intéressant, ma petite. Damian n'appartient pas à la lignée de Belle. Cela n'aurait donc pas dû se produire. En outre, il a plus d'un millénaire. Comme tu l'as très bien résumé, il aurait dû rester tel qu'il était. Son apparence n'aurait pas dû être modifiée si longtemps après sa transformation.

— Pourtant, c'est arrivé.

— Puis-je parler à Damian ?

— Je suppose que oui. (Je me tournai et tendis le téléphone au vampire.) Jean-Claude voudrait te parler en personne.

Damian se leva lentement, comme s'il avait des crampes ou que le sol n'était pas stable sous ses pieds. Or, le sol était stable ; c'est tout le reste qui l'était un peu moins, ce jour-là.

Damian prit le téléphone.

— Oui ?

Et à partir de ce moment, les deux vampires cessèrent de parler anglais.

Curieusement, ils ne passèrent pas au français mais à l'allemand. J'ignorais que l'un comme l'autre parlait cette langue. Si Jean-Claude en avait changé parce que mon français s'améliorait, il était pris à son propre piège, parce que je parle allemand. Enfin, disons que je le comprends. Grand-maman Blake m'a toujours parlé allemand, même quand j'étais encore au berceau, et au lycée j'ai pris allemand comme langue étrangère obligatoire, parce que j'étais flemmarde et que ça me faisait une matière de moins à étudier.

Je ne captais pas tous les mots. Je n'avais pas pratiqué depuis trop longtemps, et Damian avait un accent différent de tous ceux que je connaissais. Mais je compris que Jean-Claude lui demandait si les changements s'étaient produits pendant que nous faisions l'amour ou juste après, parce que Damian répondit que c'était arrivé encore

plus tard, environ une heure après que nous eûmes couché ensemble.

Je comprenais que Jean-Claude tentait de m'épargner. Je suis assez susceptible dès qu'il s'agit de sexe que je n'ai pas choisi. Puis je captai le mot allemand pour « pouvoir » et le nom de Belle Morte. Après ça, Damian répéta plusieurs fois « *nein* », ou « non, je n'ai rien vu de tel » en allemand. Non, il ne m'avait pas vu utiliser les pouvoirs au sujet desquels Jean-Claude l'interrogeait à l'autre bout du fil.

D'accord, je ne pigeais pas tout. Un, je n'entendais que la moitié de la conversation, et deux, Damian utilisait beaucoup de mots qui ne revenaient pas souvent dans la bouche de ma grand-mère. Curieusement, elle et moi ne discutions guère de vampires, de sexe et de pouvoirs métaphysiques.

Quand la conversation parut toucher à sa fin, je dis à Damian que je voulais parler à Jean-Claude avant qu'il raccroche. Peu de

temps après, Damian me rendit le téléphone, et je me fis un plaisir de lancer :

— Coucou, *ich kann Deutsch sprechen*.

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil.

— Si vous ne vouliez pas que je comprenne, vous auriez dû vous en tenir au français.

— *Damian ne parle pas le français*, me répondit Jean-Claude très prudemment.

— Dans ce cas, vous n'avez vraiment pas de chance.

— *Ma petite…*

— Ne m'appelez pas « ma petite ». Dites-moi juste la vérité. Quels autres pouvoirs vampiriques puis-je m'attendre à voir se manifester ?

— *En toute honnêteté, je n'en suis pas sûr*.

— Ben voyons.

— *C'est la vérité, ma petite. Même Belle n'a jamais transformé un vampire d'une*

autre lignée aussi âgé que Damian. Si tu m'avais posé la question, je t'aurais répondu que c'est impossible.

Il avait l'air sincère.

— D'accord, mais vous avez demandé à Damian si j'avais manifesté certains pouvoirs. Je veux savoir lesquels. Et ne me mentez pas : si je lui ordonne de me répéter toute votre conversation mot pour mot, il le fera. Il n'aura pas le choix.

— Tu pourrais être surprise sur ce point, ma petite. Dans la mesure où tu t'es plus engagée vis-à-vis de lui, Damian ne sera peut-être plus autant esclave de ta volonté. J'ignore si c'est la règle, mais je sais qu'à chaque nouvelle marque que je t'ai faite tu es devenue moins docile et moins manipulable.

Je ne pouvais pas le nier. Or, même si l'obéissance absolue de Damian m'a toujours fait flipper, elle s'est avérée très pratique à certains moments. Ç'aurait pu être le cas à ce

moment-là, et je l'avais peut-être perdue. Pas de bol.

— Très bien. Alors, dites-le-moi vous-même.

— *Tu ne comprends pas, ma petite. Il est déjà assez inhabituel que tu aies hérité de mes pouvoirs, mais je ne possède pas la capacité dont nous parlons, et je ne l'ai jamais possédée. Ce qui est arrivé à Damian est une chose que seule Belle aurait pu faire, et seulement si Damian venait juste de se relever de la tombe pour la première fois. S'agit-il donc d'un pouvoir entièrement nouveau, un pouvoir que je n'ai encore jamais rencontré ? Si oui, quelles vont en être les conséquences pour toi et pour tous ceux qui te sont liés ? Et si, à travers ta nécromancie, tu avais acquis des capacités au-delà de notre compréhension ?*

Je soupirai et, tout à coup, je me sentis lasse. Pas effrayée, juste lasse.

— Toutes ces emmerdes métaphysiques commencent à me fatiguer.

— *Tu as également pu guérir les blessures de Damian en couchant avec lui, sans faire appel au munin de Raina*, me rappela Jean-Claude. *Est-ce si terrible ?*

— Puisque je l'ai fait sans m'en rendre compte, c'est peut-être ça. Réfléchissez, Jean-Claude. Je ne me suis pas concentrée. C'était un accident. Que pourrais-je faire d'autre sans le vouloir ? Vous n'en savez rien.

Ce fut son tour de soupirer.

— *Le seul autre triumvirat de ma connaissance qui incluait un nécromancien comme serviteur humain ne manifestait pas ce niveau de… pouvoir.*

— Vous avez hésité. Qu'alliez-vous dire d'autre à la place de « pouvoir » ?

— *Tu me connais trop bien, ma petite.*

— Répondez à la question.

— *J'allais dire « imprévisibilité ».*

Je n'étais pas certaine que ce soit vraiment ce qu'il avait voulu dire, mais je laissai filer. Il avait répondu à ma question de la seule façon dont il était disposé à le faire. Depuis le temps que je fréquente Jean-Claude, j'ai appris à déterminer quand il m'a donné tout ce qu'il voulait bien me donner. Après ça, je laisse tomber : insister ne ferait que me frustrer davantage.

— D'accord. Je suis prête à croire que vous n'en savez pas plus que moi. Mais existe-t-il quelqu'un d'autre qui pourrait avoir une meilleure idée de ce qui nous arrive ?

— Je vais y réfléchir, ma petite. Je ne connais personne qui ait jamais réussi à former deux triumvirats croisés comme les nôtres. En revanche, il existe peut-être des gens plus calés que nous sur le fonctionnement théorique de la nécromancie, des triumvirats ou… Pour être franc, je ne saurais même pas par où commencer pour

formuler une question intelligente. Et je ne peux pas m'adresser à n'importe quel autre maître vampire. La plupart d'entre eux considéreraient cela comme un signe de faiblesse. Donc, je vais y réfléchir et chercher à qui nous pourrions nous adresser.

Dans sa voix, j'entendais une perplexité à laquelle il ne m'avait pas habituée.

— D'accord. De mon côté, j'appellerai Marianne pour voir si elle ou son chapitre ont des informations à nous fournir. Je pourrais aussi demander à Tammy quand Larry et elle rentreront de leur lune de miel. C'est une sorcière, et sa branche de l'Église s'occupe de pouvoirs surnaturels depuis des siècles. Qui sait ? Ils ont peut-être des archives.

— *Bonne idée*, approuva Jean-Claude. *Damian semble fort perturbé.*

— Vous pouvez le dire.

— *Je n'en suis pas certain, mais je pense que, s'il s'allongeait dans son cercueil*

et si tu ne te trouvais pas à côté de lui, il dormirait normalement, comme il le fait toujours pendant la journée.

— Et s'il pète de nouveau les plombs ?

— *Laisse quelqu'un à la cave pour le surveiller. Pas toi, ni Nathaniel, ni Richard, mais quelqu'un qui ne fait partie d'aucun des deux triumvirats. S'il voit que Damian ne dort pas, il pourra t'appeler pour que tu descendes le réconforter.*

Ce n'était pas une si mauvaise idée et, de toute façon, je n'en avais pas de meilleure. Je ne voulais vraiment pas passer la journée à faire du vampire-sitting.

— Je vais en parler avec lui et voir s'il veut essayer.

— *Et que feras-tu s'il refuse : tu lui tiendras la main jusqu'à la tombée de la nuit ?* demanda Jean-Claude avec une pointe de jalousie à laquelle je ne m'attendais pas de sa part.

Je parlai sans réfléchir, une mauvaise habitude dont je m'efforce pourtant de venir à bout.

— Vous n'en voulez pas à Damian parce que j'ai couché avec lui, pas vrai ? Ce n'était pas prévu.

— *Non, ma petite, je n'en veux pas à Damian d'avoir couché avec toi, bien que je ne te partage pas à la légère, si raisonnable que je puisse sembler dans ce domaine.*

— Alors, qu'y a-t-il ?

— *Apparemment, tu as partagé les quatre marques avec Damian et Nathaniel. Je n'en serai absolument sûr qu'une fois que je vous aurai vus tous les trois en personne, mais si vous avez bien partagé les quatre marques et si Damian peut tout à coup supporter la lumière du soleil… Je suis obligé de me poser la question : si j'avais achevé notre triumvirat, pourrais-je moi aussi marcher en plein jour ?*

Oh.

— Je comprends que vous vous interrogiez, mais l'idée de partager la quatrième marque vous a toujours inspiré autant de réticence qu'à moi. Vous avez dit qu'à cause de ma nécromancie vous ne pouviez pas prédire qui serait le maître et qui serait l'esclave.

— *Et j'en suis encore moins certain à présent. Mais pouvoir marcher en plein jour aussi bien qu'au clair de lune vaudrait peut-être la peine que je prenne le risque. Si tu as perdu ta capacité à faire obéir Damian au doigt et à l'œil, ce sera un signe probant.*

— J'essaierai de lui donner des ordres, et je vous tiendrai informé.

— *Merci.*

— Mais il y a aussi la question de l'immortalité. Ni Richard ni moi n'étions certains de vouloir cesser de vieillir.

— *Si tu t'es réellement liée à Damian par la quatrième marque, la question ne se pose peut-être déjà plus pour toi, ma petite.*

Debout au milieu de ma cuisine, je sentis la peur me saisir.

— Merde, chuchotai-je.

— *Si votre triumvirat est achevé, il se peut que ta mortalité ne soit déjà plus qu'un souvenir*, insista Jean-Claude. *Auquel cas, accepter la quatrième marque de ma part ne changera rien pour toi.*

— Et ça vous permettra de marcher en plein jour, dis-je sur un ton qui n'avait rien d'amical, parce que j'avais entendu la légère avidité dans sa voix quand il avait évoqué cette idée.

Jean-Claude peaufine sa base de pouvoir depuis trop longtemps pour ne pas considérer avant toute autre chose les avantages à tirer d'une situation donnée. Je ne peux pas l'en blâmer, mais ce n'est pas l'envie qui m'en manque. Une partie de moi se demande toujours si je compte davantage pour lui sur le plan du pouvoir ou de l'amour. L'autre partie a conscience qu'elle

ne pourra jamais en être certaine, et qu'en vérité Jean-Claude ne le saura probablement jamais lui non plus.

L'amour n'est pas aussi simple, aussi propre, aussi linéaire que je le voudrais. Ce n'est pas un sentiment unique et pur, mais un mélange complexe. Je l'admets : une des raisons pour lesquelles je me suis laissé aller à tomber amoureuse de Jean-Claude, c'est qu'il est difficile à tuer. Les risques qu'il m'abandonne en mourant sont moindres que s'il était humain. Une grande partie de moi apprécie ça. J'ai vu mourir trop de gens à un âge trop tendre pour ne pas l'apprécier.

— *Peut-être que oui, peut-être que non, ma petite. Ça relève de l'art plutôt que de la science, ou du moins, c'est ce qu'il semble*, répondit Jean-Claude avec une pointe de colère dans la voix.

— Pourquoi vous fâchez-vous ? Ce n'est pas moi qui essaie de parler une langue que

vous ne comprenez pas pour vous cacher des choses.

— *Et ce n'est pas moi, ma petite, qui me suis tapé un autre vampire : un vampire mineur et un de mes sous-fifres, par-dessus le marché.*

Présenté de cette façon, il avait des raisons d'être fâché.

— Suis-je censée m'excuser ?

— *Non, mais tu ne peux pas non plus t'attendre que je saute de joie. Damian a connu ton corps et, désormais, il est libre du joug des ténèbres. Je pourrais lui pardonner une de ces choses, mais pas les deux. Les deux ensemble me rendent amer, ma petite.*

— Je suis désolée. Rien de tout cela n'était prémédité.

— *Je suis persuadé que ça ne l'était pas, ni par toi ni même par Damian. Tu es bien la seule personne de ma connaissance qui fasse régulièrement l'amour par accident.*

« L'amour par accident. » À l'écouter, on aurait dit que, chaque fois que je perdais l'équilibre, je tombais sur une érection malencontreusement placée. Je gardai cette réflexion pour moi. Vous voyez ? Je m'assagis au fil du temps. À voix haute, je dis :

— « L'amour par accident. » C'est une façon de présenter ça. Vais-je hériter un jour d'un pouvoir vampirique qui n'ait aucun rapport avec le sexe ?

— *Avec toi, je ne peux jamais être certain de rien, ma petite. Ta nécromancie te rend trop imprévisible. Mais j'en doute. Jusqu'ici, tu as hérité de mes pouvoirs, ou de ceux de Belle, ou d'une version dérivée. À ma connaissance, tous les pouvoirs de Belle tournent autour du sexe et, donc, les miens aussi.*

— Génial. Pourriez-vous au moins me fournir une liste, pour que je sache vaguement à quoi m'attendre ?

— *Je pourrais, si c'est vraiment ce que tu désires.*

Je soupirai.

— Non, c'est bon. Vous n'aurez qu'à me le dire de vive voix quand nous nous verrons ce soir.

— *Ce soir ? J'espérais que tu viendrais plus tôt.*

— Nous ne pouvons pas transporter Damian en plein jour. Son corps le supporterait peut-être, mais pas son esprit. Et puis je dois bosser cet après-midi.

— *Toujours ton travail, quoi qu'il puisse se passer d'autre autour de toi.*

— Écoutez, Jean-Claude, vous n'avez jamais vu ce qui arrive quand je reste trop longtemps sans relever un zombie. Disons juste que je ne veux pas me promener avec une file de bestioles écrasées traînant la patte derrière moi et je veux encore moins me réveiller en pleine nuit avec un zombie « accidentel » dans ma chambre.

— Cela signifie-t-il que, si tu ne l'utilises pas, ton pouvoir finit par relever les morts sans que tu le veuilles ?

— Oui. Je croyais vous l'avoir déjà dit.

— Tu m'as dit que tu avais relevé des morts sans le faire exprès quand tu étais enfant. Je pensais que c'était juste à cause du manque déformation et de discipline.

— Non. Il ma fallu des années pour l'admettre, mais non. Si je ne relève pas les morts à dessein, je le fais malgré moi. Ou bien, des fantômes se mettent à me suivre, quand ce ne sont pas les esprits de personnes récemment décédées. Je déteste ça. Ils veulent toujours que je transmette des messages à leurs proches, et ce sont toujours des messages stupides. « Je vais bien, je suis heureux, ne vous en faites pas pour moi. » Vous imaginez la scène ? Je viens frapper à votre porte ; vous ne me connaissez ni d'Adam ni d'Ève, mais votre fils défunt m'a demandé de vous dire qu'il allait bien. Rien

d'autre, rien d'important ou d'urgent, juste : « Je vais bien, ne vous en faites pas. » (Je secouai la tête. Je n'y avais pas pensé depuis des années.) Donc, je relève des zombies, et les morts me fichent la paix.

— *Vraiment, ma petite ? Les morts te fichent la paix ?*

Il avait dit ça sur le ton de la plaisanterie, mais il y avait des choses beaucoup plus sombres, dans le ton de sa voix.

— Vous n'êtes pas mort, Jean-Claude. J'ai vu des tas de morts et, quoi que vous puissiez être quand vous marchez et parlez, vous n'êtes pas mort.

— *Il fut un temps où tu ne pensais pas ça. Je crois me souvenir qu'autrefois tu m'as traité de « séduisant cadavre ».*

— Écoutez, j'étais jeune et ignare.

— *Es-tu enfin certaine, ma petite, que je ne suis pas juste un « mec mort sexy » ?*

De nouveau, il me citait.

— Oui, j'en suis certaine.

Il éclata de ce rire qui me donne toujours la chair de poule.

— *Tu m'en vois ravi. Au fait, ma petite, parles-tu l'italien ?*

— Non, pourquoi ?

— *Pour rien. À ce soir, ma petite. Je t'attends avec tes nouveaux amis.*

Je voulus dire que ce n'était pas de nouveaux amis, mais Jean-Claude avait déjà raccroché. En reposant le combiné, je me rendis compte que j'aurais dû mentir au sujet de l'italien mais, bordel, si versée que je sois devenue dans l'art du mensonge, ma première réaction est toujours de dire la vérité. Je suppose que tous les efforts du monde ne suffisent pas à lutter contre l'éducation qu'on a reçue.

CHAPITRE 24

Nous envoyâmes Gregory à la cave pour surveiller Damian. Il était l'un des seuls occupants de la maison qui ne soit pas métaphysiquement lié à moi. D'accord, il y avait aussi le docteur Lillian et Fredo, mais la première n'en avait pas terminé avec le bras de Richard, et le second refusait de la laisser seule. Par élimination, le boulot échut donc à Gregory, toujours sous sa forme de gros matou.

Alors qu'il se dirigeait d'un pas glissant vers la porte de la cave, sa queue tachetée se balançant sous un postérieur d'aspect encore très humain, il m'informa qu'il était censé se produire sur scène, ce soir-là, au *Plaisirs Coupables*.

— Je ne peux pas y aller comme ça. Jean-Claude va devoir me trouver un remplaçant.

Il m'adressa une grimace féline qui découvrit ses dents et disparut à l'angle.

— Qu'est-ce que ça veut dire, il est censé se produire sur scène ? interrogea Claire.

— Gregory est stripteaseur, répondis-je.

La bouche de Claire s'arrondit. Avait-elle vécu une existence si protégée jusque-là qu'elle était choquée, ou du moins surprise, par le simple fait d'avoir partagé une voiture avec un stripteaseur ? Dans son propre intérêt, j'espérais que son univers n'était pas si restreint.

— Mais… je ne comprends pas, protesta-t-elle. Pourquoi ne peut-il pas… (elle fit un geste vague des deux mains) se produire sur scène ce soir ?

Richard m'épargna la peine de lui donner un cours magistral.

— Souviens-toi : une fois sous ta forme animale, tu dois la garder entre six et huit heures.

— Je croyais que c'était juste parce que c'est nouveau pour moi, objecta Claire.

Richard secoua la tête, frémit comme si ça faisait mal et répondit :

— Non, la plupart des métamorphes restent toute leur vie soumis à un cycle de six à huit heures sous leur forme animale, puis deux à quatre heures d'inconscience après avoir repris leur forme humaine.

— Assieds-toi, ordonna le docteur Lillian sur un ton disant qu'elle s'attendait à être obéie.

Richard revint vers la chaise qu'il occupait précédemment. Des rides marquaient le tour de ses yeux et de sa bouche, ces plis que la douleur creuse là quand vous avez vraiment mal. À quel point Damian l'avait-il amoché ?

Claire voulut l'aider à se rasseoir mais, comme Richard utilisait son bras valide pour s'appuyer sur la table, elle ne sut pas par où l'attraper. Elle resta près de lui, hésitante.

— Mais toi, tu n'es pas obligé de rester si longtemps sous ta forme animale, et tu ne t'évanouis pas quand tu te retransformes, fit-elle remarquer.

— C'est ton Ulfric, répliqua Fredo d'une voix encore plus grave que sa poitrine était large. Aucun roi n'est faible à ce point.

Claire lui jeta un coup d'œil très bref, comme s'il la mettait mal à l'aise. Peut-être était-ce la faute de ses couteaux.

— Et toi, est-ce que tu t'évanouis quand tu te retransformes ? demanda-t-elle d'une

voix dont la nervosité reflétait celle de ses yeux.

— Non.

— Moi, je m'évanouis, dit Nathaniel. (Il sourit à Claire.) Ne demande pas aux autres. Ils te foutront tous des complexes, parce qu'ils ne s'évanouissent pas non plus.

— Depuis combien de temps es-tu… ?

Claire hésita.

— Un léopard-garou, acheva Nathaniel à sa place.

Elle acquiesça.

— Trois ans.

J'effectuai un rapide calcul mental.

— Ça signifie que Gabriel t'a transformé quand tu en avais dix-sept.

— Oui.

— C'est illégal.

— Dans la plupart des États, il est illégal de contaminer volontairement quelqu'un avec une maladie potentiellement

fatale, quel que soit l'âge de la victime, fit remarquer Richard.

Je secouai la tête.

— J'imagine que je commence à traiter la lycanthropie tout comme la loi traite le vampirisme. Si tu es majeur, tu peux choisir.

— La loi ne considère pas les deux choses de la même façon.

Bien sûr, je le savais mais, à force de passer tout mon temps avec des métamorphes, j'avais presque zappé. C'était imprudent de ma part.

— Je suppose que j'avais oublié.

— Et dire que tu es un marshal fédéral ! Bravo !

Mais la réplique de Richard manqua de mordant parce qu'il était recroquevillé de douleur dans sa chaise.

— Quelle est la gravité de ta blessure, au juste ?

— C'est moi qui vais répondre, dit le docteur Lillian en souriant. (Mais son regard

demeura très sérieux.) S'il était humain, Richard aurait de grandes chances de perdre l'usage de son bras. Il récupérerait peut-être cinquante pour cent de sa mobilité initiale, peut-être moins. Ton vampire a sectionné des muscles et des ligaments dans toute l'épaule et le haut de la poitrine.

— Mais il n'est pas humain. Donc, il va guérir.

Je laissai filer le « ton vampire ». J'aime bien Lillian, et je n'avais pas envie de me disputer avec elle.

— Il guérira, mais ça prendra plusieurs jours, voire plusieurs semaines s'il refuse de se transformer.

— Je vous promets que je me transformerai en loup dès que je serai rentré chez moi, dit Richard.

Lillian le regarda comme si elle ne le croyait pas.

— Le fait que je puisse reprendre ma forme humaine presque immédiatement ne

signifie pas qu'il n'y a pas un prix à payer. Je préférerais ne pas être lessivé jusqu'à la fin de la journée. Si je me transforme et que je reste sous ma forme animale pendant une heure ou deux, je serai moins crevé quand je reprendrai ma forme humaine.

Je crois que Richard disait ça pour éduquer Claire plus que pour justifier sa décision auprès de Lillian. Elle était vraiment toute nouvelle.

— Donc, je vais attendre d'être chez moi, pour que Claire n'ait pas à expliquer pourquoi elle trimballe un loup-garou dans sa voiture.

Je décelai de l'amertume dans sa dernière phrase.

— Puisqu'il ne veut pas le dire, je vais le faire. Je suis tellement nouvelle que, si un membre de la meute se transforme, parfois, je me transforme aussi. Et je ne suis pas fiable dans les minutes qui suivent, avoua

Claire, les yeux baissés pour ne croiser le regard de personne.

Richard lui prit la main.

— Ça va, Claire. Tout le monde a des problèmes pour se maîtriser, au début.

Tous les métamorphes présents dans la pièce acquiescèrent, certains dirent même : « C'est vrai. » Cela sembla la rasséréner quelque peu. Elle était plus jeune que je l'avais d'abord cru : vingt-quatre ou vingt-cinq ans, peut-être moins. Si elle n'avait pas été la nouvelle petite amie de Richard, je lui aurais demandé son âge. Là, ça aurait eu l'air de curiosité mal placée.

— Même si tu te transformes chez toi, je ne t'ai jamais vu guérir autant de dégâts en quarante-huit heures, dit le docteur Lillian.

— Et alors ? répliqua Richard, sur la défensive.

J'eus l'impression que quelque chose m'avait échappé.

— Si tu vas au collège lundi avec un bras en écharpe, complètement inutilisable et s'il est guéri avant la fin de la semaine, ne penses-tu pas que certains de tes collègues risquent de s'interroger sur ton rétablissement spectaculaire ?

— J'inventerai une blessure moins grave, dont je pourrais récupérer plus vite.

Lillian secoua la tête.

— S'ils découvrent que tu es un loup-garou, ils ne te laisseront plus enseigner à des gamins.

— Je le sais, répliqua Richard d'une voix brûlante, et un peu de son pouvoir s'échappa de lui en une ligne de chaleur.

Claire prit une inspiration tremblante. Elle semblait au bord de la nausée. Micah lui avança une chaise et aida Richard à l'y installer.

— Depuis combien de temps est-elle l'une des vôtres ? demandai-je.

— Trois mois, répondit Richard.

Je le dévisageai, et il refusa de soutenir mon regard.

— Trois mois seulement et tu la laisses se promener en liberté moins d'une semaine avant la pleine lune ? Elle devrait être dans un refuge !

— Ta maison ne compte-t-elle pas comme un refuge ?

— Les métamorphes peuvent venir ici pour se transformer, mais je n'ai pas de pièce sécurisée.

La plupart des véritables refuges disposent d'une pièce avec une porte en acier et des murs de béton armé. Les particuliers qui équipent leur propre maison font installer tout ça au sous-sol et, si quelqu'un s'en étonne, ils prétendent que c'est juste un espace de rangement.

— On était censés faire un pique-nique aujourd'hui, dit Claire d'une petite voix hésitante.

Je dus me détourner pour ne pas que Richard voie mon expression. On n'emmène pas une nouvelle métamorphe en pique-nique, pas si elle a autant de mal à se maîtriser.

— Elle allait bien ce matin, se justifia-t-il.

Je lui fis face de nouveau lorsque je fus certaine que mon visage n'exprimait plus rien.

— Elle réagit à ta colère et à ta bête, dit Micah.

— Je le sais, répliqua Richard d'une voix légèrement grondante.

Claire vacilla dans sa chaise.

— Richard. Tu es capable de te contrôler mieux que ça, dit sévèrement le docteur Lillian.

Il se contenta d'acquiescer. Lillian soupira.

— S'il existait un moyen de guérir ton bras avant lundi, ton secret ne risquerait rien.

— Non, aboya Richard.

Je mis quelques secondes à comprendre ce que suggérait Lillian.

— Si vous pensez ce que je crois que vous pensez, non seulement c'est non, mais c'est non, putain de bordel.

Lillian posa les mains sur ses hanches et tapa du pied.

— Vous vous conduisez tous les deux comme des gamins.

— Pas du tout, répliquâmes-nous en chœur.

— Très bien. Dans ce cas, j'ai fait tout ce que je pouvais. Je vais rester jusqu'à ce que nous soyons certains que le vampire ne va pas se redresser et causer davantage de dégâts.

— Il s'appelle Damian, dis-je.

Lillian acquiesça.

— Damian, soit. Mais Richard, si tu ne veux pas laisser Anita t'aider, je crois que Claire et toi devriez rentrer. Et je te suggère de l'enfermer dans ton sous-sol avant de te transformer. Elle semble très ébranlée par ton pouvoir.

Elle avait prononcé sa dernière phrase comme si elle voulait dire quelque chose de différent mais jugeait préférable de s'abstenir.

— Je resterai jusqu'à ce que Damian soit endormi pour la journée, répliqua Richard.

— Je crois que ton rôle est terminé, insista Lillian.

— Ils ont eu besoin de mon aide tout à l'heure.

Je ne pouvais pas le nier, mais…

— Comment as-tu fait pour jouer les Zorro et arriver pile au bon moment ce matin ?

— Gregory n'arrivait à joindre personne de ta maisonnée pour venir le chercher. Il s'est inquiété. Sa voiture est tombée en panne sur la route et j'étais le suivant sur la liste des personnes à appeler par la coalition.

J'ignorais que Richard participait à la gestion des urgences.

— Pourquoi n'a-t-il pas plutôt fait venir une dépanneuse ?

— Il se faisait plus de souci pour vous que pour sa voiture.

— Jamais je n'aurais cru qu'il nous était si attaché.

— Tous vos léopards prennent ta sécurité et celle de Micah très au sérieux, déclara Fredo.

Je tournai la tête vers lui.

— Je n'étais pas au courant.

Le rat-garou eut une grimace qui dévoila brièvement la blancheur de ses dents dans son visage bronzé.

— Tu détestes qu'on te traite comme un bébé. Ils le savent. (Son sourire s'estompa.) Micah et toi, vous êtes leur port dans la tempête. Ils tiennent beaucoup à ce que vous le restiez.

J'ignore ce que j'aurais répondu parce que Lillian m'épargna cette peine.

— Richard, il faut que tu rentres chez toi. Micah est là, maintenant, et Fredo va rester avec moi. Tu peux t'en remettre à nous.

Richard commença à secouer la tête et s'interrompit très vite.

— Je ne partirai pas avant que nous en soyons certains.

Lillian soupira et haussa les épaules.

— Tu es extrêmement têtu. Très bien : reste et souffre. (Puis elle se tourna vers moi.) Il reste du café ?

Je fus forcée de sourire.

— Je suis sûre que Nathaniel pourra vous satisfaire.

— Oh, je n'en doute pas, répliqua-t-elle avec une grimace poliment lubrique.

Nathaniel ne s'en offusqua pas ; au contraire, il rit. Quant à moi, je dus faire une drôle de tête, car Lillian commenta :

— J'ai peut-être plus de cinquante ans, mais je ne suis pas encore morte, Anita.

— Non, ce n'est pas ça.

Je ne savais pas comment lui expliquer. C'était plutôt que… qu'on ne dit pas ce genre de chose à propos du petit ami de quelqu'un… Du moins, pas devant le quelqu'un en question. Et voilà, je recommençai à penser « petit ami » à propos de Nathaniel.

Lillian me dévisageait, les yeux plissés.

— À voir ta tête, j'ai mis le doigt sur quelque chose sans m'en rendre compte. Nathaniel serait-il davantage pour toi qu'un membre de ton pard ?

Je répondis « Oui » en même temps que Richard répondait « Non ». Nous nous regardâmes.

— Je ne crois pas qu'il t'appartienne de répondre à ma place à ce genre de question, Richard.

— Tu as raison, désolé. Mais Nathaniel n'est ni ton amant ni ton petit ami.

— C'est ma pomme de sang.

De nouveau, il voulut secouer la tête et, encore une fois, il fut contraint de se raviser. À mon avis, il n'avait jamais pris conscience de la fréquence à laquelle il faisait ce geste jusqu'à ce jour-là.

— Je croyais, nous croyions tous, qu'il vivait avec toi mais, maintenant, je sais que non.

— Euh, il vit bien avec moi.

Richard fit mine de secouer la tête mais se ressaisit juste à temps.

— Il habite avec toi, mais il ne couche pas avec toi.

— Quelle différence ?

— Du calme, les enfants, intervint le docteur Lillian. J'ai parlé sans réfléchir. J'ignorais ce qu'une pomme de sang représente pour son… propriétaire, son maître. (Elle soupira.) Je ne voulais offenser personne. Restons-en là, voulez-vous ?

— Vous ne m'avez pas offensé, dit Nathaniel en lui tendant son café dans l'un des mugs colorés qu'il avait achetés pour les réunions de la Coalition poilue.

Il pensait que ce serait chouette d'avoir suffisamment de tasses assorties pour servir nos invités. Je n'étais pas contre, à condition de ne pas avoir à faire les magasins moi-même. Donc, il s'en était chargé. Les mugs sont tous bleu pétrole ou vert sapin. Mignons.

Il me tendit ma tasse personnelle, celle avec un bébé pingouin dessus. Elle était remplie jusqu'à ras bord de café brun clair juste

comme je l'aime. Rien qu'à la couleur, je savais qu'il serait parfait.

— Bois, dit Nathaniel. Tu te sentiras mieux une fois que tu auras ingurgité un peu de caféine.

— Je me sens parfaitement bien.

Mais je bus quand même. Et, oui, le café était parfait.

Je vis que Nathaniel avait déjà branché la machine à café. J'avais raison : la cafetière à piston ne pouvait pas produire de quoi contenter autant de personnes. En fait, elle produit à peine de quoi satisfaire mes propres besoins matinaux.

— Il reste l'équivalent d'une tasse, qui la veut ? Après ça, il faudra attendre quelques minutes.

Nathaniel adressa un sourire à la ronde avant de sortir d'autres mugs bleus et verts d'un placard.

— Il se comporte comme si c'était sa cuisine, commenta Richard.

— Il y passe plus de temps que moi, répliquai-je.

Richard fit un effort visible pour ne pas secouer la tête, même s'il en avait envie.

— Non, je veux dire… Jason est la pomme de sang de Jean-Claude, mais il ne se comporte pas comme si le *Cirque des Damnés* lui appartenait. Nathaniel se comporte comme s'il était chez lui ici.

Nathaniel tournait le dos au reste de la pièce, mais il était assez près de moi pour que je le sente se raidir tandis qu'il versait le café et faisait semblant de ne pas entendre.

— Il est chez lui ici, dis-je.

Je l'entendis pousser un léger soupir, comme s'il avait retenu son souffle en attendant ma réponse. Il ne me regarda pas, mais je le vis sourire tandis qu'il s'affairait devant le plan de travail.

— Jason vit avec Jean-Claude, mais il n'est pas…

Richard ne trouvait pas les mots justes.

Lillian lui vint en aide.

— Jean-Claude n'aurait pas tiqué si j'avais fait une allusion grivoise au sujet de Jason. Toi, tu as tiqué quand j'ai dit quelque chose à propos de Nathaniel. S'ils sont tous les deux des pommes de sang, mais pas des amants ni des petits amis, je crois que Richard et moi sommes un peu paumés quant à la façon dont nous devons les traiter.

Nathaniel faisait très attention à ne regarder personne, et particulièrement pas moi. Je savais (ne me demandez pas comment : je le savais, c'est tout) qu'il n'était pas juste occupé à sortir de la vraie crème du frigo pour la verser dans un honnête pot à crème bleu pétrole. Le sucrier, lui, était vert sapin, comme les accessoires coordonnés aux mugs.

Je sais que la couleur préférée de Nathaniel est le violet ; aussi, quand il est revenu avec tout le service, je lui ai demandé : pourquoi bleu et vert plutôt que violet ? Il m'a

répondu que le bleu était ma couleur préférée, et le vert celle de Micah. Il avait l'air de trouver ça logique. Ce qui n'était pas mon cas. Mais je commence à comprendre que, même si certaines choses m'échappent, ça n'a pas d'importance du moment qu'elles rendent heureux les gens qui m'entourent. Et le nouveau service à café rendait Nathaniel très, très heureux.

Il déposa le pot à crème et le sucrier sur un petit plateau, en compagnie d'une pince à sucre. Il achète toujours du sucre en morceaux plutôt qu'en poudre, parce qu'il aime demander aux gens combien de sucres ils veulent. Il se conduit comme une fillette qui joue au papa et à la maman. Non, c'est faux. Il se conduit comme une jeune épouse qui n'a jamais eu de maison ou de cuisine à elle et qui adore jouer les hôtesses. Mais c'est comme s'il ne savait pas ce que font les gens réels quand ils sont chez eux ; alors, il s'inspire de ce qu'il voit dans les films, les livres

ou les magazines. Je veux dire… dans la réalité, plus personne ne sert le café avec de la crème et du sucre sur un petit plateau, non ?

Nathaniel portait un de ses jeans préférés, si délavé qu'il avait blanchi par endroits. Le jean lui moulait le bas du corps comme s'il avait été peint sur lui par un artiste doué. Ses épaules se sont élargies depuis qu'il a emménagé chez moi. Il est en train de développer le corps qu'il gardera pendant le reste de sa vie s'il l'entretient correctement. Ma grand-mère aurait qualifié ça de poussée de croissance tardive. Même si, en l'occurrence, il s'agit d'une croissance plus horizontale que verticale.

Pendant longtemps, Nathaniel a eu l'air plus jeune qu'il l'était réellement. Son corps conservait une délicatesse qui allait bien avec ses yeux et ses cheveux. Cela l'avait rendu populaire auprès d'une certaine clientèle, à laquelle son ancien Nimir-Raj le vendait sans vergogne.

Des muscles remuèrent dans ses bras, ses épaules et son dos comme il posait le plateau sur la table et distribuait les mugs. Je le regardai demander : « Combien de sucres ? » et « Tu veux de la crème ? » Il se déplaçait pieds nus avec grâce autour de la table. Il avait rejeté ses cheveux en arrière comme une cape, pour qu'ils ne le gênent pas. Jamais je n'aurais pu empêcher une telle masse de cheveux de me gêner sans l'aide d'un élastique ou d'une pince. Mais Nathaniel semblait y arriver sans effort.

Je sirotai mon café dans ma tasse avec le bébé pingouin en le regardant jouer à la parfaite petite maîtresse de maison. Je m'attendais à me sentir irritée, mais ce ne fut pas le cas. En fait, j'étais partagée entre l'amusement, la fierté et la satisfaction. Nathaniel est tellement mignon quand il se conduit ainsi !

Richard se tendit quand Nathaniel s'approcha de lui, comme s'il avait envie de s'écarter. Et peut-être l'aurait-il fait si le

moindre mouvement ne lui avait pas arraché une grimace de douleur. Il ne prit pas de café parce qu'il n'en boit jamais. Nathaniel offrit de lui préparer du thé, mais Richard dit qu'il n'en voulait pas non plus.

Richard leva les yeux vers moi.

— Jason ne fait jamais ça pour Jean-Claude.

— Quoi donc ?

— Jouer les hôtesses.

— Nathaniel ne joue pas. De tous les occupants de cette maison, il est celui qui se rapproche le plus d'une hôtesse. Ce n'est vraiment pas mon truc.

Richard baissa les yeux comme s'il cherchait de l'inspiration sur le sol de la cuisine, ou comme s'il comptait en silence jusqu'à dix. Étant donné que je n'avais rien fait pour m'attirer ses foudres durant les cinq dernières minutes, je ne comprenais pas trop d'où venait cette tension.

Il me regarda de ses beaux yeux bruns, et je songeai que ses cheveux longs me manquaient toujours. Un vague début de boucles se formait sur le dessus de son crâne, mais rien de commun avec la crinière qu'il avait avant de se foutre en rogne contre lui-même et de la taillader sauvagement.

— Il se comporte comme s'il était ta femme.

Nathaniel tourna les talons dans la direction de la machine à café, à proximité de laquelle je me trouvais toujours, appuyée contre le plan de travail. Il fit bien attention à ne pas croiser mon regard, comme s'il avait peur du tour que la conversation allait prendre.

— Ça semble te perturber. Pourquoi ?

— Tu ne couches pas avec lui.

— Si. Presque toutes les nuits.

— Tu veux couper les cheveux en quatre ? D'accord, je sais faire. Tu ne baises pas avec lui.

Je secouai la tête.

— Toujours aussi aimable quand tu te mets en colère.

— Je ne suis pas en colère, j'essaie de comprendre.

— De comprendre quoi ?

Micah ne regardait ni Nathaniel ni Richard : il m'observait. Ses yeux vert-jaune étaient graves, comme s'il redoutait ma réaction. Je voulus lui adresser un sourire rassurant, histoire de lui dire « Je ne vais pas tout foutre en l'air », mais je ne suis pas très douée pour les sourires rassurants. Du coup, ses yeux passèrent de graves à inquiets.

— Ta relation avec Nathaniel et Micah.

J'eus envie de répliquer : « Pourquoi as-tu besoin de la comprendre ? » Mais je m'efforçais de rester calme et polie, aussi optai-je pour :

— Qu'y a-t-il à comprendre, Richard ?

Nathaniel rassembla ses cheveux en une queue-de-cheval haute et serrée, le genre

qui se balance quand vous marchez. C'est une coiffure que les femmes affectionnent plus que les hommes. Mais les cheveux de Nathaniel sont tellement longs que, s'il ne veut pas qu'ils le gênent pendant qu'il fait la cuisine, il doit les tresser ou les attacher le plus haut possible. Quand il a compris que je trouvais la queue-de-cheval mignonne, il s'est mis à la faire plus souvent.

Il se lava les mains et se dirigea vers le frigo.

— Comment peux-tu le regarder de cette façon alors que tu ne baises pas avec lui ? demanda Richard.

Le temps que je reporte mon attention sur lui, mon expression n'avait plus rien d'aimable.

— Si tu veux la jouer brutale, je n'ai rien contre, Richard. Mais je te préviens : tu ne vas pas aimer.

— De quoi parles-tu ?

— Très bien, on va la jouer à ta façon. Comment peux-tu ne pas regarder Claire de cette façon alors que tu l'as baisée ?

Son visage s'assombrit.

— Ne parle pas de Claire comme ça.

— Alors, ne parle pas de Nathaniel.

Nathaniel semblait joyeusement sourd à notre conversation. Il sortit la grande planche en marbre du placard et la posa près de l'évier. Cette planche ne nous sert qu'à une chose : faire de la pâtisserie. Nathaniel se dirigea vers le frigo et en sortit la pâte qu'il avait préparée la veille, avant notre départ pour l'église. Apparemment, nous allions quand même avoir droit à des scones maison.

— Que fait-il ? demanda Richard.

— Je crois qu'il prépare des scones, répondit Micah.

Nathaniel acquiesça, et sa longue queue-de-cheval auburn dansa dans son dos.

— Qui en prendra, que je sache combien en faire ?

Il nous regarda paisiblement, comme si nous n'étions pas en train de nous bagarrer. Évidemment, j'avais vu dans ses souvenirs à quoi ressemblait une bagarre selon les critères établis dans son enfance, et nous n'en étions pas encore là.

— Moi, j'en veux, dit Fredo.

— Des scones maison ? interrogea le docteur Lillian.

— Et pas préparés avec de la pâte industrielle, sourit Nathaniel.

— Dans ce cas, j'en veux aussi, s'il te plaît.

Nathaniel se tourna vers Richard et Claire.

— Vous en voulez ? Je sais que Gregory en prendra.

— Nous ne resterons que jusqu'à ce que nous soyons certains que Damian ne se relèvera pas, répondit Richard.

Nathaniel tourna son regard violet vers Claire.

— Tu veux un scone ?

Elle jeta un coup d'œil neveux à Richard et acquiesça.

— Oui, merci. (Elle tapota l'épaule de Richard.) Nous n'avons pas petit-déjeuné.

Richard se rembrunit.

J'étais prête à laisser tomber. Nathaniel avait raison, même s'il n'avait pas dit un mot. Ce n'était pas vraiment une bagarre. Évidemment, de la même façon qu'il faut être deux pour se bagarrer, il faut être deux pour cesser les hostilités.

— Que t'importe ce que je peux bien dire sur lui ? Il n'est rien pour toi.

Je bus ma dernière gorgée de café, posai soigneusement ma tasse et souris. Je n'eus pas besoin de miroir pour savoir que ce n'était pas un sourire agréable. C'était le sourire que j'arbore quand on m'a forcée à me tenir à carreaux trop longtemps et que je

peux enfin faire quelque chose de violent. Si j'avais eu le moindre doute là-dessus, il m'aurait suffi de voir Fredo se redresser, les coudes pliés et les mains légèrement écartées, pour qu'il se dissipe.

Le garde du corps savait que ça allait barder. À en juger son expression, Micah le savait aussi. Même Claire paraissait inquiète. Quant à Nathaniel, il s'était remis à étaler la pâte à scones. Quoi qu'il arrive, nous devrions déjeuner ; donc, il préparait le déjeuner. À sa façon, il peut être aussi pragmatique que moi.

Richard me regarda, les sourcils froncés. À cet instant, je sus qu'il voulait se battre. Et curieusement, ce n'était pas mon cas.

— Même s'il était seulement ma pomme de sang, il serait important pour moi, Richard.

Micah avait contourné la table pour me rejoindre. À mon avis, il ne savait pas ce que

je m'apprêtais à faire mais, pour une fois, je n'étais pas sur le point d'exploser. Je lui pris la main, un peu pour le rassurer, et un peu parce qu'il était juste à la bonne distance pour ça.

— S'il n'est pas seulement de la nourriture à tes yeux, pourquoi… ?

De nouveau, Richard sembla démuni.

— Pourquoi je ne le baise pas, c'est ça ?

Micah m'attira vers lui et me colla le dos contre sa poitrine en passant les bras autour de moi, comme si on était au lit et qu'on dormait l'un contre l'autre, ou comme s'il pensait devoir me contenir et donner à Richard le temps de s'échapper. Honnêtement, je ne suis pas si colérique. Du moins, pas la plupart du temps. Du moins, une partie du temps. Bon, d'accord : je suppose que je ne pouvais pas lui en vouloir pour sa nervosité.

Je me laissai aller contre Micah, laissai son corps me soutenir comme s'il était mon

fauteuil préféré. Je sentis une tension dont je n'avais même pas eu conscience s'évaporer de mes muscles.

— Je croyais que tu te les tapais tous les deux, dit Richard.

— Quelle charmante expression, grinçai-je… et hop ! La tension revint à la charge.

— Tu ne me laisses pas dire « coucher », et j'essaie d'éviter de dire « baiser ».

— Pourquoi pas « avoir des rapports sexuels » ? Une expression technique neutre.

— Très bien. Je croyais que tu avais des rapports sexuels avec les deux.

— Maintenant, tu sais que tu te trompais.

— Oui, acquiesça Richard d'une voix radoucie.

J'eus l'impression que quelque chose m'échappait dans cette discussion.

— Quelle différence ça fait que j'aie des rapports sexuels avec un seul d'entre eux, ou les deux ?

Richard baissa les yeux pour ne pas avoir à me regarder en face.

— Vous pourriez nous laisser seuls une minute ? S'il vous plaît.

Claire hésita et se leva. Le docteur Lillian fit de même, et Fredo se rapprocha d'elle pour la suivre. Nathaniel était en train de découper les scones. Le four sonna, indiquant qu'il était préchauffé. Nathaniel me jeta un regard interrogateur.

Je croisai mes bras par-dessus ceux de Micah, comme pour le serrer autour de moi comme un manteau.

— Tu ne peux pas jeter Nathaniel hors de sa propre cuisine, Richard, et je ne veux pas non plus que Micah s'en aille.

— Ce n'est pas la cuisine de Nathaniel.

— Si.

L'intéressé retourna à sa pâtisserie, un sourire aux lèvres. Il avait déjà beurré la plaque. Il y disposa les petits cercles de pâte crue sans tenir compte de notre présence.

Richard se leva. Malgré son bras en écharpe, j'eus soudain conscience de sa taille et de la largeur de ses épaules. Il fait partie de ces hommes qui semblent bien moins costauds qu'ils le sont vraiment, jusqu'à ce qu'ils se mettent en rogne.

— Non, ce n'est pas sa maison. Ni celle de Micah, d'ailleurs. C'est la tienne.

— Ils vivent avec moi, Richard.

Il secoua la tête, grimaça et émit un petit bruit de gorge : pas un grondement animal, juste un grognement de frustration.

— Micah est ton Nimir-Raj. Vous avez été instantanément liés l'un à l'autre, comme Marcus et Raina. Vous avez le même genre de rapport fusionnel. Mais Marcus ne s'est pas installé chez Raina. Ils ne pouvaient pas s'empêcher d'être attirés l'un par l'autre,

mais Raina voyait d'autres gens. Ils n'étaient pas un couple, pas de cette façon-là.

— Raina n'aurait pas reconnu une relation monogame si elle lui avait mordu les fesses, répliquai-je.

Le docteur Lillian et Fredo se dirigeaient vers la porte. Au passage, Lillian saisit le bras de Claire et l'emmena. Richard n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Tu oses me parler de relation monogame ? cracha-t-il.

— Tu as peut-être vu dans ma tête, Richard, mais j'ai aussi vu dans la tienne. Je ne couche pas avec autant d'hommes que tu le crois. Toi, par contre, tu couches avec pratiquement toutes les femmes qui veulent de toi.

— Je cherche une nouvelle lupa.

— Foutaises.

Les bras de Micah s'étaient raidis autour de moi. Il appuya sa joue contre la

mienne, mais ne dit rien. Il commençait à me connaître.

— Tu te tapes toujours tout ce qui bouge quand on n'est pas ensemble, l'accusai-je.

— Au moins, j'attends qu'on ne soit plus ensemble. Toi, tu te débrouilles toujours pour baiser quelqu'un d'autre pendant qu'on est encore en couple.

Je voulus m'écarter de Micah, mais il resserra son étreinte juste assez pour me retenir. Il avait raison. Je n'avais pas confiance dans le fait que je ne me montrerais pas plus violente que strictement nécessaire. Là, tout de suite, j'avais une furieuse envie de gifler Richard. Je restai où j'étais, mais je ne me sentais plus détendue du tout.

— Je ne peux pas nier, dis-je.

— Je ne parle pas de Jean-Claude.

— Tu avais rompu avec moi avant que je couche avec Micah pour la première fois.

Richard secoua la tête et poussa un cri étranglé, à moitié par la douleur et à moitié par la colère, je crois.

— Après m'être calmé, j'aurais pu te pardonner pour Micah. J'avais vu ce qui s'était passé entre Marcus et Raina. Mais il a fallu que tu l'installes chez toi. Même ça, j'aurais pu l'accepter, ou du moins essayer. Mais je croyais que tu te tapais Nathaniel. Je croyais que tu baisais avec lui avant de rompre avec moi.

— Premièrement, c'est toi qui as rompu avec moi, lui rappelai-je. (Quand je suis en colère à ce point, j'ai besoin de ma liberté de mouvement.) Lâche-moi, Micah.

— Anita…

— Lâche-moi. Je tâcherai de ne rien faire de stupide.

Il soupira mais laissa retomber ses bras. Je m'éloignai juste assez de lui pour ne pas sentir la pression de son corps contre mon dos.

— Comme je viens de le dire, c'est toi qui as rompu avec moi, Richard, pas l'inverse. Tu as rompu avec moi parce que, ouvrez les guillemets, tu ne pouvais pas aimer quelqu'un qui se sentait plus à l'aise que toi parmi les monstres, fermez les guillemets.

Il eut la bonne grâce de prendre l'air embarrassé.

— C'était très injuste de ma part, et j'en suis désolé.

Il avait enfin réussi à me mettre d'humeur belliqueuse, et maintenant, il s'excusait. Vous parlez d'une bagarre pourrie !

— Désolé de quoi ? de l'avoir dit, ou de le penser ?

— Je préférerais vraiment avoir cette discussion en privé, Anita, s'il te plaît.

Je secouai la tête.

— Tu as eu ta chance d'être seul avec moi, et tu n'en as pas voulu. Les mains de Nathaniel et de Micah sont celles qui m'ont

tenue pendant que je pleurais à cause de toi. Ils ont gagné le droit de rester.

Richard hocha la tête.

— Je suppose que ça n'est que justice. Mais il y a des choses que tu mérites d'entendre, que tu as besoin d'entendre, et pas eux. Si tu me laisses jamais être de nouveau seul avec toi, je te les dirai. Aujourd'hui, devant eux, c'est tout ce que tu tireras de moi. Je pensais que tu me trompais avec Nathaniel avant même l'arrivée de Micah. À présent, je sais que ça n'était pas le cas.

— Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce qui a bien pu te faire penser que je couchais avec Nathaniel à l'époque ?

— La façon dont tu le regardais. Dont tu réagissais à sa présence.

Il me dévisagea avec une expression qui semblait demander : « Pourquoi ne l'aurais-je pas pensé ? »

— Beaucoup d'hommes m'attirent. Ça ne signifie pas que je couche avec chacun d'eux.

Je me retins d'ajouter : « Contrairement à toi, qui sautes sur tout ce qui bouge », d'abord parce que ce n'était pas tout à fait vrai, ensuite parce que la dispute touchait à sa fin et que je ne voulais pas remettre le feu aux poudres.

— Maintenant, je le sais, et je suis désolé.

Richard jeta un coup d'œil à Nathaniel, qui avait dû mettre les scones au four pendant que nous parlions parce que les plaques avaient disparu et qu'il était en train de sortir des assiettes.

— Tu m'as demandé pourquoi, puisque je couche avec Claire, je ne la regarde pas de la façon dont tu regardes Nathaniel.

— Je suis désolée, je n'avais pas le droit de dire ça, surtout devant elle.

— C'est moi qui ai commencé. Mais la réponse est simple : je ne ressens pas pour elle ce que tu ressens pour lui.

Je secouai la tête.

— Pourquoi tout le monde est-il si persuadé que nous sommes en couple ?

Richard eut un sourire triste, à la fois mélancolique et amer. Cela me rappela le sourire de Micah quand il était venu vers moi un peu plus tôt.

— Parce que, même sans coucher ensemble, vous êtes davantage en couple que je l'ai été avec aucune de mes partenaires.

Je me gardai d'ajouter : « Claire incluse », parce que ça ne me regardait pas et que ça aurait été mesquin. Je n'avais pas envie d'être mesquine.

— Ce n'est pas le sexe qui fait un couple, Richard : c'est l'amour.

À peine ces mots étaient-ils sortis de ma bouche que je voulus les rattraper. Si j'avais pu, je l'aurais fait.

Je me figeai. Je gardai le regard rivé sur le visage de Richard parce que je ne savais pas quelle tête je faisais. Je ne voulais pas montrer à Nathaniel combien j'étais choquée, mais je ne savais pas quoi lui montrer d'autre. Je n'avais vraiment pas voulu dire ça.

— C'est toujours pareil, avec toi, dit Richard.

— Qu'est-ce qui est toujours pareil ?

— Tu ne peux pas t'empêcher de te débattre, de te rebeller.

— De me rebeller contre quoi ?

— Contre l'amour, Anita. Tu détestes être amoureuse. J'ignore pourquoi, mais c'est comme ça.

Le diable m'emporte si je savais quoi répondre.

— Je descends voir Gregory. Depuis le temps, ou Damian dort, ou il l'a bouffé.

Richard avait tenté de s'exprimer sur un ton léger, mais son expression et son

regard le trahissaient. Pourtant, il se détourna et sortit, disparaissant dans la pénombre du salon adjacent.

Un silence absolu succéda à son départ. Si Micah se tenait toujours derrière moi, aucun bruit ne trahissait sa présence. Je savais qu'il était encore là, mais il devait retenir son souffle en attendant que je dise ou fasse quelque chose. Le problème, c'est que je ne savais pas quoi faire.

Nathaniel passa devant moi sans un mot. Dans ses mains, il tenait des assiettes en verre bleues et vertes. Il entreprit de les disposer sur la table, une devant chaque chaise en alternant les couleurs. Il plaça la dernière à l'extrémité la plus proche de moi, si proche qu'il m'aurait suffi de tendre le bras pour le toucher. J'étais bêtement restée plantée là, et je ne savais toujours pas quoi dire. Je ne pouvais pas lui déclarer mon amour éternel, parce que ce n'était pas ce que je ressentais.

Nathaniel s'écarta de la table et se retrouva juste devant moi, si près que je captai une légère odeur de vanille sans rapport avec sa pâtisserie. Son visage était sérieux, mais une lueur amusée brillait dans ses yeux. Il se pencha et déposa un baiser sur ma joue pendant que je restais figée et hagarde telle l'idiote du village. J'avais peur. Peur qu'il me demande de lui dire que je l'aimais ou quelque chose de tout aussi ridicule et impossible. Mais il ne le fit pas. Il se contenta de m'embrasser et de se redresser en souriant.

— Des centaines de gens m'ont dit qu'ils m'aimaient. Ils ne le pensaient pas : ils voulaient juste m'utiliser. Toi, tu ne le diras peut-être jamais, mais tu le penses quand même.

La minuterie du four sonna, et il se détourna.

— Les scones sont prêts !

Utilisant un torchon en guise de manique, il sortit les deux plaques brûlantes l'une après l'autre. Les scones avaient pris une belle couleur brun doré, et leur odeur appétissante se répandit dans la cuisine. Nathaniel referma le four, l'éteignit et leva les yeux vers moi.

— Maintenant, je sais ce que tu éprouves pour moi. Parce que, si ce n'était pas vrai, tu serais morte plutôt que de le dire à Richard. Et même si tu ne le dis plus jamais, je serai content de l'avoir entendu une fois.

Il se dirigea vers la porte du salon plongé dans le noir.

— Je vais dire aux autres que le petit déjeuner est servi.

Il s'arrêta sur le seuil et se tourna, tout sourire, ce qui était assez inhabituel. Une seule petite confession involontaire, et il devenait déjà arrogant.

— Mais je veux toujours avoir des rapports sexuels avec toi.

Il disparut dans la pièce voisine, laissant un éclat de rire masculin dans son sillage.

— Anita, tu vas bien ? demanda Micah. (Comme je ne répondais pas, il me contourna et me saisit par le haut des bras.) Regarde-moi.

Je clignai des yeux trop vite et trop longtemps, mais je le regardai. Les événements s'enchaînaient trop rapidement pour moi. J'agrippai les bras de Micah et dis la première chose qui me passa par la tête :

— Si je m'évanouis, Richard croira que c'est à cause de lui.

— Tu ne vas pas t'évanouir. Tu ne t'évanouis jamais.

Ce disant, Micah m'entraîna tout de même vers une chaise, et je le laissai faire parce que je me sentais un peu flagada sur les bords. Je ne voulais pas m'asseoir ici et

petit-déjeuner avec ces gens. J'avais besoin de temps pour réfléchir et, le seul moyen de l'avoir, c'était de m'enfermer dans ma chambre. Autrement dit, de me planquer. Ce que je ne supporterais pas. Pour la première fois de ma vie, j'aurais voulu être moins têtue et plus lâche.

J'avais la tête entrées genoux quand les autres revinrent. Je ne m'évanouis pas, mais j'ignore par quel miracle. En tout cas, être assise face à Richard et regarder Claire tartiner ses scones me le fit regretter amèrement.

Nathaniel sortit des couverts, alla chercher le café qu'il venait de préparer, s'assura que nous ayons au moins six sortes de confiture, de gelée et de marmelade. Depuis quand y avait-il de la gelée de groseilles dans mon frigo ? Je regardai l'homme qui s'affairait dans ma cuisine et la réponse m'apparut clairement : depuis que Nathaniel faisait les courses à ma place.

Une partie de moi voulait s'enfuir en courant, mais l'autre (celle qui m'empêche d'être une emmerdeuse complète) se demandait s'il existait des tabliers blancs à volants assez larges pour les épaules de Nathaniel. S'il devait jouer les ménagères à la mode des années 1950, ne lui fallait-il pas un tablier, et peut-être un rang de perles ? Cette image me fit glousser, et je ne pus ni expliquer pourquoi ni m'arrêter. Je dus m'excuser et quitter la table pour donner libre cours à mon hilarité.

Mais le temps que Micah vienne me chercher, le rire avait cédé là place aux larmes.

Nathaniel ne nous rejoignit pas. Je m'en réjouis, à l'exception d'une petite partie de moi qui fut déçue de ne pas le voir arriver. Alors que je me serais probablement mise en colère s'il était venu. Parfois, j'ai du mal à me comprendre moi-même.

CHAPITRE 25

Micah essaya de m'attirer hors de la chambre en me promettant un petit déjeuner et en affirmant que je ne pouvais pas rester planquée là toute la journée. Je crois que ce fut surtout le mot « planquée » qui eut raison de ma résistance. Je l'accusai de l'avoir utilisé délibérément, et il me répondit :

— Bien entendu. Nathaniel ne s'attend pas que tu te mettes à genoux pour lui

demander sa main. Notre situation actuelle lui convient parfaitement.

— Ce n'est pas vrai. Il veut coucher avec moi.

Micah me tendit la main d'un air beaucoup trop grave.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi tu lui refuses cette dernière partie de toi.

Au lieu de prendre sa main, je croisai les bras sur mon ventre et le dévisageai en fronçant les sourcils.

— Tu dis « cette dernière partie de toi » comme si c'était un détail, quelque chose d'insignifiant.

Il s'agenouilla devant moi.

— Anita, je t'aime, tu le sais.

En fait, je n'en savais rien. Les gens se conduisent comme s'ils vous aimaient, mais comment pouvez-vous savoir qu'ils ne mentent pas ?

Je gardai le silence, mais quelque chose dans mon langage corporel ou dans le regard

que je jetai à Micah dut le dire à ma place, car il se rapprocha de moi jusqu'à ce qu'il soit assis sur mes genoux avec ses jambes enroulées autour de ma taille. Cela me fit rire, et c'était sans doute la réaction qu'il espérait. Je l'enlaçai, et il posa les mains sur mes épaules, croisant ses chevilles dans mon dos pour me serrer contre lui autant que possible.

— Tu te rends compte qu'on ne va pas pouvoir baiser dans cette position, à moins d'échanger nos équipements respectifs.

— Ce n'est pas toujours une question de sexe, Anita. Parfois, c'est juste une question de proximité.

— C'est plutôt la réplique de la fille, non ? fis-je remarquer.

— Pas si c'est toi la fille et moi le garçon.

Je sentis mon expression devenir sérieuse et mécontente.

— Je ne sais pas comment faire.

— Comment faire quoi ?

— Richard a raison. Je ne sais pas être amoureuse. Je ne suis pas douée pour ça.

— Tu es très douée pour tout, à part pour l'admettre, répliqua Micah.

En se tortillant, il réussit à se rapprocher davantage pour me faire sentir combien notre proximité le rendait heureux.

— Tu essaies de me distraire.

— Non, j'essaie de t'empêcher de te fâcher.

— À propos de quoi ? demandai-je en laissant glisser mes mains le long de son dos.

C'était dur d'être tout contre lui et de ne pas le tripoter.

— De te fâcher tout court. Tu te mets en rogne chaque fois que tu te sens mal à l'aise, et ce qui s'est passé dans la cuisine a dû déclencher pas mal de choses latentes.

De mes mains, je franchis la frontière de sa ceinture et touchai le haut de son jean. Autrefois, je pensais qu'il fallait être

amoureux de quelqu'un pour le toucher ainsi. C'était une pensée agréable, réconfortante et qui me donnait une impression de sécurité. Je fis descendre mes mains le long de la toile rêche de son pantalon neuf. Dessous, je sentais la courbe de ses fesses.

Micah a un beau cul pommelé, plus petit que je les aime généralement, mais bien ferme. Je lui ai déjà dit qu'il lui faudrait un côté pile plus développé pour contrebalancer son côté face. En vérité, le cul de Nathaniel remplit beaucoup mieux les mains. Il est un peu comme celui d'une femme, rond et ferme. J'aime les hommes aux fesses charnues. Je déteste ceux dont le jean poche dans le dos par-dessus un cul plat de Blanc. J'ai besoin de quelque chose à quoi m'accrocher, de quelque chose dans lequel planter mes dents. Quand je dis qu'il me faut des hommes avec de la viande, je ne parle pas que du contenu de leurs sous-vêtements.

J'avais enfoui mon visage contre la poitrine de Micah et plaqué mes mains sur ses fesses. Il se balançait très légèrement entre mes bras. Était-ce de l'amour ? Le fait que je puisse toucher chaque partie de lui et qu'il puisse toucher chaque partie de moi, était-ce de l'amour, ou juste du désir ?

Je levai la tête juste assez pour effleurer la peau de son cou, si chaude, si douce. On m'a appris qu'on ne pouvait aimer qu'une seule personne à la fois. Donc, si j'aime Jean-Claude, je ne peux pas aimer Micah. Si j'aime, Micah, je ne peux aimer personne d'autre. Curieusement, le seul homme auquel j'arrive à dire « Je t'aime » sans hésitation, c'est Asher. Je soupçonne que c'est parce que Jean-Claude l'aime, l'aimait depuis des siècles avant qu'ils commencent à se détester. Lorsque je suis dans les bras de Jean-Claude et que je sers de relais à leurs sentiments et à leurs émotions à tous les deux, je peux dire « Je t'aime » de façon sincère.

Mais ici et maintenant, sans Jean-Claude pour me pousser, le mot restait coincé dans ma gorge comme si j'allais m'étrangler avec.

Parfois, j'ai l'impression d'être amoureuse de Micah. Mais je ne peux pas lui dire ça. « Parfois », c'est pire que « pas du tout ».

Je posai une main au milieu de son cul pour que mon majeur puisse continuer à lui frotter la raie des fesses à travers son jean, mais je fis remonter l'autre le long de son dos. Un instant, mes doigts s'emmêlèrent dans les boucles épaisses de sa queue-de-cheval puis touchèrent la chaleur de son cou. Je sus qui était dans ma tête alors que j'empoignais ses cheveux et lui tirais la tête sur le côté, exposant la ligne de son cou. Parce que Micah et moi faisons à peu près la même taille, celui-ci se trouvait juste à la bonne hauteur pour que je le lèche sur toute sa longueur. Il était si chaud, si incroyablement chaud… Je collai ma bouche sur sa chair

ferme, sentis les pulsations de son sang sous la peau et plantai mes dents dans cette chaleur.

Micah poussa un cri, mais pas de douleur. Il se pressa plus fort contre moi, poussant son cou dans ma bouche comme une femme impatiente pousse son bassin contre le bas-ventre d'un homme. J'enfonçai mes dents dans sa peau et résistai à l'envie de mordre, de faire couler son sang.

Jean-Claude remplissait ma tête d'images. D'images de lui, d'Asher et de Julianna, la servante humaine défunte de ce dernier. Des images de sexe, mais aussi de rires partagés, de partie d'échecs, de Julianna en train de coudre devant la cheminée. Et les scènes de la vie courante étaient plus nombreuses que les scènes de baise. Des images de Jean-Claude et de moi avec Asher, mais aussi avec Micah. Le cou de Micah sous les crocs de Jean-Claude pendant que je les observais tous les deux. Jean-Claude se

réveillant et nous trouvant tous les deux endormis dans son grand lit, roulés en boule sous ses draps de soie, les boucles brunes de Micah mélangées à mes boucles noires de sorte qu'il ne pouvait pas dire où finissaient les unes et où commençaient les autres.

Jean-Claude me communiquait les émotions qu'il éprouvait en rabattant les draps et en percevant la chaleur de notre souffle. La sensation de son corps froid se glissant entre nous ; la façon dont nous bougions dans notre sommeil et nous éveillions lentement au contact de ses mains. Combien il lui était précieux que Micah lui donne son sang sans discuter ni rabaisser son propre geste ou le besoin du vampire. Combien il appréciait de pouvoir se détourner du corps ensanglanté et toujours consentant du métamorphe pour se tourner vers le mien et le transpercer d'une façon différente pendant que Micah l'observait ou l'aidait.

Voir les choses du point de vue de Jean-Claude me perturbait et me donnait envie de me dérober, mais tandis que ma bouche goûtait la peau de Micah, le vampire chuchota dans ma tête :

Si ce n'est pas de l'amour, ma petite, alors, je ne sais rien de l'amour. Si ce n'est pas de l'amour, alors personne depuis la nuit des temps n'a jamais aimé. Tu te demandes : « Qu'est-ce que l'amour ? Suis-je amoureuse ? » Mais la seule question que tu devrais te poser, c'est : « Qu'est-ce qui n'est pas de l'amour ? » Ma petite… Dans tout ce que cet homme fait pour toi, qu'est-ce qui n'est pas motivé par l'amour ?

Je voulais protester, mais Jean-Claude était trop présent dans ma tête et je tenais le cou de Micah entre mes dents. Cette chair pouvait nourrir tant de faims, assouvir tant de besoins, accomplir tant et tant de choses…

Le goût cuivré et douceâtre du sang coulait sur ma langue. Il me ramena à moi,

m'aida à me ressaisir avant de faire mal à Micah. Cependant, celui-ci s'écroula sur moi comme après l'amour. Un grand frisson le parcourut, et il expira dans un soupir.

Si je n'avais pas noué mes mains dans son dos, il serait tombé sur le côté. Il s'était donné complètement à moi. Il n'avait pas tenté de se protéger, n'avait pas eu peur que je lui arrache la gorge, et, pourtant, il aurait dû. Mais il m'avait fait confiance. Fait confiance pour ne pas le meurtrir plus qu'il aimait. Jamais encore je ne l'avais fait saigner ; jamais encore je n'avais été au-delà des suçons et des simples traces de dents. J'avais trouvé ça si bon de tenir sa chair dans ma bouche et de mordre dedans… jusqu'à ce que je sente le goût du sang.

Micah partit d'un rire tremblant et dit d'une voix rauque :

— Nathaniel va être jaloux.

— Oui, chuchotai-je. Il a toujours voulu que je le marque.

Et je pensai : *Cela me tuerait-il de donner à Nathaniel un peu de ce qu'il désire ?* Bien sûr que non, ça ne me tuerait pas. La question était de savoir si ça me briserait, et si oui, jusqu'à quel point.

La réponse de Jean-Claude fut immédiate.

Peut-être que ça ne te briserait pas, ma petite. Peut-être que ça te guérirait, et lui avec.

— Sortez de ma tête, réclamai-je.

— Quoi ? demanda Micah.

— Rien, désolée. Je parle toute seule.

Jean-Claude obtempéra, mais son rire s'attarda dans ma tête comme un écho pendant tout le reste de la matinée.

CHAPITRE 26

J’étais dans la cuisine, en train de manger des scones tartinés de beurre et de miel. Et même s’ils étaient délicieux, c’était Gregory qui mobilisait mon attention. Toujours sous sa forme d’homme-léopard, il mangeait des scones lui aussi. Vous avez déjà vu quelqu’un manger des scones avec des dents conçues pour arracher la gorge d’une gazelle ? C’est un spectacle intéressant.

Si, après les avoir tartinés de gelée de groseilles, il avait mis les scones entiers dans sa bouche, ça aurait pu aller. Mais il ne procédait pas ainsi. Il les grignotait délicatement, petit morceau par petit morceau. À ceci près que ses mâchoires n'étaient pas faites pour grignoter. Du coup, sa fourrure était tout éclaboussée de gelée qu'il léchait avec une langue incroyablement longue. Je trouvais ça perturbant, divertissant et fascinant à la fois, comme un mélange de *Planète animale* et de *Télé-cuisine*.

Ça tombait bien que j'aie quelque chose pour m'amuser, parce qu'amusé, Nathaniel ne l'était pas du tout. Je me doutais qu'il réagirait mal en voyant que j'avais marqué le cou de Micah, alors que lui-même m'avait pratiquement supplié de le lui faire et que j'avais refusé, mais je ne m'attendais pas qu'il soit aussi bouleversé.

Depuis mon retour dans la pièce, il faisait un potin monstre. Il ne refermait pas

seulement les portes de placard : il les claquait. Quand il farfouillait dans le réfrigérateur, c'était un concert de chocs. Jamais je n'aurais soupçonné que des Tupperware puissent faire autant de boucan. Tout en brutalisant l'équipement, il acquiesçait à tout ce que disait Gregory, mais sur un ton presque belliqueux.

— L'affiche promet un léopard pour ce soir. Si je ne peux pas y aller, c'est toi qui devras t'y coller, déclara Gregory avant de se donner un grand coup de langue circulaire sur le museau.

— D'accord. Ce n'est pas comme si j'avais autre chose de prévu.

J'eus l'impression distincte que cette remarque s'adressait à moi.

Micah me scrutait de ce regard qui signifiait, aussi clairement que des mots, « Arrange ça ». Pourquoi c'est toujours à moi d'arranger les choses ? Ah oui, c'est vrai :

parce que c'est généralement moi qui fous le bordel en premier lieu.

La trace de mes dents était imprimée dans le cou de Micah. Il avait badigeonné les marques de Mercurochrome, mais n'avait pas eu besoin de se faire un pansement. Tant mieux pour lui… et pour moi. Je m'étais arrêtée avant de lui faire trop mal. En fait, je lui avais tiré moins de sang que la seule et unique fois où je me suis autorisé à marquer Nathaniel. À l'époque, l'ardeur était encore nouvelle pour moi et je cherchais des moyens de la nourrir sans recourir au sexe. Idiote que j'étais.

Ce fut le pompon quand Nathaniel enleva le beurrier de la table avant que tout le monde ait fini de se servir. Gregory voulut le rattraper, mais les griffes de léopard ne sont pas faites pour saisir de la porcelaine. Le beurrier tomba et se brisa en mille morceaux. La plaquette de beurre glissa sur le carrelage en laissant une longue ligne grasse

derrière elle, comme de la bave d'escargot mais en plus jaune.

J'ignore ce que j'aurais dit – probablement un truc stupide – si le téléphone n'avait pas sonné à ce moment.

— Que quelqu'un d'autre décroche, dit Nathaniel, à quatre pattes en train de nettoyer. Je suis occupé.

Micah continua à manger, sans doute parce qu'il m'en voulait de n'avoir rien dit pour réconforter Nathaniel. Le problème, c'est que je ne savais pas quoi dire. Aussi, je me levai et allai décrocher.

— *Anita, c'est Ronnie.*

— Ronnie, salut.

Les rouages de mon cerveau se remirent à tourner frénétiquement. Ah, oui ! Je n'étais pas la seule à avoir des problèmes relationnels. Je n'arrivais toujours pas à croire qu'elle ait refusé la demande en mariage de Louie. Mais je me contentai de demander :

— Comment ça va ?

— Louie a laissé un message sur mon répondeur. Donc, je sais que tu sais.

Elle semblait sur la défensive. Je ne m'en offusquai pas : ce n'était pas après moi qu'elle en avait.

— D'accord. Tu veux en parler ?

Elle soupira bruyamment.

— Oui… Non… Je ne sais pas.

— Tu peux venir ici, ou je peux te retrouver quelque part.

J'utilisais cette voix prudente que Micah emploie si souvent avec moi.

— J'apporte des bagels.

— Ou bien, tu pourrais manger nos scones maison quand tu arriveras.

— Des scones maison ? Ce n'est pas toi qui les as faits, n'est-ce pas ?

— Non, c'est Nathaniel.

— Il sait cuisiner ?

— En fait, oui.

Je perçus le scepticisme de Ronnie à l'autre bout de la ligne.

— Je te jure qu'il est très doué pour la pâtisserie.

— Si tu le dis.

— Si les léopards attendaient que je leur fasse à manger, nous serions tous morts de faim depuis longtemps.

Alors, elle ne put s'empêcher de rire.

— Ça, c'est bien vrai. D'accord, j'arrive tout de suite. Garde-moi quelques scones.

— Entendu.

Nous raccrochâmes.

Je restai debout près du téléphone une seconde ou deux, observant le dos de Nathaniel qui mettait à la poubelle la plaquette de beurre morte et les éclats de porcelaine. Jusque-là, je n'avais jamais compris que le balancement d'une queue-de-cheval pouvait exprimer tant de colère.

Micah me dévisageait avec un regard éloquent qui continuait à dire « Arrange ça, ou, moi aussi, je t'en voudrai à mort ». Vivre avec deux hommes n'a pas que des

avantages. Quand ils sont tous les deux fâchés contre vous, ça n'a rien d'agréable.

Nathaniel resta debout près du plan de travail, les mains posées sur le bord et tout le corps irradiant la colère. Je ne l'avais jamais vu dans un tel état. Ça aurait dû me rendre folle, mais non. Après tout, il avait bien le droit d'être furieux si ça lui chantait.

Je cherchai quelque chose d'utile à dire. En quelques instants, Nathaniel avait basculé du plaisir domestique gazouillant vers une rogne noire. Et la seule chose qui avait changé, c'était la marque dans le cou de Micah. Il avait supporté que celui-ci ait droit à des rapports sexuels complets et à des orgasmes pendant que lui, Nathaniel, n'avait droit à presque rien. Alors, pourquoi ce suçon un peu trop enthousiaste était-il pour lui la goutte d'eau qui faisait déborder le vase ?

J'y réfléchis jusqu'à ce que je sente poindre un début de migraine entre les yeux.

Puis j'eus une idée, presque un éclair de clairvoyance. D'habitude, ces éclairs-là ne viennent pas de moi : ils me sont envoyés par des amis plus psychologues. Pourtant, cette fois, je tenais la vérité… du moins, me semblait-il.

Je m'approchai de lui et touchai son épaule. Il s'écarta d'un geste brusque. Jamais encore il n'avait fait ça, et cela me fit peur. Je ne voulais pas qu'il m'en veuille à ce point, jamais. Micah avait raison, je devais arranger ça. Mais comment ?

— Nathaniel…

Ce fut comme si le fait d'avoir prononcé son nom avait ouvert des vannes.

— Je ne peux pas continuer à vivre ainsi. Chaque fois que tu lâches un centimètre, tu le reprends juste après. Aujourd'hui, j'ai eu droit à un orgasme, mais uniquement à cause d'une connerie métaphysique. Tu trouveras une excuse pour ne pas recommencer. Tu trouves toujours une excuse.

Micah a le droit de coucher avec toi, et moi, rien. Mais tu m'avais marqué. Moi, pas lui. (Il vitupérait, les yeux toujours rivés sur le placard.) C'était tout ce que j'avais, tout ce que j'avais !

Il dut s'interrompre pour reprendre son souffle, et je m'engouffrai dans la brèche minuscule de ce silence.

— Je suis désolée, dis-je très vite.

— J'ignore pourquoi je continue à espérer… (Nathaniel hésita, s'interrompit et se tourna lentement vers moi.) Qu'as-tu dit ?

— J'ai dit : je suis désolée.

Son expression s'adoucit un instant puis se durcit de nouveau. Les yeux plissés, il me dévisagea d'un air soupçonneux.

— De quoi es-tu désolée, au juste ?

— Je suis désolée que tu sois bouleversé.

— Oh.

Et il se remit à vitupérer.

Je lui touchai le bras. Cette fois, il ne se dégagea pas, mais il continua à énumérer toutes les choses que je refusais de faire pour lui ou avec lui. C'eût été embarrassant si mon désir de mettre un terme à cette bagarre n'avait pas surpassé quasiment tout le reste.

— Tu dois aller travailler ce soir, dis-je.

Cela l'arrêta net, sans doute parce que ça n'avait aucun rapport avec sa liste de doléances.

— Quoi ? Oui, et alors ?

— Si tu ne devais pas travailler ce soir, je t'emmènerais dans la chambre et je te marquerais sur-le-champ, si tu me le demandais.

Alors, il se dégagea.

— Je ne veux pas que tu le fasses parce que je suis fâché. Je veux que tu le fasses parce que tu en as envie, parce que ça te plairait aussi.

Dieu, qu'il pouvait être exigeant ! Je dus fermer les yeux et compter lentement

jusqu'à dix dans ma tête, parce que toutes ces histoires de domination et de soumission déclenchaient en moi des choses qui ne me plaisaient guère.

J'ai fait assez de recherches pour comprendre que l'univers du SM est plus vaste et bien plus varié que je l'imaginais. Qu'il existe des gens qui trouvent pervers de griffer et de mordre comme j'aime le faire au lit. Que pour eux, c'est déjà une forme de bondage. Or, j'aime vraiment griffer et mordre pendant les préliminaires… et la suite. Je ne fais pas semblant, et je ne le fais pas pour faire plaisir à Nathaniel.

Une fois que j'eus pris conscience de ça, impossible de me mettre en colère contre lui. Je ne lui en voulais pas de désirer que je le marque : je me sentais mal à l'aise parce que j'aimais ça. Et, à présent que je m'en rendais compte, j'étais prête à l'accepter… dans ma tête du moins. Pour le reste, on n'y était pas encore.

Dans l'intérêt de Nathaniel comme dans le mien, je m'efforçai d'être honnête.

— J'adorerais sentir ton cou sous mes dents. J'adorerais les planter dans les parties les plus charnues de ton anatomie et mordre jusqu'à ce que j'aie peur de te faire mal. (Mes joues s'embrasèrent, et je dus fermer les yeux pour finir.) J'ai adoré te sentir dans ma bouche. J'ai adoré te marquer, mais je n'étais pas prête à l'admettre. Et ça me met toujours mal à l'aise, mais pas parce que c'est toi, c'est juste parce que ça me semble si… Je ne sais pas.

— Pervers ? suggéra Gregory.

Je rouvris les yeux pour le foudroyer du regard.

— Merci de ne pas m'aider.

— Désolé.

— Tu penses ce que tu viens de dire ? demanda Nathaniel d'une voix étrangement atone, comme s'il essayait très fort ne ressentir ni colère ni espoir.

Je soutins son regard. Même ses yeux étaient prudemment neutres. Je détestais qu'il se méfie de moi à ce point. Sans doute avait-il peur que je m'enfuie s'il paraissait trop empressé. Le problème, c'est qu'il avait raison. Je commençais à comprendre que je m'étais plus ou moins conduite de la même manière que Richard. Je ne me fuyais pas autant que lui mais, sans l'ardeur pour me retenir, je l'aurais peut-être fait. Si j'avais pu me leurrer aussi facilement que lui, je l'aurais fait. Ça au moins, je pouvais me l'avouer. L'ardeur rendait cette dérobade impossible. Mais ce n'était pas de l'ardeur qu'il était question. C'était de Nathaniel et de moi, et de notre joyeux petit ménage.

J'avais trop attendu pour répondre. Les yeux de Nathaniel se remplirent d'un chagrin atroce, et il se détourna. Et merde.

Je pris son visage entre mes mains et me dressai sur la pointe des pieds pour compenser nos sept ou huit centimètres de

différence. Surpris, il tituba en arrière et heurta le placard.

Je me plaquai contre lui et l'embrassai. Je plantai mes dents dans sa lèvre inférieure et mordis, pas assez fort pour le marquer, mais assez pour lui arracher un gémissement. Puis je me reculai pour voir ses yeux écarquillés. Il avait le regard flou. Derrière lui, il agrippait le bord du plan de travail si fort que sa peau était marbrée, comme s'il avait peur de tomber.

Je respirais bruyamment. Et ce fut d'une voix tremblante que je dis :

— Ça, ce n'était pas une connerie métaphysique. C'était juste toi et moi.

Nathaniel ferma les yeux et un frisson le parcourut depuis le sommet de son crâne jusqu'à la plante de ses pieds. Il vacilla et, si je n'avais pas passé les bras autour de sa taille, je crois qu'il se serait effondré. Il m'enlaça et posa sa tête sur mon épaule. Il n'était pas tout à fait évanoui, mais je le sentais tout

mou dans mon étreinte. Complètement passif.

À cet instant, je sus que je pourrais lui faire tout ce que je voulais. Et cette pensée ne m'excita pas : elle m'effraya. J'ai déjà assez de mal à gérer ma propre vie ; je ne veux pas être responsable de quelqu'un d'autre. Mais je gardai mes doutes pour moi. Nathaniel en avait assez des siens sans que je partage.

— Promets-moi, chuchota-t-il. Promets-moi que tu me marqueras ce soir.

Il avait utilisé le mot en P. Merde.

— Je promets, répondis-je tout bas dans l'odeur de vanille de ses cheveux.

Il prit une grande inspiration qui fit monter et descendre sa poitrine nue contre ma poitrine habillée. Et sans que je l'aie voulu, mon corps réagit à ce léger mouvement. Je sentis mes mamelons se durcir.

Nathaniel recula pour voir mon visage, et son regard était si masculin que mon

pouls accéléra et que le rouge me monta de nouveau aux joues. Oui, il était soumis, mais tout au fond de lui se tapissait quelque chose qui aurait pu être très dangereux. Je lisais cette promesse de danger au fond de ses yeux.

— Viens au club tout à l'heure pour voir mon numéro. S'il te plaît.

Je secouai la tête.

— Je bosse ce soir.

— S'il te plaît.

Les mots ne sortaient pas seulement de sa bouche : ils se lisaient dans ses yeux et sur son visage. Nathaniel voulait que je le voie sur scène, entouré par des fans en délire. Peut-être pour me prouver que, même si je ne voulais pas de lui d'autres le désiraient. Je suppose que je l'avais mérité.

— À quelle heure passes-tu ?

Il me le dit.

— Je pourrai en voir un bout, mais probablement pas la totalité.

Il me donna un baiser dur et étrangement chaste, avant de se diriger vers la porte d'un pas bondissant.

— Je dois vérifier si mon costume est prêt. (Arrivé sur le seuil de la cuisine, il se retourna avec le même air empressé.) Et si je vire poilu, tu me marqueras quand même ?

— Jamais avec des bêtes à poil, répondis-je.

Nathaniel avança la lèvre inférieure comme un enfant gâté. Je soupirai.

— Tu abuses, tu sais ?

Il sourit.

— Jamais avec des bêtes à poil, répétai-je.

— Mais si je ne suis pas poilu, tu le feras ?

Quelque chose dans la façon dont il avait posé la question éveilla ma méfiance, mais j'acquiesçai.

— Oui.

Il disparut dans la pénombre du salon.

— Je te vois ce soir au club.

Je haussai la voix pour qu'il m'entende.

— S'il y a un nouveau meurtre, tu peux oublier ! Examiner une scène de crime passe avant le numéro de striptease de mon petit ami.

De nouveau cette expression, « petit ami »…

J'entendis le rire de Nathaniel cascader derrière lui dans l'escalier. Cela me rappela un des autres hommes de ma vie, qui m'avait quittée en riant le matin. Décidément, tout le monde me trouvait drôle ce jour-là.

CHAPITRE 27

Mes lèvres étaient encore tièdes du baiser de Micah quand Ronnie sonna à la porte. Après sa nuit blanche, la fatigue avait finalement rattrapé Micah, qui était monté se coucher. De toute façon, Ronnie n'aurait pas besoin d'un auditoire.

Quand je lui ouvris la porte, je vis qu'elle examinait celle-ci d'un air critique.

— Que s'est-il passé ici ?

Je cherchai un moyen de le résumer, n'en trouvai pas et dis :

— Buvons d'abord un café.

Ronnie leva les sourcils, mais je ne pus voir ses yeux derrière ses lunettes de soleil. Elle haussa les épaules. Elle portait le blouson de cuir marron qui est sa veste préférée en ce moment ; elle avait remonté la fermeture Éclair de plus de la moitié et, au-dessus, j'apercevais un pull en laine tricoté.

J'essayai de contenir ma perplexité. Il faisait plus de vingt degrés dehors. Je refermai soigneusement la porte toujours de travers.

— La température a chuté brusquement, ou j'ai raté quelque chose ?

Ronnie rentra la tête dans les épaules.

— J'ai froid depuis la réception d'hier soir. Je n'arrive pas à me réchauffer.

Je me gardai bien de lui faire remarquer que la plupart des métamorphes ont une température corporelle légèrement

supérieure à celle des humains et que la chaleur qui lui faisait défaut se nommait peut-être « Louie ». Je m'en gardai bien parce que ç'aurait été trop facile et trop cruel.

Ronnie traversa le salon plongé dans la pénombre pour gagner la cuisine baignée de soleil. Une fois certaine que Damian était endormi pour la journée, j'avais ouvert grand les rideaux. Sur le seuil, Ronnie hésita.

— Où sont les autres ?

— Micah avait du sommeil à rattraper. Gregory et Nathaniel sont en haut, en train de réparer un costume pour leur boulot. Une histoire de sangles cassées.

Ronnie s'assit dans la chaise précédemment occupée par Richard, de façon à pouvoir admirer la vue tout en gardant la plupart des issues à l'œil. À moins que ce soit juste un hasard et que j'imagine des choses. Je doutais que Richard ait choisi cette place en se fondant sur des considérations de

sécurité. D'un autre côté, je me trompais peut-être.

Même si la lumière n'était pas éblouissante à l'intérieur, Ronnie garda ses lunettes. Elle a des cheveux blonds raides et épais ; ce matin-là, on aurait dit qu'elle leur avait donné un coup de peigne, sans plus, parce que les extrémités ne s'enroulaient pas vers l'intérieur comme elle aime. En temps normal, Ronnie ne sort presque jamais sans s'être fait un brushing. Là, recroquevillée au-dessus de sa tasse de café, elle avait l'air de souffrir d'une sévère gueule de bois.

— Tu te sens d'attaque pour les scones de Nathaniel ? demandai-je.

— Il cuisine vraiment ?

Je faillis répondre : « Si tu passais plus souvent, tu le saurais », mais je n'étais pas d'humeur belliqueuse.

— Oui. Il fait aussi le plus gros du ménage, les courses et il planifie les menus.

— Une vraie petite femme d'intérieur, commenta Ronnie sur un ton sarcastique, presque méchant.

J'avais décidé d'être gentille avec elle parce qu'elle souffrait, mais ma patience a des limites et, si elle les franchissait, je finirais par me rebiffer. Or, je n'avais vraiment pas envie de me disputer avec elle ce matin.

— J'avais besoin d'une épouse, dis-je en m'efforçant de conserver un ton neutre.

— Comme nous toutes, acquiesça Ronnie sans la moindre trace de malveillance, cette fois. (Elle but une minuscule gorgée de café.) Je ne crois pas pouvoir avaler quoi que ce soit.

Je bus une grande gorgée de café avant de déclarer :

— D'accord, est-ce que tu as une idée précise du déroulement de la conversation, ou pas ?

Ronnie leva le nez vers moi mais, comme elle portait encore ses lunettes, je ne voyais toujours pas ses yeux.

— Que veux-tu dire ?

— Tu voulais parler… de Louie et de ce qui s'est passé la nuit dernière, je suppose ?

— Oui.

— Alors, parle.

— Ce n'est pas si simple.

— D'accord. Alors, puis-je te poser une question ?

— Ça dépend de la question.

Je pris une inspiration et plongeai dans le grand bain.

— Pourquoi as-tu refusé la demande en mariage de Louie ?

— Oh, non. Pas toi aussi.

— Quoi ?

— Tu ne t'attendais quand même pas que je dise oui ?

Je voulais qu'elle enlève ses lunettes de soleil pour que je puisse voir ses yeux, voir ce qu'elle pensait.

— En fait, si.

— Pourquoi, pour l'amour de Dieu ?

— Parce que je ne t'ai jamais vue aussi heureuse avec quelqu'un, pendant aussi longtemps.

Elle repoussa son café comme si elle lui en voulait aussi.

— Je suis heureuse parce que les choses sont telles qu'elles sont, Anita. Pourquoi faut-il qu'il veuille tout changer ?

— Vous passez plus de nuits à dormir ensemble chez l'un ou chez l'autre que chacun seul de son côté, pas vrai ?

Elle acquiesça.

— Il m'a dit qu'il avait proposé que vous viviez ensemble pour commencer. Pourquoi ne pas essayer ?

— Parce que je tiens à mon espace. J'aime Louie, mais je déteste qu'il ait annexé

ma penderie et mon armoire à pharmacie. Ses vêtements occupent deux tiroirs de ma commode !

— Le salopard.

— Ce n'est pas drôle !

— Non, je sais. Pourquoi ne lui as-tu pas dit que ça te dérangeait qu'il apporte des affaires chez toi ?

— J'ai essayé.

— Tu veux qu'il disparaisse de ta vie, juste comme ça, pouf ?

Elle secoua la tête.

— Non, mais je veux récupérer mon appartement comme il était avant. Je n'aime pas rentrer chez moi et découvrir que Louie a tout réarrangé dans mes placards pour que les choses soient plus faciles à trouver. Si je veux fouiller partout pour mettre la main sur un bocal de sauce tomate, j'ai le droit, non ? Il ne m'a même pas demandé mon avis. Un soir, je suis rentrée du boulot et il avait tout

chamboulé dans ma cuisine. Je ne retrouvais plus rien.

Elle-même dut trouver ses arguments infantiles, parce qu'elle ôta ses lunettes d'un geste brusque et braqua sur moi toute la force de son regard gris douloureux.

— Tu me trouves idiote, pas vrai ?

— Non, il aurait sans doute dû te demander la permission avant de tout changer de place.

Mieux valait garder pour moi le fait que non seulement Nathaniel avait tout réarrangé dans ma cuisine, mais qu'il avait aussi balancé la vaisselle dépareillée.

— J'aime sortir avec Louie, mais je ne veux épouser personne.

— D'accord.

— « D'accord », c'est tout ? Tu ne vas pas essayer de me convaincre ?

— Hé, je prends pas vraiment le chemin du bonheur conjugal non plus. Qui suis-je pour te forcer à t'y engager ?

Ronnie me dévisagea comme si elle essayait de découvrir si je mentais ou pas. Elle était pâle et avait les yeux cernés. Apparemment, elle n'avait pas dormi beaucoup plus que Micah.

— Mais tu as laissé Micah emménager ici.

Je hochai la tête et bus une gorgée de café.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi as-tu voulu qu'il vienne s'installer chez toi ? Je croyais que tu tenais à ton indépendance autant que moi.

— Je suis toujours indépendante, Ronnie. Cohabiter avec Micah n'y a rien changé.

— Il n'essaie pas de te donner des ordres ?

Je la scrutai sans répondre.

— Je suis désolée, Anita, mais mon père était tellement salaud avec ma mère ! J'ai vu

des photos d'elle sur scène quand elle était à la fac. Elle avait des tonnes de rêves, mais il ne voulait pas d'une épouse qui travaille. Elle a dû devenir une parfaite petite ménagère. Elle a détesté ça, et elle l'a détesté lui, à cause de ça.

— Tu n'es pas ta mère, et Louie n'est pas ton père.

Parfois, durant ces conversations à cœur ouvert, il est bon de rappeler l'évidence.

— Tu n'étais pas là, Anita. Tu n'as pas vu comment c'était. Elle est tombée dans l'alcoolisme et il ne s'en est jamais aperçu, parce que, vue de l'extérieur, elle restait parfaite. Elle n'était jamais ivre morte ni rien. Simplement, elle avait besoin du réconfort que lui procurait l'alcool pour tenir vingt-quatre heures. De nos jours, on appelle ça une alcoolique fonctionnelle.

Je ne sus que répondre à ça. Ronnie et moi nous sommes racontées nos tristes

histoires respectives, il y a des années. Elle sait tout sur la mort de ma mère, sur le remariage de mon père avec la reine des glaces et sur ma parfaite demi-sœur. Nous avons partagé toute la rancœur et l'amertume que nous inspirent nos familles. Je savais déjà tout ça, alors pourquoi m'en reparler ? Parce que quelque chose dans cette demande en mariage avait rouvert de vieilles blessures.

— Tu m'as dit, il y a des mois, que Louie ne ressemble en rien à ton père.

— Oui, mais il veut quand même me posséder.

— Te posséder, répétai-je. Qu'est-ce que ça signifie ?

— On sort ensemble, on couche ensemble et c'est génial, on apprécie la compagnie l'un de l'autre : pourquoi faut-il qu'il emménage chez moi ou qu'il me force à l'épouser ?

Sur son visage, je lisais quelque chose qui ressemblait beaucoup à de la peur.

— Ronnie, il ne peut pas te forcer à l'épouser.

— Mais si je refuse tout en bloc, il partira. Ou on passe à l'étape suivante, ou il s'en va. Ce qui veut dire qu'il tente de me forcer à l'épouser.

Je ne me sentais pas qualifiée pour avoir cette conversation avec elle, parce que sa logique n'était pas si mauvaise, mais qu'elle se trompait quand même. Je connais bien Louie ; il aurait été horrifié d'apprendre qu'elle considérait sa demande en mariage et son besoin d'engagement comme une tentative pour la posséder. J'étais à peu près à cent pour cent certaine qu'il ne voyait pas les choses sous cet angle. Alors, je pressai la main de Ronnie et je cherchai quelque chose d'utile à dire, quelque chose qui aide au lieu de blesser. Peine perdue.

— Je ne sais pas quoi te dire, Ronnie, sinon que Louie n'a jamais voulu te faire de mal, j'en suis persuadée. Il t'aime ; il pensait

que tu l'aimais et, en général, les couples qui s'aiment veulent se marier.

Ronnie retira sa main.

— Comment puis-je savoir que c'est bien de l'amour ? L'Amour avec un grand « A », jusqu'à ce que la mort vous sépare et tout le tintouin ?

Enfin une question à laquelle je savais répondre.

— Tu ne peux pas.

— Comment ça, je ne peux pas ? Il n'est pas censé y avoir un test, un signe, quelque chose ? Je pensais que, si je tombais vraiment amoureuse un jour, je n'éprouverais pas cette panique. Que je serais complètement sûre de moi et que je n'aurais pas peur. Mais ce n'est pas le cas. Je suis terrifiée. Cela ne signifie-t-il pas que Louie n'est pas le bon ? que l'épouser serait une terrible erreur ? N'est-on pas censé être sûr ?

À présent, aucun doute ne subsistait : je n'étais pas qualifiée pour cette conversation. J'avais besoin d'une doublure pour prendre la relève et donner à Ronnie de meilleurs conseils que les miens.

— Je ne sais pas.

— Quand tu as laissé Micah emménager, comment as-tu su que c'était la bonne chose à faire ?

Je réfléchis et haussai les épaules.

— Ça ne s'est pas vraiment passé comme ça. Il s'est installé ici presque avant qu'on commence à sortir ensemble, et… (Comment expliquer des choses que vous ressentez seulement, des choses pour lesquelles il n'existe pas de mots ?) Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas paniqué quand il a emménagé. Ça c'est fait, c'est tout. Un jour, je suis entrée dans la salle de bains et il y avait un nécessaire de rasage pour homme. Et puis, au moment de ranger le linge propre, ses tee-shirts ont été mélangés avec

les miens, et comme on fait la même taille, ils le sont restés. Jusqu'ici, je n'étais jamais sortie avec quelqu'un qui puisse porter les mêmes vêtements que moi. Parfois, j'aime bien mettre son jean ou une de ses chemises, surtout si elle sent encore son eau de Cologne.

— Mon Dieu, tu l'aimes, gémit Ronnie, au bord du désespoir.

Je haussai les épaules et bus une gorgée de café, parce que je ne faisais qu'aggraver les choses en parlant.

— Peut-être.

Elle secoua la tête.

— Non, non. Tu prends l'air rêveur quand tu parles de lui. Tu l'aimes.

Elle croisa les bras sur sa poitrine et me regarda comme si je l'avais trahie.

— Écoute, Micah s'est installé ici progressivement, mais je ne me suis pas sentie envahie comme toi par Louie. J'aime que ses affaires soient dans la salle de bains ; j'aime

que chacun de nous ait son côté de la penderie. Voir nos fringues côte à côte me donne un sentiment de complétude.

— De quoi ?

— Quand je sors un tee-shirt et que je me rends compte que c'est un de ceux que je lui ai achetés parce qu'il fait ressortir le vert de ses yeux, ça me donne l'impression que c'est une nuit d'hiver, que mes placards sont pleins de toutes les choses que j'aime et que je n'ai pas besoin de sortir me geler dans le froid. J'ai tout ce qu'il me faut à la maison.

Ronnie me dévisagea, horrifiée.

Pour être honnête, m'entendre dire ça à voix haute m'effraya un peu, mais moins que ça me ravit. Parce qu'en essayant de répondre à la question de Ronnie je venais de répondre à la mienne. Je souris, et même quand Ronnie me regarda d'un air choqué, je ne pus m'arrêter de sourire. Puis une autre pensée me traversa l'esprit, et ce fut sans sourire que je dis :

— Quand Richard m'a demandé de l'épouser, tu n'as pas compris pourquoi je ne sautais pas sur l'occasion, tu te souviens ?

— Je ne t'ai pas dit de l'épouser. Je t'ai juste suggéré de plaquer le vampire et de garder le loup-garou.

— Je me souviens que, quand je revenais du boulot et que Richard s'était servi de sa clé pour entrer et me préparer à dîner sans me demander mon avis, je détestais ça. Ça me mettait de mauvais poil, comme s'il avait violé mon intimité.

Ronnie opina du chef.

— Je sais. C'est comme quand tu achètes un pull qui est pile de la bonne couleur et qui te va parfaitement. Mais la fois suivante où tu le portes, tu te rends compte qu'il te gratte et qu'il continuera à te gratter à moins que tu enfiles un truc dessous. C'est un chouette pull, mais tu as besoin d'interposer quelque chose entre ta peau et lui.

Je réfléchis quelques instants et dus acquiescer.

— C'est une bonne analogie, oui.

— Mais ce n'est pas ce que tu as ressenti quand Micah a emménagé ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

Je secouai la tête.

— Non. C'était très bizarre. Je ne savais presque rien de lui, et pourtant… ça collait.

— Le coup de foudre, dit doucement Ronnie.

— « Mariez-vous à la hâte et vous le regretterez à loisir », comme on dit.

— Mais tu n'es pas mariée avec lui. Pourquoi ?

— Premièrement, aucun de nous deux ne l'a demandé à l'autre. Deuxièmement, je pense que ni lui ni moi n'en éprouvons le besoin.

Il y avait aussi le problème de Jean-Claude et d'Asher, et de Nathaniel mais,

comme je ne voulais pas embrouiller Ronnie, je ne les mentionnai pas.

— Alors, pourquoi Louie veut-il se marier ?

— C'est à lui qu'il faut poser la question, Ronnie. Il m'a dit qu'il avait proposé que vous viviez juste ensemble, mais que tu avais refusé aussi.

— J'aime avoir de la place.

— Alors dis-le-lui.

— Si je fais ça, je le perdrai.

— Dans ce cas, tu dois décider à quoi tu tiens le plus : avoir de la place, ou rester avec Louie.

— Et c'est tout ?

Je hochai la tête.

— Oui, et c'est tout.

— À t'entendre, ça paraît si simple !

— Je ne veux pas minimiser le problème. Mais Louie veut juste se coucher à côté de toi chaque soir et se réveiller à côté

de toi chaque matin. Ce n'est pas si terrible, non ?

Ronnie posa la tête sur ses bras. Je ne voyais plus que l'arrière de son crâne, et il ne me semblait pas qu'elle pleurait, mais…

— Ronnie, j'ai dit quelque chose de mal ?

Sa réponse fut inintelligible.

— Désolée, je n'ai pas compris.

Elle releva juste assez la tête pour dire :

— Je ne veux pas me coucher à côté de lui chaque soir et me réveiller à côté de lui chaque matin.

— Tu veux faire chambre à part ? demandai-je avant que mon cerveau m'informe que c'était une question stupide.

— Non, dit Ronnie en se redressant et en essuyant les larmes qui venaient juste de commencer à couler sur ses joues. (Elle paraissait plus en colère ou agacée que vraiment triste.) Et si je rencontrais un type

canon ? Et si je rencontrais quelqu'un d'autre et que j'avais envie de coucher avec lui ?

Envolées ses larmes. Elle me regardait avec cette insistance qui signifiait : « Tu comprends, oui ou non ? »

— Tu veux dire que tu n'as pas envie d'une relation monogame.

— Non, je veux dire que je ne suis pas sûre d'être prête pour ça.

Là, je ne savais pas quoi répondre parce que ça ne faisait pas partie des sacrifices que j'avais dû consentir.

— La plupart des gens veulent être fidèles, Ronnie. Que ressentirais-tu si Louie couchait avec quelqu'un d'autre ?

— Du soulagement. Parce que je pourrais me foutre en rogne et le jeter dehors. Fin de l'histoire.

— Tu le penses vraiment ?

J'essayais de voir par-delà sa douleur et sa confusion, mais il y en avait trop.

— Oui, répondit-elle. Non. Oh, merde, Anita, je n'en sais rien. Je croyais que les choses se passaient bien entre nous, qu'il suffisait que j'arrive à le faire freiner un peu… Et au lieu de ça, il passe la cinquième !

— Depuis combien de temps sortez-vous ensemble ?

— Deux ans.

— Tu ne m'avais jamais dit que tu te sentais envahie.

— Comment aurais-je pu ? Tu nages dans le bonheur domestique. Tu te délectes de toutes les choses dont je ne veux pas.

Je me souvins de ce que Louie avait suggéré : que Ronnie n'avait peut-être pas pris ses distances parce que je sortais avec Jean-Claude, mais parce que le fait que j'habite avec Micah et que j'aime ça lui posait un problème. Sur le coup, j'avais cru qu'il se trompait. À présent, je n'en étais plus si sûre.

— Je suis toujours prête à écouter, Ronnie.

— Je ne pouvais pas t'en parler, Anita. Tu couches avec un type que tu viens à peine de rencontrer et la minute d'après, il s'installe chez toi. C'est tout ce que je déteste. Quelqu'un qui envahit ton espace et te prive d'intimité, et toi, tu avais l'air d'adorer ça.

— Suis-je censée m'excuser d'être heureuse ?

— L'es-tu vraiment ? Vraiment, vraiment ?

Je soupirai.

— Pourquoi ai-je l'impression que tu préférerais que je réponde par la négative ?

Ronnie secoua la tête.

— Ce n'était pas mon intention. Mais, Anita… (Elle me prit la main.) Comment peux-tu laisser ces gens vivre chez toi, être là en permanence ? Tu n'es plus jamais seule. Ça ne te manque pas ?

Je réfléchis avant de répondre :

— Non. J'ai passé mon enfance seule au sein d'une famille nombreuse qui ne me

comprenait pas, ou qui ne voulait pas me comprendre. Là, je suis enfin avec des gens qui ne me trouvent pas bizarre.

— En effet : parce qu'ils le sont encore plus que toi.

Je retirai ma main de celle de Ronnie.

— C'était un coup bas.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Jean-Claude n'est-il pas jaloux de Micah comme il l'était de Richard ?

— Non, répondis-je.

Et je n'ajoutai rien, parce que Ronnie n'était pas prête à entendre les détails de notre ménage à trois. Elle nous trouvait déjà bizarres. Si elle savait !

— Pourquoi n'est-il pas jaloux ?

Secouant la tête, je me levai pour aller chercher du café. Ronnie pensait que Micah était étrange, et elle avait toujours détesté Jean-Claude. Pas question que je lui révèle nos secrets les plus intimes. Elle avait perdu ce privilège, et cela me rendait triste. J'avais

cru que cette crise avec Louie nous aiderait à rebâtir notre amitié, mais ça n'allait pas fonctionner. Et merde.

Je remplis ma tasse et cherchai quelque chose d'utile à dire. Finalement, je pris conscience du fait que, si je laissais passer ses dernières remarques, nous ne pourrions plus jamais être amies. Il fallait que ça passe ou que ça casse. La vérité, donc.

Je m'adossai au placard le plus proche et la regardai. Elle dut lire quelque chose sur mon visage, car elle dit :

— Tu es fâchée.

— Te rends-tu compte qu'en disant que Micah est plus bizarre que moi tu dis que tu me trouves bizarre, moi aussi ? Quand on est ami avec quelqu'un, on ne le trouve pas bizarre, Ronnie.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Alors, qu'as-tu voulu dire ?

— Anita, je suis désolée, mais je flippe comme une malade. Ça ne m'a pas plu que

Micah sorte de nulle part. Ni que Nathaniel s'installe ici. Il fait ton ménage et ta cuisine : c'est quoi pour toi, une bonne ?

— Nathaniel est ma pomme de sang, répondis-je sur un ton aussi glacial que mon expression.

— Ça signifie que tu te nourris de lui, pas vrai ?

— Parfois, acquiesçai-je en essayant de la prévenir du regard pour qu'elle n'aille pas trop loin.

— Je n'emmène pas mon entrecôte au lit avec moi, Anita. Je ne lis pas d'histoires à mon milk-shake avant d'éteindre la lumière.

Ronnie me renvoyait au visage, en les rabaissant, le peu de choses que je lui avais révélées sur mes arrangements domestiques. Génial.

— Ronnie, fais attention à ce que tu vas dire maintenant. Fais très attention.

— Tu te sens insultée, pas vrai ?

— Oui. Du temps où ça me perturbait que Nathaniel partage notre lit, à Micah et à moi, je suis venue t'en parler et je t'ai dit qu'on se lisait des histoires à tour de rôle. Je t'informais ; je ne me plaignais pas.

— Est-ce que quelque chose a changé entre Nathaniel et toi ? Aux dernières nouvelles, c'était un de tes léopards et tu te nourrissais de lui, point.

— Oui, quelque chose a changé.

— Tu vis avec deux hommes ?

J'opinai du chef.

— Oui.

— Deux hommes qui sont tous les deux tes amants ?

Je pris une grande inspiration et dis juste :

— Oui.

— Alors, comment peux-tu m'encourager à accepter la demande en mariage de Louie ?

— Je ne t'ai pas encouragée. Je t'ai juste demandé ce qui comptait le plus pour toi : Louie, ou ton intimité. C'est lui qui veut que tu choisisses, pas moi.

— Mais tu n'as pas eu à choisir.

— Pas encore.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que je ne sous-estime jamais le pouvoir de compliquer les choses qu'ont les hommes de ma vie. Jusqu'ici, tout va bien.

— Et comment cela peut-il te suffire ? Ne veux-tu pas une garantie qu'ils ne vont pas t'arracher le cœur et le piétiner ?

— J'adorerais en avoir une, mais ça ne fonctionne pas ainsi. Il faut faire le grand saut et espérer que tout ira bien.

— Et par faire le grand saut, tu entends « se marier », n'est-ce pas ?

— Ronnie, la seule personne obsédée par le mariage, c'est toi. Toi, et peut-être

Louie. Je n'ai aucune intention d'aller dans cette direction.

— Alors, que vas-tu faire ? Juste continuer à vivre avec deux hommes ?

— Pour l'instant, oui.

Je sirotai mon café en m'efforçant de ne pas laisser transparaître mon hostilité dans le regard.

— Et plus tard ?

— Eh bien, justement, on verra plus tard.

— Ça ne me suffit pas, Anita. Je veux être sûre de prendre la bonne décision.

— Je crois qu'on ne peut jamais en être sûr. La plupart des gens de ma connaissance qui sont persuadés d'avoir raison sont aussi ceux qui se plantent le plus.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier, bordel ?

— Épouse Louie ou ne l'épouse pas, mais ne passe pas tes nerfs sur mes relations.

— Mais encore ?

— Ne t'avise pas de redire que mes petits amis sont bizarres.

— Tu ne trouves pas que vivre avec deux hommes est un peu… inhabituel ?

— Ça fonctionne pour nous, Ronnie.

— Et que pense Jean-Claude du fait que tu couches avec Micah et Nathaniel ?

— Ça ne le dérange pas.

Elle se rembrunit.

— Donc, tu as… combien ? (Elle se mit à compter sur ses doigts.) Trois amants ?

— Mmmh, quatre. Non, cinq, en fait.

— Cinq ? Jean-Claude, Nathaniel, Micah, et qui d'autre ?

— Asher et Damian, répondis-je avec une expression aussi neutre que possible.

Ronnie, elle, ne parvint pas à demeurer impassible. Elle me dévisagea, bouche bée, stupéfaite, si choquée qu'apparemment elle en avait perdu l'usage de la parole. Si elle ne m'avait pas asticotée, je lui aurais annoncé ça plus gentiment, ou pas du tout. Mais au

début, elle ne supportait pas que je sorte avec un vampire ; puis elle n'a pas supporté que je cohabite avec un homme, et encore moins que je cohabite avec deux hommes et que j'aime ça. Deux vampires de plus à haïr, c'était de la gnognotte.

— J'ai bien compris : tu couches avec eux tous ?

Je savais ce qu'elle voulait dire. Avais-je des rapports sexuels avec eux tous ? Techniquement, non, mais, comme Nathaniel était le seul encore exclu de la liste, j'acquiesçai.

— Oui.

— Quand tout cela est-il arrivé ?

— Asher, peu de temps après que tu m'as fait comprendre que tu désapprouvais mes rapports avec Jean-Claude sous prétexte que c'est un vampire, et que j'ai donc arrêté de te parler de mes relations intimes avec les vampires en général.

— Et quand Nathaniel est-il passé de la case nourriture à la case sexe ?

— Récemment.

— Et Damian ? Bon sang, la dernière fois qu'on a discuté, il n'entrait même pas dans l'équation !

— J'ai été très occupée aujourd'hui.

Ses yeux faillirent lui sortir des orbites.

— Tu es sérieuse ? C'est arrivé aujourd'hui ?

Je hochai la tête et me délectai presque de sa stupéfaction.

— Il s'est passé tant de choses, et tu ne m'as rien raconté.

— Parce que tu ne voulais pas l'entendre. Quand je te parle de Jean-Claude, tu te mets en pétard, et visiblement tu détestes que je te dise combien j'aime faire avec Micah toutes les choses que tu répugnes à faire avec Louie. Tu viens juste d'admettre que tu as du mal à me parler parce que je

suis si satisfaite d'une situation qui te rend dingue.

Elle poussa un long soupir.

— Je suis désolée d'avoir dressé autant de barrières entre nous.

— Nos conversations m'ont manqué.

— Nous n'avons jamais cessé de parler. Le problème, c'est que nous avons commencé à passer des choses sous silence pour ne pas nous froisser mutuellement. On ne peut pas rester amies comme ça.

Elle avait l'air triste.

— Non, on ne peut pas. On n'est pas obligées de tout se dire mais, si on se cache autant de choses, ça ne rime plus à rien.

— Je n'ai toujours pas confiance en Jean-Claude, et c'est toi qui m'as appris que les vampires sont juste des gens morts, si séduisants qu'ils puissent être.

— J'ai changé d'avis.

— Pas moi.

— Donc, je ne peux pas te parler des vampires qui partagent ma vie.

— Ça te laisse encore deux hommes comme sujet de conversation.

— Pas si tu compares l'un d'eux à une entrecôte ou à un milk-shake.

— Écoute, la dernière fois que tu as évoqué Nathaniel devant moi, c'était pour te plaindre que sa présence te mettait mal à l'aise. Tu lui en voulais de t'envahir de la même façon que j'en voulais à Louie. Et au moment où j'ai cru qu'on avait au moins ça en commun, tu t'es mise à changer. Tu as commencé à t'attendrir quand tu parlais de Nathaniel.

— Vraiment ?

Elle opina du chef.

— Vraiment.

— Tout le monde s'en est aperçu avant moi, même Richard.

— Quoi ?

Je secouai la tête.

— Je ne veux pas parler de Richard sinon pour dire que je viens de rencontrer sa nouvelle petite amie, Claire.

— Doux Jésus. Quand ?

Je secouai de nouveau la tête, parce que je ne voyais pas de moyen de raconter cette histoire sans en dire plus que Ronnie voulait en savoir au sujet des vampires dans ma vie. Le seul fait qu'elle se mette en rogne chaque fois que je parle d'eux fait que je ne peux pratiquement rien partager avec elle. Comment lui expliquer ce qui s'était passé entre Richard et moi le jour même sans évoquer l'ardeur, Jean-Claude, Damian et l'ancienne maîtresse de celui-ci ? Et si je lui racontais tout, elle me ferait un autre discours sur le thème « Jean-Claude te gâche la vie » ou « Jean-Claude se sert de toi ». Je ne pourrais même pas contester le second point. Jean-Claude est ce qu'il est ; je me suis faite à cette idée depuis longtemps.

Je finis par exprimer mes réticences. Récemment, j'ai découvert que l'honnêteté est le seul moyen de faire survivre, voire évoluer, une relation. Et j'avais envie de redevenir amie avec Ronnie, si c'était encore possible.

— La plus grande partie des choses qui sont arrivées aujourd'hui tournent autour des vampires, Ronnie. Si je ne peux pas te parler d'eux, je ne peux rien t'expliquer.

— Une fois de plus, Jean-Claude fout le bordel dans ta vie.

Je fis un signe de dénégation.

— Même dans ses délires les plus machiavéliques, Jean-Claude n'aurait pas pu planifier quelque chose de semblable. Et puis il n'a pas du tout aimé ce que j'ai fait avec Damian.

Ronnie fronça les sourcils.

— Tu veux dire que ça le contrarie que tu aies pris Damian comme amant ?

— Je ne suis pas sûre que nous soyons amants. Nous avons couché ensemble une fois. Je n'ai pas pris de décision concernant la suite.

— Tu as toujours traité le sexe comme un engagement, Anita. Je n'ai jamais compris pourquoi. C'est juste du sexe. Parfois c'est bon, et parfois moins, mais ça reste juste du sexe, pas une promesse sur l'honneur.

Je haussai les épaules.

— Ça fait belle lurette que nous sommes tombées d'accord sur le fait que nous ne serions jamais d'accord là-dessus.

— En effet. Tu es monogame depuis aussi longtemps que je te connais. Un seul rencard, et tu te sens tenue de rester fidèle jusqu'à ce que tu veuilles rompre, ou jusqu'à ce que tu aies décidé que le type ne méritait pas le rencard en question. Avant que Jean-Claude débarque dans ta vie, tu étais la personne la plus puritaine que je connaissais. Je

n'avais pas l'impression d'être volage jusqu'à ce que je te rencontre. À côté d'une nonne comme toi, n'importe quelle autre femme faisait figure de traînée.

Ça aussi, c'était un constat plutôt amer.

— J'ignorais que tu le vivais comme ça.

— Ça ne m'a jamais dérangée. En fait, tu m'as probablement épargné quelques mauvaises décisions au fil des ans. Je me disais : « Qu'en penserait Anita ? » ; alors, j'attendais un peu de voir si le type n'était pas juste mignon.

— Ça par exemple ! Je n'avais encore jamais servi d'ange gardien à personne.

Ronnie haussa les épaules.

— Je ne t'en veux pas d'avoir des valeurs morales différentes des miennes. Simplement, je ne comprends pas comment je me retrouve partie pour une vie de monogamie monotone, alors que tu as un harem à domicile. Ça me paraît… contre nature.

Sur ce point, au moins, j'étais d'accord.

— Attends une minute. Monogamie, peut-être, mais tu m'as dit que Louie était le meilleur coup que tu avais jamais eu.

— Non, mon meilleur coup, c'était ce type…

Je finis à sa place.

— … qui avait un énorme bazar et qui savait s'en servir. Il était à tomber à la renverse : des cheveux blonds bouclés, de grands yeux bleus, des épaules…

Ronnie éclata de rire.

— J'en déduis que j'ai un peu trop rabâché cette histoire.

— C'était un coup d'un soir, et il avait disparu avant que tu te réveilles le lendemain. Tu as essayé de le retrouver, mais il t'avait menti sur son identité, et tu n'y es jamais arrivée. Rien ne peut compenser ça.

— Tu parles comme quelqu'un qui n'a jamais tiré un coup d'un soir.

Ce fut mon tour de hausser les épaules.

— De fait.

— Puisque tu n'as jamais essayé, tu ne peux pas savoir ce que tu rates.

Je laissai filer. Je connaissais nos différences philosophiques sur les hommes, le sexe et l'amour depuis des années.

— D'accord, comme tu voudras, mais Louie est le meilleur coup à répétition que tu aies jamais eu.

Ronnie réfléchit un moment puis acquiesça.

— Je ne peux pas dire le contraire. Oui, c'est le meilleur coup de longue durée que j'aie jamais eu.

— Comment te sentirais-tu sans lui ?

— Frustrée, répondit-elle en riant. (Mais voyant que je ne riais pas, elle prit l'air triste.) Doux Jésus, Anita, ne sois pas si sérieuse. J'ai besoin d'une amie qui me dise que je ne suis pas faite pour le mariage et que j'ai raison de plaquer mon petit ami s'il commence à me poser des ultimatums.

— Si tu n'es pas amoureuse de Louie, alors oui, plaque-le. Mais je ne serais pas ton amie si je ne te posais pas cette question : le problème est-il que tu ne l'aimes pas, ou que tu as trop peur pour t'autoriser à aimer quiconque ?

Elle se rembrunit.

— Très bien. Puisque c'est comme ça, je mourrai seule entourée de chats et de flingues.

— Ce que je veux dire, c'est qu'une thérapie ne serait peut-être pas une mauvaise idée.

Elle me dévisagea, stupéfaite.

— Tu oses me faire ce coup-là ? Je croyais que tu détestais les psys qui se plantent au bord de la tombe pour demander aux gens ce qu'ils ressentent tandis que leurs parents abusifs morts depuis belle lurette sortent de terre. Dieu, quel cauchemar !

— Il existe de bons thérapeutes, Ronnie. Même si je n'en rencontre pas souvent dans le cadre de mon boulot.

— Aurais-tu été voir un psy derrière mon dos ?

Je réfléchis avant de répondre :

— Je viens de me rendre compte que, si je fais appel à Marianne, c'est seulement en partie pour apprendre à contrôler mes pouvoirs psychiques. À New York, certaines personnes consultent déjà des sorcières plutôt qu'un thérapeute. Disons que je suis en avance sur la tendance.

— Qui connais-tu à New York ?

— Une autre réanimatrice et exécutrice de vampires. Elle dit que s'adresser à une thérapeute doublée d'une sorcière lui épargne la peine d'expliquer comment fonctionnent la magie et les pouvoirs psychiques. Avec les prêtres et les thérapeutes normaux, elle rencontrait les mêmes problèmes que moi. Tu sais que mon père m'a emmenée en

voir un, quand j'étais ado ? Le type a essayé de m'aider à résoudre les problèmes causés par la mort de ma mère et le remariage de mon père, mais il refusait de croire que je pouvais relever les morts accidentellement. Il n'arrêtait pas de me dire que je le faisais exprès pour me venger de Judith et de mon père.

— Tu ne m'en avais jamais parlé.

— Après que le thérapeute lui a dit que j'étais maléfique, mon père s'est enfin décidé à contacter grand-maman Flores, et j'ai pu parler à quelqu'un qui comprenait ce que je traversais.

— Donc, quand tu as commencé à consulter Marianne, tu savais que tu te lançais dans une thérapie ?

— Non, bien sûr que non. Sinon, je ne l'aurais jamais fait.

Ronnie sourit.

— Ça, c'est l'Anita que je connais et que j'aime.

Je lui rendis son sourire.

— Aujourd'hui encore, ça m'énerve de l'admettre, et tu es la seule personne à qui j'en aie parlé, même si je soupçonne Micah d'avoir deviné. Je deviens plus facile à vivre ; il faut bien que ce soit grâce à quelqu'un.

— Ça t'a vraiment aidée ?

Je hochai la tête.

— Tu crois que je devrais aller dans le Tennessee ?

— Je crois que tu devrais te trouver quelqu'un dans le coin. Tu n'as pas les mêmes problèmes que moi. Aucun thérapeute ne va te dire que tu es mauvaise ou maléfique, ou tout simplement refuser de te croire.

— Insinuerais-tu que mes problèmes sont terre à terre ?

— À moins que tu fasses un blocage parce que Louie vire poilu une fois par mois, oui, ils sont terre à terre.

Ronnie fronça les sourcils et ramena son café vers elle.

— Non, ça ne me gêne pas vraiment. Je veux dire, j'ai vu la totale, et je ne baise pas avec des animaux. Louie l'accepte très bien : la plupart des métamorphes ne couchent pas avec leur partenaire sous leur forme animale parce qu'ils pourraient lui transmettre le virus s'ils y vont trop fort et que des fluides entrent en contact avec une coupure ou une zone irritée.

— Je sais tout ça.

— Désolée. C'est toi l'experte en surnaturel, pas moi.

De nouveau, je perçus cette trace d'amertume. Depuis quand m'en voulait-elle ? À quand cela remontait-il ?

— Pas de problème, Ronnie. Ça fait du bien de partager des infos quand un de tes proches sort avec une personne lunairement contrariée.

Elle leva les yeux vers moi.

— Tu as bien dit « lunairement contrariée » ?

Je hochai la tête.

— C'est la dernière expression politiquement correcte à la mode.

— Depuis quand es-tu politiquement correcte ?

— Depuis que j'ai entendu cette expression et que je la trouve à se tordre de rire.

J'étais toujours adossée aux placards parce qu'il y avait beaucoup plus de colère en Ronnie que je le soupçonnais et que je ne comprenais pas d'où elle venait. Je pouvais plus ou moins comprendre son attitude vis-à-vis des vampires, mais pas sa réaction à la présence de plusieurs hommes dans ma vie.

— « Lunairement contrarié ». Il faudra que je répète ça à Louie. Il va adorer. (Puis son visage se décomposa et le poids de son dilemme s'abattit sur elle une nouvelle fois.) Oh, merde, Anita. Qu'est-ce que je vais faire ?

— Je ne sais pas.

Je revins m'asseoir à la table et lui tapotai la main. Si ç'avait été Catherine, elle se serait probablement suspendue à mon cou pour que je la réconforte, mais Ronnie est aussi peu affectueuse que moi, et nous ne nous touchons pas beaucoup. Rectification : Ronnie est aussi peu affectueuse que je l'étais autrefois, sauf quand il s'agit de sexe. Je n'ai jamais compris comment on peut baiser quelqu'un qu'on se sentirait gêné de prendre dans ses bras pour lui tapoter le dos, mais bon.

— Je ne veux pas qu'il sorte de ma vie, mais je ne suis pas prête à me marier. Je ne le serai peut-être jamais. (Elle me regarda, et elle semblait tellement torturée !) Il veut des enfants. Il a dit qu'une des raisons pour lesquelles il se réjouissait que je ne sois pas une métamorphe, c'est que nous pourrions avoir des enfants. Anita, je ne veux pas d'enfants.

Je lui pressai la main sans savoir quoi répondre.

— Je suis détective privé et j'ai trente ans. Si on se mariait, la question des enfants arriverait sur le tapis tout de suite. Je ne suis pas prête.

— Tu penses que tu en voudras un jour ?

Ronnie secoua la tête.

— Ça fait à peu près cinq ans que j'ai cessé de vouloir deux gamins et une jolie maison avec une palissade blanche. Je crois que ça ne m'a jamais vraiment fait envie, mais c'est ce qu'une femme est censée désirer.

— Je sais.

Elle me dévisagea de ses yeux si tristes et si sérieux.

— Tu veux des enfants ?

— Non. Il n'y a pas de place dans ma vie pour eux.

— Mais si tu faisais un autre boulot, tu en voudrais ?

— Avant, je pensais que je me marierais et que j'aurais un ou deux gamins, mais plus maintenant.

— Avant quoi : avant Jean-Claude ?

— Non : avant que je devienne une exécutrice de vampires et un marshal fédéral. Avant que je prenne conscience du fait que je ne me marierais sans doute jamais. Ma vie fonctionne bien en ce moment, mais elle ne conviendrait pas à un enfant.

— Pourquoi, parce que tu n'es pas mariée ?

— Non : parce que des gens tentent régulièrement de me tuer.

— En parlant de violence, qu'est-il arrivé à ta porte d'entrée ?

— Gregory l'a enfoncée parce que je ne répondais pas au téléphone et qu'il entendait crier dans la maison.

— Pourquoi criait-on dans la maison ?

— Je ne peux pas te répondre sans mentionner de vampires.

Ronnie soupira.

— Je croyais que Jean-Claude était une passade, ta grande aventure interdite, tu sais, le voyou avec qui tu prends ton pied avant de revenir à la raison et de passer à autre chose. (Elle leva les yeux vers moi et scruta mon visage.) Mais ce n'est pas juste une passade, pour toi, pas vrai ?

— Non.

Elle respira profondément.

— Je ne dis pas que je veux connaître les détails ou que je serai capable de les encaisser, mais raconte-m'en assez pour que je comprenne ce qui est arrivé à ta porte.

Même expurgé, le récit me prit un moment. Je venais d'arriver au passage où Richard me plaquait royalement quand Nathaniel et Gregory entrèrent dans la pièce.

Ronnie avait pris une expression compatissante et, croyez-le ou non, elle me

tendait les bras pour m'offrir un câlin quand elle les vit. Ses traits se figèrent et ses bras s'immobilisèrent comme si elle jouait à « 1, 2, 3, soleil ».

Nathaniel était presque nu ; il ne portait qu'un string en cuir et un ensemble de lanières qui s'entrecroisaient sur son torse ; il y avait tellement de lanières qu'au premier regard on avait l'impression qu'il était ligoté. Il s'avança, pieds nus et totalement à l'aise dans cette tenue bondage si sommaire. Peut-être était-ce à cause de lui que Ronnie s'était changée en statue. Ou peut-être était-ce à cause de Gregory, toujours sous sa forme intermédiaire et toujours complètement nu. Certes, il n'était plus excité, mais il ne portait rien d'autre que son pelage naturel.

À en juger par l'expression de Ronnie, Louie n'avait jamais dû se montrer à elle sous sa forme d'homme-rat ou, alors, de manière plus pudique. Gregory tenait trois lanières dans sa main griffue et, tout en

s'approchant d'un pas glissant, il examina l'extrémité de l'une d'elles.

— Salut, Ronnie, déclara Nathaniel comme si elle ne le regardait pas bouche bée et les yeux menaçant de lui sortir des orbites. Anita, tu as vu ma riveteuse ?

— Ta quoi ? demandai-je.

— C'est un outil qui permet de fixer des rivets dans du cuir. J'avais oublié que deux des lanières s'étaient défaites la dernière fois que j'ai porté ce costume.

— Je ne sais même pas à quoi ressemble ton… outil, dis-je.

Je sirotai une gorgée de café en observant à la fois les deux hommes et l'expression de Ronnie. Elle s'efforçait de se ressaisir, mais ses efforts étaient visibles et presque douloureux à voir.

— C'est une sorte de grosse agrafeuse avec un machin rond sur le dessus.

Nathaniel s'agenouilla pour ouvrir un tiroir, une position qui mit en évidence son

dos et le bas de celui-ci. La fine bande de cuir noir censée lui couvrir les fesses les mettait plus en valeur qu'elle les dissimulait.

En l'absence de Ronnie, je me serais facilement laissé distraire, moi aussi. Là, je savourais sa totale impuissance à dissimuler ses pensées. Il fut un temps où Ronnie était la plus aguerrie de nous deux et où c'était moi qui passais mon temps à rougir. Certes, elle était blême plutôt qu'écarlate. N'empêche que nous avions définitivement inversé nos rôles.

Comme nous ne nous étions pas beaucoup fréquentées ces derniers temps, elle n'avait pas vu Nathaniel depuis six mois environ. Sa réaction me disait que je n'étais pas la seule à avoir remarqué que le métamorphe avait gagné du muscle et que ses épaules s'étaient élargies. Le changement devait paraître encore plus spectaculaire à quelqu'un qui ne l'avait pas vu depuis un bail.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'elle est dans la cuisine ? demandai-je avec, dans la voix, une pointe de l'amusement que je m'efforçai de dissimuler à Ronnie.

Je trouvais ça chouette de ne pas être la personne la plus embarrassée, pour une fois.

Ses cheveux toujours relevés en queue-de-cheval haute, Nathaniel inspectait les tiroirs l'un après l'autre. Il me répondit sans se retourner.

— Zane me l'a empruntée pour réparer son blouson en cuir et il ne l'a jamais remise à sa place. Tu sais comment il est : il ne réfléchit pas. Je vais finir par ne plus lui prêter mes affaires.

Zane est un de mes léopards-garous. Il tente de se faire passer pour dominant, mais, en réalité, il ne l'est pas. Et Nathaniel avait raison : Zane ne remet jamais les choses à leur place.

— Ça m'étonnerait que tu réussisses à le changer.

— Tu pourrais porter ton costume sans ces trois lanières, suggéra Gregory. Personne ne s'en apercevra. (Il tira sur une des lanières dans le dos de Nathaniel et la fit claquer légèrement.) Il doit bien y en avoir une douzaine.

— Mais moi, je saurai qu'elles manquent, répliqua Nathaniel en continuant à ouvrir tous les tiroirs. Si tu étais Zane, où rangerais-tu une riveteuse ?

La question ne s'adressait à personne en particulier.

Ronnie avait réussi à refermer la bouche et à prendre un air semi-détaché, comme si c'était tout à fait normal que deux léopards-garous presque nus se baladent dans ma cuisine. Mais elle les observait discrètement du coin de l'œil. Parce qu'elle était gênée, ou parce que je venais de lui dire que je couchais avec l'un des deux ? Premier commandement de l'amitié féminine : le

chéri de ta meilleure amie tu ne convoiteras point.

Je me levai pour aider les métamorphes à chercher. Nathaniel avait dit que ça ressemblait à une grosse agrafeuse et, même moi, j'étais capable de reconnaître une agrafeuse. Alors, je me mis aussi à ouvrir des tiroirs.

Nathaniel finit par trouver sa riveteuse au milieu des louches, des spatules, des écumoires et autres ustensiles de grande taille.

— Pourquoi là ? s'étonna-t-il.

— Parce que ça ressemble vraiment à une grosse agrafeuse, fut la seule explication qui me vint à l'esprit.

Nathaniel secoua la tête et ses cheveux dansèrent autour de ses épaules comme ils ne peuvent le faire que quand il les relève aussi haut.

— Quelle que soit la raison, Zane n'a plus le droit de fouiller dans mes affaires, et encore moins de les emprunter.

— Il l'a bien cherché, approuvai-je. (Je détaillai son costume.) Tu as l'air drôlement saucissonné. Comment fais-tu pour enlever ce truc ?

Nathaniel me sourit.

— Serait-ce une tentative peu subtile pour m'inciter à me déshabiller devant toi ?

Il avait dit ça sur un ton taquin, mais quelque chose dans sa voix me disait qu'il était très sérieux. Je regrettai ma question, parce que Nathaniel voulait tellement que je le désire ! Mais je ne connais pas les règles de ce jeu, et je n'ai jamais été douée pour flirter, enfin, pas vraiment. Je finis par rougir, ce que je déteste.

— Non, répondis-je sur un ton geignard qui me hérissa.

Nathaniel aurait pu dire une demi-douzaine de choses pour aggraver mon cas, mais il eut pitié de moi.

— Ça s'enlève de la même façon que ça se met, expliqua-t-il.

Il glissa son bras gauche sous les lanières de devant, le fit remonter sur sa poitrine et son cou, puis remua son épaule d'une façon qu'il me fut impossible de bien voir de là où je me trouvais. Il se retrouva torse nu, les lanières pendues autour de sa taille tels les pétales d'une fleur de cuir noir.

— Je pourrais les défaire complètement, mais il me faudrait du temps pour les rattacher. Si tu veux voir la totale, tu devras venir ce soir.

Il me sourit gentiment pour atténuer le feu de mon embarras. Je ne savais même pas pourquoi j'étais si gênée. À cause de la présence de Ronnie ? Parce que je n'allais bientôt plus pouvoir repousser l'inévitable ? À vous de choisir.

— Ton épaule, dit Ronnie d'une voix tendue. Ça ne t'a pas fait mal ?

Nathaniel secoua la tête, faisant voler sa queue-de-cheval auburn.

— Non, je suis désarticulé.

Des tics nerveux agitaient le visage de Ronnie, comme si l'expression qu'elle voulait afficher n'était pas du tout celle qui lui venait naturellement.

— Désarticulé à quel point ?

— Ronnie, sifflai-je.

Elle haussa les épaules et me jeta un regard qui signifiait : « Je n'ai pas pu m'en empêcher ; fais-moi un procès si ça te chante. »

— Ben, tu ne me dis jamais rien. Je viens seulement d'apprendre qu'il avait été promu du rang de nourriture à celui de petit ami.

— Ronnie, répétai-je d'un ton plus menaçant.

— Désolée. Je ne suis pas dans mon état normal. Du coup, je parle trop. Comme toi d'habitude.

— Merci de me le rappeler.

— C'est vrai que tu parles beaucoup quand tu es nerveuse ou excitée, intervint Gregory.

— Je t'ai déjà demandé de ne pas m'aider.

Il haussa les épaules d'un geste qui paraissait bizarre sous sa forme intermédiaire. Pas disgracieux mais bizarre.

— Désolé.

— Tu veux que je réponde à la question de Ronnie ? demanda Nathaniel sur un ton prudent.

— Réponds ou ne réponds pas, ça m'est égal.

Il pencha la tête sur le côté. Son expression disait clairement qu'il savait que c'était faux. Et il avait raison : j'aurais préféré qu'il ne réponde pas. Il m'avait donné l'occasion de jouer le rôle du maître et de lui dire de ne pas répondre, et je l'avais rejetée. J'avais refusé le trône qu'il m'offrait, et quand ce n'est

pas vous qui commandez, vous ne pouvez pas contrôler les événements.

Nathaniel se dirigea vers Ronnie en prenant bien garde de balancer son postérieur dans ma direction tout en marchant. Parfois, je me demande s'il se rend compte combien il est beau. Puis il fait quelque chose de ce genre, et je n'ai plus le moindre doute, il le sait très bien.

Le seul fait de le regarder marcher me fit monter le rouge aux joues, et je compris enfin pourquoi j'étais si gênée. J'avais promis de le marquer, mais ce que Nathaniel voulait vraiment, c'était coucher avec moi. Quand il se mouvait ainsi, il ressemblait à un rêve érotique, ce qui m'embarrassait affreusement et me donnait envie de me tortiller comme une adolescente qui éprouve « ça » pour la première fois et qui n'a personne avec qui en parler, parce que les filles bien ne sont pas censées ressentir « ça ».

D’un coup de tête, Nathaniel balaya le visage de Ronnie avec ses cheveux. Ce fut comme si elle avait marché à travers un rideau auburn, sauf qu’elle n’avait pas bougé, et que vu de l’extérieur, on aurait plutôt dit que Nathaniel l’avait giflée avec sa chevelure. Il s’immobilisa près de sa chaise, le menton levé et le dos bien droit, et entrecroisa ses mains derrière lui.

— Pour répondre à ta question, je… (il commença à lever ses bras tendus) suis… (ses bras atteignirent le milieu de son dos et continuèrent à monter) très… (jusqu’à ce que ses doigts crispés arrivent au niveau de ses omoplates) très… (ses bras effectuèrent une rotation, de sorte que ses doigts se retrouvèrent pointés vers le plafond) désarticulé.

Lentement, il baissa les bras. Mais ce n’était plus Ronnie qu’il regardait.

Cette fois, je ne rougis pas : je blêmis. Je me sentais prisonnière. Prisonnière de

quoi ? C'était la question à 10 000 dollars. Je n'étais pas sûre d'avoir de réponse.

Les deux métamorphes sortirent pour réparer le costume de Nathaniel. Un silence long et profond succéda à leur départ. Un silence gêné, du moins, en ce qui me concernait. Je ne regardais pas Ronnie : j'étais trop occupée à chercher quelque chose à dire. Je n'aurais pas dû m'inquiéter. Ronnie trouva exactement les mots qu'appelait la situation.

— Merde, Anita. Je veux dire… merde.

Alors, je levai les yeux vers elle.

— Mais encore ?

Ma voix tremblait trop pour exprimer de l'indignation. Néanmoins, l'effort méritait d'être fait.

Ronnie avait un regard qui ne me plaisait pas, un regard beaucoup trop perspicace. C'est ma meilleure amie depuis des années ; le fait que nous nous soyons un peu

éloignées ces derniers mois ne signifiait pas qu'elle ne pouvait plus lire en moi.

— Tu n'as pas encore couché avec lui.

Elle semblait très sûre d'elle et passablement stupéfaite.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Tu n'es jamais aussi gênée une fois que tu as franchi cette étape. Coucher avec quelqu'un te donne la permission d'avoir une relation avec lui. Tant que ce n'est pas fait, tu n'arrives pas à te détendre en sa présence.

Je rougis de nouveau. Adossée au plan de travail central, les bras croisés sur le ventre, j'essayai d'utiliser mes cheveux pour dissimuler mon embarras, en vain.

— Donc, chaque fois que j'ai couché avec quelqu'un, tu l'as su ?

— La plupart du temps, oui. Sauf avec Jean-Claude. Il a brouillé ton radar et le mien.

Je levai les yeux vers elle.

— Que veux-tu dire ?

— Tu as continué à te comporter comme si tu étais gênée en sa présence, même après avoir couché avec lui. Je crois que c'est l'une des raisons pour lesquelles je ne l'aime pas. J'ai dû penser que, s'il te mettait aussi mal à l'aise, votre histoire ne durerait pas.

Je haussai les épaules.

— Je ne me souviens pas m'être sentie encore gênée après.

Ronnie me dévisagea sans rien dire et j'eus la décence de me dandiner.

— D'accord, peut-être que si. Mais ce n'est pas vrai que je cesse de me sentir gênée après avoir fait l'amour avec quelqu'un juste une fois. Il me faut plusieurs séances, le temps que la monotonie de la monogamie s'installe, pour me détendre vraiment.

Elle sourit.

— Bonne remarque. Le sexe est meilleur quand toi et l'autre, vous commencez à vous connaître un peu. (Puis elle redevint

très sérieuse.) Tu n'as réellement pas encore couché avec lui, pas vrai ?

Je secouai la tête.

— Pourquoi ?

Je la dévisageai sans rien dire.

— Anita, après le petit numéro qu'il vient de nous faire, je me le taperais sans problème.

Je la dévisageai plus durement.

— Tu dis qu'il dort dans ton lit, avec Micah et toi, c'est bien ça ?

J'acquiesçai.

— Depuis combien de temps ?

— Environ quatre mois.

— Quatre mois passés entre tes draps et tu ne te l'es pas encore tapé ?

— Choisis un autre verbe, d'accord ? Si tu veux poursuivre cette conversation, choisi un autre verbe.

— D'accord, désolée. Tu n'as pas encore fait l'amour avec lui, c'est mieux ?

— Oui.

— Alors, pourquoi n'as-tu pas encore fait l'amour avec lui ? De toute évidence, il en a envie.

Je haussai les épaules.

— Non, cette fois, je veux une réponse. Jean-Claude a-t-il décidé de mettre le holà parce qu'il te partage déjà avec trop d'autres hommes ?

— Non.

— C'est Micah à qui ça pose problème ?

— Non plus.

— Alors, pourquoi ?

Je soupirai.

— Parce que, quand j'ai laissé Nathaniel s'installer ici, il était semblable à un chiot blessé, une petite chose dont je devais prendre soin pour l'aider à guérir. Tellement soumis qu'il voulait quelqu'un pour diriger sa vie à sa place et lui donner des ordres. J'avais déjà suffisamment à faire avec ma propre vie ; donc, je lui ai demandé de changer, de se prendre en main et d'acquérir une

certaine indépendance. Ce qu'il a fait. Il s'en sort vraiment bien.

— Il a beaucoup plus d'assurance que la dernière fois que je l'ai vu, acquiesça Ronnie. On dirait presque une autre personne.

Je secouai la tête.

— Il est stripteaseur. Il est obligé d'avoir une certaine assurance.

— Pas forcément, répliqua Ronnie. À la fac, je partageais ma chambre avec une fille qui se déshabillait sur scène le week-end. Elle avait une très mauvaise image d'elle-même.

— Dans ce cas, pourquoi faisait-elle ça ?

— Parce que ça lui donnait l'impression d'être désirable. À côté de son enfance, la tienne et la mienne ressemblent à *La Petite Maison dans la prairie*.

— Aïe.

— Oui. Être stripteaseuse lui faisait du bien et du mal en même temps.

— Qu'est-elle devenue ?

— Elle a eu son diplôme, elle s'est dégottée un boulot et elle a trouvé la foi, dans cet ordre-là. Aujourd'hui, elle est mariée avec deux gosses, et tellement vertueuse que tu ne peux pas avoir une conversation avec elle sans qu'elle tente de te convertir.

— On dit qu'il n'est pas plus vertueux qu'un pécheur repenti.

— Le striptease n'est pas un péché, Anita. La nudité non plus. C'est ainsi que Dieu nous a mis au monde. Ça ne peut pas être si terrible !

Je haussai les épaules.

— Le sexe n'est pas un péché non plus.

— Intellectuellement, je le sais, Ronnie. Mais une partie de moi n'arrive pas à faire taire la voix de ma grand-mère. Selon elle, le sexe était impur, les hommes qui voudraient me toucher seraient des dépravés, et mon corps devait être considéré comme quelque chose de sale. Les nonnes n'ont pas franchement arrangé cette vision des choses.

— Catholique un jour, catholique toujours, hein ? grimaça Ronnie.

Je soupirai.

— J'imagine.

En vérité, il me semble que la plus grosse partie des dégâts est l'œuvre de ma grand-mère et de ma belle-mère, Judith, qui faisait de chaque contact physique une sorte de faveur. Après la mort de ma mère, on ne s'est pas touchés beaucoup dans ma famille.

— Tu culpabilises à propos de Nathaniel. Pourquoi ?

— Je suis censée prendre soin de lui, pas le baiser.

— Anita, tu peux prendre soin de quelqu'un et coucher avec lui quand même. Les couples mariés le font chaque jour.

Je soupirai de nouveau.

— Je ne sais pas pourquoi ça me fait autant flipper, mais c'est comme ça.

— Tu le désires.

Je me couvris le visage de mes mains et hurlai presque :

— Oui, oui, je le désire. (Et le seul fait de l'admettre à voix haute me fit frémir intérieurement.) Mais quand il est venu s'installer ici, il figurait sur la liste des gens dont j'étais responsable, par sur celle de mes futurs petits amis.

— Quand tu sors avec quelqu'un, ne prends-tu pas soin de lui et réciproquement ?

Je réfléchis.

— Je suppose que oui. À vrai dire, je ne me suis jamais posé la question.

— Pourquoi es-tu si déterminée à te trouver des raisons de ne pas coucher avec Nathaniel ?

Je fronçai les sourcils.

— D'après Jason, c'est parce que Nathaniel n'est pas assez agressif. Il pense qu'avec un homme dominant j'ai l'impression que le choix n'est pas entièrement mien, et la

culpabilité non plus, du coup. Mais Nathaniel m'oblige à prendre l'initiative, à être celle qui décide…

— Et donc, la coupable, acheva Ronnie.

— Peut-être.

— Anita, l'idée de passer le reste de ma vie avec un seul homme me terrifie. Et si je rencontre quelqu'un avec un corps comme celui de Nathaniel juste après avoir dit « oui » à Louie ? je devrai refuser de coucher avec lui ?

— Oui. C'est ce qu'on fait quand on est amoureuse.

— … dit la fille qui a plus d'amants que j'ai eu de petits amis au cours des trois dernières années.

— Quand j'étais jeune, on m'a appris que le mariage purifiait toutes les choses sales, qu'il les rendait non seulement permises, mais aussi saintes. Une partie de moi a du mal à accepter.

— À accepter quoi ?

— Que je ne vais jamais me marier. Et que, donc, ce que je ressens au sujet de Jean-Claude, de Micah, de Nathaniel, d'Asher ou même de Damian restera toujours un péché. Que je vivrai dans le mal jusqu'à la fin de mes jours.

— Tu veux dire que tu préférerais être amoureuse d'un seul homme et l'épouser ?

— C'est ce que je croyais autrefois. Maintenant… (Je m'assis à la table.) Oh, Ronnie, je n'en sais rien. Je ne m'imagine plus avec un seul homme. Ma vie ne fonctionnerait pas avec un seul d'entre eux.

— Et ça te torture.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que ça n'était pas censé se passer ainsi.

— Anita, les chemins tout tracés, c'est pour les enfants. Les adultes savent se frayer le leur.

— Ma vie fonctionne bien, Ronnie. Nathaniel joue le rôle de l'épouse et Micah celui de l'autre mari. Il travaille pour la coalition ; il m'aide à m'occuper des léopards et de tous les autres métamorphes. Selon moi, le mariage devrait ressembler à ce genre de partenariat, mais on dirait que ce n'est jamais le cas.

— Et où est la place de Jean-Claude dans cette charmante scène domestique ?

— Où il veut. Il gère ses affaires, il fait la police sur son territoire, et nous sortons ensemble.

— Toi, lui et Asher ?

— Parfois.

Ronnie secoua la tête.

— Et Damian ?

— Je ne sais pas encore.

Elle baissa les yeux vers ses mains, qui étaient posées sur la table devant elle.

— Apparemment, nous avons toutes les deux des choix intéressants à faire. (Elle me

regarda et fronça très légèrement les sourcils.) Pourquoi les tiens ont-ils l'air tellement plus marrants que les miens ?

Je souris.

— Tu es effrayée par la notion d'engagement, le mariage et la perspective d'être liée à un seul homme. Moi, je crains que tout ce qui s'écarte de la monogamie traditionnelle me condamne à brûler en enfer. L'univers nous force à combattre nos plus grandes peurs.

— Tu parles comme quelqu'un qui suit une thérapie.

— Ravie d'apprendre que ça se voit.

— Donc, selon toi, nos vies amoureuses respectives nous sont tombées dessus pour qu'on puisse affronter nos démons intérieurs et les buter ?

— Ou prendre conscience que ceux que nous considérions comme des monstres ne sont pas si différents de nous.

— Autrefois, tu pensais vraiment que les vampires étaient des cadavres ambulants, pas vrai ?

— Jusqu'à la moelle de mes os.

— Du coup, ça doit être très dur d'être amoureuse de l'un d'eux.

Je hochai la tête.

— Oui.

Ronnie prit mes mains dans les siennes.

— Je suis désolée d'avoir fait tant de difficultés à propos de Jean-Claude. Je tâcherai d'être plus compréhensive à l'avenir.

Je souris et pressai ses mains.

— Excuses acceptées.

— J'ai trente ans, et je n'ai jamais été aussi heureuse avec quelqu'un. Je vais demander à Louie de me laisser respirer un peu, et peut-être suggérer qu'on cherche un thérapeute conjugal.

— Puis-je dire que j'en suis ravie sans que tu m'accuses de te pousser à l'épouser ?

Elle sourit et eut la bonne grâce de paraître embarrassée.

— Oui. Et désolée pour ça aussi.

— Ça va, Ronnie. On a tous des points sensibles.

— Tu as eu de la chance de trouver une sorcière pour te conseiller et, si tu es capable de suivre une thérapie, je suppose qu'il n'est pas trop tard pour nous autres.

— Je bossais déjà avec Marianne depuis plusieurs mois quand j'ai compris ce que je faisais avec elle.

— Tu veux dire que tu t'es lancée dans une thérapie accidentellement.

Je haussai les épaules, pressai les mains de Ronnie et me levai. *Mon Dieu, faites que le reste de café soit encore chaud.*

— Donc, tu t'es lancée dans une thérapie sans le vouloir. Tu es devenue la maîtresse du Maître de la Ville en hurlant et en te débattant. Maintenant, tu te retrouves dans un, non, deux ménages à trois, alors

que ton but dans la vie, c'était un mariage traditionnel.

La cafetière à piston était froide, mais pas la machine à café. *Ouais !*

— Ça résume assez bien la situation.

— Quant à moi, mon but était de ne jamais me lier à une seule personne et de ne surtout pas me marier. Et nous voilà toutes les deux, chacune dans la position que l'autre croyait vouloir.

Je n'aurais pas pu dire mieux, aussi n'essayai-je même pas. Je n'ai jamais eu l'impression que Dieu avait un humour sadique, mais quelqu'un devait sûrement l'avoir. Existe-t-il un ange chargé des relations de couple ? Si oui, ce messager ailé a beaucoup de comptes à rendre.

J'éprouvai cette minuscule pulsation dans ma tête que j'ai parfois quand je prie, qui ressemble plus à une sensation qu'à des mots. *Sois heureuse, et cesse de te poser des questions*. Facile à dire, si difficile à faire.

CHAPITRE 28

À 15 heures, j'étais au boulot. Ni le sexe, ni les vampires, ni les métamorphes, ni les pétages de plomb métaphysiques ne sauraient détourner votre réanimatrice préférée de ses rendez-vous. Du moins, pas ce jour-là.

J'étais assise dans le bureau de Bert Vaughn. Bert était le patron de Réanimateurs Inc. jusqu'à ce que la société soit le cadre d'un récent coup d'État. Bert continue à la gérer, mais en agissant comme notre

agent et non plus comme notre patron. Il n'a pas perdu d'argent, donc il est content, mais, désormais, la plupart des réanimateurs jouissent du même statut que les associés d'un cabinet d'avocats. Ce qui signifie que, pour perdre leur boulot, il faudrait vraiment qu'ils tuent quelqu'un. Ou plutôt, qu'ils tuent quelqu'un et qu'ils se fassent choper.

Donc, Bert n'est plus notre patron, et il ne peut plus nous traiter comme ses larbins. Ce point-là ne lui a pas plu, mais soit il acceptait nos conditions, soit nous le plantions tous là. Comme il est incapable de relever les morts, cela aurait été synonyme de faillite à très court terme. Surtout si nous avions ouvert une société concurrente. Bref, nous avons une nouvelle structure hiérarchique, et il reste juste quelques détails à régler, ou plutôt quelques menus problèmes à résoudre.

Le bureau de Bert est maintenant d'un jaune chaleureux tirant sur l'orangé. À peine

plus douillet que son cube bleu pâle d'autrefois. Après avoir racheté le local voisin, nous avons fait rénover tout notre siège social, si bien que la plupart des réanimateurs n'ont plus à partager leur bureau comme autrefois. Dans la mesure où nous passons l'essentiel de notre temps sur le terrain (à savoir : au cimetière), il me semblait que ces travaux étaient un sacré gaspillage d'argent, mais je me suis retrouvée en minorité. Charles, Jamison et Manny voulaient tous de plus grands bureaux. Larry était d'accord avec moi, mais Bert s'est rangé à l'avis des trois autres. Ils ont abattu un mur, et nos locaux ont brusquement doublé de surface.

S'ils ont été repeints dans des tons chauds – jaune, brun, beige et écru réconfortants –, c'est parce que Bert sort avec une décoratrice d'intérieur. Elle s'appelle Lana et, même si je la trouve trop bien pour lui, elle m'irrite terriblement. Elle passe son temps à déblatérer sur la science des

couleurs et sur le fait qu'une entreprise comme la nôtre doit donner à ses clients l'impression d'être aimés et pris en charge.

Une fois, je lui ai répondu que ce n'était pas mon boulot d'aimer mes clients, que je ne bossais pas dans ce secteur-là. Elle l'a mal pris et, depuis, elle me fait la gueule. Ce qui ne me dérange pas, du moment qu'elle évite de mettre les pieds dans mon bureau.

À peine avais-je franchi la porte que Mary, notre secrétaire de jour, m'avait demandé d'attendre dans le bureau de M. Vaughn. Ça ne me disait rien qui vaille. À ma connaissance, je n'avais enfreint aucune règle au boulot, donc, je me demandais bien ce que Bert pouvait me vouloir. Autrefois, ça m'aurait rendue nerveuse. Maintenant, j'ai l'habitude de passer outre un tas de choses.

Bert entra et ferma la porte derrière lui. Ça non plus, ce n'était pas bon signe. Bert mesure un mètre quatre-vingt-dix ; il était dans l'équipe de football américain de sa fac.

Il commençait à développer une petite bouée de la pré-cinquantaine, mais Lana l'a mis au régime et au sport. Résultat : il est en bien meilleure forme qu'au moment où je l'ai connu. Elle l'a même persuadé que virer au brun chocolat chaque été n'est bon pour personne. Du coup, Bert est pâle mais en pleine forme. Oh, et cette année, ses cheveux ne sont pas devenus quasi blancs sous l'effet du soleil. À la base, ils sont d'un blond très clair, et ils commencent à être parsemés de blanc. J'ai mis du temps à piger que ça ne pouvait pas être à cause du soleil, que c'était juste parce que Bert vieillissait.

J'avais pris place dans un des deux fauteuils en cuir marron rembourré destinés aux clients, une autre idée de Lana. Ils sont beaucoup plus confortables que les chaises à dossier droit que nous avions avant. J'avais les jambes poliment croisées et les mains posées dans mon giron. Une vraie lady.

— Ta jupe est beaucoup trop courte pour le boulot, Anita, dit Bert en contournant son grand bureau et en s'asseyant dans un fauteuil encore plus gros, plus marron et plus rembourré que le mien.

Je m'avachis dans mon siège et posai mes pieds sur son bureau, les chevilles croisées. Le mouvement releva suffisamment ma jupe pour révéler la jarretière en dentelle de mes bas. J'étais trop petite pour que la position soit confortable, mais je doutais que Bert s'en aperçoive. Je le regardai par-delà les talons de mes bottes noires.

— Et puis ta jupe est noire. Nous nous sommes mis d'accord pour ne pas porter de noir au bureau. C'est trop déprimant.

— Non, *tu* trouves ça déprimant. Et puis il y a des fleurs brodées sur le côté, le long de la fente. Bleues, vertes et turquoise, assorties à la couleur de ma veste et de mon haut. On dirait presque un ensemble.

Je portais aussi, au bout d'une chaîne en or, un médaillon antique qui contient deux minuscules portraits à l'huile sur chacun des côtés. Les portraits représentent Jean-Claude et Asher. Le médaillon a plus de trois siècles ; autrefois, il appartenait à Julianna. Il est en or ouvragé à la main, lourd et solide, et il a l'air très ancien. De minuscules saphirs sont sertis sur le pourtour, et un saphir plus gros se détache au milieu. J'avais pensé qu'il irait bien avec ma tenue. Apparemment, je m'étais trompée.

Ma veste courte turquoise dissimulait mon holster d'épaule noir et le Browning Hi-Power logé sous mon aisselle gauche. J'aurais bien emporté mes fourreaux de poignet, mais une fois la veste enlevée, les couteaux auraient été trop visibles sous les manches fines de mon haut. S'il se mettait à faire trop chaud dans les bureaux, je pourrais facilement me défaire du holster mais, pour ôter les fourreaux de poignet, j'aurais dû

enlever mon haut. J'avais pensé que ça n'en valait pas la peine. Je les avais laissés dans la voiture, au cas où j'aurais des remords.

Bert ne portait pas d'arme sous son costard chocolat sur mesure. Depuis qu'il a perdu du poids, la coupe athlétique de ses costumes souligne ses larges épaules, d'autant plus visibles que son tour de taille a diminué. Sa chemise était jaune pâle, sa cravate brun clair avec des motifs bleus et dorés. Toutes ces couleurs lui allaient bien ; elles conféraient même un peu de chaleur à son regard gris.

Je m'avachis davantage dans mon fauteuil, utilisant le coin rembourré pour me caler la tête et le dos. Ma jupe avait tellement remonté qu'on devait voir la soie noire de ma culotte, mais probablement pas de l'endroit où Bert était assis.

— Si je te dis que ta jupe est trop courte, tu porteras une jupe encore plus courte demain, c'est ça ?

— Ouais.

— Et si je me plains parce qu'elle est noire…

— J'ai des robes noires. Et même des robes noires ultracourtes.

— Je me demande bien pourquoi je me donne la peine…

— De discuter avec moi ?

Il opina du chef.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondis-je aimablement.

— Au moins, tu es maquillée. J'apprécie l'effort.

— J'ai un rencard après le boulot.

— Ce qui m'amène à un autre problème, dit Bert.

Il se pencha en avant et croisa ses mains sur le bureau. Il visait probablement une attitude paternelle, mais ne réussissait qu'à avoir l'air pompeux.

Je me redressai dans mon fauteuil, pas pour lui faire plaisir mais parce que la

position n'était vraiment pas confortable. Ce faisant, je lissai ma jupe sous mes cuisses. Ma règle en matière de jupes, c'est qu'elles doivent me recouvrir entièrement les fesses quand je suis assise. Celle-ci satisfaisait à mes conditions, et j'étais bien contente que Bert n'ait pas insisté, parce que je me serais sentie mal si j'avais dû en porter une plus courte. Et en porter une plus courte juste pour foutre Bert en rogne ne m'aurait pas amusée autant qu'autrefois.

— Et de quel problème s'agit-il, Bert ?

— Mary m'a dit que le jeune homme assis dans la salle d'attente est ton petit ami.

Je hochai la tête.

— En effet.

Curieusement, l'ardeur ne s'était pas manifestée ce jour-là. Je n'avais pas même éprouvé un frisson ou une petite secousse. Mais nous nous demandions tous avec un peu d'inquiétude ce qui se passerait si elle me saisissait pendant mes heures de travail.

Il n'y a personne chez Réanimateurs Inc. avec qui je voudrais coucher. Donc, j'avais préféré emmener quelqu'un juste au cas où.

Nathaniel était assis dans la salle d'attente orange brûlé, l'air très décoratif dans un des fauteuils de cuir brun. Il portait des vêtements d'extérieur : un pantalon noir, une chemise mauve presque identique à celle qu'il avait mise pour le mariage, et des bottines noires. Il avait tressé ses cheveux qui lui descendaient jusqu'aux chevilles pour leur donner une apparence aussi stricte que possible et il lisait de vieux numéros d'un magazine consacré à la musique auquel il était abonné. Il en avait apporté une pleine sacoche de coursier et il était prêt à attendre jusqu'à ce que je l'emmène au *Cirque* ou que j'aie besoin de lui, selon ce qui se présenterait en premier.

— Que fait ton petit ami dans nos locaux alors que tu es censée bosser ?

— Je dois le déposer plus tard au travail, répondis-je d'une voix beaucoup plus neutre que celle de Bert.

— Il n'a pas de voiture ?

— Nous n'avons que deux voitures à la maison, et Micah aura peut-être besoin de la deuxième si on l'appelle pour une intervention.

Bert cligna lentement des yeux, et le peu de chaleur que ses prunelles grises semblaient contenir s'évanouit.

— Je pensais que tu sortais avec le type de la salle d'attente.

— En effet.

— Cela ne signifie-t-il pas que tu as rompu avec Micah ?

— Ça, c'est une supposition qui n'engage que toi.

De nouveau, il cligna des yeux et se radossa à son fauteuil, l'air perplexe. Bert n'a jamais compris comment je fonctionne,

mais, jusque-là, je crois qu'il ne s'était pas posé de questions sur ma vie privée.

— Micah sait-il que tu sors avec… ?

— Nathaniel, dis-je.

— Nathaniel, répéta Bert.

— Oui, il le sait.

Il humecta ses lèvres fines et opta pour un angle d'attaque différent.

— Trouverais-tu ça très professionnel si Charles ou Manny amenaient leur femme au boulot et la laissaient dans notre salle d'attente ?

Je haussai les épaules.

— Je ne vois pas en quoi ça me regarderait.

Bert soupira et se massa les tempes.

— Anita, ton petit ami ne peut pas rester là pendant tout le temps que tu passeras au bureau.

— Pourquoi ?

— Parce que, si je te laisse amener des gens ici, les autres voudront le faire aussi, et ce sera le bordel. Ça perturbera les affaires.

Je grimaçai.

— Ça m'étonnerait que quelqu'un d'autre amène sa moitié ici. La femme de Charles est infirmière à temps complet, elle a autre chose à foutre. Quant à Rosita, elle déteste le boulot de Manny. Jamais elle ne franchirait le seuil de cette porte. Jamison pourrait éventuellement faire venir une fille, s'il pensait que ça l'impressionnerait.

Bert poussa un nouveau soupir.

— Anita, tu fais exprès de m'emmerder sur ce coup-là.

— Moi, faire exprès de t'emmerder ? Oh, Bert, tu sais bien que ce n'est pas mon genre !

Il éclata d'un rire surpris, se rassit normalement et cessa d'essayer de me traiter comme une cliente. Aussitôt, il sembla plus à son aise et moins digne de confiance.

— Pourquoi as-tu amené ton petit ami au boulot ?

— Ça ne te regarde pas.

— Ça me regarde dans la mesure où il est assis dans notre salle d'attente commune. Ça me regarde si tu as l'intention de le faire assister à tes rendez-vous avec les clients.

— Il n'y assistera pas.

— Alors, combien de temps va-t-il traîner dans la salle d'attente ?

— Quelques heures.

— Pourquoi ?

— Je te l'ai déjà dit : ça ne te regarde pas.

— À partir du moment où tu l'amènes ici, évidemment que ça me regarde, Anita. Je ne suis peut-être plus votre patron, mais nous fonctionnons comme une démocratie. Tu crois vraiment que Jamison va laisser passer ça ?

Là, il marquait un point. Comme je ne voyais pas de mensonge susceptible

d'expliquer la situation, j'optai pour une vérité partielle.

— Tu sais que je suis la servante humaine de Jean-Claude, le Maître de la Ville, pas vrai ?

Bert acquiesça d'un air hésitant, comme si ce n'était pas ce à quoi il s'attendait.

— Eh bien, cette situation produit quelques effets secondaires intéressants. Fais-moi confiance : si les choses tournent mal, tu seras bien content que j'aie Nathaniel sous la main.

— Qu'est-ce qui risque de mal tourner, et jusqu'à quel point ?

— Si j'emmène Nathaniel dans mon bureau, contente-toi de fermer la porte et de faire en sorte que nous ne soyons pas dérangés, et je te promets qu'il n'y aura pas de dégâts.

— Pourquoi aurais-tu besoin de t'enfermer avec lui ? De quels effets secondaires parles-tu ? Sont-ils dangereux ?

— Ça ne te regarde pas. Même si je t'expliquais, tu ne comprendrais pas, et ces effets secondaires ne sont dangereux que s'il n'y a personne avec moi quand ils se manifestent.

— Quand quoi se manifeste ?

— Voir réponse précédente.

— Si ça doit perturber l'activité de la boîte, en tant que gérant, j'ai besoin de savoir.

Il n'avait pas tort, mais je ne voyais pas comment lui dire sans lui dire.

— Ça ne perturbera rien du tout, du moment que Mary empêche quiconque de s'approcher de ma porte avant que nous ayons fini.

— Mais fini quoi ?

Je dévisageai Bert d'un regard que je m'efforçai de rendre éloquent.

— Tu ne veux quand même pas dire… ?

— Oui, susurrai-je.

Il ferma les yeux, les rouvrit et protesta :

— Si je ne veux pas que ton petit ami reste assis dans notre salle d'attente, je veux encore moins que tu t'envoies en l'air avec lui dans ton bureau !

Il semblait choqué, ce qui est très rare chez lui.

— J'espère que nous n'en arriverons pas là.

— En quoi cela est-il un effet secondaire de ton statut de servante humaine du maître de Saint Louis ?

C'était une bonne question, mais je n'étais pas prête à partager quelque chose d'aussi intime avec Bert.

— Je suppose que j'ai eu de la chance.

— Je dirais bien que tu as tout inventé mais, si tu voulais vraiment me faire marcher, tu ne t'y prendrais pas ainsi.

Ce commentaire prouvait que Bert me connaissait mieux que je le pensais.

— En effet, acquiesçai-je.

— Donc, tu es devenue quoi : une nympho ?

Vous pouvez toujours faire confiance à Bert pour trouver les mots qui tuent.

— Oui, Bert, c'est ça, je suis devenue une nymphomane. J'ai besoin de baiser si souvent que je dois emmener un amant avec moi partout où je vais.

Il écarquilla les yeux.

— Calme-toi, chef. J'espère qu'aujourd'hui sera l'exception, pas la règle.

— Pourquoi est-ce différent aujourd'hui ?

— Maintenant que j'y pense, Mary m'a envoyée dans ton bureau dès que je suis arrivée. Avant que tu puisses savoir que j'avais amené Nathaniel ou que je portais une jupe noire trop courte à ton goût. Donc, tu ne m'as pas fait venir pour critiquer ma vie

amoureuse ou ma garde-robe. De quoi voulais-tu me parler ?

— On ta déjà dit que tu peux être très brusque ?

— Oui. Alors, que se passe-t-il ?

Bert redressa le dos et reprit son attitude aimablement professionnelle.

— Je veux que tu m'écoutes jusqu'au bout avant de t'énerver.

— Ouah, j'ai vraiment hâte d'entendre la suite.

Il fronça les sourcils.

— J'ai refusé le boulot parce que je savais que tu n'en voudrais pas.

— Si tu l'as refusé, pourquoi sommes-nous en train d'en discuter ?

— Les clients ont offert de doubler le prix de ta consultation.

— Bert, dis-je sévèrement.

Il leva une main.

— Non. J'ai décliné leur offre.

Je le dévisageai, mon expression disant clairement que je ne le croyais pas.

— Je ne t'ai jamais vu renoncer à une telle somme, Bert.

— Tu m'as dressé une liste des cas que tu refusais de prendre. Depuis que tu me l'as donnée, ai-je tenté de te fourguer quoi que ce soit qui figure dessus ?

Je réfléchis une seconde et secouai la tête.

— Non, mais tu es sur le point de le faire.

— Ils ne me croient pas.

— Ils ne croient pas quoi ?

— Ils sont persuadés que, si tu les rencontrais, tu accepterais leur affaire. Je leur ai dit que non, mais ils ont proposé 15 000 dollars pour une heure de consultation. Même si tu refuses à la fin, Réanimateurs Inc. garde le fric.

Je vous ai dit que nous fonctionnons comme un cabinet d'avocats. Ça signifiait

que ces 15 000 dollars iraient dans la caisse commune. Plus nous gagnons d'argent, plus tous les associés gagnent d'argent, même si le pourcentage que nous touchons sur nos honoraires varie en fonction de notre ancienneté. Donc, quand je refuse une affaire, ce n'est pas seulement moi que je pénalise : c'est l'ensemble du personnel de la boîte.

La plupart de mes collègues ont une famille, des gamins. Ils sont venus me voir tous ensemble pour me demander d'être plus flexible sur mes consultations, c'est-à-dire d'en accepter davantage. La fille de Manny est sur le point d'entrer dans une université coûteuse et Jamison verse une pension alimentaire à ses trois ex-femmes. Pas de quoi faire pleurer dans les chaumières, certes, mais, à l'exception de Larry, ils ont tous des frais plus élevés que les miens. Depuis, j'essaie de me montrer conciliante quand il s'agit de m'entretenir avec des gens qui

m'offrent des sommes indécentes. Parfois j'y arrive, et parfois non.

— En quoi consiste le boulot ? demandai-je sur un ton maussade.

Mais l'important, c'est que j'avais demandé. Un immense sourire illumina le visage de Bert. Je le soupçonne d'être à l'origine de cette intervention de masse, mais Manny et Charles m'ont juré qu'ils avaient agi de leur propre initiative. Quant à Jamison, je ne l'aurais pas cru de toute façon ; aussi ne lui ai-je même pas posé la question.

— Le fils des Brown est mort il y a trois ans. Ils veulent que tu le relèves pour l'interroger.

Je plissai les yeux d'un air peu amène.

— Crache le morceau, Bert. Jusqu'ici, il n'y a rien qui puisse me pousser à refuser.

Bert se racla la gorge et se dandina dans son siège. Il n'est pourtant pas du genre nerveux.

— Eh bien, leur fils a été assassiné.

Je levai les mains en un geste excédé.

— Et merde, Bert, je ne peux pas relever une victime de meurtre. Aucun de nous ne peut le faire. Je t'ai donné une liste de cas que tu devais refuser en notre nom à tous, pour des raisons légales, et celui-ci était dedans.

— Avant, tu le faisais.

— Avant, oui. Avant que je découvre ce qui se passe quand on relève une victime de meurtre en tant que zombie, et avant que la nouvelle loi prenne effet. En sortant de sa tombe, une victime de meurtre se lance systématiquement à la recherche de son assassin. Systématiquement, tu m'entends ? Et elle massacre quiconque tente de l'arrêter. Ça m'est arrivé deux fois, Bert. Les zombies ne répondent pas quand on les interroge sur l'identité de leur assassin : ils se mettent aussitôt en chasse pour le retrouver.

— La police ne pourrait-elle pas se contenter de les suivre pour qu'ils les conduisent

au coupable, un peu comme des limiers morts-vivants ?

— Ces limiers-là sont capables d'arracher les bras des gens et de défoncer des portes pour traverser les maisons qui se dressent sur leur chemin. Les zombies foncent toujours en ligne droite vers leur assassin. Et selon la nouvelle loi, le réanimateur qui les a relevés est responsable de tous les dégâts qu'ils peuvent causer. Si l'un de nous relevait ce gamin et qu'il tuait quelqu'un, fût-ce son propre assassin, nous serions accusés de meurtre. Meurtre perpétré par malfaisance magique. C'est la peine de mort à tous les coups. Donc, non : je ne peux pas accepter cette affaire, et les autres ne peuvent pas non plus.

L'expression de Bert devint triste, probablement à cause de l'argent.

— J'ai dit aux Brown que tu leur expliquerais.

— Tu aurais dû t'en charger toi-même, Bert. On en a déjà parlé des dizaines de fois.

— Ils m'ont demandé si j'étais réanimateur et, comme j'ai répondu non, ils ont refusé de me croire. Ils m'ont dit que, s'ils pouvaient s'entretenir avec toi, ils étaient certains de réussir à te faire changer d'avis.

— Doux Jésus, Bert, c'est vraiment n'importe quoi. Je ne peux pas le faire. Et de toute façon, regarder leur fils sortir de la tombe changé en zombie meurtrier ne les aiderait pas à surmonter leur chagrin.

Bert haussa les sourcils.

— Je n'ai sans doute pas présenté les choses de manière aussi percutante que toi, mais je te jure que je leur ai dit non.

— Pourtant, j'ai rendez-vous avec eux parce qu'ils ont offert 15 000 dollars pour une heure de mon temps.

— J'aurais pu les faire monter jusqu'à 20 000. Ils sont désespérés. Ça se sent. Si nous avions refusé purement et simplement,

ils se seraient adressés à quelqu'un de moins respectable, quelqu'un qui aurait été moins regardant vis-à-vis de la loi.

Je fermai les yeux et me vidai les poumons en un long soupir. Ça me faisait mal de l'admettre, mais Bert avait raison. Arrivés à un certain stade du désespoir, les gens se mettent à faire des choses stupides. Stupides et horribles. Nous sommes la seule firme de réanimation dans le Midwest. Il y en a une à La Nouvelle-Orléans et une en Californie, mais elles déclineraient toutes les deux cette affaire pour la même raison que nous : à cause de la nouvelle loi.

Je pourrais prétendre que nous voulons juste épargner des souffrances inutiles à nos clients, mais, en toute franchise, l'idée qu'il suffit de relever une victime de meurtre pour lui demander le nom de son assassin est si alléchante que plusieurs d'entre nous ont déjà essayé. Nous avons imputé nos échecs au traumatisme du meurtre ou à une

insuffisance de pouvoir du réanimateur, mais ce n'était pas ça. Les victimes de meurtre se relèvent avec une seule obsession : la vengeance. Tant qu'elles ne l'ont pas accomplie, elles n'écoutent les ordres de personne, pas même du réanimateur ou du prêtre vaudou qui les a relevées de la tombe.

Mais le fait qu'aucun réanimateur respectable n'accepterait de faire ça ne signifie pas qu'aucun réanimateur n'accepterait. Il y a dans ce pays quelques personnes qui possèdent le talent nécessaire et aucune moralité. Aucune d'elles ne bosse pour les firmes susmentionnées, soit parce qu'elles ont été virées pour faute professionnelle, soit parce qu'elles n'ont jamais été engagées, certaines parce qu'elles ne cherchent pas de boulot officiel ; la plupart parce qu'elles se livrent à des activités dont elles préfèrent que les autorités n'aient pas connaissance. Elles font profil bas et ne recherchent pas la publicité, mais si vous commencez à brandir vingt

mille dollars en clamant que vous avez besoin de leurs services, elles sortiront du bois.

Si les Brown étaient prêts à payer, ils trouveraient quelqu'un qui accepterait de faire ce qu'ils demandaient. Quelqu'un qui leur donnerait un faux nom, qui relèverait le gamin et qui s'enfuirait avec le fric, laissant les parents éplorés faire le ménage et donner des explications à la police. En Nouvelle-Angleterre, il y a un procès en cours. L'accusation réclame la peine de mort pour la personne qui a payé un type qui pratiquait la magie afin qu'il tue quelqu'un avec son art. J'ignore comment ça va se conclure, et je soupçonne que l'affaire remontera probablement jusqu'à la Cour suprême. Si les Brown s'adressaient à un réanimateur sans scrupule et finissaient dans le couloir de la mort, je ne me le pardonnerais jamais. Ce serait vraiment affreux, surtout si j'avais une chance d'empêcher ça.

Je gratifiai Bert du regard qu'il méritait. Un regard disant qu'il était un fils de pute cupide et que je savais bien que ce n'était pas pour des raisons humanitaires qu'il avait refusé l'offre des Brown. Bert resta benoîtement assis dans son fauteuil et me sourit, parce qu'il connaissait très bien la signification de ce regard. Ce regard signifiait que j'allais faire ce qu'il me demandait, même si je détestais ça.

CHAPITRE 29

Barbara Brown était blonde et Steve Brown, brun avec des tempes grisonnantes. Il était plus grand que sa femme d'environ douze centimètres, mais cela mis à part, je les trouvais parfaitement assortis. On voyait toujours en elle la pétillante pom-pom girl au visage rond qu'elle avait dû être au lycée ; le séduisant joueur de football américain était toujours présent dans les larges épaules et les angles du visage de son mari, mais tout

cela avait presque disparu sous les années, les kilos supplémentaires et le chagrin.

Tous deux avaient les yeux brillants, trop brillants, comme s'ils étaient drogués ou en état de choc. Elle parlait trop vite et lui, trop lentement. On aurait dit qu'il devait réfléchir à chacun de ses mots avant de les prononcer, et qu'elle devait absolument tout me raconter sur son fils en un temps record sous peine d'exploser ou de se briser en mille morceaux.

— C'était un élève brillant, mademoiselle Blake. Il n'avait que des A. Et voici le dernier tableau qu'il a peint : une aquarelle de sa petite sœur. Il était tellement doué !

Elle brandit le tableau en question, apporté dans une de ces petites mallettes d'artiste qui ressemblent à un attaché-case. Je l'examinai docilement. C'était un portrait aux couleurs très douces, bleus tendres et jaunes délicats. La petite fille aux boucles presque blanches riait, et l'artiste avait réussi à

capturer cette lueur dans ses yeux à laquelle seul un appareil photo parvient généralement à rendre justice. Si ç'avait été l'œuvre d'un peintre chevronné, j'aurais trouvé ça joli. Venant d'un lycéen, c'était carrément spectaculaire.

— C'est un tableau magnifique, madame Brown.

— Steve ne voulait pas que je l'apporte. Il disait que vous n'aviez pas besoin de le voir, mais je pensais que ça vous permettrait de comprendre qui notre fils était vraiment, et que ça vous convaincrait de nous aider.

— Je doute que Mlle Blake se laisse influencer par les tableaux de Stevie, c'est tout.

Son mari tapota la main de Barbara en finissant sa phrase, et elle ne réagit absolument pas. C'était comme s'il ne l'avait pas touchée. Je commençais à comprendre qui était la force motrice dans cette farce tragique. Parce que c'était bien une farce. Mme Brown ne parlait pas comme si elle voulait

que je relève son fils pour lui demander qui l'avait tué. Elle parlait comme pour tenter de me convaincre de faire de lui un nouveau Lazare, de le ramener à la vie pour de bon. Bert avait-il entendu ça dans sa voix et choisi de ne pas y prêter attention, ou l'avait-elle gardé en réserve pour moi ?

— C'était un coureur extraordinaire et il appartenait à l'équipe de football américain, poursuivit-elle en m'ouvrant le dernier almanach de son fils aux pages correspondantes.

Je vis Stevie Brown courir en short, un bâton de relais à la main, la tête rejetée en arrière et l'air concentré. Je le vis agenouillé par terre en tenue de foot américain, une main sur son casque posé près de lui. Sa frange lui tombait dans les yeux et il adressait un grand sourire à l'objectif. Il avait les cheveux foncés de son père et le visage de sa mère en plus mince, plus jeune et plus

énergique, à l'exception de la bouche et des yeux, qui étaient également ceux de son père.

Je le vis avec le reste du comité de l'almanach, penché au-dessus d'une table de composition, la mine très sérieuse. Il avait le corps athlétique et la musculature fine d'un coureur, mais je ne l'aurais pas choisi pour faire partie d'une équipe de foot américain : pas assez costaud. Qui sait ? Il aurait peut-être pris en carrure pendant l'été entre sa première et sa terminale. Mais il n'en avait jamais eu l'occasion.

Le soir du bal de fin d'année, Stevie Brown et sa petite amie avaient été couronnés roi et reine. Il y avait une photo d'eux posant devant un fond de paillettes et d'étoiles argentées. Stevie rayonnait. Il avait coupé ses cheveux épais et les avait coiffés proprement en arrière, ce qui mettait son visage en valeur. Il paraissait plus grand dans son smoking blanc, et plus large d'épaules que sur les photos précédentes. La

fille, une blonde qui était en terminale, ressemblait à sa mère en plus grand et en plus mince. Elle était ravissante, avec un sourire mystérieux et plein d'assurance. Tous deux ignoraient que, dans moins de six heures, ils seraient morts.

— Cathy et Stevie sortaient ensemble depuis presque deux ans. Un amour de lycée, comme Steve et moi, dit Mme Brown en se penchant vers moi.

Elle entrouvrit les lèvres, les humecta comme si elle avait du mal à empêcher sa bouche de s'assécher. Son mari continuait à lui tapoter la main et à me regarder de ses yeux noirs si semblables à ceux de leur fils défunt. Ces yeux et son visage las me disaient combien il était désolé, désolé que je doive voir et entendre ça.

Je ne suis pas douée pour exprimer des choses subtiles avec mes yeux ; aussi, je me contentai d'opiner d'un air compatissant et de le regarder plus souvent que sa femme. À

un moment où elle ne pouvait pas le voir, il m'adressa un petit signe de tête. Voilà, nous avions eu notre moment : un moment très masculin. Genre : « Je vous vois ; je vous vois aussi. Je comprends ce que vous voulez dire ; je comprends ce que vous voulez dire, moi aussi. » Si j'avais été plus féminine, j'aurais dit quelque chose tout haut pour m'en assurer.

— Apparemment, c'était un garçon merveilleux, commentai-je.

Mme Brown se pencha davantage vers moi. Dans ses mains, elle tenait un de ces petits albums de photos épais comme les grands-mères en trimballent dans leur sac. Elle l'ouvrit maladroitement et fit défiler sous mes yeux des photos d'un bébé aux cheveux sombres, d'un petit enfant qui apprenait à marcher, d'un jeune garçon qui entrait à l'école…

Je posai une main sur les siennes pour l'empêcher de tourner les pages.

— Madame Brown. Barbara…

Elle refusait de me regarder. Ses yeux étaient de plus en plus brillants.

— Madame Brown, vous n'avez pas besoin de me prouver que votre fils était quelqu'un de bien. Je vous crois.

Steve Brown se leva et voulut aider sa femme à remettre l'album de photos dans son sac, mais elle résista, et il n'insista pas. Il resta planté là, impuissant, ses grandes mains ballant contre ses flancs.

Barbara Brown se pencha de nouveau vers moi et tourna une page.

— Ça, c'est quand il a gagné le premier prix du concours de sciences en CM2.

Je ne savais pas comment l'arrêter sans me montrer cruelle. Je me radossai à mon fauteuil de bureau et cessai de regarder les photos. Je croisai le regard de Steve, donc les yeux étaient de plus en plus brillants, eux aussi.

S'ils se mettent à pleurer tous les deux, je fiche le camp.

Je les aurais aidés si j'avais pu, mais je ne le pouvais pas. Et franchement, je ne pensais pas que Barbara Brown était venue me voir pour que je relève un zombie.

Je baissai les yeux vers une photo de Stevie en 4e, sa première année dans une équipe de foot américain. Cela me surprit : j'imaginais que son père était du genre à l'inscrire chez les poussins. Mais non, il avait attendu que Stevie manifeste l'envie de jouer. Un bon point pour lui.

Je recouvris l'album et les mains de Mme Brown avec les miennes, pressant assez fort pour l'obliger à lever les yeux vers moi. Elle avait le regard fou, et je compris que des larmes éventuelles étaient le dernier de nos soucis. Il y avait quelque chose de violent dans ses prunelles.

J'étais sur le point de lui dire : « Désolée, je ne peux pas vous aider » et de

la congédier. En voyant son regard, j'optai pour une autre approche.

— Vous m'avez dit que c'était arrivé le soir du bal de promo, mais vous ne m'avez pas donné plus de détails.

Je n'avais pas besoin de détails puisque j'allais refuser son affaire, mais j'étais prête à tout pour interrompre le défilement des photos et le flot désespéré de ses souvenirs. Le meurtre, c'est mon rayon. Son chagrin, en revanche, me tapait sur les nerfs.

Les yeux de Mme Brown papillotèrent. Puis elle se redressa dans son fauteuil, m'abandonnant son album. Je le laissai ouvert à la page de la fête qu'elle avait donnée pour les treize ans de Stevie. Les visages souriants de son fils et des amis de son fils se pressaient autour d'un gâteau.

Sa respiration était rauque et caverneuse : un son qu'on n'entend pas beaucoup chez les vivants. Elle déglutit convulsivement et prit la main de son mari. Celui-ci

était toujours debout, mais il se détendit un peu parce que sa femme avait enfin fait un geste vers lui. Ce fut lui qui me répondit.

— Ils ont retrouvé la voiture de Stevie hors de la route, comme si elle avait été poussée dans le fossé. La police pense qu'ils ont essayé de faire du stop et que quelqu'un s'est arrêté pour les prendre.

— Stevie ne serait pas monté en voiture avec des inconnus, déclara fermement Mme Brown, et Cathy non plus. (Son regard était un peu moins fou.) Ils étaient tous les deux du genre responsable.

— Je n'en doute pas, madame Brown.

Les gens essaient toujours de faire passer les défunts pour des saints, comme si leur vertu même aurait dû les préserver. Mais la pureté ne protège pas contre la violence ; et, parfois, l'ignorance est meurtrière.

— Je n'ai pas dit qu'ils étaient irresponsables, se défendit Steve Brown.

Sa femme ne réagit pas. Elle lui avait retiré sa main et agrippait désormais le sac posé sur ses genoux, comme si elle avait besoin de s'accrocher à quelque chose et que la main de son mari ne suffisait pas.

— Ils ne seraient pas montés en voiture avec des inconnus. Stevie était très protecteur vis-à-vis de Cathy. Il ne l'aurait pas fait.

Elle en était tellement convaincue qu'il n'y avait pas grand-chose à ajouter sur ce point.

— Dans ce cas, pensez-vous qu'ils connaissaient les gens qui les ont emmenés ?

Ma question sembla la surprendre. Elle fronça les sourcils et regarda avec nervosité autour d'elle, comme un animal prisonnier.

— Personne dans notre entourage n'aurait fait de mal à Stevie ou à Cathy.

Cette fois, elle n'en était pas cent pour cent convaincue. Il restait assez de logique en elle pour comprendre que, si les deux

jeunes ados n'étaient pas montés en voiture avec des inconnus, ils étaient montés en voiture avec des gens qu'ils connaissaient. Il n'y avait pas d'autre possibilité.

— La police pense qu'on les a peut-être forcés à monter dans une autre voiture sous la menace d'une arme, intervint M. Brown.

Sa femme secoua frénétiquement la tête.

— Je ne peux pas supporter l'idée qu'on ait pointé un revolver sur eux. Je ne vois vraiment pas qui aurait pu faire une chose pareille.

Il lui tapota l'épaule.

— Barb, il vaudrait peut-être mieux que tu attendes dans la pièce d'à côté pendant que je finis de parler à Mlle Blake.

Madame Brown secouait toujours la tête.

— Non, non. Elle va nous aider. Elle va ramener Stevie, il nous dira qui a fait cette chose horrible, et tout s'arrangera. Nous

devons savoir qui a pu faire une chose si horrible. (Elle leva la tête vers moi et, l'espace d'un instant, son regard s'éclaircit.) Stevie n'aurait pas suivi des inconnus. Nous en avions parlé ensemble. Il savait que, si quelqu'un braquait une arme sur lui et essayait de le forcer à monter dans une voiture, il finirait par le tuer de toute façon. Nous en parlions avec lui depuis qu'il était enfant.

Son souffle s'étrangla dans sa gorge, mais elle ne se mit pas à pleurer. Pas encore.

— Je sais qu'il aurait fait ce que je lui avais dit de faire. Il aurait pris la main de Cathy et couru vers les bois. La voiture était garée juste à côté. Ils auraient pu se cacher parmi les arbres. Non, c'était sûrement quelqu'un qu'il connaissait, ou qu'elle connaissait. Quelqu'un que nous connaissons, mademoiselle Blake, dit-elle, changeant brusquement de chanson. Notre merveilleux fils a été tué par quelqu'un que nous recevons chez nous, que nous invitons à dîner,

qui nous offre des fleurs. Quelqu'un dans notre entourage est un monstre, et nous ignorons qui.

Et c'était ça, la véritable horreur. Pas juste le fait que son fils et la petite amie de celui-ci aient été assassinés, mais le fait que l'assassin soit forcément quelqu'un qu'ils connaissaient. Qu'est-ce que ça peut bien faire de dévisager chacun de vos amis, chacun des amis de vos enfants en vous demandant : « C'est toi qui l'a fait ? ou toi ? Lequel d'entre vous ? » Et je ne pouvais pas détromper Mme Brown, parce que c'est un fait : le risque d'être tué par quelqu'un de votre entourage est de quatre-vingts pour cent supérieur à celui d'être tué par un inconnu. C'est affreux mais c'est vrai.

— Vous avez utilisé le mot « monstre ». Juste parce que cette personne a tué votre fils, ou à cause de la manière dont elle a procédé ?

Peut-être ce crime présentait-il un aspect surnaturel. Peut-être était-ce l'une des raisons pour lesquelles les Brown avaient décidé de s'adresser à moi. Dans ce cas, peut-être pourrais-je faire quelque chose pour eux.

Mme Brown se couvrit le visage de ses mains et se mit à pleurer bruyamment. Son mari haussa la voix pour couvrir ses sanglots, comme s'il les avait entendus trop souvent pour y prêter encore attention.

— Ce qu'on leur a fait, mademoiselle Blake… Ce qu'on leur a fait était monstrueux.

Il n'avait pas l'air de quelqu'un qui employait souvent l'adjectif « monstrueux ». Je ne pensais pas qu'il l'avait choisi à la légère.

Barbara Brown pleurait en se balançant d'avant en arrière. Ses sanglots devaient être aussi bruyants qu'il me semblait, parce que le téléphone de mon bureau sonna. Je sursautai mais décrochai. C'était Mary, notre excellente secrétaire.

— Tout va bien ? demanda-t-elle.

— Non.

— Veux-tu que je fasse semblant de t'envoyer un autre client ?

— D'ici un quart d'heure.

— Ou plus tôt si le vacarme s'intensifie ?

— Oui, ce serait parfait.

Je raccrochai en me promettant d'envoyer des fleurs à Mary, ou des chocolats. Ou les deux.

Steve Brown s'efforçait de calmer sa femme. Elle avait cessé de se balancer et s'était appuyée contre lui. Ses sanglots s'étaient quelque peu calmés. Quand elle tourna de nouveau ses yeux bleus vers moi, je vis que leur promesse de violence était de retour. J'ignorais ce qu'elle serait capable de faire à l'assassin de son fils si elle découvrait son identité. Franchement, avec un regard pareil, je n'étais pas certaine qu'elle attende le verdict d'un jury.

Elle parla très vite, ses mots se superposant presque les uns aux autres.

— Ils ont violé Cathy, ils l'ont violée, et ils ont mutilé Stevie, ils lui ont coupé…

Elle s'arrêta net, les mains pressées sur sa bouche, les yeux si écarquillés que ça en avait l'air douloureux. Il ne restait plus aucune trace de raison dans son regard.

Sans la quitter des yeux, je demandai à Steve Brown :

— Donc, quelqu'un les a pris en stop après qu'ils ont eu un problème de voiture, et…

— On les a retrouvés dans une cabane au fond des bois. Ils avaient été violés tous les deux.

Il avait répondu d'une voix atone, sans aucune inflexion, comme s'il ne ressentait rien en disant cela. Et peut-être était-ce le cas. Peut-être avait-il dû enfouir sa douleur si profondément qu'il n'avait plus conscience d'elle, parce que la douleur de sa femme était

plus importante et plus dévorante que la sienne.

— Ils lui ont coupé…

À cet instant, il faillit craquer, mais il se ressaisit, et je le vis lutter pour ne pas se décomposer.

— Ils l'ont castré. (Un tic nerveux fit tressaillir une de ses paupières.) Pendant qu'il était encore en vie.

Sa voix était devenue très douce.

— La police ne l'a jamais retrouvé, enchaîna sa femme d'une voix aiguë. Elle n'arrive pas à le retrouver. Ces monstres ont emporté un morceau de lui, et la police n'arrive pas à le retrouver. Nous avons dû l'enterrer sans. Ils le lui ont pris, et nous n'avons pas pu le récupérer pour le lui rendre.

Elle parlait de plus en plus fort. Elle ne criait pas encore, mais elle n'en était pas loin. Il y avait déjà de l'hystérie dans sa voix.

— Ils n'ont rien pris à Cathy. Pourquoi ne l'ont-ils pas découpée ? Pourquoi juste

Stevie ? Et pourquoi ça ? Pourquoi l'ont-ils emporté ? Pourquoi ?

Si j'avais eu un pistolet à fléchettes chargées au Valium, je m'en serais servie. Évidemment, je n'en avais pas. C'était une histoire horrible, atroce, mais je ne pouvais rien faire pour y remédier, et je n'avais vraiment pas besoin d'un cauchemar supplémentaire sur ma liste. Je ne pouvais pas aider les Brown. Il s'agissait d'un monstre humain, quelque chose qui n'entrait pas dans mon domaine d'expertise.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

— Madame Brown. Madame Brown ! Barbara !

J'avais hurlé, mais elle ne réagit pas. Elle était submergée par sa douleur, son chagrin, sa perte. Je pouvais bien m'époumoner : il ne restait plus personne de lucide pour m'entendre.

Mary ouvrit la porte de mon bureau et répéta quelque chose deux fois avant que je parvienne à l'entendre par-dessus la voix de Barbara Brown.

— Ton client suivant est là, Anita. Tu as déjà un quart d'heure de retard.

Elle me regardait, les yeux écarquillés. Avant de rejoindre Réanimateurs Inc., Mary a bossé comme secrétaire juridique pour un avocat criminel. Elle a déjà eu affaire à des clients hystériques parce que ravagés par le chagrin, mais, ou bien Mme Brown appartenait à une variété nouvelle pour elle, ou bien ces débordements émotionnels ne lui plaisaient pas plus qu'à moi.

— Monsieur Brown, je vais m'installer dans l'un des autres bureaux pour laisser à votre femme le temps de se ressaisir.

Barbara Brown se précipita vers moi.

— Je vous en prie, mademoiselle Blake. Je vous en prie, aidez-nous.

Elle saisit les revers de ma veste. Elle effleura la crosse de mon flingue, et cela la fit hésiter, mais une fraction de seconde seulement. Puis elle agrippa le tissu. Si elle avait été un homme, peut-être m'aurait-elle tirée vers elle. Là, elle se contenta de s'accrocher à moi en me suppliant.

— Steve, montre-lui le chèque.

Elle crispa ses mains sur ma veste, et, comme celle-ci était plutôt du genre moulant, le geste tira mes épaules en avant, limitant ma mobilité et m'empêchant de dégainer. Je ne pensais pas être obligée de sortir mon flingue, mais ça fait partie de mes règles personnelles : personne ne restreint mon accès à mon arme. Le problème, c'est que je ne voyais pas de moyen de me dégager sans faire de mal à Barbara Brown, et je ne voulais pas en arriver là.

— Steve, montre-lui le chèque, répéta-t-elle.

Elle était si près de moi que c'en était étrangement intime : il n'y avait entre nous que la distance nécessaire à un baiser ou à un combat au corps à corps.

— Faites ce qu'elle vous dit, monsieur Brown, dis-je d'une voix que je voulus calme, ne trahissant nulle colère, n'exprimant en rien ce que je pensais, à savoir : « Faites sortir cette folle d'ici. »

Je ne suis pas dénuée de compassion, mais une inconnue avait forcé ma bulle personnelle, et je n'ai jamais aimé ça.

Avec une expression contrite, M. Brown sortit quelque chose de la poche intérieure de sa veste de costard. C'était un de ces chèques géants, un chèque de banque. Il le tendit à bout de bras pour que je puisse bien le voir. Le montant indiqué était de 130 000 dollars, payable en liquide.

— Prenez le chèque, mademoiselle Blake, m'implora Barbara Brown. Nous le

mettrons à votre nom maintenant, aujourd'hui. Tout de suite.

Je secouai la tête et posai doucement mes mains sur les siennes. Elle ne me lâcherait pas ; j'allais devoir l'y obliger.

— Je ne peux pas prendre votre argent madame Brown.

Je voulus me dégager, mais elle m'agrippa encore plus fort. Ma veste allait rester froissée.

— Ce sont les économies de toute notre vie, mais nous pourrions hypothéquer la maison. Vous proposer encore plus.

Ses yeux étaient tellement brillants ! Leur éclat n'avait rien de naturel, et je me demandai si elle prenait quelque chose, quelque chose prescrit par son médecin. Si oui, ce n'était pas le bon traitement pour elle.

Je ne pouvais pas me dégager sans lui faire de mal, et je n'étais pas encore prête à ça. Je lui tapotai les mains en m'efforçant de rester amicale.

— Ce n'est pas une question d'argent, madame Brown. Si je pouvais relever votre fils et découvrir qui a fait ça, je le ferais. Je vous le jure devant Dieu. Mais ça ne fonctionne pas ainsi.

Nathaniel était sur le seuil. Il me jeta un regard qui signifiait : « Je peux faire quelque chose ? » Comme je ne voyais pas en quoi il pouvait m'être utile, je secouai légèrement la tête.

Mary avait dû aller chercher Bert, car il apparut soudain dans l'encadrement de la porte, notre secrétaire sur ses talons.

— Madame Brown, il faut lâcher Anita. Je vous avais prévenue qu'elle refuserait, dit-il sur un ton égal, presque chantant, comme s'il avait l'habitude de ce genre de situation.

Il n'avait pas souvent eu à intervenir lors de mes rendez-vous clientèle, mais tout le monde n'a pas mon charisme et ma capacité à effrayer les gens. Mon flingue rend la plupart des gens nerveux, mais Barbara

Brown s'en fichait comme de l'an quarante. Elle jeta un coup d'œil à Bert puis reporta immédiatement son attention sur moi. Ses poings crispés sur mes revers commençaient à m'étrangler.

— Vous ne pouvez pas refuser, mademoiselle Blake. Si vous refusez, ce sera fini, et ça ne peut pas être fini. (Elle se mit à me secouer pour ponctuer un mot sur deux.) Et ça… (petite secousse) ne peut… (petite secousse) pas être… (petite secousse) fini.

Mère de Dieu, comment l'aider, et comment faire pour qu'elle me lâche sans aggraver la situation ? Nous collaborons avec des psychologues spécialisés dans les traumatismes affectifs, mais je doutais que Mme Brown accepte d'en voir un. Elle n'en était pas au stade où elle pouvait envisager une thérapie. Elle en était au stade « Le chagrin me fait péter les plombs ».

Je cessai mes tentatives pour me dégager, mais j'en avais assez de me faire secouer. J'optai pour la vérité.

— Un zombie assassiné tue son meurtrier.

— Mais je veux leur mort ! s'égosilla-t-elle en me postillonnant dessus.

— Il se fraie un chemin à travers tous les obstacles matériels et humains, détruisant tout sur son passage jusqu'à ce qu'il ait rejoint son meurtrier. J'ai vu des zombies assassinés tuer des innocents accidentellement.

— Stevie ne ferait jamais ça, protesta-t-elle, son visage si proche du mien que je louchais presque.

J'aurais voulu m'écarter pour mieux la voir, mais elle m'agrippait toujours de toutes ses forces, m'empêchant de bouger.

— Stevie était si gentil ! Jamais il ne ferait de mal à quelqu'un. Il nous dirait juste qui a fait cette chose affreuse.

— Madame Brown… Barbara, dis-je fermement.

Elle me regarda, et dans ses yeux, j'aperçus une lueur de raison.

— Ce ne serait plus Stevie. Ce serait un mort-vivant. Pas votre fils : juste un cadavre animé.

Elle baissa la tête, me donnant à voir la racine de ses cheveux blonds. Ses épaules s'affaissèrent, et je crus avoir réussi à la convaincre.

Bert dit :

— Madame Brown, si vous voulez bien passer dans mon bureau quelques minutes… Ça nous permettra de nous calmer et de reprendre tranquillement le cours de notre journée.

Je crois que l'erreur fut le « reprendre tranquillement le cours de notre journée ». Barbara Brown se raidit, et je disposai d'une seconde pour décider si j'étais prête à lui faire du mal ou pas. Elle me tenait de telle

façon que je ne pouvais ni reculer ni lever les mains.

Elle me griffa le visage. Mais pour cela, elle dut lâcher un des revers de ma veste. Je levai un bras replié pour bloquer sa tentative de m'arracher les yeux. Elle lâcha mon autre revers ; je lui saisis le poignet et m'écartai en tirant sur son bras. J'utilisai son propre élan pour la faire pivoter. Elle finit à genoux avec un bras tordu dans le dos et mon autre bras en travers des épaules. Je ne lui fis pas un véritable étranglement parce que j'espérais que quelqu'un l'emmènerait avant que ça dégénère trop.

Une vive brûlure courait sous mon œil gauche et jusqu'au milieu de ma joue. Avant même de sentir couler la première goutte, je sus qu'elle allait saigner. Je le sentis.

Barbara Brown poussait des hurlements de bête enragée. Son mari qui, de toutes les personnes présentes se trouvait le plus près de nous deux, protesta :

— Vous lui faites mal.

— Elle a tenté de me crever un œil, ripostai-je.

Je ne la tenais pas aussi fermement que je l'aurais dû. J'essayais toujours de ménager cette pauvre femme que le chagrin avait rendue folle. Mal m'en prit : elle parvint à se tourner malgré mon étreinte et me griffa le dos.

Je serrai mon coude autour de son cou et tordis un peu plus fort son bras derrière son dos. Elle poussa un cri qui s'interrompit brusquement à cause de la pression que j'exerçais sur sa gorge. Je sais faire un étranglement de telle sorte que ma victime s'évanouisse, mais que sa pomme d'Adam et sa trachée demeurent intactes. Et je reconnais que j'étais plutôt fumasse, à ce stade, mais M. Brown n'aurait pas dû réagir ainsi.

— Lâchez-la ! s'époumona-t-il.

— Si vous ne parvenez pas à la contrôler, c'est moi qui m'en chargerai,

répondis-je calmement, du moins, me sembla-t-il.

Barbara Brown continuait à se débattre. Je calai mon menton dans le creux de son épaule. Alors, deux choses se produisirent simultanément. Nathaniel s'exclama : « Anita, attention ! » et Mary hurla. Je levai les yeux, juste à temps pour voir Steve Brown me frapper en plein visage.

Le coup fit partir ma tête en arrière et décala ma vision sur le côté, comme quand vous regardez une télé mal réglée. Contrairement aux égratignures infligées par Barbara, il ne me fit pas mal immédiatement. En général, on peut juger de la gravité d'une blessure au temps que la douleur met à se manifester : douleur rapide, blessure légère à moyenne ; douleur lente… pas bon du tout.

C'était un coup efficace, précis et puissant. Steve Brown devait s'attendre que je m'écroule, parce qu'il eut l'air surpris que ce ne soit pas le cas. Ou peut-être n'avait-il

encore jamais frappé une femme aussi fort, voire jamais frappé de femme du tout.

Pendant une de ces secondes qui semblent durer une éternité, nous nous regardâmes par-dessus la tête de sa femme. Je vis ses lèvres remuer, mais je n'entendis pas ce qu'il disait. J'avais de l'électricité statique dans les oreilles, un peu comme des acouphènes, et un goût de sang dans la bouche. Peu importait que ce soit mon propre sang. Tout ce qui comptait, c'est que c'était du sang et que j'étais en colère.

L'espace d'un instant, d'un battement de cœur, je humai la peau de Barbara Brown sous l'odeur douceâtre de son parfum. Je sentis sa transpiration salée et le chagrin qui, semblable à un poison virulent, suintait par tous ses pores. Elle était blessée ; elle souffrait, et je pouvais mettre un terme à ses souffrances. Je me plaquai contre elle, assez étroitement pour que son mari ne puisse pas

me frapper de nouveau sans risquer de la toucher.

Je n'entendais toujours pas sa voix, mais j'entendais quelque chose d'autre. J'entendais les battements du cœur de Barbara. Si forts, si forts… C'était un son robuste et humide, très différent des fragiles palpitations retransmises par un stéthoscope. Le son que vous entendriez si vous pouviez coller votre oreille à l'intérieur de la poitrine de quelqu'un. Le son que produit la vie d'un être humain en se répercutant de plus en plus vite à l'intérieur de son corps.

Jusque-là, Barbara Brown avait dégagé une odeur de nourriture. À présent, l'adrénaline se répandait dans ses veines. Une partie d'elle qu'elle aurait été incapable de nommer savait que quelque chose clochait. Savait que le danger était tout proche.

J'avais dû fermer les yeux, parce que je perçus sa présence au-dessus de moi avant de le voir. Je rouvris les yeux. Steve Brown

tendait une main pour me saisir par les cheveux et me faire lâcher sa femme, sans doute. Mais je lui saisis le poignet et arrêtai son geste. Ma main paraissait minuscule à côté de la sienne, mais mon bras était solide comme de la pierre et, quand il essaya de se dégager, il n'y parvint pas.

Je tenais toujours sa femme immobilisée à genoux, mon autre main autour de son poignet que j'avais fait remonter entre ses omoplates. Je songeai vaguement que si je forçais encore un peu, j'allais lui déboîter l'épaule. Mais une autre partie de moi, plus proche et plus virulente, pensait que ce n'était pas grave, que de toute façon, nous devrions la tailler en morceaux pour la dévorer. Ce qui était le cas, si nous devions la dévorer. Allions-nous le faire ?

J'avais toujours cru que la bête était une créature de passion, parce que les émotions violentes pouvaient la faire surgir. Mais cette situation n'avait rien d'émotionnel.

Dans ma tête, il n'y avait ni bien ni mal. Ni compassion ni sentiment que les Brown étaient des êtres humains et que je ne devais pas m'en prendre à eux. Cette pensée ne m'effleurait même pas. Ils m'avaient blessée et j'avais faim, et Barbara sentait si bon et si mauvais à la fois… Elle sentait la maladie, et je compris soudain que c'était à cause de ses médicaments. Je humais leur odeur âcre et amère dans sa transpiration.

Je la lâchai si brusquement qu'elle s'écroula sur la moquette. Son mari voulût se pencher vers elle ; je tirai sur son poignet et le déséquilibrai. Il sentait la peur et la colère, mais rien d'autre. Il était clean.

Il trébucha et, tout en l'amenant à moi, je glissai ma main libre à l'intérieur de sa chemise. À présent, j'entendais les battements de son cœur, si forts, si humides, si… appétissants.

Je sentis un mouvement derrière moi et fis volte-face, entraînant Steve sans réfléchir.

Il s'étala à mes pieds sans que je le lâche. Bien. La nourriture doit toujours être à terre.

Nathaniel était près de moi. Il me toucha le visage et je sursautai comme s'il m'avait frappée, mais ce simple contact suffit à me restituer les bruits du monde extérieur. Une femme hurlait. Mary demanda :

— Dois-je appeler la police ?

— Non, répondit Bert. Non, on peut gérer tout seuls.

J'en doutais. Mais à l'instant où cette pensée me traversa l'esprit, je baissai les yeux vers M. Brown. Il me regardait, les yeux écarquillés, et il avait peur. Je le lâchai comme si son poignet m'avait brûlée et reculai jusqu'à heurter Nathaniel. Sans tourner la tête vers lui, j'agrippai sa main et m'y accrochai. Cela m'aida à réfléchir. D'habitude, le fait de toucher Nathaniel ne me fait penser qu'à la nourriture ou au sexe mais, cette fois, ça me permit de me souvenir que j'étais humaine et ce que ça signifiait.

— Aide-moi, chuchotai-je.

— Dehors, tout le monde, ordonna-t-il.

Les autres occupants de la pièce le dévisagèrent sans comprendre.

Je hurlai.

— Dehors ! Dehors ! Sortez tous !

Je voulus me jeter sur eux, mais Nathaniel me ceintura et je le laissai me soulever de terre. Je luttai pour ne pas me débattre tout en continuant à glapir :

— Sortez ! Sortez tous !

Steve Brown saisit le bras de sa femme et la tira vers la porte. Bert se décida enfin à prendre l'autre bras de Barbara pour aider Steve. Il me regardait comme s'il ne m'avait jamais vue auparavant, ce qui était peut-être le cas. Bert est très doué pour ne voir que ce qu'il veut.

Le visage blême de Mary fut la dernière chose que je vis avant que la porte de mon bureau se referme et que mes « Dehors ! Sortez, sortez tous ! » se changent en un cri

inarticulé. Je continuai à hurler jusqu'à ce que, la gorge à vif, je m'écroule dans les bras de Nathaniel.

Avant ça, la bête ne m'était apparue que comme un gros chat qui se frottait contre mon corps et mon esprit. À présent, je me rendais compte que ça n'était pas le plus dangereux. Le plus dangereux, c'est que les animaux n'ont absolument aucune notion de bien et de mal. Je hurlais parce que me taire, c'était prendre le risque que la bête s'empare de nouveau de mon esprit, et je n'étais pas sûre de pouvoir l'arrêter une seconde fois.

CHAPITRE 30

Nathaniel dit mon nom, mais je ne pus lui répondre. J'avais trop peur de lui répondre. Peur que cet esprit dénué de sens moral reprenne le dessus sur le mien si je m'accordais fût-ce une seconde pour réfléchir.

Nathaniel se laissa tomber à genoux, ses bras toujours autour de ma taille. Ce brusque mouvement me surprit et je cessai de hurler comme s'il venait d'appuyer sur un

interrupteur. L'autre esprit se déversa dans le silence qui suivit. Il n'était plus tant affamé qu'effrayé. Les léopards sont des créatures solitaires. Ils ne rencontrent leurs semblables que pour trois raisons : se battre, s'accoupler ou se nourrir. Donc, Nathaniel allait soit nous attaquer, soit nous baiser, soit nous bouffer. Il n'y avait pas d'autre possibilité pour la présence apeurée qui rugissait dans ma tête.

Je croyais que je comprenais la réaction qui consiste à attaquer le premier ou à fuir, mais je me trompais. Tout ce que j'avais éprouvé en tant qu'être humain s'estompait à côté de ça. Le besoin de frapper ou de détaler vibrait en moi jusqu'au bout de mes doigts et de mes orteils. Jamais je n'avais connu une telle poussée d'adrénaline. Mon corps en était rempli, gorgé, plus fort et plus rapide, parce que j'étais sur le point de livrer un combat à mort.

Je luttai contre cette panique, luttai pour ne pas me débattre, pour ne pas agresser Nathaniel. Je pouvais m'enfuir. Je le savais, et l'autre esprit le savait. Nous pouvions nous enfuir et nous mettre en sécurité. Mais la petite partie de moi qui était encore humaine savait aussi que Nathaniel ne nous ferait pas de mal. Nous devions le laisser nous neutraliser, nous le devions, parce que je savais que je pouvais m'échapper. En revanche, j'ignorais ce qu'il se passerait si je m'échappais, si Nathaniel ne parvenait pas à m'immobiliser jusqu'à ce que je puisse de nouveau réfléchir comme une personne. Et je ne voulais pas le découvrir parce que je pressentais que ce serait quelque chose de terrible, quelque chose avec lequel je ne voudrais pas vivre pendant le restant de mes jours.

Je luttai pour ne pas résister. Pour laisser Nathaniel me coucher à terre, pour demeurer molle entre ses bras comme il me

plaquait sur le sol. Et lorsque mon corps toucha la moquette, l'autre esprit en moi hurla que nous allions mourir. Il en était persuadé. Il n'avait pas d'amis ici.

J'avais toujours cru qu'au moins une partie de ma bête était le loup de Richard mais, à cet instant, je sus que je me trompais. Ce qui me résistait ne reconnaissait pas l'ordre social de la meute. Dans son monde, il n'existait que des proies, des rivaux, des partenaires sexuels et des petits. Or, aucune partie de moi ne considérait Nathaniel comme un enfant.

Je le laissai me mettre à plat ventre sur la moquette. Ma jupe trop courte commença à remonter tandis qu'il moulait son corps contre mon dos et qu'il agrippait mes poignets. Je luttai contre la voix qui hurlait dans ma tête afin de ne pas bouger et de permettre à Nathaniel d'adopter la meilleure position possible pour me contenir.

Nathaniel n'a pas d'entraînement au combat. Il ne sait pas immobiliser quelqu'un. Il procéda de la seule façon qu'il connaissait, en se tortillant pour me forcer à écarter les jambes sous la pression de ses hanches, de manière à ce que je ne puisse pas me dresser sur les genoux et le désarçonner. Ma jupe remonta si haut qu'il ne resta plus entre lui et moi que la soie de ma culotte et le tissu de son pantalon. Dans cette position, j'étais affreusement vulnérable. Même ce qu'il restait de ma véritable personnalité n'aimait pas ça du tout. Parce qu'une fois que quelqu'un vous a clouée au sol de cette façon vos choix s'évanouissent. Or, j'aime avoir des choix pour garantir ma sécurité.

Nathaniel ne me fera pas de mal. Nathaniel ne me fera pas de mal.

Je me le répétai en boucle tandis qu'il se collait contre mon dos. La bête en moi savait que, dans cette position, il pouvait facilement nous briser le cou. Et la partie de

moi qui était encore humaine avait l'impression de subir les préliminaires d'un viol. Je savais que Nathaniel ne ferait jamais ça, et je savais aussi qu'un homme animé par ce genre d'intentions commence par se déshabiller au moins partiellement : une fois qu'il a immobilisé sa victime, ses mains sont occupées, et son pantalon ne va pas se déboutonner tout seul.

En toute logique, je n'avais rien à craindre. Mais la logique ne l'emporte pas toujours sur la peur. La bête en moi avait peur parce qu'elle ne pouvait pas faire confiance à un autre léopard. Et moi, j'avais peur de ce qui se passerait si la personne la moins dominante de mon entourage ne pouvait pas me dominer suffisamment pour m'empêcher de lui arracher la gorge, ou de défoncer la porte du bureau et de massacrer tout le monde de l'autre côté.

Je faisais confiance à Nathaniel pour ne pas me blesser, mais pas pour me maîtriser

et protéger les autres, encore moins pour se protéger lui-même. Pas plus tard que ce matin, ne m'avait-il pas suppliée de planter mes dents dans sa gorge et de faire couler son sang ? Je ne lui faisais pas confiance pour… suffire. Pour être suffisamment léopard, suffisamment homme, suffisamment humain, suffisant tout court. Et ce doute nourrissait ma peur, nourrissait toutes les peurs.

Je perdis la bataille contre moi-même. Je perdis le contrôle. Ma dernière pensée cohérente avant que la panique me submerge fut : *Je dois me lever*. Je ne pouvais pas rester à terre. J'oubliai tout ce que j'avais appris sur la manière d'utiliser mon corps contre un adversaire. Je n'éprouvais que de la panique, et la panique ne planifie pas : elle réagit.

Émergeant de cet état d'abandon qui m'avait coûté tant d'efforts, je me cabrai brusquement, me tordis sur le sol et me balançai violemment de gauche à droite. Je me débattis comme un beau diable, avec chaque

muscle de mon corps, jetant toutes mes forces dans cette tentative pour me lever.

Nathaniel se balança avec moi. Il lutta pour maintenir mes poignets au sol, mes hanches pressées sur la moquette, mes jambes écartées pour que je ne puisse pas me mettre à genoux et le désarçonner. Je sentais qu'il faisait tout ce qu'il pouvait, mais il n'avait pas l'habitude d'être au-dessus.

Je me jetai sur la gauche et nous soulevai à demi. Nathaniel nous ramena à terre et, l'espace d'un instant, je perçus sa véritable puissance, sa terrible puissance tandis qu'il me forçait à me rallonger à plat ventre. S'il avait bien voulu me lâcher une main et utiliser son bras libre autrement… Mais il continuait à agripper mes poignets, et certes je ne pouvais pas me lever, mais il ne pouvait pas non plus me maîtriser, du moins, pas réellement.

Il dit quelque chose, et j'ignore combien de fois il dut le répéter avant que je l'entende.

— Ne me force pas à te faire du mal, Anita, s'il te plaît ! S'il te plaît !

Il avait presque hurlé les derniers mots.

La panique dans sa voix dit à ma bête que nous étions en train de gagner. S'il avait peur de nous, il nous lâcherait. Cela aiguillonna le félin en moi, qui se jeta de nouveau sur la gauche. Si le dos de Nathaniel n'avait pas heurté le bureau, nous lui aurions roulé dessus. Je ne hurlai pas de peur, cette fois, mais mon triomphe.

Nous finîmes assis, le dos de Nathaniel contre le bureau, ses jambes autour de ma taille. Je lui griffai les cuisses, et une partie de moi ne comprit pas pourquoi le tissu de son pantalon ne se déchirait pas en lambeaux sanglants.

Un bras se plaqua en travers de ma poitrine ; je ne me rendis pas

immédiatement compte que Nathaniel venait de couvrir la crosse de mon flingue avec sa main. Son autre main m'empoigna les cheveux et tira assez fort pour arracher un cri à ma gorge. Un instant, je sentis la chaleur de son souffle dans ma nuque. Le léopard en moi hurla qu'il allait nous briser le cou ; ma partie humaine était trop désorientée pour réagir.

Alors, Nathaniel me mordit.

Il enfonça ses dents dans ma peau, dans ma chair. Quand je les sentis s'introduire en moi, je cessai de me débattre, comme s'il avait actionné un interrupteur dont j'ignorais l'existence. Je laissai mes mains retomber mollement. Mon corps se détendit et, en guise de douleur, je n'éprouvai qu'une tiédeur réconfortante.

Nathaniel gronda, et je poussai un gémissement. Son grondement se mua en ronronnement, une vibration sourde et profonde, et parce qu'il avait toujours la bouche

ventousée à ma nuque, cette pulsation se répercuta le long de ma colonne vertébrale, comme si tout mon corps était le diapason de sa voix.

Je poussai un cri qui n'avait plus rien à voir ni avec la peur ni avec le triomphe.

Nathaniel desserra l'étau de ses jambes autour de ma taille. Je restai molle et détendue contre lui. Lentement, il déplia ses jambes, le reste du corps tendu comme s'il s'attendait que je réagisse, mais j'étais au-delà de ça. J'attendais. J'attendais qu'il me domine. Je n'avais pas d'autre mot. C'était un sentiment merveilleux, si paisible, si réconfortant !

Les dents toujours plantées dans ma chair, Nathaniel laissa sa main dans mes cheveux mais retira le bras plaqué en travers de ma poitrine. Je m'écroulai contre lui. Mon corps glissa le long du sien, seulement retenu par ses dents et par mes cheveux. Ma jupe, déjà remontée très haut, finit roulottée sur

mes hanches comme une ceinture. Nathaniel passa son bras libre autour de ma taille et nous redressa tous les deux à genoux. Puis, lentement, il retira son bras.

Je restai à genoux, vacillant légèrement, parce que tous mes muscles étaient calmes et détendus. De fait, je dus me concentrer pour ne pas m'écrouler, mais la main de Nathaniel dans mes cheveux et sa bouche dans ma nuque me maintenaient droite, me donnaient envie de rester à genoux. Et ce petit effort de ma part m'aida à revenir partiellement à moi, pas beaucoup, mais un peu. Assez pour m'inquiéter et savourer la morsure en même temps. Je m'inquiétais parce que je me demandais ce qui se passerait quand Nathaniel me lâcherait. Redeviendrais-je cet esprit affamé et dénué de tout sens moral ? Et je savourais la morsure parce que la partie de moi qui n'était pas juste un félin appréciait d'être tenue si

fermement, de sentir des dents plantées dans sa chair.

Je sus que je reprenais le dessus parce que j'entendais vaguement ce qu'éprouvait Nathaniel. Ce n'était pas un son à proprement parler, mais je ne connaissais pas de mot plus approprié. Il était effrayé, excité, frustré, désorienté, hésitant, malheureux, inquiet. Je percevais chacune de ses émotions comme une toile d'araignée qui aurait effleuré mon corps dans le noir. Elle est invisible et, quand vous voulez la chasser, elle cède à votre contact comme si elle n'était pas là du tout. Les animaux n'éprouvent jamais autant de choses à la fois. Ils peuvent être effrayés et désorientés, oui, mais pas le reste. Le reste était encore trop pour ma bête.

La main libre de Nathaniel tripota maladroitement l'élastique de ma culotte. Ma jupe était déjà autour de ma taille sans qu'il ait eu à la relever. Il tira ma culotte vers le bas d'un mouvement saccadé. Quand il

grogna sa frustration contre ma nuque, mon souffle s'étrangla dans ma gorge et mes genoux mollirent. Il se servait de mes cheveux comme d'une poignée, pour bien me faire comprendre que, si je me laissais glisser à terre, ça ferait mal. Cela m'aida à rester droite, à me concentrer et à reprendre davantage mes esprits.

Je voulais dire son nom. Il me semblait que ce serait utile. Mais je n'arrivais pas à m'en souvenir, n'arrivais pas à le prononcer tout haut. Comme si le concept de nom m'était devenu tout à fait étranger. L'odeur, par contre, son odeur, je la connaissais. Je dus m'y reprendre à trois fois avant de réussir à articuler : « Vanille. »

À force de s'acharner avec sa seule main libre, Nathaniel avait descendu ma culotte presque jusqu'à mes genoux. Mais en entendant ce mot, il s'interrompit. Sans me lâcher les cheveux, il décolla sa bouche de ma nuque, juste assez pour que la chaleur de

son souffle caresse la blessure qu'il venait de me faire.

— Anita, tu m'entends ? Tu es là ?

Étais-je là ? La question me paraissait trop difficile. Étais-je là ? Je dus mettre trop de temps à répondre, parce que la sensation suivante fut celle de sa ceinture giflant mes fesses nues, du tissu de son pantalon ondulant contre l'arrière de mes cuisses.

La bête pressa mes hanches contre lui, et pas pour le ralentir. Je n'avais pas les idées très claires mais, en gros, Nathaniel nous avait vaincus ; il avait donc gagné le droit de s'accoupler avec nous.

Je savais maintenant pourquoi les grands félins se battent avant de s'accoupler : ils doivent prouver qu'ils en sont dignes. Toujours ce vieil impératif biologique de ne se reproduire qu'avec les meilleurs spécimens de l'espèce, avec le mâle capable de donner à votre progéniture les gènes dont elle aura besoin pour survivre.

La bête en moi s'en fichait. Elle était prête. Moi, en revanche, ça me posait un problème. Sauf que je ne me souvenais pas lequel. Je n'arrivais pas à réfléchir. Parce que ma moitié humaine reconnaissait que Nathaniel avait gagné le droit d'être dans cette position. Il nous avait sauvés. Il avait sauvé tous les braves gens qui attendaient de l'autre côté de la porte de mon bureau.

Mon bureau, c'est ça ! Je ne voulais pas baiser au travail. Je m'écartai de Nathaniel. Je me détachai de lui, et sa peur remonta en flèche. Il n'avait aucun moyen de savoir que c'était l'humaine en moi qui s'efforçait de se maîtriser. Ma bête perçut ce brusque afflux de peur et émit un bruit que je n'avais encore jamais entendu sortir de ma gorge et qui n'était pas humain.

Nathaniel tira sur mes cheveux si fort que je hoquetai de douleur mais, curieusement, cela me détendit. Ça faisait mal et, en même temps, ça me faisait du bien.

J'éprouvai un écho de cette merveilleuse sérénité qui m'avait envahie lorsque Nathaniel m'avait mordue dans la nuque.

Son gland m'effleura, et ma bête se tordit pour lui. Il chuchota : « L'angle est mauvais » puis, tirant sur mes cheveux d'une main et manœuvrant mon corps de l'autre, me mit à quatre pattes sur le sol.

Ma femelle léopard s'aplatit devant lui, levant les fesses bien haut comme si nous étions en chaleur. Nathaniel finit de descendre ma culotte le long de mes jambes. L'espace d'un instant, elle s'accrocha aux talons de mes bottes, puis elle disparut.

Ma bête était peut-être en chaleur, mais pas moi. Peut-être était-ce parce que je venais de perdre ma culotte, mais ma position cul levé me sembla tout à coup très peu digne. Redressant le buste pour me mettre à quatre pattes et avoir moins l'air de m'offrir à Nathaniel, j'ouvris la bouche pour dire quelque chose. Au même moment, Nathaniel

s’enfonça en moi, et j’oubliai que je pouvais parler.

Ma bête était toute disposée à se faire prendre, mais il n’y avait pas eu de préliminaires, et j’étais très étroite. Terriblement étroite. Nathaniel dut pousser pour se frayer un chemin en moi. Utilisant mes cheveux et sa main libre, il me fît de nouveau aplatir sur la moquette. J’étais de retour à la case départ et pas plus digne qu’auparavant, mais je m’en foutais. Pour la première fois, ma bête et moi étions d’accord.

Je dormais avec Nathaniel depuis plusieurs mois, mais j’avais établi des règles très strictes. Je ne l’avais jamais touché entre les jambes, du moins, pas volontairement. Le passage brutal de l’absence de toute caresse à la sensation de son membre plongeant dans mon corps me chamboula complètement. Pas juste parce que c’était bon, même si ça l’était : parce que c’était Nathaniel. Je ne parviendrai peut-être jamais à l’avouer, mais

une partie de moi voulait franchir cette barrière, la renverser, la plier, la briser, faire comme si elle n'était pas là.

Nathaniel continua à s'affairer jusqu'à ce que son membre soit enveloppé comme par un fourreau, calé aussi loin que possible en moi. Puis il hésita et cessa de bouger.

— Anita, tu m'entends ?

Si je l'entendais ? Si je l'entendais ? La femelle léopard hurla dans ma tête, et son hurlement se déversa par ma bouche. Je perdis un peu du terrain que j'avais eu tant de mal à regagner parce que la bête n'éprouvait aucune indécision. Elle n'était pas tiraillée entre des sentiments contradictoires. Elle se mit à remuer nos hanches pour faire ressortir de nous Nathaniel toujours immobile, mais au moment où son gland allait nous échapper, elle s'empala de nouveau sur son membre.

— Oh, mon Dieu, souffla-t-il.

Nous continuâmes à aller et venir contre lui, aussi vite, aussi fort, aussi profondément que possible. C'était comme si rien ne pouvait nous suffire.

Je n'étais pas assez ouverte pour une telle brutalité. Je sentais presque le membre de Nathaniel racler sur les côtés, parce que je ne m'étais pas laissé le temps de lubrifier convenablement. Mais j'étais en proie à une frénésie incontrôlable. Je ne pouvais pas attendre. J'avais trop besoin qu'il me baise. Cette fois, il ne s'agissait pas de faire l'amour ou même d'avoir des rapports sexuels : ces expressions étaient beaucoup trop douces pour mon appétit dévorant. Je voulais que Nathaniel me prenne, vite, fort et profondément. Me démener seule ne me suffisait pas. Il fallait qu'il coopère.

Il lâcha mes cheveux, me saisit par les hanches et se mit à bouger à notre rythme, le mien et celui de ma bête. Il poussait dans un sens et nous, dans l'autre, et de la même

façon que j'avais suivi son rythme sur la piste de danse, il suivait maintenant le mien. C'était une chorégraphie charnelle, son corps dans le mien jusqu'à ce que je sois humide et brûlante et qu'il puisse aller et venir plus facilement en moi.

Lorsque son membre glissa sans anicroche, Nathaniel amplifia ses mouvements ; il me pénétra plus vite, plus fort, plus profondément, comme s'il comprenait ce que mon corps réclamait sans que j'aie eu à le lui dire. Il me déplaça légèrement jusqu'à ce qu'il trouve l'angle exact qu'il désirait. Alors, il plongea en moi comme s'il voulait ressortir de l'autre côté et je hurlai.

Je regardai par-dessus mon épaule. Les yeux de Nathaniel n'étaient plus lavande, mais bleus avec des traces de gris, et ils n'avaient plus rien d'humain. Sa chemise ouverte me laissait voir son torse. Il remua le bassin à la manière d'une danseuse du ventre. Son mouvement se modifia ; il devint

plus pressant et plus fluide, presque cyclique, comme si, au lieu d'aller et venir simplement à l'horizontale, Nathaniel décrivait un cercle à l'intérieur de moi. Un cercle qui descendait tandis qu'il s'enfonçait et remontait lorsqu'il se retirait, de sorte qu'il touchait tout ce qu'il pouvait toucher en moi, mais pas en même temps.

Sa brutalité avait fini par m'ouvrir, par m'obliger à l'accueillir tout entier et, maintenant qu'il avait un peu de place pour manœuvrer, il en profitait à fond. Il utilisait ce mouvement circulaire pour caresser mes parois internes. C'était l'une des sensations les plus délicates que j'aie jamais éprouvées pendant qu'un homme me pénétrait, une sensation rendue possible par la prudence et la puissance que Nathaniel dosait à la perfection. Cela lui réclamait beaucoup plus de maîtrise de soi que le simple fait d'aller et venir brutalement. Il existe bien des genres de force…

Ce fut le mouvement remontant tandis qu'il se retirait qui finit par taper dans le mille. On m'avait déjà touchée à cet endroit pendant l'amour, mais jamais de cette façon. Chaque fois que Nathaniel glissait juste là, ma respiration changeait. Il dut l'entendre, parce qu'il modifia de nouveau son mouvement, frottant son sexe contre ce point, pas juste son gland mais toute la longueur de son membre. Il utilisa celui-ci pour me caresser comme je n'avais été caressée qu'avec les doigts auparavant. Et comme toujours quand on me touche en cet endroit précis, la sensation fut à la limite du déplaisant.

J'avais l'impression que, lorsque je jouirais, mon corps libérerait tous les fluides qu'il contenait et pas seulement ceux que je voulais qu'il libère. Que la pression impérieuse de ce type d'orgasme me ferait complètement perdre le contrôle. Les premières fois que c'est arrivé avec Jean-Claude, je

n'étais pas très chaude pour me lâcher. Il a dû me rassurer, me dire que, quoi qu'il puisse arriver, ça ne serait pas un problème.

La pression ne cessait de croître, flirtant avec le désagréable et le trop intense, un plaisir si fort qu'il en devenait presque de la douleur. Un plaisir qui enfla en moi telle une bulle tiède, comme si l'orgasme était quelque chose de distinct de mon corps, quelque chose qui grandissait en moi et allait exploser hors de moi.

Je réussis à chuchoter – à siffler, presque – son nom :

— Nathaniel…

Il hésita une fraction de seconde.

— Anita, tu es… ?

— Ne t'arrête pas, je t'en supplie, ne t'arrête pas.

Il n'insista pas. Modifiant légèrement sa position, il ferma les yeux et s'abandonna au rythme de son corps. J'essayai de remuer mes hanches, mais il me tenait fermement,

me contraignant à l'immobilité, me maintenant à la bonne place.

La pression continua à croître encore, jusqu'à ce que tout mon corps en soit rempli. Puis elle éclata et se déversa hors de moi. Se déversa entre mes jambes en une giclée de liquide, se déversa de ma gorge en une cascade de cris, se déversa dans mes mains qui griffèrent convulsivement la moquette. Je ne pouvais pas m'en empêcher : je devais faire quelque chose avec tout ce plaisir, un plaisir trop grand pour que ma peau le contienne. Si j'avais eu une véritable bête en moi, elle aurait jailli en même temps que le liquide poisseux entre mes jambes.

Nathaniel se retira avec précaution et je demeurai allongée par terre, incapable de bouger. En fait, je n'arrivais même pas à focaliser ma vision. Il se traîna jusqu'à ma tête et repoussa les cheveux qui me tombaient devant le visage.

— Ça va ?

Je me mis à rire puis clignai des yeux, essayant d'y voir quelque chose. Nathaniel avait toujours le sexe hors de son pantalon, raide et gonflé. Et même s'il portait des traces de liquide, celui-ci n'était ni assez blanc ni assez épais pour lui appartenir.

Je me retins de rire et dis d'une voix encore essoufflée :

— Tu n'as pas joui.

— Tu n'étais pas en état de me donner la permission.

Je fermai les yeux et me concentrai. Quand je les rouvris, le monde avait cessé d'être flou. Bien.

— Quelle permission ?

— Je ne peux pas avoir d'orgasme tant que tu ne m'y autorises pas.

Mon expression dut être éloquente, car Nathaniel ajouta en souriant :

— Je savais que ça te ferait flipper, mais pense aux avantages. Je peux durer très

longtemps, parce que j'ai été dressé comme ça.

— Dressé.

Il acquiesça.

Je refermai les yeux.

— Ça fait des mois que tu me supplies de coucher avec toi, de te laisser avoir un orgasme. Tu tenais l'excuse parfaite et tu ne l'as pas saisie. (Je rouvris les yeux et le dévisageai.) Pourquoi ?

— Je veux que tu me désires, Anita. Pas que tu te contentes de m'utiliser pour pallier une urgence métaphysique.

Je m'assis et me souvins que j'étais cul nu. Je jetai un coup d'œil à la moquette et pour la première fois, je me réjouis qu'elle soit brun foncé. La tache mouillée ne se voyait pas trop.

— Où est ma culotte ? demandai-je.

Nathaniel promena un regard à la ronde comme s'il ne savait plus très bien ce qu'il en avait fait. Génial. Par ailleurs, il était

toujours en érection, ce qui m'empêchait de me concentrer.

— Si tu n'as pas l'intention de… (je fis un geste vague), peux-tu ranger ça ?

Il se tourna vers moi avec une grimace que n'aurait pas reniée Jason.

— Pourquoi, ça te perturbe ?

— Oui, répondis-je avec autant de dignité que je pus en conjurer, tout en baissait ma jupe sur mes hanches.

Nathaniel me tendit ma culotte. Il luttait pour ne pas rire, mais ses yeux lavande le trahissaient : ils pétillaient d'amusement. Je lui arrachai ma culotte des mains et n'en fus pas plus avancée. Et d'un, je ne voyais pas de manière digne de la remettre, et de deux, j'étais tellement trempée que j'avais besoin de m'essuyer d'abord.

Je me levai et, vacillant un peu, contournai mon bureau. J'ai toujours un paquet de lingettes pour bébé dans le tiroir du bas, pour les cas où je m'aperçois que j'ai oublié

de nettoyer une tache de sang sur mes fringues avant de venir au boulot. J'étais en train de me demander si je pouvais sacrifier le tee-shirt de rechange que je garde avec les lingettes pour les urgences irrécupérables quand Nathaniel se remit à parler. Et pas pour dire un truc que je fus contente d'entendre.

— Tu sais, c'est très rare qu'une femme puisse faire ça.

Le tiroir était ouvert, et je tenais les lingettes humides à la main.

— Faire quoi ?

— Tu es une femme-fontaine.

Nathaniel était à genoux devant le bureau, les bras croisés sur celui-ci et le menton posé dessus. C'était une attitude très enfantine, qui n'aida nullement à dissiper mon malaise.

— La seule femme-fontaine que je connaisse, c'est cette statue de Vénus debout dans une coquille Saint-Jacques géante. Je

suppose que ce n'est pas de ça que tu parles, dis-je en prenant grand soin de laisser transparaître dans ma voix le déplaisir que m'inspirait ce sujet.

J'étais déjà embarrassée par le simple fait de devoir me nettoyer. J'étais mouillée jusqu'en dessous des genoux, pour l'amour de Dieu !

— C'est l'expression qui désigne une femme capable d'éjaculer.

Je respirai profondément.

— Est-ce qu'on pourrait ne pas parler de ça ?

— Pourquoi es-tu fâchée ?

Bonne question. Pourquoi étais-je fâchée ? Je dus réfléchir pour être honnête avec moi-même. Je sortis mon tee-shirt de rechange du tiroir et m'essuyai avec. Il faudrait que je pense à en apporter un autre. Je remis ma culotte et me sentis tout de suite mieux. Je me sens toujours mieux habillée. Alors, pourquoi étais-je fâchée ?

Je m'assis dans mon fauteuil de bureau et piochai parmi ma collection de collants neufs. J'en consomme beaucoup dans mon métier. Les collants n'ont pas été conçus pour être portés pendant des sacrifices animaux, des poursuites effrénées ou des exécutions vampiriques. Non, le nylon est incompatible avec mon style de vie. Je descendis la fermeture Éclair de mes bottes pour pouvoir enlever la paire que nous avions déchirée en roulant sur la moquette.

— Pourquoi suis-je fâchée ? murmurai-je pour moi-même.

Le bout de mes doigts me faisait mal, une douleur qui s'amplifiait au fur et à mesure que les endorphines refluaient. Je m'étais arraché la moitié des ongles. Quand je vis qu'ils saignaient, la douleur empira. Pourquoi empire-t-elle toujours à la vue du sang ?

Nathaniel se leva et referma son pantalon de costard. Celui-ci arborait des taches

auxquelles un tee-shirt et une boîte de lingettes pour bébé ne suffiraient pas à remédier. Je n'avais pas de fringues de rechange pour lui.

— Oui, dit-il après avoir rangé son sexe toujours en érection et soigneusement remonté sa braguette. Pourquoi es-tu fâchée ?

— Tu n'as pas joui, dis-je en me tortillant pour enlever mon collant en lambeaux, ce qui m'évita de croiser le regard de Nathaniel.

— Tu es fâchée parce que je n'ai pas joui ?

— Je suis fâchée parce que, si tu avais joui, cette barrière serait déjà derrière nous, mais que ça n'est pas le cas.

— Et ?

Je soupirai.

— Et du coup, elle reste encore à franchir, ce qui la rend plus…

— Importante ? suggéra Nathaniel.

Je hochai la tête.

— Oui.

Il contourna le bureau et vint s'agenouiller à mes pieds.

— Je veux que ce soit important pour toi, Anita. Je ne veux pas être juste quelqu'un que tu prends parce que tu dois prendre quelqu'un, n'importe qui. Je veux que tu me désires pour de bon.

— Tu me l'as déjà dit.

Il toucha gentiment mes mains crispées sur le collant neuf, leur ôta celui-ci et le posa sur le bureau. Puis il prit mes deux mains dans les siennes, avec un air si sérieux que cela m'effraya. J'avais peur de ce qu'il allait dire.

— Tu m'aimais avant aujourd'hui. Tu m'aimais sans coucher avec moi. Personne ne m'a jamais aimé ni même désiré sans coucher avec moi d'abord. Personne depuis que ma mère est morte et que Nicholas…

Il baissa la tête et je lui pressai les mains. J'avais vu ce souvenir, et je ne voulais

pas qu'il y pense. C'était une scène si horrible, et il était si petit à l'époque ! Je voulais le protéger contre ce genre de choses. Je voulais le garder en sécurité.

Il leva les yeux vers moi et me sourit.

— Gabriel et Raina m'ont appris que je pouvais valoir quelque chose, mais que cette valeur dépendrait toujours de mon corps, de mon apparence physique et de mes prouesses sexuelles. (Il serra mes mains plus fort.) Tu m'as appris que je valais plus que ça. Que je n'étais pas juste bon à être utilisé.

Je voulus répondre, mais il posa le bout de ses doigts sur mes lèvres.

— Je sais ce que tu vas dire. Tu penses que tu m'utilises toi aussi pour apaiser l'ardeur, parce que je suis ta pomme de sang. Mais tu ne sais pas ce que c'est d'utiliser quelqu'un, Anita. Vraiment, tu ne sais pas.

Il avait ce regard plein d'espoirs assassinés et de plus de douleur que quelqu'un de vingt ans aurait jamais dû endurer et qui le

fait paraître tellement plus vieux qu'il l'est en réalité.

Je lui embrassai les doigts et appuyai ma joue contre sa main.

— Un jour, je veux que ce regard disparaisse. Je veux qu'il y ait assez de belles choses dans ta vie pour l'effacer.

Il me sourit avec une telle tendresse que je détournai les yeux, gênée.

— Tu vois, Anita. Tu penses que tu es dure et que tu te sers des gens, mais c'est faux. Archifaux.

Je m'écartai légèrement de lui.

— Je peux être dure si nécessaire.

— Mais pas envers moi, et pas envers Micah. Pas envers ceux qui te laissent être douce avec eux. Si on t'emmerde, tu ne te laisses pas faire, mais tu donnes toujours leur chance aux gens.

Je secouai la tête.

— Je ne suis pas quelqu'un de si bien que ça, Nathaniel.

Il sourit et me toucha le visage à l'endroit où Barbara Brown m'avait griffée.

— Si, tu l'es. Simplement, tu n'aimes pas l'admettre.

— On ferait mieux de s'habiller et de sortir d'ici avant que quelqu'un appelle la police.

— Bert n'appellera pas la police : il aurait trop peur que ça lui fasse de la mauvaise publicité.

J'éclatai de rire.

— Tu ne l'as pas côtoyé assez souvent pour le connaître aussi bien.

— Mais j'ai connu beaucoup de gens comme lui. Même s'il ne fait pas des choses aussi horribles, il… il a la même façon de penser. Il veut que tu continues à lui rapporter de l'argent bien plus qu'il se préoccupe de la sécurité ou du bonheur de quiconque.

Je scrutai ce visage si jeune qui me regardait avec les yeux d'un homme bien plus

âgé. J'ai eu une vie assez mouvementée, mais Nathaniel a vu des choses qui m'auraient brisée, ou du moins, complètement transformée et pas en bien. Je pris son visage entre mes mains et dis :

— Que vais-je faire de toi ?

— Je veux que tu me fasses l'amour, répondit-il d'une voix douce mais très sérieuse.

Je m'efforçai d'en plaisanter.

— Pas tout de suite, j'espère.

Il m'adressa ce sourire indulgent qui signifiait que je ne m'en tirerais pas aussi facilement.

— Non, pas tout de suite, mais bientôt. !

Je m'écartai de lui. Il me faisait presque peur, d'une façon contre laquelle mon flingue ne pouvait rien.

— Pourquoi me rends-tu les choses si difficiles ?

— L'amour est difficile, Anita, sans cela, que vaudrait-il ? C'est toi qui me l'as appris

pendant tous ces mois passés dans ton lit, contre toi, sans jamais connaître de libération. Tu m'as appris combien l'amour peut être difficile.

— Je suis désolée. Je ne l'ai compris qu'hier.

Il se pencha en avant.

— Ne sois pas désolée, dit-il, ses lèvres frôlant presque les miennes. Fais-moi l'amour.

— Pas tout de suite, répondis-je d'une voix tremblante.

— Non, souffla-t-il contre ma bouche. Mais bientôt.

Il me donna un baiser chaste puis se redressa et s'écarta pour me laisser respirer.

Je le regardai se diriger vers la porte.

— Je vais leur dire que tout va bien, déclara-t-il par-dessus son épaule.

Je hochai la tête parce que je ne me sentais pas capable de répondre. Il me laissait respirer physiquement, mais

émotionnellement… Émotionnellement, il me pompait tout mon air.

J'attendis que la panique suffocante se manifeste. Mais elle ne vint pas. La seule chose qui vint, ce fut le souvenir de Nathaniel en moi. Et je me demandai ce que ça me ferait de le sentir jouir en moi.

CHAPITRE 31

Nous étions restés enfermés assez longtemps, et j'avais fait assez de boucan pour regretter que mon bureau n'ait pas une deuxième sortie. Mais il n'en avait qu'une, donc, impossible de me défiler. Et puis si Bert devinait que ça me gênait à ce point, il s'en servirait contre moi. Il en ferait une munition dans le jeu du plus con auquel nous nous adonnons depuis des années. Le seul

moyen de l'en empêcher, c'était de demeurer imperturbable. Soupir.

Je passai mes doigts dans mes cheveux, ce qui est le meilleur moyen de les coiffer quand ils sont aussi bouclés. Un brushing les ferait juste friser. Puis je scrutai mon maquillage dans le petit miroir que j'ai dû prendre l'habitude de garder à portée de main. Le problème quand vous vous habillez comme une fille, c'est que vous devez faire beaucoup plus attention. Par exemple, vérifier périodiquement que votre mascara n'a pas coulé et ne vous fait pas des yeux de panda, ou que vous ne vous êtes pas barbouillée de rouge à lèvres et que vous ne ressemblez pas à un clown. Je me trouve plus jolie avec du rouge à lèvres, mais je déteste devoir y penser tout le temps.

Mon ombre à paupières avait bien tenu le coup, mais mon rouge à lèvres avait à moitié foutu le camp. Une fois de plus, je me réjouis que la moquette soit foncée : des

taches rouges sur une moquette claire, ça aurait eu l'air louche. Là, ça ne se voyait pas.

J'utilisais du démaquillant « spécial yeux » qui enlevait tout aussi bien le rouge à lèvres, j'avais déjà testé. J'en versai sur une lingette et m'en servis pour me débarbouiller avant de remettre du rouge. C'est quand même assez chiant, cette histoire de maquillage. Heureusement que je ne porte pas de fond de teint : ç'aurait été quasi impossible de ravoir la moquette.

Lorsque je fus de nouveau présentable, je rangeai tout mon petit bazar dans le tiroir de mon bureau, me levai, rajustai ma jupe, pris une grande inspiration et me dirigeai vers la porte. Avec tout ce qui m'était arrivé ces dernières vingt-quatre heures, j'avais encore besoin de courage pour affronter Bert, qui aurait dû être le dernier de mes soucis. On ne s'envoie pas en l'air au boulot. Dire que c'est vulgaire serait un doux euphémisme. Et merde.

Quand je pénétrai dans la salle d'attente, je fus surprise de découvrir que personne, absolument personne ne pensait que nous avions couché ensemble. J'avais tellement crié que tout le monde avait cru à une bataille à mort, et la supposition avait été renforcée par le fait que Nathaniel et moi étions tous deux ressortis de la pièce ensanglantés.

Mary avait fait asseoir le métamorphe dans sa propre chaise de bureau. Elle déroulait des bandages pendant que Nathaniel nettoyait les plaies de ses mains, des griffures profondes, qui saignaient. Autrefois, j'aurais dit que ça ressemblait à une attaque de léopard, mais j'ai vu les dégâts que causent les vrais léopards, et je ne suis plus aussi naïve maintenant. Par contre, j'étais assez stupéfaite de l'avoir autant amoché.

Je m'approchai de lui.

— Je suis désolée.

— Je ne t'en veux pas.

De près, je vis que les articulations de ses deux mains étaient à vif. Je fronçai les sourcils.

— C'est quoi, ça ? demandai-je en tendant un doigt. Ce n'est pas moi qui te l'ai fait.

— Je me suis brûlé sur la moquette, répondit Nathaniel.

Je grimaçai.

— Ouille.

— Ce n'est pas grave.

Mary leva les yeux vers moi.

— L'homme et la femme sont avec Bert. Ils ne voulaient pas partir sans les affaires de leur fils. (Elle avait l'air en rogne.) Je n'arrive pas à croire qu'ils aient osé t'agresser.

Je passai la langue sur ma lèvre supérieure, à l'endroit où le poing de Steve m'avait atteinte, et constatai qu'elle était déjà guérie. J'avais remis du rouge à lèvres, et ça ne m'avait même pas fait mal. Merde, et ouah ! Ça, c'est de l'effet secondaire positif. C'est bien qu'ils ne soient pas tous négatifs.

Je touchai ma joue gauche à l'endroit où Barbara m'avait griffée. Là, j'avais toujours mal. J'aurais parié que c'était pire une heure plus tôt, mais que les égratignures commençaient à se refermer.

— Je t'aiderai à te désinfecter dès que j'en aurai terminé avec ton ami, dit Mary sans la moindre trace de sarcasme.

Elle ne sous-entendait rien du tout sur mes relations avec Nathaniel. Ce n'est pas seulement sa vitesse de frappe qui fait de Mary une si bonne secrétaire de jour pour Réanimateurs Inc. Elle ne se laisse pas facilement troubler.

Elle demanda à Nathaniel de tenir une compresse sur le dos de sa main pendant qu'elle la fixerait avec du sparadrap. Elle ne portait pas de gants en plastique. Impossible de me souvenir si je lui avais dit que Nathaniel était un métamorphe. Sous sa forme humaine, il n'est pas contagieux, mais Mary avait sans doute le droit de savoir.

Comme s'il avait lu dans mon esprit, Nathaniel déclara :

— Je lui ai dit que je pouvais le faire tout seul, mais elle n'a rien voulu entendre.

Mary me jeta un coup d'œil.

— Il m'a dit… (Elle chercha ses mots.) Il m'a dit, et j'ai répondu qu'un être humain ne peut pas transmettre la lycanthropie.

Nathaniel leva ses grands yeux violets vers moi. « J'ai essayé », semblaient-ils dire.

— Tu as raison, Mary. Sous forme humaine, les lycanthropes ne sont pas contagieux.

Elle adressa un sourire très maternel à Nathaniel.

— Vous voyez ?

— La plupart des gens préfèrent ne pas courir le risque, murmura-t-il.

Mary finit de lui bander la main et lui tapota l'épaule.

— La plupart des gens sont idiots, c'est tout.

Nathaniel lui rendit son sourire, mais avec un regard douloureux. « La plupart des gens sont idiots. » Elle n'avait pas idée. Et je suppose que moi non plus, pas vraiment. Je commence juste à être soupçonnée de lycanthropie et à provoquer les réactions qui vont avec. Je ne les subis pas depuis des années, contrairement à Nathaniel.

Mary se tourna vers moi et me toucha doucement la joue. Elle secoua la tête.

— Je voulais appeler la police. Il y a de quoi porter plainte contre eux.

Elle se mit à tamponner les égratignures, et il devait y avoir de l'alcool dans le produit qu'elle utilisait, parce que ça me piqua. Je pris une grande inspiration pour ne pas frémir.

— Je ne veux pas porter plainte.

— Ils te font de la peine ?

— Oui.

— Tu es plus compatissante que moi, Anita.

Je souris, et cela me fit mal à la joue.

— J'ai déjà été blessée beaucoup plus grièvement, Mary.

— Mais jamais par un client.

Je laissai filer. Mary ne sait pas tout, et c'est grâce à ça qu'aucun de nous n'a encore séjourné en prison.

Elle me dévisageait, les sourcils froncés.

— Si ce n'était pas impossible, je dirais que tu es déjà en train de guérir.

— Je crois que c'est assez propre, Mary. Merci.

Je contournai son bureau pour prendre un bandage. Il allait me falloir une compresse plus grosse que celle qu'elle avait utilisée pour la main de Nathaniel. Évidemment, mes égratignures auraient sans doute disparu le lendemain matin, mais pas celles de Nathaniel. Il semble que les dommages que j'inflige guérissent aussi lentement que s'ils avaient été provoqués par un vampire ou un

autre métamorphe. Nous nous en sommes aperçus il y a peu.

Mary posa une main sur mon épaule et me fit faire volte-face.

— Tiens la compresse en place et je la scotcherai comme j'ai fait pour ton ami.

Son regard disait clairement que, moi aussi, je me comportais comme une idiote.

Je la laissai panser presque tout le côté gauche de mon visage jusque sous l'œil. J'aurais parié cher que ce n'était pas la première fois que Barbara griffait quelqu'un. La plupart des femmes qui essaient de le faire pendant une dispute s'y prennent mal et ne causent guère de dégâts. Elle… On aurait dit qu'elle avait de l'entraînement.

Mary regarda mes ongles arrachés.

— Est-ce que c'est aussi douloureux que ça en a l'air ?

Je ne sais jamais comment répondre à ce genre de question. « Putain, oui », ou « Comment veux-tu que je le sache ? »

— Ça fait mal.

Mary me tendit un petit flacon d'alcool.

— Emmène ça aux toilettes et trempes-y tes doigts jusqu'à ce qu'ils cessent de saigner.

— Sûrement pas, protestai-je.

Elle me regarda sévèrement, comme si j'étais une enfant capricieuse.

— Tu t'es arraché plusieurs ongles. Tu veux vraiment que ça s'infecte ?

J'envisageai de lui dire que ça ne pouvait pas s'infecter, mais je n'en étais pas certaine. Je ne suis pas vraiment une lycanthrope et, même si j'ai hérité de leurs facultés de guérison, j'ignore si j'ai hérité de toutes leurs capacités à rester en bonne santé. Ce serait trop bête de passer outre les conseils de Mary et de perdre un doigt à cause de la gangrène. Mais bordel, ça allait faire drôlement mal.

Avant que je puisse me diriger vers les toilettes, la porte du bureau de Bert s'ouvrit

et l'occupant des lieux en sortit. Il avait l'air grave, mais, dans ses yeux, je vis quelque chose qui ne me plut pas du tout. Pas exactement un rire contenu, juste… une lueur.

— Anita, veux-tu porter plainte contre les Brown ? me demanda-t-il très sérieusement.

D'habitude, il se donne beaucoup de mal pour me faire accepter toute sorte de comportements limites de la part de nos clients. C'était bien la première fois qu'il évoquait l'idée d'une intervention policière. J'étudiai son visage, essayant de comprendre où il voulait en venir.

— Non, je ne crois pas que ce sera nécessaire.

Steve Brown apparut le premier sur le seuil, un bras passé autour de la taille de sa femme.

— Nous sommes désolés, mademoiselle Blake. Vraiment, je ne sais pas ce qui nous a pris. C'était… inexcusable.

— Merci de ne pas porter plainte contre nous, ajouta Barbara Brown.

Elle avait pleuré, et ses larmes avaient emporté ce qui restait de son maquillage. Elle paraissait plus vieille que lorsqu'elle était entrée dans mon bureau, et pas seulement à cause de son visage nu. Comme si la scène pénible que nous venions de vivre avait consumé encore un peu de ses forces vitales.

— Nous voulons juste récupérer les affaires de notre fils, puis nous partirons, dit Steve.

Lui aussi semblait mal en point. Et certes, il y avait de quoi se sentir abattu, mais… je soupçonnais que ça n'était pas tout. Au-delà de leur chagrin, de leur gêne et de leur crainte des flics, quelque chose clochait, même si je ne voyais pas quoi.

— Mary va vous accompagner dans le bureau d'Anita, dit Bert.

Mary eut du mal à contenir sa désapprobation, mais elle s'exécuta sans mot dire. Lorsqu'ils furent hors de portée d'ouïe, je m'approchai de Bert et dis tout bas :

— Que mijotes-tu ?

— Moi ? Rien.

Il me dévisagea d'un air innocent, ce qui signifiait qu'il mentait.

— Qu'as-tu fait, Bert ? Tu sais que je finirai par le découvrir ; alors, crache le morceau.

Sa mine sincère, étonnée et vaguement blessée ne se modifia pas d'un iota. Il était probablement capable de la conserver jusqu'à ce que les Brown nous rejoignent.

Une idée me traversa l'esprit. Mais c'était si méprisable que je doutais que même Bert ait pu s'abaisser à une chose pareille.

— Tu as fait semblant d'appeler les flics, n'est-ce pas ?

Il écarquilla les yeux, l'air de dire « Qui, moi ? » Ce qui signifiait que j'avais raison.

— Tu as pris leur chèque. Le chèque de leur maison.

— Anita, je sais que je ne suis pas le type le plus scrupuleux du monde, mais jamais je ne ferais un truc pareil.

— Bien sûr que si, si tu étais certain de ne pas te faire choper.

Son regard reprit sa froideur habituelle.

— Ils reviennent. Contente-toi de sourire et de m'approuver.

— Bert, ou tu me dis ce que tu as fait, ou je te jure que je fais tout sauter.

Il m'agrippa le bras – alors que d'habitude, il évite de me toucher – et sourit par-dessus ma tête.

— Mlle Blake n'est pas tout à fait convaincue.

— Oh, je vous en prie, mademoiselle, ne portez pas plainte. Je ne veux pas que les

journaux me traitent de folle. Nos filles ont déjà assez souffert.

Je me tournai pour dire quelque chose, mais Bert m'entraîna dans son bureau et ferma la porte derrière nous. À moins d'être prête à me battre avec lui, je ne pouvais pas l'empêcher de me rudoyer un peu. Il resta adossé à la porte, comme s'il craignait que je m'enfuie.

— Anita, c'est le juste prix.

— Qu'est-ce qui est juste ? demandai-je d'une voix qui s'échauffait déjà tandis que je me préparais à me fâcher.

— On pourrait porter plainte contre eux.

— Mais on ne va pas le faire.

— Mais on pourrait.

— Bert, ou tu me dis la vérité, ou tu me laisses sortir d'ici, et vite.

— Un bonus, Anita. Pour se faire pardonner de t'avoir tapé dessus. Il n'y a pas de mal à ça.

— Combien ?

Bert se dandina.

— Combien ? répétai-je plus fort.

— Dix mille, répondit-il. (Et il ajouta très vite :) Il a une entreprise dans le bâtiment. Il peut se le permettre. Et ils ont abusé, tous les deux.

Je secouai la tête.

— Espèce de salaud.

— Quand j'ai commencé à parler de porter plainte, la femme m'a offert le chèque de leur maison. Je ne l'ai pas pris. Donc, je ne suis pas aussi salaud que tu le crois.

— Tu ne peux pas accepter de l'argent pour ne pas porter plainte. C'est illégal.

— Je n'ai pas dit que l'argent servirait à ça. Je l'ai sous-entendu, peut-être, mais je ne suis pas assez stupide pour l'avoir dit ouvertement. Accorde-moi un minimum de crédit.

Je levai les yeux vers lui.

— Je t'accorde autant de crédit que tu en mérites, Bert. S'ils finissent par se calmer et qu'ils vont raconter toute l'histoire aux flics, comment justifieras-tu d'avoir pris leur argent ?

— Je dirai que c'était une avance.

— Je ne peux pas relever leur fils, Bert. Ni sa petite amie.

— Peux-tu au moins discuter avec l'inspecteur chargé de l'enquête ?

— Juste pour que tu puisses garder le fric ?

— Je pensais plutôt que tu pourrais proposer tes lumières à la police.

— Je ne suis pas experte en affaires de meurtre, Bert, à moins que des monstres soient impliqués.

— Un tueur en série, ça ne compte pas comme un monstre ?

— De quoi parles-tu ?

— Leur fils et sa petite amie ont été les premiers, mais pas les derniers. Un autre couple a été tué l'année suivante.

— Tu es sûr que c'était le même assassin ?

Bert haussa les épaules.

— Il faudrait que tu voies avec les enquêteurs et, pour ça, tu auras besoin de la permission des parents étant donné que, comme tu l'as souligné, cette affaire sort de ta juridiction.

Il faillit sourire.

— Je te propose un marché, Bert. Je parlerai à l'inspecteur. S'il pense savoir de qui il s'agit, mais qu'il manque de preuves, je ne pourrai pas l'aider. Par contre, s'il est paumé, j'ai peut-être une idée.

Cette fois, un grand sourire fleurit sur le visage de Bert.

— Je le savais.

— Mais si ça ne donne rien, tu feras un chèque aux Brown. Dix mille dollars tirés sur ton compte personnel.

— Anita, je n'aurai qu'à leur rendre le leur.

Je secouai la tête.

— Non, je veux que ça sorte de ta poche.

— Tu ne peux pas m'y obliger.

— Mais je peux demander à ce qu'on vote pour te virer. Tu ne sais pas relever les morts et tu ne connais rien aux vampires ni aux crimes surnaturels. Tu es notre gestionnaire. Mais des gestionnaires, on en trouve partout.

— Anita… tu es sérieuse, dit-il, surpris.

— Tu viens d'escroquer ces gens, Bert. Tu leur as volé 10 000 dollars. Du coup, je me demande ce que tu as pu faire d'autre. Peut-être devrions-nous exiger un audit de la compta de la boîte.

La moutarde lui montait au nez, ça se voyait dans ses yeux et dans ses lèvres pincées.

— Tu dépasses les bornes. Je n'ai jamais volé personne dans cette entreprise.

— Peut-être, mais un homme capable de voler tout court finira tôt ou tard par voler les gens qui l'entourent.

— Je n'arrive pas à croire que tu me soupçonnes d'une chose pareille.

— Et moi, je n'arrive pas à croire que l'idée ne m'ait pas effleurée plus tôt.

L'effort qu'il faisait pour ne pas exploser assombrit son visage. Sa tension montait à vue d'œil.

— Réclame un audit et va te faire foutre.

— Je te propose un marché, Bert. Je me contenterai que tu leur rendes leur chèque au lieu de les rembourser sur tes propres deniers, à condition que tu ne fasses plus

jamais ça. On gagne assez de fric, Bert. Tu n'as pas besoin d'escroquer les gens.

— Ils m'ont proposé cet argent. Je ne le leur ai pas demandé.

— Non, mais je parie que tu as fait en sorte qu'ils y pensent. Tu n'as rien dit ouvertement, mais tu t'es arrangé pour leur souffler l'idée, d'une façon ou d'une autre.

Il ouvrit la bouche, la referma et croisa les bras sur sa poitrine.

— Peut-être, mais… Anita, c'était si facile !

— Tu n'as pas pu résister, n'est-ce pas ?

Il poussa un long soupir qui souleva ses épaules.

— J'avoue, j'ai légèrement perdu la tête.

Je secouai la mienne et faillis éclater de rire.

— À l'avenir, tâche de la garder bien accrochée au reste de ta personne, d'accord ?

— J'essaierai, mais je ne peux rien te promettre. Tu ne me croirais pas.

Cette fois, je ris.

— Je ne peux pas prétendre le contraire.

— Tu veux que je déchire le chèque maintenant ?

Je scrutai son visage en quête des signes de la douleur que déclenche généralement, chez lui, l'idée de se séparer d'une grosse somme d'argent. Mais je ne vis que de la résignation, comme s'il considérait déjà ces 10 000 dollars comme perdus.

— Pas encore.

Il sursauta légèrement et une lueur d'espoir passa dans ses yeux clairs.

— Ne t'excite pas trop. C'est un espoir très mince mais, si ça permet de guider la police vers une piste, nous aurons mérité un petit quelque chose. Dans le cas contraire, nous pourrons rendre l'argent.

— Ai-je envie de savoir en quoi consiste ton plan ?

La véritable question, c'était : « Comptes-tu faire quelque chose d'illégal et vaut-il mieux que je l'ignore pour pouvoir nier plus tard ? » Bert sait qu'il m'arrive d'enfreindre des règles qui pourraient me valoir, pas seulement la prison, mais une exécution en bonne et due forme. Je sais qu'il est à la limite de l'escroquerie, mais il sait (ou il soupçonne) que je suis à la limite du meurtre de sang-froid. Certains patrons ne supporteraient pas ce doute, ou cette quasi-certitude. Face à face, nous nous regardâmes dans les yeux et un accord tacite passa entre nous.

— Je vais voir si les flics veulent bien me confier une partie des fringues du gamin pour qu'Evans les examine.

— Le psychomètre qui a tenté de se couper les mains ? grimaça Bert.

— Il est sorti de l'hôpital.

Il fronça les sourcils.

— Mais les journaux ont bien dit qu'il avait fait ça pour ne plus voir des meurtres et de la violence chaque fois qu'il touchait quelque chose, non ?

Je hochai la tête.

— Anita, je n'aurais jamais cru dire ça un jour, mais fiche la paix à ce pauvre type. Je vais rendre l'argent.

Je plissai les yeux. Sa générosité était-elle feinte ou sincère ?

— Evans se sent mieux qu'il l'a été depuis des années. Il recommence à voir des clients.

Bert me dévisagea d'un air pas complètement amical.

— Cet homme a tenté de se tuer pour s'empêcher d'avoir des visions, et tu veux lui amener des objets ayant été en contact avec un tueur en série qui a découpé un couple de gentils ados. C'est dur, Anita. C'est vraiment dur.

— Evans a recommencé à travailler de sa propre initiative, Bert. Je ne l'y ai pas obligé. Il est marié maintenant, et beaucoup plus serein qu'avant.

— L'amour, c'est peut-être génial, mais ça ne guérit pas tout.

— Non, en effet.

Je n'essayai pas d'expliquer à Bert que la femme d'Evans était une annihilatrice de magie d'un genre très particulier : une anti-psy radiante. Autrement dit, aucun pouvoir psychique ne fonctionne dans un rayon de plusieurs mètres autour d'elle. Evans est beaucoup plus calme en sa présence. Elle l'a réellement sauvé.

Bert me dévisagea en plissant ses yeux clairs.

— Ce type dehors, le jeune… C'est ton petit ami ?

J'acquiesçai.

— Juste ton petit ami ?

— Que pourrait-il bien être d'autre, Bert ?

Et ce fut mon tour d'afficher une expression innocente.

Bert secoua la tête.

— Je ne sais pas. Mais les bruits qui sortaient de ton bureau étaient drôlement perturbants, et nous n'avions même pas l'image qui allait avec.

Je ne rougis pas parce que j'étais trop occupée à garder le contrôle de mon visage et de mon regard.

— Tu veux vraiment savoir, ou tu préfères pouvoir nier plus tard ?

Bert réfléchit quelques instants avant de secouer la tête.

— Je n'ai pas besoin de savoir.

— C'est aussi ce que je pense.

— Mais si je voulais, tu me dirais la vérité ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Juste pour le plaisir de voir ta tête, répondis-je d'une voix douce mais pas forcément plaisante.

Bert déglutit péniblement et monta encore d'un cran sur l'échelle de la pâleur faciale.

— C'est si choquant que ça ?

Je haussai les épaules.

— Je te le dis si tu veux.

Il fit un signe de dénégation.

— Non. Non, ça ira.

— Alors, ne pose pas de question dont tu ne veux pas connaître la réponse.

— L'ignorance est mère de sérénité, c'est ça ?

— Exactement.

Il eut un sourire narquois.

— Mais on garde les 10 000 dollars.

— Pour l'instant. Si Evans accepte d'examiner les preuves, on aura besoin d'un fonds de roulement.

— Il est si cher que ça ?

— Il risque son équilibre mental et sa vie chaque fois qu'il touche un indice. À sa place, je ferais payer mes services très cher, pas toi ?

Une lueur s'alluma dans les yeux de Bert.

— Il a un agent ?

— Bert !

— Ça va, je demandais juste.

Je secouai la tête et renonçai. Bert est un génie quand il s'agit de faire du fric à partir de dons psychiques que la plupart des gens considèrent comme une malédiction. Serait-ce si affreux qu'il aide Evans à gagner encore plus ? Non. Mais à mon avis, il ne comprenait pas qu'Evans était l'un des psychomètres les plus puissants du monde. Qu'il lui suffisait d'effleurer quelqu'un du bout d'un doigt pour en savoir davantage sur lui que la propre famille de cet individu.

Bert lui serrerait probablement la main et, à partir de là, il n'en tirerait plus rien. Je

n’ai que des soupçons concernant l’étendue exacte de l’absence de moralité de Bert. Un seul contact et Evans aurait une certitude. D’un autre côté, s’il ne s’enfuyait pas en courant, je serais rassurée.

Moi, je n’essaierais jamais de lui serrer la main. Et d’un, on ne recherche pas le contact avec un psychomètre ; c’est juste impoli. Et de deux, Evans m’a déjà touchée une fois, par accident, et il n’a pas aimé ce qu’il a vu. Qui suis-je pour jeter la pierre à Bert alors qu’il ne déclencherait peut-être pas le radar d’Evans et que moi, j’étais certaine de me faire descendre en flammes ?

CHAPITRE 32

Le reste de l'après-midi fut très ennuyeux comparé à mon entrevue avec les Brown. Dieu merci. Mais juste au cas où, Nathaniel resta tranquillement assis dans un coin de mon bureau pendant que je recevais les clients suivants. Cette fois, Bert ne s'y opposa pas.

J'avais deux rendez-vous avec des avocats pour discuter de testaments et autres sujets confidentiels. Ils protestèrent contre la

présence d'une tierce personne ; je leur fis remarquer que, légalement, notre conversation n'était pas placée sous le sceau du secret professionnel, alors, qu'est-ce que ça pouvait bien faire ?

J'avais raison, et les professionnels du droit détestent se faire damer le pion par quelqu'un qui n'est pas du métier. En tout cas, ceux auxquels j'ai affaire le prennent toujours mal. Du coup, les deux avocats me demandèrent qui était Nathaniel et pourquoi il assistait à notre entrevue. Je répondis au premier : « Vous voulez me parler, oui ou non ? » et il laissa filer.

Le second insista. Le bout de mes doigts me faisait mal, et mon visage aussi, même s'il guérissait. Quant à ma fierté, elle avait été presque aussi malmenée que mon corps. J'enrageais d'avoir dû baiser au bureau. Et comme je n'étais pas de bon poil, je lui dis la vérité.

— Il est là au cas où j'aurais besoin de m'envoyer en l'air.

Je ponctuai ma réponse d'un sourire qui ne monta pas jusqu'à mes yeux. Nathaniel éclata de rire et fit de son mieux pour dissimuler ça derrière une quinte de toux feinte.

Bien entendu, le type ne me crut pas.

— C'est une question parfaitement légitime, mademoiselle Blake. J'ai tout à fait le droit de protéger mon client et ses intérêts. Vous n'êtes pas obligée de nous insulter avec des mensonges ridicules.

Aussi, je cessai de l'insulter avec des mensonges ridicules, et nous nous mîmes au travail.

Tous les gens que je reçus cet après-midi-là m'interrogèrent au sujet de Nathaniel. Je prétendis tour à tour qu'il était mon homme de ménage, mon secrétaire et mon amant. Aucune de ces réponses ne plut à mes interlocuteurs. Je cessai de me soucier de

leurs réactions bien avant que ma journée de travail soit finie. Je me remis même à dire la vérité, et mes deux derniers rendez-vous s'en offusquèrent. Ils m'accusèrent même de me payer leur tête. Je me demande bien à quoi ça sert d'être franche si personne ne vous croit.

Ce dont j'aurais vraiment voulu parler, c'était de ma bête. J'avais justement un lycanthrope sous la main mais, de tout l'après-midi, nous n'eûmes pas cinq minutes à nous pour ne serait-ce qu'entamer une discussion. J'avais mille questions et pas le temps d'en poser une seule. Peut-être est-ce pour ça que je me montrai si peu accommodante avec les clients. À moins que je sois juste une personne désagréable à la base. Parfois, je m'interroge.

Il était 19 heures lorsque nous montâmes enfin dans la Jeep. Bert avait refilé à Manny mon rencard de 19 h 30 au cimetière sans que j'aie besoin de le lui

demander. Il s'était même excusé d'avoir trop chargé mon planning. Il charge toujours trop mon planning, et jamais encore il ne s'en était excusé. Se rendre compte que je pouvais réclamer un vote et le faire virer – ou peut-être, se rendre compte que je savais que n'importe lequel d'entre nous pouvait le demander et le faire virer – lui avait causé un choc.

Si Bert a une faiblesse en affaires, c'est de supposer que les gens qui n'ont pas de diplôme en la matière n'y comprennent rien. La peur n'est pas toujours mauvaise conseillère. Elle peut même être carrément thérapeutique pour certains. Je ne m'attends pas que cette version améliorée de Bert dure très longtemps, mais j'ai bien l'intention d'en profiter tant qu'elle durera.

Nous tournâmes sur Olive en direction du centre-ville. J'avais juste le temps de déposer Nathaniel au *Plaisirs Coupables* et d'arriver avec seulement un quart d'heure de

retard à ce qui était désormais mon premier rendez-vous de la soirée à l'extérieur.

— Où vas-tu ? s'enquit Nathaniel.

— Au *Plaisirs Coupables*.

— Il faut d'abord que tu manges.

Je lui jetai un coup d'œil en m'arrêtant à un feu rouge.

— Je n'ai pas le temps.

— Tu sais que, quand tu ne nourris pas une faim, les autres empirent ? me demanda-t-il d'une voix très douce, que j'en étais pourtant venue à appréhender.

En général, cette voix signifie qu'il n'est pas d'accord avec moi, qu'il a raison et que, si je cessais de faire ma tête de mule une seconde, je m'en apercevrais. Cette voix signifiait que j'avais perdu la discussion avant même de l'engager. Mais je n'ai jamais considéré la certitude d'une défaite comme une raison valable pour ne pas me battre.

— Oui, je sais. Si je résiste à l'ardeur, la bête réclame de la viande ou le vampire, du sang. Je sais tout ça.

— Quand ton estomac est vide, tu as faim de nourriture humaine, non ?

Le feu passa au vert et je recommençai à rouler à une allure d'escargot. Olive est toujours bouchée le samedi soir.

— Siiii, répondis-je, méfiante.

Je cherchais le piège, et je ne le trouvais pas.

— Donc, si tu sautes un repas, tes autres faims ne risquent-elles pas d'empirer aussi ? susurra Nathaniel.

J'étais si occupée à le dévisager que je faillis heurter la voiture de devant. Je dus piler au milieu d'un concert de klaxons et, s'il n'avait pas fait si noir, je suis sûre que j'aurais vu quelques majeurs dressés à mon intention.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Tu m'as très bien entendu, Anita.

Je soupirai et reportai mon attention sur la circulation. Mais, dans mon for intérieur, je me donnais des coups de pied au cul, parce que c'était si simple. Si terriblement simple !

— Quand je bosse, j'oublie souvent de manger. Et presque chaque soir, je rentre à la maison talonnée par l'ardeur.

— Ça t'arrive même de rentrer deux fois par nuit, acquiesça Nathaniel. Qu'avales-tu ces soirs-là ? Je veux dire, comme nourriture humaine.

Je réfléchis et dus admettre :

— En général, rien.

— Il serait intéressant que tu tiennes un journal de tes repas, pour voir s'il existe une corrélation entre la faim de ton estomac et la virulence de tes autres faims.

— Tu en parles comme si tu connaissais déjà le résultat.

— N'as-tu jamais remarqué que les lycanthropes cuisinent et ont un bon coup de fourchette ?

Je haussai les épaules.

— Je n'ai pas vraiment fait attention.

Je réfléchis. Du temps où nous sortions ensemble, Richard voulait toujours me préparer des petits plats ou m'emmener au restaurant. Micah sait cuisiner, même si c'est généralement Nathaniel qui s'en charge. La maison est pleine de léopards-garous pour au moins un repas par jour.

— Tu veux dire que ce n'est pas un hasard si tous les lycanthropes avec lesquels je suis sortie savent cuisiner ?

Nathaniel acquiesça.

— Nous avons besoin d'une alimentation équilibrée, riche en protéines. Ça nous aide à tenir la bête à distance.

Je lui jetai un coup d'œil. Difficile de distinguer son visage dans la quasi-obscurité que seule trouait la lumière des lampadaires.

Sa chemise mauve formait une tache pâle dans la pénombre.

— Pourquoi personne ne m'en a-t-il parlé plus tôt ?

— Nous t'avons toujours traitée comme si tu étais essentiellement humaine, Anita. Mais ce que j'ai vu aujourd'hui… (Nathaniel chercha ses mots.) Si je ne savais pas que tu es humaine et que tu ne peux pas réellement te transformer en léopard, je penserais que tu es l'une d'entre nous. Ton odeur, ta façon de bouger et de te battre… C'était du pur métamorphe. Plus rien d'humain n'émanait de toi. Gare-toi dans ce parking.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faut qu'on parle.

Ça ne me plaisait pas beaucoup, mais je quittai la route et pénétrai dans le parking d'un centre commercial. Un *Culpeppers* se dressait dans le fond. Je me garai sur la première place libre que je trouvai, assez loin

de tous les restaurants. La plupart des magasins étaient éteints et fermés.

Lorsque je coupai le contact, un silence étrange s'abattit sur nous. Les voitures continuaient à vrombir dans Olive et de la musique s'échappait d'un des restos au loin mais, à l'intérieur de la Jeep, tout était silencieux, de ce silence qui règne dans les voitures la nuit. Un quart de tour de clé et l'habitacle devient un espace intime, privé.

Je me tournai vers Nathaniel. Ma ceinture de sécurité me gênait, mais je n'aime pas l'enlever avant d'être prête à descendre de voiture.

— Je t'écoute, dis-je d'une voix presque normale.

Nathaniel se tourna vers moi autant que sa propre ceinture l'y autorisait. Il sait combien je suis pointilleuse sur le sujet. Il me fit face, un genou calé contre le panneau central.

— Depuis le début, nous te traitons comme si tu étais humaine, et je commence à me demander si nous n'avons pas tort.

— Tu veux dire que je vais me transformer parce que j'ai créé un nouveau triumvirat ?

Il secoua la tête et sa longue tresse glissa sur ses cuisses comme un serpent domestiqué.

— Il est possible que ça ait aggravé les choses, mais je crois qu'une des raisons pour lesquelles tu n'arrives toujours pas à maîtriser l'ardeur, c'est que tu te fies essentiellement aux conseils donnés par un vampire. Jean-Claude n'a pas besoin de manger, Anita. Il ne connaît que l'ardeur et la soif de sang, point. Un lycanthrope ne cesse pas d'être humain. Il doit continuer à manger comme n'importe qui. La faim de la bête ne remplace pas la sienne : elle vient juste s'y ajouter.

— Tu veux dire que le fait de lutter contre la faim humaine me rend plus vulnérable aux attaques de l'ardeur ?

Nathaniel acquiesça et ses cheveux glissèrent en travers de ses cuisses comme pour se rapprocher de moi.

— Oui.

À bien y réfléchir, ça semblait logique.

— D'accord. Mettons que tu aies raison. Que puis-je y faire ? Je suis déjà en retard. Je suis en retard presque tous les soirs.

— Pour aujourd'hui, on va passer dans un drive-in. Tu commanderas quelque chose de facile à manger au volant, et moi une salade.

Je fronçai les sourcils.

— Une salade ? Les salades de fast-food sont dégueu, en général.

— Il faut que je mange avant de monter sur scène.

— Pour pouvoir mieux contrôler ta bête ?

— Oui.

— Mais pourquoi une salade ? Je croyais que tu avais besoin de protéines.

— Si tu devais te déshabiller entièrement devant une salle pleine d'inconnus, toi aussi, tu prendrais une salade.

— Un hamburger avalé plusieurs heures avant ton numéro ne te fera pas grossir.

— Non, mais il pourrait me faire gonfler.

— Je croyais que seules les filles gonflaient.

— Pas du tout.

— Donc, tu vas manger une salade pour être à ton avantage ce soir.

Nathaniel opina du chef et sa tresse tomba de sa cuisse, pour aller se balancer contre le levier de vitesse. J'avais une horrible envie de la toucher. Une petite voix dans ma tête demandait : « Pourquoi te retenir ? » Après ce que nous avions fait cet

après-midi, une petite caresse sur les cheveux, ce n'était pas grand-chose. Mais pas grand-chose, c'était exactement ce que la logique avait à voir avec mon comportement vis-à-vis de Nathaniel.

Je serrai mes mains l'une contre l'autre sur mes genoux pour me retenir de le toucher… et je me sentis parfaitement idiote. Vraiment, c'était n'importe quoi. Je tendis la main vers cette lourde corde et la caressai comme s'il s'était agi de quelque chose de beaucoup plus intime. Les cheveux de Nathaniel étaient doux et tièdes. Je continuai à les caresser tout en parlant.

— La bête sait exactement ce qu'elle veut, n'est-ce pas ? Elle n'hésite jamais.

— Non, confirma Nathaniel d'une voix à la fois basse et forte dans l'obscurité.

Je tirai doucement sur sa tresse pour dégager l'extrémité coincée dans son dos.

— Ce n'est pas juste la soif de chair et de sang que tu combats, pas vrai ?

— Non.

Je laissai sa tresse libérée se lover entre mes mains en coupe.

— Je croyais que cette faim, c'était la bête. Ce désir de chasser et de se nourrir… Je croyais que ça se résumait à ça.

— Et maintenant ? demanda Nathaniel.

Je fis glisser l'extrémité de sa tresse en travers de ma paume, et je frissonnai. Ce fut d'une voix tremblante que je répondis :

— Richard parlait toujours de sa bête comme si elle était la somme de ses plus bas instincts, tu sais, la luxure, les péchés habituels. Mais la notion de péché implique une certaine morale. Tout à l'heure, il n'y avait plus de bien et de mal. Je n'arrivais même plus à penser normalement. Je ne m'étais jamais rendu compte combien mon mode de pensée repose sur la façon dont les choses s'affectent les unes les autres, sur les conséquences de chaque action.

Je soulevai sa tresse à deux mains. Elle ressemblait vraiment à un gros serpent, doux et épais. Je la serrai contre moi comme un animal familier. Ma ceinture de sécurité ne me permettait pas d'aller plus loin, et je voulais me rapprocher de Nathaniel. Mais pas question de l'enlever. Alors, ce fut en berçant les cheveux du métamorphe contre ma poitrine que je dis :

— Je ne pensais plus du tout au chagrin des Brown, à leur fils mort. Je n'avais pas choisi de ne plus y penser. Ce n'était pas de la froideur ou de l'indifférence de ma part. Simplement, ça m'était sorti de l'esprit. Ils m'avaient fait du mal et ça m'avait foutue en rogne, mais ma colère s'était changée en faim. Je me disais que, si je les tuais pour les manger, ils ne pourraient plus me toucher… et j'étais affamée.

Je plantai le regard dans celui de Nathaniel en prononçant le dernier mot. Un instant, le reflet de la lumière fit briller ses

yeux comme les prunelles d'un chat dans le faisceau d'une lampe torche. Puis il tourna la tête et l'ombre engloutit de nouveau ses yeux. Son mouvement tira sur sa tresse, et j'eus une seconde pour décider si j'allais la lâcher ou la garder. Je la gardai et elle se tendit comme une corde nouée serré.

— On a toujours faim quand on vient juste de se transformer, surtout si c'est nouveau, dit Nathaniel d'une voix légèrement essoufflée.

— Comment fais-tu pour ne pas te jeter sur les clients du club ?

Il s'écarta légèrement de moi, et la traction sur ses cheveux augmenta.

— Je canalise ma faim vers le sexe plutôt que vers la chair. On ne mange pas son partenaire. Si on peut baiser quelqu'un, on ne le considère pas comme de la nourriture.

Sa voix était plus basse, pas vraiment plus grave mais plus basse.

— Alors, comment se fait-il que je n'aie bouffé personne ? Je ne pensais vraiment pas à baiser les Brown.

— Au début, tu es gouverné par la faim. Après quelques pleines lunes, tu peux de nouveau réfléchir, mais pas comme un humain. Tu réfléchis comme ton animal. Encore quelques pleines lunes et tu peux choisir de penser comme un humain dans ta forme animale.

— Choisir ? répétai-je.

Je l'attirai vers moi en utilisant sa tresse comme une corde, mais cette corde était attachée à son crâne, et il ne vint pas facilement. À sa façon d'exercer une résistance, je devinais que ça devait faire juste un peu mal.

— Certaines personnes apprécient la pureté de leur animal. Pas de conflits, pas de lutte intérieure. Simplement décider ce qu'on veut et le faire.

— Défais ta ceinture, ordonnai-je.

Nathaniel obtempéra. Je l'attirai vers moi, sa tresse enroulée autour de mes mains et de mes poignets comme un écheveau de laine ou une guirlande lumineuse qu'on s'apprête à remiser jusqu'au Noël suivant.

— Arrive-t-il que certains métamorphes se servent de leur bête pour commettre un crime ? La plupart des gens sont maintenus sur le droit chemin par leur conscience, mais les animaux n'en ont pas.

Nathaniel était assez près pour que je l'embrasse, son visage un peu plus bas que le mien parce que sa tresse le tirait légèrement sur le côté.

— La bête est pragmatique, chuchota-t-il. C'est pourquoi très peu de métamorphes l'utilisent pour tuer. Je ne parle pas de meurtres accidentels qui résultent d'un manque de contrôle – ça, ça peut arriver –, mais de meurtres délibérés.

Je me penchai vers lui.

— Donne-moi un exemple.

— Disons que ton oncle est très riche et qu'il n'a pas d'autre héritière que toi. À moins d'avoir faim, ta bête ne le tuera pas pour l'argent, parce que c'est une chose qu'elle ne comprend pas.

— Que comprend-elle, alors ?

— La douleur et le danger, répondit Nathaniel, ses lèvres presque contre les miennes. Elle tuera quelqu'un dont tu as peur ou qui t'a fait du mal, surtout physiquement.

Je faillis lui demander s'il avait tué l'homme qui les avait battus, lui et son frère, mais je m'abstins. J'avais vu ses souvenirs. Si quelqu'un m'avait fait ça, comment aurais-je réagi ? Mal, probablement. Et je ne voulais pas remplir la voiture de souffrance remémorée. J'avais déjà eu mon compte pour un moment.

Je déposai un baiser sur les lèvres de Nathaniel et il me plaqua contre le dossier de mon siège. Avec ma ceinture toujours

attachée, je n'avais guère de liberté de mouvement, et sa tresse autour de mes poignets me donnait l'impression d'être ligotée. L'espace d'un instant, je faillis paniquer. Puis je me détendis. Nathaniel ne me ferait pas de mal. Et ce n'était pas lui qui m'avait immobilisée ; j'avais fait ça toute seule.

Il s'écarta juste assez pour me parler, sa bouche effleurant la mienne.

— Et tes clients ?

Je reculai ma tête autant qu'il m'était possible – c'est-à-dire, pas beaucoup – et répliquai :

— Je ne te propose pas de baiser ici et maintenant.

— Ah bon ?

Sa réaction m'énerva, même si je n'aurais su dire pourquoi.

— Non.

Je m'efforçai de me dépêtrer de ses cheveux. Il se redressa avec un sourire que la

lumière des lampadaires souligna brièvement.

— Je veux t'encourager à me toucher. Dieu sait que je n'attends que ça. Mais si tu pousses le bouchon trop loin alors que tu n'as pas nourri l'ardeur et que ni toi ni moi n'avons nourri notre bête, la soirée sera terminée. Tu seras fâchée contre toi et contre moi. Je n'ai pas envie qu'on en arrive là.

Je parvins à me libérer de l'essentiel de sa tresse, à l'exception du bout coincé sous mon Browning. Si ça n'avait pas été un flingue chargé, j'aurais donné une bonne secousse mais, même avec la sécurité mise, je n'osais pas. Des gens se sont tirés dessus moins bêtement que ça. S'il m'arrivait un accident de ce genre, ni Zerbrowski ni Edward ne me laisseraient jamais l'oublier. Alors, je pris une grande inspiration et me forçai à dégager délicatement mon flingue.

Nathaniel s'était rassis dans son siège et avait remis sa ceinture de sécurité.

— J'adorerais reprendre où nous nous sommes arrêtés… dans un lieu et à un moment plus appropriés.

J'étais toujours en train de me battre contre ses cheveux.

— Tu as eu ta chance, répliquai-je sur un ton agacé.

— Hé, ce n'est pas ma faute, se défendit Nathaniel. Ce n'est pas moi qui t'ai attirée sur mes genoux.

Enfin, je parvins à libérer mon Browning de sa tresse. Je voulus lui jeter l'extrémité de celle-ci au visage, mais je me retins. Il avait raison. C'est moi qui avais commencé. Et oui, j'aurais été furax si l'ardeur avait jailli avant que mon boulot soit terminé. Quand les gens ont raison, on ne s'énerve pas contre eux. C'est un de mes nouveaux principes.

— D'accord, on va passer dans un drive-in. Je mangerai un hamburger et tu auras ta salade. Après ça, tu seras content ?

Je redémarrai et me dirigeai vers la sortie du parking.

— Non, mais ça nous permettra à tous les deux de bosser ce soir, répondit Nathaniel à regret.

Je lui jetai un coup d'œil en manœuvrant entre les voitures garées.

— Ne sois pas triste, lui dis-je.

— Je ne suis pas triste, contra-t-il, mais il en avait tout l'air.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est juste que… tu as fait le premier pas vers moi. Il n'y avait pas d'urgence métaphysique. L'ardeur ne s'était pas manifestée. La bête n'était nulle part en vue et il n'était pas question de soif de sang. Pourtant, j'ai dû dire « stop ». L'ardeur finira par se manifester cette nuit, et baiser sans l'avoir nourrie au préalable, c'est vraiment chercher les emmerdes.

Il appuya sa tête contre la fenêtre, le dos rond comme s'il se recroquevillait sur lui-même.

— Tu as raison à propos de l'ardeur, du besoin de nourriture et de l'ordre dans lequel ils doivent être satisfaits, dis-je. Je ne sais vraiment pas ce qui m'a pris.

Il se tourna vers moi et, dans la vive lumière des lampadaires halogènes de la rue, je distinguai son visage clairement. Il semblait presque souffrir.

— Et si tu avais seulement eu envie de me toucher ? Serait-ce si mal ?

Je soupirai et me concentrai sur la route, parce qu'il le fallait et aussi pour me donner le temps de réfléchir. Je rejoignis l'avenue à l'endroit où je l'avais quittée, mais, cette fois, je savais que j'allais faire un second arrêt au drive-in du *McDonald's*. Promis juré.

En fin de compte, je fis la seule chose qui me vint à l'esprit pour effacer cette

expression misérable du visage de Nathaniel. Je touchai sa cuisse parce que c'était la seule partie de lui à ma portée. Il s'était rencogné contre la portière, si bien que, pour toucher autre chose, il aurait fallu que je me penche. Or, j'étais en train de conduire. Notre sécurité passait avant le fait de réconforter Nathaniel, même si j'étais responsable de sa tristesse.

Je touchai sa jambe, doucement, d'un geste hésitant. Je ne suis pas très douée pour les contacts non sexuels. J'essaie de m'améliorer, mais ma courbe d'apprentissage fluctue selon mon humeur, ou celle des autres.

Nathaniel toucha le dos de ma main du bout des doigts. Sans quitter la route des yeux, je la retournai paume vers le haut et il posa sa main dans la mienne.

— Je suis désolée, Nathaniel. Désolée d'être si chiante, parfois.

Il me pressa la main et, quand je lui jetai un coup d'œil, je vis qu'il me souriait. Ce simple sourire valait beaucoup plus pour moi que tous les contacts non sexuels du monde.

— C'est bon, dit-il.

— Je note que tu ne contredis pas le fait que je sois chiante.

Il éclata de rire.

— Tu détestes que je mente.

Je le dévisageai un instant, bouche bée, puis reportai mon attention sur les autres voitures.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies dit ça.

Il riait si fort que nos mains tressautaient sur sa cuisse.

— Moi non plus, avoua-t-il.

Mais je ne me fâchai pas. Quand vous avez été infecte avec quelqu'un que vous aimez, la meilleure chose à faire, c'est de l'admettre, de passer à autre chose et d'essayer de ne pas recommencer.

CHAPITRE 33

Il n'y a presque pas d'endroit où se garer dans le quartier du Landing. Les rues sont étroites, et pavées pour la plupart. Pleines d'un charme désuet, mais conçues pour des chevaux, pas pour des voitures. Et ça se sent. Il n'y a pas de parking pour les employés du *Plaisirs Coupables*, tout simplement parce qu'il n'y a pas la place. Aussi, je dus me garer assez loin et Nathaniel et moi finîmes le chemin à pied.

Mais avant que j'atteigne l'entrée surplombée par une enseigne au néon écarlate, le métamorphe me toucha le bras et m'entraîna dans une ruelle que je ne connaissais pas. Je veux dire, je savais qu'elle était là, mais pas où elle menait. Je n'avais jamais réfléchi au fait que, comme le *Cirque des Damnés*, le *Plaisirs Coupables* devait posséder une entrée des artistes.

Comme sa dénomination pouvait le laisser supposer, la ruelle était très étroite, et pas aussi propre ni aussi bien éclairée que je l'aurais voulu. Ma claustrophobie se réveilla en geignant. Pas trop fort, juste assez pour me faire savoir qu'un lieu dont je pouvais toucher les murs des deux côtés était trop exigu pour elle.

À la base, j'avais juste l'intention de déposer Nathaniel et de courir à mon prochain rendez-vous, mais un appel sur mon portable avait grandement soulagé la pression de mon emploi du temps. Mon deuxième rendez-

vous de la soirée – désormais le premier – avait dû annuler. Selon Mary, c'était un avocat, et un de ses clients « avait eu subitement besoin de lui ». Traduction : il devait sortir quelqu'un de taule en versant une caution. Ce n'était pas forcément ça, mais il y avait de grandes chances. Au fil des ans, j'ai appris à comprendre les gens de loi… mais pas le jargon légal. Comme tous les jargons, il est censé être aussi obscur que possible, et il fait bien son boulot.

Donc, je n'avais plus de rendez-vous avant 21 heures, ce qui me laissait le temps d'accompagner Nathaniel à l'intérieur et de parler à Jean-Claude. Dieu sait qu'il y avait matière à discuter. Voilà pourquoi je me retrouvais dans une ruelle trop étroite, à suivre les larges épaules de Nathaniel. Avec sa carrure, il frôlait presque les murs. Je crois que Dolph ne serait pas passé du tout.

Soudain, Nathaniel hésita et, même si je ne voyais pas devant lui, sa posture me dit

que quelque chose clochait. Des voix de femmes, aiguës et excitées, piaillèrent :

— Brandon, Brandon !

Il agita la main puis se tourna sur le côté pour que je puisse voir plus loin. Un petit groupe de femmes se tenait en haut des marches qui conduisaient à une porte surmontée par une vive lumière. Je me penchai vers lui et chuchotai :

— Pourquoi ai-je l'impression que Brandon, c'est toi, et est-il normal que ces hystériques soient là ?

Sans cesser de sourire et d'agiter la main, Nathaniel me répondit à voix basse :

— C'est mon nom de scène, et non. La sécurité aurait dû les empêcher de passer.

Les femmes descendaient les marches d'un air hésitant, l'air de se demander si elles pouvaient venir à sa rencontre. Il fit un pas vers elles, et je lui saisis le bras.

— On ne devrait pas faire demi-tour ?

— Elles ne veulent sans doute qu'un autographe ou un bisou. Ça devrait aller.

— Ça devrait, répétai-je sur un ton dubitatif.

Nathaniel me tapota la main.

— Je ne peux pas dire que je suis absolument certain qu'elles ne péteront pas un plomb, parce que ce serait mentir, mais elles ne me veulent sans doute pas de mal.

— Je préférerais quand même qu'on rebrousse chemin, insistai-je.

— Non, répondit fermement Nathaniel. Ce sont mes fans, Anita, et c'est mon boulot. Je vais leur sourire et leur parler, et tu n'auras qu'à faire semblant d'être de la sécurité ou ma garde du corps. Mais ne montre pas que tu es ma petite amie. Ça casse l'illusion.

— Quelle illusion ?

— L'illusion qu'elles pourraient m'avoir.

Je clignai lentement des yeux, comme quand je viens de recevoir trop

d'informations et que je ne sais pas quoi en faire.

— D'accord, je suis de la sécurité.

Vous voyez ? J'étais cool. Je pouvais gérer. Évidemment que je pouvais gérer.

Nathaniel me laissa passer devant parce que c'est ce que j'aurais fait si j'avais vraiment appartenu à la sécurité. Il ne protesta même pas puisqu'il pouvait encore agiter la main, sourire et parler à ses admiratrices par-dessus ma tête. De mon côté, je luttai pour conserver une expression neutre, mais il me sembla que j'échouai et que je devais avoir l'air en rogne.

Les hystériques étaient au nombre de quatre : deux blondes, une brune et une avec des cheveux aussi noirs que les miens. Mais je voyais que sa couleur sortait d'une bouteille parce qu'elle était beaucoup trop uniforme. On aurait dit qu'on lui avait renversé un flacon d'encre sur la tête. Les

cheveux noirs naturels sont plus nuancés. Bon d'accord, j'étais de mauvaise foi.

Nathaniel alias Brandon faisait la causette comme un pro. Apparemment, les deux blondes étaient des habituées ; il les appelait par leur prénom.

— On était tellement excitées quand on a reçu le mail qui disait que tu serais sur scène ce soir, se pâma l'une d'elles en lui touchant le bras.

Elles avaient amené une de leurs amies, la fille aux faux cheveux noirs, qui était nouvelle mais qui avait vu les photos de Nathaniel sur le site Web du club. J'ignorais que le *Plaisirs Coupables* avait un site Web. Évidemment, je ne possède même pas d'ordinateur, alors je suis un peu à la ramasse côté Internet.

D'une voix oppressée par l'excitation, Aile-de-pseudo-corbeau déclara :

— Vos photos sont renversantes.

Elle lui jetait de petits coups d'œil par en dessous, comme si elle avait peur de le regarder en face. Une des blondes sortit un carnet d'autographes pour elle, parce qu'elle était soi-disant, ouvrez les guillemets, trop timide pour demander, fermez les guillemets.

La brune ne participait pas au concert de glapissements. Elle me dévisageait d'un air assez peu amène.

— Qui est-ce ? aboya-t-elle.

Je me tenais près de la porte en haut des marches, les mains pendant à mes côtés, essayant d'avoir l'air d'un garde du corps – et échouant probablement. Il faut dire que, avec ma petite veste bleue, ma courte jupe noire et mes bottes à talons hauts, je n'étais pas aidée du point de vue vestimentaire.

— Elle est de la sécurité, répondit Nathaniel en souriant et en signant le carnet d'autographes d'Aile-de-pseudo-corbeau.

— On ne dirait pas, répliqua la brune.

— Je suis nouvelle, déclarai-je.

Elle n'eut pas l'air de me croire. Croisant les bras sous ses petits seins haut perchés, elle me foudroya du regard. Je lui sourris aimablement. Elle se renfrogna davantage, et cela fit apparaître de petits plis verticaux entre ses sourcils. Je me sentis tout de suite mieux.

Nathaniel me jeta un bref coup d'œil qui signifiait « Sois gentille ». Des mots n'auraient pas été plus éloquents. Mais j'étais gentille. Je souriais et je laissais les deux blondes lui toucher le dos et les bras. Quand l'une d'elle finit par lui mettre la main au cul, je jugeai bon d'intervenir.

— Mesdemoiselles, Brandon doit rejoindre sa loge et se préparer pour son numéro.

Je parvins à conserver mon sourire, y compris quand l'une des blondes lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa sur la joue. Puis sa copine fit de même sur l'autre joue.

Je saisis Nathaniel par le bras et l'écartai suffisamment pour pouvoir ouvrir la porte. Les deux blondes étaient toujours cramponnées à lui. Aile-de-pseudo-corbeau rougissait, et la brune continuait à me foudroyer du regard. J'eus la sensation que mon sourire se muait en grimace.

— Beth, Ann, Patty, si vous ne me laissez pas y aller, je ne pourrai pas monter sur scène, dit Nathaniel.

— Peu importe, si tu restes ici avec nous, gloussa l'une des deux.

Jetant un coup d'œil derrière moi, j'aperçus un type en tee-shirt noir. C'était Buzz, le vampire qui fait généralement office de videur au *Plaisirs Coupables*. Il a des cheveux noirs coupés en brosse, de petits yeux clairs et plus de muscles qu'il devrait être nécessaire chez un mort. Le nom du club se détachait en lettres rouges sur le devant de son tee-shirt, au-dessus de la mention « SÉCURITÉ ». En temps normal, je ne suis

pas fan de Buzz, mais, ce soir-là, j'étais contente de le voir. La cavalerie avait débarqué.

J'aurais facilement pu dégager les marches si Nathaniel m'avait autorisée à malmener un peu ces filles, mais faire la police gentiment, c'est au-dessus de mes capacités. Je ne suis pas équipée pour.

Buzz se força à sourire avant que les femmes massées derrière moi puissent le voir clairement. Il n'est pas mort depuis longtemps, une vingtaine d'années à peine, ce qui signifie qu'il a encore l'air très vivant. La plupart des humains ne l'auraient pas repéré au milieu d'une foule. Beaucoup de gens pensent que les vampires acquièrent la capacité de se faire passer pour humains au fil du temps, mais mon expérience m'a appris que c'est faux. Plus un vampire est vieux, moins il a l'air humain… il est juste plus doué pour manipuler les esprits et faire croire le contraire.

— Mesdames, vous n'êtes pas censées être ici, dit Buzz sur un ton enjôleur.

Il passa devant moi. Son torse était tellement musclé que je crus qu'il n'y aurait pas de place pour lui en haut des marches.

— Elle fait vraiment partie de la sécurité ? demanda la brune en me désignant du menton.

— Si c'est ce qu'elle vous a dit.

Sans se départir de sa jovialité, Buzz entreprit d'arracher Nathaniel aux griffes des deux blondes. Il réussit à en faire un jeu et les filles se pressèrent contre lui comme si, faute de Nathaniel, n'importe quel mâle musclé ferait l'affaire. Évidemment, à en juger par la façon dont ils plaisantaient ensemble, elles connaissaient aussi Buzz.

Aile-de-pseudo-corbeau avait reculé au bas des marches, les yeux écarquillés. Elle ne voulait pas jouer. Elle remonta d'un cran dans mon estime.

J'entraînai Nathaniel à l'intérieur tandis que la brune me fusillait du regard. Elle prenait ça de façon si personnelle que c'en était presque perturbant.

Nathaniel et moi étions enfin en sécurité, mais je n'osai pas refermer la porte derrière nous et laisser Buzz dehors tout seul. Je veux dire, il nous avait aidés. Quelles sont les règles concernant les videurs ? Doivent-ils être protégés au même titre que les danseurs et les clients ? Si on coupe un videur, ne saigne-t-il pas ? Je restai plantée là, hésitant. Au final, ce fut Nathaniel qui referma la porte.

— Buzz n'a rien à craindre. Il sait comment les prendre.

— Tu as lu dans mon esprit, ou quoi ?

Nathaniel sourit.

— Non, mais je te connais. Il nous a aidés, et tu te sens une obligation envers lui.

Je luttai pour ne pas me dandiner en regardant le bout de mes bottes d'un air

embarrassé. Je déteste quand quelqu'un devine ce que j'ai en tête. Suis-je si transparente ? Apparemment oui.

Je décidai de changer de sujet.

— Comment ont-elles su que « Brandon » serait là ce soir ?

— Quand on change le programme, on envoie un mail à tous les clients qui se sont inscrits, expliqua Nathaniel. On a même une liste spéciale pour Brandon.

Je le dévisageai.

— Tu veux dire que ces femmes ont laissé tomber tout ce qu'elles avaient prévu ce soir, juste parce qu'elles ont appris que tu passerais sur scène ?

Nathaniel haussa les épaules d'un air un peu gêné.

— Certaines d'entre elles, oui.

Je secouai la tête. Et comme j'étais de nouveau en train de perdre, je changeai une deuxième fois de sujet.

— Qui était censé empêcher les fans d'assiéger l'entrée des artistes ?

La porte se rouvrit. Buzz continua à rire et à plaisanter jusqu'à ce qu'elle se soit refermée derrière lui. Puis il s'adossa au battant, l'air las.

— Primo. C'était Primo.

Il me fallut une seconde pour comprendre qu'il venait de répondre à ma question.

— Tu m'as entendue à travers la porte ?

Il acquiesça et grimaça en montrant ses crocs, un des signes qui trahissent immanquablement les nouveau-nés.

— Tu ne savais pas que je le pouvais ?

— Si, mais je pensais que tu étais trop occupé à repousser ces filles pour faire attention à moi.

Par-dessus ma tête, Buzz dévisagea Nathaniel.

— Ça va ?

— Oui, ne t'en fais pas.

Il s'écarta de la porte et se redressa, faisant rouler ses épaules massives comme un oiseau réajuste ses plumes.

— Je ferais mieux d'aller parler à Primo… même si ça ne servira pas à grand-chose.

— Pourquoi dis-tu ça ? demandai-je.

Buzz me regarda.

— Primo est très, très vieux. Il voudrait devenir un des vampires de Jean-Claude, mais il vise la position de numéro deux ou, au minimum, de numéro trois. Ça le gonfle de devoir jouer les vigiles dans un club de striptease. Et ça le gonfle encore plus que son chef soit un bébé comme moi. (Il paraissait inquiet.) Il est de la vieille école. Il pense que, s'il continue à me provoquer, je finirai par le défier. Mais je ne suis pas assez fou pour ça. Il me tuerait.

— Tu en as parlé à Jean-Claude ?

Buzz acquiesça.

— Il a dit à Primo que, s'il ne pouvait pas supporter son boulot et m'obéir, il était libre de quitter la ville.

— Et la situation ne s'est pas améliorée, devinai-je.

Buzz sourit.

— On t'a déjà raconté cette histoire ?

— Non, mais je connais bien les vieux vampires. Ils sont arrogants, les salopards.

Nathaniel me toucha le bras.

— Je dois voir Jean-Claude au sujet de mon numéro de tout à l'heure.

— Je te rejoins dans son bureau d'ici deux minutes.

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, se ravisa et s'éloigna dans le couloir blanc. Je le regardai disparaître dans le bureau qui se trouvait quelques portes plus loin et reportai mon attention sur Buzz.

— Se contente-t-il de ne pas faire ce qu'on lui demande, ou y a-t-il autre chose ?

— Il accepte du fric pour laisser entrer des gens qu'on refoule d'habitude.

— Quelle sorte de gens ?

— Des hommes.

Je haussai les sourcils.

— Vous refoulez les hommes ?

— On n'en laisse pas entrer beaucoup. Ça met les femmes mal à l'aise, et certains des danseurs aussi. Ils n'aiment pas agiter leur truc devant d'autres mecs, tu comprends ?

— Je crois que oui. Mais vous laissez entrer certains hommes.

— Ceux qui viennent en couple. Comme ils laissent entrer les femmes qui viennent en couple dans les clubs de strip féminin de l'autre côté du fleuve.

— Mais Primo, lui, laisse entrer les hommes seuls.

Buzz acquiesça.

— Qu'a dit Jean-Claude quand tu lui en as parlé ?

— Il m'a dit de me débrouiller. Que si je n'étais pas capable de contrôler Primo, je ne méritais peut-être pas mon poste. Il est vieux, lui aussi, Anita. Je crois qu'ils me tendent un piège, tous les deux. Ils attendent que je pète un câble ; alors, Primo me fera du mal ou me tuera.

— Tu as l'air capable de prendre soin de toi.

— En termes de force brute, ouais. Mais Primo n'est pas un haltérophile. Il dégouline de pouvoir. Et je suis d'accord avec lui sur un point : Jean-Claude ne met pas correctement ses talents à profit. Il est trop balèze pour jouer les videurs, et il n'a pas le tempérament qu'il faudrait.

— Que veux-tu dire ?

— Il est plus susceptible de déclencher une bagarre que d'en empêcher une. Il prend le fric des mecs pour les laisser entrer puis il les jette dehors.

Je secouai la tête.

— Tu sais, Buzz, ça ne ressemble pas à Jean-Claude de laisser les choses aller si loin.

— Non. Mais cette fois, c'est comme s'il attendait de voir ce que nous allons faire avant d'intervenir. Et je préférerais qu'il se décide avant que je sois mort.

— C'est à ce point ?

— Ces filles, tout à l'heure… Elles n'étaient pas dangereuses. Mais un de nos danseurs a été suivi et harcelé. Un autre a été attaqué au couteau par un mari jaloux, furieux que sa femme se soit inscrite à son fan-club.

— Les danseurs ont des fan-clubs ?

— Ceux qui figurent sur les affiches, oui.

— Nathaniel en a un ?

Je me doutais de la réponse, mais j'étais trop stupéfaite pour balancer ça comme une affirmation.

— Brandon a un fan-club, oui. (Buzz me dévisagea et éclata de rire.) Tu n'étais pas au courant ?

— Je ne fais pas très attention à ce qui se passe ici au quotidien.

Il acquiesça, l'air de nouveau préoccupé.

Je n'ai jamais aimé Buzz. Je ne le déteste pas non plus, mais ce n'est pas mon ami. Cependant, s'il disait vrai au sujet de Primo, il était dans le pétrin. Et je ne comprenais pas pourquoi. Jean-Claude est un entrepreneur doué, et cette histoire ne me paraissait pas bonne pour ses affaires.

— Je parlerai à Jean-Claude, Buzz. J'essaierai de voir quelles sont ses intentions au sujet de Primo.

Le vampire soupira.

— Je ne peux pas t'en demander plus. (Il grimaça brusquement, révélant ses crocs une nouvelle fois.) En fait, jusqu'à ce soir, j'aurais juré que tu ne m'aimais pas.

Je lui adressai un sourire.

— Si tu pensais que je ne t'aimais pas, pourquoi m'avoir confié tes problèmes ?

— À qui d'autre aurais-je pu m'adresser ?

— Asher est le bras droit de Jean-Claude.

Buzz secoua la tête.

— Je bosse ici. Mes problèmes resteront ici. C'est comme ça que ça fonctionne.

— Je ne savais pas. (Sans doute s'agissait-il d'un vestige de l'époque où chaque établissement était dirigé par un vampire différent.) Donc, parce que je passe d'un club à l'autre, je suis… quoi, un ambassadeur ?

— En quelque sorte, acquiesça Buzz.

— Je vais tâcher de voir ce qui se passe. Je ne peux rien te promettre de plus. Si Jean-Claude tente de provoquer un affrontement entre Primo et toi, je te le dirai.

Il sembla soulagé.

— J'ai juste besoin de savoir de quoi il retourne.

Je hochai la tête.

— Je comprends.

Dans une brusque explosion de musique et de bruit, un homme en tee-shirt noir fit irruption par la porte située au bout du couloir. Il était blond et avait l'air d'un étudiant, mais courait comme s'il était monté sur ressorts. Un lycanthrope, donc.

Il se mit à parler avant de nous rejoindre.

— On a un problème là-dedans. Primo a laissé entrer un paquet de types, et ils se sont mis à chahuter Byron. Tu as dit de venir te chercher la prochaine fois qu'il y aurait du grabuge. Il y en a.

Buzz se dirigeait déjà vers la porte du fond, sans courir mais à grandes enjambées. J'hésitai une seconde avant de me mettre à trottiner derrière lui. Il me jeta un coup d'œil.

— Tu viens ?

Je haussai plus ou moins les épaules.

— Je ne vais pas m'en aller maintenant.

— Notre boulot, c'est de calmer les choses, pas de jeter de l'huile sur le feu.

— Tu ne veux pas de moi, c'est ça ?

— Putain, si ! s'exclama le blond. L'Exécutrice de notre côté. Il faudrait être fou pour refuser.

— Qui êtes-vous ? demandai-je en courant presque pour ne pas me laisser distancer.

— Clay, répondit-il en me tendant la main par-delà la poitrine musclée de Buzz.

— Plus tard les ronds de jambe, s'impatienta celui-ci.

Arrivé à la porte, il hésita comme s'il rassemblait son courage. Soudain, je sentis une légère vibration émaner de son corps. De l'énergie. C'était la première fois qu'il faisait ça devant moi. Ses yeux gris se mirent à briller.

— J’en ai assez de ce bordel, gronda-t-il.

Et il ouvrit la porte.

CHAPITRE 34

La musique jouait toujours ; ses vibrations se répercutaient à travers la salle, mais l'homme sur scène avait cessé de danser parce qu'il n'était plus l'attraction principale. Désormais, l'attraction principale, c'était la petite foule d'étudiants massée autour d'un vampire qui les surplombait tous.

Il ressemblait à une tour d'ivoire au milieu d'une mer de jeans et de blousons de sport avec une inscription dans le dos. Le

plus grand des jeunes gens lui arrivait tout juste à l'épaule, mais ils étaient nombreux, et presque tous portaient un blouson indiquant qu'ils appartenaient à une équipe quelconque. Certains paraissaient aussi musclés que les videurs du club. Primo avait bien choisi ses adversaires s'il voulait foutre le bordel et, apparemment, c'était ce qu'il comptait faire.

Les autres types en tee-shirt noir marqué « SÉCURITÉ » ne semblaient pas savoir que faire. Le fait qu'ils ne se soient pas avancés pour aider Primo trahissait leur loyauté partagée. Ils se tenaient à la lisière de la foule d'étudiants, qu'ils contenaient de leur mieux, mais ils ne faisaient pas mine de les éloigner du colosse mort-vivant. Si je n'avais rien su au sujet de Primo avant cette soirée, le refus d'intervenir de ses collègues m'en aurait déjà dit long.

Malgré sa taille et sa carrure impressionnantes, le problème, ce n'était pas Primo

lui-même. C'était les vagues de pouvoir qu'il irradiait. La plupart du temps, le pouvoir d'un vampire ou même d'un lycanthrope remplit une pièce comme de l'eau : il monte jusqu'à ce que vous ayez l'impression de vous noyer dedans. Celui de Primo coulait et palpitait littéralement. Chaque fois qu'il frappait quelqu'un de sa main énorme, l'énergie qu'il dégageait enflait brusquement et se crispait contre ma peau. Elle semblait alimenter sa propre violence. Pourtant, Primo n'avait pas les poings fermés ; il se contentait de distribuer des gifles, ce qui, bien entendu, insultait la virilité des étudiants.

Un des plus costauds du groupe lui bondit dessus, s'agrippant à son épaule et à son bras. Le vampire le saisit d'une seule main, le décrocha comme s'il ne pesait rien et le projeta vers le comptoir du vestiaire. La fille préposée à la confiscation d'objets bénits poussa un hurlement.

L'espace d'un instant, le pouvoir de Primo fut assez dense pour qu'on marche dessus. Puis il retomba. Le vampire ne parvenait pas à le maintenir à ce niveau.

— Assez, dit Buzz, comme s'il était mécontent de devoir intervenir.

D'un geste, il mit un terme à l'hésitation des autres videurs. Les types en tee-shirt noir s'avancèrent et commencèrent à pousser les étudiants vers la sortie. Ils connurent un succès tout relatif : les jeunes gens ne voulaient pas abandonner leurs camarades face à un vampire géant. Je ne pouvais pas les en blâmer.

Une fois de plus, la situation sortait de mon champ de compétences. J'aurais pu dégainer mon flingue et brandir mon badge si j'avais voulu arrêter ou buter Primo, mais je ne savais pas comment faire pour calmer le jeu. Buzz m'avait bien dit que nous ne devions pas jeter d'huile sur le feu et j'ignorais

comment procéder pour aller dans ce sens. Enfin presque.

— Primo, Primo, arrête ! s'époumona Buzz. Il faut les faire sortir d'ici !

En guise de réponse, Primo saisit deux étudiants par la gorge comme s'il voulait leur cogner la tête. Mais pendant qu'il avait les mains ainsi occupées, un jeune homme entreprenant, un brun aux cheveux courts et aux épaules presque aussi larges que celles de Buzz, le frappa en plein visage. Il savait donner un coup de poing. La tête du vampire partit en arrière, et du sang fleurit au coin de sa bouche telle une fleur écarlate sur sa peau blanche.

La musique en provenance de la scène se tut brusquement et, dans le silence qui suivit, Primo hurla. Poussant un monstrueux cri de bataille, il lâcha les deux étudiants qu'il tenait et reporta son attention sur celui qui venait de le frapper. Je m'attendais qu'il le fasse voler dans les airs comme ses

prédécesseurs, mais non. Il le souleva par le devant de son blouson jusqu'à ce que les pieds du type décollent du plancher et que son propre col commence sans doute à l'étrangler. Puis, au lieu de gonfler les épaules pour le projeter, il arma son bras libre et, cette fois, il ferma le poing. À cette distance et avec une force pareille, il allait lui briser le cou.

Je dégainai mon Browning mais, en vérité, sans un ordre d'exécution émis par le tribunal, j'étais dans le même bateau qu'un agent de police. Je ne pouvais pas tirer sur Primo pour la seule raison que je pensais qu'il allait blesser quelqu'un. Comment faire comprendre à un jury que je sais exactement combien un vampire peut être fort et un corps humain fragile ? Et mon petit doigt me disait que, si je tirais sur Primo, j'avais intérêt à le tuer. Je ne voulais pas qu'une telle quantité de muscles et de magie se retourne contre moi. Je suis plus difficile à tuer qu'un

être humain ordinaire, mais je ne suis pas immortelle.

Pourtant, je visai le long de mon bras. Le tribunal et les explications, ce serait pour plus tard. Si je ne faisais rien, ce gamin allait mourir là, tout de suite.

Je m'apprêtais à tirer dans l'épaule du vampire parce que c'était le plus sûr au milieu d'une foule pareille, quand tout le monde autour de moi décida de prendre son courage à deux mains.

Clay était le plus proche de Primo. Il lui sauta dessus, et le vampire le projeta dans la première rangée de tables. Les clientes assises là hurlèrent et s'éparpillèrent. Clay se remit debout. Mais déjà, Primo armait de nouveau son bras.

— Non, Primo, non ! s'égosilla Buzz.

Mon flingue était pointé vers le sol, parce que, quand vous êtes tendue, vos doigts le sont aussi. Si je tirais sur quelqu'un, je tenais à ce que ce soit volontaire. Je me

rapprochai en diagonale pour bénéficier d'un meilleur angle de tir. À cet instant, les autres types en tee-shirt noir bondirent sur Primo, et je n'eus plus d'angle de tir du tout.

Si j'avais été prête à le buter, je leur aurais crié de se pousser, mais j'espérais toujours ne pas en arriver là. Je continuai à me rapprocher sur la droite, contournant les tables afin de me placer à l'endroit qui me paraissait le meilleur pour tirer. Je n'avais encore jamais essayé d'abattre quelqu'un au beau milieu d'une mêlée. Le grouillement des corps m'intimidait. C'était comme tenter de toucher une cible autour de laquelle volaient des civils.

Primo lançait ses adversaires en l'air comme de vulgaires poupées de chiffon, tout en tenant à bout de bras l'étudiant qui l'avait frappé. Plus on l'attaquait, plus son pouvoir enflait, comme si chaque coup porté par lui ou contre lui chargeait davantage ses

batteries. Un monticule de tee-shirts noirs le dissimulait à ma vue.

Soudain, je sentis son pouvoir se contracter comme un noyau atomique qui respire et j'eus le temps de crier : « À couvert, tout le monde ! » J'ignorais ce qui allait suivre mais je savais que ça allait être méchant.

Suivant mes propres conseils, je plongeai à terre et regardai derrière moi. La plupart des clientes et des serveurs s'étaient, non pas plaqués au sol, mais juste accroupis. Bon Dieu, personne ne savait donc se mettre à couvert ?

Pour se débarrasser des videurs, Primo ne les toucha même pas : il utilisa sa magie. Une nuée de tee-shirts noirs jaillit dans les airs. Si j'avais été accroupie comme les gens que je critiquais, j'aurais pu réagir plus vite. Mais dans ma position, j'eus une demi-seconde pour décider si j'allais rester là et me couvrir la tête, tenter de rouler plus loin ou

ramener mes genoux sous moi pour décamper. Quand les corps humains se mettent à pleuvoir, il ne fait pas bon être allongé de tout son long.

Je voulus me redresser, et un videur me percuta. Pendant un instant, je restai sonnée et silencieuse. Puis un autre type atterrit sur moi.

J'avais déjà été frappée et projetée ; j'avais subi beaucoup d'attaques diverses et variées, mais c'était la première fois que deux hommes adultes me tombaient dessus au sens littéral du terme. Mes poumons se vidèrent de tout l'air qu'ils contenaient et, si j'avais été aussi humaine que j'en ai l'air, quelques-uns de mes os se seraient brisés.

Choquée, je ne réagis pas tout de suite. Les deux hommes sous lesquels j'étais ensevelie ne bougeaient pas.

La première chose que je remuai, ce fut ma tête pour regarder par-dessus mon épaule l'endroit où Primo s'était tenu. Il était

toujours là, toujours debout. Il avait attrapé un autre étudiant qu'il serrait à la gorge, et il armait de nouveau son bras libre pour lui assener un coup de poing. Merde.

Je pris conscience de deux choses à la fois. Un, je pouvais bouger mes mains ; deux, mon flingue n'était dans ni dans la droite, ni dans la gauche. Et mon corps devait être coincé sous quelque chose comme deux cents kilos de chair inerte. Je suis plus forte qu'une femme ordinaire ; je pouvais me dégager, mais ça ne serait pas rapide et je n'avais aucune idée de l'endroit où se trouvait mon flingue. Aucun des videurs projetés par l'explosion du pouvoir de Primo ne bougeait plus.

Le bras du vampire se détendit et ce fut un de ces moments où le monde ralentit. J'eus tout le temps de le regarder porter son coup, tout le temps de le voir briser le cou de l'étudiant en sachant que je ne pouvais rien faire pour l'en empêcher.

CHAPITRE 35

Je tendis un bras vers lui et hurlai :

— Non !

Je ne m'attendais pas que ça serve à quoi que ce soit, mais je devais faire quelque chose.

Du sang jaillit du bras de Primo, et il hésita, promenant un regard à la ronde comme s'il cherchait la source du cri.

Je ne comprenais pas bien ce qui venait de se passer mais, depuis des mois, je

m'entraînais à contrôler mes pouvoirs et je venais de sentir quelque chose. C'était la deuxième fois que ça m'arrivait, et, dans les deux cas, j'étais désespérée. Toute la question était de savoir si je pouvais le refaire volontairement.

Primo souleva de nouveau l'étudiant qu'il tenait dans sa poigne, comme si rien ne pouvait le détourner du but qu'il s'était fixé. Je tendis les deux mains vers lui et, me concentrant, m'efforçai d'invoquer la sensation éprouvée un instant plus tôt : comme si mes pensées avaient heurté quelque chose autour du vampire et l'avaient changé en verre pour le blesser.

Primo brandit le jeune homme en l'air. On aurait dit qu'il portait un toast à quelqu'un qui se tenait derrière moi, mais je ne regardai pas par-dessus mon épaule, je n'en avais pas le temps.

Projetant vers lui ce pouvoir que j'exerce sur les morts, ce lien que j'ai tissé avec

deux vampires, je frappai comme on porte un coup de couteau. De nouveau, du sang jaillit sur son bras, un filet écarlate qui alla rejoindre le précédent. Il y en avait moins que la première fois, et je ne savais pas pourquoi parce que je ne comprenais pas grand-chose à ce qui se passait. Mais je savais une chose : quelques coupures n'allaient pas distraire Primo bien longtemps.

— Ce n'est pas toi qui fais ça, dit le colosse d'une voix pareille au grondement d'une avalanche et teintée d'un accent que je ne parvins pas à situer.

La voix de Jean-Claude s'éleva dans mon dos.

— Non, mais c'est moi qui fais ça.

Je n'osai pas quitter des yeux le vampire qui se tenait devant moi pour regarder celui qui se tenait derrière. D'un autre côté, je n'avais pas besoin de voir Jean-Claude pour sentir son pouvoir.

Celui-ci flotta à travers la pièce telle une main rassurante et vint caresser les corps qui me clouaient au sol. Je captai une bouffée de musc, une odeur de fourrure de loup, et je sus que les deux hommes appartenaient à la meute. Ce parfum familier me remplit. Je savais qu'il émanait en partie du lien entre Jean-Claude et Richard, mais pas seulement. La magie du vampire s'écoulait à travers les deux lycanthropes inertes et jusqu'à moi. Jean-Claude ne le faisait pas exprès, mais moi aussi, j'ai des liens avec Richard et ses loups ; il aurait eu du mal à les toucher sans me toucher aussi.

Les métamorphes prirent une longue inspiration tremblante, comme s'ils revenaient à la vie, même si je savais que ça n'était pas le cas. Le blond, Clay, cligna des yeux, son visage à quelques centimètres du mien. Il avait l'air surpris, et je ne pouvais pas lui en vouloir. L'homme qui lui était tombé dessus avait des cheveux de la même

couleur que les miens, mais aussi raides que des baguettes de tambour. Ses yeux sombres papillotèrent comme s'il ne se souvenait pas de m'avoir déjà vue, et encore moins de la façon dont il avait atterri là.

— Désolée, mademoiselle, marmonna-t-il en essayant de se redresser avec des gestes qui trahissaient la raideur de ses muscles et de ses articulations.

Clay émit de petits bruits de protestation comme son camarade prenait appui sur lui.

— Ne vous plaignez pas, le rabrouai-je. C'est moi qui suis tout en dessous.

Il gaspilla un sourire pour tenter de s'excuser.

Non loin de nous, Buzz se dressait maladroitement sur ses genoux. Son regard croisa le mien, même si je ne le connaissais pas plus que ça, comme pour me dire : « Bon, ben, ça règle la question. »

Le pouvoir de Jean-Claude emplissait la pièce telle une couverture tiède. C'était bon et étrange à la fois, bien plus vif que l'énergie qu'il dégage d'habitude. Mais il était le Maître de la Ville, et aucun de ses vampires n'oserait s'attaquer ouvertement à lui. C'est ma seule excuse pour avoir baissé ma garde et détourné les yeux de Primo. Depuis le temps, je devrais pourtant avoir compris que, mort ou vif, un cinglé reste un cinglé.

— À eux tous, tes sbires n'ont pas réussi à m'arrêter. Trois d'entre eux ne suffiront pas, Jean-Claude.

La façon dont Primo avait dit ça me fit reporter mon attention sur lui. Il n'avait ni l'attitude ni le ton de quelqu'un qui capitule. Ce n'était pas normal. Défier Buzz était une chose ; défier Jean-Claude en était une tout autre.

— Ils ne sont pas là pour t'arrêter, Primo. Car tu l'es déjà. Je suis le Maître de la Ville, et je déclare que tu es arrêté.

— Ces humains ont fait couler mon sang ! rugit Primo avec une rage telle qu'elle me brûla la peau.

Il se nourrissait de sa propre colère comme de sa violence et de la violence qu'on dirigeait contre lui. À cet instant, je compris qu'il devait être un maître vampire, parce qu'une partie de ses pouvoirs au moins était d'un niveau suffisant. Ça se présentait mal.

Clay s'était mis à quatre pattes, ce qui signifiait que je pouvais enfin me dégager. Ça faisait déjà un moment que je cherchais mon flingue du regard, mais sans succès. Il devait pourtant être quelque part. Merde, la situation allait partir en couille et je n'étais même pas armée.

— Comment un vampire aussi puissant que toi a-t-il pu laisser de simples humains faire couler son sang ? demanda Jean-Claude sur un ton badin.

Mais dans ma tête, sa voix chuchota quelque chose d'autre : *Je crains de l'avoir sous-estimé.*

— Non, vous croyez ? raillai-je.

— Qu'avez-vous dit ? interrogea Clay.

Je secouai la tête en continuant à scruter le sol en quête de mon Browning. Mais je ne le vis nulle part. Alors, je pensai :

Tant pis. J'ai réussi à le couper deux fois sans flingue. Je peux recommencer s'il le faut.

Une partie de moi demeurait sceptique. Je lui ordonnai de la fermer. J'avais déjà assez de problème sans m'encombrer de doutes paralysants.

Primo tenait toujours l'étudiant qu'il s'était choisi comme bouc émissaire mais, à présent, celui-ci pendait au bout de son bras ballant comme un sac de linge sale oublié. Je compris que le malheureux s'était évanoui et me redressai en essayant de voir s'il respirait toujours. Je n'aimais pas la façon dont Primo

avait entortillée le col de son blouson autour de sa gorge. Pendant que je m'inquiétais du coup de poing qu'il allait recevoir, avais-je laissé le vampire l'étrangler ?

La voix de Jean-Claude souffla dans ma tête.

— *Il ne respire plus, mais son cœur bat toujours.*

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, dis-je.

— En effet, acquiesça Jean-Claude, tout haut, me sembla-t-il.

Il projeta son pouvoir dans ma direction. Cette fois, ce ne fut pas l'énergie tiède et vivante des lycanthropes, mais la froide sérénité de la tombe qui me toucha. Elle fit monter à la surface la partie de mon être qui relève les morts et, soudain, je sus comment j'avais blessé Primo. C'était comme un casse-tête dont le secret m'apparaissait tout à coup très clairement. Désormais, je savais sur quels boutons appuyer pour le résoudre.

Pour couper quelqu'un à distance, il fallait utiliser sa propre aura magique, changer son bouclier en une fine lame invisible et retourner cette dernière contre lui. Jean-Claude connaissait ce pouvoir et son fonctionnement depuis des siècles, mais il n'avait jamais réussi à s'en servir. Il maîtrisait la théorie mais pas la pratique ; moi, c'était l'inverse. À nous deux, nous étions parés.

Mon but n'était pas de tuer Primo mais de lui faire lâcher l'étudiant. Je tendis la main vers lui, et il ne sembla pas spécialement effrayé.

— Tu crois que tes égratignures vont réussir à m'arrêter ?

— Non, répondis-je.

Et je projetai mon pouvoir vers lui comme un ballon, un ballon qui s'accrocha à son aura comme une teigne à un vêtement. Mais le ballon ne resta pas un ballon, et il ne transperça pas non plus le bouclier de Primo. Ce fut plutôt comme s'il se fondait à ce

dernier, l'envahissait et se mélangeait à lui… puis transformait cette barrière protectrice en quelque chose de long, de fin et de tranchant.

Je visualisai cette lame cinglant le ventre de Primo, et le tee-shirt noir du vampire se fendit, révélant de la chair blanche et du sang. C'était une blessure plus sérieuse que les deux premières. Instinctivement, Primo y porta sa main libre, comme s'il avait mal ou s'il essayait d'en évaluer la gravité.

— Et celle-là, elle te plaît ? demandai-je. Elle est assez grosse pour toi ?

Le vampire gronda en révélant des crocs qui semblaient trop grands pour sa bouche.

Le pouvoir avait fait exactement ce que j'attendais de lui. Grâce aux siècles d'études frustrées de Jean-Claude, je disposais d'une nouvelle arme. Jusque-là, j'avais craint de frapper si près de l'étudiant. Il aurait suffi qu'il ait un minuscule don psychique pour

que je lui inflige plus de dégâts qu'à Primo. Mais là… je tenais le vampire, je le savais, je le sentais.

Je fis un geste en direction du bras qui tenait le jeune homme, et ce bras se fendit du coude jusqu'au poignet. Du sang dégoulina en une cascade écarlate. Si le cœur du vampire avait battu assez fort, il aurait jailli de ses artères ouvertes, mais la pression n'était pas – n'était plus – suffisante pour ça.

— C'est ça que vous voulez sauver ? dit Primo en soulevant l'étudiant par son col entortillé. Ce n'est plus qu'une carcasse tout juste bonne à jeter aux animaux.

— Son cœur bat encore, répliqua Jean-Claude.

Mais il ne nous restait que quelques instants avant que le bouche-à-bouche ne puisse plus lui éviter des dommages cérébraux. Je levai les mains et coupai de nouveau Primo. Je voulus l'ouvrir en deux comme un poisson, mais ne parvins pas à

entamer ses tissus profonds. La peau et la chair, pas de problème, mais les ligaments refusèrent de céder, et c'était tout ce dont il avait besoin pour tenir sa victime jusqu'à ce qu'elle meure. Espèce de salopard borné.

— Primo, si tu ne lâches pas cet homme immédiatement, je considérerai ton refus comme un défi ouvert envers mon autorité.

— Considère-le comme tu veux, mais je ne servirai pas de jouet et de souffre-douleur à *ça*, dit le vampire en désignant, non pas ma petite personne, mais les hommes qui gisaient inconscients et Buzz qui se tenait près de lui.

Enfin, pas trop près. Il ne jouait pas dans la même catégorie que nous, et il le savait.

— Qu'il en soit ainsi, répondit Jean-Claude.

Dans ma tête, il ajouta :

Ma petite, ce n'est pas un couteau ni une lame ordinaire, c'est de la magie. Si tu

peux retourner une petite partie de son pouvoir contre lui, pourquoi pas la totalité ?

Avant que je puisse lui demander ce qu'il voulait dire, il me le montra, comme si mon esprit était un mur et qu'il venait juste de brancher cette réponse dans la prise électrique connectée à mon cerveau. Je compris aussitôt, et je n'hésitai pas. Ce n'est pas mon genre d'hésiter quand des vies sont en jeu.

Cette fois, je ne tendis pas le bras et ne levai pas les mains. Ce n'était pas une partie de ballon. Je pouvais affecter le bouclier de Primo, et ce bouclier enveloppait son corps. Je me concentrai sur cette pelure de magie et projetai du pouvoir à l'intérieur. Lorsque je la sentis dans sa totalité, comme si je caressais une peau invisible avec mes mains, je la retournai entièrement contre lui. Je la changeai en un millier de lames pointées vers l'intérieur.

Ce fut comme si Primo se tenait tout à coup au centre d'un porc-épic inversé, un

porc-épic aux aiguilles longues comme des dagues. Tout ce que je pouvais voir de sa peau se couvrit brusquement de sang. Il hurla, hurla avec une bouche dont s'échappait une cascade écarlate, hurla avec une gorge transpercée en une demi-douzaine d'endroits. Il hurla et lâcha l'étudiant.

Clay et le loup-garou aux cheveux noirs saisirent l'homme inconscient. Ils le traînèrent par-dessus le corps de ses amis, où, je ne sais pas. À l'écart, c'est tout ce qui comptait. J'aurais voulu les regarder, m'assurer qu'ils s'y prenaient correctement pour le ranimer, mais j'avais d'autres problèmes sur les bras.

Primo voulut nous charger, mais il trébucha et tomba à quatre pattes. Alors, je me rendis compte que je l'avais aveuglé. Ce n'était pas permanent. Il finirait par recouvrer la vue, mais, pour l'instant, il était aveugle. Il poussa un rugissement.

— Sois maudit, Jean-Claude ! Sois maudit ! (Sa voix était rauque et il gargouillait comme s'il essayait d'avaler du verre pilé.) Tu n'es pas assez puissant pour faire ça. Tu ne l'as jamais été.

— Es-tu venu à Saint Louis pour me détruire et prendre ma place ?

Primo leva son visage ensanglanté vers le son de la voix de Jean-Claude.

— Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas devenir le Maître de la Ville ?

— Parce que tu n'es même pas ton propre maître, Primo, voilà pourquoi. Le pouvoir seul ne suffit pas à diriger une ville.

Je voulais me retourner et le regarder parler, mais je n'en avais pas besoin. En cet instant, je me sentais plus proche de lui que si je lui avais tenu la main. Alors, j'admis ce que je savais déjà au fond de moi depuis un moment. Jean-Claude avait utilisé nos marques vampiriques pour nous lier plus

ouvertement, plus intimement que jamais. J'aurais dû être fâchée, mais je ne l'étais pas.

Un des serveurs était penché au-dessus de l'étudiant que Primo avait tenté de tuer. Il lui avait renversé la tête en arrière et soufflait dans sa bouche. Une secousse parcourut l'étudiant, qui prit une grande inspiration hoquetante.

Le loup-garou aux cheveux noirs dont j'ignorais le nom me regarda en levant le pouce. L'étudiant vivrait. Il s'en remettrait. Tous les muscles dont nous disposions ici n'auraient pas suffi à le libérer à temps. Et rien n'aurait suffi à le libérer tout court sans tuer Primo, même si je n'étais pas certaine que l'épargner soit la bonne décision. En fait, il me semblait que nous aurions dû le tuer, là tout de suite, avant qu'il se ressaisisse.

La voix de Jean-Claude chuchota dans mon oreille :

Si quelqu'un meurt, il me sera beaucoup plus difficile de convaincre tous ces gens qu'il n'est rien arrivé de grave.

Je secouai la tête et songeai qu'il n'existait pas de tour de passe-passe mental assez balèze pour effacer les souvenirs d'un public aussi nombreux. Surtout quand ces souvenirs portaient sur des événements aussi traumatisants.

Douterais-tu de moi, ma petite ?

Soudain, je le sentis derrière moi. Sa main blanche et fine se posa sur mon épaule, entourée par le bouillonnement de dentelle qui dépassait de sa manche en velours noir.

Je levai ma main pour toucher la sienne. Sa peau était froide, comme s'il ne s'était pas nourri depuis longtemps ou avait dépensé une quantité d'énergie considérable. Le velours de sa redingote me paraissait plus vivant que lui. Jean-Claude était vidé. Me parler mentalement lui avait-il coûté tant

d'efforts, ou s'était-il passé autre chose dont je n'avais pas encore connaissance ?

Les types en tee-shirt noir commencèrent à bouger lentement et avec raideur, comme si tout leur corps était endolori. Primo dut sentir leurs mouvements car il déclara :

— Même aveugle, je suis de taille à les affronter.

Il s'accroupit comme un prédateur. Cela dut lui faire un mal de chien, pourtant, il ne frémit même pas. Il posa une de ses énormes mains ensanglantées sur le sol et leva l'autre en l'air comme un capteur. Ça ressemblait méchamment à une posture d'arts martiaux. Primo était un vampire, un colosse quasiment immunisé contre la douleur, complètement timbré et formé aux arts martiaux. Je ne trouvais pas ça très équitable.

Nathaniel me rejoignit. Il tenait mon flingue. Il me le tendit sans un mot, de la

façon que je lui avais appris : la crosse en premier, les doigts bien éloignés de la détente. Je ne lui accordai que la moitié du sourire qu'il méritait parce que je gardais toujours un œil sur le géant ensanglanté accroupi par terre.

Avant de rengainer le Browning, j'enlevai le cran de sûreté. Mon petit doigt me disait que, quand Primo chargerait, je ne voudrais pas gaspiller une seule précieuse fraction de seconde.

Mais Primo ne nous chargea pas. Non, il avait une idée beaucoup plus intéressante en tête. Quelque chose dans mon lien avec Jean-Claude me donnait l'impression d'être en sécurité, et cette impression de sécurité était une forme d'arrogance. Elle me faisait oublier qu'un très vieux vampire peut vous blesser de bien des façons, et que toutes ne sont pas physiques.

Primo ne bougea pas un muscle, mais il projeta son pouvoir vers nous comme un

seau de colère bouillante. Nous n'eûmes pas le temps de nous protéger, pas le temps de faire quoi que ce soit hormis encaisser. Jean-Claude s'efforça de laisser cette rage lui couler dessus, mais je sentis qu'elle cherchait un moyen de s'insinuer en lui au passage. Et ç'aurait été une très mauvaise chose que le Maître de la Ville soit consumé par la rage.

Moi, en revanche… je comprenais la colère et je n'étais pas le Maître de la Ville. Alors, au lieu de la laisser couler sur moi, je la bus, je l'avalai, je me baignai dedans. Je m'en enveloppai comme d'un manteau de feu et j'ouvris une part de moi que j'ai toujours dissimulée au reste du monde. Je laissai la rage de Primo rencontrer l'énorme masse grouillante de ma propre rage : celle que je porte en moi depuis la mort de ma mère. L'océan de ma colère accueillit la colère de Primo, l'engloutit, s'en nourrit. Je dévorai sa rage, et je fis en sorte qu'il s'en rende compte.

Debout au milieu de la pièce, je me mis à rire, à rire tandis que nos fureurs jumelles flamboyaient en moi. À rire tandis qu'elles se mélangeaient. À rire tandis que celle du vampire défaillait et commençait à se dissoudre dans la mienne. Ma colère était déjà un océan sans fond ; qu'importaient quelques seaux de plus ou de moins ?

Primo leva vers moi ses yeux aveugles et fit la moitié de ce à quoi je m'attendais. Il ne chargea pas tête baissée mais s'élança néanmoins à une vitesse stupéfiante, et je m'y connais en la matière. Comme il n'y voyait rien, il attrapa quelqu'un au hasard, et ça tomba sur Nathaniel. J'ignore si c'était lui que Primo visait à la base, mais le métamorphe se tenait tout près de Jean-Claude et de moi. Le vampire enragé lui saisit le poignet et essaya de l'attirer contre lui. Nathaniel se raidit et résista.

Tout le monde se mit à bouger en même temps. Je sentis les vigiles s'avancer, mais ils arriveraient trop tard.

J'avais presque dégagé mon flingue de son holster quand Primo fit un pas dans ma direction. J'étais la personne la plus proche de lui, et je réagis plus vite que je l'avais escompté. Je ne suis pas encore habituée à ma rapidité surhumaine. En essayant d'attraper le bras de Nathaniel, je me retrouvai beaucoup trop près du visage de Primo.

Le vampire planta ses crocs dans mon poignet, et je me gardai bien de tenter de me dégager : je n'aurais réussi qu'à me déchiqueter le poignet. Je hurlai en finissant de dégainer mon flingue, hurlai tandis que Primo se nourrissait de moi, hurlai en lui collant le canon du Browning sur la tempe.

Mon index avait commencé à appuyer sur la détente quand l'esprit du vampire percuta le mien. Pas sa rage mais ses souvenirs. L'armée romaine, le meurtre qui l'avait fait

condamner, l'arène où il avait pu s'abandonner à sa rage et tuer tout son saoul. Une mort après l'autre, et chacune d'entre elles l'avait nourri comme rien d'autre ne pouvait le faire.

Puis, par une nuit sans lune, une noble dame avait réclamé qu'il la rejoigne dans sa couche encore couvert du sang et de la sueur de sa victoire. Primo y était allé, et il avait été récompensé au-delà de ses rêves les plus fous. Cette femme lui avait offert sa liberté et un nouveau moyen de nourrir sa rage, un nouveau moyen de tuer. Il ne connaissait pas son véritable nom.

Elle lui avait simplement dit : « Je suis le Dragon, et tu me serviras. » Ce qu'il avait fait.

Brusquement, le flot de souvenirs s'interrompit. Je titubai, et j'eus une seconde pour interrompre le mouvement de mon doigt sur la détente, une seconde pour pointer mon Browning vers le ciel pendant que je

réapprenais à respirer et à utiliser mon corps simultanément.

La bouche de Primo était toujours collée à mon poignet. Ses plaies s'étaient refermées, et ses yeux avaient recouvré la vue. Grâce à Jean-Claude, je savais qu'un peu de sang surhumain lui suffisait pour guérir n'importe quelle blessure, ou presque. À la base, il avait l'intention de boire celui d'un lycanthrope, mais le mien convenait aussi.

Je comprenais maintenant pourquoi Jean-Claude le voulait. Primo ferait un soldat puissant, à condition de pouvoir le contrôler. Je réfléchissais avec un détachement et un calme qui ne venaient pas de moi.

Primo lâcha mon poignet et roula des yeux blancs de terreur.

— Qu'es-tu donc ? chuchota-t-il.

— La question, ce n'est pas quoi, mais qui, répliquai-je en tendant vers lui la main qu'il avait blessée. (Je voulais lui toucher le

visage, mais il eut un mouvement de recul comme si je m'apprêtais à le frapper.) Qui suis-je, Primo ?

Le colosse se prosterna devant moi. Il se mit à genoux et inclina son front vers le sol, et je le revis faisant la même chose, des siècles auparavant, devant sa créatrice.

— Maîtresse, souffla-t-il comme si on lui arrachait ce mot des lèvres.

Il détestait ça. Il détestait savoir qu'il ne serait jamais son propre maître. Lorsqu'il avait accepté le baiser sanglant du Dragon, il avait supposé qu'un jour il gouvernerait. Maintenant, il savait que ça ne serait jamais le cas.

— Tu es ma maîtresse.

Dès l'instant où il avait goûté mon sang, il s'était retrouvé lié d'une façon qui n'avait rien à voir avec le désir, l'amour ou l'amitié, entravé par un rapport de propriété bien supérieur à tout ce que pouvaient induire ces

sentiments. Il était tout simplement devenu mien… non : nôtre.

Les marques entre Jean-Claude et moi étaient grandes ouvertes. Elles l'étaient déjà quand Primo m'avait attaquée. En me mordant, il n'avait pas goûté que moi. « Sang de mon sang » n'est pas juste une jolie formule mais l'expression d'une réalité.

À cet instant, je compris que, lorsque les marques étaient ouvertes, prêter un serment de sang à l'un de nous équivalait à le prêter aux deux. Je peux contrôler les morts, et Jean-Claude contrôle tous les vampires qu'il a créés ou qui lui ont prêté un serment de sang. Primo venait d'encaisser un double coup. Parce qu'au moment où il m'avait mordue mon sang était celui de Jean-Claude, et réciproquement.

L'espace d'une seconde, je me demandai quelles conséquences cela aurait pour Richard, qui se montre toujours si réticent envers les « conneries métaphysiques ».

Mais ça ne dura pas. J'avais assez de problèmes personnels sans emprunter ceux de mon ex.

Je toisai le colosse agenouillé devant nous et je sus que Jean-Claude était totalement sûr de lui. Totalement sûr que le serment de Primo l'obligerait à bien se tenir. Je ne lisais pas dans son esprit ; je sentais juste qu'il ne s'inquiétait plus au sujet du monstrueux vampire. Mais moi, si.

Je me tournai vers Jean-Claude pour tenter de le convaincre que Primo était toujours dangereux. Évidemment, le simple fait d'être prête à me détourner du colosse signifiait que, d'une certaine façon, je ne me méfiais plus de lui. Ce qui était un tort. Primo était la rage incarnée dans un corps à la puissance effrayante. Il ne serait jamais inoffensif, jamais.

Par principe, j'aurais sans doute reporté mon attention sur Primo. Mais je posai

le regard sur Jean-Claude, et le reste du monde disparut. Il n'y avait plus que lui.

Il portait une veste militaire en velours noir qui s'arrêtait à la taille, avec des boutons en argent sur le devant et un haut col amidonné qui encadrait une lavallière. Une épingle de cravate à la tête incrustée d'un saphir transperçait la cascade de tissu blanc sur sa gorge. Cette veste soulignait la largeur de ses épaules, mettait en valeur la finesse de sa taille et détournait le regard du pantalon de cuir qui semblait avoir été cousu à même sa peau. Ses bottes au genou étaient taillées dans le même velours noir.

J'étais ensorcelée par cette vision, et je le savais. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de dévorer Jean-Claude des yeux. J'avais gardé son visage pour la fin parce que je savais qu'à l'instant où je le verrai le peu de self-control qui me restait fondrait comme neige au soleil. Alors, je serais vraiment perdue.

Une main gracieuse, émergeant d'un bouillonnement de dentelle blanche, se tendit vers mon visage baissé. Elle se posa sur mon menton et me fit lever la tête vers Jean-Claude. C'était un contact délicat ; j'aurais facilement pu résister ou me dérober, mais je n'en avais pas envie. Éviter de regarder d'abord le visage de Jean-Claude avait déjà consumé toute ma volonté.

Ses boucles noires se mêlaient au velours de telle sorte qu'il était difficile de dire où finissaient les unes et où commençait l'autre. Ses yeux étaient immenses et magnifiques, un ton plus foncés que le saphir sur sa gorge et aussi sombres qu'ils pouvaient l'être sans virer au noir. Son visage avait la perfection pâle d'un portrait presque achevé, et les doigts qui touchaient mon visage étaient glacés. Il ressemblait à une sculpture marmoréenne attendant que quelqu'un lui insuffle la vie… à l'exception de ses yeux. Ses yeux contenaient déjà toute la vie du monde.

— Ma petite, laisse-moi entrer. (Sa voix était douce et basse, comme la caresse d'une fourrure à l'intérieur de mon crâne.) Laisse-moi entrer. Ne m'abandonne pas dans le froid.

J'ouvris la bouche pour répondre « Allez-y », mais me ravisai. Une fois déjà, quand nous étions liés moins étroitement qu'aujourd'hui, Jean-Claude m'avait pompé de l'énergie sans boire mon sang. Il l'avait fait parce que de grands méchants vampires avaient débarqué en ville et qu'il ne devait pas paraître faible devant eux. Or, s'ils avaient découvert que sa servante humaine ne l'autorisait pas à boire son sang, il aurait eu l'air *très* faible.

Il avait besoin de se nourrir ; il en avait désespérément besoin.

— Pourquoi ? (J'avais recouvré ma voix, mais elle était rauque et cassante, sans rien de commun avec la voix hypnotique de Jean-

Claude.) Pourquoi votre énergie est-elle si basse ?

— J'ai fait ce que j'ai pu à distance pour te faciliter la journée.

Je levai une main et la posai sur sa joue.

— Vous vous êtes vidé pour moi.

— Pour la paix de ton esprit, chuchota-t-il, et sa voix glissa le long de ma colonne vertébrale telle une goutte d'eau s'insinuant toujours plus bas.

— Vous voulez vous nourrir, devinai-je.

Il eut un léger hochement de tête qui frotta sa peau froide contre la tiédeur de mes doigts. Dans ma tête, il souffla :

— *Je le dois, pour maintenir notre contrôle sur Primo.*

— Vous ne parlez pas de sang.

— *Non*. (De son autre main, il toucha le pansement sur ma joue.) *Tu es blessée ?*

— Rien de grave, dis-je d'une voix presque redevenue normale.

Je compris que Jean-Claude s'était retiré de mon esprit pour me laisser réfléchir. Il n'était pas obligé de le faire, mais il me connaissait bien. S'il ne me laissait pas réfléchir maintenant, je lui en voudrais plus tard.

— Et vous ne comptez pas le faire comme la fois où le Conseil est venu à Saint Louis, pas vrai ? C'est autre chose que vous me demandez.

Sa voix se fit entendre dans ma tête.

— Quelque chose s'est produit lorsque tu as lié Damian et Nathaniel. Le pouvoir a augmenté, mais le besoin aussi. Je me prive depuis très longtemps, ma petite.

Il fit glisser ses mains le long de ma mâchoire inférieure et encadra mon visage tandis qu'il enfouissait ses doigts dans la tiédeur ma chevelure. Je l'entendis penser qu'elle le réchauffait. Il avait si froid ; il était si vide… Jamais encore je n'avais senti un tel besoin émaner de lui, jamais.

Mais ce besoin n'était pas le sien. Je me tournai juste assez pour voir Nathaniel, qui était allé s'adosser contre le mur. Il ne se trouvait pas assez près de nous pour projeter son besoin de la sorte. Il me rendit un regard lavande innocent. De toute façon, je ne le sentais pas dans ma tête. Il n'y avait que Jean-Claude et moi et, pourtant, ce besoin ressemblait à celui de Nathaniel, ou à la soif épidermique de Damian.

Je reportai mon attention sur les yeux bleu marine de Jean-Claude et chuchotai :

— Vous avez hérité de leur besoin à tous les deux.

À voix haute, Jean-Claude me répondit :

— Je le crains.

— Que pouvons-nous faire ?

— Laisse-moi entrer, ma petite. Laisse-moi franchir ce merveilleux bouclier. Laisse-moi entrer.

Et sa voix glissa sur ma peau comme s'il avait recouvert mon corps nu d'un drap de satin et l'avait tiré très lentement. Je frissonnai. Seul le contact glacé de ses mains empêcha mes genoux de céder sous moi. Je scrutai son visage, ses yeux, et je soufflai :

— D'accord.

Son visage emplit mon champ de vision puis ses lèvres effleurèrent les miennes.

Je m'attendais qu'il me prenne dans ses bras et m'embrasse avec tout le désespoir que je percevais dans son besoin, mais il ne le fit pas. Il se contenta de me toucher avec sa bouche, et même ce baiser ne fut qu'une pression très légère de ses lèvres. Je me plaquai contre lui et levai une main vers son visage ; il me prit par les épaules pour me tenir à distance.

La seconde d'après, je compris pourquoi. Ce fut comme si mon âme se déversait par ma bouche, comme si mon essence même me montait aux lèvres. Mon pouvoir,

ma magie, mon cœur, mon esprit, tout était là, offert à qui voudrait le prendre. Je croyais que Jean-Claude et moi avions déjà nourri l'ardeur l'un de l'autre, mais je me trompais.

Jean-Claude buvait délicatement à mes lèvres ; il sirotait alors qu'il aurait voulu m'engloutir d'un trait. Je le sentais. Je sentais son besoin. Pourtant, il me retenait de ses mains posées sur mes épaules tandis que je luttais pour me coller à lui. Il m'avait appris que la peau nue était le vecteur et qu'un contact intégral aurait pu me vider.

Ce fut le baiser le plus prudent qu'on m'ait jamais donné, et un des plus frustrants aussi. J'émettais de petits bruits de gorge parce que j'en voulais plus. J'en voulais tellement plus !

Lorsque Jean-Claude s'écarta de moi, mon rouge à lèvres formait une tache écarlate au milieu de sa bouche, et un tout petit peu de couleur avait regagné ses joues. Il était semblable au froid hivernal caressé par

le souffle du printemps, comme une promesse de tiédeur, mais pas pour tout de suite ; un espoir lointain. Néanmoins, l'espoir vaut toujours mieux que son contraire.

Jean-Claude déglutit convulsivement. Ses yeux papillotèrent et se fermèrent un moment. Puis il se redressa et il raffermit sa prise sur mes épaules.

— Ce n'est qu'un avant-goût de ce dont j'ai besoin, ma petite.

— Continuez, l'implorai-je.

Il eut un sourire triste.

— Laisse les effets s'estomper un peu, puis nous en reparlerons.

Je secouai la tête. Reparler de quoi ? Pour quoi faire ? J'étais prête à lui donner bien plus que ça.

— C'est ma faute, ma petite. Je t'ai demandé de me laisser franchir ton bouclier. Je ne voulais pas que tu baisses toutes les défenses de ton considérable arsenal. Ça a failli nous submerger tous les deux. (Il me

dévisagea comme s'il voyait quelque chose – ou quelqu'un – de nouveau en moi.) Maintenant, je dois m'occuper de notre estimée clientèle.

Il faillit se pencher vers moi pour un baiser d'au revoir, mais se ressaisit et s'écarta.

— Occupe-toi d'elle jusqu'à ce qu'elle soit rétablie, dit-il à quelqu'un. Non, pas toi, pas avant qu'elle ait recouvré ses esprits. Je crains ce qu'elle pourrait faire si elle te touchait maintenant.

Quand il éleva la voix, celle-ci remplit la pièce et se répercuta jusque dans les moindres recoins obscurs ; pourtant, c'était à la fois très intime, comme si Jean-Claude chuchotait contre ma peau et ma peau seule.

— Primo a traversé les flammes et le sang pour renaître devant vous ce soir. Sous vos yeux, le guerrier de cauchemar s'est transformé en amant de rêve.

— Ils ont trop peur. Ils n'y croiront pas.

C'était Nathaniel qui venait de parler. Je me tournai vers lui, et posai le regard sur un autre visage : celui de Byron. Il se tenait si près de moi que je sursautai. Byron n'a pas tout à fait trois siècles et, en temps normal, je l'entends bouger comme s'il était humain. Il n'est pas puissant et il ne le sera jamais. Pourtant, je ne m'étais même pas rendu compte qu'il s'était approché de moi jusqu'à me toucher presque. Plus que toute autre chose, ça m'aida à me ressaisir. Je n'avais pas entendu l'un des vampires les plus faibles parmi les nouveaux venus que Jean-Claude venait de recueillir. Pas de scone pour la nécromancienne négligente.

— Tu ne l'as jamais vu après qu'il s'est nourri de la sorte, dit Byron avec son accent anglais si distingué. Regarde.

Je luttai pour ne pas regarder Jean-Claude mais les clients. Ils avaient les yeux écarquillés, le visage blême ou écarlate. Certains se cachaient toujours sous les tables. Si

la bagarre n'avait pas eu lieu entre eux et la sortie principale, ils auraient probablement fui. Il ne manquait qu'une pancarte au-dessus de leur tête disant « Morts de trouille ». Et il y avait de quoi. J'aurais parié qu'aucun d'eux n'avait jamais vu tant de sang d'un coup.

Tant que je les regardai, je ne pus qu'approuver Nathaniel mais, dès que je posai le regard sur le dos de Jean-Claude qui s'adressait à eux… je dus détourner les yeux. Parce que ce besoin était toujours là. On m'avait dit que mon désir de toucher Jean-Claude relevait du besoin qu'éprouvent tous les serviteurs humains de toucher leur maître, et jusque-là, je n'y avais pas vraiment cru. Mais ça… ça, c'était bien du besoin.

Je me surpris à dévisager Primo qui était toujours à genoux, l'air paumé, entouré par un demi-cercle de videurs en tee-shirt noir. Il leva la tête vers moi. Ses yeux étaient pleins de quelque chose qui ressemblait à de

la douleur. Quand il parla, personne du côté des tables ne l'entendit : juste moi, les videurs, le vampire et le léopard-garou qui se tenaient dans mon dos.

— Tu m'as piégé.

J'ouvris la bouche pour répondre : « Je ne l'ai pas fait exprès », mais quelqu'un me saisit le poignet gauche, et ça me fit mal – une douleur vive et immédiate. Je fis volte-face. C'était Byron.

— Lâche-moi.

Sans discuter, il ouvrit la main et laissa retomber mon bras.

— Tu saignes, chuchota-t-il. Jean-Claude m'a demandé de m'occuper de toi. Laisse-moi panser ta blessure.

Son visage était plus jeune et avait l'air encore plus innocent que celui de Nathaniel. Il devait approcher de la vingtaine quand son maître l'avait transformé. Ses cheveux d'un brun très doux tombaient en boucles lâches jusque sous ses oreilles, laissant son cou

mince exposé et révélant un triangle de peau blanche dans le col de son peignoir. Je me souvins que quelqu'un avait dit que les étudiants chahutaient Byron. Il devait être sur scène au moment où la bagarre avait éclaté.

Byron est plus petit que moi, et pas franchement costaud. Pubère, oui, mais encore très jeune, en quelque sorte inachevé et il le restera pour l'éternité. Ses épaules se seraient-elles développées ? Aurait-il encore pris quelques centimètres ? Nous ne le saurons jamais. Il peut soulever de la fonte pour se donner une silhouette plus athlétique (d'ailleurs, il le fait sur l'insistance de Jean-Claude), mais jamais il n'aura le corps qui aurait été le sien si le vampire qui l'a tué avait attendu un an ou deux.

Ses yeux immenses semblent lui manger le visage. Ils sont d'un gris très doux, de la couleur du brouillard quand il est à son plus épais et qu'il forme devant vous un mur de vapeur presque suffocante.

Je dus secouer la tête et m'arracher à sa contemplation. Merde alors. Byron avait presque réussi à me rouler avec son regard. Ça n'aurait pas dû être possible. Mais Jean-Claude m'avait bien dit que j'avais baissé toutes mes défenses. C'était involontaire de ma part. J'avais plutôt l'impression que Jean-Claude les avait abattues. Mais Byron n'était pas Jean-Claude. Lui, je pouvais le maintenir à distance.

Je fermai les yeux et fis les exercices de respiration profonde que j'avais appris. Me rassembler au centre de mon corps et m'ancrer à une ligne qui plonge directement dans le sol. Marianne appelle ça « s'enraciner », et l'image est assez juste. Devenir solide et stable comme un arbre. Mais j'avais du mal à rester concentrée parce que Jean-Claude parlait toujours et que mes paupières closes ne bloquaient pas sa voix.

— Qui parmi vous n'a jamais souhaité dompter un cœur sauvage, prendre un

homme et le transformer complètement, faire de lui ce que vous désirez qu'il soit ? Primo se prosterne devant votre beauté. Il est ce que vous ferez de lui. Il se dressera et tombera sur un simple mot de vous.

Je sentis Jean-Claude s'interposer entre Primo et moi. Même avec les yeux fermés, même alors que je m'efforçais de consolider mes appuis, je le sentis comme une main qui balaya toute ma concentration. Je rouvris les yeux et le vis toucher le visage de Primo, l'effleurer à peine.

— Montre-leur ce corps splendide.

Primo secoua la tête. Il ne voulait pas jouer.

Je pris conscience de Jean-Claude fléchissant sa volonté comme un muscle qui se contracta autour de Primo, je sentis une traînée de chaleur fuser de lui jusqu'au colosse. Sans m'en rendre compte, je fis un pas vers eux, mais Byron me retint.

— À ta place, je ne ferais pas ça, dit-il.

Et de nouveau, j'éprouvai l'attraction de ses yeux gris, comme si on m'enveloppait dans la plus douillette des couvertures.

Primo se mit debout, et je reportai mon attention sur Jean-Claude et lui. Le colosse empoigna à deux mains son tee-shirt noir imbibé de sang et le déchira comme si c'était du papier. Torse nu, il était vraiment splendide…si vous kiffez les géants. Et sa carrure ne devait rien à l'haltérophilie. Elle était entièrement naturelle.

— Qui sera la première à l'embrasser ? demanda Jean-Claude.

Je sentis le mouvement avant de me tourner vers le public. Aucune peur n'émanait plus des spectateurs à présent ; la voix de Jean-Claude l'avait dissipée. Je ne percevais plus que de la curiosité ou, au pire, de l'hésitation. Quelques mains se levèrent en brandissant des billets. Elles furent rapidement suivies par d'autres. Personne

n'aime passer le premier, mais personne n'aime rester sur la touche non plus.

Byron me tira gentiment sur l'épaule.

— Il faut panser cette blessure, Anita. Allons en coulisses.

— Il a raison, dit Nathaniel, qui nous avait rejoints.

Il se tenait assez près pour que je puisse voir les éclaboussures de sang sur sa chemise mauve. Quand j'avais déchaîné mon pouvoir, il devait se trouver plus près de Primo que je le croyais. D'un autre côté, je n'avais pas les idées claires. Je ne me sentais pas moi-même depuis un bon moment déjà. Que m'arrivait-il ?

Je hochai la tête.

— Oui, d'accord. D'accord.

Je laissai Byron et Nathaniel m'entraîner, mais ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil vers le public. La brune de la ruelle faisait courir sa main sur la peau de Primo qui était lisse et propre et ne portait plus

aucune marque de lutte. Pourtant, c'était moi que le vampire regardait. Ses yeux me lançaient un appel au secours, et je ne comprenais pas pourquoi.

Jean-Claude toucha le dos nu du colosse, et Primo reporta son attention sur la brune. À présent, il n'y avait plus de confusion sur son visage : juste du désir. Je compris que Jean-Claude le contrôlait, qu'il le manipulait bien plus qu'il avait manipulé les spectateurs. Ces femmes et ces hommes étaient venus pour se donner des frissons. Primo était venu pour prendre la place du Maître de la Ville et, au lieu de ça, il se retrouvait au nombre des attractions du *Plaisirs Coupables*.

Il embrassa la brune comme s'il voulait l'aspirer, comme si ce baiser était toute sa vie. Quand il la lâcha et qu'un des videurs aida la fille tremblante à se rasseoir, des billets jaillirent dans les mains du reste du

public. *Bienvenue dans le show-biz, Primo*, pensai-je.

CHAPITRE 36

La porte se referma et, comme par magie, le silence se fit. L'arrière-scène du *Plaisirs Coupables* est insonorisée, mais ce n'était pas la seule raison. C'était comme si, la porte fermée, je pouvais de nouveau réfléchir, et pour de bon. Je sais que la proximité de Jean-Claude peut aggraver tout un tas d'emmerdes métaphysiques, mais, d'habitude, il faut que je le touche. Ce soir-là,

apparemment, me tenir dans la même pièce que lui était déjà trop.

Je secouai la tête.

— Qu'est-ce qui m'arrive, bordel ?

— Il y a une trousse de premiers secours dans les loges, dit Byron.

Et il essaya de m'entraîner vers une des portes sur la droite. Mais je me dégageai et dévisageai Nathaniel.

— Ai-je bien entendu Jean-Claude t'ordonner de ne pas me toucher ?

Le métamorphe acquiesça.

— Il ne savait pas trop ce qui se passerait.

Son visage était grave, presque solennel et quasiment inexpressif. Nathaniel faisait attention à ce qu'il me disait, verbalement ou non, et j'ignorais pourquoi.

— J'ai raté quelque chose ?

— Tu dégoulines, dit Byron en désignant mon bras.

Du sang coulait le long de mon bras et gouttait sur le sol. Le couloir était si blanc et si vide que la tache écarlate paraissait criarde, comme si la couleur s'était changée en son. Je secouai de nouveau la tête.

— Quelque chose cloche.

— Anita, dit Nathaniel, et il me sembla que je mettais plus longtemps que j'aurais dû pour me tourner vers lui. Anita, viens dans les loges. On va s'occuper de toi.

J'acquiesçai, repliant mon bras blessé contre ma poitrine pour ralentir l'écoulement du sang. La manche de ma veste était lacérée ; je ne l'avais pas remarqué jusqu'à maintenant. Quelque chose clochait terriblement, et je ne savais pas quoi. Je me doutais que c'était parce que j'avais créé un second triumvirat avec Damian et Nathaniel, mais ça, c'était la cause, pas la conséquence. Pour le moment, je voulais savoir ce qui se passait. Le pourquoi m'importait peu.

Byron me toucha le bras, juste assez pour me guider vers la porte que Nathaniel nous tenait ouverte. Lorsque nous passâmes près du métamorphe, je sentis quelque chose s'ouvrir entre lui et moi, comme une porte qui voulait se refermer sur nos corps et nous presser l'un contre l'autre.

Byron se plaça devant moi comme un bouclier humain pour m'empêcher de toucher Nathaniel. Je grondai, et Nathaniel me fit écho dans le dos du vampire.

— On se calme, mes chatons. Je me contente d'exécuter les ordres du Maître de la Ville. (Byron avait les yeux écarquillés, et je captai une bouffée de quelque chose qui ressemblait à de la peur.) Tu te souviens de ce que tu as éprouvé pendant que Jean-Claude t'embrassait, tout à l'heure ?

Il saisit mon poignet blessé et enfonça ses doigts dans ma chair.

— Ça fait mal, protestai-je sur un ton cinglant, prête à me fâcher.

— Mais maintenant, tu peux réfléchir, pas vrai ?

Je reculai d'un pas et pénétrai dans la loge. Byron me suivit sans me lâcher. Il tenait toujours mon poignet, mais il ne le serrait plus : il me guidait seulement.

— Que nous arrive-t-il ? demandai-je.

— Il semble que vous ayez atteint un nouveau palier de pouvoir, répondit Byron en m'entraînant entre les coiffeuses surmontées d'un miroir éclairé, jonchées d'accessoires et de produits de maquillage.

— Ce qui signifie ?

Il s'arrêta devant une grosse armoire métallique grise qui se dressait au fond de la pièce.

— Ce qui signifie : réponds à ma question. Te souviens-tu de ce que tu as éprouvé pendant que Jean-Claude t'embrassait dans la grande salle ?

Il ouvrit l'armoire. Elle était pleine de produits ménagers et de bricoles susceptibles

de dépanner les danseurs. Sur l'étagère du haut se trouvait une trousse de premiers secours, une grosse. Byron dut se dresser sur la pointe des pieds pour la prendre.

— C'était comme s'il buvait mon âme. (Trop poétique pour moi. Je rougis et reformulai ma réponse.) Je croyais que Jean-Claude avait déjà nourri l'ardeur pendant que nous couchions ensemble mais, si ce baiser nourrissait la même chose, il se retenait, jusque-là.

Byron chercha un endroit où poser la trousse de premiers secours, mais les coiffeuses étaient toutes encombrées, et il finit par demander à Nathaniel de la lui tenir pendant qu'il fouillerait dedans.

— Oh, il se retenait, ma chérie, tu peux me faire confiance.

— Comment le sais-tu ? demandai-je.

Le vampire me regarda de ses grands yeux gris sans ciller.

— Autrefois, Jean-Claude aimait Londres. Il l'aimait beaucoup, et j'aimais qu'il l'aime beaucoup.

Il y avait quelque chose de presque hostile dans la façon dont il avait terminé sa phrase.

— Pourquoi ai-je l'impression que je devrais m'excuser ?

— Contente-toi de lever ton bras plus haut. (Byron avait les mains pleines, et il n'était toujours pas satisfait.) Tu n'as pas à t'excuser, cocotte. À l'exception d'Asher, Jean-Claude préfère la viande du sexe opposé. Il en a toujours été ainsi. Ah, les voilà ! (Il brandit un paquet de compresses et m'adressa un gentil sourire, un sourire qui ne collait pas du tout avec la situation.) Et maintenant, montre le méchant bobo à Tonton Byron.

Je lui jetai un regard qui n'était pas complètement amical.

— C'est mon poignet qui a morflé, pas mon cerveau. Laisse tomber le langage bébé.

Il haussa les épaules.

— Comme tu veux, mamour.

Je voulus le corriger, mais Byron donne du « ma chérie », du « mamour » et du « mon chou » à tout le monde. Si je le prenais pour moi, il me serait impossible d'avoir une conversation avec lui. Vu que j'étais fatiguée, je laissai filer.

— Pourquoi Jean-Claude ne veut-il pas que je touche Nathaniel ?

Byron me dévisagea comme si j'étais simple d'esprit.

— Parce que, ma chérie, si le baiser de Jean-Claude te fait tout à coup plus d'effet, il est possible que la réciproque soit également vraie. Le pouvoir du serviteur humain – ou de la servante – croît en même temps que celui de son maître.

Il regarda tout ce qu'il tenait dans ses mains, puis secoua la tête et, avec un

claquement de langue impatient, le refit tomber dans la trousse de premier secours.

— Passe-moi les choses au fur et à mesure, dit-il à Nathaniel.

Le métamorphe acquiesça, mais il n'avait d'yeux que pour moi. Je me perdis dans la contemplation de ses prunelles lavande, et Byron dut claquer des doigts entre nos deux visages. Nous sursautâmes.

— Il n'est pas question que vous vous touchiez maintenant, dit-il sur un ton sévère. Ce serait trop dangereux. Anita, enlève ta veste.

J'obtempérai, et ça me fit mal. Mais je ne hoquetai qu'à la vue de mon poignet.

— Merde alors, souffla Nathaniel.

La plupart des morsures vampiriques sont nettes, presque délicates. Celle-ci ne l'était pas. On aurait dit qu'après m'avoir planté ses canines dans la chair Primo avait serré les mâchoires pour y enfoncer ses autres dents, à la façon d'un animal plutôt

que d'un vampire. Un gros animal enragé. Du sang coulait encore des deux trous les plus profonds, régulièrement et sans s'arrêter. Dès que je le vis, la tête me tourna et mon poignet se mit à palpiter de douleur. Pourquoi ça fait toujours plus mal quand on voit le sang ?

— Tu as de la chance de tenir encore debout, commenta Byron. (De son pied nu, il approcha une chaise et m'ordonna :) Assieds-toi.

Je fis ce qu'il me disait, parce que, franchement, j'avais les jambes en coton. La blessure était vilaine ; j'aurais dû percuter avant. Quelques millimètres de plus, et l'hémorragie aurait pu me tuer sans que je m'en aperçoive.

— Pourquoi n'ai-je pas remarqué plus tôt ?

— J'ai vu des humains ensorcelés se vider de leur sang par des plaies minuscules, un sourire aux lèvres jusqu'à la fin, cocotte.

(Byron déchira l'emballage d'une compresse stérile.) Pose ça dessus, et appuie fort. Tu as perdu assez de sang pour ce soir ; voyons si nous pouvons préserver le reste.

Lorsqu'il était sérieux, les petits surnoms s'envolaient. Il n'était en ville que depuis quelques semaines, et je savais déjà que, quand les « ma chérie », les « cocotte » et les « mon chou » disparaissaient, ça signifiait que l'heure était grave.

— Comment puis-je t'aider ? demanda Nathaniel.

— Trouve-moi d'autres compresses, répondit Byron. Il n'y en avait qu'un paquet là-dedans, et il va lui en falloir plus.

Nathaniel posa la trousse de premiers secours sur une chaise qu'il approcha du vampire, puis il se dirigea vers la porte. Apparemment, il savait où était la réserve de fournitures.

— Les clients vous amochent beaucoup ?

— Juste des égratignures, en général, répondit Byron. Mais tu serais surprise par le nombre de femmes qui essaient de nous mordre.

Je le dévisageai sans rien dire. Il grimaça.

— Pourquoi mentirais-je, poulette ?

La seconde précédente, je le regardais sans penser à rien de particulier. Mon poignet me faisait mal et je me demandais toujours pourquoi je ne l'avais pas remarqué plus tôt… quand soudain, la seule question que je me posais fut : Byron est-il nu sous son peignoir ? Et j'espérais que oui.

Je fermai les yeux et m'efforçai de dresser mon bouclier. J'essayai d'interposer toutes les défenses dont je disposais entre Jean-Claude et moi, mais sa voix me parvint quand même.

Je suis désolé, ma petite, vraiment désolé, mais Primo continue à résister, et je ne me suis pas suffisamment nourri. Je ne

peux pas à la fois me nourrir et le contrôler, mais tu peux te nourrir pour moi. Tu peux me donner ce dont j'ai besoin. Je t'en prie, ma petite, ne refuse pas. Si je perds le contrôle de Primo maintenant, il massacrera ces femmes. Il considérera qu'elles l'ont humilié. Je t'en prie, ma petite, écoute-moi, et sache que je te dis la vérité.

Il rompit brusquement le contact et j'entrevis la rage de Primo poignardant le désir que Jean-Claude avait instillé en lui, comme si le colosse était un humain ensorcelé qui luttait pour se libérer.

— Soyez maudit, Jean-Claude, chuchotai-je.

Byron me toucha le bras.

— Ne va pas t'évanouir.

J'ouvris les yeux, et ses prunelles grises étaient toutes proches des miennes. Il se tenait à quelques centimètres de moi seulement. J'ignore ce qu'il vit dans mon regard,

mais il écarquilla les yeux et me lâcha comme si je l'avais brûlé.

— Je n'aime pas ce regard, dit-il d'une voix légèrement essoufflée. Ça ne te ressemble pas.

Je me penchai vers lui et il se pencha en arrière. Je continuai à avancer et lui à reculer, si bien que je finis par glisser hors de ma chaise et qu'il se retrouva accroupi l'espace d'une seconde. Il se redressa très vite, et je restai à genoux par terre, mais je tenais un pan de son peignoir. Le tissu se tendit et s'écarta de son corps. Dessous, Byron n'était pas nu, mais il ne portait pas grand-chose.

Ce que j'éprouvais… c'était du désir et, en même temps, c'était bien plus que ça. Un appétit dévorant, comme si le sexe était de la nourriture. J'avais pris l'ardeur pour la pire manifestation de cette faim, mais ça… c'était plus terrible encore. Passées les premières fois où je ne contrôlais rien du tout, j'avais acquis une certaine maîtrise de l'ardeur. Bien

connaître l'homme en face de moi ou ne pas l'apprécier m'aidait à la maintenir à distance. Là, c'était différent. Un besoin si brut que mes sentiments personnels n'entraient même pas en ligne de compte.

Anita, aide-moi ! hurla Jean-Claude dans ma tête.

Il avait utilisé mon prénom, et son désespoir me poignarda telle une lame.

Un peu de ce désespoir filtra dans ma voix lorsque je dis :

— Je suis désolée, Byron, mais Jean-Claude est sur le point de perdre le contrôle de Primo. Il a besoin de se nourrir davantage.

— Et qui va lui servir de repas ? demanda le vampire avec un frémissement de peur.

Je dus fermer les yeux et prendre une profonde inspiration.

— Il n'y a pas le temps.

— Je ne te laisserai pas m'arracher la gorge pour la seule raison que notre maître s'est attaqué à plus fort qu'il peut dompter.

Les paupières toujours closes, je secouai la tête.

— N'aie pas peur, Byron, je t'en prie. Ça excite la bête. Je t'offre l'ardeur.

Je rouvris les yeux et les levai vers lui. Il se tenait toujours aussi loin de moi que le tissu noir tendu de son peignoir le lui permettait.

— Mais c'est une offre limitée dans le temps, ajoutai-je d'une voix légèrement grondante. Si tu refuses, je devrai me nourrir de toi pour de bon.

Une expression étrange passa sur son visage.

— Tu parles bien de sexe ? Ce n'est pas un euphémisme pour… autre chose ?

Si je n'avais pas été si pressée, j'aurais trouvé ça drôle.

— Oui.

— Oh, cocotte, il suffisait de le dire.

Il s'approcha de moi, défaisant la ceinture de son peignoir et la laissant tomber. Dessous, il ne portait qu'un string noir minuscule et rien d'autre sur sa peau si blanche. Les muscles qu'il avait réussi à développer en moins d'un mois roulèrent sous sa peau tandis qu'il s'agenouillait devant moi.

— Qui sera dessus ? demanda-t-il avec un sourire.

Je posai mes mains sur ses épaules nues et, à l'instant où je le touchai, son sourire s'évanouit.

— Moi, répondis-je en le poussant sur le sol.

CHAPITRE 37

Byron se coucha sur le dos tandis que je le chevauchais, mes mains sur ses poignets pour le clouer au sol. De mon propre corps, je n'avais arraché qu'une seule chose : ma culotte.

Il n'y eut pas de préliminaires. Nous n'avions pas le temps, et nous n'en avions pas besoin. Chaque fois que je touchais le vampire, où que ce soit, je me nourrissais un

peu. La peau nue me suffisait, à présent, mais c'était un repas incomplet. Insuffisant.

J'écrasai mes lèvres sur les siennes, introduisis ma langue dans sa bouche. Ça aussi, ça me nourrissait, mais ça non plus, ce n'était pas assez. Je me pressai contre son bas-ventre, mais il était toujours prisonnier de son string. Je lui lâchai un poignet, et ce fut sa main qui se glissa la première sous le côté de son string.

— Tire, réclama-t-il d'une voix plus rauque, plus réelle que sa voix habituelle.

Je déchirai le tissu et, soudain, Byron se retrouva nu contre moi. Pas à l'intérieur, mais pressé tout contre. Il était tiède, tiède du sang qu'il avait pris à quelqu'un d'autre. Le contact de son membre gonflé m'arracha un cri.

— Anita ?

C'était Nathaniel qui accourait. Il s'arrêta à bonne distance de nous, à un endroit où je pouvais le voir.

— C’est comme l’ardeur, mais pire, bien pire.

Le métamorphe semblait presque paniqué. Il tenait une brassée de boîtes de compresses.

Je voulus lui dire que j’étais désolée, ou quelque chose de civilisé dans le genre, mais Byron remua les hanches sous moi et ce léger mouvement ramena mon attention vers lui.

Ses yeux s’étaient assombris comme le ciel avant un orage. À califourchon sur lui, je les scrutai en me demandant comment j’avais pu les trouver doux. Il passait le plus clair de son temps à jouer les charmants ados, accordant son comportement au corps dans lequel il était coincé… Mais soudain, dans ses yeux, je vis combien il était adulte, en réalité.

— Baise-moi, dit-il. (Et il répéta plus doucement :) Baise-moi, baise-moi. (Il le chuchota encore et encore, de plus en plus

bas, jusqu'à ce que sa voix ne soit plus qu'un souffle.) Baise-moi.

Je me penchai vers lui et pressai ma bouche sur la sienne. Et ce fut comme si je sentais son âme au bout du long tunnel de son corps, comme si je pouvais l'atteindre et la lui arracher. À cet instant, je sus que je pouvais me nourrir de tout ce qu'était Byron. Je pouvais gober cette étincelle divine ou infernale qui faisait de lui un vampire. Je pouvais le dévorer de façon totale et absolue, ne laissant de lui qu'un ravissant cadavre.

Je m'arrachai à sa bouche en hurlant, parce que l'envie de le faire me submergeait presque. La faim le réclamait. Elle voulait tout de lui. Mais elle ne pouvait pas l'avoir ; elle ne pouvait pas. Je ne ferais pas ça à Byron. Je ne ferais ça à personne. Pour la première fois, je comprenais ce que les vampires voulaient dire par « un sort pire que la mort », ou plutôt, je comprenais que ça

n'était pas de sexe qu'ils parlaient en disant cela.

Si je pouvais nourrir l'ardeur, peut-être cette faim plus ténébreuse s'en irait-elle. Mais malgré toute ma bonne volonté, ce n'était pas si simple. Je ne connaissais pas le corps de Byron. J'essayai d'abord de me balancer sur lui, de le faire glisser en moi mais, par deux fois, son membre ripa sur mon entrejambe sans le pénétrer. Je finis par pousser un glapissement de frustration.

— Rends-moi mes mains, chérie, et je t'aiderai, proposa-t-il.

Une main apparut entre nous, et il me fallut quelques instants pour me rendre compte que c'était celle de Nathaniel. Le métamorphe brandissait un préservatif.

— Nous ne savons pas où il a traîné.

Je poussai un grognement, mais il ne se laissa pas impressionner et grogna en retour.

— Le seul moyen d'être contaminée par un vampire ou un lycanthrope, c'est s'il a

baisé quelqu'un qui avait quelque chose juste avant toi. Tu veux courir le risque ?

— Rends-moi mes mains, chérie, et je mettrai tout ce que tu voudras.

Je lâchai les poignets de Byron, et il bougea juste le nécessaire pour pouvoir ouvrir l'emballage en aluminium et enfiler son contenu. Puis il se tortilla pour reprendre sa position initiale, le sexe pressé contre moi. Posant ses mains de chaque côté de mes cuisses, il me souleva en même temps qu'il donnait un coup de hanches. Il se glissa en moi d'un mouvement fluide qui renversa ma tête en arrière et le fit hurler.

— Oh, oui !

Lorsque je baissai de nouveau les yeux vers lui, son regard gris était flou et sa bouche entrouverte. Je voulais la recouvrir de la mienne, voulais encore goûter le parfum enivrant de son âme. Alors, je compris que ce n'était pas l'ardeur que nous combattions, pas entièrement. Quelque chose

d'autre était à l'œuvre, quelque chose de plus sombre et de bien plus dangereux.

Byron n'était pas encore mon ami – je ne me lie pas si facilement –, mais ce n'était pas un mauvais homme. Je l'aimais bien, malgré ou à cause de ses « cocotte » et ses « mon chou ». Ça m'avait plu que, lors de notre première rencontre, il s'empresse de me dire qu'il n'était pas ce Byron-là et que, d'ailleurs, lord Byron n'était pas un vampire : il s'agissait juste d'une rumeur propagée par des gens qui cherchaient une excuse pour le brûler en place publique dans quelque pays barbare. Mais s'il avait su que le grand poète se noierait avant l'âge de trente ans, il aurait personnellement offert de le transformer.

Donc, j'aimais bien Byron. Il ne méritait pas de mourir. J'entendis un écho coléreux dans ma tête. Je crus d'abord que c'était Primo, mais il ne possédait pas le genre de pouvoir nécessaire pour m'influencer depuis la pièce voisine, pas à travers mon

bouclier et celui de Jean-Claude. Si j'aspirais la vie de Byron, que deviendrait ce pouvoir ? Je projetai la question vers Jean-Claude, lui laissant entrevoir le désir ténébreux qui m'habitait.

— *Ce n'est pas notre faim*, déclara-t-il.

— *Celle de qui, alors ?* demandai-je.

— *Elle se fait appeler le Dragon*, répondit Jean-Claude sur un ton pressant.

— *C'est elle qui a créé Primo*, dis-je.

Et je me rendis compte que je ne parlais pas à voix haute.

— *Elle l'utilise comme conduit pour son propre pouvoir.*

— *Comment faire pour l'arrêter ?*

Soudain, Byron se retira et plongea de nouveau en moi, tout en faisant quelque chose avec ses hanches et ses jambes. Ma concentration vola en éclats. Je ne pus que toiser le vampire sans rien dire.

— Les hommes n'aiment pas que les femmes s'ennuient avec eux, commenta-t-il.

Mais aucun sourire n'accompagnait cette remarque légère.

La voix de Jean-Claude s'éleva dans ma tête.

— *Il faut faire comme avec Moroven. Lui envoyer quelque chose qu'elle ne comprend pas.*

— *Laissez-moi deviner*, soupirai-je mentalement.

— *Du sexe ou de l'amour, ma petite. De quelles autres armes disposons-nous ?*

J'ignore ce que j'aurais répondu, parce qu'à cet instant Byron roula sur moi. Il me fit basculer d'un mouvement incroyablement vif et fluide, sans jamais sortir de moi, ce qui est plus difficile qu'on pourrait le croire. Je me retrouvai tout à coup allongée sur le dos, les yeux levés vers lui et les mains sur ses épaules comme si j'avais attrapé la première chose à ma portée pour me retenir. La surprise qui se lut sur mon visage le fit grimacer.

— Tu ne bouges pas assez, mon chou. Laisse-moi te montrer comment il faut faire.

Il fit deux allers-retours rapides qui me coupèrent le souffle, puis se redressa sur ses bras tendus comme s'il essayait de faire des pompes tout en poussant son bas-ventre contre le mien. Son sourire s'estompa, et il fronça les sourcils.

— Tu saignes, chérie.

J'avais de nouveau oublié mon poignet. Suivant la direction du regard de Byron, je vis qu'il avait recommencé à goutter. Il y avait des traces rouge sombre sur mon haut bleu.

— Compresse, réclama le vampire.

Comme moi, Nathaniel mit quelques secondes à comprendre ce qu'il voulait. Puis il déchira maladroitement un emballage et en tendit le contenu à Byron. C'était très gênant de me retrouver coincée sous un homme que je connaissais à peine avec Nathaniel agenouillé près de nous. Ça l'était encore

plus que lorsque Richard m'avait regardée baiser avec Damian.

J'avais l'impression que j'aurais dû m'excuser. Et je l'aurais sans doute fait si Byron n'avait pas appuyé la compresse sur mon poignet blessé, le clouant au sol. La douleur fut vive et immédiate. Je hoquetai et levai les yeux vers le vampire. Il me saisit l'autre poignet, m'immobilisant sous lui.

J'aurais peut-être protesté mais, à cet instant, la voix de Jean-Claude rugit dans ma tête.

— Ma petite, j'ai besoin de me nourrir ! Tu ne vas pas assez vite avec Byron.

— Vous êtes un grand garçon, répliquai-je tout haut. Nourrissez-vous vous-même.

— Comprends-tu ce à quoi tu m'autorises, ma petite ?

— Pour ce soir, oui. Aidez-moi, Jean-Claude. Nourrissez-vous, pour l'amour de Dieu. Nourrissez-vous.

Au-dessus de moi, Byron hésita.

— Quelque chose ne va pas ?

— Apparemment, nous n'allons pas assez vite pour lui.

Une grimace presque démoniaque passa sur le visage du vampire.

— Ça, on peut y remédier facilement, chérie.

Et il y remédia. Il se mit à aller et venir en moi, son corps semblable à une longue vague ondulante. On aurait dit que sa poussée commençait dans ses épaules et descendait souplement le long de son torse jusqu'à ce qu'il s'enfonce en moi. Une fois dedans, il faisait quelque chose avec ses hanches, et il me semblait que son sexe roulait sur lui-même. C'était comme une reptation qui lui parcourait tout le corps et s'achevait à l'intérieur du mien. Le mouvement lui-même n'était pas spécialement rapide, mais ses effets l'étaient.

Ma respiration avait accéléré et mon corps avait pigé à quel moment de son ondulation Byron plongeait en moi, de sorte que je donnais des coups de hanches pour aller à sa rencontre. C'était comme une danse horizontale, à ceci près que nous étions tous les deux plaqués au sol. Mais lorsque le vampire comprit que je voulais bouger, il modifia sa position pour ne plus immobiliser que mes jambes avec ses allées et venues. Ainsi, le haut de mon corps se retrouva libre de se soulever pour rejoindre le sien.

Byron tenait toujours mes poignets, et je continuais à me dire que j'aurais dû protester ; pourtant, je restais silencieuse. Je finis par comprendre que je n'en avais tout simplement pas envie.

Une autre voix à l'accent anglais s'éleva derrière nous.

— Jean-Claude a dit qu'on avait besoin de moi ici, mais je vois qu'il faut faire la queue.

Je prononçai son nom.

— Requiem.

Je ne dis rien d'autre, mais cela suffît pour que le nouvel arrivant vienne à moi. Il s'agenouilla dans la cascade soyeuse de sa cape noire et repoussa sa capuche en arrière, révélant des cheveux aussi raides et aussi sombre que sa cape elle-même. Ses yeux d'un bleu stupéfiant, riche et profond comme celui des fleurs de maïs, contrastaient avec la pâleur de sa peau. Sa fine moustache et sa petite barbe à la Vandyke étaient aussi noires que ses cheveux ; et ses sourcils.

Une fois, Requiem m'a dit que Belle avait tenté de l'acheter à son ancien maître. Elle voulait un troisième amant aux yeux bleus. Ceux d'Asher étaient du bleu le plus clair, ceux de Jean-Claude du bleu le plus foncé, presque marine, et ceux de Requiem étaient du bleu le plus vif, le plus éclatant. Le maître de Requiem avait refusé, et tous deux avaient fui la France.

Le vampire s'était agenouillé près de ma tête comme un ange ténébreux, dans cette cape qu'il refusait de troquer contre un manteau plus moderne.

— Qu'attendez-vous de moi, ma dame ?

— Si tu bois mon sang en même temps que je baise avec lui, je pourrai me nourrir de vous deux, dis-je d'une voix essoufflée mais claire.

Un bon point pour moi.

Requiem ne discuta pas. Il se contenta de s'allonger à plat ventre derrière nous, son visage près du mien.

— Les désirs de ma dame sont des ordres.

— Si tu as l'intention de lui obéir, fais-le vite, intervint Byron d'une voix plus tendue que la mienne.

Requiem se dressa sur les coudes et leva les yeux vers lui.

— Dois-je comprendre que tu ne tiendras pas beaucoup plus longtemps ?

— Oui.

— Tu manques d'entraînement.

— Tu ne l'as jamais baisée. Ne critique pas avant d'avoir essayé.

— Veux-tu dire qu'elle est tellement bonne qu'elle va te faire jouir prématurément ?

— Cessez de vous chamailler, intervins-je tandis que mon corps se soulevait et retombait avec celui de Byron.

Le vampire luttait pour conserver un rythme régulier, mais son mouvement commençait à perdre de la fluidité et je savais que, quand il interromprait sa danse au-dessus de moi, c'en serait fini.

— Requiem, dépêche-toi ou tu vas louper le coche.

— Comme ma dame voudra. (Il se laissa de nouveau tomber à plat ventre et passa les mains dans mes cheveux.) L'angle est mauvais, murmura-t-il. Puis-je prendre la liberté de l'améliorer ?

— Prends, prends, répondis-je d'une voix étranglée.

Il empoigna mes boucles et tira ma tête sur le côté d'un geste vif, exposant la ligne de mon cou. Il crispa ses doigts dans mes cheveux. Je hoquetai, et pas de douleur.

Je m'aperçus que je scrutai non pas les yeux gris de Byron mais ceux de Nathaniel. Le métamorphe était toujours agenouillé près de nous, mais pas trop près. Il semblait à la fois excité et effrayé, et je ne comprenais pas pourquoi. Pourtant, j'aurais bien voulu.

J'essayai de me mettre à sa place, d'envisager la situation de son point de vue. Un vampire me clouait au sol, meurtrissant mon poignet blessé, allant et venant en moi tandis que je me tordais sous lui. Un autre vampire me tirait violemment les cheveux pour exposer mon cou et, quand je jouirais, il plongerait ses crocs dans ma chair. Ils me pénétreraient tous deux simultanément et je ne pourrais rien faire pour les en empêcher.

Nathaniel se moquait que je sois consentante. Il voyait juste que j'étais prisonnière, immobilisée, à la merci des deux hommes. Et cette scène le mettait dans tous ses états. Il s'en délectait, parce que jamais il n'avait été si près d'obtenir ce qu'il voulait. Je sentais son besoin peser sur mon esprit comme quelque chose de tangible et je savais qu'il aurait donné pratiquement n'importe quoi pour être à ma place : en dessous.

Le rythme de Byron se fit plus heurté, plus saccadé. Le vampire semblait lutter pour ne pas se contenter d'aller et venir en moi le plus vite possible.

— J'y suis presque, presque, chuchota-t-il.

Je voulus tourner la tête pour voir son visage, mais Requiem crispa sa main dans mes cheveux, m'empêchant de bouger. Son souffle était brûlant contre ma gorge, et je savais qu'il avait emprunté cette chaleur à quelqu'un d'autre.

— Et vous, ma dame, y êtes-vous presque ?

Sa voix se répandit sur ma peau telle une rougeur.

Byron pesa plus lourdement sur mes poignets, comme s'il voulait les enfoncer dans le sol, et son rythme se fit encore plus pressant. Dans mon ventre enflait une pression tiède qui ne tarderait pas à exploser et à se répandre en moi.

— Oui, presque, chuchotai-je.

Les lèvres de Requiem se posèrent sur mon cou comme pour me donner un baiser. Byron essayait désespérément de se maîtriser, mais sa voix était rauque, essoufflée.

— Presque, presque, presque !

La pression tiède éclata enfin et je hurlai. Des crocs se plantèrent dans ma gorge tandis que le corps de Byron se cabrait au-dessus de moi. La bouche de Requiem se ventousa autour de ses canines. Il commença

à boire… et ce fut comme si chaque succion provoquait un nouvel orgasme.

Byron cria et se tordit avec moi. Un spasme agita la main de Requiem qui tenait mes cheveux ; les ongles de celle qui tenait mon épaule s'enfoncèrent dans ma chair et je sentis son corps tressauter, se balancer avec nous.

Je hurlai jusqu'à en avoir les cordes vocales douloureuses, mais Requiem continua à boire, et Byron continua à s'agiter en moi. Nous étions comme prisonniers d'une boucle de plaisir, chaque mouvement nourrissant les autres.

Finalement, nous nous écroulâmes en une pile frissonnante. La bouche de Requiem se détacha de mon cou.

— Je ne puis plus boire.

Sa voix parfaite était réduite à un murmure, à peine un souffle.

Byron s'affaissa sur moi telle une marionnette dont on a coupé les fils. Je sentais

son cœur affolé s'agiter dans sa poitrine comme une créature captive. Il semblait avoir du mal à respirer, et ce n'était pas mieux de mon côté. Lorsqu'il réussit enfin à parler, ce fut d'une voix rauque et tremblante.

— Si je n'étais pas déjà mort, je croirais que j'ai une attaque.

Je m'efforçai de rire et me mis à tousser.

— Ne fais pas ça, gémit Byron. Pitié, ne fais pas ça.

Ma quinte de toux avait resserré mon intimité autour de lui. Il se redressa sur les bras et donna une dernière poussée qui me fit me tordre par terre. Puis il s'écroula de nouveau en suppliant :

— Arrête, Anita, arrête. Je n'aurais jamais cru dire ça après une seule fois, mais laisse-moi un moment pour… reprendre mon souffle.

— Ce n'est pas une question de souffle mais de pouls, corrigea Requiem, son visage tout proche du mien. Je savais que vous possédiez l'ardeur mais, si vous êtes capable de faire ce genre de chose, vous devriez prévenir vos partenaires vampires.

— Quel genre de chose ? réussis-je à articuler.

Il déplaça sa tête pour me regarder en face, une joue appuyée contre mon épaule.

— Je savais que vous vous nourririez de moi, mais pas que vous me feriez venir.

— Que tu *nous* ferais venir, corrigea Byron. Encore et encore. (Il était prostré sur moi, la tête posée sur ma poitrine si bien que je voyais juste ses boucles brunes.) D'habitude, j'essaie de tenir le compte, mais j'ai arrêté passé cinq. Ou six.

— Huit fois en tout, déclara Requiem. Au moins. Si j'avais pu continuer à boire, je crois que nous ne nous serions pas arrêtés. (Il ferma les yeux et un frisson le parcourut.)

J'avais oublié de combien de façons différentes on pouvait nourrir l'ardeur. Et j'avais oublié combien ça pouvait être bon.

— Je ne peux comparer ça à aucune autre expérience, dit Byron d'une voix enrouée.

— Tu n'as jamais rencontré Belle Morte, n'est-ce pas ? demanda Requiem.

Byron essaya de lever la tête pour regarder l'autre homme. Mais ça dut lui demander trop d'effort, car il renonça.

— Non, je n'ai jamais eu ce plaisir.

— Et quel plaisir !

Si j'avais pu bouger, si je n'avais pas été certaine que mes jambes refuseraient de me porter, j'aurais demandé à tout le monde de s'écarter et je me serais relevée. Mais je ne pouvais pas bouger et, si je ne pouvais pas, Byron ne devait pas pouvoir non plus. Après tout, il avait fait plus d'efforts musculaires que moi. Mais je trouvais ça bizarre d'être coincée sous lui pendant que les deux

hommes discutaient comme si je n'étais pas là.

— Dans ce cas, pourquoi n'as-tu pas laissé Belle te garder ? demandai-je à Requiem, histoire de participer au moins à la conversation.

— L'avez-vous déjà rencontrée ?

— En quelque sorte, oui.

Ses yeux si bleus se firent tristes comme son excitation mêlée d'épuisement s'estompait dans la lumière de ses souvenirs.

— Alors, vous devriez savoir pourquoi. Aucun plaisir au monde ne vaut le prix qu'elle en demande. Et puis, je n'aime pas les hommes, pas même un petit peu et, pour survivre à sa cour, il faut être au moins bisexuel.

— Pourquoi ?

— Quand elle ne couche pas avec eux, Belle Morte aime regarder ses amants se prendre les uns les autres. La nuit, je ne crois pas qu'il y ait un seul instant où quelqu'un ne

soit pas en train d'avoir des rapports sexuels avec elle, ou pour la divertir, ou pour divertir ses invités.

Byron parvint à se déplacer légèrement sur le côté. Il leva ses yeux gris vers l'autre vampire.

— J'aime les hommes mais, à t'entendre, ça ne m'aurait pas plu non plus.

— Avec Belle Morte, tout plaisir a un prix. Tout plaisir se paie en douleur, et pas le genre de douleur que tu apprécierais. D'abord, elle cherche ce que tu désires le plus ; elle apprend ton corps comme aucun autre partenaire ne pourrait l'apprendre. Puis elle se met à te refuser ce que tu aimes. Elle t'oblige à supplier pour l'avoir. Si elle le peut, elle te rend dépendant d'elle. Une fois qu'elle te tient pour de bon, elle commence à se détacher de toi. Et tu passes le reste de l'éternité à observer le royaume des cieux depuis l'autre côté des portes scintillantes.

Tu es enfermé dehors, condamné à ne plus qu'entrevoir le paradis.

Je constatai que je pouvais de nouveau bouger mon bras. Par-dessus les boucles brunes de Byron, je touchai le visage de Requiem.

— Tu n'as pas échoué à la cour de Belle.

Le voile du souvenir se dissipa des yeux du vampire, mais l'éclat du plaisir s'était définitivement envolé.

— Si Jean-Claude ne m'avait pas recueilli après l'exécution de notre ancien maître, Belle Morte m'aurait pris. Je n'aurais pas pu donner la précédence à un maître ordinaire ; il fallait au moins un sourdre de sang. Vous ne vous rendez pas compte combien il est exceptionnel que Jean-Claude ait acquis assez de pouvoir pour devenir la source de sa propre lignée. En près de huit siècles, seuls trois vampires ont réalisé cet exploit. Cela nous a tous protégés quand notre ancien maître a perdu la tête et désobéi

aux ordres du Conseil. Notre cour était presque entièrement composée de membres de la lignée de Belle et, quand elle a éclaté, Belle a tenté de ramasser tous les morceaux.

La Grande-Bretagne est le seul autre pays au monde où les vampires sont des citoyens à part entière. Ils ont des droits, et on ne peut pas les tuer pour la seule raison qu'ils sont ce qu'ils sont : ce serait un meurtre. Aux États-Unis, c'est comme ça depuis quatre ans. Mais en Grande-Bretagne, c'est plus récent. Il y a encore des accrochages, des accrochages dont les médias et les dirigeants humains ne sont pas au courant.

Le Maître de la Ville de Londres était très vieux. C'était l'un des premiers vampires que Belle avait créés, il y a de ça une éternité. Parfois, les vieux vampires ne réagissent pas bien aux concepts nouveaux comme l'électricité, la médecine moderne ou le fait qu'ils

sont censés s'exposer au public un peu comme des rock stars.

Londres comptait parmi sa population plus de descendants de Belle que n'importe quel autre groupe à l'exception de trois, parmi lesquels la propre cour de Belle. Alors, quand la loi sur la citoyenneté des vampires a été votée, le Conseil a voulu que le Maître de la Ville se charge de communiquer avec les médias.

Il se faisait appeler Dracula, parce qu'après l'assassinat du véritable Dracula ce nom était de nouveau disponible. Un seul vampire par pays peut porter un nom donné à un certain moment, et un seul vampire au monde peut porter un nom donné à un certain moment s'il s'agit d'un nom extrêmement célèbre. Dracula n'était pas le vrai Dracula, mais les journalistes n'avaient pas l'air de le comprendre. Ils aimaient à répéter que le Maître de leur Ville était le légendaire Dracula.

Le problème, c'est qu'ils l'auraient voulu aussi politiquement correct que Jean-Claude et la plupart des Maîtres de la Ville américains. Mais le nouveau Dracula n'était pas d'accord. Du coup, il avait pété les plombs et il s'était mis à massacrer des humains.

Le Conseil avait réussi à étouffer le plus gros de l'affaire. Pour assassiner de nouveau Dracula et prouver que les vampires sont aussi superstitieux que n'importe qui, ils avaient déclaré que le nom était mort et qu'aucun autre vampire ne pourrait plus le choisir ou le porter. Il y en avait déjà eu deux, et tous les deux avaient enfreint la loi du Conseil et avaient dû être éliminés. C'était suffisant.

Jean-Claude avait offert un nouveau foyer aux vampires de Londres. Pas tous, mais la plupart : tous ceux dont il pouvait remonter la lignée jusqu'à Belle. Pouvait-il y avoir meilleurs danseurs, meilleurs

stripteaseurs que les plus beaux et les plus séduisants vampires du monde ? C'était d'une logique implacable. Mais clouée à terre par le poids de deux des vampires en question, je commençais à me demander si ce qu'il se passait n'était pas dû, au moins en partie, à leur concentration dans un seul endroit. Existe-il un équivalent vampirique des phéromones ? Probablement.

— Tu es en sécurité maintenant. Alors, poussez-vous tous les deux. La réanimatrice a besoin de se relever.

— Si j'étais un véritable gentleman, j'aurais pris les devants, dit Requiem en se dressant sur ses genoux avec beaucoup plus de grâce que ce serait mon cas.

Byron se mit à quatre pattes, la tête pendante comme un cheval fourbu. Je voyais sa poitrine et son bassin, et il avait l'air complètement vidé.

— Je ne sens plus mes jambes en dessous des genoux. Désolé, mon chou, mais je

ne vais pas pouvoir aller plus loin pour le moment.

Mais même s'il ne s'était redressé que très partiellement, je me retrouvais nue en dessous de la taille ou, du moins, de la seule manière qui comptait pour moi. Je n'arrive pas à me sentir habillée quand je porte juste des bottes et des bas autofixants. Mon haut et mon flingue n'y changeaient rien. Ma jupe était remontée si haut que j'avais l'entre-jambe à l'air. Donc, de mon point de vue, j'étais nue. Je sais, c'est très provincial de ma part, mais c'est la vérité. Si je devais couvrir une seule partie de mon corps, ce serait celle-là.

Je m'efforçai de descendre ma jupe, mais elle était coincée sous mes fesses. Requiem se leva et me tendit une main, suivi par Nathaniel. Je n'arrivais pas à déchiffrer l'expression de ce dernier, et je ne voulais pas lire dans son esprit : j'avais déjà eu assez de surprises pour la soirée. Alors, je pris la

main de Nathaniel plutôt que celle de Requiem.

Il dut saisir les deux miennes pour m'extirper de sous Byron. Lorsque je me retrouvai debout, mes genoux refusèrent de me porter, et il dut m'attraper par la taille pour m'empêcher de tomber. Je jetai un coup d'œil à Requiem, qui s'était de nouveau enveloppé de sa cape noire. Craignant qu'il se sente offensé, je dis :

— Rien de personnel.

Le vampire m'adressa un sourire bref mais plein d'une bonne humeur inhabituelle chez lui.

— Je ne suis pas vexé, ma dame.

Il écarta les pans de sa cape d'un geste brusque. Dessous, il portait un pantalon de costume gris clair taché sur le devant, comme s'il n'avait pas réussi à atteindre les toilettes. Sauf que ce n'était pas une tache d'urine et que ça descendait le long de sa

jambe droite pratiquement jusqu'à son genou.

Je haussai les sourcils.

Je m'attendais que Requiem manifeste de l'embarras, mais j'en fus pour mes frais.

— Bien joué, ma dame. Bien joué.

Je rougis, ce qui le fit éclater de rire, de ce gloussement rauque, très masculin. Byron se joignit à lui et, bien que plus aigu, son rire n'en était pas moins viril. Il avait enfin réussi à se mettre à genoux.

Nathaniel ne rit pas avec eux. Il m'aida à remettre ma jupe en place, et quelque chose dans son expression, dans son silence, finit par atteindre les deux vampires.

Requiem exécuta une profonde courbette et sa cape se déploya derrière lui telles les ailes d'un oiseau. Je l'avais déjà vu utiliser ce mouvement sur scène.

— Toutes mes excuses, Nathaniel. Il ne m'est pas venu à l'esprit de solliciter ton aval

lorsque je suis arrivé. Jean-Claude est notre maître et celui d'Anita, mais pas le tien.

Il leva vers les yeux vers Nathaniel, braquant sur lui toute la force de son regard bleu vif.

— Anita n'a pas besoin de ma permission pour faire quoi que ce soit, répliqua Nathaniel sur un ton qui sonnait faux.

Je soupirai. Je ne pouvais sans doute pas lui en vouloir. Ces derniers temps, il avait vu presque tous les hommes de mon entourage obtenir bien plus que le droit de dormir à mes côtés. Mais je ne pouvais pas m'excuser devant les deux vampires sans leur révéler plus de choses qu'ils avaient besoin de savoir. Aussi n'essayai-je même pas.

— Tu partages ses nuits, mec, grimaça Byron. Ne nous refuse pas quelques miettes de ses faveurs.

Nathaniel prit une grande inspiration comme s'il voulait dire quelque chose, mais je l'arrêtai en posant une main sur ses lèvres.

— C'était une urgence métaphysique. Nathaniel a décidé de ne pas s'en mêler pendant quelque temps.

Le métamorphe me dévisagea et je le sentis sourire contre ma paume. Il le faisait juste pour moi, puisque personne d'autre ne pouvait le voir. Il m'embrassa la main et l'écarta de sa bouche, mais le mécontentement s'était estompé de ses yeux. Je souris.

— Maintenant, il faut bander ce poignet.

Je baissai les yeux vers le poignet en question. La gaze de la compresse s'était collée à la plaie, qui avait commencé à se refermer. Byron avait beaucoup appuyé dessus.

— Et retrouver ma culotte, ajoutai-je.

Byron se pencha pour repêcher sous une table ce qui restait de mon tanga noir.

— Je crois qu'elle est foutue, mon chou.

Je soupirai. Bert avait raison : ma jupe était trop courte, à plus forte raison pour être portée sans culotte.

— J'ai peut-être quelque chose qui pourrait t'aller, offrit Byron.

— Quoi ?

— Un string. Mais au moins, ça couvrira le devant, dit-il en souriant. Je secouai la tête mais acceptai son offre. Une micro-culotte, c'était mieux que pas de culotte du tout.

CHAPITRE 38

Le club était plongé dans le noir, à l'exception d'un unique projecteur braqué vers le milieu de la scène. Jean-Claude se tenait dans cette douce lumière blanche qui n'éclairait que ses épaules et son visage. Cela donnait l'illusion que son corps se formait à partir des ténèbres mêmes et culminait dans la pâleur scintillante de son visage, la blancheur éblouissante de sa lavallière, la minuscule étincelle colorée du saphir qui ne

clignotait que lorsqu'il bougeait. Ses cheveux ressemblaient à de l'obscurité filée et bouclée. Les seules couleurs étaient le bleu de ses yeux, dans lequel on aurait pu se noyer, et l'écarlate du rouge à lèvres qui lui barbouillait le bas du visage. Ce n'était pas mon rouge à lèvres, ou du moins, pas en grande partie.

Sa voix flotta à travers la pièce obscure.

— Qui goûtera mon baiser ?

« Goûtera » laissa une traînée sucrée sur ma langue, comme si je venais de sucer un bonbon. « Baiser » me donna la sensation de lèvres effleurant ma joue.

— Qui m'étreindra ?

« Étreindra » diffusa en moi une agréable tiédeur, comme si quelqu'un que j'aimais beaucoup venait de me serrer dans ses bras.

La voix de Jean-Claude a toujours eu du pouvoir, mais pas à ce point. Pas à ce point. Et encore, avec mon immunité partielle, je ne ressentais probablement pas tout.

Impossible de deviner quel effet exact elle produisait sur le public.

Je dus faire un gros effort de volonté pour m'arracher à la contemplation de Jean-Claude dans ce cercle de lumière blanche et scruter le reste de la salle. Mes yeux mirent un moment à s'accoutumer à la pénombre, mais, lorsque je pus voir, tous les visages étaient dressés vers lui. Tous les clients le regardaient comme s'il était le soleil levant et qu'ils n'avaient encore jamais vu d'astre si radieux.

Seules quelques femmes secouaient la tête d'un air perplexe : celles qui possédaient un don psychique d'un certain type ou qui avaient eu l'occasion de s'entraîner. Marianne m'a prouvé qu'il n'y a pas besoin d'être nécromancienne pour jouir d'une certaine immunité à la manipulation mentale vampirique.

Un des rares hommes présents dans le public se leva. La femme qui l'accompagnait

tira sur sa manche pour le forcer à se rasseoir, mais il secoua obstinément la tête. Non, il ne se laisserait pas submerger par cette voix. Il ne comprenait pas que ce n'était pas une question de préférence sexuelle. La séduction était le pouvoir de Jean-Claude ; d'une certaine manière, ça n'avait rien à voir avec le sexe.

Deux des serveurs escortèrent une femme sur scène. Elle était grande et d'une maigreur presque anorexique. Apparemment, elle avait dû agiter plus de fric que toutes les autres, parce que Jean-Claude préfère les filles bien en chair. Comme il me l'a fait remarquer, les beautés de son époque – celle où il fréquentait la cour de France – faisaient un 48 de maintenant. La plupart des vampires âgés aiment les femmes petites et rondes. La plupart d'entre nous sont vraiment nées au mauvais siècle.

Les spots qui entouraient la scène s'étaient rallumés si graduellement que, si

vous aviez regardé la scène pendant tout ce temps, vous ne vous en seriez pas aperçus. Il y avait juste assez de lumière pour que les spectateurs puissent voir la moitié supérieure du corps de Jean-Claude et de la femme. Les mains pâles du premier glissaient sur le corps de la seconde. Rien de vulgaire : toucher le dos, l'épaule ou la taille d'une femme procure plus de satisfaction à Jean-Claude que certains hommes en éprouvent en pelotant les seins ou les fesses de leur partenaire. Parfois, ce n'est pas une question d'endroit mais de manière.

Il l'attira contre lui comme pour mouler le corps mince de la femme au sien. Puis il lui fit lever la tête en tenant son menton d'une main blanche pour pouvoir contrôler leur baiser. Il lui passa son bras libre autour de la taille et la serra plus étroitement et juste assez fort pour qu'elle renverse légèrement la tête et que sa bouche s'arrondisse en un « O » de surprise.

Une des clientes qui étaient passées avant elle avait peloté Jean-Claude ; à présent, celui-ci faisait en sorte de ne pas laisser assez d'espace entre leurs corps pour qu'une main baladeuse puisse s'y glisser. La femme sembla prendre cette étreinte pour un signe de faveur sexuelle. Je savais que ça n'en était pas un : c'était un signe de contrôle et de mécontentement.

Mais quand Jean-Claude inclina la tête vers elle, je ne sentis aucun mécontentement émaner de lui. Il l'embrassa comme s'il essayait de la respirer avec la bouche. Il se nourrissait de ses lèvres presque comme il aurait pu se nourrir de son cou. Et d'une certaine façon, c'était bien ce qu'il faisait. Il se nourrissait enfin.

Il se nourrissait de la bouche des clientes d'une façon que m'avait dévoilée la présence du Dragon dans ma tête, excepté qu'elle savait comment dévorer l'essence des gens et rendre les morts-vivants morts tout

court. Jean-Claude ne faisait pas ça, mais il faisait quelque chose d'étrangement similaire. Il nourrissait l'ardeur à partir d'un simple baiser.

— Nikolaos ne l'aurait jamais laissé se nourrir ainsi, dit quelqu'un à voix basse près de moi.

Je me tournai vers Buzz. Je ne l'avais ni senti ni entendu approcher. J'étais plus absorbée par le spectacle que j'en avais conscience.

— Que veux-tu dire ? demandai-je.

— Nikolaos savait qu'il se nourrissait des spectateurs sans même les toucher. Donc, elle lui avait interdit de les toucher. (Le regard du vampire se tourna vers la scène.) Je crois qu'elle se doutait de son potentiel et qu'elle faisait tout son possible pour l'empêcher d'en prendre conscience.

— Elle est morte depuis presque trois ans. À t'entendre, c'est la première fois que tu vois ce spectacle.

Il reporta son attention sur moi.

— En effet.

J'écarquillai les yeux.

— Depuis tout ce temps ? Nikolaos est morte ; elle ne pouvait plus l'arrêter.

— Mais toi, oui.

— Je ne comprends pas.

— Il y a trois ans, aurais-tu accepté de sortir avec lui après avoir vu ça ?

Je regardai de nouveau vers la scène. Je vis Jean-Claude embrasser une inconnue comme si elle était l'amour de sa vie, ou du moins, comme s'il n'avait jamais désiré personne à ce point. L'aurais-je toléré il y a trois ans ? Non. Aurais-je utilisé ça comme prétexte pour le larguer ? Et comment !

La femme se pâma entre ses bras. Elle détacha sa bouche de celle de Jean-Claude et elle défaillit, comme si ce baiser seul était assez intense pour la plonger dans l'inconscience. Je pensais qu'elle jouait la comédie ou qu'elle exagérait, mais les serveurs durent

la porter pour la faire descendre de scène et la ramener à sa table.

Jean-Claude balaya le public du regard, tout le bas du visage maculé de rouge à lèvres frais. On aurait dit du sang, et je le connaissais assez bien pour savoir que la ressemblance n'était pas fortuite. Ses yeux étaient devenus entièrement bleus, comme un crépuscule estival.

— Qui sera la prochaine ?

Et ce fut comme s'il chuchotait tout contre ma peau, comme s'il se tenait juste derrière moi. L'illusion était si forte que je dus lutter pour ne pas me retourner. J'étais censée être immunisée contre ces conneries ; si j'avais du mal à me retenir, que pouvaient bien ressentir toutes ces spectatrices à l'expression extatique ?

Je baissai mon bouclier juste assez pour voir Jean-Claude irradier de pouvoir. Voilà ce qu'il était censé être. Il ne se contentait pas de nourrir l'ardeur. Il ne se rabattait

pas là-dessus faute de pouvoir boire du sang. Ce qu'il faisait était une fin en soi. Et je n'avais jamais rien vu de pareil, ni chez lui ni chez personne d'autre. C'était apparenté à ses autres pouvoirs, mais bien supérieur à eux.

Je reportai mon attention sur Buzz.

— Le fait qu'il se nourrisse ainsi… c'est ce qui m'a sauvée.

Il eut l'air perplexe. Les vampires de moins de vingt ans conservent une telle variété d'expressions humaines !

— Qui t'a sauvée de quoi ?

— Si Jean-Claude ne s'était pas nourri, j'aurais dû le faire pour lui. C'est l'un des desseins des serviteurs humains : nous nous nourrissons pour notre maître quand il est dans l'incapacité de le faire. Je serais toujours coincée dans les loges, en train de baiser métaphysiquement tout ce qui bouge. (Je secouai la tête.) Non, merci.

— Donc, tu ne lui en veux pas de tripoter des inconnues ?

Je sentis mon expression virer hostile.

— Tu as l'air déçu que ça ne me dérange pas. Pourquoi ?

Il leva les mains et fléchit ses énormes biceps, involontairement, me sembla-t-il. C'était censé être un geste inoffensif, mais il était trop musclé pour que ça n'ait pas l'air impressionnant… ou effrayant, selon votre point de vue.

— Je trouve ta volte-face drôlement rapide, c'est tout.

Je soupirai.

— La dernière fois que Jean-Claude m'a demandé s'il pouvait se nourrir du public, je n'ai pas vraiment compris ce que ça signifiait. (J'eus un sourire qui n'avait rien de joyeux.) Et puis, à l'époque, je ne baisais pas avec des inconnus pour nourrir nos pouvoirs vampiriques. Curieusement, ça m'a fait

reconsidérer ma position sur pas mal de choses.

Buzz était beaucoup trop sérieux. Ça ne me plaisait pas. Comme je ne comprenais pas sa réaction, je décidai de changer de sujet.

— C'est une bonne chose que Primo soit enfermé dans le cercueil de rabe.

— Nous l'y avons mis pendant que tu te nettoyais.

Je hochai la tête. On m'avait déjà tout raconté, et j'avais voulu vérifier par moi-même. J'avais posé mes mains sur le couvercle et senti Primo prisonnier à l'intérieur, sous des chaînes en argent et un objet saint. Ce n'est pas que je ne faisais pas confiance au personnel du club, c'est que, dans ma partie, la prudence paie toujours. L'étrange comportement de Buzz ne risquait pas de me faire changer d'avis.

— Lisandro m'a dit que tu lui avais ordonné de monter la garde près du cercueil.

Je hochai la tête.

— En effet.

— Primo est dans un cercueil bardé de croix, Anita. Il n'en sortira pas tout seul.

Je haussai les épaules. Lisandro était grand, brun, séduisant, avec des cheveux plus longs que ceux de tous ses collègues de la sécurité. C'était aussi le seul qui porte un flingue dans le creux des reins, sous son tee-shirt noir. Dès que j'avais repéré son arme, j'avais pensé que ça devait être un rat-garou, et j'avais eu raison. Je lui avais ordonné de tuer Primo si celui-ci se risquait à s'échapper du cercueil. Jean-Claude aurait probablement approuvé, et comme il était occupé sur scène… J'étais satisfaite de mon initiative, et ça ne me plaisait pas que Buzz désapprouve.

— Disons juste que je partirai relever les morts l'esprit plus tranquille en sachant que Lisandro veille sur le cercueil avec des munitions en argent et l'ordre de tirer en cas de pépin.

— C'est moi le chef de la sécurité, Anita. Tu aurais dû m'en parler d'abord.

Je soupirai.

— Tu as raison, j'aurais dû. Désolée.

Buzz cligna des yeux comme un cerf pris dans les phares d'une voiture. Il s'attendait sans doute que je proteste. Mais j'étais fatiguée, en retard et un peu perturbée d'avoir baisé avec Byron et Requiem.

— Il faut que j'y aille, Buzz.

— Ton escorte t'attend à la porte, dit-il en me désignant cette dernière du menton.

Requiem se tenait là, toujours vêtu de sa cape noire, mais dessous il portait un pantalon propre qu'il avait dû emprunter à quelqu'un. Probablement un autre danseur, vu qu'il était en cuir.

À côté de lui, j'avisai le loup-garou qui était tombé sur Clay et moi pendant que Primo se bagarrait avec les étudiants. Il s'appelait Graham ; il avait ces épaules larges et ces biceps saillants qu'on ne peut obtenir

qu'en soulevant une sacrée quantité de fonte. Ses cheveux noirs étaient rasés dans la nuque et à l'arrière du crâne mais longs sur le dessus, enfin, suffisamment pour lui tomber par-dessus les oreilles. Je trouvais ça bizarre comme coupe, mais bon, ce n'était pas mes cheveux. Il avait des traits vaguement exotiques, comme si un de ses ancêtres n'était pas originaire d'Europe. La couleur et la raideur de ses cheveux, ainsi que ses yeux légèrement obliques, me donnaient à penser qu'il avait des racines beaucoup plus à l'est.

J'avais protesté que je ne voulais ni n'avais besoin d'une escorte, mais, de la même façon que j'avais donné mes ordres à Lisandro au sujet de Primo, Jean-Claude avait donné les siens avant de monter sur scène. Je ne devais aller nulle part sans quelqu'un pour m'accompagner. Il n'était pas certain que le Dragon en ait terminé avec nous ce soir-là, et ce serait trop bête que les choses tournent mal.

Ce qu'il n'avait pas raconté à mes gardes du corps – ni au vampire, ni au métamorphe –, c'est ce qui s'était passé dans mon bureau un peu plus tôt. Ce corps à corps-là n'avait pas été provoqué par le Dragon mais par mes propres emmerdes métaphysiques. Enfin, les miennes et celles de Jean-Claude.

Jean-Claude avait même laissé une liste de gens qu'il pensait qualifiés pour ce boulot. Byron ne figurait pas dessus, et Clay non plus. En fait, c'était une liste assez courte qui se résumait plus ou moins à Requiem et à Graham. La dernière chose dont j'avais envie, c'était bien de me retrouver coincée dans une voiture avec Requiem, mais je n'avais pas le temps de protester. J'étais passée de très en avance à tellement en retard que j'avais dû appeler mes clients et leur dire de m'attendre et que j'étais en route, vraiment.

J'avais enfilé le blouson de cuir de Byron pour remplacer ma veste turquoise pleine de sang. C'était le seul vêtement

disponible qui m'allait à peu près et ne me donnait pas l'air de porter la moitié supérieure d'un costume de gorille. Il sentait encore un peu son eau de Cologne.

Buzz avait reporté son attention sur le public. L'homme de tout à l'heure était toujours debout, et sa femme s'était levée aussi. Elle commençait à lui faire une scène.

— Excuse-moi, il faut que j'aille régler ça.

— Je t'en prie.

Nathaniel sembla surgir de nulle part. Il m'accompagna jusqu'à la porte d'entrée. Il souriait et semblait très détendu, bien plus que je l'avais vu depuis longtemps, et peut-être même bien plus que je l'avais jamais vu. Drôle de nuit pour se sentir aussi bien.

— Tu as promis de revenir à temps pour voir une partie de mon numéro, me rappela-t-il en souriant.

— J'ai deux clients qui m'attendent au cimetière.

Il me regarda de cet air mi-boudeur, mi-« je sais déjà que je vais gagner ».

— Tu as promis.

— On ne pourrait pas juste baiser à la maison quand je rentrerai ? suggérai-je.

Il se rembrunit.

— Je serai poilu. Tu ne voudras pas.

Une horrible idée me traversa l'esprit.

— J'ai promis de te marquer le cou ce soir. Oh, mon Dieu, tu n'espérais quand même pas que je le fasse en public ?

Il me sourit et, dans son sourire, je vis quelque chose que je n'avais jamais vu auparavant. Un soupçon d'assurance, comme s'il se sentait brusquement en sécurité. Il m'avait regardée coucher avec deux quasi-inconnus, et il se sentait brusquement en sécurité. Allez comprendre.

— Espèce d'exhibitionniste. Tu aimes l'idée que je te marque pour la première fois devant tous ces gens.

Il eut un haussement d'épaules d'une nonchalance feinte, mais ses yeux brillaient déjà d'excitation.

— J'aime des tas de choses, Anita.

Je voulus prendre une mine sévère et n'y parvins pas.

— Tu t'es débrouillé pour que je promette de te marquer et, maintenant, tu profites de la situation.

— Tu es en retard. Tes clients t'attendent, me dit-il solennellement.

Mais le pétillement de ses yeux le trahissait.

Je secouai la tête en souriant.

— Il faut que j'y aille.

— Je sais.

— Est-ce que ça casserait l'illusion si je t'embrassais ?

— Je prends le risque.

Je l'embrassai. Ce fut un baiser chaste, juste une pression des lèvres et presque pas de langage corporel. Je m'écartai de lui avec

une expression soupçonneuse. Nathaniel éclata de rire et me poussa vers la porte.

— Souviens-toi : tu es en retard.

Lorsque je sortis dans la nuit d'octobre, j'étais plus certaine que jamais de ne rien comprendre aux hommes. Ou, pour être honnête : de ne rien comprendre aux hommes de ma vie. Jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je vis Jean-Claude sur scène avec une autre femme ; il l'embrassait comme s'il essayait de localiser ses amygdales avec sa langue. La plupart des gens ont l'air vaguement ridicules quand ils embrassent aussi profondément, mais pas lui. Lui, il avait juste l'air charmeur, érotique et parfait.

Je me rendis compte que j'avais embrassé Nathaniel, mais pas Jean-Claude. Je ne voulais pas l'interrompre, mais je ne voulais pas non plus qu'il se sente lésé. Quand il lâcha enfin la femme, je lui soufflai un baiser. Il me le retourna d'une main pâle. La moitié inférieure de son visage était

barbouillée de rouge écarlate. Ça ne ressemblait pas vraiment à du sang, du moins, pas pour moi qui en ai vu beaucoup, mais ce n'était tout de même pas une image réconfortante à emmener dans la nuit.

Un autre des hommes de ma vie se tenait près de la porte, un grand sourire aux lèvres, impatient de passer aux préliminaires avec moi en public. Parfois, les choses de ma vie que je trouve les plus bizarres ne sont pas celles qui ont un rapport direct avec les vampires, les loups-garous et les zombies. Même la politique vampirique ne me laisse pas aussi perplexe que ma propre vie amoureuse.

CHAPITRE 39

Nous étions sur Gravois, coincés entre deux interminables rangées de boutiques qui avaient connu des jours meilleurs. Tout le voisinage glissait lentement vers cette décrépitude des quartiers où il ne fait pas bon traîner après la tombée de la nuit. Ce n'était pas encore un endroit dangereux, mais si rien ne venait le sauver il le deviendrait d'ici deux ou trois ans.

Le restaurant *Bevo Mill*, un authentique moulin, se dressait comme un grand navire au milieu d'un océan de bâtiments plus petits et plus abîmés. Il servait encore de la délicieuse cuisine allemande. Je regardais ses pales tourner lentement devant moi et, tout à coup, je vis que nous passions sous le viaduc en pierre, plusieurs pâtés de maisons après le moulin. Entre les deux, je ne me souvenais de rien. J'avais des absences, comme si mon attention clignotait. Ce n'était pas bon signe, et ce n'était pas non plus le moment le mieux choisi pour ça, vu que je conduisais.

Graham couina, vous savez, cette inspiration sifflante que vous prenez quand vous essayez de ravaler un cri. Je lui jetai un coup d'œil.

— Quoi ? Il y a un problème ?

— Tu as failli percuter deux bagnoles, répondit-il d'une voix étranglée.

— Pas du tout.

— Si, déclara Requiem depuis la banquette arrière. Il a raison.

Soudain, une voiture blanche apparut juste devant ma Jeep. J'écrasai la pédale de frein et Graham couina une nouvelle fois. J'avais le cœur dans la gorge. Je n'avais pas vu cette bagnole. Je mis mon clignotant droit parce que, pour tourner de ce côté-là, je n'aurais pas à traverser une autre file. La brusque apparition de la voiture blanche m'avait fait peur.

Je pénétrai dans *Grasso Plaza*, où se trouvaient le bureau de poste d'Affton, un supermarché et des tas de devantures vides. Ce centre commercial situé le long de Gravois semblait fatigué, comme s'il avait donné tout ce qu'il avait dans le ventre et que ça n'avait pas suffi. Ou peut-être projetais-je sur lui mes propres sentiments. Je coupai le contact et nous restâmes assis en silence pendant quelques minutes.

— Vous allez bien ? demanda Requiem d'une voix basse et sourde, comme s'il parlait depuis l'intérieur d'un puits.

Je me tournai dans mon siège pour le regarder, et j'eus l'impression de bouger au ralenti. Requiem était assis sur la banquette arrière, les mains croisées dans son giron. Il ne se trouvait pas loin de moi et il ne faisait rien de bizarre. En fait, il ne faisait rien du tout. Il restait soigneusement immobile, comme s'il ne voulait pas attirer l'attention sur lui.

— Qu'as-tu dit ?

Ma voix aussi retentit comme un écho dans ma tête.

— Vous allez bien ? répéta-t-il lentement, en détachant bien les syllabes.

Je regardai ses lèvres bouger. Le son et le mouvement semblaient légèrement désynchronisés.

Je dus réfléchir comme s'il m'avait posé une question difficile.

— Non, lâchai-je enfin. Non, je ne crois pas.

— Qu'est-ce qui cloche ? s'enquit Graham.

Qu'est-ce qui clochait ? Bonne question. Le problème, c'est que je n'étais pas certaine d'avoir une bonne réponse. Qu'est-ce qui clochait ? Je réagissais comme si j'avais subi un choc traumatique, mais pourquoi ? Avais-je perdu plus de sang que je m'en étais rendu compte ? Peut-être. Peut-être pas.

J'avais froid. Je me pelotonnai dans mon blouson d'emprunt et enfouis mon visage dans le col. L'eau de Cologne de Byron, son odeur, me chatouilla le nez, et j'eus un mouvement de recul parce qu'elle faisait rejaillir trop de choses. Les odeurs ravivent la mémoire plus facilement que n'importe quel autre sens. Soudain, je me noyai dans la sensation du corps de Byron, dans l'expression de son visage penché au-dessus de moi, dans

le poids de son bassin et de ses jambes qui me clouaient au sol, dans la vision de son sexe qui allait et venait en moi…

Je retombai contre le dossier de mon siège, la tête rejetée en arrière et ce fut comme si tout le plaisir que j'avais éprouvé dans les loges du *Plaisirs Coupables* revenait à la charge, me traversant et me faisant culbuter. Ce n'était pas tout à fait la même expérience, mais c'était un écho puissant, suffisamment pour me faire trembler et griffer l'air de mes mains, comme si j'avais besoin de me raccrocher à quelque chose.

J'entendis la voix de Requiem : « Non, ne la touche… », et je trouvai quelque chose à quoi me raccrocher.

Graham avait tenté de me saisir les poignets pour m'immobiliser et m'empêcher de me blesser. Sans doute pensait-il que je faisais une crise d'épilepsie ou un truc du genre. Je refermai convulsivement la main sur une des siennes. À l'instant où nos

paumes se touchèrent, tous ces souvenirs, tout ce plaisir se déversèrent en lui.

Graham frissonna contre moi. Je sentis le tremblement remonter le long de son bras et le projeter si fort contre le dossier de son siège qu'une secousse ébranla la Jeep. Je lui laissai les souvenirs et le plaisir, les images, les odeurs et les sons. Je les laissai s'écouler de moi et le remplir.

Ce n'était pas une décision consciente : avant de le faire, j'ignorais que je pouvais me débarrasser de ces réminiscences en les refilant à quelqu'un d'autre. Je n'avais pas fait exprès, mais je n'étais pas fâchée de l'avoir fait. Pendant que Graham se tordait sous l'effet du seul écho de ce que j'avais vécu, je me réjouis que ça ne soit pas moi. Je me réjouis d'être la plus calme, pour une fois. Parce que je savais maintenant pourquoi j'avais eu cette réaction choquée avant que la métaphysique parte en sucette.

Je tue sans trop tergiverser. Pas de sang-froid mais, si je dois abattre quelqu'un, ça ne me pose pas vraiment de problème. Autrefois, ça me chiffonnait de ne pas éprouver de remords. Et puis la première fois que je me suis rendue dans le Tennessee pour aider Richard, à l'époque où nous sortions ensemble, j'ai torturé quelqu'un.

Les méchants venaient de nous envoyer un doigt de la mère de Richard dans une petite boîte, avec une boucle de cheveux de son frère Daniel. Nous ne disposions que de très peu de temps pour les retrouver, et nous savions déjà qu'ils avaient été suppliciés. L'homme qui nous avait apporté la boîte s'était vanté que ses compagnons et lui les avaient violés tous les deux. Alors, je l'ai mutilé pour le forcer à nous dire où ils se trouvaient et, après en avoir terminé avec lui, je lui ai tiré une balle dans la tête pour faire cesser ses cris. Je l'ai fait pour sauver la famille de Richard, et parce que je ne voyais

pas d'autre moyen. Je l'ai fait parce que je ne demande jamais à personne de faire ce que je ne suis pas prête à faire moi-même. C'est la règle.

Évidemment, avant ça, la règle était de ne pas torturer. C'était une limite que je m'étais fixée ; pourtant, je l'avais franchie. Le plus terrible, c'est que je n'ai jamais regretté de l'avoir fait, mais seulement d'avoir dû le faire. Ce type avait violé la mère de Richard ; si j'avais pu, je l'aurais tué très lentement. Mais je n'en étais pas capable, pas même après ce qu'il avait fait.

Richard et moi avons sauvé sa famille. Mais avant cette histoire, les Zeeman étaient comme les Walton, et maintenant… ils ne le sont plus. Ils ne sont pas complètement brisés, mais ils ne sont plus aussi intacts. J'ai tué ou aidé à tuer les responsables, mais la vengeance ne suffit pas à réparer ce qui a été cassé. Comment rend-on son innocence à quelqu'un ? Cette merveilleuse impression

de sécurité que seuls possèdent les gens à qui il n'est jamais rien arrivé d'affreux, comment la leur rend-on ? J'aimerais vraiment le savoir.

J'ai franchi beaucoup de limites au fil des ans, et je venais d'en franchir une nouvelle ce soir-là. Jusque-là, jamais je n'avais eu de rapports sexuels juste pour me nourrir. Et jamais avec des inconnus. Or, Byron et Requiem étaient des inconnus. Je les connaissais depuis quinze jours à peine. J'avais couché avec eux parce que Jean-Claude avait eu besoin que je me nourrisse.

Requiem s'était déplacé sur un côté de la banquette arrière. Il était assez près pour voir mon visage et pour regarder Graham se tordre dans le siège passager, mais pas assez près pour que je puisse le toucher en tendant la main.

— Vous avez eu un flash-back, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête sans détacher le regard du loup-garou.

— Cela vous était-il déjà arrivé ?

— Seulement une fois, après qu'Asher m'eut complètement roulée avec son esprit et que nous eûmes baisé tous ensemble.

Les spasmes de plaisir de Graham commençaient à s'apaiser.

— Mais Asher n'était pas là ce soir, fit remarquer Requiem.

— Non, en effet.

Ma voix me sembla très égale, très neutre, très vide. Aussi vide que j'avais l'impression de l'être moi-même.

— Saviez-vous que vous pouviez projeter ce souvenir en quelqu'un d'autre ?

— Non.

Les paupières de Graham tressaillaient comme des ailes de papillon qui tentent de s'ouvrir et n'y parviennent pas. Le métamorphe avait l'air désossé. Si son corps avait

été moins solide, peut-être aurait-il glissé à travers le plancher.

— Vous vous êtes déversée en lui, puis vous l'avez regardé se tordre. Qu'est-ce que vous avez ressenti ?

Je secouai la tête.

— Rien du tout. J'étais juste contente que ça ne soit pas moi, pour une fois.

Requiem s'avança et s'appuya au dossier du siège de Graham.

— C'est vrai ? C'est tout ce que vous avez ressenti ?

Je tournai la tête vers lui. Un coup d'œil n'aurait pas suffi ; je voulais qu'il voie combien mes yeux étaient morts.

— Tu es un maître vampire. Ne sens-tu pas le mensonge ?

Il se passa avec nervosité la langue sur les lèvres.

— J'ai connu plusieurs vampires capables de faire ce que vous venez de faire. La dernière le faisait exprès. Elle conjurait un

souvenir de plaisir et elle choisissait quelqu'un à qui le transmettre. Ça pouvait être une récompense, mais ça pouvait également être une punition. Parfois, elle jetait son dévolu sur quelqu'un qui ne souhaitait pas éprouver ce genre de plaisir, et elle le forçait à en faire l'expérience quand même.

— Une forme de viol, commentai-je.

Requiem acquiesça.

— Tu parles de Belle Morte, pas vrai ?

De nouveau, il acquiesça.

— Elle adorait les regarder se tordre, surtout contre leur gré, devinai-je.

— Ce n'est pas une question, remarqua le vampire.

— Souviens-toi : je l'ai rencontrée.

— Vous avez entièrement raison. Elle adorait voir des femmes et des hommes distingués se rouler par terre, en proie aux affres d'un plaisir tel qu'ils n'en avaient jamais ressenti auparavant. Ça lui plaisait de rabaisser des gens vertueux.

— Ouais, c'est tout à fait son genre.

— Mais vous… Vous n'avez réellement rien ressenti. Ça ne vous a pas excitée de voir Graham se tordre.

— Pourquoi ça aurait dû m'exciter ?

Requiem sourit, et je vis du soulagement dans ses yeux.

— Le simple fait que vous posiez la question m'aidera à me faire moins de souci pour vous.

— Du souci pour moi ? Pourquoi ?

— Depuis des siècles, nous nous demandons si c'est l'ardeur qui a fait de Belle la créature qu'elle est, si elle a été modelée par ses pouvoirs ou si elle était déjà ainsi à la base, et si ses pouvoirs n'ont fait qu'amplifier sa dépravation.

— D'après mon expérience, le pouvoir accentue les tendances naturelles des gens. Donne du pouvoir à quelqu'un de vraiment bon, et il s'en servira pour faire le bien. Donne du pouvoir à quelqu'un de mauvais,

et il deviendra encore pire. Le problème, c'est toujours la personne qui se trouve entre les deux. Celle qui n'est ni bonne ni mauvaise, juste ordinaire. On ne peut jamais savoir comment elle va réagir.

Requiem me dévisagea avec une expression étrange.

— C'est très perspicace de votre part.

Je ne pus retenir un sourire.

— Tu sembles surpris.

Il inclina la tête autant que sa position le lui permettait.

— Toutes mes excuses, mais je vous ai toujours rangée dans la catégorie muscles plutôt que cerveau. Oh, je ne vous prenais pas pour une idiote, précisa-t-il très vite, mais je ne vous considérais pas non plus comme perspicace. Intelligente, peut-être, mais pas perspicace.

— Je vais garder le compliment et laisser filer l'insulte.

— Ce n'était pas une insulte, Anita, loin de là, protesta Requiem, l'air anxieux.

— Ne t'en fais pas, je ne t'en veux pas. Beaucoup de gens me sous-estiment.

— Ils voient la beauté délicate, mais pas la tueuse.

— Je ne suis pas une beauté délicate.

Il fronça les sourcils.

— Votre physique est indubitablement délicat, et vous êtes belle.

Je secouai la tête.

— Non. Jolie, peut-être, mais pas belle.

Il écarquilla légèrement les yeux.

— Si vous ne vous trouvez pas belle, c'est que votre miroir vous montre autre chose que ce que je contemple en ce moment.

— Merci pour le compliment, mais je suis entourée par certains des plus beaux hommes du monde, vivants ou morts. Pomponnée, j'arrive peut-être à donner le change mais, si on commence à faire des

comparaisons, je n'arrive pas très haut dans la liste.

— C'est sans doute vrai que votre beauté n'est pas aussi immédiatement éblouissante que celle d'Asher, de Jean-Claude ou même de votre Nathaniel. Ça n'en reste pas moins de la beauté. Et peut-être est-elle plus précieuse encore, car on ne la perçoit pas entièrement du premier coup d'œil. Elle grandit chaque fois qu'on parle avec vous, qu'on vous regarde agir de manière si autoritaire, qu'on voit la sincérité dans vos yeux quand vous protestez que vous n'êtes pas belle et qu'on se rend compte que ce n'est pas de la fausse modestie, mais que, tout simplement, vous ne vous voyez pas telle que vous êtes.

— Vous voyez bien. Ce que vous décrivez, ce n'est pas une belle femme, mais une jolie femme dont la personnalité vous plaît.

— Vous ne comprenez pas, Anita. Il existe un genre de beauté qui frappe l'œil

comme un éclair, une beauté qui brûle et qui aveugle, une beauté qui engendre le désastre plutôt que le plaisir. Mais votre beauté est d'un autre genre. Elle réconforte celui qui l'observe ; elle ne l'oblige pas à se protéger les yeux ; elle lui fait prendre conscience que la lune aussi a son charme.

Je secouai la tête.

— Je ne pige rien à ce que tu racontes, mais tu te trompes à mon sujet.

Requiem soupira.

— Vous êtes une femme difficile à complimenter.

— Curieusement, tu n'es pas la première personne à me le dire.

Il sourit.

— Je n'en suis pas surpris.

Graham poussa un très long soupir et se redressa dans son siège d'un mouvement presque liquide, comme une cascade qui coulerait vers le haut. Il avait cette grâce fluide que tous les métamorphes semblent

posséder. Sa tête roula contre l'appuie-tête ; du moins était-il de nouveau assis droit. Il me regarda en clignant lentement des yeux. Ses prunelles étaient ambrées comme celles d'un loup, presque marron, mais j'en avais vu suffisamment pour faire la différence.

Il m'adressa un sourire paresseux.

— C'était fantastique.

— Je n'ai pas fait exprès.

— Je m'en fous.

Je fronçai les sourcils.

— Tout ce que je veux savoir, c'est si tu peux recommencer.

Je me rembrunis davantage, et son expression béate commença à s'estomper.

— Tu viens de me donner une des expériences les plus orgasmiques de ma vie et tu te comportes comme si tu étais la victime. C'est toi qui t'es déversée en moi.

— Sans le vouloir.

— Tu n'arrêtes pas de répéter ça comme si tu t'excusais. Pourquoi ?

Du regard, je quêtai l'aide de Requiem. Je n'avais pas beaucoup d'espoir, et pourtant.

— Je crois qu'Anita considère ce qu'elle a fait comme un contact sexuel forcé. Une sorte de viol, si tu préfères.

— On ne peut pas violer quelqu'un de consentant, répliqua Graham en s'étirant dans son siège.

Ses yeux étaient en train de redevenir humains.

— J'ignorais que tu étais consentant quand c'est arrivé.

Il hocha la tête.

— D'accord, mais ça ne me pose pas de problème. (Il me dévisagea.) Toi par contre, ça a l'air de t'en poser un. Qu'est-ce qui cloche encore ?

— Qu'est-ce qui cloche encore ? répétai-je. Je viens juste d'avoir un flash-back si fort que, si j'avais été en train de conduire, nous aurions eu un accident. Et je te l'ai refilé sans

le vouloir. Alors, je me demande ce que je risque de faire d'autre sans le vouloir.

— Jean-Claude et elle ont atteint un nouveau palier de pouvoir, expliqua Requiem.

— Oh, acquiesça Graham, comme s'il comprenait parfaitement. Donc, tu ne sais pas encore de quoi tu es capable.

— Non.

Il opina du chef.

— Ça peut foutre la trouille. Désolé, j'ignorais que c'était la première fois que tu faisais un truc pareil. Mais j'ai aimé ça ; donc, tu ne me dois pas d'excuses, d'accord ?

— Et si je me raccroche à un client la prochaine fois ?

— Vous l'avez senti venir, fit remarquer Requiem. Sans quoi, vous ne vous seriez pas garée.

— Je ne pensais pas que ça avait un rapport avec mes nouveaux pouvoirs.

— Alors, pourquoi as-tu pratiquement embouti trois autres bagnoles ? demanda Graham.

J'ouvris la bouche et la refermai. Je ne savais pas quoi répondre.

— Je crois que, ce soir, j'ai franchi mes dernières limites, soupirai-je enfin.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que j'ai enfreint certaines règles personnelles, voilà tout.

— Des règles que vous pensiez ne jamais enfreindre, dit doucement Requiem.

Surprise, je le dévisageai.

— Tu dis ça comme si tu comprenais.

— Nous aimons nous voir d'une certaine façon et, quand il se produit quelque chose qui change cette image, nous pleurons notre ancien « moi », la personne que nous pensions être.

Je secouai la tête.

— Je suis toujours la personne que je pensais être, bordel.

Requiem eut un haussement d'épaules gracieux qui me rappela celui de Jean-Claude.

— Si vous le dites, ma dame.

Je me retournai et appuyai mon front sur le volant. Je voulais juste que cette nuit finisse. Je ne voulais pas avoir à expliquer qui j'étais, et encore moins à un des inconnus avec qui j'avais couché accidentellement ce soir-là.

Le problème, c'est que je n'étais pas certaine de croire mes propres paroles. Je n'avais pas seulement couché avec Byron et Requiem : j'avais laissé Jean-Claude pénétrer dans ma tête aussi loin qu'il pouvait aller. Pour la première fois, nous avions entrevu ce qui serait possible si j'arrêtais de nous mettre des bâtons dans les roues.

Jusque-là, je n'avais pas pris conscience du handicap que je représentais, autant, à ma façon, que Richard. J'avais cru que coucher avec Jean-Claude et faire

certaines choses avec lui équivalait à remplir mon rôle de servante humaine. Moins d'une heure plus tôt, j'avais découvert que je me trompais, et cette découverte me rongeait.

Je me doutais déjà que je rendais le triumvirat bancal, mais je ne me rendais pas compte à quel point. Je pensais que les limites que je me, que je *nous* imposais nous faisaient boiter, pas qu'elles nous avaient amputés au niveau des genoux. Je ne savais pas, je n'avais pas voulu savoir que ce serait si bon de laisser Jean-Claude me rouler. Fantastiquissime. Enivrant et apaisant à la fois. J'ignorais ce dont je me privais, parce que je m'étais donné beaucoup de mal pour l'empêcher de me le montrer. Et il avait respecté mes souhaits.

À présent, je me rendais compte de ce que ça lui avait coûté. Le pouvoir à côté duquel il était passé, la sécurité qu'il n'avait pas pu fournir à ses vampires, le plaisir brut qu'il n'avait pas pris. Il s'était privé de tant

de choses parce que je ne me sentais pas capable de gérer ! Ça me donnait des remords, mais ce n'était pas le vrai problème.

Le vrai problème – une partie, du moins – c'est qu'après avoir laissé Jean-Claude pénétrer si profondément dans ma tête j'avais couché avec Byron et laissé Requiem me mordre, deux choses que je ne prenais pas à la légère. Oui, c'était important qu'on le fasse, voire urgent. Oui, ça avait sans doute sauvé la vie de la plupart des clients du club, et peut-être même celle de Jean-Claude. J'avais senti le pouvoir de Primo et le souffle du Dragon. Mais ce n'était pas ce qui me préoccupait le plus.

Jean-Claude avait acquis le besoin de Nathaniel et de Damian. Et moi, qu'avais-je acquis ? J'avais eu des rapports sexuels avec deux inconnus, et je ne culpabilisais même pas. Ou plutôt, je culpabilisais juste de ne pas culpabiliser. Sur le coup, ça ne m'avait pas dérangée. Voilà pourquoi j'avais failli

percuter trois autres voitures ; voilà pourquoi j'avais dû me garer le temps de surmonter le choc.

Et même en le sachant, je n'avais qu'une envie : faire demi-tour pour rejoindre Jean-Claude. Je voulais qu'il me prenne dans ses bras, qu'il m'embrasse, qu'il se nourrisse de moi. Maintenant que j'avais goûté à cette intimité-là, je voulais la totale. Je la voulais comme les drogués veulent leur dose. Ce n'était pas de l'amour mais de la dépendance. Je ne pouvais pas laisser quelqu'un me contrôler à ce point. Pas si je voulais rester moi-même.

Mais je ne pouvais pas expliquer ça à Graham et à Requiem. Nous n'étions pas assez proches pour avoir ce genre de conversation. Alors, je me contentai de demander :

— Qui se sent en état de conduire ?

— Je n'ai pas mon permis, avoua Requiem.

— C'est bon, je vais le faire, dit Graham. Mais ne me touche pas pendant qu'on roule, d'accord ?

— Je ferai de mon mieux pour résister, promis-je sur un ton qui exprimait clairement que ça ne devrait pas être très difficile.

Graham éclata de rire et descendit de la Jeep. Pendant qu'il la contournait, Requiem déclara :

— Je vous sens très sérieuse, ce soir, Anita.

— Je suis toujours sérieuse.

— Peut-être.

Il n'ajouta rien car, à cet instant, Graham ouvrit ma portière. Je descendis de voiture et, pendant qu'il démarrait, j'allai m'asseoir dans le siège passager.

— On va où ?

— Au cimetière du Couchant. C'est à moins de cinq minutes d'ici.

— Vous vous sentez en état de relever les morts, ce soir ? interrogea Requiem.

— Contentez-vous de m'emmener là-bas et ne me laissez pas toucher les clients. Je m'occupe du reste. Il faut juste que je ne baise ni n'arrache la gorge de personne.

— Et si vous nous ordonnez de vous laisser baiser quelqu'un ?

— Ou de le tuer ? ajouta Graham.

— Je n'ai pas l'intention de faire une chose pareille, d'accord ?

— Vous n'en aviez pas non plus l'intention tout à l'heure, dit Requiem à voix basse.

Graham s'inséra prudemment dans la circulation de Gravois, comme s'il s'efforçait de compenser pour ma conduite dangereuse, un peu plus tôt.

— Que fait-on si un de tes nouveaux pouvoirs vampiriques se manifeste ? demanda-t-il en s'arrêtant au premier feu rouge.

— Vous m'empêchez de blesser quelqu'un.

— Et si le besoin de vous nourrir vous reprend ? interrogea Requiem.

Je me retournai malgré le peu de latitude que me laissait ma ceinture de sécurité pour voir son visage. Un instant, la lumière blanche d'un lampadaire fit étinceler ses yeux, puis l'obscurité envahit de nouveau la banquette arrière, réduisant l'éclat de ses prunelles à un léger scintillement bleu.

— Où veux-tu en venir ?

— Vous êtes-vous demandée pourquoi Jean-Claude nous avait choisis tous les deux pour vous servir de gardes du corps ce soir ?

— J'ai quelques idées, mais je t'écoute.

— Il voulait des gens assez forts et dominants pour pouvoir vous maîtriser en cas de besoin. Des gens doués de bon sens, qui ne vous suivraient pas aveuglément.

— Tant pis pour vous.

— Mais ce n'est pas tout.

— Crache le morceau, Requiem. Tous ces préliminaires commencent à me lasser.

— Ainsi, c'était vrai, intervint Graham.

Je tournai la tête vers lui.

— Quoi ?

— Que tu n'es pas une grande fan des préliminaires.

Je le dévisageai très froidement.

— Un, aucune des personnes qui savent ce que j'aime ou non dans ce domaine ne t'aurait dit quoi que ce soit. Deux, ne te laisse pas tourner la tête par deux ou trois orgasmes métaphysiques. Souviens-toi : je t'ai regardé te tordre dans ton siège, et ça ne m'a pas excitée. Ce n'était ni des préliminaires ni une bande-annonce : c'était juste un accident.

— Désolé.

Je reportai mon attention sur Requiem.

— Maintenant, dis-moi ce que tu as à me dire. Pas de préambule, pas de longues explications embrouillées : viens-en au fait.

— Ça ne va pas vous plaire.

— Ça ne me plaît déjà pas. Vas-y, Requiem, dépêche-toi.

Je sentais poindre une migraine. Je ne savais pas si c'était parce que j'avais perdu beaucoup de sang et que ma tension avait chuté ; quoi qu'il en soit, une douleur sourde commençait à palpiter derrière mon œil droit.

— Jean-Claude pensait que si les choses dégénéraient…

— Pas d'expressions toutes faites : du concret.

Requiem poussa un soupir dont les parois de la Jeep semblèrent démultiplier l'écho.

— … Si vous deviez de nouveau nourrir l'ardeur, ou si votre bête se manifestait, nous étions les deux plus susceptibles de survivre à une attaque sans être obligés de vous faire mal.

— Tu omets quelque chose.

— J'en ai déjà assez dit.

— La vérité, Requiem. Je veux toute la vérité.

— Non, répliqua Graham. Tu ne veux pas la connaître. Ça s'entend au ton de ta voix.

— Toi, contente-toi de rouler, aboyai-je. (Je me tournai vers le vampire.) J'attends.

Il soupira de nouveau, et son soupir voleta à travers la Jeep comme s'il était doué d'une vie propre.

— Et ne t'avise pas de recourir à la manipulation mentale, ou je vais vraiment me foutre en rogne.

— Toutes mes excuses. Face à une femme en colère, mon premier réflexe est de tenter de l'apaiser par tous les moyens possibles.

— Nous sommes presque arrivés au cimetière. Parle-moi, Requiem. Je veux tout savoir avant de sortir de cette voiture.

Il se redressa sur la banquette arrière.

— Nous sommes également les deux plus susceptibles de transformer la violence en désir si nécessaire, dit-il sur un ton cérémonieux.

— Jean-Claude doit avoir une très haute opinion de vous, ou une bien piètre opinion de moi.

— La seconde hypothèse est fausse, et vous le savez.

Je soupirai.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai ce soir.

Ce fut Graham qui le formula à voix haute.

— Tu as l'impression d'être une salope parce que tu t'es tapé Byron.

Je le dévisageai.

— C'est une façon de présenter les choses.

— C'est exactement ce que tu ressens, affirma-t-il.

— Tu sembles bien sûr de toi.

— Je le suis. Il suffit de voir comment tu te comportes. Et puis je connais ta réputation. Si quelqu'un peut résister à la tentation, c'est bien toi.

— Tout le monde n'arrête pas de me dire ça mais, apparemment, ma résistance n'est plus ce qu'elle était.

— Depuis des siècles, je côtoie des membres de la lignée de Belle Morte beaucoup plus puissants que moi. Je sais mieux que beaucoup de gens combien vous devez lutter chaque nuit de votre existence pour ne pas vous laisser consumer par leur pouvoir.

Requiem marqua une pause et reprit, dans un murmure qui emplit la Jeep obscure :

— Si vous ne faites pas attention, leur beauté deviendra à la fois votre paradis et votre enfer. Vous trahirez tous vos serments ; vous bafouerez toutes vos loyautés ; vous renoncerez à votre cœur, à votre esprit, à

votre corps, à votre âme immortelle pour connaître encore une fois leur étreinte.

» Et puis, par une nuit glaciale, un siècle après que la passion se fut éteinte en ne laissant que cendres derrière elle, vous lèverez les yeux et vous verrez quelqu'un vous contempler. Vous reconnaîtrez son expression pour l'avoir déjà vue avant. Un siècle se sera écoulé, et quelqu'un vous regardera comme si vous étiez le paradis même mais, au fond de votre cœur, vous saurez que ce n'est pas le ciel que vous lui offrez : c'est l'enfer.

Je ne sus pas quoi répondre, mais Graham, si.

— Maintenant, je comprends pourquoi on t'appelle Requiem. Tu es poète, mais salement déprimant.

Sur ce coup-là, j'étais assez d'accord.

CHAPITRE 40

Le cimetière du Couchant est un agréable mélange de vieux et de neuf. Les caveaux surplombés d'anges et de vierges larmoyantes voisinent avec des dalles modernes toutes plates, beaucoup moins intéressantes. C'est l'endroit où se font enterrer les gens riches et célèbres comme les Busch, propriétaires de la fameuse brasserie éponyme.

De son vivant, Edwin Alonzo Herman était un homme très important, et son monument funéraire, qui se dressait dans l'obscurité comme un géant ailé, prouvait qu'il partageait cet avis. La lumière était tout juste suffisante pour révéler que l'ange massif brandissait une épée et un bouclier. On aurait dit qu'il, s'apprêtait à rendre un jugement que les mortels n'allaient pas apprécier. Ou peut-être me sentais-je juste d'humeur bizarre ce soir-là.

Plus d'une douzaine de personnes attendaient sur la route pavée. La plupart d'entre elles étaient des avocats, mais il y avait suffisamment de membres de la famille pour que les choses aient manqué tourner à l'empoignade quand je m'étais présentée et avais expliqué brièvement ce que je m'apprêtais à faite. Depuis quelque temps, j'ai pris l'habitude d'annoncer d'entrée de jeu que je vais décapiter des poulets à l'aide d'une

machette, et ce, à cause de deux incidents qui se sont produits au cours des derniers mois.

D'abord, le garde du corps trop zélé d'un millionnaire a failli me tirer dessus quand j'ai sorti mon grand couteau. Une autre fois, sur un site différent, la secrétaire d'une association historique m'a sauté dessus pour tenter de sauver la volaille. Elle était végétalienne, la version extrémiste des végétariens. Sur le coup, je m'étais réjouie qu'il fasse assez chaud pour se balader en tee-shirt, parce que les seuls blousons et manteaux que je possède sont en cuir.

Ce soir-là, il ne faisait pas assez chaud pour se balader en tee-shirt. Octobre est généralement un mois assez doux à Saint Louis mais, cette année, il avait décidé de faire son mariole. Ou peut-être avais-je juste froid parce que je portais un string. À ce sujet, deux choses m'avaient surprise. Premièrement, une fois habituée à la sensation d'avoir une ficelle dans la raie des fesses,

j'avais trouvé ça plutôt confortable ; deuxièmement, avec un string sous une jupe courte par une soirée froide, on se les pèle grave.

Je ne m'étais jamais rendu compte qu'un simple triangle de satin ou de soie pouvait tenir chaud à mon fondement. J'en pris pleinement conscience tandis que je foulais l'herbe de mes bottes et me recroquevillais dans mon blouson d'emprunt, évitant cette fois d'enfouir mon visage dans le col. Je ne voulais pas rejouer la scène de la voiture. Je me concentrai de toutes mes forces pour tenter de faire descendre un peu de chaleur depuis la moitié supérieure de mon corps vers la moitié inférieure. En fin de compte, je regrettais de ne pas avoir pris le blouson d'un type plus costaud. Ça ne m'aurait pas été aussi bien, mais ça m'aurait couvert les fesses.

Je me plantai devant la tombe d'Edwin Alonzo Herman, même si, dans la mesure où

deux siècles s'étaient écoulés depuis sa mort et où le Couchant est un cimetière bien entretenu, je n'avais aucun moyen de déterminer son emplacement exact. Au fil des ans, beaucoup de tombes ont été déplacées depuis des cimetières de taille plus modeste, où la place commençait à manquer. Mais j'avais baissé mon bouclier juste ce qu'il fallait pour sentir le corps du défunt. Ses os se trouvaient devant moi, j'en étais sûre.

Les gens qui m'observaient depuis le bord de la route et qui avaient payé cher pour ce spectacle devaient penser que je me tenais un peu loin de l'ange de pierre. Mais d'après mon expérience, une fois qu'ils auraient vu le zombie sortir de terre, ils estimeraient en avoir eu pour leur argent. Et ils me pardonneraient l'absence totale de mise en scène. Si vous êtes réellement capable de relever un mort, vous pouvez faire l'impasse sur les effets théâtraux.

À mes pieds, les poulets gloussaient doucement dans leur caisse. Graham les avait apportés là et posés à l'endroit que je lui avais désigné, sans discuter. Dès que nous étions descendus de la Jeep, il était repassé en mode garde du corps, redevenu le type efficace et pas souriant que j'avais aperçu pour la première fois au *Plaisirs Coupables*.

Il portait un tee-shirt blanc tout simple avec un jean noir, des baskets et un court blouson de cuir noir. Je n'avais pas eu besoin de lui demander d'enlever son tee-shirt de la sécurité du club. Le plaisantin qui flirtait à demi avec moi quelques minutes plus tôt avait disparu derrière une expression sérieuse et une paire d'yeux noirs qui scrutaient la petite foule près de nous, les environs immédiats, mais aussi les profondeurs obscures du cimetière. Il avait tout d'un vrai agent de sécurité.

J'avais laissé les avocats croire qu'il était mon garde du corps, et je leur avais

montré les pansements sur ma joue, ma main et mon poignet pour leur prouver que sa présence était nécessaire. Dès lors que Graham avait posé son regard sombre sur chacune d'elles, aucune des personnes présentes n'avait protesté qu'il s'agissait d'une affaire privée. Il avait le regard déterminé et une dureté sur le visage qui ne collaient pas avec ce que j'avais vu de lui dans la voiture. Intéressant.

Requiem avait pris le sac de gym qui contient le reste de mon équipement pour relever les zombies. J'aurais pu le porter moi-même, mais, sans son aide et celle de Graham, j'aurais été obligée de m'y reprendre à deux fois pour trimballer le sac et les poulets sans trop les bousculer. Ces bestioles ont tendance à caqueter si vous ne les tenez pas droites et si vous les secouez trop. Comme j'avais l'intention de les égorger, je préférais ne pas leur faire peur. Je suis obligée de les tuer pour relever les morts, mais je m'efforce

de les faire souffrir le moins possible. Or, la peur amplifie toujours la douleur dans une situation désagréable. Et servir de sacrifice rituel est forcément une situation désagréable, même pour un poulet.

J'avais persuadé Requiem de laisser sa longue cape noire dans la Jeep, parce que, lorsqu'il la portait, il ressemblait à une version jeune et masculine de la Faucheuse. Sans, il ressemblait à quelqu'un qui s'apprête à passer la soirée en boîte. Peut-être à cause de son pantalon en cuir. Ou de ses bottes. Ou de sa chemise en soie émeraude qui donnait l'impression que sa peau blanche luisait. À la lumière, elle faisait paraître ses yeux turquoise, comme si une pointe de vert se dissimulait dans leur bleu vif.

La présence de Requiem avait été plus difficile à justifier que celle de Graham, parce que, même sans sa cape, il n'avait pas l'air d'un garde du corps. Il avait l'air de ce qu'il était, donc, de rien dont les descendants de

Herman puissent désirer la présence. Le seul mort-vivant qu'ils voulaient voir ce soir-là était leur ancêtre. Je leur avais dit que le vampire restait, que c'était à prendre ou à laisser. Je leur avais également rappelé que je n'étais pas tenue de leur rendre leur avance s'ils changeaient d'avis et décidaient de ne pas relever le défunt en fin de compte. Moi, j'étais là, prête à exécuter ma part du marché.

Quand il s'agit de relever un zombie de plus de cent ans, l'avantage est dans le camp du vendeur, c'est-à-dire, le mien. Aux États-Unis, il n'existe que deux autres réanimateurs capables de faire une chose pareille. Ils habitent respectivement en Californie et à La Nouvelle-Orléans. Ils prennent presque aussi cher que moi et, au montant de leurs honoraires, il aurait fallu ajouter le prix d'un billet d'avion et d'une chambre d'hôtel. Donc, les avocats avaient convaincu leurs clients de la fermer.

Une vieille dame du côté de la famille qui avait hérité avait tout de même menacé de partir si le « démon » restait. Pour penser que Requiem était un démon, elle devait n'en avoir jamais vu un vrai. Moi, j'en ai vu un, et je connais la différence. Mais une de ses petites-filles avait réussi à la calmer. À présent, tout le monde attendait dans le noir que je fasse mon boulot.

J'avais les poulets dans leur caisse et le sac de gym qui contenait ma machette et autres accessoires. Mais avant toute chose, je devais baisser mon bouclier, celui qui me permet de lutter contre l'envie d'utiliser mes dons de nécromancienne. Il y a belle lurette que j'ai appris à les contrôler suffisamment pour ne pas relever les morts par accident.

Pendant que j'étais à la fac, un prof s'est suicidé. Il est venu me voir dans mon dortoir une nuit. Il voulait dire à sa femme qu'il était désolé. À l'époque, je ne relevais personne : je me contentais de réprimer mes

dons, de faire comme s'ils n'existaient pas. Mais ils étaient beaucoup trop forts pour que je les nie. Un pouvoir assez grand trouvera toujours un moyen de s'exprimer qui ne vous plaira probablement pas.

Je baissai donc mon boulier, pas complètement mais juste assez. Assez pour exposer cette part de moi qui relève les morts. C'est comme un poing serré, crispé en permanence. Je ne peux être vraiment libre que lorsque je me détends et ouvre cette main métaphysique. Je connais des gens qui ont étudié avec des réanimateurs ou des prêtres vaudous pour développer les compétences nécessaires afin de relever les morts. Moi, j'ai dû étudier pour ne pas les relever. Et garder ce poing fermé, ce pouvoir sous contrôle, me réclame un effort permanent que je ne peux pas relâcher, même dans mon sommeil, à moins d'être investie d'une mission. À moins qu'on me demande spécifiquement de faire

sortir un mort de sa tombe. C'est la seule occasion où je peux être vraiment libre.

Je restai debout une minute tandis que mon pouvoir froid et inquisiteur se déversait autour de moi comme un vent dont le souffle n'agitait pas mes cheveux et se contentait de ramper sur ma peau. C'était comme si j'avais retenu ma respiration trop longtemps et que je pouvais enfin la relâcher. Cesser de tout contrôler et me détendre. À partir du moment où j'ai surmonté ma peur, je me suis toujours sentie bien avec les morts. Leur compagnie a quelque chose de… paisible, serein. Parce que ce qui reste dans la tombe n'a plus d'âme et ne souffre pas.

J'oubliais juste que certains des morts qui m'entouraient n'étaient pas couchés en terre.

Mon pouvoir toucha Requiem. Il n'aurait pas dû faire attention à lui, et pourtant. Ce vent qui n'en était pas un enveloppa le vampire tels les bras d'une amante perdue

depuis longtemps. Je n'avais jamais rien ressenti de tel. Pour la première fois, je compris que mon pouvoir agissait sur tous les morts, et qu'un mort-vivant reste avant tout un mort. J'ai toujours pensé, et on m'a toujours dit, que les vampires tuent les nécromanciens de peur que ceux-ci les contrôlent mais, à cet instant, je sus que ça n'était qu'une partie de la vérité.

C'était comme si une porte venait de s'ouvrir en moi, révélant une pièce dont j'ignorais l'existence. Quelque chose se tenait à l'intérieur de cette pièce métaphysique. Elle n'avait pas de forme visible, pas de poids, pas de substance. Mais elle était là, elle était réelle et elle m'appartenait. Byron et Requiem avaient utilisé l'expression « plateau de pouvoir ». Ils se trompaient. Un plateau est quelque chose de statique, qui ne grandit ni n'évolue. Ceci n'avait rien de statique.

Il y eut comme une explosion. Si ç'avait été une pièce réelle dans une maison réelle, le souffle aurait fait voler toute la baraque en éclats. Il s'en serait échappé en rugissant, dans un blizzard de bois, de verre et de métal et, après son passage, rien ne serait resté debout dans le jardin changé en point zéro d'une mystérieuse déflagration.

Cette déflagration avait eu lieu à l'intérieur de moi. Le souffle ne pouvait pas me percuter, c'était idiot. C'est pourtant ce qu'il fit et avec une telle force que je me retrouvai aveugle, sourde et comme dénuée de substance l'espace d'un instant. Il ne restait rien d'autre que ce pouvoir à l'état brut.

Ce fut la voix de Graham qui me ramena à moi.

— Anita, Anita, tu m'entends ? Anita !

Je sentis les bras du métamorphe autour de moi et sus que nous étions au-dessus de la tombe. Je percevais la présence

d'Edwin Alonzo Herman sous moi. Tout ce que j'avais à faire, c'était l'appeler.

— Quelque chose cloche, Requiem, dit Graham.

— Non.

Ce mot suffit. Ouvrant les yeux, je vis le vampire debout au-dessus de moi.

— Elle se réveille, constata Graham.

Et il s'efforça de m'aider à me redresser, mais je levai un bras vers Requiem. Celui-ci se pencha vers moi en me tendant une main. Graham m'aida en me poussant mais, de mon point de vue, il n'était pas là. Il n'existait pas. J'étais liée aux morts, et Graham était beaucoup trop vivant pour moi. Le sang dont j'avais soif était épais et coulait lentement.

Les doigts de Requiem effleurèrent les miens, et le pouvoir en moi se stabilisa, comme si le monde venait de cesser de trembler. Dans cette immobilité soudaine, je touchai la paume du vampire et ne sentis ni

pouls ni palpitations susceptibles de me distraire. Requiem cligna des yeux et ses lèvres remuèrent, mais il ne respirait pas. Il était mort. Il était mien.

Il tira sur mon bras pour me remettre debout, et nous nous retrouvâmes face à face au pied de la tombe, sa main dans la mienne. Je scrutai son visage et la flamme turquoise de ses yeux. Mais ce ne fut pas moi qui m'abîmai dans son regard. Ce fut lui qui s'abîma dans le mien. Et lorsque j'entrevis le contenu de son esprit, je sus que mes propres yeux s'étaient changés en deux lacs noirs dans lesquels brillaient des étoiles, comme quand Papillon d'Obsidienne, une vampire qui se prenait pour une déesse aztèque, m'avait révélé une partie de son pouvoir. Elle était assez puissante pour que personne n'ose contester son statut divin. Certaines choses ne valent pas la peine qu'on se batte pour elles. Je n'avais utilisé ce qu'elle m'avait appris que deux fois, et les

deux fois, mes yeux s'étaient remplis d'étoiles.

La nuit me sembla tout à coup moins sombre. Je distinguais des détails, des couleurs, des choses que mes yeux humains n'auraient jamais pu voir. La chemise de Requiem était d'un vert si intense qu'elle semblait briller. C'était une sorte d'hyper-focalisation qui n'affectait pas que ma vue. La main du vampire dans la mienne me paraissait plus lourde et plus grande qu'elle aurait dû l'être, et je sentais chaque courbe de ses empreintes digitales tels de minuscules fils de soie entortillés contre ma peau. Faire l'amour dans ces conditions serait l'expérience la plus merveilleuse de votre vie… ou ça vous rendrait fou.

Je me souvenais de ce pouvoir, mais ce n'était pas ce dont j'avais besoin. De nouveau, j'eus un aperçu de ce qui se passait dans la tête de Requiem : un minuscule éclair de peur se dissipa presque

immédiatement parce que je touchais le vampire et que je ne voulais pas qu'il ait peur. Les étoiles furent dévorées par un brasier noir au centre brun, comme si le bois était la flamme, et le feu ce qu'il dévorait. L'espace d'un instant, mes yeux furent ceux d'un vampire. Ils se remplirent d'une lumière brun foncé, si sombre qu'elle était presque noire. Je tournai ces yeux étincelants vers la tombe, et Graham les vit.

— Oh mon Dieu, souffla-t-il.

— Écarte-toi de là, Graham, ordonnai-je d'une voix presque normale.

Mais au lieu de m'obéir, il se laissa tomber à genoux, la tête levée vers moi.

— Écarte-toi, répétai-je. Tu ne voudras pas être là quand j'aurai terminé.

Il se redressa maladroitement et s'éloigna jusqu'à ce que je lui dise : « Là, c'est bon. » Il s'arrêta, les yeux écarquillés, transpirant la peur par tous les pores. Mais il ne s'enfuit pas en courant, et il n'essaya pas de

mettre plus de distance entre nous. Brave garçon.

Je m'agenouillai sur la terre dure, entraînant Requiem, de sorte qu'il se retrouva à genoux derrière moi, les mains posées sur mes épaules. Je le sentais dans mon dos comme un énorme mur de quiétude. Je savais déjà que j'amplifiais les pouvoirs de Jean-Claude lorsque je me trouvais près de lui, mais je n'avais jamais rien éprouvé de semblable. Requiem et moi n'étions pas liés par un triumvirat, mais il était l'un des vampires de Jean-Claude et, d'une certaine façon, il était aussi le mien. Je pouvais l'appeler, l'utiliser, le récompenser.

Je me penchai pour poser mes paumes sur le sol. Je perçus le mort au-dessous de moi comme si la terre était de l'eau, que quelqu'un était en train de se noyer et que je n'avais qu'à lui tendre une main pour le sauver.

Je chuchotai :

— Edwin Alonzo Herman, entends-moi. (Je le sentis s'agiter comme un dormeur perturbé par un rêve.) Edwin Alonzo Herman, entends-moi et sors de ta tombe.

Je sentis ses os s'allonger et se redresser, sentis sa chair repousser autour comme une vieille poupée qu'on bourre de nouveau. Il se reconstituait, et c'était beaucoup trop facile. Le pouvoir commença à se répandre hors de lui, cherchant une autre tombe, mais la petite partie de moi qui était toujours moi savait qu'il ne s'arrêterait pas là.

En cet instant, je compris que je pourrais relever tout le cimetière. Faire sortir de terre chacun de ses occupants. Et je n'aurais pas besoin de sacrifice de sang, pas besoin d'égorger des poulets ou des chèvres. Je n'aurais besoin de rien du tout sinon du pouvoir qui soufflait en moi et du vampire qui se tenait dans mon dos. Parce que le pouvoir voulait être utilisé. Il voulait m'aider ; il voulait, de sa caresse, réveiller

tous les morts, les arracher à la terre, les attirer vers la lumière des étoiles et les remplir de… de vie. Ce serait si bon de le relever tous, si bon !

Je secouai la tête et luttais pour contenir ce pouvoir si empressé et pour l'empêcher de se propager à travers le cimetière comme une épidémie. Et pour m'accrocher à ce qui restait de ce en quoi je croyais. J'avais besoin d'aide. Je pensai à Jean-Claude, mais la solution n'était pas là. J'avais besoin de me souvenir que je n'étais pas juste mon lien avec les morts. Que j'étais vivante.

Je me projetai vers l'autre tiers de notre triumvirat : vers Richard. Il leva les yeux vers moi comme si je flottais au-dessus de la table de la salle à manger familiale. Je vis son père, qui ressemblait tant à une version plus âgée de Richard, et la plupart de ses frères assis autour de lui, en train de se passer un plat bleu. Charlotte, sa mère, sortit par la porte battante de la cuisine. Elle faisait à peu

près ma taille ; elle avait des cheveux couleur de miel et une silhouette à la fois menue et voluptueuse. Mis à part sa blondeur et son teint pâle, elle me ressemblait beaucoup. Ce n'est pas un hasard si la plupart des frères Zeeman ont choisi des femmes petites au caractère bien trempé.

Je regardai Charlotte apporter un autre plat en bavardant avec sa famille. Je n'entendais pas ce qu'elle disait ; aucun bruit de cette chaleureuse scène domestique ne me parvenait. Les Zeeman semblaient tous si heureux, si parfaits ! Je ne voulais pas rompre cette harmonie. Alors, je voulus me retirer, et la voix de Richard se fit entendre dans ma tête.

— Attends, attends ! Anita, s'il te plaît !

Il se leva en disant quelque chose, traversa la grande salle à manger, sortit sous le porche et descendit les marches de celui-ci pour pouvoir lever les yeux vers le ciel étoilé, le même qui me surplombait. Le temps de

faire tout cela, il avait dû capter partiellement ce qui m'arrivait, parce qu'il me demanda :

— *Doux Jésus, Anita, que se passe-t-il ? J'avais déjà senti ton pouvoir, mais jamais aussi fort.*

Je ne me contrôlais pas suffisamment pour lui répondre dans ma tête. Requiem allait entendre ma moitié de la conversation, mais je m'en fichais.

— Les vampires n'arrêtent pas de répéter que j'ai atteint un nouveau palier de pouvoir.

Richard s'enveloppa de ses bras comme s'il avait froid avec son tee-shirt à manches courtes. Il n'avait pas pris de veste avant de sortir.

— *C'est comme si la nuit soufflait ton pouvoir. Que puis-je faire ?*

— Rappelle-moi que je ne suis pas morte. Rappelle-moi que je suis liée aux choses dont le cœur bat.

— *En quoi cela t'aidera-t-il ?*

Je voulus hurler ma frustration.

— Pitié, Richard, contente-toi de m'aider ! Sinon, j'ai peur de ce que je pourrais relever dans ce cimetière.

Il acquiesça.

— *D'accord. Je suis désolé. Désolé pour tant de choses, si tu savais…*

Il baissa les yeux. Je connaissais cette attitude. Il réfléchissait, ou il rassemblait sa volonté pour faire quelque chose que, généralement, il n'avait pas envie de faire. Mais pour une fois, je n'avais pas le temps de m'inquiéter de ses réticences. J'avais trop peur du pouvoir qui pulsait dans le sol sous mes pieds : une palpitation froide qui promettait de s'étendre à toutes les autres tombes. Je savais que, ce soir-là, je pourrais lever une de ces armées de zombies qui traînent les pieds comme on en voit dans les films et qui n'ont rien de commun avec la réalité… la plupart du temps.

Richard jeta un coup d'œil vers la maison et cria :

— Tout va bien, maman. J'ai juste besoin d'être un peu tranquille. Ne sortez pas jusqu'à nouvel ordre, d'accord ? (Il secoua la tête.) Non, maman, nous ne sommes pas si près de la pleine lune.

Il s'avança dans le jardin, à l'écart des lumières de la maison, et baissa son bouclier, le mur métaphysique qui retient sa bête prisonnière et lui permet de se faire passer pour humain.

Soudain, la nuit devint plus vivante. L'air immobile se chargea d'un millier de parfums : les pommes mûres et lourdes dans le verger derrière la maison ; l'herbe semblable à un épais tapis vert contre notre visage ; les arbres, liquidambars épicés, bouleaux au parfum plus doux, peupliers âcres et, par-dessus tout ça, l'odeur riche et sèche des feuilles mortes autour de nous. Puis vinrent les sons : la lamentation des

derniers criquets de l'année ; le chant des autres insectes des bois que le froid tuerait bientôt ou forcerait à hiberner jusqu'au printemps prochain.

Le vent se leva. Les arbres craquèrent et grognèrent autour de la maison. Le gros chêne de l'allée gifla le ciel étoilé de ses branches et Richard renversa la tête en arrière pour observer cette danse folle. Au niveau du sol, il n'y avait qu'une brise légère, mais de vives rafales assaillaient les frondaisons nues. Dans ces cas-là, la plupart des gens ne lèvent pas la tête, mais les animaux le font, parce qu'ils savent qu'il n'existe pas de véritable sécurité. Ils ne s'en inquiètent pas autant que nous, mais ils en sont bien plus conscients.

Richard s'avança vers la lisière des bois qui bordaient la propriété familiale à l'ouest. Il toucha un tronc, posa ses mains sur l'écorce rugueuse creusée de profonds sillons. Il appuya son visage contre l'arbre dont

une odeur entêtante et épicée m'apprit que c'était un liquidambar. Il leva les yeux vers les branches nues auxquelles de minuscules boules dures étaient toujours accrochées. Il étreignit l'arbre, l'étreignit si fort que l'écorce mordit dans sa peau. Il frotta sa joue contre la rugosité du tronc comme pour le marquer. Puis il s'en écarta et se mit à courir à petites foulées. Il n'était pas en chasse : il courait juste pour le plaisir.

Il se faufilait à travers les broussailles comme si elles n'étaient pas là. Je n'avais ressenti ça qu'une seule fois auparavant. On aurait dit que les arbres et les buissons l'accueillaient à bras ouverts, ou qu'ils s'effaçaient pour ne pas lui faire obstacle. Comme si la végétation était de l'eau et qu'il plongeait dedans, courant, esquivant, zigzaguant, s'abandonnant à la caresse des brindilles et au contact du sol sous ses pieds. Il existe de la vie qui ne s'enfuit ni ne se cache. Les bois en regorgent. Ils sont vivants d'une

façon que la plupart des humains ne comprendront jamais.

Richard courait et, comme il l'avait déjà fait une fois, très longtemps auparavant, il m'emmenait avec lui. La première fois, il avait tenu ma main, et j'avais lutté pour soutenir l'allure, pour comprendre. Ce jour-là, je n'avais aucun effort à fournir parce que j'étais à l'intérieur de sa tête. La nuit était vivante pour lui d'une façon qu'elle n'est pas pour Jean-Claude ou pour moi. Je suis trop humaine, et Jean-Claude ne s'intéresse pas suffisamment à la vie. Nous sommes incapables de ressentir ce que la bête de Richard lui fait partager.

Quelque chose toucha ma main, et je revins à moi dans un sursaut. Requiem se tenait toujours dans mon dos, mortellement immobile, mais Graham était debout sur la tombe. L'air hésitant, il reniflait ma peau.

— Tu sens les arbres et la meute, dit-il doucement.

Richard leva les yeux vers nous.

— *Que fait Graham avec toi ?*

— Il me sert de garde du corps. Jean-Claude avait peur de ce qui se passerait si personne ne m'accompagnait.

— *Dis-lui qu'il est censé te protéger et qu'il ne peut pas le faire de là où il se tient.*

Je répétai les paroles de Richard, et l'odeur musquée du loup s'amplifia autour de moi tandis que je parlais.

Graham réagit comme si on l'avait frappé. Il se prosterna sur le sol à la façon des loups.

— Je suis désolé, tu sentais si bon ! Je me suis oublié.

— *Relève-toi et mets-toi au travail*, dit Richard, et je lui fis écho.

Graham obéit sans discuter. Il reprit sa posture et son expression impassible de garde du corps, scrutant les ténèbres alentour.

Richard inspira profondément et, de nouveau, je sentis la riche odeur du sous-bois. Il venait de courir des kilomètres sans effort, pas à la façon d'un humain bien entraîné, mais parce que la forêt même l'avait aidé et porté, lui avait prêté sa vigueur.

Il s'arrêta au milieu des bois, les pieds plantés dans le sol. Tandis que son cœur battait dans sa poitrine avec la force et l'allégresse de sa course, je compris qu'il était ma terre, mon centre. Maintenant ouvert mon lien vers lui, plein d'odeurs et de sons qui émanaient d'un endroit lointain, je posai mes mains sur le sol. Et malgré la présence de Requiem derrière moi, malgré le contact de ses mains sur mes épaules, la scène ne me sembla pas aussi réelle que les battements puissants du cœur de Richard, à des kilomètres de là.

— Edwin Alonzo Herman, de ma volonté, de ma voix et de ma chair, je

t'intime de te relever de ta tombe. Viens, viens à moi !

Ce n'était pas du tout l'invocation habituelle, et pourtant, ça fonctionna quand même.

Je sentis le cadavre s'agiter, se solidifier, se reconstituer comme un puzzle et se dresser à travers la terre comme si c'était de l'eau. J'avais déjà observé ce phénomène d'innombrables fois, mais je ne m'étais jamais trouvée à genoux lorsqu'il s'était produit. Le sol ondula et se cabra comme sous l'effet d'un séisme très localisé. Il coula sous mes mains comme une substance étrange, ni eau ni boue, mais à la fois plus et moins solide que ça.

J'ignore ce que Requiem en pensa, mais il n'essaya pas de s'écarter. Il demeura immobile dans mon dos, surfant sur la vague de pouvoir avec moi sans émettre le moindre son. Brave petit vampire.

Des mains saisirent les miennes à travers la terre mouvante ; des doigts froids enveloppèrent mes paumes tièdes. Edwin Alonzo Herman se cramponna à moi comme un nageur qui avait perdu tout espoir et qui vient enfin de toucher une corde. Sa tombe le propulsait à l'air libre comme une fleur jaillissant du sol au printemps, et je fus contrainte de me redresser un peu trop brusquement. Si Requiem n'avait pas été là pour me stabiliser, je serais sans doute tombée. Mais il me retint, et je tirai le défunt de sa tombe jusqu'à ce qu'il me surplombe, parfaitement intact, de la terre se détachant d'un costume noir qui semblait fraîchement repassé.

Edwin Alonzo Herman avait un début de calvitie ; ce qui lui restait de cheveux formait une frange épaisse coupée au-dessus de ses oreilles et le long de son col. Son visage était à demi mangé par des favoris que rejoignait une moustache touffue de phoque. Il était ventripotent, presque gros, comme

beaucoup de riches à son époque. Au temps de sa mort, seuls les pauvres étaient maigres ; seuls les pauvres avaient l'air affamé.

Je sentais toujours Richard debout près d'un ruisseau. Le gazouillis musical de l'eau rafraîchissait l'air, et le pouls de Richard commençait à ralentir, sa sueur à sécher sur sa peau. Il n'était ni effrayé ni horrifié. Il restait juste planté là, me stabilisant avec les battements de son cœur et son odeur musquée de loup qui planait dans l'air automnal.

Je levai les yeux vers le zombie. Sans vouloir me vanter, c'était du sacré bon boulot. D'habitude, avec un sacrifice de sang, je peux relever un zombie qui a l'air vivant, ou presque, mais celui-ci… Celui-ci était parfait. Dans la lumière des étoiles, sa peau paraissait souple et saine. Un léger sourire flottait sur son visage et ses vêtements semblaient tout juste sortis de l'armoire.

Même ses chaussures brillaient comme si elles venaient d'être cirées. Les mains qui tenaient les miennes étaient fraîches mais pas glacées. Il ne respirait pas ; à ce détail près, il avait l'air plus vivant que mort.

C'était perturbant. Je m'étais bien rendu compte que j'avais conjuré un pouvoir énorme, et j'avais dû en déverser l'intégralité dans sa tombe. Donc, il était sûrement normal qu'Edwin Alonzo Herman paraisse si fringant, mais, durant un instant, la vision de ce visage rondouillard et souriant m'effraya. J'eus peur d'avoir fait bien plus que ce pourquoi on m'avait engagée.

Puis je vis ses yeux et je poussai un soupir de soulagement. Ses globes oculaires étaient ronds et pleins comme il se devait ; ils semblaient grisâtres dans la pénombre et se révéleraient probablement bleus à la lumière du jour. Mais je ne voyais personne là-dedans. C'était des yeux vides, en attente. Et je savais très bien ce qu'ils attendaient.

Je dégageai ma main gauche, et le zombie ne me retint pas. Il ouvrit docilement les doigts. Je levai ma main au niveau de mon oreille et l'agitai sous le nez du vampire qui se tenait derrière moi.

— Défais mon bandage.

Requiem garda une main sur mon épaule mais utilisa l'autre pour tirer sur le sparadrap qui maintenait mon pansement.

— Enlève-le, ordonnai-je.

Lorsqu'il obtempéra, je ne pus réprimer un petit sursaut de douleur.

— *Que vas-tu faire ?* demanda Richard dans ma tête.

— Il a besoin de sang pour pouvoir parler. Je n'ai pas tué d'animal. C'est tout ce que j'ai sous la main… si je puis dire.

Il ne répondit pas, mais je sentis son pouls accélérer.

Je tendis mon poignet à l'homme légèrement plus grand que moi qui patientait sans bouger. Quelque chose passa dans ses

yeux pâles, quelque chose que j'avais déjà vu chez les zombies les mieux préservés. C'était comme si une présence les traversait et s'attardait dans leur regard, une présence ténébreuse qui attendait un corps à posséder. Une présence pas exactement maléfique mais définitivement pas bienveillante.

Pourtant, le visage moustachu du zombie s'inclina vers mon poignet et renifla et, à l'instant où il huma mon sang, cette présence dans ses yeux s'évanouit, chassée par la promesse d'une chose que tous les morts chérissent : la vie.

Il saisit mon bras à deux mains et colla sa bouche à mon poignet comme s'il voulait voler un baiser à sa bien-aimée. L'impact suffit à m'arracher un hoquet de douleur. Mais je savais ce qui allait suivre, parce que j'avais déjà abreuvé des zombies avec mon sang. Pas souvent, mais quelquefois. Ses lèvres se ventousèrent à la plaie, que sa

bouche était assez grande pour englober complètement. Ses dents se posèrent sur les bords et appuyèrent.

Parce que je ne pouvais pas faire autrement, je laissai échapper un petit gémissement. D'habitude, la bouche des zombies paraît moins réelle. Là, sa froideur exceptée, je ne percevais aucune différence avec la bouche d'un humain vivant. C'était vraiment du bon boulot, solide jusqu'à la moelle, même si j'étais la seule à m'en apercevoir.

Richard bondit par-dessus le ruisseau et retomba sur un seul pied, comme s'il manquait d'équilibre. Arrivé de l'autre côté, il se remit à courir au milieu des arbres, enveloppé par la nuit et ses odeurs.

La bouche verrouillée sur mon poignet, Edwin Alonzo Herman se mit à sucer. La plaie avait déjà guéri plus que je le pensais, parce que, pour atteindre le sang, il dut tirer très fort, et ce fut affreusement douloureux. Oui, j'aime bien qu'on me morde dans

certaines circonstances, mais pas celles-là. Il est des choses qu'on apprécie pendant l'amour et qui font juste mal le reste du temps.

Richard courait à perdre haleine, maintenant. Tout à l'heure, je l'avais trouvé rapide, mais il n'avait pas forcé. À présent, il filait comme le vent, si vite que les branches le giflaient, que la terre demeurait inerte sous ses pieds, que la végétation ne s'ouvrait pas devant lui comme de l'eau. Il courait comme s'il fuyait, comme s'il se fuyait.

L'espace d'un instant, je vis à l'intérieur de sa tête. La sensation des dents plantées dans mon poignet, la succion exigeante de cette bouche sur ma plaie l'excitaient. Elles l'excitaient en tant qu'humain et en tant qu'animal. Si ç'avait juste été une faim ordinaire, il aurait pu l'accepter. Mais ça ne l'était pas. Le mélange homme-bête brouillait les frontières entre la nourriture et le sexe, ainsi qu'un tas d'autres dont Richard n'avait

jamais eu conscience et qu'il n'avait aucune envie de franchir.

Il glissa dans les feuilles, tomba, se releva et se remit à courir avant même d'avoir compris qu'il était à terre. Alors seulement, je me souvins de son épaule blessée, et cette pensée me donna accès au souvenir correspondant. Il s'était transformé brièvement pour se guérir. Il était tellement plus puissant qu'il le voulait…

Le zombie était tombé à genoux, comme si mon sang était le nectar le plus exquis qu'il ait jamais goûté. Il continuait à presser mon poignet contre sa bouche et explorait ma plaie de sa langue.

— Merde ! soufflai-je durement.

— Vous êtes blessée ? s'enquit Requiem d'une voix douce.

Je secouai la tête. Ça faisait mal, mais je n'étais pas blessée. Il y avait une différence. Néanmoins, arrivés à ce stade, la plupart des zombies commencent à ralentir.

Celui-ci continuait à sucer mon sang comme un nourrisson affamé. Bien sûr, jamais encore je n'avais relevé une personne morte depuis si longtemps sans un sacrifice animal. C'était peut-être pour ça. En tout cas, je l'espérais, parce que, dans le cas contraire, quelque chose clochait sérieusement.

Edwin Alonzo Herman se mit à secouer la tête comme un chien qui ronge un os, et je ravalai un cri, pas seulement parce que ça faisait mal, mais parce que je le trouvais beaucoup trop enthousiaste pour un zombie.

— Edwin, arrête !

Ma voix était très claire mais il ne réagit pas. Merde. Je passai la langue sur mes lèvres brusquement sèches.

— Il a assez bu. Aide-moi à lui faire lâcher prise, dis-je tout bas.

Il ne fallait pas faire peur aux clients. Pas leur montrer à quel point la situation échappait à mon contrôle ce soir-là.

Richard tomba de nouveau, glissa sur les feuilles mortes humides et fut arrêté net par un tronc d'arbre. Ébranlé par l'impact, il leva les yeux et, dans ses prunelles couleur chocolat, je vis ce qu'il fuyait. Il voulait être à genoux devant moi, voulait goûter mon sang et peut-être même élargir ma plaie avec ses dents. Dire que cette pensée l'excitait aurait été un euphémisme. Elle le faisait pratiquement jouir à elle seule. Ce qu'il voulait me faire dans les recoins les plus profonds et les plus obscurs de son âme donnait un nouveau sens à l'expression « sexualité orale ».

Il s'attendait que je sois horrifiée, mais je ne le fus pas. Si quelqu'un pouvait résister à ses pulsions les plus effrayantes, c'était bien Richard. Je lui faisais confiance, une confiance sans limites ni réserve, pour contrôler sa bête à défaut de son tempérament.

— Ce n'est pas parce que tu as envie de faire quelque chose que tu dois le faire, ou que tu vas le faire, chuchotai-je. Tu es

humain, Richard, tu as un esprit et une volonté. Tu n'es pas seulement ta bête.

— *Tu ne comprends pas*, dit-il.

Alors, je sus ce qu'il avait fait par accident.

— Tu sens ce que fait le zombie ?

Il détourna la tête, se redressa précipitamment et s'élança. Il jaillit du couvert des arbres ; courant sur la route goudronnée, il se retrouva de l'autre côté avant que les occupants de la voiture dont les phares fonçaient vers lui aient compris ce qu'ils venaient de voir. Il courait de plus en plus vite, mais ça ne servait à rien. C'était lui qu'il fuyait ; si vite et si loin qu'il aille, il ne parviendrait pas à se semer. Comment distancer un monstre si le monstre, c'est vous ?

— Richard, arrête le zombie !

— *Je ne sais pas comment faire*, dit-il.

Et il s'enfonça de nouveau entre les arbres. Mais à présent, sa course n'avait plus rien de joyeux.

Edwin Alonzo Herman me mordait de plus en plus fort, et bordel, ça me faisait un mal de chien.

— Requiem, vire-le-moi.

Le vampire me contourna pour pouvoir toucher le visage et les mains d'Edwin, mais rien ne s'accroche comme un zombie. J'ai déjà dû intervenir sur des réanimations qui avaient mal tourné ; parfois, il faut leur couper les doigts l'un après l'autre pour les forcer à lâcher prise. Et les dents humaines, même si elles ne valent pas des crocs d'animal, peuvent mordre assez profondément pour sectionner une veine ou une artère. Je voulais qu'on me débarrasse d'Edwin.

Requiem s'y efforça, mais sans succès. Il finit par lever les yeux vers moi.

— Je peux le tailler en pièces, mais je n'arrive pas à le faire lâcher.

Je jetai un coup d'œil à mon garde du corps métamorphe et lui fis signe d'approcher. Il s'avança, l'air grave, les mains

derrière le dos comme s'il craignait de me toucher de nouveau malgré lui. Parce que je sentais le loup et la forêt, ou à cause de l'odeur du sang ? On ne pose pas de question dont on ne veut pas connaître la réponse.

Le zombie enfonça sa langue dans la plaie comme pour faire couler mon sang plus vite. Ce fut surprenant et douloureux. Je poussai un cri, pas très fort, mais assez pour qu'un des avocats lance :

— Ça va, mademoiselle Blake ?

— Oui, oui, ne vous inquiétez pas, répondis-je très vite.

Pas question de révéler aux clients que le zombie que j'avais moi-même relevé était en train de me bouffer. Et merde !

En mobilisant toutes ses forces, Graham réussit à déplier un des doigts d'Edwin, mais il dut continuer à le tenir pour ne pas que ce doigt se referme aussitôt sur mon poignet.

— Il ne devrait pas être si costaud, grogna-t-il.

— Tu n'as jamais essayé de te battre contre un zombie, pas vrai ? devinai-je.

Il écarquilla les yeux.

— S'ils sont tous aussi balèzes, j'aime autant pas.

— Non seulement ils sont balèzes, mais ils ne ressentent pas la douleur.

— Anita, intervint Requiem, je peux lui arracher les doigts ou lui disloquer la mâchoire, mais ceci mis à part, je n'ai pas d'autres suggestions.

Le problème, c'est que je n'en avais pas non plus. Le zombie mordait de plus en plus fort, et ce n'était qu'une question de temps avant qu'il touche un point critique. Ses dents s'enfonçaient dans mon poignet, fraction de millimètre par fraction de millimètre, mais elles finiraient par atteindre une veine ou une artère, et je n'étais pas capable d'anticiper ce qui se passerait si du sang frais lui

jaillissait dans la bouche. J'ai vu ce qu'un zombie bouffeur de chair peut faire à des gens. Je ne suis plus tout à fait humaine mais, si on m'arrachait une main, elle ne repousserait pas.

Évidemment, nous aurions pu brûler Edwin, mais il ne m'aurait pas lâchée pour autant, et j'aurais brûlé avec lui. Merde.

Richard était assis dans une clairière sous un entrelacs de branches nues.

— Il faut que je brise le lien entre nous, Anita. Il le faut. Je n'arrive pas à me séparer du zombie. Je n'arrête pas de sentir ce qu'il sent. De vouloir qu'il fasse jaillir plus de sang.

Il laissa tomber sa tête dans ses mains. À un moment, il avait perdu sa chemise, et son dos voûté était aussi nu que les branches qui le surplombaient.

— Je suis désolé, Anita. J'ai essayé, j'ai vraiment essayé.

— Ça va, Richard, on va se débrouiller seuls. Prends soin de toi.

Il leva les yeux et je vis des larmes briller dans la lumière des étoiles.

— *C'est moi qui suis censé prendre soin de toi.*

— Le triumvirat est un partenariat, Richard. Nous sommes censés prendre soin l'un de l'autre.

Il secoua la tête.

— *J'ai merdé, Anita. Je suis désolé.*

C'est très rare que Richard dise des gros mots, sauf en parlant de sexe.

— Vas-y, Richard. Rentre chez tes parents. Ils vont s'inquiéter.

Le zombie me mordit si fort que je hurlai et, tout à coup, mon lien avec Richard se rompit si brusquement que je vacillai et que je serais tombée si Graham et Requiem ne m'avaient pas retenue.

— Anita ! s'exclama le loup-garou.

Et pour me rattraper, il fut contraint de lâcher le doigt d'Edwin. Pourtant, la poigne de celui-ci se desserra légèrement.

Je baissai les yeux vers le zombie agenouillé. Ses yeux, vides jusqu'ici, se remplissaient. Il avait de nouveau une personnalité, une conscience.

J'avais été idiote. Richard avait accidentellement lié Edwin à lui et, quand il avait rompu son lien avec moi, le zombie était redevenu mien. Bonne nouvelle, mais je me sentais très bête de ne pas y avoir pensé plus tôt. Les morts sont censés être ma spécialité. Ce soir-là, la seule chose spéciale chez moi, c'était mon manque de jugeote.

Edwin leva la tête vers moi et cligna des yeux en écartant sa bouche de mon poignet. Sa grosse moustache était pleine de sang. Il fronça les sourcils.

— Je suis désolé, je ne comprends pas ce que je fais là. (Il me lâcha et se redressa maladroitement, observant ses mains et mon

poignet ensanglanté avec une expression horrifiée.) Je vous demande pardon, mademoiselle, je ne sais pas ce qui m'a pris. Mes excuses les plus sincères. C'est monstrueux, monstrueux.

Les yeux exorbités, il s'essuya la bouche.

Merde, il ne savait pas qu'il était mort. Je déteste quand ils ne s'en rendent pas compte. Comme s'il avait lu dans mes pensées, Edwin Alonzo Herman recula jusqu'à heurter son propre monument funéraire. Il leva les yeux vers l'ange de pierre qui le toisait sévèrement. Comme Ebenezer Scrooge, il vit son propre nom sur la tombe, au-dessus de ses dates de naissance et de mort. Même dans la lumière blafarde des étoiles, je vis toute couleur déserter son visage.

— Entends-moi, Edwin. Par le sang que tu as bu, entends-moi et obéis-moi.

Il tourna vers moi un regard choqué.

— Où suis-je ? Que m'est-il arrivé ?

— N'aie pas peur, Edwin. Reste calme.

La panique commença à refluer de son visage et un calme artificiel emplit ses yeux parce que je le voulais, parce que c'était moi qui l'avais relevé de la tombe et parce que le sang qu'il avait sur les lèvres était le mien. J'avais gagné le droit de lui donner des ordres.

Je lui demandai de répondre aux questions des gentils avocats de façon claire et concise. Il m'informa qu'il était toujours clair et concis, merci beaucoup, et je sus qu'il ferait ce que ses avocats et ses descendants attendaient de lui.

Ce groupe de clients avait décidé, au moment de la signature du contrat, que ce n'était pas moi qui interrogerais Edwin. Apparemment, ils ne pensaient pas que je sois capable de le contrôler suffisamment pour obtenir les réponses que désiraient certains d'entre eux. Traduction : une partie d'entre

eux craignait que je me laisse soudoyer par l'autre.

Sur le coup, j'avais été un peu vexée. À présent, je m'en réjouissais. Ça signifiait que je pouvais regagner la Jeep pendant qu'ils interrogeaient Edwin. J'avais une trousse de premiers secours dans le coffre, et bien besoin de m'en servir.

Le zombie n'avait pas tout à fait rouvert la plaie ; il l'avait plus amochée, et il avait fait d'autres marques de dents dans mon poignet, comme une nouvelle morsure autour de l'ancienne, en quelque sorte. Certains soirs, j'ai l'impression d'avoir une cible sur le bras gauche. Généralement, c'est lui qui prend.

— Vous avez encore perdu du sang, commenta Requiem.

— Sans déconner.

Il fronça légèrement les sourcils.

— Ce que je veux dire, c'est : ne pourriez-vous les autoriser à emmener le

zombie avec eux pour ce soir, et le remettre dans sa tombe demain ?

Je secouai la tête et frémis tandis que Graham soulevait la compresse pour vérifier si le sang avait cessé de couler.

— Il m'a mordue. Il m'a blessée. Les zombies ne sont pas censés faire ça. Ils boivent le sang d'une plaie déjà ouverte ou d'un animal mort, mais ils ne causent pas de blessure eux-mêmes. Ils ne se nourrissent pas aussi… activement.

— Pourtant, celui-ci l'a fait, dit Graham en changeant ma compresse et en appuyant dessus, les sourcils froncés.

— Exactement. Beaucoup de choses sont allées de travers ce soir, ou du moins, ne se sont pas passées comme elles l'auraient dû. Je ne veux pas courir le risque de lui laisser autant de temps. Je dois le remettre dans sa tombe cette nuit, et le plus tôt sera le mieux.

— Pourquoi ? s'enquit Requiem.

— Juste au cas où.

— Au cas où quoi ? voulut savoir Graham.

— Au cas où il deviendrait un mangeur de chair.

Le vampire et le métamorphe me dévisagèrent, l'air de dire : « C'est une blague ? »

— Je croyais que c'était une légende, lâcha Graham.

— J'ai déjà vu ça il y a très, très longtemps, murmura Requiem. Je pensais que le pouvoir de faire des choses aussi… (il réfléchit pour trouver le mot adéquat) perturbantes s'était perdu à travers les âges.

— Maléfiques. Tu allais dire « le pouvoir de faire des choses aussi maléfiques ».

Il eut un léger sourire.

— Toutes mes excuses.

— Pas grave. Personne n'aime les nécromanciens. Les chrétiens, les wiccans, les vampires : tout le monde nous déteste.

— Ce n'est pas qu'on vous déteste, répliqua Requiem.

— Non. C'est que vous avez peur de nous.

— Oui, admit-il d'une voix douce.

Je soupirai.

— Ce soir, pour la première fois, j'ai eu l'impression que je pourrais relever tout un cimetière sans sacrifice d'aucune sorte. J'aurais pu relever tous les morts qui reposent ici, et ils auraient été miens, complètement miens. J'ai contacté Richard parce que je luttais contre l'envie de créer ma propre armée de zombies.

— D'après ce que j'ai compris en écoutant votre moitié de la conversation, contacter votre Ulfric n'était pas une bonne initiative, commenta Requiem.

— Il essayait de l'aider, dit Graham.

— En effet, acquiesçai-je. Mais ses pouvoirs croissent en même temps que les miens et ceux de Jean-Claude. Aucun de nous ne s'attendait qu'il puisse établir un lien avec le zombie.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille, concéda Requiem.

— Nous sommes assez uniques dans notre genre à Saint Louis.

— Uniques, répéta le vampire tandis que Graham et lui bandaient mon avant-bras. C'est une façon de voir les choses.

— Tu préfères « effrayants » ?

Il me détailla de ses yeux si bleus, dans lequel l'émeraude de sa chemise faisait ressortir une pointe de vert.

— « Effrayants », c'est tout à fait ça.

Ouais. C'était tout à fait ça.

CHAPITRE 41

J'annulai le reste de mes rendez-vous pour la nuit. C'était passé un peu trop près à mon goût. J'allais remettre ce zombie dans sa tombe mais, jusqu'à ce que j'aie pigé ce qui se passait, ce serait tout. Bert allait être fâché. Les clients allaient être fâchés. Mais pas moitié autant qu'ils le seraient si je relevais accidentellement une armée morte-vivante qui terroriserait la ville. Même Bert

ne saurait pas comment contrer une si mauvaise publicité.

Et puis j'avais perdu tellement de sang que je me sentais mal. Rien de métaphysique cette fois, mais j'avais la tête qui tournait, une vague nausée et je grelottais malgré le blouson en cuir et la couverture prise dans le coffre de ma Jeep.

J'ai déjà été blessée assez souvent pour reconnaître les signes. Je n'avais pas besoin de transfusion, mais je ne pouvais pas non plus me permettre de perdre davantage de sang ce soir-là. En fait, je comptais demander à Graham de nous ramener au club, récupérer Nathaniel et le supplier de remettre la grande scène de la séduction à plus tard. Rapports sexuels ajournés pour cause d'anémie, il considérerait sûrement ça comme une excuse valable.

Nous étions tous pelotonnés sur la banquette arrière de la Jeep : moi, parce que je me sentais vraiment mal ; Graham et

Requiem, parce que je n'arrivais pas à me réchauffer toute seule malgré le blouson et la couverture.

— Ma dame, puis-je me permettre de faire une suggestion audacieuse ? demanda Requiem.

Je dus m'y reprendre à deux fois pour empêcher mes dents de claquer et répondre :

— Vas-y.

— Si nous ne parvenons pas à vous réchauffer, vous ne serez plus bonne à rien ce soir.

— Cesse de tourner autour… (je tremblais si fort que c'en était douloureux) du pot, Requiem. Viens-en au fait.

— La présence de Graham sous la couverture doublerait votre chaleur corporelle, dit-il avec raideur.

Là. Pas un mot de trop. Je savais bien qu'il pouvait être concis quand il le voulait.

Si mes dents n'avaient pas claqué si fort, j'aurais peut-être protesté. D'un autre

côté, me serrer contre un homme sous une couverture alors que nous étions tous les deux habillés paraissait bien innocent après ce qui s'était passé dans les loges du *Plaisirs Coupables*. Quel mal cela pouvait-il faire ? Non, ne répondez pas.

Graham était toujours en mode garde du corps. Il se glissa sous la couverture très prudemment, comme si j'allais le mordre.

— Je ne peux pas vraiment la protéger dans cette position, fit-il remarquer.

Je dus m'y reprendre à trois fois pour articuler :

— Tu es armé ?

— Tu veux savoir si j'ai un flingue ?

— Oui.

— Non.

— Si je suis la seule à en avoir un, tu ne peux pas me protéger.

Graham eut l'air de vouloir protester, mais Requiem le prit de vitesse.

— Il existe bien des façons de garder le corps de quelqu'un, Graham. Si nous ne l'aidons pas à se réchauffer, je crains que nous devions l'accompagner aux urgences. As-tu envie d'expliquer à Jean-Claude pourquoi nous avons dû aller à l'hôpital alors que tu aurais pu nous épargner cette peine en faisant quelque chose d'aussi simple ?

— Non, admit Graham.

Et il se colla contre mon flanc droit. On aurait dit une personne totalement différente de celle à qui j'avais transmis mon plaisir orgasmique un peu plus tôt. Il semblait raide et mal à l'aise. Il hésita puis passa un bras autour de mes épaules d'un geste maladroit.

— Elle ne va pas se casser, Graham, dit Requiem.

— J'ai déjà oublié mon boulot deux fois ce soir. J'aimerais qu'il n'y en ait pas de troisième.

Je me pelotonnai contre lui, m'enfouissant sous les pans de son blouson de cuir, là

où la chaleur était prisonnière entre son corps et le cuir.

— Mon Dieu, elle tient sous mon bras. (Le bras en question resserra son étreinte presque automatiquement, comme si Graham ne pouvait pas l'en empêcher.) Elle a l'air beaucoup plus costaud quand elle bouge ou qu'elle parle.

Sa voix était douce et perplexe. Il me serra contre son flanc. Il mesurait dans les un mètre quatre-vingts, et moi beaucoup moins. Il aurait pu me bercer comme une enfant, et je détestais ça, mais il était si chaud, si délicieusement chaud ! Son corps me paraissait presque brûlant.

Il ne restait qu'une semaine avant la pleine lune, et la température corporelle de certains lycanthropes augmente avant cette période du mois, comme s'ils avaient de la fièvre. Une sorte de syndrome préméta-morphose. Ou j'avais plus froid que je le

pensais, ou Graham faisait partie de ces lycanthropes.

Mes dents cessèrent de claquer et mes muscles commencèrent à se détendre. J'avais encore de petits spasmes, mais ça allait nettement mieux.

— Je peux te prendre sur mes genoux ? demanda Graham comme s'il s'attendait que je refuse.

— Pourquoi faire ?

— Je te tiendrai plus chaud dans cette position.

Je réfléchis. Il avait sans doute raison, mais ça soulignerait le fait que j'avais le gabarit d'une gamine. Je détestais ça. D'un autre côté, il était exact que ça me permettrait de me réchauffer plus vite. Et merde.

— D'accord, acquiesçai-je sans enthousiasme.

— Tu es sûre ?

— La dame a parlé, Graham. Ne l'oblige pas à se répéter, intervint Requiem.

Graham hésita une seconde puis me souleva dans ses bras comme si je ne pesais rien et m'assit sur ses genoux. Ce fut alors que je découvris un nouvel inconvénient du string. Le jean de Graham devait être neuf, parce qu'il me grattait les fesses et l'arrière des cuisses. La faute à ma jupe qui ne descendait pas assez bas. Mais je m'étais habillée en pensant à mon rendez-vous avec Jean-Claude et Asher après le boulot. Je n'avais pas tenu compte des éventuelles urgences médicales. Suis-je bête…

Graham réussit à me caser presque entièrement contre sa poitrine et à l'intérieur de son blouson. J'étais roulée en boule sur ses genoux, avec juste une jambe qui pendait sur un côté contre laquelle il plaqua un de ses bras et, de l'autre, maintint les pans de son blouson fermés autour de moi. Requiem

drapa la couverture autour de nous, ne laissant dépasser que ma tête.

Il faisait noir et chaud, enfin. J'appuyai ma joue contre la poitrine de Graham. Seul un mince tee-shirt séparait nos deux peaux. Je laissai mon corps se détendre dans la chaleur et l'odeur du sien. Je commençais à comprendre pourquoi cette odeur me réconfortait tant : c'était celle de la meute. Je suis suffisamment proche des loups de Richard pour assimiler leur musc à un sentiment de sécurité. M'abîmant dans le nid formé par la couverture, le cuir du blouson de Graham, la chaleur de son corps et son odeur diffuse de loup, je m'endormis.

Je fus réveillée par la voix du métamorphe.

— Anita, Anita, appelait-il très doucement, comme s'il répugnait à m'arracher à mon sommeil. Ils ont terminé avec le zombie.

L'espace d'une seconde, je me demandai où j'étais et qui me parlait. Dans les brumes du sommeil, le corps de Graham me rappelait celui de Richard. Le gabarit, la musculature et l'odeur de loup étaient les mêmes, mais la voix ne collait pas.

— Anita, on vous demande près de la tombe, déclara Requiem, dont je reconnus aussitôt l'accent.

Les derniers lambeaux de sommeil et de rêves parfumés au musc se dissipèrent. Je me souvins où j'étais, et sur les genoux de qui.

Graham me caressa les cheveux et demanda doucement :

— Anita, tu es réveillée ?

Je me redressai, repoussant son bras et écartant son blouson. La couverture formait toujours un cocon gris autour de nous ; je voulus la repousser, mais elle était coincée derrière le dos de Graham. J'eus beau

donner des coups de poing dedans, je ne parvins pas à me libérer.

Je fus saisie par une attaque de claustrophobie. Illogique, je sais. Je n'étais pas réellement prisonnière, mais ça me paniquait d'être coincée entre deux hommes que je ne connaissais presque pas. S'ils avaient fait partie de la liste des gens en qui j'avais implicitement confiance, ça ne serait pas arrivé. Mais je venais juste de rencontrer Graham, et je m'étais endormie sur ses genoux, sans personne d'autre que lui et Requiem pour veiller sur mon sommeil. C'était terriblement imprudent de ma part.

Ma réaction fut peut-être due au vestige d'un rêve dont je ne me souvenais pas et elle n'eut peut-être aucune explication rationnelle. Quoi qu'il en soit, je pétai un plomb. Je paniquai. Si j'avais réfléchi deux secondes, j'aurais facilement pu me dépêtrer d'une bête couverture, mais je n'étais pas en état de réfléchir. Une voix dans ma tête hurlait :

« Prisonnières, nous sommes prisonnières ! »

Graham me saisit le haut des bras, et je lui donnai un coup de coude de toutes mes forces. Il me lâcha en expirant bruyamment.

— Putain, tu sais que tu peux casser une côte à quelqu'un en lui faisant ça ?

— Ne me tiens pas, d'accord ? N'essaie même pas de me tenir.

Ma voix était essoufflée, mais je me sentais plus calme. Assez, en tout cas, pour ne plus me battre contre la couverture. Assez pour cesser de m'agiter et de faire croire à Graham que j'avais un sérieux problème. J'avais toujours le cœur dans la gorge, mais je pouvais de nouveau réfléchir.

Requiem se dressa à genoux sur la banquette. La panique me submergea en une vague glaciale qui me picota le bout des doigts mais, cette fois, je la combattis. Je m'efforçai de me détendre tandis que le

vampire tirait sur la couverture pour nous libérer.

— Je suis désolée. Je crois que j'ai fait un cauchemar.

— Sans déconner, lâcha Graham sur un ton vexé.

Je m'étais déjà excusée une fois, ça suffisait largement. La vérité, c'est que ma claustrophobie découle de deux choses : un accident de plongée sous-marine, il y a des années, et la fois où je me suis réveillée dans le cercueil d'un vampire, enfermée dans une boîte où il faisait noir, et que je partageais avec un cadavre. Le genre de scène qui donne des cauchemars.

L'expression de Requiem était éloquente. Il savait que je mentais, et je m'en fichais. Une de mes règles de base, c'est de ne pas étaler mes phobies en public. Ne révélez jamais aux gens de quoi vous avez vraiment peur : ils pourraient s'en servir contre vous plus tard.

Dès que Requiem eut dégagé un bout de la couverture, je m'extirpai du cocon de laine et sortis de la Jeep en piétinant le vampire au passage. Une fois à l'air libre, je me sentis tout de suite mieux, et je pris de grandes inspirations pour me calmer. Le temps que j'y arrive, la moitié inférieure de mon corps recommença à avoir froid. Et merde.

— Vous grelottez de nouveau, fit remarquer Requiem derrière moi.

Je sursautai parce que je ne l'avais pas entendu descendre de la Jeep.

— Je vais bien.

— C'est faux.

Je fronçai les sourcils.

Graham glissa à terre depuis la banquette arrière.

— Il a raison.

Je les foudroyai tous deux du regard.

— Peu importe comment je me sens. J'ai un boulot à faire.

— Certes, mais votre condition physique importe quand même, répliqua Requiem.

J'ouvris la portière avant et récupérai mon sac de gym sur le siège passager. Je ne l'avais pas laissé près de la tombe à cause de la machette. Elle n'est magique que dans ma main ou dans celle d'un autre réanimateur, mais c'est quand même un très grand couteau, et je préfère ne pas la laisser traîner près de civils sans surveillance.

Je claquai la portière, appuyai sur mon bipeur pour activer la fermeture centralisée et me dirigeai de nouveau vers la tombe en portant mon sac.

J'avais à peine fait un mètre dans l'herbe que je trébuchai et faillis tomber. La main de Requiem me prit le coude.

— Vous n'allez pas bien.

Je le laissai me redresser.

— Je ne comprends pas ce qui m'arrive. D'habitude, relever les morts me donne de l'énergie au lieu de m'en pomper.

— Ce soir, les choses ne se sont pas passées comme prévu.

— En effet, et c'était partiellement ma faute.

— Non.

— Si. Je me suis laissé distraire par ce pouvoir tout neuf, et j'en ai oublié de tracer un cercle protecteur. Il aurait gardé le zombie à l'intérieur, mais il aurait également empêché des forces extérieures de nous atteindre. Beaucoup de saletés métaphysiques aiment jouer avec les morts si on leur en fournit l'occasion.

— Vous étiez préoccupée.

— Oui.

— Je peux porter ton sac ? demanda Graham en prenant soin de rester hors de ma portée.

Je l'avais vraiment frappé fort. Je ne lui avais rien cassé mais, s'il avait été un humain ordinaire, j'aurais pu.

— Oui, merci, répondis-je.

Il me prit le sac des mains et demeura sur le côté pour me laisser passer devant avec Requiem. Le vampire me tenait toujours le coude et je n'essayai pas de me dégager. Je recommençais à avoir vraiment froid.

— Ça m'est déjà arrivé de perdre plus de sang que ça, et je ne me suis pas sentie si mal, dis-je tout bas.

Une partie des voitures, celle appartenant aux requérants, avait déjà quitté le parking du cimetière. Les avocats du groupe qui avait remporté la bataille se tenaient près de la tombe. J'entendis le murmure joyeux des descendants qui conversaient avec leur patriarche, et le rire tonitruant de celui-ci.

— Vous êtes-vous nourrie ce soir ? s'enquit Requiem.

Sa voix me ramena à l'obscurité qui nous enveloppait et à la distance qu'il nous restait à parcourir. Une distance qui me paraissait très longue mais qui ne l'était pas, pas vraiment.

— Oui, j'ai mangé un hamburger.

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Je réfléchis une seconde ou deux.

— Tu veux parler de l'ardeur ?

— Oui.

— Je me suis nourrie de toi et de Byron, tu te souviens ?

— Non. Vous avez nourri Jean-Claude, nuance. C'est lui qui a bénéficié de cette énergie.

— Je suppose. Mais quand l'ardeur a besoin d'être nourrie, elle se manifeste, et je n'ai pas d'autre choix que de la satisfaire.

Je posai une main sur le bras du vampire parce que j'avais les jambes en coton.

— Peut-être avez-vous acquis un contrôle supérieur sur elle.

— C'est-à-dire ?

— Peut-être êtes-vous désormais capable de la nier jusqu'à ce que vous choisissiez de la nourrir.

Je m'arrêtai et le dévisageai.

— Quoi ?

— Vous présentez tous les symptômes d'un vampire qui ne s'est pas suffisamment nourri. Au début, nous sommes gouvernés par la soif de sang mais, lorsque nous accédons au statut de maître, nous pouvons nous passer de boire s'il le faut. Nous sommes en mesure de choisir si nous voulons nous nourrir ou pas.

— Mais je me sens hyper mal, protestai-je.

— Tout choix a un prix.

— Je ne suis pas sûre de comprendre.

— Je trouve qu'il vous a fallu bien plus d'énergie que nécessaire pour relever ce

zombie et lutter contre le lien établi accidentellement par votre Ulfric. Mais le fait est que vous en aviez déjà consommé beaucoup pour neutraliser Primo, puis pour vous nourrir de Byron et de moi. Tout cela vous a réclamé une grande quantité d'énergie tant physique que mentale. Vous n'êtes pas une créature aux appétits désinvoltes. À mon avis, nourrir votre maître ce soir vous a coûté davantage que vous ne voulez bien l'admettre.

J'aurais bien contesté le terme de « maître », mais je sentais que j'étais de moins en moins crédible sur ce point.

— Alors, que dois-je faire ?

— Vous devez vous nourrir, tout simplement.

Je jetai un regard éloquent à Requiem, qui sourit et leva une main comme pour jurer son innocence.

— Pas forcément de moi ou de Graham. Et pas forcément tout de suite, non plus. Mais bientôt, Anita. Vous devez le sentir.

Je restai plantée là, à le dévisager. J'aspirais à maîtriser l'ardeur depuis si longtemps, et d'après lui, j'y étais enfin parvenue. Je n'étais plus obligée de me nourrir à moins de le vouloir mais, si j'attendais trop, je commencerais à dépérir. Je secouai la tête.

— Je croyais que contrôler l'ardeur signifiait pouvoir sauter des repas sans effets secondaires.

— Qui vous a raconté ça ?

Je faillis répondre « Jean-Claude » et me ravisai. Que m'avait-il réellement dit au sujet de l'ardeur ? Que je finirais par la contenir. Que j'apprendrais à me nourrir à distance. M'avait-il jamais promis qu'elle disparaîtrait ? Non. J'avais juste supposé que la maîtriser signifiait qu'elle s'envolerait. Personne ne m'avait jamais rien promis de tel. Personne. Et merde.

— Personne, avouai-je. Je l'ai juste compris comme ça. Je voulais que l'ardeur

disparaisse, alors j'ai interprété ce qu'on me disait dans ce sens.

— Je suis navré d'être celui qui vous l'apprend, mais il n'en sera pas ainsi.

Je scrutai le visage du vampire.

— Apparemment, tu sais de quoi tu parles.

— Je ne souffre pas de l'ardeur. Ceux qui la portent en eux sont rares, même au sein de la lignée de notre ténébreuse maîtresse.

— Dans ce cas, comment sais-tu ce qui m'arrive ?

— C'est la logique qui me le dit. Je ne souffre pas de l'ardeur personnellement, mais j'ai bien connu quelqu'un qui en avait hérité.

— Qui ça ?

— Ligéia.

En prononçant ce nom, Requiem se détourna pour que je ne voie pas son visage.

— Ça ne me dit rien. Du moins, pas en tant que nom de vampire.

— Peu importe. Elle est morte.

Je lui touchai le visage.

— Que s'est-il passé ?

Il me regarda de nouveau, mais de cet air impassible que prennent les vieux vampires quand fis ne veulent pas que vous sachiez à quoi ils pensent.

— Belle Morte l'a tuée.

— Pourquoi ai-je l'impression que je devrais m'excuser d'avoir posé la question ?

Requiem eut un infime sourire.

— Parce que vous n'êtes pas totalement insensible.

Ce commentaire m'apprit que la mort de Ligéia lui avait porté un coup. Que cette femme avait compté pour lui et que leur histoire ne me regardait pas. ?

— Les clients s'impatientent, déclara Graham.

Il s'était arrêté quelques pas plus loin pour nous laisser un peu d'intimité comme tout bon garde du corps. Il tenait toujours mon sac de gym.

Je tournai la tête vers la tombe. Un des avocats nous faisait signe. Effectivement, il semblait pressé.

— Même si je voulais le faire, je ne crois pas qu'ils accepteraient d'attendre pendant qu'on retournerait à la voiture pour que je nourrisse l'ardeur.

Cette fois, le sourire de Requiem fut assez sincère pour chasser le vide de ses yeux.

— Je crains que vous ayez raison.

— Donc, on finit ce qu'on a à faire puis vous me ramenez au club.

— Où votre pomme de sang vous attend.

— C'est ça.

Je me demandai si j'arriverais à temps pour voir une partie du numéro de Nathaniel. Soudain, je vis le léopard-garou debout

devant un miroir, en train d'appliquer de l'eye-liner autour de ses yeux violets. Il interrompit son geste.

— *Anita ?* appela-t-il sur un ton hésitant.

Requiem me saisit par le haut des bras. S'il ne m'avait pas retenue, je serais tombée à genoux.

— Anita, que se passe-t-il ?

— Je viens de penser à ma pomme de sang, et je l'ai vu. Il se prépare a monter sur scène. (La tête me tournait. Quand Requiem me serra contre lui, je ne protestai pas.) J'ai déjà communiqué mentalement avec Jean-Claude et Richard. Jamais ça ne m'a vidée à ce point.

Requiem me souleva dans ses bras et, une fois encore, je regrettai de ne pas avoir mis une jupe plus longue. Parce que là, tout le cimetière allait voir mon cul. Mais je ne tenais pas debout ; le monde tanguait autour de moi.

— Jean-Claude est le maître de votre triumvirat avec l'Ulfric, mais vous êtes la maîtresse de Nathaniel et de Damian. C'est votre pouvoir qui alimente ce partenariat, et cela aussi consomme de l'énergie.

— Tout le monde est-il au courant de ce qui s'est passé entre nous trois ?

— Non. Parmi son entourage, Jean-Claude ne l'a dit qu'à Asher et à moi. Et peut-être à sa propre pomme de sang, Jason. Il ne lui cache presque rien.

Je fronçai les sourcils tandis que le monde se stabilisait.

— Pourquoi toi ?

— Je suis son troisième, après Asher.

Première nouvelle. Mais de tous les vampires que j'avais rencontrés, je n'en voyais aucun que j'aurais préféré à Requiem pour ce poste.

— Je crois que je peux marcher.

Requiem sembla dubitatif.

— Laisse-moi essayer, réclamai-je.

Il me posa à terre, mais en gardant un bras autour de ma taille comme s'il s'attendait que je m'écroule. Je suppose que je ne pouvais pas l'en blâmer, mais ça m'agaça quand même.

Je ne m'écroulai pas. Génial. En fait, je me sentais presque bien, étant donné les circonstances. Mais juste au cas où, je posai une main sur le bras de Requiem, ce qui donna l'impression qu'il m'escortait pendant la dernière partie du chemin. Seuls lui, moi et peut-être Graham savions dans quel état lamentable je me trouvais.

Edwin Alonzo Herman racontait comment il avait embobiné quelqu'un pour lui soutirer une petite fortune. De nos jours, ce serait considéré comme de l'escroquerie mais, à la fin du XIX^{e} ou même au début du XX^{e} siècle, ce genre de pratique était monnaie courante. La plupart des lois ayant trait à l'argent et aux manières acceptables de l'acquérir sont le produit de l'époque des

barons-voleurs, où presque tout était autorisé. Les premiers millionnaires de ce pays ont fait fortune de manières qui seraient considérées comme illégales aujourd'hui.

Mais Herman faisait rire son public. Il avait les joues roses de plaisir, comme s'il adorait être au centre de l'attention des avocats et de ses descendants. Bien entendu, ceux-ci étaient tout disposés à se marrer : ils avaient gagné et ce grâce à l'intervention de l'homme qui parlait. Si quelqu'un venait de m'économiser plusieurs millions de dollars, moi aussi, je rirais de ses anecdotes douteuses.

Herman acheva son récit entouré de visages rayonnants.

— Mesdames et messieurs, je suis prête à achever ma partie du contrat, clamai-je.

Quelques-uns de mes clients vinrent me serrer la main.

— Beau travail, mademoiselle Blake. Beau travail.

— Franchement, ouah.

— Je n'y croirais toujours pas si je ne vous avais pas vue le faire.

Cette fois, on m'incluait dans la liesse générale. Ce n'est pas toujours le cas. Quand le zombie a l'air assez vivant, ses proches rechignent parfois à le renvoyer dans la tombe.

Requiem mit un terme au flot de compliments.

— Mlle Blake est fatiguée. Si vous aviez l'amabilité de la laisser finir son travail, pour qu'elle puisse se reposer…

— Oh, terriblement navrés. Nous ne savions pas. Merci encore… Ça valait vos honoraires jusqu'au dernier centime.

Et les clients commencèrent à s'éloigner.

Edwin Alonzo Herman me jeta un regard qui n'avait rien d'amical.

— D'après ce que j'ai compris, je suis censé être mort, et seule votre magie m'a ramené à la vie.

Haussant les épaules, je demandai à Graham de sortir la machette et le sel de mon sac.

— On m'a également dit que, désormais, les vampires ont des droits et sont considérés comme des citoyens à part entière. Ne suis-je pas un genre de vampire, moi aussi ? Si j'étais déclaré vivant, je serais un homme très riche, mademoiselle Blake. Très riche et disposé à me montrer reconnaissant.

Je m'accrochai au bras de Requiem et levai les yeux vers le zombie si plein d'assurance.

— Vous savez, monsieur Herman, de tous les très vieux défunts que j'ai relevés, vous êtes l'un des rares qui ait saisi les possibilités si vite. Vous deviez être un homme d'affaires redoutable, de votre temps.

— Merci pour le compliment, et puis-je vous en retourner un ? Votre don semble assez unique. Ensemble, nous pourrions bâtir un empire dessus.

Je souris.

— J'ai déjà un agent, mais merci quand même.

Je lâchai Requiem et constatai que je pouvais tenir debout seule. C'était bon à savoir. Le simple fait de me tenir au bord d'une tombe et près d'un zombie (parce que, si réussi soit-il, ça restait un zombie) me ravigotait quelque peu. Je pris le bocal de sel des mains de Graham.

— Mademoiselle Blake, puisque je suis aussi un mort-vivant, ne serait-il pas injuste de me refuser la chance dont votre compagnon a bénéficié ?

— Vous n'êtes pas un vampire.

— Et quelle différence y a-t-il entre moi et lui, pouvez-vous me l'expliquer ?

Alors, je fis quelque chose que Marianne avait tenté de m'enseigner et que j'avais été trop têtue pour essayer jusque-là. Comme je n'étais pas certaine d'avoir assez d'énergie pour décrire un cercle en marchant, je me contentai de l'imaginer : un anneau brillant autour de la tombe, autour du grand ange de pierre et de nous quatre. Il se referma avec le même souffle de pouvoir que lorsque je le trace avec de l'acier et du sang, et mes cheveux se hérissèrent dans ma nuque de la même façon. Bien. Très bien.

— Vous voulez une différence ? Essayez de vous éloigner de votre tombe.

Edwin Alonzo Herman se rembrunit.

— Je ne comprends pas.

— Contentez-vous de marcher jusqu'à la route, à l'endroit où vous avez répondu aux questions des avocats.

— Je ne vois pas ce que ça prouvera.

— Ça prouvera la différence qui existe entre vous et un vampire.

Les sourcils froncés, il prit une grande inspiration et fit un pas en direction de la route. Un autre pas, et il ralentit et s'arrêta.

— Je semble incapable d'avancer. Je ne sais pas pourquoi. Je ne peux tout simplement pas aller plus loin. (Il se tourna vers moi.) Pourquoi ? Pourquoi ne puis-je pas retourner là où je me trouvais il y a quelques minutes ?

— Requiem, sors du cercle.

Le vampire me dévisagea puis passa devant Herman. Il hésita un instant, et je craignis d'avoir fait du trop bon boulot en traçant mon cercle de protection. Celui-ci aurait seulement dû empêcher le zombie de sortir, et d'autres créatures ou forces surnaturelles d'entrer. Requiem n'aurait pas dû être affecté par son pouvoir. Pourtant, quand il le franchit, le cercle s'embrasa l'espace d'une fraction de seconde. Son pouvoir identifiait Requiem comme un mort-vivant, mais pas celui qui était lié à cette tombe.

Je pris conscience qu'il me suffirait de modifier légèrement mon cercle pour réussir à emprisonner un vampire dans sa tombe, dans son cercueil ou dans une pièce donnée. Ça ne durerait pas éternellement, mais ça l'empêcherait de sortir un certain temps. Je notai ça dans un coin de ma tête. Ça ressemblait à une mesure désespérée, mais je ne suis pas étrangère aux situations portant le même qualificatif.

Herman poussa contre la barrière invisible, ou plutôt, il lutta contre sa propre incapacité à franchir le cercle. Requiem revint, ressortit et revint encore.

— Assez, dis-je. Je crois que c'est clair.

— Pourquoi peut-il passer, et pas moi ?

— Parce que ceci est votre tombe, monsieur Herman. Votre corps connaît cette terre, et réciproquement. Sur mon ordre, il vous retient auprès d'elle. Maintenant, revenez vous placer sur votre tombe comme un gentil zombie.

— Je ne suis pas un zombie.

— J'ai dit : revenez vous placer sur votre tombe.

Il fit un pas vers moi, puis s'arrêta. Il résistait. Il luttait contre moi, luttait contre son corps comme il avait lutté pour franchir le cercle, luttait pour ne pas m'obéir. Jamais encore un zombie n'avait réussi à faire une chose pareille après que je lui eus donné un ordre direct et à plus forte raison s'il avait goûté mon sang. J'observai ce corps si parfaitement reconstitué, cette personne en apparence si vivante qui bandait sa volonté pour ne pas venir vers moi.

— Edwin Alonzo Herman, dis-je en projetant du pouvoir dans ma voix, venez vous placer sur votre tombe.

Il s'approcha lentement, avec des mouvements saccadés de robot. Il était obligé de venir, mais il s'obstinait à résister. Il n'aurait pas dû pouvoir faire ça. Même quand il se plaça sur sa tombe, face à nous,

son corps continua à tressaillir parce qu'il luttait contre mon contrôle.

J'avais ouvert le bocal de sel. Je le tendis à Requiem.

— Tiens-moi ça.

Graham me passa la machette, et les yeux du zombie s'écarquillèrent.

— Qu'allez-vous faire avec ce grand couteau ?

Il semblait hésitant plutôt qu'effrayé. Un vrai dur-à-cuire.

— Ce n'est pas pour vous.

J'avais déjà relevé les manches du blouson en cuir jusqu'à mes coudes. Je voulus poser la pointe de la lame sur mon avant-bras, mais la main de Requiem enveloppa brusquement la mienne.

— Que faites-vous ?

— J'ai besoin de sang pour le lier à sa tombe. Je préfère me faire une petite coupure que de rouvrir la blessure de mon poignet gauche.

Il ne me lâcha pas.

— Vous ne pouvez pas vous permettre de perdre davantage de sang ce soir, Anita.

— J'ai besoin de sang pour finir le boulot.

— Faut-il nécessairement que ce soit le vôtre ?

— En temps normal, j'utilise du sang animal, mais je ne vais pas égorger un poulet juste pour remettre un zombie en terre. Ils ont survécu jusqu'ici. Pour quelques gouttes de plus, ils verront le jour se lever demain.

— Mon sang ferait-il l'affaire ? interrogea Requiem.

Je fronçai les sourcils.

— Tu ne me laisseras pas faire sans protester, n'est-ce pas ?

— Non.

Je soupirai et détendis mon bras libre pour m'épargner une crampe. Requiem ne lâcha pas celui qui tenait la machette.

— J'ai déjà utilisé du sang de vampire par accident, et ça a été un peu… bizarre. J'ai eu mon compte de bizarreries pour cette nuit, Requiem.

— Et le sien ? demanda le vampire en désignant Graham. Vous conviendrait-il ?

— Mon quoi ? voulut savoir le loup-garou.

— Ton sang, répondit Requiem comme si c'était une requête très banale.

Graham ne sembla pas surpris.

— Combien ? s'enquit-il simplement.

— Juste de quoi éclabousser ou barbouiller le visage du zombie.

— D'accord. Requiem a raison, tu as déjà perdu assez de sang pour ce soir. Si le mien peut faire l'affaire, sers-toi. Où comptes-tu m'entailler ?

— Sur l'avant-bras, bien au-dessus du poignet pour ne pas risquer de toucher une veine ou une artère et aussi parce que ça fera moins mal. Un poignet, ça bouge beaucoup.

Graham ôta son blouson et le laissa tomber sur le sol derrière lui. Je scrutai son visage pour m'assurer qu'il ne se sentait pas exploité, mais ça n'avait réellement pas l'air de le déranger.

— Si tu voyais ta tête ! sourit-il. Je te jure qu'il n'y a pas de problème. Je donne régulièrement du sang.

— Tu n'as pas de traces de morsure dans le cou ou sur les bras, fis-je remarquer.

— Il y a d'autres endroits pour faire les prélèvements, tu le sais bien.

Je rougis, ce qui était une mauvaise idée, parce que je n'avais pas de sang à gaspiller. Les endroits auxquels Graham faisait allusion étaient, pour la plupart, du genre intime.

— Tu es la pomme de sang de quelqu'un ? demandai-je.

— Non, pas encore.

— Comment ça, « pas encore » ?

— Certains de mes semblables répugnent à s'attacher à un seul loup depuis que votre Ulfric a brusquement décidé de partager le trésor de la meute, expliqua Requiem.

— Il a demandé des volontaires, rectifiai-je.

— Oh, je suis volontaire, affirma Graham. Mais je n'aime pas le crier sur les toits. Et puis… (il posa les mains sur ses hanches, les paumes à plat) c'est tellement bon… (il les fit descendre le long de son jean jusqu'à encadrer sa braguette) quand ils mordent… (ses doigts formèrent un cercle autour du renflement de son sexe) plus bas.

Tout le long, j'avais suivi ses mains du regard, comme si j'étais hypnotisée. Je crois que c'était juste la fatigue.

Je clignai des yeux, m'efforçant de me concentrer sur ce que nous devions faire. Je ne me sentirais pas bien tant que je ne me serais pas nourrie, mais il était hors de

question que je me nourrisse d'une des personnes que j'avais sous la main. Nathaniel m'attendait au club, et Jean-Claude aussi. J'avais des volontaires. À présent que je pouvais choisir de nier l'ardeur, je n'étais, plus obligée de dépendre de la générosité de quasi-inconnus.

— Très bien, tends un bras. De préférence pas ton bras directeur.

J'avais la machette à la main. Ça m'était déjà arrivé d'entailler légèrement un autre réanimateur lorsque nous partagions notre pouvoir pour relever un zombie plus ancien. Raffermissant ma prise sur le manche, je tendis ma main libre à Graham. Il voulut me donner la sienne, et je dus lui expliquer :

— Non, je vais te tenir le poignet pour nous empêcher de bouger.

— Comme tu voudras.

Et il me laissa lui prendre le poignet de ma main gauche.

En temps normal, une coupure, c'est facile à faire. Mais ce soir-là, mes mains tremblaient. C'est une mauvaise idée de manier un grand couteau avec des mains qui tremblent. J'expulsai tout l'air de mes poumons, comme si je visais le long du canon d'un flingue, et appuyai la pointe de la lame sur l'avant-bras de Graham.

Je dus prendre une inspiration et tirer la machette vers le bas, en même temps. Mon geste fut plus lent que d'habitude parce que je me concentrais pour ne pas couper trop profondément plutôt que pour épargner toute douleur à Graham.

— Merde, siffla le loup-garou entre ses dents.

Du sang apparut, presque noir dans la lumière des étoiles. Pas beaucoup, juste un filet le long de la coupure. Il se mit à glisser le long du bras de Graham, et je trempai mes doigts dedans. Puis je me tournai vers le

zombie qui attendait toujours sur la tombe. Il eut un mouvement de recul.

— Ne me touchez pas avec ça.

— Tenez-vous tranquille, ordonnai-je.

Et il s'immobilisa, incapable de bouger. Seuls ses yeux s'écarquillèrent, témoignant de sa frayeur.

Je dus me dresser sur la pointe des pieds pour lui toucher le visage, et Requiem me retint par le coude comme je vacillais.

— Edwin Alonzo Herman, avec ce sang, je te lie à ta tombe, récitai-je.

La peur du zombie ne recéda pas. Je brandis la machette et il émit de petits bruits de protestation parce que l'ordre que je lui avais donné l'empêchait de crier. Je le tapotai avec le plat de la lame.

— Avec cet acier, je te lie à ta tombe. (Je m'adressai à Requiem.) Le sel, maintenant.

Le vampire alla ramasser le bocal ouvert qu'il avait posé au pied de la tombe. Il me le tendit. Je pris une poignée de sel, mais

j'avais utilisé la mauvaise main, et du sang se mélangea aux cristaux blancs. J'allais être obligée de tout jeter. Et merde.

Je me tournai vers le zombie effrayé et lui lançai le sel dessus.

— Avec ce sel, je te lie à ta tombe.

J'attendis la suite en priant pour que cette étape, à tout le moins, se déroule normalement.

La peur et la personnalité vivace s'estompèrent des prunelles claires d'Edwin Alonzo Herman. Ses yeux se vidèrent rapidement jusqu'à n'être de nouveau plus que ceux d'un mort.

Le soulagement me submergea, parce que, s'il n'avait pas réagi à mon incantation, nous aurions eu plus de problèmes sur les bras que je me sentais capable d'en régler ce soir-là. Heureusement, de n'était qu'un zombie, certes très réussi, mais juste un zombie. Certes, il m'avait résisté mais, au final, il

n'était que de l'argile inerte, comme les autres.

— Avec ce sang, cet acier et ce sel, je te lie à ta tombe, Edwin Alonzo Herman. Endors-toi et ne te relève plus.

Il s'allongea sur le sol comme dans un lit et s'y enfonça rapidement. Je reculai, entraînant Requiem avec moi pour ne pas que le mouvement de la terre qui l'avalait nous déséquilibre. Quelques instants plus tard, le sol était redevenu plat et immobile devant nous, la tombe telle que nous l'avions découverte à notre arrivée.

— Ouah, souffla Graham dans le silence qui suivit. Ouah.

— De fait : ouah, approuva Requiem. Vous êtes très douée.

— Merci. Il y a des lingettes à l'aloe vera dans la Jeep, pour vous nettoyer. Et une trousse de premiers secours pour Graham. Ensuite, vous me ramènerez au club.

— Les désirs de ma dame sont des ordres.

Je levai les yeux vers le grand vampire et me rembrunis.

— Un jour, je vais te demander de faire quelque chose qui ne te plaira pas, et tu ne diras plus ça.

— Comment pouvez-vous en être certaine ? répliqua-t-il calmement.

Graham était déjà occupé à tout remballer, à l'exception de la machette, que j'avais essuyée avec un chiffon et que j'huilais à présent avec un autre chiffon. Les deux chiffons habitent ensemble dans mon sac, jusqu'au jour où le chiffon à huile se retrouve taché de sang. Alors, je jette les deux et j'en rachète d'autres. L'organisation, c'est vital.

— Parce qu'un jour ou l'autre tout le monde finit par dire non.

— Vous êtes bien jeune pour être si cynique.

— C’est un don.

Je rangeai la machette dans son fourreau et la posai sur le dessus du sac de gym que Graham me rendait ouvert. Il était terriblement efficace pour un loup-garou.

— Non, répliqua Requiem, ce n’est pas un don, mais quelque chose que vous avez appris à force de mauvaises expériences.

En parlant de mauvaises expériences, je devais vérifier un truc. Je m’agenouillai sur la tombe de nouveau intacte et posai une main sur le sol froid.

— Que faites-vous, Anita ? s’enquit Requiem.

— Ce zombie m’a résisté plus que les autres. Il semblait plus… réel. Je m’assure juste qu’il est bien redevenu un simple squelette.

— Pourquoi, que se passerait-il dans le cas contraire ? demanda Graham.

Je fermai les yeux et desserrai légèrement ce poing métaphysique que je dois

garder fermé lorsque je ne relève pas les morts.

— Le zombie se retrouverait enseveli, mais éveillé et conscient. Il ne pourrirait pas, et il ne mourrait jamais.

Je projetai mon pouvoir dans la terre. Tout était calme là-dessous, parfaitement paisible. Il n'y avait que des os et des haillons. Bien.

— C'est vraiment possible d'emprisonner quelqu'un comme ça ? voulut savoir Graham.

— Je n'en suis pas certaine, mais je ne veux pas courir le risque. Ce serait trop affreux.

J'époussetai mes mains.

— Tout va bien ? demanda Graham.

— Oui, ce n'est plus qu'un squelette.

— Les vampires non plus ne meurent pas quand on les met en terre, commenta Requiem. Il arrive parfois que des nouveau-nés soient ensevelis trop profondément, ou

que ceux qui devaient les récupérer échouent.

Graham frissonna.

— C'est flippant.

Je me relevai et faillis tomber. Requiem me rattrapa.

— Ce sont les histoires qu'on raconte aux petits vampires polissons pour leur faire peur ?

Il me dévisagea et, dans ses yeux, je vis passer des siècles de douleur.

— Moi aussi, j'ai beaucoup appris à force de mauvaises expériences.

— Ramenez-moi au *Plaisirs Coupables*, et tâchons de ne pas ajouter cette soirée à la liste.

— Comme ma dame le désire, dit-il en souriant et en m'offrant son bras.

Je le pris et laissai Requiem me raccompagner jusqu'à la Jeep parce que je n'étais pas certaine de pouvoir couvrir la distance qui m'en séparait sans tomber. Je ne

me sentais pas en état de marquer Nathaniel en public. J'étais faible et nauséeuse, et je n'avais aucune envie de prendre part au spectacle. D'un autre côté, je devais me nourrir, et Nathaniel serait poilu en sortant de scène. Tant de choix à faire et si peu de solutions acceptables…

CHAPITRE 42

J’avais froid lorsque nous atteignîmes la Jeep. Graham devait conduire, et je refusais de rouler sans être attachée, aussi fallut-il trouver un compromis. Je m’installai sur la banquette arrière avec ma couverture et ma ceinture de sécurité, et Requiem fit de son mieux pour me tenir chaud, ce qui s’avéra beaucoup plus difficile que vous pourriez le croire.

Il commença par passer ses bras autour de mes épaules et par se presser contre mon flanc, sous la couverture. Il était tiède du sang qu'il m'avait pris dans les loges du *Plaisirs Coupables*, mais il ne dégageait pas la chaleur d'un loup-garou, et sa position n'était pas très enveloppante. Le temps que nous sortions du cimetière, j'avais recommencé à grelotter. Deux kilomètres plus loin sur Gravois, je fus prise de petits spasmes.

Requiem agrippa ma main sous la couverture.

— Vous êtes glacée.

— Oui.

Il me serra un peu plus fort contre lui, et la couverture glissa sur nos genoux. Il essaya de la remettre en place.

— Laissez-moi défaire votre ceinture de sécurité et vous prendre sur mes genoux comme Graham tout à l'heure.

— Si nous avons un accident, articulai-je avec difficulté, je pourrais mourir.

— Il est vrai que vous n'êtes pas un vampire et donc pas immortelle. Mais il est également vrai qu'un vampire qui reste trop longtemps sans se nourrir ne meurt pas. Il se flétrit comme un grain de raisin oublié sur la vigne mais, à la première gorgée de sang, il reprend son aspect charnu et recouvre son énergie. Je crains que ça ne soit pas votre cas.

Mes dents se mirent à claquer comme si j'étais assise dans la neige et non dans une voiture avec le chauffage poussé à fond et un homme pressé contre moi. J'avais tellement froid que mes muscles commençaient à me faire mal.

— À tout le moins, autorisez-moi à vous recouvrir davantage de mon corps. Je me doute que cette position manque de dignité à vos yeux, mais je vous implore de m'accorder cette liberté.

J'aurais bien refusé, mais mes dents claquaient si fort que je craignais de m'en

fendre une. Requiem interpréta mon silence comme un assentiment. Il se coula sur le plancher à mes pieds, se glissa sous la couverture et, m'entourant la taille de ses bras, posa sa tête sur mon ventre.

Je luttai pour lui dire de bouger, mais le tressaillement de mes muscles s'apaisa, et mes dents cessèrent de jouer des castagnettes. Requiem avait raison : j'avais plus chaud comme ça. Pas beaucoup, mais peut-être juste assez.

Cela dit, j'avais toujours l'impression d'être assise dans la neige et que celle-ci continuait à tomber autour de moi. Je croyais que mourir d'hypothermie était une façon douce de s'en aller, qu'on s'endormait juste pour ne plus se réveiller. Mais je ne trouvais pas ça doux, et je n'avais pas du tout sommeil. Un peu peur, oui. Sommeil, non. Je voulais avoir chaud. J'en avais besoin.

La voix de Requiem s'éleva sous la couverture qui dissimulait toute la moitié supérieure de son corps.

— Vous tremblez moins.

— J'avais remarqué, dis-je.

C'était agréable de pouvoir parler sans risquer de me mordre la langue.

Requiem frotta sa tête contre moi en un geste étrangement félin. Faites-moi confiance : je vis avec des léopards-garous ; je sais de quoi je parle.

— Je suis prêt à faire tout ce dont ma dame aura besoin.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demandai-je avec une méfiance qui témoigna que j'allais un peu mieux.

Requiem rit et pressa son torse contre mes jambes, assez fort pour écarter légèrement mes genoux. Jusqu'ici, il s'était comporté en parfait gentleman, mais ce petit mouvement signalait le début de quelque chose. La plupart des hommes ont du mal à

maintenir leurs pensées au-dessus de la ceinture quand ils touchent un truc situé en dessous, si innocemment que ce soit. Requiem avait beau être un vampire, il n'en restait pas moins un homme. Je ne pouvais pas le blâmer d'y penser, tant qu'il n'allait pas plus loin.

— Je me sens mieux. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de recourir à des mesures héroïques.

— Le ton de votre voix, la raideur de votre corps… Tant de désapprobation, comme si vous pensiez que j'allais vous violer.

— Disons que je ne suis pas du genre confiant.

Je me sentais un peu bête de parler à une bosse sous une couverture, d'autant que la bosse en question était enroulée autour de moi. Ça manquait décidément de dignité.

Requiem posa sa tête contre mon flanc, parce qu'il était trop grand pour la poser sur

mes cuisses sans se plier en quatre à mes pieds. Il avait glissé ses mains entre mon dos et le dossier de la banquette, et cette position était trop intime à mon goût.

Il n'y a pas si longtemps, quand je ne maîtrisais pas encore l'ardeur, ce genre de contact l'aurait fait jaillir. Là, je ne sentais rien. Rien d'autre que le contact et la chaleur de Requiem. Je n'éprouvais rien, j'étais juste un peu embarrassée parce que je le connaissais à peine. Malgré sa proximité, je pouvais réfléchir. Je m'étais nourrie de lui plus tôt dans la soirée, et même ce souvenir ne déclenchait rien.

Si je n'avais pas été en si mauvais état, je m'en serais réjouie. L'ardeur n'était plus ma maîtresse. Elle ne pouvait plus me forcer à faire des choses incroyablement gênantes. D'accord, il fallait que je la nourrisse, mais je pouvais le faire à mes conditions ou presque.

Assise sur la banquette arrière de ma Jeep avec un séduisant mâle drapé autour de

moi, je souris. Oui, je me gelais, et oui, un vide douloureux palpitait en moi, mais j'étais heureuse quand même. Contente d'avoir échangé la chaleur qui me submergeait autrefois contre une attente glaciale. Parce qu'à présent je sentais cette attente. L'ardeur n'avait pas disparu. Son feu s'était réduit à des cendres froides, mais il restait de la vie au cœur du bois mourant. Il suffirait de remuer un peu les braises pour faire rejaillir les flammes.

Le seul fait d'y penser suscita une minuscule étincelle que j'étouffai aussitôt. Le moment n'était pas encore venu.

Requiem leva la tête, et le sommet de son crâne effleura mes seins, mais je ne sentis pas grand-chose à travers le blouson en cuir. Parce que j'étais assise, celui-ci formait une sorte de poche sur le devant, et il était possible que Requiem l'ait touché sans faire exprès. Mais j'en doutais. S'il ressemblait ne serait-ce qu'un tout petit peu

à Jean-Claude et à Asher, il avait une conscience aiguë de la position et des mouvements de son corps. Pourtant, je laissai filer. Je n'étais plus si facile à exciter. Hourra !

Soudain, je sentis Damian. J'aimerais dire que je l'entendis ou que je le vis, mais ce serait un mensonge. Je le sentis. Il était assis contre un mur, et il avait froid, si froid ! Bien plus que moi. Je l'appelai.

— Damian ! Damian, qu'est-ce qui ne va pas ?

Je ne l'entendis pas répondre, mais je sentis son corps, je sentis le froid dévorant en son centre. Pourquoi ? Que lui arrivait-il ?

— Damian, qu'est-ce qui ne va pas ? répétai-je.

— Vous avez dit « Damian » ? interrogea Requiem.

— Oui. Il est blessé. Il a si froid qu'il s'est écroulé contre un mur. Il y a des gens autour de lui, mais je ne vois pas qui. Il a si froid !

Requiem se redressa sur ses genoux. Sa tête émergea de la couverture, et il plongea son regard dans le mien.

— Vous êtes sa maîtresse désormais, Anita. C'est vous qui le faites vivre. C'est votre énergie qui l'alimente.

— Et merde.

— Oui, vous pouvez résister à l'appel de l'ardeur, mais vous êtes glacée, et c'est votre chaleur qui garantit celle de Damian, d'une façon qui va bien au-delà du partage de sang.

Je fermai les yeux et appuyai ma tête contre le dossier.

— Merde, merde, merde.

— Allez-vous le laisser mourir pour vous épargner un moment d'embarras ?

Je rouvris les yeux.

— Cette question paraîtrait plus désintéressée si tu n'étais pas à genoux devant moi.

Requiem pencha la tête sur le côté et une expression étrange passa sur son visage.

L'espace d'un instant, il sembla sur le point de dire quelque chose, puis il secoua la tête comme s'il s'était ravisé et je suis presque certaine que ce qu'il dit ensuite n'était pas ce à quoi il avait pensé en premier.

— Êtes-vous capable de nourrir l'ardeur sans avoir de rapports sexuels ou donner du sang ?

— Oui.

— Dans ce cas, permettez-moi de m'offrir comme amuse-gueule pour vous faire patienter jusqu'à ce que vous ayez rejoint votre pomme de sang au club.

— Que veux-tu dire par « amuse-gueule » ?

Damian hurla dans ma tête et, à travers ses yeux, j'aperçus une femme blonde penchée sur lui. C'était Elinore, une des nouvelles vampires de Jean-Claude. Elle parlait, mais Damian ne l'entendait pas, ne l'entendait plus. Il ne pouvait que regarder bouger ses lèvres rouges.

Je saisis le devant de la chemise de Requiem.

— Plus le temps. Il faut réchauffer Damian.

— Dans ce cas, laissez-moi partager ma chaleur avec vous, chuchota Requiem en inclinant son visage vers moi.

Comme souvent, je n'eus pas besoin de fournir d'explications ou d'instructions détaillées. Le vampire savait exactement de quoi j'avais besoin, et il agit en conséquence.

Ses lèvres se posèrent sur les miennes, et ce fut un baiser très poli. Sa langue resta gentiment dans sa bouche. Évidemment, ça ne suffit pas à réveiller l'ardeur. Il s'écarta de moi et scruta mon visage.

— Vous êtes toujours complètement glacée.

Je hochai la tête, et Damian m'appela au secours à travers notre lien métaphysique. Il se mourait, non pas comme un humain mais comme une flamme confrontée à un

manque d'oxygène, comme si une étincelle invisible s'éteignait en lui. J'étais son étincelle désormais, et je ne savais pas comment y remédier.

Je levai les yeux vers l'homme qui me faisait face. Il était assez séduisant mais, sans l'ardeur, il restait un inconnu, et je ne désire pas les inconnus. Je dois être séduite, non par la couleur des yeux de quelqu'un ou par la perfection de ses traits, mais par un sourire qui m'est devenu cher au fil du temps, par une conversation si familière qu'elle résonne comme de la musique à mes oreilles. Chez moi, la familiarité n'engendre pas le mépris : elle me donne un sentiment de sécurité et, tant que je ne me sens pas en sécurité, je ne peux pas désirer quelqu'un, du moins, pas avec ma tête, et c'était de ma tête que j'avais besoin.

Je venais enfin de découvrir le verrou de mon subconscient, ce qui signifiait que je devais faire jaillir l'ardeur à dessein : pas

seulement m'écarter de son chemin ou cesser de lutter contre elle, mais la réveiller sciemment. Là encore, je n'avais pas réfléchi aux conséquences d'un contrôle supérieur sur mon pouvoir. J'ai l'impression de ne jamais me rendre compte du bordel que je fous jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Je saisis les bras de Requiem et enfonçai mes doigts dans sa chair.

— Damian est mourant et je ne sais pas comment le sauver.

— Il vous suffit d'invoquer l'ardeur et de vous nourrir.

— Je ne sais pas comment faire, pas si l'ardeur ne se manifeste pas d'elle-même.

— Voulez-vous dire que vous ne pouvez pas faire naître le moindre désir pour moi ?

— Ne le prends pas mal, mais je ne te connais pas.

— Il n'y a pas de honte à se laisser gouverner par ses appétits charnels.

— Damian se meurt, chuchotai-je.

Je le sentais. Je le sentais se détacher de moi. Pour ne pas m'entraîner dans la tombe avec lui, il s'efforçait de dresser son bouclier métaphysique.

— Je peux susciter votre désir, Anita. Ce n'est pas l'ardeur, mais c'est l'un de mes dons.

Si nous avions eu le temps, je lui aurais demandé quelle était la différence, mais nous n'avions pas le temps.

— Fais-le. Aide-moi à me nourrir. Je ne veux pas que Damian meure par ma faute, pas comme ça.

— Baissez votre bouclier ; sans quoi, je ne pourrai pas vous ensorceler.

Requiem posa sa main tiède sur ma joue.

Damian était pareil à un vent glacé dans ma tête. Je baissai mon bouclier et deux choses se produisirent simultanément. Le pouvoir de Requiem me submergea comme s'il s'était accumulé contre mon bouclier

toute la soirée sans que je m'en rende compte. Le vampire avait raison : il ne serait pas venu à bout de mes défenses tout seul, mais je les avais baissées volontairement, et je me retrouvais tout à coup trempée.

Essoufflée et impuissante, je levai les yeux vers lui. Déjà, mon corps humide s'ouvrait pour le recevoir. Ce n'était pas du désir ; on aurait plutôt dit plusieurs heures de très bons préliminaires condensées en quelques secondes.

La deuxième chose qui se produisit, ce fut que mon propre pouvoir poussa un grand « ouaaaaah ». C'était comme si le pouvoir de Requiem complétait l'ardeur, comme s'il était la clé de ce verrou. À moins que tous les membres de la lignée de Belle Morte se fassent cet effet entre eux.

Quelle qu'en soit la raison, quelle qu'en soit la cause, l'ardeur se réveilla en rugissant, et je la sentis percuter Requiem de plein fouet. Une flamme bleue brillante engloutit les

yeux du vampire, comme si du gaz de ville brûlait à l'intérieur de son crâne.

Nos bouches se rencontrèrent, et ce baiser-là n'eut rien de poli ou de réservé. Ce fut plutôt comme si chacun de nous bouffait l'autre ou essayait d'aspirer son âme entre ses lèvres. Cette image fît rejaillir le souvenir de ce que le Dragon m'avait montré, de ce qu'elle avait tenté de m'obliger à faire, mais l'image était vague et lointaine, et elle s'envola très vite. Ce n'était pas d'âme que nous avions faim.

Je me nourris de Requiem et projetai son énergie le long de la ligne froide qui me reliait à Damian. Je l'entendis appeler dans ma tête, « Anita », mais il était toujours frigorifié, toujours inerte dans les bras de quelqu'un.

La Jeep vira en faisant une embardée et s'arrêta.

— Qu'est-ce que vous foutez, là-derrière ? cria Graham depuis le siège conducteur. Ça me rampe sur la peau !

Ma main atteignit la boucle de ma ceinture de sécurité une seconde avant celle de Requiem. Le cliquetis familier résonnait encore à mes oreilles quand le vampire m'allongea sur la banquette. Il pressa son bas-ventre contre moi et, soudain, je pris conscience que le devant de son pantalon en cuir était lacé, parce que les lacets mordaient dans ma chair. Je saisis un côté de mon string, le déchirai et frottai mon entrejambe nu contre celui, toujours habillé, de Requiem.

Le vampire hésita comme s'il craignait de me faire mal, mais je l'attirai vers moi, le fis s'écrouler sur moi. Il me dévisagea avec ses yeux semblables à des flammes noyées, et ce qu'il lut sur mes traits finit par avoir raison de ses doutes. Il fit glisser ses mains sur mes hanches, empoigna mes fesses et me

souleva légèrement, de sorte que les lacets de son pantalon vinrent frotter la partie la plus délicate de mon corps. Cette sensation me fit arquer le dos et rejeter la tête en arrière. Pour l'intensifier, je passai mes jambes autour de la taille de Requiem et me pressai plus fort contre lui.

Je sentis l'étincelle lointaine se raviver. Je propulsai énergie et chaleur vers Damian, et je sus qu'il était conscient. Je sus qu'il avait rouvert sur le monde des yeux changés en lacs de flammes vertes.

Sa voix s'éleva doucement dans ma tête.

— *Anita, que fais-tu ?*

— Je me nourris.

Un mouvement des hanches de Requiem me ramena dans la voiture et dans ma peau. Je continuais à canaliser les fragments de mon plaisir vers Damian, mais je regardais de nouveau Requiem. Les bras passés autour de ma taille, celui-ci pressait

son bas-ventre contre le mien, et les lacets de son pantalon frottaient mon entrejambe. Faisant bouger ses hanches, il se mit à aller et venir de gauche à droite. Je le sentais raide et gonflé sous le cuir de sa braguette.

Je rejetai la tête en arrière. Mon dos se cambra et mes cheveux se répandirent sur la banquette. Quand la portière s'ouvrit, Graham m'apparut à l'envers. Il me toisa un instant, puis se mit à genoux comme pour m'embrasser. Mais Requiem me souleva et me déplaça hors de sa portée.

Glissant un bras sous mes omoplates, le vampire nous fit pivoter d'un quart de tour. Il me déposa contre le dossier de la banquette, et je me retrouvai subitement coincée entre lui et cette dernière. La pression de son bas-ventre était de plus en plus ferme, de plus en plus impérieuse. Elle m'ouvrait de plus en plus grand, écartant chacune des couches successives qui protégeaient mon intimité.

Les lacets de cuir finirent par atteindre cet endroit précis, le plus tendre de tous. Et d'une façon ou d'une autre, Requiem dut le sentir car il me dévisagea de ses yeux brûlants et demanda :

— Ça fait mal ?

— Non, pas encore.

Je posai mes mains sur ses épaules. Je voulais l'attirer vers moi pour l'embrasser, mais il redressa le buste et continua à frotter son bas-ventre contre le mien, d'un mouvement à la fois brutal et fluide. Le devant de son pantalon était aussi trempé que mon entrejambe. Si j'avais moins mouillé, ça m'aurait fait mal, mais ce n'était pas le cas.

Requiem se mit à décrire des cercles avec ses hanches, et l'étincelle vivace du plaisir commença à grandir en moi. L'ensemble du mouvement était agréable, mais c'était au sommet de la rotation, quand le bas-ventre du vampire appuyait précisément

sur ce point minuscule, que l'étincelle grandissait comme s'il attisait une flamme invisible. Chaque fois qu'il me touchait là, chaque fois que le cuir trempé de son pantalon frottait sur cet endroit précis, la flamme devenait plus forte, plus éclatante, mais plus lourde aussi, comme si le feu avait un poids.

Chaque nouvelle rotation du bassin de Requiem imprimait une traînée incendiaire en moi. Mon bas-ventre n'était plus que chaleur et pression, plus que plaisir grandissant. Enfin, à l'apogée d'une de ces rotations, toute cette chaleur et toute cette pression se déversèrent sur moi, à travers moi. Elles me submergèrent telle une lame de fond, se répandirent par ma bouche sous forme de cris, jaillirent par mes mains qui déchirèrent la chemise du vampire pour pouvoir planter leurs ongles dans sa chair.

Alors seulement, Requiem poussa assez fort pour que ce soit presque douloureux, assez fort pour que je sente son corps

convulser contre moi à travers son pantalon. Il agrippait le dossier de la banquette, nous maintenant en place, mais il avait la tête inclinée et les yeux clos, et il pressait son bas-ventre sur le mien comme si son sexe pouvait passer au travers du cuir pour me pénétrer. Un second spasme le parcourut ; il m'écrasa contre le siège, et le cri qu'il m'arracha fut motivé moitié par le plaisir et moitié par la douleur.

Ce fut à ce moment-là que l'ardeur put véritablement se nourrir. Jusque-là, elle avait happé de petites bouchées, mais elle n'avait pas fait le repas dont elle avait besoin. Dont j'avais besoin. Requiem se contrôlait avec une volonté de fer, et cela m'avait privée de quelque chose d'essentiel. Seule sa jouissance avait fait écrouler ces murs de métal, permettant à l'ardeur de s'engouffrer à l'intérieur et de se nourrir.

Requiem s'écroula. Il était toujours à genoux devant moi, et mes jambes lui

encerclaient toujours la taille, mais il ne me clouait plus contre la banquette. Son dos se voûta ; il appuya une joue sur le sommet de mon crâne, une main agrippant le dossier et l'autre passée autour de ma taille.

J'entendais son cœur battre la chamade. Je sentais son pouls contre le côté droit de mon visage, sous la peau de son cou si tiède. Si j'avais bu son sang, sa température corporelle aurait baissé, mais l'ardeur ne se nourrit pas ainsi, et ça ne la dérange pas de partager sa chaleur avec ceux qui la nourrissent bien.

Je sentis Damian comme un vent tiède dans ma tête. Il me souffla un baiser.

Merci, Anita, merci.

Puis il se retira. Quelqu'un lui toucha le bras, lui prit la main. Il se laissa entraîner sur la piste de danse, et je me retrouvai seule dans ma tête, toujours serrée contre Requiem.

— Oh mon Dieu. (C'était Graham, à genoux près de la portière ouverte de la Jeep.) Pourquoi as-tu refusé de partager, Requiem, pourquoi ?

Requiem tourna la tête vers lui très lentement, comme si cela lui coûtait un gros effort.

— Parce qu'elle ne m'appartient pas.

Graham croisa ses bras sur la banquette et y laissa tomber sa tête comme s'il allait pleurer.

Je scrutai la poitrine de Requiem, à l'endroit où mes ongles avaient déchiré sa jolie chemise verte et où coulait un peu de sang écarlate. Sa manche droite aussi avait souffert et, sous les lambeaux du tissu, son bras portait d'autres marques.

Je dis la seule chose qui me passa par la tête.

— Je t'ai fait mal ?

Requiem rit, et cela le fît frémir de douleur.

— C’est plutôt moi qui devrais vous poser cette question, ma dame.

Il se laissa glisser sur le plancher de la Jeep, s’agenouillant devant moi tandis que je restais assise sur la banquette, et nous nous retrouvâmes quasiment dans la même position qu’au début. Puis, se tournant, il s’assit par terre, dos à la portière encore fermée.

— Je vous ai fait mal ?

— Pas encore, répondis-je.

Mais à peine avais-je refermé la bouche que les endorphines commencèrent à refluer, et qu’une douleur sourde s’empara de moi. Soudain, j’eus du mal à trouver une position confortable sur la banquette.

— Je vous ai fait mal, constata Requiem. Je suis un imbécile et un maladroit.

Je me tortillai et finis par me caler en appui sur une hanche.

— Un imbécile, je ne sais pas, je ne te connais pas assez pour le dire. Mais un

maladroit, je sais que c'est faux. Tu as peut-être beaucoup de défauts, mais la maladresse n'en fait pas partie.

— Vous me complimentez alors même que vous souffrez.

— Pourquoi n'as-tu pas baissé ton pantalon pour la baiser ? demanda Graham, qui semblait souffrir bien plus que nous deux.

— Je lui ai dit de baisser son bouclier, et elle l'a fait. Elle m'a fait confiance, mais elle ne mesurait pas la portée de mon pouvoir.

— Tu m'as dit que c'était du désir, lui rappelai-je d'une voix qui me sembla plus languissante que d'habitude, presque endormie.

— Oui, mais il ne s'agit pas de séduction comme dans le cas de Jean-Claude et d'Asher : juste de désir.

— On aurait dit des heures de très bons préliminaires administrées en un clin d'œil. C'était merveilleux.

— Mais c'est un phénomène purement physiologique. Il n'influe que sur le corps. Il ne touche pas l'esprit.

— Et c'est quoi, le problème ? voulut savoir Graham.

— Si le corps d'une femme réagit à mon pouvoir, mais pas son esprit, lui faire l'amour m'apparaît quasiment comme un viol, et je n'ai jamais été intéressé par ce genre de chose. (Requiem soupira.) Anita ne voulait pas avoir de rapports sexuels avec moi, c'était assez clair. Elle m'avait déjà offert son sang une fois ce soir, et elle avait besoin de conserver le reste. J'espérais pouvoir m'arrêter plus tôt, mais elle ne cessait d'en réclamer davantage. L'ardeur s'est montrée plus exigeante que je l'escomptais.

— Je le sentais, acquiesça Graham. (Il me dévisagea.) C'était stupéfiant, comme ce que tu m'as fait tout à l'heure, mais encore plus fort. Et il me semblait que, si j'avais pu te toucher, ça l'aurait été davantage.

— En effet, confirma Requiem.

— Qu'est-ce qui peut être encore plus fort qu'un orgasme ? demandai-je.

Le vampire me regarda, et je lui rendis son regard, et ni lui ni moi ne regardâmes Graham.

— Je le savais. Putain, je le savais, jura le loup-garou.

— J'ai obéi aux ordres d'Anita. Nous n'avons pas eu de rapports sexuels, nous avons sauvé son serviteur vampire et l'ardeur a été nourrie.

Je détaillai le vampire assis par terre. Il avait toujours l'air élégant, mais un peu débraillé, tel un libertin distingué. S'il avait baissé son pantalon en cuir pour me pénétrer, je n'aurais pas dit non, parce qu'honnêtement j'étais convaincue que cela seul pouvait sauver Damian. Ou peut-être suis-je trop américaine. Peut-être la pénétration n'est-elle pas nécessaire pour avoir un rapport sexuel avec quelqu'un. Peut-être.

Quoi qu'il en soit, Requiem avait su se tenir dans des circonstances où la plupart des autres hommes se seraient lâchés. Ça lui valut un tas de bons points. Si j'avais eu une étoile dorée, je la lui aurais épinglée sur la poitrine. Comme je n'en avais pas, je me penchai, l'embrassai sur la joue et lui dis :

— Merci.

CHAPITRE 43

Graham s'arrêta en double file devant le *Plaisirs Coupables* et me dit qu'il se chargeait de garer la Jeep. Je ne protestai pas, ce qui montre à quel point je me sentais mal. Je me sentais mieux, mais j'avais refilé à Damian le plus gros de l'énergie pompée pendant mon dernier repas et, apparemment, je n'en avais pas gardé assez pour moi. Il allait me falloir un petit moment pour

m'habituer à cette nouvelle version de l'ardeur.

Requiem m'offrit sa main pour m'aider à descendre de la Jeep, et je la pris. J'étais raide et endolorie et, puisque c'était en partie sa faute, il me semblait normal qu'il assume une part des conséquences. Et puis je ne pouvais pas sauter à terre comme je le fais d'habitude : je ne portais plus de culotte, et un de mes grands objectifs de la soirée, c'était de ne pas montrer mes fesses et le reste… à n'importe qui.

Clay, le nouveau loup-garou blond, se tenait près de la porte, en train de bavarder avec trois filles. Un homme qui portait un manteau et un chapeau se faufila derrière lui et entra dans le club. Clay n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Il était beaucoup trop occupé à mater la poitrine de la rousse.

Il nous aperçut juste à temps pour les pousser toutes les trois à l'intérieur. Puis il reprit la position réglementaire du videur,

une main sur le poignet opposé, comme s'il était resté ainsi toute la nuit. Mais sa mine coupable était celle d'un gamin surpris la main dans la boîte à biscuits.

Requiem eut du mal à négocier les marches qui menaient à l'entrée. Vampire ou pas, lui aussi avait dû récolter quelques brûlures de friction. Lorsque nous arrivâmes au niveau de Clay, je m'arrêtai juste le temps de lancer :

— J'espère pour toi qu'elles ont toutes l'âge requis.

Le loup-garou fut surpris, soit par ma remarque, soit par le fait que j'avais vu les filles.

— Elles ont plus de vingt et un ans.

— Tu leur as demandé une pièce d'identité ?

— Maria m'a dit que sa copine avait oublié son permis à la maison, mais je connais Maria.

Je secouai la tête.

— Il ne te reste plus qu'à prier pour que quelqu'un l'arrête à l'intérieur.

Et je laissai Requiem m'entraîner à l'écart du loup-garou perplexe.

Il était 1 heure du matin mais, lorsque Requiem ouvrit la porte du club, le brouhaha d'une grande quantité de gens entassés dans un petit espace et passant un très bon moment se déversa autour de nous. Il faisait chaud à l'intérieur, et pas parce que quelqu'un avait poussé les radiateurs à fond.

Je ne pouvais pas voir si Nathaniel était déjà sur scène parce qu'un mur de videurs en tee-shirt noir me bouchait la vue. Buzz parlait aux trois filles.

— Sans pièce d'identité, elle ne peut pas entrer.

— Mais Clay nous a dit que c'était bon, protesta la rousse, Maria, présumai-je.

— Maria, tu connais les règles. On ne fait pas d'exceptions, même pour les habituées.

L'homme qui était entré avant nous faisait face à deux des videurs les plus costauds que j'aie vus jusque-là. Le premier était aussi blond que Clay, et l'autre était très brun, de type afro-américain, en fait. Tous deux mesuraient plus d'un mètre quatre-vingts et avaient des épaules presque aussi larges que je suis haute. À côté d'eux, Buzz avait l'air d'un gringalet. Je me demandai où ils étaient pendant que Primo foutait une raclée à tout le monde.

— Vous ne pouvez pas entrer, dit le Black.

— J'ai le droit de voir mon propre fils, riposta l'homme.

— Je vous ai déjà dit que Marlowe ne danserait pas ce soir. Il est en arrêt maladie.

Marlowe est le nom de scène de Gregory, et Gregory n'a qu'une seule unité biologique parentale répondant à la dénomination de « père » : l'homme qui les a sexuellement abusés, Stephen et lui, quand il

était enfant, qui les a prostitués auprès d'autres pédophiles et leur a même fait tourner des films. Je savais qu'il était en ville, mais une ordonnance restrictive lui interdit d'approcher ses fils à moins d'une certaine distance.

Je tapotai la main de Requiem.

— Excuse-moi une minute.

Je m'approchai des deux malabars. Buzz me vit faire, et il confia à quelqu'un d'autre le soin de raccompagner les trois filles dehors. Puis il m'emboîta le pas comme s'il craignait que je déclenche une bagarre. Franchement, est-ce que c'est mon genre ?

— Excusez-moi, dis-je. Vous êtes Anthony Dietrich ?

L'homme se tourna vers moi et dut baisser les yeux, comme si d'après le son de ma voix, il s'attendait que je sois plus grande.

— Qui le demande ?

Le plus flippant, c'est qu'il avait leurs yeux. Ces sublimes prunelles couleur de

bleuet étaient enchâssées dans un visage ridé et vieillissant. Il devait frôler le mètre quatre-vingts, mais ses traits étaient plats et durs. Il n'avait pas la délicate structure osseuse de ses fils, juste leurs yeux dans un visage étranger.

Cette vision m'ébranla et, l'espace d'un instant, je le contemplai sans rien dire. Ce fût Buzz qui déclara :

— Les garçons ont une ordonnance restrictive contre vous. Vous ne pouvez pas entrer dans ce club sans l'enfreindre. Charon, Cérébus, sortez-le d'ici. Ne lui faites pas de mal, mais sortez-le d'ici.

Les deux malabars saisirent un bras chacun, soulevèrent Anthony Dietrich et le portèrent littéralement dehors, sans que ses pieds touchent le sol.

Je me tournai vers Buzz.

— Il avait déjà essayé d'entrer ?

— Deux ou trois fois, quand Harlow ou Marlowe étaient au programme.

Je secouai la tête.

— C'est… vraiment dégueulasse.

Buzz acquiesça puis prit une grande inspiration et secoua ses épaules comme un oiseau qui remet ses plumes en place.

— Il va falloir que j'aie une petite discussion avec Clay.

— Quand tu auras fini, envoie-le-moi. Moi aussi, j'ai à lui parler.

Il me dévisagea.

— D'accord, mais Brandon t'a réservé une chaise près de la scène, et je crois qu'il sera très déçu si tu n'assistes pas au moins à la fin de son numéro.

Il me fallut une seconde pour me souvenir que Brandon était le nom de scène de Nathaniel.

— Ah, oui. Désolée, je me suis laissé distraire.

— Le fait que ce salopard n'arrête pas de revenir pour essayer de voir ses fils se déshabiller me perturbe aussi.

J’acquiesçai.

— Il y a de quoi.

— Requiem va te conduire à ta place. Profite bien du spectacle.

Soudain, le vampire apparut derrière mon coude. Je le laissai me guider à travers la foule mais ne pus m’empêcher de garder la tête tournée vers la porte. Pourquoi Anthony Dietrich cherchait-il à voir ses fils ? Que pouvait-il bien leur vouloir après toutes ces années ? Ils étaient beaucoup trop vieux pour intéresser un pédophile à présent, non ?

Je heurtai une chaise, dus m’excuser auprès de la femme assise dessus et faire plus attention à ce qui se passait devant moi que derrière. Et Dieu sait que ce qui se passait devant moi méritait qu’on y fasse attention.

Nathaniel était sur scène. J’ignore à quoi je m’attendais. Je savais qu’il se

déshabillait et qu'il faisait un numéro, mais je n'y avais jamais assisté.

Ce n'est pas que Nathaniel soit timide, mais c'est quelqu'un de doux et de réservé. L'homme qui se pavanait sur scène n'était ni l'un ni l'autre. Il se déplaçait avec une assurance insolente et il dansait. Il bougeait au rythme de la musique, comme il me l'avait appris, mais son numéro n'avait pas grand-chose à voir avec mes pathétiques efforts. Il filait d'un bout à l'autre de la scène, bondissait dans les airs et retombait souplement. Chacun de ses gestes était d'une fluidité et d'une grâce stupéfiantes.

À ce stade de son numéro, il ne portait plus qu'un string crème qui dénudait ses fesses et le comprimait sur le devant. À la tension du tissu, je sus qu'il était déjà excité. Qu'il aimait ce qu'il faisait. Ses yeux brillaient et son visage irradiait une intense satisfaction. Il se propulsa de nouveau dans les

airs et retomba face au sol en appui sur les bras. Le public hurla.

Requiem me conduisit jusqu'à la seule chaise libre près de la scène et, avant de m'aider à m'y asseoir, ôta la pancarte « Réservé » qui était posée dessus. Quand je sentis la froideur du siège, je me rendis compte que j'avais oublié de lisser ma jupe sous moi. Je me redressai légèrement pour y remédier, ne serait-ce que par politesse envers la personne qui s'assiérait là après moi. Dois-je vous rappeler que je ne portais toujours pas de culotte ? Mais pendant tout ce temps, je ne quittai pas la scène du regard.

Nathaniel fit quelques pompes, puis abaissa les hanches, remonta le torse, et il exécuta un drôle de mouvement, comme s'il baisait la scène, mais en plus ample. On aurait dit une vague qui partait de ses pieds et remontait jusqu'à sa tête. Il recommença jusqu'à ce que les spectatrices soient au bord de l'hystérie. Deux chaises sur ma droite, une

femme souleva son haut pour lui montrer ses seins.

Nathaniel se mit à ramper de cette façon très particulière qu'ont les métamorphes, comme s'ils possédaient des muscles qui font défaut aux humains ordinaires. C'était gracieux, chargé de danger et absolument sensuel. Arrivé au bout de la scène, il se ramassa sur lui-même.

Vu de derrière, à quatre pattes et les jambes serrées l'une contre l'autre, il avait l'air nu. Il posa sa tête par terre, et sa queue-de-cheval auburn se déploya autour de lui telle une cape. Il resta ainsi un moment, roulé en boule et l'air terriblement vulnérable.

Puis la musique changea, et il releva brusquement la tête. Ses cheveux rassemblés très haut à l'arrière de son crâne décrivirent un arc pareil à un étincelant jet d'eau colorée et retombèrent dans son dos. Ils bougeaient et ondulaient avec Nathaniel, qui s'en servait

comme d'un accessoire pour cacher ou dévoiler certaines parties de son corps à la chair pâle.

Le métamorphe les fit tourbillonner autour de lui, focalisant sur eux l'attention du public pendant quelques instants. Puis il se remit à ramper sensuellement au bord de la scène, et les spectatrices en profitèrent pour glisser des billets sous la ficelle de son string. Il y en avait déjà une pile à l'autre bout de la scène, comme si Nathaniel récoltait de l'argent depuis un moment déjà, mais ne se décidait que maintenant à laisser ses admiratrices le toucher.

Une femme tira sur son string pour l'écarter du corps de Nathaniel, qui plaça une main protectrice devant son entrejambe. Je faillis me lever pour voler à son secours, mais il n'avait pas besoin de moi. Il embrassa la femme, et elle le laissa écarter sa main avant de retomber sur sa chaise comme si elle était sonnée.

Nathaniel plaisantait avec les spectatrices ; il les grondait gentiment et coulait entre leurs mains comme une anguille. Il rampait près d'elles mais restait hors de leur portée quand elles tendaient la main pour attraper des choses qu'il ne souhaitait pas.

J'observai la façon dont les autres femmes – et un ou deux hommes – se comportaient avec Nathaniel, et je sentis quelque chose émaner d'eux. Du désir, je crois, mais un désir assez tangible pour m'envelopper comme un manteau. La voix de Jean-Claude chuchota dans ma tête :

— *Ma petite, veux-tu savoir comment te nourrir de leur désir, te nourrir sans les toucher ?*

— Vous savez bien que oui, murmurai-je.

Et comme auparavant avec Primo, j'eus l'impression qu'il projetait ses connaissances à l'intérieur de ma tête. Soudain, je sus ce

qu'il savait. Je sus comment m'ouvrir pour aspirer l'énergie dense qui planait dans l'air. Ce n'était pas la même chose que respirer, et ce n'était pas la même chose que me nourrir en touchant la peau nue de quelqu'un. C'était plutôt comme empoigner l'air avec des mains métaphysiques et tracter le désir à l'intérieur de moi.

La sensation fut des plus étranges. Il me sembla que le désir ambiant était un foulard de satin ou de soie que je faisais glisser à travers un trou minuscule de ma peau, comme une petite blessure infligée dans ce dessein. C'était à la limite de la douleur.

— *Avec de l'entraînement, ça deviendra moins désagréable*, promit la voix de Jean-Claude.

— Je n'aime pas ça du tout, avouai-je.

— *Mais cela te nourrit-il ?*

Je dus réfléchir avant de répondre, parce que toute mon attention était mobilisée par la sensation étrange du désir de tous

ces inconnus, que j'attirais en moi. Mais en me concentrant, je me rendis compte que oui, ça me nourrissait. J'avais un peu moins froid. Pourtant…

— Arrivez-vous à vous rassasier ainsi ?

— *Non. Ça peut m'empêcher de dépérir, mais ce n'est pas un véritable repas.*

J'ignore ce que j'aurais répondu parce que, soudain, Nathaniel apparut devant moi. Il me sembla qu'il se répétait, mais je ne l'avais pas entendu la première fois.

— J'ai dit, tu n'as pas envie de venir jouer avec le minet ?

La présence de Jean-Claude dans ma tête s'était évanouie, et j'avais cessé de me nourrir du public. Il ne restait plus rien, plus rien hormis les yeux lavande qui me dévisageaient depuis le bord de la scène. Nathaniel me tendait la main, et d'autres femmes criaient : « Moi, je ne suis pas timide ! Moi, je veux bien venir à sa place ! Brandon, Brandon, choisis-moi ! »

Je plaçai ma main dans la sienne, mais en grimaçant pour lui montrer combien tout cela me mettait mal à l'aise. Je n'aime déjà pas danser dans des endroits où mes amis – à plus forte raison, des inconnus – peuvent me voir. Monter sur la scène d'un club de striptease outrepassait les limites de ma zone de confort. Jusque-là, je n'avais pas vraiment réfléchi à ce que ça impliquerait de marquer Nathaniel en public. Huuuuu !

Pensant à la brièveté de ma jupe et à mon absence de culotte, je grimpai sur scène comme une vraie dame. Le problème, c'est que la scène était trop haute pour tant de distinction ; aussi, je trébuchai. Nathaniel me rattrapa et me dévisagea. Son regard m'offrait une dernière échappatoire. Il me disait : « Si tu ne te sens pas capable de le faire, je n'insisterai pas. » Je savais qu'il était sincère, mais je savais aussi que, si ce n'était pas moi, ce serait quelqu'un d'autre. Et je ne pouvais pas garantir la façon dont je

réagirais si je le voyais peloter ou se faire peloter par une autre femme. Il me semblait que m'exhiber sur scène serait un moindre mal et cela seul montrait combien mes priorités étaient bouleversées.

Quelqu'un avait apporté une chaise sur la scène, et je ne m'en étais même pas aperçue. Il n'y avait plus de billets dans le string de Nathaniel. Je supposai qu'il les avait déposés sur la pile, avec les autres. Je ne l'avais pas vu faire non plus, ce qui signifiait que j'avais raté une partie du numéro pendant que je me nourrissais du public.

Nathaniel me conduisit jusqu'à la chaise et m'y assit avec un grand mouvement du bras d'un geste théâtral. Je levai les yeux vers lui avec une expression soupçonneuse, une expression qui disait : « Que vas-tu me faire ? »

Il éclata de rire, et son hilarité non contenue changea son séduisant visage en quelque chose de plus jeune, de plus…

innocent, faute d'un meilleur adjectif. Je chéris ce rire, parce que je ne l'entends pas souvent. Si le fait de me voir assise là le mettait de si bonne humeur, ça ne pouvait pas être bien terrible pour moi.

Il posa les mains sur le dossier de la chaise de part et d'autre de mes épaules et se pencha pour approcher son visage du mien. Je vis le trait d'eye-liner autour de ses yeux violets et me rendis compte qu'il portait aussi du mascara. Pas des tonnes, mais il n'en fallait pas beaucoup pour que ses yeux passent de beaux à stupéfiants.

— Tu n'as pas le droit de me toucher, et je n'ai droit qu'à des contacts limités. Tes mains doivent rester sur la chaise presque tout le long.

L'ombre du sourire qui brillait dans ses yeux passa sur ses lèvres.

J'ignore ce que j'aurais bien pu répondre, parce que la musique enfla tout à coup – ou peut-être venait-elle juste de commencer

–, et Nathaniel se mit à danser. J'avais trouvé ça spectaculaire vu d'en bas ; vu de si près, ça devenait embarrassant. Et peu importait que je dorme avec lui presque tous les soirs ou que je l'aie déjà vu complètement nu des tas de fois. Tout ce qui comptait, c'est que nous étions en public, et que je ne savais pas comment réagir.

Il commença par se tortiller au-dessus de moi, les mains toujours posées sur le dossier de la chaise. Sa poitrine était si proche de mon visage que j'avais du mal à empêcher mes lèvres de le toucher. Je l'avais déjà vu utiliser son corps avant ce soir-là, mais pas de cette façon. On aurait dit que tous ses muscles, depuis les épaules jusqu'au bassin, étaient capables de bouger indépendamment, et qu'il utilisait chacun d'entre eux. C'était incroyable et, en privé, je le lui aurais dit. Mais sur scène devant des dizaines d'autres gens, je me contentai de rougir.

Nathaniel s'assit sur mes genoux, les jambes écartées de part et d'autre de la chaise dont il n'avait toujours pas lâché le dossier. S'il s'en était tenu à ça, j'aurais pu gérer mais, bien entendu, ce ne fut pas le cas. Il se mit à remuer les hanches, décrivant des cercles comme s'il touillait quelque chose. Mais le mouvement ne se limita pas à ses hanches ; il remonta beaucoup plus haut, afin que tout le public le voie bien et qu'il ne subsiste aucun doute sur le genre d'acte que mimait Nathaniel.

Mon visage était en feu. Si quelqu'un m'avait touchée, il se serait sûrement brûlé.

Nathaniel se pencha vers mes cheveux, derrière lesquels j'essayais de me dissimuler, et chuchota :

— Si c'est trop pour toi, je peux arrêter et choisir quelqu'un d'autre.

Je redressai la tête juste assez pour soutenir son regard.

— Choisir quelqu'un d'autre ?

— Le numéro ne change pas, juste la personne sur scène avec moi.

Il était redevenu sérieux. Son sourire s'était évanoui, et c'était moi qui l'avais tué. Moi, ou ma gêne. Misère.

Je touchai son visage, posai ma main sur sa joue le long de sa mâchoire. Tandis que la musique palpitait autour de nous, je scrutai ses yeux. En cet instant, il n'y avait plus rien d'autre que le visage de Nathaniel et ma décision. J'oubliai le public, oubliai que j'étais censée être embarrassée, oubliai tout hormis le fait que je voulais revoir Nathaniel sourire.

— Non, ne choisis pas quelqu'un d'autre. Je vais essayer. Je te promets.

Il m'adressa ce sourire éblouissant que j'avais découvert depuis peu et se laissa tomber à genoux devant moi. Il posa légèrement les mains sur mes genoux, et il entreprit d'écarter mes jambes, mais même dans

cette position, il continuait à danser, et il vit le problème avant le reste du public.

— Tu n'as pas de culotte, dit-il en plaçant son corps devant l'endroit stratégique et en se penchant vers moi.

La surprise presque gênée qui se lisait sur son visage m'arracha un sourire. C'était bon de savoir qu'il pouvait être embarrassé lui aussi.

— Non, confirmai-je.

Il éclata de rire et se redressa sur ses genoux, les mains de nouveau sur le dossier de la chaise. Il poussa son bassin vers moi sans me toucher, mais le public dut avoir une tout autre impression, car les femmes se mirent à hurler et à jeter de l'argent sur scène.

Nathaniel se coula le long de mon corps avec, de nouveau, cette grâce liquide dont les métamorphes peuvent faire preuve quand ils en ont envie. Il finit le visage posé sur mes cuisses, par-dessus le tissu tendu de ma jupe,

et son torse dissimulant mon entrejambe au public. Ma jupe avait suffisamment remonté pour que tout le monde voie que je portais des bas autofixants en dentelle noire.

Nathaniel fit remonter ses mains le long de mes bottes, de mes genoux et de mes cuisses jusqu'à atteindre ma jarretière. Il caressa ma peau nue juste au-dessus. Il tourna la tête dans mon giron et embrassa l'intérieur de ma cuisse. Ce léger contact me fit frissonner et fermer les yeux en soupirant.

Quand je rouvris les yeux, Nathaniel s'était redressé en rapprochant mes genoux, si bien que, lorsqu'il s'écarta, personne ne put voir mon embarrassante absence de sous-vêtements. Il passa derrière moi en dansant et, tout à coup, ses cheveux s'abattirent sur mon visage et mes épaules telle une cascade auburn. Je me noyai dans leur odeur de vanille.

Nathaniel tourbillonna autour de moi, ne me touchant qu'avec ses cheveux. Puis il

prit ma main et me tira hors de ma chaise, si vite et si fort que je me retrouvai plaquée contre lui. Ça ressemblait à un mouvement de danse dans lequel il aurait mis plus de force que nécessaire. S'il ne m'avait pas rattrapée, je serais peut-être tombée, mais son corps était là, et je posai les mains dessus : impossible de m'en empêcher. Je n'avais touché que son bras et sa poitrine, mais mon geste suffit à exciter la frénésie des spectatrices et à provoquer une nouvelle pluie de billets sur scène.

L'autre main de Nathaniel passa derrière moi et tira sur le bas de ma jupe. Il donnait l'impression de prendre des libertés avec moi alors qu'en fait c'était tout le contraire. J'ignore ce que les femmes croyaient qu'il faisait, mais une chose était certaine : ça leur plaisait.

La musique avait ralenti et changé. Nathaniel se mit à danser avec moi. Un peu comme dans une valse, il me fit tournoyer

trois fois à travers la scène. Nous finîmes derrière la chaise, et Nathaniel utilisa ma main pour me faire pivoter vers le dossier incurvé de celle-ci. Il posa mes mains dessus et se colla contre mon dos, si près de moi que je pus sentir le renflement de son bas-ventre contre l'arrière de ma jupe.

— Ce serait plus facile si tu portais une culotte, chuchota-t-il dans mes cheveux.

Je voulus me tourner vers lui pour demander des précisions, mais il mit ses mains sur les miennes, les emprisonnant contre la courbe du dossier, et soudain, il se mit à presser cette partie dure et gonflée de son corps contre mes fesses.

Plus tôt, j'avais cru qu'il mimait un rapport sexuel, mais je m'étais trompée. Maintenant, par contre, c'était bien ce qu'il faisait.

Penché au-dessus de moi, il se mit à donner des coups de bassin. Comme j'avais les jambes serrées, il ne frottait contre rien que Requiem ait meurtri dans la Jeep. Il

n'aurait pas pu me pénétrer dans cette position, parce que l'angle n'était pas bon. Mais il n'en avait pas l'intention. Il me l'avait expliqué en début de soirée : tout le spectacle reposait sur l'illusion que les spectatrices pouvaient l'avoir, qu'elles avaient une chance d'être choisies pour monter sur scène et pour baiser avec lui en public.

Le string de Nathaniel était en satin doux et glissant, mais ce que renfermait ce satin était dur et ferme. Son contact fît remonter à la surface le souvenir de ce qui s'était passé dans mon bureau l'après-midi. Le souvenir de Nathaniel s'enfonçant le plus loin possible en moi, allant et venant à l'intérieur, caressant ce point sensible avec force et délicatesse.

Sur ce coup-là, mon imagination n'était pas mon amie. En l'espace d'une respiration ; ce souvenir me submergea. Une chaleur lourde et familière se répandit dans mon bas-ventre et se déversa sur ma peau,

me donnant la chair de poule. Je convulsai contre la chaise, contre le corps de Nathaniel. Il était toujours penché sur moi, et il me chevaucha tandis que je jouissais. Ce fut un petit orgasme : pas de cris, pas de griffures, juste ce spasme involontaire et plutôt modeste selon mes critères.

— Anita…, chuchota Nathaniel contre ma joue, le souffle presque brûlant.

Mais l'instant d'après, il y eut un mouvement derrière nous. Je sentis un déplacement d'air et entendis un son que je ne connaissais pas, suivi par l'impact de quelque chose de lourd sur de la chair. Nathaniel convulsa presque comme je venais de le faire. Il y eut un second coup, puis on entendit Jean-Claude déclarer :

— Vilain minet, méchant minet. Écarte-toi d'elle, tout de suite.

Le corps de Nathaniel réagissait à chaque coup comme si celui-ci lui donnait un mini-orgasme. Il se contracta autour de moi.

Sans doute ne voulait-il pas perdre le contact de mon corps pendant que Jean-Claude le fouettait. Mais le vampire répéta ses instructions sur un ton taquin, et Nathaniel s'assura que ma jupe soit bien en place avant de se laisser entraîner à travers la scène.

Je restai là, les mains crispées sur le dossier de la chaise, les genoux si flageolants que je n'osais pas la lâcher. Je levai les yeux. Jean-Claude tenait un petit fouet aux multiples lanières. Il s'en servait pour frapper Nathaniel tandis que celui-ci rampait devant lui à quatre pattes. On aurait dit une version SM d'un vieux numéro de dompteur de lion, à ce détail près que la chaise servait à tout autre chose qu'à tenir le félin à distance.

— Tu es un vilain minet, vilain. Comment punit-on les vilains minets ?

L'espace d'un instant, je crus que c'était à moi qu'il posait la question, mais non. Les spectatrices se mirent à scander :

— On l'attache, on l'attache !

Jean-Claude sourit comme si cette idée ne l'avait même pas effleuré mais qu'il la trouvait excellente. Sur un geste de lui, des chaînes descendirent du plafond. Je ne les avais pas remarquées au milieu du fouillis des projecteurs et des câbles. À vrai dire, je n'avais même pas levé les yeux jusque-là.

Deux serveurs torse nu, ne portant qu'un pantalon de cuir, montèrent sur scène et empoignèrent Nathaniel pour le redresser. Ils lui écartèrent les bras et les attachèrent au-dessus de sa tête.

Jean-Claude revint vers moi en roulant des hanches plus que nécessaire. Il me toucha le bras et chuchota, avec un sourire qui ne collait pas avec ses paroles :

— Tu vas bien, ma petite ?

Je hochai la tête.

— J'ai eu un flash-back, expliquai-je d'une voix très basse, parce que je savais qu'il m'entendrait quand même.

— Pas aussi fort que ceux que notre Asher peut provoquer, je présume.

Je secouai la tête.

— Intéressant, commenta Jean-Claude. Te sens-tu en état de finir le spectacle ?

— Je l'ai promis à Nathaniel.

Son sourire s'élargit. Sa voix se fit enjouée et enfla pour remplir la pièce.

— À présent, voulez-vous m'aider à punir ce vilain minet ? Voulez-vous lui faire payer les libertés qu'il a prises avec vous ?

J'entrevis ce qu'il faisait au public. Quand il dit « punir », ce fut comme une traction vive sur le corps de ces femmes ; « vilain minet » leur fit penser à des choses très polissonnes ; « payer » provoqua une nouvelle pluie de billets sur scène, et « libertés » fut prononcé avec une intonation lubrique qui suscita un gloussement nerveux, comme si elles imaginaient bien pire que ce qu'elles venaient de voir.

Je me contentai de hocher la tête et laissai Jean-Claude prendre ma main. Ce contact fut à la fois un bienfait et une erreur. Il me ravigota quelque peu mais me rendit plus réceptive à l'aura de Jean-Claude. Toucher sa main était plus troublant que toucher la plupart des hommes dans des endroits beaucoup plus intimes.

Un peu sonnée, je me laissai entraîner à travers la scène. Nous nous arrêtâmes derrière Nathaniel, face à son côté pile dénudé. Jean-Claude lâcha ma main et s'approcha du métamorphe.

— Vous pouvez le frapper ici, dit-il en lui touchant le dos. (Sa main glissa vers les fesses de Nathaniel.) Ou ici. Il a été vilain, mais nous ne voulons pas l'abîmer. Il est beaucoup trop mignon pour ça.

La plupart des spectatrices – mais pas toutes… – manifestèrent leur assentiment.

Jean-Claude me tendit son fouet.

— Je n'ai jamais utilisé de fouet, avouai-je. Je ne sais pas comment faire.

— Tout d'abord, comment s'appelle cet instrument, mes chéries ?

— Un martinet ! glapirent les femmes.

— Ensuite, ce sera un plaisir pour moi… (le mot « plaisir » glissa sur ma peau, et apparemment aussi sur celle des spectatrices, qui poussèrent des couinements de satisfaction) de vous montrer comment faire.

Chacun de ses mots semblait plus suggestif, plus ténébreux qu'il aurait dû l'être.

Il commença par utiliser le martinet lui-même. Les épaisses lanières s'écrasèrent sur la peau de Nathaniel, se déployant tels les pétales d'une fleur de cuir. À chaque coup, un spasme parcourait le métamorphe depuis les doigts jusqu'aux orteils, en passant par tout ce qui se trouvait entre les deux. Je voyais suffisamment son visage pour savoir que ses yeux fermés et ses lèvres

entrouvertes n'étaient pas une expression de douleur.

Jean-Claude le fouetta (ou devrais-je dire le « martinetta » ?) jusqu'à ce que sa peau ait rosi par endroits et que la scène soit jonchée de billets à leurs pieds. Alors, il se pencha vers lui et dit quelque chose. Nathaniel lui répondit et Jean-Claude se tourna vers moi en me tendant le martinet.

— C'est vraiment un très vilain minet.

Je secouai la tête.

— Faut-il que je guide sa main ? demanda Jean-Claude au public.

Les femmes se déchaînèrent, et je regrettai de ne pas avoir accepté le maudit instrument, mais trop tard.

Jean-Claude mit le manche dans ma main et se pressa contre mon dos, un bras autour de ma taille et son autre main tenant la mienne. C'est la position qu'adoptent les instructeurs lubriques quand ils tentent de vous apprendre à jouer au golf ou au base-

ball. Jean-Claude ramena mon bras en arrière, ce qui fit mollement claquer les lanières sur la peau de Nathaniel.

— Tu dois te détendre et me laisser faire, ma petite. (Plus fort, il déclara :) Détendez-vous, très chère ; détendez-vous afin que nous lui enseignions la douleur ; et peut-être davantage.

Le « peut-être davantage » caressa ma peau dans le noir.

Je soupirai profondément, essayant de me détendre. Ça n'a jamais été mon point fort, mais je savais que, si je n'y arrivais pas, cette partie du spectacle traînerait en longueur ; or, je voulais qu'elle s'achève le plus vite possible. Je trouvais ma position humiliante, comme si, parce que j'étais une fille, on me jugeait incapable de toucher une balle par moi-même. D'accord, je ne savais pas me servir d'un martinet, mais je n'avais pas besoin de tant d'aide que ça.

Nous portâmes deux coups dignes de ce nom, qui suffirent à faire frissonner Nathaniel au bout de ses chaînes. Puis Jean-Claude s'écarta de moi, laissant le martinet dans ma main.

— Donnez-lui ce qu'il veut, ce vilain minet.

Mais dans ma tête, sur ma peau et entre mes jambes, ces mots résonnèrent comme tout autre chose. Dans la salle, les spectatrices émirent de petits bruits. Merde alors.

Je lançai le martinet à Jean-Claude comme on lance une batte de base-ball à quelqu'un quand on veut qu'il l'attrape. Sa main se referma sur le manche. Je l'aurais parié.

— Je sais ce que veut le vilain minet, affirmai-je, et je vais le lui donner.

Les spectatrices poussèrent des « oooh » et des « aaah ». Quelques-unes crièrent : « vas-y ! » ou « veinarde ! »

Je m'approchai de Nathaniel et me plantai devant lui. Son regard était flou. Il avait adoré le martinet. Je m'en doutais d'un point de vue intellectuel, mais le voir sur son visage, c'était différent. Ça me perturbait, et je ne savais pas si c'était à cause de toute cette mise en scène, ou parce qu'il aimait ça à ce point et que je n'étais pas sûre d'être prête à le faire pour lui. Mais je mis mes doutes de côté, parce que j'étais sur le point de faire quelque chose que je pouvais faire, que je voulais faire et que j'avais promis de faire.

Je levai les yeux vers les chaînes. Comme je ne m'y connaissais pas suffisamment, je demandai à Jean-Claude :

— C'est possible de le faire pivoter ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce que le public voudra voir son visage.

Cela plut aux spectatrices, qui me crièrent d'autres encouragements. Mais je n'en avais pas besoin. Je ne sais pas

pourquoi mais, tout à coup, je me sentais calme. Ça ne me dérangeait plus d'être sur une scène ou d'avoir un public. Tout était paisible et serein dans ma tête.

Les serveurs tournèrent Nathaniel face au public. Ses yeux étaient redevenus presque normaux. Son visage se reflétait dans le mur du fond. Je n'avais encore jamais remarqué combien de miroirs il y avait au *Plaisirs Coupables* jusqu'à ce que je voie Nathaniel et moi dans l'un d'eux.

Je saisis la queue-de-cheval du métamorphe, l'empoignai et l'enroulai autour de ma main, assez serré pour lui arracher un hoquet. Il me semble que le public hurla, mais les bruits environnants refluaient, me laissant au cœur d'un puits de silence où je n'entendais que le souffle de Nathaniel et le mien.

Je me plaquai contre son dos, pressant mon ventre sur ses fesses et mes seins sur ses omoplates. J'utilisai ses cheveux comme

une poignée pour l'empêcher de bouger, tirant plus fort quand il modifiait la répartition du poids de son corps, jusqu'à ce qu'il reste suspendu et parfaitement immobile. Jusqu'à ce qu'il ait peur de bouger et aucune envie de le faire.

Je dus me dresser sur la pointe des pieds pour obtenir l'angle que je voulais. Je passai ma main libre autour de son torse et la posai sur sa poitrine pour le maintenir collé contre moi. Je tirai sur ses cheveux pour lui faire pencher la tête sur un côté, afin d'exposer autant que possible la chair lisse et délicate de son cou. Déjà, le plaisir anticipé accélérait son souffle.

Je lui léchai le cou, un petit coup de langue rapide, et Nathaniel hoqueta. Je léchai plus fort, et il frissonna. Je l'embrassai, et il émit un petit bruit d'excitation plutôt que de protestation. J'ouvris ma bouche toute grande et laissai la chaleur de mon souffle lui caresser la peau. Puis je le mordis.

Plus de préliminaires, plus de jeu. Je le mordis.

Nathaniel se débattit contre moi ; il ne put pas s'en empêcher. J'utilisai ses cheveux et le bras passé autour de lui pour me presser contre son dos et le maintenir en place. Je sentis sa peau sous mes dents, sa chair dans ma bouche et, en dessous, son pouls frénétique. Je goûtai la vie qui battait là, et je sus qu'elle était mienne si je voulais la prendre. Mienne parce qu'une partie de Nathaniel voulait me la donner.

La sensation d'une telle quantité de viande dans ma bouche me submergea ; je luttai pour ne pas donner un grand coup de dents et en arracher un morceau, luttai pour ne pas prendre tout ce que Nathaniel m'offrait en cet instant. Mais je continuai à le mordre. Je le tins pendant qu'il se débattait ; je le tins pendant que ses poignets tiraient sur les chaînes et que son corps commençait

à convulser, et je continuai à planter mes dents dans sa chair.

Un goût de sang, salé, métallique et doux à la fois, emplit ma bouche. Un spasme parcourut Nathaniel. Il poussa un cri. Et je nourris l'ardeur que je n'avais même pas sentie venir. Je la nourris avec son sang, avec sa viande, avec son désir, avec tout de lui. Je la nourris et, quand je relevai légèrement la tête, je vis mes yeux se refléter dans le miroir. Ils étaient entièrement noirs et lumineux, avec une pointe de brun clair au milieu, noyés par mon pouvoir.

Je desserrai brusquement les dents et vis du sang sur ma bouche, sur mon menton, brillant dans la lumière des projecteurs. Lâchant les cheveux et le corps de Nathaniel, je fis un pas en arrière. Je savais que mes yeux étaient toujours pleins de cette lumière noire.

L'espace d'un instant, j'eus peur d'avoir commis l'irréparable. Mais excepté une

parfaite empreinte de mes dents, pareille à un collier sanglant sur sa peau, je n'avais pas fait de mal à Nathaniel. Je n'avais pas mordu jusqu'à son pouls. Je ne lui avais pas fait plus mal qu'il le désirait.

Jean-Claude se tenait devant moi.

— Ma petite, chuchota-t-il. Ma petite.

Mais je savais ce qu'il pensait, je savais ce qu'il voulait. Et comme nous étions liés plus étroitement que jamais, la réciproque était également valable. Il me demanda comment je me sentais, si ça allait, mais ce n'était pas ce à quoi il pensait. Pas vraiment.

— Dites ce que vous voulez, soufflai-je. Dites ce que vous voulez.

Renonçant à sa prudence habituelle, il réclama simplement :

— Embrasse-moi.

Je m'approchai de lui, et il m'embrassa. Il m'embrassa comme s'il me goûtait, comme si, avec sa langue, ses dents et ses lèvres, il pouvait me dérober jusqu'à la dernière

goutte du sang de Nathaniel et ma propre essence par-dessus le marché. Il lécha mon palais et arracha un grondement sourd à ma gorge. Ses yeux étaient devenus entièrement bleu marine et lumineux, comme la surface d'un océan reflétant la lueur des étoiles.

Dans le miroir, j'aperçus l'éclat de mes propres yeux. Ils brillaient toujours, comme aveuglés par leurs propres ténèbres, à ceci près que je n'étais pas aveugle, car j'étais tout sauf aveugle. Je me sentais hyper consciente de tout et de tous.

Soudain, je compris que, tant que cette lumière perdurerait, toutes mes perceptions seraient décuplées. Je me souvins d'avoir pensé, au cimetière, que faire l'amour dans cet état serait la chose la plus merveilleuse du monde ou que ça me rendrait folle. En scrutant les yeux bleus magnifiques de Jean-Claude, j'étais prête à parier sur la première hypothèse.

— Il faut d'abord nous occuper de Nathaniel, dit-il d'une voix rauque, enrouée par le besoin.

Je hochai la tête.

— Oui, d'abord Nathaniel.

— Et ensuite ? demanda-t-il.

— Dites-moi à quoi vous pensez, réclamai-je d'une voix qui, sans être particulièrement affectée, ne sonnait pas tout à fait juste.

— Ensuite, il y a un canapé dans mon bureau.

— Je pencherais plutôt pour votre table de travail.

Il me dévisagea et, même avec ces yeux lumineux, ce fut un regard très masculin.

— L'un ou l'autre, ça m'est égal. C'est toi qui seras en dessous ; à toi de choisir.

— Je serai en dessous ?

Il acquiesça.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je le veux.
— D’accord.

CHAPITRE 44

Nathaniel en avait terminé pour ce soir-là. Il n'y aurait pas de métamorphose. Il était à moitié dans les vapes, comme la plupart des gens après une séance de baise phénoménale. Quelques clientes se plaignirent, mais elles ne furent pas nombreuses. La plupart d'entre elles estimaient en avoir eu pour leur argent.

Nous installâmes Nathaniel dans la salle de repos. Celle-ci contient un énorme

canapé, des couvertures et des lumières tamisées. Le *Plaisirs Coupables* compte quelques pièces plus petites où les clientes peuvent se payer une danse érotique privée, mais la salle de repos n'est pas l'une d'elles. Comme son nom l'indique, c'est l'endroit où les stripteaseurs viennent dormir, récupérer entre leurs passages sur scène s'ils doivent enchaîner plusieurs spectacles ou juste reprendre leurs esprits quand les choses tournent bizarrement.

Je caressai les cheveux de Nathaniel et lui demandai :

— Tu vas bien ?

Il entrouvrit à peine les yeux et me sourit. Je n'avais jamais vu une telle expression de contentement sur son visage.

— Oui, très bien.

Je lui dis de savourer son retour sur terre et postai Requiem devant la porte : c'était à moi de veiller sur Nathaniel, et j'allais être occupée pendant un moment.

Le temps que je me dirige vers le bureau de Jean-Claude, mes yeux étaient redevenus normaux. Jean-Claude s'arrêta dans le couloir et appela :

— Où vas-tu, ma petite ?

Je venais d'atteindre la porte. Je me tournai vers lui.

— Dans votre bureau, comme prévu.

— Tu es redevenue calme, et le pouvoir t'a quittée, fit-il remarquer en s'efforçant de garder un ton neutre, et en n'y parvenant pas tout à fait.

J'ouvris la porte sans le quitter des yeux.

— Venez ici, Jean-Claude, et fermez derrière vous.

Sans attendre de voir s'il obtempérait, j'entrai en laissant la porte ouverte. Je m'approchai du bureau et sautai dessus. J'aurais pu faire plus subtil, mais il était tard et je ne me sentais pas d'humeur. Je posai mes bottes sur le bureau, les jambes écartées, et

laissai ma jupe remonter sans m'en formaliser. C'était une position outrageusement provocante, mais l'expression de Jean-Claude quand il entra me convainquit que j'avais bien fait de la prendre.

Jean-Claude s'appuya contre le battant et le verrouilla, puis se dirigea vers moi en déboutonnant sa veste. J'ôtai le blouson en cuir de Byron et le jetai par terre. Jean-Claude fit de même avec sa veste et entreprit de dénouer sa lavallière blanche, révélant le haut de son cou pâle. J'avais enlevé la bretelle de mon holster d'épaule mais pas complètement défait la ceinture quand il tira sa chemise par-dessus sa tête et se retrouva torse nu. Il me rejoignit alors que je me débarrassais de mon holster et le posais, avec le flingue qu'il contenait, près de moi sur la grande table de travail en laque noire.

Je me mis à genoux sur le bureau. J'abattis mes mains et ma bouche sur Jean-Claude, sur les muscles bien dessinés et la

peau soyeuse de sa poitrine. Je léchai sa brûlure en forme de croix. Je suçai d'abord son mamelon gauche, puis le droit. Je les aspirai et les agaçai avec ma langue. J'utilisai mes mains pour compresser ses pectoraux de manière à pouvoir prendre davantage de chair dans ma bouche. Et quand j'eus collé mes lèvres autour, je mordis jusqu'à ce que Jean-Claude crie, jusqu'à ce qu'il trouve mon visage à tâtons et m'arrache à sa poitrine pour m'attirer vers sa bouche.

Nous nous embrassâmes comme nous l'avions fait sur scène, comme si nous explorions chaque centimètre carré de nos langues, de nos lèvres, de nos dents.

Quand Jean-Claude s'écarta, je vis que ses yeux étaient devenus entièrement bleus. Les miens étaient toujours normaux, mais je m'en fichais. De ses doigts, il trouva l'ourlet de mon haut ; il le tira au-dessus de ma tête et se pencha vers moi pour déposer une ligne de baisers le long de mon cou, de mon épaule

et sur le renflement de mes seins qui tentaient de s'échapper de leurs nids jumeaux de dentelle noire. Il glissa les mains à l'intérieur de mon soutien-gorge et dégagea mes seins des bonnets, les posant sur l'armature comme sur un cadre destiné à souligner leur volume et leur pâleur.

Puis il s'agenouilla et me tira vers le bord du bureau pour amener ma poitrine à portée de sa bouche. Il donna sur mes mamelons de petits coups de langue rapides, légers et humides jusqu'à ce que je me mette à gémir. Alors, il colla sa bouche sur un de mes seins et aspira entre ses crocs autant de chair qu'il put aspirer sans m'égratigner. Il se mit à sucer de plus en plus fort, continuant à titiller le mamelon avec sa langue et tirant sur mon sein jusqu'à le tendre horizontal à mon corps.

C'était bon, très bon, mais je voyais qu'il se retenait. Ce n'était pas la première fois qu'il jouait ainsi avec moi, mais c'était la

première fois que je savais que ça n'était que le début. Rien à voir avec de la télépathie ou une image dans ma tête : je le savais, c'est tout. Je savais ce qu'il voulait me faire. Ce qu'il luttait pour ne pas faire.

— Saignez-moi, dis-je.

Il leva les yeux vers mon visage.

— Saignez-moi. Je sais depuis combien de temps vous en avez envie, quelle prudence vous avez dû déployer pour vous retenir.

Il s'interrompit et lâcha mon sein très lentement.

— Ma petite, tu es enivrée par tes nouveaux pouvoirs. Mais ça te passera d'ici à demain soir.

Je secouai la tête.

— Laissez-moi sentir ce que ça fait d'être tendue dans votre bouche et percée par vos crocs. Je ne dis pas que ça me plaira, mais je suis prête à essayer. Juste un tout petit peu, pour commencer, histoire de voir si j'ai envie d'aller plus loin.

Jean-Claude semblait étrangement soupçonneux. Je connaissais bien ce regard : c'était le mien, comme si je lui avais enseigné la méfiance.

— Je vous donne ma parole que je ne vous punirai pour rien de ce que je consentirai à faire ce soir. Mordez-moi doucement ; faites couler un filet de mon sang, juste de quoi me goûter. (J'approchai mon visage du sien.) Maintenant, je sais que vous avez envie de vous nourrir à cet endroit. Vous ne me l'aviez jamais dit.

— Et je ne l'aurais jamais fait, ma petite. Tu m'autorises si rarement à te mordre dans le cou ; comment aurais-je osé demander à te mordre dans des endroits plus intimes ?

— Ce soir, c'est moi qui vous le propose. À votre place, je sauterais sur l'occasion. Si vous la dédaignez, elle ne se présentera peut-être pas une seconde fois.

Je le dévisageai à quelques centimètres de distance et lui laissai voir qu'il n'y avait ni doutes ni conflit en moi, juste de l'envie – l'envie d'essayer.

— Qu'est-ce qui te prend, ma petite ?

— Vous. C'est vous qui me prenez, ou du moins, je veux que vous le fassiez. Je vous veux en moi, Jean-Claude. Je vous veux à l'intérieur. Je veux que vous m'allongiez sur ce bureau, les seins nus et marqués par vous. Je veux que vous me pénétriez en regardant couler le sang de la plaie que vous venez de m'infliger. Je veux que vous le regardiez couler de plus en plus vite pendant que vous me baisez.

— Tu fais écho à mes fantasmes, ma petite. Me serais-je emparé de ton esprit et de ta volonté ?

— Je ne crois pas, dis-je, mais même cette perspective ne me paniquait pas. Juste un filet ce soir, Jean-Claude. Une toute petite morsure.

Il passa les bras dans mon dos, et je mis une seconde à comprendre qu'il défaisait l'agrafe de mon soutien-gorge. Il fit glisser les bretelles le long de mes bras, et le laissa tomber par terre. Puis il leva les yeux vers moi, et son regard ne dépassa jamais ma poitrine. Ce qui ne me dérangea absolument pas.

Il prit mes seins dans ses mains en coupe, doucement, respectueusement, et déposa de doux baisers sur chacun d'eux. Quand il leva légèrement la tête, je vis que ses yeux avaient recouvré leur apparence normale et qu'ils étaient aussi humains qu'ils pouvaient l'être.

— Es-tu certaine, ma petite ? Es-tu bien certaine ?

Je hochai la tête.

— Oui. Oh, oui.

Il approcha son visage de mon sein droit et en prit juste la pointe dans sa bouche. Il suça et tira jusqu'à ce que mon

mamelon soit dur et contracté sous sa langue. Mon souffle et mon pouls accélérèrent.

Jean-Claude leva les yeux vers moi, et ce qu'il vit sur mon visage dut le rassurer, parce qu'il se mit à sucer encore plus fort, m'arrachant un hoquet. Lentement, très lentement, il aspira davantage de mon sein. Jamais encore il n'avait pris autant de ma chair dans sa bouche, parce que ses canines risquaient de transpercer ma peau. Il ouvrit les mâchoires de façon à diminuer autant que possible la pression de ses crocs, et il s'aida de ses mains pour introduire prudemment ma chair dans sa bouche. Son souffle était presque brûlant contre ma peau.

Puis il s'écarta de moi, faisant glisser ses lèvres sur le contour de mon sein jusqu'à tenir beaucoup moins de chair entre elles. Il se remit à la distance de sécurité qu'il avait toujours observée jusque-là et recommença à sucer mon mamelon, le faisant rouler sous sa

langue et l'étirant jusqu'à ce que j'émette de petits bruits de gorge.

Il pressa mon sein entre ses mains, le comprima et leva les yeux pour voir mon visage. Comme je ne lui demandais pas d'arrêter, il serra encore plus fort. On aurait dit qu'il voulait garrotter mon sein avec ses doigts. Et ça faisait mal, mais la douleur se superposait au plaisir de la succion, et le mélange des deux était si bon, si bon !

Un gémissement tomba de ma bouche.

— Oui, oui, allez-y, faites-le.

Jean-Claude leva de nouveau les yeux vers moi et, dans ses prunelles bleu marine, je vis passer quelque chose, ressemblant à un avertissement, peut-être. Soudain, il mordit, pas aussi fort qu'il l'aurait voulu, mais juste un peu. Il laissa la pointe de ses crocs percer mon sein tandis qu'il le suçait et le comprimait. La sensation fut vive mais pas douloureuse. Elle se dilua dans la succion de sa bouche et la pression de sa main.

Jean-Claude laissa ses lèvres glisser le long de mon sein jusqu'à ne plus tenir que mon mamelon entre ses dents. Là, sur le renflement pâle et humide, se détachaient deux points écarlates. Tandis que je les observais, ils se mirent à glisser sur ma peau. Jean-Claude tira sur mon mamelon et, ensemble, nous regardâmes couler ces deux minuscules filets rouges. Il tira si fort et si longtemps que je finis par crier :

— Assez, assez !

Jean-Claude me lâcha doucement. Il resta à genoux, le regard rivé sur mon sein marbré. Les marques de ses doigts s'estompèrent, mais les deux filets de sang continuèrent à couler et, comme mes sensations revenaient, ils me chatouillèrent la peau. Les voir glisser lentement, éprouver leur caresse si légère me fit frissonner.

Jean-Claude fit courir ses mains à l'intérieur de mes cuisses et, lorsque ses doigts

effleurèrent certains endroits, je poussai un grognement de douleur.

— Pas de tripotage manuel, ce soir.

Il fronça les sourcils.

— Tu es blessée ?

Je lui expliquai aussi brièvement que possible.

— Disons que l'ardeur devait être nourrie et que Requiem s'est comporté en parfait gentleman. Nous serions tous les deux moins meurtris s'il n'avait pas fait preuve d'une telle retenue.

Jean-Claude sembla perplexe.

— Je vous raconterai tout en détail, mais plus tard. Pour l'instant, enlevez-moi ce pantalon. Je me suis frottée contre suffisamment de cuir pour ce soir. Laissez-moi vous voir nu.

Il ôta ses bottes et son pantalon avec une aisance née de l'habitude. Ça fait un bail que j'ai cessé de compter le nombre de fois où je l'ai vu nu, mais jamais sa beauté ne

cesse de me stupéfier. « Parfait » est le seul adjectif qui me vient à l'esprit pour le qualifier. Pâle et immaculé, comme si quelqu'un l'avait sculpté dans du marbre blanc, lui avait insufflé la vie et avait ajouté une légère tache de couleur au niveau de son bas-ventre, de son sexe raide, gonflé et prêt. Les poils qui descendaient depuis la cavité délicate de son nombril étaient aussi noirs que les boucles qui cascadaient sur ses épaules, formant un contraste frappant et presque irréel avec la blancheur de sa peau.

Il aurait dû exister des mots plus raffinés pour réclamer ce que je voulais, mais je ne pensais qu'à une chose : combien je désirais le sentir en moi. Combien je désirais qu'il plante cette turgescence brillante et colorée entre mes jambes.

— Baise-moi, dis-je.

Pour une fois, il ne s'agissait pas de faire l'amour. Je voulais ce qui allait avec ce que Jean-Claude venait de faire à mon sein.

Je voulais ce qui allait avec le sang qui coulait le long de ma peau.

— Baise-moi.

Jean-Claude se pencha vers moi et lécha le sang sur ma poitrine, très lentement, avec des coups de langue très longs, comme s'il n'avait jamais rien goûté d'aussi délicieux et ne voulait pas en perdre une seule goutte. Je me tordais sur le bureau en poussant de petits cris inarticulés lorsqu'il releva la tête et me montra ses yeux changés en lacs de flamme bleue.

— Pitié, Jean-Claude, pitié, chuchotai-je.

Alors, il fit ce que j'avais vu dans sa tête, ce que je lui avais offert. Il m'attrapa par la taille et me tira jusqu'au bord du bureau. À présent, ma jupe était complètement remontée autour de ma taille. Je portais toujours mes bas autofixants et mes bottes, mais rien d'autre. De ses mains posées sur mes genoux, Jean-Claude m'écarta les jambes et

s'approcha de moi. Je sentis son gland pousser contre l'entrée de mon intimité.

— Tu es mouillée mais encore très étroite.

— Baise-moi, implorai-je. Pitié, Jean-Claude, baise-moi, baise-moi…

Pendant le dernier « baise-moi », il commença à se frayer un chemin en moi. Il avait raison : j'étais vraiment mouillée et vraiment étroite. Une autre nuit, j'aurais réclamé davantage de préliminaires pour m'ouvrir mais, ce soir-là, je voulais le sentir forcer le passage. Je voulais qu'il me défonce.

Il poussa, utilisant ses hanches et ses jambes pour s'introduire en moi. J'étais vraiment presque trop étroite, et je me tortillai sous sa poussée, pas pour me dérober mais parce que je ne pouvais pas m'en empêcher. Mes bras balayèrent son bureau et firent tomber par terre tout ce qui était posé dessus, mon flingue y compris. Je voulais quelque chose de plus doux à toucher,

quelque chose que je puisse griffer, quelque chose auquel je puisse m'accrocher, mais il n'y avait que du bois lisse sous mes mains, et ça ne me convenait pas.

Quand il fut enfoncé en moi aussi loin que possible, Jean-Claude commença à se retirer lentement, comme si j'essayais de le retenir, ce qui était peut-être le cas. Et lorsqu'il fut presque dehors, il recommença à s'enfoncer tout aussi lentement. S'il ne se dépêchait pas, je n'allais pas rester aussi étroite. Je voulais avoir la sensation qu'il forçait le passage entre mes jambes, et nous allions la perdre s'il s'obstinait dans sa prudence.

— Baise-moi, Jean-Claude. Baise-moi pendant que je suis étroite, je t'en supplie.

— Ça va faire mal.

— Je veux que ça fasse mal.

Il me dévisagea puis agrippa mes hanches, me laissant éprouver sa force surnaturelle, et fit ce que je lui demandais.

Il plongea en moi, se retira et plongea de nouveau, aussi vite et aussi fort qu'il le pouvait. Je n'étais pas prête pour ça ; cela me fit mal, et c'était exactement ce que je voulais. Chaque impact de nos corps arrachait un grognement à ma gorge et un son que je n'avais encore jamais entendu à celle de Jean-Claude. Il avait emprisonné mes hanches de ses mains puissantes et il me pénétrait brutalement, forçant l'étroitesse de mon intimité comme s'il voulait me transpercer, creuser un nouveau trou parce que celui-ci n'était pas assez large pour lui.

Sur ma poitrine, les filets écarlates s'élargissaient parce que mon cœur battait plus vite, faisant s'écouler mon sang par ces deux trous minuscules. Il était rouge, si rouge sur la blancheur de ma peau…

Jean-Claude souleva mes jambes, de sorte que mes pieds se retrouvèrent de part et d'autre de son visage. Il empoigna mes hanches et me tira plus près de lui tout en

utilisant son poids pour rabattre mes jambes par-dessus le reste de mon corps. Cela changea l'angle de son sexe, et il me pénétra plus profondément encore.

Je hurlai.

Il remonta ses mains vers ma taille, m'attirant tout contre son bassin tandis qu'il s'inclinait vers moi et me pliait presque en deux. Nous avions déjà pratiqué cette position, bien que plus doucement, et Jean-Claude savait que j'étais assez souple pour ça. Mais cette fois, c'était tout à fait différent. Il compressait mon corps tout en allant et venant à l'intérieur, le plus vite et le plus fort possible ; il faisait de moi une boule compacte pour pouvoir me lécher les seins pendant qu'il me baisait.

Jean-Claude leva la tête de ma poitrine. Sa bouche et son menton étaient barbouillés de sang. Il écarta mes jambes et me redressa brusquement en me soulevant du bureau, si bien que je me retrouvai pressée contre le

devant de son corps, les jambes crochetées autour de sa taille. Alors, il m'embrassa. Sa bouche avait le goût de bonbon métallique de mon propre sang.

Avec de petits bruits de gorge, il me plaqua contre le mur si fort que l'impact de mon dos produisit un bruit de gifle, si fort que je me serais cogné la tête et peut-être assommée s'il n'avait pas passé une main dans mes cheveux à l'arrière de mon crâne. Il se remit à aller et venir aussi vite et aussi fort que possible. Je n'étais plus étroite du tout ; j'étais trempée et béante, et ça n'avait pas d'importance.

La poitrine et le ventre de Jean-Claude étaient tachetés de sang, des éclaboussures d'un rouge brillant qui se détachaient sur la blancheur de sa peau. Il pressa tout son corps contre moi pour que l'humidité poisseuse coule entre nous tandis qu'il me clouait contre le mur. Je le tenais de mes jambes passées autour de sa taille et de mes bras

passés autour de son cou ; je le tenais, et il me baisait. On aurait dit qu'il essayait de faire un trou dans le mur derrière moi. Chacune de ses poussées m'écrasait contre le mur, me broyait sous son corps.

Je faillis dire « Assez » ; je faillis dire « Arrête » mais, alors que je prenais une inspiration pour parler, l'orgasme me submergea telle une monstrueuse lame de fond. Il s'abattit sur moi, et je griffai Jean-Claude, et je hurlai, et je me cabrai contre lui de sorte que notre étreinte se changea en lutte. Je plantais mes dents dans son épaule ; lui lacérant le dos de mes ongles et je le chevauchais pendant qu'il me cognait contre le mur. Puis un spasme le parcourut et il donna une dernière poussée violente.

Il jouit en hurlant et je le sentis se déverser en moi. Il posa une main contre le mur pour tenter de nous retenir alors que ses genoux cédaient sous lui. Nous finîmes écroulés par terre, mes jambes toujours

autour de sa taille et son sexe toujours en moi.

Haletant, le regard flou, Jean-Claude me dévisagea.

— Mon Dieu.

— « Ouah » fait trop collégien, mais « incroyable » paraît un peu léger, acquiesçai-je. (Je voulus lui caresser la joue et me rendis compte que mes bras ne m'obéissaient pas très bien.) Promettez-moi juste qu'on le refera.

Il eut un sourire fatigué mais absolument ravi.

— Ça, c'est une promesse que je serai heureux de te faire, ma petite.

— Je saurai vous la rappeler.

— Oh, non, dit-il. (Et s'apercevant qu'il lui restait assez de force pour ça, il se pencha vers moi.) C'est très certainement moi qui te le rappellerai. Tu peux compter là-dessus.

CHAPITRE 45

Nous avions tiré nos plans pour le reste de la nuit. Une fois que nous aurions suffisamment récupéré, nous nous rhabillerions, irions chercher Nathaniel et irions en voiture jusqu'au *Cirque des Damnés*. Nous trouverions un lit dans lequel coucher Nathaniel, puis Jean-Claude et moi prendrions un bon bain chaud. Mais avant même que nous ayons pu ramasser nos vêtements, mon portable sonna.

Je faillis ne pas répondre, parce que personne n'appelle jamais à 3 heures pour annoncer une bonne nouvelle. Mais le numéro affiché à l'écran était celui du sergent Zerbrowski.

— Merde, dis-je.

— Qu'y a-t-il, ma petite ?

— C'est la police. (J'ouvris mon téléphone à clapet et pris la communication.) Salut, Zerbrowski, quoi de neuf ?

— *Salut toi-même. Je suis de l'autre côté du fleuve, dans l'Illinois, et devine ce que j'ai sous les yeux ?*

— Une autre stripteaseuse morte.

— *Comment as-tu deviné ?*

— Je suis extralucide. J'imagine que tu veux que je vienne examiner le corps.

— *Il ne faut jamais rien supposer mais, dans le cas présent, ouais.*

Je baissai les yeux vers ma poitrine ensanglantée et la plaie qui suintait toujours.

— Le temps de me nettoyer et j'arrive.

— *Tu es couverte de sang de poulet ?*

— Quelque chose comme ça.

— *Bah, le corps n'ira nulle part, mais les témoins s'impatientent.*

— Les témoins, répétai-je. Il y a des témoins ?

— *Des témoins ou des suspects.*

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— *Viens au club* Saphir *et tu le découvriras.*

— Le *Saphir*… Ce n'est pas cet endroit chicos qui se définit comme un club pour gentlemen ?

— *Anita, je suis choqué. Je ne savais pas que tu fréquentais les bars à nichons.*

— Ils voulaient embaucher des stripteaseuses vampires. J'ai dû avoir une petite conversation avec eux.

— *J'ignorais que ça faisait partie de tes attributions.*

Si ç'avait été Dolph, j'aurais laissé filer, mais c'était Zerbrowski, et je pouvais lui parler.

— L'Église de la vie éternelle n'autorise pas ses membres à se déshabiller pour de l'argent, ou à faire quoi que ce soit d'immoral selon ses préceptes. Donc, le *Saphir* avait besoin de la permission de Jean-Claude pour importer des vampires du territoire voisin.

— *Il la leur a donnée ?*

— Non.

— *Et tu l'as accompagné pour l'aider à prendre sa décision ?*

— Non.

— *Tu y es allée seule ?*

— Non plus.

Zerbrowski soupira.

— *Et puis merde, contente-toi de rabouler. Si, comme tu le dis, les vampires sont censés se tenir à l'écart de cet endroit, ton petit ami ne va pas être content.*

— Les vampires ne sont pas censés se produire sur scène, corrigeai-je. Pour le reste, ce né sont pas nos affaires.

— *Pas sur scène, ou en tout cas, pas pour de l'argent.*

— Tu as dit « témoins ou suspects », et maintenant, tu dis « pas sur scène pour de l'argent ». Tu n'es quand même pas en train de retenir des vampires qui se trouvaient dans le public ?

— *Tu verras bien. Mais dépêche-toi, l'aube arrive.*

Et Zerbrowski raccrocha.

Je jurai tout bas.

— J'en déduis qu'il n'y aura pas de bain langoureux ce soir, déclara Jean-Claude.

— Malheureusement, non.

— À défaut de bain, puis-je t'offrir une douche rapide ici ?

Je soupirai.

— Volontiers. Je ne peux pas aller rejoindre la police dans cet état.

Il baissa les yeux vers son propre torse éclaboussé de sang.

— Dans ce cas, je me contenterai peut-être d'une douche, moi aussi.

— On pourrait la prendre ensemble, histoire d'économiser de l'eau, suggérai-je.

Jean-Claude haussa un sourcil et eut un sourire éloquent.

— D'accord, d'accord. Je suppose qu'on risquerait de se laisser emporter.

— Je ne suis pas sûr d'avoir la force de m'emporter de nouveau dans les minutes à venir.

— Désolée, j'oublie toujours que les garçons ne récupèrent pas aussi vite que les filles.

— Je ne suis pas humain, ma petite. Avec un autre don de sang, je pourrais recommencer tout de suite.

— Vraiment ?

À cette pensée, mon pouls accéléra légèrement. Et merde. J'étais trop crevée et

trop endolorie pour ne serait-ce que songer à remettre le couvert.

— Vraiment, oui.

— Si je perds encore une seule goutte de sang ce soir, je ne pourrai plus tenir debout.

— Ça peut être le sang de quelqu'un d'autre.

Je dévisageai Jean-Claude, qui soutint mon regard. Et sans réfléchir, je dis ce qui me passait par la tête, une mauvaise habitude dont j'ai presque réussi à me défaire mais, de toute évidence, pas complètement.

— Donc, quoi ? Vous buvez mon sang puis on baise, puis vous buvez le sang d'un donneur que vous gardiez sous la main exprès, et on baise encore. Avec une pièce remplie de donneurs, on pourrait baiser jusqu'à ce qu'on soit trop crevés, ou qu'on ait trop mal, ou qu'on ne puisse plus bouger, c'est ça ?

Je plaisantais plus ou moins, mais l'expression de Jean-Claude me dit qu'il était très sérieux, et je me sentis rougir.

Je fus assaillie par une image si forte que, si je n'avais pas déjà été par terre, je me serais écroulée. Je vis Belle Morte allongée dans un grand lit, entourée de bougies allumées. Asher et Jean-Claude étaient avec elle. Des hommes nus et pâles étaient attachés aux montants du baldaquin. De minces filets de sang brillaient sur leur cou, leur poitrine, à l'intérieur de leurs bras et le long de leurs jambes. Pas une morsure chacun, ni même deux ou trois, mais plus que je pouvais en compter. La tête de l'un d'eux pendait sur sa poitrine, et il s'était affaissé dans ses liens. S'il respirait encore, je ne le voyais pas.

D'une poussée presque physique, Jean-Claude m'expulsa de son souvenir. Je revins à moi sur le sol de son bureau, couverte de

mon propre sang, mon téléphone toujours dans la main.

— Je ne voulais pas que tu voies ça.

— Je m'en doute.

Il ferma les yeux et secoua la tête.

— Nous étions jeunes et stupides. Belle Morte était notre Dieu.

— Vous les avez vidés de leur sang pour pouvoir vous faire un marathon sexuel, dis-je d'une voix qui n'était même pas horrifiée.

En fait, elle était complètement atone. Parce que je voyais toujours cette image, plus de façon aussi vivace et détaillée, mais elle était gravée dans ma tête, à présent. Dieu sait que je n'avais pourtant pas besoin des cauchemars de quelqu'un d'autre.

— J'ai fait beaucoup de choses que je préférerais que tu ignores, ma petite. Des choses dont j'ai honte. Des choses qui me donnent la nausée.

— C'était votre souvenir. J'ai éprouvé ce que vous éprouviez. Il n'y avait pas la moindre trace de regret en vous.

— Dans ce cas, je t'ai chassée trop tôt.

Il n'eut pas besoin de m'attirer. Il cessa simplement de me repousser, et je me retrouvai de nouveau dans cette pièce. De nouveau dans ce lit. J'étais dans sa tête quand il remarqua qu'un des hommes ne bougeait plus. Il rampa jusqu'à lui et toucha sa chair qui refroidissait déjà. Je perçus son chagrin et sa honte. Je sus, comme lui, que ces hommes nous faisaient confiance, que nous avions promis de les protéger. Donnez-nous votre sang et votre corps, et il ne vous arrivera rien.

Je reportai mon attention sur Belle Morte, allongée nue et languissante sous le corps d'Asher. C'était avant que l'Église le torture et lui inflige ses affreuses cicatrices. Je le vis lever la tête et croiser notre regard. Et là, au milieu de ce que Belle tenait pour la

plus sensuelle des nuits, fut plantée la graine de notre évasion. Il existait des choses à ne pas faire, des lignes à ne pas franchir, et Belle Morte n'était pas une déesse.

Je me retrouvai dans le bureau de Jean-Claude. Mon sang commençait à sécher sur mon corps ; mon sein me faisait mal et je pleurais.

Jean-Claude me regarda, les yeux secs. Il s'attendait que je m'enfuie. Que je me détourne de lui et prenne mes jambes à mon cou, comme je l'avais fait tant de fois par le passé. Rien n'était jamais assez beau et assez propre pour moi. Je n'aimais pas les pauvres pécheurs… jusqu'au jour où je m'étais réveillée et où j'avais pris conscience que j'étais devenue l'une d'entre eux.

— Autrefois, je pensais qu'il y avait d'un côté le bien et de l'autre le mal. Je pensais savoir qui étaient les bons et qui étaient les méchants, dis-je d'une voix ferme, comme si mon visage n'était pas baigné de larmes. Puis

le monde est devenu tout gris et, pendant très longtemps, je n'ai plus rien su du tout.

Jean-Claude se contentait de me regarder, impassible. Il se cachait de moi parce qu'il était certain de savoir où je voulais en venir et ce que j'allais dire.

— Il y a encore des jours, voire des semaines entières où je ne sais rien. J'ai été poussée si loin de ce que je prenais pour le bien et le mal que, parfois, je me sens incapable de retrouver mon chemin. Au nom de la justice, ou de ma version de la justice, j'ai fait des choses que je n'oserais raconter à personne. Je suis capable de regarder un homme dans les yeux et de l'abattre sans rien ressentir. Rien, Jean-Claude, rien. Vous, vous n'aviez pas l'intention de tuer, et vous l'avez regretté.

— Tu prends des vies pour en protéger d'autres, ma petite. Je l'ai fait pour mon plaisir et pour le plaisir de celle que je servais. (Il secoua la tête et, lentement, remonta

ses genoux contre la poitrine en les enveloppant de ses bras.) T'es-tu jamais demandé pourquoi je n'avais pas remplacé les vampires qu'Edward et toi avez tués – et ceux que j'ai tués moi-même, plus tard – quand nous avons détruit Nikolaos ?

— Je n'y ai jamais vraiment réfléchi, avouai-je. Je sais juste que Saint Louis grouille tout à coup de vampires, alors que c'était plutôt le contraire jusque-là.

— J'ai appelé à moi des vampires que j'avais pris il y a longtemps. Mais je n'en ai pas créé de nouveaux depuis que je suis devenu le Maître de la Ville. Du coup, nos rangs étaient dangereusement clairsemés. Si le maître d'un autre territoire nous avait déclaré une guerre ouverte à cette époque, nous aurions perdu faute de combattants.

— Alors, pourquoi n'en avez-vous pas créé de nouveaux ? demandai-je, puisque, apparemment, il voulait que je le lui demande.

Jean-Claude me dévisagea et, dans ses yeux, je vis quelque chose qui me rappela quelqu'un d'autre. De la douleur, de la confusion, et des siècles de chagrin. Jamais son regard ne m'était apparu si intensément humain.

— Parce que, ma petite, pour créer des vampires, il faut d'abord leur arracher leur mortalité, leur humanité. Qui suis-je pour faire cela ? Qui suis-je pour décider qui continuera à vivre et qui mourra, une fois son heure venue ?

— Qui êtes-vous pour agir comme un dieu ?

— Exactement. Qui suis-je pour deviner ce que ça changera ? Belle utilisait notre pouvoir pour influer sur l'histoire des nations, pour déterminer qui régnerait et qui serait assassiné. Il fut un temps où, en secret, elle gouvernait bien plus l'Europe que n'importe qui aurait pu le penser, y compris au sein du Conseil. La guerre et la famine lui

ont permis de tuer des millions de gens. Pas de sa main mais par ses choix.

— Qu'est-ce qui a fini par l'arrêter ?

— La Révolution française et deux guerres mondiales. La mort elle-même doit s'incliner face à une destruction aussi gratuite. Aujourd'hui, le Conseil tient mieux ses membres en laisse. L'époque où n'importe qui pouvait se construire une telle structure de pouvoir en Europe est terminée.

— Je suis ravie de l'apprendre.

— Et si une des personnes que je transformais était capable de guérir le cancer ou d'inventer quelque chose de grand ? Les vampires n'inventent rien, ma petite. Nous sommes consumés par la mort, par le plaisir et par des luttes de pouvoir absurdes. Nous recherchons l'argent, le confort et la sécurité.

— Comme la plupart des gens.

Jean-Claude secoua la tête.

— Mais pas tous. Et mes semblables sont attirés par ceux qui détiennent du

pouvoir ou de la richesse, ou qui sont remarquables d'une autre façon : parce qu'ils possèdent une voix sublime, un don artistique, un esprit ou un charme hors du commun. Contrairement à beaucoup de prédateurs, nous ne jetons pas notre dévolu sur les spécimens plus faibles, mais sur les meilleurs. Les plus intelligents, les plus beaux, les plus forts. Au fil des siècles, combien avons-nous détruit de vies qui auraient pu faire une différence, en bien ou en mal, pour l'humanité, pour le monde entier ?

Je le dévisageai. Il n'y a pas si longtemps, je me serais méfiée de ses confidences. Mais je le sentais dans ma tête. J'ai peur d'être un monstre ; Jean-Claude a la certitude d'en être un. Il ne regrette pas ce qu'il est, car il ne peut pas imaginer d'autre vie, mais il s'inquiète pour les autres. Il ne veut pas faire de choix à leur place, ne veut pas jouer au dieu ténébreux. Il redoute et

refuse de devenir un jour ce qu'il a fui : une autre version de Belle Morte.

Que faire quand vous êtes soudain capable de voir si clairement les craintes les plus obscures de quelqu'un ? Que dire quand tant de vérité douloureuse vient de vous être révélée ? Je dis la seule chose qui me vint à l'esprit, la seule chose susceptible de réconforter Jean-Claude.

— Vous ne deviendrez jamais comme Belle Morte. Vous ne serez jamais aussi maléfique.

— Comment peux-tu en être certaine ?

— Je vous tuerai avant de vous laisser en arriver là, répondis-je d'une voix très douce, parce que ce n'était pas un mensonge.

— Tu me tuerais pour me sauver de moi-même, déclara Jean-Claude pour tenter d'en plaisanter, mais en vain.

— Non : je vous tuerais pour sauver tous les gens que vous détruiriez, le

détrompai-je d'une voix qui n'avait plus rien de doux.

— Même si tu devais mourir avec moi ?

— Oui.

— Même si nous devions entraîner notre Richard dans la tombe ?

— Oui.

— Même si ça coûtait sa vie à Damian ?

— Oui.

— Même si Nathaniel périssait avec nous ?

L'espace d'un instant, je cessai de respirer, et le temps sembla s'étirer à l'infini. Ma respiration se fit tremblante et je dus m'humecter les lèvres avant de répondre :

— Oui, à une condition.

— Laquelle ?

— Que je sois certaine de ne pas en réchapper.

Jean-Claude me dévisagea longuement. Son regard sembla me soupeser jusqu'à l'âme, et je pris conscience que, d'une

certaine façon, c'était exactement ce qu'il avait fait des années plus tôt.

— Un jour, vous m'avez dit que j'étais votre conscience, mais ce n'est pas tout, n'est-ce pas ?

— Que veux-tu dire, ma petite ?

— Je suis votre garde-fou. Votre juge, votre jury et votre exécutrice si les choses tournent mal.

— Pas les choses, ma petite : moi. Si je tourne mal.

Son regard était serein, comme si on venait de lui ôter un poids des épaules. Et je savais exactement où était passé ce poids.

— Espèce de salaud. Autrefois, j'aurais été ravie de vous tuer, mais plus maintenant. Plus maintenant.

— Si c'est trop te demander, considère que je n'ai rien dit.

— Non. Ne comprenez-vous pas ? Si vous pétez les plombs et que vous commencez à massacrer des innocents, je suis

exactement la personne qu'on enverra pour vous arrêter. Je suis l'Exécutrice.

— Mais, ma petite, tu as toujours été celle qu'on enverrait. Tu as toujours été l'Exécutrice.

Je me relevai. Mes genoux ne tremblaient plus.

— Mais je n'ai encore jamais été amoureuse de quelqu'un que je devais tuer.

— Tu m'as toujours dit que ton amour pour moi ne t'empêcherait pas de faire ton devoir.

Mes yeux me brûlaient.

— Non, ça ne m'en empêchera pas. Si vous tournez mal, je ferai le nécessaire. (Je fermai les yeux et secouai la tête.) Espèce de salopard machiavélique. Je vous aurais tué même sans être amoureuse de vous.

— Je ne voulais pas que tu m'aimes pour faire de toi mon garde-fou, comme tu dis. Je voulais que tu m'aimes parce que j'étais amoureux de toi. (Sa voix était toute

proche et, quand je rouvris les yeux, il se tenait juste devant moi.) Mais dernièrement, j'ai commencé à craindre que tu sois folle de moi au point de me pardonner les crimes que je pourrais commettre un jour.

Je secouai la tête.

— Non, pas de danger.

— Il fallait que je sache, ma petite.

— Ne m'appelez pas comme ça, pas maintenant.

Il respira profondément.

— Anita, je suis désolé. Jamais je ne te ferais souffrir délibérément.

— Dans ce cas, cette conversation n'aurait-elle pas pu attendre que nous soyons redescendus de notre petit nuage postcoïtal ?

— Non. Je devais savoir si tu m'aimais plus que ton sens de la justice.

Je déglutis péniblement. Je ne pleurerais pas, bordel, il était hors de question que je pleure.

— « Je ne pourrais, chère, t'aimer autant si je n'aimais bien plus l'honneur. »

Jean-Claude me prit les mains, et je faillis me dégager, mais je me forçai à rester immobile et à le laisser me toucher. J'étais tellement furieuse, tellement fâchée contre lui, tellement…

— « Ne me traite point, mon cœur, d'inhumain, quand de ce couvent que me sont ton chaste sein et ton esprit serein…»

Je levai les yeux vers lui et récitai le vers suivant :

— « Je fuis pour la guerre et les armes. »

— « Oui, je vais poursuivre une autre maîtresse », enchaîna-t-il.

— « Le premier ennemi à battre, dis-je en le laissant m'attirer contre lui.

» Et j'aurai plus d'ardeur à embrasser…

» Épée, cheval et bouclier. »

Et je chuchotai le dernier mot en continuant, la tête levée, à scruter ses yeux et son visage.

— « Mais cette infidélité est d'un genre que tu vas adorer aussi », souffla-t-il dans mes cheveux.

J'achevai le poème la joue pressée contre sa poitrine, écoutant son cœur battre grâce à mon sang qui circulait dans ses veines :

— « Je ne pourrais, chère, t'aimer autant si je n'aimais bien plus l'honneur. »

— *À Lucasta, sur le chemin de la guerre*[1], murmura Jean-Claude en me serrant très fort.

Lentement, je passai mes bras autour de lui.

— Richard Lovelace. J'ai toujours aimé ce qu'il écrivait, quand j'étais à la fac. (Mes bras se refermèrent autour de sa taille et nous restâmes immobiles l'un contre l'autre.)

Je ne crois pas que je me serais souvenue de tout le poème si vous ne m'aviez pas aidée.

— Ensemble, nous sommes davantage que séparément, Anita. C'est le principe de l'amour.

Alors, mes larmes commencèrent à couler, rapides, brûlantes et suffocantes.

— Pas Anita.

Je n'eus pas besoin de voir son visage pour savoir qu'il souriait : je l'entendis dans sa voix.

— Ma petite, ma petite, ma petite.

Il arrive un moment où vous aimez quelqu'un, un point c'est tout. Pas parce qu'il est gentil, méchant ou quoi que ce soit d'autre. Vous l'aimez, point. Ça ne signifie pas que vous passerez le reste de votre vie avec lui. Ça ne signifie pas que vous ne vous ferez jamais mal mutuellement. Ça signifie juste que vous l'aimez. Parfois malgré ce qu'il est, et parfois à cause de ce qu'il est. Et vous savez qu'il vous aime en retour, parfois à

cause de ce que vous êtes, et parfois malgré ce que vous êtes.

CHAPITRE 46

Le *Saphir* occupe une bâtisse large et basse, pas spécialement raffinée vue de l'extérieur. Rien ne le distingue de la plupart des autres établissements du même style qui grouillent dans le quartier, alors pourquoi est-il considéré comme un club de gentlemen et non comme un bar à nichons ? À cause de son service de sécurité, de sa décoration et du *dress code* imposé aux danseuses, pour commencer.

Ce soir-là, le parking grouillait de véhicules officiels et semi-officiels au point qu'on distinguait à peine la façade du *Saphir* à travers la foule et les lumières clignotantes. Il y avait même un camion de pompiers et un véhicule de sauveteurs près de l'ambulance. Je ne voyais vraiment pas pourquoi nous avions besoin d'eux, mais les scènes de crime attirent toujours plus de monde que nécessaire : plus de flics, plus de civils, plus de tout.

Des dizaines de gens se pressaient contre les barricades et le ruban de police jaune et noir. Certaines des femmes semblaient bien sommairement vêtues pour la fraîcheur d'octobre ; elles devaient venir des clubs voisins. La plupart des danseuses arrivent au travail en tenue de ville et se changent sur place. Donc, au moins une partie des femmes qui frissonnaient dans le froid avaient planté leur boulot ailleurs pour venir se joindre à la foule des curieux.

J'avais dû me garer dans le parking du club le plus proche, le *Jazz Baby*, qui proposait des concerts et autres spectacles *live*. Que pouvait-on désirer de plus ? Dormir, peut-être. Il était déjà presque 4 heures. J'avais battu des records de vitesse en prenant ma douche mais, du *Plaisirs Coupables* jusqu'à l'autre côté du fleuve, il y avait une sacrée trotte.

Comme nous avions réussi à tacher mon haut, je portais un tee-shirt que Jean-Claude m'avait dégotté quelque part. Il était blanc, et on voyait mon soutif au travers, ou plutôt, on l'aurait vu si je n'avais pas porté le blouson en cuir de Byron par-dessus. Je pourrais peut-être le garder à l'intérieur. Non, il allait faire trop chaud. Tant pis. Si le pire qui arrivait encore cette nuit, c'était que quelqu'un remarque que je portais un soutien-gorge noir sous un tee-shirt blanc, nous pourrions nous estimer heureux.

Jean-Claude m'avait également procuré de quoi remplacer ma culotte et mon string perdus : un autre string, mais confortable parce qu'il était en coton, comme les tee-shirts, y compris la partie qui passait entre les fesses. Sur la plupart des strings de fille que j'ai vus, c'est généralement de la dentelle ou un élastique, et ça n'a pas l'air agréable du tout à porter.

Je dus brandir mon insigne pour franchir la foule. Quand j'arrivai à la hauteur des barricades, l'agent le plus proche ne me regarda pas vraiment. Il vit une femme en blouson de cuir, jupe courte et bottes à talons hauts, et il déclara :

— Le club est fermé. Vous ne travaillerez pas ce soir.

Je lui brandis mon insigne sous le nez, et il dut reculer pour le voir clairement.

— Je crois que vous vous trompez, agent… (je lus le nom épinglé sous sa poitrine dans la lumière criarde des

gyrophares) Douglas. Je vais travailler quand même ce soir.

Il me toisa parce qu'il était plus grand que moi. Je le regardai tenter de relier mon insigne à mon apparence. Il n'était pas le premier agent de police à avoir du mal à le faire, et il ne serait pas le dernier. Je réfléchis peut-être comme un flic, mais je n'ai pas l'air d'en être un. Surtout ce soir.

— Marshal Anita Blake, me présentai-je. C'est le sergent Zerbrowski qui m'a appelée.

C'est toujours bon de rappeler aux gens que je ne m'incruste pas dans leur petite fête. J'ai l'autorité nécessaire, mais j'essaie de le faire le moins souvent possible. Aucun flic, quels que soient son grade et son ouverture d'esprit, n'aime qu'on vienne piétiner ses plates-bandes. Surtout si l'affaire s'annonce importante.

L'agent Douglas scruta mon insigne comme s'il croyait que c'était un faux.

— Personne ne m'a prévenu que les fédéraux devaient débarquer.

— Vous savez quoi ? Il est 4 heures. Je vous ai demandé la permission de franchir cette barrière par pure courtoisie. Ceci est un insigne fédéral ; il me donne le droit de pénétrer sur cette scène de crime pour faire mon putain de boulot. Si vous m'arrêtez, je vous accuse d'obstruction à agent fédéral dans l'exercice de ses fonctions.

Douglas grimaça comme s'il avait avalé quelque chose d'aigre, mais fit signe à un autre agent d'approcher. Il lui fit prendre sa place à la barrière et souleva le scotch pour me laisser passer.

— Je vous accompagne, madame.

J'imagine que je ne pouvais pas lui en vouloir. Et si l'insigne était un faux ? Et s'il ne m'appartenait pas ? Évidemment, si j'avais été un grand type costaud, il ne se serait même pas posé la question.

Ce n'est pas difficile de reconnaître un bleu d'un vétéran. Les bleus se fient beaucoup aux apparences. Au bout de quelques années, ça leur passe : ils ont eu le temps de constater que l'habit ne fait pas le moine. Une attendrissante petite vieille dame peut appuyer sur la détente d'un flingue aussi facilement qu'un malabar. Les bleus ne le savent pas encore. Ils n'ont pas appris qu'on ne peut pas juger les gens sur leur apparence.

L'agent Douglas ne raccourcit pas ses enjambées pour moi, et il n'en eut pas besoin. J'ai l'habitude d'arpenter les scènes de crime en compagnie de Dolph et, à côté de lui, Douglas était un nain. Même avec des bottes à talons hauts, je n'avais pas de mal à le suivre. Il semblait avoir envie de dire quelque chose, mais il s'abstint. C'était sans doute préférable.

Certains des flics qui bossent de ce côté du fleuve ne m'avaient jamais vue. Comme

Douglas, ils crurent que je travaillais au *Saphir* et nous bombardèrent de remarques salaces :

— Hé, Dougie, on s'est trouvé un petit casse-dalle ?

— Pas de fricotage pendant le service, Douglas !

Et pire encore.

Je n'en tins pas compte. Il était 4 heures et je n'avais pas encore dormi. Je me fichais de ce qu'ils pouvaient bien raconter. Et puis j'ai appris à mes dépens que, plus vous prêtez attention à ce genre de comportement, plus vous l'aggravez, alors que, si vous ne réagissez pas, les gens se lassent très vite. De toute façon, c'était Douglas plutôt que moi qu'ils voulaient taquiner. J'étais juste l'inconnue qui leur filait une excuse.

Douglas ne dit rien, mais il avait le visage en feu lorsque nous atteignîmes l'entrée du club. Il me tint la porte et je le laissai faire. Il fut un temps où je me serais

offusquée, mais il était déjà rouge d'embarras ; je n'allais pas me battre pour lui arracher la porte des mains. D'autant que je serais peut-être amenée à travailler de nouveau avec lui et que, si je lui foutais la honte avec cette histoire de porte, ses collègues n'en finiraient plus de se moquer de lui, chose que je ne souhaitais pas.

La double porte vitrée donnait sur un petit vestibule qui rappelait l'entrée d'un restaurant chic, avec pupitre et maître d'hôtel. Ce n'était probablement pas le titre officiel du grand type qui se tenait là mais, avec sa veste blanche et sa cravate, c'était ce à quoi il ressemblait. La dernière fois que je l'avais vu, il était plein d'assurance. Il avait pris mon nom et celui d'Asher, et décroché son téléphone pour demander à une « hôtesse » de nous escorter à l'intérieur. À présent, il était accoudé à son pupitre, la tête entre les mains et l'air nauséeux.

Il y avait des toilettes sur la gauche et un petit couloir qui menait à l'intérieur du club. Depuis l'entrée, on ne voyait pas vraiment à l'intérieur. Cela permettait au personnel d'éloigner les indésirables – ou les mineurs – avant qu'ils aient vu la moindre paire de seins. La déco était dans les tons bleus et violets et, sans les silhouettes de femmes nues sur les murs, on se serait cru dans un restaurant. Oh, et sans l'affiche clamant que, le mercredi, c'était soirée spéciale amateurs.

Je ne me souvenais pas du nom du grand type. Il m'était complètement sorti de la tête. Mais cela n'eut pas d'importance, parce que Douglas passa près de lui sans un mot. Il m'entraîna vers le haut de la petite rampe et à l'intérieur du club proprement dit.

Sur la gauche s'étendait un bar qui aurait fait la fierté de n'importe quel établissement où l'on boit, mais le reste de la

pièce ne pouvait appartenir qu'à un club de striptease. Dans quel autre endroit trouve-t-on ces petites scènes rondes si caractéristiques ? Ici aussi, la déco était essentiellement dans les tons de bleu et de violet. Il y avait peut-être d'autres couleurs, mais c'était difficile à dire parce que la pièce était éclairée par des lumières noires, si bien qu'il y faisait quand même très sombre. Lors de ma première visite au *Saphir*, j'avais été surprise par cet éclairage qui ne ménageait aucune zone d'ombre tout en donnant l'impression que la pièce entière y était plongée.

C'était le week-end. Le club était bondé mais silencieux. Les flics avaient fait éteindre la musique, et le babillage incessant du DJ nous était miraculeusement épargné. Du coup, la pièce paraissait bizarre, comme si le bruit faisait partie du décor, à sa façon. Des hommes, et plus de femmes qu'on s'attendrait à en trouver dans un club de striptease féminin, formaient un groupe

pareil à un cortège funéraire pendant un enterrement surprise. Les danseuses se tenaient dans un coin, en compagnie d'un inspecteur en civil que je ne reconnus pas.

Un type portant un uniforme identique à celui de l'agent Douglas se dirigea vers nous, un calepin dans une main et un stylo dans l'autre. Il n'avait pas enlevé sa casquette, comme s'il craignait que son visage rond ait l'air inachevé sans elle.

— Douglas, pourquoi tu m'amènes encore une stripteaseuse, bordel ? On a déjà regroupé là-bas toutes les filles qui étaient là quand c'est arrivé, dit-il avec un geste du pouce par-dessus son épaule.

Il avait de petits yeux semblables à des boutons. Ou peut-être en avais-je juste marre d'être prise pour une stripteaseuse et traitée comme quantité négligeable pour la seule raison que j'étais une fille et habillée sexy.

— À moins qu'elle ait vu quelque chose dehors. Vous avez vu quelque chose dehors, fillette ?

Je levai mon insigne devant moi et contournai Douglas afin de me planter devant l'homme qui devait être son supérieur.

— Marshal fédéral Anita Blake. Et vous êtes ?

Même sous cet éclairage bizarre, je vis son visage s'assombrir.

— Shérif Christopher. Melvin Christopher.

Il me détailla de haut en bas, pas comme le font les hommes quand ils trouvent une fille jolie, mais comme s'il me jaugeait et qu'il n'était pas impressionné par ce qu'il voyait.

— Vous savez, mademoiselle, si vous ne voulez pas qu'on vous prenne pour une stripteaseuse, vous devriez peut-être vous habiller autrement.

— C'est marshal Blake pour vous, shérif. Et dans les grandes villes, c'est comme ça qu'on s'habille quand on a un ren-card. Les robes sous le genou sont passées de mode depuis plusieurs décennies.

Son visage s'assombrit encore et son regard passa d'inamical à carrément hostile.

— Vous vous trouvez drôle ?

— Non. (Je respirai profondément.) Écoutez, cessez de me traiter de stripteaseuse et je cesserai de vous vanner. Faisons comme si nous étions tous les deux là pour résoudre un crime et contentons-nous d'effectuer notre boulot, d'accord ?

— Nous n'avons pas besoin d'aide fédérale sur cette affaire.

Je soupirai. Je promenai un regard à la ronde et ne vis personne que je connaissais.

— Très bien. Vous voulez la jouer comme ça ? On va la jouer comme ça. Si vous m'empêchez d'interroger tous les vampires

avant l'aube, je vous accuse d'obstruction à agent fédéral dans l'exercice de ses fonctions.

— Vous avez des amis parmi eux, c'est ça ? J'ai entendu dire que vous fricotiez avec les sangsues.

Je secouai la tête et contournai Douglas dans l'autre sens, ce qui me mit hors de portée du shérif.

— Où diable allez-vous ?

— Interroger les témoins, répondis-je en le surveillant du coin de l'œil, parce que je ne savais pas comment il allait réagir.

— Comment savez-vous où ils sont ?

— Ils ne sont pas ici ni dehors dans le parking ; donc, j'imagine qu'ils sont dans la salle VIP.

J'avais presque atteint la petite plate-forme surélevée qui conduisait à une belle double porte en bois. Un autre agent en uniforme se tenait devant celle-ci. J'étais déjà venue ; je savais que la pièce qui se trouvait de l'autre côté était insonorisée. C'est

pourquoi je n'avais pas déjà crié pour appeler Zerbrowski.

Tout en gravissant les marches, je baissai la fermeture Éclair du blouson en cuir. Je tenais mon insigne dans ma main gauche, à hauteur de poitrine pour que l'agent en faction puisse le voir. Je ne savais pas vraiment quelle serait ma réaction si le shérif lui ordonnait de ne pas me laisser passer. Le fait que j'aie, légalement, le droit de me trouver quelque part ne signifie pas que la police locale me facilite toujours les choses. Oh, ils n'osent pas me toucher ou m'expulser de leur scène de crime mais, s'ils veulent me mettre des bâtons dans les roues, ils peuvent.

— Veuillez vous écarter, je vous prie.

L'agent en uniforme commença à obtempérer, mais le shérif déclara :

— Tu ne bosses pas pour elle. Tu bougeras quand je te dirai de bouger.

Je soupirai et pensai : *Merde alors*. Puis j'eus une idée. Je plongeai une main dans la poche du blouson de Byron.

— Faites bien attention à ce que vous allez sortir, dit le shérif dans mon dos.

À en juger sa voix, il se tenait beaucoup trop près de moi. Je me tournai pour pouvoir les voir, lui et l'agent Douglas.

— Inutile de vous exciter, dis-je en lui montrant mon portable. Je passe juste un coup de fil.

Il posa les mains sur ses hanches, au-dessus de sa ceinture Sam Brown. Il n'avait pas défait la pression de son holster, donc il n'était pas sérieux. Il essayait juste de m'impressionner. S'il pensait qu'il y allait arriver de cette façon, il pataugeait dans le petit bassin depuis trop longtemps.

Je composai le numéro en gardant un œil sur le shérif et ses sbires. Beaucoup d'entre eux avaient cessé leur interrogatoire, leur garde ou ce qu'ils faisaient d'autre pour

observer notre petit numéro de duettistes. Zerbrowski décrocha à la deuxième sonnerie.

— Je suis dans le club, à l'extérieur de la salle VIP.

— Et pourquoi n'es-tu pas à l'intérieur ? demanda-t-il, perplexe.

— Parce que le shérif a ordonné à son homme de ne pas s'écarter pour me laisser passer.

— C'est faux, hurla l'intéressé. Mais vous ne pouvez pas donner d'ordres à un de mes gars.

Je soupirai assez fort pour que Zerbrowski m'entende.

— Un petit coup de main ne serait pas de refus.

Zerbrowski ouvrit la porte, le téléphone à la main.

— Merci, shérif Christopher. Le marshal Blake et moi prenons le relais.

Il referma son portable, sourit à tout le monde et s'écarta juste ce qu'il fallait pour

me laisser entrer moi, mais pas le shérif, qui le foudroya du regard depuis le bas des marches. Je compris que le jeu du plus con avait commencé bien avant mon arrivée et que j'avais juste débarqué en plein milieu.

Zerbrowski referma la porte derrière nous et s'y adossa en secouant la tête. Il mesure un mètre soixante-douze. Ses cheveux noirs grisonnent de plus en plus chaque année. Quand sa femme le force à aller chez le coiffeur, ils sont courts et bien coupés. Quand elle est occupée et que Zerbrowski oublie, ils sont bouclés et partent dans tous les sens. Ce soir-là, il portait un costume marron avec une chemise jaune pâle et une cravate assortie. Depuis le temps que je le connais, c'était sans doute la première fois que je le voyais habillé correctement. D'accord : habillé correctement et pas couvert de taches de nourriture.

Ses lunettes à monture argentée dissimulaient sa fatigue mais pas son

énervement. Il m'entraîna sur le côté, près de la fontaine au-dessus de laquelle était accroupi un lion empaillé. La salle VIP du *Saphir* est un croisement entre un pavillon de chasse, une chambre safari et autres lieux considérés comme typiquement masculins. La moquette s'ornait d'un motif léopard, si bien que ma première pensée fut : *Oh, non, un léopard a explosé et mis de la fourrure partout !* Mais bon, les imprimés animaux sont à la mode cette année. Les gens paient des centaines de dollars pour passer une soirée ici ; donc, ils doivent aimer ça.

Zerbrowski tourna le dos à la pièce et me fit signe de me placer devant lui pour que personne ne puisse nous voir parler.

— Bienvenue parmi nous ; tu vas voir, c'est la fête ce soir !

— Pourquoi empêches-tu les hommes du shérif d'entrer ?

— Quand nous sommes arrivés, ils avaient parqué les vampires ici et ils les

tenaient en respect avec des croix. Ils ne les touchaient pas ; ils faisaient juste briller leurs croix en menaçant de ne pas les ranger à moins que les vampires se décident à parler.

— Merde. L'utilisation d'un objet saint pour interroger un vampire a été légalement assimilée à une agression physique par la cour fédérale il y a… quoi, trois mois ?

— Ouais, dit Zerbrowski en soulevant ses lunettes pour se masser les yeux du pouce et de l'index.

— Tous les vampires ici présents pourraient porter plainte, chuchotai-je.

Zerbrowski acquiesça et remit ses lunettes en place.

— Comme je te l'ai dit : c'est la fête.

Avant cette décision de la cour, la plupart des flics arboraient un objet saint sur leur uniforme : une épingle de cravate ou des boutons de manchette en forme de croix, par exemple. Maintenant ; ils en sont réduits à

les porter dissimulés quelque part sur eux. Face à un vampire, les objets saints sont désormais considérés comme des armes. Autrement dit, ce que venait de faire Christopher constituait une « agression avec une arme mortelle ».

— C'était juste le shérif ; ou ses hommes aussi ?

— Certains de ses hommes. Avant notre arrivée, ils portaient tous une épingle de cravate en forme de croix. J'ai obtenu qu'ils les enlèvent, mais seulement après avoir menacé d'appeler le bureau du FBI le plus proche :

Je dévisageai Zerbrowski, parce qu'aucun flic n'aime faire intervenir ceux qu'ils surnomment affectueusement les Feebies.

— Je préférerais que le FBI nous retire toute l'affaire plutôt que de laisser faire ce genre de saloperie. Les vampires sont dans tous leurs états maintenant. S'il y a des

coupables parmi eux, je n'arriverai pas à les identifier, parce qu'ils sont tous furieux ou morts de trouille. La plupart refusent carrément de nous parler et, d'un point de vue légal, rien ne les y oblige.

Ça ne s'entendait pas dans sa voix, mais Zerbrowski était extrêmement fâché. Ça se voyait dans le froncement de ses sourcils, dans la raideur de ses mains. D'habitude, il est plutôt du genre cool, mais tout le monde a ses limites.

— On a trouvé des cas similaires : deux à Pittsburgh et cinq à La Nouvelle-Orléans. Ensuite, les coupables sont venus ici.

— C'est notre jour de chance.

— Ouais. Mais ça signifie qu'à moins de réussir à les choper on va avoir au moins trois cadavres de plus sur les bras. Il faut que ces gentils citoyens vampires nous disent ce qu'ils savent.

— Je vais voir ce que je peux faire. Tu veux que je commence par quelqu'un en

particulier ? Il est 4 h 30 ; il nous reste plus ou moins trois heures avant l'aube. Il faut les autoriser à rentrer chez eux avant, à moins que tu sois en mesure de les inculper.

— Il y a une femme morte dans le parking, avec des traces de morsure multiples, et ce sont des vampires. Je pourrais probablement convaincre un juge de les mettre en garde à vue, ne serait-ce qu'à titre de témoins. J'en connais un qui déteste suffisamment les vampires pour me filer un mandat.

Je secouai la tête.

— On essaie d'aplanir la situation, pas de l'aggraver. Pour le moment, ils ne peuvent porter plainte que contre cette ville. Tâchons de ne pas leur fournir un motif pour porter également plainte contre nous.

Zerbrowski acquiesça puis s'écarta et fit un large geste du bras.

— Ils sont tout à toi. Bonne chance.

Un groupe de vampires se massaient autour de la grande cheminée au centre de la

pièce. Aucun n'appartenait à Jean-Claude. Certains étaient assis à une table, dans d'énormes fauteuils semblables à des trônes ou sur des sièges rembourrés. L'un d'eux serrait un coussin à imprimé animal contre sa poitrine tout en regardant les flammes. Il avait les yeux écarquillés et l'air profondément choqué. Les cinq autres étaient effrayés ou en colère, ou un mélange des deux, mais ils tenaient mieux le coup.

Je leur montrai mon insigne et leur expliquai qui j'étais. Mais ce ne fut pas à cause de mon insigne que le serreur de coussin gémit :

— Oh, mon Dieu, ils vont nous tuer.

— La ferme, Roger, aboya un grand vampire aux cheveux noirs lissés en arrière et aux yeux noisette flamboyants. Que faites-vous ici, mademoiselle Blake ? Nous sommes retenus contre notre volonté et coupables de rien sinon d'être des vampires.

— Votre nom, réclamai-je.

Il se leva et tira sur sa veste de costume élégante bien que très classique.

— Je suis Charles Moffat.

— Ça me dit quelque chose.

L'espace d'un instant, il eut l'air nerveux, mais il se ressaisit très vite. Il n'était pas mort depuis vingt ans à peine, lui.

— Vous êtes l'un des diacres de Malcolm à l'Église de la vie éternelle.

Moffat ouvrit la bouche et la referma puis, levant le menton, répondit :

— En effet, et je n'en ai pas honte.

— Il n'y a pas de quoi. Mais Malcolm a interdit à tous les membres de son culte de fréquenter ce côté du fleuve dans un but immoral.

— Comment savez-vous ce que notre maître nous autorise ou non ?

Il essayait de bluffer, et ça n'allait pas marcher.

— Malcolm a parlé au Maître de la Ville et lui a demandé de le prévenir si des

membres de l'Église de la vie éternelle fréquentaient ses clubs. Vous n'avez pas le droit de faire des choses aussi polissonnes. Vous vous devez, je cite, d'être au-dessus de tout reproche.

Un des autres vampires, qui avait un début de calvitie galopante et des lunettes, se mit à se balancer dans sa chaise.

— Je savais que nous n'aurions pas dû venir. Si Malcolm l'apprend…

— C'est la servante de Jean-Claude. Elle va lui dire, et il le dira à Malcolm.

— En fait, l'accord portait juste sur les visites que vous pouviez faire aux clubs de Jean-Claude. Malcolm ne nous a pas demandé de surveiller ce qui se passe de ce côté du fleuve.

Le vampire à demi chauve me dévisagea comme si je venais de lui offrir le salut.

— Vous ne parlerez pas ?

— Si vous me racontez tout ce que vous savez au sujet de cette affaire, je ne vois pas de raison de prévenir votre maître.

Boule-de-billard toucha le bras de Moffat, qui eut un brusque mouvement de recul.

— Comment pouvons-nous vous faire confiance ?

— Écoutez, ce n'est pas moi qui ai signé une clause de moralité et qui viens de me faire prendre dans un bar à nichons, c'est vous. Donc si quelqu'un ici doit douter de la parole de l'autre, c'est plutôt moi, non ? À quoi sert un vampire capable d'enfreindre les ordres les plus stricts de son maître, les règles les plus fondamentales de son baiser ?

— Nous n'utilisons pas le mot « baiser » pour désigner un groupe de nos semblables. Malcolm estime que c'est un terme trop sensuel.

— D'accord, mais mon argument tient quand même. Vous avez trahi votre maître, votre culte et votre serment… à moins que les

membres de l'Église de la vie éternelle ne prêtent pas de serment de sang non plus ?

— C'est une pratique barbare, affirma Moffat. Nous sommes tenus de bien nous conduire par notre propre moralité, pas par une quelconque promesse magique.

Je souris et, d'un geste, désignai la salle VIP.

— Votre moralité a des goûts de luxe.

Moffat rougit, ce qui n'est pas chose facile pour un vampire, mais cela m'informa qu'il s'était nourri ce soir-là, et pas qu'un peu.

— Qui vous a servi de repas, ce soir ?

Il me foudroya du regard et ne répondit pas.

— Écoutez, les gars, il est 4 h 30. Nous avons moins de trois heures pour vous faire rentrer chez vous sains et saufs. Nous voulons tous que vous soyez partis d'ici à l'aube, d'accord ?

Les vampires acquiescèrent avec un bel ensemble.

— Alors, répondez à mes questions. Je peux dire lesquels d'entre vous sont à jeun et lesquels se sont nourris. J'ai besoin de connaître l'identité de leurs donneurs et, s'ils se trouvent dans la pièce à côté, je les interrogerai. Dans le cas contraire, il va me falloir leur nom et un moyen de les contacter immédiatement.

— La relation entre un vampire et son partenaire est sacrée.

— Écoutez, Charles, vous avez bu assez de sang pour rougir. Vous voulez que je commence à tirer des suppositions sur la manière dont vous vous l'êtes procuré ?

— Nous avons déjà été menacés et abusés. Vous ne pouvez rien nous faire de plus.

Je me tournai vers les autres.

— Qui veut répondre à mes questions et obtenir une carte « je-ne-dirai-rien-à-Malcolm » ?

Boule-de-billard se leva. Moffat l'engueula, mais il secoua la tête.

— Non, Charles, tu n'es pas mon maître. Nous sommes tous libres au sein de l'Église, c'est l'une des raisons pour lesquelles nous l'avons rejointe. Je vais répondre à ses questions parce que j'en ai le droit.

— Trouvons un endroit plus tranquille, dis-je en lui faisant signe de me suivre.

Un magnifique aquarium d'eau de mer trônait dans une niche qui servait probablement de fumoir. Plusieurs portes se découpaient dans les murs de cette alcôve : celles des « salons » où les clients pouvaient emmener une stripteaseuse pour qu'elle leur fasse une danse érotique en privé.

J'entraînai Boule-de-billard dans la première. Ce n'était pas du tout un endroit

vulgaire. Il y avait un petit canapé, une chaise, une table basse et des spots halogènes. Ici aussi, la déco obéissait au thème « cuir viril », mais de façon pas trop ostentatoire.

— Asseyez-vous.

Le vampire obtempéra en frottant ses mains sur ses genoux. Il était nerveux et un peu grassouillet, aussi. Il ressemblait à un comptable, à ceci près que, quand il se passa la langue sur les lèvres, j'aperçus la pointe de ses canines. Les nouveaux ont encore du mal à dissimuler leurs crocs.

— Depuis combien de temps appartenez-vous à l'Église de la vie éternelle ?

— Deux ans. (Il secoua la tête.) Je pensais que ce serait sexy, vous savez : les vampires, les fringues, le romantisme… (Il serra ses mains boudinées l'une contre l'autre.) Mais ce n'est pas du tout comme ça. Je suis toujours assistant juridique ; je travaille juste

pour une autre firme qui me laisse bosser la nuit. Je ne peux plus boire, plus manger de steaks, et mourir ne m'a pas rendu plus séduisant. (Il écarta les mains.) Regardez-moi : je suis plus pâle, c'est tout.

— Je croyais que l'Église exigeait six mois d'études minimum avant de vous laisser sauter le pas ?

Il acquiesça.

— C'est le cas mais, à les entendre, toutes nos règles morales nous rendent meilleurs que les autres vampires. Elles nous placent au-dessus de pervers comme Jean-Claude et sa clique. (Il leva vers moi un regard effrayé.) Désolé, je ne voulais pas…

— Je sais ce que l'Église raconte à propos de la société vampirique normale.

— Ça paraissait si noble !

— Laissez-moi deviner. Vous avez rencontré une femme qui s'est avérée être une vampire.

Il sursauta.

— Comment le savez-vous ?

— Une intuition. Après votre transformation, qu'est-elle devenue ?

— Elle est restée ma partenaire pendant quelques mois puis on lui a assigné d'autres devoirs.

C'était intéressant, et je le notai mentalement pour plus tard. Si les diacres de l'Église de la vie éternelle séduisaient les humains pour grossir leurs rangs, on pourrait qualifier leurs activités d'illégales ou, du moins, de moralement douteuses.

— De qui vous êtes-vous nourri ce soir ?

La question surprit Boule-de-billard, qui cligna des yeux comme un lapin pris dans les phares d'une voiture.

— Sasha, elle s'appelait Sasha.

— Et vous l'avez amenée ici ?

Il acquiesça.

— Vous êtes membre de ce club ?

— Oui.

— Charles aussi ?

— Oui.

— La plupart des vampires qui vous accompagnent aussi ?

— Oui. C'était la première fois que Clarke venait.

— Clarke, c'est celui qui serrait un coussin contre lui ?

— Comment le savez-vous ?

Je secouai la tête en souriant.

— Vous souvenez-vous des filles dont se sont nourries vos compagnons ? Nom, description ?

Il se souvenait de beaucoup de choses. Je récoltai quatre noms, deux descriptions et l'information que seul le pauvre Clarke ne s'était pas nourri. Évidemment, je le savais déjà, mais c'est toujours bon qu'on vous confirme les choses.

Flanqués de Zerbrowski pour notre protection, nous ressortîmes dans la grande salle pour aller chercher les personnes concernées. Nous appariâmes chaque vampire

avec au moins une fille. Moffat avait bu le sang de trois d'entre elles, et il laissait toujours des gros pourboires. Deux des danseuses étaient ses donneuses régulières. Plutôt dévergondé pour un diacre.

Il me fallut un peu plus de deux heures pour reconstituer les « couples » vampire-calice. Ça ne signifiait pas que Moffat et ses copains n'étaient pas sortis en douce pour se nourrir de quelqu'un d'autre, mais ça rendait la chose moins probable. Je suggérai que, si nécessaire, nous pourrions, plus tard, comparer l'écartement de leurs crocs avec la largeur des morsures que portait le cadavre. Nous connaissions leur nom et nous savions où les trouver.

L'information la plus intéressante de la soirée me fut fournie uniquement par Boule-de-billard et par Clarke, qui flippait tellement qu'il aurait vendu sa propre mère. Trois autres membres de l'Église étaient passés au *Saphir* plus tôt dans la soirée, et ils

faisaient eux aussi partie du groupe qui fréquentait régulièrement les clubs de striptease. Mais aucun d'eux n'avait la carte VIP qui permettait d'accéder à la salle du même nom.

Je notai leur nom ainsi que l'adresse des plus nouveaux. Peut-être avaient-ils quelque chose à voir avec le meurtre, ou peut-être s'étaient-ils ennuyés et avaient-ils décidé de rentrer tôt ce soir-là. Ce n'est pas un crime de partir de quelque part.

Zerbrowski appela des militaires en renfort tandis que nous escortions les vampires jusqu'à leurs véhicules. Aucun d'eux n'était assez vieux ni assez puissant pour voler. Lorsque Moffat et ses copains furent tous à l'abri dans leur voiture ou leur mini-van, Zerbrowski me prit à part et demanda :

— J'ai bien entendu ? L'Église vampirique fait signer une clause morale à ses membres ?

Je hochai la tête.

— Les autres vampires les surnomment les Mormons de nuit.

Zerbrowski grimaça.

— Les Mormons de nuit, vraiment ?

— Je te jure.

— Elle est bien bonne. Il faudra que je m'en souvienne. (Par-dessus son épaule, il regarda l'ambulance, le camion de pompiers et tout le personnel qui attendait.) Maintenant que tu as sauvé les vampires, que dirais-tu de jeter un coup d'œil à la scène de crime ?

— Je pensais que tu ne me le proposerais jamais.

Il eut un large sourire qui effaça presque la lassitude de ses yeux.

— Je descends l'échelle en premier.

Je fronçai les sourcils.

— Quelle échelle ?

— Le corps se trouve au fond d'un trou creusé par des ouvriers un peu trop zélés. D'après le manager du club, leur permis de construire n'était pas en règle ; donc, les

travaux ont été interrompus. C'est pour ça que nous avons besoin des pompiers : pour nous aider à remonter le corps quand tu auras fini de l'examiner.

— Il n'est pas question que tu descendes avant moi, Zerbrowski.

— Pourquoi ? Que portes-tu sous cette jupe microscopique ?

— Ça ne te regarde pas et, si tu ne me laisses pas descendre la première, je le dis à ta femme.

Il éclata de rire, et quelques personnes regardèrent dans notre direction. Elles avaient plus froid que nous et elles étaient tout aussi crevées. Je ne crois pas qu'elles virent ce qu'il y avait de drôle.

— Katie sait bien que je suis un pervers.

Je secouai la tête.

— Et la scène de crime ? Je parie qu'elle n'est pas très nette.

— Voyons, il a plu, il a gelé, il a dégelé, et il a plu de nouveau. Donc…

— Merde.

— Où est la combinaison que tu portes d'habitude pour examiner les cadavres ?

— C'est contraire à la politique de la boîte de porter une tenue de scène de crime pendant le boulot.

Ce que je me gardai bien de dire, c'est qu'une fois j'avais commis l'étourderie de garder une combinaison pleine de sang pour me rendre au cimetière et relever un zombie. La femme du client s'était évanouie. Je n'y suis pour rien si c'était une petite nature, mais bon. Ce n'est même pas Bert qui m'a interdit de recommencer : c'est un vote à la majorité simple des partenaires de Réanimateurs Inc. Donc, je suis obligée de respecter la règle.

— Je n'avais pas l'intention de descendre dans des trous et d'examiner des cadavres ce soir.

Le sourire grimaçant de Zerbrowski s'estompa.

— Moi non plus. Finissons-en. Je veux rentrer chez moi pour embrasser ma femme et mes gosses avant qu'ils partent au boulot ou à l'école.

Je ne lui fis pas remarquer qu'il était déjà 6 h 30 et que ses chances d'arriver chez lui à temps étaient faibles voire inexistantes. Tout le monde a besoin d'espoir, et qui suis-je pour l'anéantir ?

CHAPITRE 47

La femme qui gisait au fond du trou était au-delà de tout espoir, de toute peur ou de quelque autre sentiment qu'elle ait pu éprouver quand on l'avait agressée. Son expression était vacante, comme celle de tous les morts. De temps en temps, on trouve un cadavre à l'air effrayé, mais c'est juste un hasard dû au fonctionnement de ses muscles faciaux à l'instant de la mort. La plupart des défunts paraissent vides, comme s'il leur

manquait quelque chose d'essentiel, quelque chose de plus important encore qu'un souffle et un pouls. J'ai vu suffisamment d'yeux se voiler une dernière fois pour affirmer que quelque chose de plus précieux que n'importe quel phénomène physiologique disparaît au moment de la mort.

Autre hypothèse : j'étais juste crevée, et je n'avais pas envie de patauger dans la boue en examinant le cadavre d'une femme sans doute plus jeune que moi et qui le resterait à jamais. Plus on approche de l'aube, plus je deviens morbide si je n'ai pas dormi.

Il y avait de nombreuses similitudes avec le premier meurtre. Cette femme aussi était allongée sur le dos. Comme la victime précédente, elle exerçait le métier de stripteaseuse et avait été tuée à l'extérieur du club qui l'employait. Et comme la victime précédente, elle était blanche et blonde. Il y avait une trace de morsure de chaque côté de son cou, une dans le creux de son bras

gauche, une sur son poignet droit et une sur sa poitrine. Pour voir s'il y en avait d'autres à l'intérieur de ses cuisses, j'allais devoir m'agenouiller dans la boue, et je n'en avais vraiment pas envie.

Je me fis la promesse de ne plus jamais me laisser surprendre sans une combinaison et des bottes en caoutchouc, où que je sois. J'avais dû emprunter des gants à Zerbrowski. Quand j'avais chargé la Jeep en début d'après-midi, je m'étais équipée pour un rencard, pas pour ma fonction de marshal. Bien fait pour moi.

Je me redressai en me demandant si je pourrais m'en sortir sans ramper dans la boue pour examiner toutes les morsures.

— Elle est plus grande, presque trente centimètres de plus que la dernière. Blonde mais avec des cheveux très courts ; l'autre les portait longs. Cela mis à part, les deux meurtres semblent très similaires.

— Les amplitudes de morsure sont les mêmes.

— Qui a pris les mesures ? demandai-je.

Le nom que me donna Zerbrowski ne me disait rien. Nous nous trouvions de l'autre côté du fleuve ; c'est rare que j'intervienne sur des scènes de crime par ici. J'exécute des vampires pour l'État de l'Illinois, mais je ne fais pas beaucoup d'investigations.

Je ne pouvais pas laisser quelqu'un d'autre se charger des relevés, pas si je ne le connaissais pas. Si une seule des mesures était erronée, ça signifierait qu'un des joueurs de l'équipe avait changé. Nous devions savoir si nous cherchions cinq ou six vampires, voire davantage.

Soupirant, je sortis mon petit mètre-ruban de la poche de mon blouson. Ça, c'est un truc que je garde en permanence dans ma boîte à gants, à côté des lingettes pour bébé. Je mesurai les morsures les plus accessibles et fis noter le résultat à Zerbrowski. Puis je

posai soigneusement un genou en terre entre ceux de la victime. La boue était froide. J'écartai les jambes de la femme et découvris d'autres morsures à l'intérieur des cuisses.

Je mesurai toutes celles que je pus trouver. Les amplitudes collaient approximativement, mais j'utilisais un instrument différent de la première fois, ce qui est contraire aux règles. Je n'aurais pas dû laisser la technicienne de l'Unité de scène de crime se servir de son compas à calibrer sachant que je n'en disposerais pas la fois suivante. Sur le terrain, ce genre de détail peut faire une grosse différence. Sur le terrain, ce n'est pas la même chose qu'en laboratoire.

Je me relevai en essayant de ne pas glisser et me retrouver les quatre fers en l'air dans la boue. Les bottes à talons hauts ne sont pas les chaussures les plus adaptées pour ce genre de manœuvre, aussi procédai-je très prudemment.

— La sécurité du *Saphir* patrouille dans le parking, et il y a au moins un type en permanence. C'est le week-end, donc il aurait dû y en avoir deux. Ont-ils vu ou entendu quelque chose ?

— L'un des deux a vu la fille sortir avec son manteau. Elle avait fini de bosser et elle rentrait chez elle. Elle s'est dirigée vers sa voiture… (Zerbrowski feuilleta son calepin.) Et soudain, elle a disparu.

Je le dévisageai.

— Quoi ?

— Le vigile a dit qu'elle se dirigeait vers sa voiture et qu'il l'avait saluée d'un geste de la main. Puis quelque chose a attiré son attention de l'autre côté du parking. Il ne sait pas quoi exactement, mais il jure qu'il n'a jeté qu'un coup d'œil. Et quand il a de nouveau regardé vers la fille, elle avait disparu.

— Disparu.

— Ouais. Pourquoi tu fais cette tête, comme si ça voulait dire quelque chose ?

— Il a examiné sa voiture tout de suite ?

Zerbrowski acquiesça.

— Oui, et comme elle n'était pas dedans, il est entré dans le club pour voir si elle était retournée à l'intérieur. Comme elle n'était pas là non plus, il a appelé son collègue et ils se sont mis à fouiller les environs. Ce sont eux qui l'ont trouvée.

— Il pense avoir détourné le regard combien de temps ?

— D'après lui, pas plus de quelques secondes.

— Quelqu'un a demandé aux gens qui étaient à l'intérieur s'ils avaient vu partir la fille ? J'aimerais savoir à quelle heure elle est sortie du club et combien de temps le vigile a réellement détourné les yeux.

— Sortons de ce trou et tâchons de trouver quelqu'un qui l'a vue partir et qui a regardé sa montre dans la foulée.

Mais au lieu de joindre le geste à la parole, Zerbrowski se remit à feuilleter son

calepin. Les projecteurs braqués vers le fond du trou dispensaient une lumière crue, impitoyable, qui me donnait envie de couvrir cette femme pour qu'on cesse de la regarder. Allons bon, voilà que je deviens sentimentale.

— En fait, une des femmes qui se trouvaient à l'intérieur, une cliente, trouvait la victime fort à son goût, elle et aussi son mari. Donc, elle a remarqué l'heure qu'il était quand elle est partie.

— Et si on rapproche ça de la déclaration du vigile, ça donne quoi ?

Zerbrowski vérifia.

— Dix minutes d'écart.

— Dix minutes, c'est drôlement long pour un coup d'œil à quelque chose dont il ne se souvient même pas.

— Tu crois qu'il a menti ?

Je secouai la tête.

— Non, je crois qu'il nous a dit ce qu'il croit être la vérité.

— Je suis paumé. Où veux-tu en venir ?

J'eus un sourire sans joie.

— Un des vampires doit être un maître, nous le savons déjà. Mais pour réussir ce tour de passe-passe, il doit également être capable d'embrumer l'esprit des humains.

— Je croyais que tous les vampires en étaient capables, fit remarquer Zerbrowski.

Je secouai la tête.

— Ils peuvent hypnotiser quelqu'un avec leur regard ; et après l'avoir mordu, ils peuvent effacer de sa mémoire le souvenir de cette scène ou davantage, s'ils sont vraiment puissants. Mais la victime se souvient vaguement d'une paire d'yeux, ou d'un animal aux prunelles flamboyantes, ou de phares de voiture particulièrement éblouissants. Son esprit tente de trouver une explication rationnelle à ce qui s'est passé.

— D'accord. Donc, un des vampires a fait disjoncter le vigile avec ses yeux.

— Non. Je te parie qu'il l'a fait à distance, sans contact visuel direct. Je vais parler à ce type, voir de quoi il se souvient, mais, s'il n'a pas été mordu et qu'il n'a pas de souvenir bizarre, c'est que ça a été fait de loin.

— Ce qui signifie ? demanda Zerbrowski sur un ton las et irrité.

Je ne le pris pas pour moi.

— Ce qui signifie qu'un des assassins est un vieux maître vampire. Nous avons affaire à quelqu'un de très doué. La liste n'est pas si longue.

— Des noms ?

Je secouai la tête.

— Commençons par parler au vigile et par le déshabiller.

Zerbrowski me regarda par-dessus le bord de ses lunettes avant de les remonter sur son nez.

— Tu viens bien de dire ce que je pense que tu viens de dire ?

— Il faut vérifier s'il porte des traces de morsure vampirique. Si oui, ça peut être l'œuvre d'un paquet de vampires. Si non, ça restreindra grandement le champ de nos investigations. Crois-moi, ça fera une différence pour la suite de l'enquête.

— À ton avis, c'est l'un des vampires de Jean-Claude ?

— Non.

— Comment peux-tu en être si certaine ?

Comment pouvais-je en être si certaine ? J'étais assez crevée pour me poser la question moi-même et me demander de quelle façon Jean-Claude y répondrait. Me garantirait-il que ça ne pouvait pas être un de ses vampires ?

Cette pensée suffit à activer notre lien. Tout à coup, Jean-Claude fut dans ma tête. Et merde. Il voyait ce que je voyais, ce qui n'était pas une bonne idée étant donné que je me trouvais sur une scène de crime dont la

victime avait été tuée par des vampires. Je voulus dresser mon bouclier pour l'expulser mais, soudain, je connus la réponse à la question de Zerbrowski.

Mon serment de sang les en empêcherait, parce que je leur ai interdit à tous d'attirer l'attention de la police humaine de manière négative.

Je songeai : *Liv a enfreint ce serment autrefois*, et Jean-Claude m'entendit.

À l'époque, je n'étais pas encore un sourdre de sang. Désormais, mon serment doit être pris au sérieux.

J'étais restée silencieuse trop longtemps. Zerbrowski me demanda :

— Ça va ?

— Je réfléchissais.

Je connaissais l'existence des serments de sang, mais, jusque-là, je n'avais pas mesuré leur importance, ni compris leur signification exacte.

— Parce que tous les vampires de Jean-Claude lui ont prêté un serment de sang qui les lie mystiquement au Maître de la Ville, et qu'il leur a interdit de faire ce genre de conneries.

— Veux-tu dire que le serment de sang rend ceci impossible ?

— Pas impossible, mais très difficile. Tout dépend de la puissance du Maître de la Ville auquel le serment a été prêté.

— Et comment qualifierais-tu la puissance de Jean-Claude ?

Je cherchai un moyen de tourner ça et optai finalement pour :

— Suffisante pour que je sois prête à parier que ce n'est pas un de ses vampires.

— Mais tu ne peux pas le garantir.

— Les garanties, c'est pour les appareils électroménagers, pas pour les meurtres.

Zerbrowski eut un sourire crispé.

— Pas mal. Je la replacerai à l'occasion.

— Fais-toi plaisir.

Son sourire se transforma en rictus.

— Je ne comprends toujours pas cette histoire de serment de sang. Je suis peut-être trop crevé pour piger quoi que ce soit à la métaphysique. Tu me réexpliqueras ça plus tard.

— Je peux te simplifier le truc.

— Ce serait gentil.

— Les vampires que j'ai interrogés tout à l'heure m'ont appris que Malcolm avait aboli le serment de sang au sein de l'Église de la vie éternelle. Apparemment, il trouvait ça trop barbare.

Jean-Claude était toujours dans ma tête. Il entendit ce que je dis et je sentis émaner de lui une vague de peur à la limite de la panique.

— D'accord, et qu'est-ce que ça signifie au juste ? demanda Zerbrowski.

Je dus prendre une grande inspiration pour parler à travers la peur de Jean-Claude. Sa voix s'éleva dans ma tête :

— *En es-tu certaine, ma petite ?*

Je répondis tout haut aux deux questions :

— Ça signifie, Zerbrowski, qu'il y a dans cette ville et la région environnante des centaines de vampires que rien n'empêche de faire des conneries de ce genre, excepté leur propre conscience et la clause de moralité qu'ils signent tous.

Jean-Claude jura en français dans ma tête et, même si je captai un mot par-ci par-là, l'ensemble était trop rapide pour que j'arrive à suivre.

Zerbrowski eut un sourire qui s'élargit jusqu'à se changer en grimace.

— Donc, si je comprends bien, l'Église fait confiance à ses membres pour bien se tenir, tandis que ton petit ami préfère prendre des précautions.

— Je jetterai un coup d'œil du côté des maîtres vampires qui ont récemment débarqué à Saint Louis sur l'invitation de Jean-

Claude, mais je parie plutôt sur l'Église de la vie éternelle.

— Dolph dirait que c'est parce que tu refuses que Jean-Claude et les siens soient responsables de ces meurtres.

— En effet. Et tu sais quoi, Zerbrowski ? L'idée que tous ces vampires nouveau-nés n'ont que leur moralité humaine pour les pousser à se tenir à carreaux me donnerait presque envie d'approuver Dolph sur un point.

— Lequel ?

— Il faudrait tous les tuer.

Ne dis pas ça devant la police, ma petite, protesta Jean-Claude dans ma tête. Nous serons peut-être obligés d'en arriver là, et tu ne veux pas que ton ami se souvienne de cette conversation.

Il avait raison.

— Merde, Anita, certains de tes amis les plus proches sont des suceurs de sang.

— Oui, mais les vampires doivent se plier à des règles. Malcolm essaie de les traiter comme s'ils étaient juste des humains avec des crocs. Crois-moi, Zerbrowski, ils ne le sont pas. Même si ces meurtres s'avèrent être l'œuvre d'un groupe de renégats qui ont réussi à échapper à notre vigilance – la mienne, celle de Jean-Claude et celle de Malcolm –, il va falloir qu'on lui touche deux mots de sa nouvelle politique.

— Pourquoi ai-je l'impression que ni moi ni aucun flic ne sommes inclus dans ce « on » ?

Zerbrowski me dévisageait, et toute trace de plaisanterie ou d'humour salace avait disparu de son regard, ne laissant qu'une paire d'yeux de flic à l'intelligence vivace.

Je soupirai et fis un pas vers l'échelle. J'en avais déjà beaucoup trop dit.

Tu dois ajouter quelque chose pour atténuer le mordant de tes paroles, ma petite, me conseilla Jean-Claude.

Je réfléchis et déclarai tout haut :

— Je suis crevée, Zerbrowski. S'il te plaît, ne dis pas à Dolph que, d'après moi, tous les vampires de l'Église devraient être éliminés. Je ne le pense pas, pas vraiment.

— Je n'en parlerai à personne, et surtout pas à Dolph. Il se remettrait probablement à déblatérer sur sa nouvelle bru et, franchement, on en a tous assez.

J'acquiesçai.

— Mais si jamais des centaines de vampires pètent les plombs tous en même temps, c'est moi qu'on appellera. Je ne veux pas avoir à les affronter en si grand nombre. Je suis douée, mais pas à ce point.

— Pour plusieurs centaines, même toi, tu aurais besoin d'aide, approuva Zerbrowski. (Il soupira bruyamment.) Je

comprends que cette perspective te fasse flipper. Pour être franc, elle me fait flipper aussi.

— Je vais tenter de découvrir depuis combien de temps l'abolition du serment de sang est entrée en vigueur au sein de l'Église.

— Et ensuite ?

J'empoignai un barreau de l'échelle.

— Je ferai ce qu'il faudra.

Ma petite, tu es de plus en plus imprudente, commenta Jean-Claude.

— Sortez de ma tête, chuchotai-je.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Anita ? Tu es un marshal fédéral, maintenant. Tu ne peux plus jouer les cow-boys solitaires. Tu as un insigne.

J'appuyai mon front contre l'échelle et eus un mouvement de recul en me rendant compte qu'elle était couverte de boue. À Zerbrowski, je racontais la vérité, du moins, autant qu'il m'était possible de le faire.

— Nous donnerons le choix à Malcolm. Ou il réinstaure le serment de sang pour tous, ou Jean-Claude le fait.

La voix de Jean-Claude s'amplifia dans ma tête.

Arrête, ma petite. Je t'en supplie, arrête-toi là. Ne lui dis pas le reste.

Ce que je ne dis pas à Zerbrowski, c'est que tout vampire qui refuserait de se plier au rituel serait sans doute un vampire mort. J'avais accès aux souvenirs de Jean-Claude en la matière ; je savais que le serment de sang était l'une des lois vampiriques les plus strictement respectées. J'avais vu ce qui se passait quand il n'était pas assez fort, et ce qu'il se passerait s'il n'existait pas du tout.

J'avais commencé à grimper l'échelle quand Zerbrowski demanda :

— Et si les vampires de l'Église refusent de prêter serment ?

L'espace d'une seconde, je restai figée sur le barreau que j'avais atteint. Puis je mentis.

— Je ne sais pas trop. J'espère que c'est juste la politique de Malcolm et pas seulement celle de toutes les Églises vampiriques à travers le pays. Nous parlons d'une situation sans précédent, Zerbrowski. À ma connaissance, aucun vampire n'a jamais autorisé sa descendance à se reproduire sans s'assurer d'abord qu'il resterait son maître, et pas juste de nom. Ce n'est jamais arrivé. Les vampires ne sont pas très ouverts aux idées nouvelles.

— Parles-tu d'éliminer ceux qui refuseront de prêter serment ? Anita, ils ont des droits.

— Je le sais, Zerbrowski. Je le sais mieux que la plupart des gens.

Je maudissais Malcolm pour le bordel qu'il venait de déclencher. Même si les tueurs en série n'étaient pas membres de son

Église, ce n'était qu'une question de temps avant que la situation dérape. Les vampires ne sont pas des humains ; ils ne réfléchissent pas comme des humains. Malcolm s'efforçait de faire avec l'Église de la vie éternelle la même chose que Richard avec le clan de Thronnos Rokke. Tous deux essayaient de traiter les monstres comme s'ils étaient des gens normaux. Alors qu'ils ne le sont pas. Que Dieu me pardonne, mais ils ne le sont pas.

Jean-Claude chuchota :

Il faudra envoyer des messagers à l'Église pour évaluer la gravité exacte de la situation.

Je ne répondis pas, parce que je me doutais déjà de l'identité d'un des messagers en question. Ce serait moi.

Je recommençai à gravir l'échelle. Puis Zerbrowski siffla et je me souvins de ce que je portais sous ma jupe.

— Dis donc Blake, tu as un très beau…

— Ne le dis pas, Zerbrowski.

— Pourquoi ?

— Parce que, si tu le dis, je te fous par terre.

— Cul, dit-il.

— Je t'avais prévenu.

Il éclata de rire.

Lorsque nous eûmes regagné la terre ferme, je lui fis un balayage. Zerbrowski atterrit dans une flaque de boue commodément située là. Il jura, et toutes les autres personnes présentes éclatèrent de rire.

— Je dirai à Katie que tu as été méchante avec moi.

— Elle prendra ma défense.

Je n'en doutais pas une seule seconde. Même si je connais assez bien Katie Zerbrowski pour être persuadée que jamais son mari n'oserait lui raconter ce qu'il m'avait dit. Elle trouverait ça grossier.

C’est pourtant vrai, murmura Jean-Claude dans ma tête. Je lui ordonnai de la fermer lui aussi et, cette fois, il obéit.

— *L’aube approche ; je dois me reposer. Nous reparlerons à mon réveil.*

— Faites de beaux rêves, chuchotai-je.

— *Les morts ne rêvent pas, ma petite.*

Et sa présence s’évanouit.

CHAPITRE 48

Le vigile n'avait pas aimé se déshabiller. Je lui avais dit qu'il pouvait le faire en privé, avec les gentils agents de police et moi comme seul public, ou qu'il pouvait monter sur l'une des scènes. À lui de choisir. Il n'avait pas eu l'air de me croire mais, dans le doute, il avait quand même obtempéré.

Il ne portait pas de traces de morsure. D'un côté, c'était dommage, parce qu'un maître vampire est bien plus difficile à

attraper, à garder prisonnier et à éliminer. De l'autre, c'était chouette parce que la liste des coupables potentiels était assez courte. Ou du moins, elle l'était si j'avais bien pigé le traité conclu entre Malcolm et Jean-Claude.

D'accord, techniquement, ce traité avait été conclu entre Malcolm et Nikolaos, l'ancienne Maîtresse de Saint Louis. L'ayant rencontrée – et, incidemment, ayant dû la tuer – je comprenais les vampires qui avaient massivement afflué à l'Église de la vie éternelle pour ne rien devoir à cette psychopathe.

Néanmoins, Jean-Claude avait accepté d'honorer le traité après sa mort, à quelques conditions. La première, c'était qu'aucun nouveau maître vampire ne serait autorisé à s'installer en ville sans son accord préalable. Donc, ou bien Malcolm avait enfreint le traité de son côté, ou bien il ignorait la présence d'un maître vampire au sein de sa communauté.

Troisième possibilité : ni Malcolm ni Jean-Claude n'avaient senti le maître vampire en question pénétrer sur leur territoire. Si tel était le cas, nous étions salement dans la merde, parce qu'aucun de nous ne voudrait affronter un monstre aussi puissant.

À moins que Jean-Claude ait autorisé Malcolm à faire venir un maître vampire, sans se rendre compte qu'il n'y aurait pas de serment de sang pour le lier. Tant de questions que j'avais mal à la tête, et aucun moyen de trouver des réponses avant que Jean-Claude se réveille en fin de journée.

Je revins à Saint Louis dans les premières lueurs de l'aube, en me réjouissant d'avoir des lunettes de soleil sur moi et de ne pas conduire en direction de l'est. La lumière indirecte était déjà assez éblouissante.

Le *Cirque* se trouvait plus près que ma maison, aussi décidai-je de dormir là-bas. Ça m'arrive de temps en temps, soit après un

rendez-vous avec Jean-Claude, soit parce que c'est plus commode que de rentrer chez moi. J'étais si fatiguée que mes yeux me brûlaient, et tout mon corps était endolori comme si j'avais la grippe, alors qu'en fait il pompait juste sur ses réserves pour me garder éveillée et en mouvement.

Il était presque 8 h 30 lorsque je me garai dans le parking des employés. Trois autres voitures s'y trouvaient déjà : celle de Jason et deux autres que je ne connaissais pas. Elles devaient appartenir à des gens qui ne travaillaient pas seulement au *Cirque* mais qui vivaient ici et qui savaient conduire. Ça réduisait pas mal les possibilités. Je penchais pour Meng Die et peut-être Faust, mais je ne pouvais pas en être sûre, et j'étais trop crevée pour m'en soucier.

Je traversai le parking dans la lumière grandissante du jour, luttant contre l'envie de rentrer la tête dans mes épaules. Je fis tourner ma clé dans la serrure de la porte de

derrière et, poussant le battant, pénétrai dans la pénombre bienfaisante d'une réserve.

Je refermai la porte et m'y adossai une seconde ou deux. Il n'y a pas si longtemps, elle n'avait pas de serrure et, si vous vouliez entrer, il fallait qu'on vous ouvre de l'intérieur. Du coup, une sentinelle était postée en permanence dans une petite pièce sous le toit. J'ai protesté que c'était stupide, puisqu'il y avait une serrure à la porte de devant. Ça compliquait l'accès des employés. Et puis, juste avant l'aube, au moment de la relève, le poste de surveillance restait parfois vide plusieurs minutes ; or, c'était souvent à cette heure que je voulais rentrer. Tambouriner à la porte m'avait vite gonflée, et j'avais obtenu de Jean-Claude qu'il fasse installer une porte blindée avec une serrure.

Je m'assurai qu'elle était bien fermée derrière moi avant de me faufiler entre les caisses jusqu'à la grande porte qui donnait sur l'escalier des souterrains. J'étais

tellement crevée que, s'il y avait eu un ascenseur, je l'aurais pris. Mais il n'y en avait pas. L'escalier fait partie des défenses du *Cirque*. Premièrement, il est si long et il descend si bas que personne ne s'y engage à la légère. Deuxièmement, il est bordé d'alcôves depuis lesquelles il est facile de tendre une embuscade en cas de besoin. Troisièmement, les marches sont d'une longueur étrange, comme si elles n'avaient pas été taillées pour un bipède ou, en tout cas, pas un bipède à échelle humaine. Si vous ne saviez pas ce qui vous attend en bas, vous vous poseriez de sérieuses questions.

En fait, il n'y a que des vampires et des loups-garous, mais nos ennemis ne peuvent pas le savoir. Jean-Claude encourage les rumeurs selon lesquelles des créatures beaucoup plus grosses et beaucoup moins humaines se tapiraient dans le sous-sol du *Cirque*. Que nos ennemis s'interrogent et

tremblent un peu ; ça ne peut pas nous faire de mal.

Le temps que j'atteigne la grande porte métallique située au bas de l'escalier, le manque de sommeil brouillait ma vision. Je ressortis mon trousseau. Cette clé-là n'était pas difficile à trouver : elle ressemblait à une antiquité géante à côté des autres clés, plus petites et plus modernes.

Je l'introduisis dans la serrure, qui s'ouvrit sans accroc ni bruit. Les gonds étaient bien huilés, mais, si je n'avais eu qu'une force humaine, j'en aurais sans doute bavé pour pousser le battant, rien qu'à cause de son poids. Il était censé résister aux assauts de choses bien plus massives que mes mains.

Je refermai la porte derrière moi, la verrouillai et mis la grosse barre en place. Si quelqu'un d'autre ramenait ses fesses à cette heure indue, tant pis pour lui ! Mais en général, si longtemps après l'aube, il n'y avait

pas beaucoup de risques. D'ailleurs, le seul fait que la barre n'ait pas déjà été mise aussi tard dans la journée signifiait probablement que Jean-Claude se doutait que je viendrais dormir ici.

Je franchis les longs rideaux soyeux qui formaient les murs du salon. Je ne prêtai guère d'attention au mobilier blanc, or et argent, ni au portrait accroché au-dessus de la cheminée. À présent que la porte extérieure était verrouillée, je ne pensais qu'à une chose : dormir.

Je me rendis dans la chambre de Jean-Claude. J'aurais pourtant dû me douter que je trouverais son lit déjà occupé. Asher et lui gisaient immobiles sous les draps, aussi beaux dans la mort que dans la vie. Les cheveux dorés d'Asher moussaient sur l'oreiller blanc. Ses paupières closes, m'empêchaient de voir ses yeux d'un bleu aussi pâle que ceux de Jean-Claude sont foncés, comme ceux d'un husky. Il s'était allongé sur le flanc,

tournant vers la lumière le côté intact de son visage.

Jean-Claude et lui avaient sans doute laissé allumé pour moi. Cette chambre n'a pas de fenêtre ; sans lumière, elle est aussi sombre qu'une caverne.

Jean-Claude faisait la cuiller contre le dos d'Asher, un bras passé par-dessus la taille de l'autre homme et sa main effleurant les cicatrices sur le côté droit de son corps. Jadis, Asher était le pendant blond de la beauté brune de Jean-Claude. Puis des religieux bien intentionnés l'ont capturé et aspergé d'eau bénite pour chasser le démon qui le possédait. L'eau bénite produit le même effet sur la chair d'un vampire que de l'acide sur celle d'un humain. Les mêmes religieux ont brûlé vive Julianna, la servante humaine et la bien-aimée d'Asher. Le christianisme est une religion décente ; certaines des choses qu'on a commises en son nom ne le sont pas.

Je touchai le visage de Jean-Claude et repoussai derrière son épaule une mèche échappée de sa chevelure. Sa peau était fraîche sous mes doigts, et elle allait refroidir encore. J'embrassai le front d'Asher, et ce fut comme embrasser celui d'un cadavre. Les vampires ne s'endorment pas à l'aube : ils meurent. Ce sont vraiment des cadavres animés, même si je ne sais pas exactement ce qui les anime.

Je ne pouvais pas partager ce lit avec deux cadavres. La froideur de leur corps me faisait flipper. Je ne suis pas sûre de pouvoir un jour dormir à côté d'un vampire, je veux dire, dormir vraiment. Du coup, je me demandai quel lit utiliser. S'il y avait eu un canapé dans la chambre de Jean-Claude, je me serais allongée dessus, mais il n'y en avait pas. Jusqu'à ce que j'en fasse la demande, il n'y avait même pas de fauteuils. J'imagine que, quand vous avez un lit si grand, vous ne voulez pas vous asseoir dans un fauteuil.

Je sortis et refermai doucement la porte derrière moi, non par crainte de les réveiller, mais par habitude. Puis je me rendis dans la chambre de Jason. J'avais déjà partagé son lit. Je ne frappai pas parce que je m'attendais à ce qu'il dorme, et j'avais raison. Il était roulé en boule d'un côté du lit ; seuls ses cheveux blonds dépassaient de la couverture. Quelqu'un était lové contre son dos et, l'espace d'un instant, je crus que j'avais gaffé et que c'était une femme. Puis je reconnus cette masse de cheveux auburn. Nathaniel passait la nuit au *Cirque*. Ça non plus, ce n'était pas une première.

Ils avaient laissé la lumière de la salle de bains allumée et la porte entrouverte. Je ne savais pas si c'était pour moi ou pour que Nathaniel voie où il se trouvait s'il se réveillait en pleine nuit. Les premières fois que je me suis réveillée dans l'obscurité absolue d'une de ces chambres sans fenêtre, j'ai failli

faire une attaque de claustrophobie. Je préfère y voir un tout petit peu.

Je m'étais déjà nettoyé le visage dans la Jeep avec mes lingettes. Dès que j'aurais enlevé mes bottes et mes bas, il ne resterait plus une goutte de boue séchée sur moi. C'était quasiment un miracle que je ne sois pas tombée dedans avec mes talons hauts. J'ôtai le blouson en cuir de Byron et le pliai proprement. Comme il n'y avait pas de chaise, je m'assis par terre pour descendre la fermeture Éclair de mes bottes et enlever mes bas. Je les posai contre le mur afin que personne ne trébuche dessus.

Ma jupe était raide de sang séché. Le fait qu'aucun des vampires du club n'ait rien dit à ce sujet signifiait soit qu'ils ne pouvaient pas le sentir, soit qu'ils auraient trouvé grossier de le mentionner. Je posai ma jupe à côté de la pile. Je n'étais pas sûre que même le pressing puisse la ravoir.

J'enlevai le tee-shirt blanc et fis un troisième tas avec les vêtements encore portables comme mon soutien-gorge, par exemple. Puis je remis le tee-shirt et gardai mon string dessous. J'aurais mieux dormi sans, mais le tee-shirt ne descendait pas assez bas. Je n'avais jamais dormi nue avec Nathaniel, et une seule fois avec Jason, parce que je m'étais évanouie en l'état. J'avais besoin d'un pyjama. Plus que tout au monde en cet instant, je voulais me mouler aussi étroitement que possible contre le corps de Nathaniel et m'endormir.

Je rampai sous les draps du côté libre du lit et continuai à avancer jusqu'à ce que je touche le dos nu de Nathaniel. Le métamorphe s'agita dans son sommeil. Je me plaquai derrière lui dans la position des cuillers, celle dans laquelle nous dormons la plupart du temps à la maison. Nathaniel ne portait rien. Ça n'était pas dû à son orientation sexuelle et à celle de Jason, mais au fait

que tous deux sont des métamorphes. Comme la plupart de leurs semblables, ils ne voient pas l'intérêt de porter des vêtements quand ils peuvent s'en passer.

Je m'installai confortablement contre Nathaniel, qui se tortilla de plaisir entre moi et Jason. Pour sa part, le loup-garou ne remua pas un seul orteil. J'enfouis mon visage dans les cheveux de Nathaniel, et leur odeur de vanille me suffit. J'étais à la maison. Je m'endormis.

CHAPITRE 49

Quelque chose me réveilla. Je ne sais pas trop quoi mais, soudain, je me retrouvai, les yeux grands ouverts, dans la pénombre de la chambre de Jason. J'étais toujours lovée contre Nathaniel, lui-même moulé contre la silhouette blonde et vague du loup-garou. Rien n'avait changé, alors, qu'est-ce qui m'avait tirée de mon sommeil bien mérité ?

Je restai immobile et tendis l'oreille. Il n'y avait aucun bruit, juste le souffle régulier des garçons et le bruissement du drap quand Jason remuait. Tout était tranquille dans la chambre. Puis j'entendis quelque chose. De l'eau. De l'eau qui coulait dans la salle de bains.

Je glissai ma main sous mon oreiller et trouvai mon Browning. Lorsque je ne suis pas à la maison et que je ne dispose pas du holster que j'ai fait fixer à ma tête de lit, je garde mon flingue dans son holster d'épaule boutonné, juste au cas où. Ce serait vraiment dommage que la main de quelqu'un fasse sauter la sécurité accidentellement, et que la main de quelqu'un d'autre actionne la détente. Vous imaginez le tableau ?

Je défis la pression de l'étui, sortis le Browning et posai une main sur la bouche de Nathaniel. Il se réveilla en sursaut, les yeux écarquillés. Du canon de mon flingue, je désignai la porte entrebâillée. Il hocha la tête

et toucha l'épaule de Jason tandis que je me glissais hors du lit et me dirigeais vers la salle de bains.

J'avais ôté le cran de sécurité et je tenais mon flingue à deux mains, pointé vers le plafond. Un des autres métamorphes qui logeaient au *Cirque* avait très bien pu passer prendre une douche. C'était tout à fait leur genre d'agir en douce en supposant que ça ne dérangerait personne. Et je ne voulais pas tuer quelqu'un pour la seule raison qu'il avait voulu se laver dans une salle de bains qui n'était pas la sienne.

Je contournai la porte en me tenant à bonne distance pour ne pas que mon ombre traverse la lumière, même si, avec la pièce plongée dans le noir derrière moi, ça n'arriverait probablement pas. Mieux vaut être trop prudent que pas assez. Je dus empoigner le bas de mon peignoir en soie noire et le rabattre sur un de mes bras pour ne pas

trébucher dessus. Je ne me souvenais pas d'avoir enfilé quoi que ce soit.

Arrivée du côté des gonds de la porte, je mis un genou en terre, au cas où il y aurait eu quelqu'un d'armé à l'intérieur. La plupart des gens visent plus haut que se trouve ma tête lorsque je suis à genoux. Plaquée contre le chambranle, je commençai à tirer la porte du bout des doigts sans lâcher mon flingue. Je voulais donner à mes yeux le temps de s'accoutumer à la lumière avant que l'intrus remarque le mouvement du battant. Je n'étais pas assez novice pour bondir d'une pièce obscure dans une pièce éclairée : je savais que je serais éblouie l'espace d'une seconde ou deux. Si j'avais été sûre qu'il s'agissait d'un méchant, j'aurais tiré en aveugle, mais je n'étais pas sûre.

De l'eau filtrait sous la porte. Déjà, mon peignoir était trempé sous mon genou. J'avais cru que c'était la douche qui coulait, mais non : c'était la baignoire. À présent,

j'entendais la différence. Quelqu'un avait fait déborder la baignoire. Que diable se passait-il ?

La porte était maintenant plaquée contre le mur, et je ne voyais personne à l'intérieur : juste la baignoire avec de l'eau qui cascadait par-dessus le rebord et le robinet toujours ouvert à fond. Le bas de mes jambes était trempé et frigorifié, comme si l'intrus avait poussé le mélangeur complètement sur la droite. Vous connaissez beaucoup de gens qui aiment prendre des bains glacés ?

Mis à part la baignoire et la douche, la pièce ne contenait qu'un lavabo, un demi-mur et un tabouret. Elle était assez petite pour que je puisse l'embrasser du regard. Il n'y avait aucun endroit où se cacher. Était-ce une blague ? Quelqu'un s'était-il introduit ici pendant que nous dormions pour boucher la baignoire et ouvrir le robinet ? Pensait-il que nous nous en apercevrions avant que ça

déborde ? S'en souciait-il ? C'était complètement crétin.

Je me redressai et m'avançai dans l'eau qui m'arrivait aux chevilles. Cela me sembla bizarre. Ça n'aurait pas dû être si profond. Un courant invisible tirait sur le bas de mon peignoir, comme si je pataugeais dans un ruisseau glacé.

J'atteignis la baignoire et scrutai l'intérieur. L'eau était trouble. Je ne voyais pas le fond. Ce n'était pas normal. La baignoire était blanche, pas si profonde que ça, et l'eau qui coulait du robinet était transparente. Pourquoi ne pouvais-je pas voir au travers ?

Gardant le canon de mon flingue pointé vers le plafond, je tendis une main vers le robinet. Je m'attendais à moitié qu'une main jaillisse pour m'agripper le poignet, mais ce ne fut pas le cas. Le robinet tourna sans difficulté, et le silence qui suivit fut assourdissant.

Puis je pris conscience d'un autre bruit beaucoup plus léger : un clapotis sur le carrelage. L'eau de la baignoire s'éclaircit comme celle d'un verre qu'on vient de remplir au robinet quand le taux de minéraux est trop élevé. Les particules qui lui donnaient un aspect laiteux se déposèrent dans le fond, et je vis émerger quelque chose, une silhouette dont les contours se précisèrent rapidement.

Une main pâle, une cascade de cheveux rouges… Le visage de Damian. Il avait les yeux écarquillés et immobiles mais, dehors, il faisait jour. Le vampire était mort. Il n'avait pas besoin de respirer. Il pouvait bien se trouver dans l'eau, ça ne lui ferait pas de mal. Pourtant, je ne pus m'empêcher de réagir comme s'il était humain. Au mépris de toute logique, je voulus le repêcher.

Je laissai tomber mon flingue par terre et plongeai mes mains dans la baignoire. Je touchai Damian, empoignai sa chemise et

commençai à le tirer vers le haut. Mais l'eau était plus lourde qu'elle aurait dû l'être, si lourde, et si froide…

Le corps de Damian affleurait presque la surface quand je me rendis compte que ce n'était pas de l'eau mais de la glace. Le vampire était prisonnier d'un énorme bloc de glace, et mes avant-bras étaient coincés dedans, gelés avec lui.

— Anita, Anita.

La voix de Nathaniel, sa main sur mon épaule. Je me réveillai dans la chambre de Jason. Mon pouls m'étranglait. Je m'assis et regardai autour de moi. La porte de la salle de bains était bien entrebâillée, mais il n'y avait aucun bruit d'eau courante. Un rêve. Ce n'était qu'un rêve.

Je me mis à frissonner. Pourquoi avais-je toujours si froid ? J'étais frigorifiée.

— J'ai rêvé de Damian. Il était prisonnier dans de la glace.

— Ta peau est glacée, constata Nathaniel.

Jason se redressa, ses courts cheveux blonds ébouriffés et les yeux pleins de sommeil.

— Que se passe-t-il ?

Nathaniel m'entoura de ses bras et me frotta avec ses mains tièdes pour me réchauffer.

— Quand as-tu mangé pour la dernière fois ? me demanda-t-il.

— Avec toi, au drive-in.

— C'était il y a plus de douze heures. (Il jeta un coup d'œil à Jason.) Elle a besoin de nourriture.

Sans poser de questions, le loup-garou rampa à travers le lit et se laissa tomber à genoux près du mini-frigo qui lui tient lieu de table de nuit. Il en sortit une coupe de fruits : des pommes, des bananes.

— Je n'aime pas les fruits froids.

— Anita, tu as rêvé de Damian parce que tu brûles son énergie. Mange une banane, ordonna Nathaniel.

Soudain, je sus qu'il avait raison. Le froid me rendait idiote. Jason me tendit une banane. Mais Nathaniel dut m'aider à l'éplucher, parce que je tremblais si fort que je n'y arrivais pas. Et merde.

Mes dents commencèrent à claquer. Nathaniel me donna la becquée. Quand j'eus réussi à avaler tous les morceaux, mes tremblements diminuèrent quelque peu, mais pas beaucoup.

— De la viande. Des protéines, réclama Nathaniel.

Jason saisit un emballage de traiteur qui contenait de la bouffe chinoise, le renifla et secoua la tête.

— Trop vieux. (Il sortit une barquette en polystyrène du frigo.) De la garniture à fajitas de chez El Maguey. Elle date d'hier soir.

Nathaniel ouvrit la barquette, y prit un morceau de bœuf avec les doigts et l'approcha de ma bouche.

— Mange.

Je mangeai et, même froide, la viande avait une saveur incroyable. Elle semblait remplir bien plus que mon estomac. Laissant de côté les oignons et les poivrons grillés, je dévorai les morceaux de bœuf. Quand ma peau ne fut plus glacée et que j'eus cessé de frissonner, je ralentis et secouai la tête.

— Je n'ai plus faim.

— De toute façon, il ne reste presque plus de viande. (Jason était agenouillé près du lit, les bras croisés sur les couvertures et le menton posé sur les bras.) J'ai bien entendu Nathaniel dire que tu brûlais l'énergie de Damian ?

J'acquiesçai.

— Jean-Claude m'a dit que tu avais formé un second triumvirat avec Nathaniel et Damian.

— Apparemment.

— J'imagine qu'il va te falloir un peu de temps pour t'habituer.

— Tu peux le dire. C'est la deuxième fois en moins de vingt-quatre heures que je manque de tuer Damian.

Jason écarquilla les yeux.

— Comment ?

— En faisant comme d'habitude, répondit Nathaniel à ma place. (Il rendit la barquette fermée au loup-garou.) Elle ne mange quasiment pas, elle ne dort quasiment pas, et elle ne prend aucun soin d'elle sauf quand il s'agit de courir ou de s'agiter sur un tatami.

— Je ne peux pas dire aux flics : « Désolée, j'ai besoin de faire la sieste », protestai-je.

— Non, mais je t'ai prévenue que tu devais manger davantage. Que tu te comportais comme une lycanthrope plutôt que comme une vampire. Il te suffisait de

t'arrêter dans un autre drive-in avant de rentrer. Certains restent ouverts toute la nuit.

Son ton ne me plut pas.

— Je n'y ai pas pensé. Je voulais juste dormir. J'étais tellement crevée que j'en avais la nausée.

— Je crois plutôt que tu avais la nausée parce que tu avais bouffé toute ton énergie, répliqua Nathaniel sur un ton coléreux. Mais évidemment, cette idée ne t'a pas effleurée.

— Non. Tu es content ?

— Pas du tout. À ton avis, une fois que Damian sera vidé, à qui t'attaqueras-tu ensuite ?

Il était si furieux que ses yeux s'étaient assombris, devenant presque violet foncé.

Je sentis la moutarde me monter au nez. Mon cauchemar m'avait fait peur, et mettre de nouveau Damian en danger n'avait rien arrangé. Je culpabilisais de n'avoir pas pensé à manger alors que Nathaniel m'avait prévenue. Mais j'étais tellement fatiguée… À

bien y réfléchir, beaucoup plus fatiguée que j'aurais dû l'être, non ?

Je voulais me fâcher contre Nathaniel parce que c'était ma faute, et que je déteste ça. Je déteste avoir tort, surtout de façon aussi flagrante.

— Tu as raison, tu as raison. Je suis désolée. Sincèrement.

— Tu ne te défends pas ? s'étonna Jason.

— À quoi ça servirait ? Je perdrais de toute façon. J'ai été imprudente. Et ce n'est pas juste à cause du nouveau triumvirat. J'ai enfin réussi à maîtriser l'ardeur… plus ou moins.

— Ça veut dire quoi, « plus ou moins » ? demanda le loup-garou en venant s'asseoir au bord du lit.

Il était nu. Il était nu depuis le début, et je ne l'avais pas remarqué. Mais maintenant que j'en avais conscience, je pris bien soin de le regarder dans les yeux.

— Ça signifie que l'ardeur ne se manifeste plus sans mon consentement.

— C'est une bonne chose, non ?

Jason me dévisageait comme s'il avait du mal à comprendre pourquoi je faisais cette tête.

— Ça, c'est la bonne nouvelle, acquiesçai-je. La mauvaise, c'est qu'il faut quand même que je la nourrisse. Et qu'elle ne me prévient plus qu'il est temps de le faire. D'où le problème avec Damian tout à l'heure. Je n'avais pas nourri l'ardeur depuis beaucoup plus de douze heures. Mais elle ne s'était pas rappelée à moi.

— Donc, tu t'es mise à aspirer l'énergie de Damian, dit Nathaniel.

Je hochai la tête.

— Il a crié dans ma tête.

— C'est alors que tu as nourri l'ardeur, devina Jason.

— Oui.

— Avant de venir au club, ajouta Nathaniel d'une voix très douce.

— Oui.

Je me tournai vers lui, et ce que je vis dans ses yeux me fît de la peine autant que ça m'irrita. Il avait l'air blessé, et ce n'était pas ma faute. Mais protester que ça n'était pas ma faute si je devais coucher avec d'autres hommes aurait sacrément ressemblé à de la mauvaise foi. Alors, je ne protestai pas. Nathaniel avait tous les droits de m'en vouloir : je baisais avec tout le monde, sauf avec lui.

— J'ai fait le minimum. Juste un amuse-gueule pour tenir jusqu'à la fois suivante, me justifiai-je néanmoins.

— Avec qui ? interrogea Nathaniel.

— Requiem.

— Si tu étais déjà en train de pomper l'énergie de Damian, ça signifie que tu aurais dû nourrir l'ardeur plus tôt, n'est-ce pas ? demanda Jason.

Je crois qu'il voulait vraiment savoir, mais, aussi, qu'il cherchait à étouffer une bagarre dans l'œuf. Je ne suis pas sûre que Nathaniel et moi nous serions bagarrés… mais je ne suis pas non plus sûre du contraire.

Je réfléchis et répondis :

— Je suppose.

— Et tu acquiers de l'énergie à travers l'ardeur, c'est bien ça ?

— Oui.

— Tu es devenue la source de pouvoir d'un nouveau triumvirat. Ton énergie alimente Damian et, dans une moindre mesure, Nathaniel.

— Pourquoi « dans une moindre mesure » ? s'enquit Nathaniel.

— Tu es vivant. Contrairement à Damian, tu fais battre ton propre cœur, répondit Jason.

Nathaniel acquiesça.

— D'accord.

— Où veux-tu en venir, Jason ? Je sais que tu as une idée en tête.

— Une idée, moi ? grimaça le loup-garou.

— N'essaie pas de te faire passer pour un imbécile. Je sais qu'une grande intelligence se dissimule derrière ces yeux bleus innocents. C'est juste que tu ne la montres pas à tout le monde. Vas-y, accouche.

— Tu dois manger plus souvent qu'avant, pas vrai ?

J'acquiesçai.

— Et si tu devais nourrir tes autres faims plus souvent, elles aussi ?

Nathaniel et moi prîmes une inspiration pour demander à Jason ce qu'il voulait dire. Nous le comprîmes au même moment.

— Oh, merde, soufflai-je.

— Oh, mon Dieu, gémit Nathaniel en écho.

— Jusqu'à ce soir, c'était toutes les douze heures, quatorze si je poussais un peu.

Qu'est-ce que ça va être maintenant ? m'inquiétai-je.

Jason écarta les mains.

— Comment veux-tu que je le sache ? C'est juste une supposition.

— Mais une supposition logique, dit Nathaniel. Anita, tu t'es nourrie de Requiem combien de temps avant de te nourrir de moi ?

Je m'efforçai de faire le calcul, et ce fut plus difficile que d'habitude parce que la panique grondait dans ma tête.

Deux heures. Peut-être moins. Non. Non, impossible. Je ne peux pas nourrir l'ardeur toutes les deux heures !

— Non, mais tu pourrais garder de quoi grignoter dans la Jeep et manger toutes les deux heures, répliqua Nathaniel. Comme je te l'ai déjà dit, en nourrissant un type de faim, tu diminues toutes les autres.

La panique recéda légèrement, mais pas beaucoup.

— Tu es sûre que des sachets de cacahouètes dans ma boîte à gants vont suffire ?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas, mais je crois.

Soudain, il paraissait très jeune et très hésitant. Je le serrai dans mes bras, et il me rendit mon étreinte.

— Mon Dieu, Nathaniel… J'avais déjà du mal à trouver des gens dont me nourrir pendant la journée. Que vais-je faire ?

Je laissai un peu de panique percer dans ma voix, et Nathaniel me serra plus fort.

— On trouvera un moyen. Je suis désolé de m'être emporté à propos de Requiem. C'est juste que…

— Je couche avec tout le monde, sauf avec toi.

Il acquiesça. Puis il s'écarta suffisamment pour m'adresser son merveilleux sourire. Prenant ma main, il la posa sur le côté de

son cou et je sentis sous le bout de mes doigts les marques laissées par mes dents.

— C'était bon, Anita. C'était exactement ce que je voulais à ce moment-là, exactement.

Je lui rendis son sourire, mais le mien ne dura pas.

— Quelle heure est-il ?

— Dix heures, répondit Jason.

Super. J'avais dormi moins de deux heures. Mais ce n'était pas pour calculer mon temps de sommeil que j'avais posé cette question.

— Je me suis nourrie de toi à 2 heures environ. Ça ne fait donc que huit heures. Huit heures, c'est trop peu, Nathaniel.

Il me dévisagea d'un regard ardent, déterminé.

— Fais-moi l'amour, Anita. Fais-moi l'amour et, ensuite, tu pourras te nourrir de quelqu'un d'autre. Mais tu as raison : j'en ai marre de voir tout le monde me griller la

priorité. (À genoux, il me toucha les avant-bras sans les serrer trop fort, sans m'emprisonner.) Fais-moi l'amour, et je n'aurai pas de raison d'être jaloux.

— Il faudra quand même que je couche avec d'autres hommes. Pourquoi ne seras-tu pas jaloux ?

— Je saurai que tu fais l'amour avec moi parce que tu en as envie, et que tu couches avec eux seulement parce que tu y es obligée.

Ma tête commençait à me faire mal. Nathaniel a toujours eu un don pour me désarçonner. Oui, je l'aimais et je le désirais, mais je ne savais pas quoi lui répondre.

— Si c'était toi qui couchais avec d'autres femmes, je serais jalouse, qu'elle qu'en soit la raison.

Il rougit.

— Jalouse ? Pour moi ?

— Ça ne m'a déjà pas plu du tout de voir les clientes du club te tripoter cette nuit. Alors plus que ça, tu imagines…

— Je crois que c'est la chose la plus gentille que tu m'aies jamais dite.

— Que je suis jalouse des autres femmes qui te tournent autour ?

Il acquiesça.

— Ça t'est déjà arrivé d'avoir des petites amies jalouses, non ?

Il secoua la tête.

— Je n'avais jamais eu de petite amie avant toi.

Je le dévisageai sans répondre. Je savais qu'il n'avait aucune raison de me mentir à ce sujet, mais j'avais du mal à y croire.

— Tu as tourné dans des films pornos. Tu t'es…

— … prostitué, acheva-t-il à ma place, sans ciller.

— Oui. Désolée, mais…

— Baiser avec quelqu'un, ce n'est pas la même chose que sortir avec. Surtout si c'est pour de l'argent.

— Mais…

Il posa ses doigts sur mes lèvres.

— Chut. Tu es ma première petite amie.

Je le regardai, en proie à une vague horreur grandissante. J'étais sa première petite amie ? Cette idée me paraissait inconcevable. Comment peut-on faire du porno, se prostituer et ne sortir avec personne ? Ma confusion dut se lire sur mon visage, car Nathaniel sourit et me toucha la joue. Mon pansement s'était défait ; il suivit le tracé des griffures infligées par Barbara Brown.

— Je te l'ai déjà dit : tu es la première personne qui me désire pour moi. Pas à cause de mon apparence ou de ce que je peux faire avec mon corps. Tu m'aimes sans coucher avec moi. Tu me laisses prendre soin de toi. Tu me laisses ranger tes placards de cuisine.

— Tu utilises leur contenu plus souvent que moi.

Il me sourit gentiment, comme si j'étais une enfant et lui, un adulte plein de sagesse.

— Justement, Anita. Tu m'as laissé acheter un service à thé, même si tu trouvais ça un peu idiot.

— Tu adores ce service à thé.

Il acquiesça.

— Tu fais des tas de choses non pas parce qu'elles te plaisent ou que tu en as envie, mais pour me faire plaisir. On m'a déjà offert des bijoux, des vêtements, des week-ends dans des spas et des grands hôtels, mais personne ne m'avait jamais laissé acheter ce que je voulais avec son argent, seulement ce qu'il pensait que je voulais. Personne ne m'avait jamais laissé réorganiser son emploi du temps. Personne ne m'avait jamais fait de place dans sa vie. (Il prit mon visage entre ses mains.) « Petite amie » n'est peut-être pas le terme le plus approprié, mais tous les

autres mots qui me viennent à l'esprit te feraient partir en courant, et je ne souhaite pas ça.

Soudain, mes lèvres étaient toutes sèches.

— Fais-moi l'amour, chuchota-t-il en se penchant pour m'embrasser.

Je sentis l'autre côté du lit bouger, et je dus me faire violence pour ne pas saisir le bras de Jason. Tout pour l'empêcher de partir. Tout pour ne pas me retrouver seule avec Nathaniel. Ronnie avait raison. Ce n'était pas rationnel, mais il me semblait que, si je consommais notre relation, je serais obligée de le garder. Pas parce que je considère encore le sexe comme un engagement dans l'absolu, car l'ardeur a mis un terme à ça. Mais faire l'amour avec la bonne personne reste un engagement à mes yeux, et la personne qui se penchait pour m'embrasser si doucement était bel et bien la bonne.

Je tournai la tête pour me dérober à ce baiser et vis Jason se diriger vers la salle de bains.

— Je vais prendre une douche. Amusez-vous bien.

— Désolée de te chasser de ton propre lit, dis-je.

Et j'étais sincère à plus d'un titre.

Jason essaya de réprimer une grimace, comme s'il était certain qu'elle lui attirerait des ennuis.

— Ce n'est pas comme si je n'allais pas y revenir.

Je posai une main sur l'épaule de Nathaniel pour l'empêcher de s'approcher et dévisageai Jason.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

Le loup-garou lutta pour contrôler son expression et échoua.

— Tu ne peux pas te nourrir de Nathaniel, il est trop tôt. Jean-Claude ne se

réveillera pas avant la fin de l'après-midi, et Asher non plus, dit-il d'un air très satisfait.

Je plissai les yeux.

— Et alors ?

— S'il y a ici un autre métamorphe dont tu préférerais te nourrir, j'irai te le chercher. Graham est juste au bout du couloir.

De toute évidence, il ne pensait pas que je le prendrais au mot.

— Espèce de petit enf…

— Uh-uh-uh, coupa-t-il. Est-ce une façon de parler à quelqu'un qui va te laisser te nourrir de son essence même ?

Je le foudroyai du regard et reportai mon attention sur Nathaniel. Le léopard-garou semblait parfaitement serein.

— Et ça ne te dérange pas ?

— Honnêtement ?

— Honnêtement, oui.

— Tant que je passe le premier, non.

— Je pourrais rester et vous aider pendant les préliminaires, offrit Jason.

Nathaniel me prit de vitesse.

— Pas la première fois, Jason. Je veux que ce soit juste elle et moi.

Le loup-garou grimaça, mais parce qu'il voyait la tête que je faisais. Comment Nathaniel pouvait-il évoquer la possibilité d'un trio ultérieur avec tant de désinvolture ?

— Très bien. Alors, je vais me planquer dans la salle de bains.

Il referma la porte derrière lui, nous laissant avec la seule lumière de la lampe de chevet.

Je regardai Nathaniel.

— Merci de m'avoir désignée volontaire pour un trio ! m'exclamai-je, indignée.

Il eut l'air perplexe.

— Je dors avec Micah et toi presque chaque nuit.

— Mais nous ne couchons pas ensemble tous en même temps.

Il me dévisagea avec une expression qui signifiait que je protestais avec trop de virulence pour être crédible.

— Non, nous ne couchons pas ensemble tous en même temps, insistai-je.

— Anita, tu te réveilles, tu as besoin de te nourrir, et tu touches celui dont tu ne t'es pas déjà nourrie la veille, mais l'autre ne sort pas toujours du lit. Je t'ai regardée coucher avec Micah plus d'une fois, et il t'a regardée te nourrir de moi.

Une migraine commençait à pulser derrière mon œil. J'avais du mal à déglutir, et le goût familier de la panique dans la bouche.

— Je sais que Jean-Claude et toi, vous couchez ensemble avec Asher, que vous êtes un vrai trio.

— Pas tout le temps, contrai-je faiblement.

Nathaniel fronça les sourcils.

— Il n'y a pas de mal à aimer faire l'amour avec deux hommes en même temps, Anita.

Mon pouls menaçait de m'étrangler.

— Bien sûr que si, dis-je dans un souffle.

— Pourquoi ? Pourquoi cela serait-il mal ?

Il se pencha vers moi comme pour m'embrasser, mais je m'écartai, et ce fut une réaction stupide, parce que je me retrouvai allongée sur le lit, les yeux levés vers lui. Se dérober à un baiser pour se coucher sous quelqu'un… cherchez la logique. Évidemment, la panique qui hurlait dans ma tête ne laissait pas de place pour grand-chose d'autre.

En appui sur ses bras tendus, Nathaniel me dévisagea avec un sourire mi-indulgent, mi-amusé. Alors, je compris que j'avais eu tort de le considérer comme un enfant. Son regard me disait qu'à sa façon il avait fait

aussi attention à moi que j'avais fait attention à lui. Qu'il me considérait comme une innocente, une personne qui avait vécu une existence protégée. Que de bien des façons, c'était moi l'enfant comparée à lui.

Ce fut un de ces moments où une relation bascule, où la façon dont vous voyez les choses se dilate ou explose soudain, et où le monde qui vous entoure n'est plus le même que celui qui vous entourait une seconde auparavant.

Nous nous regardâmes, et j'ignore si cela se vit sur mon visage ou si Nathaniel venait d'avoir la même révélation, mais il hésita et me sourit.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il ?

La question me sembla si ridicule que je me mis à rire.

— Oh, je ne sais pas trop. J'ai failli tuer Damian deux fois. J'ai cru que maîtriser l'ardeur me faciliterait la vie, et c'est tout le

contraire. J'ai couché avec Byron… Byron, pour l'amour du ciel ! Entre tous les partenaires que j'aurais pu choisir… J'ai failli relever un cimetière entier. Je l'ai senti. C'était comme une armée de morts qui n'attendait qu'un mot de ma part pour se réveiller. Je l'ai senti, Nathaniel. J'ai senti le pouvoir. (À présent, je pleurais malgré moi.) Tant de choses ont été de travers aujourd'hui…

Avec une infinie douceur, Nathaniel but les larmes qui coulaient de mes yeux.

— Raison de plus pour faire quelque chose qui se passera bien.

Il m'embrassa. Ses lèvres avaient un goût salé.

— Mais…

Il m'embrassa de nouveau, un peu plus vigoureusement, cette fois.

— Anita, tais-toi, s'il te plaît.

Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi ?

— Pour qu'on puisse s'envoyer en l'air.

J'ouvris la bouche. J'ignore ce que j'aurais répondu, mais Nathaniel me prit de vitesse.

— Fais-moi l'amour. (Il se pencha vers moi.) Consume-moi. (Je crus qu'il allait m'embrasser mais ses lèvres se posèrent plus bas, dans mon cou.) Prends-moi. (Puis encore plus bas, sur le renflement de mon sein droit.) Suce-moi.

Il souleva mon tee-shirt, dénudant ma poitrine. Je voulus protester, mais son expression et son regard m'en empêchèrent. Il posa ses lèvres sur mon mamelon, en dessous du pansement qui dissimulait la morsure de Jean-Claude. Tout en me donnant un long coup de langue, il leva les yeux vers moi.

— Baise-moi.

J'aurais voulu avoir quelque chose d'aussi salace à dire, ou au moins d'un peu osé, mais la seule chose qui me vint à l'esprit fut : « D'accord. » Rien de très flamboyant

mais, quand vous aimez quelqu'un, vous n'êtes pas obligé de lui servir un feu d'artifice chaque fois. De temps en temps, vous pouvez juste être vous-même. Et un « d'accord » prononcé au bon moment est plus doux que n'importe quel poème, plus précieux pour votre partenaire que toutes les cochonneries du monde.

CHAPITRE 50

Le tee-shirt et le string volèrent dans les premières secondes de précipitation, mais je n'avais encore jamais essayé de toucher Nathaniel à moins d'une urgence métaphysique. Je ne m'étais encore jamais jetée sur lui simplement parce que je le désirais. Non que je ne le trouve pas séduisant, bien au contraire. Mais jusque-là, je ne m'étais jamais rendu compte à quel point je me reposais sur l'ardeur. Je la considérais

juste comme une malédiction ; je ne me rendais pas compte qu'elle me facilitait grandement les choses. Elle me permettait d'oublier ma gêne et mon embarras, de passer outre l'idée qu'une fille bien ne se serait pas comportée ainsi. Sans elle, j'étais seule dans ma tête, et je cogitais ferme.

Nathaniel le remarqua comme il remarque toujours tout. Il se redressa en appui sur un coude et me dévisagea.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je ne savais pas comment le lui dire, et cela dut se lire sur mon visage, parce qu'il secoua la tête.

— Vas-y, Anita. Je peux tout entendre.

Je levai les yeux vers lui, luttant contre l'envie de laisser dériver le regard plus bas sur son corps. Je dus fermer les paupières pour pouvoir articuler :

— Sans l'ardeur, il n'y a que moi. Il n'y a que moi, et… (Je me dressai en position assise.) Je suis mal à l'aise.

— Mal à l'aise avec moi.

Je voulus hocher la tête, mais me ravisai et dis la vérité.

— Mal à l'aise avec moi.

Nathaniel se traîna sur le lit pour se rapprocher de moi et enfouit son visage dans le creux de mes reins. Il était si tiède…

— Mais encore ?

Comment expliquer à quelqu'un quelque chose que vous ne comprenez pas vous-même ?

— Je ne sais pas trop.

La porte de la salle de bains s'ouvrit, et nous levâmes tous deux la tête. Jason se tenait là, une serviette autour de la taille. Il n'était pas mouillé ; pourtant, il s'était enveloppé d'une serviette. Je fréquentais les métamorphes depuis assez longtemps maintenant pour trouver ça bizarre.

— Je ne le supporte pas, dit-il. Je ne le supporte tout simplement pas.

— Quoi ? demandai-je.

— Tu vas tout foutre en l'air.

Je lui jetai un regard qui n'avait rien d'amical.

— Pas la peine de faire cette tête. (Il vint se planter au pied du lit, les mains sur les hanches.) Je t'ai dit que je donnerais quasiment n'importe quoi pour que quelqu'un me regarde comme Nathaniel te regarde.

— Oui, mais…

— Mais rien du tout, coupa-t-il. Je croyais que tu grandissais, que tu évoluais. Mais apparemment, tu rejettes toute la responsabilité sur l'ardeur. Toi, tu n'as rien fait. Ce n'est pas ta faute. Tu as beau baiser tout ce qui bouge sous l'empire de l'ardeur, tu restes irréprochable.

J'aurais bien voulu protester, mais je ne savais pas comment. Je finis par dire :

— Je suis assez d'accord avec toi. Et alors ?

— Mon Dieu, Anita, ce n'est pas une question de culpabilité. Tu agis comme si c'était un péché.

Quelque chose dut se lire sur mon visage, car Jason émit un bruit de gorge, un grondement exaspéré. Je dus détourner le regard pour ne pas voir la colère qui flamboyait dans ses yeux.

— On m'a appris que c'en était un.

— On t'a également appris que le Père Noël existait, et tu n'y crois plus depuis belle lurette, pas vrai ?

Je croisai les bras sur ma poitrine, et cela n'eut pas l'air aussi hostile que je l'aurais voulu, parce que c'est dur d'avoir l'air hostile quand vous êtes nue.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

Jason s'agenouilla près du lit.

— Regarde-le.

Je continuai obstinément à dévisager le loup-garou.

— Tourne-toi et regarde-le, ou je te tourne vers lui de force.

— Essaie, pour voir.

— Tu veux qu'on se bagarre ? D'accord, on peut se bagarrer. Mais ce serait moins gênant et moins infantile si tu te tournais gentiment.

Je respirai profondément et me tournai lentement.

Nathaniel était allongé à plat ventre, en appui sur ses coudes. La première chose qu'on remarquait, c'était son visage. Ses yeux lavande encore soulignés par un reste d'eye-liner qui leur donnait l'air plus sombres et plus grands (comme s'ils avaient besoin d'aide pour être stupéfiants !) exprimaient une patience infinie, la calme certitude que j'allais tout arranger et que tout irait bien. Je n'aime pas que quiconque me regarde de cette façon, parce que la vie m'a appris que, généralement, tout ne va pas bien, que je ne

peux pas tout arranger ni sauver tout le monde.

Pourtant, un léger sourire flottait sur les lèvres de Nathaniel. Il n'y avait pas d'anxiété en lui, pas de crainte que je m'enfuie en courant. Il me regardait avec l'expression sereine d'un saint qui contemple Dieu en face. Il avait pour lui la solidité de sa foi, la sûreté de sa conviction et une confiance que j'ai perdue depuis une éternité. Comment pouvait-il me regarder ainsi ? N'avait-il donc rien appris ? Il vivait avec moi depuis quatre mois. Depuis le temps, ne savait-il pas que j'étais complètement tordue et qu'il ne pouvait pas s'appuyer sur moi ?

Il baissa la tête dans un mouvement presque timide mais qui attira mon regard pardessus la courbe de son épaule et de son dos. Je ne m'étais autorisée à le toucher en dessous de la taille qu'une seule fois, alors que l'ardeur était encore toute nouvelle. J'avais couvert ses fesses de morsures et de suçons,

et il avait adoré ça. Par la suite, j'avais soigneusement évité de remettre le couvert… jusqu'à ces deux derniers jours. La première fois, je cherchais juste à me nourrir ; je n'avais pas pris le temps de voir Nathaniel, de le savourer, parce que je considérais ce que nous faisions comme un mal nécessaire. À présent, je le regardais et je culpabilisais d'avoir pensé à lui de cette façon. Il méritait mieux que ça.

Pendant des mois, je l'avais obligé à porter des vêtements, ou au moins un short, même au lit. Mais il se sentait trop à l'aise nu pour que je n'aie pas eu quelques occasions de l'apercevoir en tenue d'Adam. Même la nuit précédente, au club, je m'étais retenue de le regarder, de le regarder vraiment, de peur de trop m'attarder sur la partie de son corps qui me fascine le plus et, non, ce n'est pas celle que vous croyez. Au creux de ses reins, dans le renfoncement que décrit son dos avant de s'épanouir en un cul ravissant,

se trouvent deux fossettes. « Fossettes » n'est peut-être pas le terme exact, mais je n'en connais pas de plus approprié.

À présent, je regardais Nathaniel. Au lieu de lui jeter un bref coup d'œil et de me détourner très vite, je le caressais avec mes yeux. Je m'autorisais à voir non pas le fait qu'il était nu, mais son corps. Tendant une main vers lui, je fis une chose dont j'avais envie depuis des mois : je la laissai courir le long de son dos et la posai à cet endroit précis, dans le creux de ses reins.

Nathaniel frissonna légèrement à mon contact. Je n'avais pourtant rien fait d'autre que poser ma main à plat sur son dos et la laisser peser entre ces deux fossettes étonnantes. On aurait dit que, avant que l'argile durcisse, Dieu avait posé ses pouces juste au-dessus du renflement des fesses de Nathaniel pour lui accorder une grâce supplémentaire. On considère bien les fossettes près de la

bouche comme la trace du baiser donné par un ange avant la naissance…

Très doucement, j'embrassai ces deux creux lisses, pareils à des tasses peu profondes. Chacun faisait exactement la taille de ma bouche, comme s'ils avaient été conçus pour recevoir mes baisers. Puis je posai ma tête au creux des reins de Nathaniel, une joue appuyée contre cette double faveur, de sorte que mon visage se retrouva légèrement incliné par la courbe de son dos et que ses fesses emplirent mon champ de vision. Mais je ne bougeai pas. Pour l'instant, j'étais bien là.

J'utilisais le corps de Nathaniel comme un oreiller et, de la même façon que ma bouche s'emboîtait parfaitement dans ses fossettes, ma tête reposait dans le creux de ses reins comme s'il s'agissait d'un écrin fait à son intention. Nathaniel poussa un long soupir, s'enfonçant légèrement dans le matelas, comme si une tension que je n'avais

pas perçue venait de le quitter et qu'il pouvait enfin se relaxer.

Je passai ma main sur ses fesses, et il poussa un petit gémissement. Je laissai courir mes doigts plus bas, le long de sa cuisse. Ses jambes n'avaient jamais été un territoire interdit, mais je prenais conscience que j'avais divisé son corps en deux selon une ligne qui le coupait au niveau de la taille, comme une frontière sur un champ de bataille. Au-dessus, je pouvais le toucher ; au-dessous, c'était interdit.

La cuisse de Nathaniel était lisse, charnue et agréablement musclée. Je fis remonter ma main et, du bout des doigts, me mis à tracer des cercles sur ses fesses. Ce léger mouvement lui arracha de petits bruits de gorge qui ressemblaient à une protestation. D'une voix aussi douce et languissante que ma main, je demandai :

— On dirait des gémissements de douleur. Je te fais mal ?

— Non, répondit-il. (Et dans sa voix, j'entendis une tension que rien dans son corps ne laissait supposer.) C'est juste que… j'ai envie que tu me touches depuis si longtemps ! C'est fantastique de sentir ta tête et tes mains sur moi. C'est tellement bon !

Très délicatement, je fis courir le bout de mes doigts dans la raie de ses fesses. S'il avait eu de petits poils à cet endroit, j'aurais pu jouer avec, mais il était complètement glabre. Du coup, je me demandai s'il l'était aussi ailleurs…

Je descendis le long de ce sillon jusqu'à ce que je trouve la petite zone tiède et soyeuse qui n'est plus tout à fait le cul et pas encore autre chose. Je posai un doigt de chaque côté de cette chair tendre et les fis aller et venir en pinçant très doucement. Nathaniel se tordit sous moi, crispant ses mains sur les draps comme s'il ne savait pas trop quoi faire d'elles.

Décollant ma tête du creux de ses reins, je traçai une ligne de petits baisers jusqu'au sommet de ses fesses et posai ma joue sur l'une d'elles comme sur un oreiller. Je fis descendre ma main sur sa cuisse et me remis à tracer des cercles – derrière ses genoux, cette fois – tout en continuant à descendre jusqu'à ce que j'atteigne ses chevilles.

Nathaniel rit et se tortilla comme lorsque je l'avais touché dans des endroits plus traditionnellement intimes. Le corps humain possède bien plus de zones érogènes que la courte liste dressée par la majorité des gens.

Je levai la tête pour regarder le long des jambes de Nathaniel et voir ce que je faisais à ses chevilles. Comme mes ongles effleuraient sa peau apparemment si sensible, son torse se souleva du matelas, et il laissa échapper une expiration tremblante, à mi-chemin entre rire et soupir.

Je m'assis près de lui pour pouvoir lui caresser la plante des pieds, et il souffla :

« Oh, mon Dieu. » Je touchai très doucement le dessus de ses pieds, et il rua comme si c'en était trop. Chez la plupart des gens, les pieds ne sont pas une zone érogène pendant les préliminaires, mais quand ils le sont, ils le sont vraiment.

Je parcourus du regard le corps de Nathaniel qui gisait, haletant, sur les draps. Je venais à peine de commencer ; tellement de choix s'offraient à moi…

Je me penchai vers ses chevilles, et je décrivis des cercles humides autour de l'os saillant avec ma langue. Il émit de petits bruits de protestation et recommença à ruer, mais je saisis son pied de mes deux mains et l'immobilisai contre ma bouche. Nathaniel poussa un cri étranglé et baissa les yeux vers moi. Dans ses prunelles, je vis quelque chose de sauvage, de tendre et de stupéfait.

Je mordis la chair si fine à cet endroit, pas fort, juste d'une légère pression des dents, mais les yeux de Nathaniel roulèrent

dans leurs orbites, et il s'affaissa sur le matelas comme s'il s'était évanoui.

Je remontai un peu pour pouvoir poser ma tête, non pas sur une de ses fesses, mais sur les deux, afin que tout son cul devienne mon oreiller. La sensation de ses fesses s'écartant sous ma joue me fit fermer les yeux et me coupa le souffle l'espace d'un instant. Je fis de nouveau glisser ma main vers la petite zone tiède et soyeuse mais, cette fois, je m'en servis comme guide vers quelque chose d'autre.

Je trouvai rapidement ce que je voulais. À cet endroit, la peau était plus douce que partout ailleurs. Les testicules de Nathaniel étaient coincés sous lui, ronds et délicats ; je ne pouvais en toucher qu'une partie. Le poids de son corps combiné à son excitation les avait fait gonfler et avait tendu la peau normalement, lâche à cet endroit. J'aurais voulu jouer avec cette peau fragile, mais je n'osais pas. Tirer dessus en l'état aurait sans

doute provoqué plus de douleur que de plaisir. Et quoi que Nathaniel puisse apprécier en la matière, je n'étais pas prête pour ça.

Je glissai mon corps par-dessus ses jambes et les forçai à s'écarter pour m'insinuer entre elles. Je posai ma bouche à l'intérieur de sa cuisse mais m'interrompis avant de décider si j'allais l'embrasser, la lécher ou la mordre. Je m'interrompis parce que je venais d'apercevoir Jason par-dessus la jambe de Nathaniel. Pour être franche, je l'avais complètement oublié. Était-ce une bonne chose ou une mauvaise ? Cela signifiait-il que je me détendais enfin, ou que je sombrais dans l'abîme de la dépravation ?

Quoi qu'il en soit, je scrutai les yeux bleu pâle du loup-garou par-dessus le corps de Nathaniel et je me figeai. Parce que ces yeux ne contenaient pas d'excitation, ce qui aurait été embarrassant mais logique. Jason nous observait avec une expression proche du chagrin, et le regard de quelqu'un qui a

perdu quelque chose et désespère de le retrouver. Je ne comprenais pas. Alors, je m'arrêtai et me redressai légèrement.

Jason comprit que je l'avais vu. Il baissa la tête et, quand il la releva, il avait repris le contrôle de lui-même.

— Ne t'arrête pas pour moi. Je savoure le spectacle, déclara-t-il sur un ton badin qui aurait pu donner le change si sa légèreté était montée jusqu'à ses yeux.

— Menteur, dis-je.

Il m'adressa un sourire forcé.

— Je croyais que tu étais trop occupée pour faire attention à moi. J'aurais dû savoir que, sans l'ardeur, tu serais plus vigilante.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Nathaniel.

— Je ne sais pas trop, répondis-je.

— Ne vous en faites pas. Je ne suis pas amoureux de toi, Anita, ni de Nathaniel, d'ailleurs. Mais j'aimerais que quelqu'un me consacre autant de temps et d'attention.

Je fronçai les sourcils.

— Oh, je ne me prive pas de baiser, et c'est parfois très bon. Mais je donnerais presque n'importe quoi pour que quelqu'un me touche comme tu touches Nathaniel. On couchera sans doute ensemble plus tard, et ce sera génial, mais tu ne me regarderas pas de cette façon.

Je soupirai.

— Il me semble que nous avons déjà eu cette conversation. Tu veux être consumé par l'amour, et, mon but dans la vie, c'est de ne jamais être consumée du tout.

— Ironique, n'est-ce pas ? J'aimerais juste qu'une fois quelqu'un me regarde comme tu regardes Nathaniel, et toi, ça te fout une trouille terrible. Tu n'arrêtes pas de répéter que l'ardeur est une malédiction mais, sans elle, tu n'aurais ni Nathaniel ni Micah. Et je ne suis même pas à cent pour cent sûr que tu sortirais avec Jean-Claude et Asher ensemble.

Je croisai mes bras sur les fesses de Nathaniel, posai ma tête dessus et détaillai Jason en réfléchissant à ce qu'il venait de dire.

— Tu as peut-être raison au sujet d'Asher, en tout cas. Quand tu as franchi assez de limites, une de plus ou de moins, ça n'a plus beaucoup d'importance.

— Exactement, acquiesça Jason.

— Donc, selon toi, l'ardeur est une bénédiction ?

— Regarde sur quoi tu es appuyée et ose prétendre le contraire. Je t'ai entendue tout à l'heure, Anita. Si l'ardeur ne s'était pas emparée de toi, tu en serais toujours au même point. Toujours coincée au même endroit. Tu continuerais à lutter contre ce que tu veux et ce que tu crois que tu es censée vouloir.

Nathaniel s'était dressé sur ses coudes et regardait Jason, lui aussi. Sa présence n'avait l'air de gêner aucun de nous deux.

C'était peut-être mal, mais je me sentais plutôt bien.

Je voulais protester, mais je ne pouvais pas. Enfin si, je pouvais, mais j'aurais eu l'air ridicule, pas vrai ? Si l'ardeur ne s'était pas emparée de moi, où en serais-je ?

Je serais toujours avec Richard.

Mais à peine l'avais-je pensé que je sus que c'était faux. Richard s'était servi de l'ardeur comme d'une excuse supplémentaire pour me fuir, mais la vérité, c'est que rien dans ma vie ne lui plaisait. Il n'aimait pas que je bosse pour la police, que je relève des zombies, que je me sente à l'aise parmi les vampires et les métamorphes. Curieusement, ce qui lui déplaisait le plus, c'était que je sois prête à l'accepter avec sa bête. Durant le moment où nous avions partagé ma salle de bains, la veille, j'avais vu dans son cœur de façon très intime. Damian l'avait très bien résumé : Richard se détestait plus qu'il n'aimait personne.

Alors, où en serais-je sans l'ardeur ? Pas de Micah, pas de Nathaniel, pas d'Asher. Ma vie ne serait qu'une suite d'affaires de meurtre, de réanimations de zombies et d'exécutions vampiriques. Sans l'ardeur, serais-je seulement restée avec Jean-Claude ou aurais-je trouvé une autre raison de le fuir, lui aussi ? Peut-être. En tout cas, ça m'aurait bien ressemblé.

Je regardai Jason et m'installai plus confortablement contre Nathaniel. Celui-ci soupira et posa sa tête sur le lit.

— C'est quoi, ta conclusion ? L'ardeur est le moyen que l'univers a trouvé pour me pousser sur la voie qu'il veut que je prenne ?

— Peut-être. (Jason grimaça.) Je ne peux pas parler au nom de tout l'univers. Tout ce que je sais, c'est que je t'envie, et que je n'envie pas beaucoup de gens.

Je fronçai les sourcils.

— Tu es jaloux ? demanda Nathaniel.

Jason eut l'air surpris, soit par la question, soit par le fait que c'était Nathaniel qui l'avait posée. Il finit par secouer la tête.

— Pas jaloux de toi ou d'Anita. Ou en tout cas, pas jaloux comme si j'étais amoureux de l'un de vous. Mais jaloux de ce que vous avez ? Putain, oui. Jaloux de ne pas susciter la convoitise d'autant de gens ? Aussi. (Il sourit et, cette fois, son sourire monta jusqu'à ses yeux.) Et puis, niveau personnalité, je ne suis pas le genre d'Anita. Elle ne voudrait pas être en couple avec moi.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

— Je ne suis ni assez soumis ni assez dominant pour toi. Et je ne suis pas assez domestiqué, non plus. Jamais je n'assumerais toutes les responsabilités que Micah semble accepter si facilement. Tu as trouvé une autre personne qui adore prendre soin des autres. Moi, ça ne m'amuserait pas du tout. (Il écarta les mains.) Jean-Claude et toi, c'est

une autre histoire. Je sais que je ne peux pas rivaliser.

— Ce n'est pas une compétition, fit remarquer Nathaniel.

— Pour toi, non. Mais je suis juste assez mâle et juste assez dominant pour le voir ainsi.

— Si l'un d'entre eux voyait ça comme une compétition, ça ne pourrait pas marcher, dis-je.

— Je sais. (Jason secoua la tête.) Je retourne dans la salle de bains et, cette fois, j'y resterai jusqu'à ce qu'on m'appelle ou jusqu'à ce que je sente l'ardeur se manifester. Amusez-vous bien. Désolé si je vous ai cassé le moral.

— Mon moral va bien, affirmai-je.

— Le mien aussi, dit Nathaniel.

Jason nous dévisagea tous les deux.

— Pas d'ardeur ; Anita, je t'ai forcée à parler et à réfléchir trop fort, et tu es encore d'humeur à batifoler ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un ami très cher et très clairvoyant m'a dit que j'allais tout foutre en l'air, et je n'en ai pas envie.

Il sourit, et son expression s'adoucit.

— Si jamais tu décides de te marier et que tu choisis Nathaniel pour le faire, je veux être votre garçon d'honneur.

— Ça m'étonnerait beaucoup que ça arrive un jour mais, si c'était le cas, tu serais notre premier choix.

— Tu n'as pas demandé son avis à Nathaniel.

— Elle n'a pas besoin de le faire, répliqua le léopard-garou.

Jason se dirigea vers la salle de bains en secouant la tête.

— Trop dominante pour son propre bien, marmonna-t-il.

— Tu sais que je dois porter la culotte dans toutes mes relations, déclarai-je dans son dos.

J'avais voulu plaisanter, mais Jason s'arrêta sur le seuil et se retourna vers moi.

— Mais putain Anita, tu la portes déjà. Le fait que tu n'aies pas l'équipement qui va dedans n'y change rien.

Il referma la porte derrière lui et j'entendis le cliquetis du pêne.

Je restai seule dans la chambre avec Nathaniel. Celui-ci redressa le buste et se tordit le cou pour me regarder.

— Tu n'es pas obligée de finir maintenant, Anita. Jason a raison : la façon dont tu m'as touché… Je sais que, si ce n'est pas cette fois, ce sera la prochaine. Plus tôt tu nourriras l'ardeur, mieux tu te sentiras.

Je lui souris puis dépliai les bras et enfouis mon visage entre ses jambes aussi profondément que possible. Il n'était plus aussi excité, et la peau délicate de ses testicules

était redevenue lâche. Je la léchai et entendis Nathaniel pousser un long soupir de bien-être. Je l'aspirai doucement, tirant un peu dessus. Elle ne resta pas détendue très longtemps. Quand je pus lécher les bourses à l'intérieur, j'ordonnai :

— À quatre pattes.

Je n'eus pas à le dire deux fois.

L'un après l'autre, je suçai les testicules de Nathaniel. Je les pris soigneusement dans ma bouche, les faisant rouler avec mes lèvres et ma langue jusqu'à ce qu'ils soient humides et glissants.

Du coin de l'œil, j'apercevais des bouts de Nathaniel, mais juste le devant, mais pas tout, et pas bien. Je ne l'avais vu nu de face que trois fois : quand je l'avais rencontré, quand j'avais créé le triumvirat entre lui, Damian et moi, et la veille dans mon bureau.

— Sur le dos, réclamai-je.

Il se laissa tomber sur le lit et roula sur lui-même. Son membre épais et frémissant

était pressé contre son ventre comme un point d'exclamation.

— Tu n'avais pas l'air aussi bien monté la première fois que je t'ai vu à poil, commentai-je.

— J'étais à l'hôpital. Quelqu'un venait pratiquement de me tuer. Je n'étais pas au sommet de ma forme.

Je baissai les yeux vers son sexe.

— Je vois ça.

Lentement, je tendis une main vers lui et la posai sur ce renflement si tiède. Mais j'arrivais au bout de ma patience. Je prendrais davantage mon temps une autre fois. J'enveloppai son sexe de mes doigts, laissant sa rigidité, sa rondeur et son épaisseur me remplir la main. Un spasme parcourut le haut de son corps, le soulevant légèrement du lit. Je fis glisser ma main libre jusqu'à ses testicules et les massai tout en caressant le velours tiède de sa turgescence.

— Si doux et si dur en même temps…

Je le caressai jusqu'à ce que son regard se voile, qu'il ferme les yeux et renverse la tête en arrière. Ainsi, il ne me vit pas me pencher vers lui. Je pris son gland dans sa bouche, et il poussa un cri tandis que je faisais aller et venir mes lèvres sur son sexe. Je savais ce que je voulais. Je voulais le sentir tout entier dans ma bouche, jusqu'aux couilles. La prochaine fois, je m'y mettrais plus tôt : maintenant qu'il était en érection, ça s'annonçait difficile.

Je me suis améliorée côté gorge profonde depuis que je partage mon lit avec Micah. C'était ça ou renoncer à une de mes pratiques préférées. Et l'entraînement, ça paie toujours. Je fis glisser le sexe de Nathaniel dans ma bouche d'un unique mouvement fluide, jusqu'à ce que mes lèvres touchent le haut de ses testicules. Je ne pus rester là qu'un instant avant de devoir remonter, pour respirer et laisser l'humidité de ma bouche frissonner le long de sa hampe.

Je me dressai sur les genoux, entre ses cuisses. L'expression que je vis sur son visage me récompensa de mon effort, et même plus, si bien que je me sentis obligée de le faire une deuxième fois. Puis je me mis à aller et venir moins profondément afin de jouir d'une meilleure liberté de mouvement. Je léchai son sexe, le fis rouler dans ma bouche, le suçai et, quand j'estimai que Nathaniel gémissait suffisamment, je le mordis très doucement.

— Oh mon Dieu, oui, oui, recommence.

Je m'écartai pour demander :

— Recommence quoi ?

— Les dents. Mets encore les dents. Plus fort.

Je fronçai les sourcils.

— La plupart des hommes n'aiment pas. Ça leur fait mal.

— Je ne suis pas la plupart des hommes.

Et quelque chose dans la façon dont il le dit m'incita à obtempérer. Je recommençai à le sucer régulièrement et fermement. Au bout de quelques va-et-vient, je fis descendre ma bouche presque jusqu'à la base de son sexe et je le mordis, pas trop fort, mais plus fort que j'avais jamais mordu aucun autre homme à cet endroit. Les yeux levés, j'observai son visage pour voir si je lui faisais mal, mais l'expression qui se peignit sur ses traits n'avait rien à voir avec de la douleur.

— Plus fort, réclama-t-il, le regard fou.

Je le regardai sans bouger.

— S'il te plaît, Anita, s'il te plaît. Si tu savais depuis combien de temps j'attends ça !

Ce n'était pas mes parties génitales qui se faisaient mordre, mais je me souvenais qu'autrefois Nathaniel n'avait pas de limites, pas de mot d'arrêt pour indiquer à ses partenaires de ne pas aller plus loin. Je pouvais lui donner ce qu'il me demandait, mais ce serait à moi de m'assurer que ça

n'aille pas trop loin. Je faisais enfin ce qu'il avait toujours désiré. Je le dominais.

J'engloutis son sexe, vite et fort. Et cette fois, je le mordis assez violemment pour que mes dents se referment sur cette épaisse colonne de chair. L'espace d'un éclair, je sentis frémir non pas l'ardeur mais la bête et son appétit de viande ensanglantée. Je la repoussai mais je lâchai le sexe de Nathaniel et ne le repris pas dans ma bouche. De toute façon, j'en avais fait assez. Les yeux du métamorphe avaient roulé dans leurs orbites, et il se tordait sur le lit, le dos arqué, les mains crispées sur les draps.

J'attendis que son corps s'affaisse. Un long moment, ses cils continuèrent à papilloter contre ses joues. Quand j'aperçus entre eux l'éclat lavande des prunelles de Nathaniel, je recommençai à le caresser doucement avec mes mains, jusqu'à ce que ses yeux regardent ce que je faisais plutôt que l'intérieur de ses propres paupières. Il avait

une expression languide et le sourire d'un chat qui vient de boire du petit-lait.

Je pressai son membre tiède et épais entre mes doigts.

— Je veux le sentir à l'intérieur de moi.

— Tu n'as pas eu de préliminaires, objecta Nathaniel.

Je pressai de nouveau. Il arqua le dos et renversa la tête en arrière. Sa tresse glissa à bas du lit comme un serpent qui tente de s'échapper en descendant une falaise.

— Oh, fais-moi confiance, je suis prête.

Lorsqu'il fut suffisamment remis pour parler, il dit :

— Tu n'es pas la seule qui n'ait pas eu l'occasion de toucher quelqu'un en dessous de la taille.

Je fermai les yeux.

— S'il te plaît, Nathaniel, ne discute pas. Fais-moi l'amour. Je veux juste que tu termines ce que tu as commencé hier dans le bureau. S'il te plaît.

Il me dévisagea avec quelque chose de très masculin et de très adulte dans le regard.

— Ça t'a plu, pas vrai ?

Je haussai les sourcils.

— Tu étais là. À ton avis ?

Il s'assit sur le lit et, soudain, je me retrouvai enveloppé par ses bras et ses jambes. Il m'embrassa doucement, d'une manière qui n'avait pourtant rien de chaste. Il explora ma bouche comme j'avais exploré ses jambes et son cul, très délicatement, en savourant chaque recoin. Mais en même temps, il faisait descendre une de ses mains le long de ma poitrine et de mon ventre. Quand il atteignit mon entrejambe, mon corps réagit à ce léger contact. Nathaniel ne s'arrêta pas pour autant. De l'index, il traça le contour de mon intimité.

— Tu mouilles.

— Je te l'avais dit.

Il introduisit son index en moi, et j'en eus le souffle coupé. Il introduisit un deuxième doigt, les enfonça et trouva cet endroit si sensible. Alors, il se mit à plier et à déplier les doigts très vite pour l'agacer de leur extrémité, et de leur extrémité seulement. Ce fut comme si cette partie de mon corps l'attendait, comme si elle se remémorait tout le travail accompli la veille. Très vite, cette stimulation ferme et rapide me fit jouir. Enfonçant mes ongles dans les épaules et le dos de Nathaniel, je hurlai.

Le métamorphe passa son autre bras autour de ma taille pour me rattraper, sans quoi, je serais tombée sur le lit. Il ressortit ses doigts de moi et déclara :

— Maintenant, tu es prête.

Comme je ne voyais que l'intérieur de mes paupières et n'étais pas en état de parler, je voulus hocher la tête. Je n'en avais probablement pas besoin. Ne dit-on pas que

les actions sont plus éloquentes que les mots ?

CHAPITRE 51

Je regardai le visage de Nathaniel au-dessus de moi tandis qu'il allait et venait entre mes jambes. Il se tenait en appui sur ses bras tendus, les jambes pliées de sorte qu'il encadrait son propre corps. La vision de son sexe qui glissait en moi me fit rejeter la tête en arrière et déclencha un spasme délicieux, mais je luttai à la fois pour garder le contrôle et pour regarder Nathaniel. Je voulais l'observer pendant cette première

fois. Nous avions connu tant de faux départs ! Alors, je luttai contre cette sensation merveilleuse pour ne pas perdre une miette de ce qui se passait sur son visage.

Dans cette position, la pénétration n'est pas très profonde, beaucoup moins, en tout cas, que je l'aime d'habitude. Mais quelque chose dans l'angle ou le rythme ultrarapide de Nathaniel me faisait un effet terrible. Je sentis l'orgasme monter et réussis à hoqueter :

— Je veux qu'on jouisse ensemble.

— Tu peux avoir des orgasmes multiples, objecta Nathaniel d'une voix étrangement tendue, comme s'il se concentrait très fort sur ce qu'il faisait. Moi, pas forcément.

Je touchai son visage, le pris doucement entre mes mains.

— Je veux qu'on jouisse ensemble, répétai-je. On s'est ratés assez de fois.

Ses yeux me sourirent.

— Entendu.

Et soudain, il n'y eut plus de temps pour des mots, plus de temps pour quoi que ce soit. L'orgasme contracta mon bas-ventre et se répandit telle une explosion, soufflant à travers mon corps, frissonnant sur ma peau. Je surfai sur la vague ondulante du plaisir.

Nathaniel écarquilla les yeux comme s'il était surpris et sa respiration accéléra. Son corps hésita ; il faillit marquer une pause. Puis il poussa jusqu'au plus profond de moi et, si je n'avais pas tenu son visage, il aurait rejeté la tête en arrière. Mais je voulais voir ses yeux presque affolés. Un nouveau spasme le parcourut. Cette fois, l'orgasme me prit au dépourvu, et je lâchai Nathaniel. Mes yeux se révulsèrent, et je hurlai.

Nathaniel s'écroula sur moi, poussant aussi fort et aussi brusquement qu'il le pouvait. Je glapis sous lui et lui griffai le dos. Sa peau se déchira sous mes ongles. Il se tordit sur moi et ce mouvement enfonça son sexe plus profondément entre mes jambes,

enfonça mes ongles plus profondément dans son dos. Je plantai mes dents dans son épaule et hurlai contre sa peau, me faisant un bâillon de sa chair.

Le corps de Nathaniel aimait la douleur. Il me semblait que, tant que je lui ferais mal, son orgasme se prolongerait. Plus je le griffais et le mordais, plus il agitait les hanches au-dessus de moi. C'était comme si nous étions pris dans une boucle sans fin de douleur et de plaisir, et que la frontière entre les deux était devenue très floue.

La respiration de Nathaniel se modifia de nouveau. Soudain, il arqua le dos, s'arrachant à ma bouche. Je le lâchai juste à temps pour éviter de lui arracher un peu de chair ou de perdre une dent, mais pas assez vite pour éviter de faire couler son sang. Un goût à la fois doux, salé, métallique et quelque chose d'autre encore, quelque chose d'indéfinissable, me submergea. J'avais mordu la nuque de Nathaniel la nuit

précédente, et je n'avais pas perçu le goût de son sang avec une telle acuité. C'était comme la différence entre boire de l'eau à toute vitesse parce que vous êtes assoiffé et siroter un bon vin pour en savourer le bouquet.

Je laissai le sang de Nathaniel s'attarder sur ma langue, léchai mon palais pour l'en recouvrir, jouai avec son goût, sa texture, sa tiédeur. Puis je le fis glisser le long de ma gorge le plus lentement possible, comme si c'était la dernière gorgée de liquide que je devais boire de toute ma vie. J'avais déjà eu soif de sang auparavant mais, comme avec la faim de chair de la bête, j'avais cru que ça se résumait à ça. Cette sublime gorgée m'apprit que je me trompais. J'avais déjà bu du sang, mais jamais je ne m'en étais délectée ; jamais je ne m'étais rendu compte que ça pouvait être si bon.

Du pouvoir balaya la peau de Nathaniel et, comme j'étais coincée sous lui, il rampa sur moi en me donnant la chair de poule et

en me coupant le souffle. Il me fit frissonner, et ma bête s'agita comme une créature poilue et à demi endormie qu'on a dérangée pendant sa sieste.

Nathaniel se pencha de nouveau vers moi. Ses prunelles étaient gris pâle avec une pointe de bleu. Je scrutai ses yeux de léopard et sentis sa bête s'étirer à l'intérieur de son corps, comme si elle se frottait contre sa cage d'os.

En réaction, ma bête fit de même. J'avais déjà éprouvé ça auparavant, mais jamais je n'avais eu la sensation que mon corps était creux et habité par une créature toute en longueur. Cela me fit frissonner et, l'espace d'un instant, j'eus du mal à respirer, comme si cette créature comprimait mes poumons. La pression s'évanouit très vite, mais je n'avais pas aimé du tout.

— Tu sens le sang, dit Nathaniel d'une voix légèrement grondante.

— C'est le tien, chuchotai-je, le cœur battant déjà plus vite.

— Mais il est dans ta bouche, répliqua Nathaniel, ses lèvres effleurant les miennes.

Soudain, il écrasa ma bouche de la sienne. Il m'embrassa longtemps et ardemment, introduisant sa langue si loin que ce fut comme une gorge profonde, à ceci près que sa langue n'était ni aussi longue ni aussi large que son sexe. Mais ses dents me coupaient presque les lèvres ; elles les meurtrissaient d'une façon qu'aucune gâterie n'aurait pu reproduire. Il lécha mon palais et l'intérieur de mes joues pour leur dérober le goût de son propre sang.

Dans ma tête, le léopard hurla : « Il est en train de nous bouffer ! » Je savais que ça n'était pas le cas, mais quelque chose remuait en moi, dans des endroits où rien n'aurait dû remuer. Je le sentais comme une masse, non pas amorphe et liquide mais très solide et très réelle, installée au centre de

mon corps et se déplaçant à l'intérieur. Il me sembla qu'une main se tendait vers le haut tandis que quelque chose d'autre s'étirait vers le bas. Cela me fit mal et, tout à coup, le baiser de Nathaniel me suffoqua.

Le métamorphe se redressa légèrement. Son visage était éclairé par un sourire féroce et joyeux qui le parait d'une beauté sauvage, comme si ses pensées n'étaient plus humaines.

— Tu as bon goût, dit-il d'une voix tellement rauque qu'elle me blessa presque les tympans. Une voix qui ne ressemblait plus du tout à la sienne.

Le léopard en moi ne réagit pas à ce grondement. Il n'était plus dans ma tête. Mais la chose tapie au centre de mon corps étira ses bras et ses jambes, et je la sentis toucher des endroits qui n'auraient jamais dû être touchés. Je hurlai, scrutant les yeux de Nathaniel et me demandant s'il restait assez d'humanité en lui pour m'aider.

— Anita, qu'est-ce qui ne va pas ?

Il avait des yeux de léopard et une voix inconnue, mais son expression était du Nathaniel tout craché : il ressentait une inquiétude sincère que je connaissais bien.

— Ça fait mal.

— Quoi ? Je t'ai fait mal ?

Je secouai la tête, et des griffes me chatouillèrent les côtes. Je me tordis sous Nathaniel.

— Au secours !

Nathaniel se laissa tomber sur le côté et cria :

— Jason !

Il dut s'y reprendre à deux fois avant que le loup-garou sorte de la salle de bains, dégoulinant et une serviette à la main. Il nous regarda, et son sourire s'évanouit instantanément.

— Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas, répondit Nathaniel, toujours de cette voix rauque. Elle dit que quelque chose lui fait mal.

La bête s'étira de nouveau, et mon corps s'étira avec elle, comme si elle avait glissé ses bras et ses jambes à l'intérieur des miens. Ce n'était pas exactement douloureux. On aurait plutôt dit que mon corps était un gant dont elle testait la taille et la souplesse.

— Tu as senti ça ? demanda Jason, les poils hérissés.

Nathaniel acquiesça.

— C'est sa bête.

Jason s'agenouilla au bout du lit.

— Oui, mais elle n'avait encore jamais fait ça.

La bête atteignit les limites de mon corps et découvrit qu'elle ne pouvait pas aller plus loin. Il y a quelques années déjà, j'ai acquis un fragment de la bête de Richard et, d'une façon que je ne m'explique pas, mon

appartenance à la lignée de Belle m'a donné un animal à appeler : le léopard. C'est ainsi que j'ai pu devenir la Nimir-Ra de Micah. Nathaniel était déjà ma pomme de sang mais, maintenant, je peux l'appeler comme Jean-Claude peut appeler Richard.

Ma part féline s'étirait dans mon corps humain. Je l'avais déjà sentie sous forme de pouvoir, une présence plus métaphorique que physique, mais ça… C'était très physique. Je la sentais se débattre à l'intérieur de moi, cherchant un moyen de s'échapper. Comme si j'étais une lycanthrope, à ceci près qu'il me manquait la dernière pièce du puzzle, le petit morceau qui permettrait à la bête de sortir de mon corps et de devenir réelle.

Elle se recroquevilla au centre de mon corps, là où elle reste tapie la plupart du temps. Désormais, elle était comme ces prédateurs qu'on enferme dans de minuscules cages en métal, au zoo, ceux qui font les cent

pas jusqu'au moment où ils se jettent contre les barreaux en déchirant l'air de leurs griffes rageuses et en faisant claquer leurs crocs. Mais les barreaux de la cage de ma bête, c'était mon corps, et je hurlai. Je tendis les mains et cherchai n'importe quoi à quoi me raccrocher. Comment combattre quelque chose qui est à l'intérieur de vous ? Comment détruire quelque chose qui loge dans votre propre chair ?

Jason me saisit une main et, soudain, une odeur musquée de loup remplit mes narines. Mais c'était comme si le fait de toucher Jason avait actionné un interrupteur ou ouvert un canal. Soudain, je vis Richard. Debout dans sa cuisine baignée de soleil, il faisait cuire quelque chose dans une poêle. Il ne portait qu'un jean, à la ceinture duquel il avait glissé le coin d'un torchon. Son dos était couvert de traces de griffes ou d'ongles très virulents. On aurait dit les conséquences d'une bonne séance de jambes en l'air plutôt

que d'une attaque. Il leva brusquement la tête, renifla l'air et se tourna lentement pour regarder derrière lui, comme s'il pouvait me voir.

— *Anita, c'est toi ?* demanda-t-il.

— Aide-moi.

— *Que se passe-t-il ?*

Je pressai la main de Jason, et ce fut comme si renforcer notre contact me rapprochait de Richard. J'avais l'impression de flotter juste devant lui. Il tendit une main, et elle me passa au travers. Mais ma bête réagit en feulant, en griffant et en se déchaînant de plus belle. Elle ne voulait pas de loup à l'intérieur ; il n'y avait pas la place. Pas assez de place pour deux bêtes en moi.

Richard retira sa main.

— *Anita, Anita, tu m'entends ?*

Je hurlai son nom parce que c'était tout ce que je pouvais faire. Il me semblait que le léopard me déchiquetait pour essayer de sortir, mais en vain.

— Donne ta bête à quelqu'un d'autre, Anita. Transmets-la à quelqu'un qui pourra la laisser sortir.

Je ne comprenais pas ce que ça signifiait. Je voulus le lui dire, mais il dut sentir ma perplexité, car il partagea un souvenir avec moi. Si une image vaut réellement mille mots, un souvenir en cinq dimensions sensorielles en vaut sans doute un million. Il fait gagner un temps considérable et permet de propager la douleur beaucoup plus vite.

Nous nous tenions sur la piste centrale du *Cirque des Damnés*. Je m'efforçai d'établir un lien avec la bête de Richard, avec sa rage, parce que je savais que si nous ne parvenions pas à la maîtriser, le Conseil nous tuerait. Je me projetai vers ce pouvoir, et celui-ci réagit à mon contact. Pour une raison que j'ignore, il me reconnaissait comme son foyer et sa place légitime. Il se déversa en moi, par-dessus moi, à travers moi telle une tempête aveugle de chaleur et d'énergie.

C'était comme les fois où j'avais invoqué du pouvoir avec Jean-Claude et Richard, sauf qu'il n'y avait pas de sort dans lequel canaliser cette énergie, pas d'endroit où la bête de Richard puisse se réfugier. Le pouvoir voulut ramper hors de ma peau, mais il n'y avait pas de bête à appeler en moi. De ce point de vue, j'étais complètement vide. Le pouvoir tempêta, enflant à l'intérieur jusqu'à ce qu'il me semble que j'allais exploser en mille morceaux de chair ensanglantée. La pression ne cessait de grandir, et elle n'avait nulle part où aller.

Richard s'était traîné vers moi à quatre pattes. Il saignait. Il posa ses lèvres sur les miennes en un baiser tremblant. Un bruit sourd monta de sa gorge et, soudain, il pressa sa bouche contre la mienne, la meurtrissant pour me forcer à l'ouvrir. Il plongea sa langue dans la cavité humide. Il m'embrassa comme s'il voulait me dévorer. La coupure à l'intérieur de sa bouche emplit

la mienne d'un goût doux et salé à la fois. Je pris son visage entre les mains et lui rendis son baiser, mais cela ne suffit pas.

Nous nous dressâmes sur les genoux sans détacher nos bouches l'une de l'autre. Je fis glisser mes mains sur la poitrine de Richard, sur son dos. Quelque chose en moi cliqueta et se détendit. Le pouvoir de Richard tenta de jaillir, mais je le contins. Il fit remonter ses mains le long de mes jambes jusqu'à la dentelle noire de ma culotte. Il effleura ma colonne vertébrale juste au-dessus, et en un clin d'œil, je fus vaincue.

Le pouvoir gicla, nous remplissant tous les deux. Il nous noya sous une vague de chaleur et de lumière jusqu'à ce que ma vision se fragmente. Richard et moi criâmes d'une seule voix, et sa bête rampa à l'intérieur de lui. Je la sentis glisser hors de moi, tirée comme une corde épaisse qui alla s'enrouler dans le corps de Richard. J'attendis que son extrémité retombe entre nous telle la

dernière goutte de vin d'un verre qu'on vide, mais cette dernière goutte demeura dans le fond.

Le souvenir reflua, me laissant haletante sur le lit. Nathaniel était penché sur moi.

— Anita. Anita, tu vas bien ?

Ses yeux étaient redevenus lavande.

Jason me caressait les cheveux.

— Tu sens la meute. ?

Richard se tenait dans sa cuisine, une main posée sur un placard comme s'il se retenait pour ne pas tomber.

— *Tu te souviens, maintenant ?*

— Je me souviens, chuchotai-je.

— Tu te souviens de quoi ? demanda Nathaniel.

— Tu ne sens pas ? déclara Jason en frottant ses lèvres contre ma joue :

Nathaniel approcha son visage du mien.

— Un loup. (Il renifla ma peau.) Richard, souffla-t-il.

Le contact de leur bouche me fit fermer les yeux un instant. Mais leur image disparue, leur odeur me recouvrit telle une fourrure. Le musc du, loup et le parfum à la fois doux et âcre du léopard étaient partout, une eau invisible dans laquelle je me noyais. Je m'attendais que ma bête proteste, mais elle ne le fit pas. Au contraire, elle sembla étrangement apaisée par le mélange des deux odeurs.

Tu fais toujours partie de la meute, Anita, tout autant que tu fais partie du pard. Donne-leur ta bête.

Richard me regardait et, pour la première fois, je remarquai qu'il avait des traces de griffes sur la joue droite. Ce n'est pourtant pas le genre d'endroit que l'on marque à l'apogée de la passion.

L'image de Richard debout dans sa cuisine ensoleillée s'effaça. En ouvrant les

yeux, je ne vis d'abord qu'une longue mèche de cheveux auburn qui me barrait le visage. Nathaniel pressait son visage contre ma joue. Sa bouche se trouvait juste en dessous de ma mâchoire, et il était de nouveau allongé sur moi de tout son long. Tiède, si tiède…

Jason tenait toujours ma main, et il frottait sa bouche dans mon cou du côté opposé à celui de Nathaniel. J'étais au chaud, en sécurité. Je compris que Richard m'avait transmis une partie de son contrôle. Il m'avait donné la latitude de respirer, et je devais en profiter avant que ma bête s'arrache à cette confortable langueur.

Je repensai au souvenir qu'il venait de partager avec moi, à cette fois où je lui avais rendu sa bête. Comment avais-je fait ? Je l'avais embrassé. Pourquoi chaque manipulation de mon pouvoir réclame-t-elle un baiser ou un contact plus intime encore ? Jean-Claude avait répondu à cette question la nuit précédente : parce que nous ne

pouvons utiliser que les instruments dont nous disposons, que la plupart de ces instruments nous viennent de Belle Morte et qu'ils ont donc nécessairement connotations de sexe et de désir. Un thème récurrent qui commençait déjà à me lasser sérieusement et qui finirait par me lasser pour de bon tôt ou tard, et ça me rappelait que ce serait bien de nous procurer une nouvelle caisse à outils. Mais tout le reste de moi était au chaud et en sécurité, recouvert par l'odeur de la meute et du pard.

Deux bouches m'embrassaient doucement dans le cou. Le corps de Nathaniel pesait de tout son poids sur le mien, et il était plus chaud que n'importe quelle fourrure, plus réconfortant que n'importe quelle étreinte. La main de Jason effleura ma hanche, et je ne pus me retenir de me frotter contre sa paume. Ce léger mouvement sembla affecter le corps de Nathaniel. Soudain, il me parut plus lourd, lourd comme l'avait été le

baiser de Richard dans notre souvenir. Il pressa ses hanches contre moi et, comme avec le baiser de Richard dans notre souvenir, j'eus le choix entre me laisser meurtrir et m'ouvrir à lui.

La bête de Richard m'avait quittée à la faveur d'un baiser. Je ne pouvais embrasser qu'une personne à la fois, mais l'idée me traversa l'esprit que je pouvais faire d'autres choses en même temps. Sauf que… j'en avais assez des trios. Ma moralité mise à mal avait atteint son stade de saturation. Une petite voix dans ma tête chuchota : *Mais c'est si bon !* Et une autre voix, implantée là par ma grand-mère, glapit : « Traînée ! » Vous avez beau faire tous les efforts du monde pour écouter votre voix intérieure, la culpabilité ou l'habitude font que parfois vous n'entendez que les autres, celles qui sont là pour vous limiter et vous rabaisser. Parfois, vous n'arrivez pas à les faire taire.

— Je dois donner ma bête à mon chat, dis-je d'une voix enrouée.

Je voulus dégager ma main de celle de Jason, mais celui-ci s'y accrocha et chuchota dans le creux de mon cou :

— Je veux bien être ton chat.

— C'est moi, son chat, souffla Nathaniel contre mon autre joue.

— Alors, je serai son chien, répliqua Jason.

Il me donna un coup de langue qui me fît frissonner, mais je secouai la tête et la tournai légèrement vers lui pour voir son visage.

— Pas aujourd'hui, Jason.

Cette fois, quand j'essayai de me dégager, il ne m'en empêcha pas. Il me regarda de ses yeux bleus puis m'embrassa d'un baiser long et profond auquel ma bête ne réagit pas.

— Tu as le goût du sang et des baisers d'autres hommes, chuchota-t-il en s'écartant de moi.

Ma bête se réveilla comme si elle n'avait fait qu'une courte sieste. Elle se réveilla et voulut jaillir hors de moi. Elle poussa contre ma peau comme si elle essayait un manteau trop petit pour elle. Je la sentis s'étirer en moi, me remplir comme si c'était de l'eau chaude dont le niveau montait jusqu'à occuper chaque recoin de mon corps et qui ne cessait de se déverser alors que le réceptacle était plein.

Elle s'écoulait comme de l'eau pourvue d'os et de muscles. De l'eau qui ne tarda pas à se mettre en colère quand elle découvrit qu'il existait des limites, que ma peau n'éclatait pas, que ma cage thoracique n'explosait pas, que ma chair ne cédait pas sous la pression. Furieuse, elle me lacéra de ses griffes qui auraient dû être métaphoriques et qui me semblaient bien trop réelles. Elle

essayait de se frayer un chemin hors de sa cage, et sa cage, c'était mon corps.

Je hurlai et me débattis, mais nul ne peut combattre une chose qu'il ne peut toucher. Nathaniel était toujours allongé sur moi, les yeux écarquillés et l'air effrayé. Il voulut glisser sur le côté, mais je lui agrippai le haut des bras et parvins à articuler :

— Embrasse-moi.

S'il s'était agi de n'importe qui d'autre, il aurait demandé pourquoi ou protesté. Nathaniel, lui, s'exécuta sans discuter. Il posa sa bouche sur la mienne, étouffant mon cri suivant. Je bandai ma volonté pour expulser la chose qui m'habitait et la propulser à l'intérieur de lui. Mais elle était paniquée, et elle ne m'écoutait pas. Comme un animal sauvage acculé, elle n'entendait que sa propre peur.

J'arrachai ma bouche à celle de Nathaniel et me remis à hurler à pleins poumons. Jason posa une main de chaque côté de mon

visage, et à l'instant où il me toucha, la bête hésita. Elle s'arrêta pour renifler l'air, comme si elle se demandait qui était Jason.

Je levai les yeux vers Nathaniel.

— Réessaie. Embrasse-moi.

Il obtempéra et, cette fois, je pus lui rendre son baiser, mais la bête ne broncha pas. Elle resta assise à l'intérieur de moi, reniflant et s'interrogeant, mais elle ne bougea pas. Je rompis notre baiser et criai, non de douleur mais de frustration.

— Richard m'a dit de partager ma bête avec quelqu'un qui pourrait la libérer, mais elle refuse de partir. Elle refuse de sortir de moi.

— Luttes-tu toujours pour maîtriser l'ardeur ? s'enquit Nathaniel.

Je clignai des yeux et réfléchis. Luttais-je pour la contrôler ? Pas consciemment, mais c'était devenu un réflexe. À présent que je n'avais plus besoin de la contenir et que je devais, au contraire, exercer un effort de

volonté pour la faire jaillir, m'efforçais-je toujours de la réprimer ? Mon bouclier était-il toujours dressé contre elle ? La réponse à cette question était positive.

— Oui.

— Cesse de lutter, suggéra Nathaniel. Lâche tout et détends-toi.

— Non, commençai-je.

Mais avant que je puisse continuer, Nathaniel posa ses doigts sur mes lèvres.

— Chut, Anita. Tu peux te nourrir de nous deux sans que ça me vide complètement. Ce n'est pas l'idéal, mais ça ne sera pas non plus un désastre. Cesse de lutter, et la bête en fera peut-être autant.

J'ouvris la bouche pour protester, et les doigts de Nathaniel se glissèrent à l'intérieur, jouant au bord de mes lèvres. Ce mouvement m'empêcha de parler de manière plus efficace que n'importe quoi d'autre. Je restai muette sous la caresse sensuelle et délicate de Nathaniel.

— Lâche-toi, Anita. Nous sommes là pour te rattraper.

Jason se pencha vers moi.

— Je suis là, Anita. Et je ne permettrai pas qu'il arrive du mal à Nathaniel, je te le promets. (Il appuya sa joue contre mon front.) Nous pouvons le faire, Anita, mais tu dois lâcher prise. Tu dois nous laisser te rattraper.

Lâcher prise. Ça semblait si simple ! Mais je ne suis pas douée pour ça. Je n'étais même pas certaine de savoir comment faire. Comment lâche-t-on prise ? Comment se convainc-t-on d'ouvrir les mains et de se laisser tomber en comptant sur quelqu'un d'autre pour amortir la chute et faire en sorte que personne ne soit blessé ? Avais-je à ce point confiance en Jason et Nathaniel ? Possible. Avais-je à ce point confiance en quiconque ? Peut-être.

Bon, d'accord : pas vraiment.

Je respirai profondément, lentement et lâchai prise. Lâchai prise en conjurant toute la confiance que j'avais en moi alors même qu'une petite voix dans ma tête chuchotait : *Idiote, idiote, idiote*.

CHAPITRE 52

L’enfer, ce sont des griffes, des crocs et des corps qui se battent. Je plantai mes dents dans la poitrine de quelqu’un, prenant dans ma bouche autant de chair qu’elle pouvait en contenir, et je commençai à mordre. Je voulais de la viande. Je voulais me nourrir, et le léopard en moi hurlait que, si nous ne tuions pas les deux autres, c’était eux qui nous tueraient. « Lâche prise », avaient dit Jason et Nathaniel, et c’est ce que j’avais fait.

À présent, au lieu que la bête lutte pour s'extirper de mon corps, c'est moi qui étais prisonnière et qui n'arrivais pas à sortir.

La partie de moi qui voulait de la chair et du sang et pour qui la bagarre se situait à mi-chemin entre le sexe et la nourriture avait pris les commandes de mon esprit. J'ai toujours pensé qu'être un animal devait être quelque chose de serein. Je me trompais. C'est plus simple, mais ce n'est pas serein.

Je n'avais que des bribes de souvenirs. Le goût du sang dans ma bouche. La sensation de mes dents s'enfonçant dans de la chair. Mes ongles lacérant un corps. J'étais allongée sur le ventre, et je ne pouvais pas bouger. Quelqu'un était assis sur mon dos ; quelqu'un d'autre me tenait les mains, et je ne pouvais pas bouger. Des mâchoires se refermèrent sur ma nuque. J'eus un instant de panique atroce, puis la paix m'envahit, comme la veille dans mon bureau, quand Nathaniel m'avait mordue à cet endroit.

Jason était à genoux par terre contre le lit ; il me tenait les poignets. Le côté gauche de son visage était déchiqueté et, quelque part au fond de moi, je savais que c'était mes ongles qui lui avaient fait ça. Ses paupières clignaient douloureusement au milieu des sillons ensanglantés. Ses bras étaient couverts de morsures et de griffures, si bien qu'il semblait porter des gants écarlates qui lui montaient jusqu'aux épaules. Sa poitrine et son estomac avaient morflé, eux aussi.

Les dents de Nathaniel me serrèrent un peu plus fort. Je levai les yeux et, quand il grogna contre ma nuque, mon corps se tordit sous lui, pas pour se dégager mais pour s'offrir.

— La prochaine fois qu'on fait ça, je t'attache, dit Jason, et un filet de sang coula de sa bouche.

Nathaniel gronda mais, à mon avis, ce n'était pas pour moi.

Jason regarda l'autre métamorphe par-dessus ma tête.

— D'accord, d'accord. Donne-moi ta bête, Anita. Laisse-moi l'avaler toute crue.

Il se pencha vers moi. Le sang qui tremblait au bord de sa bouche me fascinait. Je voulus lever la tête pour le lécher, mais les dents de Nathaniel m'arrêtèrent et me forcèrent à attendre que Jason vienne à ma rencontre.

Le loup-garou s'immobilisa juste hors de ma portée. J'essayai de tendre mes mains vers lui, mais il me plaqua les poignets plus fermement sur les draps. Il posa sa bouche sur la mienne et, au lieu de l'embrasser, je léchai son sang.

Il recula en riant.

— Là tout de suite, tu préférerais me bouffer que m'embrasser.

Mais il se pencha de nouveau, les lèvres entrouvertes, et je humai le sang à l'intérieur de sa bouche. Je l'avais mordu. Je me

remémorai la sensation de sa lèvre entre mes dents. Un grognement sourd monta de ma gorge, et Jason se remit à rire, la bouche si près de la mienne que ma langue aurait pu la toucher.

— Mon Dieu, mais c'est qu'elle est vorace, commenta-t-il avec une satisfaction typiquement masculine.

Nathaniel gronda une deuxième fois, les dents toujours serrées sur ma nuque. Le son grave vibra le long de ma colonne vertébrale, comme si mon corps était un diapason, et me fit cambrer les reins. Je tendais ma bouche vers Jason, offrant le reste de mon corps au métamorphe qui pesait sur mon dos.

— D'accord mais, si elle m'arrache la langue avec les dents, je vais mal le prendre.

Et Jason pressa ses lèvres sur les miennes. Contrairement à ce qu'il craignait, je n'essayai pas de le mordre : sa bouche était pleine de sang et avait un goût de viande.

J'avais déjà commencé mon repas ; je voulais juste le terminer.

Ma bête était là, juste sous ma peau. Seule la prise de Nathaniel sur ma nuque la faisait se tenir tranquille. Le goût du sang frais et de la viande, la pression de la bouche de Jason la firent se répandre telle une vague de chaleur. J'eus l'impression qu'elle me cuisait de l'intérieur, comme si ma peau renfermait quelque chose de beaucoup plus chaud que de la chair humaine. Quelque chose qui était presque tangible, presque prêt, presque…

Nathaniel lâcha ma nuque et redressa la tête. Seuls son poids et les mains de Jason continuaient à m'immobiliser. Il chuchota quelque chose contre ma plaie. « Maintenant », crus-je l'entendre dire. Mais je ne pus en être sûre car, au même moment, ma bête jaillit.

Elle fusa le long de ma colonne vertébrale comme un geyser brûlant, se déversa

hors de ma bouche et dans celle de Jason en une vague de pouvoir bouillant. Le loup-garou eut un mouvement de recul ; sa tête partit en arrière, et il hurla tandis qu'au-dessus de moi Nathaniel arquait le dos et hurlait aussi. Ma bête était pareille à une épée qui les transperçait tous les deux.

Je déversai son énergie dans leurs corps jusqu'à ce qu'ils éclatent.

Je vis la peau de Jason se fendre et sentis Nathaniel trembler contre mon dos. La seconde d'après, j'étais trempée, couverte d'un liquide tiède comme du sang frais, mais transparent et visqueux : le fluide qui gicle de tous les métamorphes quand ils passent d'une forme à l'autre. Il me dégoulinait dessus et, parce que les griffes de Jason me tenaient toujours les poignets, je ne pouvais pas m'essuyer le visage.

Je clignai des yeux pour mieux voir l'homme-loup agenouillé devant moi. Son épaisse fourrure gris pâle était sèche comme

toujours, comme par enchantement. Je scrutai ses prunelles couleur d'herbe printanière. Il ouvrit une gueule plus grande que la bouche d'un humain et pleine de dents que n'importe quel véritable loup lui aurait enviées. Puis il se lécha les babines d'une langue incroyablement longue, tout en me regardant avec des yeux pleins de choses que je commençais seulement à deviner.

Une patte se crispa sur les draps mouillés d'un côté de moi, une patte griffue et couverte de poils noirs. Je tournai la tête lentement, comme dans les films d'horreur où l'héroïne sait très bien ce qui se trouve derrière elle mais ne peut pas s'empêcher de regarder. Je sentais la fourrure pressée contre mon dos. Pourtant, je tournai quand même la tête.

Le visage de Nathaniel était un mélange curieusement gracieux d'humain et de léopard. Sa forme était moins animale que celle du visage de Jason mais, dans ses yeux bleu-

gris, je vis qu'il n'y avait en lui plus personne à qui parler.

Je m'étais débarrassée de ma bête en faisant surgir les leurs. À présent, j'étais couverte de liquide chaud comme du sang et prisonnière de deux lycanthropes fraîchement transformés.

Nathaniel posa ses mains griffues sur le lit de part et d'autre de moi. Il les fléchit légèrement, et des griffes pareilles à des couteaux blancs jaillirent du bout de ses doigts. Il ne fit pas mine de s'en servir, mais le seul fait de les voir fit accélérer mon pouls.

Je savais que ni Nathaniel ni Jason ne me feraient de mal. J'avais confiance en eux, mais en leur moitié humaine bien plus qu'en leur bête. J'essayai de ne pas m'effrayer, parce que la peur est comme une épice sur la viande pour les métamorphes. Elle les excite ; on n'y peut rien. Aussi, je restai parfaitement immobile et m'efforçai de calmer les battements de mon cœur, cherchant un

moyen de leur demander de me lâcher sans avoir l'air d'une victime.

Nathaniel rapprocha ses mains et les posa sur mes flancs. La fourrure de ses pouces me caressa la peau, et cela ne plut pas du tout aux battements de mon cœur. Au reste de ma personne non plus, d'ailleurs. Nathaniel fléchit les doigts et ses griffes se rétractèrent. Il fit courir ses mains le long de mes flancs, et sentir cette fourrure si chaude glisser sur ma peau m'arracha un soupir tremblant.

— Je n'avais encore jamais eu de mains quand je me transformais, gronda Nathaniel.

Les mains en question remontèrent vers mes aisselles, effleurant le côté de mes seins au passage. Je sentis les muscles de ses avant-bras rouler contre ma peau, et ses griffes jaillirent de nouveau. Nathaniel les planta dans le lit de part et d'autre de moi, puis commença à tirer vers le bas. Le drap se déchira, et le matelas aussi, avec un son qui

m'arracha un gémissement, un son pareil à celui de la viande tranchée par un couteau acéré.

Nathaniel se déplaça pour pouvoir tracer le contour de mon corps dans les draps et le matelas. Il le dessinait avec ses griffes, et je ne pouvais pas ne pas avoir peur.

Jason éclata de rire et, bizarrement, sa gorge semi-animale retranscrivit à la perfection ce son très masculin. Je reportai mon attention sur lui. Il grimaça en découvrant ses crocs.

— Nous n'avons pas l'intention de te faire de mal, Anita.

— Alors lâchez-moi, réclamai-je d'une voix sacrément calme qui tremblait à peine.

S'ils avaient été humains, ils n'auraient pas pu sentir l'accélération de mon pouls, ni l'odeur de la peur dans ma transpiration. Mais ils n'étaient pas humains.

Nathaniel se laissa tomber sur moi. Il était plus grand, plus large d'épaules et plus

musclé, ou du moins, musclé dans des endroits où il ne l'est pas d'habitude. C'était comme si un corps différent se pressait contre le mien, un corps que je n'avais jamais touché. Sa fourrure était moins dense sur sa poitrine, son ventre et son entrejambe, mais sa peau était plus chaude, presque brûlante contre mon corps nu, comme si sa température corporelle était plus élevée sous cette forme intermédiaire.

Il me lécha l'épaule, et un léger glapissement s'échappa de ma bouche. Je fermai les yeux et me concentrai uniquement sur ma respiration. Pas sur le poids du corps de Nathaniel, le contact de sa fourrure ou les mains de Jason dont les griffes beaucoup moins rétractables me chatouillaient les poignets. J'inspirai et expirai tandis qu'une langue plus râpeuse que celle de Nathaniel laissait de longues traînées humides sur mon épaule et le haut de mon dos.

Quand je rouvris les yeux, mon pouls était redevenu normal, et je me rendis compte que Nathaniel nettoyait le fluide transparent dont Jason et lui m'avaient recouverte.

— On t'a toute salie, gronda-t-il près de mon oreille.

— Oui, répondis-je dans un chuchotement.

Il cala ses hanches contre mes cuisses et fit un petit mouvement impérieux, quelque part entre tortillement et poussée, qui amena son sexe entre mes fesses. Je sentis que cette partie de lui aussi avait changé. Elle paraissait plus grande, mais c'était peut-être juste à cause de ma peur. Tout vous paraît plus grand et plus gros quand vous avez la trouille.

Nathaniel émit un son près de mon visage, une sorte de reniflement, mais pas comme s'il humait ma peau, plutôt comme s'il voulait me communiquer quelque chose.

— Tu as faim. Tu as aussi faim que nous, je le sens.

Je luttai pour empêcher mon pouls et mon souffle de s'emballer. Pas question que je fasse quoi que ce soit pour exciter les deux métamorphes et aggraver ma situation.

— Non, je n'ai pas faim, contrai-je.

Nathaniel s'appuya plus lourdement sur moi, se laissant glisser vers le bas entre mes jambes. Il n'était pas à l'intérieur, mais il en prenait le chemin. Malgré moi, cette pensée accéléra les battements de mon cœur. Nathaniel frotta sa joue poilue contre la mienne.

— Tu as besoin de prendre une douche.

— D'accord, dis-je.

À ce stade, j'aurais accepté n'importe quoi pourvu que ça me permette de me relever et de m'éloigner d'eux.

— Nous n'allons pas te manger, Anita, dit Jason. S'il y avait le moindre risque,

Jean-Claude ne nous laisserait pas t'approcher.

Je levai la tête et soutins son regard de loup.

— Désolée, les garçons, mais quand vous sortez les griffes comme ça, c'est normal que je m'interroge.

— On ne te fera pas de mal, promit Jason.

— Alors, lâchez-moi, réclamai-je d'une voix normale tandis que mon pouls ralentissait.

— Pas encore, répliqua Nathaniel, le visage toujours pressé contre le mien.

Jason le scruta.

— Pourquoi ? demanda-t-il, me prenant de vitesse.

— Parce qu'il faut d'abord qu'elle nourrisse l'ardeur.

Je n'aurais jamais cru qu'un visage semi-animal puisse exprimer tant d'incrédulité.

— Anita ne couche pas avec des bêtes à poil.

L'homme-léopard allongé sur moi fit descendre ses hanches d'un centimètre de plus, et son sexe poussa contre mes fesses. Il n'était pas encore entré, disons qu'il toquait juste à la plus intime de mes portes.

— Tu es vide à l'intérieur, je le sens. Je ne le sentais pas avant.

La première fois, j'avais pensé que Nathaniel se faisait des illusions. La seconde, je voulus me sonder pour essayer de percevoir l'ardeur sans la réveiller. J'avais besoin d'une jauge à essence métaphysique, mais je ne décelai qu'une sorte de creux au centre de moi, un endroit où il aurait dû y avoir quelque chose, mais qui était vacant.

— Je le sens aussi, admis-je.

— Je ne suis pas fatigué, Anita. Bien au contraire. (Nathaniel remua doucement contre moi.) Dis oui.

— Lâche-moi, et on verra.

— Mais j'aime te tenir. J'aime qu'on te tienne tous les deux, gronda-t-il contre ma joue.

— Je croyais que tu n'aimais pas commander.

— D'habitude, non. Mais aujourd'hui, c'est différent. Aujourd'hui, j'aime sentir ton corps prisonnier sous moi. J'aime que tu luttes pour ne pas te débattre, pour ne pas paniquer. Je sens ton self-control sur ma langue. J'ai envie de le lécher pour le faire disparaître.

— Nathaniel !

— Dis oui, Anita. Dis oui. Nourris l'ardeur, et tu pourras te doucher pendant qu'on ira chercher d'autres choses à manger.

— Quelles autres choses ?

— Il y a des provisions plus bas dans les souterrains, révéla Jason. Trop de métamorphes dorment ici pour qu'on néglige de faire des réserves.

— Des réserves de quoi ? insistai-je.

Jason se pencha vers moi sans me lâcher les poignets.

— Rien d'humain et rien d'illégal, je te le promets.

Il me donna un rapide coup de langue sur le visage et partit d'un rire qui n'avait rien de sexuel cette fois. C'était juste le rire de quelqu'un qui plaisantait. Jason serait capable de plaisanter sur le chemin de l'enfer, même si ça devait lui coûter une rallonge de peine et un châtiment pire que prévu. Quelle que soit la forme dans laquelle il se trouvait, c'était toujours Jason.

Cette pensée relâcha la tension de mes épaules et de mon corps, ce dont je n'avais pas eu conscience jusque-là. Bien sûr. C'était toujours Jason sous toute cette fourrure. C'était toujours Nathaniel qui frottait sa joue contre la mienne.

Une fois, j'ai supplié Richard de me montrer sa bête. Mais quand il l'a fait, je n'ai pas supporté. Il m'a fallu très longtemps

pour comprendre qu'il me l'avait montrée de la pire façon possible, parce qu'une partie de lui ne voulait pas que je l'accepte, puisqu'il en était incapable lui-même. Après l'avoir vu bouffer Marcus, je me suis enfuie en courant et je suis allée me réfugier dans les bras de Jean-Claude parce que, cette nuit-là, le vampire m'apparaissait comme le moins monstrueux des deux.

Étais-je toujours cette personne incapable de gérer la lycanthropie de l'homme qu'elle aimait ? Étais-je toujours cette personne qui voulait bien du prince, mais pas de la bête à l'intérieur ? Était-ce toujours la beauté plus que l'amour qui me motivait ?

Nathaniel poussa doucement contre mes fesses.

— Si tu nous repousses, de qui vas-tu te nourrir ?

— Graham est au bout du couloir, dit Jason. Forcément sous sa forme humaine, parce que Meng Die ne veut pas coucher avec

lui quand il est poilu. Elle ne veut même pas dormir à côté de lui quand il l'est.

Je n'avais pas envie de Graham. Était-ce juste la forme humaine que j'aimais, une idée anthropomorphique ? Merde alors. Ce n'est pas le genre de question à laquelle les magazines féminins vous fournissent la réponse. Le courrier du cœur sait-il ce qu'il convient de faire quand la forme animale de votre petit ami vous fout les jetons ? J'en doute.

Jason retira délicatement ses griffes de mes poignets et se redressa.

— Je vais aller chercher Graham.

— Non, dis-je en saisissant son avant-bras poilu. (Sa fourrure était douce, et son bras, si réel !) Non, je ne veux pas de Graham.

Jason m'adressa un autre de ces regards qui signifiait : « Tu plaisantes ? »

— Tu ne couches pas avec des bêtes à poil, Anita.

— Mais je couche avec Nathaniel, et avec toi, à l'occasion.

Il eut une grimace qui, avec son museau semi-humain, ne fut pas la même que d'habitude.

— À l'occasion, oui. (Il se laissa de nouveau tomber devant moi.) Tu veux que je sois ton toutou, ce soir ?

— Je pensais plutôt qu'on baiserait, point.

Ou bien il avait le visage le plus expressif de tous les hommes-loups que j'avais rencontrés, ou bien il restait encore assez de Jason en lui pour que je puisse déchiffrer sa réaction. Il était toujours quelque part là-dessous. Et je l'avais surpris. Ça n'avait rien de négatif, mais je l'avais surpris.

Nathaniel poussa de nouveau contre moi et chuchota près de ma joue :

— C'est un oui ?

— Oui.

Il émit un son mi-grognement mi-excitation pure. Puis il se redressa à peine et plongea son sexe entre mes jambes. Je hurlai avant qu'il arrive au fond, et pas de douleur. Il était plus long, plus épais, plus tout, et il me pénétrait sans ménagement.

CHAPITRE 53

Il me fit venir avec la grosseur de son sexe, le rythme de ses hanches, l'éclat blanc de ses griffes pareilles à de petits couteaux contre les parties les plus tendres de mon corps. À la pensée de ce que ces griffes pourraient me faire s'il le voulait, je me débattis sous son poids. Je m'autorisai à faire tout ce que je m'étais interdit jusque-là. Je hurlai, je luttai, je me déchaînai, et il continua à me tenir très délicatement, mais sans jamais

douter qu'il aurait pu me tailler en pièces s'il l'avait décidé. C'était la plus prudente des séances de baise, et la plus dangereuse. Pas à cause de ce qu'il faisait, mais à cause de ce qu'il aurait pu faire.

Il me fit me mettre à genoux et me serra étroitement contre lui. Je caressai ses bras, ses muscles, sa fourrure si douce et si différente de celle des loups. Je le caressai non comme un chien mais comme un amant. Je sentis son rythme changer et sus qu'il était sur le point de venir. Sentis qu'il luttait pour ne pas me déchiqueter. Sentis la légère piqûre de chacune de ses griffes.

Je jouis en regardant la pointe de ces couteaux créer de minuscules dépressions dans ma chair – me couper presque, me transpercer presque, me tuer presque. Au dernier moment, il rétracta ses griffes et, de ses mains couvertes de poils et munies de coussinets, à mi-chemin entre humain et

léopard, m'empoigna les hanches pour me manœuvrer vite et fort contre lui.

L'ardeur se nourrit. Elle se nourrit de la puissance de son corps, de la chaleur de sa peau et du jaillissement de sa semence, qui se déversa en moi plus brûlante que tout ce que j'avais jamais reçu d'un homme.

Une pensée me traversa l'esprit.

Ce n'est pas un homme.

Les mots n'étaient pas injurieux, mais je crus que l'émotion qui les accompagnait allait brûler un trou à travers ma peau. De la rage, une rage affolante. Je sus à qui elle appartenait avant même que la porte s'ouvre.

CHAPITRE 54

Richard entra à grandes enjambées furieuses et son énergie s'engouffra dans la pièce telle une nuée de braises qui me piquèrent, me mordirent aux endroits où elles touchèrent ma peau. Que dit-on quand on surprend son ex-fiancée en train de baiser avec un homme-léopard ? Richard savait exactement où taper pour faire mal.

— La dernière fois que j'ai vu quelque chose d'aussi répugnant, c'était dans un des films pornos de Raina.

Jason se redressa et lui fit face. Je crois qu'il voulait donner à Nathaniel le temps de se détacher de moi et de se lever. Ou peut-être était-ce à moi qu'il voulait donner du temps. Quelles que soient ses raisons, il se planta entre nous et son Ulfric. Ce n'était pas la chose la plus intelligente qu'il ait jamais faite. Courageuse – chevaleresque, même – mais pas intelligente.

Le pouvoir de Richard emplit la chambre telle de l'eau bouillante. Nathaniel roula sur le lit et se redressa. Je me demandai si l'air était aussi épais et aussi dur à respirer pour lui que pour moi. Et cette pensée suffit. Aussitôt, je sus qu'il percevait le pouvoir de Richard comme quelque chose contre lequel il fallait lutter pour passer au travers, à l'instar d'une tempête de sable ou d'un blizzard. Quelque chose qui vous

aveuglerait et vous tuerait à moins que vous trouviez un abri.

Dans le cas présent, le seul abri disponible, c'était entre la porte et le lit, et encore, à condition de s'y accroupir.

Sous sa forme d'homme-loup, Jason était grand, large d'épaules et dangereux. Richard sous sa forme humaine aurait dû paraître fragile en comparaison, mais ce n'était pas le cas. Même s'il avait mesuré trente centimètres de moins, la quantité monstrueuse de pouvoir qu'il irradiait lui aurait donné l'air massif.

— Pousse-toi de là, Jason. Je ne te le demanderai pas deux fois.

— Promets-moi que tu ne feras pas de mal à Anita et à Nathaniel, et je m'écarterai, répliqua Jason d'une voix grondante qui aurait fait hésiter n'importe quel humain à sang rouge.

Mais Richard n'était pas humain.

Nathaniel était descendu du lit et se dirigeait vers eux. Richard blesserait Jason juste assez pour l'écarter de son chemin, mais il blesserait Nathaniel pour de tout autres raisons qu'il n'admettrait jamais à voix haute. Je ne voulais pas voir ça. Alors, je rappelai Nathaniel.

J'avais un flingue sous mon oreiller, mais je ne voulais pas tirer sur Richard et, si vous n'êtes pas prêt à vous en servir, un flingue n'est rien de plus qu'un caillou en métal. J'étais toujours en train de chercher un moyen de calmer le jeu quand Richard assena un revers à Jason. Du sang vola, décrivant un arc dans les airs et scintillant dans la lumière électrique. Pourtant, Jason ne bougea pas. Il ne riposta pas, mais il ne se poussa pas non plus.

Je hurlai.

— Richard, non !

Il empoigna Jason comme un haltère, d'un mouvement fluide et puissant. L'effort

gonfla les muscles de ses bras tandis qu'il soulevait l'homme-loup au-dessus de sa tête et le tint là l'espace d'un battement de cœur.

Ce fut un de ces instants figés où tout ralentit et où vous savez qu'une chose terrible est sur le point de se produire, mais vous ne pouvez pas l'empêcher. Vous pouvez choisir les dégâts qui seront faits, mais pas les éviter complètement.

Je me noyais dans la rage de Richard, dans son pouvoir pareil à un océan en furie. J'avais déjà éprouvé sa rage auparavant, touché sa bête, et ce n'était pas tout à fait la même chose que d'habitude. En un éclair, je pris conscience que sa rage m'était très familière. C'était la mienne ou, du moins, elle avait le goût de la mienne.

À peine la lumière s'était-elle fait jour dans mon esprit que Richard projeta Jason, non à travers la pièce mais sur le lit où je me trouvais encore. Peut-être avait-il l'intention de m'atteindre, mais je roulai sur le côté.

Quand Jason atterrit au milieu, assez lourdement pour que le cadre en bois se brise sous l'impact, il ne restait personne sur le lit.

Je me redressai de l'autre côté, près de Nathaniel. L'homme-léopard se plaça légèrement devant moi. Il ne m'avait pas poussée derrière lui comme une damoiselle en détresse, mais pas loin. J'étais sa Nimir-Ra, et censément sa dominante. Si l'un de nous deux devait servir de bouclier à l'autre, il me semblait que ç'aurait dû être moi.

Jason gisait sur le lit en morceaux, étourdi. Richard l'avait projeté à moins de trois mètres, et le matelas avait amorti l'impact de sa chute ; pourtant, il avait le souffle coupé. Je ne possède pas les capacités de régénération d'une véritable métamorphe. Me placer devant Nathaniel n'était sans doute pas une bonne idée, mais merde. Je ne savais pas quoi faire, d'ailleurs comme souvent avec Richard.

— Pourquoi vous ne retournez pas tous sur le lit ? Je suis sûr que c'est un spectacle d'enfer. Raina et Gabriel auraient adoré.

Dans la mesure où j'avais dû les buter tous les deux pour éviter de me retrouver l'héroïne d'un *snuff movie* durant lequel je me serais fait violer puis tuer, c'était un coup bas. Mais l'époque où les remarques vicieuses de Richard me foutaient en rogne était passée. J'avais peur d'ajouter ma colère à la sienne.

Son pouvoir était partout ; il me semblait que l'air même piquait et brûlait. Mais sa rage n'était pas la seule chose que je sentais. Il y avait aussi du dégoût, et de l'horreur, et en dessous de tout ça, le sentiment qui alimentait sa rage… de l'envie ? Pourquoi de l'envie ?

Richard était trop ouvert ; il n'avait quasiment pas dressé de bouclier. La réponse m'apparut presque instantanément.

Ce fut comme si quelqu'un avait lancé en l'air le contenu d'une boîte de puzzle et que je voyais retomber les pièces au ralenti. Richard au lit avec Claire. Richard faisant l'amour avec sa vigueur habituelle. Claire se transformant en plein milieu. Ses griffes lacérant le dos et les épaules de Richard. Claire sous sa forme humaine, hurlant.

Richard propulsa sa colère vers moi et je trébuchai comme s'il m'avait poussée physiquement.

— Reste hors de ma tête.

— Alors, cesse de projeter si fort que je suis obligée de t'entendre.

Il poussa un cri de rage pure, un véritable rugissement qui se répercuta contre les murs. Un bruit de course résonna dans le couloir. Cette fois aussi, je sus qui venait ou, plutôt, ce qui venait.

Trois personnes firent irruption dans la chambre : une femme et deux hommes, tous armés de flingues qu'ils pointèrent sur

Richard. Claudia, qui est presque aussi grande que Dolph et qui a des épaules plus larges et plus musclées que la plupart des hommes de ma vie, jeta de rapides coups d'œil à la ronde pour évaluer la situation. Elle avait une queue-de-cheval bien serrée se balançant sur le haut de sa tête au moindre de ses mouvements. Elle compensait l'absence de maquillage et des bras stupéfiants avec une coiffure de fille. Je ne connaissais pas les hommes qui l'accompagnaient, mais ils tenaient leur flingue comme s'ils savaient s'en servir. Je m'attends toujours au plus grand professionnalisme de la part des gens de Rafael. Les rats-garous ne recrutent pas d'amateurs.

— Que se passe-t-il, Anita ? s'enquit Claudia d'une voix égale, à peine tendue, comme si elle se préparait pour faire son boulot, et avec moins de scrupules que j'en aurais eu à sa place.

— Juste une divergence d'opinions, répondis-je.

Elle éclata de rire, mais pas comme si elle trouvait ça drôle.

— Une divergence d'opinions, hein ? Ça alors…

— Ce ne sont pas les affaires du rodere, intervint Richard. Ça ne concerne que la meute et le pard.

Claudia balaya la chambre du regard, remarquant le loup-garou qui saignait, le lit cassé et ma main posée sur le bras de Nathaniel pour le garder près de moi, loin de Richard. Elle reporta son attention sur Richard et lui adressa un sourire sans joie.

— Ça n'a pas l'odeur des affaires de la meute ou du pard. Ça sent la dispute personnelle.

— Ça ne te regarde pas, dit Richard d'une voix basse, pas encore grondante mais très basse.

Claudia sourit de nouveau, découvrant juste ses dents, cette fois.

— Si, dans la mesure où nous sommes payés pour veiller sur le *Cirque* et tous ses occupants. Tu as déjà fait saigner une des personnes sous notre protection, Ulfric. Nous ne pouvons pas te laisser recommencer avec quelqu'un d'autre.

— Jason m'a défié. Nul n'a le droit de défier son roi. Rafael serait d'accord avec moi.

Richard s'était tourné vers Claudia, et je me rendis compte qu'il était l'un des rares hommes de ma vie qui n'avaient pas l'air fragile à côté d'elle.

— La question n'est pas de savoir ce que penserait notre roi.

Claudia soupira et baissa son flingue, canon pointé vers le sol. Les deux hommes l'imitèrent. Richard reporta son attention sur nous. Il fit même un pas vers le lit.

— Non, Ulfric, tu ne vas pas recommencer à les tabasser. Nous ne pouvons peut-être pas te tirer dessus sans déclencher un incident diplomatique, mais nous ne te laisserons pas non plus faire du mal à ceux que nous avons pour mission de protéger.

Richard regarda Claudia, et tout son pouvoir brûlant sembla refluer du reste de la pièce pour se concentrer telle une arme formidable. Je n'étais pas assez proche de lui pour le sentir, mais j'aurais parié que cette arme était dirigée contre Claudia.

Celle-ci secoua la tête comme si elle avait reçu une gifle. Ses deux compagnons s'écartèrent de Richard, sans doute pour se donner la place de manœuvrer au cas où les choses tourneraient mal.

— Nul ne conteste ton pouvoir, Ulfric, jeta Claudia d'une voix dans laquelle frémissait un début de colère. C'est ton self-control dont je doute.

Richard était furieux, vraiment furieux, et il cherchait la bagarre. Je préférais que ça ne tombe pas sur moi, mais je pensais aussi que ça dégénérerait moins avec nous trois qu'avec les rats-garous. Quelqu'un risquait d'être grièvement blessé, ou pire. La mauvaise humeur de Richard ne valait pas qu'on meure pour elle. Je sais, je sais : ça n'irait probablement pas jusque-là, mais les rats-garous sont généralement d'anciens mercenaires ou des vétérans de l'armée. Quand ils se battent, ils ne font pas semblant. Richard n'est pas comme eux. Oui, il se fout en rogne, mais il n'aime pas tuer. Autrement dit, les choses pouvaient très rapidement tourner au désastre.

— Tout le monde se calme, dis-je d'une voix forte. Ça ne vaut pas la peine que quelqu'un meure.

Richard me dévisagea.

— Personne n'a parlé de tuer qui que ce soit, toi exceptée.

— Richard, les trois gardes qui surveillent le moindre de tes gestes sont prêts à t'abattre si nécessaire depuis l'instant où ils ont franchi le seuil de cette chambre. Vas-y, demande-leur si tu ne me crois pas.

Il jeta un coup d'œil aux rats-garous, dont les flingues étaient toujours pointés vers le sol.

— C'est vrai ?

Les gardes échangèrent un regard, puis Claudia répondit :

— Oui.

— Vous avez envisagé de me tuer, juste pour ça ?

— Nous ne savions pas que c'était toi qui faisais tout ce raffut. Mais nous sommes autorisés à employer tous les moyens nécessaires pour accomplir notre mission. Nous ne pouvons pas t'autoriser à blesser une seule des personnes qui se trouvent sous notre garde.

— Vous n'êtes pas non plus autorisés à intervenir quand je châtie un de mes loups, répliqua Richard.

Claudia acquiesça.

— Tu as raison. Aucun type de métamorphe ne doit se mêler des affaires internes des autres groupes. Si tu peux prouver que ce sont les affaires de la meute, et pas quelque chose de personnel, nous sortirons et tu pourras finir ce que tu as commencé.

Un des hommes, qui était petit, brun et semblait avoir passé trop de temps sous sa forme de rat, déclara :

— Ça ressemble vachement à de la jalousie.

— Roberto, ne t'en mêle pas, dit Claudia sans quitter Richard des yeux.

Jason roula sur lui-même et essaya de s'asseoir. Apparemment, le moindre geste lui faisait mal.

— Il m'a défié, dit Richard en tendant un doigt vers lui.

— De quelle façon ? s'enquit Claudia.

— Il a refusé de s'écarter de mon chemin.

— Qu'aurais-tu fait si je m'étais poussé ? demanda Jason d'une voix presque gargouillante, comme s'il avait du sang plein la gorge. Si tu ne m'avais pas projeté sur ce lit, à qui t'en serais-tu pris ? Nathaniel ? Anita ? Elle ne guérit pas comme nous.

— Je n'aurais pas…

— À partir du moment où tu es entré dans cette pièce, il était évident que tu allais frapper quelqu'un, dit Jason en laissant un filet de sang couler au coin de sa bouche, parce qu'il ne pouvait pas cracher sous sa forme intermédiaire. J'ai pensé qu'il valait mieux que ce soit moi.

Un peu de ce pouvoir brûlant commença à recéder. Les épaules de Richard s'affaissèrent et il hurla de nouveau, de toute la force et de tout le souffle de ses poumons. Se laissant tomber à genoux, il gifla le sol des

deux mains. Cela dut lui plaire, car il recommença encore et encore. Il s'acharna sur la moquette, ne s'arrêtant que lorsque la pierre qu'elle recouvrait commença à s'incurver sous son assaut.

À cause de la friction, ses paumes étaient tout écorchées. Il leva ses mains ensanglantées devant son visage et les observa sans bouger, ni pleurer, ni jurer, ni rien d'autre.

Figés, nous attendîmes qu'il fasse quelque chose. Une minute entière s'écoula. Claudia me jeta un coup d'œil à travers la pièce et je haussai les épaules. J'ai été fiancée à Richard, autrefois, mais je ne savais absolument pas quoi faire. C'était l'un des gros problèmes de notre relation : très souvent, nous ne savions pas quoi faire l'un de l'autre.

Je voulus contourner le lit, mais Jason me saisit le poignet.

— Tu es suffisamment près.

Je ne discutai pas. M'arrêtant là où je me trouvais, je baissai les yeux vers Richard, qui regardait toujours ses mains d'un air hagard.

— Richard, Richard, tu m'entends ?

Alors, il partit d'un rire qui n'avait rien de joyeux ni d'agréable, un rire plein d'amertume. Jason, Nathaniel et les trois gardes sursautèrent, comme s'ils s'étaient attendus à tout sauf à ça. Moi, je ne bronchai pas. J'ai appris à ne pas tenter d'anticiper les réactions de Richard.

— Je veux lécher le sang sur mes mains, dit-il d'une voix étranglée.

— Alors, fais-le.

Il leva les yeux vers moi.

— Quoi ?

— C'est ton sang. Ce sont tes mains. Si tu veux lécher tes propres blessures, ne te gêne pas.

— Ça ne va pas te dégoûter ?

Je soupirai.

— Richard, peu importe ce que je pense. Tout ce qui compte, c'est ce que tu penses, toi.

— Tu trouverais ça répugnant.

— Non, Richard. En fait, non. Ta salive aidera les plaies à se refermer plus vite et le goût du sang te fera du bien.

Il fronça les sourcils.

— Tu n'aurais pas dit ça il y a un an.

Il avait presque chuchoté.

— Je ne l'aurais peut-être pas dit il y a six mois, mais je le dis maintenant. Lèche tes plaies, Richard. Tâche juste de ne pas te vautrer dedans.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ? demanda-t-il, et sa colère claqua comme un petit fouet brûlant sur ma peau.

— Ne t'énerve pas, Richard. J'essaie de vivre la vie que j'ai, et non le rêve d'une vie que je n'aurai jamais.

— Et tu crois que je fais le contraire.

— Tu es l'Ulfric du clan de Thronnos Rokke, et tu as peur de lécher le sang sur tes mains parce que quelqu'un d'autre pourrait trouver que ce n'est pas très humain. Donc, oui, je pense que tu continues à te leurrer. À t'imaginer que tu peux complètement changer de vie. Tu te trompes, Richard. Au fond de toi, tu sais qui nous sommes… ce que nous sommes. Il faut que tu l'acceptes une bonne fois pour toutes.

Il secoua la tête, et ses yeux bruns si parfaits scintillèrent dans la lumière électrique comme s'ils étaient pleins de larmes.

— J'ai essayé, dit-il d'une voix égale qui ne collait pas avec ses yeux.

J'avais dressé un solide bouclier métaphysique autour de moi. Je ne voulais plus entrevoir d'images de sa vie sexuelle, mais je pouvais deviner.

— En sortant avec Claire ?

Il leva les yeux vers moi. La colère était en train de l'emporter sur les larmes. Jamais

je ne l'avais vu si peu maître de ses émotions. Je l'avais déjà vu furieux, amer, triste, mais jamais basculant de l'un à l'autre en un clin d'œil, comme si la colère et le chagrin étaient les seules émotions qui lui restaient.

— Donc, tu as vu.

— Là tout de suite, je me protège au maximum contre tes pensées. Mais j'ai vu que vous vous étiez disputés, que ça avait bardé entre vous. Rien de plus précis.

Richard ouvrit la bouche et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je ne ferai de mal à personne, mais c'est une conversation à avoir en privé.

Les rats-garous me dévisagèrent. Je soupirai. C'était peut-être stupide de ma part, mais j'allais le faire.

— Vous pouvez y aller.

Claudia ne broncha pas.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, Anita.

— Moi non plus, admis-je. Mais allez-y quand même.

Elle secoua la tête, mais fit signe à ses deux compagnons de sortir. Arrivée sur le seuil, elle se retourna.

— On sera juste dehors. Si tu as besoin de nous, tu n'auras qu'à crier.

Je hochai la tête.

— Je le ferai, c'est promis.

Elle me regarda comme si elle ne me croyait pas, mais sortit et referma la porte derrière elle.

— Jason, tu sors aussi, dit Richard.

— C'est sa chambre, protestai-je.

— Il n'a pas à entendre ça.

Jason se leva lentement du lit, comme si ça lui faisait toujours mal.

— Si je m'en vais et que tu lui fais du mal, nous le regretterons tous les deux.

Richard leva les yeux vers le grand homme-loup. Ils se dévisagèrent un instant,

et ce que chacun lut sur les traits de l'autre sembla les satisfaire tous les deux.

— Tu as raison, dit Richard. Je ne lui ferai pas de mal.

— Et Nathaniel ? demanda Jason.

Par-delà l'homme-loup, Richard détailla la silhouette sombre et élancée de l'homme-léopard.

— Lui aussi, il sort.

— Seule Anita peut me donner des ordres, répliqua Nathaniel.

Richard reporta son attention sur moi et baissa les yeux.

— Je te demande deux choses. Habille-toi et fais sortir tout le monde. S'il te plaît.

Pour ce qui était de m'habiller, ça allait être dur, parce que j'étais toujours couverte de fluide visqueux et je ne voulais pas dégueulasser le peu de fringues que j'avais sous la main. J'avais besoin d'un peignoir, mais je n'en avais pas ici.

Je dus hésiter trop longtemps au goût de Richard, car il insista :

— Ne m'oblige pas à avoir cette conversation avec toi alors que tu es nue, Anita. S'il te plaît.

Comme la première fois, il détacha son « s'il te plaît » du reste et en fit une phrase en soi. Pas comme s'il y pensait à retardement, mais comme si ce « s'il te plaît » était plus important que d'habitude et qu'il devait être souligné.

— J'adorerais m'habiller, Richard, mais je suis couverte de votre fluide, et je préférerais ne pas pourrir mes fringues.

— Il y a un peignoir accroché derrière la porte de la salle de bains, intervint Jason. Il devrait t'aller.

— Depuis quand portes-tu un peignoir ?

— C'est un cadeau.

Je le dévisageai.

— Jean-Claude trouvait que j'avais l'air d'avoir froid.

Il voulut grimacer, mais son museau semi-animal ne se prêtait pas à ce genre d'expression.

— Laisse-moi deviner : il est en soie noire ?

— Bleue. Assorti à mes yeux.

Jason se dirigea vers la salle de bains en traînant la patte.

— J'y vais, dis-je très vite. Tout le monde reste ici et se conduit poliment jusqu'à mon retour.

Je passai dans la salle de bain. Le diable m'emporte si je me souvenais avoir vu un peignoir derrière la porte. Pourtant, il était bien là, et d'un bleu ravissant, doux et vif à la fois. Je devais vraiment être crevée pour ne pas l'avoir remarqué la veille.

J'enfilai le peignoir et m'aperçus dans le miroir. Quelques vestiges de maquillage soulignaient toujours mes yeux, mais le noir

avait bavé un peu, me donnant l'air plus goth que d'habitude. Mon rouge à lèvres avait foutu le camp. Le fluide visqueux avait cartonné tout un côté de ma chevelure ; une douche allait être nécessaire pour y remédier. J'en avais aussi sur le corps et, comme il commençait à sécher, je semais des petits flocons blanchâtres sur mon passage. Quand on baise avec une capote, on a tendance à oublier que tout ce qui entre finit par sortir un jour, et je pris le temps de me nettoyer un peu parce que j'aurais été trop gênée de ne pas le faire.

Le peignoir bleu était trop clair pour mon teint mat, et trop large au niveau des épaules. En me voyant, je me demandai – et pas pour la première fois – comment quiconque pouvait bien me désirer. Franchement, ça m'échappait. Mais mon manque d'estime personnelle était peut-être dû au fait que je redoutais ma conversation avec Richard. Peut-être.

Je respirai profondément, lentement, et ouvris la porte. C'était l'une des choses les plus courageuses que j'aie faites depuis un moment. J'aurais de loin préféré me colleter avec des méchants qu'avec Richard. Les méchants, c'est simple : il suffit de les buter avant qu'ils vous butent. Alors que Richard est beaucoup de choses, mais « simple » ne figure pas sur la liste.

CHAPITRE 55

Jason sortit sans rien ajouter, mais Nathaniel dit qu'il attendrait dehors avec les rats-garous. Ça ne plaisait à personne que nous restions seuls, et à moi la première. En vérité, je n'étais même pas sûre que ça plaise à Richard, mais c'était lui qui avait réclamé.

Il était toujours à genoux par terre, comme s'il devait ne plus jamais se relever. En l'absence de fauteuil ou de chaise, j'ôtai à demi les draps souillés et me perchai au bord

du lit, une jambe pendant dans le vide et l'autre croisée par-dessus, mais en prenant garde à ce que le peignoir ne dévoile rien de mon anatomie.

Nous restâmes assis en silence au moins une minute, même si cela me parut plus long. Je fus la première à parler parce que voir Richard dans cette position, la tête inclinée, me donnait envie de le réconforter, ce qui n'amènerait rien de bon. Richard ne me laisse plus le réconforter depuis belle lurette, ou du moins, pas sans me le faire payer plus tard. C'est un jeu auquel je n'ai plus envie de jouer.

— Que se passe-t-il, Richard ? Tu voulais qu'on soit seuls pour parler. Nous sommes seuls. Parle.

Il leva juste les yeux vers moi, et son regard me suffit. Il était fâché. Sa colère ne se déversa pas dans son pouvoir et ne remplit pas la pièce, mais c'était probablement parce

qu'il avait dressé un bouclier aussi étanche que le mien.

— Tu crois que c'est facile ?

— Je n'ai pas dit ça. J'ai juste dit : tu voulais parler, parle.

— Ben voyons.

— Merde, Richard, c'est toi qui as chassé tout le monde pour qu'on puisse discuter en privé.

— Tu m'as interrogé au sujet de ma dispute avec Claire. Je n'ai pas envie de partager ça avec n'importe qui.

— Tu n'es même pas obligé de le partager avec moi.

— Je crois qu'il le faut.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

Il déglutit assez fort pour que je l'entende, puis secoua la tête.

— Recommençons depuis le début. Je tâcherai de ne pas me mettre en rogne si tu tâches de ne pas m'asticoter.

— Je ne t'asticote pas, Richard. J'essaie de t'inciter à me parler.

Il me regarda bien en face. Il n'était plus en colère, mais il n'était pas franchement joyeux non plus.

— Si un ami avait quelque chose de difficile à te dire, le bousculerais-tu ainsi ?

Je respirai profondément avant de répondre :

— Non, probablement pas. D'accord, procédons autrement. Je suis désolée. Tu penses devoir me dire quelque chose qui, de toute évidence, t'est douloureux. Mais au risque de me répéter, tu n'es pas obligé de me raconter la dispute que tu as eue avec ta petite amie, Richard. Vraiment.

— Je le sais, mais-ce sera le moyen le plus rapide de tout t'expliquer.

Je voulus demander : « M'expliquer quoi ? » mais je me retins. Richard souffrait visiblement, et j'essaie de ne jamais saupoudrer de sel sur les plaies d'autrui.

Mais le fait qu'il ait chassé tout le monde et qu'il rechigne tant à parler me rendait nerveuse. À ma connaissance, Richard et moi n'avions rien de si important à nous dire. Ça ne me plaisait pas qu'il pense le contraire.

J'étais assise au bord du lit, tenant d'une main le haut du peignoir bleu qui, même ceinturé aussi serré que possible, bâillait sur ma poitrine. Il était juste trop grand pour moi. Mon autre main était posée sur mes cuisses pour empêcher les pans de soie de s'écarter et de révéler que je ne portais pas de sous-vêtement. J'avais passé plusieurs minutes complètement à poil devant Richard et, tout à coup, je craignais qu'il aperçoive mon entrejambe, mais c'était sans doute dû son commentaire sur le fait qu'il ne voulait pas avoir cette conversation avec moi pendant que j'étais nue. Aurais-je du mal à lui parler sérieusement s'il était en tenue d'Adam devant moi ? J'aurais bien voulu répondre par la négative, mais

honnêtement… oui, j'aurais eu du mal. Merde. Je n'avais vraiment pas besoin de ça.

Richard regardait de nouveau le plancher. Je ne pouvais pas le supporter. Je devais lui tirer les vers du nez, mais plus gentiment que j'avais déjà essayé de le faire. Je m'efforçai de le considérer comme un ami, et non pas comme l'ex qui semblait toujours déterminé à me faire chier.

— Que veux-tu me dire à propos de ta dispute avec Claire ?

J'avais même réussi à poser la question sur un ton neutre. Un bon point pour moi.

Richard respira profondément, puis leva vers moi une paire d'yeux bruns très tristes.

— Ce n'est peut-être pas par là qu'il faut commencer.

— D'accord, acquiesçai-je calmement. Commence par ailleurs, alors.

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas comment faire.

Je voulais hurler : « Mais faire quoi, bordel ? » Je me retins. Cela dit, ma patience a toujours été assez limitée, et je savais que, si Richard continuait à se montrer aussi obtus, je finirais par exploser. Cela me donna une idée. Si je prenais l'initiative de la conversation, peut-être saisirait-il la perche que je lui tendais.

— Ça faisait un bon moment que je n'avais pas senti ta rage.

— Je suis désolé. J'ai perdu le contrôle ; je ne…

— Ce n'était pas une critique, Richard. Je voulais juste dire qu'elle m'avait paru différente.

Il leva les yeux vers moi.

— Comment ça ?

— La sensation… bon, le goût ressemblait plutôt à celui de ma propre colère.

J'avais réussi à capter son attention.

— Je ne comprends pas.

— Je ne suis pas sûre de comprendre moi-même, mais écoute-moi. Une fois, Asher m'a dit que Jean-Claude était devenu plus impitoyable parce que j'étais sa servante humaine. Et depuis que Damian est mon serviteur vampire, j'ai acquis une partie de son contrôle émotionnel. Tu ne peux hériter que de ce que ton partenaire a à donner.

Richard me dévisagea, sa tristesse cédant le pas à une intense réflexion. En dessous de toutes ses conneries, il y a un cerveau en parfait état de marche, même s'il semble ne pas s'en servir souvent.

— Jusqu'ici, je crois que je te suis.

— Si Jean-Claude a acquis une partie de mon pragmatisme, de quoi as-tu hérité, toi ? Moi, j'ai récupéré une partie de ta bête et de ta faim de chair, plus l'ardeur et la soif de sang de Jean-Claude. Mais toi, qu'as-tu hérité de nous ?

Il parut cogiter.

— Je suppose que, moi aussi, j'ai hérité d'une partie de la soif de sang de Jean-Claude. Le sang m'attire presque autant que la chair, maintenant. Ça n'a pas toujours été le cas. (Il s'assit en tailleur sur le sol.) Et ces derniers temps, c'est plus facile de communiquer mentalement avec toi. La nuit dernière, j'ai interféré avec ton contrôle de ce zombie.

Il frissonna comme si ça l'avait effrayé. Je ne pouvais pas l'en blâmer.

— Mais ce dont tu me parles est tout récent. Qu'as-tu hérité de moi dès le départ ?

Il fronça les sourcils.

— Je ne vois pas.

— Et si tu avais hérité d'une partie de ma colère ?

Il leva les yeux vers moi.

— Ta colère ne peut pas être pire que la rage de la bête.

J'éclatai d'un rire à peine moins amer que le sien quelques minutes auparavant.

— Si tu le penses, c'est que tu n'as pas passé assez de temps dans ma tête, Richard.

Il secoua obstinément la tête.

— Aucun humain n'est capable de la même rage aveugle que la bête.

— Tu n'as pas étudié le dossier de beaucoup de tueurs en série humains, pas vrai ?

— Tu sais bien que non, grommela-t-il.

— Ne boude pas, Richard. J'essaie de t'expliquer quelque chose.

— Alors, viens-en au fait.

— Tu vois ? C'est justement de ça que je veux parler. Cette réaction… C'est mon genre beaucoup plus que le tien. Depuis quelque temps, tu perds les pédales plus facilement, et moi, c'est le contraire. Pourquoi ? Et si tu avais hérité d'une partie de ma colère, et moi d'une partie de ton calme ?

Il fit un nouveau signe de dénégation.

— Tu es en train de dire que ta colère humaine est pire que la rage de ma bête. C'est impossible.

— Richard… Tu as l'air de penser que les humains valent mieux que les lycanthropes. J'ignore d'où te vient cette idée.

— Les humains ne se bouffent pas entre eux.

— Bien sûr que si.

— Je ne parle pas de cultures qui pratiquement le cannibalisme rituel.

— Moi non plus.

— Comparer les lycanthropes à des tueurs en série ne va pas m'aider à accepter ma nature.

— Ce que je veux dire, c'est que les humains peuvent être tout aussi enragés et tout aussi destructeurs. La seule différence, c'est que les lycanthropes sont équipés pour faire de plus gros dégâts. Si les humains avaient les mêmes crocs et les mêmes griffes que vous, nous serions – ils seraient – tout aussi dangereux. Ce n'est pas un manque de motivation mais un manque d'outils appropriés qui rend les humains moins effrayants.

— Si c'est vraiment ta rage, Anita, c'est affreux. Pire que presque tout ce que j'ai jamais ressenti. Ça me donne l'impression d'être dingue. Cette colère en moi, tout le temps… Je n'arrive pas à croire que tu la portais en toi.

— Ce n'est pas une chose du passé, fais-moi confiance. Il y a très longtemps que j'ai dû accepter ce à quoi je carbure.

— À quoi tu carbures ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'au centre de moi s'ouvre un abîme sans fond de rage pure et bouillonnante. Peut-être que je suis née avec, ou peut-être que c'est la mort de ma mère qui l'a creusé. Mais il est là depuis aussi loin que remontent mes souvenirs.

— Tu dis ça pour me réconforter, jeta Richard sur un ton accusateur.

— Pourquoi mentirais-je dans le seul but de te réconforter ?

Comme par magie, ses yeux se remplirent de colère. Un instant plus tôt, ils étaient d'un brun chaud et rassurant, et tout à coup, ils virèrent au noir façon tueur en série.

— Merci, merci beaucoup de me rappeler que tu n'en as plus rien à foutre de moi.

Je secouai la tête et laissai la main qui tenait le haut du peignoir tomber sur mes cuisses.

— Si je n'en avais rien à foutre de toi, Richard, je ne serais pas seule avec toi dans cette chambre.

— C'est vrai, tu as raison. Je suis désolé. Mais il y a tant de colère en moi…

Il voulut se frotter les bras et y renonça parce que ses paumes écorchées lui faisaient mal.

— Tu as dit que tu voulais lécher tes blessures. Vas-y. Ça ne me dérangera pas.

— Moi, ça me dérangera.

— Non Richard, ça te réconfortera. Tu aimes le goût du sang, et c'est bien ce qui te perturbe. Pas le fait de vouloir lécher tes blessures, mais le plaisir que tu y prendrais.

Il acquiesça en regardant ses mains.

— J'ai essayé d'accepter ma bête, Anita. J'ai vraiment essayé.

— Je t'ai senti te nourrir d'un chevreuil. J'ai senti combien tu étais heureux sous ta forme de loup. Ça m'a donné l'impression que tu acceptais enfin ta lycanthropie.

— Quand je suis sous ma forme animale, oui. Mais quand je suis humain à l'extérieur et animal à l'intérieur, ça me perturbe.

— Ça te perturbe, ou ça perturbe Claire ?

Il me jeta un regard qui n'était pas tout à fait fâché.

— Je croyais que tu n'avais pas entendu notre dispute.

— Je n'ai capté qu'un mot qu'elle te jetait à la figure : « animal ». Mais peut-être que je me trompe. Peut-être qu'elle parlait d'elle et de sa bête.

— Non, tu as très bien compris.

Il posa ses avant-bras sur ses cuisses, et son regard redevint triste comme si quelqu'un avait appuyé sur un interrupteur. Colère, chagrin, colère, chagrin… La version démoniaque des sautes d'humeur hormonales d'une femme enceinte.

— Elle m'a accusé de la violer, dit-il doucement.

J'écarquillai les yeux et lui laissai voir combien cela me paraissait impossible. Il eut une ébauche de sourire.

— Ton expression… Ça me fait du bien. Tu n'y crois pas. Tu ne me crois tout simplement pas capable de faire une chose pareille à Claire.

— Je ne te crois pas capable de faire une chose pareille à quiconque, mais la question n'est pas là.

— Si, contra-t-il d'une voix plus détendue qu'à aucun autre moment depuis son arrivée. La question est là. Je me suis conduit comme un salaud avec toi, et tu crois toujours en moi. Ça compte beaucoup.

Je ne sus pas quoi répondre. Si je convenais qu'il s'était conduit comme un salaud, cela déclencherait-il une nouvelle dispute ? Si je le laissais penser que je croyais en lui, n'allait-il pas se faire de fausses idées ? Je veux dire, le fait que je ne le croie pas capable de violer quelqu'un ne signifiait pas grand-chose, sinon que je le tenais pour une personne décente.

— Je suis ravie que ça te réconforte, mais souviens-toi : j'ai vu le début de la scène. Si ta partenaire est consentante, ce n'est pas un viol.

Son regard était hanté, comme si j'avais raté quelque chose.

— Elle a dit que, quand elle couchait avec moi, c'était toujours comme un viol.

Je haussai les sourcils.

— Je te demande pardon ? Tu peux répéter plus lentement ? Parce qu'à vitesse normale ça n'avait aucun sens.

Il me dévisagea et, dans ses yeux, je vis une attente : il voulait que je dise ou que je fasse quelque chose, mais je ne savais pas quoi.

— Tu es sincère ?

— Explique-moi donc ce qu'elle a voulu dire.

— D'après elle, je suis tellement brutal que c'est comme un viol. Je ne sais pas faire l'amour : je ne sais que baiser.

Une douleur intense, à vif, brillait dans ses yeux et irradiait de tout son visage. Ça me faisait mal de le voir dans cet état, mais je ne me détournai pas. Je lui laissai voir mon

regard et ce que je pensais des propos de Claire.

— C'est toujours ta petite amie ?

— Je ne pense pas.

— Tant mieux, parce que je détesterais dire qu'elle est folle si tu devais continuer à sortir avec elle.

— Pourquoi penses-tu qu'elle est folle ?

— Quelle sorte d'influence exerce-t-elle sur toi, Richard ? « Viol » n'est pas un mot qu'on emploie à la légère.

— Elle ne l'a pas employé à la légère, répliqua-t-il avec un sourire amer. Elle le pensait.

— Pourquoi ?

Il me dévisagea d'un air chagrin.

— T'ai-je jamais fait mal quand nous étions ensemble ?

Je voulus demander : « Physiquement ou émotionnellement ? » mais je me ravisai.

— Tu veux dire, physiquement ?

— Je veux dire, t'ai-je fait mal pendant qu'on faisait l'amour ? (Il secoua la tête.) Je suis navré de te poser cette question. Je sais que je n'en ai pas le droit, mais je ne voyais pas à qui d'autre m'adresser. Je pensais que tu ne me mentirais pas, soit parce que je suis ton Ulfric, soit parce que tu ne te soucies plus de ménager mes sentiments. Je savais que tu me dirais la vérité.

Je le regardai en espérant ne pas avoir l'air aussi stupéfaite que je l'étais. Après tout ce que nous nous étions infligé mutuellement, après toutes nos disputes, tout le mal que nous nous étions fait, Richard avait toujours confiance en moi. Il était certain que je ne lui mentirais pas, que je ne présenterais pas les choses sous un jour plus grave – ou plus bénin – que la réalité.

Je ne savais pas si je me sentais flattée ou insultée. J'optai pour la première solution, parce que je n'avais pas envie de m'énerver. Mais la confiance qu'il m'accordait me

faisait peur. Parce qu'il avait raison : je lui dirais toujours la vérité. Mais ça ne serait pas le cas de tout le monde. À ma place, beaucoup de gens en auraient profité pour retourner le couteau dans la plaie. Il avait beaucoup de chance que je ne sois pas comme eux.

J'ouvris la bouche, la refermai, lissai la soie du peignoir avec le plat de mes mains et dus finalement me détourner de ces yeux débordants de douleur pendant que je cherchais une réponse. Pas le contenu de cette réponse mais le meilleur moyen de la formuler.

Richard se leva brusquement.

— Excuse-moi, je n'aurais pas dû demander.

— Rassois-toi, Richard. Je cherche juste comment tourner ma réponse pour ne pas avoir l'air idiote.

Il resta planté face à moi avec une expression orageuse, comme s'il ne me croyait pas.

— D'accord, reste debout. Tu veux savoir si tu m'as jamais fait mal pendant qu'on faisait l'amour, c'est ça ?

Il acquiesça.

— Oui et non.

Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que Mère Nature a fait en sorte qu'il te soit quasi impossible de ne pas être brutal, à moins de faire très attention.

Il se rembrunit encore.

— Je ne comprends pas.

Évidemment qu'il ne comprenait pas ; évidemment qu'il allait rendre cette discussion aussi embarrassante que possible.

— Richard, tu es conscient d'être très bien monté, pas vrai ?

Je sentis une chaleur familière monter à l'assaut de mon cou, et je ne pus rien faire pour l'en empêcher. J'ai toujours rougi

facilement, mais j'ai rarement détesté ça autant qu'à ce moment-là.

— Raina me l'a dit. C'est l'une des raisons pour lesquelles elle me voulait dans ses films.

— Avant elle, tu ne savais pas ?

Ce fut son tour de rougir.

— Avant elle, j'étais puceau.

Je frissonnai, et il avait l'air de souffrir tellement que je dis tout haut :

— Un puceau entre les mains de Raina, ça fait peur. Elle était vraiment malade.

Richard acquiesça.

— Je le sais maintenant.

— Le savais-tu quand tu as commencé à coucher avec elle ?

— Je n'avais pas de point de comparaison.

J'eus une idée. Raina avait été sa première partenaire, et elle donnait dans le sadomasochisme à un niveau qui n'avait rien de sûr, de sain ou de consensuel. Elle faisait

du porno, et même carrément des *snuff movies*. C'était l'une des personnes les plus tordues et les plus effrayantes que j'aie jamais rencontrées, et j'en ai rencontré beaucoup. Richard était arrivé dans son lit vierge de toute référence, ce qui signifiait que…

Au lieu de lui balancer ma conclusion en pleine poire, j'essayai de faire en sorte qu'il suive mon raisonnement, le plus subtilement possible.

— Tu es très bien monté, Richard. Donc, tu peux faire mal à ta partenaire si tu n'es pas assez prudent.

— Je t'ai fait mal, se lamenta-t-il.

— Je n'ai pas dit ça.

— Si, tu l'as dit.

— Richard, écoute ce que je te dis réellement au lieu d'interpréter ce que je dis, d'accord ?

Je me levai pour pouvoir faire les cent pas. Ce n'était pas le genre de conversation

pendant laquelle on peut rester assis sans bouger.

— Je vais essayer.

— C'est déjà pas mal. (Je vins me planter devant lui et fis une nouvelle tentative.) Beaucoup de femmes n'aiment pas que le sexe de leur partenaire tape contre le col de leur utérus pendant l'amour.

De nouveau, il me fit ce froncement de sourcils perplexe. Comment en étais-je arrivée à faire un cours d'éducation sexuelle à mon ex-fiancé ? Le manque de chance, je suppose.

— Si tu t'enfonces trop, tu finis par atteindre le bout du vagin – et donc, le col de l'utérus.

Il acquiesça.

— Je tape toujours dans le fond.

Je fis un geste qui signifiait en substance : « Et voilà ! »

— Je ne vois toujours pas où tu veux en venir.

Je posai les mains sur mes hanches. Ou bien il faisait exprès, ou bien il était vraiment long à la détente.

— À cause de… la taille de ton sexe, tu touches forcément le col de l'utérus de ta partenaire si tu es dans une position qui te permet de la pénétrer complètement. Je ne peux pas être plus claire, Richard. Fais un effort.

— Tu veux dire que ça lui fait mal.

— Oui.

— Ça te faisait mal.

— Non. J'aime bien qu'on tape contre mon col de l'utérus. J'en retire un genre d'orgasme tout à fait différent, donc, ça ne me dérange pas.

Le visage de Richard était tout chiffonné, mais pas par la contrariété. Il réfléchissait.

— Tu veux dire que, si tu n'aimais pas ça, ça te ferait mal.

— Ça me ferait seulement mal, rectifiai-je. Dans certaines positions, avec quelqu'un d'aussi bien monté que toi, il y a forcément une part de douleur. Mais pour moi – et pour Raina aussi, j'imagine –, le plaisir surpassait la douleur.

Je détestais me ranger dans la même catégorie que Raina, mais j'aurais parié gros que j'avais raison.

— Donc… je t'ai fait mal, mais tu n'as pas eu mal ?

Je soupirai.

— Écoute, c'est un concept que je ne maîtrise moi-même que depuis peu. Parfois, la limite entre la douleur et le plaisir se brouille, et ce qui ferait mal à beaucoup d'autres gens me fait du bien… du moins, pendant l'amour.

Comme c'était moi qui me confessais, je n'étais pas obligée de le regarder en face.

— C'est pareil pour moi, avoua Richard.

Je levai les yeux vers lui.

— Ça expliquerait beaucoup de choses.

— Mais encore ?

— Le sexe entre nous a toujours été génial. Même quand tout le reste merdait, le sexe n'a jamais cessé d'être génial.

— Tu es sincère ?

J'acquiesçai.

— Oui.

Il sourit et, cette fois, ce fut presque un vrai sourire, malgré le tressaillement autour de ses yeux.

— Donc, tu penses qu'à cause de la taille de mon sexe j'ai été trop brutal avec Claire ?

— À cause de la taille de ton sexe et de ta technique, disons, vigoureuse.

Nouveau froncement de sourcils.

— Richard, t'est-il jamais arrivé de coucher avec quelqu'un sans faire preuve d'autant… d'enthousiasme ?

Il me regarda d'une façon qui disait, avec plus d'éloquence que n'importe quels mots, que ça n'était pas le cas.

— D'accord. Une de mes amies m'a dit que les hommes sont comme des canetons, sauf qu'au lieu de faire une fixation sur leur mère ils la font sur leur première partenaire. Après, ils continuent à faire l'amour comme ils l'ont appris avec elle. Tu as été formé par une sadique sexuelle qui réalisait des films pornos ultraviolents.

Richard eut l'air choqué, puis horrifié.

— Autrement dit, Claire avait raison. Je suis trop brutal. Je lui ai fait mal.

Je secouai la tête.

— T'a-t-elle demandé d'être plus doux pendant vos rapports ?

— Elle n'a jamais fait aucun commentaire sur ma technique. Jusqu'au moment où elle a explosé et hurlé que j'étais trop brutal. Que j'aimais faire sortir sa bête. Que j'aimais qu'elle me griffe. Que j'aimais la

changer en monstre. Que je baisais toujours comme un animal dans quelque forme que je sois.

Putain…

— Tu crois qu'elle a fait exprès, ou que c'était juste un accident ?

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que, si je cherchais à te faire le plus mal possible, je ne trouverais pas mieux à te balancer.

— Je crois qu'elle le pensait, tout simplement. Après tout, si je suis assez brutal pour contenter Raina, c'est forcément du viol pour n'importe qui d'autre.

Je secouai la tête et agitai une main devant son visage pour qu'il lève les yeux et me regarde.

— N'utilise plus jamais le mot « viol » avec moi, Richard, parce que ce n'est pas ce que tu fais. Si tu couches avec une femme qui aime les rapports vigoureux, elle aussi, c'est juste un bon coup.

— Mais brutal.

Je haussai les épaules.

— Tu n'as pas été brutal au début, mais oui, tu finis généralement par le devenir dans le feu de l'action. Cela dit, tu ne m'as jamais rien fait que je n'avais pas envie que tu me fasses. Claire n'avait qu'à te demander ce qu'elle voulait au lieu de te traiter comme la plupart des femmes traitent les hommes, comme s'ils pouvaient lire dans leurs pensées. Tu n'es pas télépathe, Richard. Tu n'es qu'un homme et, quand il s'agit de deviner les attentes d'une femme, les hommes sont beaucoup moins bien placés qu'une autre femme.

— Je ne suis pas un homme, Anita, je suis un loup-garou. Un animal.

Je lui saisis le haut des bras.

— Ne dis plus jamais ça devant moi. À t'entendre, « animal » est un mot sale. Tant que tu ne seras pas persuadé du contraire, tant que tu n'auras pas accepté ta propre

nature, ne laisse personne te culpabiliser comme ça.

Alors, il sourit. Son sourire était un peu triste, mais c'était un vrai sourire. Il posa ses mains sur mes bras, et je m'écartai de lui. Pas question de lui faire un câlin et de me réconcilier avec lui. Je l'aiderais à traverser ce passage difficile si je le pouvais, mais nous n'étions plus un couple.

— Si je ne t'ai jamais fait mal, pourquoi te dérobes-tu ?

Je m'enveloppai de mes bras et reculai encore un peu.

— Tu es venu chercher la vérité ; très bien, la voici. Nous ne sommes plus ensemble, Richard, mais ça ne signifie pas que je ne ressens pas… et merde, je ne veux pas que tu te fasses des idées.

— Quel genre d'idées ? demanda-t-il sur un ton de nouveau méfiant.

— Tu as été très clair hier chez moi. J'étais dans ta tête, Richard. Je sais à quoi tu pensais, ce que tu ressentais.

— Dans ce cas, tu as vu ce que je voulais te faire. (Il se détourna, ne me laissant voir que son dos. Il portait un blouson en denim de deux ou trois tons plus foncé que son jean. Ses cheveux recommençaient à onduler, mais je les trouvais toujours affreusement courts.) C'était horriblement malsain, Anita. Je voulais que tu aies peur de moi. Te baiser pendant que tu mourais de trouille, ça m'aurait… Ça m'aurait…

— Ça t'aurait fait jouir, finis-je à sa place.

Alors, il fit demi-tour et me dévisagea d'un regard mort.

— Oui. C'est exactement ça.

— Richard, tous les lycanthropes que je connais ont tendance à mélanger la peur, la nourriture et le sexe.

Il secoua la tête, et il dut le faire trop vigoureusement, car je le vis frémir.

— Mais à l'exception de Gabriel et de Raina, aucun des lycanthropes que je connais ne considère la peur comme un aphrodisiaque.

— Étant donné que nous avons des connaissances en commun, je sais que c'est faux. La vérité, c'est que Gabriel et Raina étaient les seuls qui l'admettaient ouvertement.

— Non, non, protesta Richard en marchant sur moi, sa colère commençant à jaillir en une vague tiède qui me picota la peau. Personne d'autre ne désire ce qu'ils désiraient. Pas comme ça, pas pour de vrai.

— Ah ! Ah ! m'exclamai-je, triomphante, avant de m'excuser aussitôt. « Pas pour de vrai », tu dis ? J'ai rencontré beaucoup de métamorphes qui fréquentent le milieu BDSM. Le bondage et la soumission sont un jeu, un jeu dont les règles le rendent sûr et consensuel. Il existe un mot d'arrêt ; dès

que quelqu'un le prononce, la partie est terminée.

— Aucun mot n'aurait pu protéger les victimes de Gabriel et de Raina.

— Exactement, Richard. Exactement. Mais contrairement à eux, tu peux pratiquer le jeu en respectant les règles.

Il voulut me saisir, et j'essayai de me dérober, mais je ne possédais qu'une fraction de sa vitesse. Il réussit à m'attraper un poignet au lieu des deux qu'il visait. Il me tira vers lui, pas très fort, mais assez pour que je plante mes pieds dans le sol et me raidisse. Je ne voulais pas m'approcher davantage de lui. C'était juste une question de principe, d'instinct, rien de personnel.

— Et si c'est la réalité que je veux, Anita ? Et si la raison pour laquelle Raina m'appréciait tant, c'est que j'étais exactement comme elle ?

Il ne me faisait pas mal ; il se contentait de tenir mon poignet de sorte que j'avais

conscience qu'il me serait difficile – voire impossible – de lui échapper. Je suis plus forte qu'un humain normal, mais pas autant qu'un vrai lycanthrope.

Je poussai un soupir qui ne tremblait pas, et ce fut d'une voix normale que je réclamai :

— Lâche-moi, Richard.

Je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Tu as peur de moi.

— Non, mais tu n'es plus mon petit ami. Tu n'as pas le droit de me toucher sans ma permission.

— Sentir que tu veux te dégager et savoir que tu ne peux pas… ça m'excite.

Il fut une époque où j'aurais protesté, mais nous pourrions en discuter plus tard si nécessaire. Je ne réitérai pas ma requête, parce que je ne savais pas comment les choses tourneraient si nous en venions aux mains, et je ne voulais pas le découvrir. Alors, j'optai pour la poursuite du dialogue.

— Tout ce dont tu as besoin, c'est d'une soumise bien à toi qui aime ces jeux, et tu n'auras plus de souci à te faire. Mais je ne suis pas ta propriété, alors s'il te plaît, lâche-moi.

D'accord : je ne pouvais pas ne pas le redemander.

Richard obtempéra si brusquement que je titubai. Je devais tirer plus fort que je le pensais. Ça alors ! Je résistai à l'envie de me frotter le poignet. Je ne laisse jamais voir aux autres qu'ils m'ont fait mal, c'est la règle.

— Tu n'es pas du tout comme Raina, Richard.

— Si. Si, je le suis.

— Souviens-toi : je porte son munin. Je l'ai vue et sentie dans ma tête ; j'ai eu droit à ses souvenirs en Technicolor. Et j'ai été dans ta tête, aussi. Fais-moi confiance, tu ne penses pas comme elle.

— Parfois, je fantasme sur des choses horribles, Anita.

Je voulais lui dire que je n'étais pas son confesseur, mais je me retins, parce que je ne savais pas à qui d'autre l'envoyer. Sur qui d'autre pouvais-je compter pour avoir cette conversation avec lui et trouver les mots qu'il fallait ? Personne. Et merde.

— Comme nous tous, Richard. L'important, ce n'est pas ce que tu penses, mais ce que tu en fais. La plupart d'entre nous connaissent la différence entre les fantasmes et la réalité. Nous savons que ce qu'il nous plaît d'imaginer ne fonctionnerait pas nécessairement dans le monde réel.

— Et si je désire des choses qui feraient du mal à des gens ?

Je ne voulais vraiment pas parler de ça avec lui mais, sur son visage, je voyais que ce tourment faisait partie de ce qui l'avait poussé à détruire notre couple et à se détruire quasiment lui-même.

— Si ces choses risquent de laisser des traces permanentes, genre cicatrices ou

mutilation, ou de tuer quelqu'un, tu t'abstiens. Dans le cas contraire, tu discutes avec ta partenaire et tu vois ce qu'elle est prête à accepter.

Richard fronça les sourcils.

— Pas de cicatrices, pas de mutilation, pas de meurtre, et tout le reste est OK ? C'est aussi simple que ça ?

Je secouai la tête.

— Non : tout le reste est OK à condition que ta partenaire y consente. Si tu prends le rôle du dominant, tu dois garder le contrôle, faire en sorte que les choses ne dérapent pas et ne deviennent pas trop effrayantes.

— Mais je veux que ce soit effrayant.

Je haussai les épaules.

— J'ai dit : « pas trop effrayant ». À travers mes… amis, je commence à comprendre qu'une petite pointe de peur peut faire beaucoup en matière de préliminaires.

— Tu ne parles pas de tes amis en général, juste de Nathaniel.

— Si j'avais juste voulu dire Nathaniel, j'aurais dit Nathaniel. Il ne peut pas m'apprendre à être une bonne dominante. Pour ça, il faut discuter avec un autre dominant, pas avec un soumis.

— On dirait que tu t'es renseignée.

— La plupart de mes léopards sont branchés BDSM. Je ne peux pas être une bonne Nimir-Ra pour eux si je ne les comprends pas.

Richard me dévisagea en réfléchissant. Je ne savais pas à quoi il pensait mais, au moins, il n'était ni triste ni en colère. À ce stade, j'aurais volontiers accueilli n'importe quelle autre émotion de sa part, ou presque.

— Je sais que, jusqu'à hier, tu ne couchais pas avec Nathaniel. Moi aussi, j'ai été dans ton esprit. Je le sais. Tu t'es vraiment renseignée pour tenter de comprendre tes léopards, et pas juste pour faire plaisir à ton amant.

— Tu as l'air surpris.

— Parce que Raina a été notre lupa si longtemps que la plupart des membres de la meute sont branchés BDSM eux aussi, mais j'ai appris tout ce que j'avais envie de savoir de la bouche de Raina, Gabriel et leurs complices.

Je faillis ne pas répondre, mais Richard était venu me voir pour que je lui dise la vérité. Nous allions voir s'il voulait toute la vérité ou seulement une partie.

— Richard, écoute-toi. Tu aimes que ta partenaire ait peur et tu aimes être brutal pendant l'amour.

Il me jeta un regard d'avertissement. Ses yeux brun sombre ne voulaient pas que je poursuive mais, si je ne le lui disais pas, qui le ferait ?

— Toi aussi, tu es branché BDSM.

— Je ne…

Je levai une main.

— Jamais tu ne ferais ce que faisaient Raina, Gabriel et certains autres loups-

garous. Mais tu peux pratiquer le bondage et la domination sans être un sadique sexuel. Certaines personnes pensent que le simple fait d'aimer griffer et mordre pendant l'amour fait de toi un sadique.

Richard secouait la tête frénétiquement. Si cela tirait sur ses écorchures, il n'en laissait rien paraître cette fois.

— Ce n'est pas parce que j'aime griffer et mordre que je suis comme eux.

— Si tu parles de Raina et de Gabriel, en effet, tu n'es pas comme eux. Mais tu ne m'as pas fuie parce que tu me trouvais impitoyable et assoiffée de sang. Tu m'as fuie parce qu'avec moi tu ne pouvais pas continuer à faire semblant.

— À faire semblant de quoi ? Je ne fais semblant de rien.

— Oh, tu n'étais pas le seul.

— À faire semblant de quoi ? répéta-t-il, et sa colère brûlante commença à emplir la

pièce telle une tempête qui s'apprête à éclater.

— Moi aussi, j'aime griffer et mordre pendant l'amour. Honnêtement, j'aime mordre même le reste du temps. J'aime la sensation de la chair entre mes dents.

Il détourna les yeux.

— C'est ma faute et celle de Jean-Claude. Tu as hérité de nos appétits.

— Peut-être, mais ils sont en moi désormais, et c'est quelque chose que j'apprécie. Je ne me sentirai probablement jamais aussi à l'aise que Nathaniel dans ce milieu, et ça m'inquiète parce que, si Nathaniel m'appartient, je veux qu'il soit heureux. Mais j'ai dû arrêter de prétendre que je n'aimais pas le sexe brutal. Selon Jason, j'aime les hommes dominants parce qu'ils ne me laissent pas le choix et que ça me décharge d'une certaine responsabilité. Si j'ai réussi à esquiver Nathaniel si longtemps, c'est parce qu'il voulait que je prenne toutes les initiatives. J'ai

besoin d'un peu de domination, sans quoi, je ne joue pas. J'ai d'abord cru que Jason se trompait, mais les dernières vingt-quatre heures ont été mouvementées, et j'en ai assez de fuir.

Richard soutint son regard.

— De fuir quoi ?

— La même chose que toi : moi-même.

— Tu ne te…

De nouveau, je l'arrêtai d'une main levée.

— Si, je me fuyais. Et d'une certaine façon, peut-être que je me fuis encore. Il existe des zones de ma vie que je ne veux pas examiner. Quelqu'un m'a dit qu'il n'y avait pas de mal à aimer coucher avec deux hommes à la fois, et j'ai répliqué qu'il se trompait, que je n'aimais pas ça. (Je fis deux pas vers lui.) Mais ça ne sert pas à grand-chose de protester, tu ne crois pas ?

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Je sors avec Jean-Claude et Asher. Avant, je sortais avec Jean-Claude et toi.

— Mais tu ne couchais pas avec nous deux en même temps.

J'eus un geste désinvolte.

— D'accord, je ne vais pas t'impliquer là-dedans. Mais je sors toujours avec Jean-Claude et Asher. Je partage ma maison et mon lit avec Micah et Nathaniel. C'est arrivé plus ou moins par accident ; je veux dire, aucune des deux situations n'était préméditée. Mais voilà quand même où j'en suis. Et maintenant, je viens de former avec Damian et Nathaniel un autre trio où je suis la seule fille. Je ne l'ai pas fait exprès, certes. Mais au bout d'un moment, prétendre que je n'aime pas coucher avec deux hommes à la fois devient un peu ridicule.

— Tu aimes ça, ou pas ? demanda Richard.

Je ne lui devais pas de réponse, mais peut-être m'en devais-je une, à moi. Je ne

venais de l'admettre en mon for intérieur que quelques secondes plus tôt.

— Oui. Être avec deux hommes, ça m'excite. Me sentir prise en sandwich, ça m'excite.

J'attendis de rougir, ou au moins de me sentir embarrassée, mais ce ne fut pas le cas. Je venais de dire la vérité, et j'acceptais cette vérité. Je m'acceptais moi-même. Il y avait des hommes dans ma vie qui m'acceptaient telle que j'étais. Bref tout allait bien.

Richard baissa les yeux comme s'il ne supportait pas ce qu'il voyait sur mon visage. Ou peut-être ne voulait-il pas que je voie ce qu'il y avait sur le sien.

— Je ne pourrais jamais faire ça.

— Personne ne te le demande.

Alors, il leva les yeux et sa colère claqua sur ma peau comme un fouet brûlant. Je sursautai.

— Aïe.

— Désolé, je ne voulais pas te faire de mal, mais comment peux-tu savoir que personne ne me l'a demandé ?

— D'accord, je reformule : à ma connaissance, personne ne te le demande.

— Tout le monde dans la communauté surnaturelle – les métamorphes, les vampires, tout le monde – pense que je couchais avec Jean-Claude et toi. Que nous formions un gentil petit ménage à trois.

— J'ai déjà entendu cette rumeur, acquiesçai-je. Tu sais très bien ce que tu as fait ou pas, qui tu t'es fait ou pas. Qu'importe ce que pensent les autres ?

Il poussa le même cri inarticulé qu'un peu plus tôt.

— Anita, comment crois-tu que je me sens quand presque tous les autres chefs des groupes avec lesquels je dois traiter pensent que je me tape le Maître de la Ville ?

— Veux-tu dire que le fait qu'ils te croient bisexuel nuit à ton standing ?

— Oui.

— Ça n'a pas l'air de nuire à celui de Jean-Claude.

— C'est différent.

— Je ne vois pas pourquoi.

Il serra les poings, et cela lui dut lui faire mal, car il émit de nouveau le même son.

— Tu ne comprends pas, Anita. Tu es une femme. Tu ne peux pas comprendre.

— Je suis une femme, donc je ne peux pas comprendre. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que, socialement, la bisexualité féminine est beaucoup plus acceptable que son pendant masculin.

— Qui raconte ça ?

— Tout le monde !

Sa colère se déversait comme de l'eau bouillante. J'en avais déjà jusqu'à la taille, et elle continuait à monter.

— Tu es homophobe.

— Non.

— Si. Si ça ne te contrariait pas autant que les gens te croient bisexuel, tu les laisserais dire. Tu saurais la vérité, et ça te suffirait. (Je me rapprochai de lui, fendant la chaleur de son pouvoir, de sa colère et de sa frustration.) C'est quoi, le problème de la bisexualité ou de l'homosexualité ? Qu'est-ce qu'on en a à foutre de tes préférences, du moment que tu es heureux et que tu ne fais de mal à personne ?

— Tu ne comprends pas, répéta-t-il.

Je me tenais assez près de lui pour le toucher, si près que son pouvoir crépitait sur ma peau et me mordait malgré le peignoir. Dieu, qu'il était puissant, et il l'était un peu plus à chacune de nos rencontres. Le triumvirat accroissait son pouvoir comme il accroissait celui de Jean-Claude et le mien. Si seulement nous arrivions à fonctionner comme nous étions censés le faire, personne ne pourrait plus nous toucher. Personne n'oserait même essayer.

Cette pensée ne venait pas de moi, pas exactement. Jean-Claude n'était pas encore réveillé – je l'aurais senti –, mais c'était son genre de réflexion plus que le mien. Je me souvins de la nuit précédente au club, de la façon dont nous avions été liés plus étroitement que jamais. J'avais fait des choses qui m'auraient été impossibles jusque-là. J'avais atteint de nouveaux niveaux de pouvoir, à la fois avec Jean-Claude et dans mes propres capacités. J'avais également couché avec un vampire que je connaissais depuis moins de deux semaines et, si Requiem n'avait pas été un gentleman, j'aurais doublé la mise. Ça ne me ressemblait pas.

À présent, je me tenais près de Richard ; je sentais sa douleur, et je ne pensais qu'en termes de pouvoir, pas à ce que ça lui coûtait. Ça non plus, ça ne me ressemblait pas. En revanche, ça ressemblait beaucoup à Jean-Claude.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Richard. Tu penses à quelque chose.

— Je me demande juste quelles autres parties de Jean-Claude je porte en moi.

— Tu me l'as dit. L'ardeur, la soif de sang.

Je secouai la tête.

— Je n'ai jamais été très pragmatique en ce qui concerne le sexe et les relations amoureuses mais, ces derniers temps – depuis hier, en particulier –, je le suis devenue.

— C'est vrai que tu as couché avec deux des nouveaux vampires anglais au *Plaisirs Coupables* la nuit dernière ?

— Les rumeurs courent vite, à ce que je vois.

Il se détendit légèrement.

— Donc, ce n'était qu'une rumeur.

Je soupirai, une fois de plus. Je commençais à trouver ça lassant, mais Richard me donnait juste envie de le faire.

— À moitié vraie.

— Quelle moitié ?

Son expression ne me plaisait pas. Elle n'était pas coléreuse, ce qui constituait une certaine amélioration, mais elle n'était pas neutre non plus.

— Un seul vampire, pas deux. (Je secouai la tête.) Mais tu sais quoi, Richard ? Je ne crois pas te devoir la moindre explication. Je ne tiens pas la liste de toutes les nanas de ta meute – ou de celle de Verne, quand tu es dans le Tennessee – que tu sautes.

Il me scrutait, étudiant mon visage comme s'il essayait de deviner ce que je lui cachais.

— Si tu n'avais pas honte, tu me le dirais.

— Richard, tu n'es ni mon père ni mon petit ami. Je n'ai pas de comptes à te rendre quant à ma vie sexuelle.

— Tu as dormi avec Nathaniel pendant quatre mois avant de coucher avec lui.

Qu'est-ce qui a changé ? Pourquoi ces deux vampires, et pourquoi maintenant ? J'ai entendu dire qu'il y avait eu un sacré spectacle hier soir au club ; que diable s'est-il passé ?

— Tu me le demandes en tant que macho possessif ?

— Non, je te le demande en tant que tiers de ton triumvirat. Ou devrais-je dire : d'un de tes triumvirats ?

En tant que tiers de notre triumvirat, il avait le droit de savoir combien nous étions passés près de perdre le contrôle de Primo, et autres morceaux choisis. Il m'avait aidée la nuit dernière ; même si ç'avait mal tourné, il avait vraiment essayé de m'aider.

Je m'assis sur le bord du lit et Richard s'assit par terre en remontant les genoux contre sa poitrine pendant que je lui brossais rapidement le tableau du désastre que nous avions frôlé et lui servais la version expurgée de ce que j'avais fait pour aider Jean-Claude à se nourrir. Je n'omis pas grand-chose ;

simplement, je n'entrai pas trop dans les détails.

— Je n'arrive pas à croire que tu te sois tapé Byron. Je ne pensais même pas qu'il aimait les filles.

— Il s'est sacrifié dans l'intérêt général, dis-je en m'efforçant de maintenir l'ironie au minimum dans ma voix.

Richard rougit.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais si je devais te choisir un partenaire parmi les nouveaux vampires, Byron ne figurerait pas très haut sur ma liste.

— Franchement, il n'est pas très haut sur la mienne non plus. Je le trouve plutôt sympa, mais ça s'arrête là.

— Alors, pourquoi lui ?

— Parce qu'il était là, Richard. J'aurais pu aspirer accidentellement l'âme de mon partenaire par sa bouche et, au cas où ça se serait produit, Jean-Claude pensait que je

serais moins effondrée si c'était Byron plutôt que Nathaniel.

— Primo serait-il une sorte de cheval de Troie ? demanda Richard.

Et cela le fit remonter de plusieurs crans dans mon estime, parce que c'était une très bonne question.

— Tu veux dire, le Dragon a-t-elle laissé Jean-Claude avoir Primo pour tenter de s'emparer de Saint Louis ?

— Ou juste causer assez de dégâts pour mettre Jean-Claude en difficulté avec les autorités vampiriques, voire simplement foutre le bordel dans ses affaires. D'après les nouvelles qu'il a reçues d'Europe, Jean-Claude n'est pas dans les petits papiers du Conseil en ce moment. (Quelque chose dut se voir sur mon visage, car Richard ajouta :) Qu'est-ce que tu crois, que je ne me tiens pas au courant ?

— Désolée, mais… je pensais que non.

— J'admets que je ne m'intéressais pas trop à tout ça jusqu'au mois dernier. Mais maintenant, si. Je te l'ai dit : j'ai décidé de vivre au lieu de mourir un jour à la fois. Ce qui signifie que je dois faire attention à ce qui se passe dans la communauté surnaturelle. Ça peut ne pas me plaire, mais ça va avec mon rôle de tiers d'un triumvirat.

— Pour Primo, je ne sais vraiment pas. Il se peut qu'il soit, pour reprendre ton expression si bien choisie, un cheval de Troie. J'ai demandé à un des rats-garous de monter la garde près de son cercueil, et je lui ai donné l'ordre de tuer Primo s'il essayait de s'échapper. Il n'aura pas de troisième chance, parce qu'il en est déjà à sa seconde.

— Pourquoi Jean-Claude a-t-il fait venir quelqu'un d'aussi dangereux ?

— J'ai vu Primo se battre et je l'ai vu régénérer plus de dégâts qu'aucun autre vampire de ma connaissance. C'était très impressionnant. Il y a beaucoup de vampires

puissants à Saint Louis, mais la plupart d'entre eux appartiennent à la lignée de Belle. Leurs pouvoirs reposent sur la beauté et la séduction. C'est génial pour se déshabiller sur scène et danser avec les touristes mais, si une guerre éclatait – une vraie guerre –, nous n'aurions presque pas de combattants.

— Vous auriez les loups. Et à travers deux traités, les rats.

— Oui, mais il est inhabituel que des vampires entretiennent des liens aussi étroits avec d'autres groupes. Si des vampires ennemis venaient nous espionner en vue d'une invasion, ils ne compteraient que les loups comme adversaires potentiels. Ça ne leur viendrait pas à l'esprit que des animaux sur lesquels le Maître de la Ville n'a pas de pouvoir puissent le soutenir malgré tout.

— Donc, tu approuves la présence de Primo ?

— Non, carrément pas. Pas après ce qui s'est passé la nuit dernière. Je crois qu'on devrait le buter, mais je comprends pourquoi Jean-Claude a pris ce risque. Nous avons besoin de vampires capables de se battre, et pas juste de faire joli.

Comme s'il n'avait attendu que ce moment pour faire son entrée en scène, la porte s'ouvrit, livrant passage à mon joli vampire préféré.

CHAPITRE 56

Nous nous tournâmes tous deux vers la porte, même si ma rotation fut plus limitée que celle de Richard. Jean-Claude se tenait sur le seuil, vêtu de la robe de chambre noire que j'aime tant, celle qui a les manches bordées de vraie fourrure et qui encadre si bien sa poitrine pâle. Il avait peigné ses longues boucles noires, ce qui lui donnait l'air frais et ravissant. Moi, j'avais toujours besoin d'une douche. Tant pis.

— Je ne vous ai pas senti vous réveiller. D'habitude, je vous sens toujours.

— Vous avez tous les deux mis en place des boucliers très solides, ma petite. (Il entra, ses pieds nus et blancs se découpant sur la moquette sombre.) J'ai entendu ton dernier commentaire, ma petite ; dois-je m'en offusquer ?

— Désolée, mais nous avons besoin de soldats. Niveau séducteurs, notre quota est atteint.

Il eut ce merveilleux haussement d'épaules français qui signifie tout et rien à la fois, un mouvement si gracieux que j'hésite parfois à le qualifier de haussement tant il est éloigné de ce que les Américains font avec leurs épaules.

— J'ai dit à ton Nathaniel d'aller nourrir sa nouvelle forme. Très surprenante, d'ailleurs. Quand ces dames la verront, il deviendra encore plus populaire.

Il parlait sur un ton très aimable, très désinvolte. Il souriait, et ses gestes étaient légèrement théâtraux. Bref, il cachait quelque chose. J'ai découvert il y a longtemps que ceci n'est pas le véritable Jean-Claude : juste un des nombreux masques qu'il arbore quand son vrai visage serait trop dur, trop choquant ou trop… autre chose.

— Que se passe-t-il, Jean-Claude ?

— Pourquoi veux-tu qu'il se passe quelque chose, ma petite ?

Il vint s'asseoir près de moi sur le lit, du côté où j'avais enlevé les draps souillés pour ne laisser que le matelas relativement propre. Le lit tangua sous son poids, et Jean-Claude jeta un coup d'œil à Richard.

— Je crois que tu vas devoir remplacer le lit de ma pomme de sang.

Richard eut le bon goût de paraître embarrassé.

— Je me suis emporté. Je suis désolé. Je lui en rachèterai un.

— Bien.

Jean-Claude croisa les jambes un peu plus haut que nécessaire pour pouvoir entrelacer ses doigts autour de son genou du dessus, exposant la ligne pâle d'une de ses cuisses. Pourtant, je n'avais pas l'impression qu'il essayait de flirter.

Ce ne fut pas moi qui prononçai la phrase suivante, mais les mots qui sortirent de la bouche de Richard auraient certainement pu sortir de la mienne.

— Cessez cette comédie, Jean-Claude, et racontez-nous ce qui se passe.

— Que veux-tu dire, mon ami ? demanda Jean-Claude avec une expression parfaitement innocente.

Richard et moi échangeâmes un regard éloquent, et ce fut en notre nom à tous les deux qu'il déclara :

— Souvenez-vous, Jean-Claude : on ne joue plus. Pas entre nous.

— Tu commences à parler comme ma petite.

— Merci, je considère ça comme un compliment.

Cela lui valut un sourire et un signe de tête de ma part. Il me rendit mon sourire et, pour la première fois depuis qu'il était entré dans la chambre, ce fut un sourire sincère qui me fit tellement plaisir que je lui souris derechef. Là. Tout le monde était ami avec tout le monde, n'était-ce pas merveilleux ?

— Votre numéro du vampire désinvolte et flamboyant, on le connaît par cœur. Laissez tomber et dites-nous de quoi il retourne, réclamai-je.

— Te rends-tu compte, ma petite, que Richard est devenu presque aussi direct que toi par moments ?

— Et de mon côté, je commence à parler comme vous par moments. Laissez-moi

deviner : le resserrement de nos liens hier soir a entraîné des effets secondaires intéressants.

— Pas juste le resserrement de nos liens, ma petite, mais la création de ton nouveau triumvirat. À mon avis, c'est ce qui a provoqué l'intensification des effets secondaires.

Jean-Claude avait toujours une expression affable, mais sa gestuelle précieuse s'estompait, cédant la place à un sérieux qui ne me plaisait guère. Quelque chose le tracassait. J'ignorais ce que c'était, mais il devait s'agir d'une chose qui n'allait pas nous plaire, à Richard et à moi ou, du moins, à l'un de nous deux.

Il commença par avouer que le fait que j'aie accepté de coucher avec Byron et de nourrir Requiem était sans doute une manifestation de ses goûts moins restrictifs que les miens. Je l'arrêtai avant qu'il ait fini.

— Si je ne m'étais pas nourrie de Byron et de Requiem, vous n'auriez pas eu assez d'énergie pour contrôler Primo. Il aurait massacré le public. Ma vertu contre la vie de dizaine de gens, mmmh, laissez-moi réfléchir… (Je haussai les épaules.) Je survivrai, mais je préférerais ne pas en faire une habitude.

— Tu me surprends, ma petite.

Jean-Claude se détendit visiblement. Son maintien était toujours parfait, comme celui de beaucoup de vieux vampires, mais il paraissait quand même moins raide.

— J'ai appris qu'un peu de sexe n'est pas un sort pire que la mort.

— C'est tout ? demanda Richard. Ou y a-t-il autre chose que vous préféreriez que nous ignorions, mais que vous pensez que nous avons besoin de savoir ?

— Tu vois ? Il est comme toi, maintenant, ma petite. Je ne sais pas si j'arriverai à faire face à deux exemplaires de…

— Au fait, exigeai-je.

Jean-Claude fronça les sourcils.

— Tu sembles avoir déjà compris toute seule que nous mélangions et partagions nos capacités d'une façon pas uniquement métaphysique. J'ignore l'étendue et la nature de ce que nous allons gagner – ou perdre, selon le point de vue –, je sais juste que c'est une réalité.

— Je crois que Nathaniel et moi avons échangé un peu de domination et de soumission. (Voyant la tête de Richard, je me hâtai de préciser :) Ce que je veux dire, c'est que, depuis que nous sommes devenus un triumvirat, Nathaniel paraît un peu plus dominant, et je commence à trouver un certain plaisir dans la soumission. Nathaniel faisait déjà des efforts pour devenir plus dominant mais, cette fois, je sens qu'il est lancé.

Le dire à voix haute me donna envie de me tortiller d'embarras, mais je me retins. Que je sois damnée si je m'excusais, fût-ce

par mon attitude. Je suis une vraie rebelle… surtout quand je me sens mal à l'aise.

— Il semble donc que nous puissions nous attendre à une fusion de nos traits de caractère fondamentaux, dit Jean-Claude sur un ton qui se voulait désinvolte, et qui ne le fut pas du tout.

— Ça pourrait devenir très bizarre, commentai-je en remontant les genoux contre ma poitrine, et si Richard l'avait fait pour des raisons de confort physique, moi, c'était plutôt pour me réconforter moralement.

— Vous avez d'autres mauvaises nouvelles à nous annoncer ? interrogea Richard en regardant Jean-Claude bien en face.

— Je ne considère pas ça comme une mauvaise nouvelle, mon ami, mais je comprendrais que c'en soit une pour vous deux.

— Crachez le morceau, réclamai-je en serrant mes genoux contre moi.

— Tu as transformé ma pomme de sang. Tu lui as fait adopter sa forme animale, ou du moins, une d'entre elles. Comme toi jusqu'à il y a peu, je préfère ma nourriture non poilue.

Je fis de mon mieux pour ne pas regarder Richard.

— À qui pensez-vous pour remplacer Jason ?

— Requiem m'a dit quelle quantité de sang tu avais perdue la nuit dernière, ma petite. Je pense qu'il serait plus sage que tu conserves le reste jusqu'à nouvel ordre.

J'entendis Richard soupirer depuis le lit, et il n'était pas si près de moi.

— Je dirais bien que ça tombe toujours sur moi, mais ce serait faux. Je sais qu'Anita n'est pas votre donneuse régulière ; je sais aussi qu'il lui arrive de vous laisser boire son sang. (Il enfouit son visage entre ses genoux et soupira de nouveau.) D'accord, mais

seulement si Anita reste. Je ne veux pas que ce soit juste vous et moi.

— Tu veux qu'elle le fasse avec nous ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Mais n'est-ce pas ce à quoi tu pensais ?

Richard réfléchit un instant avant d'acquiescer.

— Je suppose que oui, mais vous entendre le dire, ça me…

— Je seconde la question de Jean-Claude. Tu veux que je le fasse avec vous ?

Richard rougit. Ça ne lui arrive pas souvent, et ça faisait déjà deux fois depuis le début de cette conversation.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Alors, explique-nous ce que tu voulais dire, mon ami.

— Je ne veux pas… enfin… (De nouveau, Richard émit un son de frustration inarticulé.) Pourquoi est-ce que, chaque fois que je fais quelque chose qui vous implique

tous les deux, je finis par me sentir dans mon tort ?

Je me livrai à quelques petites déductions. Je venais de me souvenir que Richard était perturbé que tout le monde croie qu'il couchait, ou avait couché, avec Jean-Claude. Après tout, il était sur le point de s'ouvrir une veine pour ce dernier. Cela méritait une certaine considération, étant donné qu'à la base il refusait aussi catégoriquement que moi de nourrir les vampires.

Richard essayait toujours de s'expliquer et il échouait toujours lamentablement.

— Écoutez, je crois que je comprends ce qu'il veut dire, intervins-je.

Les deux hommes me regardèrent : Richard d'un air dubitatif, Jean-Claude d'un air amusé comme s'il comprenait lui aussi mais ne voulait pas le laisser voir. Ou peut-être pour une autre raison… allez savoir, avec lui !

— Tu ne veux pas être seul avec Jean-Claude quand il se nourrira de toi.

Richard acquiesça, soulagé.

Je me gardai de dire à voix haute : « À part ça, tu n'es pas homophobe », parce qu'il avait le droit de ne pas aimer qu'un autre homme le touche. Je n'ai jamais nourri volontairement une femelle vampire ; qui suis-je pour le critiquer ?

Le sourire de Jean-Claude s'élargit encore.

— Et pourquoi cela te poserait-il tant de problèmes de rester seul avec moi ?

Je lui jetai un regard noir. De nouveau, Richard fut incapable de répondre à la question.

— Jean-Claude, vous connaissez ce proverbe américain qui dit que, quand on reçoit un cheval en cadeau, on n'examine pas ses dents ?

— Oui.

— Vous êtes en train de regarder dans sa bouche.

Jean-Claude éclata de rire, de ce rire tangible qui, même à travers mon bouclier, me fit frissonner, et pas de peur. Du coin de l'œil, je vis que Richard frissonnait aussi. Et pour la première fois, je me demandai à quel point les pouvoirs de Jean-Claude fonctionnaient sur lui.

Je suis terriblement hétérosexuelle ; j'ai du mal à réfléchir en dehors de ce cadre. Richard n'aime pas les hommes ; donc, Jean-Claude ne pouvait pas l'affecter comme il m'affectait, moi. Du moins, c'est ce que j'avais toujours cru. Mais un homme terriblement hétéro qui se sentirait affecté par les pouvoirs de Jean-Claude… Je comprendrais que ça le perturbe. Le fait que ça ne m'ait jamais traversé l'esprit avant prouve bien que, parfois, je ne suis pas aussi futée que les hommes qui m'entourent.

— Mais avant tout rapprochement physique, je dois me nettoyer. Je sème des flocons de fluide séché partout ; je ne me sens pas propre.

— Ce qui nous laissera peut-être le temps de faire changer les draps, suggéra Jean-Claude. (Il toucha les draps souillés et raidis.) Je n'avais encore jamais vu un lit sur lequel plus d'un lycanthrope s'était transformé. C'est assez, comment dis-tu, dégueulasse.

Son anglais était meilleur que ça, même au niveau de l'argot. Il était de nouveau très content de lui-même, et je ne comprenais pas pourquoi. Si j'avais baissé mon bouclier suffisamment pour qu'il parle dans ma tête, j'aurais laissé entrer Richard en même temps, et je ne le voulais pas. Je lui poserais la question plus tard, ou je trouverais toute seule comme une grande, peu importe.

— Je fais vite, promis-je en me dirigeant vers la salle de bains.

— Si c'était lui qui allait se doucher, dit Richard en désignant Jean-Claude du pouce, je ne le croirais pas. Mais toi, ça va.

Ce commentaire me poussa à m'interroger : combien de temps Richard avait-il passé avec Jean-Claude en mon absence ? Mais je me gardai bien de poser la question à voix haute. Richard était déjà assez mal à l'aise avec le vampire ; je ne voulais pas en rajouter. Vous voyez ? Je deviens raisonnable en vieillissant.

— Nous t'attendons ici, ma petite. Avec un peu de chance, les draps auront été changés quand tu reviendras.

Debout devant le lit, il scrutait celui-ci comme s'il n'était pas certain que les dégâts puissent être réparés.

— Pourquoi ne pas aller dans votre chambre ? demanda Richard.

— Asher est dans mon lit. Il est mort pour le moment ; ça perturbe ma petite. Et

s'il se réveillait au milieu de notre repas, je pense que ça te perturberait aussi.

Richard se leva et s'enveloppa plus étroitement de son blouson en jean.

— Que ça me perturberait… C'est un doux euphémisme.

Il n'avait pas l'air heureux, et je me demandai s'il s'était passé entre Asher et lui quelque chose dont je n'étais pas au courant. Sans doute pas. Enfin, ça ne me regardait pas.

Jean-Claude agita la main eh direction de la salle de bains.

— Va te doucher, ma petite. Nous serons prêts à ton retour, si tu ne fais pas trop vite.

« Nous » serons prêts, avait-il dit. N'avais-je pas déjà assez de « nous » dans ma vie ? Je changeai de pièce en les laissant débattre sur le sujet : le lit allait-il tenir le coup, ou valait-il mieux carrément ôter le cadre ?

Ce ne fut que lorsque j'eus refermé la porte derrière moi que je songeai à me demander pourquoi nous avions besoin du lit. Jean-Claude pouvait se nourrir de Richard à genoux par terre, non ? Si c'était ma première chance de les toucher tous les deux en même temps depuis des mois, je préférais ne pas être couverte de fluide séché. Mais une fois que je serais propre, on pourrait quand même faire ça par terre. Nous n'avions pas besoin du lit.

J'envisageai de ressortir pour le leur dire, mais je m'abstins. Quoi qu'il puisse se passer par ailleurs, ils restaient tous deux des hommes, et les hommes se sentent toujours mieux quand ils ont quelque chose à faire. Ils pourraient rafistoler le lit, changer les draps et rendre la chambre plus présentable. Ça leur épargnerait un silence embarrassé. Du moins, c'est ce que j'espérais.

CHAPITRE 57

Lorsque je sortis de la douche, mon peignoir en soie noire était suspendu derrière la porte. Comment avais-je pu faire pour ne rien voir et ne rien entendre ? Si Jean-Claude pouvait entrer sans que je m'en aperçoive dans la salle de bains pendant que je me lavais, c'est que mon bouclier était trop dense. En cherchant à me protéger, je diminuais ma perception de mon environnement. Ce n'était pas bon du tout.

Je me séchai, entortillai une serviette autour de mes cheveux et enfilai le peignoir. J'aurais donné cher pour des sous-vêtements propres mais, en nouant bien la petite ficelle et en serrant la ceinture à fond, la robe de chambre ne bâillait pas. Je vérifiai dans le miroir qu'on voyait juste un triangle de peau en dessous mon cou, rien que de très décent.

J'avais nettoyé les restes de maquillage de la veille et, par contraste avec la serviette bleu pâle, j'avais l'air trop pâle, presque malade. Je voulus l'enlever parce que je savais que, cheveux secs ou non, j'étais jolie dans ce peignoir. Mais je résistai. D'abord, la soie n'aime pas qu'on la mouille. Ensuite, un seul des deux hommes qui attendaient dans la pièce voisine était mon petit ami. Je n'essayais pas de séduire Richard, juste de l'aider à ne pas péter les plombs quand Jean-Claude le toucherait.

Je détaillai mon visage aux yeux si sombres en me demandant si je pouvais

admettre, fût-ce en mon for intérieur, que j'avais toujours envie que Richard me trouve attirante. Oui, je le pouvais. Mais je gardai quand même la serviette.

Lorsque je sortis de la salle de bains, les deux hommes étaient en train de se disputer au sujet des bougies. Jean-Claude en avait apporté plusieurs qu'il avait posées sur la table de chevet et le mini-frigo, et Richard protestait :

— Nous n'avons pas besoin de bougies, Jean-Claude. Vous allez vous nourrir, un point c'est tout.

— Je vote comme Richard, déclarai-je. Nous n'avons pas besoin de bougies.

— Vous n'êtes vraiment pas romantiques, dit Jean-Claude sur un ton de reproche.

— Il ne s'agit pas de romance mais de nourriture, lui rappelai-je.

Richard me désigna sans quitter le vampire des yeux.

— Vous voyez ? Anita est d'accord avec moi.

— Bien entendu, mon ami.

Jean-Claude ne semblait pas vexé ; il avait toujours la voix ronronnante d'un chat qui vient de laper un bol de crème.

Le matelas et le sommier étaient posés par terre et recouverts de draps propres rouge sang. Même les taies d'oreiller avaient été changées et scintillaient d'une lueur écarlate dans la lumière tamisée. La disparition du cadre de lit expliquait sans doute pourquoi Richard avait ôté son blouson et ne portait plus qu'un tee-shirt olive avec son jean.

— Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point la chambre de Jason est sombre, reprit Jean-Claude. Il n'y a pas assez de prises pour brancher d'autres lampes, mais les bougies pourraient nous fournir un supplément d'éclairage. Je préférerais avoir des motivations plus romantiques mais, en vérité, il s'agit juste d'une question pratique.

— Vous êtes un vampire, répliqua Richard. Vous y voyez mieux que moi dans l'obscurité.

— C'est vrai, mais si tu avais la permission de toucher quelqu'un qui t'autorise très rarement un contact aussi intime, n'aimerais-tu pas voir ce que tu fais ?

Jean-Claude dévisagea Richard, puis me regarda par-dessus l'épaule du métamorphe. Ce ne fut qu'un bref coup d'œil, mais Richard se tourna automatiquement pour le suivre et, tout à coup, il sembla ne plus savoir quoi faire de ses yeux. Alors, il reporta son attention sur le vampire.

— Ai-je raté quelque chose ? demandai-je. Ou suis-je sur le point de rater quelque chose ?

— Très peu de chose t'échappe, ma petite.

— Va pour les bougies, marmonna Richard, toujours sans me regarder.

Je secouai la tête et sentis un très léger contact familier sur ma peau. Je baissai mon bouclier d'un tout petit cran et la voix de Jean-Claude me traversa comme un vent caressant.

— Ne trouves-tu pas significatif, ma petite, qu'il ait suffi que Richard te voie en peignoir pour changer d'avis ?

Je fis un signe de dénégation.

— Moi en peignoir avec une serviette sur la tête, ce n'est pas une raison suffisante pour le faire changer d'avis.

Je ne suis toujours pas très douée en communication mentale mais, apparemment, Jean-Claude me reçut cinq sur cinq.

— Tu ne te vois toujours pas comme nous te voyons, ma petite.

Encore ce « nous ». J'ouvris la bouche pour ajouter quelque chose à voix haute. À cet instant, un souffle d'énergie chaude me balaya le corps.

— Parler dans la tête de quelqu'un en présence d'une tierce personne, c'est aussi impoli que chuchoter à son oreille en tendant un doigt, déclara Richard.

Je ne pouvais pas protester, et ce n'était pas faute d'en avoir envie.

— Fais-moi confiance, Richard, ce qu'il m'a dit ne vaut pas la peine que je te le répète.

— J'aimerais en juger par moi-même.

Je soupirai pour la millième fois ce jour-là, me sembla-t-il. Où avais-je la tête ? J'aurais dû dire à Jean-Claude que nous n'avions pas besoin de lit, que Richard n'avait qu'à se mettre à genoux pour lui permettre de se nourrir et voilà, ce serait déjà fini.

Richard ôta son tee-shirt.

— Il est trop clair. Les taches de sang se voient beaucoup dessus, et elles ont exactement l'air de ce qu'elles sont, expliqua-t-il.

Et c'était logique, mais je me réjouis qu'il ne soit pas en train de me regarder, parce que le voir torse nu me fit le même effet que d'habitude. Je crois l'avoir déjà dit : le jour où je pourrai entrer dans une pièce et ne pas réagir physiquement à la présence de Richard, je saurai que c'est vraiment fini entre nous. Mais les hormones sont de sales petites traîtresses. Elles se fichent bien qu'un type vous ait brisé le cœur ; elles réagissent uniquement à son apparence.

Jean-Claude passait d'une bougie à l'autre, avec un de ces allume-gaz que je ne réussis jamais à faire fonctionner. Il se déplaçait avec grâce, son autre main tenant l'ample manche de sa robe de chambre pour l'empêcher de toucher la flamme des bougies.

Richard s'assit sur un coin du lit. Son jean et la ligne nette dessinée par sa ceinture formaient un contraste plaisant avec le rouge des draps. Son torse bronzé était encore plus

agréable à regarder et, comme s'il avait lu dans mes pensées, il s'allongea, pas à plat dos mais en appui sur ses coudes, afin que le tissu écarlate scintillant encadre sa poitrine musclée. Son ventre faisait de petits plis comme celui de tous les hommes qui n'ont pas de tablettes de chocolat parce qu'ils ont mieux à faire qu'enchaîner des centaines d'abdominaux chaque jour. Oh, son ventre est lisse et parfait, mais parfait ne signifie pas parfaitement plat. Dans la vraie vie, les gens ont des courbes, des bosses et des creux à explorer.

Richard tourna la tête vers moi. Son expression n'était plus neutre du tout. Ses yeux sombres dégageaient une chaleur qui n'était pas due à sa bête, ou, du moins, pas seulement. C'était un regard que j'avais déjà vu, un regard prouvant qu'il savait exactement l'effet qu'il me faisait et qu'il s'en réjouissait. Depuis quelque temps, ce regard me disait : « Je sais que tu me trouves canon, mais tu

n’as plus le droit de me toucher. » Là, je ne savais pas trop ce qu’il essayait de me dire, mais ça ne me plaisait pas beaucoup.

Jean-Claude contourna le lit et, comme il passait entre nous deux, sa grande silhouette vêtue de noir rompit notre contact visuel. Le temps qu’il s’écarte, Richard s’était traîné plus haut sur le lit, de sorte que ses pieds ne touchaient plus le sol. Il se découpait de toute sa taille sur les draps couleur de sang, dans la lumière dansante des bougies.

J’avais la bouche sèche. Pas bon du tout.

— J’ai changé d’avis, dis-je dans un souffle. Vous n’avez pas besoin de moi, pas vraiment.

Jean-Claude, qui venait d’allumer la dernière bougie, se tourna vers moi. Il lissa les manches de sa robe de chambre sur ses mains et me dévisagea. Ses yeux brillaient comme des saphirs, reflétant la lumière des

bougies avec beaucoup plus d'intensité que des yeux humains.

— Bien sûr que si, ma petite. Nous avons besoin de toi. Tu es le pont qui nous relie, le tiers de notre pouvoir. Comment pourrions-nous ne pas avoir besoin de toi ?

— Je ne veux pas dire tout le temps, juste ici et maintenant. Vous pouvez parfaitement vous nourrir sans moi. Vous…

J'avais du mal à me concentrer.

Richard roula sur le ventre et donna un petit coup de tête qui me montra que ses cheveux avaient repoussé juste assez pour lui tomber autour du visage. Ils n'étaient pas encore très longs, mais quand même plus que je l'avais cru. La lumière des bougies ne scintillait pas sur son jean, le denim moulant malgré tout le bas de son corps d'une manière qui se suffisait à elle-même.

— Je vais y aller. J'y vais. Tout de suite. Voilà, au revoir.

Je bredouillais et je ne pouvais pas m'en empêcher. À ma décharge, je me dirigeai effectivement vers la porte, ce qui me valut un nombre incalculable de bons points.

— Ma petite, appela Jean-Claude. Ne t'en va pas, je t'en prie.

Je me tournai vers lui, et tout ce que j'aurais pu répondre s'évapora instantanément de mon esprit, parce qu'il s'était assis sur le lit en ouvrant le haut de sa robe de chambre, si bien que la fourrure noire des revers encadrait presque toute sa poitrine dénudée. Sa cicatrice en forme de croix paraissait très sombre comparée à la blancheur de sa peau. Ses mamelons rose pâle trahissaient à eux seuls le fait qu'il ne s'était pas nourri.

Il mit la main sur sa poitrine comme s'il avait parfaitement conscience de ce que je regardais. Il la fit descendre comme je la suivais du regard, le long de son ventre plat et de la ligne de poils qui commençait sous

son nombril, avant de la faire disparaître dans l'ombre de sa robe de chambre.

Je fus saisie par une envie presque irrésistible de me jeter sur lui et d'arracher la ceinture de sa robe de chambre pour découvrir son corps pâle et parfait contre le tissu noir et les draps écarlates. Je savais exactement à quoi il ressemblerait, parce que j'avais déjà contemplé ce spectacle. Et cette pensée ramena mon attention vers Richard. Parce que je ne l'avais jamais vu nu sur des draps de soie rouge, lui. Je ne l'avais jamais vu nu dans la lumière des bougies.

Tandis que je l'observais, il roula le flanc, en appui sur un coude, faisant pendre l'autre avant-bras en travers de ses hanches comme pour attirer mon regard vers son jean et vers ce que je savais qu'il contenait. Mais non, Richard n'était pas à ce point conscient de son corps… du moins, pas en matière de séduction. C'était le genre de chose qu'aurait fait Jean-Claude, pas lui.

Alors, une pensée horrible me traversa l'esprit. Et si l'une des choses dont Richard avait hérité avec le resserrement de nos liens, c'était la capacité de séduction de Jean-Claude ? Non, ce serait trop injuste !

Je fermai les yeux et me dirigeai de nouveau vers la porte. Mieux valait que je ne puisse voir aucun des deux.

— Ma petite, appela Jean-Claude, tu vas percuter le mur.

Je m'arrêtai net et ouvris les yeux. Le mur ne se trouvait qu'à quelques centimètres de mon nez, et la porte se découpait à cinquante bons centimètres sur ma gauche. Génial, juste génial.

Ma petite, ne nous laisse pas.

Sa voix s'insinua dans la fente minuscule que j'avais ouverte pour lui en haut de mon bouclier. Elle rampa à l'intérieur, me chatouilla la peau et me fit frissonner. Que Dieu me vienne en aide, parce que je me retournai les yeux ouverts. Idiote.

Jean-Claude s'était allongé sur le lit, du côté des oreillers. Sa robe de chambre grande ouverte ne dissimulait presque rien. La soie écarlate soulignait la courbe de ses épaules marmoréennes. Ses longues jambes reposaient à moitié sur le tissu noir et à moitié sur les draps écarlates. Seule une bande de fourrure couvrait ses hanches. Richard était toujours sur le flanc, dans une position presque identique à celle de Jean-Claude sinon qu'il avait la tête tournée vers le mur, alors que celle de Jean-Claude était orientée vers la porte.

— Ce n'est pas juste, protestai-je. Pas tous les deux, en même temps.

— Que veux-tu dire, ma petite ?

Mais Jean-Claude semblait beaucoup trop content de lui pour avoir besoin de poser la question.

— Espèce de salopard. Vous saviez.

— Je ne savais rien, mais l'espoir fait vivre.

J'avais du mal à respirer, ou plutôt, à respirer de façon profonde et régulière. Je secouai la tête, et ma serviette commença à glisser. Je la rattrapai et restai plantée là, le rectangle de tissu éponge mouillé dans les mains. Je frissonnai, et pas seulement à cause des cheveux humides et froids qui me tombaient dans le cou.

— Richard, tes chaussures sur le lit ! Ne t'a-t-on pas appris que les boots de randonnée ne font pas bon ménage avec la soie ?

Jean-Claude n'essayait même pas de prendre un air faussement indigné. Et ce n'était pas Richard qu'il taquinait. Pourtant, celui-ci s'assit – ce qui contracta joliment ses abdominaux –, croisa une jambe sur l'autre et entreprit de défaire ses lacets. Il ne me regardait pas, mais il devait savoir que je l'observais.

Il fallait que je m'en aille. Il le fallait vraiment. J'en étais intimement convaincue ; pourtant, lorsque Richard jeta sa première

chaussure par terre, je n'avais pas bougé d'un pouce. Le bruit me fit sursauter.

Il m'observa pendant qu'il ôtait sa seconde chaussure, ou plutôt, il me regarda le contempler. Je me sentais comme un de ces petits oiseaux fascinés, dit-on, par le mouvement du serpent qui s'apprête à les bouffer : si beau, si sinueux, si dangereux… Merde, il enlevait juste ses chaussures ! Ça n'aurait pas dû me faire tant d'effet.

Lorsque ses deux boots eurent été jetés par terre, Richard ôta ses épaisses chaussettes sans que quiconque ait besoin de le lui demander. Puis il se rallongea sur le ventre, pieds nus, et me regarda par-dessus son épaule avec cette mèche ondulée qui lui tombait presque dans l'œil. Il avait l'air à la fois innocent et roué, comme un ange déchu. C'était une expression très séduisante, mais que je n'aurais jamais cru voir sur son visage et qui ne lui ressemblait pas.

— Quelle partie de ton attitude vient de toi, et quelle partie vient de lui ? demandai-je.

Richard s'aplatit sur les draps de soie rouge et roula sur le dos d'un mouvement plus félin que canin. Ou peut-être en eus-je seulement l'impression à cause de mes préjugés : il m'a toujours semblé que les chiens ne pouvaient pas faire preuve d'une grâce aussi fluide. Levant les bras au-dessus de sa tête, il s'étira depuis le bout des doigts jusqu'aux orteils, s'étira jusqu'à ce que l'effort fasse trembler tout son corps. Puis il se détendit, posa les mains sur son ventre et me sourit avec ce même mélange d'innocence et de perversité.

— Je ne sais pas trop, avoua-t-il d'une voix plus rauque qu'elle aurait dû l'être à ce stade.

— Et ça ne te fait pas peur ? demandai-je d'une voix toujours essoufflée, mais pour une raison différente à présent.

Richard se rembrunit, et un petit pli apparut entre ses yeux sombres. Il secoua la tête.

— Je n'ai pas peur. En fait, je ne me suis pas senti aussi calme depuis des jours.

Je reportai mon attention sur Jean-Claude, qui avait calé son dos contre le monticule des oreillers dont les taies écarlates encadraient ses boucles noires à la perfection.

— Cessez de poser, dis-je sèchement. Vous manipulez son esprit.

— Pas vraiment.

— Comment ça, « pas vraiment » ?

— Je ne le fais pas exprès, ma petite. Moi aussi, je suis toujours en train de m'adapter à ce nouveau niveau de pouvoir. Je me suis beaucoup inquiété pour toi aujourd'hui. J'ai craint ce qui pourrait arriver avec Nathaniel et Damian. J'ai pensé : « Si seulement elle n'avait pas si peur de Nathaniel et de ce qu'il attend d'elle ! » Je te jure que c'est tout

ce que j'ai souhaité, rien de plus. Et ce soir, j'apprends que tu as franchi avec lui plusieurs lignes que tu t'étais juré de ne jamais franchir.

— Insinuez-vous que c'est vous qui m'y avez poussée ?

— Non, ma petite. Je dis juste que j'ai souhaité que tu aies moins peur de tes propres désirs et que c'est ce qui s'est passé. Je n'avais pas compris que cela pouvait avoir un effet sur toi jusqu'à il y a quelques instants, quand j'ai souhaité que Richard ne soit pas si effrayé par ses propres désirs, lui aussi, et qu'il s'est brusquement désinhibé.

— Tu as entendu ça, Richard ? Il utilise ses pouvoirs vampiriques sur toi.

Richard m'adressa un sourire languide.

— Je me sens plus calme, moins tiraillé. Je ne me rendais pas compte combien j'allais mal jusqu'à maintenant.

— D'accord, je suis suffisamment effrayée pour nous deux. Jean-Claude, si vous

m'avez vraiment influencée tout à l'heure, comment se fait-il que je m'apprête à sortir de cette chambre ?

— Parce que mon souhait précédent ne concernait que Nathaniel et ce qu'il attendait de toi. J'ai été moins spécifique avec notre Richard.

— Vous vous demandiez si ça avait fonctionné la première fois, donc, vous avez réessayé. Et voilà, vous tenez votre preuve empirique.

— Peut-être. Ou peut-être ne s'agit-il que d'une coïncidence. Il nous faudra des semaines, voire des mois, pour faire le tri entre ce qui relève de notre pouvoir et ce qui dépend simplement de nous et de notre évolution naturelle.

Ça ne me plaisait pas, mais vraiment pas du tout.

— Je ne peux pas faire ça.

— Pourquoi donc ? demanda Jean-Claude.

— Parce qu'il fut un temps où j'aurais donné presque n'importe quoi pour vous avoir tous les deux de cette façon. J'ai besoin de savoir ce que ça signifie.

Richard se redressa suffisamment pour s'appuyer sur ses coudes.

— Tu l'as dit toi-même, Anita. Tu sors déjà avec Jean-Claude et Asher, et tu vis avec Micah et Nathaniel. Ça t'excite de, je cite, te sentir prise en sandwich. Qu'est-ce qu'un trio de plus ou de moins ?

Je foudroyai Jean-Claude du regard.

— Vous n'auriez pas une main métaphysique dans son cul, par hasard ? Parce qu'on dirait une marionnette de ventriloque qui parle à votre place. Ce genre de raisonnement, ça ne lui ressemble pas. C'est du vous tout craché.

— Ne t'adresse pas à lui quand c'est à moi que tu veux parler. (Richard se redressa. Son sourire languide avait disparu.) Est-ce que ça me perturbe que tu couches avec

Jean-Claude et Asher ou avec Micah et Nathaniel ? Bien sûr que oui. Est-ce que ça te perturbe que je couche en ce moment avec Claire et une demi-douzaine d'autres femmes de ma meute ? (Il me regarda. Je le regardai.) C'était une question, Anita, dit-il sèchement. J'aimerais bien avoir une réponse.

— Oui, ça m'a perturbée d'apprendre que Claire était ta petite amie, d'autant que j'étais nue la première fois qu'on s'est vues. Ça, c'était la cerise sur le gâteau. Pour le reste, je m'efforce d'en savoir le moins possible sur ta vie privée et tes rapports avec les femmes de la meute, donc je n'étais pas au courant.

— J'ai senti combien tu me désirais, hier chez toi. Et tu sais ce que je ressens pour toi. Alors, cessons de faire semblant.

Je n'étais pas au courant que nous faisions semblant, mais je me gardai bien de l'en informer.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Je veux dire que chacun de nous a envie de pouvoir de nouveau toucher l'autre. Tu as baisé avec Byron, pour l'amour de Dieu ! Si ça ne t'a pas dérangée, pourquoi ceci te dérange-t-il ? Parce que c'est nous ?

D'un geste, Richard désigna le lit. Et j'eus le sentiment très distinct que son « nous » ne désignait pas lui et moi mais, pour la toute première fois, lui et Jean-Claude.

Je crispais mes mains sur la serviette mouillée et je cherchai quelque chose de censé à répondre.

— Je ne suis pas… (*Non.*) Byron, c'était pour pallier une urgence alimentaire. Autrefois, je croyais que toi et moi, c'était pour la vie. Quand tu m'as larguée, ça m'a brisé le cœur. Te toucher, ça ne sera jamais la même chose que toucher d'autres gens.

— C'est pareil pour moi, tu le sais bien.

— Je sais que tu as envie de moi, mais je sais aussi que, si nous couchions ensemble, tu aurais honte plus tard. Que dès que Jean-Claude ne serait plus là pour apaiser tes inquiétudes, tu recommencerais à te noyer dedans. (Je ris.) Je comprends enfin ce qu'Asher m'a dit une fois au sujet de l'ardeur. Je ne veux pas qu'on prenne du bon temps sur le coup puis qu'on recommence à s'entre-déchirer plus tard. Je ne le supporterais pas.

Là. La vérité toute nue. Je commençais tout juste à entrevoir pourquoi certaines personnes couchent avec des gens dont elles se fichent éperdument : parce que, si les choses tournent mal, ça n'a aucune importance.

— Moi non plus, je ne veux pas qu'on continue à s'entre-déchirer, Anita. Je ne veux vraiment pas.

Richard roula vers le bord du lit et se leva. Les bougies – il devait y en avoir au moins une douzaine – peignaient un

camaïeu d'ombre et de lumière sur le haut de son corps. Les cheveux qui lui tombaient sur les épaules autrefois me manquaient, mais c'était toujours Richard. Toujours l'homme qui était passé le plus près de me faire opter pour la palissade blanche et les deux virgule cinq enfants.

— Tu as toujours besoin d'au moins une personne supplémentaire dont tu puisses te nourrir le jour.

Le changement de sujet avait été trop brusque pour moi. Je me plaquai contre la porte pour avoir la poignée à portée de main. Si jamais je devais prendre mes jambes à mon cou, je ne voulais pas m'écraser contre le mur.

— Oui, même si j'ai découvert que je peux me nourrir de la forme animale d'un métamorphe après m'être nourrie de sa forme humaine, et que ça compte comme deux repas différents.

Jean-Claude rampa vers le bout du lit, sa robe de chambre soulignant sa nudité plus qu'elle la dissimulait.

— Donc en tout, tu as de quoi assurer quatre repas en journée, c'est bien ça ?

— En quelque sorte. Nathaniel et moi estimons que je dois désormais nourrir l'ardeur toutes les six heures environ, sans quoi, je commence à drainer l'énergie vitale de Damian. Comme je ne peux pas me nourrir de la même personne tous les jours, je me retrouve un peu juste pendant la journée.

— Tu risques aussi d'être juste, comme tu dis, pendant la nuit. Tu avais tellement lutté pour espacer tes repas de douze heures !

— Je sais bien, Jean-Claude. Mais il semble désormais que je doive me nourrir plus souvent.

— Tu es l'énergie qui alimente ton nouveau triumvirat. Forcément, ça te vide plus vite.

Richard se tourna vers le vampire.

— Cela signifie-t-il qu'Anita et moi drainons votre énergie ?

Il reporta son attention sur moi avant d'avoir obtenu une réponse, et son expression me dit qu'il n'aimait pas la façon dont posait Jean-Claude.

— Pas exactement… mais d'une certaine façon, oui. Tout pouvoir a un prix, Richard, et ce prix peut être assez élevé.

— Tant que je ne comprendrai pas comment répartir le pouvoir entre nous trois, je pense que ce sera toutes les six heures. Je n'avais pas réfléchi au fait qu'il n'y a qu'Asher et vous pour me nourrir pendant la nuit. Merde, dis-je avec conviction.

— Tu disposes aussi de Damian, fit remarquer Richard. Trois donneurs, ça ne te suffira pas ?

Je le dévisageai, m'efforçant de déceler de la colère ou de la jalousie dans son expression, mais il semblait avoir demandé ça

sans arrière-pensée, parce qu'il voulait sincèrement savoir.

— Je ne sais pas. Peut-être.

— J'ai confiance en ma petite pour se contrôler autant que possible, dit Jean-Claude qui s'était traîné presque jusqu'au bout du lit.

Sa robe de chambre avait glissé de ses épaules et jusqu'à sa ceinture toujours attachée, si bien que presque tout le haut de son corps se retrouvait nu dans la lumière. Il y avait quelque chose de presque irréel dans la façon dont sa peau pâle et scintillante reflétait la flamme des bougies. Il ressemblait à une œuvre d'art vivante qui disparaîtrait si vous vous avisiez de la toucher et qui serait trop belle pour être vraie.

Richard claqua des doigts, et le bruit ramena mon attention vers lui. Il fronçait les sourcils.

— Es-tu en train de me rejeter ?

C’était une question trop difficile pour moi. Je fermai les yeux pour ne plus voir aucun des deux hommes.

— Pas exactement, mais je veux savoir à quoi m’attendre, Richard. J’ai besoin de savoir ce qui va changer.

— Tous les trois jours environ, je viendrai chez toi et tu nourriras l’ardeur.

Je rouvris les yeux.

— Une petite séance de baise, et c’est tout ?

— Que veux-tu de moi, Anita ?

Je m’écartai de la porte parce que la moutarde commençait à me monter au nez.

— Donc, on ne sort pas ensemble, on couche juste ensemble, c’est ça ?

— Tu vis actuellement avec deux hommes ; je ne crois pas qu’il reste une place pour moi dans ta vie.

Ce que j’avais envie de dire, c’est : « Si tu peux te contenter de coucher avec moi, tu

n’as jamais vraiment été amoureux de moi. » Ce que je dis tout haut, ce fut :

— Le sexe n’est pas la seule chose qui me manque, Richard. Nos marathons vidéo du week-end me manquent. Nos sorties au resto et nos balades en forêt me manquent. Tu me manques, toi, tout entier, et pas juste ton corps. (Je faillis m’arrêter là, mais je devais savoir. Il était plus que temps.) Et toi, Richard ? C’est moi tout entière qui te manque, ou juste mon corps ?

Je réussis à le demander sur un ton très neutre : un bon point pour moi.

Richard baissa les yeux, et plusieurs émotions se succédèrent rapidement sur son visage. Son pouvoir souffla comme un vent chaud et retomba très vite. Quand il me regarda enfin, je vis de la douleur et de la colère dans ses prunelles.

— C’est toi qui l’as dit la première, Anita. Nous n’arrivons pas à fonctionner en tant que couple monogame. Je fais de gros efforts

pour accepter ma vie telle qu'elle est, mais je ne peux pas vivre comme tu le fais. Je veux toujours m'attacher à une seule femme. Je veux toujours me marier, et peut-être avoir des enfants. Et je sais maintenant que je ne pourrai jamais avoir ça avec toi.

Il me tendit les bras, puis les laissa retomber et serra les poings.

— Mais tu me manques. Toi tout entière, pas juste pour le sexe. Ton odeur sur mon oreiller et sur ma peau me manque aussi. Je te dois des excuses. Après tout ce qui s'est passé dans le Tennessee, j'ai d'abord accusé ma bête, puis toi. Il m'a fallu six semaines de thérapie pour m'amener à voir que je t'en voulais d'avoir sauvé ma mère et mon frère alors que j'en avais été incapable.

— Tu aurais donné ta vie pour les sauver, protestai-je.

— Oui, mais nous serions tous morts.

Ce n'était plus seulement de la douleur que je lisais dans ses yeux, mais une

véritable agonie, le genre d'émotion qui vous bouffe tout entier et vous recrache aussi sec.

— Tu as fait des choses horribles pour découvrir où ils étaient retenus. Tu as torturé un homme ; tu l'as découpé pour lui soutirer l'information à temps. Je n'aurais jamais pu faire ça, et je n'aurais laissé personne le faire devant moi. Le problème, ce n'est pas seulement que tu les as sauvé alors que j'avais échoué. C'est que, quand j'ai su ce que tu avais fait, j'ai compris que, si j'avais été avec toi à ce moment-là, ils seraient morts quand même. Ma mère et Daniel seraient morts parce que je n'aurais pas pu te laisser faire le nécessaire pour les sauver.

Je le regardai sans rien dire parce que je ne trouvais rien à dire. Je ne suis pas fière de ce que j'ai fait dans le Tennessee, pas fière du tout, mais je ne le regrette pas : j'aurais fait pire encore pour sauver Charlotte et Daniel. Mon seul véritable regret, c'est de n'avoir pas réussi à les trouver avant que

leurs geôliers les aient violés et torturés. Et c'est un regret que j'emporterai dans ma tombe, parce qu'une fois j'ai vu Charlotte éclater en sanglots dans sa cuisine. Elle s'est excusée en disant : « Je ne sais pas pourquoi je pleure, c'est idiot… » Ce n'était pas idiot du tout, et je lui ai recommandé un bon psy de ma connaissance que je recommande généralement aux gens qui envisagent de rejoindre l'Église de la vie éternelle en tant que membres permanents.

— Tu es le Bolverk de ma meute. L'exécuteur des basses œuvres, celui qui fait ce dont l'Ulfric ne peut ou ne veut pas se charger. Raina était le Bolverk de Marcus.

— Je sais.

Vous voyez ? Je n'avais pas perdu l'usage de la parole ; simplement, je n'avais rien d'intéressant à dire.

— Je veux toujours la palissade blanche, Anita, et je sais que ce n'est plus ton cas.

— Ce n'est pas que j'en veux plus, Richard, c'est qu'il est trop tard pour moi. Ma vie ne peut plus rentrer dans ce cadre.

Il hocha la tête.

— Je sais. La mienne ne peut plus non plus, si ça se trouve. Mais j'ai quand même envie d'essayer. Il existe des Ulfric qui ont une femme et une famille à l'extérieur de la meute. J'ai essayé de trouver une nouvelle lupa pour le clan de Thronnos Rokke, mais personne n'est à la hauteur. Personne n'est à ta hauteur.

Je ne savais toujours pas quoi dire, aussi, je restais silencieuse. C'est rare que je m'attire des ennuis en me taisant.

— Je crois que la raison pour laquelle ta bête a échappé à ton contrôle aujourd'hui, c'est que tu passes trop de temps avec un seul type d'animal. Si tu avais des contacts personnels avec autre chose que tes léopards, ta bête redeviendrait amorphe, plus métaphysique que physique. Je voudrais ta

permission d'envoyer quelques loups chez toi, pour partager ton lit.

— Richard…

— Je ne te dis pas de coucher avec eux, juste de dormir avec. Ou choisis des rats, si tu préfères. Mais si ton pouvoir n'a de contacts qu'avec des léopards, il finira par se prendre pour l'un d'eux.

— Et tu feras partie des loups qui se relaieront dans mon lit ? demandai-je sur un ton mordant, sans pouvoir m'en empêcher.

— Ce n'est pas un simple arrangement pratique que je te propose. Je te demande d'être notre lupa. Amène les léopards avec toi, et ils pourront chasser avec nous les nuits de pleine lune.

— Être votre lupa… Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'est-ce que ça changerait ?

— Nous serions un couple au sein de la communauté lycanthrope. Tu aurais davantage de contact avec mes loups en dehors des situations de crise. Micah se démène comme

un beau diable pour aider tout le monde. Nous avons besoin d'au moins une autre personne à plein-temps pour gérer la hotline. Il s'épuise au travail.

— Je ne pensais pas que tu l'avais remarqué.

— J'essaie de faire attention, Anita. De voir les choses telles qu'elles sont, et non pas telles que je voudrais qu'elles soient. Je ne pourrais pas te partager comme Micah te partage avec Nathaniel, pas tous les jours et toutes les nuits. Je ne crois pas que je supporterais que tu sortes avec Jean-Claude et Asher. Et je serais sûrement incapable de te donner mon sang aussi souvent que le font Micah et Nathaniel.

Je clignai des yeux sans rien dire, parce que jamais je n'aurais cru avoir un jour cette conversation avec lui. C'était beaucoup trop froidement logique.

— Je suis d'accord avec tout ce que tu viens de dire, mais ça ne change rien, pas vrai ?

— Je sens le pouvoir de ton triumvirat avec Damian et Nathaniel. Damian n'est pas un maître, et Nathaniel n'est pas un Nimir-Raj mais, à vous trois, vous focalisez une quantité considérable de pouvoir. Que serions-nous, Jean-Claude, toi et moi, si nous faisions les choses correctement, comme elles sont censées être faites ?

— Ça ne te ressemble pas du tout de dire ça.

— Ose prétendre que tu n'y as pas pensé depuis la formation de ton autre triumvirat.

En toute honnêteté, je ne pouvais pas, aussi n'essayai-je même pas.

— J'ai senti ce dont Jean-Claude et moi étions capables, hier au club, quand Primo a pété les plombs. J'ai senti ce dont Jean-Claude était capable quand je le laissais

nourrir l'ardeur d'une façon plus proche d'un véritable repas avec d'autres femmes. Donc, oui, j'y ai pensé, plus ou moins.

— Tu l'as dit toi-même, Anita : nous manquons de soldats. Nous devons donner une impression de puissance, et pas seulement aux vampires qui pourraient convoiter le territoire de Jean-Claude. Grâce à moi – et à Marcus et Raina avant moi –, notre meute a mauvaise réputation. Les autres Ulfric pensent que je suis faible. Des éclaireurs d'autres clans qui comptent trop de dominants pour la place dont ils disposent sont déjà venus en reconnaissance. Jusqu'ici, ils sont toujours repartis sans nous défier. Il règne un tel bordel au sein de notre meute que personne n'en veut. Mais vu que je suis en train de me ressaisir et de mettre nos affaires en ordre, ça pourrait changer. Si nous étions unis tous les trois comme Jean-Claude et toi la nuit dernière, si nous étions réellement un triumvirat de pouvoir, personne ne

pourrait plus nous toucher, Anita. Personne n'oserait plus essayer.

C'était, quasiment mot pour mot, ce que je m'étais dit un peu plus tôt. Par-dessus l'épaule de Richard, je regardai Jean-Claude.

— Nous sommes en train de répéter comme des perroquets ce que vous pensez depuis des mois, n'est-ce pas ?

Il haussa ses ravissantes épaules nues.

— Oui, mais ce n'est pas moi qui ai implanté cette idée dans votre esprit, ma petite. À mon avis, vous êtes seulement arrivés à la même conclusion que moi. Cela te semble-t-il si improbable ?

— Je ne sais pas, dis-je.

Je commençais à être fatiguée, fatiguée de tous ces jeux, fatiguée d'avoir mal et peur.

Richard se rallongea sur le lit, un genou replié et l'autre jambe tendue dans une posture extrêmement appétissante contre les draps rouges.

— Je recommence à avoir peur, Anita. Je ne veux pas que tout ce que nous avons tenté de construire parte en fumée parce que nous sommes fâchés l'un contre l'autre. Laisse Jean-Claude émousser ma peur. C'était reposant.

Par-delà le loup-garou, je regardai le vampire toujours vautré parmi les oreillers.

— Vous vous êtes retiré de son esprit ?

— Non, ma petite. Il n'a eu qu'à se rebiffer un tout petit peu pour me jeter dehors. Vous avez tous les deux le pouvoir de me contrer si vous le souhaitez.

— Je ne le souhaite pas, dit Richard.

Et son sourire réapparut. Languide et somnolent, il ramena avec lui le mélange d'innocence et de rouerie dans ses yeux. Alors, je me rendis compte que ce regard n'était pas celui de Jean-Claude : c'était celui de Richard quand il ne se sentait pas effrayé, en colère ou tiraillé entre des sentiments contradictoires. C'était ce que Richard

pourrait être s'il ne se faisait pas obstacle en permanence.

— Ma petite. (Jean-Claude me tendit une main.) Rejoins-nous.

Je secouai la tête.

Richard aussi me tendit la main.

— Tu en as envie. Tu sais que tu en as envie.

— Ma vie est plus fonctionnelle qu'elle l'a jamais été. Je ne veux rien faire qui puisse rompre cet équilibre. Il y a déjà eu beaucoup trop de gâchis.

— Je ne te propose pas de revenir en arrière, Anita. Je me rends compte que ça ne pourrait pas marcher. Tu es plus dure et plus impitoyable que je le serai jamais, et je peux te laisser faire, mais pas si nous sommes en couple monogame. J'ai besoin de conserver une certaine distance avec le pire pour pouvoir faire semblant. Pas beaucoup, juste assez pour ne pas devenir fou.

Il se tortilla pour remonter sur le lit jusqu'à ce que sa tête se pose contre le flanc de Jean-Claude. Le vampire n'était que fourrure et velours noir contre peau blanche. Ses cheveux se répandaient autour de son torse nu comme un rêve ténébreux. Il tourna la tête pour regarder Richard. Le loup-garou, au contraire, n'était que jean et bronzage, si vivant qu'il semblait brûler de l'intérieur. Ils semblaient tout droit sortis de deux films pornos très différents.

Jean-Claude leva vers moi un regard suppliant. Sans qu'aucun mot soit prononcé, ses yeux me dirent : « Je t'en supplie, ma petite, ne gâche pas ça. »

— Pas de quatrième marque, exigeai-je.

— Entendu, acquiesça Jean-Claude.

— Pour le moment, tempéra Richard.

Je le dévisageai.

— Là, tout de suite, des tas de choses me paraissent une bonne idée. Non, ne fais pas cette tête, Anita. Si un peu de magie

vampirique peut émousser mon anxiété, je suis pour. C'est plus efficace que les pilules de mon docteur.

— Le métabolisme des lycanthropes est trop rapide. La plupart des médicaments ne restent pas dans votre système assez longtemps pour faire effet.

— Je sais, dit Richard, et il leva la tête juste assez pour la poser sur le dos nu de Jean-Claude.

C'était sans doute aussi bien que, dans cette position, il ne puisse pas voir le visage de Jean-Claude lorsque ses cheveux épais touchèrent la peau du vampire. Il n'aurait pas aimé qu'un autre homme fasse cette tête à cause de lui.

— Viens, ma petite. Permets-nous de devenir enfin un véritable triumvirat ! Sois la lupa de Richard et de sa meute autrement que de nom. Ne change rien à tes dispositions domestiques, mais donne-lui la permission de te rendre visite.

— Pendant qu'il continuera à chercher le grand amour parmi la population humaine.

— Tu auras tes hommes, et il aura sa femme. Ce n'est que justice, ma petite.

J'avais un peu de mal à voir la justice là-dedans.

— Je ne sais pas trop ce que je pense de tout ça. Certaines choses me paraissent géniales ; d'autres… J'ignore si je réussirais à vivre avec.

— Nous ne pouvons qu'essayer, dit Jean-Claude.

— Anita, s'il te plaît. Tu sais que je ne resterai pas si tu t'en vas. Tu as réussi à laisser Jean-Claude resserrer ses liens avec toi sans que je sois là pour amortir le choc, mais moi, j'ai besoin que tu m'aides. (Richard se dressa sur les genoux et me tendit de nouveau la main.) S'il te plaît, Anita. Je te promets de ne pas m'enfuir, si sombres que deviennent mes fantasmes.

— On se contente de nourrir Jean-Claude et de se tripoter un peu ? demandai-je, méfiante.

Richard jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, et Jean-Claude et lui partagèrent un de ces moments typiquement masculins. Le regard qu'ils échangèrent me dit très clairement que ça n'était pas ce qu'ils avaient en tête.

— Si c'est tout ce que tu veux de nous, nous serons capables de nous restreindre, répondit Jean-Claude d'une voix neutre.

Je fermai les yeux. Était-ce tout ce que je voulais d'eux ? Non. Était-ce tout ce que je pouvais encaisser pour le moment ? Peut-être. C'était une offre merveilleuse. Elle semblait résoudre la plupart des problèmes suscités par notre nouveau pouvoir, alors pourquoi hésitais-je ?

— Tu sais, trouver une femme qui acceptera de t'épouser et de te laisser coucher avec une autre risque de ne pas être facile.

— Les choses qui en valent la peine le sont rarement. Et peut-être me rendrai-je compte que la palissade blanche n'est pas pour moi, en fin de compte. Tout ce dont je suis certain, c'est qu'à cet instant précis je sais ce que je veux, et que ce que je veux, c'est toi.

Beaucoup de femmes se seraient précipitées vers lui et lui auraient sauté au cou en susurrant : « Oh, Richard ! » Mais ce n'était pas mon genre. Je ne pouvais m'empêcher de penser que, si Claire avait mieux géré leur relation, il ne serait pas là en ce moment. Il ne me désirerait pas. Je laissai tomber la serviette par terre et secouai la tête.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

La main de Richard était toujours tendue vers moi.

— Moi non plus.

— Alors, pourquoi suggères-tu de le faire ?

— Parce que nous en avons envie.

— Ça ne me paraît pas une raison suffisante.

Mais lentement, je m'approchai du lit.

— Parce que, quand je suis près de toi, je ne peux penser à rien d'autre qu'à l'odeur de ta peau et à la façon dont tes cheveux se répandaient sur mon oreiller comme de la mousse noire. Parce que, quand je suis près de toi, je me souviens uniquement de la sensation de ton corps contre le mien. Je suis obligé de me comporter comme un salopard pour ne pas me jeter à tes pieds et te supplier de me demander de revenir. Te dire que ce n'était pas toi que je haïssais, mais moi, et je suis désolé de m'en être pris à toi, plus désolé que des mots ne pourraient le dire. Que tu as eu le courage de te façonner une vie qui fonctionne, si éloignée soit-elle de la vie à laquelle tu aspirais. Aide-moi à trouver

le courage de faire la même chose, Anita. Aide-moi à assumer ce que je suis.

Il étendit son bras un peu plus loin, et le bout de ses doigts effleura les miens. J'aurais probablement fait un bond en arrière comme si je venais de toucher quelque chose de brûlant, mais Richard saisit mes deux mains et les enveloppa dans la tiédeur des siennes. Ses mains sont tellement plus grandes que les miennes qu'il peut les cacher dedans comme celles d'une enfant. C'est une des choses qui ne m'a jamais plu chez lui. Il est tellement plus grand et plus costaud que moi que, parfois, lorsque nous sortions ensemble, je me sentais impuissante face à lui. Comme maintenant.

J'ai appris depuis belle lurette que, si quelque chose semble trop beau pour être vrai, généralement, ça l'est. Si quelqu'un vous promet tout ce que vous désirez, il ment.

Richard m'attira dans le cercle de ses bras, pressant le devant de mon corps contre le sien. Il enfouit son visage entre mes seins toujours couverts de soie, mais le poids de sa tête sur ma poitrine me fit fermer les yeux. Quand je les rouvris, Jean-Claude se tenait dans mon champ de vision. Il ne regardait pas le dos nu de Richard mais mon visage. Je voyais bien qu'il avait peur, peur que je dise non.

Richard frotta son visage contre le peignoir, et son souffle traversa le tissu. Il était chaud, si chaud… Je frissonnai comme si j'avais froid ; pourtant, Richard me tenait dans ses bras, son souffle brûlant caressait ma peau, et il me semblait que je n'aurais plus jamais froid. Je ne pus m'empêcher de lui caresser les cheveux. Ils étaient toujours tristement courts, mais lourds et épais… et surtout, c'était les siens.

Jean-Claude était à genoux. Il ne leva pas les mains mais m'implora du regard. Sa voix chuchota dans ma tête :

Ma petite, cette hésitation met en danger tous ceux qui dépendent de nous. Tout ce que nous avons travaillé si dur pour construire risque de s'écrouler la prochaine fois que quelqu'un me défiera, ou défiera Richard Si nous n'embrassons pas notre pouvoir en tant que triumvirat, une nuit viendra où un ennemi fondra sur nous, et où nous ne prévaudrons pas. Le pire qui puisse arriver, ce n'est pas que Richard couche avec toi ce soir et plus jamais ensuite, ou que tu finisses par te lasser de Micah et de Nathaniel. Le pire, ce serait que nous mourions et que nos gens tombent entre les mains de maîtres puissants qui ne les aimeront pas. (Il me tendit une main.) *Viens à nous, ma petite, viens à nous. Laisse-nous bâtir une forteresse à l'intérieur de laquelle nos gens – tous nos gens seront en sécurité.*

Richard leva la tête juste assez pour me regarder.

— S'il te plaît, Anita, ne punis pas tout le monde parce que je me suis comporté comme un connard.

Jean-Claude se tenait si près que j'aurais pu lui prendre la main sans me dégager de l'étreinte de Richard.

— S'il te plaît, ma petite. S'il est un mot ou un geste capable de te convaincre, je suis prêt à le dire ou à le faire. Tu n'as qu'à demander.

Je respirai profondément. Puis je tendis mon bras et laissai les doigts de Jean-Claude effleurer le bout des miens. Il s'approcha juste ce qu'il fallait pour pouvoir prendre ma main et, par ce geste, il me convainquit. À son contact, je sus que rien de ce qu'il avait chuchoté dans ma tête n'était un mensonge. À quoi étais-je prête pour mettre mes léopards en sécurité ? À tout. À quoi étais-je prête pour réparer les dégâts que

Richard avait causés à la meute ? À tout, ou presque. À quoi étais-je prête pour protéger les vampires de Jean-Claude contre le joug de maîtres tels que Belle Morte ? À tout, absolument tout.

Une nuit de sexe métaphysique (ou physique tout court…) avec un homme que j'aime et un autre homme qui ne cesse de me briser le cœur – ce qui signifie probablement que je l'aime aussi, sans quoi, il n'aurait pas ce pouvoir sur moi – paraissait un bien faible prix à payer. Ou peut-être brûlais-je juste d'envie de coucher avec eux deux simultanément pour la première fois. Car contrairement aux rumeurs qui courent à notre sujet, oui, ce serait la première fois. Peut-être avais-je peur que cette occasion ne se présente plus jamais, et ne voulais-je pas être celle qui la déclinerait. Peut-être.

CHAPITRE 58

Nous restâmes dans le coin du lit, comme si nous n'avions pas la place de prendre nos aises. Je n'étais toujours pas sûre que ce soit une bonne idée, et je crois que la proximité de Jean-Claude perturbait Richard. Quant à Jean-Claude, il prenait son mal en patience : il savait que, s'il nous mettait trop de pression, l'un de nous prendrait ses jambes à son cou.

Lorsque la bouche de Richard se posa sur la mienne et que je le bus comme si son goût était une addiction oubliée, je crus un instant que c'était moi qui allais m'enfuir en hurlant. Mais la troisième fois que Richard frémit parce que Jean-Claude avait touché son dos nu, je commençai à croire que ce n'était pas moi qui allais tout foutre en l'air.

Jean-Claude jura en français, puis dit en anglais :

— J'ai posé ma main sur ton épaule pour me retenir, rien de plus. Tu réagis comme si j'en avais après ta vertu. Je peux t'assurer que la seule vertu qui m'intéresse ce soir, c'est celle de ma petite.

Richard soupira et baissa les yeux, si bien que, même assise sur ses genoux, je ne pus voir son visage.

— Vous n'arrêtez pas de me toucher.

Jean-Claude émit un bruit de gorge agacé.

— Ma petite est dans tes bras, en train de t'embrasser. Comment puis-je la toucher sans, au minimum, effleurer ton corps ? Je ne suis pas magicien pour pouvoir partager une femme avec un autre homme sans jamais qu'il y ait de contact entre nous deux.

— Croyez-moi, jusqu'ici, il n'a pas fait grand-chose d'autre que me serrer contre lui.

Je pris le menton de Richard, qui me laissa lui lever la tête. Je plongeai le regard dans ses yeux bruns et n'y vis que douleur et confusion.

— Que se passe-t-il ? C'est toi qui voulais qu'on le fasse. C'est toi qui m'as baratinée pour me convaincre, tu te souviens ?

— Je suis désolé, dit-il. (Il appuya son front sur mon épaule et répéta :) Je suis désolé.

Jean-Claude et moi nous regardâmes par-dessus sa tête inclinée. Je fis une grimace qui signifiait : « Qu'est-ce qui ne va pas, pour l'amour du ciel ? » et ce fut Jean-

Claude qui se chargea d'exprimer notre perplexité commune.

— Dis-nous ce qui ne va pas, mon ami, et nous tenterons de t'aider.

— La dernière fois que j'ai partagé un lit avec une femme et un autre homme, c'était Raina et Gabriel.

Je savais que Raina avait été la première maîtresse de Richard, mais j'ignorais qu'il avait jamais laissé Gabriel le toucher. Je fus si stupéfaite de l'apprendre que je me réjouis qu'il ne puisse pas voir mon visage. Raina était déjà assez horrible, mais elle et Gabriel, tous les deux en même temps… Beurk, beurk, beurk.

D'habitude, le munin de Raina se tient tranquille derrière les barreaux de sa cage métaphysique, mais le choc et le dégoût que j'éprouvais lui fournirent une minuscule ouverture. Elle ne s'était pas manifestée depuis si longtemps que cela me prit par surprise. Désarçonnée, je fus un peu moins

prompte à la neutraliser pour nous protéger tous. Ou peut-être était-ce parce que je touchais un membre de sa meute, quelqu'un qu'elle connaissait de toutes les façons possibles.

Je vis Gabriel comme un fantôme en Technicolor, avec ses boucles noires juste assez longues pour tomber devant ses yeux gris pâle de léopard. L'anneau d'argent qui perçait son mamelon droit scintillait dans la lumière des lampes. J'étais allongée sur le dos au milieu d'un grand lit ; Gabriel rampait vers moi d'un côté et Richard de l'autre. Tous deux se déplaçaient avec une grâce animale, comme s'ils avaient des muscles dans des endroits où les humains n'en ont pas.

Richard était plus jeune, moins musclé ; il avait les cheveux coupés court et l'air moins sûr de lui. Il devait avoir une vingtaine d'années : la scène datait donc d'avant notre rencontre. Il paraissait excité et rieur. Nous lui avions dit que c'était un

jeu. Raina voulait se faire brutaliser par deux hommes : un petit fantasme de viol entre amis, rien de plus.

Il me saisit les poignets, saisit les poignets de Raina et, comme celle-ci l'avait réclamé, il n'y eut pas de préliminaires. Ça devait être brutal. À travers les yeux de Raina, je vis Gabriel s'approcher dans le dos de Richard. Il s'agissait bien d'un fantasme de viol, mais la victime n'était pas celle qui avait été annoncée.

Richard hurla et se redressa, me laissant tomber par terre. Il fit deux pas vacillants et tomba à genoux. Le munin de Raina avait défoncé non seulement mon bouclier, mais aussi le sien. Je ne vis pas la suite de la scène, juste la réaction de Richard après coup. Honte, colère, rage. Les fragments d'une bagarre féroce avec Gabriel : chacun couvert du sang de l'autre, et Raina qui les observait depuis le lit en se passant la langue sur les lèvres d'un air extatique.

Richard essaya de lever de nouveau son bouclier, mais n'y parvint pas, comme si cette déferlante d'émotions l'avait privé de toute défense. Ce fut la présence froide de Jean-Claude dans ma tête qui coupa le contact entre Richard et moi et, sans doute, entre Richard et lui. Le vampire rendit ses vêtements métaphysiques au loup-garou pour qu'il ne reste pas nu devant nous.

— Moi aussi, j'ai un souvenir de Gabriel, dit-il doucement.

Nous le regardâmes tous deux.

— Vous et Gabriel ? s'exclama Richard, aussi incrédule que dégoûté.

— Pas par choix. C'est le prix que Raina avait exigé pour convaincre Marcus de rester allié avec moi.

— Une nuit avec eux deux ? devinai-je.

Jean-Claude acquiesça.

— Vous le saviez ? Avant d'y aller, vous saviez ce qui vous attendait ? interrogea Richard.

Jean-Claude acquiesça de nouveau.

— J'avais négocié cette nuit plus méthodiquement que la plupart de mes contrats.

Richard était toujours à genoux par terre. Il leva les yeux vers Jean-Claude.

— Et vous saviez que Raina voulait regarder Gabriel… vous prendre ?

— Elle voulait beaucoup de choses, mais c'est sur celle-là qu'elle a le plus insisté.

— Comment avez-vous pu laisser Gabriel vous faire ça ? (Une expression étrange passa sur le visage de Richard.) Oh, mais ça vous était égal. Vous aimez les hommes.

Le visage de Jean-Claude se changea en un masque de neutralité, dissimulant ses véritables sentiments.

— Non, ça ne m'était pas égal du tout, mais c'était l'un des points que Raina refusait de négocier. (Il remonta sa robe de chambre sur ses épaules comme s'il avait froid et dit sans regarder ni Richard ni moi :)

J’ai pu la dissuader de me faire d’autres choses qui auraient été bien plus douloureuses.

— Vous n’avez pas apprécié, dit Richard.

Jean-Claude lui jeta un regard qui fit jaillir son pouvoir vampirique comme de l’eau glacée.

— Un viol reste un viol, Richard. Une femme est-elle moins violée parce qu’elle aime les hommes ? Réponds à ma question.

— Non, bien sûr que non.

— Dans ce cas, pourquoi serait-ce moins grave qu’un homme qui aime les hommes se fasse prendre de force par l’un d’eux ?

Richard ne put que détourner les yeux.

J’étais toujours assise par terre. Je ne savais pas quoi dire, ni même qui réconforter, et encore moins comment.

— J’ignorais tout cela.

— Le marché conclu avec Raina stipulait que ça devrait rester secret. Si cela s'était su, ça aurait sapé mon autorité, ce qui aurait été tout à fait contre-productif.

Je me redressai et m'approchai de Jean-Claude. Je lui tendis les mains en craignant à demi qu'il se dérobe. Gérer ce genre de douleur, ce n'est facile pour personne, mais ça semble particulièrement dur pour les hommes. Peut-être parce qu'ils ont du mal à se considérer comme des victimes potentielles. Les femmes grandissent en ayant conscience de cette possibilité. La plupart d'entre nous savent dès le départ que nous ne sommes pas les plus fortes. C'est pour ça que, quand nous nous battons, nous sommes vicieuses : il faut bien que nous compensions notre manque de puissance physique dans le haut du corps.

Je touchai le visage de Jean-Claude, qui demeura impassible et parfait. Il ressemblait à un tableau doté de lignes, de couleurs et de

beauté, mais pas de vie, comme si révéler son secret avait détruit quelque chose de précieux en lui.

— Je suis désolée, dis-je doucement.

Il sourit, et une partie de sa tension le quitta tandis qu'un peu de sa personnalité recommençait à briller dans ses yeux.

— Je craignais que tu le prennes mal, que tu me considères comme une marchandise défectueuse.

Je haussai les sourcils.

— Depuis le temps, vous devriez savoir qu'on ne blâme jamais la victime.

Son sourire s'élargit et il appuya sa joue contre ma main.

— Je ne t'ai jamais remerciée de les avoir tués tous les deux.

— Ils essayaient de me violer, de me tuer et de filmer la scène. Faites-moi confiance : tout le plaisir a été pour moi.

Richard se mit debout et s'approcha de nous, mais en restant juste hors de notre portée.

— Cette nuit… c'est la raison pour laquelle j'ai cassé avec Raina. (Il partit d'un rire si amer que je craignis qu'il s'étrangle avec.) Cassé… On dirait un lycéen. La vérité, c'est que Gabriel et moi avons failli nous entre-tuer sous ses yeux.

Il secoua la tête et, même si ses cheveux n'avaient pas beaucoup repoussé, ils étaient plus longs que dans son souvenir. Je me demandai si c'était l'une des raisons pour lesquelles il les avait laissé pousser à la base, parce que ça l'aidait à se sentir différent.

— Je peux me nourrir de quelqu'un d'autre, dit Jean-Claude. Tu n'as pas à faire quoi que ce soit qui te mette mal à l'aise.

Richard nous dévisagea. Ma main était toujours posée sur la joue de Jean-Claude.

— Ce que j'ai dit tout à l'heure reste vrai. Nous devons être aussi proches, tous les trois, que vous l'êtes Anita et vous.

— Je ne crois pas que tu sois prêt à faire le nécessaire pour resserrer nos liens à ce point, fit remarquer Jean-Claude.

— Et en quoi consiste le nécessaire, au juste ? interrogea Richard.

Jean-Claude s'humecta les lèvres.

— C'est de la magie, pas de la science. En vérité, je n'en suis pas certain. Nous pourrions réaliser la quatrième marque : ça, je sais le faire. Mais ce qui s'est passé hier soir au club n'avait rien à voir avec la quatrième marque. C'était comme si ma petite s'était glissée en moi. Nous étions unis comme jamais auparavant, et cela nous rendait incroyablement puissants.

— Comment avez-vous fait pour arriver à ce résultat ?

— Nous nous sommes touchés.

— Nous étions au beau milieu d'une crise complètement disproportionnée, rappelai-je à Jean-Claude.

— Oui, mais je pense qu'un contact physique suffirait. Nous sommes de la lignée de Belle ; c'est ainsi que nous accédons au plus gros de sa magie.

— Un contact physique, hein ? grogna Richard. Que voulez-vous dire par « contact physique » ?

Jean-Claude sourit.

— Dis-moi jusqu'où tu es prêt à aller avec moi, Richard. Quelles règles, quelles restrictions te rassureraient ?

— Et si je vous demandais de ne pas me toucher du tout ?

— Je te répondrais que nous perdons notre temps. Ma petite et moi nous touchions lorsque ça s'est produit, pas de façon intime, mais nous nous touchions. Le contact physique est important, il facilite l'usage de la plupart de mes pouvoirs.

— Que voulez-vous dire par « pas de façon intime » ?

— Je crois qu'il me tenait la main, intervins-je.

Richard eut un sourire pareil à un éclair blanc au milieu de son visage bronzé.

— Lui tenir la main, je peux gérer.

Jean-Claude lui rendit son sourire. C'était agréable de les voir s'entendre, pour une fois.

— Je te demande de m'autoriser également à te toucher si j'en ai besoin pour me retenir.

Richard plissa légèrement les yeux.

— Tout dépendra de l'endroit auquel vous vous retiendrez, mais, sur le principe, d'accord.

Jean-Claude secoua la tête.

— Ce n'est pas l'expression de Richard, ça. C'est la tienne, ma petite. Ton expression sur le visage de Richard.

— Vous savez ce qu'on dit : les deux moitiés d'un couple commencent à se ressembler au fil du temps.

Richard me regarda.

— Un couple ?

Je haussai les épaules.

— Si je dois redevenir ta lupa, c'est ainsi que la meute nous considérera.

Il acquiesça et sourit de nouveau.

— Brusquement, tu es d'accord pour tout. C'est presque louche.

Je lui tendis la main et, après un instant d'hésitation, il la prit. Il n'y eut pas de souvenir de Raina, pas de résurgence du munin : juste sa main si chaude dans la mienne.

— Nous verrons. Il faudra voir si ça marche. Tout dépendra de ce que je serai amenée à faire en tant que lupa. Mais je veux que tu saches que, même si tu t'en allais maintenant, sans rien avoir fait avec Jean-Claude et moi, je jouerais quand même au lupanar avec toi.

Il me pressa la main.

— Tu n'essaierais pas de me forcer ?

— Ce n'est pas mon genre.

— Ni le mien, affirma Jean-Claude. J'ai été victime trop souvent au fil des siècles. Ça ne m'a pas donné envie de passer du côté des bourreaux.

Richard poussa un profond soupir qui souleva ses épaules et gonfla sa poitrine et son ventre, comme s'il se remplissait d'air jusqu'aux orteils. Puis il hocha la tête.

— Essayons. Si je n'y arrive pas, je n'y arrive pas, mais je veux bien essayer.

Je m'écartai de Jean-Claude en lui prenant la main pour ne pas rompre notre contact tandis que je me plantais devant Richard. Je me dressai sur la pointe des pieds et il se pencha pour que je puisse l'embrasser doucement sur la bouche.

— T'ai-je dit récemment que je te trouve très courageux ?

Quelque chose de chaud et de doux remplit ses yeux.

— Tu ne me l'as jamais dit.

— Eh bien, je te le dis maintenant.

— Merci.

Son bras glissa autour de ma taille et, même à travers la soie du peignoir, je sentis la chaleur qui irradiait de sa peau. Non, pas la chaleur : le pouvoir.

Jean-Claude se leva et je l'attirai contre mon dos. Richard se raidit quand Jean-Claude immobilisa son bras contre mes reins, mais il lutta contre sa réaction instinctive, pour se détendre. Il n'y parvint pas tout à fait ; du moins avait-il essayé. Sa bonne volonté lui valut un A.

— Maintenant, tout le monde à poil, réclamai-je.

Jean-Claude et Richard réussirent à rire et à s'étrangler en même temps.

— Ma petite, qu'est-ce qui te rend si audacieuse ?

— Quand nous sommes tous les trois, il nous faut toujours une éternité pour faire les choses. On discute, on n'est pas d'accord, on se dispute, on se réconcilie, on recommence à se disputer… J'en ai assez de toutes ces palabres. Si nous devons le faire, faisons-le.

— Juste comme ça, s'émerveilla Richard. Au diable les fringues et les politesses d'usage.

Je me laissai aller dans le cercle de ses bras et contre le poids de Jean-Claude dans mon dos.

— Je veux voir si j'arrive à te faire une gorge profonde, dis-je en levant la tête vers Richard.

Il cligna des yeux, se mit à rire, s'interrompit puis dit d'une voix étranglée :

— Tu ne pouvais pas, avant. Je veux dire, c'était super, mais tu n'as jamais…

— Je me suis entraînée, coupai-je en souriant.

— Ce sourire, dit-il.

— Quel sourire ? demandai-je.

— Ce sourire entendu, répondit Jean-Claude.

— Celui qui dit que tu penses à des cochonneries et que tu veux toutes les faire avec moi. Tu es la seule femme de ma connaissance qui arrive à faire cohabiter tant d'innocence et de maléfice dans une même expression.

— De maléfice, répétai-je. Dois-je me vexer ?

— C'est juste que… je n'aurais jamais cru te voir de nouveau sourire ainsi, ou en tout cas, pas pour moi. (Richard m'embrassa sur le front.) Pour ce sourire, je serais prêt à faire beaucoup de choses.

— Je ne pige toujours pas l'idée de l'innocence et du maléfice mélangés.

— Tu as l'expression d'un ange déchu, ma petite. Un ange ne cesse pas d'en être un pour la seule raison qu'il est tombé en

disgrâce ; ses ailes ne lui sont pas retirées si facilement.

Je me souvins avoir pensé quasiment la même chose au sujet de Richard un peu plus tôt. Cela aurait-il dû m'inquiéter d'utiliser les mêmes analogies que Jean-Claude ? Probablement mais, tout haut, je me contentai de dire :

— Je croyais que c'était vous l'ange ténébreux de notre trio.

Je me tournai pour voir son visage. Jean-Claude sourit et chuchota :

— Rien de ce que j'aurais pu offrir à Richard ne l'aurait convaincu de se déshabiller.

— J'ai entendu, dit Richard.

Jean-Claude éclata de rire.

— Et comptes-tu refuser son offre ?

Richard dévisagea d'abord Jean-Claude, puis moi, puis de nouveau Jean-Claude. Il éclata d'un rire très masculin.

— Non.

Soudain, j’eus une conscience aiguë de leurs deux corps pressés contre moi. Assez de préliminaires ; ouste, les vêtements !

CHAPITRE 59

Nous nous déshabillâmes, et Richard et moi débattîmes de la meilleure position pour faire une gorge profonde. Quand je vous disais qu'on n'est jamais d'accord sur rien ! Jean-Claude mit un terme à la discussion en suggérant :

— Laisse ma petite essayer à sa façon et, si ça ne marche pas, vous pourrez tester la tienne.

Je commençais à comprendre que Richard et moi ne pouvions pas fonctionner en tant que couple, mais en tant que triumvirat, avec un tiers qui joue les diplomates… peut-être. Avoir besoin d'un troisième adulte dans votre lit pour faire l'arbitre, qu'est-ce que ça peut vouloir dire sur votre relation ? Rien à quoi j'aie envie de réfléchir pour l'instant.

Pour l'instant, je laissai filer mes doutes jusqu'au dernier. Je nous connaissais trop bien, Richard et moi, pour ne pas soupçonner que nous trouverions un moyen de tout foutre en l'air plus tard. Mais là, tout de suite, nous avions ce moment. Alors, j'essayai ne pas me mettre en travers de mon propre chemin et de prendre du plaisir, en espérant que les deux hommes fassent de même.

J'avais déjà vu Richard nu – et récemment –, mais ça faisait un bail que je ne l'avais pas vu nu sur un lit, toute la longueur

de son corps étalée à plat dos devant moi. Je lui fis écarter les jambes pour pouvoir m'allonger entre elles, poser ma tête sur une de ses cuisses musclées et lever les yeux. C'était comme si je me provoquais toute seule en me plaçant à quelques centimètres de son sexe, mais sans le toucher. Cela dit, ce n'était pas la seule chose qui m'intéressait. Je voulais voir la totale. Et pas seulement parce que Richard était agréable à regarder.

De son sexe partiellement en érection et déjà très impressionnant, je remontai vers la plaine de son ventre, au milieu de laquelle se détachait le creux parfait de son nombril, puis vers le renflement de sa poitrine aux mamelons brun foncé, pareils à deux signes de ponctuation sur toute cette chair ferme et bronzée.

Passé l'envergure de ses épaules, j'atteignis enfin son visage. Il me regardait de ses yeux brun pur, couleur chocolat, le regard déjà un peu flou alors que je n'avais rien

fait d'autre que poser ma joue contre sa cuisse et souffler sur ses testicules. Une caresse légère comme une plume et déjà les effets étaient visibles sur son visage… et sur d'autres parties de son corps.

Oui, je voulais voir la totale, et pas seulement parce que Richard était agréable à regarder : parce que j'aimais la façon dont il regardait son propre corps alors que j'étais allongée entre ses cuisses.

Autrefois, je pensais que seule la mort pouvait m'enlever quelqu'un. Mais j'ai appris que beaucoup d'autres choses moins graves peuvent faire disparaître les gens de ma vie de façon tout aussi complète et définitive. Ils continuent à marcher et à respirer, mais je n'ai plus le droit de les toucher et de les voir nus ; je ne peux plus me réveiller à côté d'eux, voir leur sourire et sentir leur odeur dans mes draps. Il existe des tas de choses moins dramatiques que la mort et tout aussi permanentes. Je voulais faire durer ce

moment le plus longtemps possible, au cas où je ne devrais plus jamais me retrouver dans un lit avec Richard.

Où était Jean-Claude ? Assis dans le coin du lit opposé à nous, le dos contre le mur, il était nu, mais un genou remonté contre la poitrine de sorte que, même si on le regardait en face, on ne voyait pas grand-chose. Il ressemblait à un grand félin pâle lové sur les oreillers. Autrefois, j'aurais dit qu'il était parfaitement détendu, mais je le connais mieux à présent. Je décelais la tension de ses épaules et de sa jambe. Il se contrôlait avec une grande prudence.

Je frottai ma joue contre la cuisse de Richard à la façon des chats quand ils veulent marquer un humain de leur odeur. Rien de très compromettant ; pourtant, Richard se tordit sur le matelas. Ses jambes se tendirent et se fléchirent autour de moi. Ce simple contact me fit fermer les yeux et enfouir mon visage entre ses jambes, contre la

douce tiédeur de ses testicules. Je plaquai ma bouche sur sa peau soyeuse, dont les petits poils raides me chatouillèrent le visage tandis que je léchais cette rondeur mobile. J'avoue : je préfère la peau glabre. Mais pour en avoir, il me suffisait de remonter un peu.

Je me mis à genoux et léchai le sexe de Richard sur toute sa longueur, le léchai comme une énorme sucette ou une glace dont je ne voulais pas qu'elle fonde. Je fis aller et venir ma langue sur le devant de sa hampe jusqu'à ce qu'il pousse un cri et crispe ses mains sur les draps rouges.

— Anita, pitié, cesse de m'allumer.

Je redressai le buste pour le toiser.

— De t'allumer ? Il ne s'agit pas d'allumage mais de préliminaires.

Il déglutit avec difficulté… ou peut-être avait-il juste la gorge sèche.

— Alors, moins de préliminaires, s'il te plaît. Je n'en ai pas besoin.

Je scrutai ses yeux, son visage, tout son corps excité, avide, tendu. Je sentais ce qu'il voulait, je le sentais presque comme s'il le hurlait dans ma tête. Je jetai un coup d'œil à Jean-Claude.

— Certains hommes aiment faire durer les préliminaires.

Le vampire eut ce haussement d'épaules si typiquement français.

— Mais ce n'est pas moi que tu cherches à satisfaire pour le moment.

— Je croyais qu'on devait se toucher tous les trois pour que ça fonctionne ?

— Je voulais vous laisser le temps de refaire connaissance avant de me joindre à vous.

J'escaladai la cuisse de Richard et m'agenouillai près de sa hanche.

— À un moment donné, les barrières entre nous vont s'écrouler. Si nous ne sommes pas en contact lorsque ça se

produira, nous risquons de manquer l'occasion de nous lier.

— Peut-être, convint Jean-Claude. Que proposes-tu ?

— Venez tenir la main de Richard.

— Anita…, commença Richard.

J'enveloppai son sexe de ma main et découvris qu'il n'était plus aussi dur que quelques instants auparavant. La pensée de Jean-Claude se joignant à nous ne l'excitait pas du tout. J'étais navrée que ça le gêne, mais je ne me trouvais pas dans ce lit juste pour m'envoyer en l'air. Le but, c'était d'acquérir plus de muscle métaphysique. Le sexe était indissociable de l'objectif.

Je serrai son membre – une pression forte et rapide – et Richard oublia ce qu'il voulait dire, se contentant de pousser un soupir frissonnant.

— Il aura bientôt besoin de se tenir à quelque chose, dis-je à Jean-Claude, et il n'y a pas de tête de lit.

Richard recouvra l'usage de sa voix.

— Était-ce bien nécessaire de lui raconter ça ? demanda-t-il sur un ton de reproche.

— Tu sais que tu aimes t'accrocher à quelque chose de solide pendant que je te suce.

Il me jeta un regard maussade, un regard que je n'avais pas envie de lui voir à ce moment-là.

— Tiens-lui la main, Richard, c'est tout ce que je te demande pour le moment. Tiens-lui la main ou laisse-le tenir la tienne, d'accord ?

Je pivotai, lui tournant le dos mais faisant face à une autre partie de son anatomie qui possédait, elle aussi, une tête. La main fermée sur la base de son sexe, je fis glisser ma bouche le long de sa hampe. Il n'était pas encore complètement dur, et je luttai pour le prendre aussi loin que possible dans ma bouche avant qu'il bande trop. C'est plus

facile quand le sexe de l'homme est encore un peu mou, et surtout moins difficile à avaler au-delà d'un certain point.

Même un peu mou, il arrive toujours un moment où le corps dit « Non, je suis en train de m'étouffer », où il envoie le message que rien d'aussi gros ne devrait passer par là en un seul morceau. Parce que le sexe de Richard était toujours attaché à son corps, et si gros, ma gorge devait presque ramper sur lui, un millimètre après l'autre.

À force d'expérience, je me suis aperçue que, si je ne me contracte pas, j'arrive à respirer même avec la bouche aussi pleine, à respirer et à progresser lentement. Tout avaler reste une lutte qu'on gagne en ne se battant pas. Comptez sur moi pour faire d'une fellation un moment zen.

Lorsque je sentis ma lèvre supérieure toucher le bas-ventre de Richard, et seulement alors, je m'autorisai à glisser en arrière. C'est toujours plus facile de remonter que de

descendre. J'étais essoufflée mais satisfaite. Il n'y a que très peu de temps que j'arrive à faire ça à Micah et, avant d'y parvenir, j'ai dû subir plusieurs échecs assez embarrassants. Comprenez par là qu'il m'est arrivé de vomir. C'est l'une des raisons pour laquelle il ne faut jamais essayer de faire de gorge profonde à quelqu'un qui ne vous aime pas : quelqu'un qui vous aime évitera de vous montrer du doigt en rigolant.

Je m'accordai juste le temps de reprendre mon souffle et, sans laisser à Richard le temps de reprendre le sien, je replongeai. Je fis glisser ma bouche le long de son sexe jusqu'à ce que l'arrière de ma gorge se convulse autour de son gland enfoncé si loin, si profondément. Puis je remontai le long de sa hampe épaisse et me forçai à descendre de nouveau jusqu'à ce que mes lèvres touchent le devant de son corps et qu'il n'y ait plus nulle part où aller, plus le moindre bout de lui à prendre encore dans ma bouche.

Je ne dirais pas qu'arrivée à ce stade j'essayai de presser sur son sexe avec ma bouche. Ce fut plutôt que ma gorge convulsa toute seule, se resserrant autour de lui comme mon corps s'efforçait d'expulser cette masse énorme. J'avalai ma propre salive pour ne pas m'étrangler avec. Je ne m'arrêtai d'aller et venir que lorsque je compris que j'avais atteint mes limites et qu'enfoncer si profondément son sexe dans ma bouche une fois encore me ferait mal. Alors, je laissai ma salive ruisseler sur son membre et s'accumuler derrière mes lèvres, jusqu'à ce qu'il soit aussi mouillé qu'il l'aurait été entre mes jambes.

— Mon Dieu, Anita, mon Dieu, souffla Richard.

Je le lâchai. De longs filets de salive s'étirèrent entre ma bouche et son sexe. Je me redressai et me tournai soigneusement, lentement, pour qu'il puisse bien voir.

Il me regardait, les yeux écarquillés, une expression presque frénétique sur le visage.

— Anita, dit-il.

Puis il me vit, et l'image lui renversa la tête en arrière, crispa les mains, lui fit chercher quelque chose auquel se raccrocher. Il avait déjà envoyé valdinguer tous les oreillers à sa portée, et il n'y avait pas de tête de lit. À force de gesticuler, sa main heurta celle de Jean-Claude avec un bruit de gifle.

Richard se figea et dévisagea le vampire qui, jusqu'ici, était resté parfaitement immobile et silencieux contre le mur. L'espace d'un instant, ils s'entre-regardèrent. J'ignore ce que Richard aurait dit ou fait si je ne m'étais pas mise à masser son sexe, utilisant ma salive pour le lubrifier et faire glisser mes mains jusqu'à son gland. La sensation arqua son dos et lui fit fermer les yeux.

Je me tournai vers les deux hommes. Je voulais voir leur visage. Je saisis le sexe de

Richard, l'empoignant à mi-hauteur, puis inclinai la tête et me remis à le sucer en ne descendant pas plus bas que ma main. C'était plus facile ainsi ; je pouvais y aller plus vite et plus fort.

Quand j'avais essayé de l'avaler tout entier, j'avais dû me battre pour y arriver, et même si j'aimais le sentir au fond de ma gorge, j'avais dû lutter contre les réflexes naturels de mon corps pour ne pas l'expulser, pour respirer, pour déglutir afin de ne pas m'étrangler avec ma propre salive. Tant de choses sur lesquelles me concentrer que je n'en avais pas profité autant que je l'aurais voulu.

Mais en me limitant à la moitié, je pouvais vraiment savourer ce que je faisais : la sensation de son membre si raide et si gonflé dans ma bouche, le contact de sa peau si douce, bien plus douce qu'à n'importe quel autre endroit. C'était comme faire rouler de la soie musclée sur ma langue.

Tout en suçant Richard, j'observais ses réactions. Tout son corps se tordait ; son souffle frénétique le faisait onduler du ventre jusqu'aux épaules. À présent, il agrippait ses deux mains à celles de Jean-Claude. Il les crispa soudain à en faire saillir tous les muscles de ses bras, et il arqua son corps tandis que s'échappait de sa gorge un son à mi-chemin entre le gémissement et le cri, s'achevant par mon nom.

Lorsqu'il retomba sur le lit, les yeux clos, j'eus un moment pour observer le visage de Jean-Claude sans qu'il nous regarde. Un instant pendant lequel Jean-Claude me laissa voir ce que tout ça représentait pour lui : la sensation de cette puissance entre ses mains ; le contact du corps de Richard qui, à force de s'agiter, s'était pressé davantage contre lui ; le fait de pouvoir être là pendant que Richard s'abandonnait ainsi. L'espace d'un instant, tout cela brilla dans ses yeux, et je sus alors que, si patient et prudent qu'il se

soit montré avec moi, ce n'était rien à côté de la patience et de la prudence qu'il avait déployées vis-à-vis de Richard.

— Arrête, râla Richard. Arrête, ou je vais venir. Oh, mon Dieu, arrête.

Il releva la tête, essoufflé mais riant à moitié, libre et rayonnant comme j'avais rarement eu l'occasion de le voir ces derniers mois.

Je le fis ressortir de ma bouche en observant son visage. Il laissa sa tête retomber sur le lit. Ses épaules commencèrent à se détendre, et ses mains à glisser de celles de Jean-Claude. Je léchai son gland et un nouveau spasme le parcourut, nouant les muscles de ses bras et de sa poitrine tandis qu'il crispait ses mains sur celles de Jean-Claude. S'il y avait eu une tête de lit, elle n'aurait probablement pas survécu. Mais les vampires sont faits d'un bois plus solide que le mobilier.

— Pitié, Anita, pitié, arrête. Laisse-moi reprendre mon souffle, ou je ne tiendrai pas.

Je fis coulisser ma main le long de sa hampe. Il frissonna et dit :

— La main non plus, mon Dieu, arrête !

Son dernier « arrête » était si frénétique que j'obtempérai. Je lâchai son sexe et demeurai à genoux près de lui, les mains sur mes cuisses. C'est difficile d'avoir l'air réservée quand vous êtes nue dans un lit avec deux hommes, mais je faisais de mon mieux.

Richard s'autorisa à laisser la tension du plaisir s'écouler hors de lui. Il avait posé sa tête contre la cuisse de Jean-Claude et, bien que détendues, ses mains reposaient toujours entre celles du vampire. Ou bien il planait trop haut pour s'en rendre compte, ou bien il ne s'en souciait plus.

En tant que métamorphe, un simple contact physique avec quelqu'un d'autre – fût-ce un autre mâle – n'aurait pas dû le

déranger. Mes léopards dorment nus et entassés comme une portée de chiots. Mais Richard a toujours tracé une ligne de démarcation très nette entre les métamorphes et les vampires : avec ces derniers, il refuse toute intimité.

Il tourna la tête, constata que l'angle n'était pas terrible et utilisa la cuisse de Jean-Claude comme un oreiller sur lequel caler sa tête plus haut pour mieux me voir. Il dégagea ses mains de celles de l'autre homme, mais ne chercha pas à s'éloigner de lui.

Jean-Claude et lui se découpaient sur le mur foncé et les draps écarlates. Il me semblait que j'avais attendu très longtemps pour les voir ainsi tous les deux. Si nos boucliers à tous n'avaient pas été si solides, je me serais demandé si cette pensée venait bien de moi.

— Laisse-moi quelques minutes, sinon la prochaine chose que nous ferons sera

aussi la dernière, et elle ne durera pas longtemps. Mon Dieu, tu étais déjà douée avant, mais pas à ce point. (Richard inclina la tête en arrière pour pouvoir regarder Jean-Claude.) C'est vous qui lui avez appris ça ?

— Pourquoi tous les hommes supposent-ils que seul un homme peut éduquer une femme en matière de sexe ? protestai-je.

Richard reporta son attention sur moi et sourit, plus détendu qu'il l'avait été depuis une éternité.

— Veux-tu dire que tu as appris ça d'une autre femme ?

Il me taquinait, et il me le laissait entendre au ton de sa voix.

— Non, j'ai compris toute seule, merci bien, grimaçai-je. Comme je te l'ai dit, je me suis beaucoup entraînée.

De nouveau, il pencha la tête pour regarder Jean-Claude.

— Sur vous ?

Le vampire sourit.

— Non, mon ami. Je suis bien monté, mais pas au point de pouvoir aider ma petite à développer ce genre de technique.

Richard baissa la tête pour me dévisager. Il avait cette expression mécontente que je ne connaissais que trop bien pour l'avoir beaucoup vue ces derniers temps.

— Alors, avec qui ?

— Je te propose un marché, Richard. Tu ne me poses pas de questions sur mes amants, et je ne te pose pas de questions sur tes maîtresses.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Ça veut dire que, si tu n'étais pas un lycanthrope, jamais je ne t'aurais sucé comme ça avant que tu me prouves que tu n'as aucune maladie. Une fellation, c'est suffisant pour choper le sida, une blennorragie ou une hépatite. Mais par chance pour toi, tu ne peux rien attraper. Le virus de la

lycanthropie détruit tout ce qui n'est pas lui. Sais-tu seulement avec combien des femmes de ta meute et de celle de Verne tu as couché ?

— Oui, répondit-il, et je sentis frémir de la colère sous la surface.

— Ai-je envie de connaître le nombre exact ?

— Non.

— Mais je te parie que je suis très loin d'avoir eu autant de partenaires que toi.

— Je croyais que tu n'avais pas dressé la liste de mes aventures.

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre ce qu'on raconte. D'après mes estimations, tu as atteint un nombre à trois chiffres, ou tu n'en es pas loin. Alors, oublions la morale et la possessivité. Ni toi ni moi ne sommes bien placés pour critiquer l'autre.

Richard se couvrit le visage de ses mains et émit un son qui ressemblait presque à un grondement.

Jean-Claude me dévisagea. Il s'efforçait de garder une expression neutre, mais il n'y parvenait pas tout à fait. Jamais nous n'avions été aussi près de devenir un véritable triumvirat, et Richard et moi étions en train de tout gâcher.

— D'accord, d'accord, tu as raison. Si on veut que ça fonctionne, mieux vaut ne pas parler de ça.

Je fus la seule qui vît la surprise et le soulagement sur le visage de Jean-Claude. Le temps que Richard baisse ses mains et s'assoie, l'expression du vampire était redevenue affable et indéchiffrable. La mienne, au contraire…

Richard me sourit, même si son regard trahissait toujours une certaine crispation.

— J'ai trop envie de toi. Je ne vais pas laisser ma stupidité tout foutre en l'air. (Son sourire s'élargit et finit par monter jusqu'à ses yeux.) D'accord, je vais tâcher de ne pas

me montrer aussi pénible, mais ces derniers temps, j'ai du mal.

— Bienvenue dans mon univers, grimaçai-je.

Son sourire s'élargit encore.

— Change de place avec moi.

Je fronçai les sourcils.

— Excuse-moi ?

— Change de place avec moi. (Il s'écarta de Jean-Claude et tapota le lit près du vampire.) Viens te mettre ici.

J'étais perplexe ; pas mécontente ni en colère, mais perplexe.

— Pourquoi ?

— Je veux te rendre la pareille.

— La pareille ?

— Allonge-toi, dit-il en tapotant de nouveau le lit. Laisse Jean-Claude le tenir les mains.

Je me rembrunis davantage.

— Je ne suis pas une empoigneuse de tête de lit. Je n'ai pas besoin de quelque chose à quoi m'accrocher.

— J'ai senti combien il était fort. Assez fort pour que tu ne puisses pas te dégager s'il te tient.

Je scrutai le visage de Richard.

— Je suis censé te servir d'entraves, devina Jean-Claude.

Richard acquiesça sans me quitter des yeux.

— Et que feras-tu pendant que Jean-Claude m'immobilisera ?

— Tout ce que je voudrai.

Mon expression était de plus en plus sombre.

— Uh-unh. Il va falloir m'en dire plus que ça.

— Tu ne me fais pas confiance ?

Et la façon dont Richard avait demandé ça, la tête qu'il faisait me donnèrent envie de répondre par la négative. Si nous avions été

seuls, je ne crois pas que je l'aurais laissé m'attacher sans qu'il me fournisse, au préalable, une liste détaillée des activités prévues. Je n'étais pas certaine d'avoir confiance en ce nouveau Richard, plus raisonnable et plus charmeur. Mais j'avais confiance en Jean-Claude pour jouer son rôle d'arbitre.

— Jusqu'ici, tous les gens qui m'ont dit que je pouvais leur faire confiance m'ont menti.

— Donc tu ne me fais pas confiance.

Le sourire de Richard se flétrit sur les bords.

— Je ne dis pas ça.

— Alors, que dis-tu, ma petite ? interrogea Jean-Claude.

— Oui.

Richard fronça les sourcils. Un léger pli barra le front de Jean-Claude, comme chaque fois qu'il est perplexe et qu'il s'efforce de ne pas le montrer.

— Oui, répétai-je.

Jean-Claude sourit. Richard mit quelques instants de plus à percuter.

— Oui ? dit-il, hésitant.

Je hochai la tête.

— Oui ; dit-il, sur un ton affirmatif, cette fois.

Je hochai de nouveau la tête.

Alors, il eut ce merveilleux sourire, celui qui le fait paraître plus jeune, plus détendu, plus… lui-même, d'une certaine façon.

En retour, je sentis un sourire fleurir sur mon visage, un sourire que je ne pus et n'eus pas envie de réprimer.

— Oui, répéta Richard, rayonnant.

— Oui, acquiesçai-je.

— Enfin, soupira Jean-Claude.

Mais il souriait lui aussi.

CHAPITRE 60

Les mains de Jean-Claude sur les miennes, son corps étendu en travers du lit côté mur. Les oreillers avaient tous été jetés par terre ; il ne restait plus que nous trois sur les draps de soie. « Change de place avec moi », avait demandé Richard. Sur le coup, ça m'avait semblé une requête assez simple. J'aurais dû savoir qu'avec Richard rien n'est jamais simple.

Il me saisit les poignets. Il les enveloppa de ses mains si grandes et si puissantes et les fît glisser le long de mes bras. Les bras ne sont pas franchement une zone érogène, mais le mouvement de Richard était lent et sensuel ; je sentais ses ongles presser sur ma peau telles les prémisses de quelque chose de beaucoup plus dur et dangereux.

Lorsqu'il atteignit mes aisselles, je me tortillai en gloussant : un peu parce que ça chatouillait, un peu à cause de l'assurance de ses gestes. J'avais oublié ce que ça faisait d'avoir toute l'attention de Richard dans un lit. Quand vous pensez que vous ne pourrez plus jamais toucher quelqu'un, vous évitez de vous attarder sur ce genre de souvenirs.

J'attendis qu'il vienne mouler mes seins de ses mains, mais il se contenta d'en effleurer les côtés au passage et de continuer à descendre sur mes flancs. Cette caresse minuscule étrangla mon souffle dans ma gorge, me fît fermer les yeux et frissonner.

Il avait de si grandes mains qu'il pouvait recouvrir le devant de ma cage thoracique et presque m'encercler la taille, les pouces pressés sur mon nombril. J'attendis qu'il poursuive son geste vers mon bas-ventre, mais Richard préféra les écarter de nouveau et les faire glisser le long de mes hanches. D'une pression de sa peau et de ses ongles, il contourna mon pubis et descendit vers mes cuisses, plus bas, toujours plus bas, mais en évitant tous les endroits où j'aurais voulu qu'il me touche. Je poussais de petits cris, non pas à cause de ce qu'il me faisait, mais à cause de ce qu'il ne me faisait pas. De ce que j'aurais désiré qu'il me fasse.

Je voulus lever mes bras, mais Jean-Claude les maintint pressées sur le lit. Au prix d'un léger effort, je réussis à les décoller de cinq centimètres environ. Jean-Claude les plaqua de nouveau sur les draps rouges, en se mettant à genoux pour utiliser le poids de

son corps. Je l'avais obligé à changer de position, rien de plus.

Alors, je mobilisai toutes mes forces pour soulever mes poignets et libérer mes bras. Ne me demandez pas pourquoi, peut-être parce que, jusque-là, je n'avais pas vraiment réfléchi au fait que je ne pourrais pas bouger. Se dire qu'on est prisonnière, c'est une chose. Constater qu'on l'est réellement, c'en est une autre… du moins, pour moi.

— Pourquoi te débats-tu ? demanda Richard sur un ton que je ne lui avais jamais entendu. Tu sais que Jean-Claude ne me laissera pas te faire de mal.

Il fit glisser ses grandes mains sur mes jambes et enveloppa mes chevilles de ses doigts. Il ne les cloua pas au lit ; il se contenta de les tenir.

J'essayai de me dégager. Je ne pus pas m'en empêcher. C'est plus fort que moi : dites-moi – ou montrez-moi – que je ne peux

pas faire une chose, et il faut absolument que j'essaie de la faire quand même. Je ne mis pas toutes mes forces dans ma tentative, mais j'en mis assez pour sentir la puissance des mains de Richard, une puissance capable de tordre de l'acier. Non, je ne pourrais pas lui échapper.

Tenant mes chevilles, il m'écarta les jambes. Il les écarta de plus en plus grand pendant que j'essayais de les garder fermées. C'était un jeu ; nous étions tous consentants. Je voulais que Richard me fasse l'amour mais, jeu ou non, consentante ou non, quelque chose dans la façon dont il m'écartait les jambes de ses mains puissantes pendant que Jean-Claude me clouait les bras au lit fit accélérer mon pouls, et je commençai à me débattre plus sérieusement. C'était stupide mais je n'y pouvais rien. Je devais lutter pour l'empêcher d'exposer mon intimité. La vanité de mes efforts m'effrayait et m'excitait à la fois. Ces deux émotions

auraient dû être mutuellement exclusives, mais non.

— Demande-moi d'arrêter, dit Richard d'une voix de plus en plus basse.

Je secouai la tête.

— Non.

— Alors, pourquoi te débats-tu ? (Son expression était sombre et avide à la fois. Il écarta mes jambes encore un peu, jusqu'à ce que mes adducteurs commencent à tirer.) Pourquoi te débats-tu si tu ne veux pas que j'arrête ?

Je dis la seule chose à laquelle je pus penser.

— Je ne sais pas.

Ma voix était plus essoufflée que je l'aurais cru, comme si l'accélération de mon pouls affectait mes cordes vocales. Alors, je pris conscience que Richard avait écarté mes jambes si largement que je ne pouvais plus me débattre, pas sans me faire mal.

Du coup, je redoublai d'efforts pour me libérer des mains de Jean-Claude. Je parvins à soulever mes bras d'une dizaine de centimètres ; le vampire dut se pencher en avant et peser sur mes poignets pour m'immobiliser de nouveau. Sa nouvelle position plaça son bas-ventre au-dessus de ma tête. Son sexe était flasque, et il le resterait jusqu'à ce que Jean-Claude se nourrisse. J'aime le sentir dans ma bouche quand il ne bande pas encore, parce que ça ne dure jamais, sauf quand il ne s'est pas nourri. Ça me permet d'explorer et de savourer sa douceur aussi longtemps que je le désire.

Je tendis le cou et soulevai la tête pour le prendre dans ma bouche, mais il était hors de ma portée. Il se balançait à quelques centimètres au-dessus de moi et, parce que les mains de Jean-Claude me clouaient au matelas, je ne pouvais pas l'atteindre. Le métamorphe avait dû comprendre ce que

j'essayais de faire ; pourtant, il ne me lâcha pas et ne modifia pas non plus sa position.

— S'il vous plaît, implorai-je d'une voix tendue.

— Que veut-elle ? demanda Richard depuis l'autre bout du lit.

— Ma petite aime savourer les pénis au repos. Et tant que je ne me serai pas nourri, le mien le restera.

— Mais vous le maintenez hors de sa portée, constata Richard, sa voix baissant encore d'une octave.

Elle était si basse qu'elle me blessait presque les tympans. Encore un peu, et elle se changerait en grondement.

— Oui, répondit Jean-Claude.

— Pourquoi ?

— N'est-ce pas à ça que tu voulais jouer ?

Un léger grondement s'éleva de la gorge de Richard.

— Si. Si. (Il était à quatre pattes mais, contrairement à celui de Jean-Claude, son sexe se dressait raide et épais contre son bas-ventre.) Mais je ne veux pas qu'elle vous supplie. Je veux qu'elle me supplie.

— Et pourquoi pas nous deux ? déclara Jean-Claude.

Les deux hommes se regardèrent et, l'espace d'un instant, je sentis non pas leur pouvoir mais leur volonté, comme si c'était du pouvoir. J'éprouvai la force de la volonté que chacun d'eux dirigeait contre l'autre.

— Tu as délibérément fait en sorte que je ne me nourrisse pas, accusa Jean-Claude. Tu pensais qu'elle n'aurait aucun usage de moi si je n'étais pas en érection. (Il sourit.) Tu sous-estimes l'affection que ma petite voue au corps masculin. Elle nous aime sous toutes nos nombreuses formes.

Sa dernière phrase contenait une pique qui m'échappa. J'aurais dû avoir l'esprit plus clair, mais la sensation de leurs mains sur

mes poignets et mes chevilles, la vision de leurs deux corps nus avaient de quoi me distraire. J'ai toujours un peu de mal à réfléchir en leur présence quand ils ne portent rien. C'est embarrassant, mais c'est vrai.

La colère assombrit le visage de Richard. Un filet de pouvoir s'échappa de son bouclier si hermétique jusque-là et dansa sur mes jambes telle une brise soufflant depuis les plaines de l'enfer, et c'était chaud, si chaud ! Mes poils se hérissèrent tout le long de mon corps. Je frissonnai, et les deux hommes reportèrent leur attention sur moi.

L'expression de Jean-Claude était agréablement neutre. Il se cachait derrière son masque habituel. Richard me toisa. Sa colère était toujours là mais, dessous, je sentais autre chose. Du désir, et aussi un appétit plus ténébreux, une envie de repousser les limites de la sexualité, de la sécurité et du consentement. L'espace d'une seconde, j'entrevis dans ses yeux des choses qu'il refusait

probablement de regarder dans n'importe quel miroir. Puis il se détourna pour me cacher son visage, comme s'il avait deviné ce que je venais de voir.

— Si vous avez l'intention de vous disputer, lâchez-moi, réclamai-je.

C'est dur de prendre un ton autoritaire quand vous êtes nue et que deux hommes vous immobilisent, mais j'y parvins. Ma voix était redevenue normale, ni essoufflée ni sexy.

— Ça ne dépend pas de moi, ma petite, répondit Jean-Claude. Allons-nous nous disputer, Richard ?

De nouveau, ce vent brûlant souffla depuis le corps du métamorphe et ondula le long du mien telle une corde de chaleur solide ou des doigts qui rampaient sur ma peau en touchant les endroits que Richard avait délibérément évités. Lorsque cette chaleur inquisitrice me caressa l'entrejambe, je hoquetai et réussis à articuler :

— Arrête ! Je ne sais pas ce que c'est, mais arrête !

La chaleur grimpa plus haut, utilisant mon corps comme une échelle de chair.

— Ça fait mal ? s'enquit Richard.

Mais c'était Jean-Claude qu'il regardait, pas moi.

— Non, admis-je.

Le pouvoir me caressa les seins comme le souffle brûlant d'un monstre. À ce contact, je frissonnai, renversai la tête en arrière et fermai les yeux.

Quand je les rouvris, le visage de Jean-Claude emplissait mon champ de vision. Il affichait toujours une expression neutre et affable.

— Tout va bien, ma petite ?

Je hochai la tête. Je voulus dire quelque chose, mais le pouvoir de Richard me caressa la gorge et se déversa entre mes lèvres, emplissant ma bouche de chaleur comme si je venais de boire une tasse de café épais et

brûlant. Les yeux plantés dans les yeux bleu nuit de Jean-Claude, je chuchotai :

— Richard.

Jean-Claude se pencha vers moi, ce qui le fit peser davantage sur mes mains et mes poignets. Plus il se rapprochait de moi, moins je pouvais bouger. J'ouvris la bouche pour l'embrasser, mais il s'arrêta juste avant que ses lèvres touchent les miennes et lécha l'air entre nous deux. Je crus d'abord qu'il s'était loupé. Puis il se redressa juste assez pour regarder Richard contre moi.

— À quoi joues-tu ?

— Tous les deux, vous n'êtes pas les seuls à avoir gagné du pouvoir quand elle s'est liée à Damian et Nathaniel, répondit Richard.

Et ça n'avait pas l'air de lui faire plaisir, bien au contraire. Sa colère revint à la charge ; elle se déversa à l'intérieur du conduit de son pouvoir. Un éclair brûlant

remonta le long de mon corps et arracha un cri à ma gorge.

Jean-Claude posa sa bouche sur la mienne et son pouvoir agit à travers son baiser. Une fraîcheur miséricordieuse glissa sur ma langue et dans ma gorge puis se répandit dans tout mon corps pour neutraliser cette chaleur insupportable. Comme si le pouvoir de Richard n'avait attendu que ça, il bondit soudain, et je fus submergée par leurs deux énergies.

Il me semblait que mon corps servait de mèche à la bougie de Richard et de robinet à l'eau froide de Jean-Claude. Mais nul ne peut être à la fois flamme et liquide. Nul ne peut brûler et se noyer en même temps. Mon corps essaya, il essaya d'être simultanément le chaud et le froid, le feu et l'eau, la vie et la mort. Attendez… cette opposition-là, nous la comprenions, mon pouvoir et moi. La vie et la mort : surtout la mort.

Mon pouvoir ne se contenta pas de jaillir ; il explosa mon bouclier comme s'il défonçait un barrage, et ce torrent si longtemps contenu se déversa sur nous trois. Mais au lieu de nous balayer et de nous emporter, il nous pressa les uns contre les autres.

Nous étions à genoux sur le lit, Richard collé contre le devant de mon corps et Jean-Claude contre mon dos. On dit qu'il ne saurait y avoir de lumière sans obscurité, de masculin sans féminin ou de bien sans mal et que rien ne peut exister sans son contraire absolu. J'ignore si c'est vrai mais, en cet instant, je compris que, même si les opposés ont besoin l'un de l'autre, ils ne peuvent cohabiter simultanément. Toute pièce possède deux côtés, mais quelle est sa nature propre ? Quelle est la pièce qui sépare la lumière de l'obscurité et le bien du mal ? Qu'est-ce qui les lie ensemble et les maintient éternellement séparés ?

Pour la lumière et l'obscurité, le bien et le mal, je ne sais pas. Pour Richard et Jean-Claude, c'est moi. Je suis le métal qui les lie et les divise tout à la fois. Je suis leur pièce, et ils sont mes deux côtés opposés. Toujours ensemble et séparés, distincts mais appartenant à un tout.

Contre le devant de mon corps, Richard était brûlant. Il me semblait qu'il aurait dû exploser en flammes, comme si le soleil même résidait sous sa peau. Et contre mon dos, Jean-Claude était pareil à de l'eau froide, de l'eau remontée depuis les profondeurs sombres et glacées de l'océan où nagent des créatures étranges. Si vous regardez le soleil en face trop longtemps, vous finissez aveugle ; si vous nagez trop loin vers le large, vous vous noyez.

Je hurlai, hurlai parce que je ne savais pas quoi faire de ce pouvoir. J'étais leur pièce, mais j'ignorais comment nous forger pour faire de nous un seul disque de métal.

C'était comme tenter de faire entrer trois personnes dans un même corps. Par où commencer ? Où caser chacun ?

Mais je n'étais pas la maîtresse de ce triumvirat. Ce n'était pas à moi de trouver le moyen d'assembler trois morceaux si énormes pour qu'ils ne fassent plus qu'un. Le pouvoir froid de Jean-Claude coulait sur moi et à travers moi, apaisant la brûlure du pouvoir de Richard. Il nous ramena tous à la surface de notre océan métaphysique.

— Je ne peux le contenir qu'un instant. La prochaine fois que nous coulerons, nous ne devrons pas lutter. Nous devrons l'accueillir à bras ouverts et nous étreindre tous les trois.

— Que voulez-vous dire par « étreindre » ? réclama Richard d'une voix enrouée par l'effort, comme s'il portait la moitié d'un énorme fardeau pour l'empêcher de s'abattre sur nous et nous écraser – ce qui était peut-être le cas.

— Toi dans le corps d'Anita, et moi me nourrissant du tien.

Nous n'eûmes pas le temps d'acquiescer, de protester ou de quoi que ce soit d'autre. Soudain, le pouvoir revint à la charge comme si nous venions d'ouvrir une porte et de nous apercevoir que l'immeuble était en train de s'écrouler autour de nous. Nous n'avions plus le temps. Ou nous chevauchions le pouvoir, ou il nous ensevelissait – avec tous les gens que nous aimions et que nous avions juré de protéger.

Je songeai vaguement que ce serait plus facile si nous acceptions la quatrième marque, mais cette pensée disparut sous la pression du corps de Richard. Son sexe était raide et gonflé à exploser, et il avait fait en sorte que Jean-Claude ne puisse pas rivaliser avec lui sur ce point. Il existait peut-être d'autres moyens de nous lier, mais Richard nous avait refusé certains choix, à moi et à Jean-Claude, en n'autorisant pas celui-ci à se

nourrir au préalable. Comme quoi, en essayant d'esquiver la peste, on peut très bien se jeter tête baissée dans la gueule du choléra.

Richard s'enfonça en moi. J'étais étroite et son sexe était large mais, dès l'instant où il commença à me pénétrer, la terrible pression du pouvoir s'allégea. C'était comme si son corps traversait un obstacle, comme si le mien était une porte que nous venions de l'enfoncer.

— Tu es si… serrée, articula Richard d'une voix tendue. Je ne veux pas te faire mal.

Il se trouvait au-dessus de moi en position de pompes, et la vue entre nos deux corps était parfaite, parfaite pour le regarder se frayer un chemin en moi. J'agrippai ses bras et suppliai :

— Ne t'arrête pas, pitié, ne t'arrête pas.

— Tu es trop serrée.

— Pas pour longtemps, promis-je.

— Elle mouille ? interrogea Jean-Claude.

Richard lui jeta un regard qui n'avait rien d'amical.

— Oui.

— Alors, tu ne lui feras pas mal.

— Vous l'avez dit vous-même, Jean-Claude : vous n'êtes pas si bien monté. Vous ne vous rendez pas compte qu'il est possible de faire mal à une femme sans le vouloir.

Je giflai l'épaule de Richard parce que je ne pouvais pas atteindre son visage. Il baissa vers moi des yeux prêts à s'embraser de colère.

— Je ne suis pas Claire. Je te veux, Richard. Je te veux à l'intérieur. S'il te plaît, Richard. Je t'en prie, ne t'arrête pas.

Il me dévisagea avec une expression à la fois typiquement masculine et très personnelle. Je l'observais ; je sentais avec quelle force il voulait me pénétrer, mais la partie de lui qui était toujours Richard, la partie qui

réfléchissait toujours trop, avait peur. Pas peur de me faire mal : peur de voir sur mon visage la même expression que sur celui de Claire.

Je goûtai sa peur, celle que Claire ait raison et qu'il soit réellement un animal, sur ma langue, et elle fit accélérer mon pouls. Si j'avais pu gifler Claire à cet instant, je l'aurais fait. La dernière chose dont Richard avait besoin, c'était bien d'un supplément de fumier émotionnel.

— Si tu refuses de le faire, mon ami, laisse-moi me nourrir pour que nous puissions en terminer.

— Je ne suis pas votre ami, répliqua Richard, et sa colère se répandit sur moi telle de l'huile bouillante.

Pourtant, je n'eus pas aussi mal qu'un peu plus tôt. C'était grâce à Jean-Claude : il émoussait le tranchant du pouvoir de Richard, ou plutôt, il changeait la douleur brûlante en une sensation autrement

agréable. Au lieu que des braises me mordent la peau, une vague tiède la caressa doucement. Je n'étais pas en position de protester.

— Alors, sois mon ennemi. Mais l'un de nous doit la prendre. Si tu t'y refuses, aide-moi à le faire à ta place.

Je m'assis. Comme Richard n'était pas assez loin en moi pour y rester, son sexe glissa à l'extérieur, et la pression nous retomba dessus telle une chape de plomb.

Jean-Claude m'empoigna par les cheveux, me tira la tête en arrière et m'embrassa brutalement, en me fourrant sa langue jusque dans la gorge. Je fondis sous son baiser, abandonnant ma bouche à la sienne, ma tête à la main qui tendit mes cheveux et mon visage à son autre main. Celle-ci descendit le long de mon cou et de mon épaule pour venir caresser ma poitrine. Jean-Claude me tira en arrière contre lui, et je compris ce qu'il faisait.

Nous en avions déjà discuté : son pouvoir prenait sa source dans la séduction. Il était en train de bâtir un lien plus solide sur les fondations du sexe. Chaque contact physique, chaque caresse, chaque pénétration était une pierre de plus ajoutée à notre bastion. J'aurais bien discuté son choix de matériaux, mais ce n'était pas moi la maîtresse de ce triumvirat. Cette partie était la sienne. Évidemment, il a toujours existé plus d'une façon de jouer.

L'autre main de Jean-Claude glissa sur le devant de mon corps. Il empoigna mes deux seins et les pressa si fort que je hoquetai, m'arrachant à son baiser. Un son sourd monta de ma gorge.

— Tu ne lui feras pas mal, Richard.

Richard n'avait pas bougé. Il était toujours là où je l'avais laissé, à genoux entre mes jambes, dans une position idéale pour prendre part lui aussi à ces préliminaires. Pourtant, il ne bougeait pas.

Je caressai son sexe. Il n'était plus aussi dur. Je l'enveloppai de ma main et serrai assez fort pour lui soutirer un petit bruit de gorge.

— Je le veux, dis-je tandis que son regard devenait flou. Je le veux à l'intérieur.

Je sentais qu'il en avait envie lui aussi, mais ses peurs le retenaient plus étroitement que les bras d'aucune maîtresse. Alors, je le lâchai et, avec un cri étranglé, me tournai vers Jean-Claude.

Le besoin de sentir quelqu'un en moi me rendait à moitié folle. Jean-Claude ne s'était pas encore nourri, mais je pouvais quand même faire quelque chose pour mon propre plaisir. Dos à Richard, je posai un baiser sur la bouche de Jean-Claude. Ce n'était pas ma destination finale, mais le vampire se dressa sur ses genoux comme s'il savait très bien vers où je me dirigeais.

Je descendis le long de son torse en le léchant et, de sa main posée derrière ma tête,

il me guida vers son bas-ventre. Je pris son sexe dans ma bouche. C'était merveilleux de le sentir si petit, si malléable. Je le tétai, le fis rouler sur ma langue. Au repos, je pouvais faire de lui ce que je voulais sans être obligée de me battre. Je le suçai aussi vite et aussi fort que possible, le faisant aller et venir entre mes lèvres jusqu'à ce qu'il crie au-dessus de moi.

D'une main, je soulevai la masse tendre et molle de ses testicules pour pouvoir les aspirer dans ma bouche. C'était difficile de tout prendre à la fois ; même avec son sexe au repos, il y avait à peine la place. Je devais être très prudente pour ne pas lui faire de mal, pour ne pas écraser ces parties si délicates. J'avais l'impression de faire rouler une œuvre d'art d'une valeur incalculable entre mes dents.

Quand l'envie de mordre devint presque irrésistible, je laissai glisser ses testicules hors de ma bouche, mais je gardai cet

autre petit morceau de chair si doux, si flexible, si offert pour l'agacer et le titiller jusqu'à ce que Jean-Claude crie au-dessus de moi et donne instinctivement un coup de hanches. Mais il ne pouvait rien faire. J'aurais beau l'allumer toute la nuit, il ne pourrait rien faire.

J'étais sur le point de m'ouvrir une veine pour le nourrir moi-même lorsque je sentis des mains m'empoigner les hanches. Richard se pressa contre mes fesses. Son sexe était de nouveau très raide et très dur, si dur ! Me tenant d'une main, il utilisa l'autre pour le guider vers l'ouverture entre mes jambes.

Je voulus me redresser, mais Jean-Claude m'appuya sur la tête pour que je reste où j'étais et que je continue à le sucer profondément tandis que Richard s'enfonçait en moi. J'étais trempée à présent, et beaucoup plus ouverte, mais Richard dut quand même lutter centimètre par centimètre pour me

pénétrer. Sous sa poussée, je gémis avec le sexe de Jean-Claude encore dans ma bouche.

Richard finit par atteindre le fond et, quand il ne lui resta plus nulle part où aller, il commença à se retirer très lentement. Je ne voulais pas qu'il aille lentement. Je voulais qu'il y aille vite et fort. Je voulais qu'il se lâche, pas qu'il me traite comme si j'étais une poupée de porcelaine.

Je levai la tête et, cette fois, Jean-Claude ne m'en empêcha pas, mais il laissa sa main dans mes cheveux. Je me redressai suffisamment pour regarder par-dessus mon épaule et voir Richard à genoux derrière moi. Le voir ainsi, en train de me pénétrer, me fit fermer les yeux un instant, mais la prudence avec laquelle il manœuvrait ce considérable potentiel me donna envie de l'engueuler.

— Baise-moi, Richard.

Il me dévisagea, et le contrôle soigneux qu'il exerçait sur son corps et sur son expression flancha brièvement.

— Anita…

— Baise-moi, répétai-je. Baise-moi, pour l'amour de Dieu, baise-moi. Baise-moi, baise-moi, baise-moi, je t'en supplie, baise-moi.

— C'est ce que je suis en train de faire.

Je secouai la tête assez fort pour faire voler mes cheveux, et Jean-Claude écarta sa main pour me laisser faire.

— Non, non, non, non !

Je profitai de ma liberté de mouvement retrouvée pour m'empaler sur Richard. Je donnai une poussée violente jusqu'à ce que mon corps heurte le sien avec un bruit de gifle, et que la sensation de son membre si épais, propulsé si violemment à l'intérieur de moi, m'arrache un cri qui ne devait rien à la douleur.

Je me penchai en avant, inclinant mon buste vers les draps pour modifier l'angle de mon bassin, et je me mis à aller et venir le long de sa hampe aussi énergiquement que je

pouvais. Ce n'était pas aussi bon que s'il m'avait baisée lui-même, mais ça l'était quand même. Ça l'était beaucoup.

Richard finit par attraper le rythme de mes hanches et se mit à bouger lui aussi. Il vint à ma rencontre aussi vite et aussi fort qu'il le pouvait – plus vite et plus fort que je le pouvais moi-même – si vite, si fort et si profondément qu'il toucha ce point enfoui au creux de moi et que je poussai un cri.

La main de Jean-Claude m'appuya de nouveau sur la tête pour me guider vers son sexe et m'aider à prendre en bouche cette chair si douce. Pendant que Richard me défonçait, Jean-Claude se dressa sur les genoux, et sa main m'aida à rester là où il me voulait. Je ne soupçonnai ce qui se passait au-dessus de moi que lorsque j'entendis Richard dire : « Jean-Claude » et le sentis tressaillir.

Brusquement, le sexe de Jean-Claude ne fut plus ni flasque ni tendre. Il s'épanouit

comme un fruit mûr, quelque chose de sucré et de juteux qui a attendu très longtemps pour grandir. Il me remplit la bouche. Je voulus m'écarter pour respirer, et la main de Jean-Claude me poussa vers son bas-ventre, m'enfonçant son sexe plus loin dans la gorge.

Soudain, les deux hommes furent en moi aussi profondément que mon corps le leur permettait. Richard continuait à s'agiter entre mes jambes tandis que Jean-Claude allait et venait entre mes lèvres. Ils ne tardèrent pas à trouver un rythme commun. De mon côté, je luttai pour garder la bouche suffisamment ouverte et ne pas mettre les dents pendant que Jean-Claude me baisait par en haut. Je n'avais encore jamais laissé personne faire ça, pas comme ce qu'il se passait entre mes jambes.

Richard m'avait prise au mot. D'un mouvement de hanches, il martelait mes fesses si vite et si fort que les bruits de gifle se succédaient en rafale. Et j'avais beau

adorer ça, si je n'avais pas eu le sexe de Jean-Claude dans la bouche, je l'aurais supplié de venir. C'était une sensation trop aiguë, presque douloureuse. De l'autre côté, Jean-Claude se montrait plus prudent parce qu'il prenait plus de risques, mais il me forçait à observer le même rythme, à déglutir presque en continu. J'avais à peine le temps de respirer entre deux poussées.

Puis, alors que je luttais pour respirer et pour ne pas les supplier d'en finir, l'orgasme me souleva. Je hurlai, mais il ne s'arrêta pas pour autant. Je hurlai avec le sexe de Jean-Claude toujours au fond de la gorge. Je hurlai, et mon corps se contracta autour des deux hommes. Je me mis à sucer Jean-Claude encore plus frénétiquement tout en m'empalant sur Richard. L'instant d'avant, j'étais prête à arrêter ; à présent, je les aidais à me baiser. Je les engloutissais tous les deux aussi vite et aussi fort que je le pouvais. Tandis que mon corps dansait entre eux,

mon orgasme grandit jusqu'à ce que crier ne me suffise plus et que je lacère les cuisses de Jean-Claude avec mes ongles.

Je les sentis se raidir tous les deux en même temps. Dans mon dos, Richard fut parcouru par un spasme et plongea si profondément en moi que cette fois, je criai pour de bon. Mais Jean-Claude m'étouffa avec son sexe au même moment, et mon cri fut noyé par le sperme qui gicla dans ma gorge. Le pénis du vampire n'était pas aussi long que celui du métamorphe, mais il était enfoncé assez loin pour qu'il ne soit pas question d'avaler : juste de ne pas régurgiter, de laisser le liquide chaud et épais descendre dans ma gorge sans me rebeller contre son passage. Alors, j'abandonnai mon corps aux deux hommes. Je laissai leur plaisir se déverser en moi et me remplir.

Ce fut à cet instant où nos corps étaient unis et où nous partagions nos fluides les plus intimes que les choses se mirent en

place avec un cliquetis presque audible. Nous en avions fait assez pour nous lier sans saigner Jean-Claude. Peut-être était-ce nécessaire pour que ça marche, ou peut-être suffisait-il que nous baissions suffisamment nos gardes respectives pour cesser de nous disputer.

Nous nous écroulâmes, haletants. Jean-Claude retira doucement son sexe de ma bouche et resta allongé sur le dos, le poids de ma tête et de mon buste clouant ses jambes au lit. Richard était toujours au-dessus de moi, toujours en moi, mais il ne bougeait plus. J'étais assez petite et lui assez grand pour qu'il se retrouve à moitié vautré sur Jean-Claude… et moi, prisonnière entre les deux hommes.

Richard se dressa sur les genoux, juste le temps de sortir de moi, puis s'écroula sur le flanc, plaqué contre mon dos, mais sans toucher Jean-Claude. D'une voix encore essoufflée, il demanda :

— Je t'ai fait mal ?

J'éclatai de rire. Je ne pus pas m'en empêcher. J'éclatai de rire malgré le reflux des endorphines qui laissait ma mâchoire douloureuse et mon entrejambe meurtri. J'éclatai de rire, non parce que ça faisait mal, mais parce que c'était si bon.

Jean-Claude joignit son rire au mien.

— Quoi ? demanda Richard.

Écroulés l'un sur l'autre, trop fatigués pour bouger, Jean-Claude et moi riions sans pouvoir nous arrêter. Au bout d'un moment, Richard se mit à glousser tout bas. Il remua pour pouvoir passer son bras par-dessus le mien et se mit à rire lui aussi.

Nous continuâmes à nous esclaffer tous les trois jusqu'à ce que nous recouvrions la force et la volonté de bouger. Alors, nous remontâmes plus haut sur le lit et restâmes allongés là en silence et en tas, nus et tièdes comme une portée de chiots. J'étais au milieu mais, quand la tête de Jean-Claude

toucha le bras de Richard, aucun des deux hommes ne s'écarta. Ce n'était pas parfait mais, putain, ça n'en était pas loin.

CHAPITRE 61

J'avais tenté d'appeler le gentil exécuteur de La Nouvelle-Orléans pour lui poser quelques questions au sujet de nos tueurs en série, mais Denis-Luc Saint-John, chasseur de vampires et marshal fédéral, était toujours à l'hôpital, en soins intensifs. Ils l'avaient presque tué avant de quitter la ville. De pire en pire.

Le soleil couchant dessinait une bande ensanglantée à l'horizon lorsque Zerbrowski

et moi descendîmes de sa voiture pour interroger le premier témoin. Chaque fois que je sors de sa bagnole, j'ai l'impression que je devrais passer mon jean à la machine. La banquette arrière disparaît sous une telle quantité de paperasse et de sacs de fast-food vides qu'elle ressemble à une décharge. Le siège passager n'est pas réellement crade, mais le merdier qui règne dans le reste de l'habitacle lui donne l'air dégoûtant.

— Ça arrive que Katie et les gamins utilisent cette voiture ? demandai-je comme nous gravissions les marches conduisant au premier appartement sur notre liste.

— Non, elle prend toujours le mini-van, répondit Zerbrowski.

Je secouai la tête.

— Elle a vu l'intérieur récemment ?

— Tu es venue chez nous. Tout est nickel, chaque chose à sa place. Même notre chambre est immaculée. Cette voiture, c'est

le seul endroit qui m'appartienne. Je peux y mettre le bordel que je veux.

Curieusement, je trouvai ça plus logique que s'il me l'avait raconté quelques mois auparavant. Je commence à comprendre l'art délicat du compromis dans le couple. Je ne dis pas que je le maîtrise, juste que je commence à le comprendre.

Zerbrowski lut le numéro de l'appartement. Il se trouvait au premier étage, le long d'une coursive en ciment bordée par une balustrade métallique. Les portes étaient toutes identiques. Je me demandai si les voisins savaient qu'ils vivaient à côté d'un vampire. Vous seriez surpris par le nombre de gens qui ne s'en rendent pas compte. Les vampires déclenchent mon radar personnel, mais la plupart des humains ne les captent pas du tout. J'ignore si c'est parce qu'ils ne le peuvent pas ou parce qu'ils ne le veulent pas. Je ne sais pas non plus laquelle des deux hypothèses me perturbe le plus : celle qui

implique que je suis décidément hors de la norme, ou celle qui suggère que les gens préfèrent vivre dans un monde d'illusions.

Comme nous recherchions des vampires responsables de la mort d'au moins deux personnes, je déployai cette partie de moi qui perçoit les morts-vivants. Ce n'est pas la même partie que celle qui relève les zombies, mais expliquer la différence entre les deux serait aussi difficile que tenter d'expliquer la différence entre l'azur et le turquoise. Ce sont deux nuances de bleu, mais très différentes.

Zerbrowski tendit la main vers la sonnette, et je l'arrêtai.

— Pas encore.

— Pourquoi ? demanda-t-il. (Sa main écarta un pan de son trench-coat froissé et de sa veste de costard pour toucher la crosse du flingue qu'il portait à la hanche.) Tu as entendu quelque chose ?

— Du calme, tout va bien. C'est juste qu'il n'est pas encore réveillé.

Il me dévisagea, perplexe.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je peux sentir les vampires si je me concentre ou s'ils font usage de leurs pouvoirs. Celui-ci n'est pas encore réveillé. J'espérais qu'il le serait : il est censé être le plus vieux des trois. Au sein d'un groupe de vampires, celui qui est mort depuis le plus longtemps se réveille toujours le premier, à moins qu'il y ait un maître parmi eux. Dans ce cas, c'est le maître qui se réveille en premier.

— J'étais au courant pour le coup du vampire mort depuis le plus longtemps, mais pas pour le reste, avoua Zerbrowski. Donc, un maître vampire mort depuis deux ans se réveille avant un vampire mort depuis cinq ans, mais qui n'est pas un maître ?

— Oui. Certains vampires n'accumuleront pas assez de pouvoir en cinq siècles

pour rivaliser avec certains maîtres de ma connaissance qui sont morts depuis moins de cinq ans.

— Ça doit drôlement craindre. Condamnés à rester des sous-fifres pour l'éternité.

Je hochai la tête.

— Ouais.

Puis je sentis une étincelle jaillir à l'intérieur de l'appartement. Elle me frappa comme un coup de poing dans le ventre, ou un peu plus bas. Jusqu'ici, je ne percevais avec cette intensité que les vampires auxquels j'étais liée. Apparemment, mon pouvoir, était monté d'un cran ou deux.

— Ça va ? s'inquiéta Zerbrowski.

— Ouais, ouais. Maintenant, tu peux sonner.

Il me regarda bizarrement.

— J'étais trop concentrée quand il s'est réveillé. C'est ma faute.

J’ignore si Zerbrowski comprit ce que je voulais dire ou s’il était juste habitué à mes excentricités. Quoi qu’il en soit, il sonna. Nous entendîmes un son strident de l’autre côté de la porte.

Beaucoup de gens pensent que les vampires vivent tous dans des manoirs isolés ou dorment dans un cercueil au fin fond d’un donjon, mais la plupart de ceux que je connais ont un appartement ou une petite maison et vivent sensiblement comme les humains. C’est de plus en plus rare qu’ils habitent au même endroit que leur maître. Le modèle du *Cirque des Damnés*, qui était autrefois la règle, fait désormais figure d’exception. Et je trouve ça bien dommage. Non que je sois nostalgique du bon vieux temps mais, quand je dois éliminer tout un groupe de vampires, c’est plus facile si je ne suis pas obligée de courir d’un bout à l’autre de la ville pour tous les avoir.

Cela dit, nous n'étions pas là pour tuer qui que ce soit, enfin, pas encore. Mais ça pouvait changer. Il suffirait d'une preuve ou, selon le juge, d'une forte présomption. Autrefois, ça ne m'aurait pas posé de problème. Maintenant… ça me turlupine. À ma connaissance, je n'ai jamais exécuté de vampire innocent du crime qu'on lui imputait, mais je dois admettre qu'au début de ma carrière je ne vérifiais pas aussi soigneusement. Pour moi, c'était juste des cadavres ambulants ; les rendre à l'immobilité et la mort ne m'apparaissait pas comme un meurtre. Mon boulot était plus facile à l'époque. Jamais de conflits moraux. Pour bien dormir la nuit, rien de tel que la certitude absolue que vous avez raison et que les autres sont tous des méchants.

La porte s'ouvrit, et le vampire apparut sur le seuil, clignant des yeux. Ses cheveux blonds étaient encore tout ébouriffés. Il avait enfilé un jean par-dessus son boxer, à moins

qu'il ait dormi avec. Dieu sait que la toile était assez froissée.

Il nous détailla en plissant les yeux, et je me rendis compte après quelques instants que c'était sûrement son expression habituelle, comme s'il avait bossé toute sa vie en plein air et négligé de porter des lunettes de soleil. Il avait des yeux très clairs, presque incolores. Il paraissait bronzé mais, vu qu'il était mort depuis cinq ans, ça ne pouvait pas être naturel. La mode du bronzage artificiel commence à prendre auprès des récemment décédés, ceux qui n'ont pas eu le temps de s'habituer à cette pâleur extrême. Le bronzage de ce type-là était très réussi : un boulot de professionnelle plutôt qu'une application maison.

— Jack Benchely ? demanda Zerbrowski.

— Qui le demande ?

Il brandit son insigne et je l'imitai.

— Sergent Zerbrowski de la Brigade d'Investigations surnaturelles.

— Marshal fédéral Anita Blake.

Jack Benchely cligna des yeux de plus belle, comme s'il était encore mal réveillé.

— Merde, qu'est-ce que j'ai fait pour trouver la Brigade des Ombres et l'Exécutrice sur le pas de ma porte juste après le coucher du soleil ?

— Et si nous entrions pour en discuter ? suggéra Zerbrowski en souriant.

Le vampire réfléchit une seconde.

— Vous avez un mandat ?

— Nous ne voulons pas fouiller votre logement, monsieur Benchely, juste vous poser quelques questions.

Zerbrowski arborait toujours un grand sourire qui n'avait même pas l'air forcé. Pour ma part, je n'essayais pas d'avoir l'air aimable. Pas envie.

— Quel genre de questions ? s'enquit Jack Benchely.

— Par exemple, que faisiez-vous dans un club de striptease de l'autre côté du fleuve alors que je sais que Malcolm vous a interdit de fréquenter ce genre d'endroit ?

À présent, je souriais, mais plutôt comme on montre les dents. Parfois, un sourire n'est rien d'autre qu'une menace de morsure… mais il faut approcher sa main de la gueule du chien pour le découvrir.

Benchely n'avait pas l'air motivé pour vérifier. Il paraissait très bien réveillé, maintenant, et presque effrayé. Il passa la langue sur ses lèvres fines et demanda :

— Vous allez me dénoncer à Malcolm ?

— Tout dépendra de votre degré de coopération.

— Ce que veut dire le marshal Blake, c'est que, si vous nous fournissez suffisamment d'informations, nous n'aurons pas besoin de déranger le chef de l'Église de la vie éternelle, reformula Zerbrowski sur un ton affable.

Je suppose que j'avais hérité du rôle du méchant flic pour la journée. Ça me convenait.

— Je sais très bien ce qu'elle veut dire.

Le vampire s'effaça pour nous permettre d'entrer, prenant bien garde de laisser ses mains là où nous pouvions les voir. En tant qu'humain, Jack Benchely avait un casier judiciaire. Rien de très sérieux : quelques cas d'ivresse sur la voie publique et de tapage nocturne, plus une affaire de violence domestique qui avait dégénéré en coups et blessures. La plupart de ces incidents étaient imputables à une trop grande quantité d'alcool et un manque flagrant de bon sens.

Lorsque nous fumes à l'intérieur, il referma la porte et se dirigea vers le canapé, dans lequel il se laissa choir. Sur une table basse qui aurait pu rivaliser avec la banquette arrière de Zerbrowski pour le titre de la plus spectaculaire décharge privée, il prit un briquet et une cigarette, qu'il alluma sans

demander si ça nous dérangeait. Grossier personnage.

Il n'y avait pas d'autres sièges dans le salon, aussi, nous restâmes debout. Jack Benchely n'était décidément pas très poli. D'un autre côté, je ne suis pas sûre que je me serais assise, même s'il y avait eu de la place. On s'attend toujours qu'un bordel pareil pue ; pourtant, la pièce empestait juste la cendre froide. Ce n'est pas la même chose qu'une odeur de crasse. J'ai déjà visité des maisons d'une propreté immaculée mais qui sentaient quand même la clope. Étant donné que je ne fume pas, c'est le genre de chose que je remarque tout de suite.

Jack Benchely tira très fort sur sa cigarette, dont le bout rougeoya. Il laissa la fumée ressortir par son nez et par les coins de sa bouche.

— Que voulez-vous savoir ?

— Pourquoi êtes-vous parti du *Saphir* si tôt hier soir ? demandai-je.

Il haussa les épaules.

— Il était plus de 23 heures. Je ne trouve pas que ce soit tôt.

— D'accord ; pourquoi êtes-vous parti à ce moment-là ?

Il me dévisagea, les yeux plissés derrière le nuage de fumée qui s'échappait de son nez.

— Je m'ennuyais. Toujours les mêmes filles, les mêmes numéros… Franchement, je trouvais ça plus drôle quand je pouvais boire.

— Je n'en doute pas.

— À quelle heure êtes-vous parti, exactement ? interrogea Zerbrowski.

Jack Benchely répondit. Nous enchaînâmes avec les questions habituelles. Avec qui était-il parti ? Quelqu'un pouvait-il témoigner qu'il avait directement gagné son véhicule, sans s'attarder sur le parking ?

— M'attarder, répéta Jack Benchely. (Et il se mit à rire assez fort pour nous montrer ses crocs. Ses canines étaient aussi jaunies

par la nicotine que le reste de ses dents.) Je ne me suis pas attardé, sergent. Je suis juste parti.

Je me demandai si je pouvais lui ordonner d'éteindre une cigarette alors qu'il était chez lui, et quelle serait sa réaction le cas échéant. S'il refusait, j'aurais l'air con. Si je lui arrachais sa clope des mains pour l'écraser, je passerais pour une emmerdeuse qui abuse de son autorité. Alors, je retins mon souffle en espérant qu'il finisse vite.

Il tira de nouveau très fort sur sa cigarette et parla à travers la fumée qui sortait de sa bouche.

— J'ai raté quoi ? Un des autres vampires s'est mal tenu avec une danseuse, et un de nos membres les plus vertueux tente de me mettre l'incident sur le dos ?

— Quelque chose comme ça, dis-je doucement.

Il pécha un cendrier parmi le bordel de sa table basse. C'était un vieux modèle en

céramique vert pâle, avec les côtés relevés et des encoches porte-cigarettes semblables à des empreintes de dents au milieu. Il écrasa sa clope sans chercher à dissimuler sa colère. À moins que cinq ans après la mort ne suffisent pas pour apprendre à dissimuler ses sentiments.

— C'est Charles, c'est ça ?

Je haussai les épaules. Zerbrowski sourit. Nous n'avions dit ni oui ni non. Pas question de nous mouiller.

— Il est membre de leur foutu club, il vous l'a dit ?

— Pas spontanément.

— Ben voyons. De sales hypocrites, tous autant qu'ils sont. (Jack Benchely passa les mains dans ses cheveux, qui se hérissèrent davantage.) Charles vous a dit que c'est lui qui m'avait recruté pour sa putain d'Église ?

Je luttai contre l'envie d'échanger un regard avec Zerbrowski.

— Il ne l'a pas mentionné, répondit ce dernier.

— Je voulais arrêter de boire. J'avais déjà tout essayé, y compris les Alcooliques anonymes. Rien ne marchait. Ça m'avait coûté deux femmes et tellement de boulots que j'en avais perdu le compte. J'ai un fils qui a presque douze ans et un ordre du tribunal qui m'interdit de le voir. Mon propre fils, vous vous rendez compte ?

Zerbrowski acquiesça comme si c'était difficile à croire.

— Un soir, j'ai rencontré Charles au club. À l'écouter, c'était si facile ! Je serais obligé de ne plus boire d'alcool parce que je ne pourrais plus boire du tout. Simple comme bonjour.

Il voulut prendre une autre cigarette.

— Vous pourriez attendre qu'on soit partis ? demandai-je.

— C'est le dernier vice qui me reste, protesta-t-il.

Mais il remit la clope dans son paquet. En revanche, il garda le briquet à la main et se mit à jouer avec comme si cela le réconfortait.

— D'après ma psy, j'ai une personnalité addictive. Vous savez ce que ça signifie ?

— Ça signifie que, si vous ne pouvez plus boire, vous vous fabriquez une autre dépendance, répondis-je.

Jack Benchely sourit et, pour la première fois, il me regarda, non pas comme un flic venu chez lui pour le faire chier, mais comme une vraie personne.

— Ouais, exactement. Cette définition ne plairait pas du tout à ma psy, ça non ! Mais c'est la vérité. Certaines personnes ont de la chance : elles sont juste accros à l'alcool, à la clope ou au jeu. Les gens comme moi… On est accro à la dépendance. N'importe quoi peut faire l'affaire.

— La soif de sang, devinai-je.

Jack Benchely rit de nouveau et acquiesça.

— Absolument. Je ne peux plus boire d'alcool mais je peux toujours boire. J'aime toujours ça. (Il posa le briquet sur la table basse, si brutalement que Zerbrowski et moi sursautâmes. Il ne sembla pas s'en apercevoir.) Tous les gens pensent que, quand on se fait transformer, on devient automatiquement beau et séduisant. Que les nanas tombent comme des mouches juste parce qu'on a une paire de crocs.

— Une paire de crocs, et le regard hypnotique qui va avec, précisai-je.

— C'est vrai que mes yeux peuvent les influencer mais, légalement, ce n'est pas une donation volontaire. (Jack Benchely regarda Zerbrowski comme si celui-ci incarnait l'ensemble des lois qui l'avaient bridé toute sa vie.) Si j'utilise mes pouvoirs vampiriques et que la fille court se plaindre que je l'ai forcée, je suis mort. (Puis il me dévisagea sans

hostilité.) C'est considéré comme une agression sexuelle, au même titre que si je l'avais droguée avant de la violer. Sauf que je suis un vampire. Il n'y aurait pas de procès. Ils me remettraient à vous, et vous me tueriez.

Je ne savais pas trop quoi répondre. Benchely disait vrai, même si la loi a été amendée récemment et s'il faut désormais plus d'un incident de ce genre (un « don de sang induit par hypnose », comme ils appellent ça) pour justifier l'exécution d'un vampire. L'extrême droite a hurlé que ça revenait à ouvrir toutes grandes les portes de nos communautés aux prédateurs sexuels. L'extrême gauche ne voulait pas soutenir l'extrême droite, alors elle a milité en faveur de l'amendement. Ceux d'entre nous qui se situent quelque part entre les deux n'aimaient tout simplement pas l'idée qu'un ordre d'exécution puisse être délivré sur la seule parole d'une soi-disant victime qui se réveillerait le lendemain matin bouffée par les remords.

— Contrairement aux diacres de l'Église, je ne suis pas pété de thunes, poursuivit Jack Benchely. Je dois user de mon *charme* pour convaincre une femme de me donner son sang. (Il avait prononcé le mot « charme » comme un juron.) Je sais que l'alcool a foutu ma vie en l'air mais, croyez-moi, j'ai beaucoup plus de charme avec deux ou trois verres dans le nez.

— Généralement, c'est faux.

Il me dévisagea.

— Qu'est-ce qui est faux ?

— La plupart des ivrognes pensent qu'ils sont charmants bourrés, mais ils se trompent. Croyez-moi, j'ai assisté à beaucoup de soirées où j'étais la seule personne à ne pas boire du tout. Un ivrogne n'a rien de charmant, sinon peut-être pour un autre ivrogne.

Jack Benchely secoua la tête.

— Peut-être. Tout ce que je sais, c'est que j'en suis réduit à me nourrir à l'Église,

qui aseptise les repas autant que possible. Boire du sang, ça devrait être encore meilleur que baiser, mais non : ils vous donnent l'impression qu'ils ne consentiront à vous nourrir qu'après avoir écouté leur sermon. Ça file un sale goût à la bouffe. (Il reprit son briquet et se remit à le faire tourner entre ses mains jusqu'à ce que la partie métallique se change en un tourbillon doré dans la lumière électrique.) Rien n'a bon goût quand on vous force à avaler votre fierté avec.

— Êtes-vous en train de dire que Charles Moffat, un des diacres de votre Église, vous a volontairement induit en erreur sur ce que serait votre vie après la transformation ? demandai-je le plus nonchalamment possible.

— Pas exactement induit en erreur, non. C'est plutôt que… je croyais que ce serait comme dans les livres et les films et, quand j'en parlais, il ne me détrompait pas. Alors que c'est très, très différent.

Si vous appartenez à la lignée de Belle Morte, les humains font la queue pour vous offrir leur sang. Si vous appartenez à une autre des lignées qui confèrent des pouvoirs, mais pas de beauté ou de charme surnaturel, et que vous vivez dans un pays où il est illégal de les utiliser, vous êtes baisé. Parmi les vampires que je connais bien, le seul qui descend d'une de ces lignées est Willie McCoy. Jusque-là, je ne m'étais jamais demandé comment il faisait pour se nourrir avec ses costards hideux, ses cravates encore pires et des cheveux lissés en arrière au gel. J'aurais peut-être dû.

L'Église de la vie éternelle ne promet guère plus que les autres Églises, mais, quand vous appartenez à la congrégation luthérienne, si vous cessez de vous y plaire, vous pouvez toujours partir. Lorsque vous devenez membre à part entière de l'Église de la vie éternelle, vous ne pouvez plus faire

marche arrière, si grands que soient vos regrets.

Zerbrowski nous ramena vers le sujet initial de la discussion.

— Quand vous avez quitté le *Saphir*, vous n'avez vu personne dans le parking qui pourrait nous confirmer votre heure de départ ?

Jack Benchely secoua la tête.

— Vous avez senti quelque chose ?

Il leva ses yeux délavés vers moi et fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Vous n'avez vu personne, mais la vision n'est pas le seul sens dont vous disposez.

Il se rembrunit davantage.

Je me penchai pour pouvoir le regarder dans les yeux. J'aurais pu me mettre à genoux, mais je ne voulais pas toucher la moquette avec autre chose que la semelle de mes chaussures.

— Vous êtes un vampire, Benchely. Un suceur de sang, un prédateur. Si vous étiez humain, je vous demanderais juste ce que vous avez vu ou entendu, mais vous n'êtes pas humain. Si vous n'avez rien vu et entendu, avez-vous senti quelque chose ? Avez-vous perçu quoi que d'anormal, ce soir-là ?

Il semblait positivement perplexe.

— Que voulez-vous dire ?

Je secouai la tête.

— Mais que vous ont-ils fait ? Ils vous ont transformé en vampire, et ils ne vous ont rien appris sur ce que vous êtes ?

— Nous sommes les enfants éternels de Dieu, récita-t-il.

— Foutaises ! Vous ignorez ce que vous êtes, ou ce que vous pourriez être.

J'avais envie de le prendre par les épaules et de le secouer. Il était mort depuis cinq ans. Je ne pensais pas qu'il était impliqué dans le meurtre de la stripteaseuse, mais

il avait traversé ce foutu parking pas loin de l'heure où elle avait été tuée. S'il n'avait pas été si pathétique, il aurait pu nous aider à coincer les méchants.

— Je ne comprends pas, dit-il.

Et je le crus. Je secouai la tête.

— J'ai besoin de prendre l'air.

Je me dirigeai vers la porte, laissant à Zerbrowski le soin de marmonner :

— Merci pour votre coopération, monsieur Benchely. Si vous vous rappelez quoi que ce soit, passez-nous un coup de fil.

J'étais sur la coursive, en train d'inspirer à pleins poumons, quand il me rejoignit.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? Pourquoi as-tu brusquement décidé de mettre un terme à l'interrogatoire d'un suspect ?

— Ce n'est pas lui, Zerbrowski. Il est trop pitoyable pour l'avoir fait.

— Écoute-toi, Anita. Ça n'a pas de sens. Tu sais aussi bien que moi qu'un meurtrier

peut te manipuler pour que tu le prennes en pitié. Certains d'entre eux s'en font une spécialité.

— Je ne veux pas dire que j'ai pitié de lui. Je veux dire qu'en tant que vampire il est trop pitoyable pour avoir pu commettre ce meurtre.

Zerbrowski fronça les sourcils.

— Désolé, je ne pige pas.

Je ne savais pas trop comment lui expliquer, mais j'essayai.

— C'est déjà assez terrible qu'ils l'aient laissé croire que devenir un vampire résoudrait tous les problèmes de son existence misérable mais, en plus de ça, ils l'ont tué. Ils lui ont pris sa vie mortelle et, ensuite, ils ont fait de lui un vampire infirme.

— Infirme ? Comment ça ?

— N'importe quel vampire de ma connaissance aurait remarqué quelque chose, Zerbrowski. Ils ont des perceptions hyper affûtées, comme celles d'un prédateur. Les

prédateurs sentent les choses. Benchely a peut-être des crocs, mais il réfléchit toujours comme s'il était un mouton plutôt qu'un loup.

— Voudrais-tu vraiment que tous les membres de l'Église de la vie éternelle soient de bons prédateurs ?

Je m'adossai à la balustrade.

— Non, ce n'est pas ça. Le problème, c'est qu'ils ont pris la vie de Benchely et qu'ils ne lui en ont pas donné une autre à la place. Il n'est pas mieux loti qu'avant.

— Il ne se fait plus arrêter pour ivresse sur la voie publique.

— Mais combien de temps s'écoulera encore avant qu'il ne puisse plus le supporter, qu'il utilise son regard pour boire le sang de quelqu'un et qu'il foute tout en l'air ? En se réveillant, sa victime décidera qu'elle a été agressée. Il n'est pas assez bon vampire pour éviter qu'elle ait des regrets le lendemain.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « il n'est pas assez bon vampire » ? Anita, je ne comprends rien.

— Peut-être que tu ne peux pas comprendre, Zerbrowski. Mais moi, j'ai vu des vrais vampires. Ils sont terriblement dangereux, ou ils peuvent l'être. Mais même ceux qui n'appartiennent pas à une lignée dont les membres deviennent plus beaux après leur mort possèdent une certaine… aura, une mystique qui les rend aussi fascinants que des tigres en cage, un je-ne-sais-quoi d'indéfinissable qui fait cruellement défaut à tous les membres de l'Église de la vie éternelle auxquels nous avons parlé depuis hier soir.

— Au risque de me répéter, est-il vraiment souhaitable que les vampires soient tous puissants et mystérieux ?

— Disons que ça compliquerait le travail des forces de l'ordre. Mais, Zerbrowski, l'Église a convaincu ces gens de se laisser

tuer. Et pour quoi ? Ça fait des années que je tente de dissuader les recrues potentielles, mais je n'ai jamais pris la peine de discuter avec les membres à part entière, parce que je ne pouvais plus les sauver.

Zerbrowski me regardait bizarrement. Je suppose que je ne pouvais pas lui en vouloir.

— Tu penses que les vampires sont morts. Tu sors avec l'un d'eux, et tu penses toujours qu'ils sont morts.

— Jean-Claude n'a pas créé de nouveau vampire depuis qu'il est devenu le Maître de la Ville.

— Pourquoi ? Ce n'est plus considéré comme un meurtre, maintenant.

— Parce que je crois qu'il partage mon point de vue.

Zerbrowski fronça les sourcils, ôta ses lunettes, se pinça le nez, remit ses lunettes et secoua la tête.

— Je ne suis qu'un simple flic. Tu me files mal à la tête.

— Simple, mon cul. Katie m'a dit que tu avais un double diplôme en criminalité et en philosophie. Ça ne doit pas être très fréquent dans la police.

Il me jeta un regard de biais.

— Si tu racontes ça à quiconque, je nierai, et je dirai qu'à force de coucher avec des morts-vivants, tu as des hallucinations.

— Fais-moi confiance, Zerbrowski : si j'avais des hallucinations, elles ne te concerneraient pas.

— C'est un coup bas, Blake. Je ne te taquinais même pas.

Mais il souriait.

Son téléphone sonna. Il l'ouvrit pour prendre la communication.

— Zerbrow… (Il ne put même pas finir de dire son nom. Son sourire s'évanouit.) Répète plus lentement, Arnet. Et merde. On arrive. Sortez les objets saints : ils se

mettront à briller si le vampire est dans les parages.

Il se mit à courir en refermant son téléphone. Je m'élançai à sa suite.

— Que se passe-t-il ?

Nous étions déjà en train de dévaler l'escalier quand il répondit :

— Une femme morte chez le deuxième vampire. Il a disparu. L'appartement semble vide.

— Semble ?

— Tu sais bien que ces enfoirés sont doués pour la dissimulation.

J'aurais protesté si j'avais pu. Comme je ne pouvais pas, je battis Zerbrowski à la course et arrivai à sa voiture avant lui. Si nous n'avions pas eu si peur de ce que nous allions trouver à l'appartement, je me serais moquée de lui.

CHAPITRE 62

L'appartement était franchement plus joli que celui dont nous venions, assez propre et bien rangé pour satisfaire même ma belle-mère, Judith, à l'exception de la femme morte sur la moquette et de la traînée de sang en provenance de la chambre, qui faisaient désordre. Cela mis à part, il avait l'air fraîchement briqué.

Depuis le temps, je sais que des meurtres se produisent même dans les plus

beaux quartiers. Je sais que ni l'argent ni la bonne éducation ne sont des barrières efficaces contre la violence. Je le sais parce que j'ai déjà examiné des cadavres dans des demeures splendides. Tout le monde veut croire que ce genre de drame ne se produit que dans des endroits horribles où même les rats ont peur d'aller, mais c'est faux.

Je croyais qu'il ne me restait plus aucune illusion sur le sujet du meurtre et des meurtriers, mais je me trompais. Parce que la première chose que je pensai en découvrant cet appartement si coquet avec une femme morte sur la moquette fut que le corps aurait été plus à sa place dans le salon de Jack Benchely. En fait, on aurait facilement pu le dissimuler au milieu de toutes les cochonneries qui jonchaient la table basse.

La victime gisait si près de la porte qu'Arnet et Abrahams avaient dû déplacer son bras pour entrer. Abrahams venait d'être transféré de la brigade des mœurs. Il se

tenait de l'autre côté de la pièce, debout près de la cuisine étincelante. Il était grand et mince, avec des cheveux noirs et un teint olivâtre. Le marron devait être sa couleur préférée car, chaque fois que je le voyais, il portait toujours au moins un vêtement de cette couleur. Il parlait avec Zerbrowski, qui prenait des notes.

Jusqu'ici, je n'avais pas appris assez de choses pour avoir besoin de les noter. Peut-être parce que la victime gisait à nos pieds, les miens, et ceux d'Arnet. Rien de tel qu'un cadavre pour tuer une conversation enjouée dans l'œuf. Elle était allongée sur le ventre, les jambes légèrement écartées, une main tendue vers la porte, l'autre bras ramené en arrière par Arnet quand elle avait dû entrer.

L'inspecteur Jessica Arnet se tenait près de moi, les yeux baissés et l'air un peu pâle sur les bords. Peut-être à cause du manque de maquillage, mais il ne me semblait pas. À bien y regarder, elle portait

de l'ombre à paupières, du mascara et un rouge à lèvres clair. Mais ses yeux étaient écarquillés, son visage livide sous ses courts cheveux bruns, pas livide à cause du contraste, mais comme si elle était sur le point de s'évanouir, et je me tenais prête à saisir par le coude au cas où.

Je voulais lui demander si ça allait, mais ce n'est pas le genre de question qu'on pose à un flic. J'essayai quand même de la faire parler.

— Comment avez-vous su qu'elle était là-dedans ?

Arnet sursauta et tourna un regard effrayé vers moi. Elle avait vraiment la pétoche.

— Vous ne voulez pas qu'on sorte prendre l'air ? suggérai-je.

Elle secoua la tête et, comme je suis capable de reconnaître une tête de mule au premier coup d'œil, je n'insistai pas.

— J'ai vu du sang sous la porte… En tout cas, j'étais presque sûre que c'était du sang.

— Et après ?

— J'ai appelé des renforts, et on a ouvert la porte d'un coup de pied.

— Vous et Abrahams.

Elle acquiesça.

— La porte a buté sur son bras et nous est revenue dans la figure, mais nous ne savions pas encore que c'était elle. Je me suis accroupie pendant qu'Abrahams restait debout et, quand nous avons tenté d'ouvrir la porte une seconde fois, c'est moi qui l'ai vue la première. Moi qui ai vu que l'obstacle était un cadavre.

Sa voix tremblait un peu.

— Venez, allons dans la cuisine.

— Je vais bien, aboya-t-elle. Pourquoi croyez-vous être la seule femme capable de supporter ce genre d'horreurs ?

Je haussai les sourcils et comptai jusqu'à cinq en silence. Je n'étais pas fâchée ; simplement, je ne savais pas quoi répondre. Je finis par opter pour la vérité.

— Ce n'est pas moi qui suis blême et qui semble près de tomber dans les pommes.

— Je ne vais pas m'évanouir, siffla Arnet.

Quand une personne en colère chuchote, elle a toujours l'air maléfique.

— D'accord. Alors, on reste ici.

— D'accord, répéta-t-elle, furieuse.

Je haussai les épaules. Curieusement, je n'arrivais pas à lui en vouloir.

— D'accord. Donc, vous avez examiné la femme, constaté qu'elle était morte et… ?

— Vous savez quoi ? Je n'ai pas à vous faire de rapport. Vous n'êtes pas mon chef.

Cette fois, elle avait réussi à me mettre en rogne.

— Écoutez Arnet, si vous avez des griefs personnels contre moi, on peut en discuter, mais pas sur son temps.

Je tendis un doigt vers la victime.

— Comment ça, « pas sur son temps » ? Elle est morte. Elle n'a plus de temps du tout.

— Foutaises. On bosse pour elle, là. Elle a été assassinée ; pour le moment, attraper le fils de pute qui lui a fait ça est plus important que tout le reste. En refusant de me parler et en vous comportant comme une bleue, vous ne réussirez qu'à lui donner plus de temps pour nous échapper. Nous ne voulons pas qu'il s'échappe. Nous voulons le coincer, pas vrai ?

Elle acquiesça d'un air maussade.

— Je ne me comporte pas comme une bleue.

Je soupirai.

— Je m'excuse d'avoir dit ça. Si vous voulez qu'on se dispute, on se disputera,

mais plus tard, quand on ne perdra pas un temps précieux : le sien.

Je tendis de nouveau le doigt vers le corps, et Arnet ne put s'empêcher de baisser les yeux pour regarder. D'accord, c'était peut-être un peu théâtral de ma part, mais j'avais déjà passé beaucoup de temps à m'écharper avec Dolph sur des scènes de crime. Je n'avais vraiment pas besoin d'une nouvelle prima donna. Les meurtres d'abord, les histoires personnelles ensuite. Il faut avoir des priorités dans la vie.

Zerbrowski se tenait derrière Arnet. Je l'avais vu approcher, mais elle, probablement pas.

— Sors prendre l'air, Arnet, dit-il en souriant pour atténuer sa vexation.

— Je suis un des inspecteurs de cette équipe. Pas elle, protesta Arnet en me désignant du pouce.

— Dehors, tout de suite, dit Zerbrowski sur un ton qui n'avait plus rien d'amical.

Arnet resta plantée là, à le foudroyer du regard.

— Si je dois te le dire une troisième fois, ça va mal se passer, menaça Zerbrowski.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Arnet.

Ses mains commencèrent à trembler. Elle était furieuse à ce point. Qu'avais-je bien pu faire pour la mettre dans une rogne pareille ? Était-ce à cause de Nathaniel ? Elle n'était jamais sortie avec lui. Elle ne le connaissait même pas avant qu'il vienne habiter chez moi.

— Tu veux que je te retire de l'affaire ? demanda Zerbrowski d'une voix basse et grondante qui ne lui ressemblait pas du tout.

— Non, répondit Arnet d'un air boudeur et surpris à la fois, comme si elle ne le savait pas capable de parler ainsi.

À vrai dire, moi non plus.

Zerbrowski lui jeta un regard raccord avec sa nouvelle voix.

— Alors, tu sais ce qui te reste à faire.

Arnet ouvrit la bouche, la referma et pinça les lèvres si fort qu'elles blêmirent. Elle tourna les talons, hauts de cinq centimètres (féminins mais confortables), et sortit.

Zerbrowski poussa un gros soupir et reporta son attention sur moi, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Moi ? Rien du tout.

Il me regarda sans rien dire.

— Je te jure que je ne lui ai rien fait.

— D'après Katie, Arnet t'en veut à cause d'un truc que tu as dit pendant le mariage.

— Comment Katie peut-elle le savoir ?

Zerbrowski plissa les yeux.

— Tu as dit quelque chose, pas vrai ?

J'ouvris la bouche, la refermai et jetai un coup d'œil au cadavre.

— On perd du temps avec toutes ces conneries.

D'accord, la vérité, c'est que je n'avais vraiment pas envie de discuter de mes arrangements domestiques avec Zerbrowski, mais nous avions bel et bien un meurtrier à attraper.

— Exact. Mais dès qu'on pourra respirer, tu arrangeras les choses entre Arnet et toi.

— Moi ? Pourquoi moi ?

— Parce que tu n'es pas furieuse contre elle au point d'en perdre tout sens commun, répondit-il calmement comme si c'était une évidence.

J'aurais bien voulu protester, mais son raisonnement se tenait.

— Je ferai mon possible. Que t'a raconté Abrahams ?

— Arnet a vu du sang sous la porte. Ils ont appelé les renforts et ils sont entrés. Ils ont fouillé tout l'appartement sans réussir à trouver un certain Avery Seabrook. Le lit

était défait, et les traces de sang semblaient commencer là.

— Pas juste dans la chambre : dans le lit.

Zerbrowski acquiesça.

— On a pu l'identifier ? m'enquis-je.

Curieusement, il ne me demanda pas de qui je parlais.

— Son sac à main était posé près du lit, à côté de ses vêtements soigneusement pliés. Sally Cook, vingt-quatre ans, un mètre cinquante-huit, et je ne crois jamais le poids mentionné sur le permis de conduire d'une femme.

— Les femmes mentent sur leur poids, concédai-je, mais les hommes se rajoutent toujours deux centimètres.

Zerbrowski grimaça.

— C'est juste parce que nous ne sommes pas assez intelligents pour nous souvenir combien nous mesurons.

Je lui souris et résistai à l'envie de lui donner un coup de poing amical dans l'épaule. Zerbrowski me fait toujours cet effet-là, même sur les scènes de crime.

— J'ai remarqué que tu as trempé tes doigts dans le sang pendant que tu examinais la victime. Tu as peut-être compromis un indice.

— J'y ai touché aussi peu de possible. Mais je sais pourquoi elle s'est vidée de son sang, du moins, partiellement.

— Je t'écoute, dit Zerbrowski.

Il commençait à parler comme Dolph. Ce n'était pas une mauvaise chose, mais ça me perturbait un peu.

— Elle a une trace de morsure partielle à l'intérieur de la cuisse. On dirait que les crocs ont perforé son artère fémorale.

— Pourquoi « partielle » ? Ou le vampire l'a mordue, ou il ne l'a pas mordue.

Je haussai les épaules.

— Il l'a mordue, mais on dirait qu'elle s'est dégagée très vite ou qu'il n'a pas pu finir ce qu'il avait commencé pour une autre raison. Faute d'une meilleure analogie, c'est comme quand tu te fais mordre par un serpent. S'il n'est pas venimeux, tu n'as pas intérêt à arracher ses crochets de ta chair. Les crocs de vampire ne sont pas aussi incurvés que ceux de la plupart des serpents mais, si tu te dégages trop brusquement, tu vas quand même t'amocher davantage que si tu laissais le vampire en finir avec toi.

— Quand quelque chose te mord, c'est un réflexe d'essayer de te dégager, Anita.

— Je ne te dis pas le contraire. Je dis juste que ce n'est pas une bonne idée, parce que ça fait plus de dégâts.

— Donc, le vampire l'a mordue, elle s'est débattue, et elle s'est déchirée l'artère fémorale en se dégageant. Veux-tu dire qu'il n'a pas fait exprès ?

Je haussai les épaules.

— Par l'artère fémorale, tu peux te vider de ton sang en vingt minutes, voire moins. La plupart des gens n'en ont pas conscience.

— Anita, ne me fais pas ça.

— De quoi parles-tu ?

— J'ai gardé le meilleur pour la fin. Dans la chambre, à côté du sac à main, il y avait une petite mallette contenant ce qui ressemble fort à un costume de stripteaseuse : beaucoup de franges, et pas grand-chose d'autre. Si c'était bien une stripteaseuse, nous tenons un de nos tueurs en série. Et voilà que tu insinues que, peut-être, Avery Seabrook n'a pas fait exprès de la tuer. Si tu as raison, il n'est pas l'un des vampires que nous recherchons. J'ai réclamé un mandat d'exécution à son nom, et je détesterais te faire tuer le mauvais type.

Je secouai la tête.

— Dans tous les cas, il est responsable de la mort de cette femme, Zerbrowski. Et vu la façon dont la loi est tournée, il

n'échappera pas à la peine capitale. S'il fait partie de notre équipe de tueurs en série, c'est un homme mort… doublement mort, je veux dire. S'il a accidentellement touché son artère fémorale et qu'il n'était pas assez malin pour appeler le SAMU, qu'il a paniqué ou que l'aube s'est levée avant qu'il puisse réagir, il est mort aussi. Peu importe qu'il ait eu l'intention de la tuer ou non. Selon la loi, si un vampire tue un humain en utilisant sa morsure, c'est un meurtre. Il n'y a pas d'homicide involontaire pour les suceurs de sang.

Zerbrowski me dévisagea, le regard très sérieux derrière ses lunettes à monture métallique.

— Tu penses que c'était un accident, pas vrai ?

Je haussai de nouveau les épaules.

— S'il avait voulu lui déchiqueter l'artère fémorale, la morsure serait différente, plus vicieuse. J'ai examiné

beaucoup de victimes de vampires, Zerbrowski, vraiment beaucoup. Ça ressemble à l'œuvre d'un nouveau-né qui ne sait pas encore utiliser ses crocs. Un vampire mort depuis deux ans déjà ne devrait pas commettre ce genre d'erreur.

— Donc, il a fait exprès.

Je soupirai.

— Je commence à me demander quel genre d'éducation les bébés vampires reçoivent à l'Église de la vie éternelle.

— Que veux-tu dire ?

— Je croyais qu'ils avaient un système de mentors, comme la plupart des groupes de lycanthropes que je connais, pour apprendre aux nouveaux à chasser et à tuer proprement.

— Serais-tu en train de confesser quelque chose au nom de tes amis poilus ? demanda Zerbrowski.

Et il ne souriait pas assez pour que ce soit vraiment une boutade, pas assez pour ma tranquillité d'esprit.

— À chasser et à tuer des animaux, Zerbrowski, précisai-je. Des animaux. Jean-Claude n'a pas créé de nouveaux vampires depuis que je le fréquente, mais j'ai déjà rencontré des vampires transformés depuis deux ans, et ce n'était plus des bleus. Ce n'était pas non plus des experts, mais ils ne commettaient pas d'erreurs aussi grossières. Tu te souviens quand Jack Benchely a dit que l'Église fournissait des humains à ses vampires pour qu'ils se nourrissent, mais qu'elle faisait en sorte d'aseptiser le processus au maximum ?

— Oui.

— Et si boire à l'artère fémorale – donc, à l'intérieur de la cuisse – était considéré comme un tabou, une pratique trop sexuelle pour que l'Église l'enseigne à ses membres ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu connais cette théorie selon laquelle, si on ne parlait pas de sexe aux ados, ils n'y penseraient jamais tout seuls ?

— Oui. (Zerbrowski sourit pour de bon et secoua la tête.) En tant qu'ancien ado mâle qui aura un jour deux ados femelles à gérer, je pense que c'est une chouette théorie, mais qu'elle est totalement à côté de la plaque.

— Je suis bien de ton avis. Mais suppose que l'Église réagisse comme les gens d'extrême droite ? Qu'elle parte du principe que, si elle ne parle pas de tous ces trucs tabous à ses nouveaux membres, il ne leur viendra jamais à l'idée de les faire ?

— Boire à l'intérieur de la cuisse d'un humain ressemblerait trop à une gâterie, selon Malcolm et compagnie.

Cette fois, Zerbrowski ne plaisantait pas : il réfléchissait.

Je hochai la tête.

— Exactement. ?

— Mais Avery, notre jeune vampire, a eu l'idée de le faire, et il a essayé. Le problème, c'est qu'il ne savait pas comment s'y prendre.

— Tout à fait. Et comme personne ne l'avait jamais mis en garde, il ignorait combien une morsure à cet endroit peut-être dangereuse. Ça me fait penser aux gamines qui tombaient enceintes quand on était encore au collège parce qu'elles avaient utilisé des emballages de barres chocolatées en guide de capote.

Zerbrowski me dévisagea.

— Tu déconnes.

— Je te jure devant Dieu que je n'invente rien. Bref, les jeunes vampires sont comme les adolescents humains : si tu ne les éduques pas, ils finissent par faire des conneries. Des choses dangereuses qui peuvent entraîner leur mort ou celle de quelqu'un d'autre. En matière d'éducation sexuelle ou de règles basiques concernant les dons de

sang faits à un vampire, l'ignorance n'est pas mère de béatitude. Dans les deux cas, elle peut être meurtrière.

Zerbrowski baissa les yeux vers le corps.

— Si tu fais abstraction de la différence de taille, elle correspond au profil physique des deux premières victimes. Elle est blonde, elle aussi.

— Mais ce n'est pas une blonde naturelle.

Il fronça les sourcils.

— Je veux juste dire qu'on voit ses racines, précisai-je. Pour le reste, je n'ai pas regardé de trop près, mais je pense qu'elle avait très peu de poils à la base ou qu'elle s'épilait complètement, comme beaucoup de stripteaseuses.

— Et de stripteaseurs. Ton nouveau petit ami, par exemple.

Le ton de Zerbrowski était désinvolte. Pas son regard. Je secouai la tête.

— Ça ne te regarde pas.

— Je vous ai trouvés très poches l'un de l'autre sur la piste de danse. D'un autre côté, il vit avec toi, maintenant, non ?

— Quelqu'un a la langue trop bien pendue.

— Hé, j'ai une formation de détective. J'ai détecté que tu te tapais un stripteaseur qui a, quoi, sept ans de moins que toi ?

— En tant que responsable de cette enquête, tu ne devrais pas plutôt t'occuper de détecter le coupable ?

— Je réfléchis. Te taquiner m'aide toujours.

— Ravit d'apprendre que je suis une source d'inspiration pour toi. À quoi réfléchis-tu ?

— Je me dis que je voudrais bien parler à Avery Seabrook avant qu'il soit exécuté. S'il a pris part aux autres meurtres, je veux le nom de ses amis. Et s'il a tué cette fille par accident, je pense que ça serait bien de le

savoir. Si tu as raison et que l'Église de la vie éternelle n'enseigne pas les règles de sécurité vampirique de base à ses membres, des centaines de meurtriers potentiels se baladent en liberté dans les rues de Saint Louis ce soir. Ce n'est pas bon du tout.

— Légalement, nous ne pouvons pas forcer Malcolm à modifier ses méthodes d'enseignement. Séparation de l'Église et de l'État, blablabla.

Zerbrowski acquiesça.

— En effet, je ne peux pas, et le marshal fédéral Blake ne le peut pas non plus. Mais Anita Blake, chérie du Maître de la Ville, a peut-être une chance d'y arriver.

— M'inciterais-tu à encourager quelqu'un d'autre à mettre discrètement la pression sur un honnête citoyen ?

— Tu crois vraiment que c'est mon genre ?

— Oui.

— J'ai mal à la tête. J'abandonne. Comment faire pour attraper un vampire et le retenir le temps de l'interroger sans que personne d'autre se fasse tuer ?

— Avery Seabrook n'est mort que depuis deux ans, Zerbrowski. Il n'est pas si dangereux.

Il baissa les yeux vers le cadavre.

— Va dire ça à Sally.

D'accord, il marquait un point.

— Si c'était un accident, il se pourrait qu'il coure à l'église chercher un refuge, ou l'absolution, ou je ne sais quoi.

— Et si ce n'était pas un accident ?

— Dans ce cas, il a probablement rejoint ses amis tueurs en série, et je ne sais absolument pas où nous pourrions le chercher. La seule information dont nous disposons, c'est que son terrain de chasse se trouve de l'autre côté du fleuve, dans les boîtes à striptease.

Zerbrowski acquiesça.

— Le shérif Christopher, que tu as eu le plaisir de rencontrer, a mis tous ses hommes en alerte. La police de l'État nous file un coup de main en essayant de garder profil bas.

— Tu vas avoir du mal à empêcher les médias d'avoir vent de toute l'histoire.

Il haussa les épaules.

— Je sais.

— Donc, si les clubs sont déjà sous surveillance, nous sommes libres d'explorer l'autre piste.

— L'église.

Je hochai la tête.

— Je vais parler à Abrahams et le mettre au courant. Pendant ce temps, va te réconcilier avec Arnet.

— Zerbrowski…

— Fais-le, Anita. Je n'ai pas le temps de jouer les arbitres dans des disputes de gamines. Tu as moins de cinq minutes. À ta place, je me grouillerais.

Il avait repris ce ton qui ne lui ressemblait pas du tout. Un ton qui n'était pas hostile mais qui ne laissait aucune place à la discussion. Le ton de quelqu'un qui s'attend à être obéi.

Et, curieusement, il le fut. Enfin, disons que je sortis rejoindre Arnet. Je n'avais aucune idée de la manière dont je pourrais m'y prendre pour qu'elle cesse de m'en vouloir, puisque je ne savais pas pourquoi elle m'en voulait. J'avais du mal à croire qu'elle se mette dans un état pareil juste parce qu'elle ne pouvait pas sortir avec Nathaniel et, si ce n'était pas ça, je ne voyais vraiment pas ce que ça pouvait être d'autre. Encore un problème relationnel qui me laissait perplexe. C'est moi, ou les gens sont franchement compliqués ?

CHAPITRE 63

Un coup d'œil par la porte partiellement ouverte ne me permit pas de voir Arnet : juste une forêt d'agents en uniforme ou en civil, et le médecin légiste avec son équipe au grand complet qui attendaient pour emporter le corps. Les techniciens du labo n'étaient pas encore arrivés. C'est rare que je débarque sur une scène de crime si tôt ; en général, je suis la dernière sur les lieux.

Sur le seuil, j'ôtai mes gants ensanglantés, mais personne n'avait pensé à installer une poubelle pour les déchets. Je gardai les gants, les tenant du bout des doigts. Ils me gênaient, mais je ne pouvais quand même pas les jeter par terre.

Le nouvel inspecteur de la BRIS me rejoignit, un sac-poubelle vide dans ses mains gantées. Il s'appelait Smith et je l'avais rencontré une fois sur une scène de crime, longtemps auparavant, quand il était encore un simple agent en uniforme. C'était aussi l'une des premières fois que j'avais croisé Nathaniel. Smith m'avait semblé suffisamment à l'aise avec les lycanthropes pour que je pense à le signaler à Dolph et, apparemment, celui-ci en avait tenu compte. Voir Smith en civil me rappelait que Dolph ne me croyait pas vraiment mauvaise et qu'il accordait toujours de l'importance à mon opinion.

Smith me sourit.

— On dirait que j'arrive juste à temps.

Il me tint le sac-poubelle ouvert pour que je puisse y jeter mes gants.

Je lui rendis son sourire.

— Mon sauveur.

— Smith ! hurla Zerbrowski.

Smith se dirigea vers son supérieur en tenant toujours le sac-poubelle. En tant que plus récent gradé, il faisait office de bon-niche. Il n'était pas aussi mal considéré qu'un bleu en uniforme, mais il occupait quand même la position la plus basse dans la chaîne alimentaire de la brigade. Je sortis sans attendre de voir ce que Zerbrowski lui voulait. Ce n'était pas mon problème. Non, mon problème m'attendait dehors.

Je pensais trouver Arnet dans le couloir, au milieu de la foule de ses collègues, mais elle n'y était pas. Je descendis l'escalier et franchis la porte vitrée du petit vestibule. Arnet avait pris Zerbrowski au mot, ou peut-être avait-elle vraiment

besoin de respirer. La nuit d'octobre était douce, moins fraîche que la précédente mais encore assez pour sentir qu'on était en automne. L'air avait ce piquant qui donne envie d'aller dans un verger pour ramasser des pommes.

Arnet était assise sur le trottoir, dans une lumière halogène assez vive pour que son tailleur-pantalon paraisse toujours de la même nuance bordeaux qu'à l'intérieur de l'appartement. Cette couleur m'aurait donné l'air malade, mais elle faisait ressortir les mèches qu'on ne voyait pas dans les cheveux d'Arnet quand elle portait du noir ou du bleu marine. Elle avait passé les bras autour de ses genoux ; elle ne les serrait pas contre elle mais, même de loin, on voyait qu'elle n'avait pas l'air contente.

Je n'avais vraiment pas envie de faire ça. Je respirai profondément et me dirigeai vers Arnet. Je m'arrêtai tout près d'elle.

— Cette place est prise ?

Elle sursauta et leva les yeux vers moi. Puis elle s'essuya précipitamment le visage dans un vain effort pour cacher ses larmes.

— Génial, maugréa-t-elle. Vous me surprenez en train de pleurer. Maintenant, vous devez vraiment me prendre pour une grosse nulle.

Elle n'avait pas dit que je pouvais m'asseoir, mais elle n'avait pas non plus dit que je ne pouvais pas. Alors, je m'installai assez près d'elle pour pouvoir discuter sans élever la voix, mais à une distance suffisante pour ne pas envahir son espace personnel plus que nécessaire. Je me réjouis d'être en tee-shirt-jean-baskets : c'était la tenue idéale pour s'asseoir au bord d'un trottoir.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Arnet ? demandai-je.

— Rien.

— D'accord. Pourquoi êtes-vous fâchée contre moi ?

Elle me coula un regard de biais.

— Qu’est-ce que ça peut vous faire ?

— On bosse ensemble.

— Vous savez, n’importe quelle autre femme aurait commencé par bavarder un peu, au lieu d’attaquer le sujet de front.

— Zerbrowski m’a donné moins de cinq minutes. Je n’ai pas le temps de bavarder.

— Pourquoi moins de cinq minutes ?

— Parce qu’on doit aller quelque part ensuite.

— Vous savez où se trouve Avery Seabrook ?

— Non, mais je connais quelqu’un qui le saura peut-être.

Elle détourna les yeux et secoua la tête.

— Et comment avez-vous connu des gens susceptibles de le savoir ? Pas à travers votre travail pour la police.

Je fronçai les sourcils, mais elle ne pouvait pas me voir.

— Qu’est-ce que c’est censé signifier ?

Arnet s'humecta les lèvres, hésita et dit :

— Je pourrais bosser pour la brigade pendant des années, et jamais je n'aurais autant de contacts que vous chez les monstres. Jamais je ne les connaîtrais aussi bien. (De nouveau, elle me jeta un regard en coin mais, cette fois, elle ne se détourna pas presque immédiatement.) Dois-je m'envoyer en l'air avec eux pour devenir aussi bonne que vous dans mon boulot ?

J'écarquillai les yeux.

— Pitié, dites-moi que vous n'êtes pas fâchée à ce point juste parce que je sors avec Nathaniel et pas vous.

— Je vous ai vue au club hier soir.

Il fut un temps où j'aurais demandé : « Au *Plaisirs Coupables* ? » mais l'époque où je fournissais spontanément des informations est révolue.

— Quel club ?

Soudain, le regard d'Arnet devint un regard de flic, peut-être un peu plus hostile que nécessaire, mais froid et scrutateur. Elle me dévisagea comme si elle pouvait lire dans mes pensées, ce qui n'était que partiellement inexact. Elle n'en savait pas autant que son regard semblait le dire, mais elle en savait probablement plus que je l'aurais voulu.

— Ne jouez pas à ça avec moi, Anita.

On allait se friter en utilisant nos prénoms. Super.

— Je ne suis pas très douée pour les jeux, Jessica. En général, j'évite de jouer.

Elle serra ses mains autour de ses genoux, sans doute pour éviter de m'étrangler.

— Très bien. Au *Plaisirs Coupables*. Je vous ai vue au *Plaisirs Coupables* hier soir.

Mon expression ne trahit aucune émotion, parce qu'elle m'avait laissé le temps de me préparer. Je me contentai de cligner des yeux et d'esquisser un léger sourire, aimable mais pas très expressif. Pourtant, je cogitais

furieusement. Qu'avait-elle vu exactement ? De quoi se souvenait-elle ? Avait-elle assisté au numéro de Primo ?

Je faillis dire : « Moi, je ne vous ai pas vue », mais je me retins. Je n'allais pas l'aider à combler les blancs.

— Vous m'avez vue au *Plaisirs Coupables*, et alors ? Je sors avec le propriétaire.

Arnet détourna les yeux vers les voitures garées dans le parking et, plus loin, la camionnette de télé qui venait d'arriver. L'agent en uniforme qui tendait du scotch de police jaune pour barrer l'accès de la scène du crime s'interrompit et détailla la camionnette. Quelqu'un allait-il prévenir Zerbrowski ?

Arnet se retourna et cria :

— Marconi, va dire à Zerbrowski que les journalistes sont là !

— Meeeeeerde, jura Marconi avec conviction avant de se diriger vers l'entrée.

Génial. Il me suffisait de penser à un truc pour que quelqu'un s'en charge à ma place. Je tâcherais de n'utiliser ce pouvoir que pour faire le bien autour de moi.

Arnet reporta son attention sur moi.

— Comment pouvez-vous sortir en même temps avec lui et Nathaniel ?

— Un coup de chance, j'imagine.

Si Arnet avait eu des revolvers à la place des yeux, je serais tombée raide morte.

— Ce n'est pas une réponse : c'est une esquive.

Je soupirai.

— Écoutez, Jessica, je ne vous dois pas de réponse. Ma vie privée ne vous regarde pas.

Ses yeux noisette s'assombrirent et virèrent au brun foncé, et je me rendis compte que c'était leur couleur quand elle se mettait en colère.

— J'ai voulu aller voir Nathaniel à un moment où vous ne seriez pas là. Je me

disais que, si vous ne vous interposiez pas entre nous, peut-être…

De nouveau, elle tourna la tête vers les voitures en stationnement et les curieux que les agents en uniforme empêchaient d'aller plus loin. Elle les regarda comme si elle les voyait vraiment, ce dont je doutais. Elle avait juste besoin d'occuper ses yeux pendant qu'elle parlait.

— Mais vous étiez là. Dieu, vous étiez là.

Sa voix se brisa, pas parce qu'elle pleurait, mais sous le coup de l'émotion. Je ne comprenais pas que ça la bouleverse à ce point.

— Vous vous comportez comme si je vous avais volé Nathaniel. Vous n'êtes jamais sortie avec lui. Quand vous l'avez rencontré, il vivait déjà avec moi.

Alors, elle me regarda avec une colère qui me mit mal à l'aise, parce que je ne savais toujours pas d'où elle sortait.

— Mais je l'ignorais. Vous m'avez laissé croire qu'il était juste votre ami. Et il me l'a laissé croire aussi.

— Nathaniel aime être gentil avec les gens.

— Parce que vous appelez ça comme ça ?

— Écoutez, Arnet, il arrive que Nathaniel flirte sans s'en rendre compte. Je crois que c'est une déformation professionnelle.

— Vous voulez dire, parce qu'il est stripteaseur ?

— Oui.

— J'ignorais comment il gagnait sa vie jusqu'au mariage. J'aurais dû me douter qu'il était un genre de prostitué.

Cela me mit en rogne.

— Nathaniel n'est pas un prostitué.

— Ben voyons. J'ai un ami qui bosse à la protection de l'enfance. Nathaniel a été arrêté pour racolage deux fois avant d'avoir quinze ans, lâcha-t-elle d'un air dégoûté.

J’ignorais ce détail, mais je me gardai bien de le lui dire.

— Je sais ce que faisait Nathaniel à l’époque où il vivait dans la rue.

Ce qui n’était pas tout à fait la vérité, mais pas tout à fait un mensonge non plus.

— Vous l’avez sauvé, c’est ça ? Vous l’avez arraché à son existence misérable et emmené chez vous ? Vous êtes sa maman gâteau ?

— Sa maman gâteau ? Cette expression n’existe même pas. Vous venez de l’inventer.

Arnet eut le bon goût de paraître embarrassée. Je faillis même lui arracher un sourire, mais elle lutta pour le réprimer.

— Peu importe comment vous appelez ça. Nathaniel est-il votre… ?

Je ne l’aidai pas. Si elle voulait le dire, qu’elle le dise elle-même.

— Mon quoi ? demandai-je d’une voix froide et claire, quelques octaves plus basse que ma voix habituelle.

Quand on me connaît, on sait que, lorsque je prends cette voix-là, c'est plutôt mauvais signe.

Si Arnet était inquiète, elle n'en laissa rien paraître.

— Votre gigolo.

Elle me jeta le mot au visage comme s'il était solide et qu'il pouvait me blesser, comme si c'était son poing.

J'éclatai de rire, et ça ne lui plut pas.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? Je vous ai vue sur scène avec lui, Blake. J'ai vu ce que vous lui avez fait, vous et votre vampire.

J'écarquillai les yeux. Enfin, je compris la raison pour laquelle elle m'en voulait tant.

— Auriez-vous par hasard l'impression que j'ai recueilli Nathaniel alors qu'il était encore mineur pour faire de lui mon jouet sexuel ?

Elle grimaça.

— Dit comme ça, ça paraît stupide.

— Plutôt, oui.

Ses yeux flamboyèrent de colère.

— Mais je vous ai vue la nuit dernière. Vous l'avez enchaîné. Vous l'avez fouetté. Vous l'avez humilié devant tous ces gens.

Ce fut mon tour de détourner les yeux, parce que je cherchais un moyen de lui expliquer sans lui révéler trop de choses. Je me demandais également si je lui devais le moindre début d'explication. Si nous n'étions pas obligées de bosser ensemble, et si je ne craignais pas qu'elle raconte ce qu'elle avait vu à tout le reste de la brigade, je l'aurais envoyée paître. Mais nous bossions ensemble, et je ne voulais pas que sa version des faits fasse le tour de la BRIS. Non que ma version soit susceptible de beaucoup arranger les choses : dans le fond – et même en surface, pour certains –, la plupart des flics sont de grands conservateurs.

Comment expliquer la couleur à un aveugle ? Comment expliquer que la douleur peut être un plaisir à quelqu'un qui n'est pas

configuré pour la percevoir ainsi ? C'est impossible, mais j'essayai quand même.

— Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre ce que Nathaniel attendait de moi.

Arnet me dévisagea, horrifiée.

— Vous allez vraiment rejeter la faute sur lui ? Vous allez vraiment accuser la victime ?

Ça commençait mal.

— Vous avez déjà rencontré un aveugle de naissance ?

Elle fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Quelqu'un qui n'a jamais vu de couleurs.

— Non, mais quel rapport avec Nathaniel ?

— Vous êtes aveugle, Jessica. Comment puis-je vous expliquer à quoi ressemble le bleu ?

— Je ne comprends rien à ce que vous racontez.

— Comment puis-je vous expliquer que Nathaniel a adoré ce qui s'est passé, qu'il m'a plus ou moins forcée à le faire ?

— Vous voulez dire que c'est vous la victime ? Pitié. Vous n'étiez pas enchaînée.

Je haussai les épaules.

— Je veux dire qu'il n'y avait pas de victime sur scène hier soir, juste un groupe d'adultes consentants.

Elle secoua la tête.

— Non. Je sais ce que j'ai vu.

— Vous savez ce que vous auriez ressenti si vous aviez été à la place de Nathaniel, et vous partez du principe que c'est ce que tout le monde aurait ressenti. Mais tout le monde ne ressent pas les choses de la même façon.

— Je le sais bien. Je ne suis pas une gamine.

— Alors, cessez de vous comporter comme telle.

Elle se leva brusquement et me toisa, les poings serrés.

— Je ne me comporte pas comme une gamine.

— Vous avez raison. Les enfants ne sont pas si moralisateurs.

— Anita, il faut y aller, appela Zerbrowski.

Je me levai, époussetai le derrière de mon jean et criai :

— J'arrive !

Puis je dévisageai Arnet en me demandant ce que je pourrais dire pour arranger ça. Rien ne me vint à l'esprit.

— Nathaniel est mon petit ami, Jessica. Jamais je ne lui ferais de mal.

— Je vous ai vue lui en faire, cracha-t-elle.

— Il ne considère pas les choses sous cet angle.

— Parce qu'il est trop naïf.

Je luttai contre mon envie de partir d'un rire exaspéré.

— Vous voulez le sauver. Vous voulez débarquer sur votre cheval blanc et l'arracher à son existence dégradante.

Arnet ne dit rien, se contentant de me foudroyer du regard.

— Anita, il faut y aller maintenant ! hurla Zerbrowski de l'autre côté de sa portière ouverte.

Je reportai mon attention sur Arnet.

— Moi aussi, je croyais que Nathaniel avait besoin d'être sauvé, autrefois. Qu'il avait besoin d'être réparé. Je ne comprenais pas qu'il ne soit pas cassé, ou du moins, pas plus cassé que la plupart d'entre nous.

Et c'était probablement plus de vérité que j'en devais à l'inspecteur Jessica Arnet. Sans rien ajouter, je courus à petites foulées vers la voiture de Zerbrowski. Il me demanda comment s'était passée notre conversation.

Je lui répondis qu'elle aurait pu se passer mieux.

— C'était si terrible que ça ? s'enquit-il tandis que nous dépassions la camionnette de télé et la foule des curieux.

— Disons que le massacre de la Saint-Valentin aurait fait un spectacle plus joyeux.

Zerbrowski me jeta un regard sévère.

— Doux Jésus, Anita ! Ça ne te suffît pas d'être fâchée avec Dolph ? Il fallait vraiment que tu te mettes Arnet à dos ?

— Ce n'est pas moi qui ai cherché la bagarre, ni avec l'un ni avec l'autre. Tu sais bien que je n'ai jamais voulu me disputer avec Dolph.

Nous franchîmes les barrières que les agents en uniforme avaient déplacées pour nous. Les journalistes braquèrent leur caméra droit sur la voiture de Zerbrowski. Génial. Je résistai à l'envie de leur montrer mon majeur, ou autre geste tout aussi élégant.

— Je n'aurais pas dû dire ça. Je sais que ce n'est pas ta faute, pour Dolph.

— Merci.

— C'est quoi, le problème d'Arnet ?

— Si elle veut que tu le saches, elle te le dira.

— Tu ne comptes pas me présenter ta version des faits ?

— Personne ne me croit jamais, Zerbrowski. Je suis une putain de cercueilleuse. Si je suis capable de baiser avec des vampires, je suis capable de faire n'importe quoi, pas vrai ?

Et je me mis à pleurer. Pas fort mais de vraies larmes. Je me détournai pour regarder par la fenêtre. Je ne savais vraiment pas pourquoi je pleurais. Idiote.

Me souciais-je vraiment de l'opinion d'Arnet à mon sujet ? Non. Me souciais-je de ma réputation auprès du reste de la brigade ? Je suppose que oui. Et merde.

Ou Zerbrowski fut si stupéfait qu'il ne sut pas quoi dire, ou il me traita comme il aurait traité n'importe quel autre flic. Dans la police, si un collègue ne veut pas que vous le voyiez pleurer, vous ne le voyez pas. Zerbrowski prit la direction de l'Église de la vie éternelle en se concentrant sur la route comme si sa vie en dépendait. Je continuai à regarder par la fenêtre et à pleurer pendant tout le trajet.

CHAPITRE 64

Le parking était plein, et quand je dis « plein », je veux dire « bondé ». Zerbrowski dut se garer devant l'église, dans la zone réservée aux pompiers. Marconi et Smith nous suivaient dans une voiture banalisée, en compagnie de deux voitures de patrouille. Apparemment, Zerbrowski avait tout organisé pendant que j'essayais d'arranger les choses avec Arnet. Il avait dû laisser la direction des opérations sur la scène de crime à

Abrahams ou à Arnet. J'aurais parié sur Abrahams : ce soir-là, je n'aurais pas confié la direction d'une équipe de minimes à Arnet. Bien entendu, je n'étais peut-être pas tout à fait impartiale.

Zerbrowski posta deux agents en uniforme devant l'entrée, et il leur ordonna de sortir leurs objets saints.

— Personne ne quitte les lieux sans avoir reçu ma permission, c'est clair ?

C'était clair. Je fis remarquer qu'il y avait une autre issue – l'entrée du hall de la paroisse – et, dans la mesure où nous avions assez de personnel pour la couvrir aussi, Zerbrowski se contenta de hocher la tête et de dire : « Allez-y. » C'était comme si Dolph parlait par sa bouche, mais ça marchait. Tout le monde lui obéissait sans moufter.

Marconi secoua la tête et dit ce que je pensais depuis le début de la soirée.

— Quelle autorité, sergent !

— Vous êtes jaloux parce qu'il imite Dolph mieux que vous, grimaçai-je.

Marconi sourit et me fit un petit signe de tête. Mais il avait la main sur son flingue. Parfois, c'est la nervosité qui vous fait plaisanter.

Smith avait les yeux qui brillaient, et tout son corps vibrait presque d'excitation. On aurait dit un chien qui tire sur sa laisse. Il n'était inspecteur que depuis un mois, et probablement très impatient de faire ses preuves. Pas trop impatient, espérais-je, puisque c'était moi qui l'avais recommandé.

Zerbrowski s'aperçut que je surveillais Smith et il m'adressa un petit signe de tête qui signifiait : « Je le tiens à l'œil. » Il ne me demanda mon avis que sur un point :

— Entrée discrète ou fracassante ?

Je réfléchis une seconde et haussai les épaules.

— Ils savent déjà que nous sommes là, Zerbrowski. Du moins, ceux qui se tiennent dans le fond.

— Ils peuvent nous entendre ?

Je hochai la tête.

— Mais demandons à un placeur d'attirer l'attention de Malcolm. La politesse ne coûte rien.

Zerbrowski acquiesça et se dirigea vers les grandes portes de bois poli. Avant qu'il puisse les pousser, un homme les ouvrit de l'intérieur. Il était jeune, avait de courts cheveux bruns et portait des lunettes. Je l'avais déjà rencontré pendant que j'enquêtais sur une autre affaire. Son nom commençait par un B : Brandon, Brian, Bruce ? *Bruce*, songeai-je.

Nous eûmes à peine le temps d'apercevoir des têtes qui se tournaient dans notre direction que, déjà, il refermait doucement derrière lui. Il avait toujours de beaux yeux bruns derrière ses lunettes, et toujours des

traces de morsure en voie de cicatrisation dans le cou, comme s'il ne s'était pas écoulé plus de cinq minutes depuis notre dernière rencontre. Mais je me réjouis de voir qu'il comptait toujours au nombre des vivants.

— Vous interrompez notre service, dit-il d'une voix mesurée.

— Vous êtes Bruce, c'est bien ça ?

Il écarquilla les yeux.

— Je suis surpris que vous vous souveniez de moi, mademoiselle Blake.

— En fait, c'est marshal Blake, rectifiai-je en souriant.

Ses yeux s'écarquillèrent de nouveau.

— Dois-je vous féliciter ?

— Il cherche à gagner du temps, ou quoi ? grogna Zerbrowski.

— Pas dans le sens auquel tu penses. Il ne veut pas que nous interrompions leur service, mais je ne crois pas qu'il dissimulerait sciemment un meurtrier.

Et hop, encore un petit coup d'« écarquillage ».

— Un meurtrier ? De quoi parlez-vous, marshal Blake ? Les membres de cette Église condamnent toute forme de violence.

— Il y a dans l'appartement d'un des vôtres une femme morte qui affirmerait le contraire si elle pouvait encore parler, dit sèchement Zerbrowski.

Une expression chagrine passa sur le visage de Bruce.

— Êtes-vous certain qu'il s'agit de l'appartement d'un des nôtres ?

Zerbrowski et moi acquiesçâmes avec un bel ensemble. Bruce baissa les yeux et hocha la tête comme s'il venait de prendre une décision.

— Si vous voulez bien rester dans le fond de l'église, j'irai prévenir Malcolm.

Zerbrowski me consulta du regard. Je haussai les épaules.

— Pas de problème.

Bruce sourit, visiblement soulagé.

— Bien, bien. Merci de parler à voix basse. Ceci est une église, et nous sommes en plein service religieux.

Il nous précéda à l'intérieur. Les agents en uniforme restèrent dehors, mais Marconi et Smith nous suivirent.

Il n'y avait pas de vestibule. Les grandes portes de bois poli donnaient directement sur la nef. Nous nous avançâmes entre deux rangées de bancs bourrés à craquer, et les vampires les plus proches tournèrent la tête dans notre direction.

Bruce nous fit signe de l'attendre là puis contourna les bancs en longeant les vitraux aux motifs abstraits rouges et bleus. Là où il aurait dû y avoir des effigies de saints, des représentations du chemin de croix ou, au minimum, quelques crucifix, il n'y avait que des murs blancs et nus. Sans doute était-ce pour cela que l'église me paraît toujours

inachevée, nue comme si elle avait besoin de vêtements.

Je ne me sens jamais très à l'aise face à un grand groupe de gens, surtout quand il s'agit d'un grand groupe potentiellement hostile. Zerbrowski arborait son sourire le plus affable, celui dont j'avais compris récemment que c'était sa version du masque de neutralité d'un vieux vampire. Marconi semblait s'ennuyer. Au bout de quelques années dans la police, beaucoup de flics adoptent une expression blasée, genre « J'ai déjà vu bien pire ». Le visage de Smith brillait d'excitation comme celui d'un enfant le matin de Noël. Il regardait tout autour de lui sans se soucier de la foule qui nous observait. Je suppose que la plupart des flics n'ont guère d'occasions de pénétrer dans l'Église de la vie éternelle, ni de voir des centaines de vampires rassemblés en même temps au même endroit. Même moi, ça ne m'arrive pas souvent.

Les occupants des dernières rangées avaient fini de nous inspecter, mais le mouvement se propagea vers le devant de l'église, et il y eut autant de coups d'œil accompagnés de chuchotements que si un vent soufflait de chaque côté de nous. Ce vent tourna les visages dans notre direction, écarquilla les yeux et provoqua de nouveaux murmures fiévreux jusqu'à ce qu'il s'écrase contre la chaire et l'autel étrangement vide.

Malcolm avait déjà contourné ce dernier pour se porter à la rencontre de Bruce, qui montait les marches sur un côté. La chaire était uniformément blanche. Je n'apercevais qu'une seule tache de couleur : un panneau de tissu bleu vif suspendu au fond du sanctuaire, que l'air conditionné agitait légèrement comme s'il n'était pas plaqué au mur. Je me demandai ce qu'il y avait derrière ce rideau. C'était la seule chose qui avait changé depuis la première fois que j'avais mis les pieds ici, environ trois ans plus tôt.

L'année suivante, des manifestants d'extrême droite ont posé une bombe incendiaire dans l'église, ce qui, loin de freiner son développement, lui a valu une partie de sa meilleure couverture médiatique nationale et internationale : Les donations de gens qui n'étaient pas tant pour les vampires que contre la violence ont afflué. J'ai vu ce qui restait de l'église après que les pompiers en eurent terminé avec. Aujourd'hui, jamais vous ne croiriez que le feu a un jour ravagé cet espace immaculé.

Malcolm échangea quelques phrases avec Bruce. Je ne fus pas surprise lorsqu'il se mit à descendre la travée centrale, Bruce sur ses talons.

La première chose qu'on remarque chez Malcolm, c'est que ses courts cheveux bouclés sont du même jaune vif que les plumes de chardonneret. Voilà ce qui arrive quand on est d'un blond éclatant et qu'on passe plus de trois siècles dans le noir. La seconde chose,

c'est qu'il est grand et presque douloureusement maigre, ce qui le fait paraître encore plus grand.

Ce soir-là, il portait un costume noir d'une coupe très simple mais, grâce à l'éducation reçue depuis que je sors avec Jean-Claude, je devinai que celui-ci avait été taillé sur mesure et qu'il avait probablement coûté davantage d'argent que la plupart des gens en gagnent en un mois. Sa chemise bleue faisait ressortir ses yeux couleur d'œuf de rouge-gorge. Sa fine cravate noire s'ornait d'une modeste épingle en argent.

Passé le choc de ses cheveux et de ses yeux, si vous l'examinez de près, Malcolm a un visage anguleux, presque grossier. On a envie de passer ses traits au papier de verre pour les adoucir. La première fois que je l'ai vu, je l'ai trouvé beau mais, dès que j'ai reçu la première marque vampirique, j'ai compris que je me trompais. Malcolm se vante de ne pas user de ses pouvoirs sur nous autres

simples mortels, mais il en use assez pour se donner une apparence séduisante. C'est la seule petite manipulation mentale qu'il s'autorise et il le fait par vanité.

Autrefois, je le tenais aussi pour l'un des vampires les plus puissants de Saint Louis. À présent, tandis qu'il s'avançait vers moi, il me semblait moins dangereux. Ou peut-être mon bouclier était-il désormais trop hermétique pour que son pouvoir puisse m'atteindre. Peut-être.

Il tendit une de ses grandes mains, qui paraîtraient plus à leur place sur un corps plus massif. Il avait visé un point entre Zerbrowski et moi, comme s'il ne savait pas trop qui de nous deux commandait et qu'il ne voulait vexer personne. La dernière fois que je l'avais vu, il n'avait pas proposé de me serrer la main : il savait que je ne prendrais pas la sienne. Mais cette fois, je la pris, parce que Zerbrowski était seulement humain, et moi

pas… même si j'ignorais ce que je pouvais bien être au juste.

Malcolm hésita comme si je l'avais surpris. Mais très vite, il se ressaisit et sourit, ses yeux bleus brillants de plaisir à la pensée d'aider la police. Cet empressement affiché n'était que mensonge. Malcolm ne voulait pas de nous ici, et il voulait encore moins d'un meurtre impliquant un membre de son Église. Je ne sentis rien en lui serrant la main, sinon que la sienne était froide, ce qui signifiait qu'il ne s'était pas nourri récemment. Depuis quelque temps, j'ai beaucoup amélioré mon bouclier, et je ne l'avais pas baissé depuis que Jean-Claude, Richard et moi nous étions liés dans le lit de Jason. Donc, la main de Malcolm n'était qu'une main, plus froide qu'une main humaine, mais rien d'autre. Tant mieux.

Je crois que tout se serait bien passé si Malcolm n'avait pas tenté de faire usage de son pouvoir sur moi. Peut-être mon bouclier

dissimulait-il trop ce que j'étais, ou peut-être Malcolm était-il à ce point arrogant. Quoi qu'il en soit, il projeta une petite décharge de pouvoir de sa main dans la mienne.

L'espace d'un instant, la tête me tourna, et Malcolm capta une image de la femme morte dans l'appartement avant que je le repousse. Je ne suis pas encore tout à fait au point sur le chapitre des attaques psychiques. Généralement, quand je me sens agressée, j'ai tendance à surcompenser. Je sais : c'est bien mon genre de ne faire preuve d'aucune mesure. Bref, Malcolm tituba en arrière et, si je ne lui avais pas tenu la main, il serait tombé. Il écarquilla les yeux, et sa bouche s'arrondit en un O de surprise.

S'il n'avait été qu'un vampire lambda qui avait essayé de me jouer un sale tour, il aurait retenu la leçon, et nous aurions pu poursuivre notre enquête normalement. Mais il n'était pas un vampire lambda : il

était le maître de tous ceux qui se trouvaient dans cette église.

Durant ces quelques secondes de contact psychique, je découvris une chose que je ne soupçonnais pas jusque-là. Chaque membre humain de l'Église de la vie éternelle avait un mentor, et je supposais que c'était ce mentor qui le transformerait le moment venu. Je savais déjà que les mentors buvaient le sang de leurs « apprentis ». Mais au final, c'était Malcolm qui infligeait les trois dernières morsures. Malcolm avait personnellement transformé la plupart de ces centaines de vampires. Autrement dit, lorsque je plongeai mon pouvoir en lui, mon pouvoir le traversa telle une énorme épée. Et il traversa les autres vampires avec.

Soudain, ce fut comme si je pouvais les toucher, comme si ma main avait crevé le corps de Malcolm, pour s'enfoncer dans le leur. Je sentais leur pouls, parfois dans le cœur, parfois dans un poignet, parfois dans

le cou. Je sentais le pouls de tous ces vampires, si lent et si paresseux. Cela faisait très longtemps que certains d'entre eux ne s'étaient pas nourris comme ils étaient censés le faire. Malcolm ne les laissait pas chasser. Il ne les laissait même pas se rendre dans les clubs de striptease et boire le sang de donneurs consentants. J'entrevis une file interminable de fidèles humains, tout de blanc vêtus comme des vierges sacrificielles, offrant leur cou à ces vampires. Et ils n'avaient le droit de boire qu'une gorgée, jamais assez pour étancher leur soif, juste de quoi ne pas mourir.

J'avisai un saladier de punch visqueux dans le hall de la paroisse et je sus qu'il contenait un tout petit peu de sang d'au moins trois vampires différents. Malcolm s'en était assuré. Il ne voulait pas lier accidentellement ses rejetons à quelqu'un d'autre. Mais jamais il n'utilisait son propre sang, par crainte de

ce que ça signifierait. Il se rejeta en arrière, mais trop tard. Je n'avais plus besoin de lui.

Par-dessus son épaule, je posai le regard sur une fille aux longs cheveux bruns et à lunettes. C'était la première fois que je voyais une vampire avec des lunettes. Elle se tenait la poitrine, et je savais pourquoi. Son cœur battait. Mais je voyais tout un tas d'autres choses. Je voyais qu'elle était entrée ici en tant qu'humaine, qu'elle s'était agenouillée et offerte, et qu'elle avait été prise très chastement, par des mains posées sur ses épaules couvertes. Personne ne l'avait jamais enlacée et plaquée contre lui ; personne ne s'était jamais nourri d'elle si ardemment que son corps s'était arqué d'un plaisir bien supérieur à tout ce que le sexe pouvait procurer.

— Arrêtez ! s'exclama Malcolm. Arrêtez, lâchez-les !

Je me tournai lentement vers lui, et ce qu'il vit sur mon visage le fît reculer d'un pas.

— Vous me les avez donnés, répondis-je d'une voix épaisse et sucrée comme du miel.

Tant de pouvoir ! La nuit précédente, j'avais découvert que les vampires pouvaient jouer auprès de moi le même rôle qu'un familier de sorcière. Je pensais que ça ne marcherait qu'avec des vampires auxquels j'étais déjà liée, mais je me trompais. Je pouvais me nourrir d'eux tous, les utiliser comme une sorte d'énorme batterie morte-vivante.

Zerbrowski se rapprocha de moi, et même lui frissonna quand il fut assez près de moi pour chuchoter :

— Anita, que se passe-t-il ?

— Malcolm a tenté d'utiliser ses pouvoirs vampiriques pour découvrir ce que je savais, dis-je de cette même voix riche et languide, une voix que vous auriez pu tenir

dans votre bouche et sucer comme un bonbon.

C'était un tour que j'avais hérité de Jean-Claude, et cette pensée suffit à l'invoquer. Soudain, il eut conscience de moi et de ce qui m'arrivait. Mais de toute façon, il avait besoin de le savoir, du moins en grande partie. C'était lui le Maître de la Ville, pas Malcolm. Il avait accepté d'honorer le traité conclu par Nikolaos avant sa mort, mais maintenant… les choses risquaient de changer.

Mais cela devrait attendre plus tard. Pour l'instant, nous avions une affaire de meurtre à résoudre.

— Tu es blessée ? demanda Zerbrowski comme s'il ne le pensait pas mais qu'il sentait que quelque chose clochait.

— Non, répondis-je. Non, je ne suis pas blessée.

En mon for intérieur, je songeai :

Si je perçois une partie de leurs émotions, s'il me suffit de les regarder pour voir leurs souvenirs, que puis-je faire d'autre ?

Je projetai un appel mental.

Avery, Avery, où es-tu ? Et je sentis une réponse, semblable à un souffle de vent sur mon visage. Je me tournai dans la direction d'où elle venait : les bancs situés dans la moitié gauche de l'église.

— Avery, Avery, Avery, appelai-je tout haut, un peu plus fort chaque fois mais sans crier.

Un vampire se leva au milieu d'une rangée. Il était de taille moyenne, avec de courts cheveux bruns et un visage séduisant, bien qu'encore juvénile, inachevé, comme s'il était à peine majeur quand on l'avait tué.

Je lui tendis la main.

Avery, viens à moi. Viens à moi, Avery, viens à moi.

Il commença à se frayer un chemin au milieu de la foule. Une humaine lui saisit le poignet, secoua la tête et lui dit :

— N'y va pas.

Il se dégagea d'un geste brusque et j'entendis sa voix comme s'il s'était tenu à côté de moi.

— Je dois y aller. Elle m'appelle.

Et il tourna vers moi des yeux noyés de lumière vampirique qui étincelaient comme du verre brun au soleil. Mais son expression… Je ne l'avais jamais vue que chez des humains. Des humains hypnotisés par des vampires. Des humains incapables de dire non.

La voix de Malcolm emplit la pièce.

— Mes enfants, arrêtez notre Avery. Empêchez-le de répondre à son appel. C'est la catin du Maître de la Ville. Elle le corrompra sûrement.

J'avoue que le mot « catin » me mit en rogne. Je me tournai vers Malcolm et laissai ma colère transparaître dans ma voix.

— Moi, je le corromprai ? Pour l'amour de Dieu ! Vous leur avez volé leur vie mortelle, en échange de quoi ? En échange de quoi, Malcolm ?

J'avais hurlé la dernière phrase, crié des mots brûlants comme le souffle d'un incendie. Et tous ces petits vampires toujours hameçonnés au bout des lignes de mon pouvoir poussèrent un cri de douleur. Je leur avais fait mal sans le vouloir.

Je voulus compenser ; l'ennui, c'est que la colère venait de moi, et que je n'ai jamais été très douée pour réconforter les gens. Alors que Jean-Claude, si, d'une certaine façon. C'est toujours la même chose, avec lui et sa lignée. Si le seul outil dont vous disposez est un marteau, tous les problèmes commencent à ressembler à des clous. Si les seuls outils dont vous disposez sont la

séduction et la terreur, et que vous essayez d'être gentil… cela donne un drôle de résultat, comme je n'allais pas tarder à m'en apercevoir.

CHAPITRE 65

Je sentais leurs pouls sur ma langue. Pas un seul mais des centaines, comme si on m'avait fourré une cargaison entière de bonbons dans la bouche, des bonbons durs et sucrés qui fondaient lentement, mais qui n'étaient pas juste à la cerise, au raisin ou à la cannelle. C'était comme si un millier de saveurs différentes explosaient dans ma bouche. Au lieu d'être délicieux, c'était juste affolant. Je n'arrivais pas à choisir une

saveur, un pouls à suivre, parce que j'étais incapable de faire le tri entre eux. Et tant que je n'arriverais pas à en choisir un, je ne pourrais en avaler aucun.

Submergée, je tombai à genoux. Je me noyais dans l'odeur de leur peau, cette odeur merveilleuse qu'on respire au creux du cou de l'être aimé. Mais c'était une odeur différente pour chacun d'eux : aftershave, parfum, eau de Cologne, savon, sueur… C'était comme si je m'étais approchée de chaque vampire présent pour le respirer, le nez juste au-dessus de sa peau.

Zerbrowski se tenait près de moi. Il avait son flingue à la main, mais il ne visait personne. Le canon était plus ou moins braqué vers le plafond.

— Anita, qu'est-ce qui ne va pas ? Il t'a fait mal ?

Il, songeai-je. Qui ça, « il » ? Il y avait tant de « il » ; duquel voulait-il parler ?

J'essayai de déglutir par-delà les pouls qui se pressaient dans ma bouche, mais impossible. Impossible d'avaler ça. C'était trop.

La voix de Jean-Claude se fit entendre dans ma tête.

— *Ma petite, tu dois choisir.*

— … *Peux pas*, réussis-je à penser.

— *Qui es-tu allée chercher là-bas ?* demanda-t-il.

Qui étais-je venue chercher ? Bonne question. Qui ? On en revenait toujours à ça.

Zerbrowski m'agrippa le bras sans ménagement.

— Anita ! J'ai besoin de toi ici. Que se passe-t-il ?

Il avait besoin de moi. Je vis que Marconi et Smith avaient dégainé tous les deux. Il avait besoin de moi parce qu'il y avait un truc qui clochait. Je devais me ressaisir, réfléchir, parler, sans quoi, la situation allait dégénérer. Ce soir-là, j'étais un marshal fédéral. Je devais m'en souvenir.

Alors, je me souvins de quelque chose d'autre, quelque chose que tous ces parfums avaient emporté. Avery, je cherchais Avery. Je n'eus qu'à penser son nom et son pouls s'imposa sur ma langue. Sa peau sentait l'eau de Cologne, quelque chose de poudré et douceâtre, un peu comme du parfum très cher, mais en dessous elle sentait la sueur. Avery ne s'était pas douché ce soir-là.

Du coup, je me demandai ce que je pourrais trouver d'autre sur lui, ce qu'il n'avait pas nettoyé en plus de sa transpiration. C'était comme si je me tenais tout près de lui, comme si je baissais le visage le long de son corps en l'effleurant presque. Mon souffle tiède ricochait sur sa peau, apportant les odeurs de celle-ci à mon nez et à ma bouche. Je ne humais pas seulement ces odeurs : je les goûtais. Leur saveur était légère ; l'odeur restait dominante. Mais les deux perceptions, goût et odorat, me paraissaient plus étroitement liées, plus

intimement qu'avant. Ce n'était pas dû au pouvoir de Jean-Claude mais à celui de Richard.

Je luttai pour ne pas penser au métamorphe, pour ne pas ouvrir les liens entre nous plus qu'ils l'étaient déjà. Je ne voulais pas de lui dans ma tête en ce moment.

Sans un mot – ou s'il employa des mots, ce fut trop rapide pour que mon cerveau les enregistre, comme un message télépathique sténographié – Jean-Claude me fît savoir qu'il me protégerait contre Richard. Il ne me laisserait pas me noyer dans un nouvel afflux de sensations. Mais c'était grâce à mes liens resserrés avec Richard que je pouvais humer et goûter le corps d'Avery et apprécier ça ou, du moins, ne pas le trouver répugnant. Comme les chiens, les loups n'ont pas les mêmes critères que les humains en matière d'odeur et de goût. Ils aiment qu'on sente quelque chose.

Avery avait couché avec quelqu'un, et il ne s'était pas lavé après coup. Ça ne me perturbai pas, mais ça m'intrigua un peu parce que, grâce aux marques de Jean-Claude et à mon propre pouvoir, je savais qu'il était aussi à cheval sur son hygiène corporelle que sur le ménage et la propreté de son appartement.

Zerbrowski me serrait le bras assez fort pour me faire des bleus.

— Anita, merde, on ne peut pas lui tirer dessus. Il n'y a pas nos noms sur le mandat. Nous ne sommes pas des exécuteurs. Anita, réveille-toi !

Je clignai des yeux et vis Avery planté à côté de Zerbrowski. Marconi s'était avancé pour lui presser le canon de son flingue sur la poitrine. Avery ne faisait rien de menaçant ; il essayait juste d'avancer en repoussant Marconi. Il essayait de venir à moi. Son expression n'était pas vacante, comme celle d'un zombie ; au contraire, il souriait, et il était extrêmement présent dans sa peau.

Mais je l'avais appelé, et même une arme braquée sur son cœur ne pouvait pas l'empêcher d'obéir.

— Arrête-toi, ordonnai-je.

Il interrompit ses efforts et demeura planté là, attendant la suite. Il me regardait comme seul votre petit ami préféré devait avoir le droit de le faire, mais ça ne me dérangeait pas. J'avais envie de sortir sa chemise de son pantalon et de frotter ma peau contre la sienne. C'était sexuel, bien sûr, mais c'était aussi dû à cette pulsion qui fait que les chiens se roulent dans les choses qui sentent. Je voulais me recouvrir de son odeur et l'emporter avec moi pour pouvoir l'explorer à loisir.

À cet instant, je compris que les chiens et les loups collectionnent les odeurs comme les humains collectionnent les cailloux ou les plantes en pot : parce qu'ils les trouvent jolies, et que ça leur plaît. Certaines odeurs vous mettent le cœur en joie comme une

couleur préférée. Le fait que la sueur et le sperme séché comptent parmi leur nombre pour cette partie de moi qui était Richard représentait un mystère que je résoudrais un autre jour. Pour l'instant, je m'efforçais juste de ne pas trop me poser de questions et de ne pas reproduire physiquement ce que j'avais déjà fait métaphysiquement.

— Je vais bien, Zerbrowski.

Ma voix était distante et gorgée de pouvoir. Ça, je n'y pouvais rien mais, quand Zerbrowski m'aida à me relever, je parvins à rester debout. Hourra. Je fis un pas en avant et dis :

— Ça va, Marconi, je lui ai dit de venir à moi.

Marconi me dévisagea bizarrement.

— Non, tu ne lui as rien dit. Pas à voix haute, en tout cas.

Je haussai les épaules.

— Désolée.

Mais ce n'était pas Marconi que je regardais : c'était Avery. Je le regardais comme on dévore un amant des yeux, mais ma réaction était liée à la nourriture, à des perceptions et des instincts si peu humains que j'avais du mal à les assimiler. Je voulais le marquer de mon odeur. Il était mien. Je voulais envelopper mon corps de sa signature olfactive et prendre le temps de la déchiffrer, de l'examiner comme la photographie d'une scène de crime. Je voulais l'emporter partout avec moi pour pouvoir la « manipuler » dans tous les sens, la décomposer et réfléchir à sa signification. L'odorat, qui jusque-là était probablement bon dernier dans la liste des perceptions que je sollicitais le plus, venait de passer en deuxième place juste derrière la vue et, la seule raison pour laquelle il n'était pas premier, c'est que mes réflexes de primate m'empêchaient de me reposer sur lui à ce point.

— Rangez vos flingues, ordonna Zerbrowski. Bienvenue dans le monde merveilleux des conneries vampiriques.

Il n'avait pas l'air content, mais je ne vérifiai pas si son expression reflétait le ton de sa voix, parce que ça m'aurait obligée à quitter Avery des yeux et que je ne voulais pas faire ça.

Il était un peu trop propre sur lui à mon goût. Il avait les cheveux châtain foncé, coupés court – comme l'auraient pu être ceux de son père ou même de son grand-père – et cette coiffure masculine qui n'est jamais passée de mode depuis un demi-siècle. Ses yeux d'un brun doux semblaient assortis à ses cheveux ; en revanche, ses sourcils étaient plus sombres et dessinaient cet arc parfait que beaucoup de femmes ne peuvent obtenir qu'en jouant de la pince à épiler. Ses cils n'étaient pas assez fournis, mais, à cause de leur couleur, ils paraissaient plus épais qu'ils l'étaient.

Avery avait un visage ovale ; seuls ses poils au menton l'empêchaient d'avoir l'air encore plus jeune que son âge réel. Il mesurait presque un mètre quatre-vingts mais semblait plus petit, même si je n'aurais pas su dire pourquoi. Tout en lui criait : « Voici quelqu'un qui n'a jamais connu de grand drame. » Ce n'était pas juste la douceur de ses traits ; c'était une impression générale. Dans ma tête, il avait le goût de quelqu'un qui n'a jamais été mis à l'épreuve. Comment peut-on devenir un vampire sans perdre cette innocence-là ?

Je sentais de la tristesse émaner de lui, mais pas du tout les émotions auxquelles on aurait pu s'attendre de la part de quelqu'un qui vient de tuer une femme, volontairement ou par accident. Je devais me tromper. À moins qu'il n'ait pas été le seul vampire présent dans cet appartement immaculé.

Il se tenait devant moi, l'air chagrin. Était-il au courant ? Était-il coupable ?

Quelqu'un frappa aux portes de l'église. Le bruit nous fît tous sursauter, je crois. On ne frappe pas aux portes d'une église. On entre ou on n'entre pas, mais on ne frappe pas. Une voix appela :

— Sergent Zerbrowski ?

Zerbrowski alla ouvrir et jeta un coup d'œil dehors. Quand il revint, il tenait une liasse de papiers à la main. Le document était plus épais qu'autrefois, mais la plupart des amendements m'éviteraient de finir en prison et ne nuiraient en rien à la santé d'Avery.

Zerbrowski s'approcha de moi et me le tendit. Je l'ouvris, même si je savais déjà ce que j'allais trouver. C'était mon mandat d'exécution. L'époque où n'importe quel chasseur de vampires pouvait tuer sa proie sans avoir vu le mandat correspondant est révolue, mais je suis devenue prudente beaucoup plus vite que certains. Et personne n'a jamais gagné de procès contre moi. Par contre, un de mes collègues moisit toujours

en taule pour avoir fait son boulot avant l'arrivée des ordres officiels. Tous les gens qui bossent avec moi savent que, sans mandat, je ne lève pas le petit doigt. Avec mandat, par contre… j'ai presque carte blanche.

Je le parcourus rapidement. C'était un mandat classique qui me donnait la permission légale de traquer et d'exécuter le ou les vampires responsables de la mort de… (Je lus le nom des victimes, et cela m'aida à me concentrer. À me souvenir pourquoi je faisais ce genre de boulot.)… Et de toutes les futures victimes éventuelles. J'avais le droit d'user de la force nécessaire pour débusquer et neutraliser les assassins, et de recourir à toutes les capacités dont je disposais pour exécuter ce mandat dans les plus brefs délais. J'étais autorisée à pénétrer dans n'importe quel type de bâtiment, public ou privé, dans le cadre de ma poursuite. Toute personne, humaine ou non, qui me ferait obstacle dans l'exercice de mon devoir

renoncerait à ses droits civiques en vertu de la Constitution des États-Unis et de l'État du Missouri.

Il y avait d'autres précisions juridiques mais, en gros, j'aurais pu me tourner vers Avery, lui coller un flingue sur la tempe et appuyer sur la détente, et non seulement les flics ne m'en auraient pas empêchée, mais légalement, ils auraient dû m'aider.

Le principe des mandats d'exécution a été mis au point du temps où les vampires venaient juste d'obtenir des droits civiques, et où on ne pouvait plus les tuer à vue juste parce que c'était des vampires. À l'époque, ça m'avait semblé être un pas en avant. À présent, je regardais le mandat que je tenais dans les mains en pensant : *Huh*. Et si Avery n'était pas coupable ? S'il n'avait pas tué cette femme ?

Je regardai Zerbrowski et, parce qu'il me connaissait bien, il fronça les sourcils.

— Je n'aime pas quand tu fais cette tête. Ça signifie toujours que tu es sur le point de me compliquer la vie.

Je lui souris et acquiesçai.

— Désolée, mais j'aimerais m'assurer que j'applique mon mandat au bon vampire.

Malcolm s'avança.

— Je voudrais voir le mandat en question, s'il concerne un de mes fidèles.

Je le dépliai et le lui brandis sous le nez, mais sans le lâcher. Il le parcourut rapidement et secoua la tête.

— Et vous osez nous traiter de monstres.

— Ne le prenez pas personnellement, Malcolm. Certains de mes meilleurs amis sont des monstres.

Je repliai le document et le rangeai.

— Comment pouvez-vous plaisanter alors que vous êtes venue tuer l'un de nous ?

Les fidèles s'agitèrent et commencèrent à se lever. Ils étaient des centaines, et nous

seulement une poignée. Ça risquait de déraper, et je ne voulais pas en arriver là. D'un point de vue légal, si quelqu'un interférait, j'avais le droit de le tuer aussi. La dernière chose que je souhaitais, c'était me retrouver avec toute une église de martyrs sur les bras.

Comme s'il avait lu dans mon esprit – ou moi dans le sien –, Malcolm se dirigea vers la porte. Marconi l'arrêta d'une main levée, mais sans le toucher.

— Nous ne voulons pas de problèmes, dit Zerbrowski, et vous non plus, Malcolm.

— Suis-je censé rester les bras croisés pendant que vous emmènerez un des membres de ma congrégation, sachant que vous pourriez très bien le faire agenouiller dans le parking et l'exécuter ? Quel genre de personne serais-je si je vous laissais faire ?

Merde, pensai-je.

— Qui êtes-vous venus chercher ? demanda Avery d'une voix aussi douce et hésitante que le reste de sa personne.

Était-il très bon comédien, ou tout simplement innocent ?

— Toi, pour commencer, répondis-je.

Ses yeux bruns s'écarquillèrent.

— Pourquoi ?

— Si vous essayez de l'emmener, nous vous barrerons le chemin. Vous devrez nous passer sur le corps.

Je jetai un coup d'œil à Malcolm et sus qu'il bluffait. Il pariait sur le fait que nous n'oserions pas nous opposer à des centaines de vampires pour exécuter notre mandat ici et maintenant. Que nous partirions et que nous arrêterions Avery à un autre moment. D'habitude, j'aime obtenir mon mandat rapidement mais, ce soir-là, j'aurais préféré qu'il arrive un peu plus tard, de préférence pas devant le Billy Graham[2] mort-vivant et toute sa congrégation.

Zerbrowski me dévisagea.

— C'est toi, la chasseuse de vampires, Anita. C'est toi qui décides.

— Merci, dis-je.

J'eus une idée. Je pouvais toujours goûter Avery. Mon radar le percevait comme innocent ; pouvais-je vérifier s'il ne se trompait pas ? Malcolm avait tenté de me soutirer des informations spécifiques, et j'avais retourné son pouvoir contre lui. J'avais acquis des connaissances au sujet de ses vampires. J'avais vu très exactement comment ils vivaient et se nourrissaient. En me concentrant, parviendrais-je à obtenir des images encore plus spécifiques ? Il me semblait que oui. Il me semblait que, si je touchais Avery, je pourrais accéder à tout ce qui se trouvait dans sa tête, son corps et son âme. Il serait mien d'une façon que je n'avais jamais désirée jusqu'à ce moment-là et que je trouvais soudain très tentante.

Je me penchai vers Zerbrowski et chuchotai :

— Je le sens dans ma tête. Je crois pouvoir découvrir ce qu'il a vu la nuit dernière.

— Comment ?

Je haussai les épaules.

— Nécromancie, métaphysique, magie, peu importe le nom que tu lui donnes.

— Le mandat ne vous autorise pas à faire usage de vos pouvoirs sur mes gens.

Je tournai vers Malcolm un regard qui commençait à ne plus être amical du tout.

— Je suis autorisée à employer la force nécessaire et toutes les capacités dont je dispose, citai-je. Donc, oui, je peux faire usage de mes pouvoirs si ça me permet d'accomplir ma mission.

— Je ne vous autoriserai pas à l'envoûter.

— Avez-vous seulement envisagé que je ne veuille pas le tuer s'il n'est pas coupable ?

Si je lui arrache le cœur et le décapite, et que nous découvrons demain qu'il n'avait rien fait, que suis-je censée dire ? « Oups, désolée » ? (Je recommençais à me mettre en colère. Je pris une grande inspiration et comptai jusqu'à cinq, parce que je n'avais pas la patience d'aller jusqu'à dix.) Je ne veux pas le tuer, Malcolm.

Et loin d'être cinglante, ma dernière phrase sonna plutôt comme une supplique.

Malcolm me dévisagea avec une expression que je ne lui avais encore jamais vue. Il essayait de déterminer si j'étais sincère.

— Je sens votre regret, Anita. Tout comme moi autrefois, vous êtes lasse de tuer.

Vous voyez ? C'est ça, le problème avec les vampires. Vous les laissez entrer dans notre tête d'un centimètre et, métaphysiquement, ils font un kilomètre. Ça ne me plaisait pas que Malcolm puisse lire en moi de cette façon, surtout avec mon bouclier dressé. Évidemment, j'ignorais s'il était encore

hermétique. Ne l'avais-je pas baissé pour pouvoir goûter les vampires ?

Je me concentrai dessus. Oui, je l'avais baissé, ou il s'était fendu sous assaut de la vague d'odeurs, de saveurs et de sang coulant paresseusement dans les veines des fidèles de Malcolm. Je devais le rétablir. Mais d'abord, j'avais quelque chose à faire.

Je reportai mon attention sur Malcolm.

— Je vais toucher Avery. Je vais regarder en lui et voir ce que j'y trouve. Je ne vais pas lui faire de mal, pas sciemment. Je veux la vérité, Malcolm, c'est tout. Donnez-moi votre parole que, s'il est coupable, vous me laisserez l'emmener.

— Comment saurai-je ce que vous avez vu ou non en lui ?

J'eus un sourire qui n'avait rien de plaisant.

— Quand je vous le dirai, si je vous le dis, touchez-moi, et vous saurez ce que je sais.

Nous nous scrutâmes, des tas de questions muettes planant dans l'air entre nous. Je savais qu'il avait essayé de me soutirer des informations au sujet d'un meurtre vampirique quand il m'avait serré la main. Dans certains États, cela aurait suffi à inscrire son nom sur la courte liste des vampires jugés dangereux. Je savais ce qu'il avait fait et je détenais un mandat qui me donnait assez de marge de manœuvre pour prétendre qu'il essayait de dissimuler sa propre implication dans les meurtres de stripteaseuses. Il n'y aurait jamais de procès. Je n'aurais jamais à prouver le bien-fondé de mes soupçons devant un tribunal.

Malcolm prit une inspiration assez profonde pour soulever ses épaules. Il acquiesça d'un signe de tête bref et presque maladroit, comme s'il n'était pas sûr que ce soit une bonne idée, mais qu'il allait le faire quand même.

— Vous pouvez toucher Avery s'il y consent. Vous pouvez utiliser les marques qui vous lient à Jean-Claude pour tenter de découvrir la vérité.

Ce n'était pas les pouvoirs de Jean-Claude que j'étais sur le point d'utiliser, mais ma propre nécromancie. Pourtant, je ne détrompai pas Malcolm. Tout le monde a besoin d'illusions auxquelles se raccrocher, même les maîtres vampires.

Je me tournai vers Avery.

— Consens-tu à me laisser faire ?

Il fronça les sourcils, perplexe. Je commençais à me demander s'il était vraiment aussi malin qu'il en avait l'air.

— Que voulez-vous me faire ?

— Te toucher.

Les coins de sa bouche se relevèrent très légèrement. Ce fut un sourire presque imperceptible mais qui fit briller ses yeux de plaisir.

— Oui, dit-il. Oui, allez-y. S'il vous plaît.

Je lui tendis les mains en souriant.

— Viens à moi, Avery.

Et très naturellement, il fit les quelques pas qui le séparaient de moi. Sans que j'aie besoin de le lui demander, il s'agenouilla et leva la tête. Sur son visage, je lus deux choses : de l'avidité et une confiance absolue. Ce n'était pas lui qui n'était pas aussi malin qu'il en avait l'air, c'était moi. Je l'avais roulé, roulé comme un maître vampire peut rouler un mortel.

Juste avant de le toucher, je m'interrogeai : si j'avais sorti un flingue et que je le lui avais collé sur la tempe, aurait-il frémi, ou aurait-il continué à me dévisager de ses grands yeux confiants pendant que j'aurais appuyé sur la détente ?

CHAPITRE 67

Sa peau était douce, et même le début de barbe qui ornait ses joues et son menton – ces petits poils noirs qui contrastaient si fort avec la pâleur de son teint – n'était pas aussi rêche qu'il en avait l'air. Il me suffit de le toucher pour savoir que ses cheveux seraient soyeux et que je ne trouverais rien de dur ou de noueux sur tout son corps. Avery Seabrook était la douceur incarnée.

La tête levée vers moi, il souriait béatement, comme s'il contemplait quelque chose de sublime. Étant donné que c'était moi qu'il contemplait, je savais qu'il se méprenait. Je suis des tas de choses, mais sublime ne figure pas dans la liste.

Un mouvement me fit tourner la tête. D'autres vampires s'étaient levés. La plupart d'entre eux se tenaient entre les rangées de bancs, l'air un peu perdu comme s'ils ne savaient pas trop ce qui les avait poussés à se mettre debout. Quelques-uns s'étaient avancés dans la travée centrale puis arrêtés, comme s'ils avaient eu l'intention d'aller quelque part à l'origine et avaient brusquement oublié où.

Mais une dizaine d'entre eux ne semblaient pas paumés du tout. Ils me regardaient de la même façon qu'Avery, comme si j'étais la réponse à leurs prières. Ça me rendait déjà nerveuse de voir cette expression sur un visage, mais sur une telle

quantité… Et des visages de vampires que je ne connaissais même pas… Nerveuse, ce n'était pas le mot. Effrayée, peut-être. Ouais, effrayée, ça collait beaucoup mieux.

— Vous les avez envoûtés, dit Malcolm sur un ton coléreux.

— Comme vous le faites avec les humains ?

— Je n'utilise pas mes pouvoirs sur les humains.

— Êtes-vous en train d'affirmer que vous n'utilisez pas vos pouvoirs pour paraître plus beau aux yeux des humains, ou même des vampires mineurs ?

Il cligna des yeux bleus et sertis dans un visage pas désagréable à regarder, mais différent de celui qu'il m'avait montré lors de nos premières rencontres.

— Ce serait de la vanité, répondit-il tout bas.

Il n'avait pas nié, mais je laissai filer. Je me demandais si, quitte à transgresser sa

propre règle, Malcolm n'utilisait pas ses pouvoirs vampiriques pour faire des choses plus graves que satisfaire sa vanité, mais c'était une question dont la réponse devrait attendre une autre nuit.

Avery posa sa joue sur ma main, sans se frotter contre comme l'auraient fait les léopards-garous, juste pour me rappeler sa présence. Je baissai les yeux vers lui, puis les relevai vers les autres vampires debout dans la travée centrale. Ils formaient presque une file, comme s'ils attendaient leur tour. Je n'avais pas fait exprès de les mettre dans cet état, et je ne savais pas comment y remédier.

Je pensai : *Jean-Claude*. Son pouvoir chuchota à travers moi, frissonna sur ma peau et se communiqua au vampire agenouillé à mes pieds. Avery ferma les yeux et faillit se pâmer.

— Ça ne m'aide pas, Jean-Claude. Je veux mettre un terme à ça, pas l'aggraver.

— Je n'ai pas de talent pour lire dans le cœur et les pensées d'autrui, ma petite, pas de façon si spécifique. Ce n'est pas mon pouvoir que tu empruntes.

— Alors, celui de qui ?

— Je penche pour Malcolm, puisque c'est lui qui l'a utilisé sur toi le premier.

— Et juste comme ça, son pouvoir m'appartient ?

— Peut-être pas pour toujours, mais pour le moment, oui. Dépêche-toi de t'en servir, ma petite, car il pourrait bien s'estomper.

— Et pour cette drôle d'attirance ?

— Soutire à ton suspect les informations dont tu as besoin, puis je t'aiderai à dompter ce pouvoir particulier. En attendant, je vais me retirer afin de ne pas empirer la situation.

Et il s'exécuta aussitôt, disparaissant en un clin d'œil. Autrefois, son départ aurait réglé le problème de l'attirance, mais plus

maintenant. Maintenant, Avery restait à mes pieds et les autres continuaient à me regarder en attendant. Mais en attendant quoi ? Que me voulaient-ils ? Pour l'amour du ciel, qu'étais-je censée faire d'eux ? Je respirai profondément. Un problème à la fois. Un désastre à la fois, si vous ne voulez pas être submergé.

Je plongeai le regard dans les yeux brun clair d'Avery et demandai mentalement :

— Qu'est-il arrivé chez toi hier soir ?

J'aperçus une femme, la victime, mais vivante, cette fois. Et une autre femme que je ne pus distinguer clairement, comme si une partie de l'image était floue.

Avery pressa son visage contre ma main et l'image se précisa quelque peu, sans toutefois me permettre de voir l'autre femme. J'empruntais le pouvoir de Malcolm, mais la plupart des miens étaient d'un genre beaucoup plus intime. Je pris le visage d'Avery

entre mes mains et l'image se précisa encore, mais c'était comme regarder un film sur un écran endommagé. J'étais si occupée à observer les parties indistinctes que je ne faisais pas attention à ce qu'il se passait ailleurs.

Avery et la future victime faisaient connaissance dans le sens biblique du terme. Ou ma pudeur était en voie de disparition, ou j'étais capable de la mettre de côté pendant le boulot. Je vais opter pour l'hypothèse du professionnalisme, si ça ne vous fait rien.

Je savais que les vampires pouvaient faire oublier des heures, voire des journées entières aux humains, mais je ne m'étais jamais rendu compte qu'ils pouvaient brouiller seulement une partie de leurs souvenirs. C'était un niveau de contrôle nouveau pour moi, nouveau et effrayant.

Mais toucher à pleines mains le visage d'Avery m'aidait : que ça me plaise ou non, un contact physique étroit renforce les

pouvoirs de Jean-Claude et les miens. Sans le lâcher, je me penchai vers lui pour l'embrasser. Il ne ferma pas les yeux mais moi, si. Je les ferme toujours.

Mes lèvres touchèrent les siennes, et je vis que la femme de l'autre côté du lit était brune. Nos bouches se pressèrent l'une contre l'autre. Elle avait des cheveux ondulés. Quand Avery les caressa, ils lui remplirent la main. Ils étaient encore plus doux qu'ils en avaient l'air.

La femme tourna la tête vers Avery, dont la vision se brouilla de nouveau, et je ne pus voir son visage. *D'accord*, pensai-je.

— *Avery, dis-moi son nom.*

Mais dans la tête du vampire, je n'entendis qu'un silence rugissant, comme si, là aussi, ce que lui avait fait la femme suffisait à garantir sa sécurité ou, du moins, son anonymat.

Le souvenir n'était pas comme filmé par une caméra, mais vu à travers les yeux

d'Avery. J'aperçus le bas de son corps. Il était nu, comme les deux femmes. Mais je ne distinguais toujours pas le visage de la brune.

Sans rompre notre baiser, je me laissai tomber à genoux. Avery m'enveloppa de ses bras et, quand il me serra contre lui, je fondis. Je m'abandonnai à ce baiser, à cette étreinte, et ce fut comme si un éclair traversait le souvenir. Soudain, les couleurs m'apparurent plus vives, et je sus quel goût avait la bouche de Sally Cook. Je sentis deux parfums : le premier, pugnace et entêtant, devait contenir plus d'alcool ; le second, poudré et musqué, devait être plus coûteux.

Le visage de la brune se cristallisa dans ma tête, dans la tête d'Avery. Elle s'appelait Nellie, et c'était une maîtresse vampire. Elle l'avait rencontré dans un club de striptease, pas à l'église. C'était elle qui avait amené Sally, qu'elle lui avait présentée sous le nom de Morgana.

Brusquement, j'eus accès à tout ce que Nellie avait dit à Avery, comme si je venais de déverrouiller un fichier informatique et que tout son contenu s'était inscrit sur mon disque dur personnel. Elle lui avait parlé de son maître, qu'Avery n'avait jamais rencontré. Son maître qui était un véritable maître vampire, pas comme Malcolm. Son maître qui savait comment chasser et se nourrir comme un véritable prédateur.

Avery avait tenté de prendre ses distances, mais elle avait redoublé d'efforts pour le conquérir. Cette pensée fit jaillir un autre souvenir de Nellie et d'une deuxième vampire qui lui ressemblait suffisamment pour être sa sœur, presque sa jumelle. Elle s'appelait Nadine et elle était beaucoup plus jeune, beaucoup plus faible. Mais toutes deux se ressemblaient et, à l'instant où j'en pris conscience, je me rendis compte aussi qu'elles ressemblaient à Avery. Ils avaient tous les trois les mêmes cheveux châtains

très doux, le même visage ovale, les mêmes veux brun clair. Ils auraient pu être frère et sœurs.

Après avoir couché avec Avery, Nellie et Nadine s'étaient disputées. Nadine ne voulait pas être obligée de partager Nellie trop souvent : Avery s'était servi de cette excuse pour s'éloigner de nouveau. Mais quand Nellie s'était pointée au club la veille, accompagnée de Morgana, et qu'elles avaient allumé Avery, celui-ci n'avait pas dit non. Je goûtai sa culpabilité. Elle me paraissait bien réelle. Il avait enfreint tant des règles de l'Église ! Les clubs, la stripteaseuse… Et Nellie était dangereuse, il le savait. Il ignorait juste à quel point. ?

Il s'était nourri de Morgana ; il l'avait mordue dans le cou puis il avait couché avec Nellie. Il avait cru la soirée terminée, mais Nellie s'était allongée entre les jambes de l'autre femme. Elle voulait qu'il se nourrisse à l'intérieur de la cuisse de Morgana, qu'il se

nourrisse dans cet endroit intime entre tous. Mais quelque chose – peut-être le regard de la vampire – avait éveillé la méfiance d'Avery. Ses yeux étaient d'un brun très doux, mais ils exprimaient quelque chose de dur. Avery avait compris que, s'il ne s'en allait pas tout de suite, elle le convaincrait de faire n'importe quoi.

Alors, il avait attrapé ses vêtements et fui la chambre. Il s'était habillé dans le salon, laissant dans son lit une Morgana vivante et très satisfaite de son sort auprès de Nellie. Puis il s'était rendu à l'église, où il avait dormi dans l'un des cercueils que Malcolm avait fait placer au sous-sol pour les cas d'urgence. Il avait l'intention de parler à Malcolm de Nellie, de son offre et du maître vampire qui savait chasser et qui recrutait activement des membres de l'Église de la vie éternelle pour son propre petit groupe. Il comptait le faire après le service, mais mon arrivée avait bouleversé ses plans.

Je rompis notre baiser comme on crève la surface d'une piscine, vite et fort, quand on est resté trop longtemps sous l'eau et qu'on a besoin de respirer. Haletante, je m'arrachai à la bouche d'Avery et, le visage à quelques centimètres du sien, plongeai le regard dans ses yeux écarquillés.

Si j'avais eu les idées plus claires, j'aurais tenté d'obtenir la réponse à ma question suivante de la même façon, en touchant Avery et en faisant usage de mon pouvoir d'emprunt. Mais la dévotion absolue que je lisais sur son visage si proche me désarçonna. Jean-Claude y était peut-être habitué, mais pas moi. Alors, je fis ce que je fais toujours quand une nouvelle révélation métaphysique vient de m'effrayer : je me rabattis sur un comportement humain ordinaire. Je parlai à voix haute.

— Y a-t-il ce soir dans cette assemblée quelqu'un qui a déjà rejoint Nellie et son maître ?

— Oui, répondit Avery d'une voix encore rauque de désir. Jonah. Nellie a dit que Jonah avait rencontré son maître et qu'il lui avait plu. Elle m'a proposé une partie à trois avec Jonah et elle. J'ai refusé.

J'étais encore suffisamment liée à lui pour sentir qu'il avait dit ça sur un ton défensif, l'idée étant, bien entendu, que jamais il ne partagerait son lit avec un autre homme, pas même avec une femme au milieu. S'il pensait que ça lui vaudrait des points avec moi, il se trompait. J'aime les hommes assez sûrs de leur virilité pour me partager avec un autre homme. En fait, depuis quelque temps, c'est quasiment un prérequis pour sortir avec moi.

Avery fronça les sourcils comme s'il avait capté ce que je pensais. Mais je n'eus pas le temps de m'en soucier, parce que Zerbrowski hurla :

— Il tente de s'enfuir !

Je me relevai juste à temps pour voir un des vampires sauter d'un dossier de banc à un autre, ses pieds touchant à peine le bois et l'utilisant pour se propulser plus loin. C'était presque de la lévitation, mais pas tout à fait. Il ne savait pas encore voler. J'aime les petits jeunes ; ils sont plus faciles à attraper.

Comme il n'avait aucune chance d'atteindre les fenêtres, qui étaient situées bien trop haut, je ne me donnai pas la peine de le poursuivre. Je fonçai directement vers la travée qui longeait le mur du fond, celui dans lequel se découpait la porte menant au hall de la paroisse. Jonah ne pouvait pas voler. Il avait besoin d'une porte.

J'avais déjà sorti mon flingue. Tout en courant, j'ôtai la sécurité avec le pouce et chambrai une balle. Le vampire bondit par-dessus le dernier banc et atterrit comme s'il ne pesait pas plus lourd qu'une plume. Il fit un pas vers la porte du fond, et je hurlai :

— Arrêtez, ou je tire !

Je le visai en tenant mon Browning à deux mains. C'est dur de s'avancer en gardant quelqu'un dans sa ligne de mire, mais je me trouvais plus loin de lui que je ne le souhaitais, surtout dans un lieu bondé. Certes, les innocents étaient rassemblés sur un côté, mais les balles sont des objets déterminés. Une fois que vous avez appuyé sur la détente, elles toucheront quelque chose. Je voulais être assez près de Jonah pour pouvoir tirer sans mettre personne d'autre en danger.

Évidemment, dès que vous sortez un flingue, les gens paniquent. D'habitude, c'est immédiat. Là, curieusement, j'arrivai à portée de Jonah avant que la foule se mette à hurler et à s'égailler. Certains fidèles traversèrent ma ligne de mire et, tout à coup, des civils paniqués s'interposèrent entre moi et ma cible.

— À terre, putain, à terre ! m'époumonai-je. Attrapez-le !

Et parce que je ne pouvais pas courir le risque de lui tirer dessus, Jonah atteignit la porte. Mais il avait deux vampires sur les talons, de ceux qui, une minute plus tôt, faisaient la queue dans la travée centrale. Était-ce moi qui les avais lancés à sa poursuite en criant « Attrapez-le ! » ? Faisaient-ils juste leur devoir civique, ou était-ce ma faute ? Merde alors.

Je me frayai un chemin parmi la foule. Zerbrowski me suivait de près ; Marconi et Smith n'étaient pas loin derrière. Mon Browning braqué vers le plafond, je jouai des coudes pour atteindre la porte tandis qu'autour de moi les fidèles hurlaient soit à la vue de mon flingue, soit juste parce qu'ils le pouvaient.

Derrière moi, j'entendis Zerbrowski prévenir les agents en uniforme postés devant la porte extérieure de la paroisse et leur donner une description du méchant. Nous avions presque réussi à franchir la

foule des civils paniqués lorsque des cris d'hommes s'élevèrent par-dessus les hurlements aigus des fidèles.

J'atteignis la porte et me plaquai sur le côté, le flingue à bout de bras. Non, je ne me plantai pas sur le seuil les jambes écartées, histoire de faire une cible parfaite. Jouer les cow-boys, ça rend bien dans les films. Dans la vraie vie, mieux vaut vous mettre à couvert et prendre des poses de héros plus tard, une fois que vous avez survécu.

On se bagarrait au bout du couloir. Nos civils, un blond et un brun, avaient rattrapé Jonah et tenté de le neutraliser. Apparemment, ils avaient réussi vu que le fugitif était par terre, même si le brun gisait juste à côté de lui. Je franchis rapidement la porte, mon Browning tenu à deux mains devant moi et Zerbrowski juste derrière moi.

— Police ! rugit-il. Que personne ne bouge !

Parce que les civils étaient d'honnêtes citoyens, ils hésitèrent. Les citoyens honnêtes obéissent toujours aux flics. Ce ne fut qu'une petite hésitation, le temps de nous jeter un coup d'œil avant de reporter leur attention sur le méchant. Mais parce que celui-ci était un méchant, il ne nous avait pas regardés, et il n'avait pas hésité. Après tout, il n'avait rien à perdre : je détenais déjà un mandat qui m'autorisait à l'exécuter séance tenante.

Les deux civils avaient réussi à le mettre à terre mais, quand ils avaient hésité, l'un d'eux avait dû relâcher légèrement sa prise. Je vis quelque chose d'argenté étinceler dans la main du méchant.

— Il a un couteau ! hurlai-je.

Mais trop tard. La lame se planta dans la poitrine du brun, et le coup sembla également ébranler le blond, qui se laissa tomber à genoux près du blessé. Peut-être pensait-il

que nous tenions le méchant en respect. Alors, il se pencha vers son ami.

Si Jonah avait réagi comme un méchant normal et qu'il s'était relevé pour s'enfuir, nous aurions pu l'abattre sans trop de problèmes. Au lieu de ça, il poussa la porte grande ouverte avec sa main et rampa hors du couloir pendant que les deux civils bloquaient notre ligne de mire. Je hurlai « Merde ! » et m'élançai.

CHAPITRE 68

Nous franchîmes la porte au bout du couloir : Zerbrowski en position haute et moi en position basse, Marconi et Smith derrière nous, attendant une ligne de mire dégagée.

Nous débouchâmes dans le hall de la paroisse. Le fugitif se tenait au milieu des longues tables, son blouson de cuir rabattu, devant son visage pour se protéger contre l'éclat aveuglant des croix que brandissaient les deux agents en uniforme. Ils tenaient leur

flingue à deux mains, la croix calée contre la crosse comme une lampe torche pour ne pas mobiliser une main et perdre en précision de tir. L'entraînement, ça paie toujours.

Je glapis :

— Il a un couteau !

Je vis un des agents me jeter un bref coup d'œil.

— Fouillez-le. On vous couvre.

— Ne fais pas ta tafiole, Roarke, s'exclama Smith derrière moi.

— Tu pourras me traiter de tafiole quand tu te tiendras aussi près de lui que moi.

Gardant mon Browning braqué sur Jonah, je m'avançai lentement vers lui.

— Jette ton couteau, ordonnai-je tout en marchant. Sans gestes brusques.

Toujours planqué derrière son blouson, le vampire ne réagit pas.

Je m'arrêtai et le visai le long du canon de mon flingue. Je sentis le calme m'envahir

et m'abîmai dans cet endroit étrangement serein où je vais quand je me prépare à tuer quelqu'un.

— Je répète : jette ton couteau, Jonah, ou je tire. Dernier avertissement.

Tandis que mes poumons se vidaient de l'air qu'ils contenaient, mon corps se fit aussi vide et immobile que mon esprit. Pour une fois, je n'entendais pas de bruit blanc, cet infime crépitement pareil à celui de l'électricité statique. Tout était silencieux. Le monde s'était rétréci à la silhouette accroupie devant moi ; il ne restait rien d'autre. Je n'avais plus vraiment conscience des flics, de Zerbrowski derrière moi. Même l'éclat des croix avait diminué, si bien que ma vision s'était focalisée sur l'homme que je m'apprêtais à abattre.

Quelque chose tomba de la forme sombre, quelque chose d'argenté qui scintilla dans la lumière blanche, mais je n'imprimai pas. Je ne pensai pas : « Il a obéi. » J'avais

passé le point de non-retour. J'étais prête à tirer.

La voix de Zerbrowski me ramena à la réalité.

— Son couteau, Anita. Il a lâché son couteau, dit-il doucement, comme s'il comprenait que j'étais à cran et qu'une voix un peu trop vive aurait suffi à me faire appuyer sur la détente.

Je pris une inspiration sifflante et pointai mon Browning vers le plafond parce que je devais cesser de viser Jonah, sinon, j'allais lui tirer dessus. Légalement, j'aurais pu le faire, mais nous avions besoin de le faire parler. Les morts, les vrais, ne sont pas très bavards.

— Je l'ai, dit Zerbrowski en braquant son flingue sur le vampire.

J'acquiesçai et pressai la crosse de mon Browning contre mon front. Le métal n'était pas frais mais tiède, tiède d'être resté niché sous mon bras. Quand je porte le mauvais

soutien-gorge, je m'érafle le sein gauche en dégainant ; j'ai appris à mes dépens que les soutiens-gorge minimiseurs ne font pas bon ménage avec un holster d'épaule. Les push-up, en revanche, soulèvent la poitrine et l'écartent du chemin. Il faut juste prendre garde à ce qu'ils soient bien couvrants sur le devant, pour pouvoir courir sans que les seins risquent de se faire la malle.

Pourquoi pensais-je à mes problèmes de lingerie alors que nous avions un vampire à capturer, qui avait déjà tué deux personnes ? Parce que j'avais failli l'abattre. J'avais failli lui tirer dessus, non parce que les circonstances le justifiaient, mais parce que c'est mon mode opératoire. Il est très rare que je vise le long du canon d'un flingue sans appuyer sur la détente peu de temps après.

J'avais failli l'abattre avant que nous ayons pu l'interroger. J'avais failli le tuer parce que mon corps et mon esprit avaient

basculé en mode « exécution ». Parce que c'est ainsi que nous fonctionnons : nous visons le long du canon d'un flingue, nous appuyons sur la détente et nous tirons pour arrêter notre cible. Une cible morte est une cible qui ne risque plus de s'enfuir.

— Anita, ça va ? s'enquit Zerbrowski.

Je hochai la tête et pointai mon Browning vers le sol. J'avais confiance en Zerbrowski pour tirer et ralentir le vampire. Et j'avais confiance en moi pour lever mon flingue assez vite et l'achever. Par contre, je n'étais pas sûre d'avoir confiance en moi pour le braquer sans tirer. C'est drôle, hein ?

— Ouais, ça va.

Zerbrowski ne quitta pas le vampire des yeux.

— D'accord. C'est ton mandat.

— Et mon fric, je sais.

Je détaillai le vampire toujours planqué derrière son blouson en cuir et je ne ressentis rien. Il était juste une source d'information à

mes yeux. Je ne pouvais pas lui proposer un marché en échange de sa coopération : la loi n'autorise pas les négociations avec les vampires qui ont tué des humains. Mais ce n'était pas le problème le plus immédiat.

— Lentement, mets les mains sur ta tête et entrelace tes doigts.

La voix de Jonah me parvint étouffée par l'épaisseur de son blouson.

— Dites-leur de ranger leurs croix.

— Tu veux mourir immédiatement ?

Il hésita un moment, puis dit :

— Non.

— Alors, obéis. Les mains sur la tête, les doigts entrelacés, tout de suite. Tout de suite, bordel !

Les yeux fermés, il s'efforça de dissimuler son visage dans le col de son blouson tandis qu'il levait les bras et posait les mains sur sa tête.

— Les doigts entrelacés.

Il obtempéra.

— Maintenant, à genoux.

— Je peux utiliser mes mains ?

Je le braquai de nouveau.

— Tu commences à me taper sur les nerfs. À genoux, plus vite que ça !

Il se laissa tomber à genoux sans insister. Bien.

— Les chevilles croisées, ordonnai-je.

— Quoi ?

— Une cheville par-dessus l'autre. Allez, vite !

Il obéit. Autrement dit, le moment était venu de le fouiller. Je déteste fouiller quelqu'un de vivant ; c'est tellement plus facile de chercher une arme sur un cadavre ! À partir de quand savez-vous que vous avez tué un peu trop de monde ? Quand ça vous gonfle de fouiller quelqu'un qui peut encore bouger.

Je collai le canon de mon flingue sur sa tête.

— Si tu bouges, je tire. C'est clair ?

— Très clair, répondit-il d'une voix tendue.

L'autre avantage de ne les toucher qu'une fois morts, c'est que vous n'entendez pas la peur dans leur voix ; vous ne sentez pas trembler leurs bras et leurs mains. Vous n'êtes pas obligé de prendre conscience qu'ils ont peur de vous. Ni de penser au fait que la personne que vous touchez va mourir, et que rien de ce qu'elle peut faire ne l'en empêchera. La loi ne se préoccupe pas de justice ou de miséricorde. La loi se préoccupe uniquement de la loi, et elle ne laissait pas le choix à Jonah ToutCourt. Ni à moi.

Il avait un autre couteau, niché au creux de ses reins dans un fourreau passé à l'intérieur de sa ceinture. Il avait un fourreau de poignet vide, et un fourreau plus grand dans le cou, dissimulé par le col de son blouson. Jamais encore je n'avais vu un vampire se trimballer avec autant de quincaillerie. Quand il avait lâché son arme, j'avais cru

m'être trompée en pensant que le couteau avec lequel il avait frappé son adversaire était resté planté dans la poitrine de celui-ci, mais non. Il en avait encore plein d'autres.

Intriguée, j'examinai l'un des couteaux, le soupesai, touchai le plat de la lame avec mon pouce.

— Merde, c'est de l'argent !

Je ne revins pas en courant vers le vampire blessé. Je commençai par aider les flics à menotter Jonah, tout en sachant que, s'il voulait vraiment se libérer, les menottes ne feraient que le ralentir. Nous n'avons pas encore trouvé d'entraves capables de résister à la force d'un vampire ; c'est l'une des raisons pour lesquelles on les tue au lieu de les jeter en prison en attendant un hypothétique procès.

Un État a bien essayé d'utiliser des cercueils bardés de croix, mais la méthode a été considérée comme trop cruelle et abandonnée. J'aurais volontiers demandé aux

législateurs si, à la place des vampires, ils auraient préféré qu'on les enferme dans un espace confiné jusqu'à leur procès ou qu'on les tue sur-le-champ. Je suis prête à parier qu'ils auraient choisi le cercueil, mais personne n'a réclamé mon avis.

J'ai été invitée à prendre la parole devant un comité du Sénat sur les droits des morts-vivants, mais la séance était toujours reportée à une autre date ou le nom du président n'arrêtait pas de changer, un peu comme si quelqu'un ne tenait pas à ce que le comité présente son rapport. Sans doute pour des raisons politiques, mais bref, ça ne s'est pas encore fait. Curieusement, je pense que le comité aurait davantage apprécié mon témoignage s'il m'avait laissé venir à l'époque où il m'a envoyé son invitation initiale. Depuis quelque temps, je n'ai rien de réconfortant à dire.

— Faites-le asseoir dans une chaise. S'il tente quoi que ce soit, butez-le.

— Où vas-tu ? demanda Zerbrowski.

— Ses couteaux sont en argent.

— Et alors ?

— Et alors, notre bon Samaritain vampire est peut-être mort ou mourant. (Je me dirigeais déjà vers la porte.) Nous n'avons que quelques minutes pour le sauver.

— Le sauver comment ?

Je secouai la tête et ne répondis pas.

— Smith, accompagne-la, ordonna Zerbrowski.

Smith se contenta de pointer vers le sol son flingue qu'il tenait toujours à deux mains et de dire :

— Je couvre vos arrières.

Je ne discutai pas. Ce soir-là, Zerbrowski et moi faisions équipe. Chacun de nous avait confiance en l'autre pour surveiller le méchant vampire, mais je devais examiner le vampire blessé ; donc, Zerbrowski restait avec le suspect et me fournissait un autre partenaire parce qu'aucun de

nous deux ne faisait confiance à personne d'autre pour tenir Jonah en respect. Zerbrowski se chargea du tueur et moi du héros. La vie était tellement plus simple du temps où on ne faisait pas de vampires saveur héros.

CHAPITRE 68

Je ne voyais pas notre héros parce que son ami le cachait derrière son large dos. Toujours à genoux près de lui, le vampire blond lui tenait la main. Ses épaules étaient voûtées, et il leva vers moi un visage strié de larmes. Des traces d'un rouge rosâtre, laissées par son sang dilué dans le liquide lacrymal, balafraient ses joues. Cette vision me fit craindre le pire jusqu'à ce que je contourne les jambes de l'autre vampire.

Le héros gisait sur le dos, mais il cligna de ses grands yeux gris en m'apercevant. Ses prunelles étaient la seule chose pâle chez lui. Il avait des cheveux sombres mi-longs, et un début de barbe encadrait sa bouche. Je faillis dire à voix haute ce que je pensais : « Chouette, vous n'êtes pas mort ! » mais je parvins à me retenir. Un bon point pour moi.

Je m'agenouillai à côté de lui, face à son ami. Le couteau était planté dans sa poitrine comme un point d'exclamation. J'ai poignardé plus que ma part de vampires dans le temps ; je sais reconnaître un coup au cœur quand j'en vois un. Du sang s'échappait autour de la lame, imbibant ses vêtements. Il y en avait vraiment beaucoup. Ce qui signifiait que le héros s'était nourri récemment, ou que la blessure était grave ; ou les deux.

— Je ne m'étais pas rendu compte que le couteau était en argent jusqu'à ce que nous le désarmions. Je serais revenue plus tôt.

— Nous avons de la compagnie, annonça Smith.

— Plus tôt ou plus tard, peu importe, déclara une voix dans mon dos.

Je me retournai. Malcolm se tenait dans le couloir, une petite foule de fidèles massée derrière lui. Partout où il y a du sang, il y aura des curieux.

— Si, ça importe, le détrompai-je.

— Il se meurt, Anita. Rien de ce que nous pourrons faire ne le sauvera.

Je reportai mon attention sur le blessé et croisai le regard de son ami, bleu comme le col de sa chemise.

— J'ai vu des vampires survivre à pire.

— Vous avez vu des maîtres vampires survivre à pire. Il n'est pas un maître.

— Il tire son énergie vitale de sa lignée, de son maître. Ce n'est pas toujours une question de pouvoir personnel.

— Vérité et Fatal n'ont pas de maître, et vous ?

Le vampire blond regardait Malcolm d'un air si désespéré que je ne fis pas la moindre remarque au sujet de leurs noms. Franchement, qui se fait appeler Vérité et Fatal ? Mais confrontée à une telle douleur, je me contentai de lancer :

— Si vous avez quelque chose à dire, Malcolm, dites-le.

— Ils n'ont pas de maître, Anita. Leur créateur est mort, et le sourdre de sang de leur lignée aussi. Ils ont survécu à la destruction de leur lignée, mais de justesse.

Je scrutai le visage du vampire blond, Vérité ou Fatal, je ne savais pas lequel des deux. Il regardait Malcolm, et son expression disait que celui-ci ne mentait pas.

— Si vous leur aviez fait prêter un serment de sang, ils auraient un maître.

— Je les ai laissé rejoindre mon Église, se défendit Malcolm. La plupart des autres maîtres les auraient tués.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils nous craignent, répondit le vampire blessé d'une voix étranglée.

— Ne parle pas, mon frère, l'interrompit le blond. Je vais le faire pour toi. Si d'autres vampires découvraient que nous avons survécu à l'éradication de toute notre lignée, certains pourraient en déduire qu'ils auraient, eux aussi, une chance de survivre s'ils éliminaient ceux qui les réduisent en esclavage. Voilà ce que craignent les autres maîtres.

— « Frère » ? répétai-je.

Le vampire blond leva la tête vers moi, ses yeux bleus baignés de larmes qui leur donnaient une teinte rougeâtre.

— Vérité est mon frère.

Et merde, songeai-je.

— Donc, Malcolm a raison. Cela signifie-t-il que… Vérité ne guérira pas si nous retirons le couteau de la plaie ?

— Autrefois, il aurait guéri, mais la disparition de notre lignée nous a affaiblis.

Quand on nous blesse avec une arme en argent, cela nous fait le même effet qu'à des humains.

Je regardai le manche qui dépassait de la poitrine de Vérité.

— S'il était humain, il serait déjà mort.

— Il est mourant, Anita, ne le sentez-vous pas ? interrogea Malcolm.

Je posai ma main sur la poitrine de Vérité, près du couteau, dans son sang qui refroidissait déjà, et je me concentrai. Je sentis son énergie… s'estomper, faute d'un meilleur terme. Il prit une grande inspiration hoquetante et eut du mal à prendre la suivante.

— Merde, il est en train de se vider de son sang.

Il en avait tellement perdu que son corps tombait en carafe. Merde, merde, merde. Je dévisageai le blond.

— Si on ne fait rien, il mourra. Si on retire le couteau, j'arriverai peut-être à le sauver.

— Comment ? demanda le blond.

Désolée mais, même dans ma tête, je ne pouvais pas l'appeler Fatal. Ce n'est pas un nom.

Comment ? Bonne question. Si Jean-Claude était là, nous pourrions faire prêter un serment de sang au blessé. D'un autre côté, maintenant que les marques étaient grandes ouvertes entre nous, il se pouvait que boire mon sang suffise pour lier Vérité à Jean-Claude. La découverte accidentelle de Primo allait peut-être s'avérer utile.

— Je vais contacter le Maître de la Ville. S'il me donne son accord, j'ai une idée.

Mentalement, j'appelai :

— *Jean-Claude.*

J'eus une impression de mouvement autour de lui. Il était au club.

— *Oui, ma petite, tu m'as sonné ?*

Au lieu d'utiliser des mots, je le laissai voir ce qui s'était passé dans ma tête pour aller plus vite. Il en fut stupéfait.

— La Vérité Fatale est ici, en Amérique ?

— Vous les connaissez ?

— Ce sont les seuls vampires de toute notre histoire qui ont traqué méthodiquement tous les membres de leur lignée afin de les assassiner.

Je ne m'attendais pas à ça.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Je connaissais leur maître et le maître de leur maître, le sourdre de sang de leur lignée. C'était des guerriers magnifiques, ma petite. Ils étaient au combat ce que Belle Morte est au sexe.

— Du coup, sont-ils trop dangereux pour qu'on les adopte ?

— Sais-tu ce qui arrive quand un sourdre de sang devient fou ?

Ça ressemblait à une question piège.

— *Rien de bon ?* hasardai-je.

Jean-Claude rit dans ma tête, et cela me fit frissonner.

— *Tous les membres de sa lignée se mettent à massacrer les gens sans aucune raison pécuniaire ou politique, ni motif d'aucune sorte. À l'époque, je vivais encore à la cour de Belle. Je savais que le Conseil envisageait d'envoyer des assassins, mais deux des vampires de la lignée ont réagi avant. Ils nous ont empêchés d'attirer l'attention publique en Angleterre, et le Conseil leur en a été reconnaissant. Mais ils ont également tué le fondateur de leur lignée, ce qui est sanctionné par la peine de mort, parmi nous.*

— *Alors, pourquoi sont-ils toujours vivants ?*

— *Parce que certains membres du Conseil ont intercédé en leur faveur. J'ignore pourquoi, et je ne sais même pas qui exactement ; je sais juste que Belle se trouvait*

parmi eux. Mais ils sont restés sans maître, condamnés à errer de par le monde en sachant que tout maître qu'ils rencontreraient chercherait à les détruire. La plupart d'entre eux les jugeaient trop dangereux pour les laisser vivre : n'avaient-ils pas impunément tué leur sourdre de sang ?

— Et vous ? Dans quelles dispositions êtes-vous ?

— Que suggères-tu, ma petite ?

— Vous vous souvenez de ce qui est arrivé avec Primo ?

— Tu veux nourrir Vérité pour le lier à toi et moi, c'est ça ?

— Oui.

— Contrairement aux vampires de la lignée du Dragon, Vérité et Fatal ne sont pas des brutes, mais ce sont des guerriers qui ont réussi à survivre pendant des siècles en dépit de l'hostilité de tous leurs semblables. Je les ai rencontrés une fois,

durant une visite de leur maître à la cour de Belle. C'était des hommes d'honneur.

— *Que dit-il* ? s'enquit le blond.

Je levai une main.

— *Il réfléchit.*

— Personne ne prendra ce risque, articula Vérité de cette voix horriblement tendue.

Le pouvoir de Jean-Claude souffla à travers mon esprit et frissonna sur ma peau. J'écartai ma main de la poitrine du blessé pour ne pas que l'effet se propage. J'ouvris tout grand les marques entre nous, et il me remplit. Il s'engouffra dans mon corps.

Quand il percuta mon pouvoir, ce fut comme si une traînée de feu venait de se jeter dans un énorme brasier ardent. L'impact renversa ma tête en arrière et arqua mon dos. Puis nos deux pouvoirs combinés se déversèrent par tous les pores de ma peau en une longue cascade, et je sentis tous les vampires présents dans le couloir. Je les sentis comme des flammes individuelles

dans le noir. Les yeux fermés, j'aurais pu reconnaître chacun d'eux.

— Reculez, mes enfants. (La voix de Malcolm se fit lointaine, comme s'il parlait à travers le rugissement étouffé dans ma tête.) Nous devons abandonner cet endroit à sa magie noire.

Je rouvris les yeux et sus, même sans les voir, qu'ils s'étaient changés en deux lacs de feu brun bordés de noir.

— Que va-t-il se passer ? demanda Smith.

Je levai les yeux vers lui et il poussa un glapissement de surprise. Il passa la langue sur ses lèvres et me dévisagea, pâle et effrayé.

— Si vous ne voulez pas voir ça, allez rejoindre Zerbrowski.

Smith secoua la tête.

— Je reste.

— Ça ne va pas vous plaire, le prévins-je.

Il luttait pour ne pas s'envelopper de ses bras, et je me souvins qu'il pouvait sentir l'énergie des métamorphes. Rien de tel qu'être réceptif à l'énergie psychique au milieu d'un événement métaphysique.

— Ça ne me plaît déjà pas, mais je vous couvre. Du moins, contre tout ce qu'un flingue pourra arrêter.

Ce dernier commentaire me fit soupçonner qu'il était peut-être encore plus réceptif que je le pensais. Il sentait que des forces dangereuses étaient à l'œuvre dans le couloir en ce moment même, des forces contre lesquelles une balle ne pourrait rien. Sa sagacité était presque inquiétante. Désormais, je devrais faire attention quand j'utiliserais mes pouvoirs en sa présence. Il pourrait bien deviner des choses que je préférais qu'il continue à ignorer.

Je reportai mon attention sur les deux vampires.

— Je suis la servante humaine de Jean-Claude. Chacun de nous est réellement le sang du sang de l'autre.

— Que proposez-vous ? s'enquit Fatal.

— On enlève le couteau, je laisse Vérité se nourrir et on lui fait prêter un serment de sang à Jean-Claude.

— Il est vraiment prêt à nous recueillir ?

— Il a dit oui.

Fatal dévisagea son frère.

— Tu es d'accord ? d'accord pour te lier à un nouveau maître ?

— J'ai senti… le pouvoir de cette femme, haleta Vérité. Si elle est… la servante, son maître… doit être plus puissant encore.

— Alors, c'est oui ? demandai-je.

Fatal acquiesça.

— Mais si vous prenez mon frère, vous devez me prendre aussi.

Je n'eus pas besoin de poser la question : je savais que Jean-Claude était d'accord.

— Entendu, mais je ne suis pas certaine de pouvoir vous nourrir tous les deux ce soir.

— Nous nous sommes déjà nourris ce soir. Vérité devra quand même faire un vrai repas mais, pour moi, une gorgée suffira.

— D'accord.

Je me demandai si cela allait marcher et sentis que Jean-Claude en était presque certain.

— *Ne vaudrait-il pas mieux le lier d'abord et retirer le couteau ensuite ?* suggérai-je.

— *Peut-être, ma petite, mais l'argent risque aussi d'interférer avec le processus. Nous espérons le guérir, ce qui n'arrivera pas tant que ce couteau sera planté dans son corps.*

Je clignai des yeux et dévisageai Fatal. Grâce à ma vision modifiée, sa structure

osseuse m'apparaissait très clairement, et je m'aperçus qu'il était très séduisant dans le genre fort et viril. Puis je baissai les yeux vers son frère et décelai la même structure osseuse sous tous les poils qui lui mangeaient le visage. Comment avais-je pu ne pas voir la ressemblance avant ?

— Il faut d'abord enlever le couteau, puis je le nourrirai.

J'examinai mes poignets. Le gauche était encore en train de cicatriser après les mauvais traitements infligés par Primo et le zombie de la veille. Et il n'était pas question que j'amoche le droit : à moins de ne pas pouvoir faire autrement, on n'abîme jamais la main avec laquelle on tient son flingue.

Je me palpai le cou. La morsure de Requiem était toujours là mais presque guérie. Celle de Damian avait quasiment disparu. Je n'allais pas me déshabiller pour offrir un sein à Vérité. Donc, ce serait le cou.

Je vais finir par ressembler à ces accros aux vampires qui ont toujours une trace de morsure fraîche dans le cou.

Bah, tant pis.

— Désolée, je passais mes propres blessures en revue. Pour boire mon sang, ce sera le côté droit de mon cou.

— Il ne peut pas s'asseoir, fit remarquer Fatal.

— Je vais m'allonger.

Je remis mon Browning à Smith, qui écarquilla les yeux.

— Pourquoi faites-vous ça ?

— Je vais laisser Vérité me mordre dans le cou. Je préférerais ne pas avoir à me soucier du fait qu'il puisse atteindre mon flingue ou non.

— Vous ne nous faites pas confiance, constata Fatal.

— Je ne fais confiance à personne.

Je voulus me coucher sur Vérité, mais le couteau était en plein milieu.

— *Le couteau d'abord, ma petite*, me rappela mentalement Jean-Claude.

Je me redressai sur les genoux et regardai Fatal.

— Vous voulez le faire, ou vous préférez que ce soit moi ?

Il comprit sans que j'aie besoin de lui expliquer : ça me changeait un peu.

— Je vais le faire.

Il saisit le manche du couteau de sa main libre et hésita.

— Il est temps, mon frère, souffla Vérité.

Je rabattis mes cheveux par-dessus mon épaule gauche pour dénuder le côté droit de mon cou. Après avoir ôté le couteau, nous disposerions d'une minute, peut-être, pour le faire vivre ou le laisser mourir. Fatal demeurait immobile, une main toujours dans celle de son frère et l'autre sur le manche du couteau.

— Vous voulez que je le fasse ? proposai-je.

Il secoua la tête mais ne bougea pas.

— Ou vous le faites, ou je le fais… Fatal. Le temps presse.

— Fais-le, chuchota Vérité. Fais-le.

Le bras de Fatal se tendit.

— Pardonne-moi, mon frère.

Et il retira le couteau d'un mouvement brusque.

Du sang s'échappa de la plaie, rouge et épais. Un spasme parcourut Vérité. Je fis ce que j'avais dit que je ferais. Comment s'allonge-t-on sur un homme blessé ? Comme on s'allonge sur n'importe quel homme, si on ne veut pas rouler sur le côté. Je me couchai sur son torse, les jambes écartées de part et d'autre des siennes, tandis qu'il se tordait sous moi et luttait pour ne pas mourir. Je lui mis mon cou sous le nez, mais il ne contrôlait pas suffisamment son corps pour pouvoir se nourrir.

— Et merde ! (Je levai les yeux vers Fatal.) Aidez-moi.

— Comment ?

— Redressez-le assez pour qu'il puisse se nourrir.

Sans discuter, Fatal passa derrière son frère, dont il souleva la tête et les épaules. Les spasmes diminuaient, mais ce n'était pas bon signe.

— *Embrasse-le*, souffla Jean-Claude à travers mon corps.

— Quoi ? dis-je tout haut.

— Qu'y a-t-il ? demanda Fatal.

— *Donne-lui assez d'énergie pour se nourrir.*

— *Comment ?*

Jean-Claude était dans ma tête. Il ne me parla pas, et il ne m'envoya pas non plus d'images – pas exactement – mais, soudain, je sus parce qu'il savait. Longtemps avant que les humains inventent la respiration artificielle, les vampires avaient déjà mis au

point un baiser de vie. Autrefois, je pensais qu'il fallait être un sourdre de sang, ou du moins le créateur du vampire mal en point, pour partager son énergie avec lui de cette façon, mais j'avais prouvé que ça n'était pas le cas.

Si Jean-Claude n'avait pas été tellement certain que ça fonctionnerait, j'aurais protesté. Je n'avais fait quelque chose de similaire qu'une fois, avec Asher, que nous aimions tous deux et qui s'était déjà nourri de moi avant. Vérité était un parfait inconnu pour moi, et il n'appartenait pas à notre lignée, mais la certitude de Jean-Claude me remplit comme si elle venait de moi.

Je scrutai le visage de Vérité. Ses yeux commençaient à se voiler tandis que son corps s'apaisait. Je conjurai mon pouvoir – ou peut-être Jean-Claude conjura-t-il le sien, ou peut-être le fîmes-nous tous deux simultanément. Difficile de dire où s'arrête une

magie et où commence l'autre. Je me penchai vers le vampire blessé.

— Que faites-vous ? interrogea Fatal.

Je n'avais pas le temps de lui expliquer. Je pressai mes lèvres sur celles de son frère, qui demeurèrent inertes. J'embrassai Vérité et je sentis sa mort, sentis l'étincelle de vie qui l'animait vaciller telle la flamme d'une allumette dans le vent. Je soufflai du pouvoir dans sa bouche ; je le forçai à entrer en lui comme on force de l'air à pénétrer dans les poumons d'un noyé, et je songeai :

Éveille-toi. Éveille-toi à nous, Vérité, et à notre magie.

Jean-Claude m'utilisa pour plonger le pouvoir à l'intérieur de son corps comme une épée. Même pour moi, la sensation fut vive et douloureuse. Vérité haleta et redressa le buste en hurlant dans un langage que je ne connaissais pas.

— Nourris-toi, ordonnai-je.

Et c'était l'injonction de Jean-Claude, mais ce fut ma main qui rabattit mes cheveux sur le côté et présenta mon cou au vampire.

Vérité m'empoigna par les épaules. Je vis sa tête approcher, et rien d'autre. Soudain, il me mordit. Ses crocs déchirèrent ma chair, et je criai parce que ça faisait mal. Cette fois, il n'y avait pas de manipulation mentale ou d'orgasme pour atténuer la douleur, et ça faisait vraiment mal.

J'entendis une voix masculine s'exclamer, dans la direction de la porte la plus proche :

— Et merde, encore un !

— Elle s'est portée volontaire pour lui sauver la vie, dit Smith.

— C'est un putain de cadavre. On ne peut pas lui sauver la vie.

— C'est la décision du marshal Blake, Roarke. Retourne avec les autres.

— Et merde, répéta l'agent Roarke.

Je ne pouvais rien dire, rien expliquer. J'avais agrippé les bras de Vérité, et je crois que je commençais à me débattre. Ça faisait tellement mal !

La présence de Jean-Claude s'intensifia dans ma tête.

— Détends-toi, ma petite. Ne lutte pas.

— Je ne lutte pas, répondis-je mentalement.

— Si, tu luttes. Tu résistes à son pouvoir. Tu dois baisser ton bouclier, non seulement entre toi et moi, mais entre toi et lui. Fais vite, ma petite, ou nous allons le perdre.

Je baissai mon bouclier, celui qui maintient les autres vampires à distance, celui qui fait partie de moi au point que je ne le remarque pas la plupart du temps, celui que me confère naturellement mon pouvoir de nécromancienne. Et dès qu'il tomba… la douleur s'évanouit.

Ce fut comme si j'étais brusquement projetée à ce stade d'une relation sexuelle où la douleur se change en plaisir, où la morsure à cause de laquelle vous auriez assommé quelqu'un vous apparaît comme la chose la plus jouissive du monde.

Jusqu'ici, j'avais laissé Vérité boire à la source de mon cou, mais en luttant pour m'écarter de lui. Je me détendis comme quand on se fait surprendre par un baiser et qu'après s'être raidie par réflexe on s'autorise à fondre dans l'étreinte de l'autre. On cesse de réfléchir et d'analyser, et on se laisse faire.

Je m'abandonnai à la sensation de sa bouche dans mon cou, à la force de ses bras autour de moi, au contact de son corps sous le mien. Il fit glisser ses mains plus bas, le long de mes reins, et encore plus bas pour empoigner mes fesses. Vérité me serra contre lui, inclinant le cou et relevant les épaules pour ne pas détacher sa bouche de

mon cou tandis que son bas-ventre se plaquait contre le mien, assez fort pour que je sente qu'il bandait.

J'avais baissé toutes mes défenses. C'était un miracle que l'ardeur ne se soit pas manifestée plus tôt. Mais elle se manifestait maintenant, excitée par la raideur et l'épaisseur du membre de Vérité, par la succion de sa bouche sur ma chair. Elle jaillit en moi, à travers ma peau et se déversa à l'intérieur du vampire. Celui-ci s'arracha à mon cou en s'exclamant :

— Que la Mère des Ténèbres nous sauve : c'est Belle Morte !

Je soutins le regard de ses yeux écarquillés, qui me paraissaient plus bleus qu'auparavant.

— Pas Belle, Vérité. Juste moi. Juste Jean-Claude. Juste nous.

J'avais chuchoté le dernier mot contre ses lèvres. L'ardeur voulait que je l'embrasse,

que je colle ma bouche contre la sienne et que je me nourrisse de son énergie.

— Jean-Claude, aidez-moi, soufflai-je. Aidez-moi à remettre le génie dans la bouteille. Aidez-moi à arrêter ça.

— Si je t'aide à lever un bouclier, l'ardeur risque de se répandre ici, au club où je me trouve.

— Alors, nourrissez-vous comme vous l'avez fait la nuit dernière. Nourrissez-vous de volontaires, mais laissez-moi passer mon tour, ce soir. J'ai un meurtrier à capturer. Je ne peux pas me permettre de baiser tous les vampires qu'on recueille.

— Aidez-nous, implora Vérité. Aidez-nous, maître.

Je sentis la surprise de Jean-Claude frissonner sur ma peau, comme si sa curiosité était une caresse.

— Il veut arrêter ?

Sa question sortit de ma bouche, prononcée par ma voix.

— Oui, répondit Vérité tout contre ma bouche, de sorte que je humai le goût de mon propre sang dans son haleine. Oui, aidez-nous à arrêter ça.

— *Pourquoi ?* demanda Jean-Claude.

J'en avais assez.

— *Vous satisferez votre curiosité plus tard, Jean-Claude. La police m'attend dans la pièce d'à côté. Il faut que j'en finisse.*

— *Très bien, ma petite.*

Ce ne fut pas comme s'il me tendait les bras : il était déjà en moi aussi profondément que possible. Mais je n'ai pas d'autre mot pour décrire ce qu'il fit. Il ne dressa pas de bouclier autour de moi ou de Vérité. Il ne protégea rien ni personne. Il prit l'ardeur qui montait en nous et fit deux choses simultanément. Il avala l'ardeur, et il rompit le lien entre lui et moi d'une façon brusque et décisive, comme il aurait claqué une porte.

Je restai seule, allongée sur Vérité, nos visages à quelques centimètres l'un de

l'autre. Désormais, il n'y avait plus que nous. Nous poussâmes un même soupir tremblant, comme si nous avions retenu notre souffle jusque-là.

Vérité me lâcha pour que je puisse m'écarter de lui. Il ne me taquina pas, et je ne le sentis pas du tout chagriné par le départ de l'ardeur. Au contraire, il semblait aussi soulagé que moi. Si j'avais eu le temps, et si j'avais pu trouver un moyen de lui demander pourquoi sans lui faire croire que j'étais blessée dans mon amour-propre, je l'aurais fait. Mais j'avais du boulot. Alors, je me relevai et vacillai. Seule la main de Vérité sur mon bras m'empêcha de heurter le mur.

— Ça va ? demandèrent Smith et Fatal à l'unisson.

Smith foudroya le vampire du regard, mais l'expression de Fatal demeura plaisamment neutre.

— J'ai juste donné un peu trop de sang ces derniers temps. Mais je vais bien.

Pour le prouver, je me dégageai. Je pris plusieurs grandes inspirations et me sentis aussitôt mieux. Mais il fallait vraiment que j'essaie de rester au moins une nuit entière sans m'ouvrir une veine.

— J'ai senti le pouvoir de votre maître, dit Fatal. Mon frère est lié à lui désormais, mais moi pas. Vous avez promis de nous prendre tous les deux.

— Et je le ferai ; Jean-Claude le fera, mais pas ce soir. La banque du sang est fermée pour la nuit.

Fatal me jeta un regard signifiant qu'il ne me croyait pas et qu'il n'avait pas confiance en moi. Son frère se tenait près de lui comme s'il s'était mis debout en lévitant, ce qui était peut-être le cas. Il passa un bras en travers des épaules de Fatal pour le serrer contre lui.

— Elle tiendra sa promesse, affirma-t-il en souriant.

— Pourquoi, parce qu'elle t'a aidé à repousser l'ardeur ?

— En partie.

Fatal secoua la tête.

— Vous devez être encore meilleure que l'ardeur, pour que Vérité vous fasse confiance à ce point.

— Je lui ai sauvé la vie. En général, ça impressionne les gens.

— Mais pas lui, pas Vérité.

— Si vous le dites. Maintenant, je dois vous laisser. J'ai un suspect à interroger.

— On vous accompagne, déclara Vérité.

— Désolée, il s'agit d'une enquête de police. Les civils ne sont pas invités. Merci d'avoir tenté d'attraper le méchant.

— Votre pouvoir nous a appelés quand vous avez touché Avery.

— Quand j'ai dit « Attrapez-le », vous vous êtes sentis obligés d'obéir ?

Les deux frères acquiescèrent.

— J'en suis navrée.

— Pas moi, répliqua Vérité.

Fatal me gratifia d'un nouveau regard cynique.

— Pour ma part, je réserve mon jugement.

— Écoutez, je vous promets que je vous donnerai à Jean-Claude dès que ce sera humainement possible.

— Que vous me donnerez ?

Je fronçai les sourcils.

— Je vous promets de veiller à ce que vous soyez lié à notre Maître de la Ville dès que ce sera possible ; ça vous va ?

— Promettez-moi que vous me lierez comme vous avez lié mon frère.

— C'est ce que je viens de faire.

— Non, pas du tout. Pour ce que j'en sais, vous pourriez me refiler à quelqu'un d'autre dans la maisonnée de Jean-Claude. Mon frère et moi sommes inséparables. Nous allons toujours ensemble et dans la même direction.

J'aurais voulu avoir Jean-Claude sous la main pour lui demander s'il était bien avisé de faire cette promesse, mais il était occupé à contenter la clientèle du *Plaisirs Coupables*. Je réfléchis à ce que me demandait Fatal et, ne voyant pas de problème, je dis :

— D'accord, je promets de vous lier comme j'ai lié votre frère. Vous êtes content ?

Il eut un minuscule hochement de tête, accompagné d'un sourire encore plus minuscule.

— Alors, laissez votre carte ou votre numéro au standard d'un des clubs de Jean-Claude, et nous vous recontacterons.

— Nous serons là, dit Fatal.

— Oui. Oui, nous serons là, affirma Vérité.

Je me tournai vers la porte. Smith s'approcha derrière moi, et je tendis la main.

— Mon flingue, réclamai-je.

Il me le tendit. Je le remis dans son holster et me dirigeai vers la pièce voisine, où m'attendaient la police et le méchant.

J'avais la vague impression d'être passée à côté de quelque chose avec Vérité et Fatal. Jean-Claude les avait appelés « la Vérité Fatale ». Pourquoi ? Juste parce qu'ils avaient éliminé leur propre lignée ? ou avais-je raté quelque chose, quelque chose que je regretterais d'avoir raté plus tard ? Je me repassai la scène dans ma tête. Tout ce que j'avais promis, c'était de laisser Fatal boire mon sang pour le lier à Jean-Claude et à moi. Alors, pourquoi avais-je l'impression que les deux frères allaient en exiger davantage ? Je pensai :

Jean-Claude, qu'est-ce que je viens de faire ?

À ma grande surprise, il répondit très prudemment, comme s'il avait dressé un bouclier entre nous.

— Nous tenons nos guerriers, ma petite. Conformément à tes souhaits.

— Vous ne pouvez pas avoir déjà fini de nourrir l'ardeur.

— Non, mais je me souviens de Fatal, dans le temps, et il aurait été imprudent de ma part de ne pas vérifier que tu allais bien.

— Vous tenez l'ardeur en respect pendant que vous me parlez mentalement, dans une pièce pleine de femmes en chaleur ?

— Oui.

— C'est bon de voir que notre petit trio vous a apporté quelque chose.

— À t'entendre, on dirait qu'il ne t'a rien apporté, ma petite. Mais c'est toi qui as appelé la Vérité Fatale à nous, toi qui les as soumis à ma main. La nuit dernière, tu as dit que nous avions besoin de gens capables de se battre et pas seulement de séduire, et moins de quarante-huit heures plus tard, tu enrôles deux de nos guerriers les plus

légendaires. Ce n'est pas juste impressionnant, ma petite : c'est effrayant.

Je ne répondis pas à ce dernier commentaire, pour me concentrer sur le reste. Je ne me souvenais pas avoir souhaité que des guerriers nous rejoignent. Je me souvenais juste avoir pensé que nous avions besoin de plus de muscles.

— Eh bien, nous les avons.

Je ne pouvais pas discuter sur ce point mais, à l'avenir, je devrais me montrer plus prudente quand je souhaiterais quelque chose puisque, apparemment, j'étais vouée à l'obtenir, et quoi que ce soit. Soudain, l'expression « prenez garde à ce que vous souhaitez » se parait d'un nouveau sens pour moi. Oui, j'allais devoir être diablement prudente.

CHAPITRE 69

Évidemment, ce que je souhaitai à la seconde où j'entrai dans la pièce voisine, ce fut que nous puissions attraper nos tueurs en série avant qu'ils fassent une nouvelle victime. Et cette fois, je n'éprouvai aucune hésitation : je ne voyais pas comment un vœu pareil pourrait entraîner un résultat négatif.

Les flics avaient fait asseoir le vampire sur la chaise, et ils lui avaient menotté les mains à travers les barreaux. Là encore, ça

ne ferait que le retarder mais, si les choses tournaient mal, une seule seconde de délai pouvait sauver nos vies.

Je détaillai le prisonnier. Il avait les cheveux plus sombres que ceux d'Avery, d'un brun foncé que certains auraient qualifié de noir si je ne m'étais pas trouvée dans la pièce. Ses yeux aussi étaient de cette couleur. Il était séduisant mais banal, comme des centaines d'autres hommes, mais ce ne fut pas sa beauté qui me poussa à le dévisager. Je le connaissais. Il me fallut quelques secondes pour le replacer et, soudain, la vérité me frappa comme un coup de poing.

— Vous êtes Jonah Cooper. Un journaliste m'a demandé comment j'avais réagi en apprenant qu'un de mes confrères chasseurs de vampires avait été tué par eux. C'était il y a quoi, deux ans, presque trois ?

Son expression jusque-là neutre devint hostile.

— Quatre, cracha-t-il comme si le mot lui laissait un mauvais goût en bouche.

— Ils ont des droits civiques maintenant, Cooper. Pourquoi n'êtes-vous pas sorti du placard ? Pourquoi n'avez-vous pas révélé que vous n'étiez pas mort dans cet incendie ?

Il baissa les yeux puis les releva. Ses yeux étaient devenus entièrement noirs, brillants de colère et de pouvoirs vampiriques. Je me penchai vers lui en souriant, de ce sourire froid et figé, et je pressai mon flingue sur sa poitrine juste au-dessus de son cœur.

— Peut-être parce que vous avez laissé, quoi, six policiers mourir brûlés vifs ?

— Anita, que se passe-t-il ? demanda Zerbrowski.

Je le lui expliquai. Je n'eus pas besoin de lever les yeux pour savoir qu'il n'était pas content du tout. Rien ne fout un flic plus en rogne que quelqu'un qui a tué un de ses collègues.

— Comment avez-vous survécu, Cooper ? m'enquis-je.

Il me foudroya du regard.

— Vous le savez bien.

— Vous les avez vendus aux vampires que vous traquiez, pas vrai ?

Il me regarda sans rien dire, sans nier. Ce qui constituait une réponse suffisante.

— Il a trahi des flics pour de l'argent ? s'étrangla Marconi.

— Non, pas de l'argent, le détrompai-je.

— Non, pas de l'argent, dit Cooper en écho.

— Quoi, alors ? voulut savoir Smith.

— L'immortalité, devinai-je. Pas vrai, Cooper ?

— Pas seulement.

— Et quoi de plus ?

— Vous êtes la servante humaine du Maître de la Ville. Vous savez très bien quoi.

Je clignai des yeux sans rien trouver à répondre, mais me redressai suffisamment

pour ne plus lui enfoncer le canon du Browning entre les côtes. Oui, je savais ce que c'était de se laisser séduire par la chose qu'on pourchasse. J'avais juste succombé à une forme de séduction plus traditionnelle. Et contrairement à Jonah Cooper, j'étais toujours vivante.

— Que veut-il dire ? interrogea Smith.

La riche voix de Malcolm emplit le hall de la paroisse avec ses tables couvertes de biscuits et de saladier de punch un peu trop rouge et un peu trop épais à mon goût.

— Le pouvoir, inspecteur. Le pouvoir et le sexe, voilà ce qu'offre Jean-Claude.

— Prenez garde aux pierres que vous jetez, Malcolm : elles pourraient bien vous revenir dans la figure.

— C'est une menace ?

— Non, un avertissement amical. Seuls les gens vraiment purs peuvent se permettre de jeter la pierre aux autres.

— Demandez à votre ami ici présent. Demandez-lui si c'est le sexe qui l'a incité à rejoindre nos rangs. Ça fait des siècles que je regarde des mortels se faire transformer pour cette raison.

— D'abord, ce n'est pas mon ami. Ensuite, peu importent ses motivations. Tout ce qui compte, c'est qu'il l'a fait.

J'avais touché Cooper en le fouillant pour voir s'il avait d'autres armes sur lui, et je n'avais perçu aucune information, aucune image. Donc, je n'avais pas hérité de la capacité de clairvoyance de Malcolm : je l'avais seulement empruntée. Je voulais l'emprunter de nouveau.

Songeant que je devais au moins faire semblant de procéder de la façon normale, je me tournai vers Cooper.

— Où est votre maître ? Que fait-il en ce moment ?

— Il doit être en train de se nourrir.

— Où se trouve son antre de jour ?

Cooper secoua la tête, et l'ombre d'un sourire passa sur son visage.

— Je ne vous dirai rien, Anita Blake. Je ne trahirai pas davantage mon maître que vous trahiriez le vôtre.

— La différence, c'est que, contrairement au vôtre, mon maître ne me demande pas de massacrer des femmes innocentes et vulnérables.

Il secoua de nouveau la tête.

— Je ne vous dirai rien.

Techniquement, il n'avait plus aucun droit. J'aurai pu lui tirer une balle dans la tête en parfait accord avec la loi. Le mandat stipulait que je pouvais faire usage de la force que j'estimais nécessaire. Personne n'en parle beaucoup, mais je sais, comme tous les chasseurs de vampires officiels, que certains d'entre nous en profitent pour justifier la torture. Or, je n'aime pas plus torturer qu'être torturée. Et puis Cooper avait une réputation de dur à cuire. Nous n'avions pas

le temps de le faire parler. Nous devions savoir où habitait son maître.

Je me dirigeai vers Malcolm. Il n'eut guère l'air heureux de me voir approcher.

— Que voulez-vous, mademoiselle Blake ? Vous avez votre méchant ; emmenez-le et partez.

Je baissai la voix de façon que Malcolm et Cooper-le-mort-en-sursis soient les seuls à m'entendre.

— Essayez de lire dans mes pensées en me touchant, comme vous l'avez fait tout à l'heure.

— Je n'ai pas…

— Si vous niez, je ferai en sorte que tous les gens avec lesquels vous avez négocié au fil des ans soient informés de la manière dont vous les avez roulés. Une poignée de main, et vous aviez un avantage injuste sur eux.

— Est-ce une nouvelle menace, mademoiselle Blake ?

— Non, c'est une proposition très simple, Malcolm. Si vous utilisez votre pouvoir de clairvoyance sur moi maintenant, ça restera notre petit secret. Dans le cas contraire, tout le monde sera au courant. Vous voyez ? Plus simple, ça n'existe pas.

— Comment puis-je vous faire confiance ?

— Vous ne pouvez peut-être pas, mais avez-vous vraiment le choix ?

Alors, je sentis son pouvoir remplir la pièce comme de l'eau. Il fut un temps où j'aurais craint de m'y noyer. À présent, je pouvais nager dedans ou juste passer outre.

— Frimer ne vous fera pas gagner de points avec moi.

— Je vais le faire, mais pas parce que vous m'y avez forcé. Je veux que ces meurtres cessent et, si nous avons nourri des vipères dans notre sein, je veux savoir qui elles sont. Je ne laisserai pas commettre de

tels crimes dans mon Église, par aucun de ses membres.

— Comme vous voudrez. (Je lui tendis la main.) Les paroles ne coûtent pas grand-chose.

Il fronça les sourcils mais prit ma main. À l'instant où ses doigts touchèrent les miens, je le sentis feuilleter mes souvenirs. Il capta une autre image de la femme morte, une image plus complète. Je poussai mon pouvoir vers lui comme une lame brandie pour me défendre. Mais cette fois, il s'était préparé. Il se contenta de retirer sa main et de reculer.

— Puisse-t-il vous apporter la même joie qu'à moi au fil des siècles.

Ça ressemblait à une malédiction déguisée en bénédiction, mais je ne répondis pas ; Malcolm et moi pourrions nous chamailler plus tard. Je devais utiliser son don pendant que j'en disposais encore. Je me

tournai vers le vampire toujours menotté à la chaise.

Cooper avait entendu au moins une partie de ma conversation avec Malcolm.

— Je ne parlerai pas, déclara-t-il sur un ton coléreux, avec une expression de défi.

— Je ne vous le demande plus.

— Que se passe-t-il, Anita ? s'enquit Zerbrowski.

— Je vais découvrir ce que nous voulons savoir.

— Comment ?

Il avait l'air si soupçonneux que j'éclatai de rire.

— Mon Dieu, Zerbrowski, que crois-tu que je vais faire ?

— Justement, je ne sais pas.

Mon rire s'évanouit. C'est toujours dur quand vos amis vous regardent comme s'ils craignaient que vous vous comportiez de façon monstrueuse.

— Je ne vais rien faire que tu ne m'aies déjà vu faire ce soir.

Zerbrowski écarquilla les yeux.

— Tu plaisais à l'autre type. Celui-là ne t'aime pas.

— Peu importe.

Il fît un petit geste comme pour dire « Vas-y, essaie », mais avec la mine sceptique du type qui y croira quand il le verra. Je suppose que je ne pouvais pas lui en vouloir. Je tendis une main vers le visage de Cooper.

— Ne me touchez pas.

— Vous préférez que je vous flingue ?

Il me foudroya du regard sans répondre.

— Alors, tenez-vous tranquille.

Si je n'avais pas eu peur qu'il tente de me faire mal avec ses mains ou ses dents, je l'aurais touché par-derrière. Mais c'était un vampire, et on ne câline pas les vampires dont on se méfie. Alors, je me plaçai de côté,

pour avoir le temps de le sentir bouger et m'écarter s'il essayait de me mordre. Je posai ma main sur sa joue. Il était rasé de près mais froid. Il ne s'était pas nourri ce soir-là.

Je songeai :

Qui est ton maître ?

Il résista. Il s'efforça de penser à autre chose. Je vis défiler des images chaotiques. La deuxième stripteaseuse, celle de la veille, vivante et en train de danser. Une silhouette enveloppée d'une cape qui se tenait près de la petite scène ronde.

— Non !

Cooper écarta brutalement sa tête. Je calai ma hanche contre son bras et lui pris la tête à deux mains. Ses cheveux étaient doux, mais pas autant que ceux d'Avery. Ils avaient cette texture des cheveux qui, quand on les laisse pousser, ont du volume et une ondulation naturelle.

— Non, protesta-t-il.

Mais cette fois, il ne cria pas. Il essaya de penser à autre chose, n'importe quoi. Pourtant, au milieu du tourbillon d'images, je reconnus un visage. Un visage de femme. Je me souvenais d'elle assise à une table de banquet, à la cour de Belle. Mais ce n'était pas mon souvenir.

Je pensai :

Jean-Claude.

Il chuchota dans ma tête et, cette fois, j'eus l'impression qu'il était occupé, ou sur le point de l'être.

— *As-tu besoin que je te rejoigne, ma petite ? Je peux remettre ceci à plus tard.*

Je le dis tout haut à sa seule intention, mais d'autres m'entendirent.

— Qui est-ce ?

— *Gwenyth, la ravissante Gwennie de Vittorio.*

— Vittorio, répétai-je, et un visage s'imposa à mon esprit.

L'homme était séduisant et très brun de peau. Je doutais fort qu'il ait commencé sa vie mortelle avec un nom italien. Il ressemblait plutôt à un Arabe.

— Vittorio.

J'avais dû le dire tout fort, car Cooper hurla et se leva. Il se leva, toujours menotté à la chaise. Il se leva, et la dernière chose que je captai de lui fut une pensée très claire : *Je vais les obliger à me tuer*.

J'étais la plus proche de lui, mais j'avais dû ranger mon flingue pour le toucher avec mes deux mains. Alors, je fis la première chose qui me passa par la tête : je le frappai. Je le frappai aussi vite et aussi fort que je pus. Je le frappai comme je m'entraînais à le faire depuis des années pendant mes cours d'arts martiaux.

Quand vous essayez de jeter quelqu'un à terre, vous ne visez pas le sol même, mais un point situé un mètre en dessous. Ma cible n'était pas la joue de Cooper, mais l'autre

côté de son visage. Quand je n'étais qu'humaine, c'était juste un moyen de me concentrer pour soutirer à mon corps le coup le plus puissant dont il était capable. À présent, viser pour passer au travers de quelqu'un prenait une nouvelle signification.

Du sang gicla et les os de Cooper cédèrent sous mon poing. Je crus entendre sa mâchoire se briser. La force du coup le fit pivoter et il tomba sur le côté, entraînant la chaise dans sa chute. Il tomba par terre et ne se releva pas.

— Doux Jésus ! s'exclama un des agents en uniforme. Vous lui avez brisé le cou !

Vraiment ? L'espace d'un instant, je restai plantée là, ma main droite couverte de sang, et je pris conscience qu'elle me faisait mal. Je m'étais coupée sur les dents du vampire.

— Il n'est pas mort, contrai-je d'une voix rauque.

Tout le monde me regardait, et pas d'un air admiratif. Plutôt comme s'il venait de me pousser une deuxième tête particulièrement hideuse. Je me tournai vers Malcolm.

— Ça fonctionne sur les gens inconscients ?

Il acquiesça en silence.

Je m'agenouillai près du vampire prostré. Je touchai ses cheveux en essayant de ne pas regarder ce que j'avais fait à son visage. Mon poing ne lui était pas littéralement passé au travers, mais j'avais fait éclater sa joue comme si je l'avais coupé avec une lame émoussée. Je fermai les yeux et songeai :

Son antre de jour, où est son antre de jour ?

À présent, il ne pouvait plus résister. Ses pensées me parvinrent, lisses comme de la soie, et je compris alors que Malcolm pouvait plus facilement lire dans l'esprit des gens pendant leur sommeil.

Je mis cette remarque de côté et suivis le train des pensées de Cooper. Un gros bâtiment ; une résidence au dernier étage de laquelle le maître de Cooper occupait un condominium chic et moderne. Je souhaitai voir la façade, et je la vis. Je tenais l'adresse. Non, une minute. J'avais le nom et le numéro de l'immeuble, et je voyais – depuis une hauteur supérieure à ma propre taille – les étiquettes des interphones, avec le numéro de chaque appartement et le nom de l'occupant. Mais…

La rue, songeai-je. *Dans quelle rue sommes-nous ?*

Je répétai l'adresse complète à voix haute ainsi que le nom associé au condominium.

— C'est noté, dit Zerbrowski.

Je rouvris les yeux et ôtai mes mains de la tête de Cooper. Il battit des cils et poussa un grognement sourd. Comme je me redressais, il leva vers moi un regard surpris

autant qu'effrayé. J'étais tout aussi surprise que lui, mais je ne pouvais pas me permettre de le montrer. Je savais que m'unir véritablement à Jean-Claude et à Richard augmenterait nos pouvoirs métaphysiques, mais je n'avais pas pensé aux conséquences physiques. Si Cooper avait été humain, mon coup de poing lui aurait brisé le cou. Merde.

Zerbrowski était déjà au téléphone.

— Qui appelles-tu ? demandai-je.

— La Réserve mobile. On va avoir besoin de puissance de feu.

— Attends, dis-je.

Zerbrowski coupa la communication.

— Attends quoi ?

— Si nous leur donnons l'adresse, ils risquent d'y aller ce soir. Nous ne voulons pas ça.

— Nous voulons capturer ces salopards.

— Oui, mais en ce moment, ils sont en train de chasser. Ils ne seront pas chez eux, ou du moins la plupart d'entre eux n'y seront

pas. Nous en louperons une grande partie et, si nous faisons intervenir une quantité de flics pareille, ils le sauront. Ils ne retourneront jamais là-bas, et nous ne saurons plus où les chercher.

— Nous ne pouvons pas dissimuler l'adresse, protesta Roarke. Pas si on nous la demande.

— Si l'adresse sort de cette pièce, d'autres femmes mourront. Si l'adresse sort de cette pièce, d'autres flics mourront peut-être. Le maître de Cooper est assez puissant pour qu'aucun autre maître vampire de cette ville n'ait perçu sa présence. Autrement dit, il fera un adversaire redoutable. Les gars de la Réserve mobile sont les gens que je choisirais pour me couvrir dans une fusillade, mais ils ne sont pas immunisés contre les pouvoirs vampiriques. S'ils s'attaquent au maître de Cooper la nuit, pendant qu'il est en pleine possession de tous ses moyens, ils risquent de mourir jusqu'au dernier.

Tout le monde me regardait, à part Zerbrowski qui était déjà convaincu. Marconi se rangerait à mon avis. C'était Smith et les agents en uniforme que je devais persuader.

— Zerbrowski, appelle la Réserve mobile ; demande le capitaine Parker et passe-le-moi.

Zerbrowski haussa un sourcil.

— Tu es sûre que c'est une bonne idée ?

— Non, mais il me connaît. Et c'est lui qui commande la Réserve mobile. Passe-le-moi.

Zerbrowski grimaça.

— J'irai à ton enterrement.

— Espérons que ça ne sera pas nécessaire.

Je baissai les yeux vers Jonah Cooper, vampire et ex-chasseur de vampires. Il me regarda en clignant des yeux. Il avait sûrement des choses à me dire, mais c'est dur de bavarder avec la mâchoire cassée.

Zerbrowski referma son téléphone.

— J'ai laissé un message. Il va me rappeler.

Je hochai la tête et continuai à scruter Cooper. Je lui avais soutiré tout ce qu'il savait. Je l'avais vu participer au meurtre des stripteaseuses dans sa propre peau. Je soupirai.

— En attendant, aidez-moi à transporter notre prisonnier dehors.

Zerbrowski me dévisagea. Je soutins son regard, et ce fut son tour de soupirer.

— Smith, prends son autre bras.

Smith nous regardait bizarrement, mais il aida Zerbrowski à mettre le vampire debout. Cooper émit de petits bruits de protestation et siffla des jurons entre ses dents. Peut-être ne lui avais-je pas cassé la mâchoire en fin de compte, ou pas trop.

Zerbrowski et Smith se dirigèrent vers la porte. Je sortis mon flingue et leur emboîtai le pas.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire ? demanda un des agents en uniforme.

— Va dehors si tu veux le savoir, répondit Marconi. Moi, j'ai déjà assisté au spectacle. Je passe mon tour.

Il semblait las.

Roarke et son collègue, dont j'avais oublié le nom, me suivirent. C'était comme une foutue parade.

J'ai plus de quatre-vingts vampires à mon tableau de chasse. J'ai tué la plupart d'entre eux de manière légale. Mais d'habitude, je fais ça quand ils sont morts pour le reste du monde, sans avoir eu à les interroger et à les toucher au préalable, sans savoir qui ils étaient de leur vivant. Et même quand je le sais, j'ai l'impression de mettre un terme à leurs souffrances. Ou du moins, j'en avais l'impression autrefois, du temps où je croyais que les vampires étaient vraiment morts.

Jonah Cooper avait été comme moi, et il avait trahi tout ce qu'il représentait. Il avait sacrifié des représentants de la loi qui étaient là pour le couvrir. Il avait assassiné des femmes innocentes pour s'amuser. Je savais tout cela, mais j'aurais préféré ne pas connaître la texture de ses cheveux et ignorer qu'on lui avait fait des funérailles de héros.

Si les exécuteurs n'interviennent généralement qu'à la toute fin, quand il est temps de tuer le vilain vampire, c'est pour une bonne raison. Si Cooper avait tenté de s'enfuir ou s'il s'était bagarré avec les flics, ceux-ci l'auraient abattu et tué pour moi. Mais, à présent, il ne risquait plus de s'enfuir, et personne d'autre n'avait l'autorité légale pour faire ce que je m'apprêtais à faire.

Nous sortîmes sur un côté de l'église, près du fond du parking. Cooper avait compris ce qui se passait ; malgré sa mâchoire brisée, il essayait de me parler. Au début, il eut du mal à articuler, puis son débit

s'accéléra : la peur était plus forte que la douleur.

— Vous êtes la servante humaine de Jean-Claude. En quoi suis-je différent de vous ?

— Je ne tue pas de civils innocents parce que mon maître n'aime pas les stripteaseuses.

— J'ai tué plus de gens en tant que chasseur qu'en tant que vampire, répliqua-t-il.

Il voulut tourner la tête pour me regarder, mais, apparemment, ça faisait trop mal.

Nous arrivâmes sur un carré d'herbe bordé d'un côté par un massif de fleurs et de l'autre par le parking.

— Ici, ça ira, dis-je.

Zerbrowski se tourna, et Smith en fit autant. Ils poussèrent le vampire vers moi pour que je puisse voir son visage.

— Je tue parce que la loi m'y autorise, pas parce que j'en ai envie.

— Menteuse.

— À genoux, ordonnai-je.

Cooper se débattit. Je ne l'en blâmai pas. Je lui tirai dans la jambe, et il s'écroula. Je ne m'attendais pas à devoir faire usage de mon flingue si vite, et seulement afin d'infliger une blessure. La secousse que le recul imprima à mon bras me fit vibrer tout le corps, comme si mon Browning était la source de l'adrénaline qui me picotait la peau.

Smith blêmit. Zerbrowski grimaça. Mais ils n'avaient pas lâché les bras du vampire.

— Je peux faire vite, Cooper, ou je peux faire lentement. À vous de choisir.

Ma voix était dénuée d'inflexion et de sentiments. Mon visage était impassible. Je regardais Cooper, et je savais que, s'il résistait, je le flinguerais un centimètre après

l'autre, jusqu'à ce qu'il soit trop mal en point pour s'enfuir et que je puisse laisser Zerbrowski et Smith le lâcher sans prendre aucun risque.

Il se débattit, et je tirai de nouveau.

Smith lâcha le bras qu'il tenait.

— Je ne peux pas faire ça. Ce n'est pas bien.

— Alors, écartez-vous de lui, crachai-je d'une voix coléreuse, parce que j'étais d'accord avec lui. Zerbrowski ?

— Oui, répondit-il très prudemment.

Je tenais Cooper dans ma ligne de visée, et mon corps était parfaitement immobile. L'électricité statique avait remplacé la colère.

— Écarte-toi aussi.

Il obtempéra. Cooper essaya de léviter. Je m'y attendais. Je lui collai deux balles dans le ventre, et il retomba lourdement. Il n'avait pas pu voler dans l'église quand il était encore indemne ; il ne risquait pas d'y

arriver maintenant. Je m'approchai de lui, tenant mon flingue à deux mains et visant le milieu de son front.

— Ça vous excite, dit-il.

Il toussa. Il y avait du sang sur ses lèvres, et c'était le sien.

— Non, répondis-je. Vraiment pas.

— Menteuse, répéta-t-il.

Et il voulut cracher à mes pieds, mais, apparemment, sa mâchoire lui faisait trop mal. À genoux, il se tordit de douleur.

— Je n'ai pas envie de vous tuer, Cooper. Ça ne me plaît pas.

Il leva un regard perplexe vers moi.

— Vous êtes vide à l'intérieur. Moi, j'aimais tuer.

— Tant mieux pour vous.

Je savais que j'aurais dû appuyer sur la détente et mettre un terme à cette conversation. On ne laisse jamais parler un condamné.

— Ça ne vous plaît vraiment pas, hein ? demanda-t-il.

— Non, dis-je en scrutant ses yeux bruns.

— Alors, comment faites-vous pour ne pas devenir folle ?

J'expulsai tout l'air de mes poumons tandis que le monde se réduisait au milieu de son front. Mais je voyais toujours ses yeux, si vivants, si… réels.

— Je ne sais pas, répondis-je.

Puis j'appuyai sur la détente, et l'impact le fît partir en arrière. Il tomba sur le côté et je me rapprochai de lui, mon flingue toujours tenu à deux mains. Qu'il soit mort ou non, je n'en avais pas terminé.

Un petit trou se détachait au-dessus de ses yeux écarquillés par la surprise. Je continuai à lui tirer dans le front jusqu'à ce que le sommet de son crâne explose dans une pluie de cervelle et de fragments d'os. La décapitation, c'est bien, mais répandre la

cervelle d'un vampire dans l'herbe, ça marche aussi. Puis je visai sa poitrine. Lorsque le percuteur de mon Browning cliqueta dans le vide, je pris un second chargeur à ma ceinture, l'enclenchai et me remis à tirer dans la poitrine de Cooper jusqu'à ce que je puisse voir la lumière au travers.

Légalement, je n'ai pas le droit de trimballer mon kit d'exécutrice de vampires dans ma voiture, à moins d'avoir un mandat en cours. Comme je n'en avais pas quand j'étais partie de chez moi, mon fusil à pompe à canon scié, mes pieux et ma machette étaient restés à la maison. Un flingue peut faire le boulot, mais ça prend plus de temps et ça gaspille un sacré paquet de munitions.

L'écho de la dernière détonation s'estompa dans la nuit. Un silence assourdissant bourdonnait à mes oreilles, comme chaque fois que je tire une telle quantité de balles quasiment à bout portant et sans protection auditive. Je toisai le corps du vampire, un

pied posé sur son épaule pour le clouer au sol. Avant de commencer à lui tirer dans la poitrine, j'avais dû lui donner un coup de pied pour le retourner sur le dos. Je ne me souvenais pas l'avoir fait, mais mieux valait que mes balles finissent dans le sol plutôt que de se perdre dans la nuit. Un corps n'arrête pas nécessairement les balles, surtout quand vous essayez d'ouvrir un trou au milieu.

Le premier son qui me revint fut celui du sang dans mes tempes : les battements de mon pouls. Puis un autre bruit me poussa à me retourner. Malcolm avait amené ses fidèles pour qu'ils assistent à l'exécution, ou peut-être avaient-ils décidé de venir d'eux-mêmes et, faute de pouvoir les arrêter, avait-il décidé de les accompagner. Quoi qu'il en soit, les agents en uniforme les empêchaient d'approcher. Les vampires et les quelques humains qui se mêlaient à eux me dévisageaient.

Il y avait une petite fille au premier rang et, l'espace d'un instant, je songeai :

Mais à quoi pensent ses parents ?

Puis je m'aperçus que c'était une vampire. J'avais du mal à me concentrer, mais elle était vieille, plus vieille que la femme qui lui tenait la main et se faisait passer pour sa mère.

J'éjectai mon chargeur et vérifiai combien de balles il me restait. Je n'avais pas compté le nombre de coups tirés, et je n'avais emmené que deux chargeurs avec moi. Idiote. Il fallait que je refasse le plein. Que je regagne ma Jeep ou que je rentre chez moi. Je glissai de nouveau le chargeur en place et le poussai de la paume pour l'enclencher. Le cliquetis fit sursauter certains des vampires qui m'observaient. Leur présence me mettait mal à l'aise. Je ne rangeai pas mon flingue. Je ne pensais pas qu'ils se jetteraient sur nous, mais ils n'étaient définitivement pas bien disposés envers moi.

Zerbrowski s'approcha.

— Mieux vaut que tu ne restes pas ici, dit-il.

Et ou bien il avait chuchoté, ou bien je n'avais pas encore entièrement récupéré l'usage de mes tympans. Mais je ne discutai pas. Je le laissai m'entraîner vers sa voiture tandis que Smith et Marconi surveillaient nos arrières.

Comme nous nous éloignions, j'aperçus Avery parmi la foule. Il n'avait plus du tout l'air heureux de me voir. Je suppose que la lune de miel était déjà finie.

Zerbrowski me fit monter côté passager. Un mouvement attira mon regard. C'était Vérité et Fatal. Ils se tenaient devant l'entrée de l'église. Ils n'avaient pas l'air bouleversés. Vérité m'adressa un signe de tête, et Fatal embrassa le bout de son index qu'il tourna dans ma direction. Je bouclai ma ceinture de sécurité et agitai la main pour les saluer.

— Tu t'es fait de nouveaux amis, ce soir, commenta Zerbrowski en démarrant.

Il se mit à rouler au pas, car nous devions passer tout près de la foulé des fidèles pour sortir du parking. Les vampires nous suivirent des yeux, impassibles.

— Ouais, je m'en fais partout où je vais, grognai-je.

Zerbrowski eut un petit rire sec.

— Doux Jésus, Anita, tu étais obligée de creuser un putain de trou dans sa poitrine ?

— En fait, oui, répondis-je sur un ton hostile.

— À ta place, j'éviterais de remettre les pieds à l'église dans un futur proche. Ils n'oublieront pas ce que tu as fait ce soir.

Je me laissai aller contre l'appuie-tête et fermai les yeux.

— Moi non plus.

— Tu vas bien ?

— Non. Parker t'a rappelé ?

— Oui. Je lui ai dit que tu étais en train de creuser un trou dans la poitrine d'un vampire. Il a dit que tu pouvais le rappeler.

Je rouvris et les yeux et dévisageai Zerbrowski.

— Tu lui as vraiment dit ça ?

Il grimaça.

— Ouais.

Je secouai la tête.

— Passe-moi ton putain de téléphone.

Il me le tendit.

— Appuie juste sur ce bouton ; ça recomposera son numéro.

J'obtempérai. J'étais complètement engourdie. Je n'éprouvais rien, à part une vague hébétude.

Parker décrocha à la deuxième sonnerie, et je commençai à parler de boulot : résoudre des meurtres, sauver des vies… Je me concentrai sur le fait que nous essayions de sauver des vies, mais mon esprit revenait sans cesse sur les yeux de Jonah Cooper et

sur sa question : « Comment faites-vous pour ne pas devenir folle ? » La vérité, c'est que je n'étais pas sûre d'y arriver.

CHAPITRE 70

Une heure plus tard, j'étais à la maison. J'avais rendez-vous avec la Réserve mobile juste après l'aube. Le capitaine Parker m'avait dit de dormir un peu, comme si ça s'entendait que j'en avais besoin. Il avait même accepté de me laisser entrer avec lui et ses hommes. Je suis à leurs raids antivampires ce que les combinaisons de protection sont à leurs descentes dans les labos clandestins qui fabriquent de la

méthamphétamine : une experte qui peut les aider à rester en vie et à ne pas se faire sauter accidentellement.

Certes, contrairement à certains des produits chimiques utilisés dans ces labos, les vampires n'explosent pas, mais l'ignorance peut tuer tout aussi sûrement. Je serais leur atout secret et, non, vous ne voulez pas savoir avec quel acharnement j'avais dû négocier pour obtenir à la fois une invitation à les accompagner et la permission de ne leur révéler l'adresse que lorsque je les rejoindrais à l'aube.

Assise à la table de ma cuisine, je sirotais un café, le regard perdu dans le vide. Le liquide brun clapotait contre les bords du mug comme s'il essayait de s'échapper. Bizarre.

Soudain, Micah apparut près de moi et saisit mon mug par-dessous.

— Tu vas la faire tomber.

Je levai les yeux vers lui sans comprendre ce qu'il voulait dire. Cela dut se voir sur mon visage, car il expliqua :

— Tes mains tremblent. J'ai peur que tu fasses tomber ton café.

Il me l'enleva et le posa sur la table.

Je regardai mes mains. Micah avait raison : elles tremblaient, et pas qu'un peu. À partir du poignet, on aurait dit que je faisais une crise d'épilepsie. Je les observai comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre.

Micah s'agenouilla devant moi, posa ses mains sur les miennes et les serra très fort.

— Anita, que s'est-il passé ?

C'était bon qu'il me tienne ainsi. Cela atténua le tremblement sans le faire disparaître tout à fait. Que s'était-il passé ? Qu'est-ce qui différenciait cette exécution des autres ? Tout, et rien. Je dus m'y reprendre à deux fois pour répondre.

— J'ai dû lui parler.

— Parler à qui ?

— Au vampire que j'ai tué ce soir.

Le tremblement s'apaisait peu à peu sous la pression des mains de Micah. Quant à ma voix, elle n'en reflétait rien : elle était totalement atone, vide.

— Pourquoi as-tu dû lui parler ?

— Pour l'interroger. Nous avions besoin de renseignements.

Micah me toucha la joue et cela me fit sursauter. Je le dévisageai. Ses yeux étaient très verts dans la pénombre de la cuisine, et le jaune qui entourait ses pupilles ressemblait à l'éclat d'une lumière concentrée autour d'un seul point.

— As-tu réussi à les obtenir ?

J'acquiesçai sans le quitter des yeux.

— Et pourquoi n'as-tu pas pu attendre l'aube pour le tuer ?

— C'était l'un de nos tueurs en série. Je ne pouvais pas courir le risque qu'il s'échappe et qu'il prévienne les autres.

— Donc, tu n'avais pas le choix.

Il posa sa main sur ma joue, et je m'arrachai à la contemplation de ses yeux pour le regarder vraiment. À présent, je le voyais tout entier. Jusque-là, j'avais eu conscience de sa présence, mais je ne l'avais perçue que fragmentée. Je détaillai son visage si familier, dont je connais par cœur chaque ligne et chaque courbe, ce qui ne m'empêche pas, de temps en temps, de m'émerveiller qu'il soit avec moi. Parfois, je n'en reviens tout simplement pas ; c'est comme une très bonne surprise que je viendrais de découvrir et à laquelle j'aurais du mal à croire. Comme s'il était trop beau pour être vrai et que je m'attendais constamment qu'il disparaisse. Pourquoi serait-il différent de tous les autres ?

Micah me tendit les bras, et je me laissai glisser de ma chaise pour me réfugier contre lui. Je me moulai autour de sa taille, de sa poitrine, de ses épaules. Je l'étreignis aussi fort que je le pouvais avec mes bras et

mes jambes, et il se leva en me tenant accrochée à lui. Nous faisons la même taille et nous n'avons que sept kilos d'écart. S'il avait été humain, il n'aurait pas pu faire ça, mais il n'était pas humain, et il se mit à traverser la maison plongée dans le noir en me portant sans effort. Je savais où il m'emmenait, et rien ne me faisait plus envie que de me glisser sous les couvertures avec lui.

Le téléphone sonna. Micah continua à marcher. Le répondeur se mit en marche, et la voix de Ronnie s'éleva dans l'obscurité.

— *'Nita, c'est Ronnie*, bredouilla-t-elle. *J'ai besoin d'aide.*

Micah se figea, parce qu'elle avait une voix très bizarre.

Je sautai à terre et courus vers le téléphone pour prendre la communication.

— Ronnie, Ronnie, c'est moi. Que se passe-t-il ?

— *Anita, c'est toi ?*

— Ronnie, que t'arrive-t-il ?

Mon pouls battait de nouveau dans ma gorge. L'adrénaline avait dissipé le choc et la fatigue.

— *Je suis saoule*, dit-elle joyeusement.

— Quoi ?

— *Je suis dans un club de l'autre côté du fleuve. Je regarde les mecs se déshabiller.*

— Quel club ?

— *Rêve* de quelque chose.

— *Rêves d'Incube.*

— C'est ça, acquiesça-t-elle de sa voix pâteuse, si bien que cela sonna plutôt comme : « Ch'est cha. »

— Pourquoi es-tu en train de te saouler dans un club de striptease ? demandai-je tandis que l'adrénaline refluait.

— *Louie ne veut pas vivre avec moi. Il a dit : « Le mariage ou rien », et j'ai répondu : « Alors, ce sera rien. »*

— Oh, Ronnie…

— *Je suis saoule et le barman a pris mes clés de voiture. Il dit qu'il faut que*

quelqu'un me ramène. Tu peux venir me chercher ?

Micah se tenait assez près pour avoir entendu une partie de la conversation.

— J'y vais.

— *Anita, pourquoi les hommes sont-ils tous des salauds ?*

Je n'étais pas sûre qu'ils le soient tous, mais j'eus la sagesse de ne pas discuter.

— J'arrive. Reste où tu es et ne fais rien que tu regretteras en te réveillant demain matin.

Elle gloussa. Ronnie ne glousse jamais.

— *Oh, j'ai très envie de faire quelque chose que Louie regrettera demain matin.*

Et merde.

— Ne bouge pas et attends-nous sagement. On arrive tout de suite.

Elle raccrocha en riant et je racontai à Micah ce qu'il avait manqué.

— Tu as besoin de te reposer, Anita. Je vais y aller.

— Elle est en plein trip « Les hommes sont tous des salauds », et elle veut faire quelque chose que Louie regrettera demain. Je ne crois pas que ce serait une bonne idée de t'envoyer là-bas tout seul. Et puis c'est mon amie. Mais je t'autorise à m'accompagner.

Micah fronça les sourcils. Je lui touchai le bras.

— Là tout de suite, monter me coucher avec toi me semble la meilleure idée du monde, mais monter me coucher sans toi me semble la pire. Si je reste seule, je vais gamberger, et ça ne sera pas beau à voir. Sortir me fera peut-être du bien. Ça me changera les idées.

Il se rembrunit davantage.

— Tu pourrais te contenter de lui envoyer un taxi.

— Ronnie et moi venons juste de nous réconcilier après être restées fâchées

plusieurs mois. Je ne veux pas la perdre de nouveau.

— Je n'arriverai pas à te faire changer d'avis, pas vrai ?

— Non.

Alors, il sourit, même si son regard était toujours mécontent.

— Dans ce cas, allons-y.

Je lui rendis son sourire.

— Merci.

— Pour quoi ? Pour n'avoir pas discuté ?

— Oui.

— D'accord, mais c'est moi qui conduis.

Je ne protestai pas. Je me contentai d'aller chercher mon équipement de chasse aux vampires et le sac tout neuf qui contient le reste de mon arsenal : des tas de flingues, de munitions et de trucs pointus entassés dans le volume d'un bagage à main.

Micah ne fit pas de commentaire. Comme j'avais les deux mains occupées, il

me tint la porte pour sortir. Nous croisâmes Nathaniel qui remontait le trottoir en direction de la maison. Il m'adressa un grand sourire puis vit mes sacs et la tête que je faisais.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? demanda-t-il, inquiet.

Je jetai un coup d'œil à Micah.

— Elle a un mandat en cours, expliqua ce dernier. Elle peut trimballer tout son équipement.

— Tu ne pars pas à la chasse aux vampires avec elle, quand même ? s'exclama Nathaniel.

Je soupirai.

— Pour l'instant, nous allons juste sauver Ronnie. Elle est au *Rêves d'Incube* de l'autre côté du fleuve, ronde comme une queue de pelle. Le barman lui a pris ses clés de voiture.

Nathaniel haussa les sourcils.

— Qu'est-elle allée foutre dans ce bouge ?

J'éclatai de rire et lâchai un sac pour pouvoir le serrer contre moi. Il me rendit mon étreinte.

— Viens avec nous, et on en discutera dans la voiture. Je veux la rejoindre avant qu'elle fasse une bêtise.

— Tu veux dire se saouler dans un club de striptease où les danseurs sont prêts à faire beaucoup plus que se déshabiller pour de l'argent ?

Je le dévisageai, les yeux écarquillés.

— Tu ne veux pas dire que… ?

Nathaniel haussa les épaules.

— C'est la rumeur qui court, et je crois la personne qui me l'a rapportée.

— Et merde.

Je me mis à courir vers la Jeep, parce que coucher avec un prostitué rentrait pile poil dans le cadre des choses que Louie regretterait demain matin. Le problème avec

ce genre de vengeance, c'est qu'on finit par la regretter bien plus que la personne qu'on tente de blesser.

Je jetai mes sacs à l'arrière. Micah prit la place du conducteur et Nathaniel monta derrière nous. Nous fonçâmes dans la nuit pour sauver Ronnie d'un sort pire que la mort, ou quelque chose comme ça.

CHAPITRE 71

Le *Rêves d'Incube* se dresse seul au milieu d'un champ, entre un bosquet et un parking de gravier. Il se dresse seul un peu par accident et un peu parce que c'est le seul club qui propose un spectacle exclusivement masculin de ce côté du fleuve. Des néons multicolores entourent l'entrée. Au-dessus de la porte, une pancarte prévient : « Striptease 100 % masculin », comme un dernier avertissement pour les ivrognes qui

seraient sur le point de s'aventurer par erreur dans le mauvais club.

Nous nous arrêtâmes dans le vestibule, ou quelque autre nom qu'on puisse donner à un espace ouvert avec une vitrine vide sur un côté et un petit comptoir de l'autre. Il n'y avait personne derrière, personne pour demander si nous voulions lui confier nos manteaux. En fait, j'étais la seule à en porter un. Il faisait doux pour un mois d'octobre, et les lycanthropes ont toujours chaud. J'avais mis un blouson de cuir court, pour cacher le Browning que je portais sous le bras plutôt que pour me protéger contre la fraîcheur automnale. Mais la personne censée inspecter les clients à l'entrée n'était pas là. Nous pénétrâmes dans le club sans qu'on nous ait fouillés. La sécurité négligente serait privée de dessert.

Évidemment, les propriétaires comptaient peut-être sur le fait que tout nouvel arrivant serait momentanément assourdi

et choqué par la musique. Elle était si forte que je sentais les basses vibrer jusque dans mes os, et ça n'avait rien d'agréable. L'espace d'un instant, je restai immobile sur la petite plate-forme devant la porte, essayant de m'habituer à ce vacarme. Qui a besoin de videurs quand la musique assomme les clients comme un coup sur la tête ? Une migraine commença à poindre immédiatement, encore légère mais très prometteuse. Je me demandai combien de liquide j'avais sur moi et ce qu'il m'en coûterait de faire baisser la musique. Vingt dollars, ça ne serait pas cher payé, mais ça vexerait probablement le DJ.

Tentant de faire abstraction du vacarme, je regardai autour de moi. Je cherchais Ronnie. Combien de grandes blondes tout en jambes pouvait-il y avoir ici ? Plus que vous le croiriez. La pièce était bondée. Et merde. Nous dûmes hésiter trop longtemps, parce que le DJ se pencha par-dessus le mur de sa

guérite, qui se trouvait juste au-dessus de nous sur la gauche, et nous cria :

— Payez au bar !

— Quoi ? hurlai-je.

Il répéta plus fort, et j'en profitai pour lui demander s'il ne pourrait pas baisser le son. Il sourit, secoua la tête et disparut de nouveau dans sa guérite. Je plongeai la main dans ma poche, mais Nathaniel m'arrêta et se pencha vers moi.

— Ne lui propose pas d'argent pour mettre moins fort, il pourrait le prendre mal, cria-t-il, sa bouche presque collée à mon oreille.

— Qu'est-ce que ça peut me foutre ? répliquai-je.

Nathaniel sourit.

— Il risque de mettre plus fort, à la place.

J'écarquillai les yeux et laissai retomber ma main. Je ne pensais pas qu'il était

possible de monter encore la musique, mais je préférais ne pas tenter le diable.

Il y avait une piste de danse sur la droite, plusieurs petites scènes surélevées avec une perche verticale au centre, un billard sur la gauche et des tables éparpillées ici et là. Les toilettes attirèrent mon attention vers le mur de gauche : apparemment, celles des hommes n'avaient pas de porte et, même depuis l'entrée du club, on voyait à l'intérieur. Bizarre. Bien entendu, le bar se trouvait dans le fond.

Une petite foule de femmes se massait autour de la scène la plus proche, qui semblait pourtant vide. Ce groupe mis à part, tous les autres clients étaient des hommes. J'aperçus trois blondes qui auraient pu être Ronnie mais, quand elles se retournèrent, je vis que je m'étais trompée. La dernière était en réalité un homme avec qui la nature s'était montrée cruelle, même s'il semblait profiter à fond de son physique. Il aurait fait

une femme ravissante, mais il avait dû en baver au lycée.

Micah nous prit chacun par un bras, Nathaniel et moi. Il nous entraîna au bas des marches et à travers la foule. Nous nous frayâmes un chemin parmi les clients joyeux, saouls pour la plupart. En atteignant le bar, nous payâmes nos entrées. La transaction fut essentiellement conduite par gestes : le comptoir était trop large pour que nous puissions hurler à l'oreille du barman.

Je voulus lui demander s'il avait vu Ronnie, mais il sourit, secoua la tête et leva un verre vide dans ma direction, comme pour s'enquérir de ce que nous voulions boire. Comme je n'avais pas de blonde à brandir en exemple, je me contentai de faire un signe de dénégation. Puis Micah, Nathaniel et moi nous éloignâmes pour ne pas gêner les clients qui voulaient réellement commander à boire.

Un homme, qui ne portait qu'un caleçon et des chaussettes, sortit d'une pièce dissimulée par un rideau noir, sur un côté du bar. C'était sûrement les loges. Je fis signe aux garçons de se rapprocher et hurlai :

— Je vais voir aux toilettes.

Ils acquiescèrent tous deux et nous nous dirigeâmes vers les toilettes des femmes, dont l'entrée était dissimulée par un grand rectangle de tissu suspendu au plafond, peut-être pour dissimuler l'existence de la porte qui se trouvait derrière, afin que les hommes n'en conçoivent pas de jalousie.

Il y avait une cuvette au milieu de la pièce, face au lavabo. Elle était juste posée là, sans le moindre muret pour la protéger des regards. Il y avait de l'eau dans le fond, et elle semblait fonctionner, mais je me demandais bien qui s'en servait. Deux boxes ordinaires se dressaient contre le mur du fond. Une pancarte « Hors service » était affichée

sur la porte de l'un des deux. Plusieurs femmes faisaient la queue devant l'autre, mais aucune n'était Ronnie. Les murs devaient être plus épais qu'ils en avaient l'air, parce que je m'entendis appeler :

— Ronnie, tu es là-dedans ?

Pas de réponse. Je me tournai vers une grande brune et dis :

— Mon amie m'a appelée pour que je vienne la chercher. Un mètre soixante-dix-huit, blonde, yeux gris, jolie. Trop saoule pour parler correctement.

La brune secoua la tête.

— Ça pourrait être n'importe quelle blonde qu'on a vue ce soir, cria une voix depuis l'intérieur du box.

J'expliquai que j'avais déjà regardé du côté du bar, et qu'aucune des blondes qui se trouvaient là n'était Ronnie. Je demandai si quelqu'un l'avait vue plus tôt. Personne. Lorsque je ressortis, une des femmes s'était décidée à utiliser la cuvette du milieu. Bien

bien. J'ouvris la porte, et soit le DJ avait fini par baisser la musique, soit je commençais à m'y habituer, soit je devenais sourde.

Micah et Nathaniel étaient toujours là où je les avais laissés, en train de parler avec un homme que je ne connaissais pas. Il était plus grand qu'eux, mais si maigre qu'il semblait plus petit. Il avait de courts cheveux bruns bouclés et portait un tee-shirt, un short et des chaussettes, mais pas de chaussures. Intéressant.

Dès que j'arrivai assez près, Nathaniel me prit la main. L'inconnu toucha l'épaule de Micah et laissa sa main s'attarder une seconde de trop.

— Vous aimez la bite, tous les deux ? demanda-t-il en souriant.

Je me plaçai devant Nathaniel et Micah de sorte que l'homme fut contraint de reculer. Il eut le toupet de passer un bras sur le côté pour toucher de nouveau Micah. Lâchant là main de Nathaniel, je fis deux

autres pas en avant. L'espace d'une seconde, le type se retrouva presque plaqué contre moi. Il commença à sourire puis vit mes yeux. Son sourire s'évanouit et il fit un petit bond en arrière.

— Ils ont dit qu'ils aimaient la bite, se justifia-t-il précipitamment.

J'aurais été curieuse de voir la tête que je faisais.

— J'ai dit que j'aimais la mienne, rectifia Micah.

— Si quelqu'un d'autre te pose la question, réponds juste par la négative, lui conseilla Nathaniel.

— C'est un malentendu, expliquai-je à l'inconnu.

Celui-ci hocha la tête.

— Désolé.

Il voulut s'éloigner, mais je le retins.

— Nous cherchons une amie. Elle nous a appelés ; elle est saoule et elle a besoin qu'on la ramène chez elle.

Je lui décrivis Ronnie. Ses yeux papillotèrent avec nervosité. Il savait quelque chose et, comme je lui avais fait peur, il ne voulait pas me le dire. Je devrais vraiment y aller mollo dans le registre « menace silencieuse », mais je suis tellement douée pour ça !

La main de Nathaniel se tendit par-dessus mon épaule, brandissant un billet de 20 dollars.

— Repose la question.

Je pris le billet et le pliai au milieu. Le type me regarda faire. Il paraissait moins nerveux, mais je voyais bien que je ne lui plaisais toujours pas et ce que j'étais en train de faire, non plus. Les choses ne s'étaient pas passées comme elles l'auraient dû, et cela l'avait désarçonné.

— Vous savez où est notre amie ? demandai-je en levant le billet.

— Peut-être, répondit-il d'une voix rauque.

Nathaniel se pencha par-dessus mon épaule.

— Nous voulons la trouver avant qu'elle fasse quelque chose qu'elle regrettera, dit-il calmement. Elle s'est disputée avec son petit ami ; ils finiront par se réconcilier, mais pas si elle déconne trop ce soir, vous voyez ce que je veux dire ?

— Pour 20 dollars, vous avez droit à une danse érotique en privé, une bonne. Si je ne fais rien pour mériter cet argent, il saura que je l'ai balancé. Ça ne lui plaira pas, et il me le fera payer, affirme le type.

— Qui ça, « il » ? demandai-je.

Nathaniel se tenait si près de moi que je le sentis soupirer.

— Ronnie est déjà dans le fond, Anita.

— Le fond ?

— Où ils emmènent les clientes, elle y est déjà.

Merde.

— Conduisez-nous à elle, exigeai-je.

— Dallas me tuerait, protesta le type. Ce n'est pas souvent que nous avons de belles nénettes là-dedans.

— On pourrait juste demander où se trouve Dallas.

Quelque chose qui ressemblait à de la peur passa dans ses yeux.

— Ne faites pas ça, s'il vous plaît.

Je déteste quand je commence à avoir pitié des gens que j'interroge.

— Quel est votre nom ?

— Owen, répondit Nathaniel. Il a dit qu'il s'appelait Owen.

— Très bien. Owen, nous ne voulons pas vous attirer d'ennuis mais, s'il arrive quoi que ce soit à notre amie…

— Donne-lui un autre billet de 20, intervint Micah, et il nous emmènera dans le fond.

Je tournai la tête vers lui.

— Nous pourrons la trouver tout seuls, et il n'aura qu'à dire qu'il nous a emmenés là pour faire affaire.

Mon regard dut être assez éloquent, car Micah haussa les épaules.

— C'est le meilleur moyen pour que tout le monde obtienne ce qu'il veut.

J'aurais bien protesté, mais un autre billet de 20 était déjà apparu dans la main de Nathaniel.

— La soirée a été bonne, dit-il.

Qu'est-ce que ça signifiait ? qu'il avait reçu beaucoup de pourboires ? ou que lui aussi faisait des danses érotiques en privé quand il n'était pas sur scène ? Je ne le lui avais jamais demandé. Je ne voulais pas savoir. Je pris le billet et le pliai avec le premier.

— Emmenez-nous dans le fond, Owen.

Un autre danseur nous rejoignit. Lui aussi portait ce qui devait être – je m'en rendais compte, à présent – leur tenue de

scène : un tee-shirt, un short large et des chaussettes. Il avait un peu plus de viande sur les os et il était mignon dans le genre juvénile, inachevé.

— Besoin d'un coup de main ?

Ce fut Nathaniel qui se plaqua contre mon dos et passa ses bras autour de ma taille en souriant.

— Nous sommes déjà au complet, n'est-ce pas, Owen ?

Owen acquiesça, et je le regardai se composer une expression détendue avant de se tourner vers son collègue pour lui sourire. Il prit les deux billets de 20 dollars et les glissa dans une de ses chaussettes blanches d'un geste étrangement gracieux et féminin, comme s'il glissait plutôt deux billets de 100 dans la jarretière d'un bas de soie. C'était un chouette mouvement, qui le fit remonter dans mon estime sur le plan professionnel. Jusque-là, je me demandais ce que diable il foutait ici. Évidemment, quand on a

découvert les clubs de striptease avec le *Plaisirs Coupables*, tous les danseurs des autres clubs semblent trop maigres, trop fragiles, pas assez musclés, pas assez tout.

Je ne parvins pas à sourire, mais je pris un air neutre tendance affable.

— Oui, nous avons assez d'hommes comme ça.

— Nous n'avons pas de femmes ici, répliqua l'autre danseur.

Quelque chose dans ses yeux et dans la façon dont il regardait Owen disait qu'il ne nous croyait pas.

— Nous avons amené la nôtre, répliqua Nathaniel en se plaçant entre Owen et moi pour pouvoir nous prendre tous les deux par les épaules.

Il souriait, ses yeux lavande brillant de plaisir anticipé. C'était une performance digne d'un Oscar, et l'autre danseur tomba dans le panneau. Il jeta quand même un coup d'œil à Micah.

— Et lui, que va-t-il faire ?

— Regarder, andouille, grimaça Owen.

Et il nous fit contourner son collègue. Nous zigzaguâmes entre les tables, Micah sur nos talons. Je vous jure que je sentis l'autre danseur nous suivre du regard. Ou il n'avait pas gobé tant que ça, ou il était jaloux. Dieu seul le savait ; et personnellement, je m'en fichais. Ronnie allait avoir une sacrée dette envers moi.

Comme nous passions devant le bar, un danseur grimpa dessus. Il n'était vraiment pas athlétique, mais pas fragile non plus. Il ressemblait plutôt à un informaticien ou un comptable. Il portait des lunettes, et ses cheveux coupés très court ne mettaient pas son visage en valeur. Bref, il était absolument quelconque, tout l'opposé d'un stripteaseur. Je me demandai ce qu'il faisait là. Puis il empoigna une paire de barres chromées suspendues au-dessus du comptoir et entreprit de faire rouler tout son corps

entre et par-dessus ses bras, prouvant qu'il était aussi désarticulé que Nathaniel. D'accord.

Le public hurla derrière nous, et je ne pus me retenir de jeter un coup d'œil dans cette direction. Le danseur était grand, mince, brun, et il ne portait plus que ses chaussettes blanches. Empoignant la barre verticale au milieu de la scène, il se mit à onduler autour.

Je reportai très vite mon attention sur le bar et vis que le danseur à tête de comptable était désormais nu, lui aussi. L'autre raison pour laquelle il était devenu stripteaseur me pendait quasiment sous le nez : il était très bien monté.

Je faillis tous nous faire tomber dans ma précipitation à m'éloigner du comptoir. Owen partit d'un rire aigu, presque féminin, auquel Nathaniel joignit un gloussement masculin. Micah continua à nous suivre en silence, et j'attendis que se dissipe le rouge

de mes joues. Ils faisaient dans la nudité totale de l'autre côté du fleuve ; comment avais-je pu l'oublier ?

J'avais envie de m'enfuir en courant. Au lieu de ça, je laissai Owen nous entraîner vers le rideau noir de l'autre côté du bar. Nathaniel nous tenait toujours par les épaules, souriant de toutes ses dents. S'il pouvait continuer à jouer la comédie, moi aussi.

Je jetai un coup d'œil en arrière pour vérifier que Micah allait bien, et je vis le danseur perché sur le bar prouver que ses épaules n'étaient pas la seule partie étonnamment flexible de son anatomie. Une femme brandissait un billet en l'air. Quant à Micah, il regardait droit devant lui. Peut-être pensait-il que, s'il n'y prêtait pas attention, toute cette scène sordide disparaîtrait. Je n'étais pas la seule personne envers qui Ronnie allait avoir une dette.

Owen écarta le rideau noir, et nous entrâmes.

CHAPITRE 72

Le rideau dissimulait une petite pièce vide. Un homme était adossé au mur du fond ; il se redressa à notre entrée. Il portait un débardeur, un pantalon de gym et des chaussettes blanches. Malgré sa tenue légèrement différente, les chaussettes le trahissaient : c'était encore un danseur, mais il était plus musclé que les autres, plus conforme à l'image que je me faisais d'un stripteaseur.

— Besoin d'un coup de main ? demanda-t-il.

C'était exactement ce qu'avait demandé son collègue à Owen. S'agissait-il d'une coïncidence ou d'un code quelconque ? Je ne savais pas, et je m'en foutais un peu.

— Non, merci, on est au complet, pépia Owen en agrippant le bras de Nathaniel, qui le laissa faire.

Je voulus aider.

— Désolée, mais je crois que j'ai atteint mon quota d'hommes pour la nuit. Au-delà de trois, vous n'êtes pas obligée d'en remettre un à l'eau ?

Le nouveau danseur éclata de rire, secoua la tête et nous désigna un couloir qui semblait s'étendre sur toute la longueur du club. Owen nous entraîna dedans.

Comme le couloir était trop étroit pour y marcher à trois de front, Nathaniel passa devant moi en gardant un bras autour des épaules de notre guide qui dut considérer

cela pour un encouragement, car, soudain, il drapa Nathaniel de son corps comme d'un accessoire de mode grand et maigre. Micah me rattrapa et glissa un bras autour de ma taille comme si j'étais son nouveau doudou. Je suppose que je ne pouvais pas l'en blâmer. Moi non plus, je ne me sentais pas dans mon élément.

Des boxes s'ouvraient des deux côtés du couloir. Ils étaient munis de rideaux censés garantir l'intimité des occupants, mais que tout le monde ne se donnait la peine de fermer. Les danses érotiques sont une pratique tout à fait légale, dont voici les règles : le client n'a pas le droit de toucher le danseur ; le danseur a le droit de toucher le client, mais seulement dans certains endroits et d'une certaine façon. Vivre avec un stripteaseur et sortir avec un propriétaire de club m'a appris un tas de choses que je pensais ne jamais vouloir ou avoir besoin de connaître.

Mais une fois en privé, c'est entre le client et le danseur, et tout se négocie. Je ne parle pas juste de sexe. Une fois, Jason est tombé sur une fille qui voulait lui lécher l'arrière des genoux et qui était prête à payer cinquante dollars pour ce privilège. Ce n'est pas mon idée d'une partie de plaisir, mais ce n'est pas non plus un acte sexuel d'un point de vue légal ou du point de vue de la plupart des gens.

Je n'avais pas vraiment réfléchi à la manière dont nous nous y prendrions pour trouver Ronnie une fois « dans le fond ». La plupart des boxes étaient fermés. Je ne pouvais pas me mettre à hurler son nom sans attirer des ennuis à Owen. Merde alors.

Au final, je n'eus pas besoin de la chercher. Une jambe jaillit de dessous un rideau, manquant de me faire trébucher. Je crus reconnaître cette jambe, mais je fus certaine de reconnaître la voix qui accompagna sa chute.

— Je suis tombée. Putain, je suis bourrée.

Un homme murmura quelque chose et, me sembla-t-il, l'aida à se relever.

Réprimant mon envie de toquer au mur près du rideau, je criai :

— Ronnie, c'est toi ?

Je savais parfaitement que c'était elle mais, parfois, les circonstances vous obligent à poser des questions idiotes. Pour toute réponse, Ronnie gloussa. Je pris une grande inspiration et écartai le rideau.

Ronnie était à genoux dans le fond du box. J'aperçus deux seins pâles : son chemisier était ouvert, et elle n'avait pas – ou plus – de soutien-gorge. Un homme était penché sur sa poitrine comme si elle lui appartenait. Les danseurs sont autorisés à toucher les clients, mais pas à ce point. Si la direction l'apprenait, ce serait la porte pour ce type… du moins, en théorie.

— Je vais attendre dans le couloir, dit Micah.

J'acquiesçai.

— Ça vaut mieux.

Nathaniel prit Owen par le bras et dit :

— Je vais chercher Micah.

Et je restai seule avec mon amie et l'ami de mon amie.

Ronnie gloussa et attira le type vers elle pour l'embrasser. À mon avis, elle ne s'était pas rendue compte que le rideau était ouvert. Si elle avait été sobre, j'aurais tourné les talons et je l'aurais plantée là. Elle était majeure, mais elle était aussi saoule, déprimée, paumée et mon amie. Alors, je m'avançai suffisamment pour qu'elle puisse me voir par-dessus l'épaule du danseur.

Elle leva les yeux vers moi et me sourit.

— Anita, qu'est-ce que tu fais là ?

— Tu m'as appelée pour que je vienne te chercher, tu te souviens ?

Elle fronça les sourcils comme pour dire que non, elle ne se souvenait pas.

L'homme qui était à genoux devant elle se tourna et me détailla.

— Vous voulez vous joindre à nous ? Je ne vous compterai pas de supplément.

— Je n'en doute pas. Viens, Ronnie, rentrons à la maison.

— Je ne veux pas rentrer à la maison. Pas encore. Je viens juste de rencontrer Dallas. Il me fait une danse érotique.

— Je vois ça. Mais si tu avais l'intention de t'amuser avec lui, tu n'aurais pas dû m'appeler. J'ai besoin de dormir, et toi aussi.

— Mais il est craquant, non ? dit-elle en lui prenant le visage à deux mains et en lui faisant de nouveau tourner la tête vers moi.

Franchement, il n'était pas vilain, mais son visage n'était pas ce qu'il avait de mieux. De tous les danseurs que j'avais croisés depuis mon arrivée au *Rêves d'Incube*, il était le premier qui possédait un corps

d'homme adulte plutôt que de préadolescent. Il avait des épaules larges, une taille fine, des hanches étroites et des bras et des jambes prouvant qu'il faisait de la muscu, plus un tatouage de Marine sur le bras. Que faisait un ex-militaire dans un endroit comme celui-ci ?

— Oui, il est craquant. Maintenant, allons-y.

Je voulus prendre le bras de Ronnie. Dallas ne me toucha pas, et n'essaya pas non plus de la retenir de force. Il était plus rusé que ça. Il enfouit son visage entre les seins de Ronnie et commença à mordiller doucement l'un d'eux. Ronnie rejeta la tête en arrière et fit le genre de bruit que je ne veux pas entendre mes amis faire quand je me trouve dans la même pièce.

— Anita, pourquoi mets-tu si longtemps ? appela Micah d'une voix forte, mais sans crier tout à fait.

— Ronnie ne veut pas venir.

— Alors, partons sans elle.

Quelque chose dans sa voix me donna envie de passer la tête dans le couloir pour voir ce qui lui arrivait.

— Je reviens tout de suite. Ne fais rien qui puisse te conduire en prison, recommandai-je à Ronnie.

Dallas me jeta un regard signifiant qu'il avait bien l'intention de la pousser à faire le contraire mais, à moins d'être prête à traîner Ronnie hors de ce box en la tirant par les cheveux, je ne pouvais pas faire mieux. Je voulais voir pourquoi Micah parlait avec cette drôle de voix.

Il était en train de repousser un vieux monsieur, poliment mais très fermement.

— Merci, mais non, nous attendons notre amie.

— Je veux bien être votre ami, insista l'homme en agitant une liasse de billets de 20 dollars au niveau de sa taille, de façon

qu'on ne puisse pas le voir faire depuis le bout du couloir.

Micah secoua la tête. L'homme tira deux billets de la liasse.

— Non, répéta Micah.

Je les avais presque rejoints quand l'homme tira deux billets supplémentaires – ce qui faisait 80 dollars en tout – et les tendit à Micah.

— Personne ne vous offrira davantage ce soir.

— Oh, je ne sais pas, dis-je. Je rajoute le gîte, le couvert et une partie de jambes en l'air avec une fille.

Je passai un bras autour de la taille de Micah, et il passa un bras autour de la mienne. Le regard de l'homme fit la navette entre nous deux.

— Vous êtes son amie ?

J'acquiesçai.

— Vous attendiez vraiment quelqu'un.

— Je vous l'ai dit.

L'homme fronça les sourcils et rangea son argent.

— Je pensais que vous parliez d'un ami.

— Vous vous trompiez, susurrai-je en lui adressant ce sourire éclatant mais feint.

Je me tordis le cou pour chercher Nathaniel du regard. Ce fut tout juste si je l'aperçus à proximité d'un couple qui l'avait acculé dans un coin. Il leva une main en l'air pour que je le remarque, ou peut-être pour demander de l'aide, comme un homme qui se noie.

Je pris la main de Micah et l'entraînai à ma suite. Il me semblait judicieux de nous en remettre à l'union qui, paraît-il, fait la force.

— Excusez-moi, messieurs-dames, jetai-je.

Le couple se retourna et me détailla. L'homme était grand et brun, la fille, blonde et un peu plus grande que moi. Elle portait une robe à emmanchures américaines à la doublure de mauvaise qualité ; ses

mamelons formaient deux taches sombres à travers le tissu clair. Je pris bien garde à éviter de le regarder en dessous de sa ceinture pour vérifier si on devinait une autre tache sombre plus bas.

Je ne voudrais pas donner l'impression qu'ils avaient l'air mal habillés et vulgaires, car ce n'était pas le cas. La fille portait une bague de fiançailles au diamant assez gros pour qu'un chiot s'étrangle avec, ainsi que des bracelets en or et sertis de diamants. Elle était artistiquement maquillée, ce qui signifiait qu'elle semblait avoir le visage presque nu, alors qu'en réalité elle devait s'être mis des dizaines de produits différents sur le visage. L'homme portait un costume sur mesure qui avait l'air de sortir de la boutique où j'avais acheté ceux de Micah et de Nathaniel.

— Désolé, mais nous avons engagé la conversation avec ce jeune homme les premiers, dit-il.

J'inspirai profondément par le nez et expirai de même. La femme portait un parfum poudré et coûteux.

— En fait, j'ai engagé la conversation avec lui la première, parce qu'il est venu ici avec moi.

L'homme et la femme échangèrent un regard surpris.

Nathaniel essaya de se faufiler entre eux.

— Désolé. Je vous avais dit que j'étais avec quelqu'un.

Lorsqu'il m'eut rejointe, il prit ma main libre, et je nous crus à l'abri d'autres propositions indécentes. Naïve que je suis.

La femme se dressa sur la pointe des pieds, et l'homme se pencha pour qu'elle puisse chuchoter à son oreille. Je voulus revenir vers Ronnie, mais le couloir était un peu trop étroit pour qu'on puisse y manœuvrer facilement à trois.

— Attendez ! dit la femme.

Je me retournai, parce que c'est ce que vous faites quand quelqu'un vous parle.

— Vous trois avec nous.

Je clignai des yeux lentement, comme toujours quand il me semble avoir mal entendu et que j'ai besoin d'un peu de temps pour assimiler une information. Il fut un temps où je lui aurais demandé ce qu'elle voulait dire, mais j'ai grandi depuis, et je le savais déjà.

— Non, dis-je.

Et je poussai Micah devant moi tout en traînant Nathaniel derrière. Mais très vite, je dus m'arrêter parce que Nathaniel ne bougeait pas.

Je sus ce que j'allais découvrir avant de me retourner. Je n'avais qu'à demi raison : c'était l'homme, pas la femme, qui avait saisi le bras de Nathaniel. Encore une preuve de ma grande naïveté.

Je me rapprochai de Nathaniel.

— Lâchez-le. Tout de suite, dis-je avec force.

L'homme obtempéra.

— Votre ami plaît beaucoup à ma femme, insista-t-il néanmoins.

— J'en suis ravie pour elle, mais ce n'est pas mon problème. Ne le touchez plus. Ne touchez plus aucun d'entre nous, pigé ?

— Vous êtes ici pour la même raison que nous. Venez à la maison. Nous avons une baignoire assez grande pour cinq personnes. (Il fit un pas vers moi.) Je sais que vous serez encore plus belle nue qu'habillée.

Je lui jetai ce regard qui fait frémir les méchants à vingt pas et qui envoie les moins courageux se réfugier dans les jupes de leur mère.

Sa femme pigea plus vite que lui. Elle tira sur son bras en disant :

— Chéri, je crois qu'ils ne veulent pas jouer.

— Écoutez-la. Elle est plus maligne que vous.

Satisfaite de ma réplique d'adieu, je me détournai pour partir, et une fois de plus, Nathaniel ne suivit pas le mouvement. En faisant volte-face, je vis que l'homme avait empoigné sa tresse.

Cette fois, il avait réussi à m'énerver. Je sortis mon insigne et le lui fourrai sous le nez. Il dut reculer pour lire ce qui était marqué dessus, comme s'il avait besoin de lunettes mais refusait d'en porter par coquetterie. L'avantage, c'est ce que ça le força à lâcher les cheveux de Nathaniel.

Il éclata de rire.

— J'ai le même à la maison. Si vous voulez jouer aux gendarmes et aux voleurs, pas de problème, nous sommes partants.

Je tenais l'insigne de la main gauche. Du bout des doigts, j'écartai juste assez le haut de mon blouson pour révéler la crosse de mon flingue dans son holster d'épaule.

— Et ça, vous avez le même ?

La femme tira plus fort sur le bras de son mari.

— Arrête, chéri. Je crois que c'est une vraie.

L'homme me foudroya du regard.

— Qui êtes-vous ?

— Marshal fédéral Anita Blake, connard. Reculez et fichez-nous la paix.

Son expression disait clairement qu'il ne me croyait pas. Peut-être était-ce l'un de ces types qui refuse de croire qu'une femme puisse avoir la prépondérance, ou peut-être voulait-il tellement voir les cheveux de Nathaniel épars sur son oreiller que cela lui faisait oublier toute prudence. J'avais bien voulu croire que c'était à sa femme que Nathaniel plaisait, jusqu'au moment où c'était lui qui avait saisi le bras puis les cheveux de Nathaniel pour le retenir. Bien sûr, Nathaniel plaisait à sa femme ; à qui ne plairait-il pas ?

Mais ce n'était pas elle qui avait le plus envie de lui.

Je laissai mon blouson retomber en place et, jouant des épaules, fis reculer Nathaniel derrière moi. Puis je rangeai mon insigne et commençai à pousser les deux garçons vers le box de Ronnie, mais en marchant à reculons pour pouvoir garder un œil sur le couple. D'accord : sur une moitié du couple.

La femme tirait sur le bras de son mari pour tenter de l'éloigner. Il se dégagea brusquement, sans me quitter des yeux. Son regard n'avait rien d'amical. Il était brûlant, je dirais même haineux. Je n'avais rien fait pour justifier une telle animosité, sinon lui refuser l'objet de son désir. Certains hommes considèrent un « non » comme l'insulte suprême, mais, d'habitude, ils ne se mettent pas dans des états pareils jute parce qu'ils se sont pris un râteau dans un bar. Je gardai

mon attention sur lui jusqu'à ce que le rideau du box nous engloutisse tous les trois.

— C'était flippant, commentai-je.

— Je le connais, dit Nathaniel d'une petite voix.

Je le dévisageai.

— D'où ?

Il s'humecta les lèvres. Son regard était hanté.

— De l'époque où je faisais le trottoir. Il choisissait toujours les garçons les plus âgés, ceux qui étaient presque trop vieux pour le métier.

— Trop vieux ? répétai-je.

— La plupart de nos clients ne cherchaient pas des hommes ; Anita. Ils voulaient de jeunes garçons. Quand l'un de nous devenait trop adulte, il devait changer de coin et de cible. (L'amertume tordit la bouche de Nathaniel.) C'était il y a des années. Il ne m'a pas reconnu, mais je me souviens de lui. Un des

garçons plus âgés m'avait mis en garde contre lui.

— Pourquoi ? Il faisait du mal à… à ses partenaires ?

— Pas encore, non. Mais de temps en temps, tu as un mauvais pressentiment au sujet d'un client. Même s'il te demande des trucs très ordinaires, il te fait flipper. C'est comme si tu sentais qu'il est malsain, comme si tu savais que ce n'est qu'une question de temps avant qu'il blesse quelqu'un.

Je touchai sa joue. Ses yeux étaient pleins de cette tristesse avec laquelle il était entré dans ma vie. Il me scruta avec ce regard qui disait qu'il avait tout vu, tout fait, et que ça avait détruit quelque chose à l'intérieur de lui. Je pris son visage entre mes mains et l'embrassai doucement. Cela dissipa une partie de sa tristesse, mais pas tout. Le reste continua à s'accrocher sur les bords.

Micah émit un bruit de gorge.

— Anita, je sais que c'est ton amie, mais…

Pivotant, je vis que Dallas le danseur était allongé par terre, et que Ronnie le chevauchait. Elle portait toujours son chemisier déboutonné, et elle était toujours habillée en dessous de la taille, mais pas lui.

J'en avais assez que des inconnus tripotent mes petits amis, assez du comportement autodestructeur de Ronnie et de son refus de coopérer. Richard m'avait déjà fait le coup trop de fois ; il était hors de question que ma meilleure amie s'y mette aussi.

— Veronica Marie Simms.

Le ton de ma voix et l'usage de ses trois noms lui firent lever la tête.

— Tu te prends pour ma mère, ou quoi ?

Je la saisis par la ceinture de son jean et l'arrachai littéralement à Dallas. Je n'eus pas besoin de faire le moindre effort pour ça, et cela me surprit autant qu'elle. Ronnie est

plus grande et plus lourde que moi ; pourtant, je la soulevai comme si elle ne pesait rien et la posai sur ses pieds. Elle vacilla.

— Hé, on n'avait pas fini, protesta Dallas.

Je lui montrai mon insigne.

— Si.

Gardant l'insigne dans ma main gauche, je jetai Ronnie par-dessus mon épaule droite. Je dus lui donner une petite secousse pour la caler dans une position confortable ; cela fait, je m'éloignai. Nathaniel me suivit, et Micah ferma la marche.

Ronnie ne se débattit pas, mais elle protesta :

— Anita, pose-moi !

Le couple flippant ne nous attendait pas dans le couloir, ce dont je me réjouis. J'avais toujours mon insigne à la main, mais j'aurais dû jeter Ronnie par terre pour dégainer mon flingue. Comme nous pénétrions dans la petite pièce au bout du couloir, je la

balayai des yeux et vis qu'elle était vide. Encore mieux.

— Anita, je ne suis pas une gamine, bordel ! Pose-moi !

Le videur s'approcha de nous, et je lui montrai mon insigne. Il leva les mains comme pour dire « Pas de problème ». Nous continuâmes à nous diriger vers la sortie.

La musique hurlait toujours assez fort pour me faire mal au crâne, mais les cris et les conversations s'interrompirent comme nous passions devant le reste de la clientèle. Était-ce parce qu'il n'est pas courant de voir une fille en porter une autre, parce que Ronnie avait toujours les seins à l'air ou parce que tout le monde était triste que je parte en emmenant deux des plus beaux hommes présents ? Aucune idée. Quoi qu'il en soit, nous sortîmes en laissant derrière nous un étrange sillage de calme alors que les clients cessaient de danser, de parler et de boire pour nous suivre des yeux.

Je dus utiliser la main dans laquelle j'avais mon insigne pour tenir Ronnie tandis que je montais les marches qui conduisaient au vestibule. Nathaniel passa devant nous et alla ouvrir la porte du vestibule, puis Micah passa devant lui et alla ouvrir la porte extérieure. Nous émergeâmes dans la fraîcheur automnale. La porte d'entrée se referma derrière nous, et le silence fit bourdonner mes oreilles.

— Pose-moi, putain !

Cette fois, Ronnie se débattit, pas de manière très efficace, mais j'étais à bout de patience. Elle voulait que je la pose ? Très bien. Je la laissai tomber sur les fesses dans le gravier.

Elle s'apprêtait sans doute à m'engueuler quand une drôle d'expression passa sur son visage. Se relevant maladroitement, elle se précipita courbée en deux vers le champ qui bordait le parking. Là, elle tomba

à quatre pattes et se mit à vomir dans l'herbe.

— Merde, dis-je tout bas mais avec conviction.

Je me dirigeai vers elle, et les garçons m'emboîtèrent le pas. Je leur fis signe de rester près de la dernière rangée de voitures pendant que je m'avançais dans l'herbe desséchée, qui bruissa contre mon jean.

Ronnie était toujours à quatre pattes. L'odeur acide de son vomi m'atteignit avant que je parvienne à côté d'elle. Il fallait vraiment qu'elle soit mon amie, parce que je me penchai pour lui attraper les cheveux et les tenir en arrière, à l'écart de son visage, tandis qu'elle dégueulait tout ce qu'elle avait bu ce soir-là. Laissez-moi vous dire que je n'aurais pas fait ça pour n'importe qui.

En attendant qu'elle ait fini, je restai plantée près d'elle et m'efforçai de penser à autre chose. Entre le son et l'odeur, il fallait que je me distraie pour ne pas me mettre à

vomir moi aussi. Je balayai le champ du regard. Mais je n'y trouvai rien d'intéressant… jusqu'à ce que j'aperçoive quelque chose juste en face de moi.

Au début, je crus que c'était un arbre mort ; puis, en le détaillant, je me rendis compte que c'était une personne. Un bras pâle, une main tendue vers le ciel, comme calée contre quelque chose que je ne pouvais pas voir. J'essayai de me raisonner : ce n'était pas forcément un cadavre. Quelqu'un avait pu sortir prendre l'air et s'évanouir.

Pivotant vers Micah et Nathaniel, je leur fis signe d'approcher. Ronnie commençait à se calmer. Elle avait encore des spasmes mais plus rien à vomir.

— Restez avec elle, ordonnai-je.

Je savais qu'en m'approchant je risquais de détruire des indices, mais je savais aussi que ça pouvait n'être qu'un mannequin ou un ivrogne inconscient. Je devais vérifier avant d'appeler la cavalerie. Le fait

que j'aie pensé à un mort – pire : à une victime de meurtre – avant toute autre éventualité prouve bien que ça fait trop longtemps que je collabore avec la police sur des affaires d'homicide.

J'avançais lentement dans l'herbe sèche, en regardant bien où je mettais les pieds. S'il y avait une arme quelque part, je ne voulais pas marcher dessus.

Plus le corps se révélait à moi, plus mes soupçons se confirmaient. Dans la lumière lointaine des halogènes et l'éclat froid des étoiles, la peau avait cette pâleur caractéristique des cadavres. C'était un homme allongé sur le dos, un bras calé contre une branche morte. S'il n'avait pas eu la main en l'air, je ne l'aurais pas repéré si vite. Comme la fille de la première scène de crime, il avait été disposé de façon qu'on le remarque. Certes, c'était un homme plutôt qu'une femme, mais il portait un string en léopard que quelqu'un avait tiré sur le côté afin que

nul ne puisse ignorer qu'il s'épilait intégralement. La probabilité qu'il ne soit pas stripteaseur au *Rêves d'Incube* était proche de zéro. Même à Las Vegas, personne n'aurait parié le contraire.

Les traces de crocs dans son cou étaient presque noires. Il en avait d'autres dans le creux du coude et sur le poignet. Je ne tournai pas sa tête pour voir s'il avait également été mordu de l'autre côté du cou et je n'écartai pas ses jambes pour voir s'il était marqué à l'intérieur des cuisses. Je m'accroupis simplement près de lui en m'efforçant de ne pas piétiner plus que nécessaire, et je lui touchai le bras.

J'aimerais dire que je cherchais son pouls, mais ce serait un mensonge. Sa peau était froide ; pourtant, quand j'appuyai dessus, son bras bougea légèrement. La *rigor mortis* ne s'était pas encore installée, ou elle était déjà repartie. Des tas de choses peuvent influer là-dessus, mais j'aurais parié que cet

homme était mort plus tôt dans la soirée, qu'on l'avait tué pendant que nous interrogions Jonah Cooper à l'Église de la vie éternelle. Il avait l'air si jeune que, tout à coup, je culpabilisai beaucoup moins d'avoir exécuté Cooper. C'est drôle, hein ?

Je me relevai, sortis mon portable de la poche de mon blouson et composai un numéro que je connaissais par cœur.

— *Zerbrowski à l'appareil.*

— J'espère que tu n'es pas chez toi.

— *Pourquoi ?* demanda-t-il, soupçonneux.

— Parce que je suis de l'autre côté du fleuve, près d'un club de striptease, en train de regarder un autre putain de corps.

— *Personne ne nous l'a signalé.*

— Je te le signale.

— *Veux-tu dire que c'est toi qui l'as découvert ?*

— Ouais.

— *Raconte-moi ce qui s'est passé.*

Je lui fis un résumé. Je mentionnai le barman qui avait dit à Ronnie de se trouver un chauffeur, mais passai sous silence le fait qu'elle était saoule comme un cochon parce qu'elle avait rompu avec Louie. J'omis également de parler du couple flippant, mais ce fut tout.

— *Merde*, jura Zerbrowski. *Il faut que je te prévienne. La police d'État ou le shérif local risquent d'arriver avant nous. Le shérif ne t'aime pas beaucoup.*

— Je m'en souviens.

Je le sentis presque réfléchir à l'autre bout de la ligne.

— *Je te dirais bien de renvoyer tes copains à la maison, mais nous allons avoir besoin d'eux pour corroborer ton histoire.*

— Tu ne me crois pas ?

— *Si, mais je ne serai pas le premier sur les lieux, tu comprends ?*

— Je vois. Je vais avoir besoin d'un alibi pour expliquer comment j'ai découvert une

nouvelle victime par hasard, alors qu'ils patrouillent dans tous les clubs du coin. Ils vont penser que quelqu'un m'a rencardée.

— *Exactement.*

— Mais toi, tu me crois, Zerbrowski.

— *Oui, parce que je te connais. Si une femme peut aller dans un club pour baver devant des stripteaseurs et tomber accidentellement sur un cadavre, c'est bien toi.*

— Je ne bavais pas devant des stripteaseurs.

— *Mais bien sûr. Je n'oublierai pas de dire à tous les gars de la brigade que tu rendais juste service à une amie.*

— Espèce de salopard. Tu n'oserais pas.

— *Tu crois vraiment ?*

— Va te faire foutre, Zerbrowski.

— *Ce serait volontiers, mais que dirait Katie ? (*Brusquement, il redevint sérieux.*) Je vais appeler et prévenir qu'une des nôtres est déjà sur les lieux. Mais si le shérif arrive le premier, sois sage.*

— Je suis toujours sage.

Il éclata de rire.

— *Ouais, et il fait frisquet en enfer l'été. Tâche juste de te tenir à carreaux jusqu'à ce qu'on soit là pour te soutenir.*

— Je me tiendrai à carreaux s'il se tient à carreaux.

— *Génial. J'arrive tout de suite, Anita.*

— Je sais.

— *Ça nous fera une putain de longue nuit.*

— Ouais.

Il raccrocha. Je rangeai mon téléphone et fis demi-tour.

J'entendis des sirènes avant même d'avoir atteint le parking. J'eus le temps d'expliquer à Micah et à Nathaniel ce qui s'était passé et ce qui allait se passer. Ronnie était assise par terre ; la tête entre les mains, elle gémissait. Je ne suis pas sûre qu'elle m'aurait entendue même si j'avais essayé de lui parler.

Puis des voitures entrèrent sur le parking dans un crissement de pneus. Le shérif Melvin Christopher se trouvait dans le véhicule de tête, et il n'y avait pas un seul flic de la police d'État en vue. Ô joie.

CHAPITRE 73

Les infirmiers du SAMU avaient donné une couverture à Ronnie. Apparemment, ils la croyaient en état de choc. Mais ils se trompaient. Elle était juste en train de dessaouler au milieu d'une enquête criminelle, après avoir bu plus en une seule soirée que depuis six ans que je la connaissais. Ils l'avaient fait asseoir à l'arrière de leur ambulance en laissant les portes ouvertes, sans doute histoire de se rendre utiles. Personne

n'aime rester les bras ballants dans ce genre de circonstances.

Physiquement, c'était Ronnie qui en bavait le plus, mais aucun de nous n'était à la fête. Quand le shérif Melvin Christopher m'avait aperçue, sa première phrase avait été :

— J'ai failli ne pas vous reconnaître avec tous ces vêtements, mademoiselle Blake.

Je lui avais adressé un sourire mielleux en rectifiant :

— C'est marshal Blake pour vous, shérif, et je vous trouve drôlement intéressé par les vêtements de femme pour un homme hétérosexuel vivant dans une zone rurale.

À partir de là, ça n'avait fait qu'empirer. Je reconnais que c'était en partie ma faute : je n'aurais pas dû le vanner ni mettre en doute ses préférences sexuelles. Mais juste avant qu'il se mette à me gueuler dessus, son visage avait pris une superbe teinte

aubergine et, l'espace d'un instant, j'avais cru qu'il était en train de faire un infarctus. L'adjoint Douglas avait dû nous séparer et emmener son chef faire une petite balade autour du parking.

Cela me laissa le temps de voir comment allaient Micah et Nathaniel.

— Je ne travaille pas au *Rêves d'Incube*, disait Micah sur un ton calme et patient mais laissant deviner qu'il l'avait déjà répété un bon nombre de fois.

L'adjoint qui l'interrogeait était trop grand pour son propre corps, comme si ses articulations, ses mains et ses pieds n'avaient pas encore eu le temps de rattraper le reste. Ou il avait beaucoup moins de vingt-cinq ans, ou il aurait dû manger davantage.

— Alors, dans quel club travaillez-vous ? demanda-t-il.

Micah me jeta un coup d'œil qui signifiait : « Aide-moi. »

J'essayai.

— Adjoint, appelai-je.

Il ne me regarda pas. Il avait vu l'insigne dans ma main mais, comme son chef n'avait pas semblé impressionné par l'insigne en question, il ne l'était pas non plus. C'est toujours le chef qui donne le ton. Il avait des yeux bleu pâle pas du tout amicaux – cruels, presque.

— Je suis en train d'interroger un témoin, dit-il sèchement.

J'essayai de sourire de toutes mes dents, mais n'y parvins probablement pas.

— Je le vois bien, adjoint… (je déchiffrai son badge) Patterson, mais le témoin a déjà répondu à vos questions plusieurs fois.

— Il refuse de me dire où il travaille.

— Vous ne m'avez jamais demandé où je travaille, répliqua Micah.

L'adjoint Patterson le dévisagea, plissant ses yeux pâles pour se donner un air méchant – mais sans succès.

— Je vous ai demandé où vous travaillez, et vous ne m'avez pas répondu.

— Vous m'avez demandé dans quel club je travaille, et je ne travaille dans aucun club d'aucune sorte. Je ne suis pas stripteaseur, c'est clair ? s'impatienta Micah.

Micah est l'une des personnes les plus cool que je connaisse. Qu'avait bien pu lui dire Patterson pour réussir à le foutre en rogne ?

L'expression de Patterson disait clairement qu'il n'en croyait pas un mot. Il allait devoir travailler sur son masque de flic : pour l'instant, chacune de ses pensées se lisait sur son visage.

— Dans ce cas, que faisiez-vous au *Rêves d'Incube* ? (Une joie mauvaise passa sur ses traits.) Oh, j'ai pigé. Vous aimez mater le boudin et les pommes des autres gars.

— Le boudin et les pommes, répétai-je. Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

— La queue et les couilles, dit Patterson comme si tout le monde savait ça.

Micah me regarda et, malgré les lunettes noires qui dissimulaient ses yeux de félin, sa consternation était perceptible. Je commençais à comprendre ce qui le gonflait.

— Patterson, je vous ai autorisé à interroger mes amis par pure courtoisie. C'est ma scène de crime, pas la vôtre, et si vous êtes incapable de poser une seule question susceptible de nous aider à résoudre cette affaire, allez-vous-en.

J'ignore ce qu'il aurait répondu, parce que je sentis le shérif Christopher approcher derrière moi avant même de voir un air satisfait s'inscrire sur le visage de Patterson – un air qui disait clairement que son chef allait me remettre à ma place et qu'il allait profiter de sa place aux premières loges.

— Shérif, déclara-t-il, cet homme refuse de me dire où il travaille. Il prétend qu'il

n'est pas stripteaseur, qu'il est juste venu se rincer l'œil.

J'émis un petit bruit de gorge.

— Je ne le répéterai qu'une seule fois. Nous avons reçu un appel de mon amie Veronica Simms, à qui le barman de cet établissement avait dit qu'elle était trop saoule pour conduire et qu'elle devait trouver un chauffeur pour la ramener chez elle. Micah est venu pour m'aider à la porter si nécessaire.

— Et l'autre ? demanda Patterson. Il dit qu'il est stripteaseur au *Plaisirs Coupables*.

— Nathaniel est venu pour nous tenir compagnie.

Le shérif Christopher me jeta un regard de flic, direct et inexpressif. C'était peut-être un bouseux misogyne, mais c'était aussi un vrai flic, un type capable de faire correctement son boulot quand il ne se laissait pas distraire par ses préjugés idiots. Ce regard me rassura quelque peu, mais, bien entendu,

il ne me mit pas à l'abri des préjugés idiots qui continuaient à pleuvoir sur moi.

— Pourquoi aviez-vous besoin de deux amis, dit-il en insistant sur ce dernier mot, pour vous aider à récupérer une copine saoule ?

— Nathaniel venait juste de rentrer du travail, et nous n'avions pas eu le temps de discuter. Il est venu pour qu'on puisse parler en chemin. ?

Le shérif Christopher fronça les sourcils.

— Vous avez dit que vous étiez chez vous quand vous avez reçu l'appel de Mlle Simms.

— En effet.

— Je croyais que cet homme était votre petit ami, dit-il en désignant Micah.

— Il l'est. Et alors ?

— Et celui-ci, c'est qui pour vous ? demanda-t-il avec un geste du pouce en direction de Nathaniel.

Le léopard-garou était en train de répondre aux questions du dernier adjoint. L'interrogatoire semblait se dérouler plus calmement que celui de Micah. Peut-être cet adjoint-là était-il plus malin, ou juste moins borné.

— Mon petit ami, répondis-je.

— Vous sortez avec les deux ?

Je soupirai profondément.

— Oui.

— Ça par exemple…

Je récitai une petite prière pour que Zerbrowski arrive au plus vite.

— Je vous rappelle que nous avons une nouvelle victime, shérif.

— Justement, dit-il en me dévisageant de son regard dur de flic.

S'il pensait qu'il allait réussir à me troubler, il se fourrait le doigt dans l'œil, mais c'était quand même un bon regard.

— Selon vous, vous êtes tombée par hasard sur la nouvelle victime de notre tueur en série.

— C'est ça.

— Foutaises.

— Croyez ce que vous voudrez, shérif. Je ne vous ai raconté que la stricte vérité. Mais je pourrais inventer des trucs, si ça vous fait plaisir.

Par-dessus mon épaule, il jeta un coup d'œil à Micah.

— J'aime bien voir les yeux des gens auxquels je parle. Enlevez vos lunettes.

Merde. Micah me regarda. Je le regardai. Je haussai les épaules.

— Patterson ne s'est jamais donné la peine de demander à Micah comment il gagnait sa vie. Il était trop occupé à tenter de lui faire admettre que c'était un stripteaseur ou un homosexuel pour se préoccuper des faits réels.

— Très bien. Dans ce cas, je vous le demande : comment gagnez-vous votre vie, monsieur Callahan ?

— Je suis le coordinateur de la Coalition pour une meilleure entente entre les communautés lycanthropes et humaines.

— Vous êtes le quoi ?

— La ferme, Patterson, aboya Christopher. Donc, monsieur Callahan, vous êtes un de ces foutus libéraux qui pensent que les animaux méritent les mêmes droits que nous.

— Quelque chose dans ce goût-là, admit Micah.

Soudain, Christopher braqua toute son attention sur lui.

— Enlevez vos lunettes, monsieur le coordinateur.

Micah obtempéra.

Patterson fit un pas en arrière et porta la main à son flingue. Le shérif se contenta

de scruter les yeux de félin de Micah et secoua la tête.

— Zoophile et cercueilleuse, ça fait beaucoup pour une femme blanche.

Et ce dernier commentaire dissipa fous les doutes que je nourrissais quant aux éventuels autres préjugés du shérif Christopher. C'était un bigot non discriminant : il détestait tout ce qui n'était pas mâle, blanc et hétérosexuel Quelle triste vision des choses, si terriblement restrictive !

— Ma mère était latino, originaire de Mexico, si ça peut vous rassurer.

— Une demi-Conchita, grimaça Christopher.

Cette fois, je souris de toutes mes dents.

— Parfait, approuvai-je. Juste parfait.

— Vous avez l'air étrangement heureuse pour quelqu'un qui s'apprête à passer une très mauvaise nuit.

— Expliquez-moi donc comme cette nuit pourrait encore empirer.

— Vous saviez que le corps serait là parce que votre petit ami et ses copains ont fait le coup.

— Et pourquoi aurais-je amené Micah et Nathaniel avec moi ? Et comment me serais-je arrangée pour que Ronnie soit ici en train de se saouler ?

— Vous aviez l'intention de déplacer le corps, de le cacher. C'est pour ça que vous aviez besoin de tous ces gens. Quelque chose chez cette victime-là va nous conduire droit à vos copains vampires pédés.

Je me demandai si Jean-Claude et Asher auraient apprécié de se faire traiter de pédés. Mieux valait ne pas chercher à le savoir. Je secouai la tête.

— Combien votre département a-t-il de procès en cours ?

— Aucun.

J'eus un rire pas particulièrement joyeux.

— J'ai du mal à le croire.

Ça ne me regardait pas, mais je me demandai quel pourcentage des gens qu'il arrêtait n'étaient pas blancs, pas hétéros, pas comme lui. J'aurais parié presque n'importe quoi que la plupart d'entre eux appartenaient à une de ces catégories. J'espérais me tromper, mais j'en doutais.

— Vous connaissez le problème qui dit que, si le seul instrument dont vous disposez est un marteau, tous vos problèmes commencent à ressembler à des clous ?

Christopher fronça les sourcils, ne comprenant pas où je voulais en venir.

— Oui. J'aime bien ce qu'écrit M. Ayoob[3].

— Moi aussi. Mais ce que je veux dire, c'est que, si vous cherchez uniquement des monstres, c'est tout ce que vous trouverez.

Il se rembrunit encore.

— Je ne vous suis pas.

Pourquoi me donnais-je cette peine ?

— Vous êtes tellement occupé à nous détester, moi et tous les gens qui m'accompagnent, que vous n'avez rien fait pour faire avancer cette enquête. À moins que vous ne vous souciiez pas de cette victime-là. C'est bien ça, shérif ? Ce type n'était qu'un sale pédé, alors s'il s'est fait buter, ce n'est pas aussi important que pour les deux femmes blanches d'avant.

Quelque chose passa dans ses yeux. Si je ne l'avais pas regardé en face, je l'aurais manqué.

— Vous devez vraiment détester ce club, déclarai-je.

Ce fut le regard froid et indéchiffrable que Christopher répondit :

— D'après mon expérience, marshal, on récolte ce qu'on sème. Si vous vous adonnez à des activités à haut risque, tôt ou tard, vous le paierez. Cher.

Je secouai la tête.

— Il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.

— Quoi ?

— Rien, shérif. Je gaspillais juste ma salive.

Les radios des voitures de patrouille crépitèrent, et ce que nous entendîmes suffit à mettre un terme à notre querelle.

— Agent à terre, agent à terre.

L'adresse qui suivit était celle du premier club de striptease où les tueurs en série avaient fait une victime, un peu plus loin sur cette route. Salopards trop sûrs d'eux.

— Prenez la voiture de Ronnie et rentrez à la maison, criai-je à Micah et à Nathaniel.

Déjà, j'ouvrais la portière de ma Jeep.

— Anita, protesta Micah.

— Je t'aime.

Je me glissai derrière le volant, passai la marche arrière et dus attendre qu'un des véhicules de patrouille démarre pour pouvoir

passer. Nathaniel était toujours adossé à la voiture contre laquelle il avait répondu à l'interrogatoire du troisième adjoint. J'appuyai sur le bouton pour faire descendre ma vitre et lui soufflai un baiser. Avec un sourire, il m'en souffla un autre en retour. Puis je sortis du parking derrière deux des voitures de patrouille.

Un agent à terre. Était-ce l'œuvre de nos vampires, ou celle d'un ivrogne plus chanceux que la moyenne ? Nous ne le saurions qu'en arrivant sur place. L'avantage, c'est que je n'allais pas rester seule avec le shérif et ses hommes beaucoup plus longtemps. Tous les flics du coin allaient rabouler, y compris ceux dont ce n'était pas la juridiction.

L'ambulance nous filait le train, gyrophare allumé et sirène hurlante. Elle avait peut-être simplement suivi le mouvement de la patrouille de police, mais je n'y croyais pas. Le SAMU ne sort le grand jeu que quand

il y a un blessé à sauver, une personne encore vivante, mais peut-être plus pour longtemps. Je récitai une petite prière et me concentrai sur la route. Le shérif était un bigot et un connard, mais il connaissait le chemin, et pas moi. Je ne voulais pas finir dans le fossé.

CHAPITRE 74

Nous fûmes les premiers flics sur les lieux, parce que nous nous trouvions à moins de dix minutes quand l'appel avait été lancé. Au loin, des sirènes hurlaient dans la nuit. Les renforts arrivaient. Une voiture de la police militaire de l'Illinois était arrêtée dans le parking, une portière ouverte et l'agent blessé avachi juste à côté. Son visage n'était qu'une tache blanche dans l'obscurité. Un de ses bras semblait amoché ; il y avait du sang

sur l'épaule de son uniforme. Il tenait maladroitement son flingue de l'autre main.

Les occupants des véhicules de patrouille ouvrirent leur portière et se planquèrent derrière, ou à l'abri de leur capot pour pouvoir jeter un regard à la ronde. Personne ne se précipita au secours du blessé. Nous commençâmes tous par dégainer nos armes et nous mettre à couvert le temps d'évaluer la situation. Avec les méchants, on ne peut jamais savoir. Parfois, ils tendent des pièges.

J'étais accroupie, le dos plaqué contre l'avant de ma Jeep, le Browning à la main et pointé vers le ciel. Le bloc-moteur protégerait mes arrières contre tous les types de projectiles ou de munitions que les méchants pourraient utiliser, du moment que je me trouvais du bon côté de ma voiture. Tant de choses auxquelles penser, et pas de temps du tout pour y réfléchir, alors

j'étais bien obligée de laisser mon expérience et mes réflexes me guider.

Le shérif fit un geste du bras et, tout à coup, les sirènes se turent. Le silence revenu était assourdissant. Seule la vive lumière des gyrophares indiquait encore que quelque chose clochait.

Nous scrutions tous le parking du club et les environs. Il y avait une palissade avec un écriteau « Propriété privée » derrière les poubelles, et d'autres bâtiments dans un rayon de quelques mètres. Le parking était bondé. Les méchants pouvaient se dissimuler derrière n'importe laquelle des voitures comme ils pouvaient avoir détalé à l'approche des sirènes. Nous n'avions aucun moyen de nous en assurer.

Rien ne bougeait, à part le militaire qui nous regardait en clignant des yeux. Il était toujours vivant et je voulais qu'il le reste. Nous devions avancer. Comme s'il avait lu dans mes pensées, le shérif Christopher

avança. Il resta plié en deux, un véritable exploit compte tenu de sa taille et de son embonpoint. Il était beaucoup plus agile qu'il en avait l'air.

Je tendis mon flingue devant moi, sans viser rien ni personne en particulier, juste pour balayer les directions dans lesquelles un méchant aurait pu se dissimuler, prêt à tirer sur le shérif Christopher. Un sac en plastique blanc poussé par le vent alla s'échouer contre une poubelle. Il n'y avait pas d'autre mouvement dans le parking.

Christopher nous fit signe que la voie était libre. Ses hommes se redressèrent et, sortant à découvert, convergèrent vers lui. Plus prudente, je continuai à balayer les environs du regard tout en m'avançant pour les rejoindre, mon Browning pointé vers le sol mais toujours tenu à deux mains au cas où j'aurais besoin de le relever en vitesse.

Une petite foule se massait devant l'entrée du club. Jusqu'à ce que je me redresse,

je n'avais pas pu voir la porte par-dessus le capot de ma Jeep, mais j'aurais parié qu'elle était là depuis le début. Les gens n'ont pas de cervelle. Ou peut-être savaient-ils quelque chose que nous ignorions. *Nooon*.

J'entendis :

— Appelle les ambulanciers.

Patterson s'en fut au petit trot prévenir les gars du SAMU qu'ils pouvaient approcher. Le shérif Christopher leva les yeux vers moi et me foudroya du regard.

— C'était un de vos copains vampires.

— On dirait un coup de couteau. Comment savez-vous que c'était un vampire ?

D'une voix tendue par la douleur et le choc, le blessé expliqua :

— Ces salopards l'ont emmenée. Ils se sont envolés avec elle, droit vers le ciel comme des putains d'oiseaux.

Ah.

— D'accord, c'était des vampires. Qui ont-ils emmené ?

— Une des danseuses. Je patrouillais dans le coin, conformément aux instructions. Je l'ai vue sortir du club, et deux de ces salopards sont sortis de l'ombre, un de chaque côté d'elle. Elle s'est mise à crier. Je suis descendu de voiture en dégainant mon flingue. Mais il y en avait un troisième. Je ne sais pas pourquoi je ne l'avais pas vu. C'est comme s'il était apparu par magie derrière moi. Il m'a collé un couteau sous la gorge et ordonné de regarder sans bouger. Puis les autres se sont envolés avec la fille. Envolés, putain de bordel.

Il ferma les yeux, et j'eus l'impression qu'il luttait contre la douleur.

Les ambulanciers arrivèrent et nous firent reculer. Le militaire rouvrit les yeux et regarda le shérif.

— Il avait son couteau sur ma gorge, pourquoi ne m'a-t-il pas tué ? Pourquoi me

l'a-t-il planté dans l'épaule à la place ? Pourquoi ?

Pendant que les ambulanciers commençaient à s'affairer autour de lui, je répondis :

— Il voulait vous laisser en vie pour que vous puissiez nous raconter ce que vous avez vu.

— Pourquoi ? répéta-t-il, perplexe.

— C'est un message.

— Quel message ?

Je secouai la tête.

— Ils veulent qu'on vienne la sauver. Ils veulent nous forcer à intervenir cette nuit, pendant qu'ils sont forts, au lieu d'attendre l'aube comme nous en avions l'intention pour prendre l'avantage sur eux.

Le shérif Christopher se redressa et tendit une main vers mon bras, se ravisa, me faisant seulement signe de le suivre. J'obtempérai.

— Aux dernières nouvelles, nous ignorions où ces salopards se cachaient. Vous avez l'air de le savoir.

Je clignai des yeux en me demandant ce que je pouvais bien lui répondre pour nous attirer le moins d'ennuis possible.

— J'ai rendez-vous avec la Réserve mobile juste après l'aube, mais, s'ils détiennent un otage, nous ne pouvons pas attendre jusque-là.

Je sortis mon téléphone de la poche de mon blouson et appelai le portable de Zerbrowski.

— Zerbrowski, réclamai-je sans me donner la peine de le saluer, file-moi le numéro du capitaine Parker.

— Pourquoi ?

— Les vampires ont emmené une stripteaseuse. Vivante. Ils se sont même débrouillés pour nous laisser un témoin : un policier militaire blessé mais parfaitement lucide.

— Doux Jésus, Anita, c'est un piège !

— Probablement, mais donne-moi quand même le numéro.

Il me donna le numéro, et je le composai sous le regard vigilant du shérif Christopher. Le capitaine Parker décrocha et je lui résumai les événements.

— Vous croyez que c'est un piège ? demanda-t-il.

— Peut-être. Ils doivent savoir qu'on a leur adresse et ils veulent nous forcer la main pour que nous intervenions de nuit, pendant qu'ils ont l'avantage. Oui, c'est probablement un piège.

— Je ne veux pas envoyer mes hommes au casse-pipe, Blake.

— La perspective ne m'enchante pas non plus, mais cette femme était vivante quand ils l'ont emmenée et, si nous attendons l'aube, elle ne le restera pas. Évidemment, il se peut qu'elle soit déjà morte, je n'en sais rien.

— C’est un piège, et cette femme est l’appât.

— Je sais.

— Vous voulez quand même nous accompagner ?

— Je ne manquerais pas ça pour tout l’or du monde.

Parker eut un gloussement sec.

— Ce n’est pas très régulier. J’espère que vous ne le regretterez pas.

— Oh, je le regrette déjà. Mais si vous êtes forcés d’intervenir de nuit, vous aurez davantage besoin de moi.

— Êtes-vous tellement plus compétente que nous pour traiter avec les vampires, Blake ?

— Oui, capitaine. Oui, je le suis.

— J’espère que vous n’avez pas usurpé votre réputation.

— En fait, elle est encore en dessous de la réalité.

— Alors, ramenez-vous en vitesse. On attaque la cible dans trente minutes. Si vous êtes en retard, on part sans vous.

Et il raccrocha.

Je refermai mon téléphone en jurant et me dirigeai vers ma Jeep.

— Où diable allez-vous ? cria Christopher derrière moi.

— Mordre à l'hameçon, répondis-je.

Il se hâta de me rattraper.

— La stripteaseuse, dit-il, les sourcils froncés.

Je hochai la tête sans ralentir.

— La Réserve mobile va vraiment vous emmener sur une intervention ?

— Si vous ne me croyez pas, appelez le capitaine Parker pour qu'il vous le confirme.

J'avais atteint la Jeep. Christopher saisit le bord de la portière avant que je puisse la claquer.

— Ça n'est pas un conflit d'intérêts pour vous, devoir tirer sur les vampires de votre petit ami ?

— Ce sont des méchants, shérif. Ils n'appartiennent à personne.

Je refermai la portière, et il me laissa faire.

Je ne roulai pas à tombeau ouvert, mais pas loin. Je connaissais Parker, et je savais de quelle façon opérait la Réserve mobile. Si je n'étais pas là dans les temps, ils partiraient sans moi. Les vampires voulaient que nous intervenions ce soir-là. Ils savaient que nous avions leur adresse et l'intention de leur tomber dessus. Ils supposaient que nous attendrions le lever du soleil et ils refusaient de nous laisser faire. Ils nous affronteraient à leurs conditions : autrement dit, cette nuit.

Mais pourquoi ne pas s'enfuir tout simplement ? Puisque leur antre de jour était compromis, pourquoi ne pas l'abandonner ? Pourquoi prendre un otage et se donner tant

de mal pour nous mettre au courant ? C'était un piège et, même en le sachant, nous étions obligés de nous jeter dedans.

CHAPITRE 75

Le tableau Velleda était couvert de schémas. Les sergents Hudson et Melbourne avaient fait une reconnaissance des lieux pendant que le reste du groupe s'équipait dans une jolie base sécurisée, un pâté de maisons plus loin. Ils avaient noté les issues – portes et fenêtres –, l'emplacement des lumières et un tas d'autres détails que je n'aurais jamais remarqués, ou que j'aurais

remarqués mais dont je n'aurais pas su quoi faire.

À leur place, j'aurais pu rapporter ce que j'avais vu, mais un membre de la Réserve mobile aurait dû traduire pour les autres. Je n'ai tout simplement pas la formation nécessaire. Personnellement, je serais entrée par-devant et j'aurais flingué tout ce qui bouge. Ça ne m'aurait pas traversé l'esprit de me procurer un plan de l'intérieur du condominium, ou de demander au concierge ce qu'il savait de la propriétaire.

La Réserve mobile avait déjà fait évacuer les appartements voisins et interrogé leurs occupants. Nous savions qu'il n'y avait presque pas de meubles dans le condominium parce que Jill Conroy, la propriétaire, attendait une livraison qui avait déjà été repoussée deux fois. Nous savions également qu'elle bossait comme avocate dans un gros cabinet du centre-ville, où elle venait juste d'être promue au rang d'associée. Fascinant,

mais je ne voyais pas en quoi ça allait nous être utile. Quelqu'un avait appelé le standard du cabinet afin de demander quand ses collègues l'avaient vue pour la dernière fois. Il était tombé sur le répondeur. Plus personne au travail à presque 2 heures ? Quels fainéants, ces juristes !

Tout cela était fort intéressant, mais notre victime se trouvait dans cet immeuble, seule avec une bande de vampires qui avait déjà tué au moins dix personnes dans trois États. Je voulais la sortir de là, et j'avais du mal à me concentrer sur les menus détails. Cela dut se voir sur mon visage, car le sergent Hudson aboya :

— On vous ennuie, Blake ?

Je levai la tête vers lui et clignai des yeux. J'avais fini par m'asseoir sur le trottoir : je ne voyais pas pourquoi je serais restée debout, puisque plusieurs des gars de la Réserve mobile s'étaient agenouillés par terre.

— Un peu, répondis-je.

Les deux hommes les plus proches de moi, Killian, aux cheveux blancs coupés en brosse, et Jung, le seul métis asiatique-américain de ma connaissance qui ait les yeux verts, s'écartèrent tous deux de moi comme pour ne pas être éclaboussés quand le sang jaillirait. Je remarquai que Melbourne resta debout près de Hudson, comme s'il s'attendait que le sang ne jaillisse que d'un côté.

— La rue est là, Blake. Allez-y. Personne ne vous retient.

— Vous m'avez posé une question, sergent. Si vous ne vouliez pas une réponse franche, il fallait me prévenir.

Quelqu'un rit, assez bas pour que je ne puisse pas déterminer qui et, apparemment, Hudson non plus car, au lieu de chercher le coupable, il saisit ce prétexte pour s'énerver davantage contre moi. Il fit un pas dans ma direction. Je me levai.

— Si on vous ennuie, Blake, rentrez chez vous. Nous n'avons pas besoin de ce genre d'attitude ; la nôtre nous suffit.

Il avait parlé sur un ton calme et égal, en articulant bien chaque mot, de cette voix qu'on utilise au lieu de hurler ou de frapper quelque chose.

— Dawn Morgan est peut-être toujours vivante, répliquai-je. Mais chaque minute écoulée diminue ses chances de survie. Vous pouvez détester votre capitaine pour m'avoir laissé venir ; vous pouvez même me détester, moi, je m'en contrefous. Mais agissons. J'aimerais faire sortir Dawn de là avant qu'il soit trop tard, sergent Hudson. Juste une fois, j'aimerais ne pas faire seulement le ménage et arriver assez tôt pour qu'il reste quelque chose à sauver.

Il cligna de ses yeux bruns assortis à sa moustache et à ses cheveux coupés très court. J'avais attaché les miens en une queue-de-cheval basse. Les gars de la

Réserve mobile m'avaient filé un casque, et des cheveux qui vous descendent presque jusqu'à la taille ne rentrent pas sous un casque sans être d'abord disciplinés d'une façon ou d'une autre. Ça fait plusieurs mois que je veux aller chez le coiffeur, mais Micah a dit que, si je coupais mes cheveux, il couperait les siens aussi. À cause ça, mes cheveux n'ont jamais été plus longs de toute ma vie.

Au milieu de toutes ces silhouettes masculines et de ces coupes militaires, j'avais l'air d'une hippie courte sur pattes et trop bien rembourrée. Même le gilet pare-balles qui comprimait ma poitrine ne parvenait pas à dissimuler le fait que j'étais radicalement différente du reste de l'équipe d'intervention.

Parfois, je me sens complètement déplacée parmi les gens qui m'entourent, parce que je ne suis pas un flic, pas un homme, pas membre de cette grande fraternité. Je ne suis qu'une fille, une pratiquante du vaudou à qui

personne ne fait confiance pour couvrir ses arrières. Peut-être était-ce à cause de mon équipement d'emprunt qui ne m'allait pas ; peut-être était-ce parce que Dolph et Arnet étaient fâchés contre moi, ou peut-être était-ce juste parce que je croyais ce que je voyais dans les yeux de Hudson.

Ma place n'était pas ici. Je n'étais pas un agent tactique. Je ne savais pas comment ils opéraient. Je ne faisais pas partie de leur équipe. Peu importe le nombre d'amis que j'ai dans la police, peu importe le fait que je possède un insigne de marshal : quoi que je fasse, il y aura toujours plus de flics qui me considéreront comme une intruse que comme une des leurs. Un peu parce que je suis une femme, un peu à cause du boulot que je fais dans la journée, un peu parce que je couche avec des monstres, et un peu parce que je suis juste trop différente d'eux. Je n'obéis pas aux ordres ; je ne sais pas fermer ma gueule ni jouer au jeu de la politique. Si

j'étais vraiment flic, je ne tiendrais pas longtemps, parce que je suis incapable de suivre les règles établies par quelqu'un d'autre. Les flics, les vrais, comprennent la nécessité des règles et se plient à elles. Moi, je passe ma vie à dire : « Les règles ? Quelles règles ? »

Debout face à Hudson, je soutins son regard plein de colère sans me fâcher en retour parce que, dans le fond, j'étais d'accord avec lui.

— Un insigne ne fait pas de vous un flic, Blake. Vous n'avez aucune discipline. Si un seul de mes gars se fait tuer parce que vous avez tapé l'incruste, vous n'aimerez pas la prochaine conversation que j'aurai avec vous.

Je n'aimais déjà guère cette conversation-là, mais je me gardai bien de le dire à voix haute. Je devenais peut-être plus sage en vieillissant. Ou bien j'étais juste trop crevée. Qui sait ? Quoi qu'il en soit, je ne

frémis pas, et je n'éprouvai rien. Ce fut d'une voix impassible – contrairement à celle de Hudson – que je répliquai :

— Et si vos gars se font tuer parce que vous ne m'avez pas laissé faire mon boulot au mieux de mes capacités, est-ce que je pourrai avoir une conversation avec vous ?

Tous les hommes qui m'entouraient s'écartèrent d'un même mouvement, comme si la distance minimale de sécurité était soudain devenue un problème très concret. La colère fit virer les yeux bruns de Hudson quasiment au noir.

— Et en quoi consiste votre boulot exactement, Blake ? dit-il, les dents serrées.

— Je suis une chasseuse de vampires.

Il s'approcha lentement de moi et Melbourne lui posa une main sur l'épaule comme si la situation était en train de déraper. Hudson n'eut qu'à baisser les yeux vers sa main pour qu'il la retire. Apparemment, il faisait peur à tout le monde.

Pourtant, il n'était pas le plus grand ni le plus musclé de l'équipe ; simplement, il portait son autorité comme un manteau invisible. S'il ne m'avait pas détestée, je l'aurais respecté, mais son attitude m'empêchait de le voir autrement que comme un obstacle. Arrivé à quelques centimètres de moi, il dit en me jetant chaque syllabe au visage comme un coup de poing :

— Vous-êtes-un-putain-d'assassin.

Je levai les yeux vers lui. Il était presque assez près pour que je l'embrasse.

— Parfois, oui, concédai-je.

Il cligna des yeux et, dans son regard, je vis la perplexité remplacer la colère.

— C'était une insulte, Blake.

— La vérité ne me vexe jamais, sergent.

Je soutins son regard calmement, en me forçant à ne rien ressentir, parce que, si c'était le cas, ça allait être de la tristesse, et si je me mettais à pleurer (ou pire, à sangloter), ce serait fini. Les gars de la Réserve mobile

ne me laisseraient pas jouer avec eux. J'avais pleuré parce que Jessica Arnet pensait que j'abusais de Nathaniel ; j'avais pleuré après avoir dû tuer Jonah Cooper. Que diable m'arrivait-il ? D'habitude, la seule chose qui me fasse pleurer, c'est Richard.

Hudson secoua la tête.

— Vous ne réussirez qu'à nous ralentir, Blake.

— Je suis immunisée contre les pouvoirs vampiriques.

— Nous allons nettoyer toute cette structure en moins d'une minute. Nous savons que nous ne devons pas les regarder dans les yeux, et nous sommes autorisés à traiter tous les vampires présents sur les lieux comme hostiles. Ils n'auront pas le temps de faire usage de leurs pouvoirs.

Je hochai la tête comme si je comprenais parfaitement qu'ils puissent nettoyer un appartement de la taille d'une petite maison en moins d'une minute.

— D'accord, vous n'avez pas besoin que je vous aide pour buter les vampires.

Hudson cligna de nouveau des yeux et ne put dissimuler le fait que je l'avais désarçonné pour la seconde fois en autant de minutes.

— Vous attendrez dehors ?

— Qu'adviendra-t-il de votre record de vitesse si vous devez traiter les vampires comme des êtres humains ? demandai-je.

— Ce sont des citoyens à part entière, ce qui fait d'eux des êtres humains d'un point de vue légal.

— Oui, mais pourrez-vous nettoyer les lieux en moins d'une minute si vous devez prendre le temps de neutraliser jusqu'à sept vampires, dont au moins un maître ? Si vous pensez que je vous ralentirai, Hudson, croyez-moi : ils vous ralentiront bien plus.

Par-dessus l'épaule de Hudson, Melbourne déclara :

— Nous avons reçu le feu vert. Tous les vampires qui se trouvent là-dedans sont considérés comme des cibles.

Je secouai la tête et me tournai vers Melbourne comme si Hudson n'était pas toujours en train de me toiser à quelques centimètres.

— Quand les mandats d'exécution ont été instaurés, une des premières craintes qu'ils ont soulevées, c'est celle qu'ils allaient changer les flics de ce pays en vulgaires assassins. C'est pourquoi ils sont formulés très soigneusement. Si l'exécuteur désigné se trouve avec vous et que vous êtes en danger, vous pouvez user de tous les moyens disponibles et nécessaires pour exécuter le mandat mais, si l'exécuteur désigné ne se trouve pas avec vous, le mandat ne fait pas effet.

Je reportai mon attention sur Hudson. La moutarde commençait à me monter au nez, mais c'était toujours mieux que les larmes aux yeux.

— Ce qui signifie que, si vous entrez là-dedans sans moi et abattez quelqu'un, vous risquez d'être traduit devant la cour martiale ou une connerie du même genre. En hésitant face à un vampire, vous risquez votre vie et celle de vos hommes. En fonçant dans le tas, vous risquez de perdre votre boulot, votre pension, et même de finir en prison, selon l'humeur du juge, la compétence de votre avocat et le climat politique de la ville au moment de l'incident.

Je me retins d'assener la dernière phrase sur un ton triomphant, parce que c'était la vérité absolue.

Hudson eut un sourire qui découvrit ses dents comme pour mordre.

— Ou bien, on pourrait passer notre tour cette fois et vous laisser entrer là-dedans toute seule avec votre mandat, qu'est-ce que vous en pensez ?

J'éclatai de rire, et cela le surprit tant qu'il fit un pas en arrière.

— Killian, appelai-je en me tournant vers lui.

Il s'approcha, hésitant, jetant des coups d'œil nerveux à son sergent. Il ne mesurait que quatre ou cinq centimètres de plus que moi ; c'est pour ça que son équipement de rechange m'allait presque.

— Aidez-moi à enlever ça, je ne veux pas saloper vos affaires. Merci de me les avoir prêtées.

— Pourquoi vous déséquipez-vous ? s'enquit Hudson.

— Si j'y vais sans vous, je n'ai pas besoin du gilet, ni du casque et de sa putain de radio incorporée. Je procède normalement, avec mon équipement habituel plutôt que celui qu'on m'a ordonné d'emporter. (Je baissai les yeux vers les sangles.) Vous m'avez aidé à mettre de truc, Killian, aidez-moi à l'enlever.

Hudson secoua la tête et Killian recula.

— Mademoiselle Blake…

— C'est marshal Blake, pour vous, sergent Hudson.

Il respira profondément.

— Marshal Blake, nous ne pouvons pas vous laisser y aller seule.

— C'est mon putain de mandat, pas le vôtre. J'ai partagé mes informations avec vous, pas l'inverse. Sans moi, aucun de vous n'aurait su où chercher cette femme.

— Vous savez ce qu'on raconte que vous avez fait pour obtenir cette adresse, marshal ?

Rien qu'au ton sur lequel il l'avait dit, je devinai que je ne voulais pas savoir, mais je répondis quand même :

— Non, quoi ?

— Que vous avez baisé le suspect. Que vous l'avez baisé devant les flics, qu'il vous a tout révélé et que vous lui avez fait sauter la cervelle. Que vous lui avez tiré dessus tant de fois que vous avez fini par le décapiter.

J'éclatai de rire.

— Grand Dieu ! J'aimerais bien savoir qui a inventé ça.

— Vous dites que c'est un mensonge ?

— Je l'ai vampé, oui, mais façon vampire, pas façon pute. Non, je n'ai pas couché avec lui. Par contre, je lui ai bien tiré dessus jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de sa tête, parce que je n'avais pas mon kit d'exécutrice avec moi. Je n'avais que mon flingue ; donc, c'est ce que j'ai utilisé. (Je secouai la tête et sentis mon début de colère s'estomper.) Ce mandat, c'est ma petite fête à moi, sergent Hudson. Je vous ai invité au bal, pas l'inverse. J'aimerais que vous vous en souveniez quand nous nous adressons l'un à l'autre.

Alors, Hudson me regarda, il me regarda vraiment. Jusque-là, je crois qu'il ne m'avait pas vraiment vue. À ses yeux, je n'étais qu'une femme, une reine des zombies doublée d'une catin que sa hiérarchie lui avait imposée. À présent, il me regardait, il

me voyait, et sa colère aveugle s'estompait peu à peu.

— Vous n'entreriez pas vraiment là-dedans seule, pas vrai ?

Je soupirai et secouai la tête.

— Je suis une exécutrice de vampires, sergent. D'habitude, je suis seule avec les méchants.

Il eut un petit sourire qui fit à peine frémir sa moustache.

— Pas ce soir, marshal. Ce soir, vous êtes avec nous.

Je lui fis mon plus beau sourire, pas un sourire charmeur, même si, pour certains hommes, c'est un signe que je flirte avec eux ; juste un grand sourire franc et honnête, un sourire qui signifiait : « Contente de vous avoir à mes côtés ».

— Génial, dis-je. Mais est-ce qu'on pourrait se bouger ? L'heure tourne.

Hudson me dévisagea comme s'il n'était pas sûr de l'attitude à adopter envers

moi. Puis il éclata de rire, et tout le reste du groupe se détendit. Je le sentis de la même façon qu'un soupir de soulagement psychique.

— Vous n'êtes pas commode, vous savez ?

— Oui, je suis au courant.

Il grimaça.

— Mais vous suivrez les ordres une fois à l'intérieur ?

— J'essaierai.

Il secoua la tête.

— Si je vous disais « oui », ce serait un mensonge. Mais je vous promets de faire de mon mieux pour obéir.

— Je n'arriverai pas à vous soutirer mieux, n'est-ce pas ?

— Non, à moins que vous vouliez que je vous mente.

— Ça ira. La vérité sortant de la bouche d'un agent fédéral, c'est plutôt rafraîchissant.

— Vous trouvez ? Alors, je vais être une vraie brise printanière pour cette unité.

Hudson me dévisagea, secoua de nouveau la tête et revint vers le tableau Velleda.

— Je veux bien le croire, marshal Blake. Je veux bien le croire.

Il reprit son briefing, et je recommençai à compter les minutes en me demandant s'il resterait quelqu'un en vie dans cet appartement le temps qu'on défonce la porte.

CHAPITRE 76

Sur ma suggestion, le sniper fut posté à un endroit depuis lequel il pouvait couvrir les fenêtres de l'appartement plutôt que l'entrée de la résidence. Premièrement, nous ignorions à quoi ressemblaient nos cibles ; il n'était donc pas question d'abattre au hasard toute personne qui sortirait. L'immeuble pouvait abriter des vampires respectueux de la loi, de sorte qu'il n'était même pas envisageable de tirer sur tout suceur de sang qui

sortirait, à supposer que le sniper puisse être certain de la race de sa cible. Moi-même, je ne serais pas capable de me prononcer si je n'avais vu quelqu'un qu'à travers une lunette de visée. Et si je me trompais ? Avec des balles à fort pourcentage d'argent, il n'y aurait pas d'excuses possibles. En revanche, toute personne qui s'envolerait par une des fenêtres du condominium serait forcément un méchant, que le sniper pourrait changer en passoire en toute impunité.

Le reste de l'équipe était pelotonné autour de la camionnette. Dans les films, la camionnette des agents tactiques est toujours spacieuse et moderne. Dans la réalité, elle est étroite et aussi encombrée qu'une fourgonnette de plombier, si les plombiers réparaient les canalisations défectueuses avec des flingues. Il n'y avait pas assez de place pour nous tous et l'arsenal de la Réserve mobile. Même si elle avait été complètement vide, nous n'aurions pas tous tenu

à l'intérieur. C'était un véhicule conçu pour transporter de l'équipement, pas du personnel.

Je portais toujours le gilet pare-balles. J'avais pourtant fait remarquer qu'aucun de nos adversaires ne tenterait de nous tirer dessus, et que le kevlar ne nous protégerait pas contre des crocs et des griffes de vampire. J'ai déjà eu cette conversation des dizaines de fois, avec les flics comme avec les militaires. Ils ne parviennent pas à accepter que leur meilleure protection est totalement inefficace contre des créatures capables de broyer de l'acier. Auraient-ils porté un gilet pare-balles pour se battre contre Superman ? Le sergent Melbourne avait fini par avouer ce que très peu d'officiers d'unités tactiques auraient osé dire à voix haute :

— Nous utilisons des balles. Les balles peuvent ricocher, et nous préférerions que vous ne risquiez pas de succomber à un tir ami.

Le micro était incorporé au gilet et relié à une oreillette comme celles des services secrets. Un des gars m'avait montré le bouton qui servait à allumer le micro : il se trouvait au milieu de la poitrine, au niveau où on tient généralement son flingue. Il s'était assuré que le micro fonctionnait ; puis quelqu'un d'autre avait tapé sur le haut de mon casque et dit que j'étais parée, du moins autant que possible. Je l'aurais été davantage si j'avais pu attendre l'aube, mais les vampires nous avaient privés de cette option.

La femme qu'ils avaient enlevée s'appelait Dawn Morgan ; elle avait vingt-deux ans et ne travaillait au club que depuis trois semaines. Il y avait une photo d'elle sur le site Web. Nous l'avions tous regardée et, comme c'était une pub pour un bar à nichons, nous avions dû faire beaucoup d'efforts pour nous concentrer sur son visage. Des cheveux bruns aux épaules, et assez de maquillage pour qu'il soit difficile de dire à

quoi elle ressemblait vraiment. Elle était tout en grands yeux bleus et en lèvres rouges boudeuses.

Les gars avaient dû avoir encore plus de mal que moi à ne regarder que son visage. Dawn était couverte par des mains et par quelques bouts de tissu stratégiquement placés, mais cela donnait l'illusion qu'elle était encore plus dévêtue. Il y avait de quoi distraire un homme ; d'ailleurs, c'était fait pour. Si on lui avait dit qu'elle serait enlevée par des assassins vampires, Dawn aurait sûrement eu à cœur de nous laisser un portrait un peu moins glamour. Mais on ne planifie pas ce genre de chose. Nous mémorisâmes son visage le mieux possible pour ne pas lui tirer accidentellement dessus pendant la confrontation, parce que ce serait vraiment trop bête.

Si je n'avais pas eu mes propres jouets, les gars m'auraient sans doute emmenée avec eux les mains vides. La plupart d'entre

eux semblaient me considérer comme une civile. Ils n'étaient pas impolis ; simplement, ça ne leur plaisait pas que je brandisse un flingue chargé dans leur dos. Je ne pouvais pas les en blâmer. Je n'avais pas reçu leur formation, et ils ne m'avaient jamais vue tirer. Pour ce qu'ils en savaient, ma maladresse pouvait me rendre encore plus dangereuse qu'un vampire.

Le plus gros problème avec le gilet pare-balles, c'est qu'il m'empêchait de porter le Browning et le Firestar dans leurs holsters habituels si je voulais avoir la moindre chance de les dégainer. L'agent Derry m'avait lancé un holster de cuisse muni d'attaches en Velcro.

— Vous pourrez y mettre le Browning et un chargeur de rechange.

Derry avait l'air aussi irlandais que son nom le laissait supposer, à l'exception de son teint qui était très mat.

J'avais dû ôter le gilet pour glisser la sangle supérieure du holster de cuisse dans les passants de ma ceinture. Puis j'avais ajusté la sangle inférieure autour de ma cuisse. Ce n'était pas si inconfortable, même si je n'aurais pas voulu le porter sans un pantalon pour protéger l'intérieur de mes cuisses qui frottent l'une contre l'autre quand je marche, merci beaucoup. Mais avec un jean, ça allait. Par contre, le geste pour dégainer était différent, et pas seulement à cause de l'angle. Je ne pourrais pas sortir mon Browning aussi vite que d'habitude, parce que je devrais réfléchir avant de le faire. Évidemment, pour le boulot de ce soir-là, les armes de poing n'avaient qu'une importance secondaire.

J'avais pris mon nouveau Mossberg 590A1 Bantam. Longueur de crosse de trente-trois centimètres, plus léger que l'ancien. Autrement dit, le recul était plus important mais, une fois que je m'y étais

habituée, c'était devenu le fusil à pompe de mes rêves. Plus de canon méga-lourd qui tendait à faire basculer l'arme vers l'avant pendant que j'essayais de viser. J'avais aussi un canon scié qui était un Ithica 37 à l'origine, mais dont je ne me servais plus désormais que pour buter du vampire à bout portant. Muni d'une bandoulière sur mesure, il pendait en travers de mon buste comme un sac à main trop encombrant.

Pour l'empêcher de bouger jusqu'à ce que j'aie besoin de m'en servir, Edward, mon ami et la seule personne que j'aie jamais vue utiliser un lance-flammes, m'a aidée à fixer une attache en Velcro sur le holster de cuisse que je porte du côté gauche. Ce holster-là m'appartient, mais je ne m'en sers que pour ranger des munitions de rabe, pas pour mettre un flingue. La sangle en Velcro s'ajuste sur le canon raccourci de l'Ithica et l'immobilise contre ma jambe, mais pas à un angle où un geste malencontreux risquerait

de me faire sauter la rotule. Ainsi, il me suffirait de tirer d'un coup sec pour que le fusil se retrouve dans mes mains et que je puisse faire leur fête aux vampires.

Le Mossberg est équipé d'une bandoulière Urban Ops issue d'un stock militaire : mon modèle préféré pour les armes à feu encombrantes. Malheureusement, il est impossible de porter ensemble deux fusils munis chacun d'une Urban Ops, parce que celle-ci est conçue pour que l'utilisateur puisse facilement changer de main, ce qui signifie que l'arme qui y est attachée bouge davantage. Edward, qui est un véritable assassin – contrairement à moi, malgré l'avis du sergent Hudson – n'est pas aussi fan de cette bandoulière, mais c'est rare qu'il doive s'approcher des monstres autant que moi pour faire son boulot. La plupart du temps, il ne fait pas dans la subtilité : il agit comme s'il était une équipe de démolition à lui tout seul.

Par ailleurs, l'Urban Ops tient mieux sur l'épaule si on porte un blouson épais pour l'empêcher de glisser ou si on a les épaules larges comme la plupart des mecs sur qui est testé l'équipement militaire. Je ne peux pas faire grand-chose pour développer ma carrure, mais je ne peux pas me plaindre non plus. Ça reste une sacrée bonne bandoulière.

J'avais fixé un porte-chargeur sur la crosse du Mossberg. Depuis quelque temps, j'ai pris l'habitude de trimballer des munitions de rabe dans un holster de cuisse, mais ma cuisse droite était déjà occupée par mon Browning, et je me suis rendu compte que, si je les porte sur la cuisse gauche, j'ai plus de mal à les attraper. Disons que ça me fait perdre deux ou trois secondes. Donc, en cas d'indisponibilité de ma cuisse droite, le porte-chargeur est une bonne solution de rechange. Ce qui ne m'empêcha pas de remplir aussi mon holster de cuisse gauche. Vous

savez ce qu'on dit : mieux vaut en avoir et ne pas en avoir besoin qu'en avoir besoin et ne pas en avoir. Je trouve que cet adage s'applique particulièrement bien aux munitions.

— C'est presque le même holster que celui que je vous ai donné pour votre Browning, remarqua Derry. Si vous en aviez déjà un, pourquoi avoir emprunté le nôtre ?

— J'en ai déjà deux pour mes munitions, mais aucun pour mes armes de poing. Si je trouve ça confortable, j'en achèterai peut-être un.

— Ravi que la Réserve mobile puisse vous permettre de tester de nouveaux jouets, sourit-il.

Je lui rendis son sourire.

— Il vous file un pauvre holster, et vous flirtez avec lui. Je vous prête toute ma tenue de combat de rechange, et rien du tout, se plaignit Killian.

— Je ne flirte pas avec lui, Killian. Quand je flirterai, vous le saurez.

— Ooooh, grimaça Derry.

Hudson nous rejoignit, équipé de pied en cap.

— Vous comptez distraire mes hommes encore longtemps, marshal, ou vous êtes prête à exécuter votre fameux mandat ?

— J'ai fini de distraire si vous avez fini de planifier.

— J'ai fini.

— Alors, moi aussi. Allons buter des vampires.

— Pas chasser, juste buter ?

— La chasse aux vampires n'est pas le genre de sport dans lequel on relâche sa proie à la fin, sergent.

Il partit d'un rire bref et surpris.

— Ou vous devenez drôle, ou il se fait drôlement tard.

— Il se fait drôlement tard. Je peux vous présenter des dizaines de gens qui vous certifieront que je n'ai aucun humour.

Cela le fit rire de nouveau. Quand vous êtes sur le point de risquer votre vie ensemble, il y a des manières bien pires de vous lancer.

CHAPITRE 77

C’était l’un de ces immeubles du centre-ville qui avaient été réhabilités : à l’extérieur, une merveille architecturale sauvée de la démolition ; à l’intérieur, une résidence ultramoderne et ultrachic, avec de la moquette partout et des couloirs presque vides, comme si, après avoir choisi les deux tons de peinture à employer, les décorateurs n’avaient plus réussi à se mettre d’accord sur rien d’autre.

Il restait encore quelques appartements vacants, mais tous les autres étaient habités, ce qui était une bonne nouvelle pour les investisseurs, une mauvaise nouvelle pour nous. Si l'immeuble avait été presque inoccupé, les risques de dommages collatéraux auraient été moindres. « Dommages collatéraux », ça sonne bien, non ? C'est pour ça qu'il avait fallu évacuer tant de gens. Du coup, il était impossible que les vampires ne sachent pas que nous nous apprêtions à attaquer.

Nous étions devant le condominium. Il appartenait toujours à Jill Conroy. Il me semblait que nous le savions depuis une éternité ; en réalité, une heure à peine s'était écoulée entre la première reconnaissance et le moment ou nous avions pénétré dans le bâtiment. Nous avions enfin réussi à joindre un de ses collègues avocats. Jill n'avait pas mis les pieds au cabinet depuis cinq jours. Les trois premiers, elle avait appelé pour dire

qu'elle était malade. Le quatrième, elle n'avait pas répondu au téléphone.

J'étais prête à parier que Jill Conroy comptait désormais au nombre des morts-vivants, de la variété cruelle et sanguinaire plutôt que de la variété domestique qu'on trouve à l'Église de la vie éternelle. En tout cas, j'étais certaine qu'elle ne faisait pas partie des gens de Jean-Claude. Le fait qu'un troisième joueur ait débarqué en ville et qu'aucun des deux autres ne s'en soit aperçu ne présageait rien de bon. Ça signifiait soit que notre troisième larron était très puissant, soit que nous étions devenus imprudents.

J'aurais aimé projeter mon pouvoir à travers les murs pour vérifier combien de vampires il y avait à l'intérieur. J'en étais capable désormais mais, si ces types étaient aussi doués que je le craignais, ils le sentiraient. Et peut-être useraient-ils davantage de leurs propres pouvoirs s'ils savaient que

j'étais avec les flics ou, du moins, que quelqu'un possédant mes capacités les accompagnait. S'ils pensaient n'avoir affaire qu'à des policiers ordinaires, peut-être se reposeraient-ils sur leur force et leur rapidité. Auquel cas, j'étais prête à parier que nous les aurions tous jusqu'au dernier. Donc, je devais foncer dans le tas en aveugle une fois de plus. Et merde.

J'ai nettoyé pas mal d'antres de vampires dans mon temps, mais jamais avec la Réserve mobile ou une autre unité tactique de la police. Sur certains points, c'était très différent et, sur d'autres, c'était exactement pareil. Différence numéro un : je n'étais pas en première ligne. Une fois à l'intérieur, c'était Hudson qui commanderait. Il commandait déjà jusqu'ici, mais il devait encore en référer à sa hiérarchie : le gestionnaire des incidents, le chargé des négociations, le tacticien en chef… Mais aucun d'eux n'allait entrer avec nous. À partir de maintenant ne

compteraient plus que les gens prêts à manier le flingue et à se couvrir mutuellement.

Hudson était troisième dans la file d'attaque, même s'il n'allait pas réellement s'agir d'une ligne unique.

— Vous bougez quand je bouge, Blake. Jusqu'à nouvel ordre, vous êtes ma putain d'ombre. Une fois à l'intérieur, vous obéissez à mes ordres directs, ou je vous menotte et je vous laisse sous la surveillance d'un des gars. C'est clair ?

— Limpide, répondis-je.

Je crois qu'il m'aimait bien à titre personnel, mais c'est de boulot qu'il était question et d'un point de vue professionnel, il ne me connaissait pas du tout. Tout mon charme ne pouvait rien contre le fait qu'il ne me faisait pas confiance sur le terrain. Je ne l'avais pas encore mérité.

Nous avions apporté un énorme bouclier métallique muni d'une petite fenêtre. C'était l'agent Baldwin qui le portait. Il

n'était pas le plus costaud de l'unité – ça, c'était Derry –, mais il était le plus grand et, comme tout le monde allait s'accroupir derrière le bouclier, la taille passait avant les autres critères. Sinon, Baldwin se serait retrouvé plié en deux comme s'il avait essayé de s'abriter sous le parapluie tenu par une fille pas plus grande que moi.

Je m'attendais qu'ils utilisent un bélier pour défoncer la porte, mais ce ne fut pas le cas. Mlle Conroy avait payé un supplément pour qu'on lui installe une porte blindée avec une serrure trois points. Vous voyez : surveiller l'immeuble à la jumelle et interroger les voisins, ça sert à quelque chose. Du coup, les gars posèrent une petite charge explosive sur la serrure et la firent sauter.

Une grenade flash nous précéda à l'intérieur. Nous entrâmes dans le sillage de sa détonation assourdissante et de sa lumière aveuglante. Lorsque celle-ci se dissipa, il ne

nous resta pour seul éclairage que les lampes torches fixées sur les armes des gars.

Puis ce fut le chaos. Pas le chaos d'une bataille, parce qu'il n'y avait personne dans la première pièce, mais le chaos d'une unité entière se précipitant pour s'abriter derrière un bouclier sans que personne trébuche ni bouscule quelqu'un d'autre. Les gars avaient de l'entraînement et de la discipline, mais c'était comme s'ils devaient exécuter une chorégraphie ou un programme de gymnastique tout en scrutant l'obscurité, en maîtrisant leur flingue et en cherchant une cible.

Grâce au briefing, je connaissais la disposition de l'appartement presque mieux que celle de ma propre maison. Le grand salon vide, la petite cuisine fermée et, au-delà, le couloir avec la chambre d'amis sur la droite et la seconde salle de bains sur la gauche. Dieu merci, le plan était assez simple.

La voix de Hudson retentit dans mon écouteur et, alors que je me tenais juste derrière lui, ma main sur son dos, je n'entendis qu'un murmure.

— Mendez, Derry, cuisine.

Ils se détachèrent du groupe sans un mot, allégeant la queue de notre petite ligne de conga. Jung s'avança derrière moi, et je sentis sa main sur mon dos. Je me réjouis de voir que je n'étais pas la seule à avoir besoin d'un repère.

Une voix dans mon oreille :

— Victime, femme, pas Morgan.

Je crois que c'était Derry.

— Morsures de vampire ?

— Oui.

— Blake, allez voir.

Je trébuchai et, parce que nous étions disposés comme des dominos, je fis aussi trébucher Jung. Je pensai à appuyer sur le bouton de ma radio.

— Quoi ?

— Allez examiner le corps.

J'aurais pu protester, mais nous n'avions pas le temps. Je savais que Hudson faisait ça pour se débarrasser de moi. Peut-être les avais-je vraiment ralentis, mais il ne voulait pas que je sois dans leurs pattes quand ça commencerait à barder pour de bon.

Je quittai le groupe comme on me l'avait appris et me dirigeai vers la cuisine. J'obéissais à l'ordre de Hudson même si je n'étais pas d'accord avec lui. J'allais examiner une victime pour laquelle je ne pouvais plus rien faire parce que le sergent me l'avait demandé. Et merde.

Je me dépêchai autant que possible dans l'espoir de pouvoir rejoindre le reste du groupe avant que la bataille éclate. De la lumière filtrait par la porte à claire-voie. Je sentis l'odeur du sang avant même de toucher le battant.

Je clignai des yeux le temps de m'habituer à la brusque clarté. Derry voulut rebrousser chemin. La voix de Hudson retentit dans la radio, tendue mais claire.

— Reste avec Blake jusqu'à ce qu'elle ait examiné le corps.

Les épaules de Derry s'affaissèrent, trahissant sa déception, mais il ne discuta pas. Il se contenta de s'avancer avec moi, fusil prêt à tirer. De mon côté, je pointai le canon de mon fusil à pompe légèrement sur le côté. La pièce n'était pas si large, et il n'y avait pas tant de place pour brandir un flingue sans risquer de prendre quelqu'un dans sa ligne de mire, or, un des buts que je m'étais fixés à ce moment-là, c'était justement d'éviter ça.

Je me doutais déjà de ce que j'allais trouver, parce que je sentais l'odeur. L'odeur du sang, mais aussi celle de la viande déchiquetée et du sperme refroidi. Cela m'aida à me préparer à ce que j'allais voir.

La victime gisait sur la petite table à quatre places, les membres en étoile. Le bas de ses jambes pendait dans le vide, et son intimité exposée était tournée en direction de la porte, m'offrant une vue imprenable sur le carnage. Elle avait été violée, et pas seulement par un sexe masculin : il n'aurait pas pu faire autant de dégâts. Je fus contente de pouvoir détourner les yeux de son bas-ventre.

Elle portait ce qui ressemblait à un bikini à paillettes argenté, mais avec un collant chair en dessous – ce dont je ne me serais peut-être pas aperçue si on ne lui avait pas arraché la moitié de ses fringues. Le collant m'apprit que c'était une stripteaseuse qui bossait de ce côté du fleuve.

Les lois concernant les clubs de striptease de Saint Louis sont assez bizarres. Le *Plaisirs Coupables* bénéficie d'une « clause grand-père » parce qu'en tant que vampire Jean-Claude était là avant que la loi

entre en vigueur, mais tous les autres doivent se conformer aux règles. Et une de ces règles stipule que les filles doivent porter des collants, pas juste des bas, sous leur costume. Elles ont été conçues par des gens qui voulaient s'assurer que les bars à nichons ne virent pas aux maisons closes. Il n'est pas plus conservateur que celui qui régente la moralité des autres.

La victime avait la tête renversée en arrière, si bien que son regard était rivé sur le mur du fond de cette cuisine de petite taille mais luxueusement équipée. Ses cheveux bruns devaient lui descendre au moins jusqu'à la taille. J'ai pris l'habitude de jauger la longueur des cheveux des gens quand ils sont allongés. Les siens étaient des vrais, pas une perruque. Donc, il ne s'agissait pas de Dawn, mais d'une autre pauvre fille. Combien les vampires en avaient-ils enlevé ce soir-là ?

Mendez ou Derry lui avait passé des menottes en plastique aux poignets. C'est la procédure standard pour les corps intacts. Il est déjà arrivé que des agents se fassent tuer par des soi-disant cadavres. Prudence est mère de sûreté.

Mendez s'accroupit pour regarder sous la table.

— C'est quoi, ça ?

Je m'accroupis à mon tour parce que j'étais plus proche du sol. Derry garda un œil sur la pièce, le flingue prêt à tirer, mais surtout pas pointé sur nous. C'est agréable de bosser avec des pros.

Un objet long et cylindrique gisait sous la table. Il était noir du sang séché qui le recouvrait, à tel point que, durant un instant, je ne parvins pas à l'identifier. Puis ce fut comme une de ces images abstraites dont vous pigez soudain le sens. Prise d'un haut-le-cœur, je déglutis pour ravaler ma bile. J'inspirai profondément par le nez et expirai

lentement par la bouche avant de dire d'une drôle de voix :

— Une bouteille. C'est une bouteille de vin.

— Mon Dieu, souffla Mendez.

Il avait dû appuyer sur le bouton de sa radio par accident, parce que Hudson l'entendit. Sa voix retentit dans mon oreillette.

— Qu'y a-t-il, Mendez ?

— Désolé, chef. C'est juste que… c'est une façon horrible de mourir.

— On se calme, Mendez.

— Ce n'est pas ça qui l'a tuée, dis-je en me relevant.

Mendez bougea avec moi. Je voyais le blanc de ses yeux à travers son masque. De ma main libre, je désignai le cou, la poitrine et les bras de la victime.

— Ils l'ont saignée à mort.

— Avant ? demanda Mendez sur un ton plein d'espoir.

Ce n'est jamais bon signe quand un policier militaire a besoin d'être rassuré. Je secouai la tête.

— Mais puisqu'elle porte des morsures multiples, elle ne peut pas devenir un vampire. Elle est vraiment morte. J'ai examiné le corps, les gars. Je peux vous rejoindre, ou vous continuez à me traiter comme un bébé ?

Derry se dirigea vers la porte de la cuisine. Je n'étais donc pas la seule à vraiment vouloir sortir d'ici. Je le suivis, et Mendez ferma la marche. Je me serais mise derrière si quelqu'un me l'avait demandé, mais personne ne le fit. Alors, je restai où j'étais.

Puis une fusillade éclata devant nous. Des gens crièrent. Je voulus m'élancer, mais Derry se mit à courir à petites foulées. S'il avait les veines gorgées d'adrénaline et le pouls semblable à un grondement de tonnerre, il n'en laissait rien paraître. Mendez l'imita, et moi aussi.

Un hurlement de femme, aigu et paniqué, s'éleva des profondeurs de l'appartement, accompagné par des sons plus animaux qu'humains : des bruits humides de succion. Les vampires se nourrissaient, et Dawn Morgan était toujours vivante. Nous fîmes la seule chose que nous pouvions : nous nous précipitâmes dans le couloir. Nous nous ruâmes à son secours. Nous nous jetâmes tête baissée dans le piège, parce que l'appât hurlait.

CHAPITRE 78

La seule lumière était celle des lampes torche devant et derrière moi. Comme je n'avais pas de lampe moi-même, elle bousillait ma vision nocturne sans m'aider vraiment.

Derry sauta par-dessus quelque chose. Baissant les yeux, je vis qu'il y avait des corps allongés dans le couloir, et je trébuchai sur le troisième. Celui-ci était des nôtres, contrairement aux deux premiers. Trop de sang,

trop de dégâts. Je ne parvins pas à l'identifier. Il était cloué au mur par une épée. Il ressemblait à une tortue dont on a arraché la carapace. Sa tenue de combat en miettes révélait son torse déchiqueté. Le gros bouclier de métal gisait écrasé non loin de lui. S'agissait-il de Baldwin ?

Des jambes dépassaient d'une porte ouverte. Derry les enjamba sans vérifier à qui elles appartenaient : il faisait confiance à ses camarades pour n'avoir rien laissé de vivant et de dangereux derrière eux. Ça me posait un problème, mais je continuai à avancer quand même. Je restai avec Derry et Mendez comme j'en avais reçu l'ordre.

Au bout du couloir, j'aperçus un vampire auquel il manquait la moitié supérieure du crâne. Sa bouche grande ouverte révélait ses crocs pointus dans la lumière d'une lampe torche. Derry franchit la porte d'un bond et se plaqua contre le mur de gauche. Je l'imitai, et Mendez alla se plaquer contre

le mur de droite. C'est en le voyant faire que je compris que j'aurais dû me mettre à droite, moi aussi. Mais merde, il y avait trop de règles. Je restai avec Derry parce que je n'avais pas le temps de corriger mon erreur si c'en était bien une. Si nous survivions, je poserais la question à quelqu'un.

Les objets saints s'étaient embrasés ; ils brillaient d'un éclat bleu et blanc aveuglant, comme des étoiles captives. Ils bousillaient la vision nocturne de tout le monde et gênaient les tireurs. C'est justement pour éviter ça que ma propre croix était bien planquée sous mes vêtements. La faible lumière des lampes torche et l'incandescence des objets saints révélaient tout ce qu'il y avait à voir.

Si j'avais été là depuis le début, mon esprit aurait intégré les choses au ralenti, avec cette impression trompeuse qu'il avait plus de temps pour se décider et agir qu'il en avait réellement. Mais parfois, quand vous

débarquez au milieu de l'action, vous percevez les choses comme à travers un effet stroboscopique : une image par-ci, une image par-là, et jamais de plan d'ensemble, comme si voir tout d'un coup risquait de vous causer un choc trop grand.

Hudson hurlant, son MP5 à l'épaule. Des corps sur le sol entre lui et le grand lit. Une silhouette pâle et nue sur les draps : une femme. Deux vampires chevauchant deux des gars. Le premier, plaqué à terre, avait dû sortir de ligne de vue de Hudson et de Killian. L'autre, coincé contre le mur, continuait à tirer dans la poitrine de son agresseur qui tressautait sous les impacts mais refusait de mourir. L'éclat blanc de ce qui ressemblait à un rosaire brillait entre eux.

Mendez se tournant avec son fusil tandis qu'il cherchait un angle de tir. Se déplaçant dos au lit pour coller l'extrémité de son canon contre l'arrière de la tête du vampire. Celui-ci ne se décolla même pas du

cou de Jung. Comme toutes les précédentes, la détonation fut forte, mais pas autant qu'elle aurait pu l'être.

Quelque chose clochait, et salement, même. Aucun vampire, à l'exception des plus puissants, n'aurait dû se comporter ainsi face à des objets saints. Seul un revenant, un nouveau-né dépourvu de raison, aurait continué à se nourrir pendant qu'on lui faisait sauter la cervelle. Or, un vampire ne peut pas être à la fois vieux et nouveau-né. Ce qui signifiait que nous avions manqué quelqu'un, quelqu'un qui se tenait juste sous notre nez.

Je baissai mon bouclier en regardant non pas vers la bataille, mais dans la direction opposée. Ou il était meilleur que moi, et il était invisible, ce qui signifiait qu'il se trouvait plus loin dans la pièce ; ou il se cachait dans un endroit que les gars n'avaient pas encore atteint. Ou les deux.

Je finis par localiser son énergie dans un des coins du fond. Même en sachant qu'il

était là, je ne parvins pas à le voir. Ce qui signifiait soit que je m'étais trompée, soit qu'il était assez doué pour s'envelopper d'ombres et d'obscurité au point de se rendre invisible. Je n'ai connu qu'un seul autre vampire capable d'une chose pareille, une créature qui n'avait jamais été humaine à la base.

Je crois que j'aurais pu lui arracher son pouvoir à l'aide de ma nécromancie ou des marques de Jean-Claude, mais j'avais mon Mossberg dans les mains. Pourquoi gaspiller de la magie quand vous disposez de technologie qui peut faire le boulot tout aussi bien ? Je calai la crosse du fusil contre mon épaule, visai le long du canon et appuyai sur la détente.

Le coup ne le tua pas, mais il le fit tituber à l'écart du mur. Soudain, tout le monde put le voir. Il avait plaqué ses mains sur son ventre et la blessure que je venais de lui infliger. Il avait l'air surpris. Il était grand, ce salopard : j'avais visé sa poitrine.

Je tirai de nouveau, et il y eut un écho… non, deux. Son corps heurta le mur derrière lui. Je hurlai dans le micro :

— Je veux voir le mur à travers sa poitrine.

Personne ne discuta. Derry s'était approché pour aider Mendez. J'aurais parié que Hudson lui en avait donné l'ordre pendant que je me concentrais sur la détection du maître. Hudson, Killian et moi tirâmes sur lui jusqu'à ce qu'une tâche pâle apparaisse à travers le trou de sa poitrine. Il glissa le long du mur telle une marionnette aux fils coupés, le repeignant avec son sang.

Hudson et Killian cessèrent de tirer, mais pas moi. Je lui mis une balle dans la tête, puis une deuxième avant qu'ils se décident à m'imiter. À nous trois, il ne nous fallut pas longtemps pour faire exploser son crâne comme un melon trop mûr. Quand il ne resta presque plus rien au-dessus de ses épaules, je baissai mon fusil juste assez pour

regarder autour de moi et voir comment s'en sortaient les autres.

À présent que leur maître était mort, les nouveau-nés reculaient devant les objets saints comme il se doit. Du moins, la seule vampire encore vivante avait reculé. Elle pressait son visage ensanglanté dans l'angle du mur derrière le lit, tendant ses petites mains devant elle comme pour repousser croix et rosaires. Au début, j'eus l'impression qu'elle portait des gants opéra rouges, puis la lumière fit briller ses avant-bras, et je me rendis compte qu'elle était couverte de sang jusqu'aux coudes.

Mais même après l'avoir compris lui aussi, et malgré la vision de Melbourne qui gisait immobile aux pieds de la fille, Mendez ne lui tira pas dessus. Jung était adossé au mur comme s'il risquait de s'écrouler faute de soutien. Il avait le cou amoché, mais son sang ne coulait pas trop fort. La vampire

avait raté sa jugulaire. L'inexpérience, ça a parfois du bon.

— Butez-la, ordonnai-je.

La fille émettait de petits miaulements, comme une enfant effrayée.

— S'il vous plaît, ne me faites pas de mal. Pitié. C'est lui qui m'a faite. C'est lui qui m'a faite.

— Butez-la, Mendez, répétai-je avec force dans le micro.

— Elle me supplie de l'épargner, protesta-t-il d'une voix qui ne me plut pas.

— Merde, dis-je.

Je m'avançai dans la pièce. Une main me saisit la cheville. Par réflexe, je pointai mon fusil vers le bas. Un des vampires « morts » me regardait en sifflant. Il avait un trou dans le front, mais il tenait quand même ma cheville, et il allait me mordre.

À moins de soixante centimètres, l'Ithica à canon scié aurait été préférable, mais je n'avais pas le temps de changer d'arme. Je

vidai le Mossberg dans la tête et le dos du vampire, jusqu'à ce qu'il me lâche et que son corps commence à se vider de son sang et de ses autres fluides.

— Hudson, pour qu'un vampire soit mort, il faut que la moitié au moins de sa cervelle soit répandue, et qu'on lui voie à travers la poitrine.

Hudson ne discuta pas ; il se contenta de s'approcher de l'autre vampire pour l'achever. Rendre visible quelqu'un d'invisible m'avait visiblement fait monter de quelques crans dans son estime professionnelle.

Je pris de nouvelles cartouches dans le porte-chargeur et les enfilai dans le canon du Mossberg. Puis je me dirigeai vers Mendez et la vampire qui continuait à supplier en pleurant.

— Ils nous ont forcés, ils nous ont forcés, sanglotait-elle.

La femme allongée sur le lit était nue, et ses yeux commençaient à se voiler. Merde. Mais il fallait sécuriser la pièce avant de s'occuper de la victime. Pour moi, « sécuriser » a une signification un peu différente que pour les autres représentants de la loi. Ça implique que toutes les personnes présentes qui n'appartiennent pas à mon camp soient mortes.

Killian s'approchait du lit pour examiner la victime. J'espérai qu'il pourrait l'aider, parce que c'est toujours pire d'avoir perdu des gens en essayant de sauver quelqu'un qui n'a finalement pas pu être sauvé. Jung faisait de son mieux pour comprimer sa propre blessure au cou. Le corps de Melbourne gisait sur le flanc, une main tendue vers la vampire frémissante. Il ne bougeait plus, mais elle, si. Ce n'était pas normal. Par chance, je savais comment y remédier.

J'avais rechargé le Mossberg, mais il pendait contre ma hanche. À cette distance, mieux valait utiliser l'Ithica à canon scié pour ne pas gaspiller de munitions. Mendez me jeta un coup d'œil puis consulta son sergent du regard.

— Je ne peux pas tuer quelqu'un qui me supplie de l'épargner.

— Ce n'est pas grave, Mendez. Moi, je peux.

— Non, dit-il. (Il reporta son attention sur moi. Le blanc de ses yeux était trop visible.) Non.

— Recule, Mendez, ordonna Hudson.

— Monsieur…

— Recule et laisse le marshal Blake faire son boulot.

— Monsieur… ce n'est pas bien.

— Tu veux désobéir à un ordre direct, Mendez ?

— Non, monsieur, mais…

— Alors, recule et laisse le marshal faire son boulot.

Mendez hésitait toujours.

— Tout de suite, Mendez ! aboya Hudson.

Mendez recula, mais je ne voulais pas de lui derrière moi. Il n'était pas hypnotisé ; la vampire ne l'avait pas ensorcelé avec ses yeux. C'était beaucoup plus simple que ça. Les policiers sont formés à sauver des vies, pas à les prendre. Si cette fille avait attaqué Mendez, il l'aurait abattue. Si elle avait attaqué quelqu'un d'autre, il l'aurait abattue. Si elle avait eu l'air d'un monstre enragé, il l'aurait abattue. Mais elle était recroquevillée dans un coin de la pièce comme une enfant avant que les coups commencent à pleuvoir, quand il n'y a plus d'endroit où se cacher et que rien ne peut empêcher la raclée qui va suivre – aucun mot, aucun geste, aucune action. Les mains qu'elle tendait

désespérément devant elle n'étaient pas plus grandes que les miennes.

— Allez rejoindre votre sergent, ordonnai-je à Mendez.

Il me dévisagea. Il respirait beaucoup trop vite.

— Mendez, appela Hudson. Viens ici, tout de suite.

Mendez obéit à la voix de son chef, comme il avait été formé à le faire, mais il ne cessa de jeter des coups d'œil par-dessus son épaule tandis qu'il s'éloignait.

La vampire baissa légèrement les bras et, parce que je ne portais pas d'objet saint visible, elle me laissa voir ses yeux pâles et effrayés dans la faible lumière.

— S'il vous plaît, supplia-t-elle. Ne me faites pas de mal. Il nous a obligés a faire des choses affreuses. Je ne voulais pas, mais le sang… Je ne pouvais pas résister. (Elle leva vers moi son délicat visage ovale.) Je ne pouvais pas résister.

Tout le bas de son visage n'était qu'un masque écarlate.

Je hochai la tête et calai le fusil à pompe contre ma hanche plutôt que mon épaule.

— Je sais, acquiesçai-je.

— Ne faites pas ça, implora-t-elle en tendant les mains.

Je lui tirai dans la tête à moins de soixante centimètres. Son visage disparut dans une gerbe de sang et de fluides plus épais. Son corps demeura assis, très raide, assez longtemps pour que je puisse lui tirer au milieu de la poitrine. Elle était toute frêle, sans beaucoup de viande sur les os. J'obtins de la lumière à travers du premier coup.

La voix de Mendez retentit dans mon oreillette.

— Nous sommes censés être les gentils.

— La ferme, Mendez, dit Jung d'une voix enrouée, étranglée.

Je m'agenouillai près de lui.

— Allez voir Mel, chuchota-t-il.

J'étais à peu près certaine que ça ne servirait à rien mais je ne discutai pas. Je cherchai le pouls du sergent dans son cou et ne trouvai que de la chair sanglante et déchiquetée. Autour de luis la moquette était imbibée de son sang. Ils ne s'étaient même pas nourris de lui. Ils lui avaient juste arraché la gorge pour le plaisir de tuer.

— Comment va-t-il ? demanda Jung.

— Hudson, appelai-je.

Hudson nous rejoignit. Je me relevai et le laissai annoncer la mauvaise nouvelle à Jung. Ce n'était pas mon boulot.

Je m'avançai au milieu de la pièce. Il y avait du mouvement dans le couloir, et je dus prendre sur moi pour ne pas descendre les ambulanciers lorsqu'ils entrèrent. Hudson avait dû les appeler à la radio, mais je ne l'avais pas entendu. Putain de nuit.

Ils fondirent sur les blessés avec leur matériel et je m'éloignai parce que je ne

pouvais rien faire pour les aider. Je n'ai pas de pouvoir sur la mortalité humaine. Sur celle des vampires et de certains métamorphes, oui, mais pas sur celle des humains ordinaires. Je ne sais pas comment les sauver.

— Comment avez-vous pu la regarder dans les yeux et faire ça ?

Je me retournai. Mendez se tenait juste à côté de moi. Il avait ôté son casque et son masque, même si j'aurais parié que c'était contraire au règlement tant que nous n'étions pas sortis de l'immeuble. Je couvris mon micro avec ma main parce que personne ne devrait apprendre la mort de quelqu'un fortuitement.

— Elle a arraché la gorge de Melbourne.

— Elle a dit que l'autre vampire l'avait forcée à le faire ; c'est vrai ?

— Peut-être.

— Si vous aviez un doute, pourquoi l'avez-vous descendue ?

— Parce qu'elle était coupable.

— Et qui est mort en faisant de vous le juge, le jury et l'Exé… ?

Il s'arrêta au milieu de sa phrase.

— L'Exécutrice, finis-je à sa place. En fait, ce sont les autorités fédérales et le gouvernement de cet État.

— Je croyais qu'on était les gentils, se lamenta-t-il.

Il avait le ton d'un enfant qui découvre enfin que, parfois, le bien et le mal ne sont pas tant des opposés que les deux côtés d'une même pièce, et que le point de vue varie selon qu'on a parié sur pile ou face. Selon qu'on se trouve du côté de la crosse ou du côté du canon d'un fusil.

— On l'est, affirmai-je.

Mendez secoua la tête.

— Pas vous.

Je n'ai pas d'excuse pour la façon dont je réagis, pas d'autre excuse que le fait qu'il

m'avait blessée en disant tout haut ce que je commençais à me demander tout bas.

— Si vous ne supportez pas la chaleur du fourneau, Mendez, sortez de la putain de cuisine. Trouvez-vous un travail de bureau. Mais quoi que vous fassiez, écartez-vous de moi immédiatement.

Il me dévisagea sans bouger.

— Mendez, va prendre l'air, intervint Hudson. C'est un ordre.

Mendez nous regarda tous les deux puis se dirigea vers la porte. Hudson le suivit des yeux avant de reporter son attention sur moi.

— Il ne le pensait pas.

— Bien sûr que si.

— Il ne comprend pas ce que vous faites.

Je soupirai.

— Je sais.

— Dans les films, les vampires ont toujours l'air paisible. Rien ici n'a l'air paisible.

— Je n'apporte pas la paix, sergent. J'apporte la mort.

— Vous sauvez plus de vies que vous en prenez.

— J'aimerais le croire.

Il me donna une grande tape dans le dos, la plus grande familiarité qu'il se permettait avec ses hommes, mais je pris ça pour le compliment que c'était.

— Vous avez bien bossé, ce soir, Blake. Ne laissez personne vous enlever ça.

Je hochai la tête.

— Merci.

— Vous ne semblez pas convaincue.

— Disons juste que, au bout d'un moment, être obligée de tirer sur ses gens qui vous supplient de les épargner, ça fatigue.

— Ce sont des vampires. Ils sont déjà morts.

Je secouai la tête en grimaçant.

— J'aimerais le croire, sergent Hudson. J'aimerais vraiment le croire.

Je regardai les ambulanciers évacuer les blessés. Ils laissèrent Melbourne où il était, mais emmenèrent la fille sur le lit. Ils avaient des priorités : d'abord ceux qu'ils pouvaient sauver. Les morts n'iraient nulle part. En tout cas, aucun des morts qui se trouvaient dans cette pièce.

CHAPITRE 79

J'étais en train de me disputer avec le sergent Hudson. Nous faisions ça à voix basse à l'arrière de la camionnette d'équipement pour que les journalistes débarqués en masse sur le lieu de l'intervention ne nous filment pas, mais nous nous disputions quand même.

— Ce n'était pas eux, sergent, affirmai-je.

— D'accord, il y avait un ou deux vampires de plus que de traces de morsure sur la dernière victime. Et alors ? Ils ont pu en créer d'autres.

— Le maître de ce groupe est assez puissant pour se dissimuler à la fois à l'Église de la vie éternelle et au Maître de la Ville. Aucun des vampires que nous avons tués là-haut ne possédait ce genre de pouvoir.

— Nous avons perdu trois hommes dans cette intervention. Je trouve qu'ils étaient bien assez puissants.

Je secouai la tête.

— La plupart d'entre eux étaient des nouveau-nés, des bébés. Ce que j'ai observé sur les scènes de crime n'était pas l'œuvre de vampires incapables de maîtriser leur soif de sang. C'était froid et méthodique. Les vampires que nous avons tués là-haut ressemblaient davantage à des animaux qu'à des êtres pensants. Ils étaient trop

incontrôlables pour participer à une chasse organisée.

— Une chasse organisée ? Je ne comprends pas de quoi vous parlez. À vous entendre, les humains ne seraient pour eux que du gibier, comme un chevreuil ou un lapin.

— Pour certains d'entre eux, c'est exactement ça.

Hudson secoua la tête, les mains sur ses hanches, et se mit à faire les cent pas dans l'espace confiné de la camionnette. Mais la porte ouverte l'arrêta.

— C'était le bon nombre de vampires. Ils détenaient une stripteaseuse morte et une autre qu'ils ont bien failli tuer. Ça me suffit.

— Ils ont enlevé cette fille en laissant un témoin fiable pour nous mettre au courant. Ils voulaient qu'on vienne ici ce soir. Pourquoi ?

— Ils nous ont tendu une embuscade dans le couloir, Blake. Simplement, ils nous

ont sous-estimés. Ils ne pensaient pas que nous réussirions à les tuer tous.

— Peut-être, mais… et si le piège ne nous était pas destiné ? S'il était destiné aux vampires eux-mêmes ?

— Ça ne… ça n'a pas de sens.

— Vous êtes prêt à clôturer l'affaire. À les déclarer morts et vaincus. Nous avons descendu quelques vampires, trouvé quelques victimes humaines dans l'appartement, et ça vous suffit pour croire que nous avons eu nos tueurs en série.

— Et de qui d'autre pourrait-il s'agir ? Êtes-vous en train de dire que nous avons éliminé une bande de copieurs ?

— Non. Je dis que, si nous clôturons cette affaire, les véritables tueurs pourront passer à la ville suivante sans être inquiétés, et tout recommencer ailleurs.

— D'après vous, ils nous ont laissé certains de leurs nouveau-nés pour que nous les

butions en pensant que c'était eux ? Ils auraient sacrifié leurs propres rejetons ?

— C'est exactement ce que je pense.

— Vous savez ce que je pense, moi ?

— Non. Quoi ?

— Je pense que vous n'arrivez pas à lâcher prise, Blake. Vous ne voulez pas que ce soit terminé.

Ce fut mon tour de me mettre à faire les cent pas. Comme je suis plus petite et que j'étais partie presque du fond, je parvins à décrire un cercle presque entier. Cela ne m'aida pas.

— Je veux que ce soit terminé, Hudson. Beaucoup plus que vous. Parce que, si ces vampires ont été laissés ici à titre d'agneaux sacrificiels, les autres m'ont utilisée pour les tuer. Ils ont fait de nous une arme : leur arme.

— Rentrez chez vous, Blake. Allez retrouver votre mari, votre copain ou votre

putain de chien, mais rentrez chez vous. Votre boulot ici est terminé. Vous comprenez ?

Je levai les yeux vers lui en me demandant comment lui expliquer. Je finis par lui révéler quelque chose que je n'avais pourtant envie de raconter à aucun policier.

— J'ai vu dans les souvenirs d'un des vampires, tout à l'heure à l'église. J'ai distingué des visages et des noms. Ces visages n'étaient pas dans l'appartement. Ces noms ne colleront avec aucune des victimes.

— L'affaire est close, Blake, ce qui signifie que votre mandat a été rempli. Vous avez terminé. Rentrez chez vous.

— En fait, sergent, je suis la seule personne habilitée à décider si un mandat a été rempli ou non. Écoutez-moi bien : si nous n'arrêtons pas ces types à Saint Louis, ils déménageront. Nous en avons eu quelques-uns ce soir, mais pas tous, et nous avons certainement loupé leur chef. Quand on ne tue

pas le maître d'un baiser – un groupe de vampires –, il se contente de s'installer ailleurs et de recommencer à créer des nouveau-nés. C'est comme quand vous opérez une tumeur cancéreuse. Si vous n'enlevez pas tout, elle continue à se propager.

— Je croyais que vous sortiez avec un vampire, fit remarquer Hudson.

— C'est le cas.

— Pourtant, vous avez une vision d'eux bien négative.

— Demandez-moi donc ce que je pense des humains parfois. On m'a appelée pour intervenir dans trop d'affaires de meurtres en série où la police voulait que ce soit l'œuvre d'un monstre parce qu'elle refusait de croire qu'un être humain puisse infliger des sévices pareils à un autre être humain.

— Vous faites ce boulot depuis combien de temps ?

— Six ans. Pourquoi ?

— La plupart des unités qui s'occupent d'homicides violents font tourner leur personnel tous les deux à cinq ans environ. Vous auriez peut-être besoin de bosser sur des cas un peu moins sanglants pendant quelque temps.

Ne sachant pas quoi répondre à ça, j'optai pour une approche en biais.

— Tout à l'heure… Aucun de vous ne voyait le maître vampire caché dans le coin, pas vrai ?

— Jusqu'à ce que vous lui tiriez dessus.

— Mais moi, je le sentais. Je savais exactement où il se tenait. Il contrôlait les autres vampires présents dans la chambre. S'il n'était pas mort, ils auraient continué à attaquer malgré tous vos objets saints. Nous aurions perdu plus de monde.

— Peut-être. Où voulez-vous en venir ?

— Ma capacité à percevoir les morts est un don inné. C'est dans mes gènes. Vous auriez beau vous entraîner pendant des années,

jamais vous n'apprendriez à voir l'invisible. Il existe dans ce pays moins de vingt personnes possédant des capacités ne serait-ce qu'approchantes des miennes.

— Beaucoup plus de vingt personnes sont devenues marshal fédéral dans le cadre du nouveau programme de recrutement, objecta Hudson.

— Oui, et certaines d'entre elles sont douées. Certaines d'entre elles auraient perçu le pouvoir du maître vampire mais, à mon avis, les autres n'auraient pas su où tirer.

— Voulez-vous dire que vous êtes la seule capable de faire votre boulot ?

Je haussai les épaules.

— Écoutez, Blake. Acceptez un conseil de la part de quelqu'un qui fait ce métier depuis plus longtemps que vous. Vous n'êtes pas Dieu, vous ne pouvez pas sauver tout le monde, et la police de cette ville s'en sortait déjà très bien avant que vous débarquiez pour jouer les baby-sitters. Vous n'êtes pas le

seul flic de Saint Louis, et vous n'êtes pas la seule capable de faire ce boulot. Vous devez vous défaire de cette idée, ou vous deviendrez folle. Vous commencerez à vous reprocher de n'être pas sur la brèche vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept ; à vous dire : « Si seulement j'avais été là, ça ne serait pas arrivé. » Ce qui serait un mensonge. Vous n'êtes qu'un individu, avec des capacités intéressantes et un bon jugement, mais n'essayez pas de porter le poids du monde sur vos épaules, parce qu'il vous écrasera.

Je scrutai ses yeux bruns et je vis sur son visage que, tout ce qu'il me disait, il l'avait appris à la dure. Si j'avais été plus fifille, j'aurais dit quelque chose comme : « Apparemment, vous parlez d'expérience », mais je traîne avec des mecs depuis trop longtemps pour ne pas avoir appris les bonnes manières. Hudson s'ouvrait à moi alors que rien ne l'y obligeait. Il essayait de

m'aider. Lui poser des questions personnelles aurait été une bien piètre manière de l'en remercier.

— Je suis la seule depuis trop longtemps.

— Êtes-vous entrée seule dans cet appartement ?

Je secouai la tête.

— Alors, cessez de vous conduire comme si c'était le cas. Y a-t-il quelqu'un qui vous attend à la maison ? demanda-t-il d'une voix plus douce que la première fois qu'il m'avait ordonné de rentrer chez moi pour retrouver mon mari ou mon copain.

— Oui, quelqu'un m'attend.

— Alors, rentrez chez vous. Appelez-le de la voiture ; dites-lui que vous n'êtes pas au nombre des agents abattus.

Jamais on ne révèle les noms des agents abattus à la presse avant que toutes les familles aient été prévenues. C'est mieux pour les proches des victimes, mais c'est

affreux pour les proches des autres agents en service au même moment. Ils attendent tous que le téléphone se mette à sonner, ou pire, la porte d'entrée. Ce soir-là, personne ayant un policier dans sa famille n'aurait voulu en voir un autre sur le pas de sa porte.

Je songeai à Micah et à Nathaniel, que j'avais abandonnés dans le parking du *Rêves d'Incube*. Je les avais plantés là en leur ordonnant de ramener Ronnie chez elle. Je ne les avais même pas embrassés pour leur dire au revoir. Ma gorge se serra et mes yeux me brûlèrent. J'acquiesçai, sans doute un peu trop rapidement, et ce fut d'une voix légèrement tremblante que je dis :

— Je vais appeler et rentrer chez moi.

— Tâchez de dormir, si vous pouvez. Vous vous sentirez mieux demain.

Je hochai la tête, mais sans regarder Hudson. J'avais déjà fait deux pas vers la porte quand je me retournai et dis :

— Je vous parierais presque n'importe quoi, Hudson, que le labo confirmera mes soupçons. L'ADN prélevé dans les morsures des premières victimes ne collera pas avec celui des vampires que nous venons de buter.

— Vous n'allez pas lâcher prise, pas vrai ?

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas comment faire, sergent.

— Croyez-en ma parole, Blake. Vous feriez mieux d'apprendre. Sans quoi, vous finirez par vous cramer.

Je le dévisageai. Il me rendit mon regard, et je me demandai ce qu'il avait vu en moi pour me faire le coup du « vous finirez par vous cramer ». Avait-il raison, ou étions-nous juste tous trop crevés ? Lui, moi, nous tous ?

CHAPITRE 80

Je rentrai chez moi en pensant aux vampires. Pas ceux que j'aimais bien : ceux que nous venions de buter. Il était presque 3 heures ; ma voiture était pratiquement la seule à rouler sur l'autoroute. Huit vampires morts, plus un consort humain, probablement un autre homme, un serviteur, parce que c'était lui qui avait tué Baldwin en l'embrochant. Autrement dit, il devait être assez âgé. De nos jours, peu de gens sont

suffisamment bons à l'épée pour venir à bout d'un agent tactique armé d'un MP5. Huit, c'était suffisant pour penser que nous les avions tous eus, mais je savais que nous avions au moins raté Vittorio. Il ne se trouvait tout simplement pas dans l'appartement.

La nuit était claire et dégagée. Alors que je laissais la ville derrière moi, les étoiles piquetèrent le ciel comme si quelqu'un avait renversé une bourse de diamants sur le velours du firmament. Je me sentais étonnamment bien. Je ne savais pas pourquoi, et je préférais ne pas trop me le demander de peur que ma bonne humeur retombe comme un soufflé si je l'examinais trop attentivement. Je me sentais bien, et je rentrais chez moi. J'avais sauvé toutes les victimes que je pouvais et tué tous les méchants que je pouvais. J'avais bien mérité un peu de repos.

Nous avions trouvé assez de femelles mortes pour que Nellie et Nadine, les deux qui avaient séduit Avery Seabrook, se

trouvent parmi elles. La troisième aurait pu être Gwenyth, la chérie de Vittorio, mais je trouvais ça bizarre qu'elles nous aient laissé les abattre sans se défendre davantage. Selon les critères auxquels j'étais habituée, nos adversaires ne nous avaient opposé qu'une bien faible résistance, surtout si l'on tenait compte de ce qu'ils étaient censément capables de faire. Au moins un d'entre eux aurait dû tenter de s'envoler par la fenêtre. Le sniper s'était tourné les pouces ce soir-là.

Ce ne fut qu'en bifurquant vers la 55 Sud que je me rendis compte que le *Cirque des Damnés* était plus près du lieu de l'intervention, et que j'aurais pu me coucher plus tôt si j'avais filé là-bas. À présent, il était trop tard ; j'avais autant de chemin à faire dans un sens que dans l'autre. Et puis je voulais dormir dans mon propre lit. Je voulais serrer contre moi un certain pingouin en peluche. Je voulais voir Micah et Nathaniel, et je n'avais aucune envie de voir d'autres

vampires. Pas à cause des victimes qu'avaient faites ceux que nous venions de tuer, mais à cause des victimes que j'avais faites, moi. Dans ma tête défilaient des images de la fille qui m'avait suppliée de l'épargner, de Jonah Cooper et de la foule silencieuse qui m'avait regardée l'abattre à l'église.

J'essayai de me cacher derrière ce qu'ils avaient fait à la stripteaseuse dans la cuisine. C'était vraiment horrible. Autrefois, j'aurais justifié mes actions en me disant que j'étais une gentille, qu'il existait des choses que je ne ferais jamais, des lignes que je ne franchirais pas. Mais depuis quelque temps, les lignes sont devenues floues, quand elles n'ont pas carrément disparu. Je suis d'accord avec Mendez : on n'abat pas quelqu'un qui supplie pour qu'on l'épargne, pas quand on se targue d'être un gentil. Mais beaucoup de coupables supplient. Beaucoup se repentent une fois qu'ils regardent la mauvaise

extrémité d'un flingue. Mais ils ne se repentaient pas pendant qu'ils tuaient des gens, qu'ils les torturaient. Non : ils s'amusaient comme des petits fous jusqu'à ce qu'ils se fassent prendre.

Ce qui me turlupinait, c'était que la fille avait dit : « Il nous a forcés à le faire. » Vittorio contrôlait-il vraiment ses rejetons de telle sorte qu'ils ne pouvaient pas lui désobéir ? Grâce aux vampires londoniens que nous avons adoptés, je sais qu'un vampire est légalement – presque moralement – tenu de suivre son maître, qui est comme un suzerain pour lui. Mais y a-t-il autre chose ? Certains maîtres vampires sont-ils capables de forcer d'autres vampires à faire des choses qu'ils ne veulent pas faire ? Je demanderais à Jean-Claude, mais une autre fois. Ce soir-là, j'étais trop crevée.

L'autoroute s'étendait devant moi, noire et déserte à l'exception d'un semi-remorque qui tractait sa cargaison à travers

le pays, dans le lointain. Lui et moi avions la route pour nous tout seuls.

Où que puisse se trouver Vittorio, j'aurais parié que les femmes étaient avec lui. Le labo allait comparer l'ADN des vampires morts avec celui prélevé sur les morsures des premières victimes, et nous saurions combien d'entre eux nous avaient échappé. Du point de vue de la police locale, l'affaire était close. Nous avions exécuté la plupart des vampires et chassé les survivants de la ville. Le problème, c'est que les tueurs en série n'arrêtent jamais de tuer : ils se contentent de déménager et de recommencer à sévir ailleurs. Le sergent Hudson et ses hommes en avaient terminé ; ils avaient payé très cher pour ça. Mais je détenais un insigne fédéral. Autrement dit, je n'en avais pas forcément fini avec Vittorio et les siens.

Je voulus repousser cette pensée dans un coin de mon esprit. Pour l'instant, nous

les avions chassés de Saint Louis. Il fallait bien que ça suffise.

Je quittai l'autoroute et m'engageai sur la route bitumée plus étroite qui s'enfonçait dans le comté de Jefferson, vers ma maison. Ici, des arbres bouchaient la vue et les étoiles paraissaient plus lointaines.

Je pénétrai dans l'allée de mon garage et aperçus la lumière qui filtrait par les rideaux du salon. Micah ou Nathaniel m'avaient attendue. Il était plus de 3 heures, et quelqu'un m'avait attendue. Je me sentais à la fois coupable, heureuse et pleine d'appréhension. Quand mon père et Judith m'attendaient, ça ne présageait rien de bon. Je ne suis toujours pas complètement habituée à vivre avec quelqu'un ; parfois, de vieux réflexes remontent à la surface, comme quand j'avais dix-sept ans et que je rentrais chez moi à une heure indue.

Je me traitai mentalement d'idiote, mais c'était la première intervention de ce

genre à laquelle je participais depuis que Nathaniel avait acquis certains droits sur moi. Je ne savais pas encore en quoi consistaient exactement ces droits, aussi fut-ce avec une certaine nervosité que j'introduisis ma clé dans la serrure. Mon appréhension était-elle injustifiée ? Il n'y avait qu'un moyen de le découvrir.

Ils étaient assis sur le canapé. Je crus d'abord que Nathaniel s'était endormi la tête sur les genoux de Micah, mais il se tourna vers moi comme j'entrais dans la pièce, et la lumière de la télévision se refléta brièvement dans ses yeux. Un soulagement intense passa sur le visage de Micah avant qu'il parvienne à le dissimuler derrière un sourire, à enfiler de nouveau son masque de neutralité affable afin de me mettre aussi peu de pression que possible. Mais j'avais eu le temps de voir cette expression qui disait, beaucoup mieux que des mots, qu'il s'était demandé s'il me reverrait vivante. Je ne l'avais pas embrassé

pour lui dire au revoir. Et j'avais oublié d'appeler de la voiture pour prévenir que je n'étais pas au nombre des agents abattus. Cette pensée me poignarda comme le couteau de la culpabilité.

Nathaniel se dirigea vers moi le premier puis ralentit avant de m'atteindre, peut-être à cause de mon expression, ou parce que je m'étais arrêtée à mi-chemin entre la porte et le canapé. Il paraissait si déçu ! Je sentis une bouffée d'émotion émaner de lui, de la tristesse. Il croyait que je faisais marche arrière, que j'avais trop peur pour être vraiment avec lui, avec lui et Micah. Mais ce n'était pas de ça que j'avais peur.

Vous ne pouvez pas tirer sur quelqu'un avec un fusil à canon scié, à moins d'un mètre de distance, sans vous en foutre partout. J'avais du sang dans les cheveux et sur les bras. J'avais réussi à en nettoyer une partie avec les lingettes pour bébé que je garde dans ma Jeep, mais pas tout. Je n'étais

pas propre. Si j'avais été un simple flic et la femme morte une simple humaine, j'aurais craint une contagion éventuelle. Elle aurait pu avoir le sida ou une hépatite. Mais les vampires ne sont porteurs d'aucun virus, hormis celui du vampirisme. Et ni Micah ni Nathaniel ne peuvent l'attraper. Moi, par contre… peut-être. Je ne sais pas. Si je tuais des humains, je prendrais quand même beaucoup plus de risques côté maladies.

Tout ça commençait à devenir un peu bizarre. Ou alors, je réfléchissais trop.

— Anita, tu vas bien ? demanda Micah en se levant du canapé pour rejoindre Nathaniel.

Je reculai précipitamment.

— J'ai du sang sur moi, du sang qui n'est pas le mien, dis-je en secouant la tête. Dieu sait ce que j'ai ramené à la maison avec moi.

— Nous ne pouvons rien attraper, fît valoir Nathaniel. Pas même un rhume.

Il n'avait plus l'air triste mais inquiet.

— Le sang ne peut pas nous faire de mal, ajouta Micah.

Ils avaient raison. Je n'avais pas à me soucier de les contaminer, mais…

— Vous voulez vraiment me toucher pendant que je suis encore couverte du sang de mes victimes ?

— Oui, dit Nathaniel en s'avançant pour m'étreindre.

J'eus un mouvement de recul, suffisamment pour qu'il interrompe son geste. J'avais peur de craquer s'il me prenait dans ses bras, de me mettre à sangloter éperdument.

— Tes victimes ? répéta Micah. Anita, ça ne te ressemble pas.

Mais, comme Nathaniel, il s'approcha pour tenter de m'étreindre. Secouant la tête, je reculai jusqu'à ce que mon dos heurte la porte.

— Si je vous laisse me prendre dans vos bras, je vais me mettre à pleurer, et je déteste pleurer.

Micah me jeta un regard perçant.

— Ce n'est pas ça.

Je fermai les yeux et laissai tomber par terre le sac qui contenait mon équipement. Il avait raison, ce n'était pas ça, pas seulement. Je m'efforçai d'être honnête et de dire ce que je ressentais.

— Je ne supporterai pas la moindre compassion. Je m'effondrerais.

— C'est peut-être ce dont tu as besoin, dit Micah en se rapprochant un peu. Et si tu nous laissais prendre soin de toi un petit moment ?

Je continuais à secouer la tête.

— J'ai peur.

— De quoi ? demanda-t-il d'une voix douce.

— De lâcher prise.

Il toucha mon épaule, et je ne me dérobai pas. Lentement, avec d'infinies précautions, il m'écarta de la porte et m'attira contre lui. Je restai raide et immobile un moment, puis je poussai un long soupir tremblant et m'autorisai à l'enlacer, à l'étreindre. J'empoignai son tee-shirt comme si je ne pouvais pas me coller assez étroitement contre lui, ou m'y accrocher assez fort. Je le voulais nu, pas pour faire l'amour – même si ça viendrait sans doute par la suite –, mais parce que j'avais besoin de sentir sa peau contre la mienne autant que possible.

— Je vais faire couler un bain, offrit Nathaniel.

Avant qu'il puisse s'éloigner, je l'attrapai par son tee-shirt et l'attirai vers nous.

— Je suis désolée, dis-je.

— À propos de quoi ? demanda-t-il en échangeant un regard avec Micah.

La première larme traîtresse s'échappa de mon œil ! Mais ce fut d'une voix presque égale que je répondis :

— Je ne vous ai pas embrassés pour vous dire au revoir. Je suis juste partie en voiture. Je suis désolée.

Ils m'embrassèrent tous les deux, un baiser doux et chaste, une simple pression des lèvres. Micah essuya la larme sur ma joue.

— Nous comprenons. (Il reporta son attention sur Nathaniel.) Va faire couler un bain.

— Je préférerais prendre une douche et me mettre au lit.

Les deux métamorphes échangèrent un nouveau coup d'œil, puis Micah hocha la tête et Nathaniel se dirigea quand même vers la salle de bains. Je dévisageai Micah, le seul homme de ma vie que je pouvais regarder sans lever la tête.

— Que s'est-il passé ? J'ai manqué quelque chose ?

Il me sourit, mais son sourire n'avait rien de joyeux. C'était le sourire qu'il avait quand je l'avais rencontré. Un sourire plein de tristesse, d'ironie et d'un sentiment que le mot « chagrin » était trop léger pour décrire. Je lui avais presque fait passer ce sourire.

Je lui saisis les bras et le secouai.

— Que s'est-il passé ?

— Rien, je te le jure. Tout va bien, mais Jean-Claude nous a recommandé de ne pas te laisser prendre de douche. Il a dit, je cite, « pas entre des parois de verre ».

Je fronçai les sourcils.

— De quoi parles-tu ? Qu'est-ce que Jean-Claude peut bien avoir à foutre de la manière dont je me lave ?

Le téléphone sonna. Je fis un bond comme si on m'avait poignardée et, sans réfléchir, je dis :

— Si c'est une autre affaire de meurtre, je ne peux pas y aller.

Mais alors même que les mots sortaient de ma bouche, je savais que j'irais. Si on avait besoin de moi, j'irais. Cela dit, je ne serais probablement pas bonne à grand-chose, et cette pensée m'effrayait. C'était mon boulot. Je devais être capable de le faire.

Micah alla décrocher dans la cuisine pendant que je restais plantée dans la pénombre du salon en priant pour que ça ne soit pas la police.

— C'est Jean-Claude.

— Pourquoi m'appelle-t-il au téléphone ?

— Viens le lui demander.

Je me dirigeai vers la lumière de la cuisine. Seul le néon au-dessus de l'évier était allumé, et il ne brillait pas tant que ça ; pourtant, je clignai des yeux comme un chevreuil dans les phares d'une voiture. Je

pris le combiné des mains de Micah, qui s'efforçait de dissimuler son inquiétude sans y parvenir tout à fait.

— Que se passe-t-il ? demandai-je tout de go.

— *Ma petite, comment te sens-tu ?*

La voix de Jean-Claude était toujours aussi merveilleuse mais, ce soir-là, elle ne me faisait absolument rien. Elle ne suffisait pas à remplir mon vide intérieur.

— Plutôt merdique, pourquoi ?

— *Depuis combien de temps ne t'es-tu pas nourrie ?*

J'appuyai mon front contre le mur et fermai les yeux.

— J'ai dû avaler des cacahuètes et quelques chips dans la journée. Pourquoi ?

Nathaniel avait mis de quoi grignoter dans la boîte à gants de ma Jeep.

— *Je ne parle pas de nourriture, ma petite.*

Soudain, le vide céda la place à la panique.

— Mon Dieu, Damian !

— *Il va bien. J'y ai veillé.*

— Comment peut-il aller bien ? Hier, il commençait à mourir chaque fois que je dépassais six heures entre deux repas. Et là, ça fait presque vingt-quatre heures que je ne me suis pas nourrie. Je n'arrive pas à croire que j'aie pu être aussi stupide !

— *À quel moment durant les dernières vingt-quatre heures aurais-tu pu nourrir l'ardeur, et avec qui ?*

La question m'interrompit en pleine autoflagellation et m'aida à réfléchir. J'imagine qu'il est des choses plus graves qu'oublier l'ardeur pendant une enquête de police. Par exemple, ne pas oublier l'ardeur pendant une enquête de police. Plusieurs scénarios horribles défilèrent dans ma tête tandis que j'imaginais l'ardeur se manifester dans la camionnette de la Réserve mobile ou la

voiture de Zerbrowski. Soudain, je me sentis glacée, et ça n'avait rien à voir avec mon attaque de conscience d'un peu plus tôt.

— *Ma petite, j'entends ton doux souffle, mais j'ai besoin d'entendre ta douce voix.*

— Jésus Marie Joseph, comment l'avez-vous empêchée de m'atteindre ?

— *En dressant un bouclier entre nous et Richard, et en aidant les autres à faire de même.*

— C'est pour ça que vous m'appelez au téléphone plutôt que mentalement.

— *Oui.*

— Comment m'avez-vous empêchée de drainer Damian et Nathaniel ?

— *J'ai nourri l'ardeur au club, comme nous en avions convenu, et j'ai partagé mon énergie avec Damian. Quant à notre vilain minet, ton triumvirat ne l'utilisera comme source d'alimentation que si Damian est déjà vide.*

— Un repas pris à travers vous a suffi à le sustenter si longtemps ?

Jean-Claude soupira. Il devait être fatigué, parce que son bouclier était toujours trop hermétique pour que je perçoive de lui autre chose que sa voix.

— *Non, non, ma petite. Nous avons assuré tes repas à intervalle de six heures.*

— Qui ça, « nous » ?

— *Richard, Damian et moi. Nathaniel t'avait nourrie en dernier, et je n'étais pas cent pour cent certain de pouvoir contrôler le flux d'énergie, aussi ne l'ai-je pas utilisé.*

— Richard a testé l'ardeur depuis l'autre côté ?

— *Effectivement.*

— Et qu'en a-t-il pensé ?

— *Il en a conçu un respect nouveau pour notre capacité à ne pas devenir fous.*

Je voulais demander de qui Richard s'était nourri, mais ça ne me regardait pas. Je n'étais pas monogame, et lui non plus.

J'étais toujours appuyée contre le mur, mais j'avais rouvert les yeux.

— Damian a nourri l'ardeur, non pas en tant que repas mais en tant que dîneur ?

— *C'était difficile de ne pas susciter l'ardeur chez lui.*

— Et c'est permanent ? Je veux dire, Richard et Damian auront-ils eux aussi besoin de nourrir l'ardeur désormais ?

— *Non, ma petite. Nous avons dû prendre des mesures désespérées, mais qui ne seront que temporaires.*

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— *Parce que je sens de nouveau grandir en moi non seulement mon besoin, mais aussi le tien. Je l'ai fragmenté et redistribué à ceux qui pouvaient le recevoir, mais il est l'heure, ma petite.*

Je me tournai, balayant la cuisine d'un regard aveugle.

— Voulez-vous dire que vous avez emprunté mon ardeur ces dernières heures ?

Jean-Claude réfléchit.

— *C'est une explication convenable, oui.*

— Donc, je pourrai chasser des méchants sans perdre le contrôle en plein milieu.

— *Oui.*

Je ne savais pas quoi dire, aussi dis-je ce que je pus.

— Merci.

— *De rien, ma petite. Ravi d'avoir pu te rendre service. Mais l'aube approche et, quand je m'endormirai, ton ardeur rentrera à la maison. Je préférerais te la rendre avant pour éprouver son intensité.*

— Vous êtes inquiet.

— *Oui.*

— Vous m'avez demandé comment je me sentais ; pourquoi ?

— *Comme toutes les faims, l'ardeur a un prix et, comme toutes les faims, elle a aussi ses récompenses. Je ne parle pas du*

plaisir qu'elle procure, mais de la force qu'elle nous donne. Concrètement, en te dérobant ton ardeur, je t'ai affaiblie ce soir. Si je n'avais pas craint de te contacter mentalement, je t'aurais demandé ta permission d'abord ou, du moins, je t'aurais avertie.

— Je ne me suis pas sentie faible. (Je réfléchis.) Enfin, pas physiquement. Mais je rumine à propos des vampires que j'ai tués ce soir. Je veux dire, plus que d'habitude. Ces exécutions m'ont pas mal secouée. Je me demande si je suis vraiment une gentille, en fin de compte.

— *Douter de toi, ça ne te ressemble pas.*

— Oh, ça m'arrive.

— *Mais pas à ce point. Tu ne pourrais pas être la personne que tu es si tu doutais trop.*

— Voulez-vous dire que c'est de l'ardeur que je tire une partie de mon courage, ou de ma froideur ?

— Je dis juste que l'ardeur nourrit peut-être la partie de toi qui fait la force de ton esprit et de ton cœur.

Je secouai la tête.

— C'est trop compliqué pour moi, Jean-Claude. Rendez-la-moi, et nous verrons bien si je me sens mieux.

— Je préférerais que tu sois seule avec Micah quand ça arrivera. Nous avons fait bien attention à ne pas le toucher aujourd'hui pour que tu puisses te nourrir de lui toi-même.

Je ne me sentais franchement pas d'humeur pour la bagatelle. Je voulais juste prendre une douche rapide et dormir.

— Je suis trop crevée pour m'envoyer en l'air, Jean-Claude. Trop crevée pour quoi que ce soit.

— Comme je le craignais, je t'en ai trop pris. À moins que l'ardeur soit désormais liée à tes propres impulsions naturelles.

— De quoi parlez-vous ?

— *Longtemps avant que l'ardeur te contamine, j'ai découvert que tu étais rarement trop fatiguée pour faire l'amour.*

J'envisageai de rougir, mais même ça me paraissait un effort insurmontable.

— Que voulez-vous que je fasse ?

Le peu d'excitation qui s'était rallumé dans ma voix avait de nouveau disparu. Rien ne me semblait vraiment réel, comme si je dormais déjà. Comme si je dormais debout.

— *Si tu as l'intention de te nettoyer…*

— J'ai du sang d'autres gens plein les cheveux, donc, oui.

— *Très bien. Alors, raccroche ce téléphone et va dans la salle de bains, mais emmène Micah avec toi. D'ici à ce que la baignoire soit pleine, je te rendrai ce qui t'appartient.*

— Nathaniel est déjà en train de faire couler mon bain. Micah m'a dit que vous nous aviez conseillé de ne pas faire ça dans la douche. Une histoire de parois en verre.

— La restitution risque d'être plus violente que je le voudrais, ma petite. Je m'inquiéterais moins pour vous si je savais que vous n'êtes pas entourés de parois en verre.

— Vous savez que ça va être violent, ou vous craignez juste que ça le soit ?

— Disons que je n'ai pas vécu si longtemps, ni réussi à gagner tes faveurs sans envisager systématiquement le pire.

— Mes faveurs, c'est comme ça que vous appelez ça, maintenant ?

— Je vais raccrocher, ma petite. Je te suggère de faire ce que je t'ai dit.

Et il raccrocha.

Je reposai le combiné à sa place et me dirigeai vers la porte. Micah se tenait près de la table, me surveillant de ses yeux de félin. À présent, je mesurais combien de choses il dissimulait derrière cette expression prudente. Mais ce soir-là, je ne cherchai pas à savoir quoi. J'en avais assez de mes

propres horreurs sans emprunter celles de quelqu'un d'autre.

— Tu sais ce que Jean-Claude a fait avec l'ardeur aujourd'hui ?

— Oui, il m'a demandé de garder un œil sur Nathaniel pour pouvoir appeler à l'aide s'il commençait à s'affaiblir.

Je secouai la tête.

— Je l'ai mis en danger. Je vous ai tous mis en danger.

Je me sentais de nouveau engourdie. Même les reproches que je m'adressais n'étaient que des mots vides de sens. Plus tard, quand je serais redevenue moi-même, je culpabiliserais. Pour l'instant, je ne pouvais pas faire davantage. Il ne restait tout simplement pas assez de moi pour ça.

— Anita. (Micah se tenait devant moi, et je ne l'avais pas vu bouger.) Anita, tu vas bien ?

Je secouai la tête. La réponse était non mais, à voix haute, je répondis :

— Je veux être propre avant que l'ardeur revienne. Je veux me débarrasser de cette saloperie.

Je me dirigeai vers la salle de bains, et Micah me suivit.

Nathaniel était penché au-dessus de la baignoire, sa queue-de-cheval enroulée autour de son torse nu. Il s'était déshabillé, ne gardant qu'un boxer en soie. Cette vision aurait dû me remuer, mais elle me laissa totalement indifférente. Froide, si froide à l'intérieur…

Il se leva et s'approcha de moi, l'air inquiet.

— Que puis-je faire pour t'aider ?

Je me jetai sur lui si brutalement qu'il tituba. Il me serra contre la chaleur de son corps, me serra avec une force égale à mon désespoir. Je voulais m'enfouir dans sa chair, m'envelopper de sa peau, mais je ne pouvais pas. Je l'avais mis en danger ; j'avais risqué

sa vie en ne faisant pas attention à l'ardeur. Si Jean-Claude ne m'avait pas aidée…

Je m'efforçai de repousser cette pensée, mais une image du corps de Jonah Cooper s'imposa à mon esprit, gisant à terre, mon pied sur son épaule et l'herbe visible au travers de sa poitrine.

J'étais à genoux, et seule la poigne de Nathaniel m'avait empêchée de me cogner la tête sur le bord de la baignoire.

— Anita…

Je m'écartai de Nathaniel et tendis une main à Micah, qui la prit en disant :

— Va-t'en, Nathaniel, avant que l'ardeur jaillisse.

— Je ne crois pas…, commença Nathaniel.

Je hurlai :

— Va-t'en, va-t'en, je t'en supplie, va-t'en !

Je ne vis pas si Nathaniel s'en allait ou restait, parce que Jean-Claude avait baissé

son bouclier. J'ignore à quoi je m'attendais. À l'entendre, il avait emprunté mon ardeur comme il m'aurait emprunté un livre ou mon manteau favori, qu'il s'apprêtait à me rendre. Mais un livre se fiche de savoir par qui il est lu ; un manteau ne brûle pas de retourner à son propriétaire. Quand Jean-Claude baissa son bouclier, l'ardeur ne me revint pas passivement. Elle fonça sur moi en rugissant comme un train que Jean-Claude avait lutté pour immobiliser et qui s'était débattu dans sa poigne, avide de regagner sa gare de triage.

Imaginez-vous coincée sur une voie de chemin de fer en pleine nuit. Le premier signe du désastre imminent, c'est une lueur dans le lointain. Puis les rails se mettent à vibrer sous vos pieds, et le monde devient bruit et lumière, comme si le tonnerre et les éclairs pouvaient être forgés dans du métal, comme s'ils vous fonçaient droit dessus et que vous ne pouviez pas vous échapper. Pas

vous échapper, pas courir et vous cacher, parce que les rails sont votre corps, et le train est un morceau de vous-même qui veut rentrer à la maison.

CHAPITRE 81

L’ardeur nous tomba dessus, et nous tombâmes dans la baignoire. Il nous fallut presque une minute pour nous souvenir que nous ne pouvions pas respirer dans l’eau. Nous émergeâmes, haletants, et nous mîmes à rire dès que nous eûmes assez d’air dans les poumons. Nos vêtements avaient disparu dans la précipitation initiale. Nous étions nus dans la baignoire. Comment avions-nous réussi à nous débarrasser de nos jeans si

vite ? Un morceau de denim déchiré flottait près de moi. Ah. Voilà comment.

— Pas de missionnaire, ou on se noiera tous les deux, dis-je.

Les boucles de Micah étaient plaquées sur sa tête ; dans la lumière des bougies, ses cheveux paraissaient noirs. Le rire mourut sur son visage et dans ses yeux, laissant derrière lui quelque chose de plus ténébreux et plus primitif, et son regard me fit frissonner.

— D'accord, fut tout ce qu'il dit.

Il me déplaça vers le bord de la baignoire, me plaquant dos à la paroi d'émail lisse et se collant contre moi, de sorte que je me retrouvai coincée. La sensation de son membre dur et ferme contre mon bas-ventre nu me fît fermer les yeux un moment. J'avais un vague souvenir de vêtements déchirés, mais je ne savais pas à quand ça remontait, ni lequel de nous deux l'avait fait. Au fil du temps, j'apprends à réfléchir même sous l'empire de l'ardeur, mais il reste des

moments où je suis trop occupée pour penser.

Micah s'écarta de moi pour pouvoir se caresser. Le regarder mouvoir sa main le long de cette hampe épaisse me fit frissonner. Il orienta son sexe vers le bas pour pouvoir le glisser entre mes cuisses. Il n'essaya pas de le faire remonter ni de me pénétrer, mais se contenta de le plaquer contre moi de toute sa longueur. Puis il se mit à le frotter contre mon entrejambe, utilisant son corps comme une main supplémentaire pour me caresser dans cet endroit si sensible. Mais son pénis n'avait pas la délicatesse de ses doigts. On pourrait croire que l'eau rend les choses plus glissantes et, sur ce point au moins, on se tromperait : elle se contente d'emporter la lubrification naturelle, qui est beaucoup plus adaptée pour ça, si bien qu'au final ça accroche davantage.

— Pas assez mouillée, dit Micah d'une voix étrangement rauque, étranglée par le désir.

J'aurais bien voulu protester, parce que l'ardeur me poussait à dire : « Prends-moi, prends-moi tout de suite. » Et si j'avais été avec n'importe lequel des autres hommes de ma vie, il aurait pu me pénétrer tout de suite sans me faire mal et sans se faire mal. Mais Micah est l'exception à beaucoup de règles. Le problème avec lui, ce n'est pas la longueur mais la largeur. Nous l'avons appris à nos dépens, et nous avons récolté les irritations pour le prouver.

— Non, pas assez mouillée, réussis-je à articuler.

Micah appuya son front contre le mien et lâcha un « Merde » plein de conviction. J'acquiesçai sans un mot, parce que je n'avais pas confiance en mes cordes vocales. Il n'était pas le seul que le désir étranglait.

Il retira son sexe d'entre mes cuisses, et ce simple mouvement m'arracha un petit bruit de gorge. Il me saisit par la taille, me souleva hors de l'eau et me déposa sur le bord de la baignoire. S'il ne m'avait pas tenue, j'aurais perdu l'équilibre et je serais retombée dans l'eau, mais il me stabilisa. Puis, posant une main sur ma jambe, il fit remonter l'autre le long de ma cuisse. Je pensais qu'il allait me caresser longuement, mais il glissa directement un doigt à l'intérieur de moi. Je ne m'y attendais pas, et j'étais si étroite qu'un seul doigt suffit. C'était si bon que je voulus m'allonger sur le carrelage qui entourait la baignoire. Je sentis la chaleur sur ma peau avant de me coucher vraiment sur la bougie. Je me redressai si brusquement que Micah dut me lâcher et me laisser glisser de nouveau dans l'eau.

— Tu t'es brûlée ? demanda-t-il.

Je secouai la tête.

— Non, pas cette fois. (Quelques semaines auparavant, j'avais mis le feu à mes cheveux. Je partis d'un petit rire tremblant.) Ce que je peux être bête.

Micah me dévisagea d'un air bizarre.

— Quoi ? demandai-je.

— L'ardeur a disparu.

Je me concentrai et tâtonnai en quête de l'ardeur. Non, elle n'avait pas disparu, mais elle avait recédé. Pas comme quand je la combattais ; plutôt comme si le fait de manquer de me brûler m'avait aidée à reprendre mes esprits.

À moins qu'elle s'efface devant les impératifs de la survie physique, songeai-je.

Cela dit, je la sentais toujours comme une tempête qui s'est éloignée vers le large mais qui va revenir.

— J'ai cru que je m'étais brûlée.

— Encore !

Je fronçai les sourcils.

— Oui, encore. Est-ce ma faute si tu es tellement bon que tu me fais tout oublier, y compris ma sécurité physique ?

Micah secoua la tête.

— Ce n'est pas moi qui te fais tout oublier, c'est l'ardeur. L'ardeur rend tout meilleur.

Quelque chose dans la façon dont il l'avait dit – quelque chose de sérieux et d'un peu triste – me poussa à demander :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il m'embrassa sur le bout du nez.

— Plus tard.

J'aurais pu insister, mais l'ardeur décida qu'elle nous avait laissé assez de temps. Elle me heurta de plein fouet comme un train lancé à toute allure et me projeta dans les bras de Micah, me fît lui palper le corps avec des mains affamées comme si aucune caresse, aucun contact ne pouvait suffire à les rassasier. Nous nous embrassâmes avec la même avidité, comme si nous voulions

nous dévorer. Si nous avions pu, chacun aurait grimpé dans le corps de l'autre et fusionné avec lui. Nous avions soif d'une proximité à laquelle nulle peau et nulle chair ne pouvaient survivre.

Pendant que je m'efforçais de m'introduire dans la bouche de Micah, ma bête se réveilla et, jaillissant des profondeurs métaphysiques où elle dormait, remonta vers la surface de mon corps. Micah s'écarta de moi juste assez pour dire :

— Anita…

Lui saisissant la tête à deux mains, je plaquai de nouveau sa bouche contre la mienne. Sa bête fusa à travers son corps telle une ligne de chaleur qui me coupa le souffle, comme si elle voulait rattraper la mienne. Nos deux bêtes firent la course à l'intérieur de nous ; elles se propulsèrent vers la surface de cette eau sombre jusqu'à ce qu'elles crèvent la surface. Il ne s'agissait pas de changer de forme, mais de changer de corps,

du besoin de nous envelopper l'un de l'autre aussi étroitement que possible. Comme si notre essence même réagissait à ce désir, nos bêtes bondirent par nos bouches. Leurs flancs métaphysiques frottèrent l'un contre l'autre avant que chacune s'engouffre dans le corps d'en face.

C'était une proximité plus grande que celle induite par le sexe, plus grande que ce que j'avais jamais ressenti. L'espace d'un moment fracassant, aveuglant, ce fut comme si chacun de nous occupait réellement le corps de l'autre. Pas son esprit, pas juste ses pensées ni même ses souvenirs, mais pendant une seconde ou deux, une partie de moi se trouva à l'intérieur de Micah, et réciproquement. Ce n'était pas une partie capable de penser et de ressentir comme un être humain. Je ne songeai pas : « Ouah, voilà ce que ça fait d'être Micah ! » Je n'eus que l'impression de plonger profondément en lui, de découvrir cette cachette métaphysique dans

laquelle dort sa bête et dans laquelle ma bête se coucha en rond l'espace d'un instant, tandis que la bête de Micah faisait de même en moi.

Et durant cet instant, l'ardeur se nourrit. Elle se nourrit de ce pouvoir chaud et vivant, se nourrit de la sensation d'être enfouie dans le corps de Micah comme je n'avais jamais été enfouie dans le corps d'aucun autre homme. L'ardeur se nourrit et reflua, nous laissant plus calmes, plus sereins, plus heureux.

Nos bêtes ne firent pas demi-tour pour regagner leurs antres respectifs. Ce morceau de moi était lové au chaud et en sécurité à l'intérieur de Micah et je sentais ce morceau de Micah à l'intérieur de moi comme quand nous faisions l'amour, comme si même sa bête était plus grosse et prenait plus de place que la mienne. Lorsque l'ardeur se retira, cette énergie vivante ne remonta pas le long

de nos gorges : elle jaillit par le devant de nos corps, à travers notre peau.

L'espace d'un instant, il me sembla que nous avions explosé et que deux grandes silhouettes poilues nous traversaient avant de retourner à leur place. Je vous le jure : je le sentis comme si quelque chose de physique, possédant un poids et une masse, s'était laissé choir au centre de mon corps. Comme si, au lieu que mon corps tombe d'une certaine hauteur, j'étais cette hauteur et je sentais mon corps tomber à travers moi et heurter mon plancher.

Nous rompîmes notre baiser en riant, à bout de souffle. Je fus la première à recouvrer l'usage de ma voix.

— Ouah.

Micah semblait plus heureux que je l'avais jamais vu, plus détendu, soulagé même, comme si un énorme fardeau venait de lui être ôté.

— Tu sais, dit-il, haletant, on n'est pas censé pouvoir faire ça quand un des deux est humain.

— Je ne savais même pas qu'on était censé pouvoir le faire quand aucun des deux n'est humain, répliquai-je.

— Quand les deux sont puissants et véritablement inséparables, oui, c'est possible.

— Tu dis ça comme si ç'avait un nom.

— Shiva et Pavarti, ou juste Maithuna. C'est le mot sanskrit qui signifie « union », ou « accouplement ».

— Shiva, dont l'énergie détruirait le monde si Pavarti ne couchait pas constamment avec lui pour la vider de son énergie ?

Il acquiesça.

— Encore des restes de ton cours de religions du monde à la fac ?

Je secouai la tête.

— Il y a quelques années, nous avons découvert un naga, un vrai qui avait été

victime d'un crime. Du coup, j'ai fait des recherches sur l'hindouisme. Quand on est confronté à un type de créature surnaturelle, il n'est pas exclu d'en voir débarquer d'autres originaires du même endroit.

— Et ça été le cas ?

— Non. (Je réfléchis.) Enfin, pas encore.

Je passai mes bras autour de son cou et l'attirai vers moi pour l'embrasser. Il ne résista pas mais s'arrêta à quelques millimètres de mon visage.

— Tu as nourri l'ardeur.

— Je veux quand même un baiser.

Il m'embrassa, doucement d'abord puis avec de plus en plus de fougue, jusqu'à ce que nous recommencions à nous dévorer. Il s'écarta de moi en riant, le souffle court.

— J'ai comme une impression de déjà-vu.

Je ne savais pas comment lui expliquer. Nous avions fait l'amour métaphysiquement,

et comme parfois, après avoir fait l'amour normalement, je débordais d'énergie. Je sentais son sexe dur et épais toujours dressé entre nos deux corps. Je le voulais en moi. Je voulais être aussi proche de lui physiquement que nous venions de l'être métaphysiquement.

Laissant une main dans sa nuque, je fis descendre l'autre sur sa poitrine et de son ventre jusqu'à ce que j'atteigne ses testicules, que je soupesai doucement. Il ferma les yeux et déglutit avec difficulté. Je fis remonter ma main et enveloppai son sexe de mes doigts. Il était si raide que cela me fit fermer les yeux et m'arracha un soupir tremblant.

Je rouvris les yeux. Ma vision était déjà floue.

— Je le veux à l'intérieur.

Micah voulut prendre une expression amusée, mais un besoin brut commençait à se faire jour sur son visage. Ce fut d'une voix rauque qu'il demanda :

— Même sans l'ardeur ?

Je serrai son membre assez fort pour que ses yeux roulent dans leurs orbites. Lorsqu'il put de nouveau me regarder, je dis :

— Ce n'est pas l'ardeur qui me donne envie de toi, Micah.

— Nous ne ferons jamais mieux que ce que nous avons déjà fait ce soir, argua-t-il dans un murmure étranglé, comme s'il avait du mal à parler.

Je fis aller et venir ma main sur sa hampe épaisse.

— Il n'est pas question de faire mieux : juste de faire aussi bien.

Il secoua la tête.

— Ça ne sera pas aussi bien sans l'ardeur et sans nos bêtes, et la pleine lune est trop proche pour qu'il soit sage de jouer encore avec elles. Ça pourrait dégénérer.

Ce fut mon tour de secouer la tête.

— Juste nous deux, Micah. Juste nous deux.

— Depuis la première fois que nous nous sommes touchés, ça n'a jamais été juste nous deux. Il y a toujours eu quelqu'un ou quelque chose d'autre.

Il paraissait si sérieux…

Je glissai une main sous ses testicules et jouai gentiment avec tandis que mon autre main continuait à le caresser.

— Dans ce cas, il est plus que temps, tu ne crois pas ?

Il déglutit, eut un rire bref et acquiesça.

— Tu es toujours plus mouillée et plus ouverte après avoir nourri l'ardeur mais, comme nous sommes retombés dans l'eau, tu ne vas pas l'être assez pour recevoir ça…, dit-il en enveloppant ma main de la sienne.

Il serra jusqu'à ce que ses yeux se ferment et que sa tête bascule en arrière. Alors, il frissonna assez fort pour faire clapoter l'eau du bain. Baissant les yeux vers moi, il glissa sa main libre entre mes cuisses et fouilla jusqu'à ce qu'il parvienne à introduire

un doigt en moi. Il réussit à en mettre un deuxième avant que mes cils papillonnent et que je renverse la tête à mon tour.

— … ici, acheva-t-il dans un chuchotement.

Lorsque je recouvrai l'usage de ma voix, je croassai :

— Zut alors. Il va falloir que tu me fasses mouiller et que tu m'ouvres.

Il fit aller et venir ses doigts en moi, vite et fort, et mon souffle s'étrangla en même temps que ma voix.

— Je dois pouvoir y arriver.

Son regard disait qu'il savait que je le désirais et que je ne refuserais pas. Et de fait, je répétai « Oui, oui, oui, oui, oui » en boucle jusqu'à ce que, jouant des doigts puis de la bouche, il ait ménagé un passage suffisamment large pour pouvoir enfin s'enfoncer en moi.

J'étais trempée, mais son sexe était si dur et si gros que la sensation fut exactement

celle que je désirais. Quand je hurlai son nom et lui labourai le dos de mes ongles, il donna un dernier coup de bassin, plongeant en moi si loin et si profondément que cela m'arracha un nouveau cri et qu'il arqua le dos au-dessus de moi sur le carrelage de la salle de bains. Nos mains renversèrent les bougies dont la flamme peignait des ombres dansantes sur son corps ; elles les firent tomber dans l'eau, où les mèches fumèrent brièvement avant de s'éteindre.

Lorsque tout fut terminé, Micah baissa les yeux vers moi, le regard encore un peu flou et le visage détendu.

— Qui a besoin de cette putain de métaphysique ? haletai-je d'une voix encore essoufflée. Pas nous.

Il mit un instant à comprendre la plaisanterie. Puis il se mit à rire et, comme il était toujours en moi, je me tordis sous lui, ce qui lui fit donner un nouveau coup de bassin, ce qui me fit me tordre sous lui, ce qui lui… Il

finit par se laisser tomber sur le côté, sur un bout de carrelage dépourvu de bougies. Il riait toujours, et je me joignis à lui.

Nous continuâmes à rire jusqu'à ce que la fatigue nous rattrape telle une main géante qui nous entraîna par le fond. Ce fut comme si les vingt-quatre heures précédentes me rattrapaient d'un coup. J'en avais assez fait pour la journée. Assez fait pour la nuit. Assez fait pour l'année. Assez fait tout court.

Nous séchâmes nos cheveux du mieux possible. J'insistai pour passer au moins un chiffon huilé sur les couteaux qui étaient tombés avec moi dans la baignoire. Micah m'aida à récupérer mon épée courte et mes deux armes de poing. J'allai chercher le sac qui contenait le reste de mon équipement dans le salon, mais Micah me supplia de le poser tel quel dans notre chambre au lieu de ranger chaque chose à sa place.

— Juste pour une nuit, ça ira, je te le promets.

Je n'étais pas vraiment motivée pour monter remettre les fusils à pompe dans leur armoire blindée à l'étage, puis redescendre pour ranger les munitions dans l'armoire blindée de rez-de-chaussée, puis… Vous voyez l'idée. Alors, j'acceptai.

Nous nous traînâmes au lit avec plus d'armes que de vêtements sur nous. Je laissai doucement tomber mon sac par terre. Nathaniel était couché sur le flanc, roulé en boule comme toujours quand il dort seul. Je déposai mes couteaux sur la table de chevet la plus proche de lui en essayant de ne pas faire de bruit.

Il ouvrit les yeux juste assez pour me voir. Puis il les referma, et sa respiration se fit plus profonde. Il ne s'était pas réveillé complètement, mais son corps réagit lorsque je grimpai sur le lit. Il était chaud, presque brûlant, fiévreux, ou peut-être ma peau était-elle plus fraîche que d'habitude après le bain

et la séance de galipettes à l'air libre avec Micah.

Je glissai le Browning dans son holster maison, à la tête du lit. Micah posa mon Firestar sur la table de chevet de son côté. Nathaniel se détendit, se pressant contre moi aussi fort que possible. Alors seulement, je me rendis compte que nous étions tous nus. Nathaniel ne portait rien, et Micah et moi non plus. D'habitude, je laisse Micah dormir à poil si ça lui chante, mais Nathaniel et moi, jamais. Pourtant, ça ne m'avait même pas traversé l'esprit d'enfiler quelque chose en sortant de la salle de bains. Je voulais juste me coucher et dormir avec eux.

Micah se cala contre mon dos, et je m'abandonnai à la sensation d'être tenue entre les deux métamorphes. J'avais déjà dormi avec Micah plaqué nu derrière moi, mais jamais Nathaniel. Depuis des mois, je dormais avec les fesses de Nathaniel contre la courbe de mon ventre et de mes cuisses,

mais jamais peau contre peau. Je collai mes seins contre la chaleur de son dos, un bras levé pour pouvoir toucher ses cheveux et l'autre main passée autour de sa taille. Dans son sommeil, il poussa ma main plus bas, et mes doigts effleurèrent des endroits dont j'avais bien pris garde à ce qu'ils restent couverts jusque-là.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? chuchota Micah comme s'il m'avait sentie me raidir.

Je touchai la peau soyeuse de l'aine de Nathaniel. Sa main continua à tenir la mienne tandis que sa respiration redevenait égale et profonde. Je me pelotonnai contre lui jusqu'à ce que mon souffle danse dans son cou, et qu'il se tortille de bien-être contre moi.

— Rien, répondis-je tout bas. Rien du tout.

Micah se plaça en cuiller derrière moi. Son bras se glissa sous mon oreiller, et un peu sous celui de Nathaniel. Son autre bras

passa par-dessus ma taille et, parce que Nathaniel était si près de moi, la main de Micah se posa sur sa hanche.

— Ah, murmura-t-il. Il est nu.

— Oui, il est nu.

— Ça te pose un problème ? demanda-t-il contre ma nuque, et son souffle me chatouilla légèrement.

— Non, répondis-je en déplaçant ma tête sur l'oreiller pour pouvoir respirer le parfum des cheveux de Nathaniel.

— Tu es sûre ?

— Oui.

Et je l'étais, parce que je me sentais trop bien pour que ce soit mal.

CHAPITRE 82

Le raid sur l'antre des vampires attira l'attention au niveau national, ce qui avait ses avantages et ses inconvénients. Les gros titres varièrent de « Le Condo de la mort » à « Une descente de police met un terme aux activités de tueurs en série vampires », en passant par le plus populaire de tous : « Quand les vampires deviennent des tueurs en série, tout de suite sur… » Peu importe la chaîne, les reportages se ressemblaient tous.

Pendant quelques jours, je cessai de répondre au téléphone. Je reçus des demandes d'interviews au niveau national, et même quelques-unes au niveau international. Je me demandais si les gars de la Réserve mobile étaient aussi sollicités que moi. Si oui, j'espérais qu'ils appréciaient davantage.

Le résultat des analyses d'ADN confirma mes pires craintes. Trois des vampires tués pendant notre intervention faisaient bien partie des huit qui avaient mordu les deux premières stripteaseuses, mais cela signifiait que nous en avions raté cinq. Cinq tueurs en série qui couraient toujours. Les tueurs en série ne s'arrêtent pas de tuer, pas à moins d'être enfermés ou morts pour de bon. Ils avaient fui Saint Louis comme ils avaient fui La Nouvelle-Orléans, et Pittsburgh avant ça. Dans les trois villes, ils avaient tué des policiers. Leur tableau de chasse comptait plus de vingt victimes, et ils couraient toujours.

Trois mois s'étaient écoulés entre les meurtres de Pittsburgh et ceux de La Nouvelle-Orléans, mais à peine un mois entre ceux de La Nouvelle-Orléans et ceux de Saint Louis. Ils avaient passé la vitesse supérieure : moins de temps entre deux vagues de crimes, plus de victimes choisies, même si Saint Louis avait réussi à s'en tirer avec le plus petit nombre de policiers morts.

Qu'est-ce qui nous avait valu cette chance ? Jean-Claude reçut une explication par la poste. La lettre était rédigée dans une très belle écriture – de la calligraphie, presque – sur du papier vélin filigrané. Elle émanait de la Gwennie de Vittorio.

« Jean-Claude, Maître de la Ville de Saint Louis,

J'ai quitté Vittorio. Sa folie a crû au-delà de ce que je pouvais supporter, au-delà de ce à quoi je pouvais prendre part. Je ne

puis plus vivre comme lui. S'il me retrouve, il me tuera. Je me suis enfuie en compagnie d'un autre jeune vampire de notre baiser, Myron. Vittorio ne nous pardonnera pas cette trahison. En ce moment même, il cherche une ville où s'installer. Vous l'avez chassé, mais il trouvera un autre terrain de chasse. Sa folie ne lui laisse plus guère de repos désormais. Il n'éprouve de soulagement que lorsqu'il tue des gens qui, d'après lui, se moquaient de son infirmité. J'ai vu votre Asher à la cour de Belle Morte après que l'Église en eut fini avec lui ; laissez-moi juste vous dire que Vittorio n'a pas eu autant de chance. Il est défiguré et, à présent, c'est un monstre, et pas seulement en apparence. Il a laissé l'eau bénite lui ronger l'esprit en même temps que le corps. Tout ce que j'aimais en lui a disparu, englouti par sa maladie mentale.

J'espère que vous avez apprécié le peu d'aide que Myron et moi avons pu apporter à

la police. Nous avons déplacé les corps afin qu'ils soient retrouvés plus vite. Nous ne pouvions pas faire plus avec Vittorio dans les parages. C'est Myron qui a épargné ce policier pour que vous sachiez que la fille avait été enlevée. Il savait que vous aviez réussi à soutirer l'adresse à Cooper avant sa mort. Il n'en a parlé à personne d'autre que moi, car tous les autres sont prisonniers du rêve maléfique de Vittorio. Nous avons fait tout notre possible pour vous aider, vous et votre servante humaine. Je vous supplie de le croire. Si nous survivons, je tenterai de vous recontacter. Je m'attends que Vittorio nous retrouve avant la fin de l'année. Mais parfois, mieux vaut vivre une existence courte et bonne plutôt que longue et nuisible.

Bien sincèrement à vous,
Gwen »

La lettre résolvait une partie du mystère mais laissait en suspens la question la plus importante. Où était Vittorio ? Combien de temps s'écoulerait avant qu'il recommence à sévir dans une autre ville ? Je suis agent fédéral, ce qui signifie que, quand il refera surface, je serai là pour le voir si je le désire, ou si l'exécuteur local fait appel à moi.

Denis-Luc Saint-John est toujours à l'hôpital à La Nouvelle-Orléans. Je l'ai appelé pour lui faire savoir ce qu'il était advenu des vampires qui avaient failli le tuer. Il a l'intention de se lancer à leur poursuite quand ils réapparaîtront. Tant mieux pour lui. Personnellement, j'espère bien qu'on me tiendra en dehors de l'affaire. Est-ce que c'est lâche de ma part ? Peut-être.

Si je pensais être la seule personne capable de leur faire la peau et de sauver le monde, je me dévouerais, mais je ne suis pas le seul flic de ce pays. Je ne suis même pas la

seule exécutrice qui possède un insigne de marshal fédéral. Ces dernières années, j'ai fait le plein de rigolade. J'irai si on me le demande, mais je ne me porterai pas volontaire. Il y aura toujours d'autres méchants, toujours. C'est une guerre impossible à gagner. Vous tuez un salopard psychopathe, et il en apparaît un autre tout aussi terrible, voire davantage. Ça n'a jamais de fin.

Nous avons pris rendez-vous pour discuter avec Malcolm de l'abolition du serment de sang. Malheureusement, c'est une politique qui a été adoptée au niveau national, et pas seulement à Saint Louis. Un désastre en sursis. Plusieurs des vampires qui se trouvaient à l'église la nuit où j'ai exécuté Cooper ont contacté Jean-Claude pour tenter de changer de maître. Avery Seabrook et la Vérité Fatale font partis des aspirants transfuges.

Marianne m'a fait un nouveau tirage de cartes qui s'est révélé identique au précédent, ce qui signifie que nous n'en avons pas terminé avec cette histoire. Je ne sais toujours pas qui est la mystérieuse personne de mon passé qui est censée m'aider. Tous les gens qui m'entourent pour le moment appartiennent très fort à mon présent et à mon avenir.

Le Dragon a donné à Primo la permission de rester à Saint Louis. À l'occasion, elle aimerait nous parler de certaines choses qui concernent le Conseil. Je me méfie.

J'ai contacté les flics qui bossent sur l'affaire Steve Brown Jr. Ils ont accepté de m'envoyer une partie des effets personnels de la victime, ce qui signifie qu'ils sont dans une impasse. Evans est d'accord pour les examiner. Barbara Brown m'a envoyé une carte pour s'excuser de m'avoir agressée.

Je ne peux pas sauver le monde, mais je fais des progrès dans ma vie personnelle.

Certains soirs, je trouve suffisant de rentrer chez moi vivante et de me glisser dans mon lit à côté de quelqu'un que j'aime, et qui m'aime en retour.

J'ai déniché des orchidées du même vert doré que les yeux de Micah. Un gros bouquet trône actuellement sur la table basse de notre salon. Micah dit qu'on ne lui avait encore jamais offert de fleurs. Nathaniel a reçu un tablier à volants comme aucune mère n'en a jamais porté dans la vraie vie, et un rang de perles. Je l'ai trouvé allongé sur notre lit, faisant glisser le collier entre ses doigts.

Pour Jean-Claude, des orchidées d'un blanc pur dans un vase noir, simple mais élégant. Lui aussi les a posées sur la table basse de son salon. Pour Asher, des roses jaunes qui font bien pâle figure à côté de l'or de ses cheveux. Richard et moi n'en sommes pas encore revenus au stade où l'on s'offre

des fleurs et, pour dire la vérité, il n'a jamais vu l'intérêt d'en recevoir personnellement.

Damian a failli déclencher une émeute au *Danse Macabre* le premier soir où il est allé travailler après que nous sommes devenus un véritable triumvirat. Il semble avoir acquis des pouvoirs issus de la lignée de Belle Morte plutôt que de celle de Moroven. Il profite à fond de son nouveau sex-appeal. Je ne suis pas sûre qu'il entre exactement dans la catégorie « petit ami », mais il est mon serviteur vampire, et il mérite mieux que ce que je lui ai accordé jusqu'à maintenant. Je lui ai donné une enveloppe contenant un bon d'achat pour un magasin d'ameublement. Il pourra décorer le sous-sol à sa guise, en attendant que nous lui fassions construire un appartement au-dessus du garage.

Un soir, à l'instigation de Nathaniel, nous avons organisé un grand ménage d'automne dans le sous-sol. En gros, nous

avons invité un paquet d'amis pour qu'ils fassent le sale boulot et, à la fin, nous les avons nourris à coups de pizzas. Ou plutôt, nous avons nourri les léopards-garous, les loups-garous, les rats-garous et les humains à coups de pizzas. Les vampires ont eu droit à quelque chose d'un peu moins consistant. Non, Jean-Claude n'est pas venu manier le chiffon à poussière et le balai, mais, à ma grande surprise, Asher a répondu présent. Tout comme Richard. Il s'est bien tenu jusqu'à l'apéro, puis il n'a pas supporté que je m'ouvre une veine pour nourrir Asher. Il ne m'a pas fait de scène : il est juste parti. Il fait des efforts.

Nous faisons tous des efforts. J'essaie de me rappeler ce que je pensais faire quand j'ai commencé à chasser des vampires et à aider la police. À l'époque, je croyais que c'était une noble tâche, qu'il existait une raison et un dessein. J'étais persuadée d'être la gentille. Ces derniers temps, j'ai l'impression

de passer mon temps à pelleter des tas de fumier pour que d'autres puissent prendre leur place. Comme si les méchants étaient une avalanche et que je m'efforçais de conserver mon avance en me démenant avec ma pelle. Peut-être que je suis juste fatiguée. Ou peut-être que je me demande si Mendez avait raison. Peut-être qu'on ne peut pas rester dans le camp des gentils si on passe son temps à flinguer des gens jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Je ne sais pas ce qui me chiffonne le plus : être capable de tirer dans la tête de quelqu'un qui me supplie de l'épargner, ou savoir qu'il n'existe pas d'autre solution légale. Ça ne me dérange pas de tuer pour défendre ma vie et celle d'autrui. Ça ne me dérange pas de tuer quelqu'un qui l'a vraiment mérité. J'atomiserais Vittorio sans aucune hésitation. Mais si la fille du condo avait dit la vérité ? Si son maître lui avait donné un ordre, et qu'elle n'avait rien pu

faire pour s'y dérober ? Si elle avait cessé d'être une méchante à partir du moment où on l'aurait soustraite à son influence ?

Et puis merde. Je n'en sais rien. La seule chose dont je suis certaine, c'est que ce n'est pas mon boulot de me soucier des raisons pour lesquelles de pauvres bougres deviennent des méchants. Mon boulot, c'est de faire en sorte qu'ils ne tuent plus jamais personne. Je suis l'Exécutrice. Assassinez quelqu'un dans ma ville, et c'est moi qu'on vous enverra. Une seule fois.

Fin du tome 12

[1]Extrait d'*Anthologie bilingue de la poésie anglaise*, Gallimard, « La Pléiade », 2005. Traduction : G. Gâcon et P. Bensimon. (*NdT*)

[2]Théologien et prédicateur protestant américain, issu du mouvement évangélique. (*NdT*)

[3]Massad F. Ayoob, spécialiste de l'autodéfense et des armes à feu de

renommée mondiale, est l'auteur de plusieurs ouvrages sur ces deux sujets et l'ancien directeur du Lethal Force Institute situé dans le New Hampshire. Il enseigne aux policiers comme aux civils, et les tribunaux américains font parfois appel à son jugement d'expert. (*NdT*)